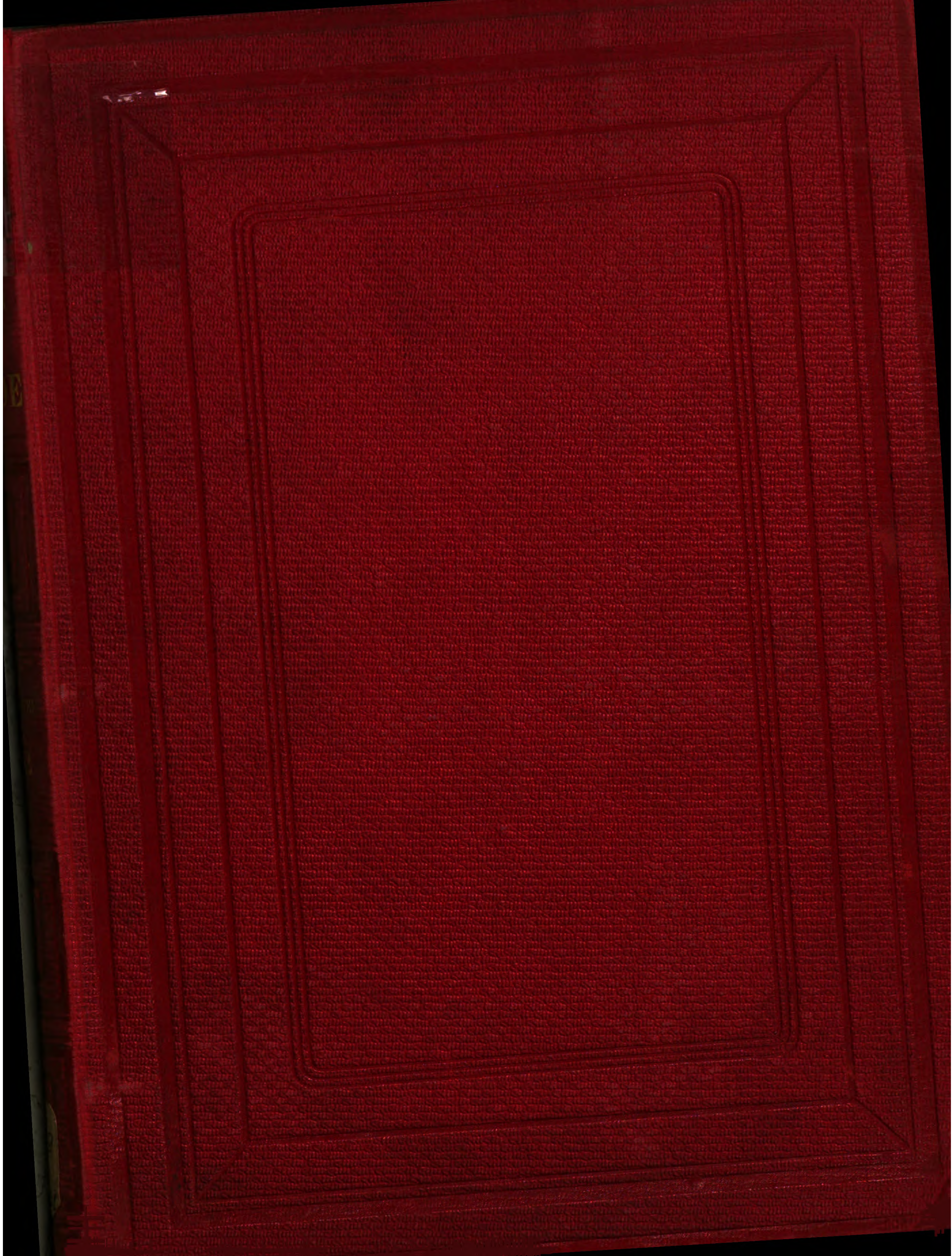
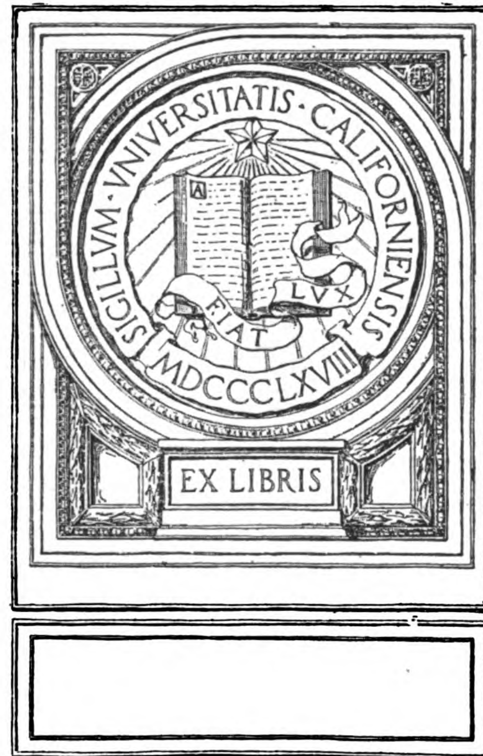



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT
LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LE

TOUR DU MONDE

V

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de [redacted]

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1862

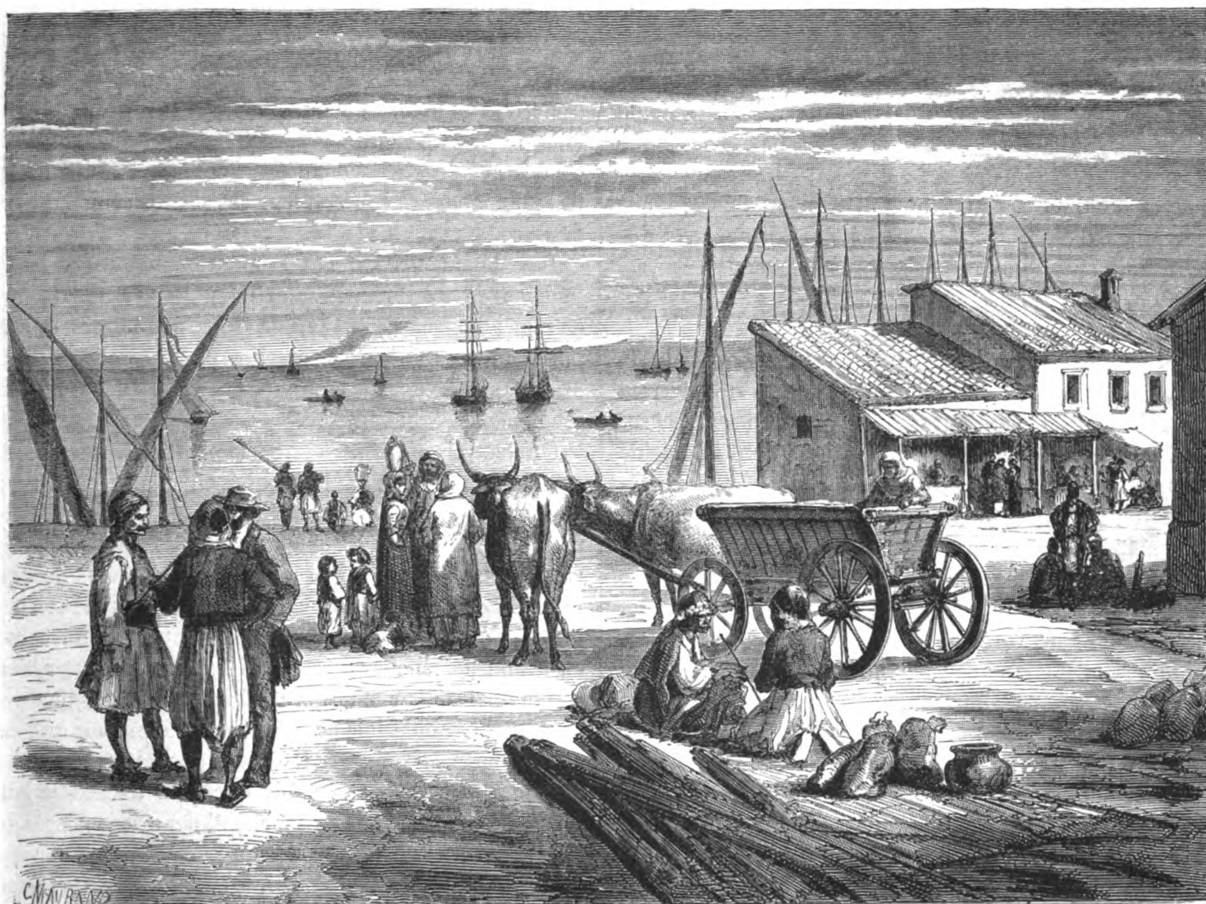
PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1862



Le port du Pirée. — Dessin de M. A. Proust d'après nature.

UN HIVER A ATHÈNES,

PAR M. A. PROUST.

1857-1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Messine au Pirée.

Le 4 novembre 1857, après un mois de séjour en Sicile, je m'embarquai à Messine sur le bateau des Messageries impériales, *le Carmel*. Du cap Spartivento, dernier adieu de la terre italienne, à la côte de Grèce la navigation est de quarante-huit heures. Pendant ces deux jours le spectacle fut continuellement le même ; la mer roula ses vagues uniformément, sans colère, et le gréement du navire fit entendre la même plainte. Pendant ces deux jours aussi la signora Julia, prima donna du théâtre Naoum, babilla de ce babil élégant qui caresse l'esprit sans le fatiguer.

Le 6, nous arrivions en vue du cap Matapan et de l'île de Cérigo : la terre classique nous apparaissait sous la forme de rochers sombres soutenant un sol nu et sans culture. Toute simple que fût la mise en scène, ce spectacle était grand et plein d'émotions sous la lueur du couchant, qui donnait à ces falaises une teinte sanglante ; c'était bien la Grèce telle que je me la figurais, dévastée et épuisée par dix années d'une lutte héroïque, mais grand fut le désappointement autour de moi ; la signora soupira à la vue de cette Cythère si peu en harmonie avec l'idée que ses yeux, les plus beaux du monde, lui donnaient le droit de se faire du séjour de Vénus, et le visage de son Barnum se contracta piteusement.

« Un arbre ! hurlait en langue d'oc un commis voyageur, un arbre ! Voilà plus de dix ans que je *fais* l'Orient, et plus de vingt fois que je passe ici, je ne l'avais pas encore remarqué : j'en prends note. »

C'était en effet un arbre malingre et rabougri, demeuré là sans doute pour prouver, comme l'a dit le poëte, qu'alors que tout semble écroulé, il reste encore quelqu'un debout.

Le lendemain, nous entrions dans le port du Pirée à neuf heures du soir. Si près d'Athènes, il eût été pénible de passer la nuit dans ce village. Un Anglais partagea d'autant mieux cette pensée qu'un sien ami avait écrit au dos de son *Murray :* « Se défier des hôtels du Pirée. » Nous avisâmes donc dans la foule des embarcations collées aux flancs du navire un jeune homme dont la mine éveillée et le jargon mêlé de français et d'italien nous semblèrent de bon augure pour nous tirer d'embarras. En un clin d'œil il nous eut débarqués, nous et nos bagages, et installés dans une voiture, large landau décrépit, attelé de deux bêtes microscopiques.

Malgré la disproportion de la voiture et de l'attelage, la lourde machine partit à grande vitesse sur une route pavée de moellons, en soulevant un nuage épais de poussière. De bond en bond, nous arrivâmes jusqu'à un groupe de baraques faiblement éclairées. Alexandre (c'était le nom de notre cicerone) ouvrit la portière et remit un peu de symétrie dans le chargement bouleversé. Malles, sacs, jambes et bras étaient si bien mêlés que l'alliance des deux nations n'avait jamais été certes plus complète. Il nous servit un verre de raki avec un gloukoumi (pâte faite de miel et d'amandes), puis regrimpa à côté du cocher, et la course furibonde recommença. Je sentis bientôt au bruit moins sourd des roues que nous avions quitté la campagne; la voiture en effet s'arrêta, et nous vîmes apparaître, entre deux colonnes d'ordre corinthien, un individu semblable, quant au visage et à l'ampleur, à un chat de l'espèce angora. C'était le seigneur Ianni Adamopoulos, propriétaire de l'hôtel d'Orient.

« M. Dunoyer[1]? demandai-je.

— M. Dunoyer est au théâtre.

— A quel théâtre?

— Au théâtre, il n'y en a qu'un. »

Courir au théâtre, enfiler un long couloir sombre, enjamber un étage, ouvrir cinq ou six loges avant de trouver la bonne, et tomber enfin dans les bras de mon ami, fut l'affaire d'un instant. On jouait *Buondelmonte* du *Maestro Paccini*. Nous partîmes au moment où allait commencer la lutte des Guelfes et des Gibelins, et passâmes la nuit à nous questionner, lui sur Paris qu'il avait quitté depuis six mois, moi sur Athènes où je venais passer l'hiver.

Athènes. — Aspect de la ville moderne. — Le palais du roi. L'université. — Les monuments d'utilité publique. — Le pays.

Ce sont les Bavarois qui ont choisi l'emplacement de la moderne Athènes; on ne saurait les en féliciter; au lieu d'abriter la ville derrière l'Acropole du côté de la mer ils l'ont exposée au souffle rigoureux des vents du nord; au lieu d'imiter le respect d'Adrien pour la ville de Thésée, ils ont assis leurs lourdes constructions sur les ruines antiques.

Il n'est pas une palme de terre dans cette plaine de l'Attique qui n'ait sa signification Que l'art soit venu d'Égypte ou d'Assyrie, c'est là que cette sublime expression de l'intelligence, qui fait l'homme presque l'égal de Dieu, a atteint son apogée, c'est là qu'est réellement son temple; il fallait le respecter. Je ne suis pas de ceux qui crient au meurtre chaque fois que l'activité humaine, lancée dans un nouvel ordre d'idées, renverse la création de la veille; mais dans un pays où tout était à créer, je le demande, qui forçait à placer sur ces ruines mêmes la nouvelle capitale?

Les Allemands se sont crus Athéniens parce qu'ils foulaient le sol d'Athènes, et pour donner une preuve de leur atticisme ils ont fait de suite, non loin de l'Acropole, un gros palais en marbre pentélique, indiquant exactement la distance qui sépare un artiste grec d'un architecte de Munich.

On peut aisément se figurer le plan de leur ville par un gâteau de l'Épiphanie, coupé en quatre portions à peu près égales. Les deux incisions sont les rues d'Hermès et d'Éole; la fève du gâteau est ce palais dont je viens de parler, fève qui n'a pas coûté moins de huit millions de francs à la nation. Hormis ces deux rues principales, le reste s'en va à l'aventure cahin-caha, au grand désespoir de ceux qui tiennent la disposition rectangulaire pour le *nec plus ultra* de la perfection urbaine, à la grande joie de ceux qui espèrent voir un jour la ville ensevelie surgir de colère et mettre à bas ces baraques vermoulues. Depuis quelques années le bon sens national (il faut l'en louer) éloigne les maisons de l'Acropole et construit, du côté du Lycabette, un nouveau quartier appelé *Néapolis*, qui, sur l'autre, a l'avantage d'être mieux percé, et de compter parmi ses monuments une œuvre remarquable, l'*Université*, essai heureux d'architecture polychromique, tenté par M. Hansen, architecte danois. J'engage les savants qui n'ont pu découvrir sur le Parthénon les traces visibles de bleu turquin, à voir ce monument. Ils ne se convertiront pas sans doute à la polychromie (les savants se convertissent peu), mais ils traiteront peut-être moins légèrement leurs adversaires.

Des autres édifices il y a peu de chose à dire. L'*Hospice pour les aveugles*, l'*École des orphelins*, le *Séminaire*, l'*Amalion* sont plutôt des œuvres de charité que des œuvres d'art; aussi faut-il nommer et honorer moins leurs architectes que leurs fondateurs : MM. Arsaki, Bernardaki, Sina, etc....

Du reste, parcourez la ville, vous ne trouverez pas un monument qui ne soit un témoignage de l'affection des Hellènes pour leur patrie; en revanche, vous n'en verrez aucun qui soit un gage de la sollicitude administrative. Le patriotisme des Grecs est immense et n'a d'égal que l'inertie de ceux qui ont cependant accepté la mission de les conduire dans la voie de la civilisation.

On a en réserve des sommes considérables pour la fondation d'une académie qui est à peine commencée, et d'un musée qui ne l'est pas. Pendant mon séjour on a posé la première pierre de l'école navale

1. M. Anatole Dunoyer, fils de M. Dunoyer de l'Institut, avait fondé à Athènes un cours de littérature française et un cours d'histoire.

(le Psariote Varaki avait légué les fonds depuis 1823). Par une inspiration qui est bien à la hauteur des goûts centralisateurs du jour, on a contruit l'école navale loin de la mer, au centre, c'est-à-dire à Athènes[1].

Au résumé, lorsqu'on a parcouru l'Athènes moderne en tous sens, qu'on l'a vue sous toutes les faces, du Lycabette ou des rochers de l'Aréopage, des hauteurs de l'Hymette ou de celles du Pentélique, on est forcé de conclure que cet immense village, peuplé de quarante-cinq mille âmes, est banal et sans caractère ; on ne trouve pas si niaise cette pensée de Jocrisse qui se plaignait de ne pas voir la ville à cause des maisons, et on convient que si les Grecs n'avaient beaucoup d'autres excellentes raisons de vouloir les Turcs hors de Constantinople, le désir seul de se défaire de leur capitale en serait une suffisante.

Elle est en effet, cette grosse bourgade allemande, la

PLANS D'ATHÈNES ET DU PIRÉE.



LÉGENDES DU PLAN D'ATHÈNES.

1 Porte dite de l'Agora ou tour de Minerve Archégétis.
2 Portique d'Adrien.
3 Gymnase de Ptolémée.
4 Monument chorégique de Lysicrate.
5 Rue Striée.
6 Escalier.
7 Maison des quatre tombeaux.
8 Tour de l'Horloge.
9 Caserne d'infanterie.
10 Tombeau de Cimon.

LÉGENDES DU PLAN DU PIRÉE.

A Porto Draco (le Pirée).
B Stratrotiki (Munychte).
C Porto Phanari (Phalère).
D Halæ.
1 Pointe Étonia.
2 Kophos Lunen.
3 Promontoire Alcunus.
4 Pylones qui portaient les lions de marbre.
5 Tombeau de Thémistocle.
6 Emplacement probable de Zéa et des cinq portiques.
7 Idem de l'Aphrodisium et de l'Emporium.
8 Idem du port Kantharos.
9 Ruines du théâtre piræique.
10 Temple de Zeus Soter.
11 Ruines d'un théâtre.
12 Acropole de Phalère.
13 Agora d'Hippodamus.
14 Les longs murs.
15 Monuments des soldats anglo-français.
16 Cimetières.

seule note discordante dans cet harmonieux concert de la nature. Je ne connais pour moi rien de plus parfaitement beau que cette enceinte de l'Attique aride et desséchée, semblable à un cheval de sang chez qui chaque veine et chaque muscle fait saillie. Tout d'abord cette calvitie nous étonne, nous fils de la Gaule chevelue ; mais nous ne tardons pas à trouver, dans cette sublime simplicité, un charme varié à l'infini et une saveur plus

1. On a depuis fait de cette école navale un gymnase.

délicate que celle de nos contrastes et de nos oppositions. Il faut ajouter à cette séduction linéaire le magique effet de la lumière transparente et limpide qui la fait valoir. Le ciel si pur de Naples ne peut en donner qu'une faible idée. Aucune vapeur n'atténue la franchise du dessin, même au plus loin. Ce vague qui, dans le Nord, confond le ciel avec la terre n'existe pas en Grèce ; il n'y a pas de passage heurté de l'ombre à la lumière : rien qu'une teinte d'une douceur et d'une harmonie indescriptibles.

« O bienheureux enfants! vous qui marchez dans un air pur, plein de mollesse et de clarté. »

Un soir j'étais monté avec un savant allemand sur les rochers de l'Aréopage, et de là j'admirais le soleil éclairant, même à son déclin, les moindres replis d'Égine :

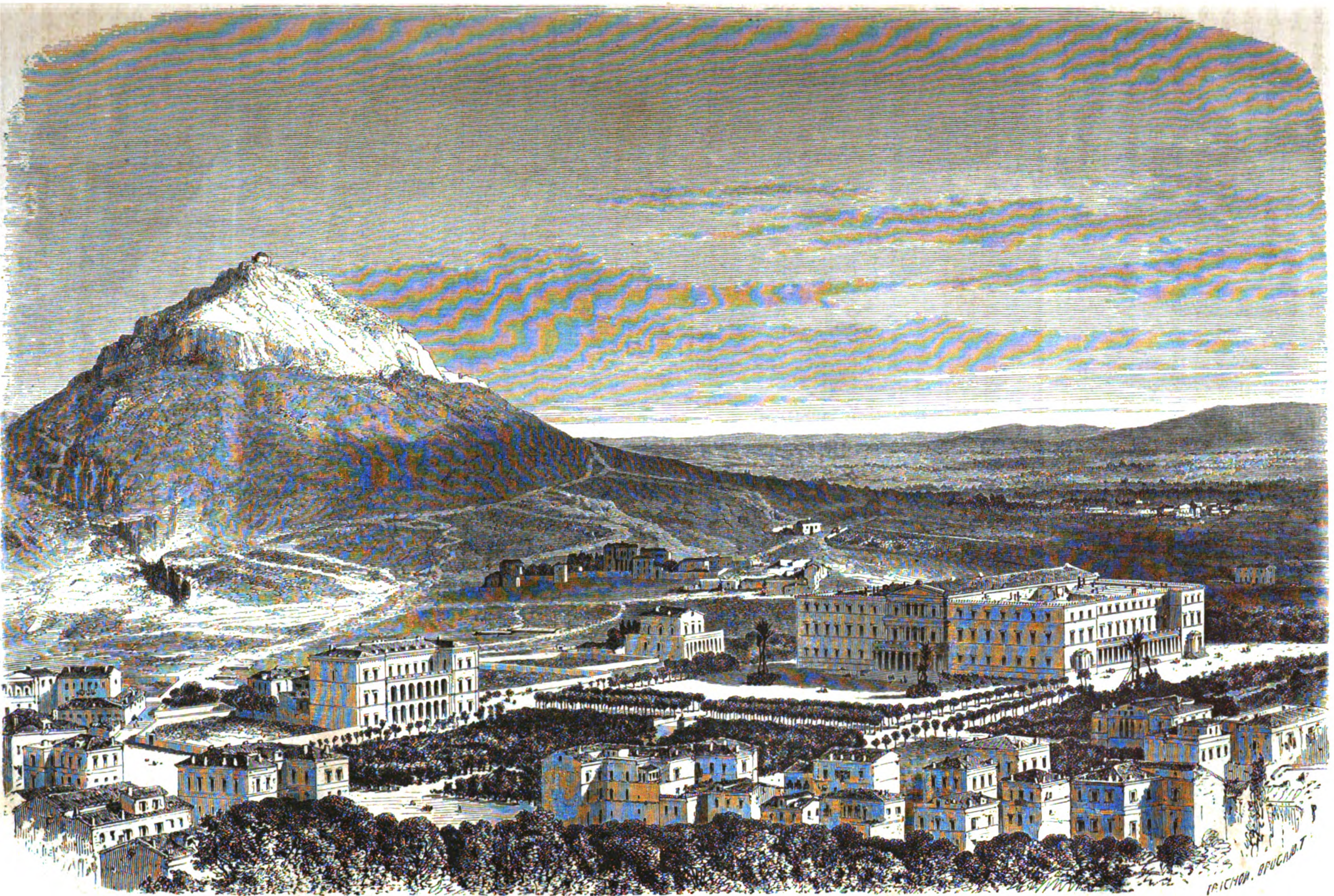
« Cette limpidité qui vous étonne, me dit mon compagnon, a une cause naturelle ; la pureté de cette atmosphère n'est due qu'à l'absence de végétation, l'air dont elle se compose ne renfermant que très-peu de molécules de substances hétérogènes. Remarquez bien que les fluides élastiques.... »



Marins et paysannes de l'Attique. — Dessin de M. A. Proust.

La science est impitoyable avec sa froide analyse, et dans ce moment j'eus la velléité de précipiter le savant dans l'abîme qui s'ouvre là, profond et escarpé, mais je fus distrait de cette coupable pensée par l'admirable panorama qui se déroulait à nos pieds. La mer faisait le fond du tableau : à gauche, les flancs labourés de l'Hymette, à droite, le Corydalle ; derrière nous, le double étage du Pentélique et du Parnès ; aux derniers plans, enfin, les montagnes du Péloponèse, élevant leurs cimes aiguës.

Il semble que, de toutes parts, la Grèce veuille jeter un regard sur Athènes ; et si tout récemment Corinthe s'est laissée choir d'un tremblement de terre, c'est que vraisemblablement l'observatoire, si maladroitement maçonné sur la colline des Nymphes, offensait au dernier point sa vue.



Vue d'une partie d'Athènes, prise du rocher de l'Acropole. Le palais du roi et l'école française. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

L'Acropole. — L'architecture grecque. — Les monuments. — La sculpture. — Le Parthénon. — L'Érechthéon. — Le temple de la Victoire Aptère. — La Pinacothèque.

Le rocher de l'Acropole domine l'Athènes moderne de presque toute sa hauteur. On a beaucoup écrit sur l'Acropole, et il y a en effet, sur cet étroit rocher, un vaste champ pour l'observation ; l'ignorance la plus robuste y cède à l'émotion, et l'imagination la plus ardente sent ses aspirations plier devant ce calme du génie fort et puissant. C'est cependant d'hier seulement que la lumière s'est faite devant ce chef-d'œuvre de l'esprit humain ; et c'est un géomètre, M. Pennethorne, qui a expliqué mathématiquement le secret de cette beauté tranquille qui soulevait l'enthousiasme du poëte, sans qu'il pût s'en rendre compte. M. Pennethorne a mesuré les monuments grecs et découvert que, dans cette architecture comme dans la nature, toutes les lignes obéissent à une courbe et à une inclinaison. On peut donc affirmer aujourd'hui que les monuments grecs sont faits *d'après nature*, et que de l'harmonie parfaite de leurs lignes avec les lignes environnantes est née cette plénitude de caractère qu'aucun art n'a pu atteindre. *D'après nature* n'est pas, cependant, l'expression propre : l'art grec interprète la nature et achève l'œuvre divine, c'est-à-dire qu'il n'est pas indifférent que le monument soit dans la vallée ou sur la montagne, et que le Parthénon couronne et complète le rocher de l'Acropole, tout comme le fronton de Phidias couronne et complète le Parthénon. Il faut une longue étude pour comprendre la discrète simplicité de ces combinaisons, tant le résultat en semble naïf et facile.

On ne peut se faire aucune idée de l'art grec par les modèles que nous lui avons empruntés, pour plusieurs raisons : la première est que nous avons négligé cette essentielle mise en scène; la seconde est que nous n'avons pas assez pris garde au mode de construction.

Le passage qui vous introduit dans l'enceinte murée de l'Acropole traverse deux voûtes sombres et débouche sur le palier des Propylées. Après quelques marches, vous êtes sur le plateau supérieur ; là s'élève le Parthénon.

Le temple présente son flanc éventré par la bombe tant de fois maudite du Génois Morosini, et découpe sur le ciel sa silhouette démantelée par lord Elgin. Malgré ces dévastations successives, malgré les mutilations qu'y ont faites les cultes chrétiens et musulmans, le colosse est encore debout, avec le plus grand nombre de ses colonnes doriques, largement assises, et les murs presque complets de l'opisthodome et du pronaos. Du côté de la façade, à quelques blessures près, on le croirait entier.

Tout à côté, à gauche, est l'Érechthéon, qui contenait les deux temples de Minerve Poliade et de Pandrose. Ce double édifice, chef-d'œuvre de l'ordonnance ionique, renfermait le flot et l'olivier sacré. Il fut converti, sous les empereurs, en église chrétienne, et servit sous les Turcs de harem. En 1846, la France l'a fait relever, et l'Angleterre y a remplacé par un moulage la cariatide qu'elle y avait dérobée. Au sujet de cet enlèvement, Buchon raconte l'anecdote suivante : « Les six cariatides qui portent l'entablement passaient, dans les croyances populaires, pour des êtres surnaturels. Après que l'une d'elles eut été arrachée de son socle, un sentiment d'indignation se manifesta dans le peuple ; on ne crut pas prudent d'enlever les autres pendant le jour, et on attendit la nuit. Au moment où les Turcs, chargés de la tâche, s'approchèrent du temple, le vent fit entendre un gémissement prolongé ; les Turcs crurent entendre la voix des statues et s'enfuirent effrayés, sans qu'on pût les décider à achever l'œuvre de destruction. »

Pour la description de ce monument, qui a soulevé bien des discussions archéologiques, je renvoie le lecteur au remarquable travail de M. Tétaz (*Mémoire explicatif et justificatif de la restauration de l'Érechthéon*, Revue archéologique, 1851), ou à l'analyse qu'en a faite M. Beulé dans son livre sur l'Acropole.

Derrière l'Érechthéon est l'endroit le plus escarpé du rocher : c'est là que s'élevait la statue en bronze de Minerve, haute de quatre-vingts pieds. De ce plateau, la vue embrasse un horizon immense.

En suivant l'enceinte septentrionale, on revient aux Propylées ; une partie des colonnes a été renversée par l'explosion d'un magasin à poudre ; mais les murs sont restés fermes et, mieux que partout ailleurs, on peut constater là l'étonnante précision avec laquelle les Grecs échafaudaient le marbre sans ciment. Les blocs énormes semblent superposés d'hier, et l'aspect mâle et sévère de cette construction de géant contraste singulièrement avec la délicatesse du petit temple de la Victoire Aptère, placé à sa droite. La façade de cette petite miniature est composée de quatre colonnes monolithes cannelées, surmontées de chapiteaux ioniques. La Société archéologique d'Athènes l'a fait relever d'après les plans publiés par Spon et Welher. On n'est pas d'accord sur l'origine de son nom Aptère (sans ailes). Selon les uns, il indiquerait que Thésée, revenant de Crète, n'avait pas envoyé avant son retour la nouvelle de sa victoire ; selon les autres, ce temple aurait été élevé à la Victoire qui ne devait plus s'envoler d'Athènes.

A la gauche des Propylées, en pendant à ce temple, est la Pinacothèque, destinée autrefois aux expositions de peinture, disposée aujourd'hui en musée d'antiques.

La seule nomenclature des statues, métopes, hauts et bas-reliefs, bustes, camées, vases, épigraphes, mosaïques, terres cuites, verres, bronzes, rangés dans la Pinacothèque, entassés dans le temple de Thésée, épars partout, nécessiterait des volumes. On peut, en se promenant au milieu de tous ces débris, suivre l'art grec à travers tous ses âges depuis l'époque éginétique, si sobre et si peu prodigue, jusqu'à l'époque romaine, qui supplée à la qualité par la quantité. Cette étude est des plus intéressantes, et sera des plus complètes à Athènes quand l'ordre sera mis en tout cela, et surtout quand l'archéologie sera débarrassée du pédantisme et des systèmes de certains archéologues. Les différentes époques de la statuaire sont autant de périodes nettes et précises de la condition morale des Grecs : on suit pas à pas toutes les

empreintes de cette divine liberté jusqu'au moment où l'esclavage l'a étouffée avec le génie de l'art, qui en est inséparable. Dans le principe, l'île d'Égine, libre et indépendante, produit seule. Ce n'est qu'après Pisistrate qu'Athènes voit Phidias : avec Praxitèle la simplicité se change déjà en élégance; sous Alexandre, Lysippe tente vainement une renaissance; déjà l'apathie du luxe et l'abrutissement qui en résulte ont remplacé l'esprit public et l'amour désintéressé de la gloire; l'art ne donne plus aux vues étroites et aux passions raffinées de ceux qui le payent qu'une redite ou un travestissement des inspirations précédentes. Le ragoût des ornements, le maniéré des draperies, l'abus des détails, le mesquin et le minutieux dans les arrangements le précipitent rapidement vers sa décadence, et il s'en va, sous le dernier des Ptolémées, mourir sur le sol d'Égypte qui lui avait donné naissance.

La découverte de M. Beulé. — Les fouilles du théâtre d'Hérode. — M. Pittakis. — Recherches infructueuses. — Le temple de Jupiter Olympien. — Un stylite. — Le stade. — L'arc d'Adrien. — La lanterne de Démosthènes. — Les monuments byzantins.

En face des Propylées, dans l'enceinte murée de l'Acropole, est la porte découverte en 1853 par M. Beulé. Cette découverte a fait grand bruit en France. Sur l'un des côtés de cette porte on lit en grec et en français l'inscription suivante : *La France a découvert la porte de l'Acropole, les murs, les tours et l'escalier. Beulé*, 1853.

Lorsque M. Beulé arriva à Athènes, la base des murs de l'Acropole devant les Propylées, comme dans les autres parties, était ensevelie sous les terres. M. Beulé supposa que l'Acropole devait avoir une entrée de ce côté, et que cette entrée devait se trouver dans l'axe de la porte centrale des Propylées; il commença donc les premiers travaux de déblayement à ses frais, les continua aux frais du gouvernement français, et après deux années de fouilles poussées avec une conviction ferme et une persévérance infatigable, il découvrit complétement une porte flanquée de deux bastions.

M. Beulé donna de cette découverte une explication très-compliquée, basée sur différentes suppositions : démolition des murs par Sylla, empressement à les relever à l'approche des Goths, travail en sous-œuvre, abaissement du sol antique, etc. Quelques savants ont relevé des contradictions dans ces ingénieuses hypothèses : ils croient que le jeune archéologue a trop voulu prouver et que l'accord possible des faits qui servent de base à son mémoire n'a pas été suffisamment établi. Cependant une porte était là, et il était naturel de vouloir donner une explication historique au risque de rencontrer des objections. Mais voici une critique plus grave. M. Beulé affirme que cette porte a quelque parenté avec le plan de Mnésiclès, en d'autres termes, qu'elle est la porte de l'Acropole. C'est là une question d'art. La conception d'une semblable entrée, large d'un mètre quatre-vingt-neuf centimètres, donnant accès sur un escalier qui a soixante-dix pieds d'ouverture et plus de cent pieds de développement, peut-elle se rattacher au plan des Propylées? Y a-t-il une preuve qui l'y rattache? La seule serait une petite muraille à laquelle M. Beulé donne le nom de mur pélasgique ; or ce mur pélasgique ressemble si étrangement à ce que les Romains appelaient *opus incertum*, qu'il est permis de ne pas croire à l'existence précédente d'un escalier grec ou a une intention d'escalier et qu'on paraît être autorisé à ne pas supposer à l'architecte une idée qui eût été une faute énorme de perspective et de proportion.

Des fouilles très-intéressantes, mais qui ont fait moins de bruit, sont celles entreprises au théâtre d'Hérode Atticus, enseveli sous les décombres du versant méridional de l'Acropole. Elles ont été commencées en 1857 par M. Pittakis, conservateur des antiquités d'Athènes. M. Pittakis est l'homme de l'Acropole. Dès le matin on voit sa mince silhouette cheminer à travers les décombres, et le soir on la voit redescendre, grossie de quelque trésor nouveau, qu'il dérobe aux regards sous les pans de sa redingote; son cabinet, encombré de bas-reliefs et d'inscriptions, offre une image fidèle de son érudition encyclopédiste. C'est un catalogue vivant, et sa mort déclassera bien des fragments dont lui seul sait l'origine et l'importance.

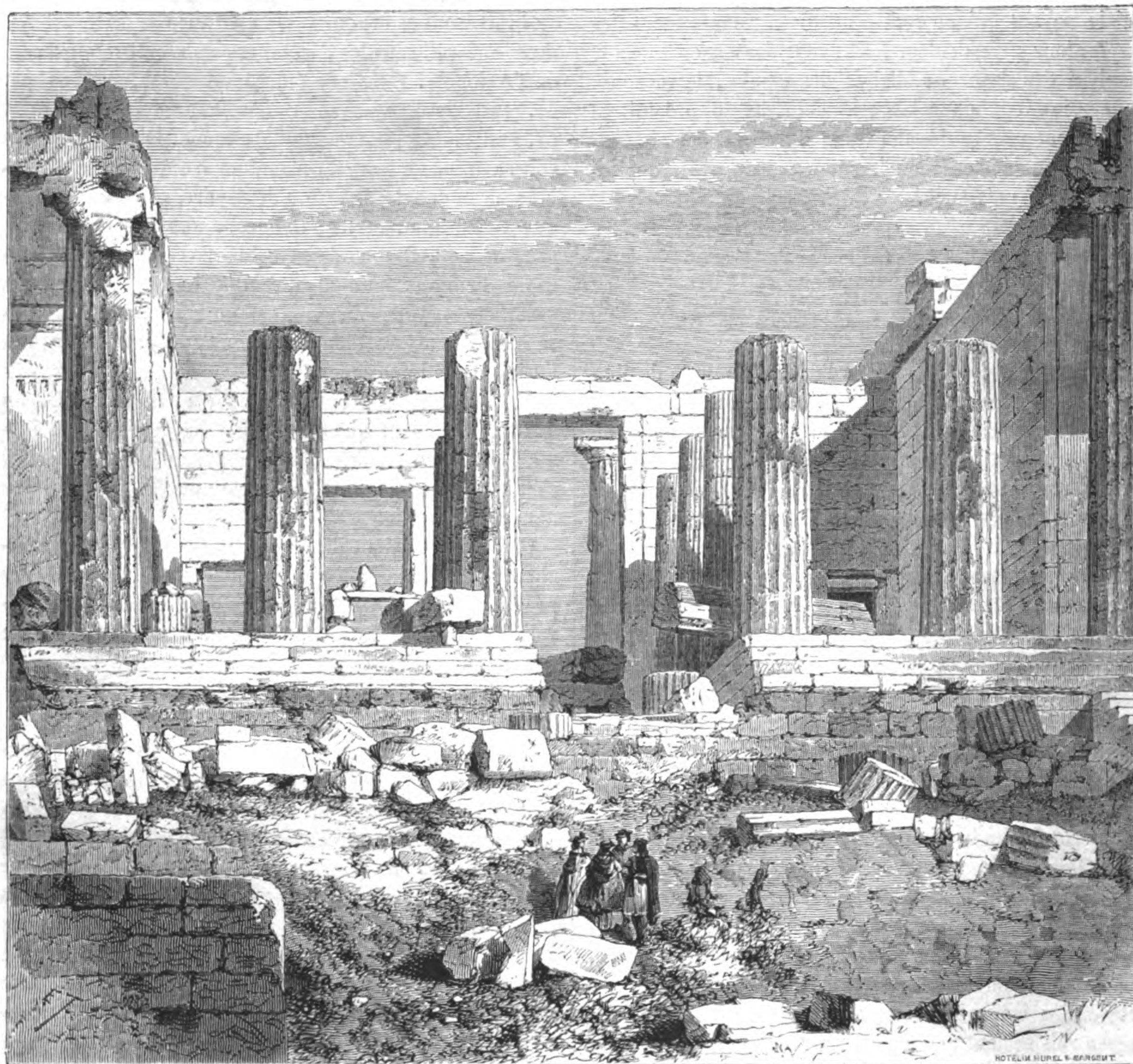
Nous allions souvent, Dunoyer et moi, à l'Odéon d'Atticus pendant qu'on déblayait les gradins. M. Pittakis était toujours là, ne perdant pas un coup de pioche; c'était chaque fois une découverte nouvelle et aussi une nouvelle discussion.

Ces visites avaient développé en nous le goût des recherches, et l'occasion se présenta bientôt de faire nos premières armes. Un matin que nous étions sortis à cheval, Dunoyer et le professeur St.... prirent à droite pendant que j'allais à gauche. De retour à l'hôtel, je trouvai mes compagnons en proie à un enthousiasme indescriptible : ils avaient vu au pied de l'Hymette, sur le bord de la mer, des *tumulus;* il fut convenu que nous demanderions au ministre Christopoulos l'autorisation de leur percer le flanc, laquelle autorisation demandée et très-gracieusement accordée, nous partîmes le lendemain, au lever du jour, précédés d'une demi-douzaine d'ouvriers. Le cortége, mi-parti à cheval, mi-parti à âne, cheminant entre les baies odorantes du myrte, s'en allait gaiement, mêlant sa voix grave aux cris aigus de la cigale. En arrivant on déjeuna copieusenent, cette course matinale ayant largement ouvert l'appétit de chacun, puis on se mit à l'œuvre; mais les ouvriers grecs fument beaucoup, et le brasier où ils allumaient leurs cigarettes était à une grande distance du chantier, en sorte que le soir ils eurent enlevé à peu près un pied de terre, fumé de vingt-cinq à trente mètres de cigarettes et fait une dizaine de lieues. Nous nous en tînmes donc là, au grand désespoir du professeur St..., qui avait déjà supputé sur ses doigts la part du trésor qui lui reviendrait.

En dehors de l'Acropole, les monuments sont encore nombreux : au sortir de l'Odéon d'Atticus, on suit une ligne d'arcades qui faisaient partie du portique d'Eumène; on laisse à sa gauche le théâtre de Bacchus, enfoui sous les décombres, et on arrive à l'arc d'Adrien

sorte de porte cochère d'un goût douteux. Derrière s'élèvent les colonnes du temple de Jupiter Olympien. C'était le plus vaste de ceux d'Athènes ; on est là dans la ville romaine, et il n'est pas difficile de reconnaître à ces vestiges l'empreinte des architectes latins, qui croyaient faire grand en faisant élevé. Il ne reste que quinze colonnes debout. Sur l'une d'elles on aperçoit une niche en maçonnerie qui a servi de retraite à un moine stylite, le dernier, je crois, de ces mystiques. « J'étais, dit un de ces solitaires, qui nous a laissé le récit de ses souffrances, tellement brûlé des rigueurs de la gelée que très-souvent elles ont fait tomber les ongles de mes pieds, et l'eau glacée pendait à ma barbe en forme de stalactites. « Malgré le chaud et le froid, celui d'Athènes prolongea assez longuement cette singulière existence contemplative dont l'exemple, venu d'Asie, s'était propagé, en Europe, jusqu'au pays de Trèves.

De l'autre côté de l'Ilissus est le stade Panathénaïque.



Les Propylées. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Les spectateurs étaient dans le principe assis sur la terre. Hérode Atticus fit recouvrir les siéges de marbre, luxe efféminé qui souleva tellement l'indignation d'un philosophe qu'il s'emporta dans ses discours jusqu'à s'exposer à la lapidation. « Si, au milieu des buveurs ivres, seul tu veux conserver ta raison, seul tu paraîtras ivre au milieu des buveurs. »

De cette colline la campagne d'Athènes s'allonge en lignes sévères jusqu'à la mer. Au milieu du jour ce paysage est d'un calme et d'une stupeur étrange. Rien ne bouge : la silhouette du berger se détache immobile sur le ciel ; les aigles qui planent semblent cloués à la voûte azurée ; tout est pétrifié. Decamps a admirablement rendu ce lourd sommeil de la terre et la rudesse de cette écorce tannée par l'ardeur du soleil.

En laissant à sa droite le boulevard de la Reine, qui, sur ce sol fauve, détache crûment sa trace blanchâtre, on trouve au milieu de la rue des Trépieds le monument chorégique de Lysicrate. Ce petit édifice, dont les chapiteaux sont cités comme un modèle de style corinthien,

était un témoignage de la pureté du chant d'une tribu athénienne. Le P. Simon, supérieur des capucins, l'acheta cent cinquante écus, et lui assura ainsi, sous la domination turque, la protection française. La tradition populaire lui donne le nom de lanterne de Démosthènes et veut que dans cette rotonde le célèbre orateur déclamât ses discours : le seul inconvénient à une semblable supposition est que le monument n'a jamais eu ni portes ni fenêtres.

Le tombeau de Philopappus le Syrien, élevé sur la colline du Musée, n'est remarquable que par le grand nombre d'inscriptions et de noms qui y sont gravés, et ce ne sont point noms de sots, mais noms des plus célèbres de ceux qui, nés avec la liberté, furent chassés avec elle et errèrent en Europe pendant les premières années de ce siècle.

J'ai rencontré là, triste et mélancolique, au pied de ce tombeau, un jeune homme de vingt ans, qui souffrait d'une maladie de cœur. Son médecin l'avait promené en Égypte et en Syrie, sans que les ruines de Thèbes et de Palmyre



Le temple de la Victoire Aptère. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

l'eussent pu guérir. Un mois après je le revis à Daphné, gai et souriant, chevauchant aux côtés d'une des amazones les plus élégantes d'Athènes ; il avait renvoyé son allopathe. *Similia similibus :* comment nier, d'après cet exemple, que l'homœopathie puisse faire de belles cures?

Ce n'est pas du reste une des moindres curiosités de la ville que ce défilé continuel d'étrangers de tous pays ; mais mes chers compatriotes sont comme les ombres chinoises, ils paraissent et disparaissent : le vendredi ils débarquent affamés d'antiquités et se rembarquent le dimanche très-rassasiés. A aucun d'eux je n'ai pu faire regarder autre chose que les monuments antiques ; à peine donnaient-ils *un' occhiata* à ces délicieuses petites églises byzantines pour se sauver au plus vite. L'art justinien ne jouit en France que d'une médiocre considération ; l'opinion du frère Eusèbe est qu'en ces petites chapelles le bon Dieu est logé trop à l'étroit, et l'opinion de beaucoup d'autres est que cet art n'est qu'un pastiche malheureux de l'art grec. La faute en est aux historiens qui ont assez maltraité cette malheureuse époque byzan-

tine. « Toute la durée de l'empire byzantin n'offre pas, dit Gibbon, une découverte qui ait augmenté la dignité de l'homme ou contribué à son honneur. » — « Si nous cherchons, dit un autre, le contingent que le Bas-Empire a apporté dans la civilisation moderne, nous trouverons le corps des lois romaines et l'introduction du vers à soie. Après cela rien, à moins, ajoute-t-il, que nous ne parlions des moulins à vent apportés de l'Asie Mineure au douzième siècle. » — Pourquoi n'avoir cité ni les prunes ni les échalotes importées en Europe à la même époque? Cela eût été tout aussi plaisant. De l'architecture, pas un mot. Sans faire une énumération qui ne saurait trouver place ici, il me semble que ceux qui, en échange de l'ignorance féodale, nous ont légué la renaissance des arts et des lettres méritaient quelques ménagements. Toujours est-il qu'il est résulté de cette condamnation infligée à toute une époque des préventions telles contre tout ce qui vient d'elle, qu'on connaît très-superficiellement ses œuvres. A Athènes même, les modernes architectes, chargés de l'érection d'une cathédrale, ont préféré un lourd mélange d'ordonnances orientales et latines aux délicieux modèles de la Kapnikarea et de Saint-Théodore, qu'ils avaient sous les yeux. Un artiste français, M. Boulanger, qui a décoré avec infiniment de goût et de réserve la nouvelle église russe, pourrait mieux qu'aucun autre, après les premiers travaux de Couchaud, publier des données sur cette époque que son long séjour en Grèce lui a permis d'étudier à l'aise. Il n'est que temps de faire un semblable travail, car là comme partout la restauration armée de la truelle et de la brosse repeint et recrépit en aveugle.

La colonie française. — L'école d'Athènes. — L'hospitalité grecque. — Les importations européennes en Grèce. — Un ingénieur français et un capitaine de cavalerie. — Les Phanariotes.

« Je conviens, me disait un de mes amis à mon retour, que l'étude de l'antique offre un grand et long intérêt, mais qu'avez-vous pu faire pendant tout un hiver à Athènes?

— Je voyais la société grecque, et je vous assure que les relations y sont fort agréables.

— N'y a-t-il pas un grand nombre de Français?

— Ceux-ci sont en effet très-nombreux; il y a d'abord une ambassade, et il y avait à cette époque une inspection des finances et une administration des ponts et chaussées. Je voyais peu l'une, à peine l'autre et pas du tout la troisième, car je vous avouerai que j'allais en Grèce pour voir des Grecs.

— Vous étiez cependant en relation avec l'école française?

— Certainement; c'était avant sa réorganisation. Elle n'avait à cette époque qu'une section des lettres et cinq lettrés d'humeur charmante : MM. Thénon, Perrot, Hinstin, Heuzey et de Claubry. MM. Thénon et Perrot venaient d'explorer l'île de Candie, et leur conversation était pleine d'intérêt. M. Hinstin, marcheur infatigable, parcourait l'Attique. M. de Claubry faisait avec succès de la photographie, et M. Heuzey préparait le remarquable travail qu'il vient de publier sur l'Acarnanie.

— Quel est au juste le but de cette école?

— M. Lacroix, un de ses membres, dit que le vers d'Horace

Adjecere bona paulo plus artis Athenæ

pourrait lui servir de devise; mais M. Rouland dit dans son dernier rapport qu'elle est aussi destinée à porter au sein d'une nation amie le témoignage de nos sympathies et le goût de notre civilisation. Cette intention de se faire aimer par la parole est certes très-louable; mais je n'y vois qu'un empêchement : c'est que l'école française fréquente fort peu la société grecque.

— Ou que la société grecque fréquente fort peu l'école française?

— Comme vous voudrez. Pour en revenir à la première, son accueil est très-affectueux. Quelques sceptiques prétendent que de même que la sobriété n'est pas une vertu, mais une précaution hygiénique sous ce climat brûlant, l'hospitalité n'est qu'une conséquence du peu de ressources qu'offre le pays, et que, dans Athènes, elle est un reste des habitudes demeurées complètes dans le Magne. Il est de toute évidence qu'à mesure qu'on s'avance dans le pays où les besoins de la vie font de plus en plus défaut, votre hôte est nécessairement de plus en plus généreux; il est également certain que les mœurs égoïstes de notre Occident tendent à remplacer l'aménité orientale, et que, dans quelques années, au lieu du tchibouk, de la tasse de café et du plateau de confitures sèches servis au nouveau venu, on se contentera de lui donner, comme à Paris, l'adresse des bons restaurants; mais ce qui ne tient en rien à un reste d'habitudes, c'est cette promptitude et cette facilité des relations premières. En revanche, l'intimité est difficile : si votre hôte ne vous engage pas plus souvent à vous asseoir à la table de famille, c'est que la famille est pauvre, fière dans sa pauvreté, et qu'elle redoute l'examen et, par-dessus tout, la raillerie que nous n'épargnons à personne. Cette inquiétude perpétuelle de leur part nous offusque parce que nous ne tenons pas compte de la différence de caractère et aussi de la différence de leur condition passée et présente. »

On peut reprocher la même erreur aux réformateurs qui ont voulu *latiniser* la Grèce actuelle. Les mœurs des Grecs sont restées orientales, c'est-à-dire patriarcales et démocratiques, imbues des souvenirs de la civilisation asiatique dont Homère est la personnification la plus haute comme des premiers préceptes chrétiens dont saint Paul est le plus digne apôtre. Depuis trente ans on a tenté de discipliner la Grèce à l'européenne; je me hâte de dire qu'on n'a pas réussi et que s'il faut aller jusque dans la cabane du paysan ou sous la tente du pâtre pour trouver les habitudes vierges de toute atteinte occidentale, dans les salons d'Athènes même où l'impression a été la plus profonde, le vernis n'est que superficiel.

Si au premier abord rien ne vous semble si voisin d'un salon français qu'un salon grec (au confort près), votre illusion sera de courte durée, et vous ne tarderez

pas à vous apercevoir que le groupe des *dilettanti* qui rit de nos classifications hiérarchiques et sait trouver l'homme sous l'habit est plus nombreux qu'il ne paraît. A mesure qu'on pénètre dans l'intimité de chacun, on retrouve les vrais caractères de la race : sentiment de l'égalité, initiative individuelle, antipathie pour nos usages disciplinaires. On entend dire aux Athéniens, en parlant de nous : « les Européens, » comme s'ils habitaient l'autre rive du Bosphore. Du reste, l'antagonisme des Grecs et des latins ne date pas d'aujourd'hui ; rien n'a pu rester commun entre eux, pas même la religion, tant les idées procèdent différemment. Pendant que l'individualité, inhérente à leur caractère, faisait d'eux les rivaux du commerce anglais, les institutions européennes n'ont eu pour résultat qu'une parodie misérable de nos usages. C'est une bien étrange et bien ridicule prétention en effet que de vouloir mesurer tout le monde à son aune et de condamner ceux que notre habit gêne. L'expérience a cependant prouvé contre ce despotisme, car si on se rappelle la joie de l'Europe en voyant les fils de Mahomet vêtir l'*indispensable*, on n'a pas oublié son désappointement quand l'enveloppe craqua à leur premier mouvement. Mais nous n'en persistons pas moins à imposer doctement nos habitudes et nous sommes les dignes descendants de Vaucanson. « Parlez donc français, si vous voulez qu'on vous comprenne, » disait un de mes compatriotes récemment débarqué au *cameriere* de l'hôtel d'Orient. Pendant mon séjour à Scutari, je voyais chaque matin d'infortunés Turcs, dressés par un officier anglais à l'école de peloton : ces malheureux tombaient souvent et faisaient toujours ce qu'on appelle vulgairement du *bœuf à la mode*. L'officier entrait dans des colères furieuses, maudissait tout le monde et s'en prenait même à Dieu, au diable, à tous les saints : il eût été si simple de rendre à ces cavaliers les selles turques !



Haut-relief de Phidias, métope du Parthénon. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

La société athénienne, éduquée à l'européenne, ressemble assez à un jardin d'acclimatation où rien ne serait encore acclimaté, mais où on négligerait la culture excellente des plantes naturelles.

Les premiers prôneurs de l'élément occidental ont été les Phanariotes. Ces familles réfugiées après la conquête de Constantinople au Phanar, quartier de Stamboul, et enrôlées au service ottoman dans la diplomatie et l'administration des provinces tributaires, avaient depuis longtemps adopté les usages de l'Occident. Ils ont même tenté la création d'une noblesse et se sont conservé entre eux leurs titres administratifs, mais ces prétentions nobiliaires n'ont pas dépassé en Grèce le seuil de leur porte et ne s'étalent pompeusement qu'à l'étranger.

« Il manque aux Grecs une aristocratie, » s'est écrié un écrivain anglais. Eh bien ! n'en déplaise à cet écrivain,

n'en déplaise à M. Boudouris *the finest gentleman in Greece* et aussi à mon ami Vretos, qui, dans son Guide d'Athènes, emprunte à notre vocabulaire ces mots : *bon genre*, *bon ton*, *bonne société*, les Grecs ont le sentiment démocratique ; ils ne sauront jamais se plier à certaines de nos conventions anglaises ou françaises. Que le mince résultat obtenu ne fasse pas illusion ; si on est arrivé à faire une société dans Athènes *à l'instar* de l'Europe, on ne refond pas aussi facilement tout un peuple, et le jour où ce peuple soufflera sur cet échafaudage mal assis, il en restera si peu de traces qu'on doutera même qu'il ait jamais existé.

Il est un lieu commun qu'on ne cesse de répéter en Grèce. L'Orient a civilisé l'Occident, l'Occident lui doit la civilisation. Passez-moi la casse, car je vous ai passé le séné. Il est en effet utile de faire don à l'Orient de toutes les excellentes découvertes de la science moderne, mais il est tout à fait superflu de le gratifier d'institutions dont nous-mêmes reconnaissons les défauts et qui sont absolument incompatibles avec ses mœurs. Les écrivains qui ont ri de LL. Exc. les ministres tutoyant l'épicier du coin ont bien fait ; mais le ridicule n'est pas qu'ils tutoient l'épicier, puisqu'il est dans l'habitude des Grecs de dire « tu » à chacun de ses frères, quelque rang qu'il occupe : le ridicule est d'affubler ceux qui sont à la tête des affaires du titre d'excellences, sous prétexte que cela se fait ainsi en Bavière. Je ne trouve nullement plaisant que le héros Canaris mette mal sa cravate, mais je trouve singulier qu'il porte une cravate ; et si dans les bals de la cour les pallikares n'ont pas la teuue de nos habitués de salon, il n'y a là rien que de très-naturel : il serait étrange qu'il en fût autrement. La décoration du Sauveur fait fort bien sur un habit noir, mais elle n'a eu pour résultat que de créer un élément de corruption chez un peuple qui ne connaissait ni distinctions ni faveurs. Au total, je ne vois aucunement ce que les Grecs auront gagné à se meubler d'un mécanisme social semblable au nôtre, si ce mécanisme ne fonctionne pas : ce n'est là qu'une dépense inutile de temps et d'argent.



Haut-relief de Phidias, métope du Parthénon. — Dessin de Théroud d'après une photographie.

Les Grecs et leur origine. — Qualités de l'esprit. — Costume national. — Les Jeunes-grèces. — L'Agora. — Les femmes. — La Grèce et la Hollande. — Cuisine. — Probité. — Système monétaire. — Les rues d'Athènes. — Les Ioniens et les Chiotes. — Le carrefour de la Belle-Grèce. — La promenade de Patissia.

Si l'on en croyait Fallmerayer, il n'y aurait plus de Grecs en Grèce, il n'y aurait que des Slaves ; il est hors de doute que les Hellènes de la Thrace et de la Macédoine ne peuvent se vanter d'une origine aussi immaculée que les montagnards de l'Olympe ou du Magne ; mais il est également incontestable que du cap Malée à la mer Noire et de Smyrne à Corfou il y a dix millions d'individus qui parlent le grec, mêlés à une population qui parle le slave



Le Parthénon. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

et que, dans la plaine d'Athènes, on distingue facilement l'Albanais aux tempes étroites et au nez busqué du Grec au front large et aux pommettes saillantes, bien que leur costume soit le même. Il suffit de causer une heure avec ce dernier pour ne pas mettre en doute l'authenticité de son origine. Les qualités d'esprit sont restées les mêmes qu'au temps d'Homère : même aptitude à tout comprendre bien et vite, même facilité à tout exprimer élégamment et métaphoriquement. Ces qualités donnent aux Hellènes une supériorité si grande sur les autres races de l'Orient qu'ils ne sont aimés d'aucune. Les Turcs leur reprochent d'être défiants et dissimulés parce qu'ils ont opposé la ruse à la force; les Levantins les accusent de mauvaise foi dans les relations commerciales, parce qu'ils ont pris modèle sur eux et qu'ils ont souvent surpassé leurs maîtres. Ils ne sont pas plus sympathiques aux autres nations méditerranéennes. Sérieux et réfléchis, ils ignorent la raillerie ainsi que le ton rapide du drame. La douleur suit chez eux le sentier tranquille de l'élégie; c'est un mal latent et non une crise aiguë qui amène les transports de la folie. Tandis qu'à Naples ou à Venise, par exemple, les armes de Cupidon font de terribles blessures, les flèches du dieu athénien n'empêchent ni de dormir ni de vaquer à ses affaires. Les Grecs ont conservé l'intonation tragique et sont bien les fils de ce furieux Oreste, mort à plus de quatre-vingt-dix ans des suites d'un accident : dans leur esprit, l'action marche toujours avec lenteur et gravité, non sans emphase, quoique serrant de près la réalité, dialoguant, questionnant et se donnant le temps de la réflexion avant d'arriver au dénoûment. On est stupéfait de ces tendances analytiques et prévoyantes, même chez les plus ignorants. C'est le peuple qui sait le mieux écouter; c'est celui qui parle le moins, tout en parlant beaucoup.

Tout le monde connaît le costume grec : le dolman court, la jupe (*fystan*) appelée foustanelle, le fezy dont le gland retombe touffu sur la nuque, et la guêtre brodée dessinant étroitement la jambe. Chez les marins la foustanelle est remplacée par un pantalon très-ample et la guêtre par un bas. L'hiver, ce costume est complété par le *talagani*, long manteau en peau d'agneau qui indique la taille. Les Grecs, pour la plupart régulièrement beaux, grands et élancés, portent cet uniforme national avec une grande tournure. Les Jeunes-Grèces en exagèrent l'élégance en se serrant la taille outre mesure et en donnant trop d'ampleur à la foustanelle; pendant l'hiver de 1858, la mode était parmi eux de porter la barbe pleine. J'espère que cette fantaisie qui leur donnait l'aspect de sapeurs en jupons aura disparu; la moustache effilée, découvrant la lèvre, convient mieux à leur visage finement accentué comme à leur accoutrement spirituel et coquet. Mais, hélas! chaque jour à Athènes l'or pur des vêtements se change en un drap vil, sorti de quelque maison de confection. Athènes compte soixante-dix tailleurs et cinquante cordonniers qui habillent et chaussent à la française contre six tailleurs et trois bottiers nationaux. Il y a soixante-deux magasins de nouveautés pour les femmes; aussi n'en est-il pas plus de trois ou quatre qui portent le costume national par fidélité (j'excepte les demoiselles d'honneur de la reine qui le portent par ordre), et encore de ce costume ne reste-t-il que la moitié, la veste échancrée sur la poitrine et le *taktikios* (bonnet) de Smyrne, la trame crinoïde est venue gonfler la jupe étroite et longue. Le costume des îles est plus commun, mais rappelle, par le grand nombre de vêtements superposés, la simplicité enfantine de nos silhouettes campagnardes. Je lui préfère de beaucoup, malgré sa roideur, la longue robe albanaise que portent les femmes de la campagne.

C'est surtout à l'Agora qu'on voit cheminer dans son uniforme pittoresque toute la paysannerie des environs.

Cette Agora n'est pas l'antique Agora du Céramique; c'est un marché fait de baraques vermoulues, abrité de toiles en lambeaux; là s'étalent tous les produits, depuis la figue ventrue de l'Asie Mineure jusqu'aux productions brevetées des parfumeurs de Paris.

De chaque côté de ce marché se dressent deux spectres de l'antique : la tour des Vents, ou clepsydre d'Andronicus, monument octogone estampé d'assez médiocres figures, et le portique de Minerve Archegetis. Les archéologues, après avoir commenté le premier, traversent rapidement cette longue halle pour aller voir le second; mais ceux qui n'en veulent ni à l'opinion de Meursius ni à celle de Leake s'attardent volontiers au seuil des marchands, surtout le matin, alors que la gent campagnarde

> Assise sur un char d'homérique origine,
> Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Égine,

débouche des routes de Thèbes et de Marathon. J'ai dit que les hommes étaient régulièrement beaux; les femmes des champs sont laides. De moyenne taille, robustes, basanées, elles n'ont rien de féminin, dans l'acception que nous donnons à ce mot. Dans la classe commerçante et la société phanariote qui vient en grande partie d'Asie, où le sang est resté pur, il y en a, au contraire, un grand nombre qui sont réellement belles. La nonchalance orientale leur donne un charme inconnu en notre pays; mais elles marchent mal et ignorent cette correction dans la tournure que les Françaises possèdent à un si haut degré.

On les voit rarement à la promenade; elles quittent peu leur intérieur où elles se livrent à des travaux domestiques, et s'adonnent à la lecture de romans pour la plupart traduits du français.

Bien que les nuances tendent à disparaître, il y a aujourd'hui encore dans Athènes deux sociétés bien distinctes: la société phanariote et la société grecque proprement dite, la première déjà tout européenne, la seconde en train de le devenir.

Les dames phanariotes sont instruites et parlent admirablement le français. Les autres, dont l'instruction est très-limitée, ont un bon sens instinctif et un tact parfait qui n'est pas un des moindres sujets d'étonnement pour les étrangers.

A ceux qui voudraient se faire une idee des mœurs

athéniennes, on peut recommander deux charmantes lettres du prince de Ligne sur les princesses moldo-valaques, qui composent en grande partie la société phanariote. Du reste, la famille est, en Grèce, très-respectée et très-respectable, et je me hâte de rassurer les mères : elles peuvent sans danger envoyer leurs fils à Athènes, on ne les leur enlèvera pas. Les histoires qu'on raconte à ce sujet sont vraiment des plus effrayantes, mais sortent le plus souvent de la cervelle inventive des voyageurs. A Athènes, l'éducation des jeunes filles est libre comme en Angleterre : on peut, sans témoin, causer avec elles avant de les épouser, ce qui, j'en conviens, a lieu de nous surprendre, mais il n'y a aucune trappe ni porte secrète dans les maisons.

Quelques bonnes gens pour qui le monde finit au bois de Boulogne m'ont demandé s'il est vrai que les Grecs ne se servent pas de mouchoirs, ignorent l'usage du savon et mangent de la viande crue.

J'ai répondu que sous ce ciel sec on éprouve si rarement le besoin de se moucher que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler, que la Grèce ne saurait être comparée à la Hollande, et enfin que le mets national, le mouton à la pallikare, est parfaitement cuit à point. Le reste de la cuisine est emprunté aux manuels italiens et français; les vins de Grèce, même ceux préparés à la résine, sont exquis; les légumes sont rares, mais les fruits sont excellents, et le *yaourt*, crème semée de fraises, est une des plus délicates jouissances gastronomiques.

J'ai entendu dire aussi que le taux de la probité d'un marchand anglais était de cent livres sterling, et que celui de la probité grecque était moindre. L'une et l'autre de ces suppositions sont absurdes; il est impossible d'établir en pareille matière une base exacte : c'est l'occasion qui fait le larron. Les étrangers sont volés partout, mais pas plus à Athènes qu'en tout autre lieu du monde. La seule différence est qu'ils y sont volés plus facilement à cause de la confusion des systèmes monétaires, et cette confusion est encore une suite des méprises bavaroises. Rothschild avait offert au conseil de régence de soumissionner un emprunt payable en monnaies frappées au poids de la France. Le conseil trouva plus ingénieux et surtout plus archaïque de s'éloigner de toutes les bases connues en rétablissant la drachme avec son poids ancien. La drachme vaut un pence et demi, un peu moins qu'un franc, un peu plus qu'un swanziger. Ces pièces mal faites furent exportées en lingots, et aujourd'hui ce sont des calculs désespérants pour la moindre transaction, calculs où la monnaie autrichienne, laide et désagréable au toucher, joue le plus grand rôle et où le marchand, à quelque nation qu'il appartienne, vous en débarrasse obligeamment

Pour en finir avec la probité grecque, qu'on a tant maltraitée, dans les campagnes la population est avide parce qu'elle est pauvre, mais elle est honnête. Les voyageurs qui jugent d'après les hôteliers, portefaix, cochers, etc., jugent mal. Cette race est la même partout. A Athènes seulement, un grand sang-froid avec des allures dignes remplace la grossière impudence de certains facchini italiens ou l'aménité doucereuse des serviteurs allemands.

C'est un fait digne de remarque qu'on n'est jamais assourdi dans les rues par les plaintes des mendiants. Ils sont peu nombreux, car la famille vient en aide à ceux de ses membres qui sont pauvres, et le peu qu'il y en a demande sans bruit.

Les rues d'Athènes ont une physionomie particulière. Ce n'est ni le désordre bruyant des rues de Naples ni l'activité méthodique des rues de Londres. On trouverait un point de comparaison plutôt dans certaines de nos villes de province où les bourgeois désœuvrés flanent et se repassent les commentaires de la ville, sans quitter le trottoir. Athènes a tout à fait l'aspect d'une ville où l'on ne sait que faire; la population mâle campe dans les rues presque tout le jour en compagnie du soleil; les marchands ont un pied dans leur boutique et l'autre en dehors, et les chalands mêlent à l'ingrate arithmétique des échanges quelques propos familiers; on arrête celui-ci, on fait des commentaires sur celui-là. Le magasin d'Alexandre, entre autres, est une des agences les mieux informées. Restez une heure au carrefour des rues d'Hermès et d'Éole, devant le café de la *Belle-Grèce*, vous aurez la satisfaction de voir défiler devant vous tout le monde athénien; le premier gamin venu vous les nommera tous. Celui-ci, c'est le ministre à vendre; celui-là, c'est le ministre vendu. Voici Canaris, un nom qui a rempli l'Europe et qui tient dans un étroit paletot, Chriesis, Métaxas, Mavrocordatos, Rangavi, Miaoulis, les noms d'hier et les noms d'aujourd'hui. Cet homme qui s'avance timidement comme s'il marchait sur des œufs, et qui jette autour de lui un regard inquiet, est Chiote. A sa vue votre cicerone grognera; car les Chiotes ne sont pas aimés. Une tradition populaire veut que l'île de Scio ait été peuplée par des juifs; bien que les Chiotes aient les allures des juifs et comme eux réussissent dans la banque et le négoce, cette tradition est erronée. L'esprit commercial a toujours formé, dans l'antiquité comme aujourd'hui, le fond du caractère national des Chiotes. « Deux causes, dit M. Lacroix, expliquent cette tendance. La position de Scio, située au milieu de la mer entre l'Europe et l'Asie, sur cette grande route maritime du commerce ancien, invitait naturellement ses habitants au négoce; d'autre part la nature de leur île, dont le sol pierreux est peu propre à l'agriculture, leur en faisait en quelque sorte une nécessité. »

De même qu'à l'allure on reconnaît le banquier de Scio, on reconnaît à la parole l'habitant des îles Ioniennes. Son éloquence épileptique domine les voix dans les groupes. J'ai une grande admiration pour les Ioniens; je ne dirai pas que ceux qui recherchent la perfection humaine en trouveront dans ces îles de nombreux exemples, mais ils trouveront un assemblage des plus merveilleuses qualités naturelles, joint à la saine civilisation qu'y ont laissée les républiques italiennes. L'ingénieuse combinaison gladstone a donné tout dernièrement à l'Europe une idée de la dignité de leur caractère, de l'éten-

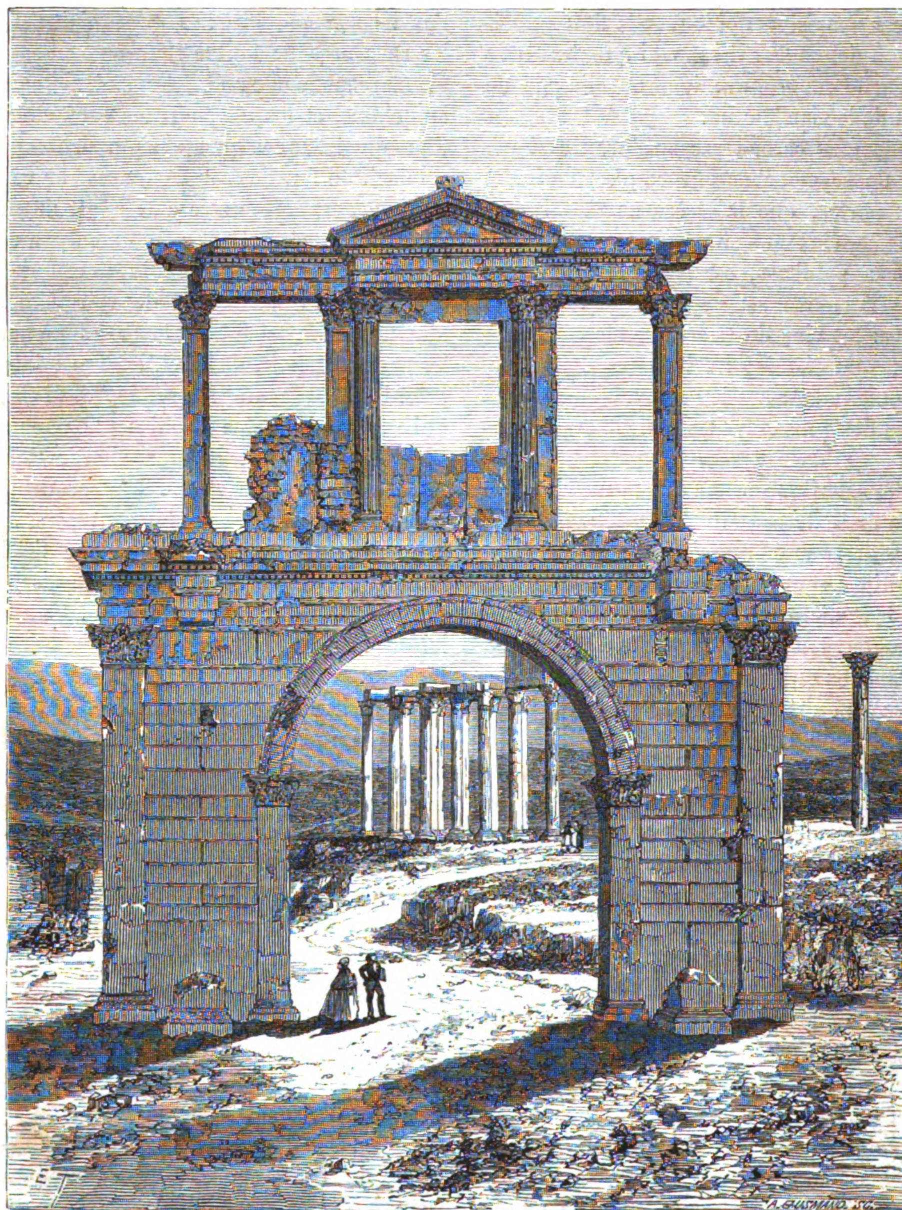
due de leur patriotisme et de la sagesse de leur esprit. Ils joignent à cette sagesse hellénique toute la fougue italienne. Actifs, intelligents, affectueux et simples dans leurs rapports, ils s'attirent à première entente toutes les sympathies.

C'est une curieuse étude que celle de ce mélange dont se compose la population athénienne.

Le dimanche tout ce monde se transporte du carrefour de la Belle-Grèce à la promenade de Patissia (corruption de Pachischah); les hommes s'en vont toujours causant, et les femmes, qui ce jour-là abandonnent la maison, les suivent à quelques pas derrière. Autour d'un kiosque où est circulairement rangée la musique militaire, la foule se promène, puis chacun revient non pas au logis, mais dans la rue; pendant les nuits chaudes de l'été, le plus grand nombre y couche. Ces dormeurs signalent leur présence par un bourdonnement qui est une sorte de monologue interne, écho de la conversation de la veille, car le peuple grec est resté le plus spirituel et le plus éloquent bavard de tous les peuples.

A. Proust.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



L'arc d'Adrien. — Dessin de Thérond d'après une photographie.



Intérieur de l'Agora d'Athènes. — Dessin de M. A. Proust.

UN HIVER A ATHÈNES,

PAR M. A. PROUST [1].

1857-1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De la politique. — Patriotisme maladroit des Grecs. — Coup d'œil sur l'histoire de ces derniers temps. Situation intérieure du pays.

Ceux qui n'aiment pas causer politique courent le risque à Athènes de ne point causer du tout, car cette conversation sérieuse se mêle à tout et entre partout. On ne l'évite nulle part, ni au café, ni à la promenade, ni dans les salons, et le dialogue conjugal lui-même pourrait être, dans notre pays, sujet au timbre.

Cette préoccupation des Athéniens n'a rien de surprenant. Les puissances occidentales ont fait d'Athènes un terrain de lutte; la société phanariote a de tout temps vécu de politique, et il n'est pas un Athénien qui ne prête l'oreille au moindre bruit de l'Europe, tant l'amour de la patrie commune est développé en eux, et tant surtout peut gagner à la moindre secousse ce petit royaume étroitement taillé.

Les partis sont nombreux, les germes de divisions fréquents; on ne s'entend que sur un point : délivrer ses frères. On ne diffère que sur les moyens et l'opportunité. Chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, on retourne la question en tout sens : on lit avidement les journaux de Londres, de Paris, et les journaux grecs qui les reproduisent ou les discutent; mais, chose étrange, on s'occupe très-médiocrement de l'état intérieur du pays, ou si l'on s'en occupe c'est pour le défendre systématiquement aux yeux des étrangers, car, au fond, on passe facilement condamnation sur un état qu'on ne considère que comme provisoire.

C'est la grande faute des Grecs de ne pas dire assez ouvertement la situation déplorable qui leur a été faite.

Pour bien s'en rendre compte, il est utile de jeter un coup d'œil sur les dernières pages de leur histoire depuis l'avénement du roi Othon.

Le 30 janvier 1833, le conseil de régence, nommé à Munich, le 6 octobre de l'année précédente, débarqua à Nauplie avec le jeune roi au milieu d'un pays dévasté, dépeuplé et ruiné par la guerre nationale et la guerre intestine. Peu soucieux des intérêts matériels du pays, le conseil de régence employa les deux premières séries de l'emprunt garanti par les puissances protectrices à payer largement les nombreux employés qu'il amenait avec lui, et la petite armée de trois mille cinq cents hommes qui l'escortait. Aussi, quand le roi atteignit sa majorité, le gouvernement était sans ressources et le pays sans institutions. A la place des libertés municipales, respectées dans une certaine mesure par le gouvernement turc, on avait jeté les germes d'une centralisation bureaucratique qui fonctionnait mal.

Sous les influences successives de l'Angleterre et de la Russie, les ministères se succédèrent rapidement. Après Armansberg Rudhart, après Rudhart Zographos.

Une conspiration ne tarda pas à s'organiser sous le patronage de la Russie, qui comptait sur l'abdication du roi, et le 3 septembre 1843, le parti russe ou *napiste*, s'appuyant sur l'antipathie allemande et les sympathies religieuses, fit une révolution. Aidée des conseils de la France et de l'Angleterre, la nation se donna une constitution. On vit alors, chose triste à dire, mais facile à expliquer par l'état de dénûment du pays, une curée repoussante des emplois publics : chacun songea à se caser en repoussant son voisin, et c'est à ce moment qu'on rendit la loi inique des autochthones, loi qui rejetait hors de la terre grecque ceux qui avaient versé leur sang pour elle. « Nous voulions la Grèce grande, s'écria Colettis, vous la faites petite. » L'ordre public était tenu par des liens si faibles et si mal adaptés aux mœurs, que les passions reparurent comme au lendemain de la lutte et que le désordre fut partout, jusque dans Athènes. Mavrocordatos ne put se soutenir; Colettis lui succéda.

Cette phase de trois années du ministère Colettis est la plus brillante de l'histoire du nouveau royaume, mais aussi celle qui a donné les plus tristes résultats. Colettis, appuyé sur l'influence française, eut le tort de faire de la corruption un moyen de gouvernement et de perpétuer le système centralisateur, inauguré par les Allemands. Son but, et dans ce but est son excuse, était de faire de la Grèce un État assez fort pour se mettre à la tête du mouvement chrétien en Orient : la mort le surprit au milieu de ses projets, en 1847, et la révolution de 1848, qui renversait à Paris les protecteurs de cette politique, détruisit en Grèce les rêves de ceux qui comptaient sur elle. Le but était manqué; il ne restait que l'introduction des moyens qui étaient mauvais.

Depuis cette époque, ceux qui n'avaient jamais pardonné au peuple grec la constitution imposée en 1843, sont parvenus à ressaisir par l'intrigue le pouvoir qui leur échappait. On s'est efforcé de discréditer la nation aux yeux de l'Europe pour prouver qu'elle était indigne de se gouverner elle-même.

Athènes est devenu un centre absorbant qui ruine le

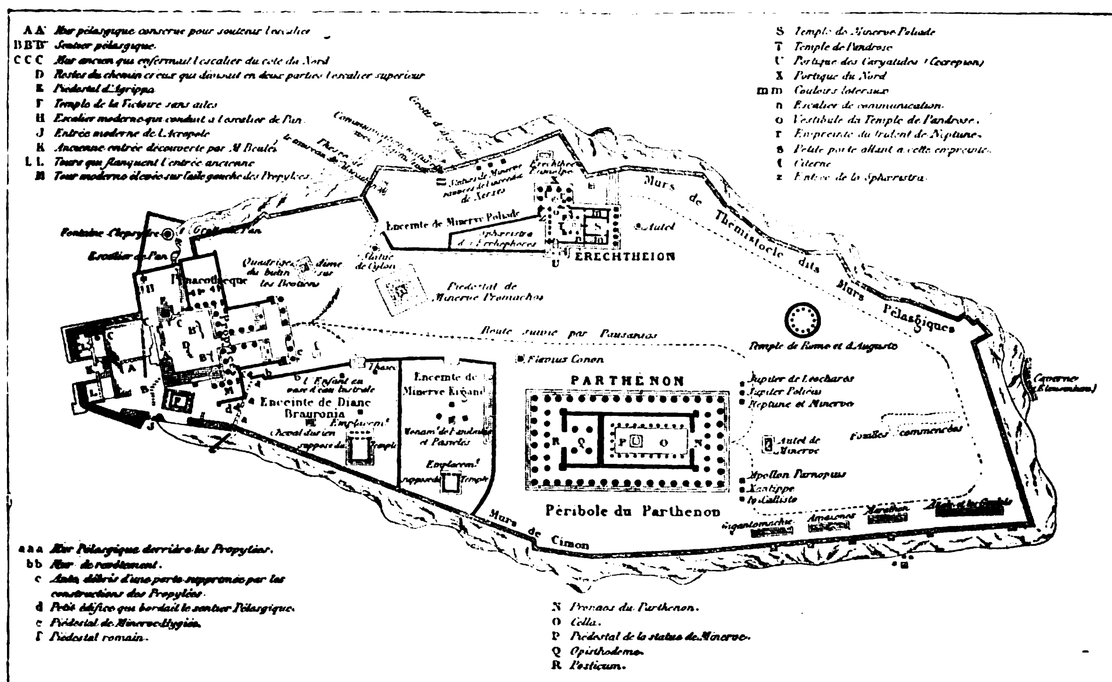
1. Suite et fin. — Voy. page 49.

pays sans qu'il lui profite en rien. Le chiffre élevé de la dette nationale ne permet de rien entreprendre, et l'instruction, dont les Grecs sont avides et qui est plus généralement répandue à Athènes que parteut ailleurs, crée chez une nation pauvre une exubérance de forces intellectuelles qui ne trouvent à s'utiliser nulle part. Les fonctions publiques sont avidement recherchées, mais comme elles sont mal rétribuées, la tentation doit être grande d'en augmenter le revenu par des moyens peu licites.

De tout cela les journaux ne disent rien ou presque rien, tant ils craignent de compromettre le pays aux yeux de l'étranger, et tant aussi le nombre de ceux qui ont intérêt au mal est grand. Parmi les influences étrangères, la plus désintéressée est l'influence française; elle est la moins écoutée, justement parce qu'elle est moins passionnée en ses conseils, et on lui en veut de demander le remède à tant de maux. Il suffit, en effet, de faire quelques pas hors de la ville pour être péniblement impressionné par l'abandon et le dénûment dans lequel sont laissées les campagnes. « Si le roi le savait! » disent naïvement les paysans.

Le roi et ses ministres. — Agriculture, commerce, industrie. Instruction publique et beaux-arts.

Le roi de Grèce est de la maison de Witelsbach; il est né le 1er juin 1815 et a été élu le 7 mai 1832. La reine Amélie est de la maison d'Oldenbourg. Le roi est grand, maigre et légèrement voûté; on le dit instruit, laborieux, mais lent au travail; la reine a eu une grande réputation de beauté; elle est active et aime passionnément l'horticulture et l'agriculture; son jardin anglais est un trésor d'ombre et de fraîcheur rare à Athènes. Sa ferme, construite à Nuremberg et transportée en Grèce malgré le mauvais état des routes, est une merveille de propreté.



Plan de l'Acropole.

On voit souvent le roi et la reine, dans le jour à cheval, le soir au théâtre; depuis quelque temps, cependant, le roi sort peu, il souffre de la fièvre; et la surdité, qui est résultée du traitement, fait qu'il ne prend aucun plaisir au théâtre, bien que la musique de Verdi, dont on y abuse, passe pour un excellent spécifique contre les affections du tympan.

Les anecdotes sur le palais sont nombreuses; il y en a de fort plaisantes; sans aucun doute, beaucoup sont apocryphes, mais on ne peut nier que cette petite cour empesée dans son étiquette allemande prête à rire. Pour ma part, je me suis contenté de la voir passer de loin, soulevant sur la voie sacrée son mince tourbillon de poussière.

Le gouvernement du roi Othon est constitutionnel de nom; il a sept ministres, et tout d'abord un ministre de la guerre.

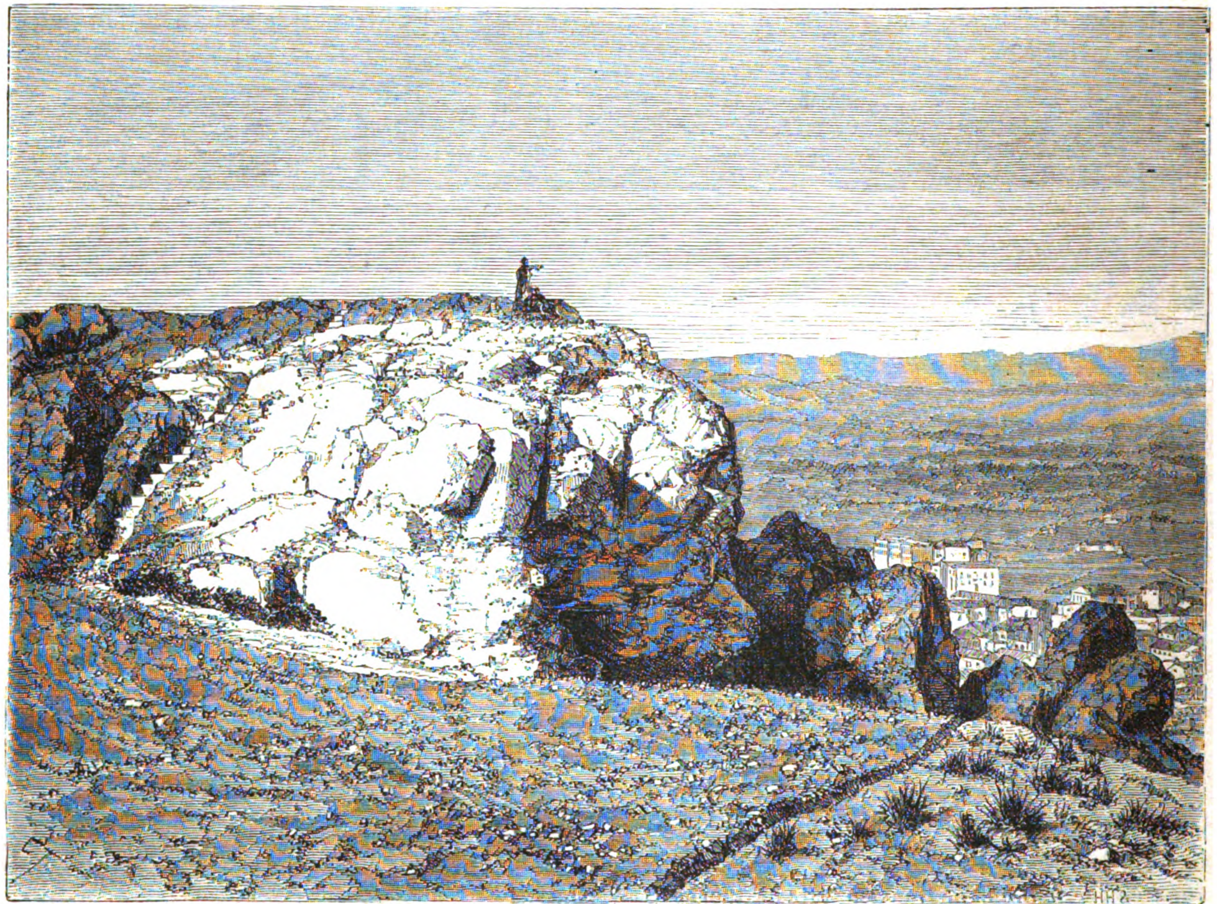
Le roi Othon a formé une armée régulière, et cela avec un si grand désir de bien faire, qu'il prend les soldats à l'âge de dix-sept ans, en sorte qu'aujourd'hui le petit royaume de Grèce a une armée de près de dix mille hommes costumés en Bavarois et disciplinés à l'Allemande. Athènes est encombrée d'officiers de toutes armes, qui ont fait, pour la plupart, leur éducation dans les écoles françaises. Les gendarmes et les gardes-frontières rendent de grands services; les autres seront peut-être appelés à en rendre plus tard. Les importations européennes que l'on peut critiquer dans les institutions de la nouvelle Grèce ne sauraient qu'être approuvées en

ce qui touche l'armée : le shako allemand inspire une grande terreur aux Turcs, et plusieurs fois, pendant la guerre de l'indépendance, les Grecs ont mis leurs ennemis en déroute, rien qu'en s'affublant de coiffures européennes que leur avait envoyées le comité anglais. « Votre musique est arrivée, écrit de Missolonghi lord Byron au comité; mais de strompettes pour les Grecs, ce sont des perles devant des pourceaux : les Grecs n'ont point d'oreille. » Cela est vrai; mais cet envoi fut plus utile que ne le supposait Byron, et résista aussi bien que les shakos déjà expédiés au terrible *Yourousk Allah* de la cavalerie turque.

Les meilleurs soldats de l'armée grecque sont ceux du Parnasse; ils sont sobres et infatigables. J'ai entendu quelques officiers se plaindre de l'insuffisance des rations, de l'incommodité de l'équipement et des exactions des fournisseurs; l'administration militaire a été, je crois, modifiée récemment et calquée sur le modèle français.

Le ministre de la marine dispose d'une petite flotte bien organisée, mais dont l'entretien coûte chaque année une somme qui serait mieux employée à draguer le port du Pirée pour les navires du commerce, ou a approprier la rade de Poros au même usage.

Le ministre de l'intérieur est le moins occupé, le ministre des finances le plus embarrassé, le ministre des relations extérieures le plus décoré, et le ministre de l'instruction publique celui qui rend les plus éminents services. L'université qu'il dirige est divisée en quatre facultés : celle de philosophie et de sciences physico-mathématiques, de théologie, de médecine et de droit. Sur une population d'un million deux cent mille âmes, il y a soixante mille élèves des deux sexes, c'est-à-dire un vingtième de la population.



Les rochers de l'Aréopage. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

« Quelle amélioration vous semble la plus urgente? demandait un jour M. Rangavi à M. Senior.

— Celle de nommer premier ministre quelqu'un de la famille de M. Mac-Adam, » répondit le spirituel Anglais.

Cette réponse résume la situation des travaux publics dans le royaume hellénique. La Grèce n'a pas de routes, et par suite pas d'industrie, pas d'agriculture, pas de commerce intérieur. Le gouvernement a fait venir, au commencement de l'année 1858, un ingénieur français qui reçoit vingt mille drachmes (un ministre en a dix mille), accompagné d'un conducteur des ponts et chaussées et d'un certain nombre de cantonniers. Cet ingénieur est employé à aligner les rues d'Athènes et à réparer les routes dans un étroit rayon autour de la ville.

« Tout cela n'est que bagatelle et chemin de croix, me disait l'avocat X..., la route de Marathon ferait bien mieux notre affaire. »

Dans l'état présent, il serait, en effet, aussi insensé d'établir une manufacture quelconque au centre de l'Attique qu'à Tombouctou : les filatures de Syra, d'Andros, du Pirée et de Kalamatta prospèrent à cause de l'apport peu dispendieux des matières premières et des débouchés faciles : celle de Sparte est tombée.

La même raison entrave les progrès agricoles.

Le royaume offre une superficie de cinq cent quatre-



Le théâtre d'Herode. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

vingt-quinze myriamètres carrés, dont deux cents sont susceptibles de culture, cent vingt couverts de forêts, et le reste stérile. Sur les deux cents premiers, cent à peu près sont cultivés (faute de cadastre, il est impossible de donner un état certain des terres arables). La condition des petits cultivateurs (ils sont en majorité dans l'Attique et l'Eubée) est aussi misérable que possible : chaque paysan donne à l'État un dixième du produit foncier en nature; il doit amener sa récolte au chef-lieu de l'éparchie à dos de cheval, par des sentiers af-

freux : là, il bat son grain à jour fixe et par ordre; puis il doit graisser la patte au magasinier et au percepteur, sous peine de vexations ; enfin, il retourne chez lui ayant fait une perte considérable de temps et souvent une perte totale de bénéfices : alors il emprunte à un taux exorbitant (quinze, vingt et même trente pour cent), et finit quelquefois dans la prison pour dettes.

On peut se faire une idée de la fertilité du pays par le rendement du froment, quarante pour un, et de l'incurie du gouvernement par la place qu'occupent encore les marais insalubres. Il serait cependant facile, d'une même opération, d'assainir les endroits mouillés et de fertiliser les plaines desséchées.

Faute d'industrie, les objets manufacturés viennent de l'extérieur, malgré les droits de douane, et le chiffre des importations, *quarante-neuf millions neuf cent soixante-deux mille trois cent dix-sept drachmes*, n'est nullement en rapport avec celui des exportations, *vingt-cinq millions huit cent quatre-vingt-huit mille deux cent quarante-sept drachmes :* ces dernières, pour la plus grande part, se composent de matières premières (raisins secs, vallonnée, miel, vins, tabac, huile d'olives, soies gréges).

Au milieu de ces embarras, toutes les forces de la nation se rejettent sur le commerce maritime : le royaume compte deux mille sept cents marins et quatre mille navires jaugeant deux cent soixante-dix-sept mille cent vingt-deux tonnes.

La renaissance de la marine grecque date de la fin du siècle dernier. Ce sont les petites îles d'Hydra et de Spetzia qui, les premières, ont donné l'exemple de cette activité surprenante que déploient les Grecs dans la Méditerranée. La Porte recrutait là ses meilleurs marins, malgré le Koran qui défend de confier la défense du trône à des mécréants. De retour dans leurs foyers, ceux-ci, jetés sur un sol ingrat, n'avaient d'autres ressources que de s'embarquer pour le compte de la république de Venise, ou de faire, dans de frêles embarcations, un cabotage peu lucratif, restreint par la piraterie barbaresque.

Quand le monopole des comptoirs du Levant passa des mains des Vénitiens dans celles des Français, le grand maître de Malte vit dans les marins grecs de redoutables concurrents pour les nouveaux venus, et leur offrit, par l'entremise du vicaire de Mycone, de les patenter. Les Hydriotes et les Spetziotes acceptèrent et se mirent à construire un grand nombre de navires appelés *saccolèves*, d'un faible tonnage, mais d'une marche assez rapide pour ne pas craindre les corsaires. Vinrent les disettes d'Espagne et de Portugal, puis la Révolution française qui, paralysant le commerce de Marseille, laissa le champ libre aux Grecs, et fit affluer chez eux les capitaux inactifs du Levant. Le blocus continental mit le comble à leur fortune, et la prospérité de ces deux îles et de leur voisine Ipsara devint telle, qu'au moment de la guerre de 1821 ces trois ports comptaient plus de trois cents navires qu'on put armer en guerre, et que dix familles d'Hydra purent souscrire pour une somme de cinq millions de francs; la seule famille Condouriottis, pour un million cinq cent mille francs.

Dans ces îles, l'armement se faisait, et se fait encore dans toute la Grèce, d'après un système d'association où capital et travail partagent au même titre dans les bénéfices : on l'appelle *armement à la part.*

En 1850, l'Angleterre, effrayée de la concurrence redoutable que lui faisait la marine grecque dans les eaux du Levant, envoya, sous quelque prétexte, l'amiral Parker mouiller devant le Pirée. Elle demanda, pour dommages éprouvés par des sujets anglais, une indemnité qui ne se montait pas à moins de quatre-vingt mille drachmes, de plus la cession des îles Sapienza. Sur le refus du gouvernement grec, le blocus fut déclaré. La France en obtint la levée moyennant une indemnité de trente-trois mille drachmes. L'Angleterre avait en partie atteint son but; la capture de deux cents navires, qui ne furent jamais rendus, avait porté au commerce grec un coup dont il n'est pas encore remis.

Le génie commercial des Grecs ne s'en est pas tenu au littoral de la Méditerranée; il a envahi le monde entier : on trouve les marins grecs partout, à Londres, à Manchester, à Liverpool, jusque dans l'Inde. Nulle part ils n'oublient la mère patrie, et chaque jour Athènes se voit dotée d'un monument qui lui arrive de Vienne, de Pétersbourg, de Londres ou de Calcutta.

J'ai dit que le ministre de l'instruction publique rendait de grands services par l'impulsion donnée à l'université d'Athènes; il en rend de tout aussi importants par la protection accordée aux beaux-arts; malheureusement les fonds alloués sont insuffisants. L'école des beaux-arts, due à la générosité d'un particulier, ne peut, faute d'argent, envoyer à Paris ses lauréats.

Il n'est pas d'un mince intérêt cependant que l'on aide au développement de ces facultés artistiques que les Grecs possèdent instinctivement au plus haut degré Les bergers sculptent des houlettes, les paysannes brodent des étoffes qui dénotent le sentiment du beau, même chez les plus humbles. Un régiment de fantassins de moins, un régiment de sculpteurs de plus, ce serait là une conquête facile dont pourrait s'enorgueillir la Grèce régénérée.

Question philologique. — Le grec moderne. — Les puristes. — Littérature populaire et littérature impopulaire. — Chants et légendes de la Grèce moderne. — Les écrivains grecs. — Journaux, bibliothèques, sociétés savantes.

L'une des questions qui préoccupent le plus les modernes Athéniens, est la question philologique. Le grec moderne est-il une langue nouvelle? est-il l'ancienne langue populaire altérée? Comme tous les idiomes, il a subi de fréquentes modifications dans les mots, la prononciation, la syntaxe et l'écriture (principalement celle-ci : suppression des formes antiques de la conjugaison et de la déclinaison, addition de mots étrangers); comme tous les idiomes aussi, il est le produit du génie populaire, la parole née des habitudes de chaque jour; mais

on peut affirmer qu'il est toujours, à quelques altérations près, l'ancienne langue populaire.

Quand les Phanariotes fondèrent en Valachie les premières écoles, ils enseignèrent ce qu'on appela le *mixobarbaron*, mélange barbare de grec moderne et de grec ancien. Quelques écrivains protestèrent, et Coraïs proposa le moyen terme de remplacer par les mots anciens seulement ce qui faisait défaut au langage moderne. Il ne fut pas écouté, et depuis il s'est créé dans Athènes de nombreux partis de puristes, dont les plus susceptibles veulent remplacer la langue moderne par l'ancienne. C'est une vraie bataille ; chacun s'écrie : « Prenez mon grec ! défiez-vous de celui d'à côté ; » chaque écrivain, chaque journal parle sa langue plus ou moins retrempée et imbibée de grec ancien. Un Français s'est écrié avec un noble enthousiasme : « Le grec moderne tend chaque jour davantage à se rapprocher du grec ancien, et dans quelques années le voyageur jouira presque complétement du plaisir d'entendre résonner à ses oreilles le langage qu'on parlait à Athènes il y a deux mille ans. Jamais, jusqu'à ce jour, un peuple n'a essayé de refaire sa langue, de remonter jusqu'à l'idiome antique de ses pères; c'est un spectacle qu'il était réservé à la Grèce contemporaine de donner. »

Nous craignons que cette tentative n'ait d'autre résultat que d'amener la confusion. S'imagine-t-on en effet qu'une conspiration de savants aille changer la langue de dix millions d'hommes? Comment? Est-ce en écrivant des traités qui ne peuvent être lus que par un petit nombre? Est-ce en s'amusant, dans le silence du cabinet, au travail de marqueterie qui consiste à remplacer par *idor*, eau, le mot plus usité *nero* qui, entre parenthèses, est plus ancien, en forgeant à la place du mot turc qui dit poudre un mot prétentieux qui ne dit rien, etc., etc.? Non. La langue vraie, c'est celle du paysan, du pâtre et du matelot. C'est celle-là qu'il fallait prendre, classer et enseigner. Ah ! certes, Molière eût beaucoup ri de ces billevesées. Les hommes sensés de la Grèce se contentent d'en gémir, car pendant ce temps on néglige d'instruire le peuple.

Il est du reste plaisant de voir quelles odes saphiques, quels poëmes ampoulés, vides de sens et d'inspiration, font ces savants si préoccupés de la forme. Il est curieux de comparer leurs œuvres à cette merveilleuse poésie populaire que nous ont fait connaître Fauriel et Marcellus. « Nous n'écrivons pas pour les cabarets, » nous disait M. Soutzos. C'est un tort. Le séjour en est charmant de ces cabarets, et quand mousse le café et que chante le narghiléh, c'est plaisir d'entendre dire une de ces hymnes aux couleurs vivantes et heurtées. Ils ont le vrai sens poétique, ces cabarets, celui qui se puise dans l'intime amour de la nature, et il n'est besoin ni de fouiller ses souvenirs ni d'ouvrir le dictionnaire pour savoir qui ils ont voulu imiter et ce qu'ils veulent dire. Leur moindre petite chanson vaut mieux que tout le pathos de cette érudition abîmée dans les dissertations philologiques et oublieuse des besoins les plus pressants de son époque.

Voici un de ces chants recueilli « dans un cabaret » entre le récit dramatique du marin et l'épopée sanglante du héros de l'indépendance.

Rigi pleure, Rigi pleure ainsi que la tourterelle ;
Rigi se lamente comme la perdrix.
Yachos lui dit : « Fille blanche comme la neige,
Douce comme la pastèque, dis-moi ta peine.

— Je cherche, Yachos, et je ne trouve pas
La plante qui rend immortel. »
Yachos va à la montagne et il revient.
« Rigi, je te baise les yeux, voici la plante. »

Rigi porte la plante à ses lèvres ;
Mais Rigi pleure ainsi que la tourterelle;
Rigi se lamente comme la perdrix.
« Ce n'est pas la plante qui rend immortel,
Yachos ! c'est la plante d'amour que tu m'as donnée.

— Pourquoi pleurer, Rigi? La plante d'amour
N'est-elle pas celle qui rend immortel ? »
Rigi sèche ses larmes, et ils vont ensemble à l'église.

Dans tous ces chants, chants d'amour et de danse, chants nuptiaux, légendes, chants de la montagne et de la plaine, chants du klephte ou du laboureur, on sent tous les battements de cœur du peuple, sa mélancolique sérénité pendant la servitude, son ardeur au combat, sa joie après la victoire. Je viens de citer une de ces chansons gracieuses écloses au printemps; je ne donnerai de plus aucun des chants héroïques que tout le monde connaît, mais une élégie que j'ai entendue dans un café de Bournabat (Asie Mineure) et que j'ai retrouvée depuis, avec quelques variantes, dans l'excellent livre de mon ami Mraino Vretos : *Les contes et poëmes de la Grèce moderne.*

Toutes les fois qu'il passait devant sa fenêtre, il s'arrêtait. Elle voulait se retirer, mais elle ne pouvait. Son regard la rivait à la croisée ; et lorsque son cheval avait disparu, lorsque la poussière qu'il avait soulevée était tombée, lorsque la nuit avait recouvert la terre, elle le voyait encore.

Un jour il lui demanda : « M'aimes-tu? — Je ne sais si je t'aime ; mais quand je baisse les yeux, je te vois, quand je les lève je te vois, quand je les ferme je te vois encore. »

Un autre jour il lui dit : « Donne-moi un baiser. Quel est le champ ensemencé qui ne donne pas de récolte ? Quelle est la fille dans le cœur de laquelle on a semé de l'amour, dont les lèvres ne rendent pas un baiser? »

Mais ses frères la virent, et quand il fut parti, ils la tuèrent.

Le lendemain il revint joyeux, il avait revêtu son talaganis le plus fin, il avait ses plus belles armes et aussi le kandjar à la lame d'or pris aux Turcs.

En approchant de la maison, il entendit un chant de mort et son cheval hérissa sa crinière :

« Pour qui est cette croix? Pour qui ce chant de mort?

— Pour celle qui t'aimait et que ton amour a tuée. »

Il porta la main à son kandjar et se l'enfonça dans la poitrine.

Dans la même fosse on mit les deux cadavres; sur cette fosse poussèrent un chaume et un cyprès; le chaume se pencha, le cyprès se pencha; aujourd'hui les branches du cyprès couvrent le chaume.

Dans le langage populaire, les poëtes les plus célèbres sont Rhigas, le fondateur de l'hétairie, Cristopoulos, le comte Solomos de Zante et Valaoritis. Parmi les puristes : Panaïos et Alex. Soutzos, Rangavi, Orphanidis, Zalacostas et Rizos Neroulos.

Depuis le célèbre archevêque de Cherson, Eugène Bulgaris, qui vivait au dix-huitième siècle et de qui date la renaissance de la littérature grecque, les hommes supérieurs n ont pas manqué. Dans la théologie : Parmakidis et Œconomos. Dans les études historiques : Perrebos, Philimon, Neroulos, Soutzos et Papparigopoulos Pour les sciences : Philippidis, Dukas et Constantas. Dans la philologie : Coraïs, Asopios, Yauvas et Vretos.

Athènes compte quatre sociétés savantes, vingt-quatre imprimeries, cinquante presses et plus de trente journaux et revues dont les principaux sont : le *Siècle*, la



Femme albanaise d'Éleusis. — Dessin de M. A. Proust.

Minerve, le *Grec*, la *Pandore*, l'*Espérance* et l'*Aurore*. La bibliothèque de l'université, due aux soins de M. Typaldos, est très-complète, et celle de la chambre des députés s'enrichit chaque jour grâce à son excellent bibliothécaire, M. Terzettis, un poëte aussi et des meilleurs et de la vraie langue grecque. En dehors du travail journalier de la presse, il se produit cependant peu d'œuvres.

Le journalisme se fait à l'imitation du journalisme français, c'est-à-dire que le journal représente un parti et accommode les événements au goût de ce parti. Il n'y a pas comme en Angleterre de gazette qui soit le journal de tout le monde, où chacun puisse écrire librement, sans souci des opinions du rédacteur. Le gouvernement grec a tenté de créer une sorte d'organe infaillible, appelé le *Moniteur grec*, mais cette importation n'a pas réussi.



Intérieur d'une famille grecque. — Dessin de M. A. Proust.

Le carnaval d'Athènes. — Fêtes du carême. — Le prince Adalbert de Bavière et le duc de Leuchtemberg. — Anniversaire de l'indépendance. — Théâtre.

On retrouve partout en Grèce des réminiscences païennes, dans les cérémonies nuptiales ou funèbres et jusque dans les usages les plus humbles de la famille. Caron intervient à chaque instant dans les chants populaires et le dieu des jardins préside toujours aux plantations, mais il est impossible de trouver dans les réjouissances du carnaval rien de la gaieté antique. Le carnaval d'Athènes n'est pas autre que celui des boulevards de Paris; la seule différence est que ces tranquilles saturnales se passent de la surveillance de la police. Quant aux bals publics qui accompagnent ces fêtes, la comparaison est tout à l'avantage des Parisiens. Je n'ai rien vu de plus lugubre que le bal masqué du théâtre royal; il y avait bien là, mêlé à quelques rares masques autochthones, deux matelots anglais qui gigottaient à perdre haleine; mais ces Anglais sont tellement égoïstes que rien de leur joie intérieure ne transpire sur les muscles impassibles de leur physionomie. La présence d'un seul Français eût bien changé tout cela. Je me souviens avoir vu deux de mes compatriotes faire faire à une grave assemblée de Néerlandais des cabrioles qu'ils durent sincèrement regretter le lendemain, mais à l'électricité desquelles ils ne purent résister dans le moment.

Le carnaval ne commence à s'égayer à Athènes qu'au moment de sa mort, le premier jour du carême. Chaque année le clergé condamne cette fête, mais chaque année elle se fait malgré condamnation. Elle se tient dans un des plus beaux lieux du monde, entre le Stade et l'Arc d'Adrien, au pied du temple de Jupiter Olympien, en face de l'Acropole. Les longs replis de la chaîne des danseurs se déroulent au bruit de la lyre et du tambour, et après la danse on inaugure le carême par un maigre repas d'olives, de caviar et de grains de maïs grillés. Ce jeûne, que les Grecs observent avec scrupule, fait honneur à leur estomac et à la fermeté de leurs croyances.

Quelque peu éclairées, du reste, que soient ces dernières, elles sont imposantes dans leurs manifestations et rien n'est plus solennel que la résurrection du Christ, le dernier acte du grand drame chrétien représenté en plein air à la lueur des flambeaux. Bien loin des exhibitions somptueuses du catholicisme, ce spectacle n'est beau et saisissant que par l'attitude du peuple, attiré là non par une curiosité frivole, mais par la ferveur de la foi.

Il ne faut pas oublier qu'en Grèce l'idée religieuse est liée à l'idée politique, que c'est derrière la croix que s'est levée l'insurrection, et que c'est par elle qu'elle a vaincu. Malheureusement cette religion est ignorante au suprême degré.

« Tant que les Turcs auront un pied en Europe, me disait l'archimandrite D..., nous ne combattrons ni l'ignorance du clergé ni la superstition du peuple. Nous craindrions d'affaiblir la religion en la purgeant. »

L'indépendance de tout un peuple est sans doute chose très-respectable : mais comment pourrait-elle être compromise par l'instruction et la moralisation de ceux qui enseignent la religion et la morale[1]? Si le clergé de la Grèce libre voulait prendre un sage parti il effacerait de la Constitution cet article : *La religion orthodoxe est la religion dominante : toutes les autres religions sont tolérées, mais le prosélytisme et toute opposition à la religion dominante sont défendus.*

Mais il n'entend pas réforme sur cet article pas plus que sur le suivant : (Art. 37.) *Il faut que le successeur au trône soit de la religion orthodoxe.* Aussi, quand au mois de mars 1858 débarqua le prince Adalbert de Bavière, ce fut une ardente polémique dans tous les journaux, et voici pourquoi : depuis la renonciation de son frère Luitpold, le prince Adalbert, dernier frère du roi Othon, a droit à la succession royale en Grèce, pourvu qu'il veuille changer de religion.

La Grèce veut un roi orthodoxe : elle a ses raisons, et je ne les discuterai pas. Bien que les négociations pour garantir l'indépendance du nouveau royaume n'aient pas duré moins de quatre années, et que pendant ces quatre années on ait tout discuté, tout soupesé avec un extrême scrupule, on a négligé cette importante question; faute d'un protocole, toutes les combinaisons si longuement méditées peuvent être demain réduites à néant par l'article 40 de la Constitution qui laisse la nation libre de choisir son souverain si les princes de Bavière ne souscrivent pas aux conditions imposées par l'article 37. Le roi de Bavière en acceptant pour son fils, avait bien promis qu'il serait baptisé selon le rite orthodoxe au moment de son avénement, mais cette promesse ne fut pas inscrite au traité, et seulement communiquée aux trois puissances signataires de l'acte de 1832. La Grèce garda donc son roi catholique jusqu'en 1843, époque à laquelle la Constitution s'empressa de promulguer l'article 37.

Le roi consentit pour ses enfants et fit des réserves à l'égard de ses frères. La Russie, l'Angleterre et la France reconnurent, en 1852, l'obligation imposée à l'héritier du trône, mais la question n'en était pas plus avancée. Luitpold renonçait, et le prince Adalbert qui a fait baptiser son fils selon le rite romain, ne semble pas pressé de se convertir à la foi orientale. La reine, qui désire l'avénement de quelqu'un des siens, voit sans déplaisir l'impopularité que cette hésitation fait aux princes de Bavière. En ces dernières années on a mis en avant un autre concurrent, le prince de Leuchtemberg, parent de la famille impériale des Napoléons ainsi que des maisons de Bavière et de Russie. De la part du prince il n'y a eu aucun signe manifeste de prétentions royales, mais ses partisans, qui vont vite, le marient déjà à une princesse d'Angleterre, et voient dans ce candidat apparenté chez tous les protecteurs de la Grèce, un gage indubitable de bonne entente avec tout le monde.

Le prince Adalbert de Bavière a fait à Athènes un assez long séjour : c'est un fils de la blonde Allemagne, grand, gros, d'apparence lymphatique. Il a assisté aux fêtes de

1. Voy. pour la constitution du clergé grec, les livr. 33, 34 et 35 du *Tour du monde*, tome II. (*Voyage au mont Athos*, par M. A. Proust.)

Nauplie qui célébraient l'anniversaire de l'avénement de son frère, et aux fêtes d'Athènes qui célébraient celui de la proclamation de la liberté. L'enthousiasme était grand, car le roi jouissait alors d'une véritable popularité, que lui avait faite la guerre de 1854.

On se rappelle qu'à cette époque, après les soulèvements partiels de l'Albanie et de l'Épire, le mouvement insurrectionnel gagna Athènes et que le roi fit, bien que tardivement, cause commune avec son peuple, au risque de perdre sa couronne. « C'est une diversion fomentée par l'argent russe, disaient les notes diplomatiques; les Grecs ne sont que les instruments de la Russie. » Les notes avaient tort et raison : elles avaient tort, parce qu'une partie du mouvement était nationale; elles avaient raison, en ce sens que, quel que soit leur bon droit, c'est le propre des gens faibles de s'appuyer sur quelqu'un; au résumé, elles devaient avoir raison aux yeux de la France et de l'Angleterre, puisque ces deux nations s'étaient éprises d'un bel amour pour la gent turque, amour qui, comme tous, a eu son lendemain. Enfin, on fulmina contre ces pauvres gens qui n'en pouvaient mais, et on envoya un corps d'occupation au Pirée. La conduite du roi fut, il faut le reconnaître, on ne peut pas plus digne en ces tristes circonstances, et elle lui attira les sympathies du peuple.

Je n'ai pu voir les fêtes de Nauplie, mais j'ai été témoin de celles d'Athènes. Je ne parlerai ni des arcs de triomphe, ni des allégories, ni de tout ce bagage d'ingéniosités fait à la détrempe, qui, de nos jours, forme par le monde entier le matériel de ces réjouissances, mais de l'émotion qui traduisait le patriotisme de cette foule attentive venue de toutes parts : villages et champs avaient été abandonnés : des routes de Thèbes, d'Éleusis et de Marathon, des équipages de forme bizarre, garnis de myrtes et de rhododendrons, arrivaient, jetant sur la place des tribus entières, depuis l'aïeul jusqu'au *bambino*. J'ai vu des manifestations plus bruyantes, mais jamais un hommage aussi grand, aussi austère, et surtout aussi pieux, rendu à la liberté.

Après deux jours, les réjouissances se terminèrent par un bal municipal donné dans la salle du théâtre. J'avais entendu applaudir la veille même dans cette salle la comédie : *Les précieuses ridicules*. Le spectacle n'avait pas changé, seulement les acteurs étaient plus nombreux.

A propos de Molière et du théâtre grec, c'est une idée excellente qu'on doit à M. Rangavi de représenter des traductions de notre grand poëte, à défaut d'œuvres nationales. Chaque soir, la salle était comble, et ce serait, outre une bonne œuvre, une excellente spéculation de construire un théâtre *ad hoc*, car la salle actuelle est occupée tout l'hiver par une troupe italienne.

En 1858, cette troupe était assez médiocre; on l'applaudissait et on la couvrait de fleurs à la manière italienne ; les spectateurs se visitaient aussi à l'italienne, et c'était un des grands charmes de ces soirées; non pas le seul, car je me souviens que j'appréciais fort ce pauvre filet de musique, que j'ai acclamé plus d'une fois Mlle Teresa Gori, qui était, il est vrai, charmante, et que j'ai dit à Mlle Demoro qu'elle avait du talent. Que la Frezzolini me pardonne!

Environs d'Athènes. — Le brigandage en Grèce. — Daphné. Éleusis. — Scaramanga. — Le Pirée. — Tremblement de terre.

Demandez à un Athénien s'il y a des brigands en Grèce, il ne vous répondra ni oui ni non; il vous dira comme Lassagne : « Il y en a et il n'y en a pas, » c'est-à-dire qu'il y en a sans y en avoir. Dans l'Attique, il y a des brigands, non pas toujours, mais souvent.

Malgré cela, nous avons parcouru le pays sans aucun accident. Une des grandes distractions de la vie athénienne est la promenade à cheval, et pour nos chevauchées, nous choisissions le plus souvent la route de Thèbes. On suit, en sortant de la ville, le bois sacré que traversait la théorie d'Éleusis, et en quelques minutes on atteint Daphné. Ce lieu est des plus agréables pendant la chaleur de midi, et, de la colline ombragée de pins qui le domine, on peut se livrer aux réflexions les plus profondes sur l'inconstance des choses humaines, car à deux pas de là s'élève une abbaye de style byzantin, greffée sur une construction latine entée elle-même sur des fondations helléniques. M. Buchon a fait dans l'intérieur de cette abbaye, qui était le Saint-Denis de la famille de la Roche, les plus précieuses découvertes pour son histoire des ducs français d'Athènes.

A un kilomètre plus loin est la plage de Scaramanga, d'où s'arrondit la baie d'Éleusis, que les montagnes ferment comme un lac. L'aspect de cette nappe bleue est féerique, alors que les dernières clartés du soleil luttent contre les premières ombres du soir, et que toutes les couleurs et toutes les formes prennent cet air douteux qui livre l'espace à notre imagination.

Les vieux bois de myrtes qui s'inclinent vers la mer ne résonnent plus du bruit du tympanum, mais on entend toujours à cette heure comme des soupirs dans le feuillage. Le christianisme n'a pas tout à fait mis en fuite les hôtes sylvestres de la mythologie.

J'ai lu dans un livre sur la métempsycose que les âmes des philosophes allaient souvent habiter le corps des hérons. Il y a là, sur le bord d'un lac salé, un héron blanc qui doit être un vieux sceptique. Chaque fois que je passais sur le bord de ce lac, j'envoyais une balle dans son étroite carcasse, mais chaque fois il s'envolait en riant. Cet étrange oiseau est le seul être vivant en cette plaine éteinte qui va jusqu'à Éleusis.

Nous eûmes dans ce village la chance heureuse de tomber un jour au milieu d'une noce albanaise : la rue était encombrée; les terrasses, les lucarnes, les corniches des maisons étaient garnies de curieux. Il fallut boire avec toute la noce, et servir de point de mire à cette population ébahie.

Une habitude des jeunes filles albanaises est de porter leur fortune enfilée en pièces d'or autour de la tête. Ce singulier usage fait que les maris ne sont jamais trompés, pécuniairement parlant.

Un matin que nous étions venus à Scaramanga, au lieu de tourner du côté d'Éleusis, nous suivîmes les contours

de la baie jusqu'au Pirée. Dunoyer eut besoin de toute sa science d'écuyer pour contenir l'enthousiasme de son cheval, et notre ami Typaldos, de toute son éloquente causerie pour nous distraire des rayons ardents qui dardaient sur nos têtes. Nous étions aux premiers jours du printemps; sous la chaude et transparente lumière, tout bourgeonnait et fleurissait joyeusement.

J'ai dit, je crois, en commençant ce récit, *ce village* en parlant du Pirée; je m'en aperçois à temps, bien heureusement, et je fais mes humbles excuses à ses habitants. Le Pirée est une ville; il y a des trottoirs, des réverbères, des hôtels, des cafés, d'élégantes boutiques de pâtisseries, peintes à frais à l'italienne, en couleurs réjouissantes, des messieurs en habit noir et des mesdames en chapeau. Ainsi donc le Pirée est une ville, et ne pas le reconnaître serait une ingratitude de ma part, car vraiment ce jour-là elle nous fit une entrée triomphale. Toute la rade était pavoisée, et il y avait bien environ quinze gamins qui couraient devant nos chevaux; les jeunes filles étaient aux fenêtres, et dans l'air printanier voltigeaient, semblables à des libellules, bien des *sonetti d'amore*.

« Il fait bien chaud aujourd'hui. » Tel était le refrain qu'on entendait de tous côtés; il fit tellement chaud, en effet, que le lendemain la terre en trembla. Je n'oublierai jamais ce moment critique : nous étions à table, je vis mon vis-à-vis monter, redescendre, puis remonter encore, en faisant force signes de croix : *Terremoto! terremoto!* criaient les garçons en s'enfuyant.

Il n'y eut à l'hôtel d'Orient qu'un peu de sauce répandue sur la table; mais à Corinthe, la ville fut en partie détruite.

Le Pentélique. — L'Hymette. — Le Parnès.

La promenade que préfèrent les Anglais est celle du Pentélique. Ils enfourchent, pour cette ascension, des chevaux de louage, et traversent la plaine en se soulevant sur les étriers avec cette élégance mécanique qu'on leur connaît. Un agoyate (loueur de chevaux et cicerone) les précède chargé de vivres. Arrivés au pied des célèbres carrières, d'où l'œil embrasse l'horizon de Marathon à Salamine, ils font sauter les bouchons. Ἐν οἴνῳ ἀλήθεια, dit le proverbe grec. Les Grecs sont sobres et ne cherchent pas la vérité; les Anglais ne l'ont pas encore trouvée; ils gagnent à cette recherche de terribles coups de soleil; mais un fils de l'Angleterre ne transige jamais avec ses principes : s'il meurt, un autre achève son verre.



Le temple de Sunium. — Dessin de M. A. Proust.

L'ascension de l'Hymette est plus facile. Le miel de l'Hymette est toujours en grande réputation, les fleurs du rhododendron et le suc du païka lui donnent un parfum et une saveur qui le font préférer même au miel de Cytheron. On le récolte à Kaissariani, dans un ancien couvent. Du sommet de la montagne, la vue s'étend jusqu'à Sunium. « Bienheureux sont les sommets qui voient la mer aux vagues blanchissantes! »

J'ai conservé de cet étroit plateau un souvenir particulièrement intime. Par une froide matinée de janvier, je trouvai là, enfouie sous la neige, une tortue que longtemps nous avons gardée dans notre appartement, en compagnie d'un mouton. Le mouton gambadait et sautait jusque dans la salle où il devait être un jour mangé; mais la tortue dépérissait et jetait souvent un regard humide vers la campagne. Le mouton est une stupide bête qui n'a aucun souci de la liberté, mais la tortue n'aime pas l'esclavage. Nous n'eûmes jamais le courage de l'accommoder aux épices, et nous lui rendîmes sa liberté quand le printemps fut revenu.

Mais ce confiant animal a un terrible ennemi dans l'aigle, et nous avions à peine fait quelques pas, qu'un d'eux se saisit de l'infortunée, l'éleva très-haut dans ses serres et la laissa retomber rudement sur les rochers.



Bergers du Parnès. — Dessin de M. A. Proust.

C'est un délassement qu'on se donne aisément à Athènes de tuer quelques-unes de ces méchantes bêtes. On achète une vieille carcasse de bœuf ou de cheval qu'on dépose la nuit sur un rocher, et le lendemain, au jour, on assomme les aigles repus de sang.

Kephissia.

Il est d'usage dans toute la chrétienté orientale de manger un agneau le jour de Pâques. Quand vint ce jour, nous choisîmes le petit village de Kephissia, qui est le Saint-Germain ou le Sorrento des Athéniens, et nous partîmes de grand matin avec la victime achetée au marché d'Athènes.

Dimitri prépara le mouton à la manière des Pallikares. Le repas fut long et joyeux ; chacun se récria sur l'excellence des *koukouretzee* (entrailles grillées autour d'une baguette de fusil), et après avoir bu copieusement, nous descendîmes à la grotte des Nymphes, lançant à l'écho les derniers toasts.

La nature a paré ce village de Kephissia de tous les charmes, et les hommes ont enchâssé dans son abondante verdure de petites villas, les plus gracieuses du monde; le souvenir de cette journée pascale me revient souvent à la mémoire, et il occupe dans ma pensée une des meilleures places.

Depuis j'y suis revenu, mais tout avait perdu cette teinte bleuâtre qui m'avait tant séduit; il est vrai que j'avais laissé à Smyrne une paire de lunettes que je n'ai jamais pu remplacer depuis, et que si la soirée passée chez Mme Tissamenos fut charmante, la nuit à l'hôtel fut horrible. L'affreux insecte, *cimex lectuarius*, était là en si grand nombre qu'on le voyait descendre le long des murs en longues caravanes.

« Voilà qui est singulier, me dit mon hôte le lendemain, M. le ministre de Russie et Mme Ozroff ne s'en sont pas plaints. »

J'ai su depuis d'un naturaliste qu'il y avait quarante-trois espèces de punaises qui professent des opinions différentes. Celles-là étaient sans doute du parti *napiste*.

Excursion au cap Sunium.

Peu de jours après mon arrivée à Athènes, nous avions formé le projet de visiter l'hexastyle célèbre de Sunium, mais l'hiver s'annonçait d'une façon rigoureuse. Depuis le mois de novembre, le vent du nord ne cessait de souffler, et la neige couvrait la terre. Yannis nous conseilla d'envoyer des chevaux à Keratia et de nous faire conduire jusque-là en voiture, ce qui, en vingt-quatre heures, nous permettrait de faire le voyage, aller et retour. Le 12 décembre, il fut décidé avec Georges Typaldos que nous partirions le lendemain soir à la sortie du théâtre. Le lendemain, quand la *traviata* eut battu son dernier trille et rendu son dernier soupir, chacun de nous, roulé dans son manteau, se tapit dans un coin de la voiture, en murmurant un des refrains élégiaques du maëstro. Jamais encore il n'avait fait une nuit aussi froide et aussi triste. Des hauteurs du Parnès, le vent balayait la neige en rafales glacées, et les réverbères de la rue d'Éole balançaient leurs timides lueurs en gémissant.

Nous ne tardâmes pas à quitter la route pour les champs ; à chaque gué, à chaque cahot nous déplorions l'absence des ponts et des chaussées, et force nous fut plusieurs fois de descendre pour faciliter le tirage aux deux maigres haridelles. Enfin le soleil se leva entre l'Hymette et le Pentélique, mais il but la neige et détrempa le terrain, en sorte que moitié en voiture, moitié à pied, nous ne gagnâmes qu'à grand'peine Keratia.

Keratia est un gros bourg placé dans une position pittoresque sous la double corne d'une montagne.

La salle basse où nous entrâmes pour nous reposer pendant qu'on sellait les chevaux offrait un singulier mélange de malpropreté et de grandeur. Sur des bancs vermoulus les paysans se tenaient immobiles et graves ; deux jeunes filles aux traits réguliers étalaient devant eux un repas modeste. On ne saurait imaginer l'allure majestueuse et le grand air de tout ce monde, et devant ce spectacle, on est tenté d'excuser sinon de comprendre le style ampoulé de Pouqueville et les phrases sonores de M. de Chateaubriand.

En quittant Keratia on suit la déclivité de la montagne jusqu'à un plateau boisé de pins et de tamaris. De la mer qui remplit l'horizon surgissent les îles d'Hélène, de Ceos, de Cythnos et de Seriphos. C'est dans la première que pousse l'*helianthemum*, formé des larmes d'Hélène; la fleur est si belle que tout porte à croire que les larmes de la fugitive princesse étaient des larmes de joie. Ceos est la moderne Zea, riche en vins, Cythnos a des eaux thermales et Seriphos jouit d'une grande réputation pour la culture des oignons.

On arrive de là, en descendant, à la plage de Porto Mandri où des assises de forme pentagonale et deux ou trois fûts de colonnes témoignent d'un temple, dernier vestige de Thoricos, une des douze cités ioniennes.

De là au Laurium on côtoie la mer à travers un terrain marécageux, coupé çà et là de bouquets de lauriers-roses qui exhalent une forte odeur de romantisme. Aussi quand on arrive au sommet qui voit le temple Sunium, on se sent pris comme d'une sorte de vertige.

L'ayoyate qui nous servait de cicerone ne savait pas positivement si à Sunium on adorait Neptune ou Minerve; je n'en sais rien non plus, et les archéologues n'en savent pas davantage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un berger assis au milieu des ruines adressait à Vénus une lente et grave melopée, et que si sa voix était fausse le sentiment qui la guidait était vrai.

Le jour était déjà très-avancé quand nous revînmes, et pour raccourcir la route notre guide nous mena à travers un épais taillis. Après deux heures de marche par des sentiers tortueux, nous revîmes Keratia. Notre voiturier nous attendait très-patiemment en causant politique. La venue d'un Athénien est une bonne fortune pour les gens de ce pays, qui n'ont ni chemin de com-



Fête du carême au temple de Jupiter. — Dessin de M. A. Proust.

munication ni service de poste, et vient en complète ignorance des événements de la capitale. Quand nous partîmes, ils nous envoyèrent les souhaits les plus sympathiques pour notre voyage, qui ne se termina qu'à une heure avancée de la nuit, après vingt-quatre heures de fatigue.

Retour en France. — De l'opinion de quelques pestiférés sur les Grecs en général et sur les Athéniens en particulier.

Au retour d'un voyage en Turquie à la fin de l'été de 1858, je fis encore un séjour à Athènes, et au mois d'août je m'embarquai pour la France sur *le Cydnus*.

La peste était à cette époque à Bengazi, et *le Cydnus* avait pris des passagers d'un bateau qui en avait touché un autre venant de Bengazi. C'était plus qu'il n'en fallait pour éveiller la barbare susceptibilité de la quarantaine. Je fus donc forcé de serrer la main de Dunoyer avant de toucher le bateau suspect et de gagner Marseille avec la triste prévision de faire au lazaret du Frioul une station de quelques jours. Il n'en fut rien heureusement.

Pendant cette traversée on tua le temps le plus agréablement possible entre pestiférés. La compagnie était fort gaie; les femmes étaient nombreuses et les causeries longues en ces nuits d'août pleines d'étoiles.

Je me réunissais souvent à une famille anglaise qui revenait de Smyrne. Cette famille était composée d'un père marchand d'opium, d'une mère qui avait dépassé le quarantième chant de son odyssée, et de deux jeunes filles d'une beauté ravissante, blondes et roses comme les veut l'Angleterre, indolentes comme les fait le climat asiatique. Avec cette famille voyageait une sorte de maître sicilien, professeur de chant et de piano.

« Que pensez-vous des Grecs? me dit un soir le marchand d'opium.

— Que c'est, au milieu de la torpeur orientale, le seul peuple qui pense, parle, vive et marche.

— Et des Athéniens en particulier?

— On ne peut émettre aucun jugement sur la société athénienne. Cette société n'est pas en pleine possession d'elle-même : elle n'est ni européenne ni orientale. Si le premier élément domine, la Grèce sera unitaire et aura Constantinople pour capitale. Si le second au contraire l'emporte, elle sera fédérative comme l'esprit démocratique du peuple le désire et comme sa configuration géographique l'indique.

— Dans la société athénienne cependant les mœurs européennes dominent.

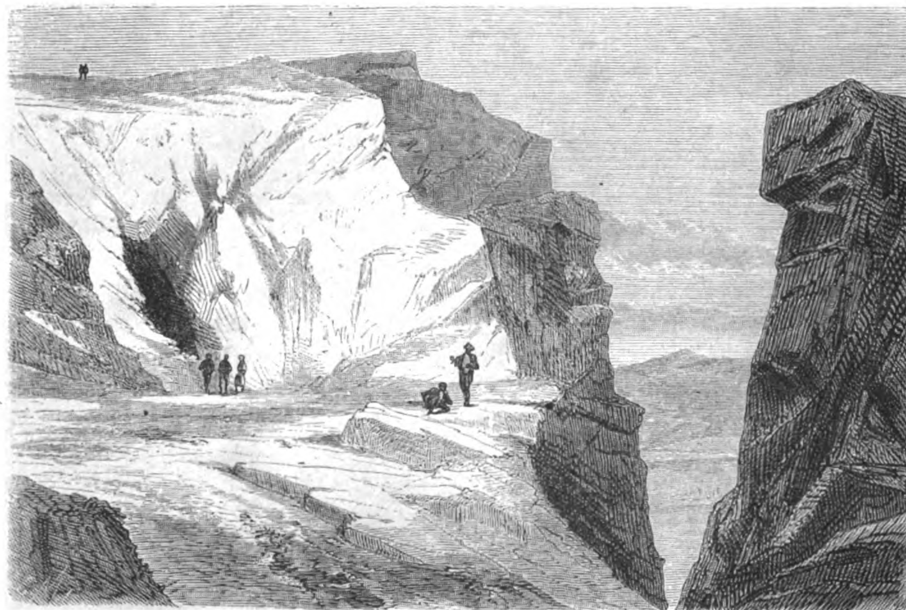
— Oui; notre civilisation y est établie, mais sans ses nuances de délicatesse, de critique et de point d'honneur : elles font défaut aux habitudes des Grecs comme les intonations particulières de notre idiome au français qu'ils parlent. On peut cependant dire, quoi qu'il arrive, que l'avenir est aux Grecs dans tout l'Orient.

— Sans aucun doute, mais dans un avenir peut-être très-éloigné, car ils ont le grand défaut de raisonner tout, de calculer tout et de ne rien livrer à l'aventure. Ils sont trop sages ou ils ne le sont pas assez, car c'est quelquefois une preuve de sagesse de savoir être fou à propos.

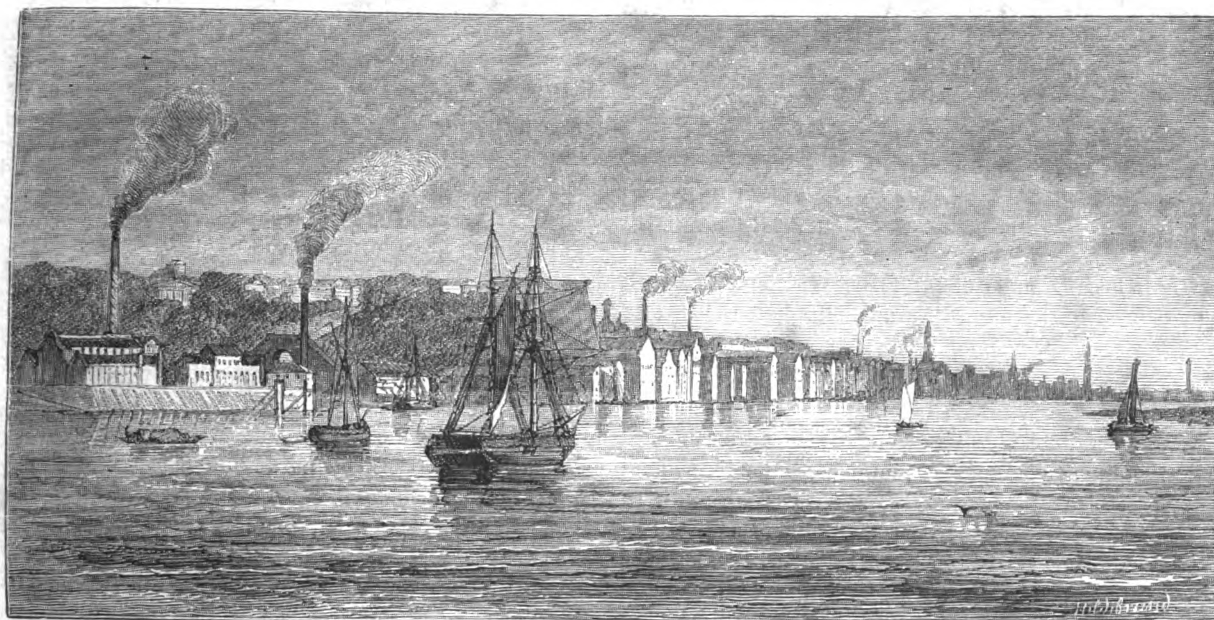
— Comme c'est une folie de vouloir toujours être sage, répliqua avec assez de mauvais goût le professeur sicilien en lançant un regard intrépide du côté des dames.

— Oh! yes, » soupira la femme du marchand d'opium, peut-être sans avoir bien compris.

Ant. Proust.



Les carrières du Pentelique. — Dessin de M. A. Proust.



Vue d'Altona. — Dessin de Guiaud.

VOYAGE EN DANEMARK,

PAR M. DARGAUD[1].

1860

(EXTRAITS.)

I

Altona. — Le château de Ploen. — Kiel et le Slesvig. — La Baltique, la mer et le Danemark. — Korsör. — La Fionie. Le château de Glorup. — Le médecin de campagne. — Le pasteur. — Le maître d'école. — Le pâtre.

Le 6 juillet 1860 nous nous sommes arrêtés à la grille qui sépare Altona de Hambourg. Cette grille est une frontière. Au delà verdit le Danemark allemand : le Holstein. Nous nous sommes engagés dans cette contrée couverte de moissons, de pâturages et de bois. La route que nous avons suivie laisse à quelques kilomètres sur la droite le château ducal de Ploen, qui se mire dans le lac du même nom, une de ces petites méditerranées dont le sol danois est constellé. A dix heures et demie nous étions à Kiel.

Le port de Kiel est magnifique. C'est là que les flottes française et anglaise ont été admirées à l'époque de la guerre d'Orient.

Ce port, avec sa cathédrale, ses quais, ses édifices, et en face, sur l'autre rivage, avec ses collines, ses fermes et ses prairies, est la fin d'un monde, du monde allemand, je dirai même européen; il est le commencement d'un autre monde : le monde scandinave.

La Baltique gronde au loin, et dans sa ténébreuse vastitude, derrière les vagues et les nuages, l'imagination évoque toutes les traditions païennes de l'Islande, les livres primitifs, les épopées et les sagas. L'heure donc où l'on va s'orienter pour cette Thulé confuse des anciens est une heure solennelle. C'est là que ramèrent les Vikings et que chantèrent les scaldes. C'est là qu'habitent dans les temples les oracles cosmiques, les origines des Ases et des héros, et le dieu Surtur, le dieu primordial et voilé : *Deus absconditus*.

Nous nous sommes embarqués au milieu des ombres les plus profondes. C'était l'abîme, c'était la nuit; un abîme mystérieux, une nuit impénétrable. J'éprouvais d'ailleurs une fatigue universelle. Puisque je ne pouvais rien voir, je me suis donc couché sans remords sur un canapé du navire. Tout enveloppé de manteaux et de

1. Un vol. in-18. Paris, 1860. L. Hachette et C[ie]. — M. J. M. Dargaud, qui a bien voulu nous autoriser à emprunter à son élégante relation le texte de cette livraison et des deux suivantes, est l'auteur bien connu d'une *Histoire de Marie Stuart*, d'un livre intitulé *la Famille*, et d'autres ouvrages très-estimés. — Toutes nos gravures ont été faites d'après les peintures, estampes, dessins ou croquis communiqués par différentes personnes qui ont visité le Danemark pendant le cours des huit ou dix dernières années.

fourrures, je me suis assoupi tumultueusement au bruit de la Baltique et au roulis du bateau. J'ai si bien dormi durant notre traversée obscure de neuf heures, que je me suis réveillé seulement dans l'île d'Hamlet, au moment où la cloche du bâtiment annonçait notre arrivée à Korsôr.

Nous voilà en Séeland. Nous sommes très-bien à l'auberge de Korsôr, à vingt pas du rivage.

C'est ici le berceau des Cimbres, la Chersonèse cimbrique. Les Danois, sous les noms de Jutes, d'Angles, de Normands, furent des pirates audacieux. Ils conquirent huit fois l'Irlande et dix fois l'Angleterre. Leurs courses ravageaient toute l'Europe. Ils étaient l'effroi des peuples. Au neuvième siècle, les litanies finissaient toujours par ces mots : *A furore Jutorum libera nos, Domine.*

Les Danois sont restés braves pour se défendre comme ils l'étaient pour attaquer. Ils sont encore une race militaire, une race de marins et de soldats. Ils l'ont prouvé dans toutes leurs guerres. Au delà de leur continent, leurs îles étoilent la Baltique. Le Holstein, le Lauenbourg, le duché de Slesvig, le Jutland, la Fionie, la Séeland, les Féroë, l'Islande et des archipels divers composent aujourd'hui le royaume de Danemark. Il a plus de quinze cents lieues de côtes. La mer, sous tous les aspects et dans toutes les nuances de la palette divine, est à tous les horizons.

De l'auberge de Korsôr, nous avons une double perspective qui nous permettrait d'y séjourner longtemps sans impatience. Nous sommes là dans un port de Séeland. Il y a deux façades à notre maison. Si nous nous penchons aux fenêtres de l'est, nous avons la Séeland devant nous. On fait partout la moisson. De nombreux paysans fauchent le blé au lieu de le couper à la faucille. Nous avons donc dans la direction de la Séeland un tableau rustique fort intéressant. Des fenêtres de l'ouest, nous avons le port de Korsôr, le grand Belt, et au delà du grand Belt la Fionie.

La Fionie est entourée du grand et du petit Belt comme d'une ceinture à deux nuances, plus verte du côté du Slesvig, plus bleue du côté de la Séeland. A dix heures, nous avons pris le bateau à vapeur pour Nyborg. Nous avons affronté le grand Belt et nous l'avons franchi par une houle inaccoutumée. La mer était admirable. Elle reflétait quatre ou cinq azurs, selon le point où on la contemplait. Je suis resté sur le pont pendant les trois heures de la traversée. J'ai eu plusieurs fois le vertige, mais je le combattais en m'associant à tous les caprices du roulis. Il ne faut pas le contrarier, il faut s'y abandonner, et l'on se sauve ainsi. Ce qui me sauvait plus que tout, c'était le plaisir que j'éprouvais à ce spectacle d'une mer nouvelle et d'une île inconnue.

Nous allions à Glorup, l'une des belles résidences de la Fionie. Le propriétaire de cette résidence majestueuse était avec nous depuis Hambourg. Nous avons touché à Nyborg.

Trois voitures découvertes stationnaient sur le port de cette ville de briques. Une de ces voitures était à quatre chevaux ; une autre à la Daumont. Les cochers étaient en livrées et en cocardes, les attelages tout enrubannés. Ils étaient venus de Glorup pour nous y conduire à notre débarquement.

Nous avons suivi la chaussée, le long de la mer, puis nous avons tourné brusquement. Nous allions par une ligne courbe ravissante. La mer brillait à notre gauche, et, à notre droite, la Fionie où nous étions enfin. Cette île n'a pas de montagnes. Elle n'a que des collines ; le terrain est si accidenté qu'il est par là très-pittoresque. On dirait qu'il a été dessiné avec prédilection par l'artiste suprême. Ce qui m'étonna tout d'abord dans la configuration de l'île, c'est que la terre correspond à la mer selon les proportions d'une harmonie parfaite. Les mouvements du sol courent en vagues d'argile comme le Belt en vagues d'eau, de sorte que le pays a l'air d'être une mer solide. On est entre deux mers. La culture est surprenante. De vastes champs de blé, des pacages où je compte jusqu'à deux cents vaches, rappellent l'Angleterre. C'est une Angleterre boréale, avec les usines de moins et les forêts de plus.

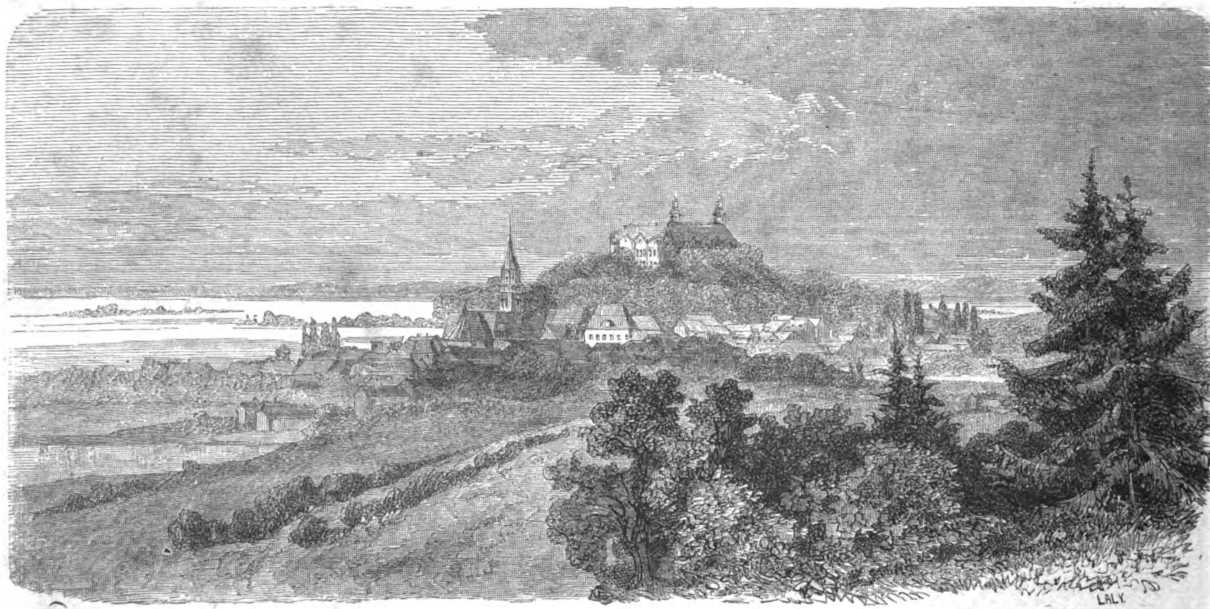
Toujours entre la mer sillonnée de navires et la campagne frissonnante d'épis, de feuilles et d'herbes, nous avancions vers une église de village. Tout à coup dans un pli de vallée, nous avons aperçu Glorup adossé à des bois grandioses. Nous avons perdu plusieurs fois l'aspect du château avant d'y arriver. C'est l'une des plus nobles demeures qui se puissent rencontrer. On dirait, à l'extérieur, une abbaye princière du moyen âge sur la lisière des forêts féodales ; à l'intérieur, c'est un vaste Trianon, mais un Trianon de Danemark, avec toutes les fantaisies de l'imagination scandinave. Le bâtiment est quadrangulaire, de telle façon que lorsqu'on a franchi la grille de fer aux flèches dorées, et les grandes portes de chêne au-dessus de l'une desquelles s'arrondit le dôme, on se trouve dans une cour entre quatre corps de logis, — quatre châteaux en un, quatre châteaux qui vous regardent du haut de leurs cinq perrons à balustres et de toutes leurs fenêtres. Voilà Glorup. Un magnifique ara criait sur son perchoir au-dessous de deux drapeaux qui flottaient par-dessus les toits, le drapeau de la famille, jaune, noir, rouge, bleu, et le drapeau national, une croix blanche sur un fond rouge.

Nous avons donné un coup d'œil aux jardins, aux parterres, aux bassins d'eaux vives, aux volières de toute espèce, puis aux écuries. Elles contiennent dans leurs parois de chêne quinze chevaux de race, anglais, danois, norwégiens. Les remises abritent dix voitures, parmi lesquelles trois traîneaux rapides comme des locomotives, simples chars sans roues, qui galopent le jour dans un tourbillon de frimas ; qui la nuit, avec leurs hautes lanternes, illuminent la neige et dévorent l'espace au bruit mat des attelages scandinaves. Toutes ces voitures diverses achetées, soit à Copenhague, soit à Vienne, soit à Londres, confinent à la sellerie où des harnais innombrables, reluisants de propreté, attestent la mode, les élégances et les coquetteries équestres de tous les pays.



CARTE
DE L'ARCHIPEL DANOIS
et de la partie méridionale
DU JUTLAND
Kilomètres.
MER DU NORD
MER BALTIQUE
JUTLAND
SEELAND
FIONIE
LALAND
SLESVIG
HOLSTEIN
MECKLENBOURG
HANOVRE
SUEDE
SCANIE
SUND
GRAND BELT
PETIT BELT
G. de Kiel
Golfe de Lubeck
COPENHAGUE
HAMBOURG
ALTONA
LUBECK
KIEL
ODENSE
AARHUS
FLENSBORG
RENDSBOURG
ROSTOCK
STRALSUND
SCHWERIN
I. Bornholm
I. RÜGEN
I. FALSTER
I. Möen
I. Fehmern
I. Samsö
I. Alsen
I. Arro
Helgoland
Dressée par A. Vuillemin.
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

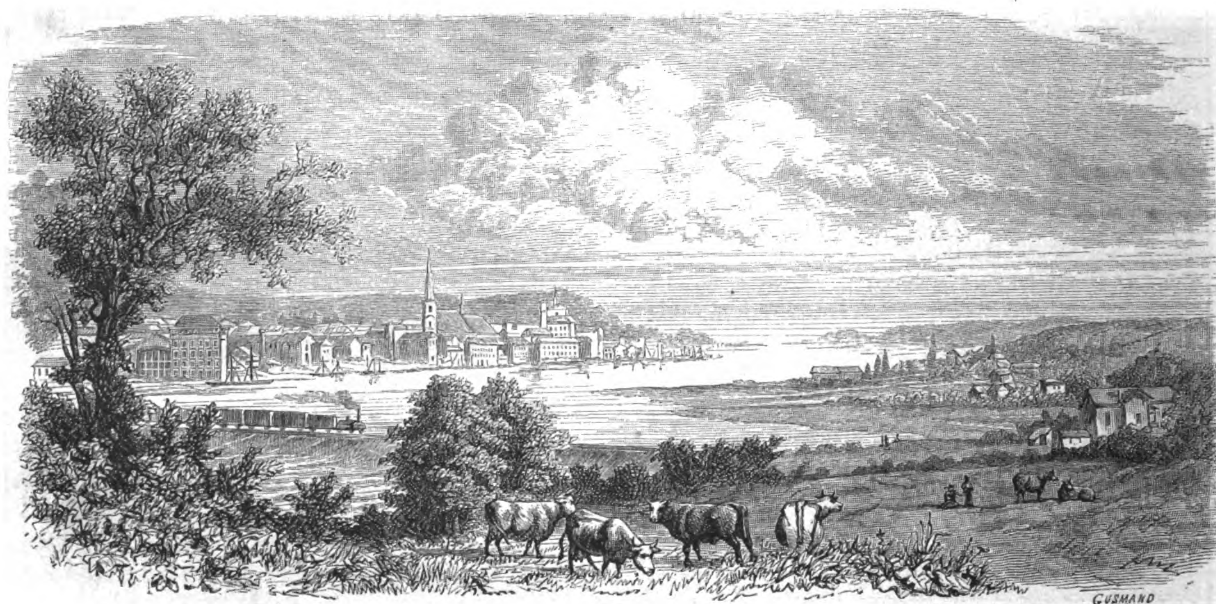
Il y a ici un horloger, un maréchal ferrant, un charron, un serrurier, un boulanger, des gardes et des domestiques innombrables. Lorsque l'un de ces serviteurs devient vieux, le maître désigne une maison et assez de terre pour loger et entretenir l'invalide. S'il reste une veuve, elle est recueillie dans un établissement particulier, sorte de Sainte-Perrine de village, dont les habitantes, admirablement nourries, ne sont point des pensionnaires, car elles ne payent rien. Le propriétaire de Glorup a tout prévu et pourvu à tout. Chacun



Château de Ploen, en Holstein. — Dessin de Guiaud.

est assuré d'une retraite. Cette belle résidence est un monde à part et se suffit à elle-même.

Les propriétés sont féodales ou allodiales. Féodales, elles ne peuvent s'aliéner; elles sont à la famille dans la personne de l'aîné; elles ne sont pas à l'individu. Il y a des fiefs en nature et des fiefs en capitaux. Les pro-



Kiel. — Dessin de Guiaud.

priétés allodiales, au contraire, se vendent, se négocient au gré de celui qui les possède.

Glorup est un des châteaux et une des terres du fief de Moltkenbourg, auquel appartiennent encore la terre d'Anhof, la terre et le château de Rygaard.

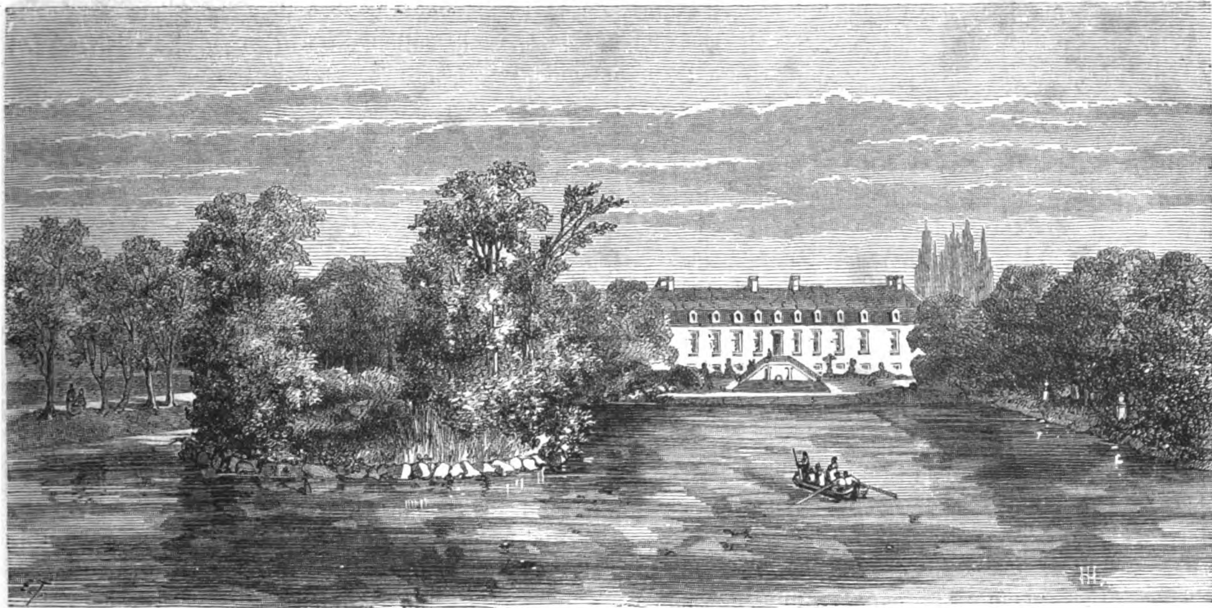
Une terre allodiale, Mollrup, s'étend à côté de ces trois terres féodales, et toutes ensemble forment un petit État très-fertile en bois, en blé, en pacages. La mer en est quelquefois la frontière et partout la perspective.

J'ai remarqué, parmi les convives de Glorup, deux con-

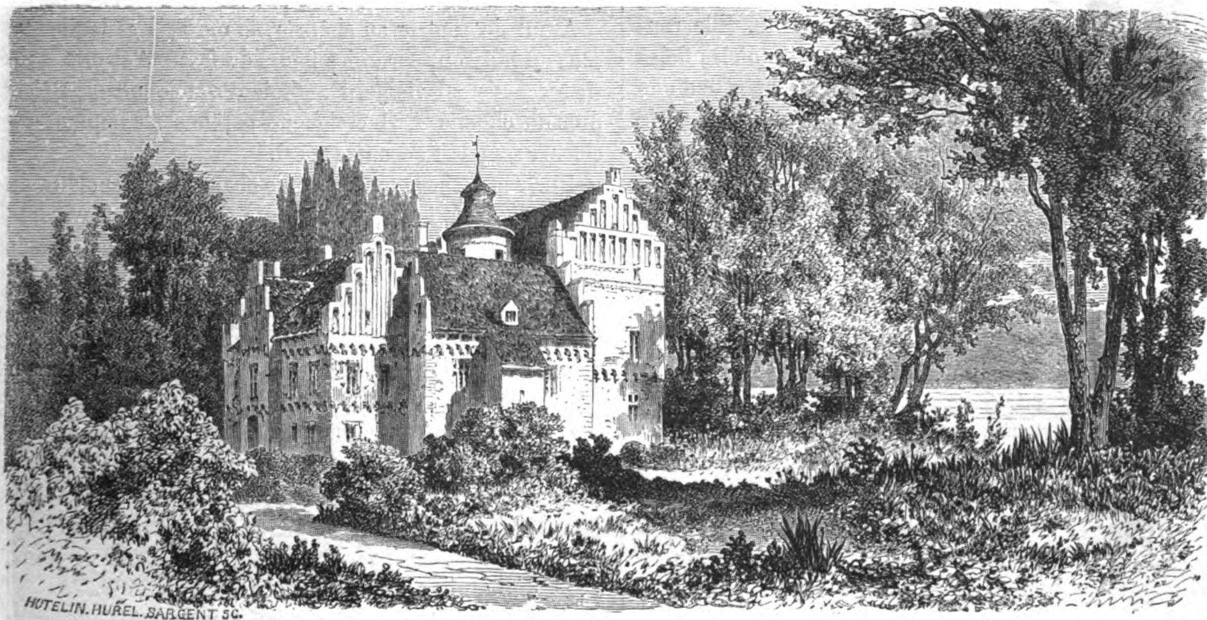
vives, le médecin et le pasteur, qui, par leur contact habituel avec les paysans, me les révéleront d'autant mieux.

Je me suis acheminé d'abord chez le médecin, le docteur Winther. Il est fort spirituel et parle assez bien français. Il a beaucoup voyagé. Il connaît l'Espagne et l'Amérique. Il me fournit avec complaisance tous les renseignements que je souhaite. Il occupe, près du village de Svindinge, une demeure dont les attenances lui permettent d'avoir des chevaux et des vaches.

Le pasteur, M. Biering, est veuf depuis quelques années. Je l'ai trouvé à table avec son père octogénaire et ses sept enfants. M. Biering est un prêtre du plus haut mérite. Nous avons causé de beaucoup de choses. Il m'a appris les merveilles de l'instruction en Danemark. Indépendamment des gymnases où les petits Scandinaves entrent à dix ans pour en sortir à dix-huit, et qui sont les vestibules provinciaux de l'université de Copenhague, il y a des écoles dans tous les villages. Les fils et les filles des paysans sont obligés de les fréquenter. « Alors, ai-je dit au pasteur, tous les Danois savent lire et écrire. — Oui, m'a-t-il répondu, et presque sans aucune exception. De plus, ils savent la géographie, le calcul, l'histoire, surtout l'histoire nationale. »



Château de Glorup. — Dessin de Thérond.



Château de Rigaard. — Dessin de Thérond.

J'ai désiré voir l'école de Svindinge. Le pasteur, qui en a la surveillance, m'y a mené aussitôt. Nous avons pénétré dans les deux classes, l'une composée des enfants

de sept à dix, l'autre des enfants de dix à quatorze ans. Le maître d'école nous a montré les cahiers d'écriture. Les jeunes paysans écrivent mieux ici que les bourgeois de France. Les murs sont tapissés de cartes de géographie très-détaillées et de tableaux d'arithmétique. Les garçons et les filles ont fait leurs démonstrations élémentaires, puis, à ma demande, ils ont fini par un chant. Les Danois sont un peuple musicien. Ces villageois de huit, neuf ou onze ans ont chanté avec un ensemble, un accent et des intonations d'une douceur inconcevable. Ils ont presque tous les cheveux d'un blond d'épis et les yeux d'un bleu pâle comme leur ciel.

Nous sommes retournés au presbytère, qui peut bien rendre douze mille francs de rente au pasteur. M. Biering a une voiture à deux chevaux. Son influence est grande dans le pays. Il enseigne du cœur et des lèvres. Il donne des deux mains. Sa maison est confortable. Elle a dix pièces : cinq chambres à coucher, une salle à manger, trois salons très-simples et un cabinet de travail. Ce cabinet est aussi une bibliothèque. On trouve là plusieurs Bibles, en hébreu, en grec, en latin, en danois, et de très-bons livres. Je me suis mis au croisillon. J'ai considéré le vaste jardin, la campagne et la mer; cette mer qui est à elle seule un enchantement perpétuel.

J'ai sous mes fenêtres de Glorup, au levant, un magnifique pacage qui embrasse toute la colline. Je compte dans ce pacage cent cinquante vaches, dont les mugissements me réjouissent. Près d'une haie, à mi-côte, j'ai remarqué une cabane de bois peinte en noir. Une gourde immense de bière forte est suspendue au toit. « C'est la cabane du berger des vaches, » m'a-t-on dit. J'ai voulu l'examiner de moins loin. J'ai été droit au berger, qui m'a ouvert sa hutte. Elle est très-bien faite. Elle renferme un lit, un coffre, deux rayons de sapin où les fioles pour les maladies des vaches sont alignées à côté d'une Bible. Il y a là un gîte pour le pâtre, et une pharmacie pour le troupeau.

Cette cabane est montée sur un brancard et sur des roues. Quand le moment vient de changer de pacage, on attelle deux chevaux robustes à la cabane et on la transporte où il faut. C'est une mode très-ingénieuse. Je n'avais jamais rien rencontré d'analogue.

Il y a quatre cabanes de bois pareilles, qui correspondent chacune à cent cinquante vaches. Les vaches de Glorup sont donc au nombre de six cents.

Le chef des troupeaux, qui est toujours à cheval, donne ses ordres tous les matins. Les vaches demeurent dans la même prairie ou elles sont conduites ailleurs, selon la convenance des fourrages. On les trait deux fois par jour. Les paysannes les calment par des airs rustiques tout en pressant leurs mamelles, et, en même temps que les chansons, le lait tombe dans de grands vases de fayard, que l'on rattache ensuite, par des crochets de fer, à des bâts sur des ânes. C'est ainsi que les jattes écumeuses parviennent à la grande ferme. Elle possède un multiple et puissant laboratoire. Cela ressemble aux vendanges. Des cuves sont successivement remplies de lait à moitié. Une pelle très-large et grillée est placée dans la cuve. Le manche de cette pelle est adapté à une poulie que deux roues, mues par deux chevaux, font tourner rapidement. En une demi-heure, une prodigieuse motte de beurre est extraite du lait. Cette motte est transférée dans une autre chambre, où une longue huche la reçoit. Le beurre est pétri, purifié, salé, puis on le transvase avec une truelle de bois dans des barriques, sortes de feuillettes, que l'on expédie à Nyborg. Les feuillettes passent le grand Belt. Les unes sont destinées à Copenhague, les autres à Hambourg, les autres à l'Allemagne et à l'Angleterre. Il se fabrique de cette manière à Glorup pour trente mille francs nets de beurre par an.

II

Promenade. — La mer. — Paysages. — Les paysans danois. — Mœurs et coutumes. — Mariages. — Tumuli. — Légendes des vieux temps.

J'ai fait aujourd'hui une promenade au bord de la mer, qui était toute d'azur. Des centaines de mouettes blanches rasaient les vagues et revenaient sous la verdure des arbres, au pied desquels mes pas enfonçaient dans les mousses dorées. Au loin, les navires avec leurs voiles ressemblaient à d'autres mouettes en voyage. Les oiseaux chantaient dans les feuilles. Les daims, subissant le charme infini de cette nature, s'avançaient par troupes, regardaient tremblants, puis, au bruit de certaines rafales, s'enfuyaient dans leurs retraites les plus mystérieuses.

La contemplation m'a ravi jusqu'à l'adoration. Je m'en suis retourné au milieu d'un songe. Le ciel, qui était bleu pâle, est devenu gris perle ; il avait la suavité inexprimable d'une lumière dans une lampe d'albâtre.

Avant de rentrer au château, je me suis assis un peu sous un buisson, parmi les fleurs du fossé. J'ai pris plaisir à écouter un vieillard ambulant qui jouait du violon près du cimetière. Une cigogne perchée au sommet du clocher semblait l'écouter aussi.

Une chose charmante, la plus charmante peut-être de la Fionie, c'est la baie, l'anse, le golfe. Ces déchirures des rivages, que les Danois appellent fiords, ont toutes les formes. Les flots s'y arrondissent ou s'y aiguisent; ils s'insinuent, ils glissent, ils se précipitent; ils creusent, ils mordent et découpent la terre en mille caprices. L'un de mes plus grands bonheurs, c'est de monter sur un petit cap et de regarder à droite, à gauche, la mer façonnant ses bords avec une grâce inattendue et des fantaisies sauvages.

Le grand seigneur, le pasteur et le médecin m avaient dévoilé le château, le presbytère, la maison de la bourgeoisie. J'ai voulu connaître les maisons des paysans. J'ai examiné plus de deux cents de ces maisons.

Il y en a de trois sortes : les maisons qui ont cour entre quatre corps de bâtiments, avec plusieurs chevaux et plusieurs vaches; les maisons sans cour et qui n'ont qu'un corps de bâtiment sur un jardin, avec un cheval et une vache; enfin, les maisons sans cour, ni jardin, ni vache, ni cheval, les maisons louées par ceux qui ne sont pas aisés.

Les maisons des riches paysans sont fort cossues. Elles ont toutes des alcôves, de magnifiques poêles auxquels sont suspendues des pipes énormes. Les lits sont bons, les chaises, les fauteuils, les tables, les commodes, les armoires très-solides. Les bassinoires en cuivre rouge ou jaune reluisent comme de l'or. Les horloges sont justes ; les estampes du Christ, de Christian IV, de Frédéric VI et de Napoléon, bien encadrées; les Bibles, bien reliées. Les secondes maisons assurément ont moins de luxe que les premières, et les troisièmes, moins de bien-être que les secondes. Cependant elles ont toutes, même les dernières, non-seulement le nécessaire, mais l'utile. Chez ceux qui passeraient pour pauvres, s'il y avait ici des pauvres, j'ai remarqué des bassinoires et des gravures, — du superflu relatif.

Toutes ces maisons, d'ailleurs, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, ont à leurs fenêtres des rideaux et des pots de fleurs.

Les hommes des côtes ont des maisons plus indigentes, quoique aucune ne soit dénuée. Seulement, il est vrai que les pêcheurs sont moins opulents que les paysans. La mer est plus fallacieuse, plus sourde et plus avare que la terre.

Je désire constater ici un fait qui honore les moindres hameaux du Danemark. Sur cent paysans, cinquante à peu près ont des vaches, et ces privilégiés-là donnent du lait à ceux qui n'ont point d'étables, ou qui ont des étables vides. Ce lait, je le répète, ils le donnent, ils ne le vendent pas. Les mêmes donnent aussi, de temps en temps, de la bière, qu'ils font avec du houblon et de l'orge. Cette bière, très-forte, ne vaut pas la bière allemande; elle est meilleure à la santé qu'au goût.

Ordinairement le peuple ne boit pas de vin. Quand il en boit, c'est dans les jours de fête, et ce vin est mauvais. Il n'y a presque pas d'ivrognes en Danemark, et très-peu d'enfants naturels. Le mariage est sacré, l'amour illégitime, très-rare.

Tout le monde, dans cet excellent pays, a un confortable plus ou moins large, selon les fortunes. C'est déjà un assez grand prodige que personne ne souffre, que le besoin soit secouru efficacement, dès qu'il est soupçonné.

Qu'on juge, au reste, de la situation d'un peuple qui, sous les plus humbles cabanes, consomme ses six repas aux heures et dans les conditions suivantes :

Le premier repas se fait à cinq heures du matin : il consiste en soupe à la bière et en jambon frit.

A dix heures, c'est le second repas. Il se compose de longues beurrées avec du lard. Sur la table les pipes sont chargées près du flacon d'eau-de-vie et du pot de bière.

Le repas de midi est d'un gâteau d'œufs et d'une soupe au lait, après quoi on ne se refuse point une sieste d'une heure.

La sieste finie, chacun prend le café, ce qui est un quatrième repas.

Le cinquième repas est fixé à cinq heures du soir. Il est le même qu'à dix heures du matin. Les beurrées au lard recommencent.

A huit heures, la journée se termine par une soupe au lait, des pommes de terre et de la viande, c'est le sixième repas ; le sommeil vient ensuite.

Je garantis tous ces détails, sur aucun desquels je ne serai démenti. J'ai la conviction, et plus que la conviction, — la certitude d'un témoin.

La richesse n'est qu'une des branches de la civilisation du Danemark ; elle n'est pas la civilisation entière. Il s'en faut. La civilisation du Danemark, et en particulier de la Fionie, c'est aussi son instruction ; une instruction générale qui luit même dans la demeure de chaume des paysans, et qui comprend des notions d'agriculture, de géographie, d'histoire, de calcul, de philosophie pratique. La civilisation de ce pays est plus que cela; c'est encore l'instinct de son honneur national, l'aspiration à la liberté, à la dignité, la bravoure sur terre et sur mer, enfin une merveilleuse identification avec la Bible, ce livre de tous les foyers, cette seconde âme, cette âme traditionnelle, qui, en faisant de Dieu le génie intime de chaque famille, rend un peuple entier religieux, touche en lui la fibre de la conscience et développe le sentiment moral sous tous les toits.

Telle est, si je ne me trompe, la civilisation du Danemark. Elle est très-grande ; elle est supérieure à la civilisation de l'Espagne et de l'Italie superstitieuses, à la civilisation de la France, où l'ignorance dénature les plus beaux élans, à la civilisation de l'Angleterre, trop endurcie en haut par l'accumulation de l'argent, trop corrompue en bas par les vices de la misère.

Un jour, après le repas, j'ai assisté à la lecture des psaumes dans une maison de paysans. Un enfant jouait entre des pots de fleurs, avec un grand chien noir aux crins soyeux. Une jeune fille scandait en danois les versets sacrés. Le père et la mère écoutaient. Un vieillard, l'aïeul, en cheveux blancs, était adossé tout pensif à son fauteuil. La voix, les regards, les physionomies, les lèvres, tout priait.

Les mariages des paysans durent ici sept jours. On mange et on danse trois jours avant et trois jours après. Le jour le plus intéressant à observer est naturellement celui de la célébration.

Les jeunes gens à cheval précèdent le couple à l'église. La cérémonie est faite avec une pompe champêtre par le pasteur, puis les mariés s'en retournent comme ils sont venus, aux fanfares agrestes de la musique. Tous les repas qu'ils donnent sont apportés, mets par mets, des hameaux voisins. Le marié est très-paré ; la mariée l'est encore plus; elle a une sorte de diadème où les fleurs se mêlent à l'or.

Aujourd'hui, à Svindinge, cent personnes au moins étaient à une noce. Avant de dîner les époux se sont placés à l'extrémité d'une longue table. Chacun des convives à son tour a déposé dans un plat de faïence recouvert d'une serviette une pièce d'argent. Quand tous ont eu offert leurs présents, le mari a enlevé la serviette pleine et l'a jetée dans un coffre. Il y avait dans cette serviette,

m'a dit le pasteur, au moins deux cents écus C'est l'entrée en ménage de tous les couples rustiques, grâce à cette habituelle et réciproque magnificence.

On a dîné ensuite gaiement, et j'ai entendu des chansons, lorsque je suis repassé devant la maison en fête.

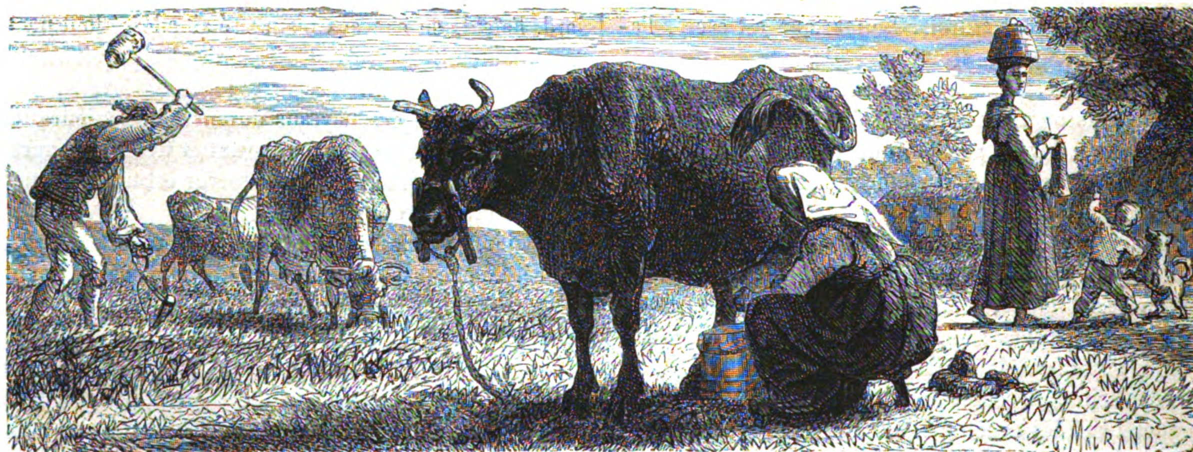
J'ai longé le cours de la petite rivière de Kongenshoi; je savais qu'elle me mènerait à la mer. Cette rivière limpide traverse une campagne toujours accidentée, parfois sauvage. Les fleurs jaunes, roses, rouges, couvrent les bords de la Kongenshoi. Elle me conduit parmi les avoines, les blés, les trèfles, les houblonnières : de village en village, de bois en bois, je suis arrivé à la



Repas de paysans danois. — Dessin inédit de Frölich.

mer, sillonnée de navires et de barques. Une forêt de hêtres, de frênes, de sapins, séparés par groupes, m'a donné de l'ombre jusqu'aux algues du rivage. Elles s'entrelaçaient en runes, ces algues, dont une partie baigne dans l'eau, dont l'autre partie sèche au soleil. L'air est vif et salin. Les flots sont d'une blancheur d'albâtre à mes pieds, puis ils verdissent, puis ils sont bleus, puis tout à fait lilas au loin. Je suis resté plusieurs heures dans un rêve de vagues mugissantes et de pensées tumultueuses.

J'ai pénétré dans une petite maison de pêcheur sur la côte. L'homme fumait une pipe. Sa femme étendait un filet près de la porte. Un garçon aux cheveux très-



Bouvier et laitières de Fionie. — Dessin inédit de Frölich.

roux ramassait des coquillages. Je me suis assis sur une rame à deux pas du pêcheur. Lui, a été chercher un pot de bière et une tasse. J'ai bu quelques gouttes de cette bière forte et j'ai fumé aussi. Nous nous sommes compris à l'aide de cette langue muette dont les spirales se confondaient au-dessus de nos têtes. Le matelot et moi, nous nous sommes serré cordialement la main en nous quittant. Je suis revenu à Glorup par un autre chemin. A chaque moment, au moindre sommet, je voyais la mer écumer et je l'écoutais mugir.

La Fionie, comme toute la terre danoise, est couverte de collines de gazon faites de main d'homme en l'honneur



Une ferme en Fionie. — Dessin inédit de Frölich.

des héros. Ces monuments sont des sépulcres. J'en ai fouillé plusieurs. Ces tombeaux recélaient presque toujours des urnes où étaient enfermées les cendres des morts. On trouve encore parfois à côté des urnes des armes et des ustensiles soit de pierre, soit de bronze, soit de fer, qui se rattachent aux trois âges de l'histoire scandinave. Quelques savants reculent l'âge de pierre à dix mille ans, l'âge de bronze à vingt siècles et l'âge de fer à deux cents ans avant Jésus-Christ.

Il y a non loin de Taarup une colline funéraire à laquelle se rattache une légende du neuvième siècle.

Une belle princesse de Danemark voyageait, sous le règne de Charlemagne, en Westphalie. Elle avait été rendre visite à sa tante Éva, femme de Wittekind. Le héros saxon habitait le château de Wittekindsberg, dont j'ai vu les ruines en passant à Münden. L'un des fils de Wittekind devint amoureux de la princesse fionienne. Il était hardi et païen, tandis qu'elle était modeste et chrétienne. Elle eut peur du barbare. Elle craignit d'être ontragée par lui, si elle ne s'enfuyait. Mais comment échapper? Elle invoqua la vierge Marie, qui la changea en biche, et la princesse Vola (c'était son nom), sous cette métamophose, courut par monts, vallées et forêts jusqu'à la mer Baltique. L'Allemand la poursuivait sur le meilleur cheval de son père. Ce terrible guerrier s'appelait Thormann, et un célèbre magicien communiquait au cheval et au cavalier une vigueur surnaturelle. Vola, ne sachant où se dérober, ne consultant que son honneur, se jeta dans la Baltique et nagea, nagea si bien, par la grâce de la Vierge, qu'elle aborda à Langeland, puis en Fionie. Thormann n'avait pas hésité non plus. Il s'était jeté avec son cheval à la mer et il suivait de près Vola. Il débarqua d'abord à Langeland, ensuite en Fionie, quelques minutes après la princesse. Le cheval de Wittekind, fortifié par le magicien, aiguillonné par Thormann, les crins ruisselants, les naseaux fumants, arriva au château où la princesse s'était réfugiée et où elle avait repris la forme humaine. Elle avait été touchée de l'amour du jeune barbare qui était beau. Lui aussi, dompté par le sentiment qui lui agitait le cœur, ne commandait plus, il priait : Vola l'écouta sans colère lorsqu'il lui exprima sa tendresse. Il n'y avait qu'un obstacle à leur union. Thormann était païen. Vaincu par Vola, il embrassa le christianisme et obtint la princesse. Il renonça sans peine à l'Allemagne et vécut en Fionie, où il se distingua par son courage. Il fut inhumé dans cette terre de l'amour, après avoir rendu heureuse la douce Vola. Le cheval qui avait traversé la Baltique à la nage fut enfoui dans le tombeau de son maître avec les armes de Thormann et le bracelet de Vola.

J'ai été visiter un peu plus tard un autre *tumulus* renommé, sur la commune de Swindinge. Ce tombeau très-curieux se compose de cinq pierres énormes surmontées d'une pierre gigantesque, colossale, qui forme le dôme. Il y a encore une entrée ménagée qui se rétrécit peu à peu. A notre approche une cigogne s'est envolée, comme une âme, de cette caverne funèbre.

Un héros de mer fut enseveli là, au sommet de la colline. Il fut incendié sur un autel construit avec les débris du vaisseau qu'il montait dans ses courses. Une urne qui contenait ses cendres a été trouvée au fond du sépulcre. Cette urne se rattache au second âge du Danemark, à l'âge de bronze.

En revenant à Glorup, nous avons rencontré des paysans, des paysannes, des enfants, des jeunes filles. Tous nous tiraient leurs chapeaux ou nous faisaient la révérence. Ici les plus grands seigneurs sont très-attentifs à saluer affectueusement les plus humbles villageois. La bienveillance est réciproque en bas comme en haut. Les égards répondent aux égards. Je n'ai rien vu d'analogue ni en France, ni en Allemagne, ni en Suisse, ni en Angleterre. La nation danoise, qui pousse la propreté jusqu'à l'élégance, porte la politesse jusqu'à la courtoisie.

Au retour, nous avons examiné chambre par chambre le château de Rygaard. Il est charmant et sévère tout ensemble. C'est la belle architecture des manoirs du moyen âge.

Je me souviendrai toujours des voûtes basses qui surplombent l'étang et qui rappellent Chillon. Je me souviendrai surtout de la salle des chevaliers, dont toutes les fenêtres s'ouvrent sur la mer. Il y a là une grande cheminée gothique. Selon la tradition, la châtelaine de Rygaard qui la première habita cette demeure féodale, se tenait au coin droit de la cheminée, attendant son époux, un compagnon du roi Jean, fils de Christian Ier. Elle filait sa quenouille sur un fauteuil en tapisserie, sans regarder le Belt, sans se distraire de ses pensées et de son fuseau, tandis que tous ses serviteurs, placés sur des escabeaux de bois, se chauffaient de loin à l'âtre où brûlait un arbre entier, probablement un hêtre.

III

Odensée. — Ses monuments. — Son aspect actuel. — Capitale d'un jardin. — Svendborg. — Panorama maritime. — L'île de Tassinge et le château de Waldemar. — Le roi Christian IV et l'amiral Juel.

Une route admirable conduit de Glorup à Middelfart, à travers lacs, villages, champs de blé, d'orge, d'avoine, arbres et prairies. Ce trajet de vingt lieues, M. de Moltke et moi, nous l'avons fait en quelques heures. Il est charmant de séjourner une soirée à Middelfart, cette ville forestière et maritime. Une promenade en voiture dans les grands bois et une promenade en bateau dans le petit Belt : voilà deux mirages que l'on n'oubliera jamais.

Nous nous sommes donné cette double joie, et nous sommes revenus sur nos pas jusqu'à Odensée.

Le ciel était plus pâle qu'en France. Les nuages aussi étaient plus solides. Des déchirures de ces nuages tombaient parfois des cascades de lumière, et la campagne était transformée sous des reflets capricieux et métalliques, tantôt de cuivre, tantôt d'argent, tantôt d'étain. Ces flamboiements sur les paysages et sur les longues vapeurs qui trainaient en blanchissant à la pointe des herbes communiquaient à toute la nature une poésie fantastique indescriptible.

C'est par un de ces éblouissements de l'atmosphère que nous avons entrevu Holsten-House, l'une des résidences du baron de Holsten-Carisius. Le baron de Holsten est un noble vieillard dont la physionomie est fine, le cœur bienveillant et la conversation aimable. Indépendamment de son fief près d'Odensée, il a d'autres fiefs en Jutland et en Fionie, un particulièrement à Faaborg, d'où la Baltique avec ses îles a l'aspect d'un firmament avec ses étoiles.

Arrivés à Odensée vers onze heures, nous nous sommes reposés un peu dans un très-beau salon de l'hôtel de la poste. Nous avons été ensuite à la cathédrale. Elle fut bâtie du onzième au seizième siècle, elle est d'un gothique très-léger et très-lyrique. Elle a des tribunes comme un théâtre. Cette disposition architecturale témoigne de l'aristocratie d'Odensée. Tandis que la bourgeoisie prie dans les stalles, la noblesse prie dans les tribunes. Il y a la tribune royale, la tribune épiscopale, la tribune du gouverneur militaire, la tribune des Rantzau, la tribune des Ahsefeld. Ce sont encore, c'étaient surtout autrefois les inégalités d'une cour dans la maison de Dieu, et tous les degrés de l'orgueil humain dans le temple de l'humilité chrétienne.

Les chapelles sont très-curieuses.

Il y a d'abord la chapelle de Ahsefeld, qui renferme des tombeaux en bronze sculpté, des armures en acier, et des sépultures de marbre d'un goût barbare très-original.

La chapelle des Walckendorf contient une bière de bois ciselé où la femme semi-officielle de Christian IV, Christine Munch, a été embaumée. Mon hôte, qui était mon guide et devant qui tombaient tous les obstacles, m'a mené à cette bière, l'a fait ouvrir, et j'ai pu contempler, sous les voiles de la mort, celle que Christian IV, appelé ici le Béarnais du Danemark, a le plus aimée. Elle est admirablement conservée. Ses mains, malgré les plis du temps et du trépas, sont fines, délicates, artistiques. Elle eut de Christian six filles et trois fils, dont aucun ne régna.

Les bas-reliefs au-dessus du sépulcre de Christian II, un comte de Rantzau buriné en granit sur les dalles, et une plaque d'airain travaillée, derrière laquelle sont les os d'un prince Canut assassiné, méritent encore d'être examinés dans cette église.

Nous avons fait le tour du palais, dont les jardins seuls sont dignes de l'attention du voyageur. Nous avons erré longtemps sous les grandes ombres des tilleuls et des peupliers, puis nous avons descendu le faubourg du Canal.

Ce canal, un débouché jusqu'à la mer, est fort intéressant. Rien de plus pittoresque, de plus frais que ses courbes de verdure. Il ne faut pas manquer d'en suivre les bords pendant une demi-lieue. Les vaisseaux passent, repassent avec les voiles au vent; et leurs mâts font frissonner, en les touchant, les ormes, les bouleaux et les hêtres des rives. C'est par ce canal que s'écoulent en partie les moissons de l'île. En revenant vers la ville, nous apercevions la flèche de la cathédrale à travers les cordages des navires, et l'édifice religieux paraissait un vaisseau de plus à l'ancre. Cette cathédrale, vue du petit pont, et s'élevant de la rivière vers le ciel avec ses masses rouges et ses toits de métal, par toutes les spirales des verdures d'une presqu'île humide, offre, dans un contraste surprenant, le spectacle de jeunes fécondités de la végétation pressant de leurs flexibles rameaux la vétusté la plus monumentale des traditions.

Nous nous sommes arrachés à cette perspective, et nous avons exploré la ville rue par rue, maison par maison. Elle est partout en fête, cette ville, et c'est un jour ordinaire; c'est le moins brillant de ses jours. Cependant elle nous rit de toutes ses façades, grises, blanches, brunes, vertes, roses, lilas. Il y a des maisons neuves et des rues neuves en lignes droites; il y a de vieilles rues et de vieilles maisons en lignes brisées. On reconnaît sans peine ce qui appartient aux ingénieurs, aux architectes modernes, et ce qui appartient au passé, — au passé le plus reculé, le plus lointain, le plus mystérieux. Odensée était une cité, qu'aucune pierre de Copenhague n'avait encore été tirée de la carrière. Avant que la capitale de la Séeland fût nommée, Odin avait fondé la capitale de la Fionie de son gantelet de conquérant et de héros.

Le caractère distinctif de cette capitale, de cette oasis de briques et de pierres, dans une île d'émeraude, au milieu d'une mer d'azur, c'est la propreté des maisons, des rues, des ruelles, des carrefours. Cette propreté est si exquise, qu'elle n'apparaît pas seulement comme une élégance, mais comme une vertu. On se sent touché de respect pour ce peuple. Après avoir bien observé cette ville jusque dans ses faubourgs les plus reculés, cette ville sans boue et sans tache, cette ville dont l'hermine pourrait être l'emblème, j'ai conclu que les femmes y devaient être relativement plus chastes et les hommes plus honnêtes, tant il y a d'affinités secrètes entre ces recherches, ces lustrations, ces sollicitudes universelles de propreté et la pureté morale des âmes.

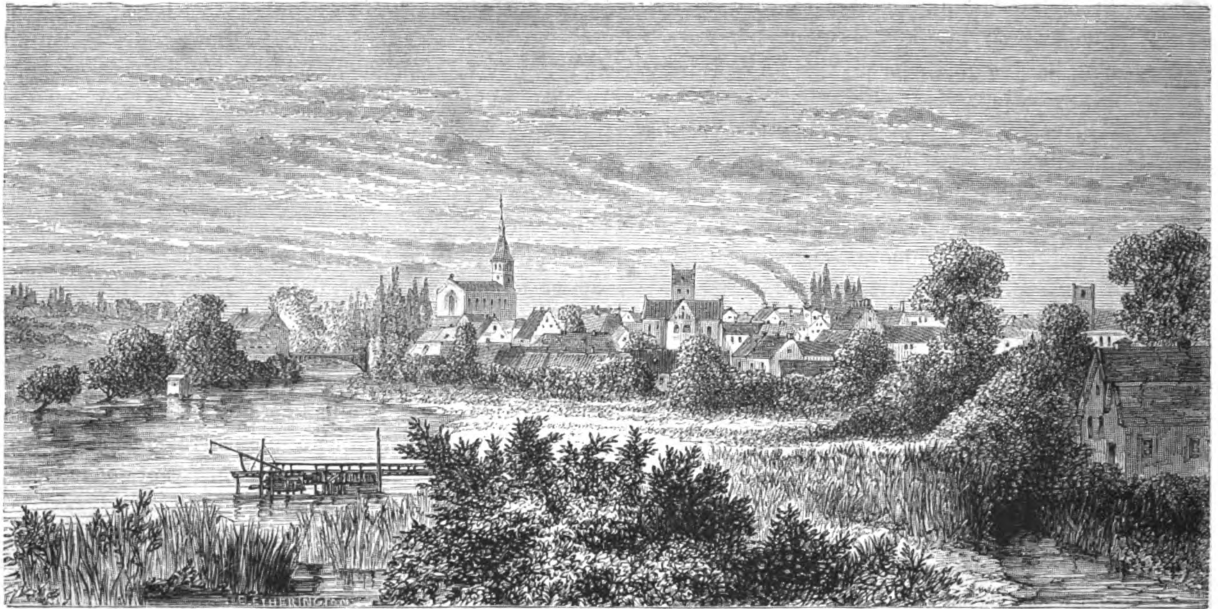
Mais Odensée ne s'en tient pas là. Son doux génie ne se contenterait pas de si peu. Elle réalise la poésie de l'ordre. Elle transforme ses rues en jardins, ses maisons en serres. Toutes ses fenêtres, au rez-de-chaussée, au premier et au second, quand il y a un second, sont parées de cent mille pots de fleurs, au moins. Les caisses de roses, d'œillets, d'héliotropes, d'hortensias, de résédas, de fuchsias, de giroflées, s'épanouissent partout, au dedans, au dehors, à tous les étages, sur tous les seuils, à tous les balcons, dans tous les recoins. Et des cages s'encadrent aux treillages, devant ou derrière les vitres, à travers les merveilles de ces parterres aériens. Cette ville laisse au cœur une impression ineffable. On emporte de ses communications avec elle un rêve d'amour voilé, des myriades de parfums et de chants, le souvenir et l'aspect d'un idéal immaculé. Odensée est parmi toutes les cités la cité vierge. On appelle la Fionie le jardin du Danemark. A tous les titres Odensée en est bien légitimement la capitale.

Le ciel est bleu, l'étang est rose sous les premiers

feux de l'aurore, les cygnes tracent leur sillage sur l'eau qui frissonne et sous les grands arbres qui frémissent.

A huit heures, nous partons pour Svendborg, dont nous devons visiter les rivages. Il y a là, dit-on, des forêts sur les côtes, et dans la Baltique un archipel d'une beauté incomparable.

La journée a été admirable. Je voudrais en fixer le souvenir. Je me bornerai à un récit bien simple; car la meilleure manière de célébrer de telles impressions, c'est seulement de les raconter.



Vue d'Odensée, chef-lieu de Fionie. — Dessin de Thérond.

Nous nous sommes mis en route par l'une des allées de l'étang. Nous avons traversé les jardins, d'où les fleurs nous envoyaient par bouffées leurs parfums. Nous avons gagné le parc. Les cerfs, les biches, les faons y jouaient au milieu des lumières et des ombres de la forêt. Leurs troupes successives et nomades étaient ordinairement de dix ou douze. J'en ai compté jusqu'à cinquante-trois ensemble.



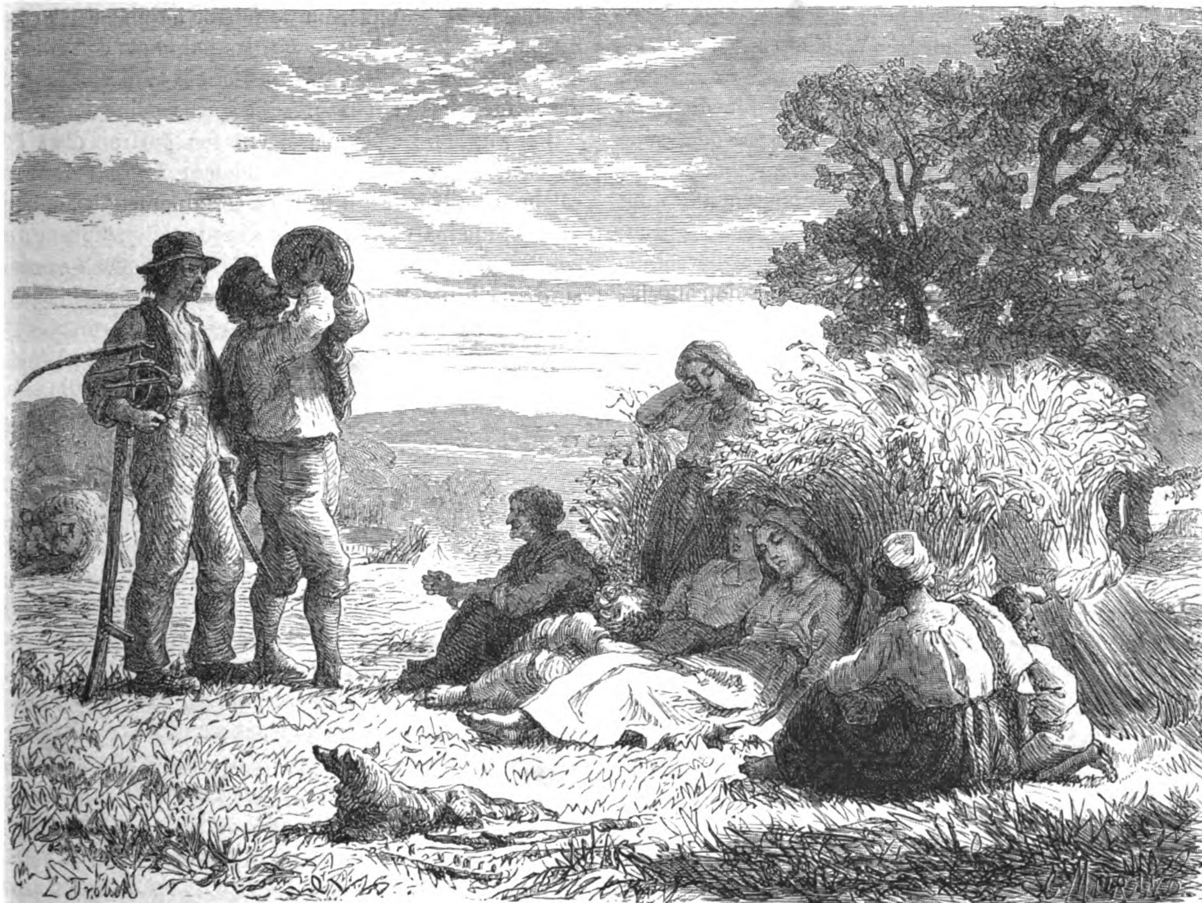
Vue de Svendborg. — Dessin de Guiaud.

Du parc de Glorup nous sommes entrés dans les bois du fief, et par d'autres bois, les bois de Brenderup et de Mollrup, nous avons atteint le charmant village de Tvede, d'où nous avons continué jusqu'à Svendborg. En deux heures, nous avons franchi huit grandes lieues avec les chevaux du comte de Moltkes.

C'est lui qui dirigeait notre petite caravane, et nous nous en sommes bien trouvés.

Nos trois voitures se sont arrêtées sur la hauteur de Svendborg, où nous sommes descendus. Pendant qu'on les conduisait à l'auberge, nous parcourions ce plateau merveilleux qui domine la ville, dont les toits rouges s'étagent en pente douce jusqu'à la mer. L'horizon était immense en étendue, en variété. Les îles émergeaient des grandes eaux. La Baltique n'a rien de plus charmant, de plus exquis, de plus magique, de plus riant, de plus sublime que cet archipel qui verdit de toutes parts au milieu des vastes flots bleus. Ces flots, c'était la mer que nous contemplions d'une île, de l'île de Fionie. Et c'étaient d'autres îles qui végétaient, qui fleurissaient dans l'amplitude de cette mer féconde. Des îles et des îles surgissaient auprès et au loin. C'était d'abord l'île de Taasinge; puis, au delà, Strynô et Strynôkalv; puis, à notre gauche, Thurô, Langeland et Laaland; puis, à notre droite, Skaarô, Dreio, Als, Œrô, Avernakô, Hjortô, — en tout treize îles, dont quelques-unes, telles que la Fionie, Laaland, Langeland, seraient de petits royaumes. La Fionie a deux cent mille habitants; Laaland en a soixante mille, et Langeland vingt mille; Als en compte dix-huit mille, et Taasinge cinq mille.

Nous avons glissé par les sinuosités des haies, parmi



Les moissonneurs danois. — Dessin inédit de Frölich.

les bluets, les coquelicots et les marguerites, jusqu'au rivage. Des bateaux pavoisés étaient prêts. Nous avons navigué d'île en île, de golfe en golfe, dans les labyrinthes de l'archipel cher au dieu Thor. Le firmament d'Odin était sur nos têtes, la mer d'Œgir était sous nos pieds. Nous avions partout des relais d'eau et de terre. Nous nous embarquions et nous débarquions tour à tour. Nous passions des voitures aux bateaux et des bateaux aux voitures. Deux repas, à six heures de distance, nous ont été servis, l'un dans l'île de Taasinge, l'autre dans l'île de Fionie, à l'abri du soleil et du vent. Tout avait été transporté par un fourgon de Glorup : vins, gibiers, pâtés de chevreuil, gâteaux et fruits. Les perspectives de la mer et des îles nous enchantaient à la fois les yeux et l'imagination. Les bois de chênes et de frênes, les bouquets de saules et les forêts de hêtres dont les murmures s'harmoniaient aux murmures des vagues, couvraient les collines et s'avançaient de déclivités en délivités jusqu'à la mer. Rien de plus féerique. Les grands arbres poussaient leurs rameaux et leurs racines au-dessus et au-dessous des fiords. Les navires à voiles fendaient les flots, et leurs sommets mobiles se confondaient dans des circonvolutions inexprimables avec les clochers des îles. Les toits de chaume ou de tuile sortaient des feuilles, les cordages et les pavillons des vaisseaux sortaient des anses. C'était un songe, et pourtant c'était une réalité.

C'était un mariage de la terre et de la mer dans toutes leurs splendeurs, dans la fête des charrues et des filets, où les moissonneurs pouvaient donner la main aux pêcheurs et aux matelots.

L'île qui m'a le plus ravi après notre île de Fionie, c'est celle de Taasinge.

Elle appartient à la maison de Juel. Elle est le prix, pour cette famille, de l'héroïsme et de la gloire. Elle était d'abord un domaine de la couronne de Danemark.

Christian IV y avait fait bâtir un château pour son fils Waldemar, l'un des enfants qu'il avait eus de Christine Munch. Le roi avait pour ce prince la plus tendre prédilection. Il avait voulu le marier à l'une des filles du grand-duc de Moscovie, qu'il espérait rattacher par là plus facilement à une ligue contre la Suède. Cette union, qui aurait assuré le bonheur de Waldemar et la prépondérance du Danemark contre le cabinet de Stockholm, manqua cruellement par la mort prématurée du jeune homme. Le château de l'île de Taasinge a conservé le nom romanesque et tragique de Waldemar.

Avant de nous acheminer vers ce monument, nous avons côtoyé la mer avec des chevaux frais, et nous avons gravi la colline de Bregninge. L'église de cette colline est le Westminster des Juel. Les tombeaux de cette famille, en énormes pierres grises, sont rangés par date, sous leurs voûtes féodales, dans leurs caveaux aériens. Les perspectives de mer et de terre qui s'ouvrent du haut de Bregninge sont plus belles peut-être que les horizons de Svendborg.

Ce n'est pas sans effort que nous nous sommes arrachés à ces spectacles et que nous avons repris notre odyssée à travers l'île. Nous sommes arrivés par les blés et par les bois au château de Waldemar.

Le nom seul de ce château est pathétique. Le fils favori de Christian IV, pour qui cette résidence avait été faite, n'eut d'autre palais qu'un sépulcre. Son père le pleura dans des transports de douleur. De sa chambre il regardait les vagues et il sanglotait si violemment, que des deux rugissements, celui du roi et celui de la mer, c'était le rugissement du roi qui était le plus terrible.

On a dit bien des fois que Christian IV est le Henri IV du Danemark. Rien n'est plus vrai. Il était brave et diplomate. Il gagna la bataille de Calmar sur les Suédois en 1611. Il ne se contentait pas de commander ses armées, il commandait souvent ses flottes. En 1644, dans un combat naval, une balle, détachant un éclat de bois, lui creva l'œil droit; le sang jaillit, Christian tomba. Une voix dit : « Le roi est mort. — Non, cria le blessé en se relevant, le roi n'est pas mort et il continuera de faire son devoir. » Ses chirurgiens le pansèrent sur le pont où il resta pour donner ses ordres. Le triomphe fut indécis. Ses traités, qu'il rédigeait lui-même, valaient des victoires. Sa popularité était immense parmi les laboureurs, les soldats et les marins. « Camarades, dit une vieille chanson séelandaise, Christian de Danemark s'ennuie dans sa cour; il n'est joyeux que dans la fumée du canon. Alors, nous aussi nous sommes de bonne humeur, et l'ennemi fuit en criant : Sauve qui peut! le voilà le roi Christian ! »

Ce prince chevaleresque et négociateur était fort économe. Il veillait aux dépenses de sa cuisine, de sa garderobe et de ses bâtiments. Il était son principal intendant à lui-même. Il s'acquittait de ses propres mains envers ses ouvriers et ses serviteurs. Il avait les goûts magnifiques, malgré sa parcimonie qu'il tenait pour une vertu, la vertu de l'ordre. Il n'épargnait rien dans les occasions. Il avait des vaisseaux excellents, des palais splendides. Il payait bien ses armées et ses escadres. Il avait dans l'âme et dans l'imagination de la grandeur. Il avait aussi de la bonté. On connaît son fameux édit de 1627. En pleine guerre, il défend à tous les seigneurs, généraux et officiers, d'inquiéter ou de laisser inquiéter les commerçants et les moissonneurs, les habitants des villes et des campagnes. Et comment prescrit-il la discipline, une discipline exacte? Il la prescrit « sous peine de mort. »

J'ai considéré affectueusement son portrait dans l'île de Taasinge, au château de Waldemar. Le roi est sur son célèbre cheval noir; il marche certainement à l'ennemi avec cet air martial. Il est de grande taille. Son nez est aquilin, son front vaste; ses yeux et sa bouche sourient au péril. Toute sa physionomie respire la franchise et la confiance. C'est un héros encore plus qu'un roi.

Quelques jours avant ma visite au château de Waldemar, j'avais rencontré près de Nyborg un bataillon que plusieurs officiers précédaient à cheval. Les soldats chantaient en chœur une sorte de *marseillaise*. Je demandai à mon compagnon quel était ce chant : « C'est le chant national, le chant de Christian IV, » me répondit-il.

« Le roi Christian est debout sur son vaisseau *la Trinité*. Il est debout près du mât, dans le tourbillon et dans la fumée.

« Vive le roi Christian à l'abordage! Il agite son épée d'une telle façon qu'il fend les casques et les têtes des Suédois. Ils tombent les Goths sous le feu et sous le glaive. Ceux qui ne tombent pas s'enfuient. « Sauvons-« nous, crient-ils, sauvons-nous. C'est le vaisseau *la* « *Trinité*, et c'est le roi qui en est le capitaine, le roi « Christian de Danemark! »

Nous avons prêté l'oreille, même après que le bataillon avait passé. La voix mâle et fière de l'homme alternait avec les rugissements de la Baltique. Elle exprimait, cette voix, un enthousiasme des poitrines qui luttait de beauté avec la voix profonde de la mer.

Cette rencontre et ce chant me revenant en mémoire devant le portrait du roi Christian, m'ont fait comprendre comment il y a dans la vie des nations des souvenirs qui sont des talismans, et comment, à l'heure d'un suprême danger, le roi actuel de Danemark n'aurait, pour le conjurer, qu'à prononcer les paroles de son aïeul d'héroïque mémoire : « Mon bon peuple, voici l'ennemi. S'il ne nous connaît pas, nous lui apprendrons qui nous sommes; nous le lui apprendrons sur terre et sur mer. »

Et ces paroles doteraient les fastes danois de nouvelles journées d'Istedt et de Fredericia, ou de dévouements comme celui qui a immortalisé le nom d'Hvitfeldt.

C'était en 1710, sous Frédéric IV. Hvitfeldt montait *le Danebrock*. A quatre lieues de Copenhague, il fut assailli par les Suédois. Il était à l'avant-garde, entre les deux flottes. Le vent soufflait dans la direction des Danois. Le feu ayant pris au *Danebrock*, le navire étant tout en flammes et le combat engagé, Hvitfeldt fit jeter l'ancre, de peur que son vaisseau ne dérivât sur la flotte danoise. Plutôt que de l'embraser ou d'y répandre le désordre dans un tel moment, il renonçait à tout secours. En même temps, il refusa de se rendre aux Suédois. « Mes compagnons, s'écria-t-il, l'occasion est belle : mourons pour le Danemark, mourons avec *le Danebrock!* » Il avait sept cents hommes d'équipage; pas un ne réclama. Hvitfeldt donc, intrépide au milieu de ces marins intrépides, continua de foudroyer les Suédois, jusqu'à ce qu'il sauta.

Mais rentrons au château de Waldemar. Dans une autre salle, je trouve le portrait d'un autre héros, d'un héros de mer encore : c'est Niels (Nicolas) Juel. Il fut le Ruyter du Danemark sous Christian V, le petit-fils de Christian IV. Indépendamment de ses triomphes d'Oland et de Kjôgebugt, il a la plus belle vie du marin. Il défendit Copenhague, livra des combats sans nombre, coula des navires, prit des places formidables, équipa, disciplina des flottes qui furent l'honneur du Danemark.


Château de Waldemar. — Dessin de Thérond.

Le vaisseau amiral, le vaisseau de Niels Juel, était toujours le point de mire de l'artillerie ennemie. Dans la journée de Kjôgebugt, ce vaisseau, criblé de boulets, attaqué par six vaisseaux suédois, allait sombrer. « Messieurs, dit Niels Juel à ses officiers, *le Christian V* a été une noble cible : faites avancer *le Frédéric III*. Nous serons bien partout sous le drapeau du Danemark. » Et changeant de vaisseau, sans changer de tactique, calme sous la mitraille, il demeura maître de la fortune, comme de lui-même, l'intrépide Niels Juel.

Christian V ne savait comment le récompenser. Il le fit chevalier de l'Éléphant, grand amiral, et il lui donna l'île de Taasinge, qui était un domaine royal. Depuis cette époque l'île de Taasinge est la propriété des Juels; l'église de Bregninge, leur Westminster, et le château de Waldemar, leur palais.

Ce château est plein de l'amiral. On nous a montré le grand coffre armorié où son linge et ses uniformes étaient serrés dans sa cabine durant ses expéditions. Le meuble où l'on disposait sa pharmacie est aussi fort curieux. Le tableau ancien qui représente la décisive rencontre de Kjôgebugt m'a retenu longtemps.

Il y a plusieurs portraits de l'amiral. Dans l'un de ces portraits il est en habit de gala avec le cordon bleu de l'Éléphant. Je l'aime mieux dans les autres, sa grande épée au côté, ses pistolets à la ceinture, revêtu de buffle et de fer. Là, sa chaîne d'or est son seul ornement. Il a le teint coloré, le visage mâle, le regard vif et hardi. Son attitude est solide, son corps robuste. Son geste commande. Il brave les dangers, il méprise la mort. Voilà comment il a conquis tant de territoires à sa patrie, tant de renommée pour lui, et, pour sa maison, cette île de Taasinge.

Le château de Waldemar, qu'il a fait sien, ressemble à un vaisseau à l'ancre. La mer le baigne de toutes parts. Je ne puis m'assouvir de la regarder, cette belle mer qui change de couleur au moindre rayon et de mouvement au moindre souffle. Elle se calme, elle s'agite, elle se gonfle, elle se roule, elle s'élance. Elle est verte, bleue, jaune, grise, terne, lumineuse tour à tour. Elle est parfois d'ardoise dans ses profondeurs et d'argent au sommet de toutes ses lames. Elle murmure, elle gronde, elle mugit, elle éclate en tonnerre de bruits et en éclairs d'écume. Toute la théologie scandinave s'y plonge et s'y replonge dans une tempête d'images, de foudre et d'émotion. Je gravis, je descends, je vais de la chapelle au théâtre, du théâtre aux fenêtres, au balcon et au grand escalier de pierre du château.

Il faut pourtant le quitter, ce lieu sublime et sombre, charmant et fascinateur. Une des barques est là qui nous transporte entre les îles de Thurô et le Langeland jusqu'en un bois de l'île de Fionie.

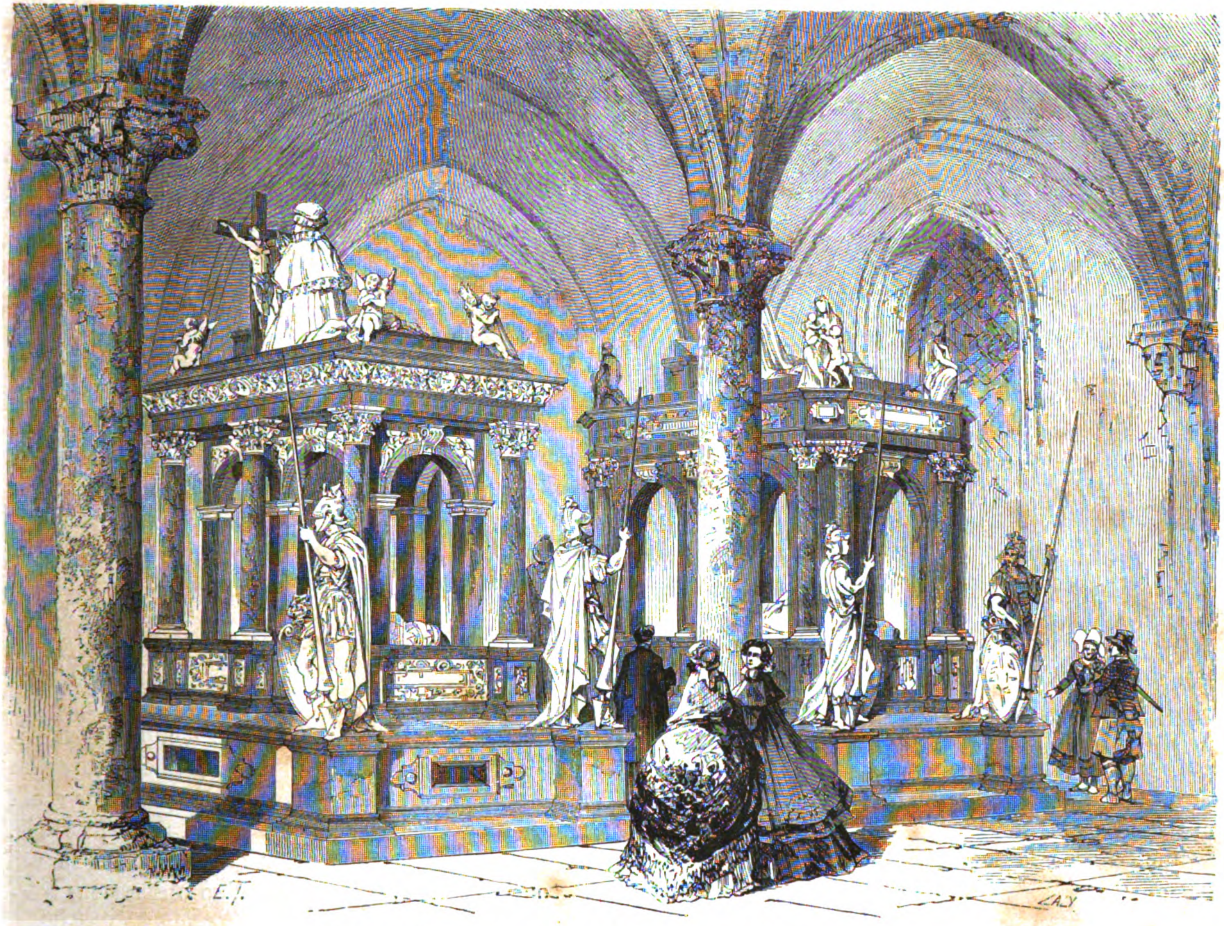
Je sentirai toujours dans mon âme l'impression de la Baltique et de ses îles. Je n'oublierai ni Svendborg, ni Bregninge, ni le château de Waldemar. Exquise contrée, dont la double influence est de vous absorber d'abord, puis de vous inspirer le dédain de tout ce qui ne lui ressemble pas en beauté dans l'ordre intellectuel et moral!

DARGAUD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



La fenaison en Fionie. — Dessin inédit de Frölich.



Tombeaux des rois dans l'église de Röskilde. — Dessin de Thérond.

VOYAGE EN DANEMARK,

PAR M. DARGAUD[1].

1860

(EXTRAITS.)

IV

Le grand Belt. — L'île de Séeland. — La déesse Géfion et l'antiquaire Rask. — Soro, son lac, son académie et le baron de Holberg.

Nous avons traversé le grand Belt en deux heures. Après avoir été éclairés de Glorup à Nyborg par la lune et par une étoile, toutes deux très-brillantes, nous nous sommes embarqués à l'aube. La mer était admirable, mais agitée. Les lames bleues, au loin, écumaient et blanchissaient dans le sillage que le soleil teignait d'un rose vif.

J'ai surpris au milieu de ce noble Belt un phénomène de vie dont l'harmonie m'a paru sublime. Je veux parler des courants. Sous mon bateau je devinais des courants de fleuves gigantesques, irrésistibles; dans le ciel, à l'ouest, je voyais des courants de nuages denses comme des rochers, et, dans l'air, je subissais des courants de vent impétueux. Cette triple circulation s'enchaînait et se déroulait avec une vitesse tout éclatante de bruits et de lueurs.

J'avais la trinité de la terre, du ciel et de la mer; un chaos apparent qui luttait de fécondité et qui débordait d'être : mais Dieu se dégageait pour moi de ce chaos. C'est lui qui le contient et qui le régit. Il peuple et repeuple les solitudes, fleurit, régénère et recrée incessamment le désert des mondes. Il aime tout, depuis l'océan jusqu'à la goutte de rosée, depuis l'astre jusqu'au ver luisant, depuis Léviathan et Béemoth jusqu'au

1. Suite. — Voy. page 81.

colibri et au papillon. J'aime ainsi mieux les choses en Dieu qu'en elles. Lui, qui les gouverne et qui s'en distingue, lui, qui lustre la vague, qui rougit le corail, qui blanchit la perle, me tonifiait sur le Belt d'un fort parfum de son esprit. Ma conscience écoutait sa voix intérieurement, et mes yeux contemplaient ses merveilles au dehors. Malgré le roulis et le tangage, mon imagination s'est jouée dans les nuées, dans les rayons et dans les eaux, sans préoccupation et sans fatigue. Notre dernière demi-heure a été moins houleuse et nous sommes arrivés à Korsör d'un pied ferme sur le pont, tout en considérant les monticules et les dentelures du rivage.

Nous sommes partis presque immédiatement pour Sorö. Ce n'est plus la Fionie, cette contrée d'idylles et de résidences féodales où Théocrite confine à Walter Scott et Virgile à Ossian; non, ce n'est plus la Fionie qui est devant moi et autour de moi; c'est la Séeland, l'île d'Hamlet!

Le grand Belt que nous avons franchi, et le petit Belt, et le Sund, ces détroits qui joignent la mer du Nord à la mer Baltique, ne relèvent pas seulement de la géographie, mais de la mythologie. Le prodigieux philologue Rask, dont j'ai vu la chaumière natale non loin de Svendborg, et qui a donné les meilleures éditions des deux Edda, de la vieille et de la jeune Edda, racontait, d'après les légendes de ces poëmes cosmogoniques, une journée de la déesse Géfion. Elle avait creusé les trois défilés avec une charrue attelée de quatre taureaux sauvages, fils d'un géant. Sur la foi d'Odin et sous le sceau de sa parole, tout ce que la déesse enceindrait d'un sillon en vingt-quatre heures devait lui appartenir. Elle ne perdit pas de temps, et, avec son soc, en trois sillons qui furent trois détroits, elle découpa la Séeland et la Fionie. « Voilà comment, disait Rask en souriant, nous avons eu ces détroits et ces deux îles, qui auparavant ne faisaient qu'un continent avec la Suède d'une part, et d'une autre part, avec le Slesvig et le Jutland. — Le monde, ajoutait Rask avec malice, a oublié la déesse Géfion, mais le monde est un ingrat. »

Sorö, où nous nous sommes installés à l'auberge, est une très-petite ville et une très-grande école. C'est un établissement d'instruction, une académie qui a eu quatre cent mille francs de revenus en terre, mais elle est moins riche aujourd'hui que ses paysans ont acheté beaucoup de ses domaines, et que ses rentes ont été appliquées en partie à d'autres services publics.

L'académie de Sorö date du onzième siècle, elle était déjà florissante sous la protection d'Absalon, évêque de Röskilde (1158). Cet évêque était un éminent personnage. Ce fut grâce à ses munificences que Saxon le Grammairien (Saxon Grammaticus) écrivit, au douzième siècle, les chroniques du Danemark. Sorö fut ainsi le berceau de l'histoire en ce pays. Saxon était alors commensal de l'académie, comme aujourd'hui Ingemann.

Elle fut soutenue par plusieurs rois, par des princes, par des princesses. L'un de ses plus illustres bienfaiteurs fut le baron de Holberg.

Le baron de Holberg, fils d'un soldat de fortune, était plébéien. Il fut caporal, précepteur des enfants d'un pasteur de village et vicaire de ce pasteur. Il eut beaucoup de succès, comme prédicateur, auprès des paysans. Saisi de la fièvre des voyages, Holberg vendit tout ce qu'il possédait, réalisa la somme de soixante écus et se mit en route. Il donnait des leçons de langue et de musique. Il vivait de rien, mais il observait des hommes nouveaux, des nations nouvelles. Il visita la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie, — Amsterdam, Londres, Oxford, Paris et Rome.

Né à Bergen en 1681, il était en 1714 professeur à l'université de Copenhague. Il eut d'abord le titre et attendit longtemps les émoluments de sa place. Il souffrit cruellement de la pauvreté. Ce qui l'enrichit, ce ne furent ni un poëme héroï-comique, ni un recueil de satires, ni des travaux d'érudition qu'il publia successivement, ce fut son théâtre. Son théâtre, composé de quarante pièces, fut le théâtre national. Holberg eut cette gloire d'être le père de la comédie en Danemark. Elle n'existait pas avant lui. Il a une autre gloire, celle d'avoir tracé d'une main nette les annales de sa patrie. Ses comédies sont en prose comme son histoire. On l'a souvent appelé Térence et Tacite, Molière et Montesquieu. Ces comparaisons, soit fausses, soit exagérées, au lieu de grandir un nom, le diminuent. Écartons-les.

Holberg est Holberg! Il est lui-même, un esprit original dont le trait distinctif est le sarcasme, le sarcasme toujours mordant et souvent trivial. Ce prosateur a une poésie intime, incisive, un peu sèche, mais profonde. Elle est dedans les mots, non dessus; on ne la voit pas, on la sent. C'est la poésie d'un observateur très-naturel et pourtant très-intense.

Quoique Norvégien, Holberg était bon Danois, la Norvége n'étant alors qu'une province du Danemark. Il s'était beaucoup moqué de la vanité des blasons. Néanmoins il voulut avoir le sien. Il sollicita et obtint le rang de baron. Il y eut à demi-voix une sorte de traité entre le gouvernement et Holberg. Le gouvernement lui conférait la noblesse, et Holberg dotait l'académie de Sorö vouée à l'éducation de la noblesse. Le poëte payait ainsi sa bienvenue à l'ordre aristocratique où il était admis. Il restituait aussi aux lettres une opulence conquise par les lettres. Les legs de Holberg à l'académie furent sa magnifique bibliothèque et une somme de trois cent mille francs; les cent mille francs qui restèrent de sa succession avaient été réservés par le nouveau baron à ses parents et à l'université de Copenhague.

Holberg mourut, en 1754, à soixante et onze ans.

En retour de ses générosités, le poëte, plus comique contre lui-même qu'il ne l'avait été contre le genre humain, avait imposé, dit-on, par une clause secrète, à l'académie de Sorö une oraison funèbre annuelle. Cette oraison funèbre, éloge banal, est variée chaque année, en effet, par un professeur de l'académie. C'est toujours cependant le même couplet chanté sur le même air. Je suppose, pour mon compte, que Holberg n'a pas fait de clause secrète. Il avait trop de bon goût pour exposer sa

mémoire à l'éternel et monotone ridicule d'un éloge officiel. Il n'était pas bourgeois gentilhomme à ce point. C'est donc l'académie que je soupçonne de ce péché d'ennui. Elle devrait le supprimer.

L'académie de Sorö a cent quatre-vingt-trois élèves, dont soixante-quatre sont internes. Elle occupe l'emplacement d'un ancien monastère dont les portes, vénérables par la vétusté des voûtes, subsistent encore.

L'église de l'académie a des proportions charmantes de roman et de gothique. Elle renferme des dalles funéraires fort anciennes. Elle a deux christs en bois, l'un du douzième siècle, l'autre du seizième. Ces statues si différentes ont un même accent. Après avoir été doux dans le supplice, le Christ l'est dans la mort.

J'ai examiné les tombes de l'évêque Absalon, de son grand-père Huide et des générations diverses de cette famille, la bienfaitrice de l'académie. Il y a là une chaire de 1650 fort curieuse, bien qu'un peu lourde, et un sépulcre de Waldemar Atterdag dont je retracerai ailleurs la légende.

Ce qui m'a le plus captivé à Sorö, c'est le lac.

Il a deux lieues de tour et semble dessiné à plaisir par un grand artiste. Il est entouré de bois, surmonté de petites collines au penchant desquelles des maisons de paysans blanchissent ou rougissent parmi les arbres.

Les vagues du lac sont larges, profondes, multicolores. Les jeux de l'ombre et de la lumière sont merveilleux dans tout l'horizon, dont le lac est le centre harmonieux. Il est d'une grâce surprenante. Plutôt qu'une académie, on rêverait un Paraclet avec Héloïse ou un Rosenborg avec Christine Munch.

De Sorö à Röskilde, la Séeland a un aspect d'églogue comme la Fionie. Une vaste plaine, tantôt prairies, tantôt champs de blé, tantôt forêts : peu de villages, beaucoup de maisons à un petit porche et à deux ailes, voilà l'île nouvelle. Les paysans disséminent leurs habitations, au lieu de les concentrer autour de l'église. Cela est très-bon; car le propriétaire ou le fermier, toujours à portée de son domaine, le travaille d'autant mieux. Aussi la culture de la terre est-elle non moins soignée en Séeland et non moins parfaite que celle des jardins.

Des lacs, soit encadrés, soit couronnés de futaies, ajoutent aux autres beautés de la nature la beauté incomparable de l'eau. Ces lacs sont découpés avec prédilection dans des courbes inépuisablement variées par le paysagiste divin qui a dentelé autour des îles les rivages. Ici un promontoire, là une baie. De loin à loin, des collines modelées en cônes, un presbytère, un clocher, un château, achèvent les perspectives.

V

La ville de Röskilde. — Son église. — Les tombeaux des rois. — Christian Ier. — Copenhague. — Sa situation. — Sa population. Ses monuments : palais, églises et musées.

Röskilde était autrefois la capitale du Danemark.

Elle avait vingt-sept églises et elle n'en a plus qu'une : son ancienne cathédrale.

Cette cathédrale, fondée en 980 par Harald *à la dent bleue*, est le Westminster et le Saint-Denis des rois de Danemark. Saxon le Grammairien y est enterré parmi les princes.

Le tombeau qui m'a le plus arrêté est celui de Marguerite, qu'on appelle la Sémiramis du Nord. Elle réunit sous son sceptre, par le traité de Calmar (1397), le Danemark, la Norvége et la Suède.

Christian Ier est enseveli sous ces voûtes, dans une chapelle. Ce fut en 1448 que les États du Danemark lui décernèrent la couronne. Il fut le fondateur de la dynastie d'Oldenbourg, qui occupe encore le trône. Ce prince était un géant féodal de plus de six pieds. Sa taille est marquée à l'une des colonnes de la vieille église. Sa longue épée est incrustée dans le mur.

La chapelle la plus splendide contient les tombes de tous les monarques de la maison d'Oldenbourg, excepté celles de Jean, de Christian II, de Frédéric Ier, de Christian IV. Les deux sépulcres les plus magnifiques de cette magnifique chapelle sont ceux de Christian III et de Frédéric II; les autres sépulcres, parmi lesquels ceux des derniers rois Christian VII, Frédéric VI et Christian VIII, sont plus simples. Le plus simple de tous a une chapelle particulière, et c'est celui de Christian IV. Les restes de ce prince, le grand homme de la dynastie d'Oldenbourg, ne sont pas dans le monument surmonté d'une statue en bronze sculptée par Thorwaldsen; non, le corps de Christian repose au fond d'un coffre recouvert de velours et d'argent, dans le caveau où l'on conserve aussi sa bonne épée de marin, de général et de roi.

Je suis sorti de l'église funéraire avec le sentiment profond de la vanité des grandeurs humaines. Des dynasties entières ne sont plus, après très-peu de temps, que des poignées de cendres. Rien ne survit que l'âme. Faisons-la donc héroïque ici-bas. Nous n'aurons que ce que nous mériterons, et notre ciel sera celui que nous aurons construit sur cette terre dans des ébauches successives de vertu et de génie. Notre idéal sera réalisé, petit ou grand, selon nos œuvres et nos pensées.

Tout en songeant ainsi, je me suis retourné, et j'ai retrouvé avec ravissement la cathédrale, le chœur, le clocher, la toiture de cuivre noir-vert sur l'édifice de briques. Cette cathédrale de Röskilde domine la baie nommée Isse-Fiord comme la cathédrale de Cologne domine le Rhin. Je suis descendu à la mer par une délicieuse avenue de platanes et je me suis assis sur le sable. La baie était pressée d'une ceinture d'écume, peuplée de légendes païennes et chrétiennes, sillonnée de barques et de navires, pavoisée de bannières, et, malgré cet air de fête, triste comme la mort dans l'éternelle lamentation de ses flots

J'ai quitté Röskilde au soleil couchant et j'ai salué Copenhague au soleil levant.

Sorö a douze cents habitants, Nybord en a trois mille, Odensée quinze mille, Altona quarante mille, Röskilde quatre mille. Ce sont des villes provinciales. La ville souveraine a cent cinquante mille âmes. C'est Copen-

hague. Je ne connais aucune ville, excepté Londres, qui soit animée d'une vie si universelle et si tumultueuse. Cela tient, je crois, à la double influence d'un port où aboutit le monde et d'une capitale où aboutit le royaume.

Il y a des villes écrites d'avance par le doigt de Dieu à la place qu'elles occuperont pendant des siècles : Babylone, Ninive, Memphis, Thèbes, Jérusalem, Athènes, Alexandrie, Londres, Naples, Venise, Rome et Paris, cette Rome de l'esprit moderne.

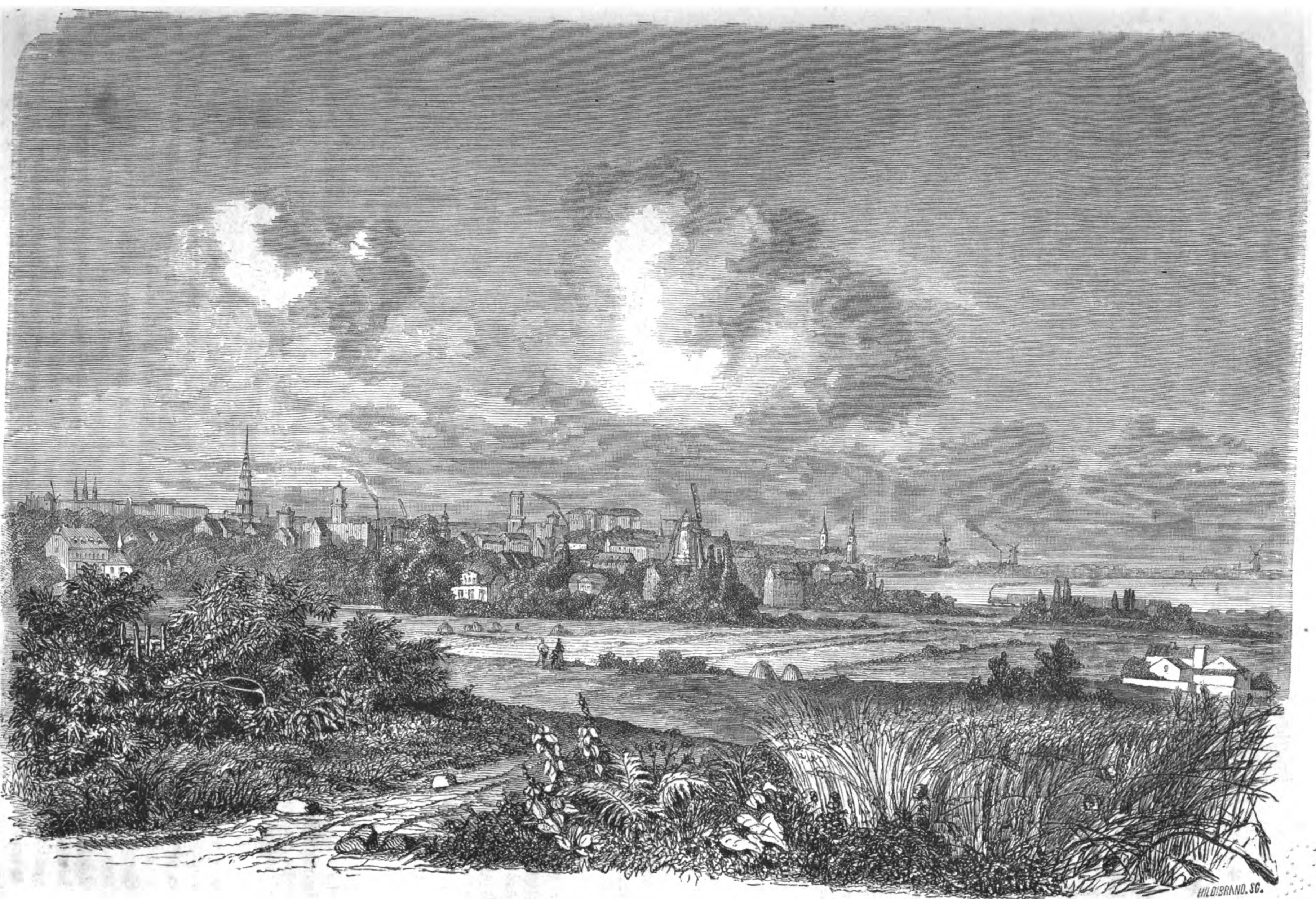
De toutes les villes, l'une des plus heureusement assises, à portée de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, c'est Constantinople.

Une autre ville privilégiée, c'est Copenhague. Copenhague est situé, providentiellement aussi, non plus sur un Sund d'Orient, mais sur un Sund septentrional, au bord



Chevet de la cathédrale de Röskilde. — Dessin de Thérond.

de la Baltique. Le monde de l'Ionie et de l'Égypte, le monde de la Grèce et de l'Italie, le monde de la France, tous ces mondes du Midi sont finis déjà. Le monde de l'Angleterre est dépassé. Le monde scandinave, ce monde des Edda va commencer et s'étendre dans des zones de vapeurs jusqu'à l'Islande. Copenhague est un centre pour tous ces gouffres et tous ces génies : il serait même la capitale géographiquement nécessaire d'une Scandinavie future, la capitale qui souderait le mieux les trois États, si jamais leur unification s'accomplissait. Là, dans Copenhague, les cigognes et les cygnes, les hêtres et les sapins, les vaisseaux et les pavillons de tous les peuples, les chants des scaldes, les sagas et les ruhnes, les lacs et la mer vous enveloppent. Vous voyez tout cela du haut de la tour de Christian IV. Vous êtes ravi par le ciel, par la terre, par la navigation, par tous les souve-



Vue générale de Copenhague. — Dessin de Guiaud.

nirs et toutes les divinations de l'histoire, par les aspects nouveaux de la nature, de l'art et de l'homme.

Les femmes et les hommes, comme en Fionie et dans les îles, ont en général les cheveux blonds et les yeux bleus. Les foules se pressent dans les rues. Les marchés, les places, les remparts sont envahis par une multitude toujours croissante.

Les maisons dans tous les quartiers sont admirables. Il y en a de gothiques, il y en a de modernes. Elles sont bâties de briques danoises ou de pierres transportées d'Allemagne. Elles ont presque toutes la couleur rouge de la tuile ou une teinte olivâtre que l'on aime en Danemark.

Deux canaux d'eau douce coulent parallèlement aux remparts et enserrent la ville de leurs doubles replis. Ils communiquent aux ports, et, entre leurs rives, les navires se dirigent à volonté le long des quais vers les magasins. Chaque magasin a une grande porte à deux battants sur le canal. C'est par cette porte que se débarquent les marchandises, ce qui donne par toute la ville une accélération de mouvement à la fois très-utile et très-pittoresque.

Dès quatre heures, un peu avant l'aube, j'ai entendu avec un singulier plaisir le chant des veilleurs de nuit. Ils se correspondent de quartier en quartier, et, de ma chambre, je distingue trois de ces crieurs tutélaires. Ils me rappellent le veilleur de Glorup, un musicien rustique de Fionie.

Mon appartement est en face de Christiansborg, le vaste palais du roi et de la diète. De mon balcon, j'ai considéré devant moi le château et la chapelle, le musée de Thorwaldsen qui y touche, et le grand bâtiment rouge où résident plusieurs ministères, entre autres celui de la guerre. A ma droite, s'étend le marché d'Amac et s'élève la maison dite de Divecke; à ma gauche, se développe la principale façade de la bourse. Je l'aperçois à travers les cordages des navires qui se balancent sur le canal au-dessous de mes fenêtres.

Je suis descendu afin d'examiner successivement et de près ces monuments.

Le marché d'Amac m'a amusé un instant. C'est là que les habitants de l'île de ce nom arrivent par des chars à deux chevaux, et vendent, du haut de ces chars, leurs fruits et leurs légumes.

La maison qu'une tradition douteuse attribue à Divecke intéresse par ses ornements gothiques et par le souvenir de cette jolie fille d'un aubergiste de Hollande devenue la favorite d'un roi. Sa vie fut un éclair entre les deux orages de cruauté et de vice que résument les noms de sa mère Siegbrit et de son amant Christian II.

Christiansborg est un palais immense, colossal. Ce fut Christian VI qui le construisit à force de millions, de bras et de temps. Trois mille ouvriers travaillèrent à ce château pendant six années. Il fut dévoré en quelques heures par un incendie et rebâti sur les mêmes plans par Frédéric VI. Le musée de Thorwaldsen est rattaché aux flancs du palais comme une barque à un vaisseau gigantesque. Mais la barque n'a pas moins de prestige que le vaisseau; car si lui porte la royauté de la naissance, c'est elle qui porte la royauté du génie.

La bourse est à une centaine de pas de Christiansborg et du musée de Thorwaldsen. Elle me paraît un des plus beaux monuments de Copenhague. Elle regarde l'église de la marine et elle élance au-dessus des navires du canal sa flèche très-originale, faite de quatre serpents tordus de la tête à la queue en spirale.

J'ai terminé mon exploration par la tour Saint-Nicolas, *Nicolai Taarn*: Cette tour, reste d'une église mitraillée et détruite par les Anglais, en 1807, est de forme carrée et de couleur rouge. Je ne saurais jamais dire assez combien, avec ses balcons, ses balustrades et ses teintes diverses, elle me plaît de loin et combien elle est pittoresque dans toutes les perspectives.

Après midi, M. de Moltke et moi, nous avons été dans le faubourg du Nord aux trois lacs qui suffiraient à une autre ville, mais Copenhague a la mer par surcroît. A dix minutes des lacs, nous avons visité dans une serre le grand lis des eaux, le vandillien. La fleur, blanche un jour, rouge le lendemain, est adorable. Les feuilles, de dix-huit pieds de circonférence, ont en dessous un réseau de racines inextricables. Cette plante, colossale comme le lotus du Gange, est entretenue dans un bassin ovale. Un grain acheté en Angleterre, cultivé dans cette serre à vingt et un degrés et dans ce bassin à vingt-sept degrés de chaleur, n'a pas mis plus de six mois pour s'épanouir en ce magnifique nénufar.

J'ai voulu voir l'hôtel de ville. Ce n'est plus celui de Christian IV; c'est celui des bourgeois de Copenhague qui l'ont bâti sur les ruines de l'ancien. Cet hôtel de ville est bien un édifice municipal, plus solide qu'élégant. L'inscription qui le décore m'a semblé digne d'être conservée :

My Lov skal
Man Land bigge.

« C'est sur la loi qu'il faut fonder le pays. »

L'église Saint-Pierre (sancte Peters) et son clocher méritent l'attention du voyageur. La cathédrale, appelée l'église Notre-Dame (Früe kirke), la mérite encore plus, à cause des œuvres que Thorwaldsen lui a consacrées. Ces œuvres sont capitales : sur le fronton, c'est saint Jean-Baptiste prêchant le peuple; et, dans l'intérieur, c'est le Christ avec les douze apôtres. De tels travaux, fussent-ils les seuls d'un autre artiste, suffiraient à son immortalité; mais Thorwaldsen créait sans cesse et disait : « A moins des travaux d'Hercule, je ne serai jamais content. »

La flèche de la cathédrale était fort belle avant 1807. Nelson la démolit, à cette date, avec sa mitraille anglaise.

L'université se recueille à côté de l'église. Cette université de Copenhague a une grande puissance, une grande richesse, un grand niveau de science et d'intelligence. Elle a beaucoup de professeurs distingués; quelques-uns ont un talent supérieur

Que l'université se défende de dégénérer en coterie,

ce qui serait un écueil. Tout en maintenant les règles, elle doit faire une large part à l'inspiration individuelle. Son rôle est d'affranchir, non d'opprimer.

Fondée par Christian Ier, dans le quinzième siècle, elle fut dotée magnifiquement par Christian III. Elle est, par ce prince, fille de la réforme luthérienne. Elle n'a pas cessé d'être la pépinière de tous les hommes éminents ou utiles du pays, des ministres et des ambassadeurs, comme des avocats, des pasteurs, des juges, des ingénieurs et des médecins. Il n'y a que les marins et les soldats qui aient des écoles spéciales, distinctes de l'université.

Indépendamment de son enseignement, prospèrent des instruments accessoires de civilisation, et principalement les bibliothèques et les musées.

Il y a trois bibliothèques publiques à Copenhague : la bibliothèque léguée par le général Classen, la bibliothèque de l'université elle-même et la bibliothèque du roi. La bibliothèque du roi est la plus intéressante et la plus nombreuse. Elle contient près de cinq cent mille volumes avec beaucoup de manuscrits, soit islandais, soit orientaux. C'est là qu'on peut toucher les Edda, et qu'on se sent enveloppé du monde mystérieux des épopées, des sagas et des ruines. J'ai remarqué deux dames allemandes fort belles, à qui le cœur battait devant cette science comme il bat à d'autres dans l'amour. Je ne blâme pas ces voyageuses que j'ai aperçues plus froides à travers les galeries de Christiansborg et de l'hôtel Moltke; non, malgré leur indifférence pour l'art, je ne les blâme pas de leur enthousiasme d'érudition. Car l'érudition, à la bibliothèque du roi, possède des monuments énigmatiques et grandioses qui font de la philologie primitive une poésie.

Le musée ethnographique, dont MM. Thomsen et Worsaae sont les directeurs, est universel. Il contient les costumes, les ustensiles, les industries, les inventions de tous les temps, de tous les pays et de tous les degrés de culture intellectuelle parmi les peuples. Il y a là des tentes de peaux de phoque à l'usage des Groënlandais, des traîneaux sur lesquels ils chargent leurs pirogues et les transportent parmi les glaces. Il y a là des idoles de toutes les latitudes et de toutes les superstitions; des cornemuses faites de dents d'éléphant, des carquois de flèches empoisonnées, des toques ornées de plumes et d'herbes marines, des colliers de pierres précieuses, des boucliers en cuir de bœuf que ni sabre, ni balles ne peuvent pénétrer, des lances dont chaque clou annonce la mort d'un ennemi. Il y a là des coupes de porcelaine emboîtées dans des tissus de bambou, des tasses de la Chine montées sur diamants, des cordes de papier infrangibles et des yatagans à lames d'acier, à fourreaux ciselés. Il y a là des pagodes des dieux de l'Inde et de la Chine, des amulettes innombrables; mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux, ce sont des dentelles à guirlandes de roses entremêlées avec les fibres de l'ananas.

Le même édifice contient le musée des antiquaires du Nord, où les trois âges de pierre, de bronze et de fer étalent leurs massues, leurs haches, leurs scies, leurs couteaux, leurs glaives, leurs statuettes, leurs monnaies, leurs médailles, leurs bracelets, avec des emblèmes ruhniques. Les colliers d'or battu fouillés et découverts, non loin du château de Broholm, en Fionie, étonnent par leur pesanteur et leur pureté.

Toutes ces collections, confiées à de savants hommes, dont la complaisance égale le mérite, sont destinées à s'accroître et à développer dans des sphères nouvelles la chronologie, la géographie, l'histoire, la philosophie, toutes les facultés de l'esprit humain.

VI

L'île d'Amac. — L'église du Sauveur. — La Tour ronde. — Finn Magnussen. — Résidences royales. — Rosemborg et Frédériksberg.

Nous avons ajourné Charlottenbourg. J'ai préféré l'île d'Amac.

Le ciel est si beau, la mer est si bleue! Un faible bras de cette mer nous sépare d'Amac; mais l'île est reliée à Copenhague par deux ponts jetés sur ce détroit. Nous sommes descendus jusqu'à la porte du Sud. Nous avons franchi l'un des ponts et nous nous sommes trouvés au milieu d'une population nouvelle. Ce n'était plus l'île de Séeland, la plus grande île du royaume; c'en était presque la plus petite; c'était l'île d'Amac. Nous avons parcouru cette oasis potagère de la Baltique dont la longueur n'a pas deux lieues de France. Amac est peuplée d'une colonie flamande depuis l'année 1515. A cette époque, Christian II régnait. Il avait épousé Élisabeth, sœur de Charles-Quint. La princesse était gourmande comme son frère, et très-délicate sur la table. Elle parla si bien à Christian du beurre, du fromage et des légumes de la Frise, que le roi se décida sans peine à mander de cette contrée une légion agricole. Il installa ces Frisons dans l'île d'Amac et ils tinrent tout ce que la reine avait promis. Ce sont leurs descendants qui possèdent encore Amac et qui passent avec bonhomie sur leurs chars à deux chevaux en allant à Copenhague. Bien qu'ils aient contracté plus d'une alliance danoise, ils sont restés une race distincte, et leur langue est le hollandais, altéré néanmoins de séelandais et d'allemand.

Cette île est un Éden rustique.

Elle est d'une plus grande fertilité que la Séeland et que la Fionie, ce qui est beaucoup dire. Amac peu être regardée comme un jardin; c'est le jardin de Copenhague. Les légumes et les fruits de l'île champêtre sont magnifiques au marché de la capitale; mais il faut les voir avant qu'ils aient été coupés et cueillis. L'île est couverte de jolies fermes, de travailleurs et de travailleuses. Les vaches mugissent dans les pacages, et les jeunes filles chantent en fanant les foins que leurs pères et leurs frères fauchent. Tandis que la mer dont elle est entourée est d'azur, l'île est d'émeraude. Elle a plusieurs villages et deux églises, Frédérikskirke et Frelserenskirke. Nous avions examiné Frédérikskirke après être entrés dans l'île par le premier pont; avant d'en sortir par le second, nous nous sommes arrêtés

longtemps devant Frelserenskirke. Elle s'élance au-dessus de Christianhawn et de toute l'île d'Amac, cette église ravissante, un bijou de roi, un sanctuaire de peuple.

L'église de Frelserens (ou du Saint-Sauveur est un chef-d'œuvre de piété et d'architecture, un Parthénon lyrique. Le clocher est incomparable de légèreté, de grâce et d'essor. Le génie moresque et scandinave de Christian IV est empreint là, non moins que dans les châteaux de Rosenborg et de Frédériksborg. L'influence de ce roi architecte, marin, général, législateur et voluptueux, le plus grand roi de toutes les dynasties danoises, se marque jusque dans les monuments qu'il n'a pas achevés. Ceux mêmes qu'il n'a pas bâtis, il les a inspirés à coup sûr. Il a formé le goût de sa nation, qu'il a illustrées par toutes les gloires.



Rue du marché d'Amac et maison dite de Divecke. — Dessin de Thérond.

Nous avons repassé le second pont d'Amac et nous sommes rentrés à Copenhague. Nous avons côtoyé les remparts qui entourent la ville. Ils sont cernés d'un double canal. Copenhague est situé sur un marais. L'eau y est à peu de profondeur; elle alimente le double canal parallèle aux bastions. Les lacs de la porte

du Nord alimentent aussi les canaux, de telle sorte que les canaux ne viennent pas de la mer, comme un voyageur l'a écrit; ils y vont.

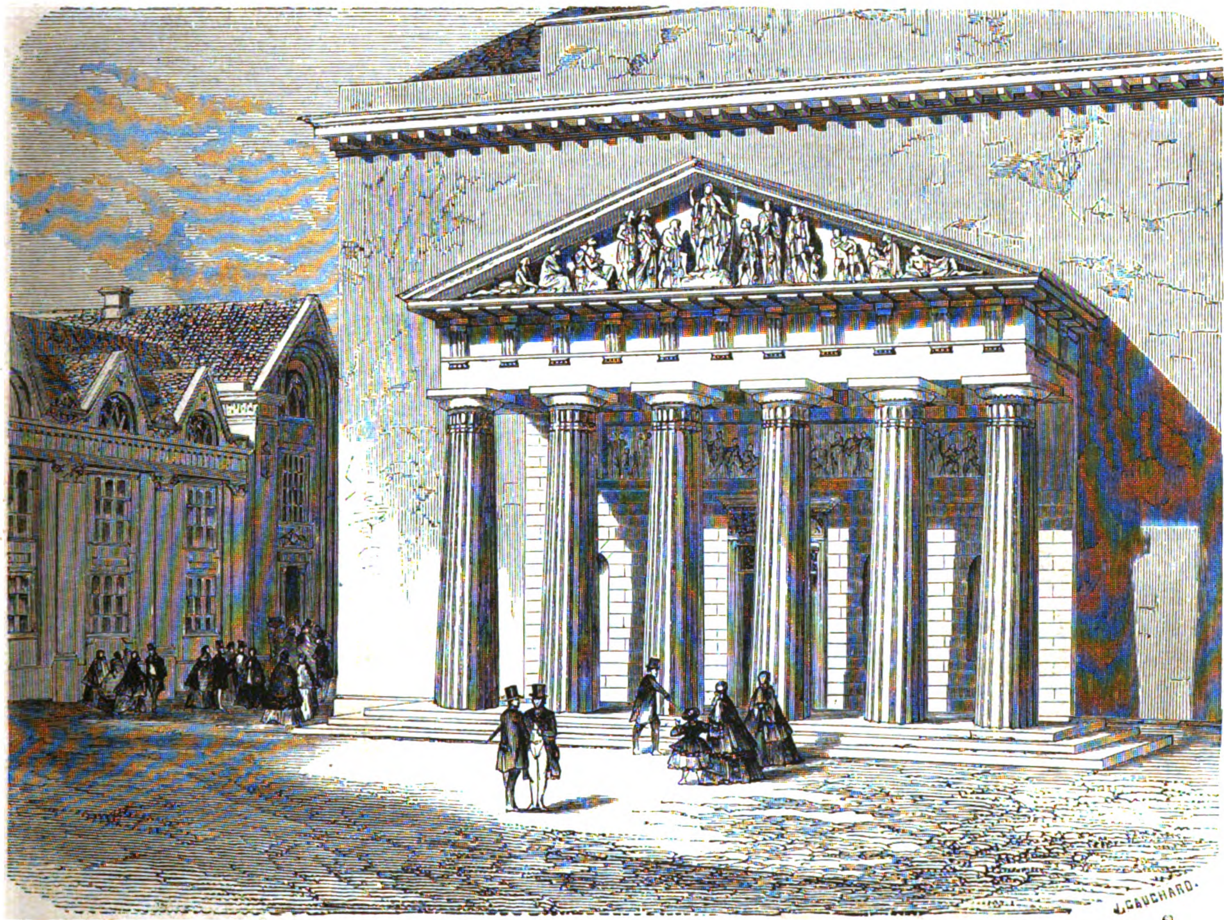
Nous y avons été aussi à la mer, et nous avons poussé jusqu'à la *Longue ligne*, une promenade au bord du Sund, l'une des plus belles de l'Europe.

Nous sommes revenus par la citadelle, que les deux canaux de Copenhague enveloppent. Nous avons traversé quatre ponts et deux portes. La citadelle est au centre. Elle est sinistre entre ses casernes.

J'ai pensé à Struensée et à Brandt. C'est là qu'ils ont été captifs tous deux, et c'est près de là, à la porte de l'Est, que leurs têtes sont tombées du même billot!

Il est trois monuments que je n'ai pas encore nommés et qui me captivaient comme des personnes. Une fois sous leur charme, je ne pouvais plus m'en détacher. Ces monuments sont la Tour ronde, le château de Rosenborg et le château de Frédériksborg.

J'ai monté souvent à pied la Tour ronde (rùnde Taarn), cette tour colossale sans escalier que le plus grand des empereurs de Russie montait au trot en voiture. L'aspect extérieur de cette tour avec ses fenêtres cintrées est très-mystérieux. Ce monument se relie à l'église de la Trinité. Il est d'une surprenante singularité et n'a nulle part son semblable. Bâti par Christian IV, il a été foulé et fouillé par le plus illustre des czars. J'ai considéré une à une les pierres où les serpents entrelacés et les lions fabuleux s'incrustent au milieu d'un alphabet primitif. Il y a là des inscriptions elliptiques, abrégées non-seulement dans la phrase mais dans le mot, et ces inscriptions sont tracées dans la langue des Edda. Cette langue, le norsk, est l'idiome primordial des races scandinaves venues d'Asie. Cet idiome éveilla d'abord les échos de l'Islande au huitième siècle, lorsque Naddoc, un pirate norvégien, aborda l'île inconnue. Au neuvième siècle, deux nobles Danois, Ingulf et Hiorleif, sous le règne d'Érik l'Enfant, plantèrent aussi leur bannière en Islande. Cette terre de l'Hécla, où les sources chaudes bouillonnent sous la glace, où le feu éclate sous les neiges éternelles, cette terre volcanique et formidable plut aux aventuriers et aux proscrits de Séeland. Ils s'y établirent avec une colonie de femmes, de guerriers, d'ouvriers et de prêtres. Or, tandis que le norsk, la religion et les traditions communes aux Danois, aux Norvégiens et aux Suédois, s'altéraient en Europe, au contact de l'Allemagne et des nations du Midi, le dialecte sacré avec tout ce qu'il contenait se conservait en Amérique, dans cette Islande lointaine, une autre partie qui touche au Groënland. Et voilà comment l'âme orientale des peuples scandinaves sort chaque jour des brumes du nouveau monde, comment l'Islande avec son vieux

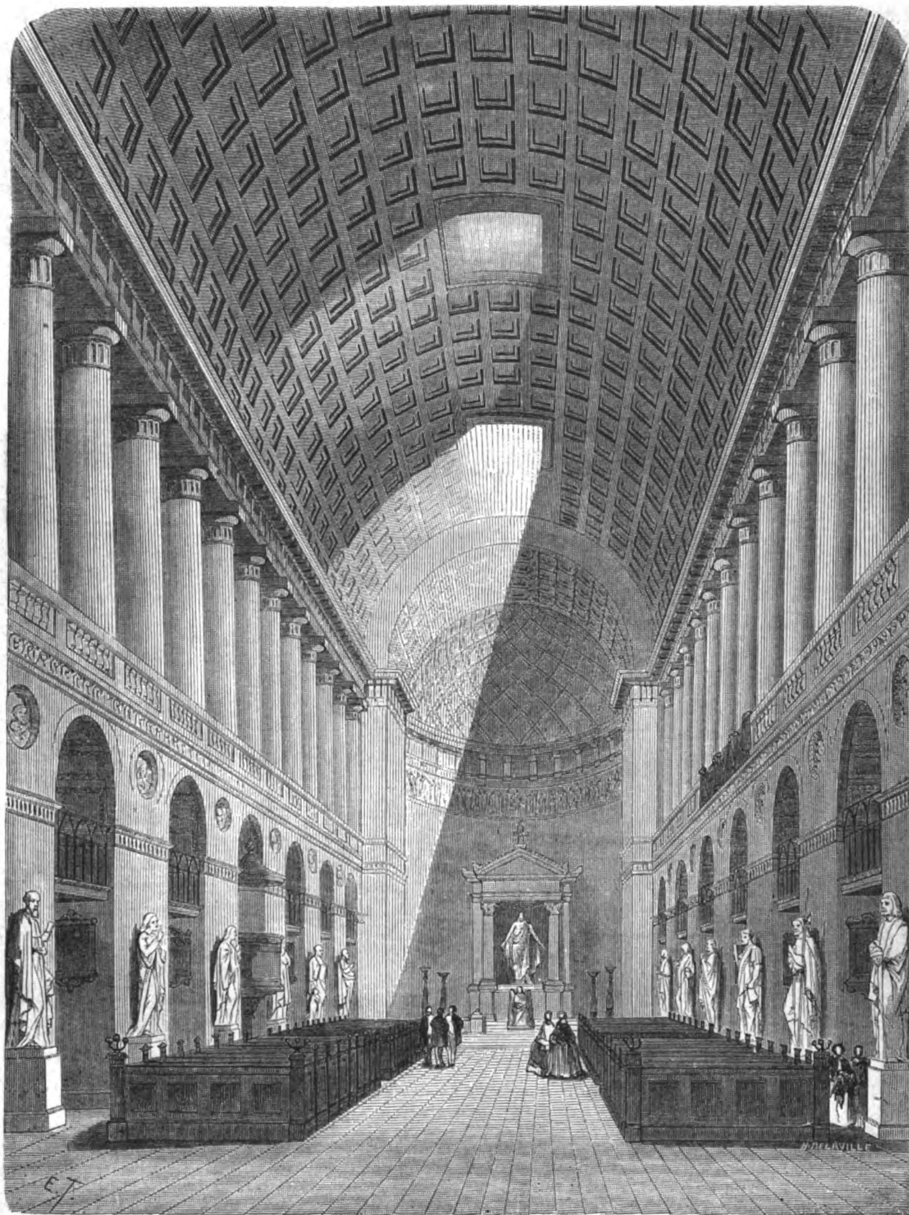


Portail de l'église Notre-Dame, à Copenhague. — Dessin de Thérond.

norsk révèle les arcanes, sans elle indéchiffrables, des civilisations antérieures les plus reculées.

Finn Magnussen, dont le berceau est l'Islande, lisait les ruhnes les plus obscures et les plus antiques. Ses disciples continueront sa tâche. Les pierres mêmes de la Tour ronde seront pénétrées. Elles sont l'étrange avenue de la bibliothèque de l'université, et la tour de Christian IV, aux assises colossales, à l'originalité massive, abrite, avec une majesté vénérable, ces énigmes granitiques. Plus d'une fois, soit en m'approchant, soit en m'éloignant, j'ai aperçu à la cime de cette tour des ruhnes une cigogne, pareille à un hiéroglyphe vivant. Elle se dessinait dans le ciel bleu. C'était beau comme un ibis sur une pyramide des pharaons!

Je n'omettrai pas Rosenborg, un château danois et arabe, le Marly capricieux de Christian IV dont Frédériksborg était le Versailles vénitien. Rien n'est étonnant comme la fantaisie architecturale du plus glorieux prince de la dynastie d'Oldenbourg. Christian IV, cet émule de Gustave-Adolphe, ce héros de terre et de mer, cet ennemi de la maison d'Autriche, soit de la branche allemande, soit de la branche espagnole, cet adversaire de Wallenstein et de Tilly dans la guerre de Trente ans, ce défenseur de la réforme, cet amiral, ce capitaine, ce politique et cet amant, était un poëte en pierres vives. Son imagination fleurissait en palais, en chapelles, en théâtres, qu'il colorait des lueurs de l'Orient et d'aurores boréales. Par un hasard extraordinaire, ce rude soldat était de Bagdad autant que de Séeland. C'était un calife de la Baltique.

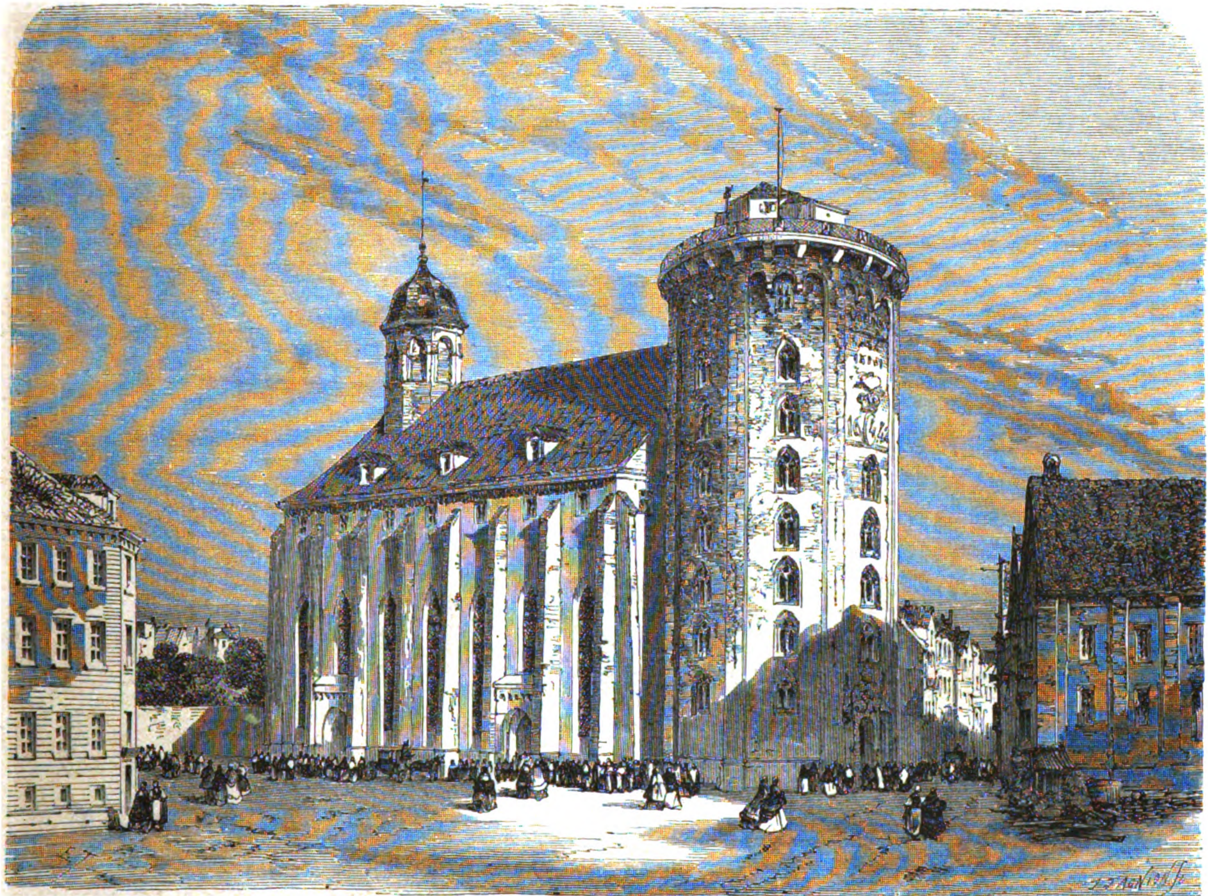


Intérieur de l'église Notre-Dame, à Copenhague. — Dessin de Thérond.

Rosenborg, son chef-d'œuvre à l'égale de Frédériksborg, s'élève à peu de distance de la Tour ronde. C'est

un château des fées du Nord. Il est entouré d'eau et de jardins. Ses avenues et ses façades sont enchantées. Il renferme, salle par salle, les reliques de tous les rois qui se sont succédé sur le trône, depuis Christian IV jusqu'à Frédéric VII.

Toutes les salles sont intéressantes. Ici, ce sont les plafonds sculptés de Frédéric III, sa selle incrustée de perles fines, de diamants, de rubis et de saphirs; là, ce sont les tapisseries, les glaces, les épinettes, les armes de Christian V. Ailleurs, ce sont les écrans, les fauteuils, les tables, les armoires, les pelles, les pincettes et les chenets d'argent massifs de Frédéric IV, ses buffets en or et en vermeil, ses lustres de cristal de roche, ses porcelaines de Saxe et toutes ses verreries étincelantes. Le trésor de métaux travaillés de Rosenborg est immense : il surpasse de beaucoup le trésor des cristaux de Venise, envoyés pourtant au nombre de huit cents par un seul doge à Frédéric IV. Ces cristaux précieux, coupes, glaces, plats taillés et ciselés, sont soutenus sur des rayons à belles cariatides. Tant de richesses accumulées par la dynastie d'Oldenbourg dans un de ses palais, transformé en musée et en écrin, paraissent moins fabuleuses à ceux qui, comme moi, ont constaté des richesses analogues chez de simples grands seigneurs. Les aristocraties sont filles du temps, et ces entassements prodigieux d'opulence s'expliquent par les prospérités héréditaires d'une suite de générations. Chaque illustre famille est, elle aussi, une dynastie qui se maintient à peu près dans une harmonie perpétuelle avec la suprême dynastie, la dynastie royale.



La Tour ronde, à Copenhague. — Dessin de Thérond.

Une carabine fut conservée dans la salle des cristaux de Rosenborg par Christian VI, dont on peut mesurer la coupe de chasse qui contenait deux bouteilles et qu'il vidait d'un trait comme un Niebelung. Son verre ordinaire absorbait une bouteille. Ce roi bachique était galant. Sa femme Sophie-Madeleine ayant tué un cerf, il suspendit le bois du cerf près de la carabine. Christian célébra l'exploit de la reine avec enthousiasme. Il commanda des vers en l'honneur de cet exploit, il but sa grande coupe pleine de vin du Rhin à la Diane de la Séeland, dont il consacra la carabine, et il bâtit à la place même où le cerf était tombé, un château ruiné aujourd'hui : le château d'Hirschholm!

J'ai terminé ma visite au château de Rosenborg par la salle des chevaliers, qui forme le second étage. Le rez-de-chaussée et le premier sont admirables. La salle des chevaliers ne l'est pas moins. C'est la galerie des fêtes et du couronnement des rois. Elle est meublée grandiosement. Partout des tentures dignes des Gobelins, des tapis persans, des candélabres et des consoles magnifiques. Le trône est entouré de trois lions d'argent qui représentent les deux Belts et le Sund; ces

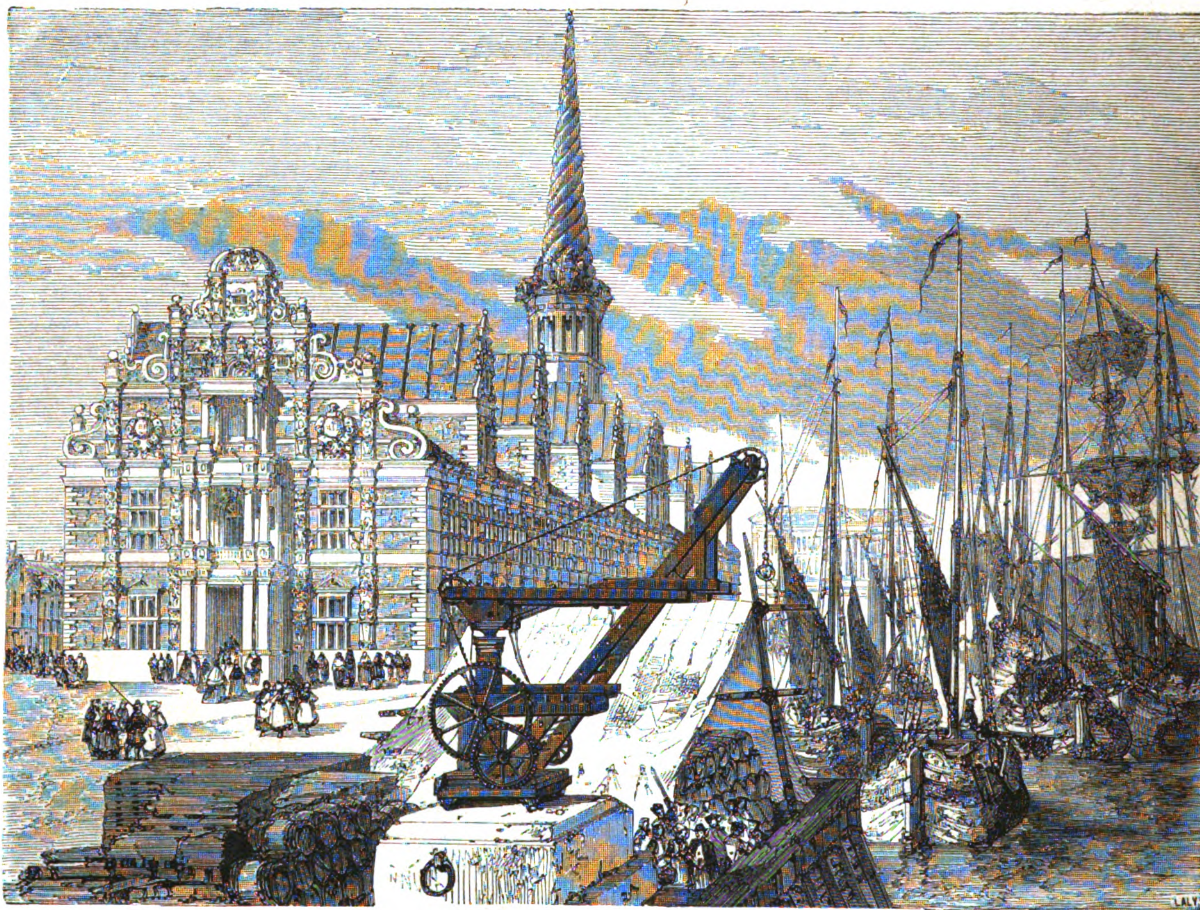
lions sont les armoiries du Danemark. Ils m'ont, je crois, menacé de leurs griffes, ces terribles emblèmes des trois grands détroits que j'ai traversés si souvent. J'ai connu de près le petit Belt, et le grand Belt, et le Sund. J'ai entendu leurs rugissements, j'ai vu leur écume, et j'ai senti au visage les frémissements de leurs crinières ruisselantes de lumière et d'eau.

Frédériksborg mérite cependant d'être admiré après Rosenborg, non pas à cause du château qui néanmoins est agréable, mais à cause des jardins, dont les sentiers et les canaux courent le long des pelouses fuyantes sous les grands arbres.

Là j'ai recueilli l'impression de Frédéric VI, une impression toute chaude, malgré la mort. C'est dans ces allées et sur ces eaux que le fils de Mathilde communiquait avec le peuple dont il était adoré et se promenait au milieu de la foule attendrie.

La mère de Frédéric, Caroline-Mathilde, avait habité ce château, ce qui le rendait cher au roi. La pierre à deux degrés sur laquelle, aidée de Struensée, Mathilde montait pour enjamber son cheval, à la manière d'un homme, cette pierre est encore là. Frédéric VI, un jour, versa des larmes en la regardant. Il ordonna d'en avoir soin, de la réparer, et de ne jamais la déplacer.

J'avoue que je me suis senti un penchant pour ce roi.



Bourse de Copenhague. — Dessin de Thérond.

Son caractère m'intéresse et ses malheurs précoces me touchent.

Frédéric VI était d'un aspect très-élégant. Il avait les yeux scrutateurs, le nez aquilin, la bouche franche, l'air brusque et bizarre. Ses reparties étaient imprévues. Au congrès de Vienne, l'empereur Alexandre, se félicitant de la sainte alliance des rois, disait avec une fatuité de czar et de pape :

« On a gagné tous les cœurs.

— Peut-être, répondit Frédéric VI, mais on n'a pas gagné une âme. »

Ce prince était bien un prince du Nord, un prince de Danemark. Il avait des habitudes familières et des goûts d'indépendance. Il était très-blond, délicat, frêle et rêveur. C'était un Hamlet de la réalité. On ne lui avait pas tué son père, mais on avait déshonoré, exilé sa mère, qu'on usa vite par la persécution et qu'on réduisit au désespoir. Frédéric, environné dans sa maison des ennemis de sa maison, dissimula longtemps, comme Hamlet, et, comme Hamlet, il eut son heure de vengeance. Seulement, il préserva son cerveau de la folie et ses mains ne furent point tachées de sang.

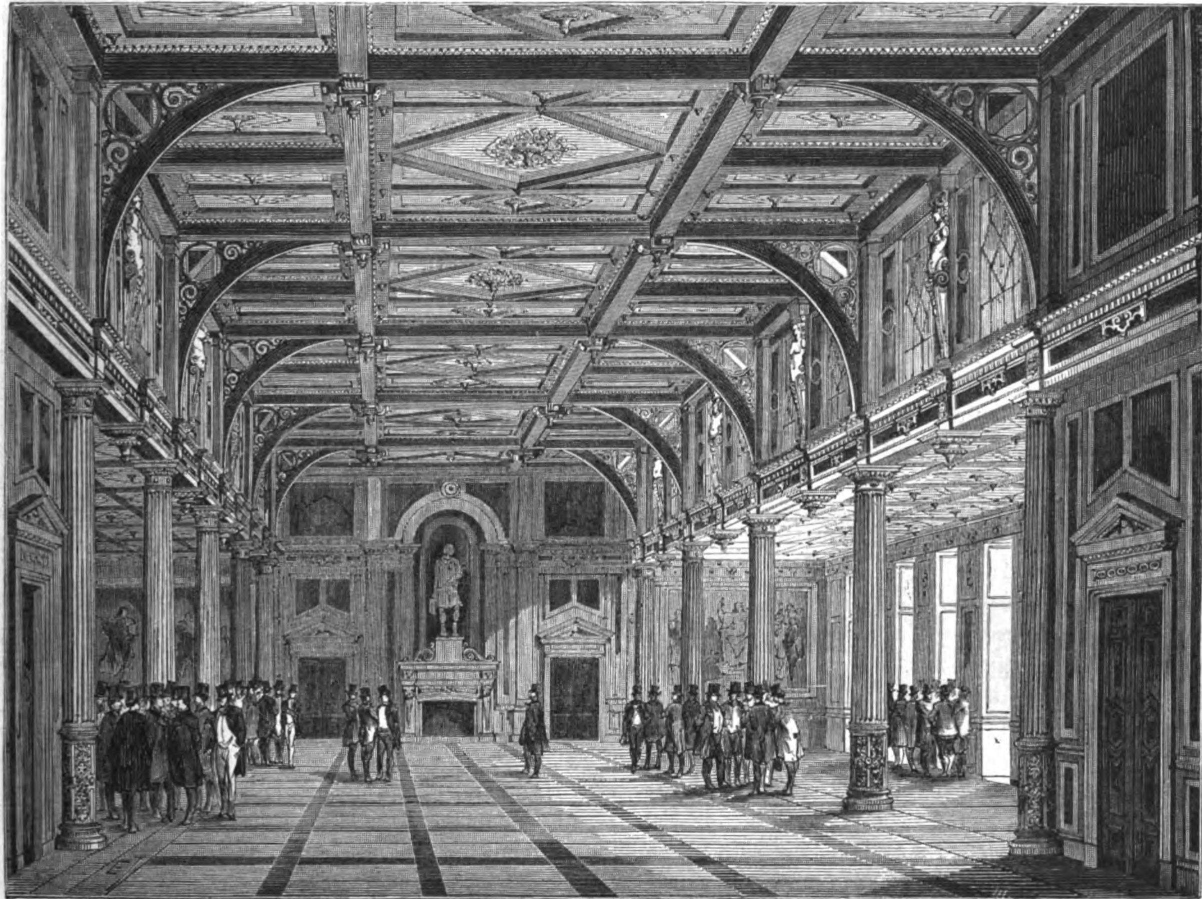
Tous les hivers, le bon Frédéric VI habitait Amalienborg; tous les étés, il habitait Frédériksborg. J'ai erré sur ses traces avec curiosité et avec intérêt. Un autre charme me retenait aussi à Frédériksborg : c'est

la terrasse du château, d'où l'on découvre Copenhague. De là j'ai pu embrasser dans leur ensemble la ville et les monuments que j'avais tant étudiés, rue par rue, édifice par édifice.

VII

Quelques hommes de Copenhague et du Danemark.
État social du pays.

J'ai retracé rapidement Copenhague, le Copenhague en pierre, le Copenhague babylonien; mais il faut dire aussi quelques mots du Copenhague des idées, du Copenhague intellectuel et politique, grand centre moral et intellectuel, qui a eu successivement pour représentants Tycho-Brahé, Römer, Holberg, Œlenschlæger et Thorwaldsen. Le physicien inventeur Œrsted, sans lequel nous n'aurions pas la télégraphie électrique; Finn Magnussen, le Creuzer de la Séeland; Rosevinge, l'un des initiateurs au droit septentrional; Rask, un philologue polyglotte, ont enseigné à Copenhague. Thomas Bartholin et Winslow, deux des plus grands anatomistes qui aient existé, et, entre eux, Stenon, un anatomiste aussi, et de plus, selon Deluc, *le premier vrai géologue*, appartiennent au Danemark. Malte-Brun, le géographe, y est né; Jean-Louis Heiberg vient d'y expirer, Heiberg dont le dernier ouvrage est : *Une âme*



Intérieur de la Bourse de Copenhague. — Dessin de Thérond.

après la mort, Heiberg qui avait créé le vaudeville satirique danois, comme Holberg avait créé la comédie danoise. D'autres poëtes que Heiberg, des poëtes et des écrivains bien divers, ont vécu ou vivent à Copenhague, à côté des artistes, dans une renommée nationale qui mériterait de devenir européenne. Je citerai Gundtvig, Hauch, Hertz, Christian Wintber, Holtz, Paludan Müller, parmi les hommes littéraires, et, parmi les hommes de la peinture et de la sculpture, Marstand, Exner, Frölich, Skaugaarg, Sonne et Bissen, l'élève de Thorwaldsen, un élève qui sera probablement un maître. Je me garderai bien de taire, soit Ingemann, le romancier historique, fixé désormais au bord du lac de Sorö, soit Simonsen, le coloriste original dont j'ai remarqué trois tableaux à Charlottenbourg et qui serait digne d'une biographie entière.

Je dois malheureusement me borner, et cependant je n'omettrai ni le professeur Hoyen, un grand critique d'art, dont la science est profonde et l'intelligence vaste, ni Jierichau, ni Melbye, un sculpteur et un peintre dont Copenhague a raison de s'enorgueillir, et qu'elle peut montrer à ses ennemis comme à ses amis, ni enfin Christian Winther, âme souple et pleine de contrastes. Il confine parfois à Alfred de Musset et souvent aussi à Théocrite. Il aime les champs, les pacages, les maisons couvertes de chaume, et la Bible du

paysan près du foyer et le nid de la cigogne sur le toit. Voilà ce qu'il aime, et il l'aime ici : car il est Danois jusque dans le cœur.

Paludan Müller est un vrai lyrique d'une fantaisie singulière. Holtz excelle dans la chanson martiale. Qui ne sait et ne scande par moments *le Petit trompette?* Holtz serait sans effort le Gleim du régiment, le Tyrtée du *Danebrock*.

Hertz doit être placé très-haut parmi les poëtes dramatiques et lyriques. Son style est accompli. Sa mère, avant d'accoucher, s'écria que l'appartement était en feu; on la calma en lui apprenant que ce feu était une illumination en faveur de la naissance d'un prince royal. Elle tira de cette circonstance un augure favorable qui est bien justifié.

Hauch est un très-grand écrivain. Il a réussi dans le drame. Il a traité aussi avec beaucoup de succès le roman historique et l'a marqué d'un cachet personnel.

Ingemann est le Walter Scott et le Perrault du Danemark. Les vieillards, les femmes, les jeunes filles le lisent et le relisent. Les enfants l'idolâtrent. Du continent et de toutes les îles de la patrie, les enfants se sont cotisés pour faire un présent à Ingemann. Ils lui ont acheté une corne d'or aussi haute que celles des buffles, aussi colossale que celles dont les vieux Scandinaves se servaient pour boire l'hydromel. Cette corne est sculptée et ciselée de petits bas-reliefs qui représentent les principales figures des ouvrages d'Ingemann. Le jour où une timide députation a offert cette coupe bizarre au poëte a été pour lui un beau jour. Des témoins mêmes ont partagé l'attendrissement d'Ingemann. Ils sont revenus enchantés de cette scène touchante de Sorö. Ils avaient trouvé Ingemann plus aimable, le lac plus riant et les arbres plus grandioses dans leur antiquité.


Château de Hardenberg, en Laaland. — Dessin de Thérond.

Aborder Gundtvig, c'est aborder la religion ellemême. Gundtvig est poëte aussi, mais il est par surcroît historien et théologien. Il a le don de l'infini. Après trois siècles, Luther a trouvé en Gundtvig un éloquent interprète et il en a été agrandi. Le Mélanchthon inspiré de nos jours a été le narrateur des temps primitifs et mythologiques du Danemark. Ce puissant réacteur contre la philosophie de la révolution française était un simple pasteur de paroisse; ce qui n'a pas été un obstacle à sa double influence sur le développement pieux et patriotique de son pays. La fortune lui est arrivée tard, et, en daignant l'accueillir, il a semblé accorder une faveur. A soixante-seize ans, il a épousé une très-grande dame éprise de son génie et de ses vertus. Il a plus de quatre-vingts ans aujourd'hui, sans cesser d'être jeune de la jeunesse immortelle. Gundtvig est un homme qui, s'il était plus connu, serait vénérable à toutes les nations autant qu'à sa patrie.

Finn Magnussen est célèbre à d'autres titres. Né en Islande, il a déchiffré les manuscrits islandais. Il était le Burnouf indigène du sanscrit scandinave. Il avait la clef des ruhnes et des traditions; sa mort a été une calamité européenne.

Il avait séjourné, ainsi que moi, au château de Glorup, avec Rask et avec les deux Œrsted.

Ces deux illustres Œrsted ne pouvaient vivre l'un sans l'autre. Le plus grand, le physicien, est le Newton du Danemark, dont le jurisconsulte a été le Papinien. Ils étaient aussi aimables dans le monde que féconds dans la solitude. Pour exprimer leur union fraternelle on les avait surnommés Castor et Pollux. Ils sont restés deux constellations du Danemark. Ils n'étaient en désaccord que sur la politique. Le physicien croyait au progrès que niait le jurisconsulte. Le premier se représentait l'esprit humain comme un fleuve qui avance toujours; le second comme un lac dont les mouvements alternatifs se brisent contre les bords dans une éternelle impuissance.

Il y a d'Œrsted le physicien, qui était l'homme de génie des deux, un mot charmant sur Rask: « Je l'envie, disait-il; moi, si je sors de la Séeland ou de la Fionie, je suis arrêté à chaque pas. Un aubergiste m'importune, un postillon m'embarrasse. Rask, lui, qui sait toutes les langues, tous les dialectes, tous les patois, pourrait partir de Copenhague et y revenir par le tour du monde. Non-seulement il se tirerait d'affaire partout, mais il en remontrerait sur sa route aux sauvages non moins qu'aux académiciens. Il rectifierait en se jouant les grammaires, les dictionnaires et les conversations. »

Je terminerai cette nomenclature par un des noms les plus populaires de la génération actuelle du Danemark, par le nom d'Andersen.

Rien n'est plus touchant que la biographie de cet écrivain. Il est né à Odensée d'un pauvre ouvrier. Il a été bercé dans une de ces petites maisons dont un pot de fleurs, un oiseau et un rayon égayent le dénûment. Quelquefois cependant, quoique rarement, ce dénûment devient de la misère. C'est ce qu'éprouva Andersen. Son père mourut. Sa mère manqua de pain. Il résolut de lui en trouver. Il alla glaner dans les champs. Les moissonneurs le chassèrent d'abord de la voix, puis avec le fouet. Le généreux enfant ne se découragea pas. La muse le conseilla. Il avait douze ans à peine. Il

eut la pensée de composer des poëmes qu'il récita aux paysans. Orphée rustique, il dompta ces barbares, il les émut, les attendrit. Ils lui permirent de glaner. Bien plus, ils lui firent eux-mêmes de frêles gerbes, afin qu'il pût les porter sans fatigue. Les jeunes filles y ajoutaient des bouquets de bluets et de coquelicots pour sa mère. Andersen était sauvé.

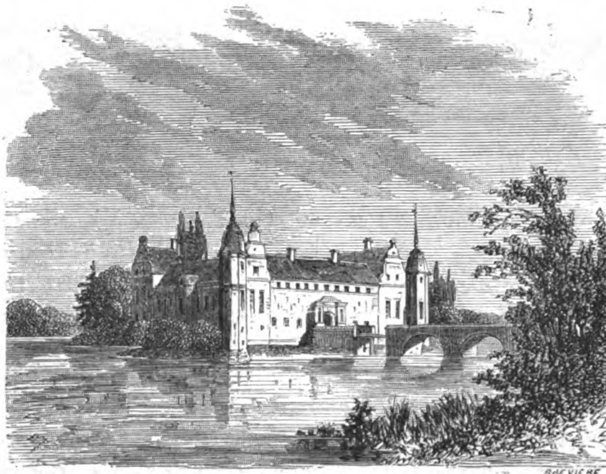
Il eut encore bien des traverses, mais il avait recours à la muse. La Providence se communiquait à lui sous cette forme et l'affranchissait par les chansons. Andersen est un conteur très-religieux, très-personnel et très-danois.

C'est ainsi qu'il pénétra dans les chaumières, dans les maisons, dans les châteaux et jusque dans les palais. Ce pauvre petit glaneur a fait de son nom modeste un nom glorieux. Il a eu des rois pour Mécènes et des princesses pour amies. Tout son peuple, le peuple de Danemark, est fier de lui et l'exalte, sur le continent non moins que dans les îles.



Château d'Egeskow, en Fionie. — Dessin de Thérond.

Pendant mon séjour à Copenhague, la diète s'est assemblée. Elle se compose de cent et un députés et de cinquante et un pairs, divisés en deux Chambres à Christianborg. Les orateurs parlent de leurs siéges, comme en Angleterre. Ils n'ont pas de tribune. Les députés sont nommés pour trois ans, les pairs pour huit. Ils reçoivent tous à peu près neuf francs par jour. Les membres de la chambre populaire sont nommés par le suffrage universel et direct; les membres de la Chambre haute sont nommés par le suffrage indirect à deux degrés. Aucun revenu n'est exigé des premiers, un revenu de trois mille cinq cents francs est exigé des seconds. Tous les citoyens, pères de famille, qui ne servent pas, qui savent lire et qui ont trente ans, sont électeurs.



Château de Lovenborg, en Séeland. — Dessin de Thérond.

La diète de Copenhague a sa part de souveraineté; ses votes sont indispensables à la création des lois. Il n'y a pour elle qu'un roi constitutionnel.

Les duchés de Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg ont chacun une diète particulière qui n'a d'autre droit que le droit de conseil. Là le roi est absolu.

Un conseil d'État, nommé pour huit ans, est de plus institué afin de veiller aux trois grands intérêts généraux du royaume et des duchés, à savoir : la flotte, l'armée et les affaires étrangères.

C'est dans ces limites et sur un terrain brûlant, mouvant, plein de mirages, que s'agitent les passions sociales.

Cette nation est monarchique de cœur. Le roi actuel, Frédéric VII, est très-aimé de l'ouvrier et du paysan. La bourgeoisie lui est dévouée. Personne n'oublie que la charte de liberté sous laquelle vit et prospère le Danemark est due au roi.

Toutes les classes sont puissantes : le peuple par le nombre et par l'aisance, la bourgeoisie par les lumières et par l'argent, la noblesse par l'éducation, par les manières, par la charité, par la propriété territoriale.

Si l'on remonte des chaumières du paysan et des maisons du citadin aux résidences seigneuriales des nobles, rien n'est plus pittoresque dans la géographie du Danemark et rien n'est plus grave dans sa politique.

Il y a au moins deux cents châteaux en Danemark. J'en ai admiré beaucoup. Il y en a d'imposants dans leur masse. Il y en a de charmants dans leur légèreté et dans leur fantaisie. Les uns sont environnés de murs crénelés, flanqués de tours solides; les autres sont dentelés d'ornements, décorés de cintres, d'ogives, d'échancrures, de galeries, de balcons, où l'imagination arabe et l'imagination écossaise se rencontrent avec le caprice scandinave. Il y a des châteaux qui sont des citadelles féodales, des donjons tristes, menaçants; d'autres sont des résidences de chasseurs au milieu des bois; d'autres des nids d'alcyons au bord de la mer; d'autres des palais vénitiens sur des lacs ou sur des étangs, dont les ponts ciselés se réfléchissent à la surface des vertes lagunes. D'autres, plus rares, sont des Rosenborgs privés où le goût le plus exquis, sans abdiquer le passé, l'a relié au présent par les miracles du bien-être moderne et par l'enchantement des arts.

Ces châteaux de barons ou de comtes, ou simplement de riches, ont une signification sociale et politique. Parfois des territoires vastes comme des petits royaumes s'y rattachent, et les nobles ont des possessions aussi étendues que des souverainetés.

Ici, c'est le baron Juel qui, de son château de Waldemar, règne en grand propriétaire sur l'île de Taasinge; là, c'est le comte Ahlefeldt Laürvigen qui, de son château de Taanehjoer, à Langeland, n'aperçoit en quelque sorte qu'une frontière à ses domaines, et c'est la Baltique. Ailleurs, c'est le comte Knuth, dans l'île de Laaland; le comte Daneskiold, dans l'île de Samsoë; le comte Guillaume Molke, à Bregentved; le comte Juell-Wind-Frys, le plus grand propriétaire, je crois, du Danemark, dans sa résidence de Frysenborg en Jutland. C'est le château de Gram en Slesvig; ce sont, en Séeland, les châteaux de Svaneholm, de Holmegaard, de Kongsdal, de Lystrup, de Ravnstrup, de Svenrtrup, de Nœsbyholm, de Gissefeldt, d'Adlersborg, de Borreby, de Lovenborg et de Holstenborg; en Fionie, c'est le fief de Moltkenbourg, dont Glorup n'est qu'une des terres et une des résidences; ce sont les châteaux de Skovsbo, de Ravnholt, d'Obœklunde, de Nakkebolle, de Hollufgaard, de Brahetrolleborg, d'Egeskow, de Likkesholm, de Holckenhavn, de Rigaard, et bien d'autres qui sont pour la plupart de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième, de 1550 à 1650. Ils symbolisent féodalement un immense espace du Danemark, qui renferme dix-huit comtés, quatorze baronnies et quarante-sept fiefs.

Les terres privilégiées sont inaliénables, substituées, impartageables, hors du droit commun des cadets, des créanciers et des autres propriétés.



Château de Likkesholm, en Fionie. — Dessin de Thérond.

Le Danemark, avec la plupart de ses châteaux de Séeland, de Fionie, de Jutland, de Slesvig, de Holstein, de Laüenbourg et des petites îles, est donc une contrée féodale comme l'Angleterre. La parole y est possible et la presse aussi. L'agriculture, le commerce, l'instruction, la marine y fleurissent à l'envi. La Suède, l'Allemagne, la Pologne et une grande partie de l'Europe sont encore modelées sur ce plan traditionnel. C'est un système très-logique, très-enraciné, très-fort par les coutumes, par le prestige des anciennes races, par les splendeurs, par les générosités et par l'exemple de l'Angleterre, qui est comme la clef de ce monde ancien.

Il vivra longtemps encore, mais il finira par crouler parce qu'au fond il est un privilége excessif.

Que l'on en soit heureux ou contristé, il faut le reconnaître, c'est la France qui est l'exemple du monde moderne, comme l'Angleterre l'est du monde ancien. La France ruine les majorats, elle protége les créanciers. Elle respecte plus l'équité que le nom. Elle a un petit article de son code civil plus terrible que toutes les lois agraires. Cet article, ce coin d'acier dans le système du moyen âge, c'est l'article qui brise le droit d'aînesse et qui garantit à tous les enfants une même part de propriété, comme la nature leur réserve une même part d'affection. Tel est le texte fatal aux aristocraties. Ce texte même fut pour la France plus qu'un texte : il fut une étincelle, et cette étincelle alluma l'incendie qui achève de consumer tout notre monde féodal.

DARGAUD.

(La fin à la prochaine livraison.)



Les pêcheurs danois. — Dessin inédit de Frölich.

VOYAGE EN DANEMARK,

PAR M. DARGAUD [1].

1860

(EXTRAITS.)

VIII

Klampenborg. — Mon hôte en ce lieu. — Le Danmann. — Skodsborg et Frédéric VII. — Le Sund et ses bords.

.... Les journées, les soirées et les nuits m'ont été bonnes à Copenhague. Tout germait, tout brillait, tout fleurissait pour moi dans une aurore boréale de l'âme.

Un jour, après avoir exploré le musée de Thorwaldsen, j'ai été dîner à Klampenborg, chez M. Harold de Moltke. J'ai vu le Sund après avoir vu le musée de Thorwaldsen. Deux grandes émotions en un jour! Le beau dans la nature repose du beau plastique et le surpasse; alors ce n'est plus l'homme qui est l'artiste, c'est Dieu.

J'ai pénétré par les taillis de Klampenborg dans la résidence de M. Harold de Moltke. J'ai franchi ce seuil riant où l'on sait si bien accueillir. M. Harold a appris à Glorup l'hospitalité, comme il y a, dès son enfance, appris l'honneur. Il vient d'épouser une personne accomplie de distinction et de grâce. Elle est aussi séduisante et modeste qu'il est brave et cordial. Ils habitent certainement l'un des plus magnifiques lieux du monde. Leur nid est suspendu sur les grandes eaux, sous un toit de jasmin et de roses. Un couple ravissant et une maison noyée de tous côtés dans les lianes, dans les arbres, dans les mélodies et dans les parfums, avec un jardin et des fenêtres sur la mer : c'est ce qui m'attendait. Là, tout est jeune. Une jeune villa, de jeunes voitures, de jeunes fleurs, de jeunes chiens, de jeunes chevaux, de jeunes serviteurs, un jeune amour, l'infini de la vie et du Sund devant soi : — voilà Klampenborg!

Avant dîner nous nous étions promenés pendant quatre heures au bord de la mer, de village en village de pêcheurs. Les filets étaient étendus entre les huttes. Les châteaux et les maisonnettes sortaient du milieu des verdures.

J'ai eu un hasard entre mille, un hasard d'horizon merveilleux.

La moitié du ciel était grise et la moitié du Sund de même couleur. Vingt-trois vaisseaux, les voiles déployées, naviguaient çà et là près d'un bateau à vapeur. Sept vaisseaux ont été, tout d'un coup, empourprés d'une lueur; c'était une lueur de soleil indescriptible. L'autre moitié du ciel et l'autre moitié du Sund étaient d'un bleu pur, le Sund plus bleu que le ciel. Ces deux spectacles, que j'embrassais d'un regard, étaient d'une religieuse solennité.

Après le dîner, nous nous sommes établis sur la terrasse, au-dessus de la mer argentée par la lune.

M. Harold m'a apporté des cigarettes et m'a pressé de m'envelopper de son manteau militaire contre l'humidité. Nous sommes restés là en contemplation devant le Sund blanchissant et agité, dont les vagues se brisaient à nos pieds dans un rhythme divin. En rentrant au salon, j'ai déposé le manteau et je me suis aperçu qu'il était troué de trois balles. M. Harold de Moltke, alors lieutenant de cavalerie, avait reçu ces balles dans une rencontre soudaine où, au lieu de se rendre, il résolut avec douze hommes de traverser un bataillon ennemi. « Mes amis, dit-il à ses soldats, avec une gaieté héroïque, vos manteaux sont mouillés par le brouillard, abattez-les sur le devant de vos selles et chargeons. Le feu de l'ennemi et la fumée de la poudre les sécheront. Culbutons le diable, de peur que le diable ne nous culbute. » Il dit et, piquant des deux, l'épée nue au poing, il se fraya un passage sanglant. M. Harold de Moltke était alors fiancé à celle qu'il a épousée depuis. Il devait donner sa démission de son grade. Par amour il l'eût fait, sans la guerre, mais la guerre étant proche, par courage il demeura à son poste. Il fit brillamment, contre nous, toute la campagne d'Italie. A Solferino, presqu'à la fin de la bataille, il eut une inspiration heureuse. Il avait fixé sur sa poitrine le portrait de sa fiancée : tout d'un coup il s'aperçoit qu'il ne l'a plus. Malgré la mitraille qui pleuvait, il regarde et voit étinceler, un peu à sa droite, la miniature qui s'était détachée de son sein. Sans descendre de cheval, il appuie sur un étrier, se penche et saisit le portrait. Il se relève. Un boulet avait passé tandis qu'il se baissait, et avait tué le uhlan qui était derrière lui.

A la paix de Villafranca, M. Harold de Moltke donna sa démission, qu'il avait ajournée à cause de la guerre. Il se maria et s'établit à Klampenborg. Il appartient maintenant à la garde de Frédéric VII. Quand il endossa son nouvel uniforme, son valet de chambre danois lui dit : « Je le brosserai avec plaisir cet uniforme-là Croyez-moi, monsieur le comte, il vaut mieux être capitaine chez nous que général à l'étranger. » Ce valet de chambre est né sur la terre de Glorup, dans une chaumière que je connais, à quelques minutes du Grand-Belt. Ce paysan, fils de paysan, a, comme ils l'ont tous, le sentiment danois, le patriotisme. Il est ce qu'on appelle

1. Suite et fin — Voy. pages 81 et 97.

ici : un *Danmann*, un homme danois. Eh bien, le Danmann avait raison. M. Harold a bien fait de quitter l'Autriche pour sa terre natale, et de s'abriter, après la tempête, dans son paradis de Klampenborg, où par les jours de beau temps le Sund est d'un bleu éclatant, le ciel est d'un bleu pâle; où le soir et la nuit, au clair de la lune, c'est le ciel qui est bleu foncé, tandis que le Sund est d'une blancheur de lis; où il y a enfin comme un hymne alternatif d'amour et de nature!

Une semaine à Klampenborg rafraîchit et féconde. Que de belles courses nous avons faites avec ou sans chevaux sur la route d'Elseneur! Cette route étonne, à chaque instant, par ses perspectives de terre et de mer. Quelquefois le Sund est infini, et quelquefois c'est la forêt; on est entre les deux. La forêt, par moments, pousse ses grands arbres jusque dans les eaux, et l'on entrevoit, à travers des encadrements successifs, le détroit toujours nouveau et toujours adorable.

Je me suis arrêté à deux maisons très-proches de la route et de la mer. Ces maisons, admirablement soignées, sont dans le grand parc. Des guérites rouges et allongées, qui tournent sur un pivot et qui préservent par cette rotation les sentinelles de tous les mauvais temps, se dressent devant les bâtiments de Skodsborg. Ce lieu est la résidence d'été du roi. Depuis l'incendie de Frédériksborg, il habite l'une de ces maisons. Frédéric VII a, de Skodsborg, la plus belle vue de son royaume. Il est très-sensible, dit-on, au paysage et à la nature. Il a du cœur et de l'esprit. Il est agréable de visage, et pour moi, qui ai réuni tant de portraits de son aïeul Christian IV, il lui ressemble beaucoup, quoique dans des proportions délicates et avec une nuance moins mâle.

Il faut tomber à genoux devant le Sund. C'est la mer dans toutes ses fougues, dans tous ses bruits; et c'est la terre, sur la côte de Séeland, la terre dans les miracles d'un paysage inépuisable en jardins, en palais, en maisons, en futaies gigantesques. — La terre et la mer donc étalent ici ce qu'elles ont de plus rustique, de plus aventureux, de plus divin. La terre est prodigue de bois où se jouent les brises, où courent les cerfs, et de pacages où paissent des milliers de vaches, jusqu'aux grèves du Sund; la mer porte des centaines de navires, les uns à l'ancre, les autres dans le vent, toutes voiles déployées. Je n'avais rien vu ni rien imaginé de pareil. L'une des trois ou quatre plus belles pages de la création a été tracée là, sans aucun doute. De Copenhague à Elseneur, la mer est aux autres mers ce qu'est le lac des Quatre-Cantons aux autres lacs.

Les circonvolutions, les détours, les méandres de rivages du Sund, les nuances de ses grandes eaux, les pentes et les ombres qui y conduisent, sont adorables. L'architecture des arbres par delà les prairies est merveilleuse. On dirait qu'un Phidias a élevé dans des proportions exquises des Parthénons de feuillage, des cités végétales, des édifices aériens, des balcons, des galeries, des terrasses, pour l'admiration de tous les vaisseaux du globe.

Les ondulations de la Séeland sont plus marquées le long du Sund que partout ailleurs. Là, elles se déroulent en mètres irréguliers, mais selon l'ordre secret et d'après les lois mystérieuses d'une prosodie éternelle. La vie de la terre et de la mer se développe ainsi, comme un double poëme dont les mouvements et les épisodes s'entre-croisent en plis de lames ou en plis de collines, dans un contraste saisissant et délicieux.

IX

Elseneur. — L'île d'Hveen. — Tycho-Brahé.

Le 6 octobre 1860, après la traversée du Sund depuis Copenhague, je saluais avec un enthousiasme profond la rade verte et les toits rouges d'Elseneur. Malgré la saison, le soleil était chaud et la température presque tiède. C'était en Danemark ma plus belle journée de nature, aussi belle, dans un autre ordre, que ma première journée de Seebül, en Suisse. Mon cœur était plein d'infini, et l'aspiration de ma poitrine était aussi puissante que celle de la mer, plus religieuse sans doute, plus religieuse de toute la distance d'une âme à un élément!

Nous avons exploré la capitale d'Hamlet, aux lueurs de Shakspeare plus encore qu'aux rayons du ciel. Nous avons choisi ensuite à Marienlyst, à vingt minutes d'Elseneur, un pavillon qui domine la mer. Nous nous y sommes installés. De là, je touche le Sund, dont je ne suis séparé que par un jardin et un pacage. Le Sund est sans bornes de Copenhague à Landskrona, puis il devient détroit, se rétrécissant insensiblement de la première pointe suédoise jusqu'à Elseneur et à Marienlyst, où il n'est plus qu'une sorte de canal des Dardanelles.

De la terrasse de notre pavillon de Marienlyst je compte trois cent dix vaisseaux. Les uns sont à l'ancre, les autres profitent du vent pour entrer dans le Cattégat. J'aperçois le château de Kronborg sur la rive danoise, et sur la rive suédoise la tour d'Helsingborg. C'est une féerie!

Nous avons loué une barque dans la rade d'Elseneur, et, par une mer d'azur sombre, telle que l'aimaient les pirates de l'Edda, nous avons gagné l'île d'Hveen. Elle appartient aujourd'hui à la Suède. Elle a deux villages, de belles prairies et de fertiles champs de seigle. Son charme, c'est d'avoir été le séjour de Tycho-Brahé. Quoiqu'il ne reste plus des demeures du grand astronome que de vulgaires décombres, à peine quelques pierres moussues, on ne peut sur cette île détacher son esprit du nom qui la rend à jamais célèbre.

Tycho-Brahé naquit en 1546, au manoir de Knudstorp, près d'Helsingborg, en Scanie, contrée qui était alors, comme la Norvége, une province du Danemark. Après une jeunesse très-orageuse, des duels, des démêlés avec sa famille patricienne, un mariage avec une paysanne, des voyages nombreux, des études profondes, Tycho-Brahé fut comblé de richesses par Frédéric II. Le roi lui donna l'île d'Hveen, mille écus de pension annuelle, un canonicat de deux mille écus à Röskilde, et cinq cent mille francs pour la construction d'un observatoire.

L'illustre Scanien, qui avait cultivé toutes les sciences, était surtout en effet un astronome. Il avait recueilli deux héritages de ses oncles, et il ajouta cinq cent mille francs aux munificences du roi pour élever dans l'île d'Hveen deux édifices dont il appela l'un Uranienbourg, le *château du ciel*, et l'autre Stiernberg, la *montagne des astres.*

Il vécut là vingt années en monarque. Ses sujets étaient ses nombreux élèves et les visiteurs nationaux et étrangers. Il offrait à tous l'hospitalité, et il les initiait à ses travaux gigantesques, dignes de son génie et de son siècle, le grand seizième siècle.

Brahé était un roi intellectuel. Les princes le comblaient d'hommages. Les vaisseaux débarquaient à son île tantôt un philosophe, tantôt un chimiste, tantôt un alchimiste, tantôt un grand capitaine. Une fois, c'était Ulric, duc de Mecklembourg; une autre fois, c'était Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel; une autre fois



Église de Saint-Sauveur (île d'Amac). — Dessin de Thérond.

encore, Sophie, reine de Danemark. En 1590, Jacques Ier, roi d'Écosse, fils de Marie Stuart, cingla de Copenhague à l'île d'Hveen. Il habita toute une semaine sous le toit d'Uranienbourg, fit de magnifiques présents à Tycho-Brahé, et composa des vers en son honneur. C'était l'astronome qui était le souverain, et le roi qui était le courtisan.

Christian IV vint aussi passer quelques jours à Stiernberg. Les bienveillances furent réciproques. Christian, qui était fort jeune, ôta de son cou une chaîne et la suspendit comme un gage de son admiration sur la poitrine de Tycho-Brahé. Malheureusement il ne fut pas sourd à la calomnie. Il laissa ses ministres dépouiller le grand astronome de ses pensions, de son canonicat et de son territoire. Le roi, dit-on, eut même l'impiété, après l'expatriation de Tycho-Brahé, d'accorder la pro-

priété de l'île d'Hveen à une maîtresse, qui fit raser les deux temples consacrés à la science.

Tycho-Brahé était l'homme de la postérité. Il était la plus vive lumière du Danemark. On pouvait craindre que la prévention de la cour et de Copenhague n'obscurcît longtemps cette lumière. Il suffit d'un nuage pour cacher un astre.

L'empereur Rodolphe II fut une providence pour Tycho-Brahé. Il lui fit bâtir un observatoire, il lui donna une de ses maisons princières, il lui assura une pension de trois mille ducats. Tycho-Brahé quitta le Danemark avec sa femme, ses enfants, ses élèves, ses serviteurs, et alla prendre possession de sa résidence de Bohême. Il laissa cet adieu en partant :

« Danemark, ma chère patrie, en quoi t'ai-je offensé? Mon seul crime est d'avoir agrandi ton nom ! »

Il continua ses travaux dans cet Uranienbourg continental que l'empereur lui avait disposé près de la ville



Tour du château de Frederiksborg. — Dessin de Therond.

de Prague. C'est là qu'il mourut en 1601. Son plus illustre disciple est Jean Keppler.

Malgré son opiniâtreté à combattre Copernic et Pythagore dans un but théologique, l'influence de Tycho-Brahé fut prodigieuse. Il secoua les esprits, il découvrit Mercure; il fit des observations nouvelles sur la théorie des comètes, de l'air, de la lumière, il composa un catalogue plus complet des étoiles fixes; il inventa et perfectionna des instruments dont la précision rendit tout facile ou du moins tout possible après lui. Ce qui lui manqua, ce ne fut pas le génie, ce fut l'héroïsme de l'innovation.

De mon fauteuil j'embrasse une mappemonde dépliée sur ma table. Les océans environnent la terre. Ces océans, Indien, Atlantique, Pacifique, ont leurs sentiers comme le sol ferme de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique

et de l'Amériqne. Les pêcheurs, les navigateurs ont été la plupart, à de certains degrés, des Colombs. Chacun a fait sa découverte. La science s'est peu à peu formulée; peu à peu la mer a eu ses historiens, ses géographes, ses guides. Il y a maintenant des cartes de la mer, des étapes, des haltes. A quelles magnifiques découvertes ne parviendrons-nous pas! Où s'arrêteront la boussole, la vapeur, le télégraphe électrique et le génie de l'homme!

Si je quittte mon fauteuil et cette mappemonde prophétique, j'aperçois de mon balcon le Danemark et la Suède, le Cattégat, le Sund, et sur le Sund deux à trois cent cinquante navires par jour. Il en passe par an, sous la terrasse où je suis, plus de quinze mille, diaprés des drapeaux de toutes les nations. Ces navires vont de la mer du Nord à la mer Baltique, ou de la Baltique à la mer du Nord. C'est un spectacle indescriptible. Le Sund est la grande route mouvante des peuples. Toutes les marines s'y rencontrent et s'y mêlent avec leurs bannières diverses.

Le portier majestueux de ce détroit est un général: c'est le gouverneur du château de Kronborg.

Le droit payé jadis au château de Kronborg par toutes les nations n'existe plus. Il était fondé sur ce que la forteresse était un fanal et un asile au besoin. Ce droit, fort contestable, et que le monde maritime pouvait abolir d'un mot, a été capitalisé. Chaque nation s'est rachetée de cet impôt par un sacrifice d'argent. L'Angleterre a tout payé d'une fois. La France, la Prusse, la Russie et les autres puissances s'acquitteront par annuités. C'est l'Amérique, ce sont les États-Unis qui ont provoqué et déterminé la solution de cette question du Sund.

X

Le château de Kronborg. — La légende d'Olger Danske. — Une maison de paysan. — Le vieillard, sa fille et son fils. — La ville d'Elseneur.

J'ai examiné pendant plusieurs heures le château de Kronborg. J'ai commencé par les souterrains extérieurs; je n'en ai rapporté qu'une légende, la plus populaire, il est vrai, de tout le Danemark. Cette légende est celle d'Olger Danske, l'Ogier de nos vieux romans. Je vais raconter ce géant, que j'ai eu le malheur de chercher sans le trouver.

Olger Danske, le plus terrible des guerriers scandinaves, est le génie tutélaire du Danemark. Il était de la plus vieille noblesse dynastique. Selon une tradition généralement accréditée, il était fils de Gœtrik, un roi danois contemporain de Charlemagne. Selon une autre tradition, il est même antérieur à Odin, qui, comme dieu, est aussi ancien que la lumière, mais qui, en sa qualité de conquérant asiatique, ne date que d'un demi-siècle avant Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit de la généalogie d'Olger Danske, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était prince de Séeland, cette île séparée de la Scanie par le Sund, cette terre qu'il nomma lui-même Sœdlandia, terre des semences, et qu'il aima toujours, et qu'il aime encore de toute la tendresse dont l'enfant aime son berceau.

Il voyagea néanmoins dans les pays étrangers, dans les royaumes lointains, Olger Danske à la longue épée. Après une défaite des Danois, où il combattit en lion et où il blessa Roland, neveu de Charlemagne, l'empereur le demanda comme otage et le garda prisonnier dans une tour sur le Rhin. Il s'y ennuyait beaucoup, le triste captif; car il n'avait aucun goût pour l'Allemagne ni pour le fleuve allemand; il ne songeait qu'aux flots du Sund, aux moissons d'or et aux forêts de hêtres de son île, de sa Séeland.

Ce fut Roland qui le délivra au nom de son oncle Charlemagne. L'empereur mettait une condition à la liberté d'Olger Danske, c'est qu'il irait à Rome, secourir le pape assiégé par les Sarrasins dans la capitale du monde chrétien. Olger Danske fut très-heureux de cette condition. Il détestait les infidèles autant que les Allemands. Il tailla en pièces tous ces mécréants, et pas un ne s'en retourna à Stamboul.

Embrassé par Roland, loué par Charlemagne et béni par le pape, Olger Danske entreprit des voyages et des traversées sans nombre. Il fit dans l'Orient, dans la Germanie, en Espagne, en Italie, en Angleterre et en France, des exploits à remplir vingt poëmes épiques. Il ne peut mourir, car il a mangé à Golconde un fruit de vie à l'arbre de l'éternité.

Il a été aimé de plusieurs princesses. Il a été retenu quinze ans par une fée dans une île enchantée de l'Océan; mais le bon Olger Danske n'adore, lui, que sa patrie danoise. Il ne veut épouser qu'elle. Il eut une distraction pourtant à Paris. Il allait fléchir à la passion d'une reine de France pour lui, et se marier dans la cathédrale de Notre-Dame, lorsque la fée jalouse l'enleva au moment de la cérémonie nuptiale et le transporta dans le château de Kronborg.

C'est là que dort content Olger Danske. Il sait en rêvant qu'il est dans son caveau de Séeland. Il ne désire rien de plus. Le Danemark est désormais son unique sollicitude. Quand le Danemark est en péril, Olger sort de son sommeil; il y retombe quand le danger est passé.

Le caveau du fils de Gœtrik est vaste; car le solitaire est de grande taille, de plus grande taille que Sigurd et les Nibelungs. Il est assis sur un roc, le corps penché, le coude appuyé sur une table de pierre, la tête sur son poignet droit. Sa barbe blonde, sur laquelle les siècles glissent comme des minutes, sans la blanchir, sa barbe aussi blonde que ses cheveux, entoure mille fois la table de ses replis, perce la terre, semblable à un réseau de racines, et pénètre jusqu'au Sund. Quelquefois cette barbe, soulevée par les vagues, flotte dans l'azur de la mer, et les navigateurs étrangers disent: « Voilà de belles algues! » Mais les matelots danois répondent: « Non, non, ce ne sont pas des algues, c'est la barbe d'Olger Danske. »

Qu'arriverait-il si la patrie appelait le vieux paladin? Comment se dégagerait-il de sa barbe? C'est lui-même qui la couperait avec son épée tranchante, suspendue à la voûte de sa grotte.

Voici les plus récentes nouvelles d'Olger Danske. Quoiqu'il soit excellent et dévoué, il inspire une sourde terreur. D'un mouvement involontaire, au milieu de ses songes, il tuerait un visiteur trop confiant. Aussi use-t-on de précautions avec lui. On envoie ordinairement dans le souterrain des condamnés à mort, puis on leur accorde leur grâce. Le dernier qui fut dépêché pour s'informer de Danske s'était muni d'un énorme marteau. Il s'approcha lentement du géant, qui, les yeux fermés, disait : « Si le Danemark est faible, qu'on me réveille. » A ces paroles, l'homme secoua Danske, dont l'épée rendit un son et un éclair. Le géant se mit sur son séant et dit au malfaiteur : « Si tu es un messager danois, donne-moi la main, et par ta force je jugerai de la force du pays. » L'homme lui tendit le marteau. Olger Danske le saisit, le serra et dit : « Cette main est celle du Danemark. Elle se défendra bien seule cette fois. Je puis donc me rendormir. » Et le géant, reprenant sa position inclinée, s'assoupit de nouveau.

L'homme reparut au jour plus pâle qu'un spectre. Il retraça son entrevue, les cheveux tout hérissés d'effroi. Il montra son marteau. Les doigts du géant étaient imprimés dans le fer. Une étreinte lui avait suffi pour cela. Ce qu'il attend surtout, c'est que le Danemark ait une guerre avec l'Allemagne. Alors il se lèvera. Il sera invisible dans l'armée de la patrie danoise, et cette armée électrisée ne comptera que des héros. Elle sera invincible.

Le château de Kronborg est solidement construit sur la pointe de terre danoise qui s'avance le plus dans la mer. Il est enfermé dans une triple enceinte de fossés remplis d'eau, derrière des grilles et des voûtes sinistres.

J'ai compté neuf tours à Kronborg. Celle de l'horloge est ravissante. Toutes les portes de ces tours sont des cintres d'une variété exquise. La chapelle est d'une coquetterie élégante. N'est-ce pas plutôt une chapelle de cour qu'une chapelle de forteresse? C'est qu'en effet la forteresse est un château qui a reçu dernièrement deux cours à la fois: celle de Suède et celle de Danemark. Kronborg était la résidence de deux rois. J'ai remarqué au premier, où sont les appartements de la dynastie, un boudoir très-bas et délicieux qui regarde Helsingborg. Les plus belles vues à mon gré sont celles de la tour du fanal, à l'extérieur, et dans l'intérieur, celle de la salle du conseil. Ces deux horizons ne diffèrent presque pas. Ils s'ouvrent sur la Suède et sur les rochers de Kullen, sur le Sund et sur le Cattégat, tellement peuplés de vaisseaux qu'on dirait des villes flottantes.

J'ai contemplé les vaisseaux du Sund et la mer. J'ai erré des heures et des heures autour de la ville d'Hamlet. Je me suis un peu égaré dans la campagne.

J'ai frappé à une maison de paysan. Un vieillard, son fils, de trente ans à peu près, et sa fille, de vingt ans au plus, étaient à table. Ils avaient des tranches de porc entre des tranches de pain et un broc de bière. Sur l'invitation du vieillard, j'ai mangé et j'ai bu. Le jeune homme savait un peu de français. Il avait servi dans la dernière guerre du Danemark contre la Prusse. Il m'a conté certains détails intéressants. Après un combat, le général prussien avait voulu voir quelques dragons danois prisonniers, quelques-uns de ces démons, disait-il, qui faisaient de si atroces blessures. « En effet, ajoutait le Séelandais, j'étais dragon et nous n'y allions pas de bras mort. Voyez-vous, monsieur, nous vivons bien chez nous, et le blé de la terre natale nous donne des forces en même temps que le Danebrock (le drapeau national) nous donne du cœur. »

J'ai témoigné le désir de connaître toutes les pièces de la maison et leur ameublement. Nous nous sommes levés alors et, suivant l'usage du Danemark, nous avons prononcé, en nous serrant la main, ce *Welbekommen* (bien vous advienne), qui est le refrain cordial de tous les repas, dans les chaumières comme dans les châteaux, dans cette cabane, après un peu de lard et un peu de bière, comme à Glorup après des dîners exquis.

La jeune fille, se prêtant à ma curiosité, m'a montré toute la demeure de son père : poêles, fours, armoires, coffres, commodes, cuves à bière, pots de fleurs, tables, rideaux, alcôves, lits, bassinoires, pipes, fouets, bâtons de voyage et rayon chargé de quatre livres : une Bible, un almanach, une histoire du Danemark et un petit atlas local. Tout à coup, saisie d'un redoublement de complaisance, la jeune fille a ouvert un coffre. Elle en a tiré un fichu, puis une dentelle, puis une collerette. Je l'arrêtai en la remerciant et en l'assurant que c'était assez. Elle s'interrompit à regret. Elle aurait déplié devant moi tout son trousseau. Il y avait bien dans cet empressement un peu de coquetterie, mais il y avait encore plus de bienveillance pour l'étranger. Ce qui me charma dans cette politesse rustique, c'est que la jeune fille était belle comme une moissonneuse des *sagas*.

Je demandai la route d'Elseneur. Le vieillard, afin de supprimer les difficultés du dialogue entre nous, étala son atlas enfumé du Danemark et me désigna du doigt mon chemin. La jeune fille me dit *adieu*, mot qui est devenu danois par l'usage, et le jeune homme, le dragon séelandais, m'accompagna quelques minutes.

Il me parla de M. Hansen, dont il avait entendu deux discours : l'un sur les droits des paysans, l'autre sur le scandinavisme. « C'est un monsieur qui fait plaisir à entendre, » me dit-il.

J'ai pris congé du brave soldat, sur les renseignements duquel j'ai trouvé le sentier d'Elseneur. Au nord de la Séeland comme au midi, j'ai remarqué partout des champs sans buissons. Ces champs, qui n'ont pas de frontières apparentes, en ont de réelles : une pierre, un fossé, moins que cela, un sillon, voilà les limites traditionnelles du sol. Les haies dont, en Fionie, villageois, seigneurs et citadins entourent et séparent leurs domaines, me plaisent bien mieux dans le paysage.

Elseneur est plus qu'une capitale de la politique, elle est une capitale de la poésie. Son roi, c'est Hamlet, un roi idéal qui ne sera jamais détrôné. Shakspeare lui a fait une couronne d'étoiles.

Cette ville a pour bosphore le Sund.

La forteresse d'Elseneur est le château de Kronborg. Le monde entier, par les bâtiments de tous les peuples, par les vaisseaux de tous les pavillons, lui a payé tribut. J'ai pénétré dans Elseneur. Je me suis promené sur la rade d'où cette cité de la navigation et des légendes m'est apparue déjà. Aujourd'hui, sous le soleil, elle éclatait aux regards avec ses édifices de tuile, son hôtel de ville, sa cathédrale, ses tours carrées, ses restes d'abbaye et ses cinq moulins à vent.

Les clochers sont couverts de cuivre d'un vert noir superbe. Les maisons, où logent huit mille habitants, sont les unes rouges, les autres olivâtres, les autres roses, les autres brunes. Elles ont une grande variété d'aspect. L'architecture de plusieurs de ces maisons est bizarre, et l'on comprend que les siècles ont passé dessus. Des pots de fleurs et des cages de canaris ornent les balcons et les fenêtres, comme à Odensée, une vieille ville aussi.

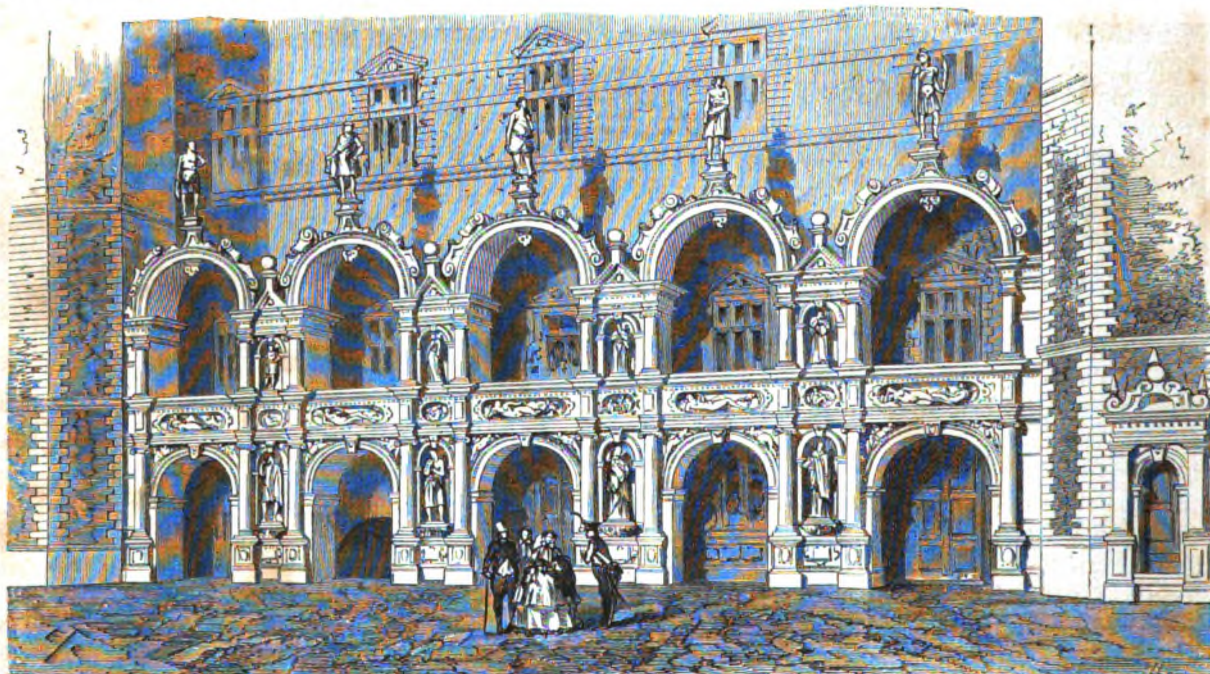
Nous nous sommes arrachés à ce spectacle et nous avons pris la route de Gurre, de Frédensborg et de Frédériksborg.

XI

Le lac et la forêt de Gurre. — Le roi Waldemar Atterdag, selon les moines, les paysans et l'histoire. — Le château de Frédensborg.

Nous avons laissé derrière nous les balcons de Marienlyst, les tours de Kronborg, les clochers, les girouettes, l'hôtel de ville, l'église, les toits rouges et verts d'Elseneur. Nous avons atteint le village, les décombres et le lac de Gurre. Ce lac est circulaire et environné de bois magnifiques.

C'était ici la résidence de l'un des plus grands rois du Danemark. Avant d'aborder son histoire, écoutons d'abord la légende des moines, ses ennemis. Dans cette terre de poésie et de réalité, la légende et l'histoire s'entre-croisent sans cesse. Il faut les connaître toutes deux et les éclairer l'une par l'autre, s'il est possible.



Détail d'une façade du château de Frédériksborg. — Dessin de Thérond.

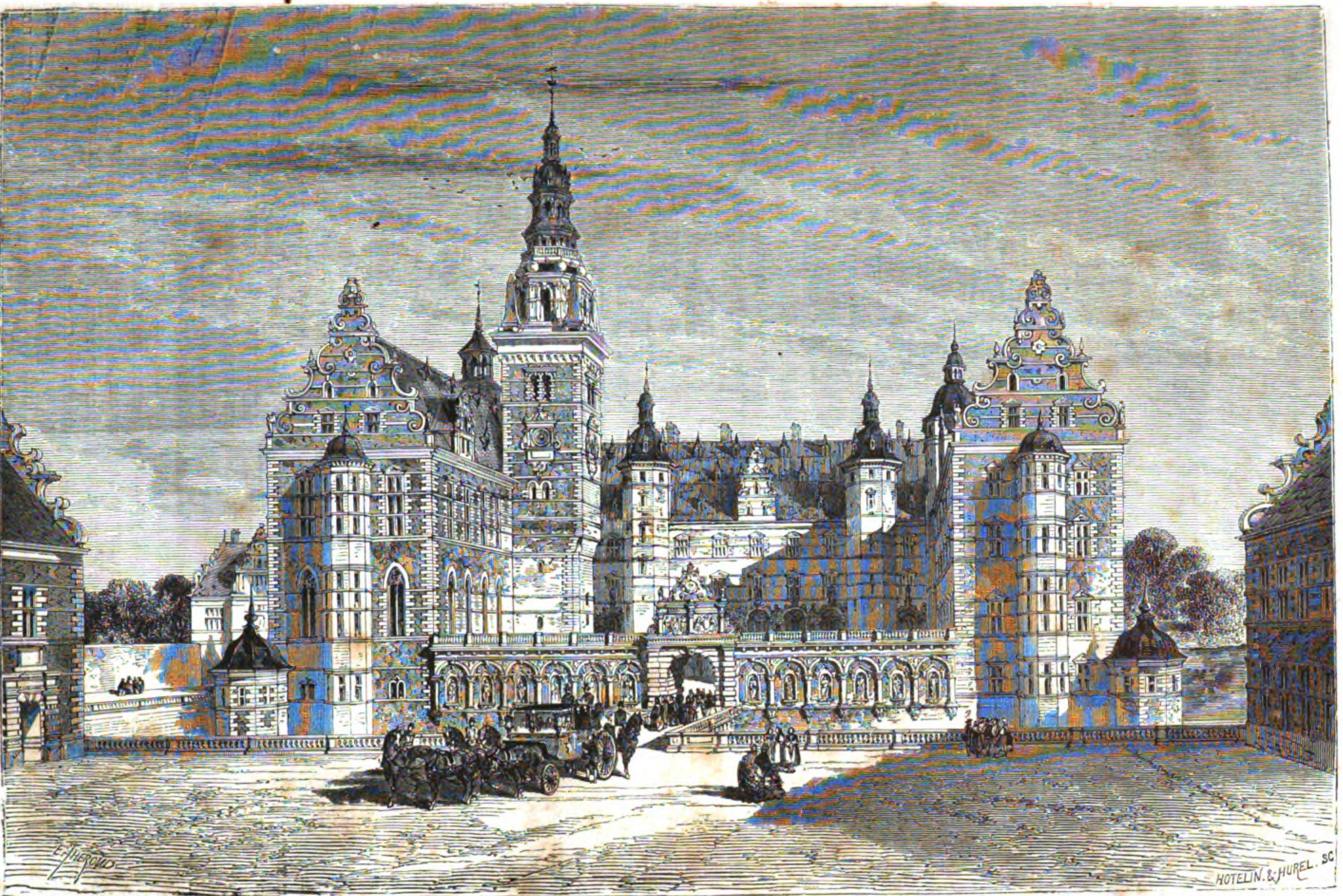
Le château, le lac et la forêt de Gurre appartenaient à Waldemar Atterdag. Le bon roi menait joyeuse vie dans cette demeure de sa prédilection. Les plus grandes dames du Danemark ornaient sa cour, les plus braves guerriers étaient à ses côtés, au moindre signe. Il était entouré de belles et de héros. Des pages tout habillés de velours portaient ses messages. Ses vins étaient excellents, ses festins somptueux. Il donnait toutes ses nuits au bal, au jeu et à l'amour. Ses journées, il les réservait à la chasse. La chasse était sa passion ; si bien que, dans son impatience de courir le daim et le sanglier, un abbé ou un moine l'arrêtait-il un instant, afin de blâmer le mauvais exemple, Waldemar Atterdag le congédiait à coups de fouet pour se dispenser du sermon.

Un matin qu'il s'était passé cette fantaisie féodale et que le cor sonnait, il regarda avec complaisance les tours de son château, puis ses gentilshommes, ses maîtresses, ses piqueurs et ses meutes.

« Que je suis heureux ! s'écria-t-il. Pourvu que Dieu me laisse ce château de Gurre, par saint Olaf, mes compagnons, il peut garder son paradis. J'y renonce volontiers. »

Il dit cela, Waldemar Atterdag, et il l'oublia, tandis que l'ange de la justice enregistra ce blasphème.

Le roi continua de vivre en fêtes, mais, comme il arrive à tous les hommes, fussent-ils princes, empereurs ou papes, il mourut. C'est alors qu'il souhaita le paradis, dont saint Pierre lui refusa les portes. L'ange terrible de la vengeance le relégua du ciel sur la terre. Et encore s'il y pouvait dormir sous la dalle froide du sépulcre ! Mais non : un fouet invisible le réveille, et par la glace,



Château de Frédériksborg. — Dessin de Thérond.

par la pluie, par le brouillard, ce fouet dont il frappait les prêtres le frappe à son tour. Il galope d'un galop infernal, sans repos ni trêve, à la poursuite d'une proie impossible, autour de son château en ruine, sur les rives du lac de Gurre et dans les bois de Grib.

Telle est la légende que les moines d'avant la réforme cherchaient à accréditer; celle qui a cours aujourd'hui parmi les paysans en diffère un peu. Mainte ancienne ballade, maint chant moderne célèbrent les gestes du royal fantôme, resté populaire en dépit de tout.

Et comment démentir les chanteurs, quand ils affirment en témoins ? Il n'y en a pas un, de ceux du moins que nous avons interrogés, qui n'ait rencontré plusieurs fois l'ombre errante et haletante du pauvre Waldemar Atterdag, dont le supplice durera jusqu'au jugement dernier.

C'est dans les nuits d'été, si transparentes, si admirablement belles dans les cieux du Nord, qu'on entend les meutes, les hennissements, les fanfares de la grande chasse du roi Volmer (*Köng Volmers Jagt*). Cette chasse va souvent de Gurre jusqu'à Vordinborg, mais la tradition la plus répandue veut qu'elle sorte de Gurre, passe par le Daustrup-Hegn, le Brode-Skov pour se diriger vers Lystrup, où se trouvent encore des vestiges d'un des châteaux de chasse du roi. Il y a encore de vieux paysans qui ne manquent pas, dans la nuit de la Saint-Jean, de laisser ouvertes leurs écuries et leurs hangars pour que le roi et sa suite puissent trouver un abri. A Borrstingerod, village situé à mi-chemin, entre Gurre et Lystrup, le palefrenier de l'auberge, avant d'aller se coucher, dans cette même nuit de la Saint-Jean, n'oublie pas d'ouvrir à deux battants les portes de l'écurie et de bien remplir les mangeoires d'avoine et de foin. Le lendemain tout a disparu; mais le bonheur est assuré à l'auberge et à son propriétaire tant qu'on ne cessera pas de témoigner par cette pieuse offrande, intérêt et hommage au royal chasseur.

Après la légende, interrogeons l'histoire :

Waldemar III avait été surnommé *Atterdag* parce qu'il disait souvent ce mot, qui signifie : il y a du temps pour tout. C'était un beau mot de confiance dans la bouche d'un homme qui avait tant à faire. Waldemar, en effet, fut un roi plein d'œuvres. L'anarchie était partout lorsque le trône lui échut. Il y avait révolte sur révolte. Les seigneurs étaient en possession de la plupart des forteresses de la couronne. Les comtes de Holstein détenaient presque toute la Fionie. L'émeute organisée avait usurpé le pouvoir dans presque toutes les provinces du Danemark.

Le roi Waldemar Atterdag se proposa un grand but, ce fut de rétablir l'unité du gouvernement dans cette sédition universelle, et l'ordre dans ce chaos. Il y parvint à la longue, tantôt par les armes, tantôt par les négociations. Sa tâche fut immense. Il était naturellement pieux, ce qui ne l'empêchait pas d'être indépendant d'esprit. Il alla en terre sainte, où il se fit recevoir chevalier du Temple; il accomplit le voyage d'Avignon (1354), et il accepta du pape Innocent VI la rose d'or. Malgré ses pèlerinages, Waldemar ne défendait pas son autorité moins énergiquement contre les moines que contre les seigneurs. Cette conduite ferme indisposa Grégoire XI, qui prit parti pour la noblesse du Jutland et qui exhorta Waldemar à céder, sous la menace de l'excommunication. Le roi indigné répondit au pape :

« Waldemarus rex romano pontifici salutem : Vitam « habemus a Deo, regnum ab incolis, divitias a parenti« bus, fidem vero a tuis predecessoribus, quam si nobis « non faves, remittimus per præsentes. Vale. »

« Waldemar roi au pontife romain, salut. Je tiens la vie de Dieu, le scèptre de mes sujets, les richesses de mes ancêtres; je ne tiens de vos prédécesseurs que le culte. Si vous persistez à vous en prévaloir contre moi, je vous le rends par les présentes. Adieu. »

Cette lettre, textuelle ou non, explique assez les colères ecclésiastiques et cette sorte de réprobation qui pèse encore, par la légende, sur Waldemar Atterdag. Ce que les abbés des couvents de Séeland lui reprochèrent amèrement, ce ne fut pas son amour pour la belle Tovil de Rugen, ce fut sa désobéissance au pape et aux évêques. Il était un libre penseur à sa manière, l'habile et persévérant Waldemar. Quoi qu'il en soit, il mourut en paix dans sa retraite de Gurre. Sa vie avait été hardie, patiente, généreuse et glorieuse. C'est une bonne fortune pour moi de relever, au nom de la justice, ce prince méconnu, et de restituer à sa mémoire un nimbe de lumière dans les lieux mêmes de la légende calomniatrice, sur les débris du château, à la lisière de la forêt et au bord du lac de Gurre.

Nous avons continué par de grands bois qui durent, pendant douze lieues, jusqu'à Copenhague. Ils sont interrompus de temps en temps par des champs qui ne sont que des clairières.

Nous sommes arrivés ainsi à Frédensborg. Nous avons descendu en longeant les jardins jusqu'au lac d'Esrom. Ce lac a cinq lieues de tour. Il s'étend et se découpe dans la magnificence de ses flots d'azur entre la forêt de Grib et les arbres du parc de Fredensborg, dont les perspectives le découvrent et le rejoignent à chaque instant. C'est par ces perspectives, sous l'ombre des hêtres, des bouleaux, des chênes, des sapins, des châtaigniers, à travers des percées ménagées çà et là sur le lac, que nous gravissons d'allées en allées, de carrefours en carrefours verdoyants, jusqu'au château. La vallée des sculptures a l'originalité de l'imprévu; elle est remarquable par des statues de pierre qui représentent les paysans norvégiens sous leurs différents costumes.

Le château de Frédensborg fut bâti par Frédéric IV. Il a deux ailes et un corps de logis surmonté d'une coupole flanquée de quatre tourelles. Il est tout entier construit en briques blanches. Du grand salon, à petites vitres comme le château, le lac d'Esrom apparaît. Si la première facade sur la ville est jolie, la seconde façade sur les jardins est belle, surtout à cause de l'horizon du lac. Cet horizon magique nous a si bien attirés, que nous avons redescendu le parc et que peu à peu nous nous sommes trouvés au bord des eaux. Ce lac d'Esrom est

un pan du ciel tombé là entre des joncs mouvants et des nénufars en fleur; il est avec ses vagues de saphir et sa ceinture de forêts le plus enchanté de tous les lacs du Danemark.

XII

Frédériksborg. — Christian IV et Christine Munch. — Les forêts de hêtres de Séeland. — L'aurore boréale. — Légendes d'Hamlet. — Arrivée de l'hiver. — *Ultima Thule.* — La mer.

De Fredensborg nous nous sommes dirigés sur Frédériksborg, toujours par le bois, un océan végétal dont les flots de feuilles s'amoncellent et frémissent sur nos têtes. Frédériksborg est le grand palais de la monarchie. Nous l'apercevons à travers les futaies. Il se dessine et se développe majestueusement à mesure que nous approchons; car, malgré l'incendie qui en a dévoré l'intérieur il y a deux ans, ce château est debout, semblable à un héros blessé des épopées scandinaves. Il ne veut pas mourir, et il ne mourra pas, j'espère.

Ce merveilleux château n'est pas fondé près d'un lac, mais dans un lac. On y pénètre par trois ponts successifs et pittoresques. Il semble le monument d'un roi qui aurait été doge. Nous passons sous cinq tours avant d'atteindre la cour intérieure. Quatre tours subsistent encore dans cette principale cour, et trois sur le lac, qui est encadré de collines abruptes très-hardies. De tels encadrements sont rares en Danemark.

Les ruines de Frédériksborg étaient pour moi grandioses; elles étaient tristes pour mon compagnon de voyage. « J'aimerais mieux que Glorup eût brûlé, me dit M. de Moltke, c'eût été une perte particulière, ceci est un deuil pour toutes les familles, un deuil de patrie. » J'ai senti la sincérité dans la simplicité de l'accent.

Nous avons dîné dans un hôtel d'où nous embrassions d'un regard le lac et la façade du château sur le lac. Cette façade n'a pas été altérée par les flammes. Elle s'est réfléchie avec la pourpre de ses briques dans l'émeraude du lac, aux lueurs d'or du soleil couchant. J'étais ébloui et ravi.

Ce château est féerique encore. Il est aux trois quarts sur sa base. C'est un édifice colossal et capricieux dans la variété de sa création. Ariel doit y avoir choisi sa retraite. Si je ne l'ai pas trouvé à Hambourg, c'est qu'il est là quelque part, soit entre les créneaux, soit dans l'acanthe d'une corniche. La diversité est jusque dans les matériaux, assemblés par un Amphion de Séeland. Les murs sont moitié de brique, moitié de pierre; les façades et les tours tantôt grecques, tantôt gothiques. La fantaisie scandinave brille et souffle à tous les étages, dans les niches, dans les statues, dans les arcades, dans les piliers en marbre noir de Norvége, dans les bas-reliefs, dans le mélange des couleurs sombres ou éclatantes qui se reflètent, sous le ciel bleu, sur le lac vert.

La chapelle est toute blasonnée des écussons des chevaliers de l'Éléphant. Le luxe y est prodigieux, mais l'art y est supérieur au luxe, ce qui fait de cette chapelle l'une des plus curieuses et des plus admirables qui existent.

Frédéric VII, dit-on, regrette infiniment son beau palais. Ce n'était pas seulement un palais royal, c'était un palais national. Christian IV, le héros du Danemark et l'architecte de Frédériksborg, est empreint dans ces ruines. Les portraits que j'ai vus de ce glorieux prince offrent, je l'ai déjà dit, une ressemblance incontestable avec Frédéric VII. Raison de plus pour que le roi actuel, aidé du Danemark, fasse restaurer le Fontainebleau de la dynastie d'Oldenbourg, et qu'il rattache son règne par une page de marbre au règne de son immortel aïeul. Les monuments sont l'histoire en pierres des nations.

Frédériksborg n'était sous Frédéric II que ce qu'était Versailles sous Louis XIII. Christian IV fut le Louis XIV de Frédériksborg. Il était né dans la forêt du château qu'il devait transformer.

La reine, sa mère, se promenait sous les bourgeons des arbres, le 12 avril 1577. Elle y fut prise des douleurs de l'enfantement. On n'eut que le temps de la porter sur la mousse, au pied d'une haie d'aubépine. C'est là qu'elle accoucha de Christian IV. Au moment où ce prince vint au monde, la haie fleurit tout à coup, racontent les chroniques de Danemark. Ce fut un miracle de parfum, d'où l'on tira le plus propice augure.

Cet augure fut justifié; car Christian devait être le plus grand roi du continent et des îles. Sa vie s'écoula dans les passions et dans les travaux. Il fit de Frédériksborg un château des *Mille et une nuits*. Les fêtes s'y succédèrent soit à la lumière du jour, soit aux flambeaux du soir. Christian IV y eut des heures cruelles et des heures charmantes; son front y ploya plus d'une fois sous les soucis de la couronne, et plus d'une fois aussi il s'y releva sous les sourires de Christine Munch, sa femme de la main gauche, qui s'interposa souvent dans cette demeure entre lui et le destin. Elle ne chérissait que le roi dans ce palais vénitien, dans ce parc peuplé de daims, creusé d'étangs et de lagunes.

Elle était chaste et belle, et son âme était aussi noble que bienveillante. Quoiqu'elle ait écrit quelques vers, elle n'avait aucune prétention à la poésie. Elle était plutôt théologienne. Elle avait une tolérance au-dessus de son siècle. Elle fut bonne aux penseurs, aux artistes, aux savants. Sa petite cour un peu équivoque était leur refuge, leur citadelle. Elle les recommandait, les soutenait auprès de son amant.

Lui, ne demandait pas mieux d'être inspiré dans ce sens par Christine Munch. Il fonda plusieurs colléges, favorisa l'imprimerie. Il ne dédaignait pas de s'aventurer à travers les carrefours et les boues de Copenhague, le long des vieilles rues étroites; il quittait volontiers sa suite de dames, de pages et de grands seigneurs, descendait de cheval et visitait les presses nouvelles. Il élevait comme par enchantement Frédériksborg et Waldmar. Il encourageait les architectes, les armateurs, les sculpteurs, les peintres. Il admirait les beaux-arts autant qu'il estimait les arts utiles.

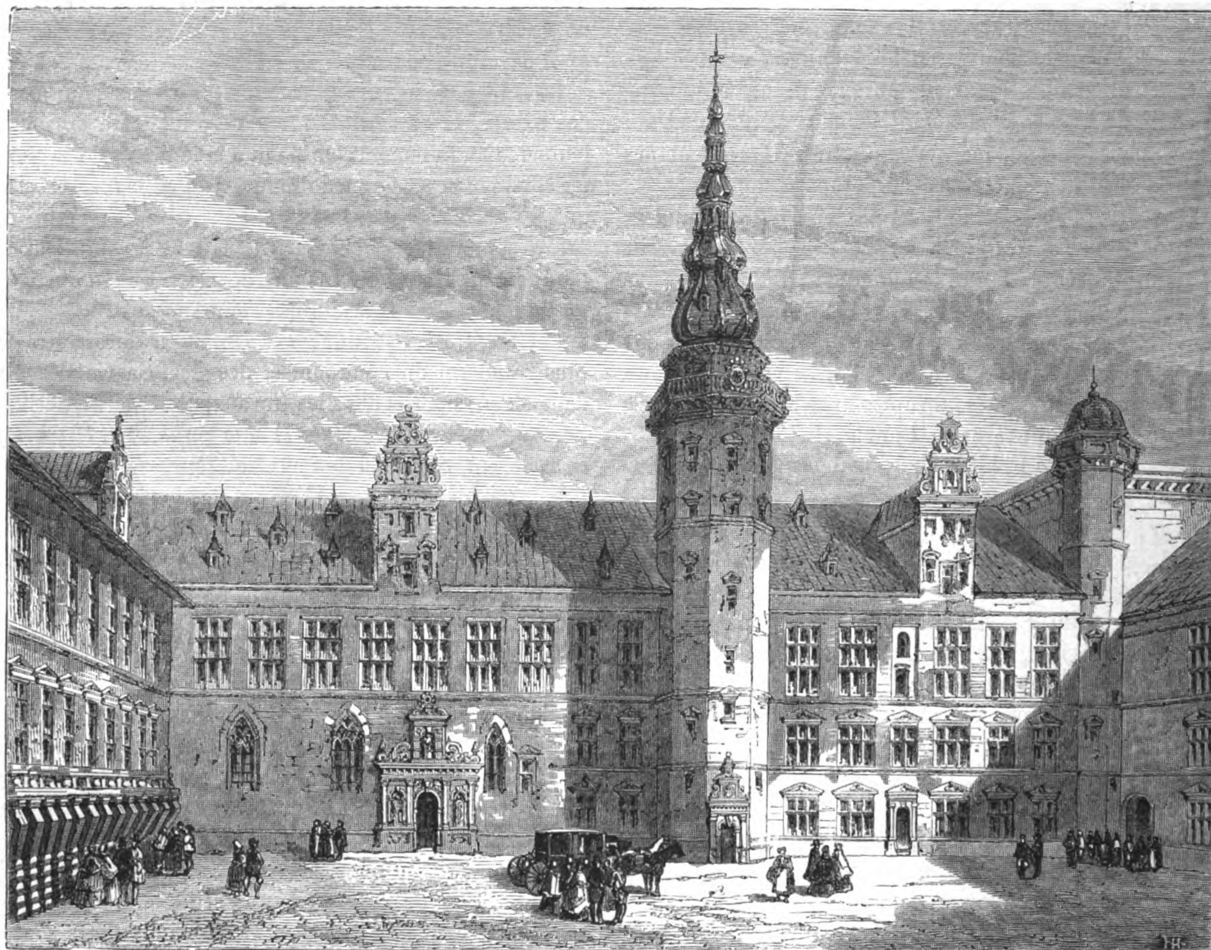
Il menait ses flottes, il commandait ses armées, il présidait à ses négociations. C'était un diplomate habile, et

le politique en lui achevait le guerrier. Il avait tous les prestiges de l'homme, du capitaine et du roi.

Christian IV mourut en 1648, après soixante années d'empire.

Dans les derniers temps de son règne, il montra autant de courage que dans sa jeunesse, mais moins de prudence et de vigueur d'esprit. La direction des affaires fut moins ferme. Il sembla fléchir un peu, soit dans sa cour, soit en Europe. Il se conduisit mal avec Christine Munch. Il subit le sort de presque tous les hommes, surtout des hommes politiques. Dans l'histoire, les vieux rois baissent. Ils s'usent comme leurs monnaies, dont à la longue les effigies s'effacent. Christian, du moins, quoïque diminué, resta grand, et l'on reconnaissait encore ses traits héroïques sur le métal de sa vie.

De Frédériksborg nous avons poursuivi, à travers les bois semés de lacs, une route délicieuse jusqu'à Hirschholm, un château bâti à l'honneur d'une reine, Marie-Madeleine, et tombé par la condamnation d'une autre reine, Caroline-Mathilde, plus malheureuse que coupable. Nous nous sommes engagés parmi les merveilles des arbres et des eaux. Nous avons côtoyé le lac de Frédériksdal, un arc de turquoise entouré de hêtres ; l'église de Sollre, qui surplombe un lac du même nom ; le village de Nœrum, une oasis de fleurs dans une oasis de forêts ; puis nous sommes entrés dans le parc royal,



Cour intérieure du château de Kronborg. — Dessin de Thérond.

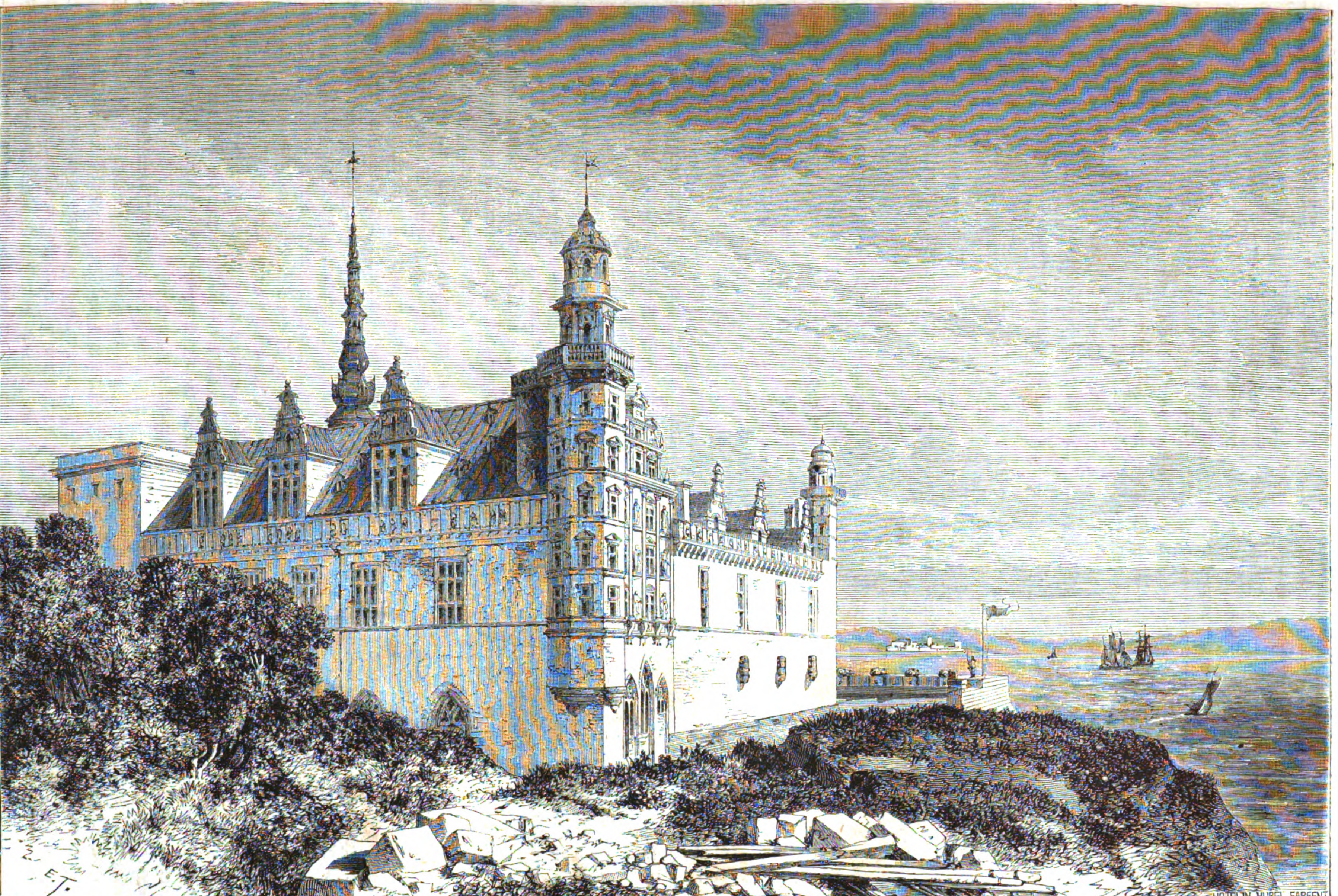
dont le château — l'Ermitage — est un rendez-vous de chasse.

Nous avons parcouru tout le parc; nous en sommes sortis par la porte qui longe la mer. Nous avons débouché sur cette route en face de l'île d'Hveen. Elle est d'un bleu divin, la mer de Tycho-Brahé. Aussi l'aimait-il tant, qu'il ne savait lequel contempler le plus, du firmament ou du Sund.

Nous sommes arrivés de maisons de pêcheurs en maisons de pêcheurs à Klambenporg, puis de jardins en jardins à Copenhague.

C'est là que je me suis séparé de M. de Moltke, qui retourne quelques jours en Fionie pour revenir sans retard à son poste parlementaire, car l'exactitude est un devoir pour lui et un patriotisme. Son amitié délicate et sa conversation pleine d'expérience vont me manquer beaucoup. Du reste, j'ai bien éprouvé l'agrément de tout ce que je perdais en le quittant. Lui, ne paraissait pas moins touché, et sa courtoisie habituelle était plus émue. Il m'a laissé dans les yeux et dans le cœur l'image de l'un des plus nobles médaillons humains que j'aie rencontrés jamais.

J'ai repris ensuite ma route vers Elseneur. Ce pays de Séeland est ravissant. Pas d'eaux courantes, mais,



Château de Kronborg et du Sund. — Dessin de Thérond.

en revanche, des lacs de lapis, d'émeraude ou d'argent. Quand ce ne sont pas les lacs, c'est la mer qui s'étend avec le ciel et qui le rejoint dans des lointains sublimes. Quand ce n'est pas la mer, ce sont des châteaux ou des églises. Quand ce ne sont ni des châteaux ni des églises, ce sont des presbytères ou des tombeaux scandinaves. Quand ce ne sont ni des presbytères ni des tombeaux, ce sont des maisons rustiques, des champs fertiles, ou plutôt c'est tout cela à la fois encadré de forêts. La succession, en effet, de ces scènes magiques est si rapide que c'est une simultanéité merveilleuse.

Les forêts de ce pays ont une beauté particulière que je voudrais peindre, car je l'ai bien sentie.

A Hirschholm, à Frédériksborg, à Grib, à Esrom, tout le long de la mer, de Copenhague à Elseneur, à Marienlyst, les forêts sont comme un élément; elles sont un élément de verdure. Je m'y suis plongé et replongé, non pour y chasser le daim, mais pour y respirer plus librement et pour y songer mieux. J'ai exploré les sentiers de ce labyrinthe de quinze lieues, un Danemark d'arbres, de chevreuils, de braconniers, de gardes et de seigneurs. La féodalité n'est plus nulle part, si ce n'est encore dans les bois.

J'ai conversé avec la grande âme végétale de ces forêts dont les parfums sont les pensées. L'une de ces pensées, la plus énergique, proteste contre la chasse. C'est, du moins, mon interprétation personnelle. Les ravins sombres ou riants, les accidents de paysages, le balancement des branches, la variété des tiges, la couleur fauve des terrains, toutes ces choses me sollicitaient tour à tour. J'ai erré dans les futaies de chênes et dans les futaies de hêtres, incomparablement les plus nombreuses. J'ai descendu les pentes douces, j'ai escaladé les petites collines, toujours perdu dans les frissons des ramures séculaires. Parfois j'arrivais à des clairières où les poulains sauvages, la crinière pendante, l'œil en feu, exécutaient des galops rapides et fantasques. Dressés plus tard à tous les services, ces poulains deviennent l'une des principales richesses de la Séeland. J'ai respiré parmi les carrefours verdoyants l'odeur des foins coupés. J'apercevais sans cesse une mer de végétation, et au delà de cette mer les lacs ou l'autre mer, la vraie mer. Il y avait pour moi trois infinis : la Baltique, le ciel et la forêt.

Souvent le temps était pâle et l'atmosphère voilée. Plus rarement le soleil mêlait ses rayons aux grands spectacles de la nature. Alors c'étaient des splendeurs inattendues, soudaines, entre les fourrés. Le soleil baissait peu à peu. Avant de se coucher, il incendiait d'étincellements rouges les cimes et les mousses. Les lacs endormis dans les vallées des forêts se teignaient de pourpre et de rubis. A ces heures du soir, les cerfs, les faons et les biches, en se désaltérant à ces eaux limpides, paraissaient boire à longs traits des flots de lumière

Ces forêts de Séeland me conviaient par un charme indéfinissable. Les rivages étaient tout plantés de hêtres au delà desquels se dépliaient le bleu du Sund et le bleu du firmament. Les futaies se multipliaient, s'enchevêtraient, se ramifiaient en des courbes renaissantes, en des croisements inépuisables, tandis que tout à côté les barques légères et les bateaux lourds se prodiguaient aux besoins, aux spéculations, aux progrès, à la dévorante activité soit de l'industrie, soit du commerce, soit de la science.

Moi, qui ai tant vu les parcs d'Angleterre et les grandes forêts de France, j'ai eu beaucoup à admirer les bois de Fionie et de Séeland. Là, comme dit un poëte, éclatent les triomphes du dieu Pan.

De Copenhague à Elseneur, je me suis abrité sous des arbres prodigieux autour de chacun desquels pourrait se réfugier toute une église. Rien n'est plus vénérable que de tels arbres. Il y en a qui vivent autant que les patriarches. J'ai touché des chênes de six siècles et des hêtres de quatre cents ans. Cette antiquité des arbres explique le respect qu'ils inspirèrent toujours et cette superstition qui entrainait les hommes aux oracles de Dodone.

L'un des plus surprenants de ces arbres est un chêne d'Esrom. Je me suis assis sur ses racines nues. Le tronc robuste, sillonné, raboteux, s'élève à trente pieds d'un seul élan. Parvenu à ce point, il se noue en des nœuds redoublés, nœuds d'écorce durs comme des nœuds de bronze, nœuds pressés, serrés, accumulés l'un sur l'autre, réseau formidable de nœuds qui enfante d'innombrables branches dont chacune est un arbre, soit vertical, soit horizontal! Chêne un et multiple, solide en terre, irradiant dans l'air, fécond en jets capricieux de plus de cinquante pieds qu'il prodigue en bas, autour, en haut, dans toutes les fantaisies d'une séve intense et vagabonde.

Du reste, ce ne sont pas les chênes qui prévalent en Danemark, ce sont les hêtres.

Je me suis aventuré dans les bois de Theylstrup et d'Hellebœk, où j'ai compté douze lacs. Ces bois sont les plus accidentés de la Séeland. Le château du comte Schimmelman s'y élève entre deux lacs et la mer. Les sapins et les hêtres s'y disputent l'empire; la bruyère rose y fleurit près des fougères. L'ombre d'Hamlet déserte son tombeau et ses jardins pour se promener, le soir et la nuit, parmi les lacs. Les deux qu'il hante de préférence, dit-on, sont ceux qu'on appelle, à cause de la teinte de leurs eaux, le lac Blanc et le lac Noir. Le prince de Danemark, dont je suis les traces, s'avance jusqu'aux villages d'Hellebœk et d'Aalsgaarde, puis jusqu'à Odins-Hoï, d'où se découvrent les rocs de Kullen et la mer du Cattégat. Il considère et je considère de la haute colline d'Odin les vagues de cette mer orageuse, aussi trouble, à l'heure du crépuscule, que la destinée humaine.

Je revenais d'Odins-Hoï à Marienlyst. J'étais à Hellebœk trois heures après le coucher du soleil. Le Sund déferlait à mes pieds. Il était tout à fait nuit. Je vis un demi-cercle nébuleux presque aussi vaste que le ciel. Pendant que je regardais avec étonnement, le demi-cercle, de noir devint gris de plomb, puis gris clair, puis il s'illumina magiquement. Des serpents et des salaman-

dres entremêlés se tordirent en dessins fulgurants, au milieu d'un paisible incendie. Des gerbes, des végétations, des torrents, des cascades de lueurs écarlates, jaunes, bleues, s'échappèrent soit successivement, soit simultanément, en arabesques de sang, d'ocre, de flamme, et formèrent un phénomène vraiment grandiose. Cette fête surprenante de l'atmosphère était une aurore boréale. Peu à peu elle s'évanouit, après avoir duré deux heures, les plus étrangement fantastiques.

L'impression qui m'est restée de ce mirage est singulière. Rien n'était plus beau. Mais cette prodigieuse scintillation, bien qu'elle fut ignée, n'échauffait pas. Elle s'est consumée tranquillement et ne s'est pas embrasée. Semblable à une vierge dont l'âme stérile brillerait d'amour, mais n'en brûlerait pas, cette aurore boréale a été une coloration merveilleuse sans chaleur. C'était l'image du feu, ce n'était pas le feu.

L'aurore boréale est l'astre fugitif et nocturne du monde surnaturel, le soleil froid, quoique radieux, des spectres. C'est à l'éclat de cette sorcellerie de lumière que j'ai interrogé et que j'ai compris Hamlet.

J'ai parcouru en tout sens, à pied et en voiture, les environs d'Elseneur. Je n'y ai pas rencontré la plus petite rivière. Dans les îles du Danemark où j'ai voyagé, je n'ai trouvé qu'une rivière, et c'est en Fionie ; je n'en ai pas trouvé en Séeland, mais j'y ai trouvé beaucoup de lacs. C'est dans un de ces lacs lamentables, dans le farouche lac Noir, je m'imagine, que s'est noyée la jeune Ophélie. C'est là que s'est dénoué et que s'est flétri parmi les écumes son bouquet de fiancée.

Quand un poëte comme Shakspeare nomme seulement un pays, il le sacre ; quand il transforme une légende de ce pays, il la célèbre et l'enchante à jamais. C'est ainsi que la tragédie d'*Hamlet* est la perle la plus précieuse de la couronne de Danemark. Le Danemark a resplendi dans ses brumes sous le baptême de Shakspeare. Cette contrée, si belle déjà par la mer, est devenue plus charmante et plus illustre encore. Toute nation eût été honorée par un tel hasard.

Pour moi, dès le jour où je lus le drame shakspearien, et il y a bien des années, je me promis de faire un pèlerinage à Elseneur. Je fis vœu alors de visiter le palais et les jardins où vécut Hamlet, la rivière pâle (c'est un lac) qui reçut dans son lit, comme dans une couche nuptiale, la triste Ophélie. Je me suis tenu parole et je me sens avec une émotion vraie en pleine tragédie de Shakspeare. Tout la murmure ici : les saules et les joncs des étangs, les algues et les sanglots du Sund, les lèvres sévères des hommes et la bouche fraîche des jeunes filles.

Selon l'histoire légendaire, il y avait autrefois en Jutland un bon roi sous un dais de velours et sur un trône d'or. Il s'appelait Horwendill. Il avait pour femme Géruthe et pour frère Fengon. Le traître Fengon aima Géruthe. Elle consentit à l'inceste, à l'adultère et au meurtre de son mari. Fengon tua Horwendill, épousa Géruthe et fut roi de Jutland.

L'héritier présomptif, Amleth, prince de Danemark, avait étudié avec succès dans les universités allemandes. A son retour dans sa patrie, il apprit la cruelle catastrophe, et il contrefit le fou pour échapper aux craintes de Fengon. Il était philosophe quoique insensé, et son oncle, l'usurpateur de la couronne, n'était pas sans inquiétude. Le prince ayant percé de sa dague un courtisan espion, qui voulait surprendre ses reproches à la reine, Fengon envoya à son neveu une vierge charmante, Ophélie. Il pensait ainsi attirer Amleth dans ses piéges. Mais Ophélie ne se servait de son rôle que pour voir, que pour adorer de plus en plus le prince de Danemark. Elle est si malheureuse de la dureté, des infortunes et du délire d'Amleth, qu'elle-même finit par être plus folle que lui, folle d'amour et de désespoir. Elle se pare comme pour ses noces, elle s'enguirlande de fleurs et elle glisse en chantant sur les flots, puis sous les flots. « J'aimais Ophélie, » s'écrie trop tard Amleth. La mort châtie alors Fengon, le fratricide et le régicide, comme elle avait châtié le courtisan dont il avait fait un espion, mais elle épargne Géruthe, le frère d'Ophélie et Amleth lui-même. Le prince Amleth est roi par sa vengeance.

Telle est la légende primitive; telle à peu près la recueillit Saxon le Grammairien, en 1180. Telle à peu près aussi l'emprunta, en 1560, au chroniqueur, notre vieux conteur Belleforest. Le récit de Belleforest ayant été traduit en anglais, Shakspeare s'en inspira. Il découvrit sous ces vulgaires origines sa tragédie d'Hamlet, il l'en tira comme une pierre précieuse de la mine, et il l'enchâssa pour toujours dans le nom du Danemark.

Cependant nous sommes au 19 octobre. Aujourd'hui la bise a rugi en soufflant. Je l'ai sentie à mon retour d'une promenade dans la forêt et au bord de la mer. J'ai eu à la poitrine et à la gorge comme une morsure de bête féroce. C'est un avertissement et un conseil.

Les hêtres et les autres arbres, aux branches desquels s'empourpre encore le soleil froid, se dépouillent et se flétrissent vite dans des colorations décroissantes. Des nuages lourds sur lesquels des armées appuieraient le pied, tant ils sont solides, s'amoncellent avec une pesanteur formidable. Des vents glacés passent et vous entament au larynx comme des blessures. Ce beau pays va s'ensevelir dans la poésie des Eddas qu'on ne comprend bien qu'ici.

C'est le moment de s'éloigner, de céder la place aux ombres mythologiques. L'été et l'automne aux voyageurs, toutes les saisons aux nifflungs, aux walkyries, aux héros, aux dieux, aux fantômes du Walhalla et aux Scandinaves aguerris !

Les deux derniers mots que je prononcerai sont : Hamlet et Elseneur ! J'ai respiré l'air, tiède alors, du prince de Danemark ; je me suis promené dans ses jardins, dans les jardins d'Hamlet. J'ai lu la tragédie de Shakspeare près du tertre dont la tradition fait le tombeau du prince danois, et pendant ma lecture, tandis qu'une mouette voltigeait autour de moi, j'ai vu de ce tombeau, se cou-

cher le soleil et se lever la lune sur le Sund, ce Bosphore hyperboréen.

C'est ainsi que j'ai achevé mon voyage en Danemark. — *Ultima Thule* !

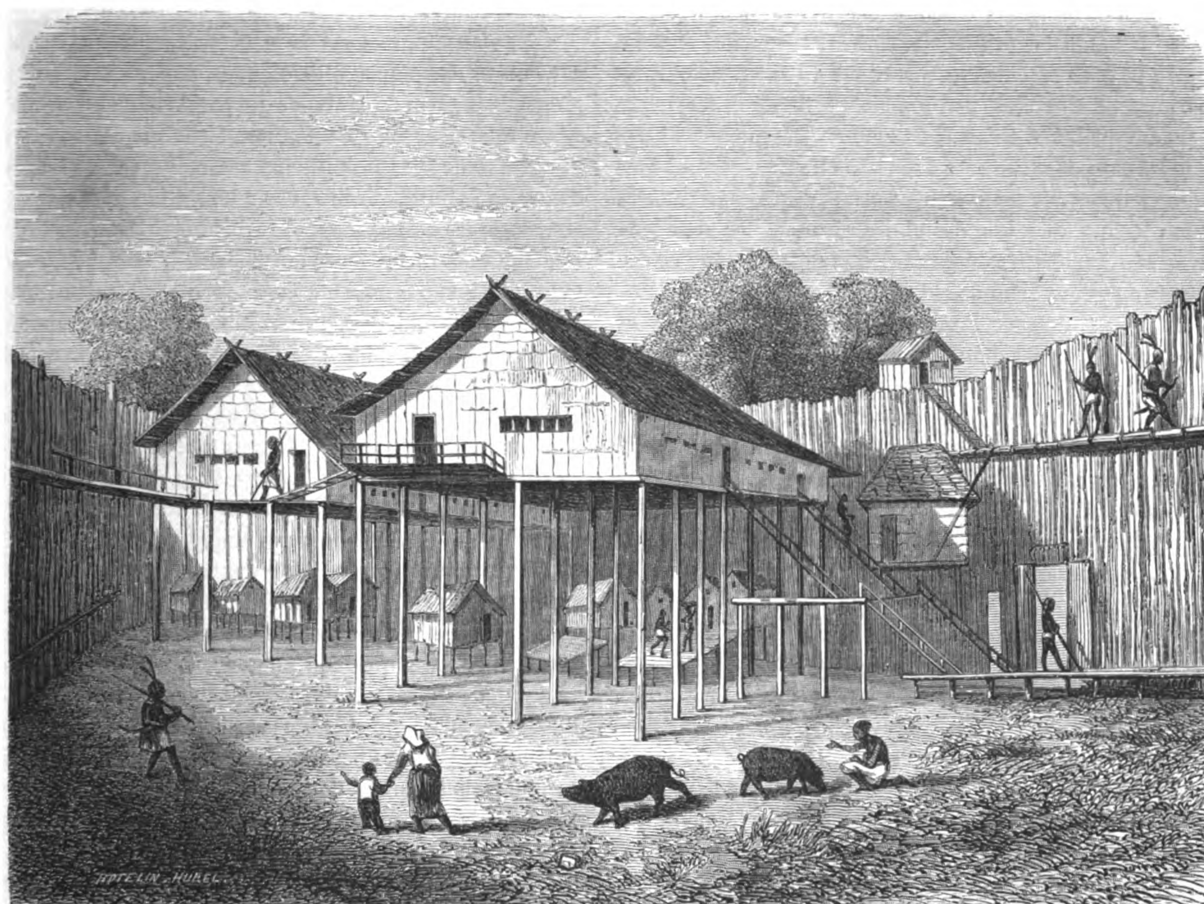
Le vaisseau est prêt. Dans une heure, je serai parti. En m'interrogeant bien, qu'ai-je recueilli à travers tant de courses charmantes ou sublimes? que retiendrai-je de ce voyage dans mon cœur et dans mon souvenir? — C'est l'amitié de Glorup; — c'est la légende d'Hamlet; — c'est la configuration des îles, la fascination des golfes, — la physionomie d'un ciel nouveau et d'un peuple petit par le nombre, grand par l'intelligence et par le courage; — ce sont les forêts; c'est plus que les forêts, — c'est la mer, la mer qui m'a apporté, la mer qui me remporte.



Château de Rosemborg. — Dessin de Thérond.

Oui, dans toute la nature, ce qui m'a le plus impressionné, c'est la mer. Dans son calme, elle fait comprendre l'harmonie universelle; dans ses orages, elle fait comprendre le chaos et les révolutions des siècles. Elle semble s'élancer de vague en vague, afin de soulever le nom de Dieu au-dessus des mystères de son immensité profonde. Je n'ai jamais été si homme de foi que sur un navire. J'y étais grave, religieux, attentif au spectacle des vastes eaux et à la voix souveraine qui leur commande ainsi qu'à nous. Tout ce que je sais de plus sérieux que le monde, c'est la mer qui me l'a appris. Presque autant que l'amour et non moins que la théologie, elle a le secret des choses éternelles.

DARGAUD.



Intérieur d'un kampong ou village dayak. — Dessin de Français d'après Schwaner (page 138).

VOYAGES DANS L'ILE DE BORNÉO.

1847-1852

L'ILE DE BORNÉO.

Situation. — Étendue. — Population. — Faune. — Aspect des côtes. — Plateaux intérieurs. — Rivières. — Divisions administratives. Le fleuve et la ville de Banjermasing.

L'île de Bornéo, située entre le septième degré de latitude nord et le quatrième degré vingt minutes de latitude sud, est partagée par l'équateur en deux parties d'inégale étendue, et dont la section septentrionale est la plus grande. C'est l'île la plus vaste du globe après ce monde nouveau, entouré de tous côtés par la mer, qu'on nomme Australie ou Nouvelle-Hollande. Les archipels nombreux qu'on peut considérer comme des dépendances de l'île occupent avec elle plus de onze degrés de longitude sur environ dix de latitude.

La superficie seule de la grande terre mesure cinquante-huit degrés carrés, c'est-à-dire quatorze degrés de plus que le sol de la France actuelle, et neuf degrés de plus que Madagascar. L'île de Sicile tiendrait près de vingt-neuf fois sur cet aréa, qui équivaut en d'autres termes à près de soixante-dix millions d'hectares.

Un chiffre de l'administration hollandaise, établi très-vaguement, porte le nombre présumé *de tous les habitants de Bornéo, non compris celui des îles du groupe géographique, à* trois millions; mais ce chiffre paraît exagéré; il est certain que les parties de l'intérieur sur lesquelles on a pu obtenir des renseignements sont très-peu peuplées, relativement surtout à l'étendue considérable de districts qui ne comptent qu'un petit nombre de hordes établies le long des rivières. Quelques parties basses, exposées aux débordements des fleuves et des grands lacs

de l'intérieur, sont complétement désertes. Le pays, le long des côtes, est généralement bas et de formation alluviale. L'immense étendue des deltas boisés et les débordements des principaux fleuves, rayonnant du centre du pays dans toutes les directions de son pourtour, ne permettent d'habiter une grande partie du littoral que pendant quelques époques de l'année et seulement lorsque les eaux sont rentrées dans leurs lits; ces régions sont alors parcourues temporairement par quelques hordes nomades qui, la saison des pluies revenue, les abandonnent aux bandes innombrables d'orangs-outangs et des singes du genre semnopithèque.

Dans ces retraites inaccessibles, au sol détrempé et mouvant, à la végétation noyée et dont les sommets touffus interceptent les rayons du soleil, vivent les premiers de ces animaux, qui parcourent lentement le dôme aérien de ces forêts aquatiques, où la nature mûrit pour eux des fruits abondants. A terre, ces grands quadrumanes sont mal doués pour la défense ou la retraite, tandis qu'ils développent des facultés supérieures de locomotion aux sommets des grands arbres et aux cimes réunies en masses de verdure, dans lesquelles ils vont, viennent, bondissent et franchissent en un clin d'œil d'énormes distances.

Au-dessous d'eux vivent deux variétés de semnopithèques, le nasique et le huppé. Ils abondent surtout à la lisière des forêts, le long des fleuves, des lacs, des rivages même de la mer, où ils se cachent dans les plus basses bifurcations des grands arbres ou dans les fourrés de rotins et de mangliers. C'est là du moins qu'ils apparurent en grand nombre aux marins de Dumont d'Urville, chaque fois que, dans son dernier voyage autour du monde, cet illustre navigateur tenta d'atterrir aux rivages de Bornéo.

« La terre qui était devant nous, dit l'un de ces voyageurs, paraissait formée d'une grande quantité de petites îles, séparées par de nombreux canaux. D'un autre côté, l'eau, qui était fortement colorée, n'était plus que légèrement saumâtre; nous nous trouvions sans aucun doute devant l'embouchure de quelque rivière considérable, à en juger par la quantité d'eau douce qu'elle apportait à la mer. Dès lors nous supposâmes avec raison que le banc que nous longions était la barre de la rivière, et que, lorsque nous arriverions vis-à-vis de l'embouchure principale, nous trouverions la possibilité de franchir cet obstacle. Nous arrivâmes bientôt, en effet, par le travers d'un canal beaucoup plus large que tous les autres, et au milieu duquel nous aperçûmes un petit îlot. Nous reconnûmes alors devant nous une coupure, couverte de trois pieds d'eau seulement. C'était justement ce qu'il fallait à nos embarcations pour leur permettre de flotter en se rapprochant du rivage. Une fois engagés dans le chenal, nous eûmes à chercher longtemps encore avant de pouvoir franchir la barre; enfin la sonde nous indiqua de nouveau trois brasses de fond; nous étions dans le lit de la rivière; en quelques coups d'aviron nous allions toucher au rivage. Il était alors trois heures de l'après-midi. Il nous avait fallu sept heures pour parcourir les mille circuits formés par les eaux courantes de la rivière sur le banc d'alluvions qui barre son embouchure et qui, suivant toute probabilité, ne tardera pas à être envahi par les palétuviers.

« En nous approchant de la côte, les matelots, placés sur l'avant des embarcations, nous annoncèrent que le rivage était garni de sauvages qui paraissaient nous considérer avec beaucoup d'attention. Cette nouvelle nous fit prendre toutes les précautions commandées par la prudence en pareille circonstance : toutes nos armes furent chargées; les espingoles, qui garnissaient les plats-bords, se dépouillèrent de leurs enveloppes de toile peinte, et, enfin, les fusils furent placés de manière à pouvoir être saisis à la première alarme. Les naturels de Bornéo passent, en effet, pour être fort méchants, et le détroit de Macassar est, dit-on, très-fréquenté par les pirates qui habitent les côtes de Célèbes et de Bornéo. Tous nos préparatifs de bataille étaient terminés, lorsque nos marins nous annoncèrent que ces êtres vivants, qui garnissaient la côte et qu'ils prenaient toujours pour des individus de l'espèce humaine, étaient munis de grandes et belles queues, ce qui leur donnait une tournure des plus comiques. Cette nouvelle annonce de nos matelots nous fit beaucoup rire; elle nous rappelait, en effet, la fameuse histoire que l'on nous avait souvent racontée, sans jamais nous convaincre, que Bornéo était la patrie d'une race d'hommes toute particulière, jouissant du bénéfice de porter une queue, et sur laquelle on disait les plus jolies choses du monde. Notre hilarité s'étant calmée à la fin, nous dirigeâmes nos longues-vues du côté de la terre, et nous reconnûmes qu'elle était couverte par une troupe de beaux singes qui paraissaient très-émus de l'arrivée de nos embarcations. Nous approchions rapidement, en effet, et bientôt nos canots vinrent parallèlement l'un à l'autre, et dans un ordre de bataille admirable, s'échouer simultanément dans les vases de la plage. Mais déjà le rivage était désert; les singes s'étaient réfugiés dans les arbres dont ils occupaient les parties le plus élevées (ce qui n'est pas peu dire), et du haut de ces citadelles naturelles où ces malheureux se croyaient en sûreté, ils nous adressaient les plus laides grimaces qu'on puisse imaginer.

« Le rivage sur lequel nous venions d'accoster était entièrement formé par une vase molle et puante, que les eaux recouvrent probablement à chaque marée haute, ou, tout au moins, pendant les grandes crues du fleuve et les marées des syzygies. Les premiers d'entre nous qui voulurent débarquer s'y enfoncèrent presque jusqu'à la ceinture; la vase, constamment délayée sur ses bords par les eaux de la rivière, devenait un peu plus ferme dans l'intérieur; mais le sol sur lequel les palétuviers avaient pris racine était encore tellement humide, que nous y enfoncions toujours jusqu'aux genoux; il était impossible de rester en place, car alors la vase détrempée cédait constamment sous notre poids, et au bout de fort peu de temps il devenait tout à fait impossible de se dégager de ce ciment qui nous liait les pieds.

« Autant que la vue pouvait s'étendre autour de nous, la terre présentait le même aspect. Je reconnus bien vite



Grave chez Erhard, R. Bonaparte 42

qu'il me serait impossible de tenter aucune observation de phsique. A part les grands arbres qui avaient pris racine dans ce terrain boueux, le sol était entièrement dénudé; les naturalistes ne pouvaisnt le parcourir, et c'était pour eux le supplice de Tantale, car, outre les singes, on apercevait dans les arbres quelques oiseaux, et nos hommes avaient déjà vu plusieurs serpents se glisser dans ces marécages. Du reste, le jour baissait rapidement, et les exhalaisons fétides de la plage auraient pu être funestes à nos équipages et faire naître des fièvres pernicieuses. Aussi nous y séjournâmes peu de temps, mais les deux heures que nous passâmes à terre furent employées à faire une guerre active aux malheureux singes, les seuls habitants probables de cette forêt aquatique[1]. »

Tel est, à peu d'exceptions, l'aspect des rivages de Bornéo, surtout à l'embouchure de chacun des cours



Orang-Outang de Bornéo (simia satyrus). — Dessin de Rouyer d'après un sujet du Museum d'histoire naturelle.

d'eau que les montagnes du centre de l'île envoient à l'Océan.

Si peu agglomérée que soit sur la vaste surface de Bornéo la population humaine, elle s'y divise pourtant en trois éléments distincts et hostiles les uns aux autres : — les Dayaks, premiers occupants du sol, où ils sont fixés de date immémoriale et sur lequel nous les étudierons particulièrement; — les Malais, peuple navigateur et pirate, venu de Sumatra à la suite de la propagation de l'islam; — enfin les Chinois, dont des groupes nombreux, que chassent de l'empire du Milieu la misère et les guerres civiles, sont attirés journellement à Bornéo par l'appât que leur offre l'exploitation de son sol vierge; ils ont déjà fondé sur plusieurs points de la côte occidentale des colonies agricoles et industrielles, où les deux autres

1. *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie,* exécuté pendant les années 1837-1840, sous le commandement de J. Dumont d'Urville (t. VIII, p. 5-9).



Vue du bourg de Banjermasing. — Dessin de Français d'après Schwaner

races pourraient puiser, sinon de bien hautes leçons de moralité, du moins des exemples d'ordre et de travail.

Le témoin déjà cité nous donne les détails suivants sur la nature des établissements fondés à Bornéo par les fils du Céleste Empire :

« ...Une colline dominant le cours du Sambas était couverte de grands arbres entremêlés de lianes, de broussailles et d'arbustes pressés et confondus ; ce fut au milieu de ce lacis inextricable que notre guide malais entreprit de nous frayer un chemin. Il écartait les branches, se baissait, rampait avec une agilité surprenante : nous avions beaucoup de peine à le suivre. Après un quart d'heure de cette marche fatigante, nous arrivâmes au sommet, harassés et accablés par une chaleur brûlante ; mais nous fûmes bien dédommagés par le panorama qui s'offrit à nos yeux.

« A nos pieds s'étendait la forêt sombre et impénétrable ; au delà, à deux lieues environ, elle s'interrompait tout à coup ; un charmant paysage lui succédait : c'étaient de riants villages, de jolies habitations éparses au milieu d'une verte campagne et entourées de cultures régulières. On eût pu se croire transporté sur quelque point de la France !

« Notre admiration égalait notre surprise. Certes nous étions loin de nous attendre à un si grand contraste, à trouver la civilisation au milieu d'un pays sauvage, des cultures admirables entourées de forêts vierges. Nous éprouvions un immense désir d'aller jusque-là, de visiter ce coin de terre si riant, cette oasis qui nous apparaissait comme un effet de mirage, ou un tableau magique. Mais hélas ! déjà l'heure nous rappelait à bord de nos navires. Notre guide nous fit comprendre que ces villages étaient *une colonie récente fondée par les Chinois*[1]. »

Quant aux Malais, ils n'exploitent la terre de Bornéo, où ils dominaient en conquérants avant l'arrivée des Européens, qu'avec le kriss ou le poignard. Ils considèrent comme une honte l'exercice d'un trafic honnête et ne connaissent d'autre occupation que celle d'errer sur les eaux et de s'y livrer à leur goût dominant, la rapine et la piraterie. Tant qu'ils y trouveront quelques moyens d'existence, il n'y aura pour ces contrées aucun espoir de réforme sociale, aucune chance de les entraîner eux-mêmes sur la pente de la civilisation européenne et d'améliorer le sort pitoyable des aborigènes qu'ils pillent et oppriment.

Lorsque règne la mousson de la belle saison, on ne trouve guère ces forbans à terre, à moins qu'ils ne s'y tiennent en embuscade pour dévaliser quelque tribu dayake ou pour tomber à l'improviste sur des bâtiments caboteurs de commerce. Pendant que les hommes sont ainsi occupés à épier leur proie, les femmes, les enfants, les vieillards habitent de petites embarcations tapies sous les mangliers qui masquent l'embouchure des rivières. Ils y sont sous la garde d'un bâtiment armé qui les protége en cas d'attaque, ou les avertit du danger lorsque des bâtiments de guerre sont en vue. Presque tous les chefs de ces pirates appartiennent aux familles princières du pays et la plupart des sultans reconnus par les Européens prélèvent une part dans l'odieux butin de leurs grands vassaux.

Bornéo est, on le voit au premier coup d'œil, une terre bien arrosée. Ses trois principaux fleuves prennent naissance non loin les uns des autres, dans une espèce de massif mamelonné, de trois cent cinquante à mille mètres d'élévation, sur lequel s'élèvent des pics isolés, dont vingt à trente atteignent douze cents à deux mille mètres de haut et portent différents noms chez les tribus dayakes du voisinage : *Gounoug-oulou-Kapouas*, *Gounoug-oulou-Koti*, *Gounoug-oulou-Banjas*, c'est-à-dire montagne des sources du Kapouas, — du Koti, — du Banjas.

Il n'y a pas d'île dans l'intérieur de laquelle on puisse pénétrer par de si belles voies fluviales. Nés près du point central de Bornéo, ces trois fleuves s'en éloignent en traçant des vallées dirigées, celle du Kapouas à l'ouest, celle du Banjas au sud, celle du Koti à l'est.

Avec des bassins secondaires qui les séparent, ces trois grandes vallées comprennent à peu près toute la partie de Bornéo, soumise aux prétentions de suzeraineté bien plus qu'au pouvoir effectif des Hollandais. Administrativement elles sont réparties entre les deux résidences de Pontianak et de Banjermasing, où nous allons successivement conduire nos lecteurs.

Le Doeson, Banjas, Banjer ou Barito (car il porte tous ces noms), principal cours d'eau de la résidence de Banjermasing, forme avec ses principaux affluents, descendant tous comme lui du nord au sud, un immense labyrinthe couvert de hautes futaies dont la base, sur une surface de plusieurs centaines de lieues à la ronde, est submergée périodiquement sous quelques pieds d'eau. Les explorations tentées depuis une vingtaine d'années sur ce fleuve ont prouvé que cette partie de l'île n'est en réalité qu'une immense forêt vierge et marécageuse, tellement entrecoupée de fondrières, d'anses, de lacs et de canaux enchevêtrés, que les eaux des grandes crues seules peuvent se frayer des passages à travers « cet inextricable lacis. » Les indigènes, presque toujours errants, se servent, dans leurs expéditions vagabondes, du cours sinueux de ces eaux comme de la seule voie de communication qui puisse exister dans cette contrée où la nature semble encore la même qu'au lendemain de la convulsion de l'écorce terrestre qui souleva les parties basses de Bornéo du fond de l'Océan.

Le bourg de Banjermasing est construit sur un bras du Banjer, à l'entrée de ce delta, et il repose sur pilotis, car le sol environnant est exposé journellement aux inondations du flux de la rivière. Les pilotis sont élevés de trois pieds environ au-dessus du niveau du terrain marécageux ; les maisons communiquent entre elles au moyen d'un plancher tenant lieu de rue ; une grande partie des habitations reposent sur des radeaux, ou *raktis ;* le côté des maisons faisant face à la rivière sert d'échoppe ; les jours de marché, le fleuve est couvert de petits esquifs, montés par un seul individu colportant les denrées, tandis

1. *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, etc., t. VII, p. 106-107.

que les marchandises sont exposées en vente sur les radeaux; la population y est sans cesse en mouvement sur les eaux, car toutes les communications ont lieu sur la rivière; les choses nécessaires à la vie s'achètent sur les marchés flottants, et les affaires commerciales se font sur l'élément liquide ; c'est enfin, dans toute l'acception du terme, une ville flottante, où l'on ne trouve ni voitures ni chevaux; les seuls animaux qu'on y élève sont des cochons, des chèvres, des oies, des canards et des poules. Les habitations des employés européens, les bâtiments et les forts du gouvernement sont construits partie en pierres, partie en troncs d'arbres; pour les palissades, dont les fortifications sont entourées, l'on se sert des troncs du palmier *nibong;* les toitures des édifices sont couvertes en tuiles, les autres maisons le sont en *atap*, ou feuilles du palmier *nipa*. Le fort Tatas comprend l'habitation du résident, les magasins et les casernes; des fortins sont établis à Marabahan, à Taboeniano et vers la pointe méridionale de Bornéo, où se trouve le fort de Tuyll.

C'est de cette résidence que nous allons nous diriger vers l'intérieur de l'île avec le docteur Schwaner.

VOYAGE SUR LA RIVIÈRE KAHAYAN,

PAR LE Dr C. A. L. M. SCHWANER [1].

TRADUCTION INÉDITE.

I

Traversée du delta entre Banjermasing et le Kahayan. — Aspect du fleuve et de ses bords. — Légende de l'éléphant et du porc-épic.

Le 31 octobre 1847, je quittai Palingkau avec le tomonggong (chef), Djaja-Negara, qui m'avait spontanément offert de m'accompagner. Nous avions vingt Dayaks de Poulou-Petak pour ramer sur nos deux barques pendant tout le voyage. Nous descendîmes le Mouroung, jusqu'au confluent du Troussan, où nous arrivâmes le 1er novembre. Sur la rive gauche de cette rivière est situé le kampong (hameau) de Papallas : on n'y voit que cinq misérables huttes qui témoignent de l'indifférence des habitants de cette triste contrée pour les logements tolérables. Petites et basses, elles sont perchées sur des poteaux minces et chancelants, de dix pieds de haut.

Le Troussan, sorte de canal naturel entre les fleuves Mouroung et Kahayan, traverse de vastes marécages d'où coulent une multitude de ruisseaux qui sont pour la plupart reliés entre eux par des tranchées et lui apportent leurs eaux noires. A peu de distance, à l'ouest de Papallas, le Troussan se divise en deux branches; celle du nord est la plus ancienne ; celle du sud a été creusée par la main de l'homme, après que l'autre, obstruée par le limon et des troncs d'arbres, fut devenue impraticable aux navigateurs. A son embouchure orientale, le fleuve a soixante-dix pieds de large; mais à mesure qu'on avance vers l'ouest, il devient plus étroit, moins profond et d'une navigation plus difficile, par suite de l'abondance des plantes aquatiques; les plus petites embarcations touchent le fond, lors du reflux, et surtout pendant la mousson orientale; il faut souvent attendre le flux pour continuer le voyage vers le Kahayan. Il serait à souhaiter qu'on élargît et creusât ce canal : on serait aidé dans cette entreprise par le courant lui-même. Cette contrée marécageuse n'est propre qu'à la culture du riz.

Le 2 novembre, vers midi, nous atteignîmes le Kahayan. Près du confluent, sur la rive nord du Troussan, s'élèvent, à l'ombre de quelques palmiers, deux petites maisons où les voyageurs déposent en passant des offrandes de riz, de tabac et des morceaux d'assiettes cassées, pour apaiser les mauvais esprits. Les bords du fleuve sont élevés, et le pays voisin est à l'abri des inondations; mais l'intérieur des terres est plus bas et presque entièrement couvert de marais.

Nous rencontrâmes quelques familles de Niadjous ou Biadjous qui chassaient aux buffles sauvages. Ils avaient dépouillé de ses arbres et de ses broussailles une grande étendue de bois, qu'ils avaient ensuite entourée de palissades, en y laissant de larges ouvertures. Au milieu de la

1. Traduit du livre intitulé : ***Bornéo : beschrijving van het stromgebied van den Barito, en reizen langs eenige voorname rivieren van het zuidoosteliijk gedeelte van det eiland.*** Bornéo : description du bassin du Barito, et voyages le long de quelques-unes des principales rivières de la partie sud-est de l'île, par le Dr C. A. L. M. SCHWANER; voyages faits pour le gouvernement des Indes néerlandaises, de 1843 à 1847. Amsterdam, 1854, chez P. N. Van Kampen. 2 vol. in-8, avec cartes et planches; édité après la mort de l'auteur, par le professeur *J. Pijnappel*, aux frais de l'Institut royal pour la connaissance des langues, des pays et des habitants de l'Inde néerlandaise.

Le docteur Schwaner, qui le premier fit par terre le voyage de Banjermasing à Pontianak, était né à Mannheim en 1817. Après avoir étudié en Allemagne et s'être mis en relations avec le Muséum de Leyde, il fut nommé membre du comité d'histoire naturelle de l'Inde néerlandaise et partit la même année pour Java. Le gouvernement colonial l'ayant chargé d'aller étudier l'histoire naturelle de Bornéo, il passa dans cette île en 1843, et y resta jusqu'en 1848, où il retourna à Batavia. Après avoir adressé aux autorités un rapport sur ses explorations scientifiques, il fut, en 1850, chargé d'une nouvelle mission dans la partie sud-est de Bornéo, et il était sur le point de s'y rendre, lorsqu'il mourut à Batavia le 30 mars 1850. (*Note du traducteur.*)

grande enceinte était un petit enclos, pourvu de trappes, et où venaient se livrer d'eux-mêmes les buffles sauvages attirés par des animaux de leur espèce dressés à cet effet. Là, on les attachait avec des cordes de rotangs ou joncs du pays, et on les domptait au moyen d'un anneau qu'on leur passait dans les narines. Dans le cours de l'année, les chasseurs avaient déjà pris, de cette manière, plus de soixante-quatre buffles sauvages.

En remontant le Kahayan, nous passâmes devant Tjouking-Pamali, lieu hanté, dit-on, par les mauvais esprits. Aussi les indigènes se gardent-ils bien d'y couper du bois ou d'y cueillir des fruits, de peur que la perte de leur raison ne soit le châtiment du sacrilége. Ce n'est pas seulement sur les bords de ce fleuve qu'on trouve des espaces de terrains semblables consacrés par la superstition; il y en a aussi le long des autres rivières et dans l'intérieur des terres, où l'on peut les reconnaître à la présence des palmiers nibongs, qui croissent rarement ailleurs que sur les côtes de la mer. L'un de ces esprits, disent les traditions locales, ayant voulu, pour se récréer, former une cascade dans le fleuve, y jeta une grande quantité de pierres; mais il ne put réussir dans son dessein, et toutes ces pierres n'ont produit qu'une forte fluctuation lors des basses eaux, sans empêcher la navigation.

Parmi les innombrables ruisseaux tributaires du Kahayan inférieur, le seul qui mérite d'être cité est le Randan, sur les rives duquel on prétend que demeurait autrefois Andin-Poulou-Randan, le fameux héros des Niadjous.

Le 4 novembre, j'arrivai au kampong (village) de Boundai, où réside Raden-Singa-Pati, chef supérieur du district du bas Kahayan, qui s'étend depuis le kampong de Pilang jusqu'à l'embouchure du fleuve. J'eus le regret d'apprendre qu'il était absent; je ne trouvai pas non plus son lieutenant. Je l'attendis vainement toute une journée à Gohong, où demeurait autrefois un missionnaire, qui fut forcé de quitter le pays à la suite d'une émeute des habitants. Ce kampong est peut-être le plus joli du district; il est propre et bien entretenu. Je n'en puis dire autant d'une foule d'autres petits hameaux, devant lesquels nous avions passé les jours précédents. Élevés temporairement en vue de la culture du riz, et destinés à être abandonnés aussitôt que la fertilité des champs voisins diminue, la plupart sont bâtis avec peu de soin et ne se composent souvent que de deux ou trois huttes. Les bois du pays sont d'ailleurs spongieux et pourrissent vite. En plusieurs endroits, je trouvai quelques plantations d'arbres fruitiers; ce sont les signes les plus certains de l'ancienneté d'une colonisation; mais les habitations, qu'elles entouraient autrefois, n'existaient plus.

Pendant la mousson occidentale, le flux se fait régulièrement sentir jusqu'à Pilang, à dix myriamètres de la mer. Ce kampong forme la limite des districts de Kahayan-ilir et de Kahayan-tengah (bas et moyen Kahayan). Le premier compte deux mille quatre cents habitants; il comprend une quarantaine de villages, dont la population varie de quatorze à deux cent vingt-quatre âmes, et qui sont tous situés sur les rives du fleuve et de ses principaux affluents. L'intérieur du pays est une immense plaine marécageuse et inhabitable, qui peut être considérée comme la continuation des marécages du Barito et du Kapouas-Mouroung.

J'entrai dans le district de Kahayan-tengah, le 7 novembre. L'aspect de la contrée y est tout différent. Tandis que plus bas les berges du fleuve ont une certaine élévation, ici elles sont au niveau des eaux du fleuve qui les inondent lors des crues, et le sol reste submergé pendant la plus grande partie de l'année; aussi n'est-il ni habitable ni approprié à la culture. On a bien entrepris de cultiver le riz en quelques endroits que jamais l'eau ne couvre, mais ces essais ont si mal réussi qu'il a fallu y renoncer: chaque année la paille et les épis étaient rongés par un insecte de l'espèce des *rhyncophori*.

Déjà dans les stations précédentes, j'avais eu beaucoup de peine à trouver des guides expérimentés. A Gohong, les ordres écrits du résident (ou gouverneur hollandais) de Banjermasing avaient été sans effet. Quand je les exhibai à Bareng-Batarap, on ne se montra pas plus empressé, et je ne persuadai à un vieux Niadjou de m'accompagner qu'en lui promettant une forte rétribution.

Sur la rive droite du Kahayan, nous trouvâmes le canal de Nousa, qui coupe plusieurs grandes sinuosités du fleuve et abrége beaucoup le chemin. Il serait d'une grande utilité aux voyageurs s'il était assez profond et assez large pour donner passage aux grandes embarcations; mais, quoique considérable à l'embouchure, il se rétrécit bientôt, et de plus il est tellement encombré de bois flottants, que les barques mêmes ne le peuvent traverser.

Dans l'impossibilité de trouver une habitation humaine, nous fûmes réduits à coucher sous les arbres de la rive. Heureusement la nuit était resplendissante d'étoiles. Éveillés par le chant des oiseaux, nous nous levâmes de bon matin pour continuer notre voyage.

Les bords du fleuve étaient encore plus bas que la veille, et en plusieurs endroits disparaissaient même entièrement sous les eaux qui couvraient le pays; la direction n'en était marquée que par des tiges flottantes. Le Kahayan devient insensiblement plus tortueux que dans son cours inférieur, et ses plis et replis continuels en font un vrai labyrinthe. L'une des courbes que nous eûmes à suivre s'appelle *Rantau-Gadjah-Moundor* (sinuosité de l'Éléphant retourné, c'est-à-dire renvoyé en arrière). Cette dénomination est d'autant plus singulière, que cet animal ne se trouve pas dans l'île et est inconnu à la plupart des habitants. Peut-être est-ce un souvenir de quelque événement historique, par exemple, de la défaite d'un de ces chefs hindous qui possédaient autrefois une partie de Bornéo et employaient à la guerre des éléphants. Quoi qu'il en soit, voici ce que rapportent, à ce sujet les traditions du pays :

« Il y a bien des années, un éléphant, venu d'outre-mer, remonta le Kahayan afin de livrer combat aux animaux



Femmes dayakes, tribu des Biadjous. — Dessin de Boulanger d'après l'Atlas iconographique des colonies néerlandaises.]

de l'île. Pour leur donner une idée de sa grosseur et de sa force et les effrayer d'avance, il remit une de ses défenses au messager qui leur portait son défi. Les animaux, en effet, remplis de terreur à la vue de la terrible dent, allaient reconnaître la supériorité de l'éléphant, lorsque le porc-épic vint les tirer d'embarras. Il les engagea à accepter le défi et à envoyer un de ses piquants à l'ennemi commun, afin qu'il pût juger de la puissance de l'animal qui avait de pareils poils. Trompé par cet artifice, l'agresseur n'osa pas attendre son redoutable adversaire, et s'en retourna tout honteux [1]. »

Le 9 novembre, je passai devant l'embouchure du Roungan. Cette rivière est bien aussi considérable que le fleuve dont elle est tributaire. Jusqu'au point de jonction, le Kahayan est navigable toute l'année pour les plus grands bâtiments de commerce, et le mouvement du flux et du reflux s'y fait sentir pendant la saison sèche; mais au delà, il est sensiblement plus étroit, et n'a plus guère que cinquante pieds de large.

II

Visites à plusieurs kampongs. — Forteresse indigène. — Bandes de brigands.

Après avoir vogué quatre jours dans des forêts désertes, je remarquai que les bords du fleuve devenaient de plus en plus élevés ; je me retrouvai dans des pays cultivés, et j'abordai au kampong de Moura-Rawi, résidence du chef supérieur du moyen Kahayan, faible vieillard dont l'autorité n'est respectée (et encore médiocrement) que dans la partie supérieure de son district. Les ordres mêmes du résident hollandais de Banjermasing n'y sont exécutés qu'autant qu'ils sont conformes à l'intérêt ou au bon plaisir des indigènes. C'est que le souvenir de l'expédition hollandaise, qui avait eu lieu une vingtaine d'années auparavant, y est effacé. Depuis on n'y avait vu d'autres Européens que des missionnaires et des naturalistes; aucun d'eux même n'avait été au delà du kampong de Tawan-Kali (1°26′ de latitude méridionale). J'étais le premier qui eût dépassé cette limite. Il est interdit aux Chinois et aux riverains du Bandjer ou Barito d'aller commercer plus haut que le kampong de Pilang, ce qui contribue à maintenir l'indépendance des districts du moyen et du haut Kahayan.

Le kampong de Moura-Rawi est en décadence. Beaucoup de ses habitants, découragés par une série de mauvaises récoltes de riz, se sont établis sur les bords de la rivière voisine, le Roungan. La population n'est plus que de deux cent dix âmes. L'enceinte de palissades est à demi tombée; plusieurs maisons ont été abandonnées et quelques autres sont en ruines ; les nombreuses idoles dont elles sont entourées et la quantité de palmiers à cocos qui ombragent le kampong attestent seules dans quel état florissant était autrefois ce chef-lieu. Les pieux qui supportent les maisons sont encore plus hauts que dans le district inférieur. Les parois sont en écorce d'arbre ou en treillage de bambou, et les toits sont couverts d'une herbe si durable qu'ils n'ont besoin de réparation que tous les dix à quinze ans.

L'intérieur des maisons est sale et noir, la fumée n'ayant d'autre issue que les portes ou les ouvertures horizontales pratiquées dans les murs en guise de fenêtres. La distribution des appartements est fort peu régulière. Cependant l'habitude est qu'il y ait, au centre, une grande salle, et alentour divers cabinets séparés par des cloisons décorées, des treillages de bambou, ou bien des planches ornées d'assez jolies arabesques et de guirlandes sculptées. Aux murs sont suspendus des ustensiles de ménage, des armes, des engins de pêche, des habits, des amulettes, etc.

Près du fleuve s'élèvent quelques *balais*, ou lieux de réunion communs à tous les habitants du kampong, et où se célèbrent des fêtes pendant le séjour des voyageurs. La plupart de ces édifices, beaucoup plus grands que les maisons particulières, sont d'ailleurs extrêmement simples; ils ne consistent qu'en une longue salle ouverte, supportée par des pilotis d'environ quatre pieds de haut, et couverte d'un toit très-saillant. On trouve ordinairement près de là une petite forge, à l'usage de tous les habitants de la localité et même des étrangers.

Le lieu de débarquement est un petit radeau amarré au rivage, et d'où une échelle, faite d'un seul tronc d'arbre entaillé ou de plusieurs soliveaux, mène à un pavillon qui s'élève sur la rive et sert de gîte aux voyageurs. De là on se rend au kampong sur un chemin de planches établi à deux pieds au-dessus du sol, et divisé en autant de branches qu'il y a de maisons. Aussi les habitants peuvent-ils se visiter l'un l'autre à pied sec pendant les pluies ou les inondations. Ils élèvent divers espèces d'animaux domestiques : le buffle, le porc, la chèvre, les gallinacées, le chien et le chat. Leurs principales occupations sont la culture du riz, la récolte du rotin pendant la saison des pluies, et celle de plusieurs sortes de résines pendant la mousson sèche. Quelques-uns s'emploient au lavage de la poudre d'or que charrie le fleuve ; mais cette industrie est beaucoup moins lucrative ici que plus haut; c'est à peine si une personne peut ramasser pour soixante *cents* (un franc trente) de paillettes par jour.

Le 13 novembre, j'arrivai au Kotta de Hanoa, le premier kampong fortifié en remontant la rivière. Il est entouré de pieux de bois de fer, hauts de trente pieds, au-dessus desquels passent de longues perches surmontées de *calaos* (oiseau rhinocéros) sculptés en bois, dont quelques-unes portent ou pressent de leurs serres des crânes humains. A l'intérieur de l'enceinte sont érigées une foule d'idoles. Les quatre corps de bâtiments qui com-

1. Malgré les assertions de quelques géographes, il ne paraît pas que Bornéo nourrisse, à l'époque actuelle, des éléphants et des rhinocéros. En aucune des parties de l'île où des voyageurs dignes de confiance ont pu pénétrer, ils n'ont vu trace de ces deux grands pachydermes, pas plus que du vrai tigre (*felis tigris*, tigre royal). On ne rencontre dans les parties centrales et montagneuses de Bornéo qu'un seul carnassier de grandeur moyenne, le *tigre longibande* (*felis macrocelis*), fort inférieur en taille, en force et en voracité à la panthère commune (*felis pardus*). Temminck *Les possessions néerlandaises*).

posent la place sont à quinze pieds au-dessus du sol, infect et marécageux, et communiquent ensemble par des ponts de planches en très-mauvais état. Ces forteresses, peu nombreuses dans le district du moyen Kahayan, servent de refuge aux habitants des villages ouverts, qui les construisent et les entretiennent à frais communs.

Je rencontrai à Passa-Tegara le chef Raden-Singa-Pati, dont j'ai déjà parlé. Sachant qu'il avait de l'influence en dehors même de son district et qu'il pourrait en user en ma faveur, je le priai de m'accompagner. Il accéda volontiers à ce désir; c'est un des plus beaux Niadjous que j'aie jamais vus; il a le teint clair et il est de haute stature, droit et bien fait; sa physionomie exprime la douceur et la bonté.

A cinq heures, nous fûmes assaillis par un orage et une pluie qui dura la plus grande partie de la nuit. Le lendemain matin, nous ne pûmes partir qu'assez tard : il fallut attendre qu'un brouillard froid et épais fût dissipé.

Les rives commençaient à être plus accidentées et la contrée plus montueuse. Nous vîmes, sur la rive gauche, en face du *labeho* (sinuosité) Weringin, les premiers rochers, qui se composent de grès argileux. Les marais étaient plus rares le long du rivage, et nous rencontrions plus fréquemment des villages fortifiés, dont le nombre augmente à mesure qu'on pénètre plus avant dans les terres. Dans cette contrée, quelques forteresses placées de distance en distance suffisent à la sécurité des habitants; mais plus haut, chaque maison est entourée de palissades.

Le kampong de Tampang, où j'arrivai le 18 novembre, est incontestablement l'un des plus propres et des mieux entretenus qui soient situés sur le cours du Kahayan. Quoique sa population monte à cent vingt âmes, il ne se compose que d'un seul corps de bâtiment, long de trois cent soixante pieds, soutenu par des pieux de vingt pieds de haut, et entouré de palissades de même hauteur. Le plancher s'étend jusqu'à l'enceinte, et forme tout autour de la maison une galerie où sont érigées des idoles. Sous le bâtiment sont les granges. Devant et derrière sont deux larges cours, dépouillées d'herbe et très-propres.

Cette place est soumise à l'autorité du chef Awat, homme actif et intelligent, qui se montra fort bienveillant à mon égard, quoiqu'il fût assez mal disposé pour le gouvernement hollandais. La cause de son mécontentement était, me dit-il, que, malgré la régularité avec laquelle les riverains du haut Kahayan payaient tribut au résident, celui-ci avait toujours négligé de les protéger contre les dévastations de Sourapati, tomonggong (chef) des Siangs du fleuve Mouroung. Par suite, ces peuples avaient résolu de s'affranchir du tribut. Je justifiai le gouvernement, et je leur donnai l'assurance d'une protection plus efficace pour l'avenir : ils me promirent alors de ne pas se mutiner et de s'acquitter des redevances arriérées.

Ayant appris que le tomonggong Toundan, grand chef des Ot-Danoms et chef du haut Kahayan, à qui j'avais affaire, s'était transporté, avec une grande partie de sa famille, sur les bords du Kapouas-Mouroung pour y passer deux mois et demi, je me vis forcé d'entreprendre une excursion dans les terres pour l'aller trouver, voyage d'autant plus périlleux qu'il fallait traverser des contrées infestées par des *Ngayaus*, ou petites troupes de trois, cinq, parfois huit personnes, qui tombent à l'improviste dans les maisons de culture isolées, surprennent les personnes désarmées, leur coupent la tête, et s'enfuient dans les bois avec ces beaux trophées. Les Ngayaus n'épargnent ni l'âge ni le sexe; et ce ne sont pas des brigands de profession, mais des gens d'ailleurs paisibles et rangés qui font ces odieuses expéditions; il est vrai qu'ils attaquent ordinairement les membres d'une tribu avec laquelle la leur est en guerre; mais souvent ils commettent ces hostilités sans autre motif que d'acquérir de la gloire, d'accomplir un vœu, d'honorer un parent décédé, ou de satisfaire leur goût pour le carnage. Ces expéditions et celles qu'ils nomment *sarah's*, lesquelles sont aussi de vraies guerres, sont un grand obstacle à l'accroissement de la population et à la prospérité du pays[1]. Dans le cours de mes voyages, je m'efforçai avec Djaja-Negara, tomonggong de Palingkau, d'arrêter ces brigandages et d'amener les diverses tribus à conclure des traités; mes efforts n'ont pas été sans succès : les belliqueux Pari du Koutei, par exemple, n'ont pas commis d'hostilités depuis 1847.

III

La rivière Koron. — Les lavages d'or. — Le fleuve Mourong.

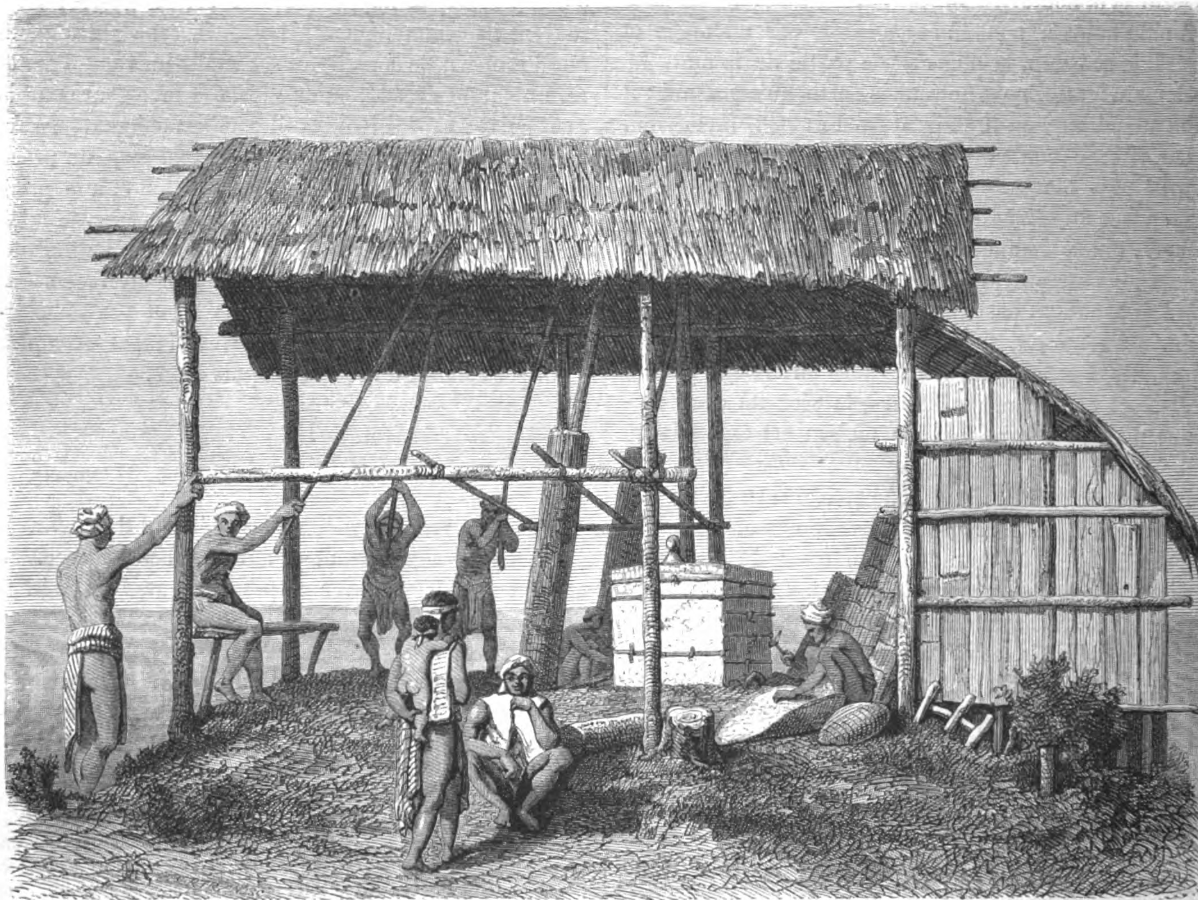
Mes rameurs de Poulou-Petak étaient déjà effrayés des dangers auxquels nous allions nous exposer. Je m'efforçai de les rassurer en prenant toutes les précautions que la prudence exigeait. Nous passâmes un jour à mettre nos armes en bon état et à faire nos préparatifs, et le 19 novembre, à six heures du matin, nous partîmes de Tampang, laissant les meilleurs de nos prahous (embarcations) sous la garde du chef Awat. Après avoir re-

1. Les revenus des sultans étaient autrefois fort illimités, quoique généralement précaires : pressurer leurs sujets, imposer arbitrairement des charges, exiger de fortes amendes en punition des plus légères contraventions, emprunter de l'argent aux grands de la cour ou aux chefs assez adroits pour avoir su s'en procurer, tels ont toujours été, entre les mains de ces despotes, les moyens de faire face aux dépenses des armements, à l'entretien des fainéants dont ils sont entourés, et à leur existence oiseuse, passée dans les délices du harem. Indépendamment des corvées et des livraisons de riz, de bois, etc., qu'ils imposent aux tribus des Dayaks, ils trouvent encore le moyen d'enlever à ces misérables aborigènes le peu qui leur reste pour subsister durant la mauvaise mousson. C'est alors qu'ont lieu ces expéditions dévastatrices et barbares que le souverain entreprend avec les princes de sa cour et à la tête des hordes armées contre les districts indépendants; elles ont lieu dans le but de leur enlever le peu de denrées ou de produits de leur industrie qu'ils se sont réservés. Chacun pille et vole ce qui lui convient, et le malheureux Dayak, dépouillé de ses moyens de subsistance, est fort heureux s'il parvient à sauver sa liberté par une fuite précipitée. Ces princes font aussi des tournées avec leurs satellites armés; ils donnent à ces excursions le nom de *sarah's* (distribution de présents); le souverain distribue en effet quelques poignées de sel et des morceaux de fer; mais, comme indemnité de ces cadeaux, il revient chargé des dépouilles de ses sujets qu'il laisse plongés dans la plus affreuse misère.

(Temminck, *Les possessions néerlandaises*.)

monté le Kahayan jusqu'à l'embouchure du Koron, nous prîmes le chemin qui longe cette rivière. La voie de terre que je dus choisir à cause du nombre de mes compagnons et du volume de mes bagages, est plus courte mais plus pénible que la navigation sur le Koron. Elle coupe en divers endroits les nombreuses sinuosités de cette rivière, monte au commencement plusieurs pentes roides, et descend dans quelques vallées marécageuses, mais elle devient ensuite plus unie. Tout le pays est couvert de bois. Nous rencontrâmes sur notre route de petites caravanes de riverains du Kahayan, et nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi à l'endroit où la rivière cesse d'être navigable, même pour les petites pirogues. Exténués de fatigue, nous prîmes le parti d'y passer la nuit dans les ruines d'une forteresse dont les habitants avaient été massacrés quelques années auparavant par une tribu ennemie. Les quelques loges délabrées qui subsistaient, abritaient un grand nombre de prahous appartenant à des riverains du Kahayan. Avant de nous coucher, nous eûmes soin de boucher les trous du toit, pour nous garantir de la pluie, et de charger nos armes, afin d'être en mesure de nous défendre contre toute surprise.

La nuit ne fut troublée par aucune alarme. Les nuages ne tardèrent pas à se dissiper et à faire place à un beau clair de lune. Le profond silence n'était interrompu que par le cri mélancolique du hibou et par un léger clapotement des vagues.



Forges chez les Dayaks-Biadjous. — Dessin de Français d'après Schwaner.

Nous continuâmes notre voyage le long du Koron jusqu'au pied du mont Aubon, qui s'élève de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. La chaîne de collines dont il fait partie forme la limite des bassins du Kahayan et du Kapouas-Mouroung. Notre route nous conduisit bientôt des solitudes de la forêt vers les coteaux cultivés de Kampong-Sakkoi (30 novembre).

Une des principales industries des indigènes est le lavage de l'or, qui est assez abondant pour que le gain d'un travailleur puisse être d'un à deux florins (deux à quatre francs) par jour. Les gisements de sable aurifère, épais d'un demi à deux pieds, sont recouverts d'une couche de glaise jaune qui n'a pas plus de quatre à huit ou dix pieds de profondeur. Ce sont les hommes qui tirent le minerai, et les femmes qui le lavent dans quelque rivière des environs; ils n'exploitent les mines que dans le voisinage des cours d'eau, car ils n'ont pas la moindre idée de l'hydraulique. Ils ignorent également l'art d'étayer les puits et les excavations : aussi n'est-il pas rare que des travailleurs périssent dans les éboulements. Un accident de ce genre avait eu lieu quelques jours auparavant, et le *pamali* avait, en conséquence, été proclamé au kampong de Sakkoi, c'est-à-dire que les étran-



Fête donnée au premier blanc venu chez les Biadjous. — Dessin de Lançon d'après Schwaner.

gers en étaient exclus pour un certain temps. Lorsque j'eus fait annoncer mon arrivée aux habitants, quelques-uns d'entre eux vinrent au-devant de moi pour me notifier la prohibition, mais je leur fis comprendre que cette défense ne s'appliquait pas à un *orang wolanda* (homme hollandais); ils me laissèrent donc facilement entrer, et je leur donnai, pour prix de leur complaisance, des verroteries et quelques rouleaux de tabac. Les habitants m'examinèrent avec curiosité, et leurs femmes n'avaient pas l'air d'avoir peur. Ils occupaient autrefois les régions montueuses où le Kahayan prend sa source, mais ils durent quitter ce pays à cause des fréquentes expéditions des Ngayaus. La population de Sakkoi, qui appartient à la race des Ot-Danoms, s'élève à cinq cents âmes.

Le 21 novembre, après une terrible nuit d'orage, nous nous mîmes en route pour Tomourongoi. Cette journée fut encore plus fatigante qu'aucune des précédentes. Nous eûmes à gravir de hautes montagnes, dont la plus considérable, le Riwout, n'a pas moins de quatre cents mètres au-dessus de la plaine. Dans les vallées, il fallut traverser plusieurs grands marécages sur des troncs d'arbres flottants ou fixes, et quand ces moyens nous manquaient, nous étions forcés d'entrer dans l'eau jusqu'à la poitrine, et de patauger dans la boue jusqu'à la rive opposée. Plus loin, nous rencontrâmes plusieurs rivières, gonflées par les pluies, et que nous ne pûmes traverser qu'au péril de notre vie.

A trois heures de l'après-midi, j'atteignis à Toumbang-Mohing le fleuve Kapouas-Mouroung, qui, en cet endroit, est moins large que le Kahayan à son confluent avec le Koron. Je me disposais à envoyer mon compagnon de voyage, Djaja-Negara, annoncer mon arrivée au tomonggong Toundan, le riche et redoutable grand chef des Ot-Danoms, lorsque ce personnage vint lui-même me prendre pour m'emmener à Toumourongoi. Après les salutations habituelles, nous nous embarquâmes dans un grand prahou et nous remontâmes le fleuve.

Toundan est un robuste petit homme d'un certain âge; ses traits prononcés ont une expression d'énergie, de circonspection, de ruse; il n'a d'ailleurs rien d'imposant et il est très-malpropre. Un grand nombre de *lameang* (cornalines) et cinq croissants d'or massif lui pendent sur la poitrine; il est également tatoué et porte des bracelets de laiton tournés en spirale. Ses cheveux non peignés et ébouriffés sont enfermés dans un mouchoir sale. Il n'a pas d'autre vêtement qu'un pagne passé autour des lombes. A l'occasion de mon arrivée, il mit pourtant une jaquette râpée de laine noire.

Le but de son voyage à Toumourongoi était de recouvrer d'anciennes créances et d'emmener quelques-unes de ses parentes, femmes de Sourapati, son ennemi juré, qui s'étaient enfuies pour se soustraire à ses mauvais traitements. Il était sur le point de s'en retourner, lorsque arriva une ambassade du tomonggong Karta-Negara de Tatalohong, pour négocier un traité d'amitié. Cette circonstance retarda le départ de Toundan. Il était assez disposé à conclure une alliance avec le chef siang, contre lequel il avait peu de griefs. C'était principalement Sourapati et son neveu Mandir-Anom, qui s'étaient attirés la haine des Ot-Danoms, par les hostilités qu'ils exerçaient dans le pays. Quelques-uns des envoyés donnaient à entendre que ces deux chefs n'étaient pas éloignés d'accéder à la proposition dont Karta-Negara prenait la louable initiative. Mais avant de rien décider, le tomonggong Toundan voulait d'abord consulter les Ot-Danoms, qui brûlaient du désir de se venger : c'est pourquoi il avait convoqué à Toumourongoi les délégués des divers kampongs.

Le même jour arrivèrent les députés des Sirats, la tribu la plus animée contre les Siangs. L'orateur du kampong de Mehiak, personnage fameux par sa bravoure, et qui passe pour avoir abattu cent quinze hommes de sa propre main, se rendit vers les ambassadeurs, qui s'étaient retirés dans la maison qu'on leur avait assignée. Alarmés de son apparition inopinée, les Siangs prirent leurs armes pour se jeter sur lui. Calme et intrépide, il s'avança au milieu d'eux, déclara qu'il acceptait le défi et les excita à engager le combat, « s'ils étaient vraiment des hommes ! » On en serait venu aux prises, si Toundan ne s'était jeté entre les deux partis et ne les eût apaisés. Cet incident et d'autres faits que j'eus occasion de remarquer me portèrent à croire que les négociations n'aboutiraient pas. Peut-être le traité n'était-il qu'un prétexte et les envoyés n'avaient-ils d'autre but que de s'informer de la retraite des femmes fugitives, ou de sonder les sentiments des Ot-Damons. Ils avaient cependant amené une esclave (*batang orang*, corps humain), pour être immolée aux mânes des Ot-Danoms, massacrés par les Siangs.

Comme les négociations pouvaient traîner en longueur et que mon dessein n'était pas de rester longtemps à Toumourongoi, je fis part à Toondan du but de mon voyage; je lui dis que je désirais lui parler à son kampong sur le Kahayan, et j'insistai pour qu'il y retournât sous peu. Il me demanda un délai de huit jours, afin de réunir et de consulter les chefs des kampongs du Kapouas-Mouroung supérieur. J'y consentis, mais je résolus de partir dès le lendemain.

En attendant, j'acceptai avec plaisir l'offre que me fit le chef, de me mener voir ses femmes. Je les trouvai belles, jeunes, avenantes et bien faites. Bien que sans voile aucun sur leur buste de bronze, elles ne parurent embarrassées ni de mon arrivée, ni de ma présence, et nous eûmes une conversation amicale et animée. Je vis par la même occasion les trois femmes fugitives de Sourapati, qui étaient amaigries et défaites, sans doute par suite des privations qu'elles avaient endurées pendant leur hégire.

IV

Continuation de voyage. — Le mont Ambon. — Fête en l'honneur du premier blanc venu en ce pays. — La femme chef. — Le chef Awat et ses superstitions.

Le 23 novembre, à huit heures, je repartis pour Tampang par la même route que j'avais suivie en venant

Comme il n'avait pas plu depuis quelques jours, le chemin était plus sec et la rivière avait beaucoup baissé. Je trouvai de nouveau la réception la plus amicale à Sakkoi, où l'on me fit un présent de fruits et de diverses racines mangeables. Mon petit épagneul à longs poils devint le favori des femmes, qui le caressaient et l'embrassaient comme un enfant. Les unes le prenaient pour un veau, les autres pour un cabri, et elles ne crurent que c'était un chien, qu'après que je leur en eus donné maintes fois l'assurance. Les habitants de ce kampong sont d'humeur très-pacifique : ils ne font pas d'expéditions dans le but de couper des têtes, et la coutume barbare d'immoler des prisonniers est moins en honneur chez eux que chez les autres peuples de leur race.

Le lendemain matin, à sept heures, je me remis en route au bruit des salves tirées par mes amis de Sakkoi; petits et grands étaient assemblés sur le parapet ou au pied des fortifications, et j'étais déjà loin, qu'ils me souhaitaient encore un bon voyage.

Au sommet du mont Ambon, on me fit remarquer un arbre résineux, que les indigènes regardent comme sacré. La grosse boule de résine qui s'est formée au haut du tronc sert d'oracle aux voyageurs, et elle est hérissée de centaines de flèches. Celui qui trois fois manque ce but, est voué à la pauvreté et au malheur; l'archer heureux ou adroit a au contraire la perspective de devenir riche. Conformément à l'usage, j'interrogeai aussi l'oracle, et je fis passer deux balles à travers la boule.

A Tampang, j'eus la satisfaction de retrouver mes compagnons en bonne santé et mes bagages en bon état. Le chef Awat résolut de me donner une fête pour témoigner sa joie de mon heureux retour. Les abondantes libations de touwak firent promptement leur effet, et, vers midi, la plupart des assistants étaient ivres. Six *bilians* (espèce de bayadères) conduites par un *bazir* ou prêtre, vinrent chanter mes louanges au son du katampang, dont frappait leur chef. Ce bazir, qui est à peu près vêtu de la même manière que les bilians, forme une louable exception parmi les personnes de son état : car il n'est vicieux qu'à demi, et ne songe qu'à parer comme des poupées la troupe féminine qu'il dirige[1].

Quelques jours après, Awat m'engagea à donner un *sakki*, c'est-à-dire à payer une certaine somme, afin que le peuple fêtât ma bienvenue ; comme j'étais le premier blanc qui eût remonté si haut le Kahayan, et que cette coutume oblige grands et petits, je sacrifiai volontiers une somme de cinquante florins (deux cent sept francs). Les chefs des environs et les étrangers, qui se trouvaient au kampong, furent invités à la solennité, et le lendemain, dès le matin, on saigna un gros porc, dont le sang fut porté en oblation aux *hantous*, esprits qui hantent les terrains cultivés et les mines d'or. Les indigènes en gardèrent une partie pour s'en barbouiller le corps, en se souhaitant réciproquement toutes sortes de prospérités. D'habitude, c'est celui qui donne la fête qui rend ce service aux convives masculins et féminins; pour moi, on m'en dispensa, mais je dus me laisser oindre de sang la poitrine, tandis que les chefs faisaient des vœux en ma faveur. Après le festin, je me rendis au milieu de l'assemblée, à la grande joie des assistants. Les bilians, rangées sur un banc d'un côté de la salle, chantaient les louanges des convives les plus notables, qui étaient assis en face sur des gongs ou timbales de cuivre. Les coupes circulaient à la ronde et l'ivresse ne tarda pas à être générale, ce qui donna lieu à bien des scènes ridicules, surtout de la part des femmes.

1. Les bilians cumulent avec les fonctions de chanteuses publiques, celles de devineresses, de magiciennes, de conjuratrices de mauvais esprits et de sages-femmes. Temminck. *loc. cit.*)

Le 1[er] décembre, je me transportai, avec toute ma suite, au *balai tomoi* (maison des voyageurs), situé à quelque distance au nord de Tampang. C'est là que les marchands attendent des jours, quelquefois des semaines et des mois entiers, l'occasion favorable de passer le labeho Tampang, obstrué de rochers et formant un redoutable tourbillon, qu'il est impossible de franchir par les grandes eaux. Ce labeho (gouffre, sinuosité) est situé sur la limite septentrionale du district du moyen Kahayan, qui comprend quatre-vingt-deux kampongs et quatre mille huit cent quarante-cinq habitants. En amont de ce point, la contrée est constamment montueuse.

Le niveau de la rivière ayant rapidement baissé, nous pûmes dès le lendemain continuer notre voyage jusqu'à l'embouchure du Mendjangan, où nous fûmes forcés de nous arrêter, parce que le fleuve était en crue; mais pendant la nuit, il descendit d'au moins huit pieds. Le 3 décembre, nous remontâmes jusqu'à Déwa, et nous vîmes dans le trajet de charmants paysages, des plaines fertiles et bien cultivées, alternant avec des collines boisées.

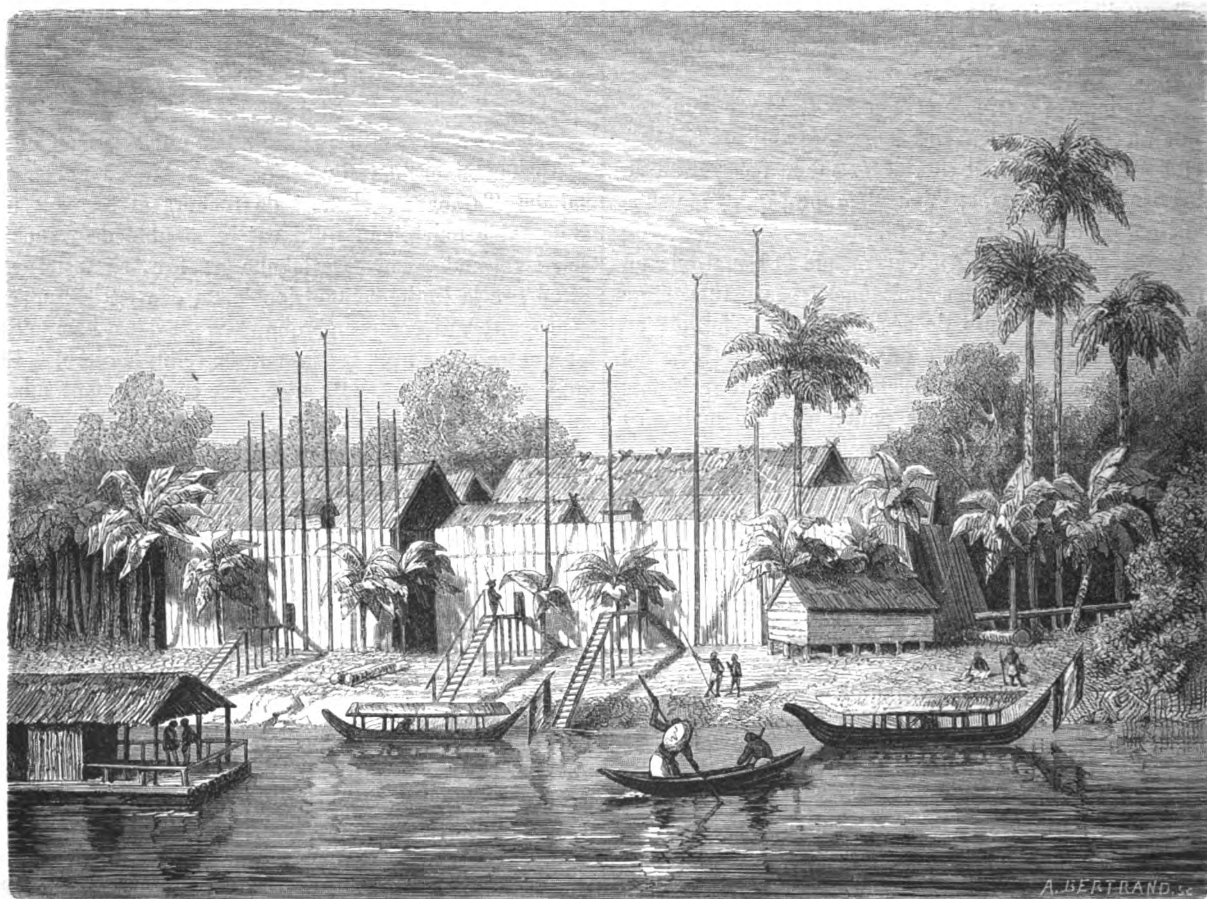
Niai Balau, femme Raden, chef de Déwa, passe dans tout le pays pour une femme aussi énergique qu'intelligente. Quoique déjà avancée en âge, elle est encore dans toute sa force ; sa manière de se vêtir et ses mouvements témoignent encore d'une coquetterie juvénile. Elle a donné des preuves d'un courage viril : une fois que les Pari attaquaient le kampong, et que les hommes prenaient la fuite, elle ceignit l'épée et contraignit les fuyards à tenir tête à l'ennemi et à remporter la victoire. C'est elle qui exerce l'autorité à Déwa. Étant venue me rendre visite, avec plusieurs autres femmes de qualité, elle me raconta avec beaucoup de modestie diverses aventures de sa vie active et agitée. Elle fut ravie du cadeau que je lui fis de quelques mètres de coton teint, et elle savoura avec ses compagnes le brandevin que je leur offris. Nous nous séparâmes en faisant réciproquement des vœux sincères pour notre bonheur.

Lors de mon départ de Déwa, le 4 novembre, le chef Awat me quitta pour retourner à son kampong. Mais auparavant il obtint, à force d'instances, que je misse une empreinte de mon sceau officiel sur de la cire rouge qu'il avait étendue à la surface de son épée. Il voulait par là montrer à tous qu'il était le fidèle sujet du gouverne-

ment hollandais. L'arme ainsi consacrée ne devait plus être teinte à l'avenir du sang des captifs sans défense : son possesseur devait la ménager pour de plus nobles exploits, et ne la brandir que contre les perturbateurs de l'ordre et de la paix générale.

Mais s'il m'avait suffi de quelques exhortations sérieuses pour amener Awat à des sentiments plus humains et détruire ses préventions à l'égard du gouvernement néerlandais, il n'était pas si facile de lui faire abandonner ses préjugés religieux. En vue de s'attirer richesse et prospérité, il avait attaché à son ceinturon, avec quantité d'autres amulettes, un morceau de bois sur lequel j'avais dessiné au crayon une figure de poupée. A son retour à Tampang, il se proposait de sacrifier un coq aux esprits régulateurs des destinées humaines, afin de tremper dans le sang le nouveau talisman.

Awat était vraiment ému lorsqu'il me fit ses adieux, après avoir reçu un pavillon hollandais. La place qu'il laissait vide dans mon prahou fut prise par Raden, mari de Niai-Balau. Comme nous avions plusieurs cataractes difficiles à franchir, ce chef eut la bienveillante attention d'augmenter mon équipage de vingt hommes qui devaient donner un coup de main à mes rameurs, dans les endroits les plus rapides et les plus dangereux.



Vue extérieure d'un kampong palissadé. — Dessin de Français d'après Schwaner.

Je m'arrêtai à Rotta-Ménangeh pour y passer la nuit, du 4 au 5 décembre, pendant que Raden continuait le voyage pour aller annoncer mon arrivée au tomonggong Toundan. Ce dernier a établi sa demeure sur la cime arrondie du Pohon-Batou, mont escarpé qui n'est accessible que du côté du nord-ouest. Il fallut franchir plusieurs grandes cataractes avant d'arriver au balai tomoi (maison des étrangers), où l'on débarque pour se rendre à l'habitation de Toundan. Le fleuve longe la paroi occidentale du Pohon-Batou, qui le domine à pic de quatre cents pieds au moins. Il a dû s'ouvrir de force un passage à travers le roc dur, qui lui opposait une digue. Autrefois, dit une tradition populaire, le Batou-Souli barrait la rivière, mais les poissons se plaignirent si fort d'être arrêtés par cet obstacle insurmontable, qu'à la fin un san-sang ou ange enleva de sa puissante main le Batou-Souli et le transporta sur la rive du fleuve, où il est encore.

Traduit du hollandais par BEAUVOIS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Danse nocturne des Ot-Danoms. — Dessin de Lançon d'après M. Schwaner.

VOYAGES DANS L'ILE DE BORNÉO.

1847-1852[1]

VOYAGE SUR LA RIVIÈRE KAHAYAN,

PAR LE Dr C. A. L. M. SCHWANER[2].

TRADUCTION INÉDITE.

V

Visite aux rochers de Pohon-Batou. — Réception chez le plus riche indigène de Bornéo. — Arrivée au sommet du bassin du Kahayan.

Le tomonggong Toundan vint en canot à notre rencontre avec son fils et sa suite. Je le fis monter dans mon prahou avec son fils et les hommes les plus notables de son cortége, et je leur distribuai du brandevin et du biscuit. Arrivés au *balai tomoi* (maison des voyageurs), nous nous mîmes en marche pour le Pohon-Batou, au bruit des salves de mon mousqueton, des acclamations de la foule assemblée, et au son des gong (timbales qui nous précédaient.

Après avoir monté des chemins creux et des talus fort roides, nous arrivâmes à un terrain argileux très-plat, puis au pied de la paroi rocheuse, qu'il fallut escalader à l'aide de poutres entaillées. Cette pénible ascension nous conduisit au sommet du Pohon-Batou. Sur ce plateau déboisé et légèrement arrondi, dont la superficie est d'environ un quart de mille anglais (400 m. c.), jaillissent diverses fontaines qui se réunissent tout près de la

1. Suite. — Voy. page 129.
2. Suite et fin. — Voy. page 134.

maison du tomonggong et forment un petit ruisseau assez abondant pour la consommation des habitants du hameau. Les eaux tombent, entre les rochers, dans une espèce d'entonnoir, et forment ainsi une excellente baignoire naturelle.

La surface du Pohon-Batou est parsemée d'une foule de blocs détachés de diverses dimensions. Deux d'entre eux attirent particulièrement les regards par leur grosseur. « Ce sont, dit la tradition, les deux premiers individus qui ont escaladé la montagne; ils ont été changés en pierre par les esprits qui hantaient ce lieu. » L'un de ces blocs repose sur une petite pierre, et dans un si parfait équilibre qu'il suffit de le pousser de la main pour le faire vaciller. Plusieurs personnes peuvent trouver, sous ses saillies surplombantes, de l'ombre contre le soleil ou un abri contre la pluie. Si l'on grimpe dessus, l'on jouit de la charmante perspective des collines des environs et des chaînes de montagnes qui s'élèvent plus loin. A peu de distance à l'est, on aperçoit le Matjan, petite éminence abrupte, au pied de laquelle s'ouvre l'entrée d'une grande caverne, ancien repaire, dit-on, d'un grand nombre de tigres (*felis macrocelis*).

A l'ouest, l'aspect de la contrée est montagneux. Les nombreuses hauteurs qui environnent le Pohon-Batou affectent les formes les plus variées : la plupart sont couvertes de bois; quelques-unes, mises en culture et parsemées de maisonnettes, contrastent agréablement au milieu de cette nature sauvage. Le Kahayan serpente entre ses bords escarpés et ombragés; quand il vient à se montrer, il brille comme un ruban d'argent sur un fond vert sombre.

L'habitation du tomonggong consiste en une maison bien close, longue de cinquante mètres et proprement bâtie en bois de fer sur de hauts pilotis. Ce chef y loge avec sa famille, quelques-uns de ses gendres et une partie de ses boudaks ou esclaves. Le tout est entouré d'une forte palissade; l'esplanade est également enfermée d'une seconde enceinte, qui aboutit latéralement à la première. Près de la maison s'élèvent les granges à riz, à l'une desquelles étaient suspendues, lors de mon passage, douze têtes d'esclaves sacrifiés, encore très-fraîches. Le kampong renferme une population de 209 âmes. Par ses enceintes et sa situation sur une haute roche d'un accès très-difficile, il est à l'abri de toutes les entreprises des ennemis indigènes, et si l'on y ajoutait quelques fortifications il serait en état d'opposer une longue résistance même à des Européens.

C'est à la fois pour sa propre conservation et par sollicitude pour son immense fortune, que Toundan s'est établi sur ce mont fortifié. C'est le plus riche indigène de toute l'île, et outre une grande quantité de poudre d'or, il possède des ornements et des ustensiles également d'or, parmi lesquels figurent quarante-cinq vases précieux, qui valent bien ensemble 150 000 gulden (300 099 fr.). L'avidité des richesses est le principal trait de son caractère, et tous les moyens lui sont bons pour satisfaire cette passion, qui naturellement ne va pas de pair avec la justice et la loyauté. N'usant de son influence que pour opprimer ses subordonnés, il est plus craint qu'aimé et estimé : chaque année il immole des victimes humaines aux mauvais esprits. Ses ancêtres vivaient sur les rives du Djoloi, où il est né lui-même; mais les incursions des Pari l'ont forcé de se réfugier dans le district du haut Kahayan. Il a des filles déjà mariées, et un fils encore très-jeune.

Il me traita avec pompe et cérémonie : un gros porc fut saigné en mon honneur, et on nous barbouilla de sang, pendant qu'on nous souhaitait prospérité et longue vie; je dus ensuite rendre la pareille au tomonggong et aux siens, après quoi fut célébrée une fête à la mode des indigènes.

Après m'être reposé des fatigues du jour, je présentai sur le soir à Toundan des présents appropriés à son rang, et les lettres du résident de Bandjermasing. Il promit d'y faire droit en tout ce qui me concernait; quant au reste, il déclara qu'il ferait connaître par écrit ses résolutions au gouverneur de Bornéo. L'impression qu'il me fit, à la suite d'une plus ample connaissance, ne lui fut rien moins que favorable. Je ne l'ai entendu parler avec chaleur que de l'état florissant de sa fortune et des moyens dont il usait pour dépouiller les autres à son profit. Il mit beaucoup de réserve dans ses réponses aux questions que je lui fis sur le pays et les habitants. il ne nourrit pas peu de crainte et de défiance à l'égard du gouvernement hollandais.

Un séjour prolongé à Pohon-Batou n'avançait pas mes affaires; je résolus de continuer mon voyage. L'état de la rivière ne permettant pas qu'on remontât plus haut avec des prahous de bois de fer, je me vis forcé d'acheter quelques canots légers et de laisser à Pohon-Batou mes embarcations avec la plus grande partie de mes bagages. Je me rembarquai le 8 décembre, et je passai devant plusieurs bentengs ou villages fortifiés, dont le plus étendu, le *kotta* ou fort d'Hamporoi, contient deux cent cinquante-six habitants. Je m'y arrêtai pour y passer la nuit, et je fus traité amicalement par les chefs assemblés.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, arrivé à l'embouchure du Miri, qui, après le Roungan, est le plus grand affluent du Kahayan, je me décidai à le remonter, quoique les îles nombreuses et les bancs de sable dont il est obtrué, en rendent la navigation très-difficile.

Les habitants du kampong Ohas nous firent mauvais accueil. Ils nous assignèrent pour gîte un caravansérail, dont le plancher est si peu solide qu'on craint d'y poser le pied. Le chef, homme brusque et rébarbatif, se plaignit amèrement du manque de vivres, et ce fut à grand'peine qu'il nous procura un petit poulet pour apaiser notre faim. Sur le soir, la pluie commença à tomber et le vent à souffler, ce qui nous incommoda beaucoup dans notre logis trop aéré. L'orage dura toute la nuit, et la rivière se gonfla à tel point que mes rameurs, malgré tous leurs efforts, ne pouvaient fendre le courant. Au kotta de Barou, l'on m'apprit que la partie supérieure du Miri n'offrait aucune particularité remarquable; et, comme la navigation était entravée par les îles et les bancs de gravier, comme de plus je ne pouvais

savoir combien de temps la crue m'arrêterait, je pris le parti de redescendre vers le Kahayan (10 décembre). Dès que nous eûmes quitté la rive, nous fûmes emportés par un rapide et fort courant; les îles, que nous avions vues, étaient submergées, et l'eau trouble s'élevait jusqu'aux branches des arbres, sous lesquels nous avions cherché un ombrage.

Lorsque nous eûmes regagné le Kahayan, nous continuâmes à le remonter, et après quelques heures nous atteignîmes le kotta ou fort d'Hampallas, situé à 0° 50′ 20″ au midi de l'équateur. C'est le village le plus septentrional qui s'élève sur les rives du fleuve, autrefois bordé d'habitations presque jusqu'à sa source. La dépopulation de la contrée est la conséquence des incursions des Ot-Pounans ou Njawongs, peuple errant dans les forêts. Comme toutes les tribus de race *ot*, ils se réunissent par petites bandes de cinq à dix, rarement vingt hommes, ils assaillent les familles isolées dans les *ladangs* (plantation, culture), les massacrent ou les réduisent en esclavage. Forcés d'émigrer, les riverains des sources du Kahayan sont descendus plus bas, ou sont allés s'établir sur les bords du Miri, du Sirat, du Sampa, du Melahoui.

Du Kotta d'Hampallas, on peut en sept jours se rendre à la source du Kahayan, qui sort des monts Kamintings, par 0°, 20′ de latitude sud, et 111° de longitude est de Paris.

N'ayant ni les armes ni les provisions nécessaires pour entreprendre un voyage dans les contrées désertes que baigne le Kahayan supérieur, je dus me résoudre le 11 décembre à redescendre ce fleuve. Je m'arrêtai au kampong Kanaran, que je n'avais pas visité en montant, et je vis à l'entrée un gros canon de fer, rongé de rouille, dont on ne put me raconter l'histoire.

Je visitai également la kampong d'Aawaun, et je fis présent au chef d'un pavillon néerlandais; j'y trouvai un jeune homme de Poulou-Petak, qui, dans ses voyages, avait appris, d'un autre Niadjou, à lire et à écrire, et qui avait profité de ses connaissances pour dresser la carte de la rivière Katingan. Il me la céda pour quatre gulden (huit francs) et quelques cahiers de papier.

Le soir, nous arrivâmes au balai tomoi de Pohon-Batou. Toundan me pria avec tant d'instances de le suivre chez lui, que je gravis une seconde fois le rocher de porphyre au-dessus duquel il a établi son aire. J'étais au terme de mon voyage le long du Kahayan; j'avais maintenant à explorer le cours du Roungan, son plus grand affluent. Je résolus de me rendre par terre sur les bords de cette rivière, et de la descendre jusqu'à son confluent avec le Menoking, que je remonterais pour gagner le bassin du Katingan.

VI

District du haut Kahayan. — Tribus des Ot-Danoms. — Leurs mœurs, coutumes et superstitions. — Retour vers le bas du fleuve.

Le district du haut Kahayan comprenant toute la partie supérieure du bassin de ce fleuve, en amont du Labeo-Tampang, est le plus peuplé des trois districts arrosés par le fleuve. Il comprend quatorze kampongs et trente-trois kottas, et compte sept mille trois cent huit habitants, dont deux mille six cent vingt-huit sont établis le long du fleuve, et quatre mille six cent quatre-vingts le long de ses affluents.

Les Ot-Danoms, qui occupent les rives de tous ces cours d'eau, à l'exception de la partie du Kahayan située en aval du kotta Déwa, tirent leur nom de la situation du pays qu'ils habitent : *Danom* signifie eau et *ot* supérieur. Ils sont de même race que leurs homonymes du Kapouas-Mouroung, et doivent peu différer des tribus dayakes qui vivent dans la partie orientale de l'île.

Leurs principales industries sont le lavage de l'or et la culture du riz. Lorsque la poudre d'or se trouve au fond de la rivière, on conduit, à l'endroit où sont les sables aurifères, un petit radeau pourvu d'un appendice de soliveaux croisés, qui ressemble beaucoup à une grille garnie de sa charnière. On abaisse l'appendice qui sert à la fois d'échelle et d'ancre, et l'extrémité inférieure en est maintenue au fond de l'eau à l'aide de pierres qui y sont attachées. Les plongeurs, hommes et femmes, descendent le long de ce treillage pour pêcher le sable dans des plats de bois, et restent très-longtemps sous l'eau.

Les Ot-Danoms recueillent une si grande quantité de poudre d'or qu'avec ce seul article ils peuvent se procurer tous les produits étrangers dont ils ont besoin. Ils ne quittent jamais leur pays pour faire le commerce : ce sont les marchands de Poulou-Petak qui leur apportent ce qu'ils peuvent désirer.

Les mœurs des Ot-Danoms, ont beaucoup de rapport avec celles des Niadjous ou Biadjous, qui paraissent être de même race, et dont le nom fait allusion à cette communauté d'origine, puisque Niadjou signifie habitant des hautes terres. Les langues des deux peuples se ressemblent. Un Ot-Danom comprend les Niadjous et peut converser avec eux.

Il n'existe pas de troupes de *bilians* chez les Ot-Danoms : ce sont les femmes et les filles des riches qui remplacent ces espèces de bayadères des Dayaks du Sud. Ici, leurs fonctions se bornent à guérir les malades en exorcisant les esprits malfaisants, à conduire les âmes des trépassés au séjour des ancêtres, et à demander aux dieux le bonheur et la fortune. Pour qu'une fille ou femme soit digne de ce sacerdoce, il faut que l'âme d'un *sangsang* (ange) ait passé dans son corps; de plus, tant que dure cette incarnation, elle doit s'abstenir de tout rapport avec sa famille.

Les âmes des morts n'attendent pas ici la cérémonie funèbre, comme chez les Niadjous, pour quitter cette terre. Dès que les cadavres sont étendus dans le cercueil, elles partent pour l'autre monde, sous la conduite d'un sangsang et au son des hymnes chantés par les bilians. Elles passent sur un pont qui commence à la maison mortuaire et aboutit au séjour des trépassés.

Le cadavre dans sa bière est d'abord porté en plein air; plus tard on nettoie les os, on les brûle, et on recueille les cendres dans des urnes que l'on dépose au

sandong, c'est-à-dire à la maison des morts. A l'occasion des funérailles, on célèbre une fête pompeuse, où l'on immole des hommes, des buffles et des porcs. Les têtes des victimes sont suspendues dans le sandong. Le tomonggong Toundan avait déposé dans le cercueil de sa femme huit habillements complets et toutes les parures qu'elle avait portées. Immédiatement après qu'elle eut expiré, il avait immolé un esclave; puis trois autres lorsque le cadavre avait été porté hors de la maison; enfin lors de l'incinération du corps, huit esclaves, soixante porcs et deux buffles avaient été égorgés autour du bûcher.

Les riches observent une étrange coutume : le conjoint survivant ne peut sous aucun prétexte quitter la maison, pendant un temps plus ou moins long, selon les diverses familles. Souvent le veuf ou la veuve reste assis sans rien faire sur une natte, trois, quatre et même jusqu'à sept mois.

Les sacrifices humains ont encore lieu lors de la conclusion des traités de paix et d'alliance. On trempe alors dans le sang humain les talismans publics ou privés, et les personnes qui assistent à la fête barbouillent du même sang leur front, leurs épaules, leur poitrine, leur ventre, leurs genoux, leurs pieds, tout en faisant des vœux les uns pour les autres.

Les fêtes des Ot-Danoms sont longues, bruyantes, grossières, et se terminent fréquemment par des rixes. Hommes et femmes s'enivrent; les querelleurs saisissent leurs armes et veulent se battre; mais ceux dont la raison est la moins troublée les séparent et les lient jusqu'à ce qu'ils se soient calmés; après ces débauches, le sol est jonché de corps privés de la liberté de leurs mouvements.

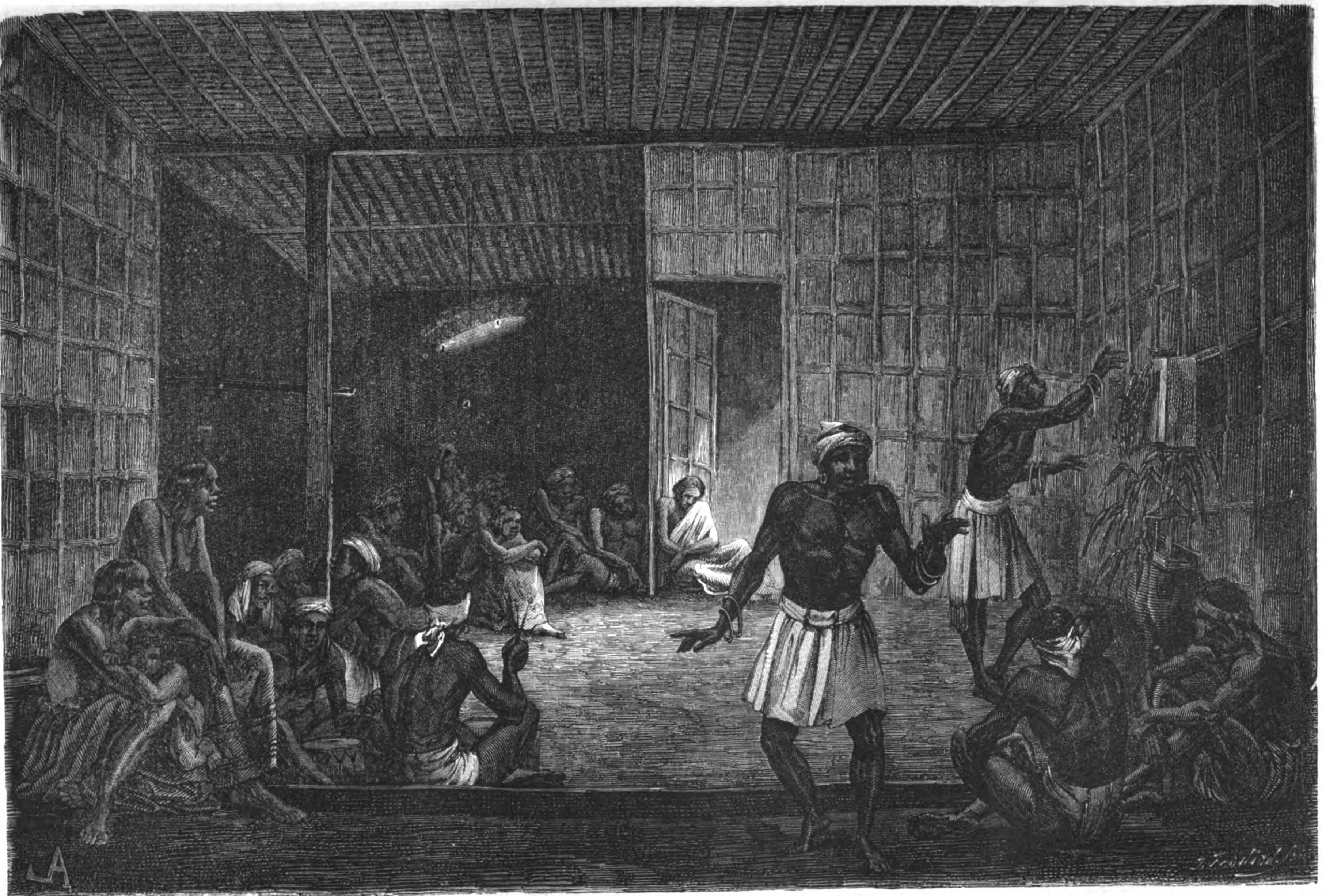
Comme tous les indigènes de l'île, les Ot-Danoms sont très-superstitieux et misérablement esclaves de leurs croyances ridicules. Les étrangers en ressentent aussi les effets. Lorsqu'ils arrivent pour la première fois en certains endroits, la coutume leur prescrit de payer aux habitants le *balas*, c'est-à-dire une somme d'argent avec laquelle on achète des buffles ou des porcs, que l'on sacrifie aux dieux pour apaiser leur courroux. Un balas coûte au voyageur, selon ses moyens et le but de son voyage, de quarante à cent gulden (quatre-vingts à deux cents francs).

Les riches Ot-Danoms ont emprunté probablement aux Chinois l'usage barbare de renfermer leurs filles, à l'âge de huit à dix ans, dans une étroite cellule très-mal éclairée. La pauvre captive ne peut sortir, sous quelque prétexte que ce soit, ni recevoir de visite, pas même de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. Pendant six à sept longues années, elle ne voit que l'esclave attachée à son service, et n'a d'autre occupation que de tresser des nattes; ses membres, privés d'exercice, n'acquièrent pas leur développement naturel; ses pieds notamment restent petits et mignons, ce qui est une très-grande qualité aux yeux des indigènes. Arrivée à l'âge de nubilité, elle est rendue à la liberté, et reparaît pâle comme une poupée de cire, chancelante sur ses jambes débiles, et ignorante comme un enfant nouveau-né. On immole à cette occasion un esclave, afin de barbouiller de son sang le corps de la jeune fille. Cette réclusion, qui s'appelle *bakouwo*, a pour but de rendre célèbre celle qui en est l'objet, et de lui conserver une forme mignonne pour attirer de riches partis.

Chez les Ot-Danoms, les chiens sont tenus en grand honneur pendant leur vie et après leur mort. On leur attribue une âme, et la tradition les fait descendre de Patti-Palangkaing, le roi des animaux. Un jour que ce monarque, pauvrement vêtu, présidait gravement les bêtes assemblées, l'insuffisance de son costume éveilla parmi tous les assistants un immense éclat de rire. Offensé de ce manque de respect, il s'élança au milieu de ses sujets, donna des coups de dents aux uns et aux autres et les mit en fuite. Cette escapade fut suivie de sa déposition, et depuis, il nourrit une telle haine contre les rebelles qu'il mit tout son bonheur à leur donner la chasse. Ses descendants ont hérité de sa rancune, et c'est cette circonstance qui fait leur principal mérite aux yeux des Ot-Danoms. Lorsqu'un chien périt, son maître inhume, près de la maison, le cadavre enveloppé d'étoffes; il dépose du riz et du sel dans la fosse, et en répand dessus, afin de disposer les dieux à conduire l'âme trépassée dans le paradis des chiens; enfin il érige un poteau à la mémoire de son fidèle serviteur, et y suspend les mâchoires et les têtes des cerfs et des sangliers tombés sous la dent de l'animal.

Les Ot-Danoms sont tatoués comme les Niadjous; mais chez les premiers, les dessins sont mieux faits, plus compliqués et couvrent tout le corps, à l'exception du visage. Autrefois le tatouage était beaucoup plus simple : il a été perfectionné, d'après les indications données par les bilians sur la manière dont s'enjolivent les sangsangs (anges). Les femmes ont les tibias tatoués depuis le genou jusqu'à la racine du pied. Elles portent un pagne court, étroit, et le plus souvent bleu, serré autour des hanches par une corde de rotang ou une chaîne de cuivre. Sur le côté gauche sont attachés à la ceinture plusieurs colliers de grosses perles, souvent remplacés par des tresses et des bottes d'herbes odorantes, entrelacées de plumes et de clinquant. Leurs autres ornements sont des bracelets de cuivre et des pendants d'oreilles de la grosseur d'une pièce de vingt francs, taillés très-élégamment et incrustés de petites plaques d'or. Leur apparence est souvent lourde et disgracieuse, par suite d'une surabondance de force et de santé. Elles sont très-actives et font ici, comme partout à Bornéo, les travaux les plus rudes. Elles fabriquent des tissus avec des filaments de bambou et de feuilles d'arbre, et savent les teindre en diverses couleurs, particulièrement en bleu, leur couleur favorite.

Les hommes portent comme leurs compagnes des bracelets de cuivre ou de coquillages, et se couvrent la poitrine de cornalines suspendues à un, deux, trois et même quatre croissants d'or. Outre le *talawang* ou bouclier de bois, long de trois pieds et demi, large de quatorze pouces, et le *mandau* (espadon), récemment introduit parmi eux, les Ot-Danoms ont encore pour engins ou instruments de guerre : la sarbacane (sipet), qui est pourvue d'une pointe de bois de fer et peut servir de pique; — le carquois rempli de flèches empoisonnées,



Exorcisme pour guérir un malade, chez les Dayaks Ot-Danoms. — Dessin de Lançon d'après M. Schwaner.

qu'on lance en soufflant dans la sarbacane; — la pique ordinaire et enfin le trident pour percer les poissons.

En résumé, quant au caractère, les Ot-Danoms ont moins de loyauté que les Niadjous, et sont plus grossiers et dissolus. Avides au plus haut degré, ils se livrent à toutes sortes de concussions. Tel était, comme je l'ai déjà dit, mon hôte, le tomonggong Toundan.

Je ne fus pas fâché de quitter ce chef rapace et injuste. Mais au moment de mon départ, il s'éleva une grave difficulté qui me retint plusieurs jours au balai tomoi ou caravansérail de Pohon-Batou. Lorsque j'eus exposé à Toundan mon plan de voyage et demandé quinze hommes pour m'aider à gagner par terre les rives du Roungan, il me fit toutes sortes d'objections et conclut par un refus. J'eus beau lui rappeler ses promesses et lui représenter combien mes prétentions étaient modérées, je n'obtins rien, et je dus me résoudre à renvoyer à Bandjermasing, avec nos embarcations, tout ce qui ne nous était pas indispensable. Nous nous mîmes à répartir nos bagages et nos provisions en colis de la charge d'un homme, et lorsque nous eûmes emballé le strict nécessaire, il se trouva qu'il fallait vingt-huit porteurs. Je n'en avais que dix-huit, et je ne pouvais partir à moins que Toundan ne mît dix hommes à ma disposition. Vers le soir, une visite que me firent ses femmes et ses filles, en m'apportant quelques poulets et des fruits, me donna lieu d'espérer que le tomonggong s'adoucirait et finirait par satisfaire à ma demande.

Effectivement, le 15 décembre, à neuf heures, j'eus la satisfaction de pouvoir me séparer de Toundan et des siens. A l'embouchure de la rivière Halelet, je tournai le dos au Kahayan, et je me dirigeai vers le Roungan. Le Halelet qui, pendant les grandes eaux, est navigable jusqu'à une certaine distance pour les prahous de grandeur moyenne, était alors à sec, de sorte que nous fûmes obligés de commencer immédiatement notre voyage à pied. Nous eûmes à gravir des collines, à descendre dans des vallées, à franchir une multitude de petits affluents de ce cours d'eau, jusqu'à ce que nous eussions atteint ses sources. Les pentes deviennent alors plus roides, mais elles ne sont pas assez hautes pour mériter le nom de montagnes. Nous vîmes beaucoup de huttes et de maisonnettes isolées ou formant de petits hameaux; toutes ces habitations ne sont élevées que temporairement pour la culture du riz ou l'exploitation des mines d'or. Les champs cultivés et les broussailles se succédaient sur le penchant des collines; mais nulle haute forêt ne donnait de la variété à ce paysage.

En suivant les bords du Tahoyan, affluent du Roungan, qui serpente entre des collines aux contours arrondis, nous arrivâmes à une large et belle vallée, où s'élève le kotta Hantapan, sur la rive droite du Tahoyan. Il n'a pas son pareil, pour la beauté et la régularité, sur les rives du Kahayan ou du Roungan. Quand vint le soir je fus subitement saisi d'une fièvre qui dura une grande partie de la nuit et m'affaiblit tellement que je fus obligé de me reposer toute la journée du 17 décembre.

Le 18, quoique je ne fusse pas encore bien guéri, je voulus continuer mon voyage. Je m'embarquai avec deux rameurs dans un canot, et je descendis le Tahoyan, qui, comme toutes les rivières des pays montueux, est obstrué de rochers, de bancs de sable, de souches d'arbres embourbées dans le lit ou suspendues à la rive. J'eus à franchir plusieurs cataractes, dont la plus importante, celle de Sambarou, est si dangereuse, qu'il fallut décharger la barque et la traîner le long du rivage, pour la remettre à l'eau plus bas. A cet endroit, le sentier qui mène au Roungan cesse de côtoyer la rivière, et mes gens, qui m'avaient suivi à pied, se séparèrent alors de moi pour aller m'attendre au kampong de Menihan.

Je descendis le Roungan jusqu'à Kotta-Menihan, où la fièvre me retint deux jours. Je réussis enfin à me guérir, et le 21 décembre, je fus en état de poursuivre mon voyage; mais j'étais si faible, que je dus abandonner le projet de gagner par terre les rives du Menohing. Je pris le parti de descendre en barque jusqu'au confluent de cette rivière avec le Roungan, puis de la remonter jusqu'à l'endroit où passe le chemin, qui conduit au Kahayan.

Le 23 décembre, j'atteignis l'embouchure du Menohing. Le fleuve, à cet endroit, ne le cède pas en largeur au Koungan, mais bientôt il est plus étroit et ses rives sont plus élevées. A mesure que le sol devient plus ferme, les bois épais qui couvrent les contrées marécageuses deviennent plus rares : les colons y ont fait de larges trouées, et l'on découvre, entre les sombres fourrés, des places cultivées et des habitations humaines entourées d'arbres fruitiers. Sur la rive droite de la rivière, je m'arrêtai vers les ruines d'un grand benteng (village fortifié), situé au milieu d'une campagne fertile et ombragé d'une multitude de cocotiers et d'autres arbres fruitiers. On m'apprit qu'il avait été abandonné à la suite d'une terrible épidémie qui avait enlevé la plupart des habitants. Il y avait, en effet, autour du kampong, une grande quantité de cercueils placés sur des pieux : on apercevait les squelettes blanchis, à travers les trous de quelques-uns de ces cercueils endommagés par le temps. J'avançai la main par l'une des ouvertures pour y prendre un crâne, mais aussitôt de petits cris aigus se firent entendre, et la surprise me fit reculer de quelques pas : c'étaient des chauves-souris que j'avais réveillées et qui s'échappaient en foule de leur retraite.

Le 25 décembre, je retrouvai à Tampat-Tomoi tous ceux que j'avais laissés à Menihan. Quelques jours après je rentrais dans les établissements néerlandais.

Traduit du hollandais par E. BEAUVOIS.

VOYAGE LE LONG DES FLEUVES LUPPAR ET KAPOUAS,

DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE BORNÉO,

PAR MME IDA PFEIFFER [1].

1852

I

De Sarawak à Sacaran. — Visites aux Dayaks. — Mœurs et coutumes de ces sauvages. — Leurs costumes. — Horribles trophées.

.... Après avoir admiré à Sarawak les travaux herculéens et les œuvres civilisatrices du rajah Brooke[2], je me dirigeai vers la rivière Sacaran, qui marque vers le nord la limite de ses États, les mieux gouvernés de toute l'île. M. Lee, le commandant du district, me reçut de la manière la plus aimable dans le fort de bois que le rajah a fait élever pour la sûreté de cette partie de ses frontières.

Le fleuve Sacaran est un peu plus considérable que le Sarawak; mais il se divise, à trente milles de son embouchure, en deux bras, et c'est près du plus petit, appelé le Luppar, que s'élève le fort.

Les rives sont bordées tour à tour de nipas, de petits bois, de jungles et de plantations de riz. Ici encore, comme sur les bords du Sarawak, l'eau se répand en beaucoup d'endroits dans l'intérieur des terres; ce qui arrive à la plupart des fleuves de Bornéo. Leurs bords sont si bas qu'à plusieurs milles tout est sous l'eau, et qu'il n'y a que des marécages.

Dès que M. Lee avait été instruit de mon arrivée et de mes projets de voyage dans l'intérieur, il avait communiqué cette nouvelle aux indigènes, qui affluèrent de toutes parts pour me voir : car aucune femme blanche n'avait encore pénétré dans ces régions. Il fallut, du matin au soir, me prêter à leur curiosité et me laisser contempler. Mais les visiteurs, tant Malais que Dayaks, se montrèrent très-réservés : au lieu de m'importuner par des questions, ils se contentèrent de me tendre la main, de s'asseoir autour de moi et de me regarder en silence la bouche béante. Quelques-unes des femmes dayaques avaient des corsages très-courts, et elles ne se gênèrent pas pour les quitter en entrant dans la chambre.

Le lendemain je rendis quelques visites. Je trouvai que chez les Malais tout était organisé comme à Sarawak; aussi je ne restai pas longtemps avec eux : je préférais visiter dans le voisinage une tribu de Dayaks indépendants, de ceux qui sont appelés par les Anglais et par les Hollandais chasseurs ou coupeurs de têtes, de Sacaran. J'y vis une grande cabane, longue d'environ soixante mètres. Dans la véranda, on avait étalé tant d'objets de mercerie, que j'aurais pris ces Dayaks pour des marchands, si l'on en trouvait chez eux. On apercevait partout des étoffes de coton ou d'écorce tressée, des nattes superbes, de beaux paniers de toutes formes, de toutes grandeurs et d'un travail exquis. Ailleurs on découvrait quelques-uns de ces vases précieux dont j'ai parlé; j'étais encore à m'expliquer le prix que ce peuple y attache. Aux murs étaient suspendus les parangs, les tambours et les gongs. Toutes leurs richesses sont là exposées, sans oublier les grands tas de bambous, les porcs préparés, et les sacs amoncelés de riz et d'autres provisions.

Ces Dayaks, incomparablement plus parés que ceux qui avoisinent Sarawak étaient, pour la plupart, couverts de bijoux. Ils avaient le cou chargé, jusqu'à la poitrine, de perles de verre, de dents d'ours et de coquillages; leurs bras jusqu'aux coudes, leurs pieds jusqu'à mi-jambe, étaient ornés de cercles de laiton; beaucoup d'entre eux portaient au haut d'un de leurs bras un bracelet fait d'un coquillage blanc taillé, qui a chez eux un très-grand prix. Mais ce qu'ils estiment par-dessus tout, c'est un collier et un bracelet de dents d'hommes. Leurs oreilles sont percées et ornées d'anneaux de laiton. Je comptai sur l'un d'eux quinze de ces anneaux, dont chacun allait en s'élargissant : le plus grand arrivait à l'épaule, et avait certainement trois pouces de diamètre. A ce dernier était encore fixée une feuille, une fleur, une petite chaîne de laiton, ou quelque autre babiole. Quelques-uns portaient sur la tête une espèce de bonnet en étoffe rouge, garni de perles, de coquillages, de petites plaques de laiton et d'une belle plume d'argus. D'autres avaient autour de la tête un morceau d'étoffe d'écorce, en forme de guirlande, dont les bouts, largement frangés, ressemblaient à des plumes retroussées. Un homme paré de la sorte, couvert d'ornements par en haut, et en bas tout nu, avait l'air assez comique.

Les femmes portaient beaucoup moins d'objets de parure; elles n'avaient pas de pendants d'oreilles, pas de colliers de dents d'ours, et rarement des perles de verre. En revanche, leur *raway*, appelé ici *sabit*, large de huit à neuf pouces, était garni d'une quantité innombrable d'anneaux de laiton ou de plomb. Je soupesai un de ces pagnes magnifiques, et le poids, sans exagérer, m'en sembla être de vingt livres.

M. Lee engagea le chef à faire exécuter la danse des

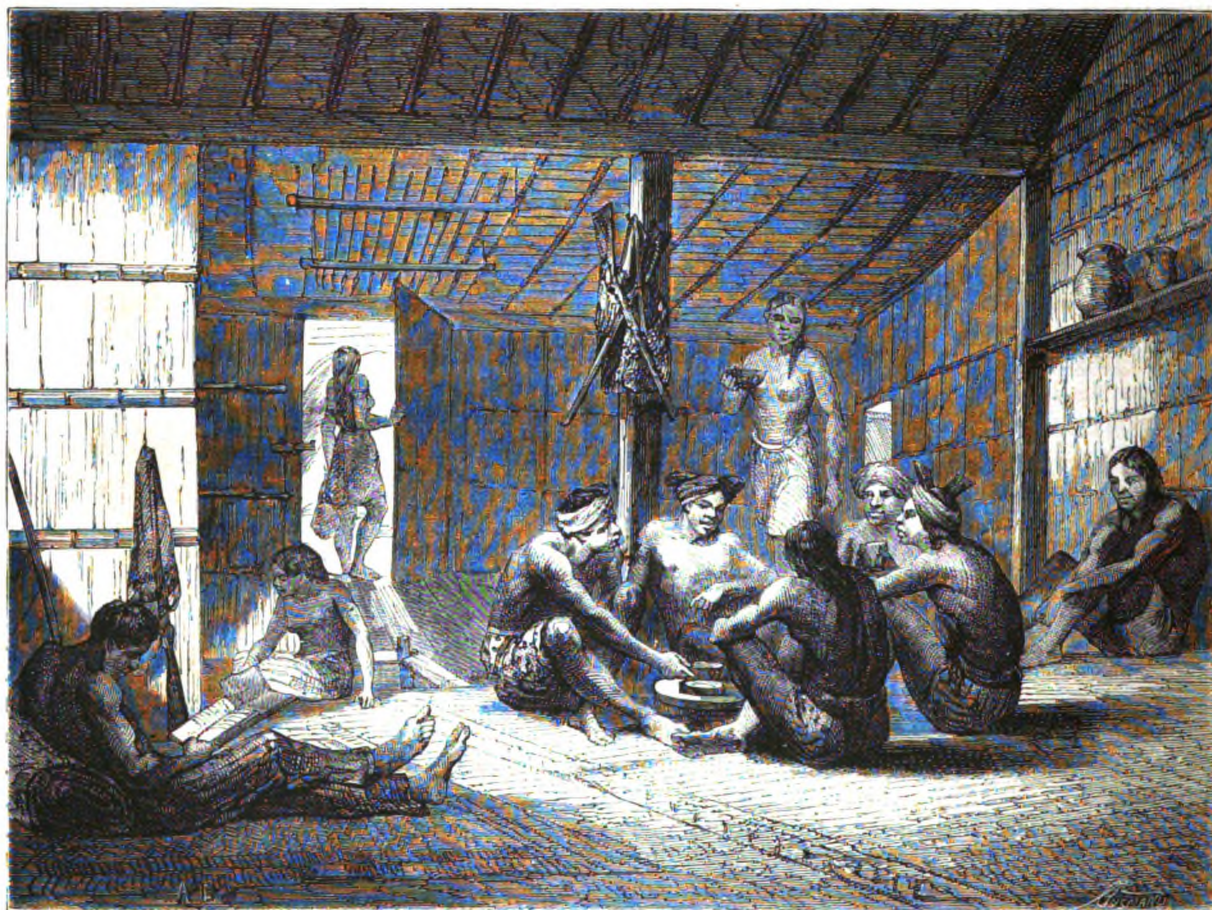
1. Extrait de *Mon second voyage autour du monde*, par Mme Ida Pfeiffer, traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par W. de Suckau. 1 vol. in-18. Paris. 1857; L. Hachette et Cie.

Sur les pas de M. Schwaner, nous venons de pénétrer du sud au nord jusqu'au massif montagneux d'où s'épanchent vers toutes les aires de l'horizon les grands cours d'eau de Bornéo. En suivant maintenant au milieu de ce même massif Mme Ida Pfeiffer, qui s'y est rendue par la route de l'ouest, nous aurons en quelque sorte fait opérer à nos lecteurs la traversée complète de cette grande île.

2. Voir *le Tour du monde*, tome IV, 97e liv., p. 298.

glaives. Deux parangs furent, à cet effet, placés en croix par terre. Les deux danseurs étaient des jeunes gens, parés comme pour une fête. Ils avaient autour de la tête des mouchoirs rouges étroits, garnis de petites franges d'or, et sur les épaules une longue bande d'étoffe de couleur en guise de châle. La danse était véritablement gracieuse et décente : on n'y remuait pas seulement les mains et les bras, mais aussi les pieds. Les deux danseurs prenaient de jolies poses et exécutaient leurs mouvements avec beaucoup d'art. Ils dansèrent d'abord quelques minutes autour des glaives; ensuite ils semblèrent vouloir les lever, mais toujours ils reculaient comme saisis d'épouvante; ils finirent cependant par les lever réellement, et les croisèrent de la manière la plus adroite en véritables maîtres d'escrime. C'est certainement la plus belle danse que j'aie jamais vu exécuter par des sauvages. La musique se composait de deux tambours et d'un gong.

Le même jour j'allai encore visiter une autre tribu placée plus haut sur la rivière. Tout ressemblait à ce que j'avais observé chez la première : seulement j'y vis deux têtes d'hommes nouvellement coupées. L'autre tribu ne manquait certes pas de pareils trophées, mais ils étaient déjà anciens et changés en véritables têtes de momies, tandis que celles-ci, tranchées peu de jours auparavant, avaient un air effroyable. La fumée les avait noircies



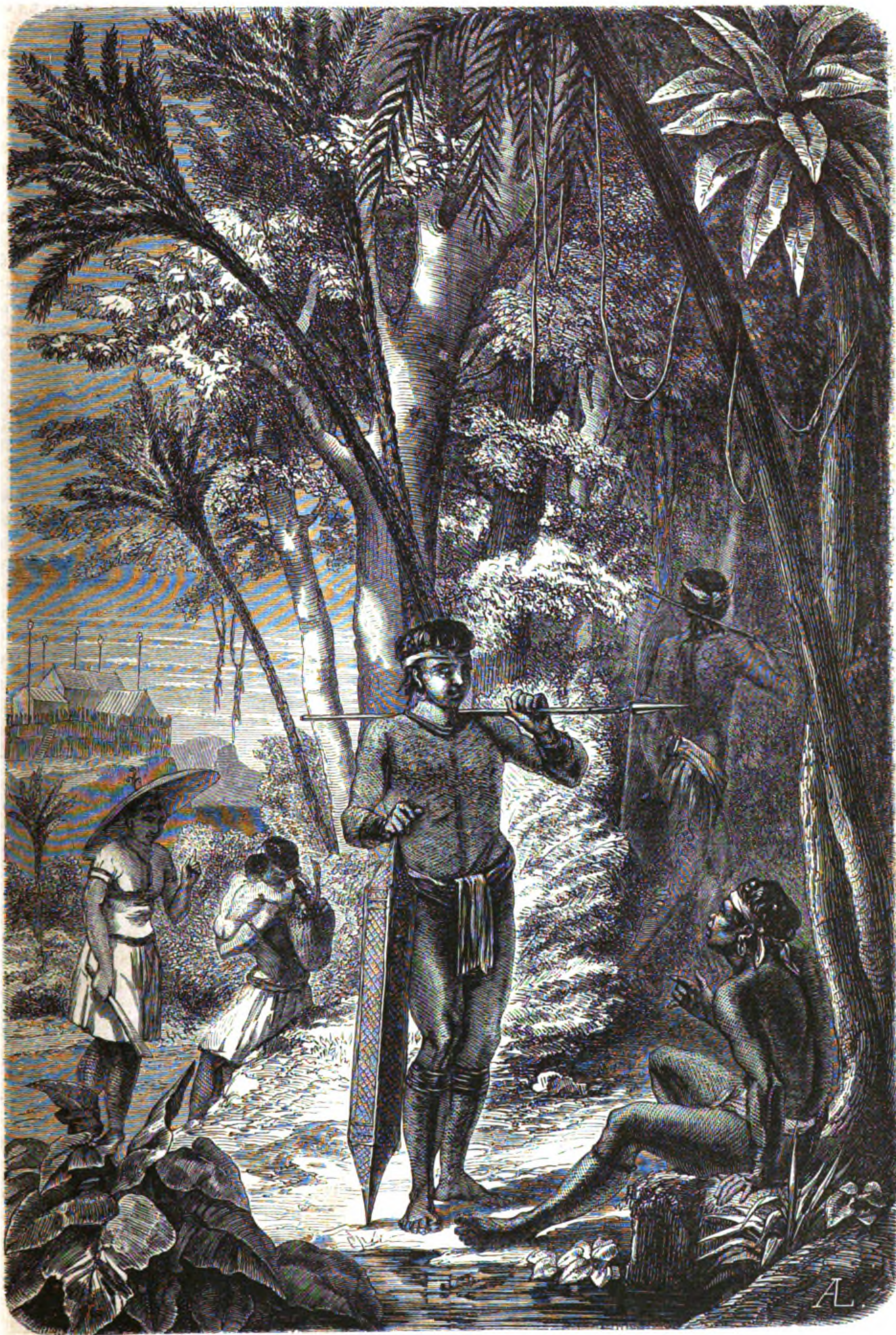
Intérieur d'une habitation dayake. — Dessin de Lançon d'après M. Schwaner.

comme du charbon, la chair était à moitié desséchée, la peau intacte, les lèvres et les oreilles racornies; la bouche, largement ouverte, laissait voir les mâchoires dans toute leur horreur. Ces têtes étaient encore couvertes d'une chevelure épaisse; l'une d'elles avait les yeux ouverts, et on les voyait à moitié desséchés, tout rentrés dans leurs orbites. Les Dayaks les sortirent du réseau dans lequel on les avait suspendues, pour me les montrer; ce fut un affreux spectacle qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Ils coupent les têtes si près du tronc qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître chez eux une extrême dextérité. Ils ôtent la cervelle par l'occiput.

En prenant les têtes à la main, ils leur crachèrent à la figure; les enfants leur donnèrent des coups et crachèrent par terre. Leurs visages, d'ordinaire calmes et tranquilles, prirent alors une expression terrible de férocité.

Je frissonnai, mais je ne pus m'empêcher de convenir que nous autres Européens, loin d'être supérieurs à ces sauvages si méprisés, nous valons bien moins qu'eux encore. Chaque page de notre histoire n'est-elle pas remplie de forfaits, de meurtres et de trahisons de tout genre? Qu'y a-t-il de comparable aux guerres de religion en Allemagne et en France, à la conquête de l'Amérique, au droit du plus fort et à l'inquisition? Et même de notre



Costumes dayaks. — Dessin de Lançon d'après l'Atlas iconographique des colonies néerlandaises.

temps, où nous sommes peut-être, par les formes extérieures, plus polis et plus civilisés, en sommes-nous pour cela moins cruels? Ce n'est pas quelque misérable petite cabane comme celles des Dayaks ignorants et barbares, mais de vastes salles et les plus grands palais, que bien des hommes célèbres de l'Europe pourraient orner des têtes sacrifiées à leur ambition et à leur soif de pouvoir. Que de milliers d'hommes ont été immolés pour satisfaire aux désirs de conquête des grands capitaines! La plupart des guerres ne sont-elles pas entreprises pour assouvir la cupidité et l'ambition d'un seul homme? Vraiment, je suis étonnée de voir comment nous autres Européens nous osons fulminer anathème contre de pauvres sauvages qui tuent leurs ennemis comme nous tuons les nôtres, mais qui peuvent au moins s'excuser en disant qu'ils n'ont ni éducation ni religion qui leur prêchent la douceur, la clémence et l'horreur du sang.

On lit dans beaucoup de descriptions de voyages que les Dayaks témoignent leur amour à leur bien-aimée en déposant une tête d'homme à ses pieds. Cependant un voyageur, M. Temmingk, prétend que ce n'est pas vrai. Je serais tentée de me ranger à son opinion. Où ces sauvages prendraient-ils toutes ces têtes, si tout amoureux devait faire un pareil cadeau à sa fiancée?

La triste coutume de la décollation semble plutôt avoir pris son origine dans la superstition; car quelque rajah tombe-t-il malade ou bien entreprend-il un voyage chez une autre tribu, lui et sa tribu s'engagent à faire le sacrifice d'une tête d'homme en cas de guérison ou d'heureux retour. Le rajah meurt-il, on sacrifie une tête ou même deux. Dans les traités de paix plusieurs tribus fournissent également de part et d'autre un homme pour être décapité, mais dans la plupart on sacrifie des porcs à la place d'hommes.

S'il a été fait vœu de fournir une tête, il faut qu'on se la procure à tout prix. En ce cas, quelques Dayaks se mettent d'ordinaire dans une embuscade. Ils se cachent dans l'herbe des jungles, haute de trois à six pieds, ou bien entre des arbres et des branches coupées, sous des feuilles sèches, et guettent leur victime des journées entières. Quelque être humain que ce soit, homme, femme ou enfant, qui approche de leur cachette, ils lui décochent d'abord un trait empoisonné, puis s'élancent sur lui comme le tigre sur sa proie. D'un seul coup ils détachent la tête du tronc. Le corps est couché avec soin, et la tête mise dans un petit panier destiné particulièrement à cet usage et orné de cheveux d'homme.

Ces meurtres deviennent naturellement l'occasion de guerres sanglantes. La tribu dont un membre a été tué entre en campagne; elle ne dépose pas les armes qu'elle n'ait obtenu en représailles une ou deux têtes. Ces têtes sont ensuite rapportées en triomphe au milieu de chants et de danses, et suspendues solennellement à la place d'honneur. Les fêtes qui succèdent à cette vengeance durent tout un mois.

Les Dayaks aiment tant les têtes humaines, que toutes les fois qu'ils entreprennent, en commun avec les Malais, quelque guerre ou quelque expédition de piraterie, ils ne se réservent que les têtes et abandonnent le reste du butin aux cupides Malais.

Je regrettai beaucoup de ne pas être arrivée huit jours plus tôt: j'aurais pu assister à la célébration d'un traité de paix qui, grâce aux efforts actifs du rajah Brooke, venait d'être conclu entre deux tribus de Dayaks indépendants. M. Lee me raconta que les deux chefs ennemis étaient arrivés devant sa maison, accompagnés de vingt ou trente des leurs. Chacun d'eux apportait un porc : après beaucoup de pourparlers entre les chefs et le peuple, les porcs furent décapités, non par des Dayaks, mais par des Malais. Si la tête tombe du premier coup, c'est signe de bonheur. On ne mange pas les porcs, mais on les jette à la rivière. Les Dayaks ne font pas leurs traités pour un certain nombre d'années, calcul qui leur est inconnu, mais pour tant et tant de récoltes de riz.

II

Départ pour l'intérieur. — Montagnes. — Forêts vierges. — Orages. — Concert et danses. — Menaces et périls. — Fermeté nécessaire aux voyageurs dans ces régions.

M Lee avait aussi tenté de me détourner de mon projet de pénétrer dans l'intérieur des terres. Suivant les renseignements qui lui étaient parvenus de ces contrées, un chef avait été tué et tout était en guerre; cependant mon projet d'avancer aussi loin qu'on me laisserait aller était bien arrêté dans mon esprit, et le 22 janvier je m'embarquai sur le Luppar, dans l'intention de le remonter jusqu'à la chaîne du *Sekamil*. Indépendamment de serviteurs malais que le capitaine Brooke m'avait donnés et de huit matelots de même race, j'emmenai encore, en guise de pilote, le cuisinier de M. Lee, que celui-ci avait mis à ma disposition et qui me fut d'une grande utilité parce qu'il savait quelques mots d'anglais.

Le voyage commença aussitôt sur le territoire des Dayaks indépendants, parmi les tribus réputées les plus sauvages.

Nous arrivâmes l'après-midi de très-bonne heure à une de leurs habitations, avec l'intention d'y passer la nuit. Tous mes efforts tendaient à m'approcher d'eux avec confiance et le plus cordialement possible. Je secouai la main des hommes et des femmes, je m'assis au milieu d'eux, et, tout en les regardant travailler, je pris leurs enfants sur mes genoux. Je me rendis ensuite dans la forêt pour me mettre en quête d'insectes. On conçoit que je fus suivie par toute une troupe d'indigènes, surtout par des bandes d'enfants. Ils voulaient tous voir où j'allais et à quoi me servait mon filet pour prendre les papillons, ainsi que la boîte que je portais toujours avec moi pour y mettre les insectes. Ils étaient aussi curieux d'observer mes gestes et mes mouvements que je l'étais d'étudier les leurs. Ils commencèrent par se moquer de moi en voyant avec quel soin et avec quelle ardeur je poursuivais le moindre papillon ou moucheron[1];

1. Je trouvais tout naturel de voir les sauvages se moquer de moi; la même chose m'arriva plus tard dans les colonies européennes, et jusque dans les États-Unis d'Amérique, chez des gens qui passent pour civilisés. Quelquefois ceux-ci poussaient leurs

mais à peine leur eus-je fait comprendre qu'ils me servaient à faire des médicaments, qu'ils cessèrent de rire et m'aidèrent presque tous dans ma chasse. Il était nécessaire de leur dire quelque chose de semblable qui fût à la portée de leur esprit.

A mon retour, à la chute du jour, je trouvai une petite place couverte de nattes fort propres, qu'on avait préparée pour moi. Les bonnes gens se mirent près de moi; mais ne touchèrent à rien; le respect qu'ils avaient pour tout ce qui m'appartenait était si grand que, toutes les fois que je quittais ma place, ils quittaient aussi les leurs. Je pouvais tout laisser ouvert sans crainte; même quand je mangeais ils s'écartaient de moi pour ne pas me déranger. On me servait d'ordinaire du riz et du *kuri*[1]. Malheureusement ce bouillon était toujours préparé avec de l'huile de coco rance. Mais, comme je ne mettais rien sous la dent depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit tombante, la faim l'emportait toujours; quand c'était par trop fort, je me bouchais le nez et je m'efforçais d'avaler mon manger le plus vite possible.

Les Dayaks veillent tard. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que les feux s'éteignirent l'un après l'autre. Je me trouvai alors dans de profondes ténèbres. Cependant je n'avais pas peur, quoique loin de tout secours, et seule au milieu de ces amateurs de têtes humaines. Je savais que le nom du rajah Brooke était arrivé jusqu'ici, et que je pouvais reposer en toute sécurité sous la protection du respect qu'on a pour lui.

A midi, nous nous arrêtâmes dans une autre tribu. Mais ici l'aspect n'était pas des plus gais, car les hommes n'étaient revenus du combat que depuis deux jours et avaient rapporté une tête qui se trouvait suspendue, avec d'autres déjà toutes desséchées, au-dessus du foyer où on avait préparé ma couche. Il faut savoir que c'est là la place d'honneur offerte à l'hôte, distinction, selon moi, peu flatteuse et fort désagréable, mais qu'il est impossible de refuser. Les crânes secs que le courant d'air faisait s'entre-choquer, la puanteur excessive et asphyxiante provenant de la tête nouvellement coupée, qui m'arrivait à la figure, l'aspect des hommes encore très-excités et qui tournaient toujours autour de ma couche quand déjà tous les feux étaient éteints, m'ôtèrent toute envie et toute possibilité de dormir. J'avoue franchement que mon angoisse fut si grande qu'il me prit une espèce de fièvre. Je ne pouvais pas rester plus longtemps couchée et je n'osais cependant pas me lever; je me mis sur mon séant, et je croyais à tout instant me sentir le couteau à la gorge. Ce ne fut que vers le matin que je retombai sur ma couche, brisée et épuisée de fatigue.

Le Malais que le capitaine Brooke m'avait donné pour guide devait me servir et en même temps pousser les gens à faire leur besogne et à se mettre le matin de bonne heure en route. Il ne fit rien de tout cela; les matelots seraient partis à midi qu'il n'y aurait pas trouvé à redire. Une fois couché, il ne bougeait plus, ou bien il fumait ou bavardait, et, au lieu de me servir, il se faisait servir. Quand je lui donnais quelque ordre, il ne me répondait pas ou bien me tournait le dos, de sorte qu'il me fallait réclamer des matelots tous les services dont j'avais besoin.

Cependant la traversée devenait plus intéressante à chaque coup de rame : les rives commençaient à s'élever, de riches plantations de riz prenaient la place des marécages, et plus loin, dans le fond, on voyait apparaître de riantes collines. Parmi les arbres, il y en avait de magnifiques avec des troncs de 35 à 40 mètres de hauteur; d'autres avaient des branches qui, en s'abaissant, s'étendaient au-dessus de la surface de l'eau en frais berceaux.

Sur de hauts arbres élancés et peu chargés de branches, on trouve souvent de grandes ruches. Pour en enlever le miel, les indigènes font une espèce d'échelle de bambou, qu'ils attachent de deux pieds en deux pieds au tronc de l'arbre, dont elle est éloignée d'environ six pouces, et qui va souvent à une hauteur de vingt-cinq mètres.

Aujourd'hui encore, comme la veille, je descendis chez des Dayaks. A peine m'étais-je jetée sur ma couche que j'entendis un claquement vif et cadencé. Je me levai et je me dirigeai avec curiosité vers l'endroit d'où venait la musique : j'aperçus un homme étendu par terre et immobile; une demi-douzaine de jeunes gens étaient là à tambouriner sur son corps, à tour de rôle, du creux de la main. Je crus cet homme mort, et je fus étonnée de la cérémonie qu'on faisait subir à son corps; mais, au bout de quelque temps, le prétendu mort se redressa au milieu des éclats de rire bruyants des jeunes gens : le jeu était terminé. Autant que je pus comprendre, on regarde ces exercices comme très-utiles pour le corps auquel ils donnent, dit-on, de la souplesse et de la force.

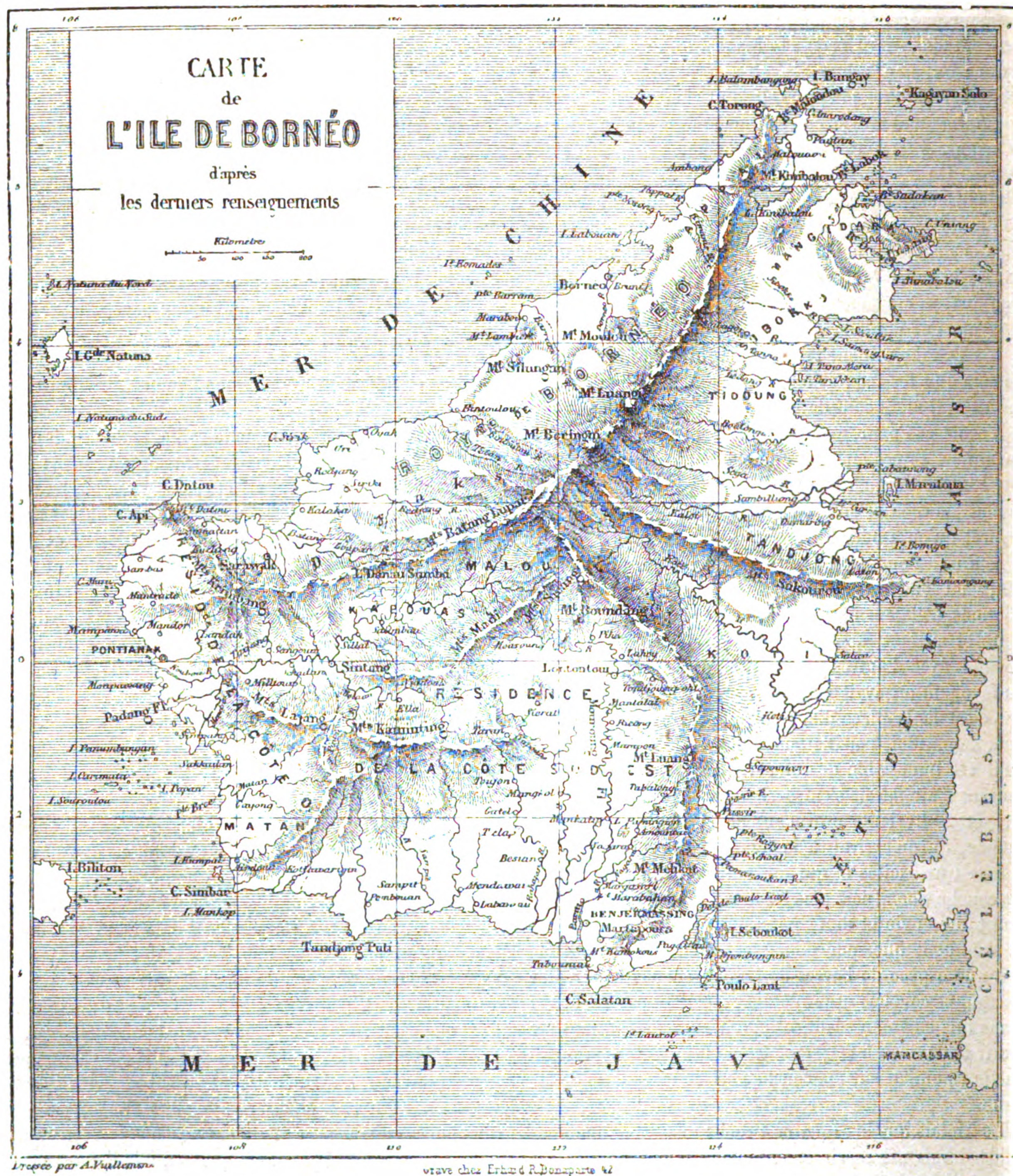
25 *janvier*. Des vues toujours plus belles se présentent aux regards. Les montagnes se multiplient et s'élèvent de plus en plus. Il y avait dans le nombre des cimes qui paraissaient avoir au moins mille mètres de haut. Le voyage de Bornéo me rappela en partie celui de l'intérieur du Brésil. Ici, comme là-bas, des forêts vierges avec une végétation luxuriante; ici, comme là-bas, peu de clairières et peu d'habitations : la seule différence, c'est que Bornéo est entrecoupé de beaucoup de fleuves et de ruisseaux, tandis qu'une partie du Brésil n'a que peu de torrents, mais qui sont très-rapides. Que ne pourrait-on pas faire de ces deux pays, s'ils étaient peuplés d'hommes paisibles et laborieux? Malheureusement il n'en est pas ainsi. Il n'y a ici que peu d'indigènes et ils songent plus à la guerre et à la destruction qu'à la culture et au travail; le climat exclut en partie les colons blancs.

Une curiosité de Bornéo est la couleur brun foncé de ses eaux. Quelques voyageurs prétendent qu'elle provient de la quantité de feuilles qui tombent des bois épais qui

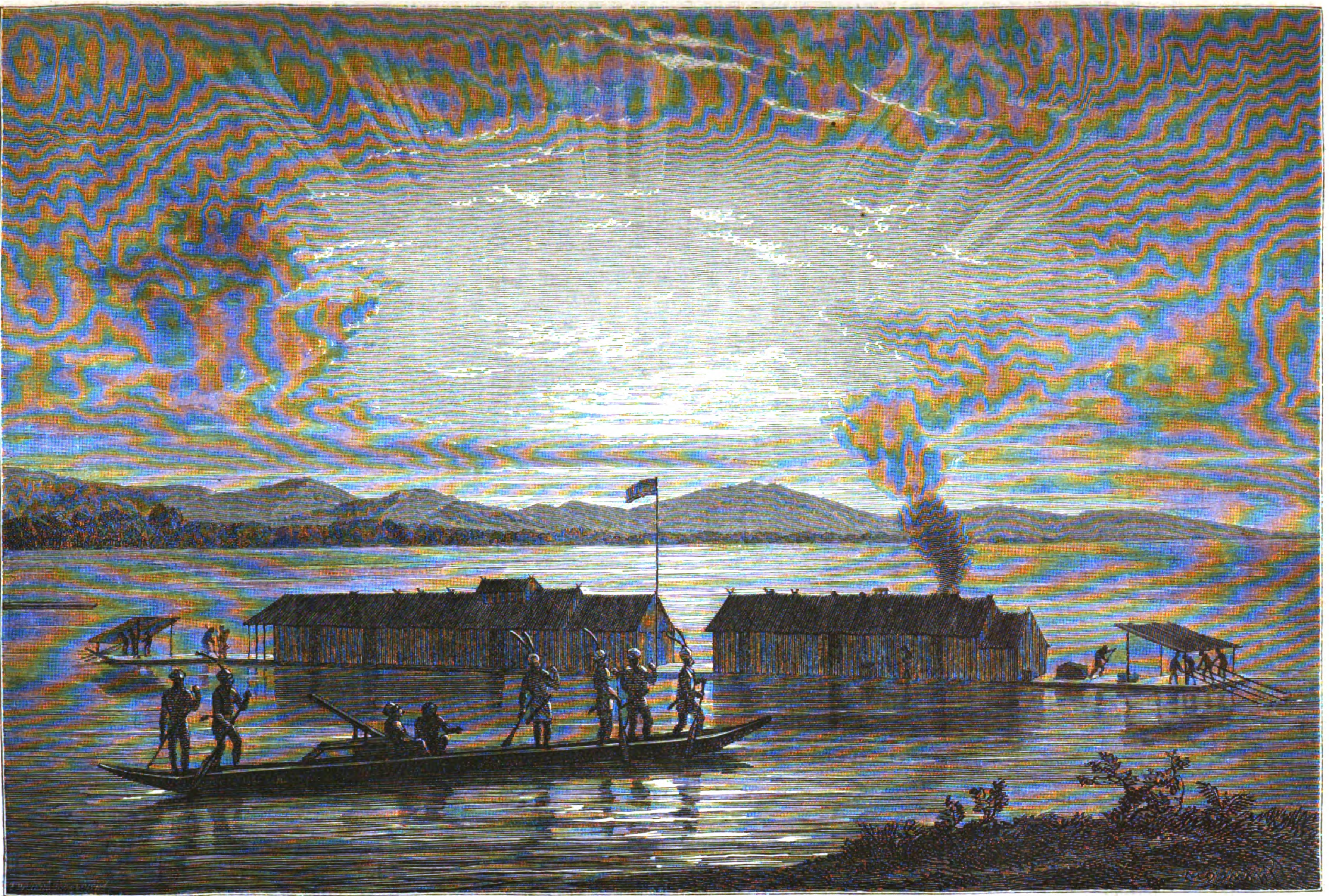
sarcasmes si loin que je finis par leur demander s'ils n'avaient jamais vu un musée, et en ce cas s'ils s'imaginaient que toutes les bêtes qui s'y trouvaient y étaient venues d'elles-mêmes.

1. Le *kuri* ou carry, bouillon composé d'ingrédients fort épicés, surtout de poivre rouge, commence à jouir d'une aussi grande faveur en Europe même que dans tout l'archipel indien.

bordent les fleuves et qui y pourrissent. Je serais tentée de contredire cette opinion; car dans l'île de Ceram, que je visitai plus tard et qui est aussi riche en bois et en rivières que Bornéo, je trouvai partout une eau claire comme du cristal. M. Alexandre de Humboldt a remarqué aussi cette couleur foncée dans les rivières de l'Amérique, et il ajoute que ces fleuves ne sont habités ni par des crocodiles ni par des poissons. A Bornéo il n'en est pas de même. Il n'y manque ni de poissons, ni de caïmans, fort proches parents des crocodiles.



Le soir, je me trouvai de nouveau assise au milieu d'une troupe de Dayaks, avec lesquels je causai aussi bien qu'il me fut possible, à l'aide du cuisinier et d'un interprète malais. Je leur demandai s'ils croyaient à un grand esprit, et s'ils avaient des idoles et des prêtres. Autant que je pus comprendre, ils ne croyaient à rien, et n'avaient ni idoles ni prêtres. Quant au premier point, il se peut qu'il n'en soit pas ainsi et que je les aie mal compris; mais quant au dernier, il est certain que je n'ai jamais vu chez eux ni prêtres ni idoles. Par contre ils ne manquent pas de rajahs; ce titre pompeux est donné à tout chef, quand même sa tribu ne se composerait que



Habitations flottantes chez les Dayaks riverains du fleuve Barito. — Dessin de Français d'après M. Schwaner.

de quelques douzaines de familles. Cela me rappela la Hongrie et la Pologne, où tout ce qui n'était pas serf s'appelait gentilhomme.

Au milieu de cette conversation, un garçon apporte un pigeon sauvage qu'il avait pris dans le bois. Aussitôt un homme se saisit du pigeon, tordit le cou de la pauvre bête, arracha quelques-unes des plus longues plumes des ailes, et la jeta dans le feu; à peine les autres plumes étaient-elles à moitié brûlées qu'il retira le pigeon du feu, lui enleva la tête et les bouts d'ailes, et les donna à un enfant placé à côté de lui, et qui semblait les attendre avec impatience. Il remit ensuite le pigeon au feu, mais seulement pour quelques instants, le reprit et le déchira en six morceaux, qu'il distribua entre autant d'enfants. Pour lui, il ne goûta même pas ce rôti. J'avais déjà eu occasion de remarquer plusieurs fois que les Dayaks aiment tendrement leurs enfants.

Le même soir éclata un terrible orage, accompagné d'une de ces pluies torrentielles, vraiment tropicales, que nous appelons averses. Au milieu de ce déchirement et du mugissement de la tempête, un coup de vent éteignit tous les feux. Nous nous élançâmes de nos sièges pour nous réfugier dans l'intérieur de la chaumière, nous attendant à chaque instant à ce qu'un second coup de vent emportât le toit de feuillage qui couvrait nos têtes. Mais comme tout ce qui est trop violent est rarement de longue durée, il en fut de même de cette tempête; au bout d'une demi-heure tout était fini.

Les bonnes gens avaient commencé à chanter de toute la force de leurs poumons et à jouer du gong; c'était, autant que je pus en juger, pour apaiser et éloigner la tempête. Ils continuèrent ce tapage jusqu'au jour. Leurs chants ressemblaient à des hurlements épouvantables. Je distinguai deux mélodies chantées toutes deux par une seule voix, après lesquelles toutes les autres reprenaient en chœur le refrain. Quatre jeunes gens exécutèrent aussi une danse. Ils se mouvaient à pas lents et mesurés autour du foyer, au-dessus duquel étaient suspendus les crânes. Chacun des danseurs avait un gros bâton à la main et en frappait fortement la terre à chaque pas. De temps à autre ils crachaient sur les crânes. Cette musique et ce chant, comme je l'appris dans la suite, n'avaient aucun rapport avec la tempête; c'était une fête qui précédait une expédition guerrière.

Chez toutes les tribus que j'avais vues dans ce voyage, le chef n'habitait pas une cabane isolée, mais demeurait au milieu des familles. Les jeunes gens dormaient et se tenaient sur les vérandas.

26 *janvier*. — Mon voyage chez les Dayaks sauvages s'effectuait ainsi sans le moindre danger et sans la moindre difficulté, quoique j'eusse quelquefois sujet de craindre quelque catastrophe. Aussi, dans mon insouciance, j'avais commencé à croire à une pleine sécurité; mais aujourd'hui je dûs faire l'expérience du contraire.

J'étais assise tranquillement dans mon prahou, quand nous vîmes venir vers nous un petit canot où se trouvaient quatre Dayaks qui descendaient le fleuve à force de rames. Sans s'arrêter près de nous, ils nous crièrent seulement en passant de rebrousser chemin au plus vite, parce que la tribu la plus voisine, établie immédiatement au-dessus, partait à l'instant pour la guerre. Eux-mêmes, disaient-ils, ne lui avaient échappé que parce qu'ils n'avaient pas été vus.

Cette nouvelle me consterna au dernier point. Arriver si près de la montagne, au pied de laquelle nous allions toucher le soir même, et être forcés de retourner sur nos pas! Je délibérai avec le cuisinier, le seul homme à qui je pouvais dire quelques mots, et je cherchai à le décider à continuer notre voyage. Heureusement c'était un homme de cœur; son avis était que si les Dayaks avaient l'habitude, dans leurs expéditions, de massacrer tous ceux qui tombaient entre leurs mains, ils respecteraient peut-être pourtant le pavillon du rajah Brooke. Je lui donnai raison, je fis aussitôt hisser le pavillon, et, malgré les autres matelots, nous poursuivîmes notre course. Il n'y avait pas encore longtemps que nous naviguions, lorsque nous entendîmes tout à coup le chant de guerre, accompagné du gong et du tambour. La haute futaie qui couvrait les rivages nous cachait encore à leurs regards; mais à peine fûmes-nous un peu plus loin, qu'à un coude de la rivière il se présenta à nos yeux un spectacle de nature à intimider les hommes les plus braves. Sur une petite hauteur, tout près du rivage, on voyait au moins une centaine de sauvages portant de hauts boucliers étroits et tenant dans leurs mains des parangs. A notre vue, ils poussèrent des cris furieux et firent des gestes terribles.

Je tressaillis et je fus saisie d'épouvante; mais il n'y avait pas moyen de songer à la retraite. La fermeté seule pouvait nous sauver. En face de la colline, au milieu du fleuve, il y avait un banc de sable. Mon vaillant cuisinier s'élança sur ce banc, et il entama avec le rajah une négociation dont je ne compris malheureusement pas un seul mot, car elle se faisait en langue dayake. Je fus d'autant plus saisie en voyant soudain les sauvages bondir de la hauteur où ils étaient réunis, pour se jeter dans les canots, plonger dans la rivière, et s'approcher en ramant ou en nageant de mon prahou, qu'ils finirent par entourer de toutes parts et par escalader. Je croyais mon dernier moment arrivé. Mais bientôt j'entendis la voix de mon cuisinier qui, fendant la foule, me cria de loin qu'on nous souhaitait la bienvenue. En même temps on hissa sur la hauteur un petit pavillon blanc en signe de paix.

Celui qui a jamais vu de près la mort peut seul se faire une idée de l'angoisse que j'avais éprouvée et de la joie que je ressentais alors en me voyant sauvée.

Il me fallut étouffer toutes ces violentes émotions et montrer le plus grand sang-froid; c'était le seul moyen d'imposer aux sauvages. Le cuisinier avait raison : le pavillon du rajah Brooke fut le talisman qui nous préserva. Non-seulement les sauvages ne nous firent pas le moindre mal, mais ils nous témoignèrent au contraire beaucoup d'amitié et m'engagèrent à débarquer avec eux, ce que je m'empressai de faire pour leur montrer combien j'étais flattée et honorée de leur invitation. La

haute estime et la grande vénération dont les Dayaks avaient fait preuve pour le rajah Brooke me touchèrent infiniment. On voit par là combien les peuples sauvages sont reconnaissants quand on agit bien et franchement avec eux. Que n'avais-je en ce moment autour de moi les ennemis de cet homme généreux! Combien cette scène les aurait confondus!

Le rajah Brooke avait été appelé en Angleterre, peu de temps avant mon arrivée à Bornéo, pour se défendre contre les accusations de ses ennemis. On lui reprochait d'avoir, dans ses expéditions contre les pirates, sacrifié la vie de beaucoup d'hommes, et d'avoir brûlé des chaumières et des prahous. Comme si l'on pouvait faire une pareille guerre avec des paroles! Que de vies d'hommes les États européens ne sacrifient-ils pas! Que de villes et de villages ne brûlent-ils pas dans leurs guerres qui n'ont pas un si noble but, et qui ne sont guère autre chose que la piraterie sur une plus grande échelle!

J'appris dans la suite que le rajah Brooke s'était justifié d'une manière brillante.

Je reviens à mes Dayaks : en débarquant, je trouvai les femmes et les enfants campés sous des tentes derrière la colline. Les femmes m'accueillirent avec autant d'empressement que leurs maris; il me fallut aussitôt me mettre à côté d'elles. Sur le sol il y avait beaucoup de provisions étalées, surtout une grande quantité de petits gâteaux plats de toutes sortes de couleurs, blancs, jaunes, bruns et noirs. Ils avaient l'air si appétissants que j'y mordis avec un vrai plaisir. Mais que je me repentis de ma gourmandise! Les gâteaux blancs étaient faits de farine de riz, les jaunes de farine de maïs. La farine était grossièrement pilée et assaisonnée d'une grande quantité de graisse rance que l'on retire du fruit du kawan. La couleur des gâteaux bruns et noirs provenait du mélange plus ou moins considérable d'un sirop noir, extrait de la canne à sucre, ou du suc de différents palmiers. Pour ne pas offenser ces braves gens, qui voulaient à toute force me faire manger de tout, j'avalai avec dégoût quelques bouchées.

Parmi les hommes qui m'entouraient, plusieurs portaient pendu à leur côté le petit panier destiné à recevoir la tête enlevée à l'ennemi. Ce panier, tressé de la manière la plus élégante, était décoré de coquillages et comme festonné de cheveux d'homme. Ce dernier ornement n'est permis qu'autant que le Dayak, possesseur du panier, a déjà coupé lui-même une tête.

Après le repas, ils me pressèrent de visiter leur habitation, située plus au fond de la forêt. Je partis aussitôt avec eux et j'eus soin de n'emmener aucun de mes gens, sachant bien que, chez les sauvages, l'on obtient d'autant plus de considération et que l'on y est d'autant plus en sûreté qu'on leur témoigne plus de confiance.

Leurs huttes ne différaient pas de celles des autres tribus. Ils me prièrent de passer avec eux le reste de la journée et la nuit; mais je préférais aller le même jour jusqu'au pied de la montagne, et après un court repos je pris cordialement congé de mes nouveaux amis. Ils m'accompagnèrent tous, hommes et femmes, jusqu'à mon prahou, et me serrèrent les mains en m'engageant à revenir. Ils me donnèrent pour la route des fruits, des gâteaux, des œufs, et un bambou rempli de riz cuit.

Le soir j'arrivai à un village d'une cinquantaine de huttes, situé au pied des monts Sekamil et siége d'un rajah malais à qui j'avais été recommandée de la manière la plus pressante par une lettre du capitaine Brooke.

Une fois là, je renvoyai mon prahou; le voyage par eau, dont la longueur pouvait être, de Sacaran jusqu'à la montagne, d'environ cent cinquante milles, était terminé. Il s'agissait maintenant de franchir la montagne. Heureusement le rajah s'offrit lui-même pour m'accompagner; rien ne s'opposait donc plus à ce périlleux voyage. Le lendemain se passa en préparatifs. Le rajah choisit les hommes qu'il comptait emmener, fit disposer les armes et préparer les vivres. Je profitai de ce temps pour observer la vie et les mœurs des habitants.

J'avais libre accès auprès de l'épouse du chef, non-seulement parce que j'étais femme, mais aussi parce que, comme je l'ai déjà dit plus haut, les femmes sont bien moins séquestrées chez les Malais qu'elles ne le sont chez les Turcs. La femme du chef était encore très-jeune; mais elle était loin d'être une des plus belles de son sexe; son visage portait le cachet d'une indolence et d'une apathie extraordinaires. Son enfant même qui jouait autour d'elle ne parvenait pas à appeler le sourire sur ses lèvres. Les deux époux ne se distinguaient en rien de leurs sujets ni de leurs esclaves par le vêtement. Leur enfant allait tout nu comme les autres enfants. Ce qu'il y avait de mieux, c'était l'ameublement de la chambre à coucher, séparée de la cuisine et des autres pièces par de hautes cloisons de bambous, et qui servait en même temps de salle de réception. Il s'y trouvait de beaux coussins brodés, de petites boîtes en bois incrusté, des chambres bien propres et trois vases d'une valeur énigmatique.

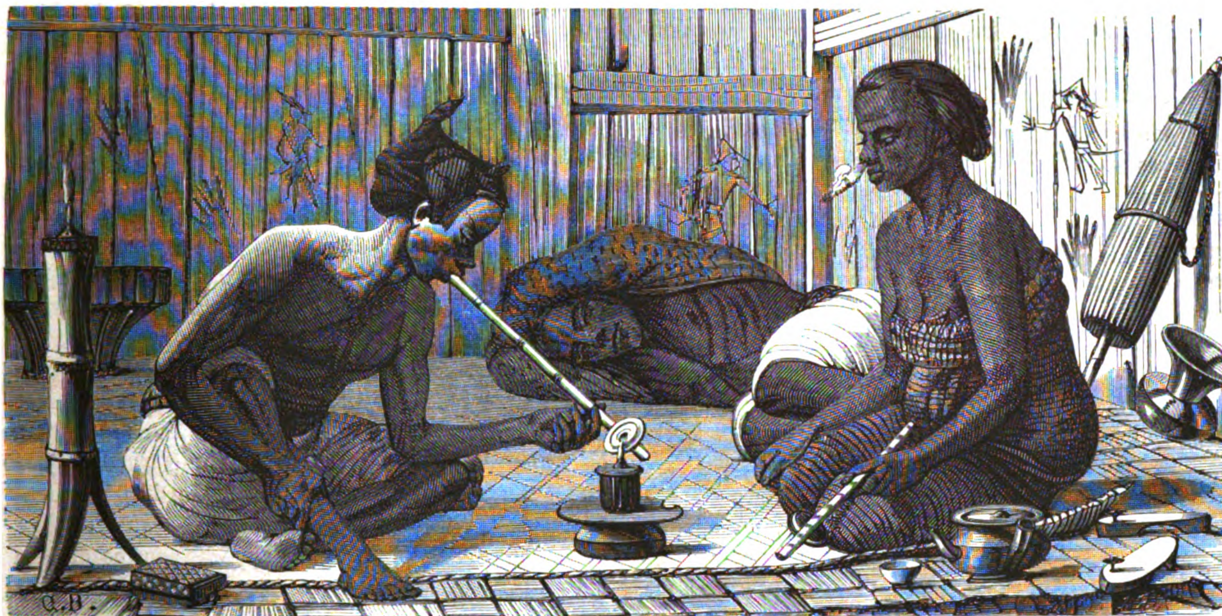
Les Malais ont des esclaves. Ils condamnent à la servitude les prisonniers de guerre et les débiteurs insolvables. Ces derniers sont tenus de servir comme esclaves jusqu'à ce que leurs parents ou leurs amis les rachètent, ce qui n'a lieu que rarement, car le peuple est en général très-pauvre. Mais les esclaves sont traités avec beaucoup de douceur; on les considère comme faisant partie de la famille, et jamais, si je n'en avais pas été prévenue, je ne me serais doutée qu'il y eût chez eux des esclaves.

Traduit de l'allemand par W. DE SUCKAU.

(La fin à la prochaine livraison.)



Paysage et pont de bambous chez les Dayaks occidentaux. — Dessin de A. de Bar d'après Keppel.



Malais fumeurs d'opium. — Dessin de Boulanger d'après l'Atlas iconographique des colonies néerlandaises.

VOYAGES DANS L'ILE DE BORNÉO.

1847-1852[1]

VOYAGE LE LONG DES FLEUVES LUPAR ET KAPOUAS,

DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE BORNÉO,

PAR Mme IDA PFEIFFER[2].

1852

III

Traversée des montagnes centrales de l'île. — Un lac de l'intérieur. — Le fleuve Kapouas. — Dayaks indépendants. La ville de Sintang. — Le sultan, ses femmes et sa famille. — Pontianak. — L'opium.

28 *janvier*. — Le moment de commencer ma course à pied était arrivé.

Indépendamment du rajah, de moi et de mon domestique, notre caravane se composait encore de douze hommes d'escorte, tant Dayaks que Malais, dont la moitié était pourvue d'armes.

Je ne m'attendais pas seulement à de mauvais chemins, mais encore à l'ascension de quelque haute montagne. Cette dernière conjecture ne se réalisa pas. Notre route, tournant toujours par des vallées étroites et peu élevées, n'atteignait guère que des niveaux de plus de cent cinquante mètres. En revanche les chemins étaient détestables. C'était une suite continue de ruisseaux, de marécages et d'eaux stagnantes où nous enfoncions souvent jusqu'au-dessus des genoux. Du haut des collines nous avions des vues admirables. Au fond on voyait s'amonceler de triples chaînes de montagnes entrecoupées par de grandes vallées et de beaux fleuves, mais ensevelies dans les profondes ténèbres de forêts impénétrables. Rarement nous rencontrions quelques petites clairières. habitées par des Dayaks et plantées de riz, de maïs, de canne à sucre et d'*ubi* (espèce de pomme de terre douce). Quand nous approchions d'un endroit semblable, on faisait une halte et, détachant une partie de l'escorte, on l'envoyait en avant pour examiner les lieux et pour demander la permission de passer. Deux fois nous fûmes obligés de traverser les maisons des Dayaks, sur lesquelles nous grimpions d'un côté à l'aide d'une échelle pour en descendre de l'autre côté. C'est souvent exprès que les Dayaks n'éclaircissent pas les forêts autour de leurs habitations, pour en rendre l'accès plus difficile à

1. Suite et fin. — Voy. pages 129 et 145.
2. Suite et fin. — Voy. page 151.

l'ennemi. Ils ne laissent ouverts que de petits sentiers étroits qu'on peut barricader sans peine. Ces sortes de maisons ont à peu près l'apparence d'un blockhaus.

Après une marche forcée de huit heures, nous nous arrêtâmes dans une habitation où, à notre première demande, on nous permit de passer la nuit.

30 *janvier*. A Beng-Kallang-Boenot je m'embarquai sur le fleuve *Batang-Lupar*, dans un tout petit bateau conduit par un seul batelier. Ce fleuve serpentait à travers des bois; il était étroit et souvent si resserré par les arbres qui couvraient ses bords, que nous avions de la peine à passer. Le soleil ne pénétrait nulle part à travers l'épais feuillage; autour de nous régnait un silence profond, rarement interrompu par un singe qui sautait d'une branche à l'autre, ou par un oiseau qui s'élevait dans les airs. L'Achéron lui-même ne pouvait guère être plus sombre et plus silencieux. La couleur de ce fleuve était presque noire comme de l'encre.

Au bout de quelques heures, nous joignîmes un petit canot portant deux hommes, une femme, un enfant, beaucoup de poulets et d'autres objets. Nous nous arrêtâmes, et, après un court entretien, je m'aperçus, à ma grande surprise, que tout l'équipage du canot passait dans notre bateau; pour le leur, ils le cachèrent dans d'épaisses broussailles. Je m'opposai en vain à cet envahissement. Mon coquin de domestique n'en semblait nullement choqué; aussi ne fit-il pas attention à mes remontrances. Grâce à ce surcroît de passagers, ma place se trouva naturellement très-restreinte; mais ce qui m'incommoda encore bien plus, ce fut le feu que les malheureux allumèrent pour cuire leur riz, et dont la chaleur et la fumée me donnaient en plein visage.

Le sombre Lupar se perdit, après un cours d'environ trente milles, dans le lac de *Boenot*, qui peut avoir près de quatre milles de diamètre. Ce lac offrait encore une autre particularité, que je n'avais jamais remarquée ailleurs : il était rempli de troncs d'arbres serrés les uns contre les autres, qui étaient, non pas disséminés çà et là sans racines, mais au contraire en apparence fixés au sol; seulement, morts, sans branches et sans cimes, ils ressemblaient à des palissades établies de main d'homme. Un large chenal, canal naturel, tout au plus d'un demi-mille de long, conduisait dans un autre lac nommé *Taoman*, qui avait le double de la grandeur du lac Boenot, et dont l'eau, fort différente, était parfaitement claire et limpide.

La ceinture des deux lacs me parut magnifique; c'étaient de larges vallées boisées, bordées à l'est de montagnes pittoresques avec de hautes cimes et des pics élevés. Plusieurs pouvaient avoir près de mille deux cents mètres.

Au sortir du lac Taoman, nous entrâmes dans le beau fleuve *Kapuas*, le plus considérable de Bornéo. Sa largeur peut être d'un demi-mille, mais elle est très-inégale, parce que, comme la plupart des fleuves de ce pays, il n'a pas de berges bien marquées. Ses eaux débordent souvent dans les forêts d'alentour. Près de ce superbe fleuve, il y avait bien moins d'habitations que près du Lupar (au delà du mont Sekamil). Si les aboiements des chiens et le gloussement des poules n'eussent indiqué de temps à autre la présence de quelques habitations, toute cette contrée m'aurait semblé déserte.

31 *janvier*. Ce jour-là, nous rencontrâmes de grands et de petits prahous remplis de Dayaks et de Malais. Dans l'après-midi, une très-grande barque passa près de nous et nous somma très-impérieusement d'approcher. Il fallut nous soumettre, car la désobéissance ne pouvait pas se concilier avec notre faiblesse; mais au lieu des pirates redoutés que nous craignions de rencontrer, c'était un rajah malais très-poli et en voyage. Après m'avoir demandé où j'allais, d'où je venais, et m'avoir adressé d'autres questions semblables, il me fit cadeau d'un grand châle, d'huile de coco fraîche et de quelques gâteaux.

1er *février*. Vers midi nous arrivâmes à *Sintang*, petite ville d'au moins mille cinq cents habitants et résidence d'un sultan. Là cessaient pour moi tous les dangers; car les tribus des Dayaks que j'avais encore à traverser jusqu'à *Pontianak* étaient sous la domination de princes malais à qui j'espérais me faire recommander par le sultan de Sintang. A cet effet, j'avais apporté pour ce dernier une lettre d'introduction du rajah de Beng-Kallang-Boenot.

J'avoue sans peine que j'aurais eu du plaisir à voyager plus longtemps parmi les Dayaks indépendants. Je les trouvais généralement honnêtes, bons et réservés, et à cet égard je les mets au-dessus de tous les peuples dont j'avais fait jusqu'alors la connaissance. Je pouvais laisser tout ouvert et m'éloigner pendant des heures entières; jamais il ne me manquait la moindre chose. Ils me demandaient bien parfois un objet qu'ils voyaient et qui leur plaisait, mais ils n'insistaient plus une fois que je leur déclarais que j'en avais besoin moi-même. Ils n'étaient jamais opportuns ni à charge. On m'objectera peut-être que couper des têtes et conserver des crânes, ce ne sont pas précisément des marques de bonté; mais il faut considérer que cette triste coutume est plutôt le résultat d'une profonde ignorance et d'une grande superstition. Je maintiens mon dire, et, pour en donner d'autres preuves, je n'ai qu'à citer leur vie domestique vraiment patriarcale, leur moralité, l'amour qu'ils portent à leurs enfants, et le respect que les enfants témoignent à leurs parents.

Les Dayaks libres jouissent de beaucoup plus d'aisance que ceux qui sont sous le joug des Malais. Ils cultivent du riz et du maïs, un peu de tabac, et quelquefois aussi la canne à sucre et l'ubi. Ils tirent beaucoup de graisse du fruit du kawan, récoltent dans les bois de la résine de damar qui leur sert à s'éclairer, et ont beaucoup de sagou, de rotang et de noix de coco. Avec quelques-uns de ces articles ils font un commerce d'échange contre du laiton, des perles de verre, du sel, du drap rouge et quelques autres objets auxquels ils attachent le plus grand prix, et qu'ils préfèrent de beaucoup à l'or. Ils sont riches aussi en volailles et en porcs, mais ils n'en mangent qu'aux fêtes et aux noces.

Il y a des voyageurs qui prétendent que les Dayaks libres sont de beaux hommes. Moi je dirai tout au plus

qu'ils sont un peu moins laids que les Malais. Généralement de grandeur moyenne, ils ont les jambes et les bras très-maigres, et peu ou presque pas de barbe, car ils s'épilent la figure. Ce qui les distingue en bien des Malais, c'est qu'ils ont l'os des joues un peu moins large et moins saillant, et l'os du nez un peu plus élevé. Il se peut qu'en vivant des années entières parmi ces peuples on finisse par trouver beau ce qui paraît laid au premier abord.

Les Dayaks peuvent prendre autant de femmes qu'il leur plaît; mais ils se contentent généralement d'une seule. Ils les traitent bien et ne les accablent pas d'ouvrage, se réservant la partie la plus difficile. Les divorces, les querelles sont très-rares, et les mœurs sont incomparablement plus pures et meilleures que celles des Malais. Les jeunes gens et les jeunes filles sont tenus assez séparés les uns des autres. Les jeunes filles couchent dans les chambres, les jeunes gens dans la véranda ou bien dans la cabane du chef. Les Dayaks ne se mélangent pas avec d'autres peuples; les filles qui épousent des Chinois ne sont plus considérées comme faisant partie de la tribu.

Les Dayaks n'ont pas d'écriture et, à ce qu'il paraît, ils n'ont pas même de religion. Mais sur ce dernier point les opinions sont partagées. Le voyageur Temmingk prétend qu'ils ont une religion qui se rapproche du fétichisme. Le dieu Djath, dit-il, gouverne le monde sublunaire, et le dieu Sangjang règne sur l'enfer; ils se représentent ces dieux sous forme humaine, mais invisibles, et ils les invoquent en jetant du riz par terre ou en faisant d'autres sacrifices. Dans leurs demeures, ajoute-t-il, on trouve des idoles en bois.

D'autres voyageurs leur attribuent une espèce de panthéisme; à les entendre, il y aurait des divinités au-dessus et au-dessous de la terre, et une quantité de bons et de mauvais esprits dont Budjang-Brani serait le plus méchant. Toutes les maladies seraient causées par de mauvais génies qu'ils cherchent à chasser en criant et en jouant du gong.

D'autres encore affirment que les Dayaks ont quelques idées confuses d'un seul Dieu et de l'immortalité.

Je ne puis ni confirmer ni contester ces diverses opinions; mais ce qui est certain, c'est que dans toutes les tribus que j'ai visitées je n'ai vu ni temples ni idoles, ni prêtres ni sacrifices. Lors des noces, des naissances et des décès, il se fait bien dans quelques tribus beaucoup de cérémonies, mais elles n'ont aucun caractère religieux. A ces occasions on tue et on mange le plus souvent des poulets ainsi que des porcs. Pour les traités de paix on tue des porcs, comme je l'ai déjà fait remarquer, mais on ne les mange pas. Quelques tribus brûlent leurs morts et gardent les cendres dans des arbres creux; d'autres les enterrent dans des endroits presque inaccessibles, et de préférence sur les cimes des montagnes; d'autres encore les attachent à des troncs d'arbres, les pieds en haut et la tête en bas.

Mais revenons à mon voyage.

La position de la petite ville de Sintang est ravissante; les cabanes sont situées près du beau fleuve Kapuas, ou bien cachées entre des cocotiers et des pisangs[1]. Au fond on voit beaucoup de terres cultivées, et à une grande distance on aperçoit de hautes montagnes, dont la plus élevée peut bien avoir de deux mille cinq cents à deux mille huit cents mètres.

Il ne me fut pas permis de mettre pied à terre, car il est d'usage de rester dans le bateau jusqu'à ce que le sultan vous ait assigné une demeure; je dépêchai donc vers lui mon domestique revêtu de sa plus belle toilette, en le chargeant de lui remettre la lettre de recommandation que m'avait donnée le rajah de Beng-Kallang-Boenot; mais mon domestique revint avec la lettre et accompagné d'un ministre du sultan, qui m'apporta la nouvelle que le sultan était absent et qu'il ne devait revenir que le soir ou le lendemain matin.

Le ministre me conduisit dans une des cabanes, où on m'assigna une partie de l'appartement; il avait apporté en même temps de beaux tapis, des nattes, des coussins et un klambou.

Il revint bien tard dans la soirée pour m'annoncer que le sultan était de retour, et qu'il m'attendrait le lendemain au divan. Par bonheur je possédais déjà assez la langue chinoise pour pouvoir comprendre ce que l'on me disait.

Le lendemain on vint me chercher dans une grande belle barque conduite par vingt rameurs. Mon domestique enveloppa la lettre dans deux mouchoirs de soie et me suivit à la maison en bois du sultan, située non loin de la rivière; j'y fus reçue au son de la musique et au bruit du canon[2]. Le chemin du rivage jusqu'au divan, distant de quelques centaines de pas, était couvert de nattes. Le sultan vint au-devant de moi à moitié route pour me faire les honneurs. On voyait l'embarras de l'excellent homme, qui ne savait comment se conduire vis-à-vis d'une Européenne. Avec une grâce vraiment comique, il me tendit le bout des doigts, ce qui ne laissait pas que d'être une grande hardiesse, suivant les idées mahométanes. Je posai le bout de mes doigts sur les siens, et, en nous balançant, presque en dansant, nous nous rendîmes au divan, séparé du vestibule seulement par une balustrade en bois haute de deux pieds. Il s'y trouvait une table massive à moitié couverte d'une toile de couleur, une chaise, et, à défaut d'une seconde, une caisse. Le sultan et moi nous prîmes place à table, les ministres et les grands du royaume s'assirent par terre le long des murs. En dehors se pressait le peuple qui, comme on se le figure, était extrêmement curieux de voir une Européenne.

Ma lettre de recommandation fut apportée sur une tasse d'argent; le porteur glissa sur ses genoux et les yeux baissés jusqu'auprès du sultan, lui prit la main, la baisa avec grande dévotion, et lui présenta la tasse. Le sultan ordonna au premier ministre de prendre la lettre, de l'ouvrir et de la lire.

Une lettre adressée au sultan ou autre grand person-

1. *Pisang* est le nom malais du bananier.

2. Les Malais connaissent les canons, les armes et beaucoup d'autres objets d'Europe; une tribu les apporte aux autres.

nage doit, selon l'usage mahométan, se composer de toute une feuille; il n'est permis d'écrire que sur la première page ; si elle ne suffit pas, il faut prendre une deuxième, une troisième feuille.

Quand on eut fini de donner lecture de la lettre, on servit des rafraîchissements. A cet effet, on avait apporté pour le sultan une assiette, et pour moi tout un couvert. Les rafraîchissements se composaient de thé sans sucre et sans lait, de friandises et de fruits servis sur plus de vingt petits plats de verre bien taillé. Toute l'assemblée prit part à ce repas.

Après le repas, le sultan me conduisit dans la chambre des femmes. Ici, on avait eu également la politesse de me préparer une place plus élevée. Le sultan me présenta sa femme et ses filles, créatures du vrai type malais. Vêtues de simples sarongs montant jusqu'à la moitié de la poitrine, elles différaient autant de tenue que de traits d'une élégante de même race, pourtant, mais native d'une des îles orientales de la Sonde, et que je rencontrai quelques jours plus tard à Pontianak.

Le sultan de Sintang, véritable despote, a défendu à ses sujets de prendre plus d'une femme, et n'a réservé le droit de polygamie que pour lui seul.

Je fus très-étonnée de sa réception solennelle, d'autant plus que d'abord elle avait lieu en partie à l'européenne, et qu'ensuite je savais que le sultan de Sintang n'avait pas encore vu d'Européen. Mon domestique m'expliqua cette énigme : la veille, lorsqu'il avait porté la lettre au sultan, celui-ci n'était pas absent comme on me l'avait dit ; mais ne sachant pas comment il fallait recevoir une Européenne, il avait voulu d'abord consulter à ce sujet mon domestique. Celui-ci lui dépeignit les cérémonies qui ont lieu à Sarawak quand le rajah Brooke revient d'un voyage, et c'était grâce à cette description que j'avais été reçue comme une souveraine. La chaise, la table furent confectionnées en toute hâte, et la vaisselle n'était autre que la mienne, apportée par mon domestique.



Insulaire de l'île Rotti. — Dessin de Boulanger d'après l'Atlas iconographique des colonies néerlandaises.

En prenant congé de moi, le sultan me promit de mettre à ma disposition un *sampan* (bateau court et large) pour me conduire jusqu'à *Pontianak*. Je le priai de me l'envoyer le lendemain au lever du soleil.

3 *février*. — Immédiatement après le lever du soleil, on m'annonça la visite du sultan : car, selon ses idées, il n'était pas convenable qu'il me rendît ma visite le même jour; mais comme je devais partir de si grand matin, il était forcé lui-même de choisir une heure matinale.

Il arriva accompagné de son père, que je n'avais pas encore vu, et de quelques-uns de ses parents du côté maternel. Les femmes de princes ne rendent pas les visites.

Le père du sultan portait un petit bonnet et un corsage en brocart d'or; c'étaient, en fait de vêtements, les premiers objets précieux dont je voyais paré un prince de Bornéo. Indépendamment des beautés ordinaires propres à sa race, cet homme était encore doté d'un goître remarquable, le second que j'avais occasion de voir dans cette île : le premier, d'une grosseur moins saillante, ornait le cou de la femme du rajah de Beng-Kallang-Boenot.

Cette société distinguée ne montrait pas la moitié de la réserve dont les chasseurs de têtes, les Dayaks, avaient fait preuve. Ils ouvrirent et fouillèrent tout; ils se jetèrent comme des bêtes fauves sur mon petit sac de voyage, resté malheureusement ouvert. Je n'avais pas assez d'yeux pour garder toutes mes richesses, particulièrement les insectes et les reptiles, et pour les préserver de tout dommage. Le père du sultan finit par s'emparer du sac et de son contenu; et indiquant du doigt le peigne, la brosse à dents et le savon, il me demanda à quoi cela servait, et, à la suite de mon explication, l'utilité de ces objets lui parut si évidente qu'i. me déclara sans autres façons qu'il les gardait pour lui. Mais, aavnt qu'il s'en allât, je les lui repris avec aussi peu de cérémonie, et je lui donnai en échange quelques petites images et autres bagatelles.



Lac dans l'intérieur de Bornéo. — Dessin de Français d'après Schwaner.

Le voyage de Sintang à Pontianak se fit très-promptement en trois jours et demi, et sans autre aventure.

Dans ce chef-lieu d'une résidence administrative européenne, je pus constater un mal plus désastreux par ses résultats qu'aucune des coutumes cruelles ou abjectes que j'avais observées parmi les sauvages Dayaks ; et c'est un mal qu'on ne cherche pas à déraciner ; bien loin de là, le gouvernement use de toute son influence pour le propager : je veux parler de l'usage de l'opium.

Un soir, je visitai dans le campong chinois les six petites salles publiques où l'on fume de l'opium. Les fumeurs étaient assis ou couchés sur des nattes, et avaient à leurs côtés de petites lampes pour allumer la pipe dans laquelle ils fument. C'est une chose curieuse que l'habileté avec laquelle le fumeur, déjà à moitié privé de ses sens, sait enlever de la feuille à laquelle l'opium est attaché le brin le plus imperceptible.

On conçoit sans peine que dans ces lieux d'empoisonnement public on a devant soi le spectacle le plus hideux ! Ici, un malheureux se lève tout étourdi et en balbutiant, et cherche à se traîner chez lui, mais trahi par ses forces il tombe devant le seuil de sa porte ; là, un autre est étendu sans vie sur une natte, il n'est plus même en état de penser à sa maison ; ailleurs on voit un infortuné aux joues pâles et creuses, les yeux fixes, le corps tremblant, trop pauvre pour fumer jusqu'à perdre connaissance ! Chez quelques fumeurs, l'opium produit une gaieté extraordinaire : ils parlent et rient jusqu'à ce que, épuisés, ils retombent sur leur couche où ils jouissent, à les entendre, de rêves célestes. Ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est que celui qui a goûté une fois de ce poison ne peut plus s'en passer. Il a le corps brisé, énervé, il ne peut ni travailler ni penser, il est incapable de tout effort, tant qu'il n'a pas puisé dans l'opium un nouveau stimulant, une nouvelle vie.

A ma grande surprise, je rencontrai, dans ces maisons consacrées à l'opium, jusqu'à des femmes qui fumaient aussi passionnément que les hommes.

On me dit que le picoul d'opium coûtait à Singapore douze cents écus d'Espagne ; mais le gouvernement afferme le droit de vente à un prix si élevé qu'il en retire un bénéfice de six à huit cents pour cent.

La majeure partie des revenus du gouvernement hollandais, à Bornéo, provient jusqu'à ce jour du fermage de ce poison !...

Traduit par W. DE SUCKAU.

EXCURSION AUX GROTTES DE SAMOUN OU DES CROCODILES

(HAUTE ÉGYPTE)

PAR M. A. GEORGES.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Au soleil couchant je quittai Siout, capitale de la haute Égypte, je descendis le cours du Nil, et, malgré deux ou trois ensablements et une nuit assez fatigante pour les matelots, j'arrivai d'assez bon matin au mouillage de Meguel-Qual. C'est de là qu'on part pour visiter les fameuses grottes de Samoun ou des Crocodiles.

Un homme vint s'asseoir sur la rive, en face de notre barque. Cet homme était le guide ordinaire. Comme il est le seul, il attend les propositions plutôt qu'il ne les fait. Je traitai avec lui pour 120 piastres courantes (environ 20 fr.). Moyennant ce prix, il se chargea de fournir « tout, » excepté la bougie. Il est vrai que ce « tout » devait se composer exclusivement de deux ânes qu'on nous amena bientôt. Peu richement harnachés, ils ont une bride de filaments de palmier, point d'étriers, et sur le dos, une selle large et informe, au milieu de laquelle se creuse une profonde vallée : bon gré mal gré, il faut bien que le voyageur s'assoie sur ce vide, en se résignant à écarter les jambes de telle sorte qu'il ne tarde pas à souffrir beaucoup et à entendre craquer de toutes parts son vêtement le plus indispensable. J'enfourchai donc ma monture, en ayant soin, comme toujours, de choisir la plus petite pour atténuer les conséquences des chutes, peu graves du reste, qu'entraînent ces selles vacillantes, et être à même de remonter plus facilement. Après tout, dans les villages d'Égypte, on ne saurait exiger moins mal.

Mon drogman, hérissé de pistolets comme si nous allions dans une caverne de brigands, prit le second âne, et nous partîmes, accompagnés du guide, de deux matelots, du raïs (chef de barque) portant une lanterne et des bougies, d'un jeune homme du village et de deux âniers, car chaque âne a pour satellite un ânier qui tourne incessamment autour de lui, l'excitant du bâton et d'interjections gutturales, ce dont cependant n'ont guère besoin ces ânes d'Orient presque toujours fougueux quand ils ne sont pas épuisés de travail et d'années.

Nous défilons sans trop nous presser, car nous avons la journée devant nous, au milieu de fertiles plaines couvertes de palmiers et de champs pleins de verdure, dans la direction de l'ouest et de la chaîne Arabique sous le plateau de laquelle sont les grottes. Chemin faisant, nous parvenons à délier la langue du guide, homme de 30 à 35 ans, à la figure intelligente et fine.

S'il est, nous dit-il, le seul guide, c'est que les gens des environs éprouvent à l'endroit des grottes une sorte de terreur superstitieuse. Il a remplacé, il y a quelques années, un vieux guide, mort depuis, et qui avait été son maître comme lui-même l'est maintenant du jeune

homme qui nous accompagne. La conduite des voyageurs dans les grottes exige une sorte d'initiation qui n'a guère qu'un adepte à la fois. La tête et la vue du vieux guide se troublaient souvent pendant ses dernières années, ce qui, sans le secours du jeune, aurait pu causer des erreurs funestes aux visiteurs.

Tout en conversant nous arrivons au pied des montagnes où la plaine et la végétation viennent mourir, la plaine presque brusquement, la végétation en dégradations insensibles de teintes et de puissance. Sur la limite, est un petit cimetière aride, brûlé comme les rochers voisins, et d'où s'élèvent quelques coupoles blanchies. Nous gravissons à âne un sentier tortueux, escarpé, rempli de pierres roulantes; mais la pente trop rapide nous oblige à descendre de nos montures. Nous avançons, peu à peu, en suivant péniblement le sentier qui serpente à cette hauteur déjà grande, entre les parois perpendiculaires de la chaîne Arabique et des mamelons étagés qui viennent y aboutir, couverts de pierres d'un gris violet. Les rochers de droite sont des blocs dentelés, souvent détachés au sommet par une crevasse énorme et adhérents seulement par la base. C'est étrange de forme. Un aigle, perché au sommet d'un de ces pics élevés, nous regarde immobile.

Nous nous arrêtons un instant pour nous reposer et pour contempler l'immense horizon qui s'étend à notre gauche. Au bas des mamelons, de nombreux moutons qui paraissent tout petits, s'éparpillent à la recherche de touffes d'herbe, de plus en plus rares, et la plaine se prolonge de là jusqu'au Nil, avec ses palmiers et ses villages.

La brume légère, qui emplissait la vallée, s'évaporait rapidement, et nous laissait voir les ondulations capricieuses du fleuve qui, décrivant un long circuit, quitte Monfalout pour revenir vers le nord, non loin du point où nous sommes, et côtoyer les montagnes d'Abou-féda, droites et imposantes. En ce pays d'éternel été, dès que le soleil a dissipé les vapeurs du matin, l'atmosphère devient d'une transparence qui laisse voir les objets à une distance extraordinaire, en sorte que les derniers plans se dessinent en perspective avec une netteté surprenante. Siout et Monfalout, avec leurs blancs minarets, surgissent comme des taches éclatantes; bien loin, à l'ouest, on voit les cimes bleu pâle des montagnes qui séparent la vallée fertile du désert Ippique; à l'est près de nous, les rochers nus et brûlés de la chaîne Arabique réfléchissent vivement la chaleur et la lumière. Nul pays, sans doute, n'offre au même degré que l'Égypte ce contraste frappant et magnifique, entre un grand fleuve, une riche végétation et le désert. Le Nil se perd à l'horizon dans une nappe de verdure : on dirait presque les forêts de palmiers de Memphis ou les riches sillons du Delta.

Nous arrivons au sommet de la chaîne, doucement accidenté de petits mamelons tantôt arrondis, tantôt éraillés, au milieu desquels serpente la voie sur un plan presque uni. De tous côtés, la surface scintille de mica en couches presque ininterrompues, ou en fragments disséminés; à cette vue, je m'empresse de remonter sur mon âne, car il n'y a guère que le pied d'un animal ou celui d'un Arabe qui puisse résister à ces pierres tranchantes aiguës et roulantes; les souliers seraient bien vite mis en pièces; mais, ânes, âniers et matelots s'avancent à pied sans hésiter. Un plan incliné en opposition au Nil conduit au plateau. Ce plan est couvert de pierres nombreuses d'une teinte gris-rouge assez foncées, polies, arrondies : cela ressemble à un champ de bataille couvert d'énormes boulets de granit, comme ceux que l'on trouve en si grand nombre dans les rues de Rhodes. C'est une chose étrange que ce champ parsemé de pierres uniformes et en si grande quantité. Ce lieu s'appelle Daklé.

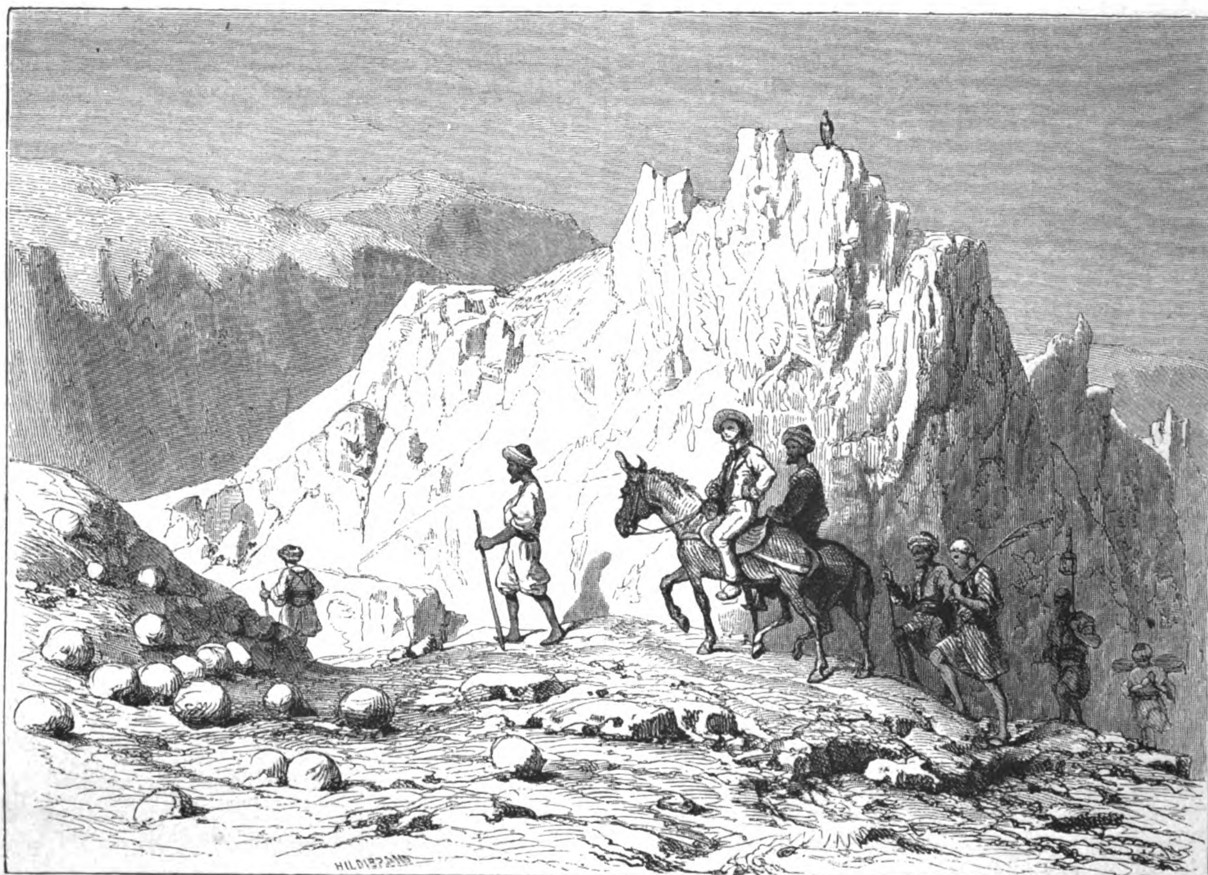
Je fais questionner le guide. Autrefois un homme appelé Daklé cultivait là des pastèques. Un jour, fatigué de son travail, il proféra des blasphèmes horribles, car c'était un homme violent. Dieu, indigné de l'insulte, changea aussitôt les pastèques en pierres, le champ en désert, et l'homme en un bloc de rocher dont il avait la dureté au cœur. Ce fut un coup de théâtre dont les traces sont encore remarquables, car ces pierres ont la forme allongée et arrondie des monstrueuses pastèques de Syrie. Assurément cet homme méritait son sort, et il était bien ingrat, car ses fruits étaient admirables, pour peu que l'on en juge par plusieurs de ces pierres, si grosses que nous pouvions nous asseoir dessus sans que nos jambes touchassent terre; — à moins pourtant qu'Allah, par une sorte d'ironie, n'eût grossi d'abord les pastèques, pour causer ensuite plus de regrets à l'impie jardinier.

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer au guide la criante invraisemblance de sa légende. Il y avait donc autrefois une petite oasis sur ces hauteurs arides, ou bien tout le pays d'alentour avait été frappé de la même malédiction. Il était pour le moins aussi difficile d'admettre que le malheureux Daklé eût à faire tous les jours, pour aller puiser au Nil l'eau destinée aux pastèques, le long et pénible trajet que nous venions de parcourir, ou, s'il y avait été forcé, un peu de mauvaise humeur eût été bien pardonnable. Je parlai aussi de la grosseur étonnante de quelques-unes de ces pastèques pétrifiées. Les guides ne me répondirent que par un silence que je fus libre d'interpréter dans le sens du dédain pour mon incrédulité d'infidèle, ou dans celui de l'impossibilité d'expliquer la chose. Je n'insistai pas, connaissant bien l'esprit susceptible des Arabes, et craignant que mon guide n'ouvrît plus désormais la bouche.

Sur le plateau où nous avançons lentement, des mamelons de toutes dimensions s'éparpillent à l'infini comme d'immenses vagues jaunâtres devenues immobiles. C'est le désert dans toute sa terrible nudité, désolé, silencieux. O prodige! je vois deux touffes d'ajoncs. Elles doivent bien souffrir, les malheureuses; mais, après tout, elles doivent être peu exigeantes. Puis, voilà un chacal, fauve comme les rochers, qui trotte à quelque distance en nous regardant. Il ne paraît guère moins étonné de notre présence, que nous de la sienne. Décidément, même dans les lieux les moins propices, la vie ne perd jamais complétement ses droits. Lui aussi doit se contenter de peu. Mon drogman qui n'a guère de scrupules de dé-

truire la vie là où elle est si rare, saisit son fusil; mais à la vue de l'arme et surtout du porteur qui se met à lui courir sus, l'animal détale et disparaît.

Nous allons longtemps ainsi. A perte de vue s'étend l'horizon, d'une aridité absolue : cela brûle les yeux et donne soif. Pas un brin d'herbe, pas un vol d'oiseau, pas un bruissement d'insecte, pas un souffle de vent. Je retrouve autour de moi toute la solennité et le silence de la vallée de Biban-el-Molouk, qui conduit de Thèbes aux tombeaux des pharaons. C'est bien aussi le lieu qui convient à une nécropole. Cette solitude complète, ce silence effrayant, cette aridité implacable, vous font rêver d'un globe où la vie, soit végétale, soit animale, n'aurait pas encore paru ou d'où elle se serait retirée depuis des siècles. Certes, s'il y a au monde un lieu propre à la vie contemplative, c'est celui-là, et il devait merveilleusement favoriser les longues méditations des vieux anachorètes. Là commence, en effet, la Thébaïde des anciens, et rien ne manque à l'idée que l'on se fait de cette grande solitude. La Thébaïde ou haute Égypte, comprenant les déserts au delà des chaînes Libyques et Arabiques, faisait suite à l'Heptanomide ou moyenne Égypte, qui finissait aux environs de Cuses, c'est-à-dire à peu près au point où le désert de l'est s'étend jusqu'à la mer Rouge, à la hauteur de l'extrémité de la presqu'île du Sinaï. Les déserts du sud-est et du sud-ouest d'abord, puis celui de



Le champ de Daklé. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

Scété au nord-ouest, servirent de retraite à ceux qui, convertis par les prédications des évangélistes Luc et Marc, imitèrent l'exemple de saint Antoine.

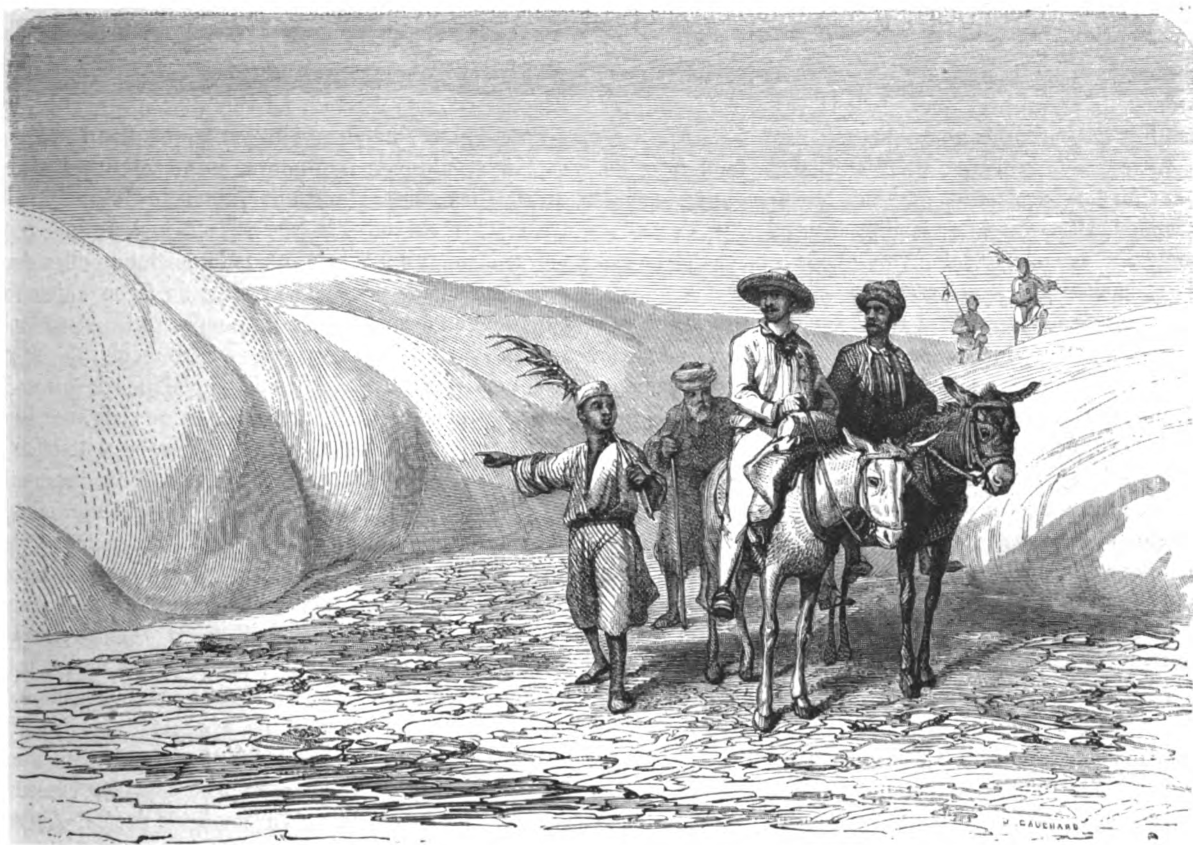
Tout en songeant, je cherche de l'œil aux alentours une ouverture quelconque, un rocher plus ou moins largement troué, et pouvant servir d'entrée aux souterrains. Bientôt le guide s'arrête et me montre devant nous une crevasse irrégulière, à fleur de terre, d'un mètre environ de diamètre et profonde de trois : voilà l'entrée des grottes.

Avant de descendre, je gravis une éminence voisine pour jeter un coup d'œil sur l'étrange pays qui nous environne. Partout, à la surface, du granit, et des efflorescences de mica étincelant, pareil à de l'alun; vers l'est, une interminable succession de monticules arrondis et médiocrement élevés. Un large lit de sable jaune ondule en méandres infinis, disparaissant et reparaissant jusqu'aux limites de l'horizon. On dirait le lit desséché de courant d'eaux pluviales, ou un torrent aux eaux limoneuses. Ce qui ajouterait à l'illusion, sans le bleu désespérant du ciel, c'est que ces mamelons sablonneux ont l'air de ruisseler d'une pluie d'orage. Hélas! celui qui se figurerait que ces déserts calcinés par les ardeurs du soleil ont au moins leur jour de pluies abondantes serait la dupe des apparences; ce lit trompeur n'est pas le sillon des eaux taries : c'est au contraire la trace des vents brûlants qui entassent le sable dans la vallée autour des mamelons. On rencontre souvent de

petits trous obstrués par les pierres : sont-ce des trous de chacals, ou des effondrements de ce terrain miné?

Nous revenons vers le soupirail qui sert d'entrée. Mon drogman m'avait prêté pour la circonstance un pantalon de coutil et une veste de laine blanche; mais, d'après le conseil du guide, je ne conserve que le pantalon et je me couvre la tête d'un mouchoir. Le guide n'a qu'une sorte de blouse serrée à la taille et qui lui laisse les bras et les jambes nus. Nous allumons les bougies et la lanterne. Grâce à certaines aspérités naturelles, nous descendons assez facilement : le guide d'abord, puis mon drogman, et je viens après, suivi du guide en herbe, du reïs et de deux matelots. Nous commençons par ramper sur un fond de sable fin et doux. Le mouvement des pieds et des mains et le frottement du corps soulèvent ce sable en poussière impalpable que l'étroitesse de la voie empêche de se dissiper. La respiration est pénible : on se sent comme écrasé.

Nous n'avons pas fait dix mètres en rampant dans cette position gênante, que déjà nous ne voyons plus rien de la lumière qui tombe du soupirail. Tout à coup mon drogman est pris d'un accès d'insurmontable terreur; il me déclare qu'il n'ira pas plus loin et me conjure de retourner avec lui. C'était pourtant un garçon déterminé, jeune, robuste, et qui se piquait de n'avoir jamais eu peur. Français d'origine, et le dernier-né d'une famille réfugiée en Syrie, orphelin très-jeune et abandonné de ses aînés, il avait mené de bonne heure la vie d'aventures. Il avait presque oublié son nom de famille et ne se rappelait bien que de son prénom : Adolphe.



Vue du désert de la Thébaïde. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

Très-contrarié de cette résolution inattendue, j'essayai de l'en faire changer, et, au nom de l'amitié qu'il paraissait me témoigner, je lui demandai s'il voudrait me laisser seul.

« C'est plus fort que moi, me dit-il; demandez-moi toute autre chose; j'irai avec vous partout, excepté là.

— Comment, lui dis-je, un homme qui se vante d'avoir chassé le lion et l'éléphant en Abyssinie avec un gentilhomme breton, craindrait de rester quelque temps sous terre avec des momies! »

Je voulais toucher la corde la plus sensible chez lui, celle de l'amour-propre, mais il reprit :

« Je n'ai pas peur sous le soleil, mais je crains là-dessous et j'étouffe. On va longtemps comme cela sous terre; il y a bien des charniers, et bien des vivants s'y sont perdus. Le guide nous perdra, mais ils sauront bien se retrouver, lui et les autres; et puis je n'aime pas que les deux âniers soient restés là-haut : c'est pour nous empêcher, à coups de pierres, de remonter, si nous nous retrouvions aussi. Et, s'il faut tout dire, il y a des mauvais esprits là-dessous : c'est le guide qui me l'a dit. »

Ce dernier argument me révéla la cause la plus vraie de sa terreur : élevé parmi les Arabes syriens, il en avait l'esprit superstitieux et naïf.

« Soit! lui dis-je : retournez, j'irai seul. »

Il me serra la main comme s'il ne devait plus me revoir.

« C'est moi, dit-il, qui assommerai tous ceux qui remonteraient avant vous; et si vous ne revenez pas, les deux de là-haut ne reviendront pas non plus vers le Nil. »

Après de vains efforts pour me faire prendre un de ses pistolets, il glissa le long de mon dos et de ceux des matelots qui suivaient, et remonta.

En réalité, cette poussière, cette position fatigante qui fait monter le sang à la tête, cette contrainte qui irrite les nerfs, ces longs, tortueux et étroits couloirs qui semblent vous étreindre comme pour vous étouffer, et dont la pâle lueur de bougie fait ressortir la profonde obscurité, tout cela cause un véritable malaise physique et moral, et on se sent pris d'un désir immodéré de revenir à l'air et au soleil. J'hésitai si je ne retournerais pas aussi; mais, retenu par l'espoir d'une position moins incommode et par la curiosité, je me remis à ramper avec ardeur. Je n'éprouvai plus, dans la suite, rien qui ressemblât à ce premier mouvement.

Après un long temps, nous quittons le fond de sable pour un fond accidenté, barré de grosses pierres transversales; les parois se resserrent, s'élargissent, s'exhaussent, s'abaissent, ondulent, prennent souvent la forme de stalactites horizontales et droites comme des piques menaçant la poitrine et la tête. Souvent on peut se redresser à moitié, mais souvent aussi des pierres pendent de la voûte, aiguës, coniques, et vous forcent rudement à vous replier. Parfois on rencontre un espace plus large, plus élevé, où l'on peut se redresser tout à fait et marcher; cela réjouit comme une oasis dans le désert. On arrive enfin à une enceinte assez large et assez étendue; de grosses pierres adossées pêle-mêle l'une contre l'autre en forment le fond; on avance comme on peut, circulant tout autour ou grimpant dessus.

Le souvenir d'un homme mort dont parle M. Maxime du Camp me revint à l'esprit :

« Lorsqu'on relève les yeux, dit-il[1], on aperçoit un spectacle horrible.

« Un cadavre encore couvert de sa peau est assis sur une roche arrondie; il est hideux. Il étend ses bras comme un homme qui bâille en se réveillant; sa tête, rejetée en arrière et convulsionnée par l'agonie, a courbé son cou maigre et desséché. Son corps pincé, ses yeux démesurément agrandis, son menton crispé par un effort surhumain, sa bouche tordue et entr'ouverte comme pour un cri suprême, ses cheveux droits sur le crâne, tous ses traits convulsionnés par une épouvantable souffrance lui donnent un aspect effroyable. Cela fait peur; involontairement on pense à soi. Ses mains ratatinées enfoncent leurs ongles dans la chair; le thorax est fendu, on voit les poumons et la trachée-artère; lorsqu'on frappe sur le ventre, il résonne sourdement comme un tambour crevé. Cet homme était plein de vie lorsqu'il a été pris par la mort; sans doute il s'est perdu dans ces couloirs obscurs, sa lanterne épuisée a fini par s'éteindre, il a en vain recherché sa route en poussant de grands cris que personne n'entendait; la faim, la soif, la fatigue, la peur l'ont rendu presque fou; il s'est assis sur cette pierre et il a hurlé de désespoir jusqu'à ce que la mort fût venue le délivrer; l'humidité chaude, les exhalaisons bitumineuses l'ont si bien pénétré, que maintenant sa peau est noire, tannée, impérissable comme celle d'une momie. Il y a huit ans que ce malheureux est là. »

Depuis quelques années ce cadavre a disparu. Les voyageurs ont jugé le lieu suffisamment funèbre sans cette affreuse superfétation de momie moderne; ils l'ont anéantie et ont eu raison.

Au sortir de cette enceinte on se dirige à gauche. La voûte et les parois sont noirâtres et comme recouvertes, sous l'influence des vapeurs bitumineuses, d'un enduit épais et pâteux qui recouvre la roche brillante de quartz; cet enduit cède facilement sous le doigt; il rappelle de couleur et de consistance le sucre grossier de la haute Égypte, dit sucre rouge. La voie devient plus facile, on avance debout, mais une effroyable quantité de chauves-souris, attirées par la lumière, se détachent de la voûte qu'elles tapissent et font un étrange bruit d'ailes; elles frôlent les cheveux, le visage, les mains; une odeur aigre, insupportable, augmente le dégoût qu'elles inspirent. Lorsque le passage se ressert de façon qu'on l'occupe tout entier, ces bêtes immondes se heurtent contre vous et vous assaillent en masse à faire reculer de dégoût.

On arrive sur des couches de bandelettes déchirées; le bruit des pas est étouffé : ce sol funèbre cède et rebondit sous les pieds comme la tourbe, et l'impression qu'on en ressent est celle d'une grande épaisseur. A chaque mouvement, nous soulevons des débris qui jonchent la voie, une poussière noirâtre, âcre, nauséabonde, amère comme un composé de suie et d'aloès. Ce qui frappe d'abord, c'est une énorme quantité de crocodiles de toutes dimensions; l'échelle de la taille de l'espèce y est au complet : les uns noirs, gigantesques, ventrus, les autres petits comme des lézards. Le guide me montre sous la première couche une grande quantité de paquets ficelés de cordelettes de filaments de palmier, et formés de petites momies entourées de bandelettes : ce sont des crocodiles grands comme la main ou l'avant-bras. A côté, j'en soulève d'autres à grand'peine; dans le ventre énorme de l'un d'eux, j'entends rouler quelque chose, sans doute plusieurs de ces scarabées chargés d'hiéroglyphes que l'on ensevelissait avec les momies; — mais j'essaye en vain avec le poignard du guide d'éventrer cette peau épaisse et plus dure que la corne.

Je me figurais d'abord que ces souterrains étaient particulièrement réservés aux crocodiles embaumés, mais je vis bientôt d'innombrables momies de toutes sortes : momies humaines entières, décapitées, mutilées, en tronçons; momies de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, d'œufs, tout cela côte à côte, juxtaposé, superposé par lits que séparent des couches de feuilles de palmier d'une remarquable conservation. Les momies humaines, soigneusement entourées de bandelettes, sont le plus souvent pressées entre deux planches de sycomore, bois

1. *Le Nil* (Égypte et Nubie).

réputé incorruptible comme le cèdre. Ces momies sont faciles à éventrer, mais ne renferment rien.

J'ai pu me convaincre là que l'embaumement si fameux des Égyptiens ne préservait pas entièrement les corps de l'invasion des vers. J'ai vu des gorges de crocodiles percées comme un vieux bois ; j'ai trouvé en grand nombre, pareilles à celles des chenilles, des écorces de vers desséchés, vides, noirs, et momifiés à leur tour. Les procédés d'embaumement étant les mêmes pour tous les êtres, on peut en conclure que les vers faisaient aussi leur pâture des momies humaines.

C'est quelque chose de fantastique que ces vivants accroupis sur des monceaux de cadavres éclairés par la lumière d'un fanal et de bougies. Je n'étais pas sans quelque inquiétude du côté de ces dernières que le guide tenait nues à la main. Lorsqu'il se penchait pour fouiller et renverser des momies, il approchait sa lumière des feuilles desséchées des palmiers et des bandelettes imprégnées de bitume qu'une étincelle pouvait enflammer en un instant.

Le feu prit un jour dans ces grottes ; c'était bien avant la naissance de notre guide. Il y fut mis imprudemment, disent les uns, par un Anglais ou un Américain. Suivant notre guide, ce fut par quatre Arabes qui s'étaient aventurés là pour ramasser des fientes de chauves-souris, engrais énergique. Égarés peut-être, ils



Entrée des grottes de Samoun. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

étaient allés loin, plus loin que ne vont ordinairement les chauves-souris, dans ces quartiers de bandelettes amoncelées où nous nous trouvions. Ils n'avaient que des mèches à huile brûlant à nu dans des lampes. Le feu envahit tout le souterrain autour d'eux, et on ne les revit plus. Combien de temps l'incendie dura-t-il ? les uns disent trois ans, d'autres un an. Quoi qu'il en soit, la conflagration souterraine dura longtemps, manifestant son action par des bouffées de fumée qui s'échappaient des fissures, comme sur les terrains volcaniques. De longtemps on n'osa y retourner. Un embrasement aussi long aurait dû laisser des traces non équivoques, et cependant je n'ai rien vu de caractéristique ; mais, concentré là, il avait sans doute une lente énergie d'anéantissement tel que la combustion dévora tout. On ne voit pas nettement, en tout cas, où le feu a consumé et où il a cessé ses ravages. La noirceur continue des parois s'explique aisément par les exhalaisons bitumineuses des corps momifiés. Évidemment l'incendie avait eu lieu dans la partie que nous avions parcourue ; mais comment s'arrêta-t-il ? Ce ne fut certes pas faute d'aliments. Ce qui est hors de doute, pourtant, c'est le fait même de l'incendie ; il est très-connu dans le pays, et beaucoup de gens encore vivants l'ont vu. Il est à présumer qu'autrefois surtout ces accidents n'étaient pas rares. On en a entouré quelques-uns de circonstances étranges.

Quatre Maugrabins vinrent chercher de l'or au fond des grottes. Les Arabes se figurent que, dans certains passages secrets et difficiles, il y a des trésors enfouis, gardés par des génies ou des monstres. Ces aventuriers croyaient sans doute pouvoir commander aux génies, car les Maugrabins ont, en Orient, une réputation de sorcellerie, ou bien ils espéraient simplement trouver des bijoux renfermés avec les corps. Toujours est-il qu'ils se hasardèrent plus loin qu'on n'était jamais allé, quand, à un détour où la voie s'élargissait en enceinte, une femme entièrement nue se dressa devant eux : c'était un de ces djinns commis à la garde des trésors souterrains. Ils auraient pu croire sans la blancheur de sa peau que c'était une momie sortie de ses bandelettes pour se venger des profanateurs.

« Donnez-moi un vêtement, » leur dit-elle.

Ils ne furent pas médiocrement impressionnés par cette apparition et par ces paroles. Leur chef dit :

« Donnez une chemise à cette femme. »

Pendant ce temps, elle s'était baissée, et le chef avait à peine achevé de parler qu'elle jeta à la figure des quatre Maugrabins une poignée de cette poussière brûlante des corps exfoliés. Trois, complétement aveuglés, chancelèrent, tâtonnant, se heurtant les uns les autres et contre les parois; ils tombaient, se relevaient, cherchaient une voie qu'ils ne devaient plus retrouver. Combien de temps souffrirent-ils ainsi tous trois, hurlant des douleurs de la faim et du désespoir! Le chef ne perdit qu'un œil et s'échappa, car il avait sur lui des amulettes et un livre plein de formules magiques.



Intérieur des grottes de Samoun. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

Ce récit n'était pas plus invraisemblable que la légende de Daklé, et de plus, dépouillé de ses accessoires extraordinaires, il devenait tout à fait croyable.

On va ainsi sur cette voie pavée de cadavres qui s'étend toujours devant vous béante, sombre, profonde, et Dieu sait où l'on aboutirait sans la fatigue, l'oppression, le manque de lumière, l'impatient désir de revenir au jour, mal à l'aise comme l'on est et las de ces funèbres impressions. La chaleur est d'ailleurs difficile à supporter. En fouillant tous ces fragments et tous ces débris, la poussière, devenue plus épaisse, pénètre comme un caustique dans les yeux, le nez, la bouche, et pour ainsi dire par tous les pores. La figure de nos Arabes ruisselait d'une sueur qui bariolait bizarrement leur face enduite de bitume.

Malgré des trébuchements continuels, des heurts à la tête, aux genoux et aux coudes, malgré les chauves-souris, le retour me parut moins pénible. Je craignis un instant, ignorant les signes auxquels les guides reconnaissent la voie, que celui-ci ne se fût trompé de couloir; mais bientôt une faible lumière tombant d'en haut nous indiqua l'ouverture, et, après une heure de cette péré-

grination souterraine, plus noirs que des ramoneurs qui descendent d'une cheminée, nous revîmes le soleil radieux, heureux de jouir du jour pur et de l'air.

Adolphe nous croyait perdus : il avait, me dit-il, marmotté de ferventes prières pour que je revinsse au moins seul.

« Si nous nous étions égarés, lui répondis-je en riant, comme je ne suis pas plus sorcier que Maugrabin, j'aurais eu bien moins de chance de me retrouver que mes compagnons, surtout le guide. »

Nous repartîmes. Par intervalles, nous entendions de nouveau, et d'une manière très-sensible, résonner sous le pas des ânes le même bruit sourd, caverneux, qui nous avait déjà frappés et qui indiquait clairement que nous étions au-dessus d'une voûte épaisse. Il paraît certain que ces montagnes sont percées de souterrains qui se prolongent dans ce sens. Est-ce une indication que l'entrée primitive des grottes se trouvait aussi de ce côté, c'est-à-dire vers le Nil? De si longs souterrains, destinés à un si grand nombre de momies, devaient avoir un accès plus facile. Il est probable aussi qu'ils étaient précédés de quelque grande chambre qui servait aux cérémonies et d'où les couloirs rayonnaient dans des directions diverses. Mais d'où venaient tous ces morts? Vraisemblablement de la ville antique qu'a remplacée Montfalout! et de la grande Hermopolis, toutes deux situées sur la rive gauche du Nil. Ensevelissait-on pêle-mêle dans ces excavations les citoyens de toutes les castes? Les prêtres et les nobles de l'ancienne Égypte aimaient la grandeur jusque dans la mort, et ils voulaient sommeiller, en attendant leur réveil, dans des tombeaux spacieux, décorés de bas-reliefs et de peintures représentant ce qu'ils avaient le plus aimé pendant leur vie. Il se pourrait que les grottes de Samoun n'eussent été que la fosse commune de la plèbe. Cependant les dorures que j'ai vues aux pieds et aux mains de plusieurs momies rendent cette supposition au moins douteuse.

Les grottes de Samoun échappent souvent à la curiosité des voyageurs. Beaucoup n'en connaissent pas le nom; d'autres trouvent l'exploration trop pénible et trop funèbre. Les Arabes eux-mêmes ne se soucient guère d'aller plus loin que là où nous nous arrêtâmes. La plupart des visiteurs, nous dit le guide, sont bientôt pris d'un tel sentiment d'inquiétude et d'appréhension qu'ils rétrogradent : quelques-uns s'accrochent aux vêtements de l'Arabe qui les précède. Cependant j'ai vu sur ces noires parois, près du chantier des momies, parmi quelques noms, celui d'une dame romaine gravé avec soin et en gros caractères.

J'étais le quatrième voyageur qui eût pénétré dans les grottes en 1860, et on touchait à la fin de la saison de navigation.

Au retour, je trouvai plus de charme encore au panorama qui se déroulait au loin jusqu'aux montagnes Lybiques baignées dans un lumineux horizon. Des bandes nombreuses de flamants blancs et roses, aux ailes frangées de noir, volaient dans la plaine. Nous revînmes à travers les villages, les champs et les troupeaux.

En arrivant à Siout, j'éprouvai un bien-être indicible à me plonger, tout imprégné de bitume, dans les eaux tièdes et bienfaisantes du fleuve, large comme un bras de mer.

A. Georges.

L'AFRIQUE INCONNUE,

1860-1862

PAR G. LEJEAN.

Il est assez curieux d'étudier ces *courants de curiosité savante*, qui précipitent, pendant certaines périodes, vers certains points donnés, l'activité des explorateurs et l'intérêt du public entier. Pendant longtemps, c'est l'Amérique qui a été « cette actualité » (le mot n'était pas encore inventé); plus tard, c'est l'Océanie; depuis quarante ans, c'est l'Afrique. Certes, sur d'autres points du monde nous assistons à des découvertes ou à des tentatives dignes de concentrer l'attention; pour ne parler que du fleuve Amour (ce pauvre fleuve géant que nos écrivains s'ingénient à nommer *Amur* ou *Amoor*, pour éviter d'inoffensives plaisanteries et le voisinage de la carte du Tendre), n'est-ce pas un spectacle assez original, un peu comique même, de voir la Russie, après avoir tissé dans l'ombre sa toile savante et industrieuse sur presque tout le parcours de ce grand fleuve, jeter tout à coup une lumière immense sur cette belle conquête qui honore autant les savants que les diplomates, et lancer d'une seule fois dans la circulation une masse de découvertes capables d'illustrer dix voyageurs?

Et cependant, la vogue est à l'Afrique. Il serait trop long d'en exposer les motifs, mystères encore à dévoiler, prestige des grands noms, nature violente et meurtrière où l'homme n'est pas seul à créer le drame, et quels drames! Et malgré l'attrait qui jette chaque année dix ou douze hommes résolus en pâture au sphinx veillant à la porte du désert, il faudra encore bien des années et bien des victimes avant qu'on reconnaisse les traits généraux de cette géographie bizarre, irrégulière et comme *déhanchée*.

Depuis le beau voyage de Livingstone qui nous a révélé tant de choses sur les magnifiques régions d'où sort le Zambèse, le domaine de l'inconnu s'est trouvé, en Afrique, circonscrit de moitié. Il n'y a aujourd'hui qu'un

seul espace sur lequel les voyageurs européens n'aient pas l'ombre d'une donnée certaine. Le contour de cette région peut être dessiné par une ligne qui part des montagnes de Cristal sur le Gabon, va rejoindre les cataractes de Jellala sur le Congo, gagne à l'est la ville de Muataya-nvo, capitale du Muropua, puis passe successivement par les points suivants : Lucenda, capitale du Cazembe; la rive ouest du lac Ujiji, la ville de Kibuga, les diverses tribus au couchant du fleuve Blanc, le Tertyt, les États musulmans de Baghirmi et Adamoua, le mont Labul, et enfin le Gabon. On peut suivre la plus grande partie de ce périmètre sur la carte qui accompagne cet article (page 176).

Ce qui a empêché de pousser plus loin les découvertes dans cette région, c'est l'absence probable de grands États pouvant offrir quelques garanties aux voyageurs européens. On a fait plusieurs voyages dans les empires de Dahomey, d'Achanti, de Congo, dont les souverains font respecter à de grandes distances les blancs qui visitent leurs États avec leur autorisation ; mais on s'aventure moins volontiers dans des pays où l'on est exposé à être rançonné de cinq en cinq lieues par des tribus qui se détruisent et parfois se mangent les unes les autres. M. Fresnel, dans son étude sur le Ouaday, a donné des itinéraires de caravanes allant de ce pays vers le sud : Barth nous en a transmis quelques autres ; quant aux données des Portugais sur le pays au nord du Congo, elles se réduisent à huit ou dix noms, et Bowdich, qui étudiait ces régions il y a quarante ans, est le seul à nous avoir transmis des notes confuses sur les territoires et les tribus avoisinant le Gabon. L'Afrique centro-équatoriale n'en est pas moins restée un blanc immaculé sur nos cartes, depuis qu'il a fallu renoncer au bénéfice des découvertes fantastiques du malheureux Douville.

Dans ces dernières années, il y avait à Sierra-Leone un missionnaire allemand appartenant à la *Church Missionary Society* de Londres, le Rév. Koelle, qui, frappé du grand nombre de travailleurs noirs (esclaves affranchis) de diverses tribus africaines réunies sur ce point comme dans une colonie expérimentale, eut l'idée d'interroger séparément ces noirs et de leur demander une liste de mots dans leur langue maternelle et diverses notions géographiques sur leur pays. Il arriva ainsi à constater l'existence à Sierra-Leone d'individus de deux cents tribus distinctes, toutes comprises, sauf cinq ou six, entre le 15° parallèle nord et le 15° sud, c'est-à-dire appartenant à la Guinée, à la Sénégambie, au Soudan et aux contrées habitées par la race Cafre-Molua. C'est à cette enquête si précieuse que nous empruntons une grande partie des renseignements qui vont suivre. M. Kœlle s'est interdit rigoureusement tout commentaire sur les données plus ou moins naïves transmises par les noirs : « *Living natives,* dit-il, *were the only source from which the information was derived : no book or vocabulary of any sort was consulted.* »

La géographie physique est celle qui change le moins : essayons d'en deviner les principaux traits pour le pays qui nous occupe, et qui n'a pas moins de cinq cents lieues de long sur trois cents de large. Y a-t-il, dans cette vaste étendue de pays, quelque grande artère fluviale ?

On a quelquefois supposé que le Gabon n'était que l'embouchure d'un grand fleuve venant de l'est, et l'importance de son estuaire semblait favoriser cette hypothèse. Un savant géographe allemand appelle même le Gabon un des cinq fleuves africains de premier ordre. Mais d'une part, M. Dumesnil, lieutenant de vaisseau, qui a remonté la rivière principale du Gabon (le Cômo) en 1857, à quelques lieues au-dessus de Gango, n'a plus trouvé à cette distance qu'un cours d'eau à peine navigable à des canots : le Gabon n'est donc qu'un estuaire. D'autre part, les derniers travaux de M. Vallon, lieutenant de vaisseau, sur divers golfes de la côte de Guinée entre la Cazemance et Sierra-Leone, ont donné la certitude que ces golfes ne sont, pour la plupart, que des impasses creusées par la double action de la mer et des torrents pluvieux qui descendent du plateau intérieur. Les observations faites sur le Gabon s'appliquent aux autres rivières du golfe de Biafra.

Barth nous a décrit le cours inférieur de plusieurs grands affluents qui viennent finir au Niger et au Tchad, comme le Benué ou la *mère des eaux*, le Serbeoyel et le Chary, que d'autres nomment Bousô. Nul doute que ces superbes cours d'eau n'aient un cours supérieur assez long, qu'on peut libéralement évaluer à 100 lieues. Tout élément d'évaluation manque pour les affluents du Nil, marqués sur notre carte : quant au Keilak, il serait hasardeux de lui donner plus de 220 lieues. Mais même en exagérant l'importance des bassins du Nil, du Tchad, du Niger, du Congo et des grands lacs de l'est, il restera toujours un énorme vide qui doit former un bassin intérieur, à moins qu'on ne suppose que ce soit un désert brûlé, ce qui est inadmissible, comme nous l'allons voir.

Cherchons d'abord dans le livre de M. Kœlle s'il est parlé d'un grand fleuve voisin de l'équateur.

En partant du pays des Diwola (rivière Cameroons), on arrive après un long voyage, au pays de Mfut, où coule la rivière de Deba, qui se franchit à gué en certains endroits, durant la saison sèche. La Deba vient du pays de Ndob, et vers Onbenkoa elle reçoit une rivière moindre, appelée Mepoan, *dont l'eau est rouge comme le feu*, et qui est guéable dans la saison sèche : à quelque distance au-dessous du confluent, les eaux rouges du Mepoan gardent leur couleur et ne se mêlent point à celles du fleuve principal. — La Deba s'appelle aussi Liba et Riba, et coule à l'est, vers le pays de Rufuma, où elle tombe dans le grand lac Liba. — Avant cela, elle coule du pays de Momenya à celui de Boréfo : le premier n'est qu'à deux ou trois jours de Papiah, qui est à l'ouest de Param. Or, la capitale du Param est à une heure du grand fleuve Nen, qui vient du pays de Kob à l'est : « il est si large que d'une rive on ne peut pas voir l'autre : et là où il est le plus étroit, si on regarde un homme placé sur la rive opposée, il ne paraît pas plus grand qu'un enfant. »

Dans la carte qu'il a dressée pour accompagner la

Polyglotta, M. Petermann regarde le Nen comme identique à la Tchadda, et place le pays de Param vers le Korrorofa; mais il suffit de comparer les huit ou dix passages où il est question de ce fleuve, pour reconnaître : 1° que le Nen, le Deba, le Riba sont un seul et même fleuve; 2° que ce fleuve coule de l'ouest à l'est; 3° qu'il va finir dans un grand lac. *Il s'agit donc ici d'un bassin central bien distinct*, à moins que le lac n'ait un déversoir, ce dont il n'est fait mention nulle part.

Param a pour capitale Bepot, à une heure de Nen, comme je l'ai dit. Dans ce pays, les hommes seuls ont des vêtements, les femmes sont absolument nues. Il y a une trentaine d'années, les Tebale (Peulhs) envahirent la contrée et y commirent les excès les plus affreux : ils arrachèrent les yeux aux hommes et les lâchèrent ensuite, éventrèrent les femmes enceintes, saisirent les petits enfants par les jambes et leur brisèrent la tête contre des arbres, firent un grand feu et y jetèrent vivants quatre cents enfants de la famille du roi et des autres grandes familles du pays. « Ah! concluait l'informateur de M. Kœlle, Nyamsi de Bepot, l'homme noir est bien méchant, pour vrai : l'homme blanc ne sait point combien l'homme noir est méchant! »

Les principales contrées du bassin de Deba sont, outre l'empire de Mom, dont nous parlerons plus loin, le Bayon et le Rufuma.

Bayon est un grand pays qui tire son nom d'un roi puissant nommé Ion, dont la capitale, nommée Pati, est si grande qu'il faut une journée pour la traverser. La ville n'est plus qu'une ruine depuis que les Tebale l'ont prise. La chose arriva un peu avant le lever du jour : la place fut détruite par le feu, et la population se sauva dans toutes les directions. L'informateur de M. Kœlle, qui se nommait Ion, s'enfuit avec beaucoup d'autres, au pays de Paza, où il fut réduit en esclavage.

La ville et le district de Pati sont à une journée de la rivière Nen, qui les sépare des districts de Palen et Paketu, lesquels parlent une langue différente : les pays de Papak à l'ouest et de Pamban au nord parlent, au contraire, la langue bayon. Les Bayon sont anthropophages en temps de guerre, mais à part cela, ils jouissent d'une certaine civilisation.

En descendant le fleuve, à quatre semaines de marche à l'est de Pati, on arrive à la contrée des Rufuma ou Lufuma, peuple de belle taille, vigoureux et guerrier, vêtu de peaux de singes noirs, et combattant armés d'épées, de lances et de flèches. Ils sont aussi cannibales à la guerre. Le roi Ion, dont on a parlé plus haut, leur fut envoyé en ambassade et leur apporta un présent de sel.

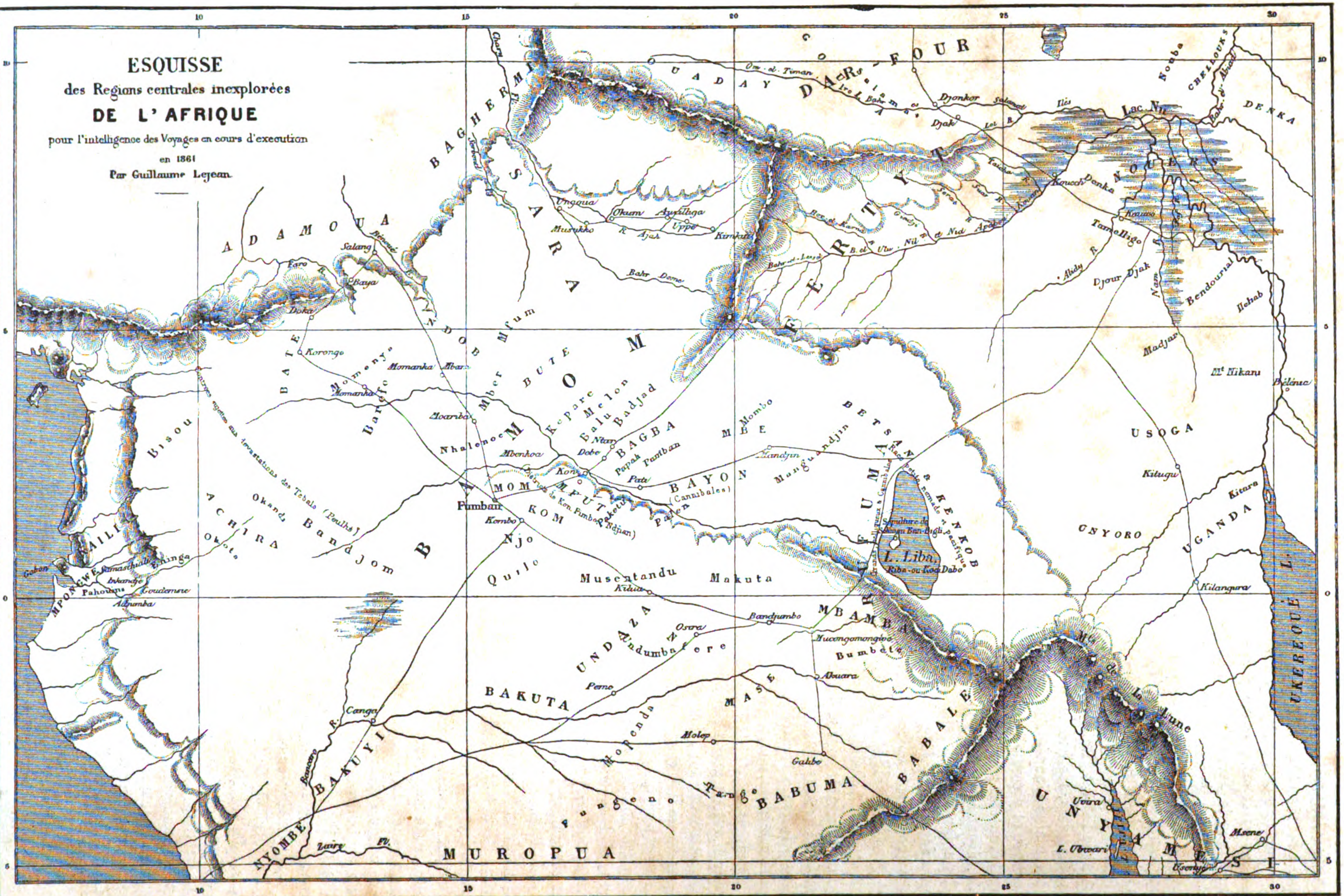
Ils habitent les bords du beau lac Liba ou Riba, si vaste que nul homme n'en peut voir la fin. Le limon de ce lac passe pour une friandise recherchée : on le recueille dans de longs bambous creux qu'on enfonce dans l'eau.

Le lac Riba est-il un des quatre grands lacs de la chaîne Nyanza, reconnue l'an dernier? Le nom de Rufuma, que porte une des rivières de la côte occidentale d'Afrique, tendrait à le faire supposer : mais les lacs Ukéréoué et Ujiji ne paraissent recevoir aucune rivière importante, et les deux autres lacs sont situés à des distances qui ne concordent point avec les données de la *Polyglotta*. Je fais grâce au lecteur des calculs qui m'autorisent, jusqu'à découvertes postérieures, à faire un cinquième lac de Riba.

Sur la rive du même lac habite un peuple de nains appelés Kenkob. Ils ont trois ou quatre pieds de haut, sont paisibles, timides, vivent du produit de leur chasse, et ont un si bon naturel, « que si l'un d'eux, par exemple, a tué un éléphant, il le donne tout entier aux autres. » Le nègre Sise, du pays de Bagba, parla au révérend d'un peuple appelé Betsan, qui demeure sur les bords du fleuve Riba et n'a que trois à cinq pieds (anglais) de haut. Les Betsan sont d'excellents chasseurs et vivent du produit de leur chasse, qu'ils échangent contre le millet de leurs voisins les Rufuma. Ils sont très-pacifiques, et ne font jamais la guerre. Ils s'habillent de l'écorce de l'arbre njor, en la battant, l'aplatissant et la faisant sécher. Ils ne cultivent point la terre, et changent de résidence toutes les six ou toutes les douze lieues; leurs maisons, faites d'écorces, sont très-aisées à transporter.

Depuis que ces lignes sont écrites, les limites de l'Afrique inconnue se sont rétrécies sur plusieurs points. Le Gabon, malgré son insalubrité et l'état barbare de ses populations, a été un point de départ pour des explorations hardies. Un jeune lieutenant de vaisseau, M. Braouézec, a réussi à visiter tous les affluents du Gabon, et ses notes de voyage (qui seront, nous l'espérons bien, suivies d'une publication de plus longue haleine) ont tranché le problème dont nous avons parlé plus haut et donné raison à nos prévisions. Le Gabon est un petit golfe et rien de plus. Le très-curieux voyage de M. Duchaillu, mais dont la valeur scientifique est très-contestée, ajouterait, selon lui, à nos connaissances celle d'une zone de près de cent lieues de profondeur dans l'intérieur, et de quelques fleuves assez importants. A l'extrémité opposée du Soudan, l'excursion de M. Petherich, celle de M. Castel-Bolognesi jusqu'à la frontière des Nyamnyam, dont le *Tour du Monde* publiera prochainement la narration, notre voyage au Bahr-el-Gazal et l'importante carte dressée par M. Jules Poncet pour les mêmes régions ont dévoilé au public européen une autre zone qui atteint, ou peu s'en faut, le vingtième degré de longitude (est de Paris). Une carte spéciale que nous publierons prochainement permettra à nos lecteurs de saisir d'un coup d'œil cet ensemble de découvertes bien plus facilement que les explications les plus développées.

G. Lejean.



ESQUISSE
des Regions centrales inexplorées
DE L'AFRIQUE
pour l'intelligence des Voyages en cours d'execution
en 1861
Par Guillaume Lejean
ADAMOUA
BAGHERMI
SARA
DAR-FOUR
OUADAY
USOGA
UNYORO
UGANDA
BABALE
BABUMA
BAKUTA
MUROPUA
UNDAZA
MBAMBA
ACHIRA
UKEREOUÉ L.
L. Liba
Musentandu
Makuta
Fumban
Kombo
Salang
Korongo
Momanka
Kitugu
Kilangura
Lac Nu
Djour Djak
Mt Hikaru
Canga
Pemo
Molep
Galibo
Zaire Fl.


Les bords de la Rahad (le fleuve est à sec). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE[1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

LETTRE AU DIRECTEUR DU TOUR DU MONDE.

Khartoum, 3 septembre 1860.

SOUAKIN. — LE TAKA.

Suite de Kassala. — Mallem Ghirghis; les Coptes. — Une excursion au Djebel-Gouroud. — Les singes. — Un bœuf chevalier de l'ordre du Bracelet.

Je n'ai pas encore présenté au lecteur mon hôte, Ghirghis le *mallem*, bien connu de tous les Européens qui ont visité Kassala et de ceux qui ont lu les voyages de MM. Charles Didier et de Courval. Le titre de *mallem*, qui peut se traduire par « docteur, » indique un de ces Coptes qui remplissent tous les bureaux du commerce et de l'administration de l'Égypte. Les Coptes ne sont pas les descendants directs du peuple de Pharaon : pour retrouver celui-ci, le plus sûr est de le rechercher parmi les *fellahin* (pluriel de fellah) dont les villages

1. Suite. — Voy. tome II, page 97, et tome III, page 139.

2. Voyez les dessins qui accompagnent les premières parties du récit. Nous pensons qu'il est à peine nécessaire d'appeler l'attention des lecteurs sur l'intérêt des gravures qui sont jointes à cette relation. Sans les croquis du voyageur, il nous eût été impossible de donner aucune représentation de ce qu'il a vu : le nombre des artistes qui ont exploré les contrées voisines du confluent des deux Nils est encore bien restreint.

d'Égypte sont presque exclusivement peuplés. Cette race au teint terreux, aux longs yeux indolents, intelligente mais sans aucun ressort viril, comme les Hindous, commence aux portes d'Alexandrie et finit aux faubourgs d'Assouan, juste en face du premier gradin des fameuses cataractes. Le gouvernement pharaonique l'a si bien énervée qu'elle n'a jamais depuis compté dans les préoccupations des conquérants que comme un troupeau souffrant et payant. Les Coptes, dont le type régulier, mais amolli et blafard, rappelle le type grec comme le créole de certaines îles rappelle le Français, est le descendant d'un peuple croisé de toutes les conquêtes étrangères jusqu'à l'hégire exclusivement : Persans, Grecs, Romains. Ce sont les Fanariotes de l'Égypte musulmane : celle-ci, militaire et ignorante, leur a confié la plume et l'écritoire, l'administration de ses affaires intérieures, et elle en a si bien pris possession qu'aujourd'hui même, après toutes les réformes de Méhémet-Ali, le calendrier copte est le calendrier officiel du gouvernement du vice-roi. L'Égypte en *pschent* et l'Égypte en turban comptent les jours exactement avec les mêmes mots. Comme leurs confrères de Roumélie, les Coptes ont conservé, à force de soumission et de souplesse, les formes bien dégradées du christianisme d'Orient.

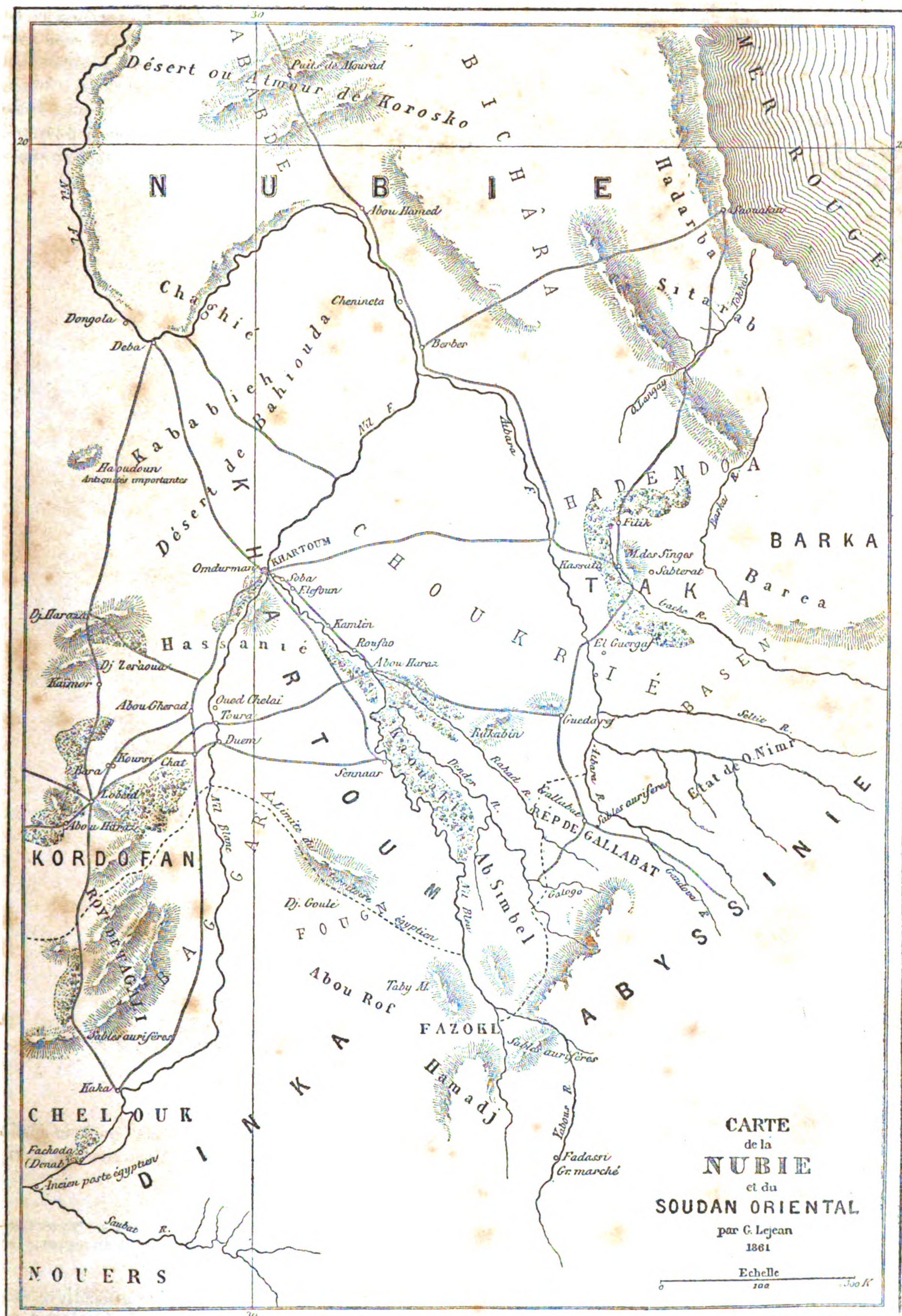
Quand j'ai vu Ghirghis, ce n'était plus l'heureux effendi qu'avait connu M. Didier. Il se mourait lentement sous le poids d'une inconsolable douleur : il avait perdu sa fille unique, Mme Kotzika, une toute jeune femme d'une beauté qui ne démentait pas son nom de *Ouarda* (Rose), et qui lui avait laissé une petite fille de dix-huit mois, sur laquelle il avait reporté son affection la plus passionnnée. L'enfant promettait d'être charmante, et avait la blancheur mate, les grands yeux noirs, maladifs et songeurs, et la mine étonnamment sérieuse de la plupart des petites Égyptiennes. Selon l'usage du pays, qui remplace le nom du père par celui de l'aîné de ses enfants, les amis et les clients du mallem l'appelaient Abou-Ouarda (le père de Rose), fort innocemment et sans se douter de la plaie qui saignait sans relâche au cœur brisé de cet excellent homme.

Bien que Ghirghis et son coreligionnaire Todros (Théodore) fussent peut-être les deux seuls chrétiens de la ville, ils y jouissaient d'une haute considération, et je n'y ai pas constaté cette haine exclusive qui, chez la plupart des musulmans de Nubie, remplace la foi absente. J'en eus un curieux échantillon. Un jour que j'avais accompagné le mallem à son bureau, un fakir y entra et prit place à nos côtés, sans paraître embarrassé au milieu de gens bien mis, de son kaïk effiloché, de son buste presque nu et de sa longue chevelure, d'un noir brillant, qui tombait sur ses épaules en touffes fort incultes. C'était là le signe distinctif du fakir qui a parcouru le monde (les deux Turquies, la Perse, l'Arabie et l'Inde) en perfectionnant sa foi par l'étude des divers peuples à qui le Créateur a fait don de l'Islam. Plusieurs de ces chevaliers errants de la foi sont d'impudents drôles que la police surveille, à bon droit, même dans les villes les plus orthodoxes ; mais la plupart m'ont paru de braves gens assez sincères, un peu toqués, si l'on veut, ayant appris quelque tolérance à force de voir et de comparer, assez indifférents à l'argent, comme des gens habitués à vivre « au nom de Dieu » et aux frais du premier dévot qui passe. Celui-ci portait un bâton fourchu, comme le vieil hérésiarque français Eon de l'Étoile, et il le rapportait, je crois, de fort loin : ce bâton ayant paru plaire à Ghirghis, le capucin mahométan le lui offrit gracieusement et sans nulle rancune de quelques railleries inoffensives du vieux chrétien à l'endroit de sa profession.

Pendant que Ghirghis s'ingéniait à nous chercher, à J.... et à moi, l'occasion d'une caravane partant pour l'ouest, l'idée me vint de profiter de ces jours de loisir forcé pour tenter une ascension au Djebel-Kassala, dont les flancs fièrement ravinés dominaient de tout côté le doux paysage de l'oasis. Je partis donc un matin et je traversai un beau bois de palmiers avant d'atteindre le pied du mont, qui semblait à dix minutes de la ville, mais qui en était, en réalité, à une lieue. Rien de si trompeur que la perspective dans ces pays alternés de plaines et de montagnes. J'eus quelque peine à trouver un sentier pour aborder le colosse : car des pierres qui de loin m'avaient paru des cailloux devenaient de près des masses de huit pieds d'escarpement, et ce que j'avais pris pour un tapis de gazon jauni était un véritable fourré de *ghech*, cette formidable paille des steppes de Nubie qui dépasse souvent la hauteur d'homme, et atteint dans la dessiccation une roideur parfois dangereuse. Je l'éprouvai en sautant d'un rocher parmi des ghech, dont l'un faillit m'éborgner net, et cela me rendit plus prudent. A mesure que je montais, je voyais fuir lestement et disparaître sous les rochers, avec toutes sortes de postures grotesques, des singes de taille assez peu redoutable, qui semblaient scandalisés de cette visite insolite. Ces singes, à qui la montagne a dû un de ses trois noms (Djebel-el-Gouroud, *Mont des Singes*), sont assez redoutés dans l'oasis, à cause de leur effronterie, de leur penchant à tout dévaster et surtout de leurs habitudes malicieuses. Ce n'est pas sans crainte que les jeunes Nubiennes vont seules puiser de l'eau hors du village, et j'ai vu une jeune fille de Taka qui portait un sobriquet attestant les ridicules vexations dont elle avait eu à se plaindre.

J'ai dit que la montagne porte trois noms : elle s'appelle aussi, en effet, à ce qu'on m'a dit, Djebel-el-Asad, Mont du Lion. Il paraîtrait qu'on y aurait vu de ces formidables chasseurs de bétail et d'hommes, car l'oasis garde le souvenir de quelques-unes de leurs visites. Il y avait tout récemment près de Kassala un invalide qui avait vaincu en franc duel un lion ; je doute même que ce vieux brave soit mort. Ce n'était point un guerrier arabe ou nubien, comme le lecteur pourrait se l'imaginer, c'était un simple bœuf, et l'histoire, pour être un peu saugrenue, n'en est pas moins authentique.

Un jour, des bergers nubiens qui gardaient un grand troupeau dans la savane entendent rugir un lion affamé qui cherche aventure Les voilà tout tremblants et s'em-



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

pressant de pousser devant eux leur bétail aussi tremblant qu'eux. Seul, un bœuf qui ruminait paresseusement au coin de quelque fourré se trouve bien à sa place et ne veut pas la quitter. Après force coups de bâton, les bergers jugent que c'est une bête sacrifiée et l'abandonnent à sa perte. Le lion arrive en bondissant et se jette de front sur notre flâneur; celui-ci le reçoit sur ses cornes et le lance à dix pas. Le lion furieux revient, fait une attaque de flanc que le bœuf ne peut parer assez vite, et d'un coup de griffe lui met l'omoplate à nu. Le pauvre animal se remet en position, rend coup pour coup, et au bout de quelques minutes les bergers, qui du haut d'un observatoire prudemment choisi (arbre ou rocher) avaient vu l'affaire, arrivent sur le champ de bataille pour relever un bœuf estropié et un lion éventré, parfaitement mort. Je crois même me rappeler que le



Baggara (environs de Douem). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

vainqueur l'avait *réduit* contre un gros tronc d'arbre. On les rapporta à la ville sur deux brancards, au milieu des acclamations les plus triomphales et des *zar'ar'it* les plus aigus. Le propriétaire était un homme riche, et, comme les musulmans, porté à la pitié envers les animaux; au lieu d'envoyer à l'abattoir cette vaillante bête, désormais inutile, il la fit soigner par le chirurgien de la garnison. Le bœuf guérit, mais resta avec l'épaule cassée; et, bien traité à l'étable, il a reçu depuis un bracelet d'or que lui a passé à la corne quelque admirateur du courage. Il porte une décoration fort méritée et n'en est pas, paraît-il, plus fier.

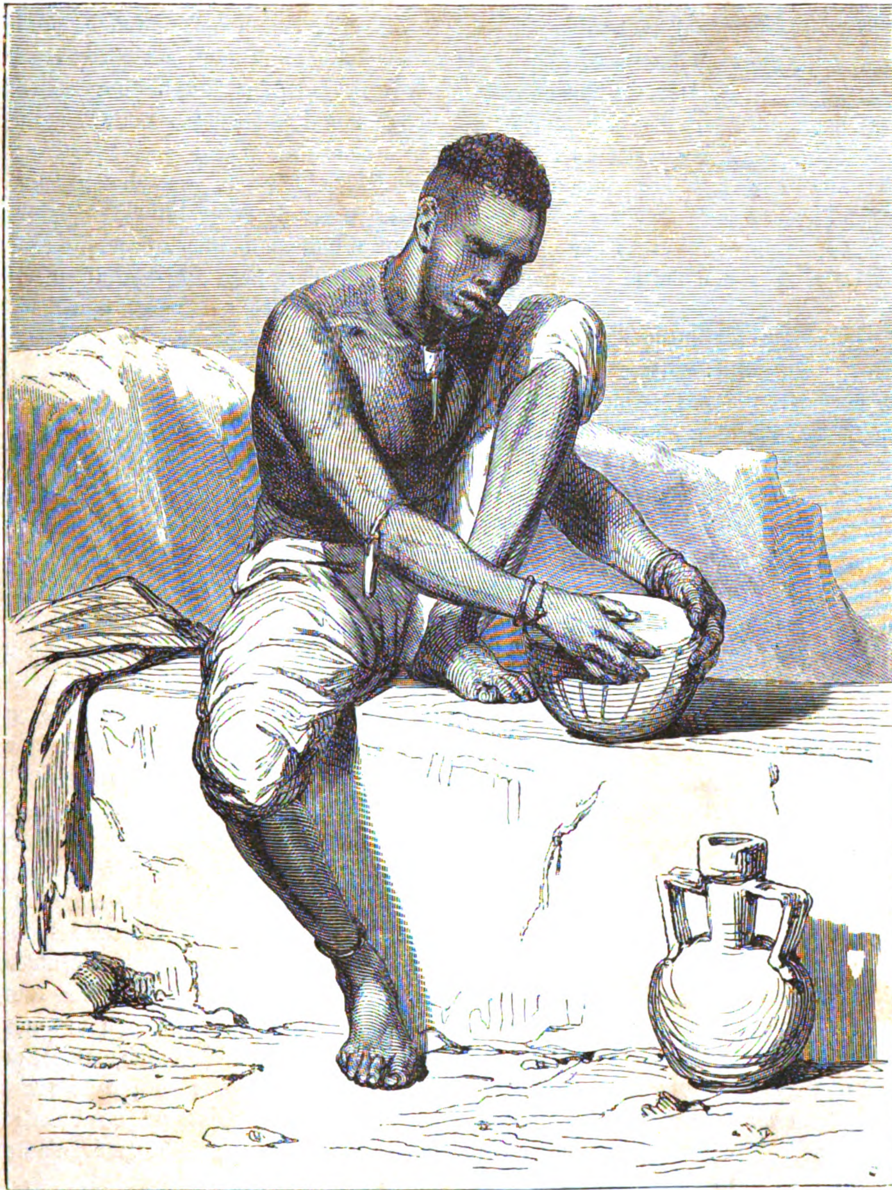
Panorama de l'oasis. — Le Gache. — Hyènes. — Départ pour le sud. — Un fleuve escamoté, et à quoi sert un ingénieur wurtembergeois.

Je continuai à monter et finis par atteindre un escarpement à pic, muraille polie que mouchetaient de leur

fiente blanchie les aigles, sombres et fiers habitants du sommet du mont.

Arrêté par cet obstacle, je tournai à droite et je m'engageai dans un petit col qui pouvait me mener au versant oriental, d'où j'espérais embrasser du regard la route d'Abyssinie jusqu'à Sabterat. Mais mon léger paletot fit une connaissance si désastreuse avec les arbres épineux du col, que je dus m'avouer vaincu, et, de peur d'être bientôt entièrement dépouillé, me contenter de la vue de la portion de l'oasis qui entoure Kassala.

Je n'étais pas trop à plaindre. A la hauteur où j'étais, les roches seules de la montagne me montraient leurs vraies proportions, leurs anfractuosités et leur végétation aride et dure. Tout le reste m'apparaissait réduit aux proportions d'une miniature adoucie et comme *arrangée* pour la mise en scène. Les épaisses forêts de l'oasis ne



Dinka réparant un tambour. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

ormaient qu'une sorte de fourré immense d'un beau vert sombre que rayait d'une ligne blanche le lit desséché du Gache. Au bord de ce large fleuve trompeur semblait dormir la ville, entourée et comme escortée de ses foubourgs aux cinq ou six nationalités séparées.

Les forêts s'étendaient comme une mer vers l'occident, par delà la vallée de l'Atbara, par delà Goz-Redjeb et ses collines que j'aurais probablement pu voir avec un peu d'attention. Sur la gauche s'estompait, dans un air transparent, une sorte de long cône d'un nom plus trivial que son aspect : c'était l'Abou-Gaml (père de la vermine). Les cultures étaient comme noyées dans les bois, et cependant l'oasis de Taka est une sorte de Flandre nubienne, grâce à ce diminutif de Nil nommé le Gache qui la fertilise tous les ans pendant quatre mois et lui fournit une réserve d'eau le reste de l'année.

Le Gache est un fleuve assez discret d'allures. D'où vient-il? On est à peu près assuré (mais rien qu'à peu

près) qu'il est le prolongement d'une jolie petite rivière d'Abyssinie, ornée d'un nom historique : le Mareb. L'Abyssinie est ainsi la mère de quelques belles, limpides et abondantes rivières, qu'on ne sait plus retrouver un peu plus bas. C'est le cas, par exemple, pour le Takazzé. Son cours supérieur à travers les admirables gorges du Tigré est assez connu : mais quarante lieues plus loin, on ne trouve plus de fleuve. Dans la saison sèche, un filet d'eau d'un pied de profondeur bruit sur des cailloux bleuâtres : il se nomme l'Atbara; il vient de deux larges ravines où se tient à demeure le plus opiniâtre bandit de l'Abyssinie, et les amis les plus dévoués de la science ne s'empressent guère d'aller demander à ce gentleman l'autorisation de vérifier si c'est l'Atbara ou la Settit qui continue le Takazzé. J'ai pourtant grand regret de ne pas m'être passé cette fantaisie : les gens les plus civilisés et les mieux famés n'ont pas toujours été, durant mon voyage, ceux que j'ai le plus gagné à connaître.

Je retourne au Gache, qui vient former un arc autour de Kassala, et se dirige au nord, où il va tomber dans l'Atbara, selon M. de Courval, ou dans la mer Rouge, au dire de sir Charles Beke. J'ai bien peur que ni l'un ni l'autre ne soient dans le vrai, grâce à l'industrie des Hallengas, gens trop économes d'eau pour laisser un fleuve finir à sa guise. A six heures au nord de la ville, ils ont formé un long barrage où les eaux montent et inondent à plusieurs milles à la ronde un sol plat qu'elles fertilisent et qui les boit peu à peu. Quand le lac a disparu pour faire place à une couche de limon encore humide, les villageois de Kaleitab et des bourgades voisines viennent avec des pieux faire des trous espacés dans la terre, sèment dans chaque trou un grain de *dourrah* (maïs) et attendent : culture, on le voit, qui n'exige ni fatigue ni grande mise de fonds. La récolte n'en sera ni plus aléatoire ni moins plantureuse pour cela.

J'avais à peine terminé mon plan de Kassala, quand le brave mallem nous trouva une caravane qui partait pour l'oasis de Guedaref, seule route qui pût me mener à Khartoum, malgré un détour de plus de trente lieues. La route directe, à travers les savanes des Choukrié, est infréquentée pendant la saison sèche, parce que ses puits tarissent alors. A Guedaref, grâce à une recommandation de notre hôte, nous devions recevoir l'hospitalité de son frère et attendre l'occasion de partir, moi pour Khartoum, J.... pour Gondar ou pour toute autre résidence actuelle du « roi des rois d'Éthiopie. » A quatre heures du soir, heure chère aux chameliers, nous franchissions la porte de Massaoua, et nous entrions dans la belle forêt de palmiers coupée en tous sens par les sentiers qui mènent à Hatmin et aux pays de Sabterat et des Basen.

Dès les premiers pas se produisit un incident capable d'impressionner désagréablement les demi-sauvages superstitieux qui nous entouraient. En pleine forêt, quelques hyènes, coupant devant nous le sentier que nous suivions, défilèrent une à une et nous montrèrent leurs silhouettes sombres et sournoises. On sait que les Nubiens regardent cet animal comme l'incarnation des scélérats qu'Allah condamne à faire sur la terre un stage expiatoire ; et quand on a eu le désagrément de connaître, n'importe comment, le coquin lâche et vulgaire qu'on nomme le brigand arabe, le *harami*, il faut avouer que l'identification porte juste.

En sortant du bois, nous défilâmes quelque temps parmi les rochers qui forment dans la plaine une sorte de promontoire avancé des monts Kassala, et s'approchent du Gache. C'est en cet endroit qu'en 1840 le pacha Ahmed, assez malheureux dans ses tentatives pour réduire les nomades Hadendoa, qui habitent au nord-est du Taka, imagina une vengeance renouvelée du classique projet d'Albuquerque, et qui se résumait en peu de mots : « confisquer le Gache, qui vivifiait le pays des insurgés, et les forcer de venir lui redemander leur rivière, en retour d'une soumission absolue. » Ce triomphant dessein demandait, pour être traduit en fait, quelque chose de plus que les connaissances d'un pacha arabe, et il se trouva là fort à propos un ingénieur allemand pour aider l'effendi à faire mourir de soif un peuple libre. Ce gentleman était précisément M. Ferdinand Werne, le chroniqueur morose de l'expédition du Nil, dont j'ai déjà parlé ; il se mit à l'œuvre en grande tranquillité de conscience, étudia le niveau de la plaine où le Gache commençait à rouler les eaux bienfaisantes fournies par les plateaux d'Abyssinie, ordonna chez les tribus soumises une grande réquisition de bottes de paille, et mena d'une rive à l'autre un barrage construit selon toutes les règles de l'art. Les eaux s'amoncelaient en amont de la digue à une hauteur de près de dix pieds ; mais en aval, il n'en passait pas une goutte. Les Hadendoa souffraient cruellement de la soif, avaient avec leurs voisins les Hallenga des rencontres sanglantes pour avoir un peu d'eau, mais ne se soumettaient pas. Un beau matin, le pacha arriva à cheval devant la tente de M. Werne et le réveilla avec ses sonores *Mousiou! Mousiou!* Et il daigna lui apprendre que le coup était manqué, vu que pendant la nuit les Hadendoa étaient venus, à sa barbe et à celle de deux cents hommes qui gardaient la digue, la couper et détruire toute la besogne.

Qu'on s'étonne après cela que les nomades aient quelquefois de la mémoire. Franchement, si les Hadendoa, avec qui je n'ai jamais eu que de bons rapports, m'avaient joué de mauvais tours en souvenir de mon *compatriote* l'ingénieur wurtembergeois, n'auraient-ils pas été un peu justifiés d'avance ?

Je n'ai pas vu l'ombre d'une seule fascine du barrage Werne ; la masse puissante du fleuve estival a tout roulé vers Kassala et au delà. Nous descendîmes dans ce lit sablonneux, ondulé, semé de quelques îles où la végétation achevait de se dessécher, et à plusieurs heures de Kassala, par un beau clair de lune, nous vîmes se développer sur ce large ruban de sable gris quelques centaines de tentes où tout semblait dormir. Notre caravane s'arrêta près du dernier groupe, bien connu de qui a fréquenté les nomades. De beaux patriarches enveloppés du blanc haïk abyssin vinrent nous souhaiter la bienvenue ;

on nous servit le sorbet et le café traditionnel, pendant que les femmes préparaient le souper. Nous étions chez Oued-Faddel, chef d'une des *ferka* (fractions) des Choukrié; nous avions quitté le pays des Bichâra pour celui des Arabes.

Les Arabes Choukrié. — Une termitière. — Départ : la savane, le lion et le *fils de l'homme*. — Khalife à bon marché. — L'Atbara.

Les Choukrié sont, si je suis bien informé, la plus importante des tribus arabes du Soudan oriental. Leur immense terrain de parcours, situé à cheval sur l'Atbara, s'étend depuis le Gache jusqu'au Nil, jusques aux portes de Khartoum et de Chendy. Leur chiffre et celui de leurs chameaux sont inconnus, et ils se sont bien gardés de laisser l'avidité fiscale de l'Égypte faire de la statistique à leurs dépens. Ils payent régulièrement l'impôt; mais si un agent de l'État veut compter leurs tentes ou leurs troupeaux, les nomades le renvoient poliment et, au pis aller, se sauvent dans les savanes, où nul ne va les chercher. Ils y vivraient parfaitement libres si la savane avait de l'eau; mais le gouvernement sait qu'à certains mois de l'année ils sont forcés de venir aux bords des fleuves, et c'est là qu'il attend les plus récalcitrants.

Cette race m'a paru posséder le plus beau type arabe, non le type « lame de couteau » (*sharped face*), qu'on se figure généralement, mais le type correct et la taille élancée, avec lequel les yeux se familiarisent aisément dans le Soudan. Le teint se cuivre, mais ne se confond pas avec le brun sale des Sennariens ou des Barabra. Je ne sais combien de fois j'ai reconnu chez eux les traits et les attitudes de ce qu'on appelle sans ironie « un bel homme » parmi les paysans des rares provinces françaises qui ont gardé quelque chose d'*antique*. Le costume est tout à fait nubien : le haïk blanc uni, avec une bande rouge, le caleçon de toile, le bonnet de toile appelé *takié;* le tarbouch et le turban sont le luxe d'un petit nombre. Les femmes jouissent d'une liberté relative, celles des chefs seules sont voilées; les autres laissent voir, à l'entrée des tentes, les classiques yeux d'antilope, l'ovale busqué du visage, ces magnifiques chevelures que rien ne remplace chez les plus fières beautés des tribus africaines, et un buste parfaitement nu que déformera vite la maternité, jointe au rude travail de la *doka* et de la *morhaka*.

Je ne m'étendrai pas sur les détails bien connus de l'hospitalité des nomades. Oued-Faddel était absent, mais il avait été prévenu et avait donné ses ordres en conséquence, et la caravane, heureuse d'un accueil qui s'adressait aux deux *gentilshommes francs*, mais dont elle bénéficiait, ne repartit que le lendemain soir. J'essayai de tromper mon ennui en étudiant les environs; c'était une savane boisée, contenant de nombreux *kantours*. Ce nom, avec lequel mes lecteurs auront à se familiariser, signifie termitières ou nids de *termites* (fourmi blanche, *arda* en arabe, scientifiquement *termite lucifuge*). On commence à connaître chez nous, par les récits des voyageurs, et surtout par une remarquable monographie de M. de Quatrefages, ce redoutable insecte qui accomplit toujours dans l'obscurité ses ravages inattendus. J.... eut la curiosité d'attaquer un kantour de quatre pieds et demi de haut; il va sans dire qu'il y perdit ses efforts; mais, ayant eu l'idée de les concentrer sur une sorte d'excroissance latérale qui s'était développée sur ce *tumulus*, il réussit à la renverser et mit à jour la colonie effarée qui l'occupait.

Accouru à son appel, je fus témoin d'un spectacle des plus curieux. La petite république, après le premier étourdissement, avait vite repris son parti et s'était mise à réparer à force la brèche par où le jour l'aveuglait. En moins de deux minutes, nous vîmes une foule de termites remonter du fond du kantour chargés chacun d'une petite boule d'argile humide de la grosseur d'une petite tête d'épingle, et former un revêtement qui grandissait, — qu'on me permette cette comparaison, — maille à maille, comme un tricot. Je fis là une observation que je n'ai pas vue écrite ailleurs : c'est que les ouvrières semblaient travailler par escouades, de sept à huit, sous la direction de surveillantes, aisées à reconnaître à leur couleur. Pendant que les fourmis maçonnes étaient d'un blanc sale, les surveillantes étaient d'un jaune d'or brillant; on eût dit des gouttelettes d'eau-de-vie. Elles ne travaillaient pas, mais semblaient présider le travail, et de temps à autre elles frappaient sur la paroi deux coups secs de leurs formidables pinces, et à ce signal, répété deux ou trois fois par minute, l'activité me semblait redoubler parmi les travailleuses.

Au coucher du soleil, nous nous engageâmes dans une zone de forêts basses que suivait, au bout de trois heures de marche oblique vers l'Atbara, une savane couverte de cette haute graminée jaunie que les Arabes appellent *ghech*, ce que nous traduisons par paille, faute de mieux. « Sidi Grosse-Tête, » comme disent les plaisants du désert, fit entendre ce soir-là sur notre droite quelques rugissements, que je pris, dans mon heureuse ignorance, pour tout autre bruit. Mon chameau, par sa terreur subite, me prouva qu'il s'y connaissait mieux. C'était l'heure à laquelle le fléau des oasis descendait des montagnes pour aller chercher une de ces flaques d'eau que les bergers laissent à la margelle d'argile de leurs puits.

Chez les peuples exposés à ce formidable voisinage, le lion a sa légende aux mille faces, et l'on en ferait un gros volume. Je n'en détacherai qu'un feuillet, qui vient ici à ma pensée.

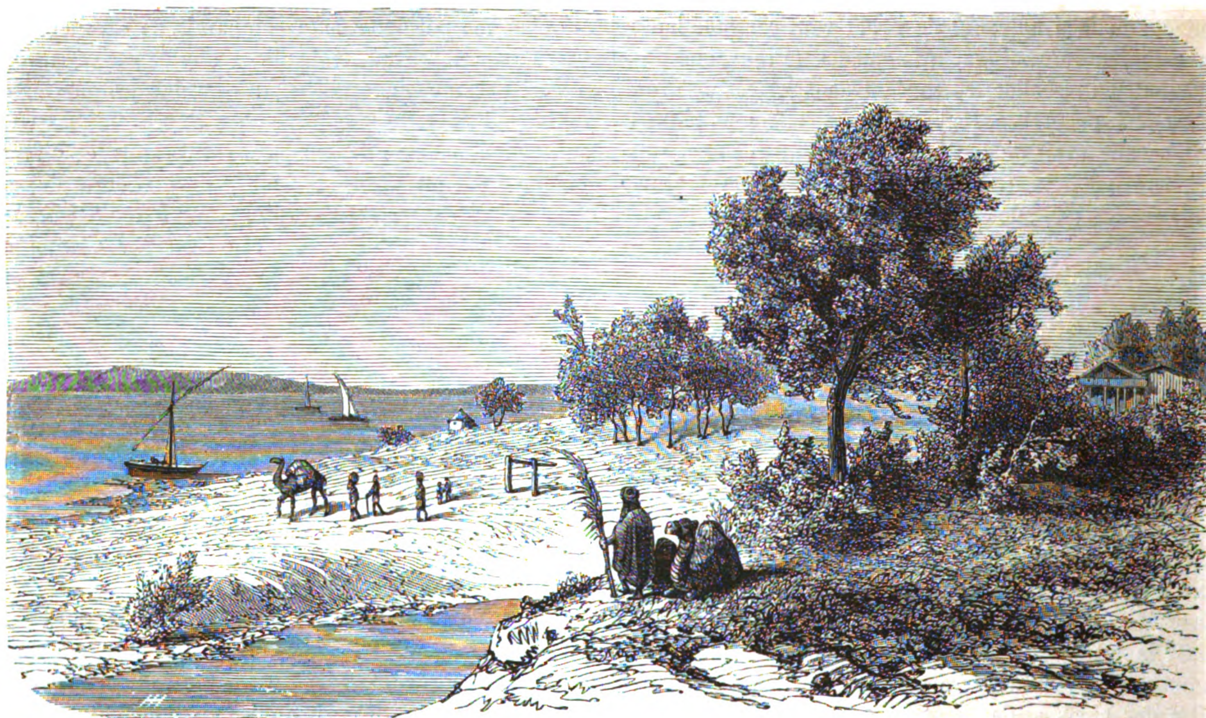
« Le lion, reconnu roi par tous les animaux, eut un jour un gros doute. Il appela le renard, son confident, et lui dit : « On m'a parlé d'un animal appelé le *fils de* « *l'homme;* on m'a dit qu'il me refuse hommage. Le « connais-tu? — Si je le connais, seigneur! dit le re- « nard; mais c'est le grand destructeur de ma race! — « Hé bien, si tu sais où on le trouve, tu vas me mener « à lui, afin que je le combatte et le réduise à merci. — « Oh! garde-t'en bien, seigneur! Il viendra bien assez « tôt te chercher!... — Tu n'es qu'un couard, dit le lion

« avec mépris. Conduis-moi vers lui. » Le renard, plus mort que vif, se décide à obéir.

« Ils arrivent à une clairière où un homme chassait : « Voilà le *fils de l'homme*, dit le renard, qui s'efface der« rière les talons de son roi. — Quelle singulière bête ! « dit le lion pensif. Il a la peau de plusieurs couleurs, « et il marche à deux pieds avec un bâton comme un « macaque. Vas lui dire de me rendre hommage ou « de se préparer à combattre. — C'est inutile, monsei« gneur : le voici qui vient à nous. » L'homme, en effet, ayant vu le lion qui avançait au pas, marchait à lui, et, arrivé à portée, il épaula son fusil et tira. « Le *fils de* « *l'homme crache dur*, » dit le lion gravement en secouant la tête, où la balle avait porté en plein front, et il s'avança encore. Le chasseur, à demi portée, tira un second coup. « Décidément, dit le lion soucieux, le « *fils de l'homme* crache trop dur ! — Ce n'est rien, « seigneur, dit le pauvre renard ; remarque bien qu'il « ne t'a encore montré que le petit bout de son bâton ; « c'est quand il te montrera le gros bout que tu le « connaîtras ! — Comment, il se sert du gros bout ! dit « le roi abasourdi. Ah ! sur mon âme, j'en ai assez ! « Allons-nous-en ! »

Il ne tient qu'à moi de dire à mes lecteurs que ceci est une légende arabe, et que je la tiens de mon chamelier Ahmed-en-Nour, aussi fauve de peau qu'un lion. Je trouve plus simple de dire la pure vérité : savoir, que c'est un petit conte de chasseur bas-breton que m'a narré mon frère, un Nemrod armoricain.

Tout en rêvant je voyais la savane se raviner peu à peu comme à l'approche d'un bas-fond. D'immenses troupeaux suivaient notre droite d'un pas accéléré que



Ouad-Tchelaye. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

la soif précipitait de plus en plus. Mes chameliers, joyeux, me criaient *harouf! harouf!* avec un geste facile à traduire ainsi : « Si vous voulez que nous vous regardions comme un égal des khalifes à la main ouverte, vous allez nous payer un mouton. » Je dis oui, J.... en dit autant, et l'assistance répéta comme un feu de file : *Taïb*, *taïb*, *taïb!* (C'est bien !) Au même instant, nos chameaux s'agenouillaient au pied des maigres acacias qui bordent l'Atbara, et nous achetions un mouton pour une quinzaine de piastres (4 fr.). Nous comprîmes que l'on avait un peu voulu nous surfaire la bête et exploiter notre ignorance, car un jeune nègre, commis de Ghirghis, nous prit sous sa protection et réussit, après une terrible dépense d'injures de haut goût, à obtenir un prix raisonnable. Ce n'est pas à Khartoum qu'un nègre aurait pu traiter ainsi des fils du Prophète et dire à pleine voix : *el Arab baktâl!* « Les Arabes, c'est de la canaille ! » Mais Ismaël n'était pas le premier nègre venu : il était presque riche, il avait un *anteri*, un gilet brodé de soie, et quel gilet !

Pendant que le rôt cuisait, j'allai avec J.... prendre un bain à l'Atbara, au gué de Guergaf. Le premier aspect du grand fleuve nubo-abyssin m'en fit un peu rabattre[1]. Je vis un ruisseau d'un pied de profondeur moyenne, roulant sur des cailloux bleus une eau assez limpide, bien qu'un peu verdâtre, et dont l'exiguïté contrastait avec un lit plus large que la Marne au pont de Charenton. De basses collines qui ferment l'horizon à l'ouest ne relèvent guère le paysage. Comme je cher-

1. Nous avons publié une vue de Guergaf d'après un dessin de G. Lejean, tome III, livraison 64, page 144.

chais un endroit que n'eussent pas foulé les quelques centaines de chameaux qui, bordant la rive droite, attendaient leur tour avec l'air de grave bonhomie dont ils se départent rarement, je fus hêlé par un pasteur choukrié, un superbe Arabe d'une trentaine d'années, qui me fit comprendre qu'il me regarderait comme son ennemi personnel, si je m'avisais de boire de l'eau à sa barbe, quand ses chamelles pouvaient me désaltérer bien mieux. Et une calebasse de lait fumant accompagna la phrase. J'avais été averti de me défier du lait de chamelle; mais j'avais soif, le lait était tentant, l'offre gracieuse : je saluai poliment, je bus et je passai la gara à J.... Les pasteurs s'étaient attroupés : un jeune homme sortit des rangs et me présenta à son tour la calebasse. Nous bûmes une seconde fois, puis une troisième; mais la quatrième calebasse qui arriva nous remplit de terreur. « Est-ce qu'il faudra crever par politesse! » disait le pauvre J.... Le fait est que nous avions l'air de deux noyés en voie de météorisation. Nous eûmes beaucoup de peine à faire entendre raison au bienfaiteur numéro 4, qui pensait que, puisque nous avions accepté la politesse de ses camarades, nous étions tenus, à moins de *méséance*, de faire honneur à sa denrée. J.... eut, le soir même, toutes les raisons de maudire sa condescendance.

L'Atbara reprit sa revanche le lendemain, une heure au-dessus d'Ouergaf, et nous montra un de ces paysages



Place de la Mudirie, à Khartoum. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

auxquels la Nubie ne m'avait pas accoutumé. Entre la rive gauche, coupée à pic dans la roche nue et dans l'argile, et la gauche, mamelonnée et descendant en pente douce sous un rideau un peu maigre d'acacias, dans un lit profondément fouillé par les hautes eaux, dormait une belle nappe d'un vert sombre et transparent, qui s'éclairait vers le sud sous le ciel éclatant d'Abyssinie[1]. Je quittai à regret cette douce vallée pour gravir la pente occidentale et m'engager sur un plateau aride, ennuyeux, orné, pour toute végétation, de *ghech* et de forêts de l'abominable acacia appelé *haoud*, désespoir et déception du voyageur européen.

1. C'est la vue donnée tome III, page 141.

Le *haoud*, durant les sept ou huit mois de la saison sèche, est un arbuste roux qui peut avoir cinq à six pieds de haut, présentant, au lieu de feuillage, ses millions d'épines aiguës, parfaitement incapables de fournir au passant ni fruit, ni ombrage, ni repos à son pied, puisque ses branches commencent rez terre, et qu'il est impossible d'y appendre quelque bout de couverture ou de vêtement pour s'abriter. Il est couvert d'une sorte de cocon blanc fusiforme, très-dur, et que je n'ai jamais pu déchirer : il porte en outre quantité de nids d'un oiseau de très-petite espèce qui a judicieusement choisi pour refuge un arbre où les serpents les plus déliés se garderaient bien d'aller chercher sa progéniture. J'ai vu près de cent cinquante

de ces nids dans un *haoud* qui aurait tenu, hauteur et diamètre, dans une mansarde d'étudiant.

La savane. — Le feu aux herbes. — Oasis de Guedaref. — Heureuse rencontre. — Le roi des Chaghiés. — Le désert. — Famine. — La rivière Rahad. — Visite d'un lion à mon ami Bolognesi.

Ce fut sans regret que je quittai la région de ces forêts menteuses pour la savane nue, où je voyageai quelques jours, n'ayant pour distraction que le spectacle vraiment magique que me donnaient chaque soir les incendies allumés dans les immense tapis d'herbes jaunies assez hautes et assez fournies pour faire illusion à vingt pas et présenter l'apparence de splendides moissons. Les pasteurs choukriés brûlent le *ghech* à peu près pour le même motif que le paysan breton *écobue* ses landes : la cendre est un engrais puissant destiné à fertiliser le sol et à le préparer pour la saison des pluies, qui doit le couvrir d'un vert manteau, espoir du bétail affamé.

Six jours après avoir quitté Kassala, je vis le terrain, jusque-là très-plat, se relever au sud et onduler en collines isolées, entre lesquelles passait un *khor* (lit sablonneux d'un torrent qui ne coule que pendant les pluies). Des puits entourés de troupeaux et des villages cernés de haies épineuses vivifiaient l'aspect un peu aride de la contrée. Le plus considérable de ces villages couronnait un mamelon que sillonnaient plusieurs sentiers convergents, signe certain que nous avions atteint le centre de l'oasis populeuse et commerçante de Guedaref, le village de Souk-Abou-Sin.

Nous fûmes bientôt installés dans la spacieuse habitation du Copte Mihaël, frère de notre bon ami Ghirghis, et une tente, dressée en un clin d'œil dans la cour, devint notre salon. Le nègre Ismaël, décoré de son bonnet neuf et de son gilet, vint nous rendre ses hommages. Je gratifiai ce brave garçon d'un petit miroir de poche qui le rendit plus heureux que la plus belle fille du monde : c'était plaisir de voir les poses qu'il prenait devant ce joujou. « Ma parole d'honneur, dit J..., je parierais qu'il se trouve joli garçon ! »

Au même moment Mihaël vint m'avertir qu'un Franc (Frenghi) venait d'arriver chez lui, et je m'empressai d'accourir à son divan. Je me trouvai en présence d'un jeune homme blond, d'environ vingt-deux ans, portant ce costume d'officier égyptien qui est celui de presque tous les Européens dans ces régions, et avec lequel, à mon agréable surprise, j'échangeai quelques phrases françaises. C'était un jeune négociant israélite de Ferrare, M. Angelo Castel-Bolognesi, qui, avec une cordialité charmante que j'eus plus tard tout le loisir d'apprécier, se mit tout entier à notre disposition. Il revenait d'Abyssinie avec une caravane de dix-sept chameaux chargés de cire à son compte, et loua pour moi deux chameaux qui devaient marcher avec les siens jusqu'au Nil Bleu, où il m'en trouverait d'autres. Lui-même devait prendre les devants à dromadaire, ayant quelques affaires à régler sur la route.

En attendant le départ, j'allai le voir au logis qu'il occupait en communauté avec le chef fameux des Chaghiés, Saad, qui était alors en garnison dans l'oasis. Il faut savoir que les Chaghiés sont une tribu arabe que le conquérant Ismaël Pacha soumit en 1822, et que le gouvernement égyptien ne pouvant guère en tirer d'impôt, a eu l'habileté d'organiser à peu près comme la Russie a fait des Cosaques. C'est une armée toujours mobilisable au service du gouvernement, et grâce à ce privilége, les Chaghiés forment au milieu des sujets soudaniens de l'Égypte une classe particulière, arrogante, mais brave et sachant se faire respecter. On leur a laissé leurs chefs héréditaires, qu'ils appellent *melek* (rois), et le vieux Saad, auquel je fus présenté, est le propriétaire actuel de ce titre. C'était un vrai gentilhomme arabe, qui me parut avoir environ soixante ans, et dont les yeux perçants et rusés rappelaient assez Méhémet-Ali. Du reste, l'idéal du chef oriental, généreux et impitoyable. Une esclave favorite qu'il avait comblée de présents lui avait été infidèle : il la fit revêtir des riches atours qu'elle avait reçus de lui et la fit lancer dans le Nil.

Un autre jour, comme il faisait la guerre aux nègres de Tagali, il défendit sévèrement à ses hommes de faire feu avant l'ordre, pendant qu'on exécuterait un mouvement stratégique destiné à surprendre l'ennemi. Un Chaghié désobéit. Saad, après l'affaire, fit rechercher le coupable et le condamna à être enterré vif. Les supplications de ses soldats le trouvèrent inébranlable, et la sentence fut exécutée : mais sur des prières réitérées avec force, il consentit à faire ouvrir la fosse à peine comblée. Il était trop tard : le malheureux était fou !

Je pris congé à regret du brave J..., qui avait trouvé une occasion pour Gallabat, d'où il lui serait facile de rejoindre Gondar, et je lui souhaitai sincèrement, sans trop l'espérer, les chances les plus favorables. Pendant que Bolognesi, monté sur sa chamelle blanche, disparaissait au galop dans les savanes de l'ouest, je suivais avec la caravane le sentier aride qui coupait la plaine monotone et nue, percée çà et là par quelques masses de granit. Je ne ferai point ici, après tant d'autres, la peinture des mille souffrances du désert; je dirai seulement que le second jour mes deux chameliers, probablement plus pressés que les autres, prirent les devants et s'engagèrent dans une *khala* (forêt très-clair-semée) où ils finirent par s'égarer. Les montagnes d'Arendj, qui se développaient sur notre gauche, nous aidèrent aisément à retrouver la route, et nous stationnâmes au village de Ngala, au pied même de la chaîne. J'appris que l'Arendj a huit heures de long, qu'il s'étend jusqu'aux bords de la Rahad et possède plusieurs sources, plusieurs villages par conséquent.

La géographie de la Nubie obéit, en effet, à certaines lois faciles à saisir. La plaine est presque toujours plus ou moins aride, inhabitée, dépourvue d'eaux courantes. Mais là où s'élève un massif de montagnes, il y a des sources vives qui vivifient un petit coin de terre avant que le sol sablonneux, formé des détritus du granit, ne les boive. La forêt se développe en liberté au pied et quelquefois sur la pente inférieure de la montagne, et

ses clairières abritent soit des villages, soit les tentes des nomades attirés par le voisinage des eaux.

Je fus reçu à Ngala par un brave musulman à barbe grise, une manière de curé de village, que je trouvai couché sur son *angareb* (lit de camp fait de lanières de cuir) et trompant les ennuis du ramadan par des lectures pieuses. Je n'avais à lui offrir que du rhum, et à tout hasard je lui en présentai. Il faut savoir que beaucoup de musulmans ne comprennent pas les alcools parmi les boissons prohibées par le Prophète, et que tel qui a horreur du vin (*nebid*) déguste avec la volupté d'une conscience en paix la bière et l'eau-de-vie (*araki*). Mon vieil Arabe prit le verre, le regarda un instant avec hésitation, et finit par me répondre que le soleil n'étant pas couché, il n'osait rompre le jeûne.

Au matin, mes hommes s'étant rendus à la fontaine pour remplir les outres, je les accompagnai. La source, située au tiers de la montagne, s'ouvrait au fond d'une espèce de grotte et ne pouvait être abordée que par deux personnes au plus de front. Une quinzaine de porteurs y étaient déjà réunis, chargés d'outres ou suivis de leurs ânes ou de leurs moutons : c'étaient pour la plupart de jeunes garçons à cheveux tressés comme les Abyssins, ou de jeunes filles dont la beauté en pleine floraison mettait quelque peu l'imagination sur la voie des souvenirs bibliques. Je pourrais ajouter, pour compléter la ressemblance, que ces belles personnes à teint de brique n'obtenaient guère de tours de faveur, et que les bergers de l'Areng n'étaient pas plus courtois envers elles que les pasteurs de la Bible envers les charmantes filles de Laban.

Un peu plus loin, une épaisse forêt, une *vraie* forêt aux arbres hauts et feuillus, apparut sur la gauche, et je m'y engageai avec un soulagement infini. Un quart d'heure plus tard, j'atteignais les bords de la Rahad, rivière qui, comme beaucoup de rivières de la même zone, ne coule que pendant quelques mois de l'année, et n'offre, le reste du temps, qu'un chapelet de mares stagnantes et verdâtres suffisantes pour la consommation des Arabes Kaouahla, Rukabîn et autres, errant sur ses bords. Lors des grandes eaux, les arbres qui se penchent au-dessus de son lit doivent former un décor d'un charme sévère et pénétrant, dont je regrette de n'avoir pu jouir. Les Arabes, grands faiseurs d'étymologies ridicules, prétendent que cette rivière emprunte son nom à ses nombreux replis figurant ceux du *rahad* ou pagne des jeunes filles nubiennes.

Mon ami Bolognesi, qui avait passé en cet endroit deux jours auparavant, y avait eu une émotion dont il se serait passé volontiers. Surpris par la nuit en plein désert, il s'était installé au bord de la route, à la belle étoile, et dormait du sommeil d'un juste qui a fait dans sa journée vingt à vingt-cinq lieues à dromadaire. Un cri d'effarement de son serviteur le réveilla en sursaut : « *El açad!* (le lion !) » C'était en effet l'autocrate des savanes qui venait le surprendre avec toutes les précautions d'un matou qui a trouvé un gîte à rats. Bolognesi saisit son fusil, tira au hasard, et entendit avec une satisfaction inexprimable le froissement du *ghech* produit par le lion qui s'enfuyait. Je crois pouvoir ajouter qu'il ne se rendormit guère.

Deux ou trois marches le long de la Rahad m'amenèrent à Abou-Haraz, où j'admirai pour la première fois, avec une émotion presque religieuse, ce beau fleuve aux eaux d'un bleu si sombre, que tant de générations (et la mienne comme les autres) ont été accoutumées à regarder comme le vrai Nil. Voilà vingt ans que le *fleuve Bleu* a perdu sa royauté, et la mission que je remplissais avait pour but principal de confirmer ces nouvelles données de la science. Cependant, quand j'arrivai à Abou-Haraz, ma pensée était fort éloignée de toute préoccupation intellectuelle : je venais de traverser des sables affreux, aux réverbérations aveuglantes ; il était dix heures du matin, la chaleur était suffocante ; j'étais à jeun ou peu s'en faut, et la première nouvelle que je reçus en faisant agenouiller mon chameau sous le beau tamarinier qui couvre de son ombre la place du village, fut que Bolognesi, près duquel je comptais me reposer des fatigues de cette route, avait pris les devants ! Découragé, à demi mort, me souciant peu de l'abri de l'arbre géant dont le feuillage laissait passer des rayons de soleil comme autant de flèches enflammées, je fis porter mon angareb au pied du mur d'une maisonnette voisine ; et calculant que j'en avais pour une heure et demie d'ombre avant que le soleil vînt me chasser de là, j'oubliai faim et soif et m'endormis à la grâce de Dieu.

Abou-Haraz. — L'hôtesse arabe. — Un coup de simoun. — Roufaâ et le sultan Abou-sin. — Ruines de Soba. — Arrivée à Khartoum.

Je ne sais combien de temps je dormis, mais je n'ai jamais plus voluptueusement reposé de ma vie. Quand je me réveillai, une femme était debout devant moi et semblait épier mon réveil. C'était une femme d'une trentaine d'années, grande, à demi nue, appartenant à cette race mixte du Sennaar, qui a les traits doux et indécis des Nubiens sous le teint presque noir des nègres Fougni. Elle déposa près de moi une calebasse d'eau fraîche, puis rentra dans la maison, d'où elle ressortit un quart d'heure après avec deux vases dont l'un contenait la *louqmâ* nationale, bouillie de maïs analogue à la *polenta* italienne, l'autre un bouillon très-réconfortant, bien que fortement épicé. Le repas était frugal, mais je ne me rappelle pas en avoir jamais fait que j'aie trouvé meilleur. Mon hôtesse assistait à mon dîner les bras croisés, dans une immobilité respectueuse, mais visiblement charmée de mon appétit. Je lui offris, avant de m'éloigner, un petit *bakchich* (pourboire) selon l'usage africain; elle refusa d'un air étonné mais non scandalisé, en disant : *Safer Allah!* (ô Dieu, c'est étrange !) Je compris vite. En venant placer mon angareb contre le mur de cette maison, j'avais, sans le savoir, invoqué l'hospitalité de ceux qui l'habitaient. En pareil cas, l'Arabe ne demande pas d'explications et se met à la besogne. S'il est riche, il tue un mouton; s'il est pauvre, les femmes mettent la *bourma* sur le feu : l'étranger qui vient s'asseoir sous la tente ou la *rekouba* de l'indigène rend ser-

vice à son hôte, et si quelqu'un doit de la reconnaissance, c'est celui-ci. Offrir une indemnité est une offense, et si mon hôtesse ne s'indignait pas, c'est que la femme africaine est dans une trop humble condition pour avoir le droit de se fâcher. Tout cela, me dira-t-on, n'est qu'une série de nuances; mais les mœurs sociales du désert étant très délicates et moins barbares qu'on ne le croit, les Européens qui dédaignent toutes ces nuances, si faciles pourtant à saisir, donnent aux Africains une piètre idée de notre civilisation morale.

J'aurais été désolé d'offenser ces braves gens, et saisissant le moment où les enfants du logis venaient rôder autour de moi curieux et timides, je happai une fillette de six à sept ans, et lui passant au cou un collier de verroteries fines, qui la rendit en un clin d'œil l'objet de l'admiration du village, il fallait voir le joyeux ébahissement des parents!

Je me préparais à repartir, quand je vis arriver de la plaine un tourbillon de sable qui rasait la terre et s'approchait en rugissant. J'étais un peu ému, car j'avais reconnu le simoun, un des hôtes familiers du désert nubien; mais je calculai rapidement que j'étais hors de sa ligne d'action, et j'attendis. Les indigènes paraissaient plutôt impressionnés que terrifiés; ils répétaient entre leurs dents : *chéitan* (le diable!). Ils croyaient probablement que le démon était le moteur invisible de cette rafale. Elle traversa la place d'Abou-Haraz, tordit et entraîna bruyamment une clôture fort serrée, et alla disparaître à l'est dans la plaine, en couvrant de sable et de terre un troupeau qui passait et qui subit cet assaut avec une gravité héroïque, ou grotesque, comme on voudra.

Je décidai mes chameliers à m'accompagner jusqu'à Roufaa, où j'arrivai le lendemain. C'est une petite ville d'aspect confortable, et qui paraît ancienne, s'il est vrai, comme je le pense, que c'est la ville de Rifa, qui dépendait, au moyen âge, de l'empire d'Abyssinie, et où les pèlerins s'embarquaient pour Jérusalem. Roufaa est la capitale du cheik des Choukrié, Abou-sin (l'homme à la dent), que l'on appelle « le sultan de Roufaa. » Le vieil Abou-sin, suspect au gouvernement égyptien, plutôt par son pouvoir que par des actes répréhensibles, a été arbitrairement arrêté et emmené au Caire, d'où il n'est sorti que tout récemment, et par suite de l'amnistie proclamée par le vice-roi actuel.

Il y a peu d'années, le mudir de Khartoum, Arakel-Bey, eut la fantaisie d'aller visiter les Choukrié dans leurs vastes savanes. Il se mit en marche avec une grande escorte, visita Rera et Mandera, et manda à Abou-sin de venir le trouver. Le vieux chef arriva en effet un beau jour, suivi d'une nuée de cavaliers parfaitement armés, s'approcha du mudir, et, descendant de cheval, saisit la bride d'Arakel; celui-ci pâlit et se crut tombé dans un guet-apens : il se rassura difficilement, même en voyant l'attitude respectueuse et courtoise d'Abou-sin, qui le fêta comme un khalife. Le représentant de l'Egypte était fort effacé devant le sultan du désert, et celui-ci fut suspect à partir de ce jour.

Je fus reçus par Ouad-el-Kerim Abou-sin, son fils aîné et son représentant provisoire parmi les Choukrié, et Bolognesi m'y loua des chameaux pour me rendre à Khartoum, éloignée au plus de quatre journées. En attendant qu'ils fussent prêts, j'allai prendre un bain dans le Nil Bleu, accompagné d'un domestique de mon ami, qui, arrivé au bord du fleuve, demanda à un pâtre : « *Tamast fit?* (y a-t-il des crocodiles?) » et sur la réponse *mafich* (il n'y en a pas), il se jeta à l'eau. J'avoue que ce petit dialogue troubla un peu le plaisir que j'éprouvai à plonger dans le fleuve sacré, et que je sortis de l'eau avec un certain soulagement.

J'avais en face de moi une grande savane plate, la fameuse *djezireh* (île) de Sennaar, formée par les deux Nils, ayant sa pointe à Khartoum et s'évasant dans le sud vers le Saubot. La domination égyptienne ne dépasse guère Tchélayé, sur le Fleuve Blanc, groupe de villages avec un chantier de construction à peu près abandonné. Cette contrée historique est habitée par deux grandes races : les *Arabes*, la plupart nomades, et parmi lesquels les Baggara sont les plus puissants; les nègres *Dinka* habitent entre la montagne de Groulé et le neuvième degré. Les Baggara ou *vachers*, reconnaissables à leurs chevelures tressées, montent presque indifféremment des chevaux de race ou des bœufs porteurs : quand ils ne font pas la récolte ou le commerce des gommes, ils se livrent à la chasse aux nègres comme à leur principal gagne-pain. Ils font généralement leurs razzias la nuit, et ont envers les nègres une certaine humanité intéressée. Ils appellent les nègres *el mal*, le capital : c'est en effet un capital qu'il faut éviter de détériorer; aussi, quelle que soit l'opiniâtreté de la défense chez les Dinka surpris par des traqueurs, ceux-ci ne les blessent qu'à leur corps défendant.

Mais la morale a ses droits, et les Baggara ont été punis par leur vice même : le gouvernement, mis en éveil par les profits qu'ils faisaient de la sorte, s'est mis à les chasser en lançant contre eux ses redoutables Chagié, et les a forcés à partager. Malheureusement, si les brigands sont punis, le nègre ne s'en trouve pas mieux.

Je partis le soir de Roufaa; Bolognesi avait pris les devants avec sa chamelle blanche. Il n'alla pas bien loin : je le trouverai à Baranko, fuyant devant un épouvantable coup de simoun qui nous envoyait les graviers au visage aussi roides que des grains de plomb. L'orage apaisé, il se remit en route, et je le suivis à distance à travers une forêt continuelle, semée de villages nombreux, flanquée à gauche par le fleuve, à droite par le désert aride. Je passai ainsi devant Soba; mais j'étais trop pressé d'arriver pour passer une journée à explorer les ruines de cette ancienne capitale de l'empire d'Aloa : cité célèbre et encore puissante au quinzième siècle, et tellement chrétienne que les musulmans ne pouvaient y séjourner que dans les faubourgs (Makrizi).

J'ai vu un chapiteau de Soba, transporté à Khartoum : il ne reste plus guère sur les lieux qu'un bélier mutilé et longtemps ensablé, le fameux *harouf* de Soba. Une inscription, jusqu'ici indéchiffrable, orne le piédestal de ce bélier, et a été mise à jour par les soin

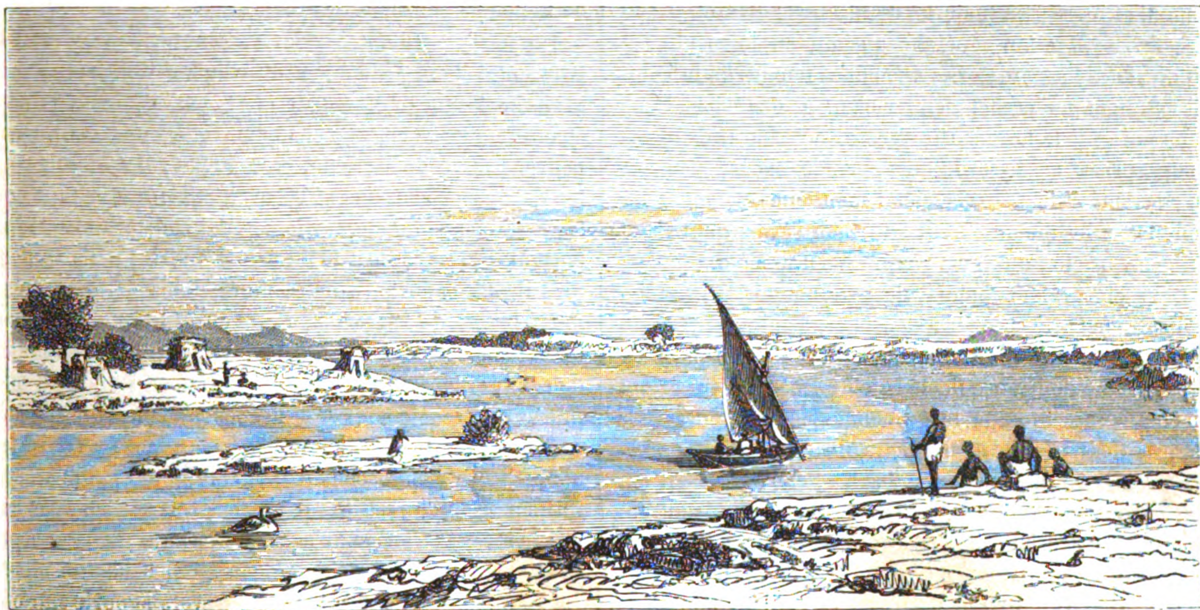
de M. Debono, de Khartoum, qui a fait déblayer ce piédestal.

Deux heures après, mes chameliers, arrivés en face d'un fouillis de palmiers derrière lesquels se dessinait confusément une ville, déchargèrent lestement mes bagages et se sauvèrent. Je restai sur la rive nue, sous un soleil ardent, en face d'une *maadié* (bac) immobile : on me fit comprendre qu'elle ne se mettait en mouvement qu'à midi. Cependant un Arabe, touché de mon désappointement, descendit la berge et me mena, à travers de vastes bancs de sable, à un endroit où un lévrier eût sauté d'un bond par-dessus le fleuve presque tari. De cet endroit je pouvais voir aisément la pointe du Mandjera, la base de l'île Touti, et, entre deux, l'espace où le Fleuve Blanc et le Fleuve Bleu mêlent leurs eaux pour former le Nil. Devant moi la rive était bordée de jardins, parmi lesquels on voyait la masse blanche d'un édifice qui ne manquait pas d'un certain air monumental : c'était la *mudirie* (préfecture) de Khartoum. J'étais arrivé dans la capitale du Soudan.

Franchissant le fleuve sur un batelet, je gravis une berge que les eaux affouillaient d'une façon inquiétante pour le quartier voisin ; je m'engageai dans des ruelles poudreuses, et quelques minutes après j'arrivais sur une belle place plantée, à l'angle de laquelle une simple et confortable habitation, celle de Bolognesi, m'ouvrait sa porte hospitalière.

Khartoum. — Sa fondation. — Son accroissement rapide. — La colonie européenne. — Esquisses de mœurs. — Manière de se débarrasser d'un conseiller importun. — Un choriste qui s'oublie. — Un mari de vingt-six francs.

Khartoum est une ville sortie de pied en cap du puissant cerveau de Mehemet-Ali. En 1820, quand Caillaud passa sur cette plage sablonneuse, il y vit quelques huttes dont il ne donne même pas le nom, et ses indications ne sont pas assez précises pour permettre de décider si elles s'élevaient sur l'emplacement actuel de Khartoum ou à un kilomètre plus à l'est, à Bouri. Vers 1830, des Européens qui passèrent là y trouvèrent, m'a-t-on dit, une hutte de pêcheurs. Pourtant, s'il faut en croire Brun-Rollet, qui paraît avoir consulté une chronique précieuse, aujourd'hui égarée, en cet endroit s'élevait, en 1770, une grande ville que les Chelouk surprirent une nuit et détruisirent complétement en égorgeant une population entière. D'Anville, le premier géographe qui ait tracé avec quelque exactitude la géographie de ces fantastiques et historiques régions, ne mentionne, au confluent des deux fleuves, qu'un village appelé Touti, évidemment situé sur l'île qui porte aujourd'hui son nom.



Confluent des deux Nils. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

Mehemet-Ali saisit, avec le coup-d'œil rapide du génie, le parti que l'on pouvait tirer de cette position, presque unique au monde, au confluent des deux grandes artères qui se disputaient le nom illustre du Nil, et il y jeta les bases d'une ville qui prit le nom de la pointe voisine, *ras el Kartoum*, « le bout de la trompe. » C'est un nom que la forme du lieu ne paraît guère expliquer, mais il existait alors, bien qu'il ait disparu depuis. La fameuse pointe s'appelle aujourd'hui Mandjera (l'*arsenal*), depuis qu'on a construit à trois ou quatre cents mètres de là un arsenal qui sert de bagne et dont je parlerai plus tard.

La ville grandit vite. En 1830 une hutte de pêcheurs ; en 1837, selon Holroyd, quinze mille âmes : elle a plus que doublé les années suivantes. Mehemet-Ali s'y rendit lui-même pour activer cette grande création ; il en avait fait la capitale du Soudan, à peu près comme une de ces quatre ou cinq *Alexandries* que le plus brillant conquérant de l'antiquité créait dans sa longue promenade militaire à travers l'Orient. Mais, vers 1856, une

politique soupçonneuse parut s'alarmer du danger d'une insurrection du Soudan contre l'Égypte, au profit d'une vice-royauté qui aurait sa capitale naturelle à Khartoum. Le Soudan fut scindé en quatre préfectures relevant directement du ministère de l'intérieur (Taka, Dongola avec Berber, Kordofan, Khartoum avec Sennaar, et le Fazokl); la ville nouvelle perdit, avec tout son monde d'officiers et de fonctionnaires riches et dépensiers, ses industries factices et son commerce de luxe; elle est aujourd'hui en pleine décadence, et ne se soutient guère que par l'infâme commerce du Nil dont je parlerai à l'occasion. Son bazar est toujours vaste et imposant; mais un quart des boutiques est inoccupé.

L'importance de Khartoum, à des yeux européens, tient au grand rôle qu'y joue la *colonie européenne*, bien que cette colonie ne compte que vingt-six personnes, sur une population de trente-cinq mille âmes. Celle d'aujourd'hui n'a presque aucune ressemblance avec l'ancienne, composée en majorité d'officiers et d'employés du vice-roi, et si le ton général y a gagné en correction, le pittoresque y a perdu. Les anciennes mœurs de la colonie offraient un cachet demi-violent et demi-jovial que je ne puis mieux faire saisir que par deux ou trois historiettes prises au hasard. Je demande excuse pour ce qu'elles ont d'un peu grossier : mais elles peignent les hommes et les mœurs; et il faut bien savoir qu'il s'agit d'une civilisation qui n'est pas un beau modèle.

Deux chirurgiens-majors, du 4ᵉ d'infanterie, je crois, le Français C.... et le Prussien N..., s'animent trop un beau soir dans un dîner de gala, et le Prussien parle de la campagne de France de 1814 en termes qui lui valent un soufflet accentué de notre compatriote. Rendez-vous est pris pour le soir même : on se battra, à dix heures, aux flambeaux, à cheval et au sabre, dans le désert qui s'étend au sud-est de la cité. Les deux paladins rentrent chez eux pour s'armer. Un confrère et compatriote de C..., le major S..., se rend chez lui, le trouve furieux et inflexible aux larmes de Mme C...; il se joint à la belle Abyssinienne pour engager son ami à se calmer un peu. C..., irrité de cette intervention, appelle ses serviteurs et leur dit : *fil khanif!* (jetez-le dans la fosse). Des Arabes ne savent qu'obéir : la fosse, construite à la turque, est descellée, le major, happé par deux gaillards vigoureux, est lancé dans l'abîme. C..., suivi d'un porte-fanal, s'échappe le sabre au poing et marche au champ d'honneur. Cependant le docteur Peney, qui ne s'est pas laissé étourdir comme les autres par les fumées du vin, s'est rendu chez N.... pour l'arraisonner, et a trouvé un brave exaspéré, faisant le moulinet avec son sabre et criant à pleine tête : « Cheval arabe! sabre de Damas! cavalier prussien! le Français est un homme perdu! » N'obtenant rien, il court chez C.... En arrivant, des gémissements qui partent d'un lieu suspect le font tressaillir; il interroge Mme C.... bouleversée, les domestiques impassibles, apprend la triste vérité et s'empresse de faire extraire le pauvre S..., on juge dans quel état! Voilà un homme plus altéré de vengeance que les deux ennemis réunis, et qui se précipite, le sabre nu, sur les traces de son perfide ami. Logique jusque dans sa fureur, il se dit que C.... aura pris, pour aller au rendez-vous, certain *chemin des écoliers*, et se dirige vers le quartier des cabarets, à peu près convaincu d'y trouver son homme. Il les trouve tous fermés à cette heure, sauf celui d'un Grec nommé Dmitri, à la porte duquel il trouve le porte-flambeau de C.... Celui-ci, qui se rafraîchissait à l'intérieur, entend à la porte le bruit d'une violente altercation; un souvenir confus trouble sa vaillance et il disparaît dans une futaille vide. Sur les dénégations obstinées du Grec, S.... finit par se persuader que C.... réprime en ce moment, dans la plaine de Bouri, les blasphèmes du Tudesque à l'endroit de Brienne et de Montmirail : il se laisse remmener en murmurant à son domicile. Pendant ce temps N..., qui a fait le pied de grue pendant une heure, rentre en jurant que cette grenouille de Français n'a pas osé l'affronter, et venge sa vaillance trompée en ébréchant son sabre aux plombs de toutes les maisons.

Un jésuite napolitain, le P. Montori, était venu à Khartoum dans l'intention d'y fonder une église : il avait loué une habitation arabe, y avait arrangé une chambre à coucher, une chapelle, un cabinet y attenant, pouvant servir de sacristie, et cela fait, il était allé voir les Européens chez eux et les avait conviés à venir assister à sa messe d'inauguration. Il fut courtoisement reçu partout, l'*araki* et le café lui furent offerts; mais au jour dit, il officia devant quatre murs. Sans paraître nullement blessé de cet échec, il retourna à quelque temps de là dans les mêmes maisons, annonça son intention de célébrer avec quelque éclat la fête du 15 août, fête presque nationale pour des Européens au pays musulman, et pria qu'on voulût bien ne pas y manquer : « Du reste, ajouta-t-il, je comprends que la cérémonie peut paraître un peu fastidieuse à des personnes qui n'y sont pas accoutumées, et c'est pour cela que je ferai disposer dans la sacristie des rafraîchissements pour ceux qui aimeraient mieux y entendre l'office à travers la porte entr'ouverte. » Cette fois, non-seulement tous promirent, mais encore ils demandèrent la permission d'y amener leurs amis musulmans. Il fut décidé que C..., qui avait été enfant de chœur, au temps jadis, répondrait la messe du bon père. Le jour arriva : le P. Montori vit, avec une joie un peu mêlée d'inquiétude, arriver à la file dans la sacristie tous les notables Européens en brillants uniformes, escortés d'une foule de colonels et de majors turcs et arabes, plus connus au cabaret qu'à la mosquée. Il commença toutefois à officier; mais, au bout d'une demi-heure de libations, les bourdonnements de la sacristie couvrirent peu à peu la voix du célébrant. Il arriva ainsi à peu près à la *préface*. Quand il prononça le *Sursum corda*, une sorte de râle lui répondit. Il se retourna justement scandalisé : c'était C... qui avait bu tant et si bien avant la messe, qu'il gisait ronflant sur les deux marches de l'autel. L'abbé Montori prit alors les vases sacrés, passa devant le patient qu'il repoussa dédaigneusement du pied, et alla dans une autre chambre achever l'office profané.

Je pourrais citer vingt anecdotes de cette espèce fort ridicules en elles-mêmes[1], mais les plus bouffonnes ont pour héros des gens honorables par certains côtés, dont j'ai été l'obligé à Khartoum, et que je ne tiens nullement à livrer à la gaieté de mes lecteurs. Je fais exception pour la suivante, dont les acteurs me sont tous parfaitement connus.

Un vieux traitant italien, enrichi au service du monopole égyptien, avait une grande fille, dont les excentricités défrayaient les bavardages du lieu. Notez qu'il n'y a pas de Landerneau au monde plus cancanier que Khartoum. Un jour le vieillard arrive, tout soucieux, au consulat d'Autriche. Il y avait là, outre quelques Italiens, les Français Vayssière, Malzac, Brun-Rollet, et le maître du logis, le savant et joyeux baron de Heuglin, aujourd'hui voyageur et naturaliste célèbre.

« Qu'avez-vous, père U..., demanda Huglin, vous êtes bien nuageux aujourd'hui?

— Ah! fait tragiquement le vieux Toscan, il n'y a plus d'amis : l'un de vous courtise ma fille! »

On se récrie.

« Oui, Mil..., ajoute le bonhomme en s'adressant à un beau brun italien : vous rendez ma maison la fable de la ville!

— Moi! s'écrie l'interpellé; je suis incapable....

— Taisez-vous; vous compromettez ma fille par vos assiduités. Pour réparer vos torts envers elle, *birbante*, que comptez-vous faire?

— Dame! l'épouser, si vous le permettez....

— L'épouser, je vous vois venir! C'est-à-dire que vous voulez vous faire nourrir et héberger aux frais du père U .., va-nu-pieds que vous êtes!

— *Vergogna!* ne m'insultez pas : vous savez bien que j'ai un capital, cinq talaris (26 francs).

— Un capital! Montrez-le donc votre capital!

— Vous savez bien que je ne puis pas vous le montrer, puisque c'est un intérêt de cinq talaris dans la banque de Vaudey[2], qui est à présent sur le fleuve. Si la campagne a été bonne, mes cinq talaris pourraient m'en faire dix. Il est solvable, au moins, Vaudey!

— Vaudey, oui; mais pas vous. Enfin, passons. Mais comment vous marierez-vous, puisque nous n'avons ici ni prêtres, ni consul de Toscane? »

Heuglin intervint paternellement.

« Voyons, messieurs, on peut s'entendre. Voici Malzac qui a été attaché de l'ambassade de France en Grèce : s'il n'est pas consul, il aurait pu l'être : nous allons marier ces enfants en sa présence, et nous signerons tous. Cela va-t-il?

— Va! dit U..., puisqu'on ne peut mieux faire. Mais je suis bon catholique, et je ne consentirai qu'à une condition : c'est que les époux seront tenus à faire régulariser leur mariage devant un prêtre. »

Or, on apprit bientôt qu'une mission catholique autrichienne allait arriver à Khartoum, et le beau-père voyait déjà se réaliser son rêve. Mais à l'heure même où *le Stella matutina* débarquait les missionnaires au quai de la Mudirie, M. Mil.... passait le fleuve au bac d'Omdourman et fuyait en Égypte.

Voilà pour les mœurs. Esquissons maintenant quelques figures, d'autant plus que dans ce groupe d'hommes que l'intérêt a réunis là de tous les points de l'Europe, quelques noms sont devenus célèbres, même à l'égal de noms scientifiques.

Brun-Rollet. — Vaudey. — Les frères Poncet.

Le premier par ordre de date est Brun-Rollet, assez surfait en Europe pour justifier la réaction qui s'est produite contre lui dans sa colonie, assez injustement rabaissé par celle-ci pour mériter un peu de réhabilitation. Brun-Rollet, élève d'un petit séminaire de Savoie, était destiné à l'Église sous le patronage de M. Billier, depuis évêque d'Annecy; mais la lecture des encyclopédistes français qu'il trouva dans la bibliothèque du lieu altérèrent ses idées religieuses, et il eut du moins la loyauté de renoncer à enseigner ce qu'il ne croyait plus. Etant sans fortune pour se préparer à une autre carrière et ayant sur la France les illusions généreuses de beaucoup de jeunes étrangers, il se rendit à Marseille où il apprit vite à ses dépens qu'en France autant qu'en Savoie la vie est dure à qui a la bourse vide. Je ne sais quelle occasion favorable s'offrit de s'embarquer pour Alexandrie : il en profita, devint commis, cuisinier, m'a-t-on dit, puis employé d'un aventurier français nommé V..., plus connu des Arabes sous le nom de *phisian*, qui ne veut pas dire physicien, tant s'en faut. Ce gentleman avait servi sous Napoléon, et portait, légalement ou non, le ruban de la Légion d'honneur, sans en être plus honorable. Sa probité commerciale était suspecte, sa lâcheté connue, et il vivait de la traite des nègres. La conscience de Brun-Rollet eut un haut le cœur quand il accepta d'entrer au service de ce malandrin; mais il fallait vivre, et il n'y resta que le moins de temps possible.

Loyal, actif, résolu, le *marchand Yacoub*, comme l'appelaient les Arabes, fit de bonnes affaires, ouvrit des comptoirs sur le Fleuve Blanc, lutta énergiquement contre le monopole égyptien, fit le coup de feu contre les Arabes Baggara, des bénéfices quand il le put, de bonnes actions quand il en eut le temps. Il les raconte dans son livre, c'est son droit. Je ne sais s'il y parle de celle-ci, qui lui fait honneur. Un petit chef des Bary étant venu à Khartoum, attiré par tous les récits qui couraient parmi les tribus sur cette ville merveilleuse, fut pris par les hommes du pacha, qui allaient le conduire à leur maître comme esclave. Brun-Rollet réclama sans succès contre ce guet-apens, et ne pouvant rien obtenir, racheta l'homme à ses frais et le ramena dans son pays.

1. En effet, ces deux anecdotes, ainsi que la suivante, témoignent une fois de plus combien certains de nos compatriotes se dépouillent aisément de tout sentiment de dignité personnelle quand ils se trouvent, à l'abri de toute censure de l'opinion, dans les pays lointains. Ils devraient tout au moins réfléchir qu'en cela ils manquent de patriotisme : ils font tort à la France. (Éd. Ch.)

2. Vaudey, consul de Piémont, tué en 1855 au combat d'Ulibo. J'en parlerai plus loin.

Grâce à cet acte généreux, Lado (c'est le nom du nègre) continue, m'a-t-on dit, à affectionner les blancs.

Enrichi par de fréquents voyages au Fleuve, Brun-Rollet réalise le rêve de presque tous ses confrères : il part pour l'Europe, visite Paris, s'y fait recevoir membre de la Société de géographie, publie un livre et une carte qui lui font une réputation bruyante en Europe. C'était tout simple : malgré tous ses défauts, ce livre était sincère, plein de détails sur les populations avec lesquelles l'auteur avait fait ample connaissance, et inspirait plus de confiance que le livre savant, mais partial de Ferdinand Werne. Celui-ci, reçu par pure obligeance à bord de la flottille qui fit l'expédition de 1840, ne reconnut cette courtoisie qu'en accablant d'épigrammes et d'injures tous ses compagnons, et principalement d'Arnaud. Brun-Rollet, lui, se borne à se louer lui-même, ce qui est certainement plus inoffensif.

Dans son voyage, Rollet obtint le titre de vice-consul, ou, comme on dit en Italie, de *proconsul* de Sardaigne à Khartoum. Riche, célèbre, il ne lui restait plus qu'à se marier. Il avait une lettre de recommandation pour une honorable famille de Marseille, où il se présente : il y voit une charmante personne, nouvellement sortie de pension, aimable, spirituelle, bien élevée, et à qui l'aventureux voyageur ne déplaît pas ; si bien qu'un mariage s'ensuit, et quelques mois plus tard la colonie de Khartoum s'augmente d'une Française du meilleur ton qui entreprend la tâche fort difficile de plier son entourage à certaines convenances élémentaires.... Rollet aimait sa femme. A part des habitudes peu élégantes auxquelles il ne put jamais renoncer, il ne lui donna pas de motifs de plainte. En 1856, quand une sorte de nostalgie, aggravée par des voyages périlleux, l'eut menée au tombeau, il ne tarda pas à l'y suivre.



Vue du Nil Blanc. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

Brun-Rollet avait pour confrère à Khartoum un compatriote avec lequel il vivait en très-mauvaise intelligence, le *proconsul* auquel il avait succédé en 1855, le hardi et malheureux Vaudey. C'était un traitant d'ivoire, venu de la Savoie et établi à Khartoum avec deux très-jeunes neveux devenus depuis chasseurs d'éléphants. Je n'ai pas connu Vaudey et n'ai eu que peu d'occasions de m'informer de lui ; mais des manuscrits qu'il a laissés m'ont donné de lui l'idée d'une nature intelligente et curieuse. Le premier, je crois, à Khartoum, il se préoccupa de la question des sources du Nil, et se préparait à entreprendre une expédition au delà des rapides de Garbo et du quatrième degré de latitude nord, quand il périt chez les Bary, dans la malheureuse échauffourée d'Ulibo, que je raconterai en son lieu.

Ses neveux, MM. Ambroise et Jules Poncet, ont continué à la fois ses affaires et ses recherches scientifiques. Après avoir chassé longtemps l'éléphant le long de la Deuder, à la frontière d'Abyssinie, ils ont établi de nombreux postes de chasse et de commerce dans tout le bassin du Fleuve Blanc, et M. Jules Poncet a publié, en 1860, une carte de toute cette région, travail neuf que le public européen a accueilli avec sympathie. Ce n'est que le prélude d'études plus complètes, et notamment d'un volume de chasse au Soudan, que les deux frères préparent depuis longtemps et destinent à une publication prochaine.

G. Lejean.

(*La suite à une autre livraison.*)



Un paysage de la Forêt-Noire.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY.

60. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

VIII

Bruchsal, 7 août.

SUR LA FRONTIÈRE DU WURTEMBERG.

Paul de Kock et la Bibliothèque des chemins de fer. — Le goût de la duchesse du Maine.

Me voici pour de bon en Allemagne, à Bruchsal, petite ville où l'évêque souverain de Spire venait faire autrefois de la villégiature, et qui appartient aujourd'hui au grand-duc. Bade est le jardin public de l'Europe. On y coudoie moins d'Allemands que de Français, de Russes, d'Anglais, voire même d'Italiens, quand ils n'ont pas, comme cette année, quelque chose de mieux à faire. Bruchsal est sur la route de Heidelberg, mais aussi sur le chemin de Munich; de là on commence à regarder dans la véritable Allemagne. Le convoi de Carlsruhe vient de m'y laisser : il descend à Francfort en continuant de longer le Rhin, et un autre nous prendra pour franchir les Alpes de Souabe et nous amener à Ulm, dans la vallée du Danube.

Comme l'Allemagne ne fait rien vite, pas plus les voyages que la diplomatie, on nous annonce que nous resterons une heure et demie à Bruchsal. C'est trop pour attendre; pas assez pour courir par la ville et les environs. Je suis donc condamné à n'oser pas quitter la gare. On y a, du reste, une assez jolie vue sur le Schwarzwald. Mais je me réfugie dans la salle d'attente, parce que, pour voir la montagne, il faut voir aussi trois clochers terminés en tranches de melon qui gâteraient le plus beau paysage. On m'assure que ces maudits clochers me poursuivront partout, jusqu'auprès de Vienne, où ils arrivent à leur moins laide expression dans l'église du monastère de Moelk. Où les Allemands du midi ont-ils pris cette

1. Suite. — Voy. tome III, pages 337, 353 et 369.
2. Tous les dessins de cette livraison ont été faits en Allemagne, pour le *Tour du Monde*, par M. Lancelot, qui a suivi exactement l'itinéraire de l'auteur du texte.

idée architecturale? Ne serait-ce pas la coupole byzantine qui serait venue jusqu'ici en se déformant?

Je n'ai pas même la ressource de vous décrire la route qui de Carlsruhe nous a conduits ici : on ne trouve rien à y noter. Le Schwarzwald s'éloigne et s'abaisse; la plaine s'étend. Nous n'y avons rencontré qu'une localité historique, Durlach, qui donna son nom à une branche de la maison de Bade, et nous n'y avons vu que deux ou trois ruines sans caractère. Là se sont accomplis, en 1849, les tristes exploits de l'armée prussienne contre les insurgés badois. Il est de bonne politique de faire oublier au plus tôt les dissensions civiles : la Prusse a voulu éterniser le souvenir de cette guerre peu glorieuse. On a fait pour ces rencontres sans péril des gravures, comme nous en avons pour Austerlitz et Iéna : je les ai vues à Potsdam, dans le cabinet d'études des enfants de la maison royale; et à Rastadt, à Carlsruhe, à Ubstadt, près de Bruchsal, on a élevé des monuments à la mémoire des soldats tombés sous les coups des républicains. Je doute que la Prusse en soit beaucoup plus aimée.

Pour tuer le temps j'entre à la *Library*. J'y trouve quantité de guides allemands et quelques ouvrages français. La *Bibliothèque des chemins de fer* française brillait au poste d'honneur. Mais, hélas! Paul de Kock y était aussi, et un Paul de Kock tout frais réimprimé à Stuttgart. Les Allemands s'obstinent à le prendre pour un grand écrivain, comme Goethe nous donne Dubartas pour le premier poëte épique de la France. Ils se fâchent tout rouge quand nous les accusons de manquer de goût, et nous répondent que nous n'y entendons rien, qu'il y a autant de goûts différents qu'il existe de nations diverses. Goethe déclare même que c'est ce reproche, qu'on lui fit à Strasbourg, qui décida de sa rupture avec la France et avec notre littérature. Mais le goût ne serait-il point, par hasard, le besoin de trouver la juste proportion en toutes choses, la haine des effets heurtés et des efforts violents, quand ils ne sont pas nécessaires, l'harmonie des sons comme des couleurs, la délicatesse de l'esprit comme du palais, l'amour du simple, du naturel et du vrai, même dans le sublime. Et, à ce compte, ne serait-ce pas une de ces choses qu'on ne peut cantonner entre des frontières, mais qui planent au-dessus de toutes les littératures et de tous les arts, comme leur règle même et leur juge souverain!

Une femme qui avait beaucoup d'esprit, mais pas autant de raison, la duchesse du Maine, disait : « Le goût ne tient qu'aux sentiments et aux sensations; il est indépendant de tout raisonnement, de tout calcul, et par conséquent, il ne peut ni se perfectionner ni s'acquérir. » Cette définition prouve que la duchesse tenait fort aux sensations. Les Allemands, malgré toute leur métaphysique, sont souvent comme elle, et ce qu'elle dit leur convient assez; mais je ne crois pas que ce goût-là soit du goût de tout le monde : un peu de raison, même au milieu de beaucoup d'imagination, n'a jamais été gâté.

Cette librairie badoise ne m'était donc pas de grande ressource. Les livres de la *Bibliothèque des chemins de fer*, je les connaissais; Paul de Kock, je ne voulais plus le connaître : j'ai déjà trop de l'école réaliste d'à présent pour rechercher celle d'autrefois.

IX

Stuttgart, 8 août.

DANS LE WURTEMBERG.

Les wagons wurtembergeois. — La sentimentalité et la rêverie allemandes. — Quatre étudiants. — Sous le cimetière de Bruchsal. — Le Schwarzwald et les routes des armées. — Paysage de la forêt Noire. — Le bassin du Neckar. — Le gothique neuf. — Ludwigsbourg.

L'Allemagne, ayant le bonheur de posséder une trentaine de princes, chacun a son tronçon de voie ferrée, comme il a sa petite armée et sa petite cour. Quand nous sommes sortis de chez Son Altesse Grand-Ducale, il nous a fallu changer de voitures pour monter dans les wagons de Sa Majesté Wurtembergeoise, lesquels ne dépasseront pas la frontière bavaroise. De là des pertes de temps énormes, souvent d'effets; quelquefois on perd même le convoi, comme il manqua m'arriver à Stuttgart. Je n'avais pas compté d'abord m'arrêter dans cette ville, et, comme on nous avait donné quelques minutes, je courus afin de voir de près une chose qui, de loin, me paraissait assez étrange, un grand cerf placé à l'entrée de la demeure royale. Mais j'entends des sifflets inquiétants; je retourne tout courant à la gare; plus de convoi. Ce ne fut heureusement qu'une panique; je le découvris sur une autre voie très-différente de celle où je l'avais laissé. Je me hâtai de lui reprendre mon sac de nuit.

Du reste, il ne faut point dire de mal des wagons wurtembergeois. On s'y trouve fort commodément. Ils sont longs comme deux des nôtres, avec un couloir au milieu, et, sur les côtés, de petites banquettes qui se retournent à volonté, de sorte qu'on peut être quatre en tête-à-tête, ou deux seulement, et se trouver toujours assis dans la direction où marche le train. Le jour y entre largement; on s'y promène; ils ont des portes aux extrémités, et l'on sort, illégalement c'est vrai, sur une plate-forme en fer d'où rien ne vous échappe. On passe même sans difficulté dans les wagons voisins, et comme les employés sont fort débonnaires, on pourrait chercher d'un bout à l'autre du convoi en marche, pour s'asseoir, une place qui vous convienne, et, pour causer, un visage qui vous plaise. De la sorte on a deux spectacles sous les yeux, celui de la route et celui du wagon.

Je n'ose pourtant me lancer dans ces pérégrinations aventureuses et voyager, comme l'employé, au travers du convoi. Je me tiens au wagon où je suis et à une place d'où je ne perds rien de ce qui se passe dedans ou dehors. Quelques dames s'y trouvent, bien qu'on fume à faire frémir. En passant sous un tunnel, tous ces bouts de cigares qui brillent dans la nuit produisent un drôle d'effet. J'aime pourtant mieux les lucioles des champs.

Une de ces dames est une Wurtembergeoise longue à faire envie à une miss anglaise, et d'une musculature qui promet de vigoureux grenadiers au roi Guillaume; du reste, l'air candide qui convient à une Allemande, quoi-

qu'il jure un peu avec cette figure qui doit tout savoir et ne rien craindre. Elle avait une petite fille blanche et rose qui me rappela Baby quand elle prend son air étonné et craintif. Je voulus la faire rire et jouer, mais en m'approchant d'elle j'aperçus au bras de la mère un bracelet qui allait du poignet jusqu'aux environs du coude, enfermant la vaste portraiture d'un mari tout de noir habillé, avec lunettes d'or et cravate blanche, comme on en portait au temps du Directoire. C'est la première exhibition que j'aie eue de la sentimentalité allemande. J'allais dire à mon voisin quelque sottise, quand je reconnus à temps que la dame entendait le français. Je l'échappai belle.

Un peu plus loin je découvris un vrai Allemand, dans son costume d'autrefois : houppelande blanche qui descendait jusqu'aux talons, et grosses bottes qui montaient jusqu'aux genoux, le chef couvert de quelque chose d'indescriptible. Sur une banquette isolée deux individus, apparemment pour obéir à la loi des contrastes, qui rapproche toujours les extrêmes, étaient venus s'asseoir côte à côte : l'un sec, jaune et bilieux, face d'huissier ou de procureur; l'autre gras, rouge, apoplectique, figure de Roger Bontemps; tous deux armés d'énormes pipes en faïence, coloriées, dont je ne pus malheureusement voir les dessins, ce qui m'aurait fort aidé dans mon diagnostic de leurs propriétaires. Ils ne parlaient point, ils ne regardaient pas : toute leur force d'attention semblait employée à contempler les petits nuages blanchâtres qui s'échappaient en tourbillonnant du fourneau de leur pipe. C'étaient à coup sûr deux fumeurs d'Hoffmann, qui dans ces nuages floconneux voyaient passer bien des choses et danser toutes sortes de figures. Le sec tout à coup fronça le sourcil, tandis que le gros relevait le coin de l'œil d'un air très-égrillard. Je jurai à mon voisin que l'un venait de reconnaître un plaideur qui lui faisait la nique en se sauvant avec son procès ; l'autre une commère éveillée qui lui lançait un sourire plein de promesses; à moins pourtant qu'ils ne vissent rien du tout et ne pensassent pas plus que deux locomotives de réserve qui ne font rien et fument toujours.


Un wagon wurtembergeois.

Mais les héros de notre wagon sont quatre étudiants nés, je le crois bien, un jour de mardi gras. Sur quatre, trois ont le binocle, car la myopie est générale au delà du Rhin, et si précoce qu'il semble qu'on donne aux enfants leur première paire de lunettes avec leur premier livre. Ils portent une casquette imperceptible et un gros cigare. La casquette est blanche, rouge, bleue ouverte, selon l'association à laquelle son maître appartient. Pour multiplier les couleurs ils portent encore en sautoir un ruban tricolore, ce qui veut dire qu'ils sont pour l'unité allemande, qu'ils chanteront, fumeront, boiront pour elle. Et de tout cela, ils ne se font faute dans le wagon même, qu'ils remplissent de fumée, de cris et de rires, sans scandaliser personne. A chaque station ils descendent et reviennent une fiole sous le bras, ou l'employé, qu'ils font boire, remplit la commission. En trois heures douze bouteilles de bière y passent, avec une bouteille de kirsch-wasser et vingt cigares. Ah! les bonnes études qu'ils ont dû faire à l'Université!

Après tout, parmi ces joyeux compagnons se trouvait peut-être quelque futur *privat docent* ou un commentateur acharné d'un ouvrage perdu. L'Allemagne sait encore avoir vingt ans, ce qui ne l'empêche pas d'être fort grave à trente et d'en savoir, à quarante, plus long que nous. J'ai dit davantage, je ne retire pas le mot; mais je n'ai pas dit mieux.

Cependant, le kirschwasser, agissant sur nos écoliers, il survint un accès de patriotisme, et un d'eux, sans doute un unitaire de Gotha qui avait souscrit pour « la flotte allemande, » « un étudiant moussu[1] qui avait bien ferraillé à l'académie, chanta à demi-voix la chanson de Maurice Arndt, tout imprégnée des haines de 1813, *la patrie de l'Allemand.*

« Quelle est la patrie de l'Allemand? est-ce la Prusse? Est-ce la Souabe? sont-ce les rives du Rhin où la vigne fleurit? sont-ce les rivages du Belt où la mouette décrit les courbes de son vol?

« — Non, non! Sa patrie est plus grande.... Aussi loin que l'idiome teuton résonne et élève ses chants à Dieu dans le ciel, aussi loin va la patrie allemande. Brave Teuton, tout cela est à toi.

« Elle est, la patrie du Teuton, là où la pression de la main vaut un serment; là où la bonne foi brille dans un clair regard; où l'amour échauffe le cœur; où le clinquant des Welches disparaît au vent de la colère; où tout Français est un ennemi. Voilà la patrie; voilà toute la terre du Teuton. »

Les autres avaient l'alcool plus gai, et un d'eux, laissant le Mangeur de Français (Arndt *der Franzosenfresser*), prit une chanson dont je n'entendis que quelques mots : « Trinquons et hurrah! hurrah! L'étudiant est libre!

1. Étudiant qui a terminé tous les cours.

« Vive le saint amour de la femme ! Qui ne sait chanter, ni boire, ni aimer, celui-là l'étudiant le méprise. Hurrah ! l'étudiant est libre ! »

L'étudiant a, en effet, de bien grandes libertés en Allemagne. Cependant nos Philistins[1] commençaient à trouver qu'on faisait dans le wagon presque autant de tapage que s'il eût été une rue de la ville académique. « Plus qu'une seule, » dit un des écoliers, qui n'avait pas encore chanté, et le voilà qui part, mais cette fois sans hurrah.

« Droit hors du cabaret, je m'avance en ce moment; ô rue ! quel air étrange je te trouve ! Je cherche ton côté droit, je cherche ton côté gauche : tout est renversé. O rue ! je vois que tu es ivre !

« Pourquoi donc, ô lune me regarder ainsi de travers? Pourquoi cet œil ouvert et l'autre fermé ? Tu as trop bu, la chose est claire. N'as-tu pas honte, n'as-tu pas honte, ma vieille amie?

« Et maintenant les lanternes, que se passe-t-il donc? grands dieux ! Voilà que les lanternes ne savent pas se tenir debout ; elles vacillent et flamboient sens dessus dessous. Je me trompe fort ou leur raison est restée au fond du verre.

« Du grand au petit tout chancelle, tout roule dans un tourbillon. Dois-je m'y risquer, faible et seul ? Il me semble vraiment que ce serait folie ! je préfère retourner prudemment au cabaret[2]. »

L'étudiant chantait debout et ajoutait aux paroles une mimique si expressive, que les Philistins avaient bonne envie de le faire continuer. Mais survint un convoi qui nous croisa avec un bruit infernal ; quand il eut passé, le groupe joyeux était à autre chose et le wagon au silence.

Le Wurtemberg est peut-être le pays de l'Allemagne où l'on chante le plus. Uhland, Justin Kœrner et Gustave Schwab y ont continué la tradition des *chanteurs d'amour* et la douce poésie des minnesingers flotte encore ici dans l'air qu'on respire.

Nous autres, peuple d'action, de bon sens et d'esprit critique, nous ne savons pas rêver, même à vingt ans. Nous faisons depuis trop longtemps le procès à toute chose pour avoir gardé l'enthousiasme. Il n'y a que de grands chocs qui puissent le réveiller en nous. Nos enfants naissent hommes; et ici les hommes redeviennent volontiers enfants pour écouter le vent qui murmure, la forêt qui respire, la cloche lointaine qui jette dans l'air sa note triste ou joyeuse. Nous ne lisons plus de vers ; ils les aiment toujours. Ce don précieux de redevenir jeune par l'imagination et le cœur est une des supériorités de l'Allemand, et durera, car cette qualité se trouve en bas comme en haut.

Nos vieux chants populaires sont morts et ceux de nos nouveaux poëtes, Nadaud, Lachambaudie, n'ont pas encore pénétré jusqu'au fond la grande couche populaire. En Allemagne, la poésie coule partout à flots larges et pressés. Ils aiment mieux que nous la nature, la famille, le foyer, l'amour, et ils en sont récompensés par les inspirations de la muse ; car aimer, c'est chanter. La plus pauvre chaumière, comme le château princier, a ses poëtes, et les vers que la grande dame soupire sont chantés à pleine voix par les jeunes filles du bûcheron, lorsqu'elles vont, à l'ombre des grands bois, porter à leur père la joie de leur vue et ses pauvres aliments du jour. Pour chaque condition existent des *lieders* favoris : l'étudiant, le soldat, le chasseur en ont ; partout vous en trouvez le recueil à côté de la Bible ou du livre d'heures, avec l'air noté et des dessins sur bois qui font rêver les enfants et les jeunes filles.

Vous connaissez notre machine roulante et ce qu'elle contient, regardons maintenant le pays.

Pour sortir de Bruchsal, nous passons par-dessous le cimetière; les vivants sous les morts ; et nous commençons à monter. Il s'agit de franchir enfin le Schwarzwald, que depuis Kehl nous n'avons cessé de longer; il faut nous élever de cent vingt-six mètres, altitude de Bruchsal, à trois cent dix mètres, altitude de Maulbronn, en passant par Bretten, dernière station badoise.

Nous faisons cette montée sans nous en apercevoir et presque sans tranchées ni tunnels; mais aussi point de gorges pittoresques comme il y en a tant dans le sud : c'est une montagne qui finit. Point de ruines non plus : les châteaux n'ont pas été bâtis au centre de la chaîne, mais sur le versant de l'ouest. C'est le Rhin qu'ils guettaient ; ici, il n'y avait rien à prendre. Nous sommes cependant encore dans le bassin du grand fleuve, puisque les ruisseaux que nous traversons descendent au Neckar, qui va le rejoindre près de Manheim.

Que de fois la guerre a passé par ici. Ce pays si charmant, ce paradis de la terre, comme Goethe l'appelait, est un de ceux qui ont été le plus abreuvés de sang. Quand l'Autriche et l'Empire voulaient envahir la France, ils partaient du Schwarzwald, et nous, nous y arrivions bientôt.

L'invasion de France en Allemagne est, en effet, plus facile que celle d'Allemagne en France. Nous avons cinq lignes de défense parallèles : le Rhin, les Vosges, la Moselle, la Meuse et l'Argonne. L'Allemagne n'en a que deux : le Rhin et le Schwarzwald, au delà duquel on se trouve tout de suite dans la grande vallée du Danube, qui mène à Munich et à Vienne.

La forêt Noire est percée de cinq routes principales :

1° De Fribourg aux sources du Danube, vers Donauschingen, par le val d'Enfer ; Moreau y passa en faisant sa retraite trop vantée. Villars, en 1703, et Noailles, en 1744, avaient pris par là pour arriver à Munich.

2° De Kehl, par la vallée de la Kinzig à Villingen et à Rothweil, entre les sources du Danube et celles du Neckar ; c'est la route de Guébriant en 1643.

3° De Kehl à Freudenstadt, par la vallée de la Rench et le défilé de Kniebis, qui défend le fort Alexandre, à une altitude de neuf cent soixante-quatorze mètres. Une partie de l'armée de Moreau y passa en 1796, et on voit encore sur cette limite du pays de Bade et du

1. Nom donné par l'étudiant au bourgeois établi.

2. M. N. Martin a donné ce *lied* dans son volume des *Poëtes contemporains de l'Allemagne*, et j'ai suivi sa traduction.

Wurtemberg les restes des *Schwedenschanze*, ou redoutes suédoises, élevées par Bernard de Weymar.

4° De Rastadt à Freudenstadt, par la vallée de la Murg. Lecourbe y battit les Autrichiens en 1796. La route a été continuée jusqu'à Freudenstadt, sur la crête de la forêt Noire.

5° De Carlsruhe ou de Philippsbourg à Stuttgart, par Bruchsal, où le prince Eugène campa en 1734 quand il voulut faire lever, à Berwick, le siége de Philippsbourg.

Les deux premières routes conduisent à la vallée du Danube, où les grands coups ont toujours été frappés, et que, pour cela, la Confédération germanique a fermée avec l'immense forteresse d'Ulm. Les trois autres mènent dans un pays riche et bon pour les armées, le bassin du Neckar, mais qui militairement est pour nous une impasse, car de l'autre côté s'élève la Rauhe-Alp ou Alpe-Rude, plus difficile à franchir que ne l'est la forêt Noire, dans une bonne partie de son développement.

Aussi avons-nous le plus habituellement tourné la forêt Noire par ses extrémités, en passant soit au sud, par le Brisgau et les villes frontières, comme Bernard de Weymar, Condé, Turenne et Moreau dans la campagne de 1800; soit, au nord, par la vallée du Mein, comme Napoléon en 1805 et en 1809, quand il allait à Austerlitz et à Wagram.

Mais laissons les choses de la guerre et regardons encore un moment au cœur de cette pittoresque région, où à chaque pas vous trouverez, à côté des souvenirs homicides, les calmes beautés d'une nature pastorale. L'herbe pousse plus verte là où le sang est tombé, et la terre se hâte de cacher sous des fleurs les traces de la mort.

La forêt Noire, que les Allemands appellent le *Schwarzwald*, ce qui signifie la même chose, court, parallèlement aux Vosges, à une distance moyenne de douze lieues, depuis le grand coude du Rhin, à Bâle, jusqu'au grand coude du Neckar, à Eberbach, quand cette charmante rivière tourne à l'ouest pour arroser les collines de Heidelberg et se perdre dans le grand fleuve, au-dessous de Manheim. Sa longueur est de cinquante lieues, sa plus grande largeur de quinze à seize. On y trouve les plus hautes cimes de l'Allemagne[1], le Feldberg et le Belchenberg, aux environs de Fribourg, qui dépassent quatorze cents mètres. A ne regarder que de loin ou sur la carte, on le pourrait prendre pour la continuation du Jura français. Mais le granit et le porphyre qu'on y trouve la font d'un autre âge du monde et elle est disposée en sens inverse. Elle descend doucement à l'est par étages successifs, tandis que de ce côté le Jura tombe brusquement; son escarpement, comme celui des Vosges, est du côté du Rhin, ce qui confirme l'opinion que j'ai rappelée sur l'écroulement de la partie centrale de l'énorme massif que formaient les deux chaînes soudées l'une à l'autre, quand la Suisse entière n'était qu'un lac et que la vallée du Rhin n'existait pas.

La forêt Noire ne doit pas son nom menaçant à de redoutables mystères qu'elle cache dans ses profondeurs, mais à la sombre verdure des pins qui couvrent ses flancs. Les sommets, généralement arides et nus, sont balayés par des vents froids, qui rendent la végétation languissante et rabougrie; ils ne sont pas assez élevés pour que de grandes rivières en descendent. Beaucoup de sources gazouillent sous l'herbe, mais peu de cascades, et quelques petits lacs, dont les eaux reçoivent des bois qui les entourent une teinte noire et lugubre.



Un casseur de pierres badois (voy. p. 205).

L'imagination des habitants s'est empreinte des mêmes couleurs. Autour de ces ondes sinistres, les paysans vous content encore de bien terribles histoires. Ainsi, au Mummelsée, c'est le cortége funèbre de vingt-quatre fantômes, douze jeunes filles, douze chevaliers, qui, chaque vendredi, sortent des ruines de deux châteaux voisins et errent la nuit sur les rives du lac redouté. L'armure des chevaliers étincelle d'une lueur sanglante; on dirait à la fois du sang qui les couvre et du feu qui les brûle. Les jeunes filles, leurs victimes et leurs bourreaux, marchent enveloppées d'une douce lumière, et chaque fois qu'elles les rencontrent laissent tomber ces mots de leurs lèvres de pierre : « Soyez maudits pour l'éternité! »

Le lac lui-même a, comme la rive, ses terreurs. Dans son sein habitent de jeunes et belles ondines qui se laissaient voir et aimer des pâtres d'alentour. Mais malheur à celui qui ne gardait pas le secret de ces dangereuses amours. Quand il revenait sur la rive appeler la *nixe* absente, un gémissement sortait des profondeurs du lac et l'eau se troublait d'une teinte sanglante. Ce sang signifiait la mort de l'amour, la mort aussi de l'amant.

1. Si on excepte le Grubenrander, dans les Riesengebirge, qui a dix-neuf mètres de plus, quatorze cent quarante-quatre au lieu de quatorze cent vingt-cinq, altitude du Feldberg. Celui-ci n'est dépouillé de neige que de juin à septembre.

Dans les vallées sourdent en grand nombre des sources minérales et s'étendent de fraîches prairies, on vit une population saine et vigoureuse de bûcherons et de charbonniers. L'été, ils transportent ou débitent les arbres abattus dans l'hiver, et, durant les longues veillées, travaillent à mille objets de bois qui se vendent bien loin. A l'automne, c'est la cueillette joyeuse des baies de merisier sauvage dont ils fabriquent leur fameux kirsch-wasser. Épars en de nombreux hameaux ou dans des cabanes solitaires, ils y gardent leurs mœurs pastorales et rustiques. Ils ont peu de besoins : en beaucoup d'endroits, une branche de sapin résineux sert encore de flambeau à la famille et remplit le chalet de sa fumée odorante.

Nos forêts d'arbres à feuilles caduques sont bien souvent, l'été, en dehors des sentiers, un inextricable pêle-mêle de plantes parasites et grimpantes, qui arrêtent le regard et les pas au bord même du chemin. Les sapins dont le Schwarzwald est couvert ne laissent rien pousser à leur ombre. L'œil erre librement, sous la sombre voûte, à travers les troncs sveltes et droits, qui rivalisent à qui montera le plus haut dans l'air et la lumière. Pénétrez dans une de ces forêts, et vous croirez être au milieu d'un temple aux mille colonnes élancées. Les feuilles tombées font un tapis épais et sourd où rien ne s'entend et où tout se voit. Que de fois le paysan a cru reconnaître au loin, quand la lune jette sous la feuillée ses rayons tremblants, le chasseur maudit que poursuivent de hideux squelettes montés sur des cerfs furieux.

De loin en loin, un torrent écume le long des pentes et un roc fait sortir sa tête sourcilleuse de la verte enveloppe d'une prairie. Le granit et l'herbe luttent à qui restera l'espace. L'arbousier et la camarine l'enveloppent de leurs rameaux traînants et lui attachent au front leurs guirlandes de fruits rouges et noirs, tandis qu'un jeune pin enfonce ses racines dans les fentes de la pierre et s'élève fièrement au-dessus du roc dompté.

Les sources minérales sont à l'ouest, dans le pays de Bade : l'Europe y accourt. Sur l'autre versant, le sol semble d'abord plus pauvre, parce que la pente y étant moins rapide, on reste plus longtemps à une altitude où la végétation languit[1]. Dans la haute vallée du Danube, qui reçoit de plein fouet les vents glacés des Alpes, elle s'éveille un mois plus tard que dans la vallée du Rhin. Mais à mesure qu'on descend, elle s'anime et se varie : les chênaies alternent avec les sapinières, les éclaircies se multiplient, et une culture plus variée s'y déploie. Nous sommes dans le Wurtemberg.

La partie de ce royaume comprise entre l'Alpe de Souabe à l'est et le Schwarzwald à l'ouest, est le bassin du Neckar. Il forme un triangle dont ces deux chaînes de hauteurs sont les côtés, et qui aurait son sommet dans les montagnes où le Neckar et le Danube trouvent leurs sources, sa base dans les légères ondulations qui séparent cette vallée de celle du Mein. Si, au lieu de s'ouvrir au nord, ce bassin était tourné au midi et que les Alpes n'y fussent point, il aurait le plus délicieux climat. Tel qu'il est, c'est encore un coin béni du ciel et de la poésie. Là ont apparu les premières muses allemandes. Les minnesingers y ont chanté; Schiller y est né, et la seule dynastie impériale qui ait donné de grands hommes et soit restée populaire, les Hohenstaufen, en est sortie.

Quand la tête du dernier rejeton de cette race brillante roula sur l'échafaud où Charles d'Anjou fit monter Conradin, le duché de Souabe fut aboli et les seigneurs, restés sans chefs, se firent les maîtres du pays. Toute cime se hérissa d'une forteresse, toute gorge se ferma d'un château. Aussi, à partir de Mühlacker, je recommence à voir, çà et là sur les montagnes, des pans de murs ébréchés, non de ces ruines toutes neuves, de ce moyen âge artificiel, comme on a tant fait depuis trente ans en Prusse, sur les bords du Rhin, en Angleterre, même chez nous, mais de vrais châteaux forts que le temps, de sa puissante main, a fait en partie crouler.

L'art n'y peut rien. Il faut que l'homme donne à la pierre quelque chose de lui-même; il faut que derrière ces murailles on ait aimé, on ait souffert, et que nous puissions y évoquer tout un monde de souvenirs, pour que nous ne passions pas à côté d'elles avec indifférence. L'artiste qui abrite sous l'ogive un enrichi de la veille, ou le prince qui veut des arceaux gothiques pour donner à sa demeure et à celui qui l'habite l'air religieux et chevaleresque des vieux temps, croient faire de l'architecture qu'ils appellent spiritualiste, ils ne font que des pastiches odieux. Les monuments, eux aussi, doivent avoir vécu, à moins qu'ils n'aient en eux, dès le premier jour, la beauté qui n'a point d'âge.

Cette colère m'est venue à Ludwigsbourg, une de ces villes que les dictionnaires de géographie dépeignent ainsi : ville bien bâtie; ce qui veut dire où les maçons ont tenu le cordeau bien droit. Ludwigsbourg n'a pas un siècle et demi d'existence. Chose étrange, ces jeunes cités sont tristes et sans vie, comme on dit que sont les enfants des vieillards. Elle dut sa naissance à un caprice du duc Louis. Ses successeurs y ont entassé toute l'administration militaire de Wurtemberg, ce qui ne l'a pas rendue plus riante, et y ont bâti un château de faux gothique, lEmischburg, en face duquel je me demandais : mais pourquoi donc, ces amoureux de mâchicoulis et de créneaux ne font-ils pas pour leur personne ce qu'ils font pour leur maison ? Voir sortir d'une porte ogivale un paletot, des bottes vernies et notre affreux chapeau rond, au lieu de souliers à la poulaine, de tocques à plumes et de casaques mi-parties de rouge et de vert, c'est un contre-sens. L'Église garde sa vieille architecture et elle a raison, parce qu'elle garde aussi son costume et ses croyances d'autrefois. C'est un tout harmonieux et complet. Mais l'architecture civile d'aujourd'hui ne peut plus être celle du treizième siècle, qu'on ne peut donner à nos chasseurs à pied, au lieu de leur carabine, la pertuisane du moyen âge. Autres temps, autres mœurs et aussi autres demeures. La vérité est aussi bonne dans l'art que partout, et du gothique

1. Brisach, sur le Rhin, et Sigmaringen, sur le Danube, sont à peu près sous le même parallèle : l'un est à deux cents mètres d'altitude, l'autre à cinq cent quarante-neuf.

aujourd'hui, c'est du mensonge, ou si vous l'aimez mieux, du mauvais goût.

A quelques liues au nord de Ludwigsbourg, au gros village de Marbach, j'avais salué, en passant, le lieu de naissance de Schiller, le poëte au regard doux et profond, à l'âme libre et pure, qui honora la muse plus encore qu'il n'en reçut d'honneur, parce qu'il fit de la poésie non le culte de l'art pour l'art, comme le Jupiter Olympien de Weimar, mais l'apostolat du bien par le beau.

A Marbach nous avions quitté les dernières collines du Schwarzwald, pour descendre au bord du Neckar et entrer dans de grandes plaines ondulées que l'on moissonnait, hommes et femmes, à la faucille. La vigne recommençait à paraître; à Ludwigsbourg il y en avait davantage; à Stuttgart elle couvre tout.

XI

DE STUTTGART A ULM.

Différences nationales de l'ivresse. — Une erreur de naissance. — La France en Allemagne. — Une couronne royale sur les toits. — Les vainqueurs de la Fère et de Brienne. — Le palais du roi. — Les Vénus du roi Guillaume et la statue de Schiller. — Les cuisines royales et leur suisse.

Cette jolie capitale du Wurtemberg est assise au fond d'une petite vallée qu'enferment des collines cachées de la tête aux pieds, sous les vignobles et semées de maisons de campagne aux murs blancs, aux volets verts, comme Rousseau les voulait. Tout cet aspect est frais et riant. Le vin doit couler à flots, mais la bière y coule aussi : il n'est pas assez fort pour la chasser. Aussi trouve-t-on à Stuttgart quantité de brasseries.

Remarquez, à ce propos, les différences sociales de l'ivresse. Celle du vin est bavarde, expansive et gaie: c'est la nôtre. L'Anglais boit son gin seul, dans un coin; son teint s'allume, ses yeux se gonflent et s'injectent, sa langue s'épaissit; il tombe : il n'a pas prononcé un mot. L'Allemand charge son estomac de bière et engourdit son esprit de tabac. Il est carrément assis, et c'est nécessaire, car ce qu'il va boire représente plusieurs kilogrammes; sa longue et lourde pipe occupe une partie de sa maison; il la tient des dents, des lèvres et de la main; en conséquence, il parle peu, rêve beaucoup et s'amuse gravement, jusqu'à ce qu'il cesse de penser et de comprendre : c'est le commencement de l'Orient, du haschisch et de l'opium. Il y a bien des choses au fond de la définition que Dumas a donnée de l'Allemand: « un homme qui prend de la bière et qui rend de la fumée. » Brillat-Savarin n'en demandait pas plus pour juger son monde : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. »

Stuttgart est, comme toute honnête ville aujourd'hui doit l'être, en mal d'embellissement. Elle s'attife; elle s'accroît; surtout elle s'allonge vers Cannstadt, qui sera bientôt son faubourg, par l'interminable rue de Neckar: une rue qu'on voit maintenant dans toute l'Europe, avec les mêmes maisons à balcons et à pilastres. Peut-être nous conduira-t-on à un art nouveau, mais ce sera en nous faisant passer par un style pour le moment si peu défini, que tous les détails lui conviennent, le grec comme le gothique, le toscan comme le rococo.

Du reste, en s'allongeant ainsi, Stuttgart cherche à réparer l'erreur de sa naissance. C'est à une lieue de là qu'il aurait dû être bâti, à Cannstadt, où les Romains, si habiles à choisir l'emplacement de leurs cités, s'étaient établis. Le Neckar y devient navigable; l'air et l'eau y sont plus salubres, et des sources minérales y attirent de nombreux étrangers. C'est que le fondateur du Stuttgart, en le mettant où il se trouve, avait songé à ses chevaux, non pas à ses sujets. Ce fut d'abord un haras, plus tard un château, enfin une ville, assez peuplée avec ses quarante mille habitants pour être vivante, pas assez pour être une cohue. C'est après Leipzig et Berlin la cité allemande qui remue le plus de livres, au moins pour en vendre. On y compte une trentaine d'imprimeurs et la seconde librairie de l'Allemagne, celle de Cotta; la première est Leipzig, chez Brockhaus.

Parmi ces livres que Stuttgart fabrique, bon nombre sont de contrebande. On a beau dire en Allemagne, du haut de toutes les chaires et de toutes les revues savantes, que notre littérature est légère, superficielle, immorale, on s'en occupe, même on s'en pare. Dernièrement M. Reymond a fait à Berlin, sur le mouvement littéraire des dix dernières années, des lectures publiques qui ont été accueillies avec empressement; et il a pu dire, à deux pas de la statue de Blücher, qui en a tressailli de colère, que l'esprit français loin de s'éteindre, est encore en Europe le plus actif, le plus fécond, peut-être même le plus substantiel et le plus sérieux. Remarquez que, malgré son nom, M. Reymond n'est pas Français, et faites bien attention à la dernière qualité qu'il nous donne : c'est celle que nos voisins nous refusent le plus. Ils en sont toujours à l'hémistiche de Boileau :

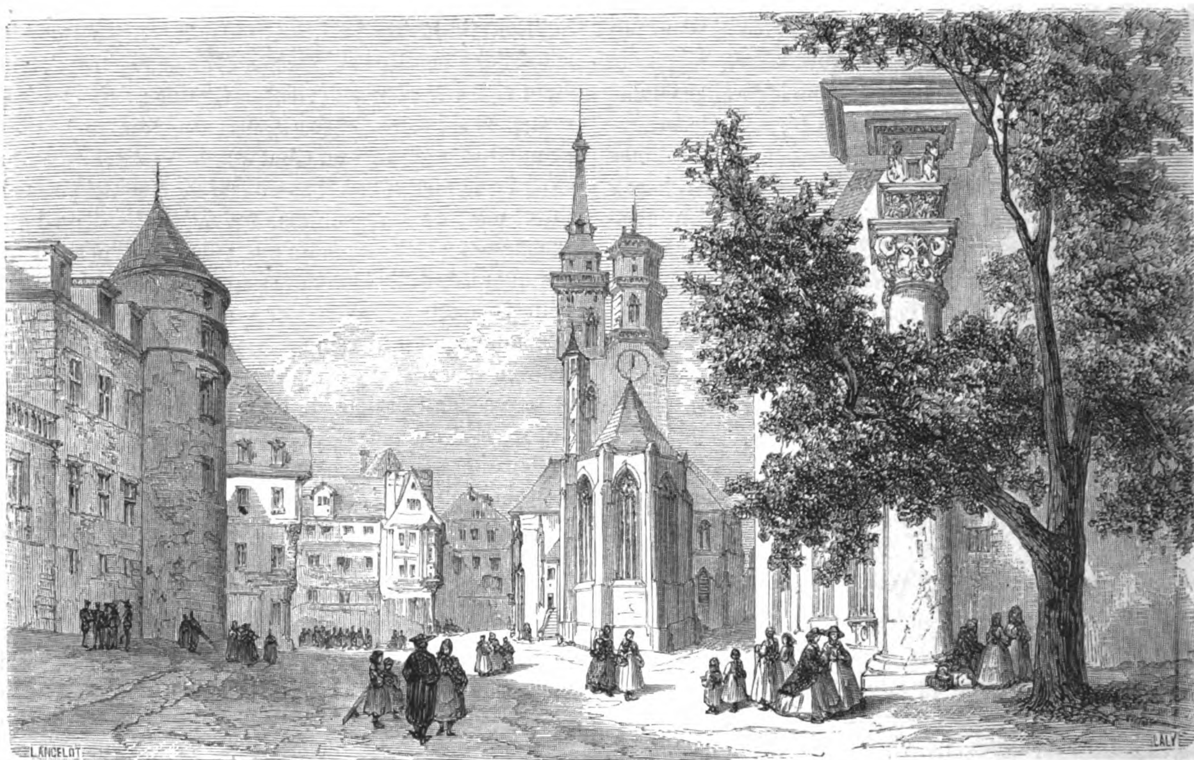
> Le Français né malin....

et ne nous accordent pas autre chose.

Beaucoup d'autres Allemands sont pourtant de l'avis de M. Reymond; ils se gardent bien de le dire, mais on doit le conclure de leur zèle à imiter nos comédies, nos drames et nos petits journaux, même à traduire nos livres. Dans le seul mois de mai de l'année 1857, il a été imprimé en Allemagne 50 ouvrages français ou traduits du français, tandis que les autres langues étrangères n'avaient, toutes ensemble, donné lieu, dans le même mois, qu'à 26 publications; ce qui veut dire bien clairement que l'Allemagne a pour nous de l'estime et de l'affection tout juste deux fois autant que pour le reste du monde.

Nos arts ont même faveur. Ainsi Stuttgart publie deux journaux illustrés, *Uber Land und Meer* et *Illustrirte Welt*, le premier à 10 000, le second à 70 000 exemplaires. La plupart de leurs dessins sont des clichés du *Magasin pittoresque*, de *l'Illustration*, du *Monde illustré*, du *Journal pour tous*, du *Tour du monde* et de *l'Illustrated London-News*. Seulement on a soin d'effacer les noms de nos dessinateurs et graveurs, pour faire croire à une provenance germanique.

M. Lancelot, dont le crayon habile fait tout le mérite de ces causeries de voyage, m'a raconté à ce sujet ce qui lui arriva à lui-même. A Stuttgart il rencontra un artiste qui, en entendant son nom, lui déclara galamment qu'il le connaissait depuis longtemps. Il ne croyait pas dire si vrai, ajoute M. Lancelot, car parmi des dessins qu'il me montra pour me faire juger de l'art allemand, plusieurs étaient de moi. « Vos journaux illustrés, disait-



Place du Vieux-Château, à Stuttgart.

il, ne sont pas *sérieusement* faits; » et en preuve du soin *sérieux* des éditeurs de son pays, il me mit sous les yeux des publications où je trouvais, sans nom d'auteur bien entendu, des dessins de Français, de Thérond, de Bida, de Desjobert, etc., des contrefaçons de Grandville, des imitations du *Charivari*, des souvenirs d'Alfred de Dreux ou de Victor Adam.



Escalier des cuisines royales.

A Augsbourg, M. Lancelot trouva un de nos pensionnaires de Rome pour la musique qui faisait sa troisième année en Allemagne. Nous parlons beaucoup à Paris, surtout depuis le *Tannhauser*, de la musique allemande, non de l'ancienne, qui est peut-être la première du monde, mais de la nouvelle, « celle de l'avenir. » Les compatriotes de M. Wagner en sont moins préoccupés. Depuis deux mois notre pensionnaire courait de ville en ville et de théâtre en théâtre, il n'avait encore entendu que *le Postillon de Lonjumeau*, *les Diamants de la couronne*, *le Pré aux Clercs*, *le Chalet*, etc. A Vienne seulement il savoura à pleines oreilles la musique allemande, mais au théâtre français d'Offenbach.

Cependant on nous fait rude guerre en haut lieu. A Berlin, par exemple, où l'on tient, et pour cause, à paraître plus allemand que l'Allemagne, la cour s'est faite le foyer d'une réaction antifrançaise. Du temps de Frédéric II, un Prussien cependant celui-là, et un glorieux, on n'y parlait que la langue de Voltaire, ce qui était un travers; aujourd'hui on n'y veut user que de celle de Hegel, ce qui en est un autre. Le 1er janvier 1826 le comte de Berns-

torff, ministre des affaires étrangères, a signifié à tous les agents politiques de la Prusse qu'à l'avenir ses dépêches seraient rédigées non plus en français, selon l'usage général, mais en allemand. C'était une flatterie à l'égard des petites cours de la Confédération. Mais ce coup d'État contre la langue française émut les grandes chancelleries. On déclara au ministre prussien qu'on ne voulait pas de son allemand et qu'on lui écrirait, chacun en sa langue, puisqu'il se refusait à entendre celle de tout le monde. Berlin allait devenir une Babel.



Jeunes filles et femmes de la Souabe, à Stuttgart.

Le comte dut céder : il autorisa ses agents à employer le français dans toutes les cours qui se serviraient de cet idiome.

Au théâtre du palais nos pièces sont proscrites. Du 1er juin 1851 au 1er juin 1861 on y a joué Lessing cent trois fois, Goethe cent quinze, Schiller deux cent cinquante-trois, H. de Kleist cinquante-neuf, Calderon trente-six, Gozzi neuf, Sophocle cinq. Shakspeare a eu trois cent soixante-trois représentations, Molière trente et une, Racine deux.



Wurtembergeois et Wurtembergeoises. Paysans de la Souabe, à Stuttgart.

Revenons vite à Stuttgart. Cette ville possède un nombre suffisant de châteaux et d'hôtels. La résidence royale a trois cent soixante-cinq chambres, idée astronomique qui est devenue, je ne sais comment, une idée architecturale, et son pavillon central est coiffé d'une immense couronne dorée. Ces petites royautés allemandes sont si heureuses et si fières de leur titre qu'elles en mettent le signe partout, jusque sur les toits.

Elles devraient au moins se souvenir que c'est nous qui les avons mises en état de se donner ce plaisir. C'est Napoléon qui a fait grand-duc le margrave de Bade, et rois le duc de Wurtemberg et l'électeur de Bavière, en doublant leurs États. Je ne leur reproche pas d'avoir en 1813 trahi leur bienfaiteur, parce que la reconnaissance n'a jamais été une vertu à l'usage des hommes d'État, et qu'après tout, ils avaient bien quelques raisons d'agir comme ils l'ont fait; mais je trouve mauvais que les chambres de Wurtemberg, lorsqu'elles firent élever, à Stuttgart, en mémoire du vingt-cinquième anniversaire du roi Guillaume, une colonne de granit de dix-huit mètres de haut, y aient fait sculpter les batailles de la Fère et de Brienne. A Berlin ou à Vienne ces bas-reliefs seraient de mise. A Stuttgart on se demande si c'est ce roi Guillaume qui, à lui seul, a terrassé le colosse dont naguère il baisait la main.

Et puis est-ce bien contre la France que ces princes doivent ameuter leurs peuples, sous prétexte de patriotisme allemand? Les couronnes que nous avons données, nous n'avons nulle envie de les reprendre. La Confédération germanique semble à nos diplomates le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et ils pensent que si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer; car nulle machine n'a été aussi bien combinée pour enrayer un peuple ou le faire s'agiter dans le vide, tandis que les grandes affaires de l'Europe passent hors de la portée de sa main. Mais ne trouverait-on pas ailleurs, du côté du nord, par exemple, des conservateurs qui, pour mieux conserver la patrie allemande, réduiraient volontiers les princes au rôle de préfets? J'ai vu dans l'histoire romaine bien des rois qui s'obstinaient à être plus Romains que le sénat jusqu'au jour où le sénat décrétait que leur royaume n'existait plus.

Le palais du roi est un château Pompadour, avec des colonnes aux chapiteaux enrubannés, des trophées d'armures enguirlandées de lauriers et de roses, de jolies statues et de vilaines sentinelles. Il est situé en contre-bas de la place et on le voit d'en haut, ce qui lui ôte encore de la grandeur; mais le parc qui y tient et par lequel on peut gagner Cannstadt en voiture, à cheval ou à pied est charmant. Des bassins bordés de vases et de statues de marbre, de grandes allées et de beaux arbres lui donnent, d'un certain côté, une physionomie vraiment royale : de l'autre, des eaux vives courant sous la futaie, des prairies, des arbres fruitiers épars au milieu de grandes herbes folles, lui conservent un caractère champêtre très-séduisant. Les jeunes officiers à taille de guêpe et les précieuses à tournure de cloche ne recherchent heureusement pas l'ombre des allées solitaires, et l'on peut encore s'y promener en rêvant.

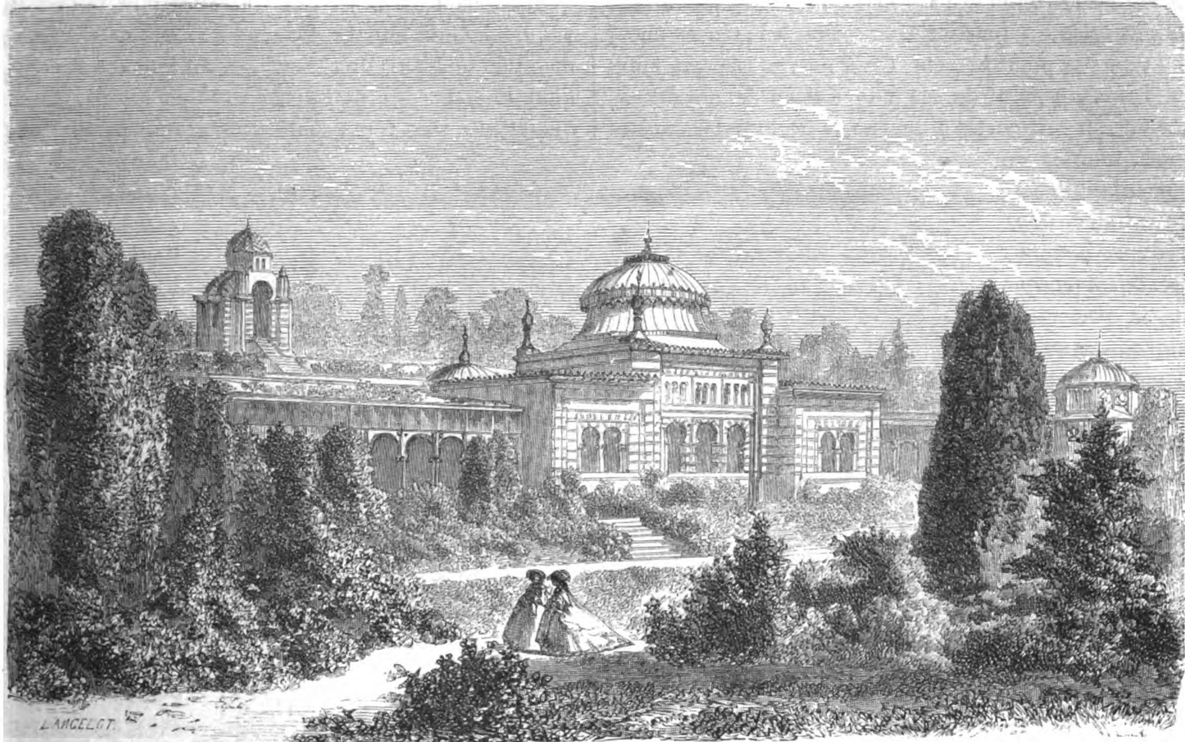


Le retour du marché, près de Stuttgart.

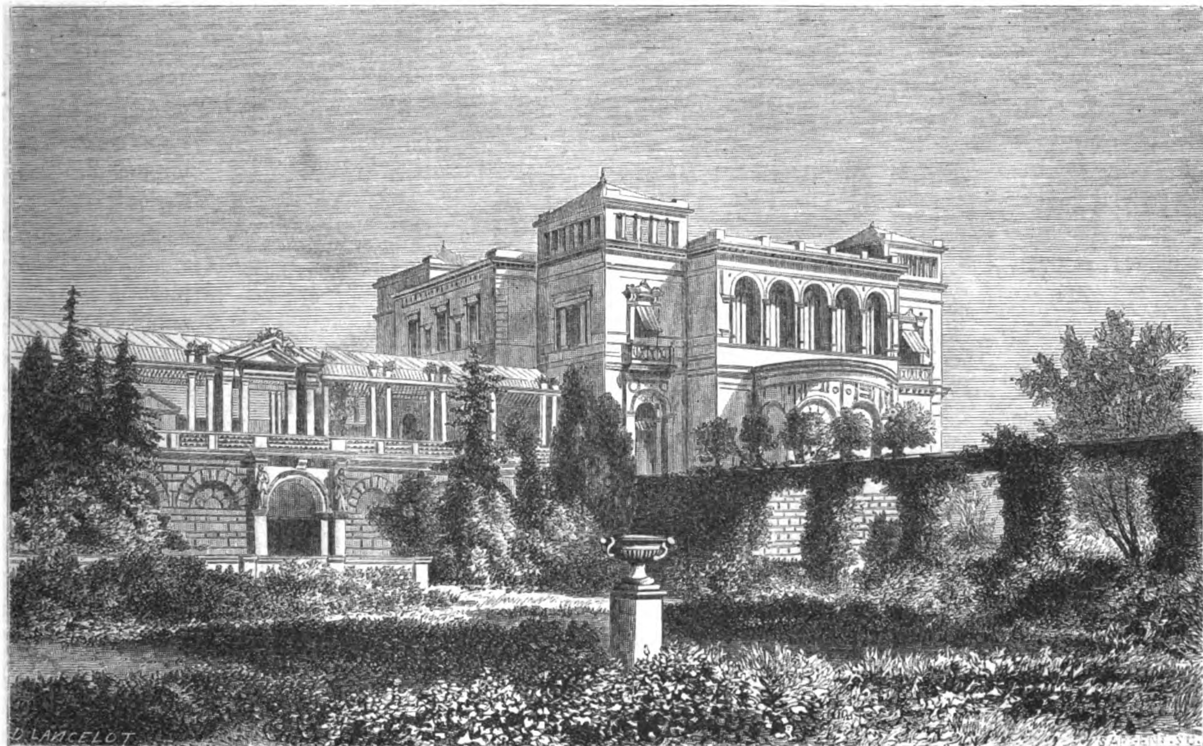
Les Allemands tirent assez bon parti de la nature; pour l'art c'est différent. Ces statues dont je parlais tout à l'heure, il ne faut pas les regarder de trop près, d'abord parce qu'elles ne sont point belles; ensuite parce que celles de Coustou seraient des prudes à côté. On me dit qu'il y a peu d'années le roi avait semé dans son parc des copies ou des imitations de toutes les Vénus connues. Ces traductions étaient allemandes et tellement libres que le clergé s'en formalisa tout haut. Le roi en fit retirer bon nombre, il en reste assez. Quelques copies d'antiques sont attribuées à Thorwaldsen; elles me semblent bien sèches et bien roides pour être de cette main.

Sur la place du Vieux-Château on a dressé une statue de Schiller. Celle-là est véritablement du Phidias scandinave. Je voudrais la trouver belle, il est si bon d'admirer! mais je n'y parviens pas. Schiller avait l'attitude gauche assez naturelle aux rêveurs, l'œil bleu et grand, le regard errant et vague. Pourquoi le fixe-t-il sur la terre avec une expression concentrée et triste qui fait penser au Dante? Pourquoi aussi ce grand manteau

qui le gêne, cette musculature tourmentée qui parle de force physique, et cette couronne de lauriers dont le poids fait baisser la tête du poëte? il est de ceux qui la portaient haut, comme le cœur. Au vieux château, une cour à trois étages d'arcades ne manque pas de caractère; il s'y trouve une curiosité qui n'est pas



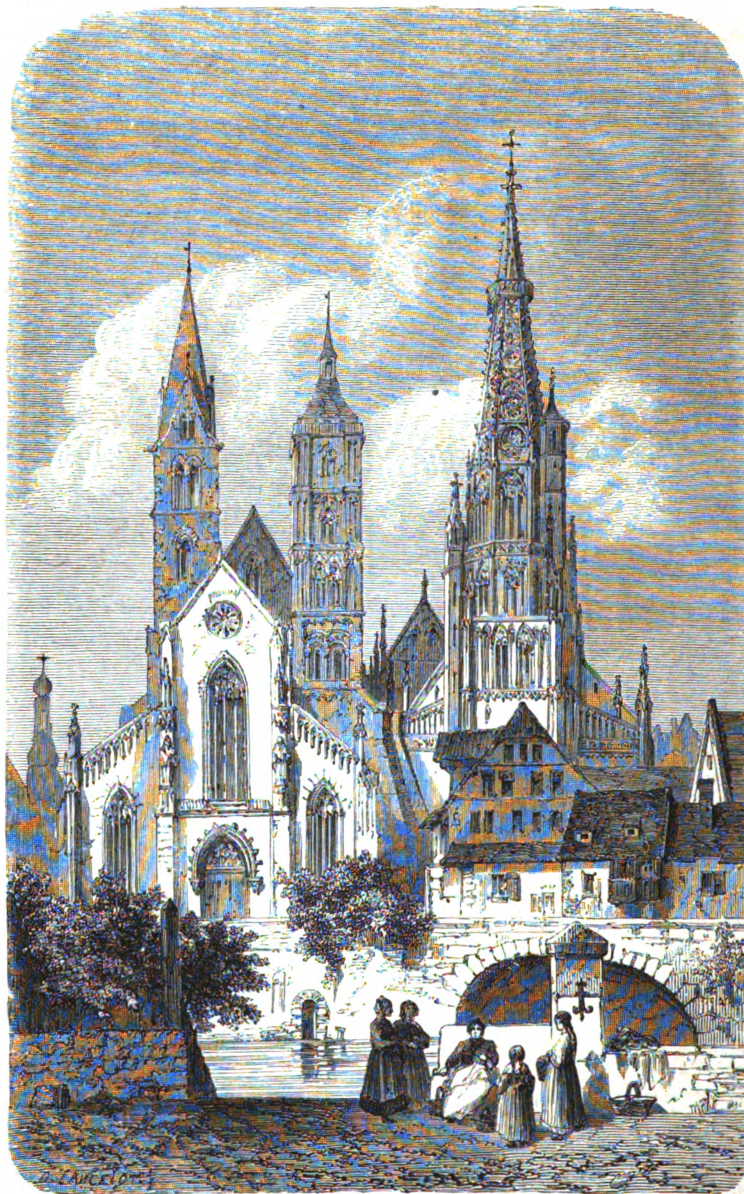
La Wilhelma, près de Stuttgart.



Villa du Prince Royal, près de Stuttgart.

belle; aussi tous les touristes en parlent, tous les *guides* imprimés vous y envoient et tous les garçons de place vous y conduisent : une vieille tour dans laquelle rampe un escalier que l'on peut gravir à cheval. Il n'y a rien à voir, même à pied. Ce vieux château est affecté aux cuisines royales et au service accéléré de transports que

leur situation, par rapport à la demeure des pensionnaires, exige. Le roi, d'abord, a son palais à l'autre bout de la grande place ; le prince royal, sa résidence beaucoup plus loin, à l'extrémité d'allées d'arbres. Les princesses habitent dans un quartier plus retiré, les princes aussi dans une rue plus discrète. Cinq ou six fois par jour, quand il n'y a point de cas d'appétit en dehors du règlement, on voit sortir d'une porte de grandes caisses bleues, munies de brancards auxquels sont attelés deux serviteurs bleu céleste. Ils s'avancent sous la protection d'un énorme suisse à livrée bleue et argent, qui marche la main droite armée d'une canne à pomme brillante, la gauche sur la poignée d'une épée qu'il porte en verrouil dans un baudrier aux riches armoiries. Sa vaste corpulence est bien la matérialisation des senteurs de chou, de jambon, de porc frais et de saucisses que le convoi exhale. L'air satisfait de sa grasse figure béate semble dire : J'y ai goûté ! Sa démarche majestueuse et son petit œil méprisant repoussent jusqu'aux murs les curieux qui stationnent pour sentir passer la choucroute du roi, les narines agitées, la bouche ouverte, aspirant par tous les pores et dévorant des yeux.



Église d'Esslingen, près de Stuttgart.

Je me trouvai à Stuttgart un jour de marché ; c'est une bonne fortune pour un voyageur, parce que si j'avais vu la dernière mode au parc, j'allais trouver le siècle passé à la foire. De tous côtés, en effet, je vis arriver des paysans à grand chapeau retroussé des deux côtés, culotte jaune avec veste de velours noir collante, à gros boutons de métal qui se touchent, une longue redingote courte de taille, aux pans étroits, mais aux poches immenses : de quoi serrer tout un mobilier. Ma foi, ce n'était pas beau non plus. Quelques femmes ont des costumes aux couleurs tranchées et, ce qui vaut mieux, de belles chevelures pendantes en deux longues nattes garnies de rubans et qui descendent à terre : elles viennent de la Souabe. Ce type à visage camus et épaté manque de grâce ; une chose qui en a moins encore est l'habillement des petits ; garçons ou filles, même de quatre ans, sont vêtus comme les grands parents, ce qui leur donne l'air d'une troupe de nains avortés, au lieu d'une joyeuse bande d'enfants.

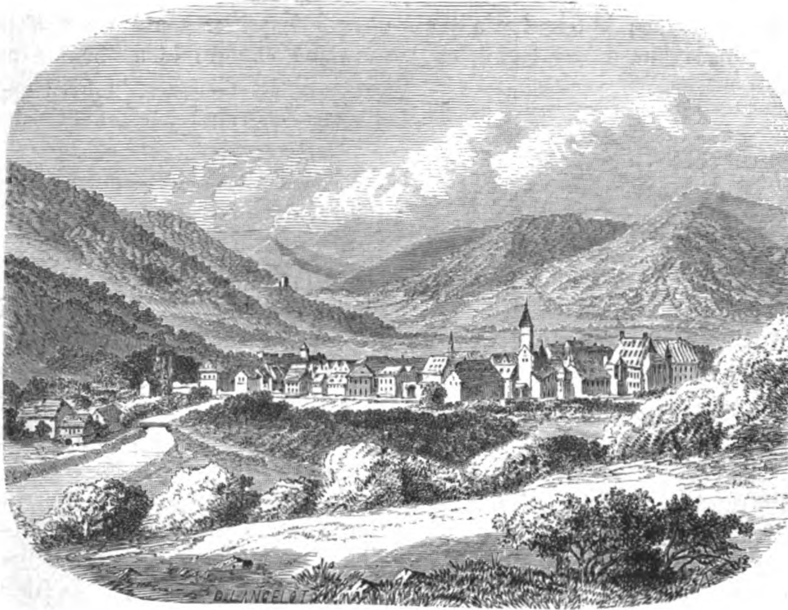
Dans la foule quelques yeux noirs et sévères révélaient un type étranger : c'étaient de belles juives. La dureté de leur physionomie, caractéristique de leur race, s'est fondue à demi dans la mollesse allemande ; leur teint a blanchi ; leurs cheveux sont devenus châtains. Au Malabar on trouve au contraire des juifs aussi noirs que les Indiens, tant le milieu où vit l'homme exerce à la longue d'influence sur lui.

J'entendis plusieurs fois au milieu de tout ce monde des gens se dire athieu. Est-ce l'*adieu* français, un souvenir que nos soldats auraient laissé, leur dernier mot, en quittant le pays, que les jeunes filles auraient gardé? Ils étaient si aimables une fois la bataille gagnée !

En remontant le courant d'hommes et de bêtes qui arrivait, je me trouvai bientôt au milieu d'un de ces charmants paysages de Wurtemberg où la plaine, la forêt et les collines, qui prennent de petits airs de montagnes, se partagent l'espace de la façon la plus heureuse pour l'œil ; où de jolis villages avec leurs grands toits bruns aux silhouettes hardies et entourés de puissantes verdures, se découpent sur les fonds bleus de l'Alpe de

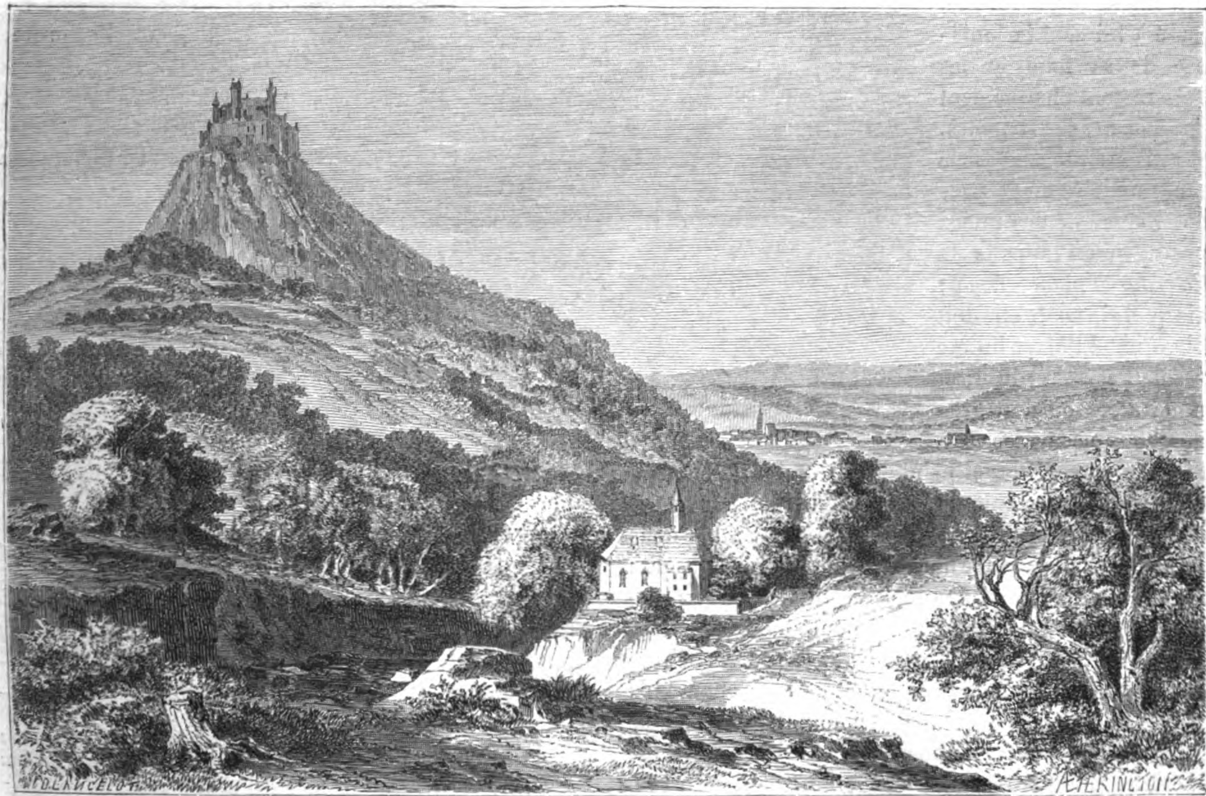
Souabe, sous un ciel lumineux, mais voilé d'une brume légère. Sur la route passaient paysans à pied et à cheval, causant un peu, fumant toujours, et je m'arrêtai devant un chariot qui n'en finissait pas. C'était un grand tronc de sapin équarri, posé sur deux paires de roues et que traînaient des bœufs sans joug, les traits ajustés par un frontail de cuir au bas des cornes, avec un bridon à mors comme celui des chevaux.

Sur le sapin étaient assis à califourchon, dos par-ci, face par-là, toute une troupe de bons voisins et voisines. Tout à fait à l'arrière et à l'abri des curieux, sous la voûte d'un immense parapluie rouge, deux amoureux se parlaient à l'oreille. On en voit partout en Allemagne, et je ne m'en plains pas. J'aime bien la fauvette qui chante dans les rameaux d'un acacia en fleurs; mais j'aime mieux encore cette voix du cœur qui soupire dans l'âme de deux fiancés. C'est une des meilleures choses que le bon Dieu ait faites, et les Allemands ont bien raison de ne point cacher les chastes amours qui deviennent ensuite la bonne et durable affection du foyer domestique, un des traits les plus honorables de la société allemande.



Un bourg wurtembergeois.

J'avais déjà remarqué, le long de ma route, comme les ouvriers allemands aiment leurs aises. A Kehl, le cantonnier est assis, masqué, matelassé, et casse ses pierres dans une casserole de fer sans fond pour que les éclats ne lui sautent pas aux doigts. Ici, je rencontre un paysan qui vient de *rouler* son champ. Sur le rouleau est établi un siége commode où un gros Allemand fume sa longue pipe de faïence, les yeux à demi clos, et laisse marcher son bœuf d'un pas tranquille et



Le Hohenzollern.

lent, qui doit conduire l'un à sa soupe, l'autre à son râtelier avec une vitesse de quatre heures à la lieue. Comme je rentrais dans la ville, je rencontrai un régiment qui manœuvrait. Je ne saurais vous dire comment les soldats s'écartent dans les rangs de telle façon que cent hommes tiennent la place d'un de nos bataillons.

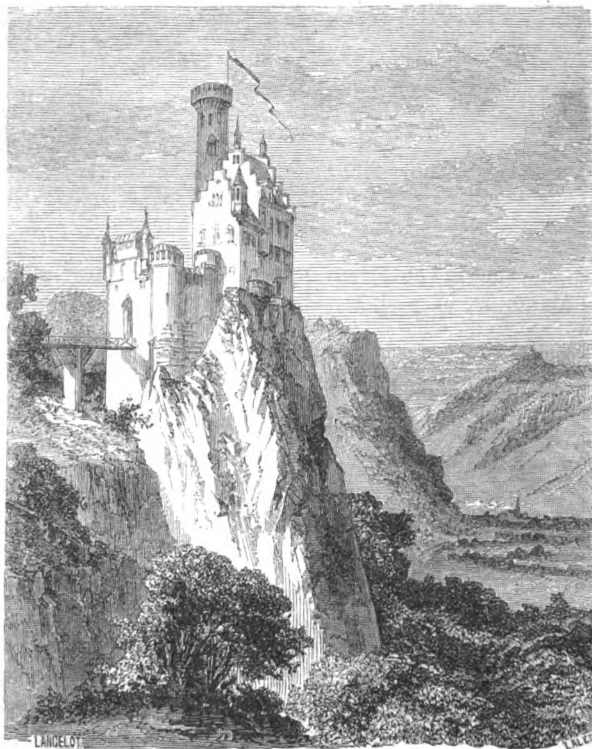
X

A STUTTGART.

La Wilhelma. — L'Alpe de Souabe et l'Alpe-Rude. — Le Hohenstaufenberg et les oiseaux noirs. — La porte de l'Orient.

Nous sortons de Stuttgart en longeant le Schlossgarten, longue promenade d'une lieue d'étendue, et nous atteignons le château de Rosenstein. On vante ses jardins, son palais arabe, la Wilhelma, où se trouvent, assure-t-on, de ces peintures décolletées que les mauvaises langues accusent les princes allemands d'aimer assez dans leurs villas. Le roi a dépensé aux coupoles indiennes et aux coquettes galeries de la Wilhelma tant de florins, que les bonnes gens de Wurtemberg ont murmuré le mot de folie. Ce qu'entendant, le roi s'est réservé à lui seul la jouissance de sa folie, et les portes restent obstinément fermées au nez des visiteurs.

Le fils du roi a aussi la sienne, un charmant pastiche italien et des mieux réussis, qu'on appelle la *villa du Prince Royal;* mais quel air triste elle doit avoir, quand l'hiver lui ôte son soleil et sa verdure; et comme alors on doit grelotter sous ces galeries à jour faites pour l'éternel printemps du ciel de Naples.



Château de Lichtenstein.

La vue dont on jouit du Roseinstein sur Stuttgart, Cannstadt et leurs environs est magnifique; mais nous avons ce spectacle comme nous avons eu celui des Vosges: nous passons sous les fondations du château, par un tunnel de quatre cent vingt mètres, pour déboucher dans la vallée du Neckar, dont nous suivons la rive droite jusqu'à Plochingen, au milieu de vignobles et de champs de maïs. Plochingen n'est qu'un gros bourg; Esslingen, que nous avons rencontré d'abord, est une ancienne ville impériale. Elle fut donc État souverain avant d'être réduite au rang de simple municipe wurtembergeois. J'y ai vu fumer assez de ces grands tuyaux de briques qui servent aux usines de panaches, pour croire que l'industrie n'y manque pas. Du chemin de fer, je n'ai vu qu'une charmante silhouette de ville gothique du quinzième siècle: des tours d'églises qui se profilent sur un fond de montagnes verdoyantes et dominent de grands toits à tuiles vernissées; un admirable clocher de pierre qui dessine sur le ciel ses hardies ciselures; à gauche, des murs d'enceinte qui rampent sur le flanc d'une colline jusqu'à un vieux château bien ébréché par le temps et les hommes, mais encore de fière apparence; enfin une ceinture de jardins en fleurs et d'arbres fruitiers qui unit la ville à la plaine. Pourquoi passons-nous si vite?

A Reichenbach, nous entrons dans la vallée de la Fils, qui remonte jusqu'au centre de l'Alpe de Souabe, la dernière chaîne qui nous sépare du Danube.

L'Alpe de Souabe, appelée en quelques endroits l'Alpe-Rude, *Rauhe-Alp*[1], a des cimes qui montent à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et sa masse, dans le nord-ouest, dépasse de mille pieds la plaine du Neckar. C'est, par sa direction, la composition de ses roches et sa disette d'eau, la véritable continuation du Jura helvétique qui meurt à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin, en face du point où, de l'autre côté du fleuve, naît l'Alpe de Souabe.

La Rauhe-Alp ne saurait être comparée, pour la hardiesse des formes, aux chaînes de premier ordre; elle m'a pourtant paru, dans la partie que j'ai traversée, une contrée très-pittoresque. Les vieilles forteresses féodales y pullulent.

Il y en a de neuves aussi. Le comte Guillaume a fait bâtir en 1838, au sommet d'un rocher à pic, le château de Lichtenstein, dans le style du quinzième siècle.

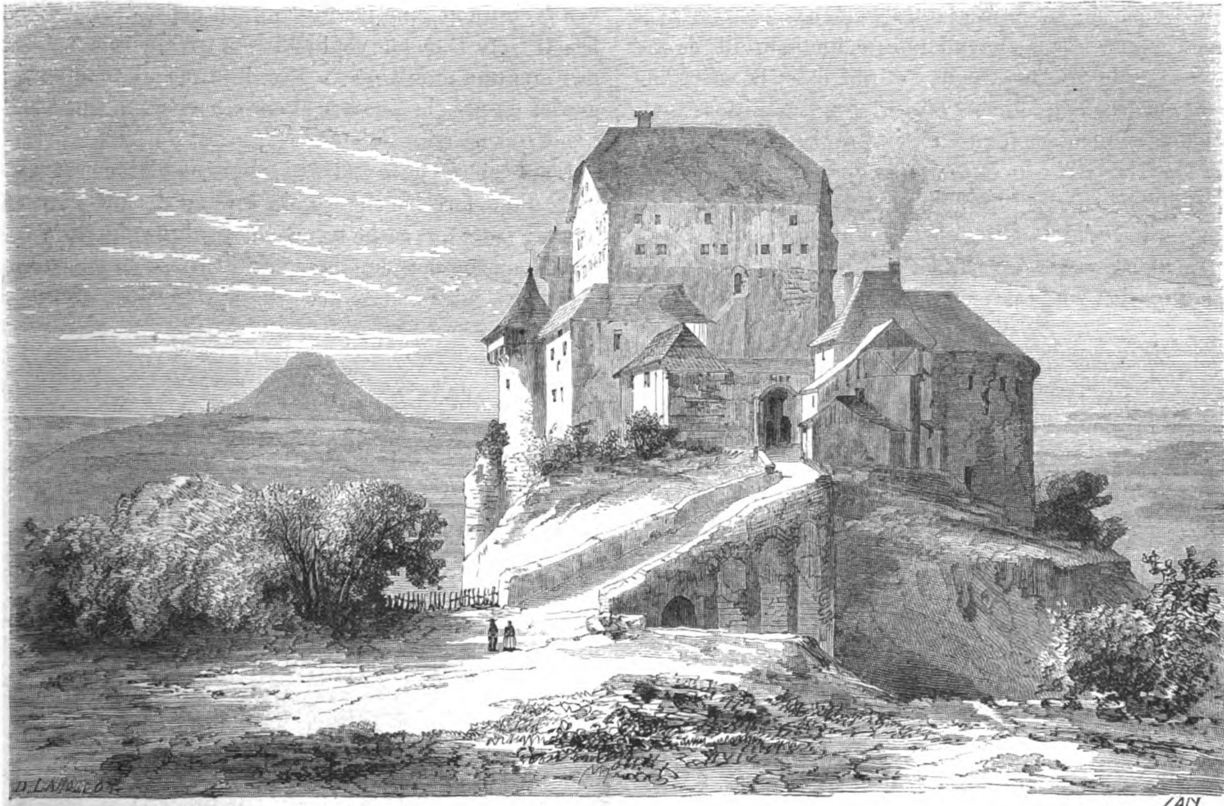
J'aime bien mieux regarder un peu plus loin les ruines magnifiques et véritables du Rechberg.

Près de là, sur une autre montagne conique et isolée, quelques murs informes marquent la place où fut le berceau de la puissante maison de Hohenstaufen, et où Frédéric Barberousse, la plus grande figure du moyen âge allemand, tint sa cour impériale. Le château redouté est tombé; une petite chapelle où l'empereur ve-

1. Le Schwabische-Alp s'étend de la source du Neckar à celle de l'Iaxt, sur une longueur de trente-six lieues et une largeur moyenne de cinq à sept. La partie la plus élevée et la plus sauvage, entre la Lauchart et Zainingen, porte particulièrement le nom de Rauhe-Alp. Le Hohenberg y atteint mille vingt-sept mètres et le Hohenzollern neuf cent seize; le Hohen-Neuffen est presque aussi haut. Burghühl, près d'Obernheim, à neuf cent soixante-quinze mètres, est le point le plus élevé où le blé croisse dans l'Alpe, et Burgfelden, à neuf cent seize mètres, en est un des villages situés le plus haut.

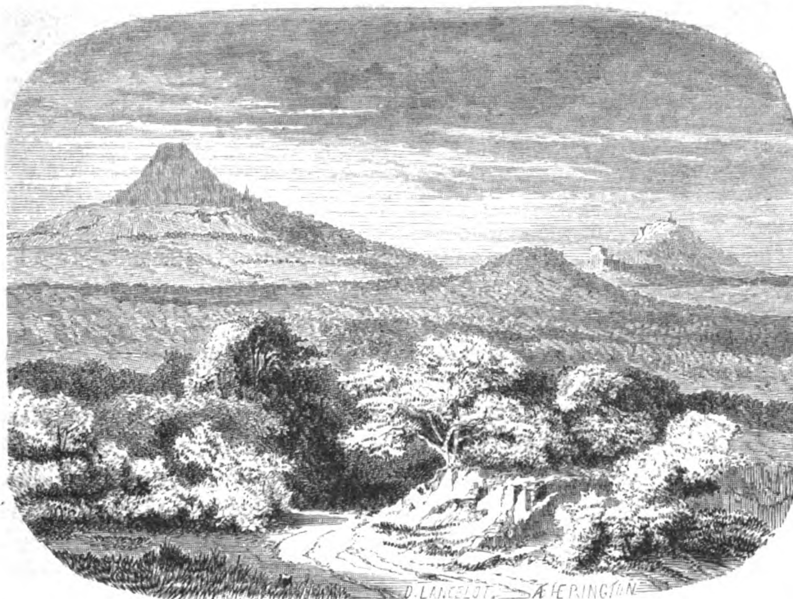
naît entendre la messe est restée debout. Debout aussi est demeuré le souvenir du grand vaincu des Italiens et de la papauté. Le peuple refusa de croire à sa mort, et l'Allemagne l'attendit, comme les Gallois ont espéré le retour d'Arthur.

Un jour, disait-on, un pâtre cherchant ses chèvres



Le Rechberg.

égarées dans la montagne trouva, en un lieu écarté, inaccessible, une caverne qui semblait un immense palais. Il osa s'y aventurer et vit dans une grande salle un chevalier qui dormait tout armé, le coude appuyé sur une table. Ce sommeil durait depuis bien des années, car sa barbe avait crû au point qu'elle faisait sept fois le tour de la table. Au bruit des pas du berger, le chevalier releva lentement la tête et dit ces mots : « Les oiseaux noirs volent-ils toujours autour de la montagne? — Oui, répondit le pâtre. — En ce cas, je puis dormir encore. »



Le Hohenstaufen.

Dormez, sire, et ne vous réveillez pas, car si les oiseaux noirs ne volent plus que d'une aile fatiguée et pesante, d'autres plus agiles et plus forts ont pris leur place et gardent votre prison : l'esprit moderne tient scellé sous la pierre du tombeau l'esprit vaincu du moyen âge.

Cependant nous montions toujours et nous arrivâmes à un carrefour de montagnes boisées de la tête aux pieds, mais très-escarpées. Là se trouve le vieux et curieux bourg de Geisslingen, où je vis une énorme maison de bois à cinq étages surplombant l'un sur l'autre et couverte d'un toit à quatre rangs de lucarnes.

La situation était trop bonne pour les coupeurs de

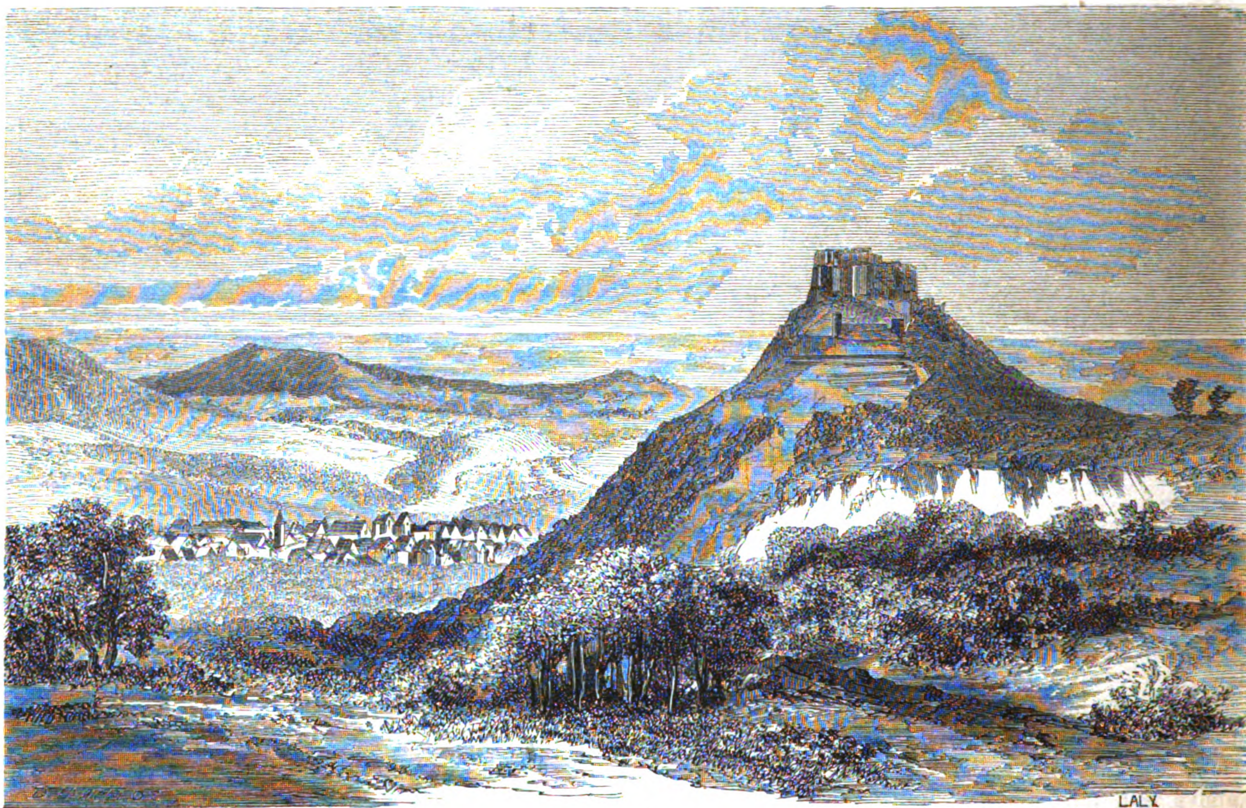
route du bon vieux temps. Aussi, voit-on près de là les ruines du vieux château de Helfenstein.

Entre Geisslingen et Nellingen, nous nous trouvons dans une vallée magnifique, dont nous suivons à mi-côte une des parois. Deux puissantes machines nous traînent pas à pas. A gauche nous longeons une muraille de rochers que la foudre a fendus et qui, çà et là, surplombent au-dessus de la voie d'une façon très-pittoresque, mais passablement inquiétante. A droite, un précipice; au fond, la vallée, immense tapis de verdure que coupe le Rohrach, ruisseau limpide, aux vives allures qui vont parfois jusqu'aux petites colères d'un torrent naissant!

La vieille route de terre en suit modestement toutes les sinuosités, et le paysan qui y marche s'arrête encore avec stupeur pour voir ce feu, cette fumée, ces lourdes machines audacieusement attachées aux flancs abrupts de la montagne, et qui passent entre le ciel et lui. Est-ce un vieillard : il maudit l'espace impie des générations nouvelles et dit, comme les ingénieurs espagnols de Charles III : « Si Dieu eût voulu faire là un chemin, il n'y eût pas mis une montagne. » Est-il jeune, il voudrait regarder de près le monstre et courir avec lui. Que d'opinions qui ne sont qu'affaire d'âge et de tempérament!

L'autre paroi de la vallée se relève soudainement, couverte d'une forêt de chênes, du milieu desquels sort de temps à autre une roche trapue ou quelque aiguille élancée. Nous sommes dans une vraie Suisse en miniature.

On dira : des roches, des arbres, des eaux, c'est toujours la même chose. Oui sans doute; mais c'est aussi toujours différent. La nature, pour écrire ses grands poëmes ou ses idylles, a encore moins d'éléments que le langage ne nous en fournit. Avec un rayon de soleil ou un nuage qui passe et jette son ombre sur cette lumière, elle change les aspects, jusqu'à paraître modifier les formes; et ce monde extérieur, qui semble immobile et immuable, est le théâtre de transformations continuelles, car à celles que la nature y opère s'ajoutent celles que notre esprit lui impose. Chacun de nous met un peu de son cœur et de sa pensée dans le paysage qu'il contemple et qu'il aime.



Le Hohen-Neufen.

Au sommet de la Geisslingersteig, nous sommes à six cent soixante-quatorze mètres au-dessus de la mer. J'arrivai sur ce plateau de l'Alpe de Souabe avec une certaine émotion. Par le point où nous sommes passe la ligne de partage des eaux de l'Europe. Devant nous, elles vont à l'Euxin et à la Méditerranée; derrière nous, à la mer du Nord et à l'Atlantique. C'est donc comme la limite de deux mondes. Là sont, en effet, les portes de l'Orient, et à quelques pas coule le grand fleuve par où nous sont venues autrefois toutes les invasions asiatiques, par où s'en va aujourd'hui le génie de l'Europe occidentale pour réveiller et ranimer ce monde mourant.

V. Duruy.

(La suite à une autre livraison.)



Vieilles tanneries, à Ulm (voy. p. 214).

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES [1],

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

A ULM.

Vue du Danube à vol d'oiseau. — Le vieux père et la vieille mère de la blonde Germanie. — Un grand fleuve est un personnage historique. — L'Allemagne est un carré et la France un cercle. — La poésie du Danube. — Ses villes, ses ponts et ses forteresses. — Ulm. — Une erreur de la nature pour les Bavarois. — Une traînée de sang et de gloire.

Nous venons d'entrer à Ulm par les hauteurs qui le dominent, le *Michelsberg*. Nous avons passé au travers d'une citadelle formidable et longé les remparts d'un camp retranché où 80 000 hommes tiendraient à l'aise. Dès que le chemin de fer m'eut rendu la liberté de mes jambes, je courus non pas à la vieille cité qui garde encore ses maisons de bois et ses rues tortueuses, ni à son Munster qui devait humilier celui de Strasbourg [2], ni à ses fortifications qui, sans faute, assure-t-on, humilieront un jour l'orgueil de la France, mais au Danube qui la baigne. J'avais hâte de contempler le vrai roi des fleuves de l'Europe.

Le Volga est plus long, mais il n'a ni la profondeur de ses eaux, ni la beauté de ses rives, et il aboutit à une mer fermée, sans être jamais sorti de la même domination. C'est un fleuve russe : jusqu'à présent il n'y a que le despotisme qui ait fleuri sur ses bords. Le Danube est un fleuve européen. Il naît à deux pas de la France et finit en face de l'Asie, entre Odessa et Constantinople. Il traverse deux duchés, Bade et Hohenzollern, deux royaumes, Wurtemberg et Bavière, deux empires, Autriche et Turquie, trois principautés, Servie, Valachie et Moldavie. L'esprit moderne est sur ses eaux, et, le long de ses rives, s'agitent des peuples nombreux qui veulent boire à la coupe de la vie.

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369, et t. V, p. 193 et la note 2.

2. Il devait monter jusqu'à cinq cent vingt pieds, mais il s'est arrêté à trois cent trente-sept. C'est la plus vaste des églises d'Allemagne, après celle de Cologne.

Mais les grands fleuves ont, ainsi que les grands hommes, d'obscurs commencements, et comme, à Ulm, le Danube sort à peine de son berceau de montagnes, je le trouvai bien humble : 40 à 50 mètres de large[1]; pas assez de fond, au-dessus de la ville, pour porter bateau; pas assez, au-dessous, pour que les vapeurs s'y aventurent plus haut que Donauwerth. Les bateaux qu'on y construit en planches brutes n'y reviennent jamais. On les déchire à leurs ports d'arrivée pour vendre le contenant en même temps que le contenu. Ma course fut donc perdue. Mais rentré à l'hôtel, je fis comme le général qui prépare de loin sa campagne. J'avais trouvé à Stuttgart une fort bonne carte du Danube et j'avais sous la main *Die Donau* de Muller, celle de Schmidl, et l'excellent guide de Joanne pour l'Allemagne du Sud : je me mis à descendre et à remonter le fleuve vingt fois, de sa source à son embouchure.

Je ne sais plus quel poëte allemand représente un berger qui boit à la source du Danube. Le verre du pâtre est bien petit et pourtant le puissant fleuve tient un moment tout entier dans son verre. Licence poétique, car, tout bien examiné, le Danube ne naît plus au milieu des jardins des princes de Furstemberg, dans un bassin de marbre, où les touristes vont puiser dans un gobelet l'eau calme et limpide qui monte du fond, sans murmure. Deux ruisseaux, la Brége et la Briegach, qui coulent à 875 mètres d'altitude sous les grands bois du Schwarzwald, se réunissent à Donaueschingen et y prennent le nom de Donau, qu'il faut prononcer en détachant l'u final de l'a. Ce mot est celtique, assure-t-on, et signifie les deux rivières[2]; mais souvent dans l'été les ruisseaux tarissent, tandis que la fontaine du château coule presque toujours. Les princes de Furstemberg ont donc quelque droit à l'honneur qu'ils revendiquent et qu'on a voulu leur ôter de posséder la source du fleuve royal.

Nous avons la mauvaise habitude d'altérer les noms étrangers. Le reproche ne serait pas fondé ici : ce n'est pas de Donau, mais du latin *Danubius* que nous avons très-légitimement tiré la forme « Danube. » Les Allemands mettent ce nom au féminin, et ont laissé au Rhin l'autre genre. De là les poétiques apostrophes au vieux père, à la vieille mère de la blonde Germanie.

Le Danube n'a rien de comparable à la cataracte du Rhin, à Laufen, parce qu'il ne vient pas de si haut, mais beaucoup de rapides, comme les passages fameux du Strudel, du Wirbel et des Portes-de-Fer. En Bavière sa pente est quatre fois celle de la Seine, au-dessus de Paris[3]. On estime sa rapidité moyenne à deux mètres par seconde. Sa profondeur varie avec les crues, mais n'est jamais bien considérable, même dans le bas de son cours. Sa largeur, qui n'est à Ulm que de quarante mètres, et vers Presbourg de trois à quatre cents, va jusqu'à treize cents à Belgrade, et à deux mille entre les Principautés Roumaines et la Valachie.

Le Rhin court généralement en ligne droite. Le Danube fait d'innombrables détours, jusqu'à paraître parfois revenir sur ses pas. Il ne faut pas s'en plaindre. Les fleuves sont faits pour leurs rives. Plus ils allongent leur cours en replis tortueux, plus ils augmentent ce contact de la terre et de l'eau qui est la vie de la nature et la fortune des nations. Les pays les mieux arrosés sont ou deviendront les plus riches. Ils ont plus de portes pour faire entrer et sortir les marchandises et les idées : la France doit la moitié de sa grandeur à son système hydrographique et à sa position entre quatre mers.

Le Danube n'en touche qu'une, l'Euxin, mais par la Save, il se rapproche d'une autre, l'Adriatique; et si on lui creusait un lit d'Ulm à Bâle, se reliant aux canaux français, il aboutirait à toutes les mers de l'Europe.

On lui a compté cent vingt affluents principaux, dont quelques-uns, l'Inn, la Save, la Theiss, sont rangés parmi les grands cours d'eau de notre continent. C'est autant de bras que le puissant fleuve étend à droite et à gauche de lui, sur une surface égale une fois et demie à celle de la France[1], pour y prendre ou pour y porter la vie. Mais il y prend aussi ce qui a été la mort pour bien des navires. Les eaux qui lui viennent tout droit des Alpes : le Lech, l'Isar, l'Inn, la Traun, l'Ens, lui apportent, dans les crues, une telle masse de sables et de graviers, que son lit en est embarrassé, que le chenal change et qu'un atterrissement se forme, là où la veille le *Dampschiff* passait à toute vapeur. Aussi le pilote doit toujours avoir l'œil au fond, ou mieux la main, car les eaux sont si souvent troubles que la sonde peut seule guider.

Dans son bassin supérieur règne le vent dominant de l'Europe occidentale, celui du sud-ouest, inutile aux navires qui descendent, gênant pour ceux qui remontent. Le long des chaînes secondaires que les Alpes dirigent vers lui, arrivent des vents latéraux qui favoriseraient la navigation à voile, sans les nombreux circuits du fleuve et les détours des vallées. De là résulte qu'on ne voit pas sur ce courant magnifique, ce qui ajoute tant de charmes à d'autres, des barques inclinées sous leur haute voilure, comme des oiseaux aux grandes ailes déployées, qui sillonnent le fleuve de leurs gracieux méandres; mais de lourds bateaux traînés le long des rives ou que la vapeur emporte. Quand le Danube arrive au milieu des grandes plaines de la Hongrie, quelques barques mâtées vous rappellent la navigation à voile si active encore sur le Rhin. Mais ce n'est qu'au-dessous d'Orsova et des Portes-de-Fer que commence la navigation maritime.

Un grand fleuve est un personnage historique qui a sa part d'influence sur la destinée des peuples dont il tra-

1. Le pont entre Ulm et New-Ulm a 70 pas de longueur.
2. De ces deux ruisseaux, la Brége est le plus long de trente-sept kilomètres; il naît dans le Brisgau.
3. Cinq cent quarante-six millimètres par mille mètres au lieu de cent cinquante.

1. On évalue la superficie de son bassin à huit cent mille kilomètres carrés; celle de la France en a cinq cent vingt-sept mille.

verse le territoire. Quel a été à cet égard le rôle du Danube?

Et d'abord il est cause d'un très-grand fait : par lui, l'Allemagne manque d'unité géographique, ce qui l'a empêchée d'arriver à l'unité politique.

Tandis que la France est construite physiquement comme un cercle dont les rayons sont les fleuves, qui, partis d'une région centrale, courent à la circonférence[1], l'Allemagne, avec ses cours d'eaux parallèles entre eux, comme l'Oder, l'Elbe, le Weser, l'Ems et le Rhin, tous aussi perpendiculaires au Danube, ressemble à un carré dont les lignes sont indépendantes les unes des autres. Elle est tirée en deux sens contraires; les premiers l'entraînent au nord, le second la mène à l'orient. Entre ces deux directions divergentes, aucun lien : un seul canal a été jusqu'à présent creusé au travers du seuil qui sépare le versant de l'océan Germanique du bassin du Danube, le canal Louis; et il n'y en a pas davantage, parce que le Danube occupe le fond d'une vallée dont les deux parois sont formées par de hautes montagnes : au sud, les Alpes; au nord, les Carpathes, les monts de Bohême avec leurs dépendances souabes et franconiennes.

Il y a donc, géographiquement, deux Allemagnes bien différentes pour le climat, les productions, l'esprit et pour ce qui résulte de tout cela, l'histoire : l'Allemagne des fleuves du nord, plate, sablonneuse et stérile; l'Allemagne du grand fleuve du midi, couverte de montagnes, de riches coteaux et de vallées fécondes; l'une protestante et tenant fort en honneur tous les travaux de l'esprit; l'autre catholique et n'encourageant guère que la science inoffensive du musicien ou du naturaliste; celle-là conduite par la Prusse qui tâche de se faire libérale; celle-ci par l'Autriche qui aurait bien voulu rester absolutiste. Dans la première, les États se comptaient autrefois par centaines, et il en reste encore trente-quatre; dans la seconde, il n'y en a que trois.

Ainsi des tendances et une histoire contraires qui répondent bien à une constitution physique différente.

On pourrait faire de gros volumes avec les vers que le Rhin a inspirés. Sur les bords du Danube, n'a que bien rarement poussé la fleur délicate et légère qui est cueillie des poëtes. Je n'y entends aujourd'hui que la voix de Petœfi, qui sonne des fanfares de guerre, et la *Trompette d'or* de Sarrosy Gyula[2]; dans le passé le cri de vengeance de l'atroce Chriemhield, qui avait soif de sang et d'or, et qui tranchait elle-même la tête des héros.

C'est sur les bords du Rhin, à Worms, chez les Burgondes, que commence le grand poëme national des Niebelungen. C'est sur ceux du Danube qu'arrive l'effroyable catastrophe. Le bon Rudiger, margrave de Pechlarn, est allé, au nom d'Etzel (Attila), le roi des Huns, demander aux Niebelungen la main de leur sœur Chriemhield, la veuve inconsolable du héros Sigfried, que Hagen a tué par derrière et dont il a ravi les trésors. Chriemhield le suit[1], mais pour préparer sa vengeance, car, même auprès d'Attila, elle garde toujours le souvenir de son cher et vaillant époux.

Au bout de quelques années, elle invita à une fête les chefs des Burgondes. Ils partirent de Worms, malgré de sinistres avertissements, traversèrent la Franconie, la Souabe, et arrivèrent au bord du Danube. Le fleuve était débordé, immense, furieux. Hagen erra longtemps pour trouver un passage. Arrivé à une anse solitaire, il aperçut de blanches créatures qui baignaient leur beau corps dans l'eau limpide. A sa vue, elles se cachèrent au fond du fleuve, mais il saisit les voiles qu'elles avaient laissés sur le rivage et auxquels était attaché, comme un talisman, tout leur pouvoir. Une d'elles reparut bientôt pour les réclamer. Elle promit au héros, en échange, de lui révéler l'avenir, et lui annonça les éclatants exploits qu'il allait accomplir chez les Huns. Hagen charmé rendit les tuniques mystérieuses. Une autre alors sortit de l'onde sa tête irritée : « Sire Hagen, lui dit-elle, ma sœur a menti pour recouvrer nos voiles. Vous périrez au pays d'Attila. Chacun de vous mène par la main la mort invisible. »

Hagen pourtant s'obstine, et les bons guerriers du Rhin entrent en Bavière par Moringen. Ils traversent Passau, Pechlarn, Vienne, et arrivent aux lieux où Chriemhield pleurait toujours le héros des Niebelungen. On en avertit Hagen. « Qu'elle pleure tant qu'elle voudra, dit-il rudement. Depuis maintes années Sigfried a été jeté mort par terre; il ne renaîtra pas. »

Lorsqu'il parut devant la reine, elle lui réclama d'abord le trésor qu'il avait ravi : « Ton trésor, il est au fond du Rhin et il y restera jusqu'au jugement dernier. »

Alors Chriemhield excite les Huns, et une épouvantable mêlée commence dans la salle du festin. Quand les Burgondes se reposèrent une première fois, sept mille Huns étaient déjà tombés sous le glaive. Les héros jettent leurs corps par les portes, par les fenêtres, pour n'en être pas embarrassés. Chriemhield envoie contre eux tous ses vassaux. Pas un n'échappe, mais, des Burgondes, il ne reste plus que le roi Gunther et le farouche Hagen. Théodore de Vérone, le plus vaillant guerrier d'Attila, les attaque, les renverse enfin, et les amène enchaînés à la reine. « Noble femme de roi, jamais il n'y aura captifs aussi renommés. Laissez-les vivre pour qu'ils sachent que mon amitié leur est secourable. »

Elle le promet, mais les enferme séparément, puis demande encore à Hagen son trésor. « Reine, j'ai juré

1. La Moselle, la Meuse et l'Escaut, qui mènent à la mer du Nord; la Somme et la Seine, qui vont à la Manche; la Loire, la Charente et la Dordogne, qui conduisent à l'Atlantique : la Saône enfin, que le Rhône emporte à la Méditerranée, ont leurs sources sur les hauteurs placées au centre du pays, et ont été facilement reliés entre eux par vingt canaux.

2. *Arany Trombita.* C'est le recueil où Gyula a chanté jusqu'en novembre 1861, les exploits des héros de sa patrie. Un poëme en style populaire qu'il avait fait paraître en 1849, lui avait valu de la part des Autrichiens une condamnation à mort par contumace.

1. M. Fr. de Hagen a donné de longs détails sur ce voyage de Chriemhield dans son *Glossaire* du poëme des Niebelungen, p. 427 de l'édition de 1820.

de ne livrer à personne le trésor des Niebelungen, tant qu'un seul de mes chefs resterait en vie.

— Eh bien! s'écrie la reine, voici venir les dernières vengeances. » Elle commande qu'on lui apporte la tête de son frère Gunther, et, la saisissant par les cheveux, elle la montra à Hagen, qui, sûr maintenant de pouvoir infliger à son ennemie une dernière douleur, lui répond: « Le voilà mort, le noble chef des Burgondes, le trésor n'est plus connu que de moi seul; il te restera à jamais caché, sorcière infernale! »

Elle, alors, tira du fourreau la forte épée que Hagen portait, sans que le héros enchaîné pût l'empêcher, et elle lui abattit la tête. Le vieil Hildebrand, furieux qu'un tel guerrier tombât sous la main d'une femme, frappa la reine à mort, et de cette multitude de héros, il ne resta qu'Attila et Théodoric, qui se prirent à pleurer amèrement sur tant de parents et d'amis morts.

Cette rude et sauvage poésie, qui se plaît aux récits de la force brutale et où le sang coule à flots, va bien avec l'histoire du fleuve, aux bords duquel elle fut chantée : le Danube n'a eu jusqu'à présent qu'un rôle militaire.

Comme le Rhin, il servit de frontière à l'empire de Rome, mais plus tard Jules César s'arrêta à l'antique barrière des Gaules; ce n'est que Drusus et Tibère qui firent vraiment romaine la rive droite du Danube. Auguste rangea ses légions derrière les deux fleuves, y établit leurs *castra stativa* qui devinrent des villes et sont restées des cités puissantes.

Le Danube paraissant d'abord moins menacé que le Rhin, les camps y furent moins nombreux, la civilisation romaine moins active. Aussi les villes y sont et plus rares et plus petites. D'Ulm à Pest on ne trouve que cinq villes dépassant vingt mille âmes; sur une égale étendue, on en compterait, le long du Rhin, une douzaine : preuve que la vie y a été bien plus intense, parce qu'elle y fut moins troublée.

Depuis les Northmans, le Rhin et l'Allemagne du nord n'ont pas vu d'invasion : il y a de cela dix siècles; et l'islamisme heurtait encore aux portes de Vienne en 1683.

Comptez les villes qui baignent leurs pieds dans les eaux du Danube, tout le long de son cours, vous en trouverez cinquante environ, et, chose étrange, aucune n'est capitale : des huit souverains[1] qui possèdent son cours, pas un n'habite sur ses bords : Vienne en est à près d'une lieue : et s'il sépare les deux parties de Pest-Bude, cette ville n'est plus depuis trois siècles, ou n'est pas redevenue encore la capitale du royaume de Hongrie. Vingt-cinq forteresses, au contraire, tiennent ses deux rives sous leurs canons, et parmi elles quelques-unes des plus importantes de l'Europe, comme Ulm, Comorn, Peterwardein, Belgrade, Widdin et Silistrie, où l'armée russe s'est brisée il y a six ans.

Aussi, comme il convient à un fleuve que l'invasion remonte et descend sans cesse, sur tout son cours de trois mille kilomètres, on n'a jeté que vingt et un ponts : la plupart simples ponts de bateaux, qui en une heure disparaissent. Un seul est digne du fleuve par sa hardiesse, sa grandeur imposante et son étendue, celui de Pest, sur lequel je compte bien passer.

Le Danube a sa tête fort exposée aux coups de la France et ses pieds dans les mains des Turcs. Pour Constantinople et Paris l'objectif de guerre est Vienne, ce qui explique d'un mot notre vieille alliance avec les sultans. Les uns y sont arrivés en remontant le fleuve, les autres en le descendant. Deux fois les Turcs l'ont assiégée; les Français ont fait mieux : ils y sont entrés deux fois, et les Hongrois ont fait à peu près comme nous. Mathias Corvin prit Vienne en 1485 et Gœrgey, sans les Russes, l'aurait prise en 1849.

Après mon arrivée à Pest, je vous dirai si les Hongrois ont aussi complétement oublié Mathias Corvin qu'on le voudrait à Vienne. Quant aux Turcs, l'Autriche n'a plus rien à en craindre, à moins qu'ils n'aient un jour des successeurs redoutables; mais contre nous elle a pris mille précautions : une d'elles est la ville où je suis.

Ulm est le complément de Rastatt, ou pour mieux dire Rastatt n'est qu'un ouvrage avancé de ce camp immense où en cas de guerre l'Allemagne du midi s'enfermerait. Le long du bas Rhin les défenses de l'Allemagne sont à la gauche du fleuve, sur la rive gauloise, à Landau, Germersheim, Mayence, Coblentz et Cologne. Obligée de partager le haut Rhin avec nous, elle a mis, de ce côté, ses défenses en arrière du fleuve : à Rastatt, pour nous empêcher de le descendre; à Ulm, pour nous interdire l'accès du Danube, la grande route de Munich et de Vienne[1]. Une armée française débouchant de la Forêt-Noire trouverait donc ici une position formidable qui l'arrêterait de front, tandis que Rastatt la prendrait de flanc. Il est vrai que Rastatt pris ou masqué, on peut, comme Moreau en 1800, tourner Ulm par la droite, ou comme Napoléon en 1805, le tourner par la gauche. Mais cette dangereuse manœuvre n'est possible qu'à la condition que nous ayons, comme alors, de grands généraux à notre tête et la neutralité de la Prusse sur notre flanc.

Que tout cet amoncellement de terres, de pierres et de canons ait été fait contre nous, nous n'avons pas à nous en plaindre : Ulm est une forteresse défensive; mais qu'il ait été fait avec notre argent et avec nos idées, voilà qui est dur. Les contributions de guerre levées sur la France en 1815 ont payé les travaux ici, comme à Rastatt, et le tracé des remparts a été emprunté au système polygonal du marquis de Montalembert.

A Ulm, vous le voyez, on garde ou l'on prend la clef du Danube : Napoléon l'y prit en 1805. En vraie ville

1. Sept depuis que la Moldo-Valachie n'a qu'un chef.

1. Les fortifications d'Ulm ont pour but immédiat de couvrir de feux le plateau de Michelsberg, qui domine la rive gauche, par où l'on arrive de Stuttgart, et les approches du pont qui débouche sur la rive droite, et que défendent, contre un assaillant arrivant de la Suisse ou de la Souabe méridionale, une vaste tête de pont, plus six forts casematés, avec glacis à contre-pente.

allemande qu'elle est, la vieille cité a deux maîtres, même trois. A gauche du fleuve elle est wurtembergeoise, à droite bavaroise, et comme sa citadelle est forteresse fédérale, c'est la diète de Francfort qui y commande. Sa prospérité n'est pas en raison du nombre de ceux à qui elle obéit. Il fut un temps où elle avait plus de cent mille habitants, et elle est réduite à n'en pas compter le quart; où son argent courait par le monde entier, *Ulmer Geld geht durch die ganze Welt*, et elle se résigne à fabriquer des pipes en bois d'aune, pour donner aux Bavarois ce que la nature aurait bien dû leur mettre tout de suite dans la bouche, et à faire pousser des asperges et des escargots dont elle vend chaque année, je parle des escargots, quatre à cinq millions pour aider ses compatriotes à faire leur salut en carême. Avoir été ville impériale, république puissante et.... Quelle chute! Au demeurant, ce sont les meilleures gens du monde: fort peu Autrichiens, à raison même des précautions que l'Autriche a prises pour qu'ils fussent assiégés et bombardés à son profit. Un de mes amis était à Ulm il y a deux ans, lorsque les prisonniers autrichiens revinrent de France; on aurait bien voulu à Vienne une chaude démonstration; il ne vit qu'une complète indifférence où perçait une pointe d'ironie.

J'oubliais une autre célébrité d'Ulm, sa bière fameuse, et je dois un souvenir à une oie originale qui dernièrement s'était prise d'affection pour un régiment de la garnison et montait la garde avec le factionnaire à la porte de la caserne.

Je ne vous ai pas encore montré Ulm même: entrons.



Un guichet de boulanger, à Ulm.

Pour le coup, nous sommes dans une ville bien allemande, et qui n'a pas encore fait sa toilette du dix-neuvième siècle. Comme habitant, je l'aimerais mieux attifée à la dernière mode, car elle aurait partout du gaz, la nuit, au lieu de dangereuses ténèbres; son ruisseau fangeux serait canalisé, son pavé si dur, uni, mais sans macadam, et ses rues tortueuses, alignées comme un régiment prussien, pour le plus grand profit des gens affairés: touriste, je la préfère telle qu'elle est.

N'est-ce pas, en effet, une vraie joie que de trouver en descendant de wagon, derrière les lignes rigides de l'architecture militaire, une vieille cité gothique au lieu de l'éternel *quadrant* de Regent's street qu'on rencontre à présent partout? Les siècles devraient bien, comme les terrassiers, laisser çà et là des *témoins* au milieu de l'œuvre de destruction et de nivellement qu'ils accomplissent. Il y aurait un si grand charme à contempler de loin en loin le passé vivant!

Après cela, peut-être bien que le passé ne nous plaît tant que parce qu'il est mort, ce qui nous donne le plaisir de le recréer à notre guise ou de lui démontrer péremptoirement qu'il a eu de bonnes raisons pour mourir. Dans ce cas, c'est plaisir d'historien; dans l'autre, d'artiste et de poëte; car la muse aime les horizons lointains comme les vieux souvenirs, et pour que l'imagination déploie librement ses ailes d'or, il faut lui ouvrir le temps et l'espace.

Malheureusement, je n'ai jamais été ni artiste ni poëte désireux de jeter un brillant manteau sur les épaules du temps; je suis simplement un quêteur de faits, qui les ramasse pour demander à chacun sa raison

d'être, sa moralité, et qui ne cherche dans l'étude attentive du passé qu'un moyen de mieux juger le présent.

Voulez-vous me suivre au risque d'un peu d'ennui? Voici d'abord les vieilles boutiques à guichet par lequel, le soir, on livre la marchandise à la pratique. Une table solide, et fixée à la devanture, reçoit l'objet demandé; un auvent bas et à grande saillie l'abrite, ainsi que l'acheteur. Pourquoi ces précautions? Ah! c'est que dans le bon vieux temps chacun se défiait de tous, et que l'acheteur était souvent un malandrin qui eût dévalisé la boutique, si on lui eût ouvert la porte au lieu du guichet; et je vous jure bien que l'argent y passait avant la marchandise. Ce n'est point en ce temps-là qu'on aurait pu voler au *rendez-moi*. Quoi qu'en disent les gens dont l'esprit, comme certaines montres, retarde toujours, je crois qu'une société où d'immenses richesses sont étalées sans péril, à la portée de toutes les mains, parfois même sans l'abri d'un vitrage, a plus de moralité que celle où le marchand n'était rassuré qu'en se tenant lui et sa marchandise derrière d'épais barreaux de fer, et où les portes des magasins ressemblaient à des ponts-levis de châteaux forts.

Au-dessus de toutes les boutiques se balancent de lourdes enseignes : deux longs bras de fer richement ouvragés, auxquels pendent des ours, des cerfs, toute la ménagerie héraldique, des croix d'or et des couronnes de fer qui, au moindre vent, surtout la nuit, s'agitent et grincent lugubrement.

Toute cette ferraille, qui pend assez près de la tête des passants, n'est pas sans danger pour une partie de la population. Ulm, comme nos Landes, a ses échassiers qui dansent et courent avec de longues béquilles sur lesquelles ils se hissent à un demi-mètre en l'air. C'est un jeu qui est venu de Tubingen, la ville universitaire où le sol, toujours effondré, en fait, paraît-il, une nécessité.

Sur la vieille enceinte des remparts court une longue rue formée de petites maisons basses comme des casemates, et qui, de l'autre côté, bordent un cours d'eau encaissé, que coupent de nombreuses et sombres arcades. Les bouchers, tripiers et tanneurs ont établi là leurs séchoirs et leurs oubliettes, dans des bâtiments vermoulus, qui, depuis trois cents ans, se mirent dans ces eaux fangeuses et sanglantes (voy. p. 209). Voilà du vrai moyen âge. Mais voyez l'esprit de contradiction : en face de ces guenilles de maisons qui eussent fait pâmer d'aise dix peintres hollandais, je me pris à regretter la lourde élégance de la rue de Rivoli et les égouts de l'édilité parisienne. Autant le ruisseau qui erre librement dans la campagne a de grâce avenante, autant il devient immonde entre les mains industrieuses des cités.

Au milieu de ces vieilleries, j'eus une apparition qui semblait appartenir aussi à un autre monde : quelque chose de long, de sec, de roide et de noir, un grand corps tout habillé de cuir, le chef couvert d'un immense chapeau, les pieds nus, quoiqu'il eût des souspieds, et serré au cou, aux poignets, aux jambes, serré partout, mais matelassé de cuir aux genoux et ailleurs; à la main un paquet de cordes, de l'autre tenant une échelle. C'était un vieillard, et jamais l'âge ne le blanchira. J'avais, en effet, reconnu le vieux ramoneur, qui règne, dans ce costume, de Strasbourg à Vienne. Ma foi, vivent nos petits Savoyards aux grosses joues de pommes d'api et à la gaie chansonnette!

Ulm a une des plus belles églises d'Allemagne : sa cathédrale. Elle est de ce style qui sacrifie tout à la hardiesse. De loin, c'est imposant. L'intérieur, par exemple, aperçu au travers du porche, offre un aspect saisissant. Mais l'architecte peut, encore moins que le poëte, admettre l'art pour l'art. Ce tabernacle tant vanté, ces aiguilles qui pointent de toutes parts, ces tourelles crénelées qui, au milieu d'une église, font rêver de bastions, cette multitude infinie de piliers minces et bas supportant de petits escaliers par lesquels personne ne passera jamais, tout ce travail très-fin, très-délié, n'offre pas un motif auquel l'esprit s'attache. Que l'artiste cache l'utile sous le beau, très-bien; mais ces efforts inutiles, ces fantaisies qui n'ont eu d'autre but que de tourmenter la pierre, sont à l'architecture ce que les variations d'un doigté habile sont à la musique, ce que l'acrostiche est à la poésie. Il y a toujours de la raison dans l'art véritable.

On ne manque jamais de s'arrêter devant les stalles du chœur, où un vieil artiste du quinzième siècle a retracé l'histoire des hommes et des femmes célèbres. Je n'y ai vu que des bustes engagés en demi-bosse dans un fond d'arabesques, avec des figures grandes comme nature, qui gardent le passage du premier au second rang. L'effet est étrange plutôt que beau.

L'hôtel de ville et la fontaine qui en décore la place méritent aussi une visite[1].

Je vous ai dit déjà que le Danube, à Ulm, est encore fort modeste. De Donaueschingen à Sigmaringen sa vallée est gracieuse, parce qu'il court dans les montagnes et qu'on trouve sur ses bords fraîches prairies et vieilles ruines, belles forêts et roches croulantes. Mais il arrive à Ulm au travers d'un marais et en sort pour parcourir jusqu'au confluent de l'Abens un bassin tourmenté et cependant sans caractère où rien n'appellerait les regards si le voyageur, même le plus pacifique, n'aimait à visiter les lieux signalés par les grandes actions de nos pères. Notre sang a coulé tout le long de ces rives : à Tuttlingen, au-dessus d'Ulm, où Rantzau fut battu par Mercy en 1643; à Lauingen, où Turenne frappa un des derniers coups de la guerre de Trente ans; à Höchstœdt, théâtre de deux victoires de Villars et de Moreau, mais aussi du grand désastre de 1704, qui nous chassa de l'Allemagne; à Wertingen, à Gunzbourg, où Napoléon préluda à l'investissement d'Ulm dans sa merveilleuse campagne de 1805; à Elchingen enfin, où le plus

1. L'hôtel de ville d'Ulm a été construit dans la seconde moitié du quatorzième siècle (vers 1370). Des fresques décoraient autrefois sa façade : on en voit encore quelques traces. La fontaine qui s'élève vis-à-vis, sur la place du Marché, et qu'on appelle *Fischkasten*, est, avec les stalles du chœur de la cathédrale, parmi les meilleures œuvres de Joerg Syrling ou Sturlem (1482).

populaire des maréchaux du premier Empire, Ney, trouva un titre de duc que le second de ses fils eût ennobli encore, si le choléra ne l'avait, en 1854, foudroyé à deux pas de l'ennemi. Au delà de Donauwerth, à Rain, Gustave-Adolphe s'ouvrit la Bavière et tua Tilly ; à Oberhausen tomba Latour d'Auvergne, le premier grenadier de France ; à Abensberg, Napoléon gagna, en 1809, une de ses victoires le moins connues et qui mériterait le plus de l'être.

Je pourrais suivre jusqu'à Vienne et plus loin encore cette traînée de sang et de gloire. Car si depuis plus de trois siècles les plaines du Pô ont fourni à l'Autriche et à la France les champs de bataille où elles s'égorgent le plus glorieusement du monde, celles du Danube leur ont rendu pendant deux cents ans le même service. Mais le bon Dieu, qui n'est pas du tout le Dieu des armées, doit se dire qu'il avait fait ces fleuves pour être le lien des nations et non pour qu'il tombât tant de victimes sur leurs bords que le sol de leurs rives fût formé de poussière humaine.

XIII

ENTRE WURTEMBERG ET BAVIÈRE.

Le Wurtemberg et la Lorraine. — Population. — Transformation de la propriété. — La plume et le bâton. — Les moutons wurtembergeois à Poissy. — Commerce.

Sur le pont d'Ulm, nous sommes à l'extrême limite du Wurtemberg. Mais avant de quitter ce bon pays, que la locomotive traverse insolemment en quatre heures, regardons-le encore un moment dans son ensemble.



Le jeu des échasses, à Ulm

De même que le duché de Bade, le long du Rhin, répond à notre Alsace, le Wurtemberg, derrière le Schwarzwald, répète la Lorraine, derrière les Vosges. Comme elle, c'est un terrain élevé et froid, infécond sur les plateaux, très-fertile au bord du Neckar, mais qui n'a que le Neckar, tandis que la Lorraine a la Moselle et la Meuse, c'est-à-dire deux riches vallées au lieu d'une.

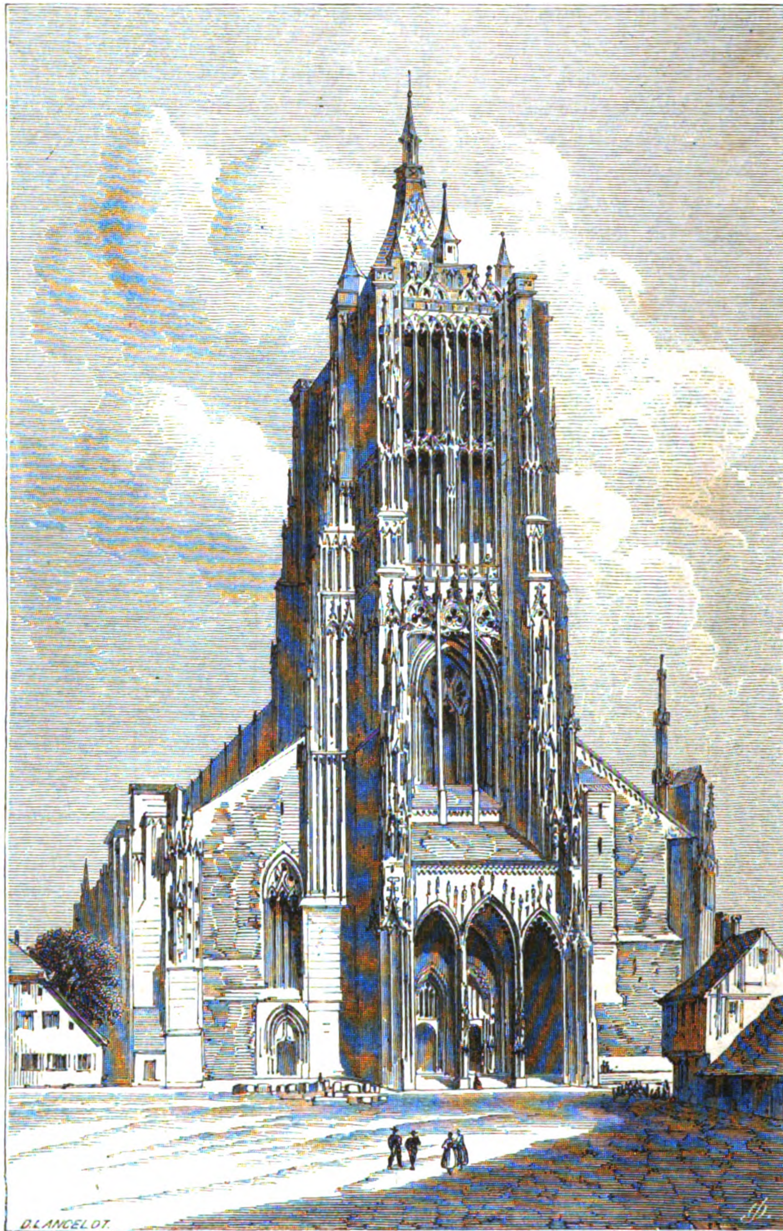
La population, qui était, en 1815, de un million trois cent quatre-vingt-quinze mille quatre cent soixante-deux âmes était montée, en 1846, à un million sept cent trente-six mille sept cent seize, les deux tiers de la population de Londres. L'accroissement était donc de trois cent trente et un mille deux cent cinquante-quatre têtes, ou de vingt-trois pour cent en trente ans. Mais ce mouvement se ralentit à partir de 1849, et le chiffre de 1855 présenta un déficit de soixante-quatre-mille individus. Le même phénomène a été constaté dans le pays de Bade et dans la plupart des pays de l'Allemagne du Sud. On voit que l'arrêt de la marche ascensionnelle de notre population, qui nous alarma tant en 1856, était un fait général et non point particulier à la France. Il venait de quelques mauvaises récoltes, mais surtout de la misère produite par les troubles politiques. Les révolutions n'ont pas seulement le tort de détruire le capital, elles l'empêchent encore de se renouveler rapidement, en diminuant le nombre des producteurs. Aussi les plus décidés conservateurs sont-ils ceux qui les préviennent, de la seule manière dont on puisse les empêcher d'éclater, en faisant à temps les réformes nécessaires.

C'est à quoi a travaillé le roi actuel de Wurtemberg, Guillaume Ier, le doyen, je crois, à cette heure, des têtes couronnées. Sans bruit ni violence, sans nuit du 4 août, qui était bien belle, mais qui amena celle du 6 octobre, il a détruit dans presque tout son royaume le régime féodal qui y durait encore, transformé la propriété, aboli le servage, les tenures à baux héréditaires, et réglé le rachat des servitudes et redevances à prix d'argent et par annuités. Dans l'ancien duché, cette révolution économique est entièrement finie. Les majorats, séniorats, fidéicommis, etc., ne subsistent plus, en dépit du progrès, que dans la haute Souabe, dont la réunion, au commencement de ce siècle, a fait du duché un royaume.

Le Wurtemberg n'est pas tout entier dans la vallée du Neckar. Il possède, plus au sud, la partie supérieure de la vallée du Danube, qu'une haute plaine (Oberschwaben) sépare de celle du Rhin. Cette plaine de sable et de tourbe est triste, froide, stérile, mal peuplée, comme l'étaient les magnifiques herbages de Saint-Gall, de Zurich et d'Argovie, avant qu'ils fussent possédés par des mains vaillantes et libres. Dans cette région, « les propriétés sont grandes. La plupart sont constituées en majorats, majorats de paysans, car les propriétaires travaillent à la tête de leurs domestiques. C'est ainsi la partie la plus pauvre du Wurtemberg, qui a les plus riches paysans. Les jours de marché, on les voit se rendre à la ville en grand costume, tricorne, gilet écarlate et culotte de peau, conduisant un magnifique attelage de quatre chevaux, qui font résonner les plaques d'argent de leurs harnais. Leurs vastes fermes à grands toits et à poutroisons peintes en rouge s'aperçoivent de loin

en loin sur les collines. Ils y vivent grassement, mais leurs champs sont maigres. Il y a bien, au milieu des bois et des tourbières, quelques huttes habitées par des bûcherons et les ouvriers qui extraient la tourbe. En général, la population est très-clair-semée; si le nord du Wurtemberg a trop d'habitants, le sud n'en a pas assez[1]. »

L'Alp de Souabe, de l'autre côté du Danube, est le domaine des moutons. Ils n'y boivent pas toujours, car l'eau des pluies filtre trop vite à travers ce calcaire léger; mais ils trouvent toujours de l'herbe fraîche pour engraisser et viennent jusqu'à Poissy faire concurrence à nos Berrichons et à nos Champenois. Le maréchal Bugeaud, qui avait pris pour devise *Ense et Aratro*, voyait, il y a vingt ans, la ruine de notre agriculture dans l'abaissement de nos tarifs, et s'écriait, avec sa verve à demi gasconne : «J'aimerais mieux voir les Cosaques au bord de la Seine que du bétail allemand sur nos marchés ! » Les Cosaques, Dieu merci ! ne sont pas revenus à Paris, quoique nous soyons allés chez eux, mais les moutons wurtembergeois y arrivent, ce qui n'a pas ruiné nos éleveurs, puisque les bouchers nous vendent les gigots plus cher.



La cathédrale d'Ulm (voy. p. 214).

J'ai parlé des deux autres régions du royaume, la vallée vineuse du Neckar et les forêts du Schwarzwald. Le Wurtemberg, n'ayant ni fer ni houille n'est point industriel; entouré en grande partie de montagnes, avec une seule route naturelle, celle de son fleuve, qui lui charrie ses bois jusqu'au Rhin pour la Hollande, il n'a point de commerce. Aussi la vie de ses habitants est-elle fort douce, sans luxe, mais aussi sans beaucoup de misère. Ils consomment le plus qu'ils peuvent de leurs produits, mangent ceux de leurs moutons qui ne payeraient pas les frais de route, boivent leur petit vin, et se chauffent de leur bois. L'étranger n'a que les restes: pas grand'chose, pour vingt-cinq millions de denrées, beaucoup moins que n'en exporte certain quartier de Paris.

XIV

EN BAVIÈRE; AUGSBOURG.

Les Amazones aïeules des Augsbourgeois — Traitement des fonctionnaires payé en truites. — Les bonnets bavarois et la confession d'Augsbourg. — La guerre à l'hôpital Saint-Jacques. — Le feu de la Saint-Jean et Perlach Michel. — La raison et l'architecture. — Le Falerne d'Horace. — Un club littéraire et l'éloquence des maillets. — Les premières pipes allemandes. — Deux voyageurs : l'un qui arrive à tout, l'autre qui n'arrive à rien.

Vous trouvez, mon cher ami, que je vais bien lentement. Que voulez-vous? C'est la première fois de ma vie que je fais l'école buissonnière, et comme un échappé de collége, je m'arrête à tout. Mais ne me grondez pas, j'irai vite d'Ulm à Munich; car d'ici là j'aurai beau regarder, je ne verrai rien, si ce n'est peut-être à Augsbourg.

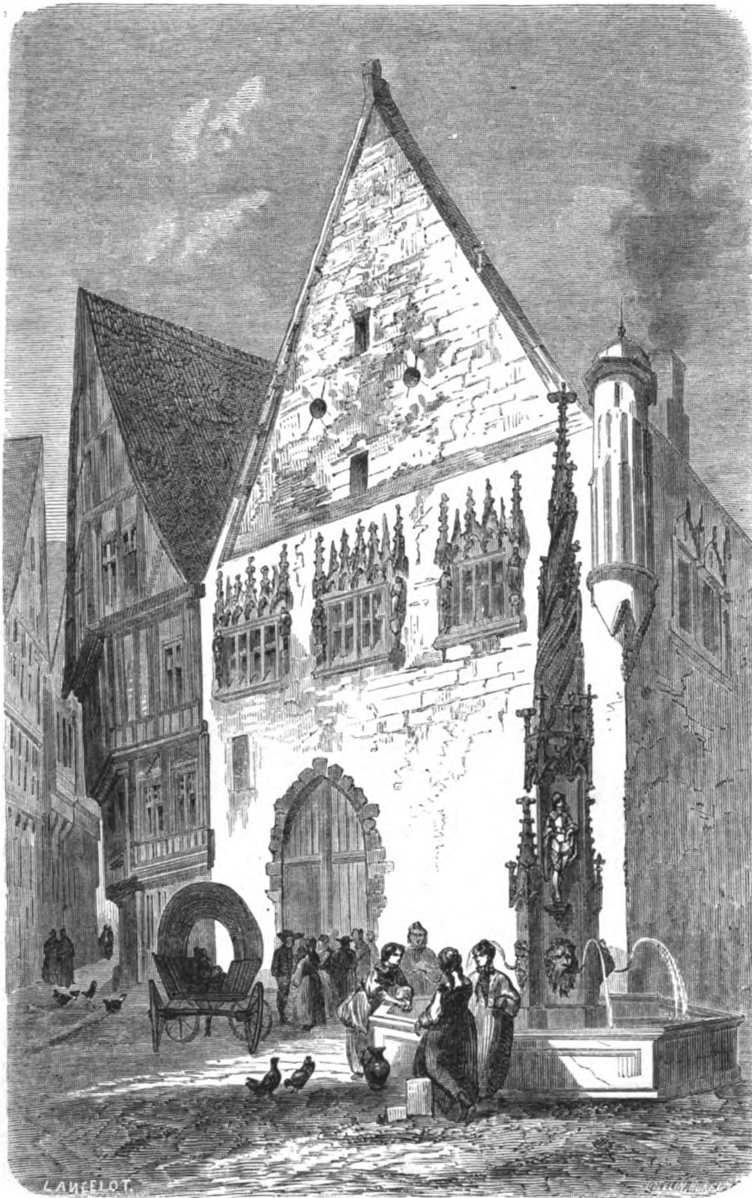
Je m'étais proposé en partant de Paris de ne plus quitter le Danube dès que je l'aurais touché, mais la pauvre figure que je le vis faire à Ulm et ce que j'y appris de son cours m'ont fait changer d'itinéraire. Jusqu'à

1. M. Eug. Risler, *Économie rurale de l'Allemagne*, dans la *Revue germanique*, tome XVI, page 7.

Weltenbourg, au delà de la forteresse bavaroise d'Ingolstadt, je n'aurais trouvé que des rives aplaties, laissant errer vaguement le regard sur une plaine monotone, ou qui relevées de quelques pieds au-dessus des eaux l'arrêtent soudain, sans le dédommagement de promontoires aux formes hardies qui s'avancent dans le fleuve, de ravines qui les creusent, de forêts qui en descendent et où la lumière et la vie circulent.

Je me décidai à lui faire infidélité pour Munich, sauf à revenir le prendre à Ratisbonne, ce qui me donnait l'avantage de traverser la Bavière, dans deux directions différentes, et d'apprendre peut-être pourquoi un duché s'est maintenu là durant des siècles et s'y est changé en royaume.

Le chemin de fer ouvert en 1854 conduit en moins de quatre heures d'Ulm à Munich, et Augsbourg est tout juste à moitié chemin; j'y montai. Quand le convoi nous eut amenés sur la rive droite du fleuve, nous eûmes une belle vue de la place où le soleil, déjà à son déclin, jetait sur les édifices, la ligne des défenses, la Wilhelmsburg et le Michelsberg, ces teintes chaudes qui, durant l'été, font des dernières heures du jour les plus belles à voir, comme elles sont les plus douces à vivre. Nous longeons le Danube qui, en bon voisin, a cédé au chemin de fer une partie de son lit. Comme il n'a jamais ici d'allures emportées, parce qu'il n'a pas encore reçu de rivière torrentueuse venue de hautes montagnes, on n'a pas craint, pour la voie ferrée, d'incartade de sa part : les déblais faits plus loin ont servi à remblayer sa rive et à discipliner son humeur doucement vagabonde.



L'hôtel de ville d'Ulm (voy. p. 214).

Jusqu'à Gunzbourg nous traversons une forêt dont les Bavarois vantent les charmes; laissons-les dire. A Offingen nous quittons les environs du fleuve et nous entrons dans une plaine tourbeuse et triste, par deux ou trois de ces abominables tranchées de vingt à trente mètres de profondeur qui n'ont d'attrait que pour les géologues. La nuit descend sur cette solitude et je ne me plains pas du voile qu'elle y jette. Gustave-Adolphe, entrant à Munich après avoir traversé ces landes froides et stériles, disait de la ville charmante bâtie dans ce froid désert : « C'est une selle d'or sur un cheval maigre. »

De nombreuses lumières qui pointent dans la brume et la nuit nous annoncent Augsbourg que les Romains ont fondé au confluent de la Wertach et du Lech, au centre de la grande place bavaroise qu'elle commande, comme Ratisbonne et Passau, qu'ils avaient bâties plus au nord, dominaient le Danube moyen. La place était bien choisie, assez loin des Barbares pour n'avoir pas trop à les craindre; assez près de l'Italie pour être en relations faciles avec elle, enfin, au milieu d'un dédale de ruisseaux et de rivières, ce qui en fit une forteresse inabordable pour l'ennemi, en même temps qu'un refuge assuré pour le travail. Aussi la ville prospéra : elle eut des évêques souverains, qui tinrent tête plus d'une fois aux ducs de Bavière, et une bourgeoisie industrieuse et riche qui compta des rois parmi ses débiteurs, et voulut compter les Amazones parmi ses aïeux; elle fut une cité puissante qui, à l'entrée des empereurs, mettait trois cents cloches en branle, faisait tonner l'artillerie de ses remparts et flotter

au vent les bannières rouge et or de sa grande corporation des tisserands. Ces beaux jours sont passés. Au moyen âge, certaines villes privilégiées par la nature ou par l'histoire étaient libres durant l'universelle servitude, et riches, au milieu de la misère générale. Aujourd'hui, on trouve dans le monde moins de priviléges, moins aussi d'asservissement. Quelques-uns sont descendus : c'est fâcheux; mais la masse a monté : ne nous plaignons pas.

Augsbourg, surtout la vieille ville, derrière ses remparts devenus des promenades et ses cent tours inoffensives, mais qui ne l'ont pas toujours été, a bien l'air d'une capitale découronnée ou d'une de ces villes prises par le mal héréditaire des aristocraties usées, le marasme : pas de mouvement, à peine quelques voitures et une population peu pressée, qui n'est pas la moitié de celle d'autrefois. On dirait de rentiers qui jouissent tranquillement des restes d'une vieille opulence, plutôt que des gens occupés à ramasser une fortune nouvelle. Cependant, en dehors des portes, dans les faubourgs, l'industrie se réveille, mais lentement, et le commerce est surtout celui de commission.



Les fossés d'Ulm (voy. p. 214).

Par l'abondance des eaux qui l'entourent, Augsbourg est une cité quasi-hollandaise : jusqu'en 1643, la bonne ville paya en poisson une partie de ses employés. Le Lech, qui la traverse, est, au-dessus et au-dessous, un torrent fougueux, mordant et rongeant ses rives, aux dépens du paysan qui en enrage, et se refusant à peu près partout à porter bateau ; mais, avec le citadin, il est docile et discipliné de la plus débonnaire façon. Pour lui, il se résigne à faire marcher des moulins et se prête en bon compagnon à aider ses vieux amis les tisserands.

Ces tisserands ont formé longtemps la première corporation de la ville et se vantaient de manier l'épée aussi bien que la navette. A l'anniversaire de la grande bataille du Lech qui, il y a 900 ans, délivra l'Allemagne des Hongrois, ils faisaient, pour célébrer leurs vieux exploits, une magnifique cavalcade avec de grandes épées, d'orgueilleuses bannières et les plus fières devises. Ce qui n'empêcha pas le margrave de Bade, un rude soldat qui, en 1703, avait pris ses quartiers d'hiver à Augsbourg, d'écrire à l'empereur : « La maladie des citoyens est d'être peureux. » Pauvres bourgeois, quel mépris ont toujours eu pour vous ces batailleurs, si heureux cependant de mettre la main dans votre bourse que la guerre vide et que le travail remplit !

Augsbourg étant à la fois ville impériale et évêché souverain, avait deux maîtres qui ne s'entendaient pas toujours : l'évêque et le bourgmestre. Le quartier de l'évêché formait comme une ville à part : rues étroites, mais nettes et propres, silencieuses et discrètes, bordées de petites maisons avec de grands jardins que de hauts murs mettaient à l'abri des curieux. Le chapitre métropolitain interdisait jalousement à tout bourgeois ou fils de bourgeois de s'y établir.

La réforme, cependant, y entra, et Augsbourg eut pour les uns l'honneur, pour les autres la honte, de donner son nom au symbole de foi que les protestants d'Allemagne gardent encore. Il s'y conserva des catholiques, ils sont même en majorité, et les deux partis y furent longtemps, l'un contre l'autre, à couteaux tirés :

non pas qu'il éclatât dans la ville de ces belles horreurs que la passion religieuse inspire, mais une sourde guerre de tous les jours et sur tous les points, à coups d'épingles et à coups de langue, que les femmes entretenaient par leur costume, les hommes par leurs disputes, et les gamins par leurs cris. Chaque confession avait son bonnet, ses cafés, ses brasseries, ses fournisseurs et son cimetière, puisqu'il faut toujours finir par là. Un protestant serait mort plutôt que d'appeler un médecin papiste, et une catholique n'aurait point voulu accoucher, si elle n'avait eu, pour recevoir l'enfant, qu'une sage-femme luthérienne.

On était pourtant parvenu à réunir les pauvres diables dans un même hospice, celui de Saint-Jacques, et ils se laissaient guérir sans trop s'inquiéter si l'emplâtre était protestant ou les sangsues catholiques. Mais la salle commune était éclairée par des bougies, et les restes appartenaient de droit aux habitants de l'hôpital, qui achevaient de les user dans leurs chambres. Quand il fallut faire ce partage, toutes les animosités se réveillèrent. La confession d'Augsbourg prétendit à la plus grosse part; les « bonnets bavarois » la revendiquèrent. La guerre était dans la maison. Pour y ramener la paix, il fallut une révolution; le 4 octobre 1816, l'administrateur décréta : « A l'avenir on ne brûlera plus que de l'huile. » Quelque temps auparavant, ajoute l'historien humoristique de cette guerre, même chose était arrivée à la ville entière. La bourgeoisie avait subi le sort des gens de l'hospice Saint-Jacques. A ceux-ci on prenait leurs bouts de bougie, à celle-là on avait pris ses vieilles libertés impériales « pour leur donner à tous, en échange, un éclairage, royal et bavarois, à l'huile fumeuse[1]. »



Une salle d'attente, à Augsbourg (voy. p. 223).

Les deux religions se partagent inégalement la ville, qui compte 25 000 catholiques contre 14 000 protestants. Mais par un phénomène que bien des choses expliquent, qui se voyait en France au temps de Louis XIV et qui se voit encore dans la pauvre Irlande par opposition à l'exubérante Angleterre, les grandes fortunes d'Augsbourg sont dans des mains hérétiques. La minorité protestante est plus riche que la majorité catholique, elle a même plus d'influence au conseil communal et dans l'administration de la cité.

Il ne reste rien à Augsbourg du moyen âge; c'est à Nuremberg qu'il faut aller chercher le gothique allemand. Une seule habitation féodale subsiste, la maison Imhof; mais, hélas! le commerce a percé les gros murs du rez-de-chaussée pour y placer des vitrines; et les grandes salles du premier étage, où résonnaient les éperons des chevaliers, ne sont plus que des chambres bourgeoises. Le château fort est une maison à louer.

Qu'est aussi devenu le feu de la Saint-Jean, ce bûcher, haut de 95 pieds, autour duquel l'empereur Maximilien, le joyeux « bourgmestre d'Augsbourg, » dansa avec la belle Suzanne Neidhart, et dont Charles-Quint profita, en 1530, pour faire l'économie d'un bûcher particulier à l'usage d'un artisan qu'il y fit brûler? Et Michel du Perlach, la joie des enfants, grands et petits, d'Augsbourg? Pour lui, il vit encore; mais combien déchu! Chaque année, à la Saint-Michel, il sort de sa tour, vieilli et tremblotant sur ses jambes de bois; autant de fois l'horloge sonne d'heures, autant de fois, d'une main mal assurée, il plonge faiblement sa lance dans le corps du diable. Comme il était leste, jadis, et vif, et triomphant! Un puissant mécanisme poussait d'une manière invisible l'archange radieux. Aujourd'hui l'on voit la main mercenaire qui tient et fait marcher le pauvre Perlach Michel. Les temps sont bien durs aux vieilles idées et aux vieilles fêtes populaires.

« Si nous n'avons plus rien du moyen âge, disent les Augsbourgeois, nous avons beaucoup de la Renaissance, et notre grand architecte Élias Holl a dérobé à Venise l'art italien. Sir Robert Peel, d'ailleurs, nous a proclamés la plus belle ville de l'Allemagne. » Ce jugement, messieurs, prouve une fois de plus que sir Robert était.... un grand financier. Quant à votre Élias Holl, aller à Venise au commencement du dix-huitième siècle, c'était un peu tard. La rue Maximilienne est en effet bordée de maisons plutôt curieuses que belles qui, par leur double caractère, montrent bien les deux influences qui se sont rencontrées ici: elles sont du nord par leur immense pignon en façade, et du midi par leurs corniches ita-

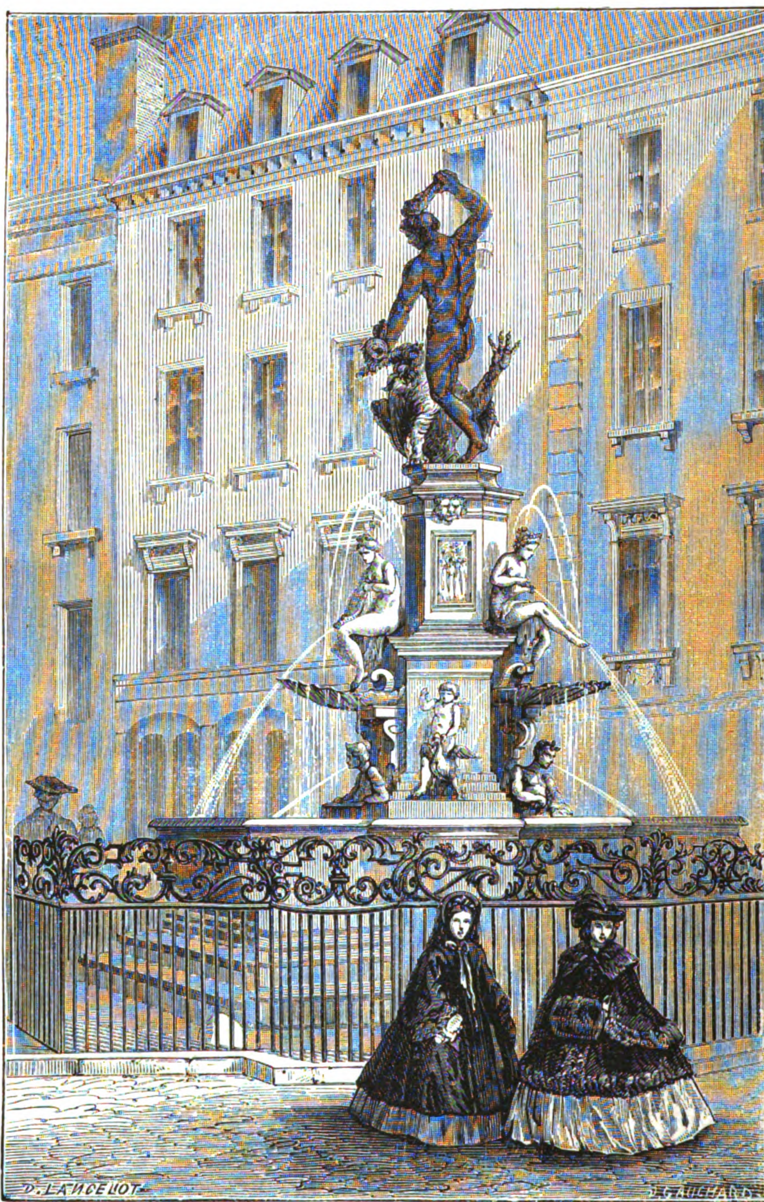
1. G. Riehl, *Cultur historisch Skizzen.*

liennes, quelquefois même par des colonnes et des frontons. Ce qui est plus italien encore, c'est l'amour des fresques. Il date de loin, et les plus vieilles sont les meilleures. Une d'elles à demi effacée semble fort belle. On en fait d'autres : près de l'hôtel des Trois-Maures, on se hâte de badigeonner une façade immense avec toute l'histoire des Fuggers, ces banquiers passés princes; mais elles ont du maniéré, de la lourdeur et un coloris criard que toutes les brumes de la Bavière ne rendront jamais harmonieux.

A l'arsenal, un beau groupe en bronze; dans quelques églises, des grilles en fer curieusement ouvragées et où le marteau a rivalisé de souplesse avec le pinceau du plus délié dessinateur d'arabesques; de jolies fontaines : surtout celle d'Hercule terrassant l'hydre de Lerme; enfin à l'hôtel de ville, des poêles, en terre cuite, superbes de goût, de caprice et d'exécution : voilà les vrais monuments de l'art à Augsbourg.

Le Rathhaus (hôtel de ville) est très-vanté; c'est peut-être bien à cause d'une salle intérieure, réellement immense, qui est dorée comme un livre de jour de l'an et qu'on appelle la salle d'or (*der goldene Saal*); ce n'est assurément pas pour sa large façade à six ou sept étages, percée de grandes fenêtres à pilastres et surmontée d'un fronton que couronne une pomme de pin en bronze, mais triste, sans saillie et sans style; encore moins est-ce pour ses dômes écrasés et le beffroi qui l'avoisine, le *Perlach Thurm*, également coiffé d'une énorme coloquinte.

J'ai enfin le secret de ces clochers qui m'ont tant intrigué jusqu'ici. Élias Holl et tous les architectes qui ont semé la Souabe, la Bavière et l'Autriche, de ces formes orientales sans les comprendre, ont apporté de Venise toutes les variétés de la coupole byzantine, pointue ou évasée, entière ou coupée soit par tranches, soit par moitié, superposée en double et triple rang, ou finissant en un col long et mince qui porte la girouette ou le paratonnerre. Notre vieux clocher carré, trapu, à pignon élancé pyramide bien mieux et se termine par des plans très-inclinés, comme il convient sous un climat de pluie et de neige; de même que la coupole convient sous le soleil torride de l'Orient pour protéger contre lui de larges espaces et assurer de la fraîcheur et de l'ombre à l'intérieur des édifices. Que chez nous même, au-dessus du sanctuaire, la voûte s'élance plus haute pour donner plus d'espace à la prière, qu'elle s'arrondisse en coupole et domine avec grâce et fierté le reste de l'édifice, comme à Saint-Pierre de Rome, aux Invalides de Paris et à Saint-Paul de Londres, rien de mieux. Mais quand elle devient ce quelque chose sans nom qui écrase aux Tuileries de ses pans quadrangulaires le chef-d'œuvre léger et charmant de Philibert Delorme, ou lorsqu'elle surmonte, comme en Allemagne, tant de clochers qui ressemblent à un bilboquet terminé par sa grosse boule, le mince et le léger portant l'épais et le lourd, voilà qui me paraît un contre-sens pour les yeux et pour l'esprit.



Une fontaine, à Augsbourg.

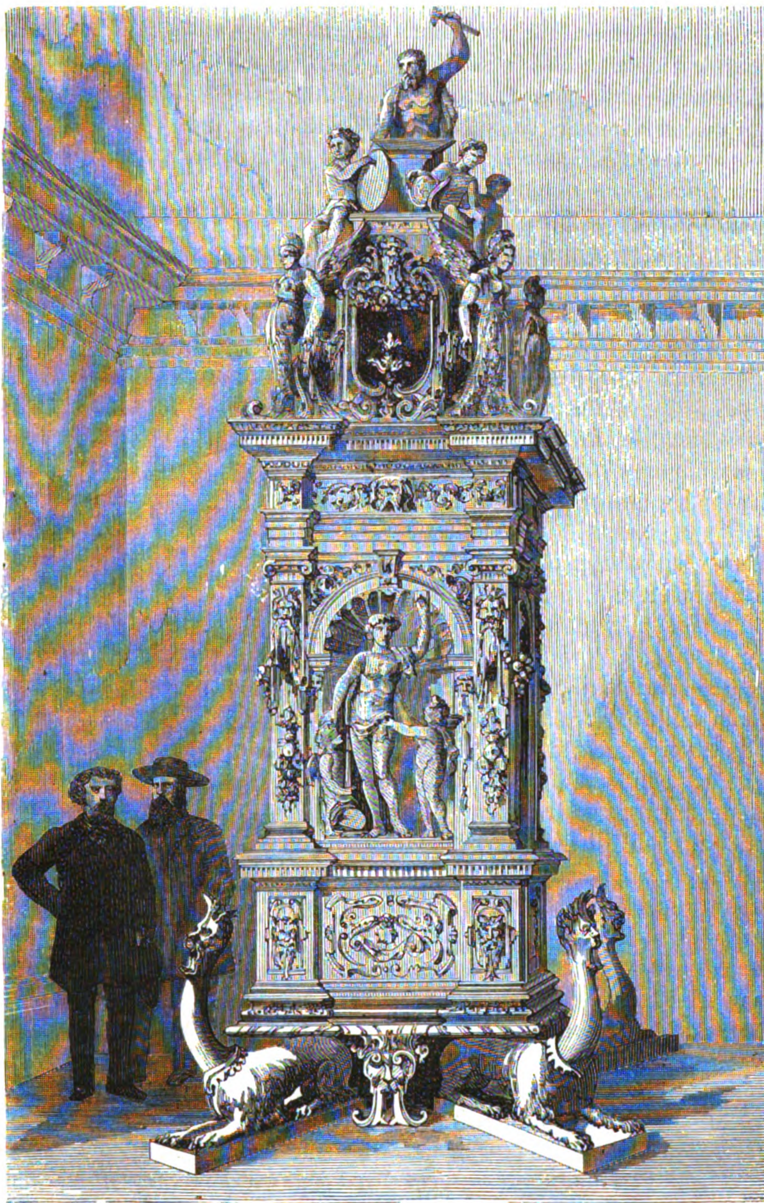
Ajoutez que ces dômes de mosquée sont habituellement en cuivre brun, en tôle ou en fer-blanc, ce qui fait sur les toits toute une chaudronnerie reluisant au soleil.

Je ne puis pas quitter Augsbourg sans vous dire que de son grand commerce d'autrefois elle a gardé une cui-

sine cosmopolite. Le fond d'un bon dîner, c'est une dinde de Vérone, et au dessert arrivent les pommes du Tyrol, les raisins du Milanais, les vins de France, d'Italie, d'Espagne et de Grèce. Comme il faut en voyage regarder à tout, j'ai lu à l'hôtel des Trois-Maures sur la carte du dîner une liste de vins provenant de cent quatre-vingt-douze crus différents, depuis l'Affenthaler, vin badois à 48 kreutzer la bouteille, jusqu'au Schlos-Johannisberg à 9 florins 30 kr.

Le Falerne, la gloire de l'ancienne Italie, est au dernier rang: Augsbourg le donne pour 2 florins 24 kr. O mon très-cher Horace! chantre inspiré du Cécube et du Falerne récolté sous le consulat de Métellus, que dirais-tu de ces Germains qui mettent si bas ce que tu plaçais si haut et toujours si près de ta main?

Un de mes amis M. X. assista tout dernièrement à une scène curieuse de mœurs allemandes que je placerai à Augsbourg pour ne la point mettre dans la ville même où elle s'est réellement passée. On comprendra aisément mes raisons. Mon correspondant, fort bien accueilli par des hommes aimables et quelques-uns distingués, n'a pu s'empêcher de sourire à des habitudes qui ne sont pas les nôtres, mais ne voudrait pas répondre à l'hospitalité qu'il a reçue par l'indiscrétion des noms propres.


Un poêle, à Augsbourg.

Voici donc ce que M. X. m'écrivait le soir même. Je retranche au lieu d'ajouter à son récit.

« Il y avait dans la ville où il se trouvait, comme en toute bonne cité allemande, deux ou trois cercles ou clubs de confrérie ou de corporation. On me présenta au plus distingué, celui des écrivains, des artistes et des comédiens, qui s'appelle le club des Mineurs de l'intelligence, ou quelque chose d'approchant, et se réunit deux fois par semaine. On y fume, on y mange et on y boit tout d'abord, trois exercices presque inséparables, en Allemagne, de tout autre; après quoi les statuts obligent chaque membre de servir à la réunion un plat de sa spécialité.

« La salle est grande et décorée avec plus de luxe que de goût. La bannière nationale du pays y flotte en une foule d'exemplaires au-dessous du grand drapeau de l'Union allemande. Des moos ciselés, des chopes votives, des pipes d'honneur, des haches d'armes, des équerres et des compas, décorent une face de la salle. Les statuettes en plâtre de Goethe, de Schiller, des Hohenstauffen et de quelques autres sabreurs, qui n'étaient pourtant pas des chercheurs d'idées, meublent les encoignures et les entre-fenêtres, portées sur des consoles à feuilles de chardon ou à cœur de chou.

« En face, une grande grotte en plâtre figurant des rochers, des broussailles ornées de crapauds, de lézards, de serpents et de chouettes, abrite un nain difforme, à cheveux vert bouteille, horrible et ricanant. C'est, me dit mon voisin, le Génie, le Caprice, qui doit donner aux membres l'*inspiration*.

« Au fond, un théâtre et un piano.

« Quelques membres parlent français et tous m'accueillent courtoisement.

« Quand pas mal de pipes sont fumées, bon nombre de chopes bues, quantité de plats de choucroute et de saucisses dévorés, un servant fait le tour de la table en distribuant à chaque convive un maillet blanc gentiment façonné et au président un élégant marteau d'acier; j'en

reçois un quoique je ne sois que membre adjoint et pour peu de temps; mais je cherche en vain l'idée correspondante à ces maillets.

« Leur utilité m'est révélée par trois coups secs du marteau magistral, suivis d'un roulement terrible des maillets, qui fait bondir toutes les chopes et moi avec elles. C'est le président qui dit: « La séance est ouverte, » et les membres qui répondent: « Nous écoutons! »

« On me présente officiellement, et un roulement trois fois répété m'apprend que le cercle est honoré de ma présence. Ne sachant parler l'allemand, ni le maillet, je prie mon introducteur de remercier pour moi, ce qu'il fait en moins de mots que de coups frappés, auxquels les autres répondent, et, à ma grande satisfaction, l'on passe par-dessus l'incident pour arriver aux communications qui intéressent l'art national. Malheureusement, si j'entends beaucoup de mots, je ne comprends rien des belles choses qui se disent.

« Quand l'orateur eut fini, il y eut un moment de repos où l'on ralluma les pipes et un peu la conversation; on m'adressa amicalement le grand reproche que les Allemands ont sans cesse à la bouche contre nous, de manquer de sérieux. En ce moment-là, ils avaient ma foi bien raison, car avec leur pipe dans une main et leur maillet dans l'autre, ils étaient fort graves; tandis que moi, le très-indigne représentant de la France en cette circonstance, j'avoue que je l'étais fort peu.

« Cependant la séance littéraire a repris, et un comédien lit d'une voix pleine et harmonieuse un vieux lied qui chante le vieux Rhin aux flots verts, la vieille simplicité allemande, son vieux courage et sa vieille bonne foi! ..

« Ce morceau soulève un vrai tonnerre d'applaudissements, vu l'instrument qui y servait, et j'y joins modestement les miens. Mais l'enthousiasme de l'assemblée est porté au comble par le morceau suivant, qui m'est expliqué plus tard. Dans un chant de colère aussi farouche et fantasque d'allure que le génie de l'inspiration qui louchait derrière nous, le poëte maudit le pont du Rhin qu'on venait d'inaugurer à Kehl. Il voit déjà les Français s'en approcher sournoisement pour le franchir, tandis que la bonne Allemagne sans défiance est à ses chopes et à ses amours. Mais le poëte veille pour elle: les flots du fleuve, soulevés par ses incantations patriotiques, emportent les envahisseurs; leurs cadavres, vils et pourrissants, roulent de tourbillon en tourbillon pendant des siècles, et le Rhin, complice de la malédiction du poëte, les retient pour l'éternité dans sa vase fangeuse.

« Le morceau était singulièrement choisi pour la réception d'un confrère français. Aussi, en fin de compte, j'en suis presque à me repentir d'avoir payé, par tant de réserve, cette hospitalité un peu trop germanique. »

J'ai souvent parlé de l'amour effréné des Allemands pour le tabac.

Les Français et les Anglais consomment par an et par tête une livre de ce narcotique; c'est environ pour nous seuls vingt millions de kilogrammes; les Turcs, que je croyais les plus grands fumeurs du monde, restent à deux livres et demie. Les Allemands vont à trois, mais comme les Hollandais sont à quatre, ils travaillent à les rattraper et en viendront à bout, sans faire attention que les Bataves, vivant à peu près dans l'eau, ont peut-être une raison hygiénique de chasser l'humidité qui les pénètre par du feu dans la bouche et dans l'estomac: la pipe et le genièvre. Il est vrai que les Allemands se mettent autant qu'ils peuvent dans des conditions d'humidité analogues par l'énorme quantité de bière qu'ils absorbent. Ils boivent pour fumer et fument pour boire. Avec ce régime-là, l'Allemagne est devenue, ou sera bientôt, le pays qui produit le plus de fumée.

Ce goût fait pourtant sortir déjà du pays pas mal d'argent. Le Zollverein est obligé d'acheter au dehors les trois huitièmes de sa consommation.

Le philosophe s'attriste à mesurer la masse immense de travail qui, chaque année, est dépensé d'un pôle à l'autre pour la satisfaction d'un besoin tout factice. Mais que sa vue réjouit le cœur du financier! Elle fournit d'inépuisables ressources pour les budgets aux abois, et répand l'aisance parmi ceux qui la cultivent. Le petit pays de Bade à lui seul produit cent vingt mille quintaux de tabac par an, ce qui, à raison de trente francs, en moyenne, lui rapporte trois millions six cent mille francs.

Cependant que de bonnes choses ont un mauvais côté! Le tabac exige les meilleures terres, ce qui restreint d'autant le domaine des céréales et des plantes fourragères; il utilise les bras des enfants qui seraient tout aussi bien à l'école qu'au séchoir; enfin les profits qu'on trouve à cette culture poussent à la division extrême des propriétés. En vain le gouvernement du grand-duc a édicté la loi du 5 mai 1856, pour la réunion de parcelles, on peut voir une commune badoise où sept hectares sont divisés en mille morceaux, appartenant à soixante-cinq propriétaires. Quand la propriété est ainsi réduite à quelques mottes de terre et qu'il ne se trouve pas dans le pays, comme c'est le cas pour Bade, d'industrie manufacturière qui occupe les bras trop nombreux et inutiles dans les champs, il n'y a plus qu'une ressource, c'est d'aller chercher du travail et du pain sous d'autres cieux.

La tabac et la vigne sont pour beaucoup dans ce phénomène affligeant. Ce sont des cultures pour lesquelles la main-d'œuvre est très-multipliée; mais comme cette main-d'œuvre peut être faite par les femmes, même par les enfants, les frais restent dans la famille et le produit net est considérable. Aussi tout paysan badois veut avoir un lopin de terre; ils en achètent à tout prix et se les disputent avec plus d'acharnement que notre Jacques Bonhomme. Le juif, d'ailleurs, n'est-il pas là pour trouver l'argent nécessaire moyennant un bon billet et de gros intérêts? Mais que survienne une année mauvaise; que le tabac ou la vigne manque, et celle-ci manque souvent, une année sur deux[1], et la famille n'a plus de quoi payer ses outils, ses vêtements, son pain. Il faut

1. Schubler a compté qu'il n'y avait eu dans le Wurtemberg, de 1731 à 1830, que trente-deux bonnes récoltes, vingt et une médiocres, quarante-sept mauvaises.

vendre alors et partir. De 1850 à 1855, soixante-deux mille Badois ont émigré, emportant avec eux ving-deux millions, c'est-à-dire que chacun n'avait en partant que trois cent cinquante francs pour faire deux mille lieues et un établissement nouveau. Encore l'État et les communes ont ils dépensé quatre millions pour le transport des plus pauvres.

Triste spectacle que celui de tant d'enfants du sol qui ne peuvent trouver place à la table de la mère-patrie et dont grand nombre tombent de misère le long du douloureux chemin qui mène à l'étranger! Bénie soit notre chère France de ne pas connaître encore cette dure nécessité, dussent nos colonies en aller moins vite!

Augsbourg ne m'avait pas été très-hospitalier; le guignon me suivit jusqu'à l'embarcadère. J'y arrivais très-fatigué de mes courses et fort désireux de partir. Il s'en fallait de deux heures que le convoi pour Munich ne fût prêt! J'avais pris un train pour l'autre. J'avais donc deux heures à tuer. Un embarcadère est quelquefois un musée de curiosités, à condition qu'il soit plein, et celui d'Augsbourg était vide. Je n'y trouvai qu'un garçon de salle à tricorne, mais si long, si long, que la canne de tambour-major, sur laquelle il s'appuyait le menton, dépassait, de la tête au moins, de grandes Anglaises coiffées de leur affreux chapeau à cloche.

Heureusement j'avais emporté les mémoires d'un homme qui a couru dans tous les sens le midi de l'Allemagne, et qui y ramassa un jour ce que je n'y trouverai jamais, un bâton de maréchal de France. Il n'y a pas un village du pays de Bade, de la Forêt-Noire et de la Bavière, où Villars n'ait passé. Ne craignez pas que je vous fasse l'histoire de toutes ses campagnes. C'est un de ses voyages que je veux vous conter, en attendant que le convoi me fasse reprendre le mien.

En 1688, Villars était embassadeur à Munich et le comte de Lusignan à Vienne. Louvois, pressé de distraire Louis XIV, avait commencé si vite la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, que nos soldats faisaient rage dans l'Empire et déjà rongeaient jusqu'aux os cette bonne Allemagne, avant que nos ministres eussent encore songé à quitter leurs postes. Quand ils apprirent que la Franconie était en feu, que nos coureurs arrivaient jusqu'en Bavière et que du Rhin au Lech, il n'y avait qu'un cri de fureur contre les Français, les deux ambassadeurs pensèrent qu'il était grand temps de partir. Ils prirent des passeports et, par surcroît de précaution, le comte de Lusignan se fit donner, pour l'accompagner jusqu'à la frontière, un garde impérial; le marquis de Villars, un trompette de l'électeur. Tous les Français établis à Vienne et à Munich se mirent de leur suite qui, de la sorte, monta bien à trois cents personnes.

Le comte était un personnage fort noble et fort grave, très-entiché de son titre et de son importance, qui n'eût point fait un pas plus vite que l'autre, quand dix mille pandours eussent été à ses trousses. Il entendait marcher lentement et à découvert, comme il convena tau représentant de Sa Majesté Très-Chrétienne

Le marquis, très-brave, eût bien, si le roi se fût trouvé là pour le voir, chargé à lui seul tous les pandours du monde; mais il n'estimait, en fait de témérité, que celles qui rapportent; et pour sortir au plus vite du guêpier où il se trouvait, il eût bien volontiers mis son titre dans sa poche, ses habits sur les épaules d'un valet, et sa personne, en n'importe quel équipage, sur le dos d'un bon cheval qui l'eût conduit tout d'une traite au bord du Rhin.

Villars opinait donc pour qu'on passât à la sourdine et vite, par les villages, où ils seraient toujours les plus forts, non par les villes, où ils pourraient être enfermés. Lusignan ne voulut rien entendre et se retira comme un Romain.

Cette bonne contenance réussit d'abord, et tout alla bien jusqu'à Brégenz, petite ville située sur le Rhin; de l'autre côté se trouve la Suisse. Villars pressait de passer le fleuve pour se mettre en sûreté, les Suisses étant nos alliés. Lusignan s'y refusa, et, comme un de ces preux dont il portait le nom, voulut rester tout ce jour encore sur la rive allemande.

Villars céda; mais inquiet, il allait et venait, ayant l'œil et l'oreille à tout. Bientôt, il entendit des clameurs confuses, des bruits de tambours. C'étaient sept ou huit cents paysans armés qui entraient dans la ville. Jusque-là le commandant du château n'avait dit mot. Les paysans arrivés, il parla, même très-haut, demanda les passe-ports et, n'y trouvant rien à reprendre, chercha une vraie querelle d'Allemand. Il déclara aux deux ministres qu'il voulait examiner un à un tous ceux qui les suivaient. Comme on préparait les chevaux pour partir, il les fit rentrer à l'écurie; et ses soldats devenus familiers, insolents, mettaient la main partout. « Voilà le moment critique pour la dignité des ambassadeurs, » dit Villars à Lusignan. Celui-ci, imperturbable et digne, ne bougeait ni ne parlait, prêt à tout, plutôt que de manquer à son caractère.

Ce n'était pas, on l'a vu, le compte de Villars. Il laissa Lusignan s'envelopper de sa dignité et s'asseoir sur sa chaise curule, en attendant ce qu'il plairait aux dieux d'ordonner: lui, il fouilla dans sa bourse, acheta les domestiques du commandant, son secrétaire et probablement le commandant lui-même, moyennant quoi il obtint un laisser-passer dont il usa sur l'heure. L'intraitable Lusignan, décidément arrêté, alla méditer pendant huit mois, au fond d'un château fort du Tyrol, sur l'inconvénient de fourvoyer un homme qui n'est qu'honnête dans la politique, je veux dire dans la politique de ce temps-là.

Pour le moment Villars n'était pas au bout des fâcheuses aventures. A peine hors des murs de Brégenz, il avait couru sans s'arrêter jusqu'à Saint-Gall, comptant bien s'y reposer des mauvaises nuits qu'il avait passées depuis Munich. A l'hôtel, il demanda tout d'abord un lit et allait s'y mettre, quand on lui annonce les magistrats de la ville. Il faut descendre et les écouter: la harangue fut longue.

Cependant tout a une fin, même un discours de bourgmestre allemand. Le compliment terminé, il allait regagner son lit, quand il les voit s'asseoir, et les voilà

qui l'interrogent sur l'empereur et sur le Turc, sur la France et l'Allemagne. Les braves gens ne voulaient pas perdre une si belle occasion de se mettre au courant des choses du monde. En même temps on apporte de toutes parts ce que la ville a de plus précieux en vins, viandes, provisions de toute sorte, et Villars voit avec effroi un magnifique repas qui se prépare : perdrix et faisans, chapons de Milan et confitures de Fênes, vins de France, fruits d'Italie, tout s'y trouvait; ces messieurs étaient en train de ne rien épargner.

En vain Villars invoque ses fatigues et supplie qu'on le dispense d'assister à ce festin formidable. Pour ne pas troubler l'alliance entre les deux États, l'ambassadeur croit de ses fonctions de s'exécuter. A minuit on se met à table. On boit, on mange, comme des Suisses savent le faire. Le peuple entre dans la salle. Les magistrats distribuent à leurs parents, à leurs amis, ce qu'ils avaient laissé sur les plats. Enfin à trois heures du matin ils se retirent. Villars se couche. Au réveil, il trouve l'hôtelier une note ruineuse à la main. Il lui fallut payer la fête que les magistrats san-gallois s'étaient donnée à eux et à leurs amis.

Il se sauve, en envoyant à tous les diables l'hospitalité helvétique, et, de peur d'une récidive, traverse la Suisse aussi vite qu'il eût voulu traverser l'Allemagne. Il arrive à Bâle à la nuit tombante; mais le Suisse est défiant: les portes sont déjà fermées; c'était le 6 janvier, et il faisait un temps horrible. Les gens de l'ambassadeur



Un marché, à Augsbourg.

crient, jurent et tempêtent. Les Suisses ne jurent pas moins, mais n'en ouvrent pas davantage.

Villars veut intervenir; il s'approche et tout d'un coup se trouve en l'air, puis au fond d'un fossé. Il resta là une demi-heure évanoui. On le croyait mort, et lui pensait l'être. Deux de ses hommes descendirent avec une corde, les autres le hissèrent en haut. Mais on avait fait un nœud coulant : il étouffait. On le tira de là pourtant; on le coucha dans une guérite, et pour le faire revenir, on l'abreuva d'eau-de-vie, seule chose qui se trouva sous la main. Au matin, les damnées portes s'étant ouvertes, on le porta sur deux planches dans un cabaret appelé *le Sauvage*. Les chirurgiens accoururent : il était bien temps.

Ils le trouvèrent meurtri des pieds à la tête, mais sans une fracture. Il descendit le Rhin, étendu au fond d'un bateau, jusqu'à Strasbourg, et là, malgré la fièvre, prit la poste pour Paris. Le roi daigna plaisanter avec lui de sa chute dans les fossés de Bâle et, comme Villars l'avait espéré, lui donna le moyen d'aller en Flandre se faire casser la tête à son service ou y gagner quelque beau commandement.

Lusignan, dit Saint-Simon, fut toujours le même. Il mourut fort pauvre, sans être jamais arrivé à rien. Villars, lui, arriva à tout. On aurait pu le prévoir, d'après leur manière de voyager.

V. Duruy.

(*La suite à une autre livraison.*)



Campement d'une caravane de pèlerins grecs en Palestine.

CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE SAINTE A JÉRUSALEM[1].

NOTES D'UN VOYAGEUR

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

I

LE VOYAGE.

Comment je suis obligé de partir pour Jérusalem.

Voici, monsieur, les notes de voyage que vous m'avez demandées. Faites-en tel usage qu'il vous conviendra. Je crains, à vous dire toute ma pensée, qu'elles ne soient pas de nature à plaire à tout le monde. Regardez-y de près, monsieur. Je ne suis ni savant, ni écrivain, et n'ai point le secret de ceux qui savent donner de l'intérêt au récit des choses même les plus simples. Ce n'est pas une curiosité profane qui m'a conduit à Jérusalem, mais, je dois aussi l'avouer avec sincérité, ce n'est pas davantage un acte spontané de ma conscience. J'ai entrepris ce grand pèlerinage aux lieux saints dans des circonstances très-tristes, malgré moi, et j'en suis revenu, que dirai-je ? à demi édifié, à demi scandalisé. Ne me condamnez pas à l'avance. Vous verrez pourquoi.

A la fin du mois de décembre de l'année 185.., au fond d'une retraite de campagne où je vis presque en toute saison, je reçus une lettre qui me jeta dans une surprise et une consternation profondes. Ma belle-sœur, que je croyais paisiblement établie depuis deux mois dans une petite villa de Sorrente, près de Naples, venait de mourir subitement en arrivant à Jérusalem : sa fille, ma nièce, seule, sans appui, s'était réfugiée chez les dames de Notre-Dame de Sion, et, ne se doutant avec raison ni de

1. Voy. sur la Palestine et sur Jérusalem, t. Ier, p. 385-416.
2. Tous les dessins joints au texte de cette livraison ont été faits sur des croquis pris, d'après nature, par M. Rudhart.

mon dévouement ni de ma tendresse, elle m'y attendait. Mon cœur n'avait pas la plus petite objection à faire : mes goûts et ma raison en avaient mille, ce qui n'empêcha pas que quatre jours après, je m'embarquai à Marseille sur un bâtiment de la compagnie des Messageries impériales.

Peut-être, monsieur, auriez-vous désiré quelques renseignements pratiques à l'usage de ceux de vos lecteurs qui seraient obligés ou tentés de faire un voyage en terre sainte.

Dans ma précipitation, je n'avais demandé aucun conseil.

Je suis parti de France pour la Palestine, comme on va de Dijon à Paris, avec une malle, un carton à chapeau et un parapluie. En somme, malgré mon âge et mon peu d'habitude de pareilles aventures, je n'ai pas eu trop à me repentir de mes imprévoyances. Mon seul souci, en traversant la capitale, avait été de me procurer au ministère des affaires étrangères un passe-port pour l'Orient.

A Marseille, forcé d'attendre pendant près de vingt-quatre heures le départ du bâtiment, j'aurais eu, assurément, tout le loisir nécessaire pour faire des provisions et des emplettes à remplir trois ou quatre caisses, si j'avais voulu écouter les avis que me donnait un beau jeune gentilhomme parisien qui logeait, ainsi que moi, à l'hôtel Bauveau. A l'en croire, que de choses indispensables! On ne pouvait se hasarder, me disait M. Alf. de T..., à mettre le pied en Orient sans péril de la vie, si l'on n'était armé jusqu'aux dents et vêtu à l'asiatique. Il s'ébahissait de voir que je n'achetais ni fusils, ni pistolets, ni éperons, ni selles arabes, ni sacoches à provisions de toutes sortes, ni boîte à pharmacie, etc. Il s'en fallut de peu qu'il ne se fâchât tout rouge lorsque je lui répondis que je n'allais pas à Jérusalem pour y voir ou y faire le carnaval. Voyez les susceptibilités! J'avais dans ma malle quelques vêtements de laine. Je portais sur moi mes vêtements d'hiver, flanelle et drap, et il me paraissait que mon caban, mon chapeau gris de campagnard, mes guêtres en cuir me feraient tout aussi bon usage en Orient que le beau burnous, le joli chapeau de paille, les fraîches guêtres en toile blanche et toutes les pièces élégantes de costume nouveau dont mon futur compagnon avait commencé à faire l'essai en pleine Canebière, lorsqu'un mistral féroce le jeta contre une muraille, si bien qu'il revint au plus vite et ne sortit plus sans s'emprisonner dans son paletot et enfoncer sa casquette jusqu'au bas de ses oreilles.

Je dois reconnaître toutefois qu'il me parut assez raisonnable d'acheter, à son exemple, quelques chemises de coton, un peu de quinine et de l'arnica. Je me procurai de plus une bonne carte de la Palestine, et l'*Itinéraire à Jérusalem*, encore que je ne fusse guère en humeur d'étudier ni de lire.

Pendant mon voyage, j'ai eu l'occasion de parcourir sur le bâtiment divers ouvrages où vos lecteurs trouveront toutes les instructions nécessaires : l'*Itinéraire en Orient, descriptif, historique et archéologique*, par MM. Adolphe Joanne et Émile Isambert; le *Bulletin de l'œuvre des Pèlerinages en terre sainte;* le *Handbook* de Murray, etc.[1].

Sur le paquebot.

J'ai peur et horreur du mal de mer. A l'hôtel, on m'avait dit : « Restez au grand air, promenez-vous sur le pont. » Dès mon embarquement, je me suis couché dans ma cabine. Là, un citron d'une main, un livre de l'autre, j'ai cherché à tendre le plus possible mon attention sur la description de Jérusalem. Mais, ramené insensiblement à de longues réflexions sur la triste cause qui m'avait forcé d'abandonner si subitement ma bonne maison et à m'enfermer dans cette maudite petite prison de bois nauséabonde, je me perdis en conjectures sur la fatale idée qu'avait eue ma pauvre belle-sœur de partir pour la Palestine, seule avec sa fille, sans m'avoir demandé conseil ou seulement m'avoir averti. Bientôt le sommeil me gagna et dura je ne sais pendant combien d'heures.

Je fus réveillé par des chants. Je me hasardai à me lever et à monter sur le pont. Il était presque nuit. Des jeunes gens et quelques prêtres, réunis à l'arrière du bâtiment, chantaient l'*Ave maris Stella*. La mer était calme, le ciel était pur et scintillant : je n'éprouvai aucune souffrance. Un officier du bâtiment m'apprit que ce groupe religieux était une des caravanes qui, presque tous les ans, vont à Jérusalem, sous les auspices de l'œuvre des pèlerinages en terre sainte, fondée en 1854, à Paris. Ces pèlerins, dont le nombre s'est élevé quelquefois jusqu'à trente et quarante, ont toujours pour guide et directeur un ecclésiastique. A Marseille, ils entendent une messe dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde, où l'on donne à chacun d'eux une petite croix en argent qu'ils portent sur la poitrine. On dresse d'ordinaire pour eux dans le bâtiment un petit autel portatif au fond du salon des premières, et l'on y célèbre chaque matin plusieurs messes. En général, leur pèlerinage dure soixante jours, dont quarante sont consacrés au séjour à Jérusalem et à l'exploration de la terre sainte. D'après des arrangements pris avec la compagnie des Messageries impériales et avec un habitant de Jérusalem, le prix total du voyage, à partir de Marseille, jusqu'au retour en France, nourriture comprise, est de mille deux cent cinquante francs pour la première classe, et de

1. On peut recommander les cartes de la Palestine par Bergham, par Robinson et Smith, par Andriveau, etc. Voy. aussi la note suivante.

1. *Handbook for Syria and Palestine*, un vol in-18. Londres, 1860. — Edward Robinson, *Recherches bibliques sur la Palestine* (en anglais), trois vol. 1856. — De Vogué, *Les églises de Terre sainte*, un vol. 1860; *les lieux saints.* — Gérardy-Saintine, *Trois ans en Judée*, un vol. Paris, 1860. — Munk, *Palestine*, un vol. (*Univers pittoresque*). — Coquerel, *Topographie de Jérusalem*, Strasbourg, 1843. — *Les saints lieux*, par Mgr Mislin. — *Eothen* (traduit de l'anglais). — *La correspondance d'Orient*, par Michaud et A. Poujoulat, quatrième volume. — *La Syrie, la Palestine et la Judée*, par le R. P. Haorty Hadji. — Mme de Gasparin, *Voyage au Levant*. — Le *Voyage en Orient*, par Lamartine, etc., etc.

mille francs pour la seconde[1]. C'est à peu près aussi ce que m'aurait coûté mon voyage d'un mois seulement, si j'étais revenu seul. Le prix ordinaire d'une place en première classe sur les bateaux de la compagnie, en y comprenant toujours la nourriture, est de cinq cent quarante-huit francs de Marseille à Jaffa; mais on paraît être assez bien aux secondes, où le prix est de trois cent quatre-vingt-cinq francs. Un jeune peintre, que j'ai rencontré au retour, et qui s'était bravement accommodé des quatrièmes (cent vingt-trois francs), n'avait dépensé en totalité que six cents francs, et avait exploré, le crayon à la main, la Palestine et la Syrie pendant six semaines. Beaucoup de nos jeunes gens de Paris peuvent, je crois, employer plus mal leur temps et leur argent.

On fait le trajet de Marseille à Jaffa en dix jours ou douze jours au plus. Chemin faisant, on aborde à Malte et à Alexandrie.

Ma disposition d'esprit, un certain malaise, une sorte de stupéfaction de mon aventure qui ne se dissipait pas, me rendirent presque insensible à toutes choses pendant le voyage. A Malte, je ne suivis pas nos jeunes pèlerins et les autres passagers dans leurs visites au palais de la Valette, au couvent et à l'ossuaire des capucins, à la cathédrale de Saint-Jean, au palais du gouverneur, à Civitta Vecchia, ni à la grotte de Saint-Paul. Je ne me sentis pas beaucoup plus de curiosité même à Alexandrie, où du reste il ne nous fut possible de rester que quelques heures. Je n'ai réellement été un peu ému qu'en arrivant, le onzième jour depuis mon départ de France, devant le rocher qui porte Jaffa; encore ne suis-je pas sûr que le fond de mon trouble n'eût pas pour cause principale le sentiment d'impatience douloureuse qui se réveillait plus vivement en moi à l'approche du but...[2].

Il fallut passer la nuit à Jaffa. L'excellent artiste Bida et un voyageur anonyme[3] vous ont raconté, si j'ai bonne mémoire, comment on se rend, à cheval, en un jour et une nuit, de Jaffa, par la plaine de Saron, Ramlé et la vallée de Térébinthe, à Jérusalem, qu'on aperçoit de haut, à vingt minutes de distance, isolée, entourée de remparts et solennellement aride comme le paysage qui l'entoure.

II

JÉRUSALEM PENDANT LA SEMAINE SAINTE.

Jérusalem. — Les hôtels. — Une conversation à table d'hôte.

J'ai vraiment tressailli en présence de cette cité célèbre. Cette fois, il y avait bien dans ce que je ressentais un mélange de ces grandes émotions que doivent éprouver à un pareil spectacle tous les hommes sérieux et de bonne foi, en pensant à l'influence extraordinaire que ce point de notre globe exerce depuis dix-neuf siècles sur les destinées humaines.

Je me fis conduire directement chez les dames de Notre-Dame de Sion. Ma pauvre nièce! Que de joie et que de larmes!... mais ce qui m'est personnel importe peu ici. Passons.

Il est décidé que nous ne quitterons Jérusalem qu'après la semaine sainte. Ma nièce restera dans son pieux asile avec la respectable Mme B.... et ses deux filles, arrivées depuis quelques jours.

J'ai eu quelque peine à me loger. Il m'a été impossible de trouver la moindre place à l'hôtel *Siméon*, sur le mont Sion. Il en a été de même à l'*English hotel*, dans la via Dolorosa. J'ai vu le moment où ma seule ressource serait d'aller me coucher sous une tente hors de la ville; mais je ne suis plus d'âge à prendre gaiement mon parti d'une vie si pastorale. A la fin, j'ai été assez heureux pour obtenir une petite chambre dans l'hôtel *Cristiano* ou *Mediterranean hotel*, près des réservoirs d'Ézéchias. Comme je prétends bien continuer à vivre à mon aise, je n'en serai pas quitte pour une quinzaine de francs par jour. Des terrasses de l'hôtel, je vois très-bien toute la ville, le mont des Oliviers, l'église du Saint-Sépulcre avec ses dômes, et la mosquée d'Omar. J'aurais peut-être été bien logé à la *Casa nuova*, qui dépend du couvent latin; mais, à tort ou à raison, ceux de mes compagnons de voyage qui n'étaient pas pèlerins m'avaient mal disposé à l'égard de ce genre d'hospitalité douteuse, où l'on est toujours incertain sur ce qu'il convient de payer au jour du départ.

Prenez à la lettre ce que je vous ai déjà dit : je suis un campagnard très-ignorant. Ne vous étonnez donc pas de mes « étonnements » s'ils sont ridicules. Je ne puis vous promettre, dans ces notes, que de la sincérité.

Je savais bien que Jérusalem, la vraie capitale du christianisme, appartient aux Turcs, mais je ne le savais que par l'esprit. Mes yeux, mon imagination, mon cœur, ont été tout aussi stupéfaits que si c'eût été pour moi une nouveauté.

Que font là tous ces Turcs autour du tombeau du Christ? Comment? je suis en Turquie, moi! Quiconque m'eût jamais dit qu'il me faudrait aller chez ces gens-là, m'aurait fait sourire de pitié! Je me soucie bien des Turcs! Ai-je affaire à eux? Est-ce que c'est ici leur place? Qu'ils s'en aillent où ils voudront, avec les Tartares ou les Thibétains! Je n'aime pas les Turcs.

Je voudrais bien entendre quelque savant professeur d'histoire, votre collaborateur M. Duruy, par exemple, expliquer comment il se fait que pendant l'espace de dix-neuf cents ans les chrétiens, si fiers de leur supériorité sur le reste du monde, n'ont jamais su parvenir ni par force, ni par traité politique, ni de quelque manière que ce soit, à devenir les propriétaires définitifs de leur cité sainte? Quoi de plus étrange que de laisser à des infidèles la possession de ce coin de terre sacré? Pour tous les chrétiens, n'est-ce point la patrie? J'entends

1. Nous croyons que, récemment, ces chiffres ont été portés à treize cents et à onze cents francs.

2. Nous supprimons quelques lignes sur Jaffa, qui a déjà été décrite dans notre troisième volume (*Souvenirs d'un voyage au Liban*, 53e livraison).

3. M. Gérardy-Saintine, ancien consul à Jérusalem, et qui, en 1861, est mort bien jeune encore. Ces deux relations terminent le premier semestre du *Tour du monde* (1860, t. Ier, 25e et 26e livraisons).

dire chaque jour : « La Turquie se meurt de pauvreté. » Eh bien ! le moment est favorable. Qu'on lui achète la Palestine ! Je suppose que si tel État européen bien fervent voulait donner, pour cette acquisition une seule année de son revenu, le Grand-Turc trouverait l'affaire assez bonne. C'est très-bien, si l'on veut, de défendre le trône temporel du successeur de saint Pierre ; mais la crèche du Christ et son tombeau, est-ce que c'est chose plus indifférente ? La cause de cet abandon est-elle notre impuissance ou notre insouciance ? Nous nous mettons en colère contre les Chinois ou les Cochinchinois, nous armons nos vaisseaux pour aller les mettre à la raison, nous pillons et brûlons leurs palais ; c'est très-glorieux assurément ! mais, beaucoup plus près de nous, nous subissons la domination turque sur le sol de notre patrie religieuse ! Quels singuliers hommes sommes-nous donc ! Pardon, pardon, monsieur ! vous trouverez que je divague. Effacez, effacez s'il vous plaît.

A la fin d'un des repas de l'hôtel, j'ai exprimé mes opinions avec une chaleur qui a fait rire tous les convives, et un monsieur, à larges moustaches, m'a répondu très-sérieusement :

« Les Latins, mon cher monsieur, ne s'intéressent pas beaucoup à ce qui se passe ici. Ils aiment mieux aller en pèlerinage à Rome ou à notre-Dame de Lorette qu'à Jérusalem. En 1808, le saint sépulcre a brûlé. Qui l'a restauré, monsieur ? Sont-ce les Latins ? Pas le moins du monde, monsieur. Les Grecs ont eu seuls cet honneur. Et combien croyez-vous qu'il y ait en ce moment de pèlerins latins à Jérusalem ? Cent tout au plus, monsieur, tout compris, prêtres, laïques, hommes, femmes, Français, Italiens, Espagnols, etc. Mais les pèlerins grecs, combien sont-ils, monsieur ? Douze-mille au moins. »

J'étais tout ébahi, et je ne sus que répliquer.

« Ce monsieur est Grec ? ai-je demandé tout bas à un de mes voisins.

— Sans doute, monsieur, il est Grec, puisqu'il est Russe. »

Latin ! Grec ! Russe ! Je m'y perds. Évidemment il s'agit là de schismes ; mais mes idées sur ces différences ne sont pas suffisamment claires.

Le soir, dans ma chambre, j'ai consulté le livre du R. P. Laorti-Hadji, et voici, dans un court résumé, ce qu'il me parut le plus essentiel de savoir.

Un peu d'érudition indispensable.

Dans les premiers temps du christianisme, les noms d'Église latine et d'Église grecque ne servaient qu'à indiquer la diversité des deux langues principales que parlait le peuple chrétien. Le pape gouvernait toute la chrétienté du haut de la chaire de saint Pierre à Rome. Il avait, en Orient, pour représentants, deux patriarches, l'un à Alexandrie, l'autre à Antioche. Plus tard, le patriarche de Constantinople réclama la primauté d'honneur après l'évêque de Rome. En 857, un de ces patriarches byzantins, Phocius, rejeta l'autorité du saint-siége et se l'attribua à lui-même, en soutenant que l'évêché de Rome n'avait dû ses priviléges qu'au séjour des empereurs dans cette ville, lesquels priviléges avaient légitimement passé à Constantinople dès que le siége de l'empire y avait été transporté. « L'Église latine, disait-il, a perdu le pontificat et la primauté. L'Église de Constantinople, qui tenait le second rang, acquiert, par ordre de succession, le premier. » Cette prétention fut vivement repoussée et d'abord, en apparence, vaincue ; mais elle se releva, et la séparation des deux Églises devint définitive en 1093. L'Église russe a hésité longtemps entre l'Église latine et l'Église grecque, jusqu'au jour où Pierre le Grand supprima les fonctions de patriarche et se proclama lui-même le chef de la religion. De notre temps, en 1833, les véritables Grecs ou Hellènes ont déclaré l'indépendance de leur Église nationale.

Donc, l'Église d'Orient, ou pour conserver sa dénomination générale, l'Église grecque est fractionnée en trois nationalités religieuses : les Grecs ou Orientaux, qui reconnaissent la suprématie du patriarche de Constantinople ; les Russes, qui relèvent de leur empereur ; et les Grecs ou Hellènes, dont le roi et le synode de Grèce sont les chefs suprêmes. (Le roi Othon, pape ou patriarche, *risum teneatis !*)

Trois points principaux divisent l'Église grecque de l'Église latine :

1° L'Église grecque ne reconnaît pas la suprématie du pape ;

2° Les Grecs communient sous les deux espèces, tandis que les Latins ne communient que sous l'espèce du pain ;

3° L'Église grecque fait procéder le Saint-Esprit du Père seul, et l'Église latine, depuis le règne de Charlemagne, le fait procéder du Père et du Fils.

Ces petites notions historiques me seront fort utiles pour comprendre ce qui se passe ici. J'étais loin d'avoir un juste soupçon de toute l'importance réelle de cette Église grecque à triple chef, dont il n'est presque jamais question en France, quand on y cause des questions religieuses.

Les pèlerins à Jérusalem. — Un camp grec à la porte de Bethléem. Souffrances des caravanes grecques.

Il n'est que trop vrai. Les chrétiens de l'Église latine sont bien rares à Jérusalem, si rares que c'est à peu près comme s'il n'y en avait point. C'est à peine si, tout compté, nous sommes quatre-vingts chrétiens, étrangers à la ville, et soumis à l'autorité de Rome. Dans ce petit nombre, les Français et les Autrichiens dominent. On me donne avis que les Latins se réuniront demain au patriarcat ; ils n'y tiendront pas grande place. Leurs guides et chefs, pendant toutes les cérémonies de la semaine sainte, sont le patriarche Italien, délégué par le saint-siége et qui s'intitule « le gardien de terre sainte, » le révérendissime supérieur des pères franciscains du couvent de Saint-Sauveur, le consul et le chancelier de France.

Je commence mes promenades, je questionne ; tout m'étonne et m'intéresse



Caravane de pèlerins grecs se rendant à Jérusalem.

Jérusalem est ordinairement, me dit-on, trop déserte : en ce moment elle est trop peuplée. Ses habitants sédentaires sont environ quatorze mille, sur lesquels mille à douze cents chrétiens des diverses Églises : le reste est juif, musulman et grec. La semaine sainte attire des pèlerins grecs de tous les pays, des chrétiens de la Palestine et des musulmans. On évalue la population flottante qui remplit tout à coup la ville vers le temps de Pâques, à trente ou quarante mille.

C'est un très-singulier spectacle que tous ces gens de nations différentes, costumés si singulièrement et si misérablement pour la plupart, circulant dans les ruelles étroites, tortueuses, mal pavées, sous les portes basses, dans les bazars sombres de cette pauvre sainte ville, que j'aurais bien de la peine à ne pas trouver fort laide et malpropre, si je ne la considérais à travers le prestige des grands souvenirs de son histoire et avec un respect presque filial. Une mère n'est jamais laide pour ses enfants.

Errant un peu au hasard, j'arrive à la porte de Bethléem. A quelque distance, j'aperçois plusieurs groupes de tentes. Ce sont des camps de pèlerins qui précèdent de grandes caravanes et les attendent. Tous les jours, à l'approche de Pâques, on voit défiler au même endroit de longues bandes d'hommes, de femmes et d'enfants qui viennent de la Russie, du Danube, de la Roumélie, de Constantinople, de l'Arménie, de la Syrie, des Iles ioniennes, de la Grèce, de l'Abyssinie ou de l'Égypte.

Ces chrétiens grecs n'ont pas le moins du monde l'air d'être du dix-neuvième siècle. Ils ont encore tout naïvement la ferveur que les Latins avaient au plus sombre du moyen âge. Ils croient qu'il faut absolument faire le pèlerinage de Jérusalem au moins une fois dans sa vie. Presque tous sont de pauvres gens. Ils entreprennent ce long et pénible voyage en famille. C'est pitié de voir les figures fatiguées et les attitudes exténuées des vieillards, des femmes, des jeunes filles et des enfants. Presque tous ont emporté quelques pacotilles de marchandises qu'ils comptent vendre à Jérusalem. Ils ont bien eu à souffrir depuis qu'ils ont quitté leur patrie. Ceux qui sont obligés de traverser la mer sont surtout rudement éprouvés. On les entasse dans les petits bâtiments de marins grecs, caboteurs, habiles et rusés, peu pressés d'arriver, et qui abordent sur tous les points du littoral où ils ont quelque gain à espérer. On doit imaginer ce que le mal de mer, les épidémies et les privations de toute sorte font de ravages dans ces amas de malheureux chrétiens. Beaucoup, parmi les faibles, succombent. Sur terre, les souffrances et les dangers ne sont pas moindres. M. Poujoulat, que je lis maintenant avec plaisir près de mon feu, a écrit sur ce sujet quelques belles lignes[1] :

« Les caravanes chrétiennes marchent par ordre et sous le commandement d'un chef, comme les grues et les cigognes quand elles passent sous d'autres cieux ; elles s'avancent avec les provisions de route, avec les vases et les ustensiles de cuisine suspendus aux flancs des chameaux et des mulets ; ce sont des familles entières suivies de tout l'attirail domestique, comptant pour rien les fatigues d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, marchant depuis l'aurore jusqu'au soir, tantôt sous la pluie, tantôt sous les feux du soleil, passant les nuits en plein air, et quand les vivres sont épuisés, vivant de ce qu'elles trouvent comme les oiseaux du ciel ; ce ne sont pas seulement des hommes robustes qui s'imposent tant de fatigues et de privations, ce sont de faibles vieillards qui ne veulent point mourir avant d'avoir vu Jérusalem, des femmes et des jeunes filles destinées à une vie plus paisible et plus douce, des enfants à peine échappés du berceau, qui viennent faire leur apprentissage de la vie sur les chemins de la cité où leur Dieu souffrit et mourut. Quoique la pieuse troupe ne s'aventure pas sans armes, elle tombe quelquefois entre les mains rapaces des Bédouins. Que de larmes alors ! Que d'ennuis ! car il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour accomplir le pèlerinage. On travaille dix ans, vingt ans pour ce saint voyage. Une famille chrétienne vient dépenser à Jérusalem quelquefois le produit des travaux d'une vie entière. »

Lorsque tous ces pauvres croyants de l'Église grecque arrivent sous les murs de Jérusalem, ils sont obligés de payer quatre paras par tête à la porte de Bethléem. Provisoirement on les loge dans les couvents de leur nation, mais non pas sans les faire payer, et après quarante-huit heures, quand ils ont donné au supérieur du couvent, comme tribut de leur pèlerinage, la plus forte part de ce qu'ils ont apporté d'argent, on les envoie se loger à leurs frais chez les habitants de la ville. Ils auront encore à payer pour entrer à l'église du Saint-Sépulcre, puis pour visiter chaque partie des lieux saints, en dedans comme en dehors des murs, et enfin pour sortir de la ville. Aussi, dès le lendemain de leur arrivée, les malheureux voyageurs vont-ils, pour la plupart, étaler en public quelques pauvres marchandises. Je ne sais si l'on a calculé approximativement le total de toutes les sommes d'argent que la piété des pèlerins grecs verse par année dans Jérusalem : elle doit être considérable, car, après tout ce qu'en prélève le fisc musulman, elle fait vivre tous les couvents et tous les habitants de la ville. Jérusalem n'a ni ressource agricole, ni industrie : elle vit des pèlerinages.

Les Arméniens paraissent être de tous les pèlerins les plus généreux. M. Poujoulat a vu un chrétien de cette nation qui avait remis entre les mains du patriarche (grec) cent mille piastres, croyant s'assurer ainsi une des premières places dans le royaume des élus. On offre à qui peut les payer des gravures représentant en traits grossiers le paradis en amphithéâtre, tel que le décrivent les vieilles légendes : des places vides sont réservées près des saints, sur les degrés demi-circulaires de l'estrade sacrée ; chaque pèlerin est libre d'acheter celle de ces places qui lui convient le mieux, et d'ordinaire il veut être à côté du saint, son patron ; mais le prix est d'autant plus élevé qu'elle est plus près du trône céleste. Ce sont là, il faut en convenir, d'odieuses supercheries, et

1. *Correspondance d'Orient*, t. IV, p. 332.

pourquoi reculerais-je devant le mot qui me vient aux lèvres? d'infâmes rapines! Je suis heureux d'ajouter qu'à l'honneur de notre civilisation, le couvent latin est pur de toutes ces hontes. Il est très-pauvre cependant. Sans quelques subsides que lui envoient l'Espagne et le Portugal, il n'aurait d'autres moyens de se soutenir que la vente des reliques et des chapelets bénits, fabriqués à Jérusalem ou à Bethléem, et dont il envoie des caisses pleines aux ports de Saint-Jean d'Acre, de Jaffa et d'Alexandrie, d'où on les exporte principalement à Malte, en Sicile, en Espagne et en Portugal.

La Jérusalem de mes rêves. — La vraie Jérusalem. — L'église du Saint-Sépulcre. — La pierre de l'onction. — Le tombeau du Christ. — Le Calvaire.

Lorsque j'étais enfant, la pensée de Jérusalem éblouissait mon imagination. Souvent, sur les genoux de ma mère, tandis qu'elle me lisait une page de la Bible, je fermais les yeux pour contempler intérieurement la cité du Christ. Je la voyais resplendir à la cime glorieuse d'une immense montagne; ses monuments étaient de marbre et d'or, et des colonnades merveilleuses portaient jusqu'au milieu des cieux entr'ouverts un temple en forme de croix si étincelant que je n'en pouvais soutenir l'éclat.

Adolescent, je m'étais fait une idée tout opposée et plus élevée encore de ce que devait être Jérusalem.

J'imaginais qu'on avait religieusement respecté la simplicité, la rudesse, le caractère tragique des scènes de la Passion. Il me semblait voir, à quelque distance de la ville moderne, dans la solitude et le silence, le Calvaire nu, déchiré, la tombe du Christ, taillée dans le roc, vide, béante, à découvert sous le ciel, et tout cet espace sacré du drame chrétien tour à tour calciné par le soleil ou battu par la pluie et les vents, sublime de tristesse aux heures des ténèbres, sublime d'horreur au milieu des tourmentes de la nature. A peine voulais-je supposer alentour des lieux saints quelque faible barrière protégeant contre l'avidité des indiscrètes ferveurs ces témoignages éternels de la mission de l'homme-Dieu!

Quelles illusions!

« Où donc est le mont Calvaire? dit le pèlerin.

— Tournez à droite, monsieur, montez ce petit escalier, vous le verrez au premier étage, » répond le guide.

Le mont Calvaire et le tombeau du Christ sont enfouis, cachés, couverts d'ornements de marbre ou d'argent, entre les murs d'un édifice sans véritable grandeur et étouffé sous les amas inextricables de laides et sales maisons.

Le palais du moindre petit roi chrétien est d'un abord plus facile et d'un aspect plus digne et plus imposant que l'église du Saint-Sépulcre. On me dira : l'autel du fils de Marie n'a besoin ni de faste, ni de richesses. Soit. La simplicité est ce qui sied le mieux à ce qui est si grand par soi-même; mais où est-elle cette simplicité? La vraie simplicité, c'est l'art sublime. Or, ce n'est pas du tout celle que l'on trouve dans le premier temple du monde chrétien. Si un catholique, si un philosophe même est ému dans le sanctuaire du Saint-Sépulcre, c'est par la seule puissance intime de la foi ou d'une raison supérieure et malgré l'influence de ce qu'il y voit.

Au retour de ma première visite à l'église du Saint-Sépulcre, j'ai écrit quelques notes à la hâte. Les voici :

Rues plus boueuses que le macadam, hérissées de cailloux, difficiles à monter. Près d'une ancienne porte du Saint-Sépulcre, un misérable marché. Plus loin, sous une voûte, des marchands de croix, de chapelets, de médailles; d'autres détours, encore une voûte, un dédale, plusieurs escaliers à descendre (notez que l'église est au-dessous du niveau des maisons qui l'entourent), puis une toute petite place carrée encombrée en ce moment d'hommes et de femmes de l'Église grecque qui ont étalé à terre des étoffes, du savon, des chapelets. Cette pauvre petite place est le parvis du temple (voy. p. 233). Essoufflé, fatigué, ennuyé, ahuri par toutes ces marches et contre-marches, par le bruit et le tumulte, je demande pourquoi l'on ne m'a pas conduit à la façade principale, au porche. On me répond qu'il n'y a pas d'autre façade que celle qui est devant moi. A vrai dire, cela n'est pas laid; mais que c'est loin de ce qu'on rêve!

Encore heurté, pressé, foulé et refoulé, j'approche, je franchis le seuil de la porte, et, dès les premiers pas dans l'enceinte sacrée, une scène à la Decamp me rappellerait très-vivement, si j'avais pu l'oublier, que, même dans l'église, je suis bien en pleine Turquie.

Sur une estrade couverte d'un tapis et de coussins sont accroupis, accoudés ou couchés cinq ou six vilains Turcs (voy. le plan, *b*) : ils fument, boivent du café, jouent aux échecs; ces hommes sont les gardiens du temple. Ils le gardent comme si c'était un magasin de marchandises ou un spectacle de foire. Malheur au chrétien qui, selon l'heure, voudrait entrer sans exhiber son permis ou sans payer. Est-ce que par hasard quelques chrétiens candides s'imagineraient qu'ils sont libres d'entrer quand il leur plaît dans l'église du Christ! Il y a là de bons bâtons tout prêts à caresser rudement l'échine des « chiens de chrétiens » qui se berceraient d'une si naïve confiance. J'entrevois aussi plus avant dans le temple des fusils qui brillent sur des épaules turques. Sommes-nous en guerre ou à une fête parisienne?

Le premier objet qui frappe mes regards, à quelques pas du divan, est une grande dalle carrée en marbre rouge élevée de quelques centimètres au-dessus du pavé. On me dit que c'est la pierre de l'onction, c'est-à-dire la pierre sur laquelle le corps de Jésus a été déposé et oint par Joseph d'Arimathie avant d'être déposé dans la tombe (*h*).

« Quoi! il y avait un si beau marbre près du Calvaire!

— Non pas. Ce n'est pas la véritable pierre de l'onction; celle où reposa le corps divin est cachée dessous.

— Eh! mon Dieu! c'est précisément cette pierre-là que j'aurais voulu voir! S'il me faut l'imaginer, j'étais aussi bien placé pour cela au fond de la France qu'à Jérusalem. Il n'est pas besoin de venir si loin pour voir du marbre rouge! »

J'ai hâte d'aller vers la tombe de Jésus. C'est là ce qui m'intéresse le plus, et, tout un peu libre penseur que je sois, je tremble à cette seule idée comme un enfant qui aurait à comparaître devant un roi. Je sens mes jambes fléchir sous les palpitations de mon cœur.

Un peu à droite, je me trouve sous une grande coupole (C, C), dont le centre est à jour et qu'on couvre seulement d'une toile quand il pleut. Au-dessous de cette ouverture est un petit monument en marbre, une sorte de carré long dont la façade a de largeur cinq mètres et demi et dont la profondeur est d'environ huit mètres (D). Il est orné de pilastres. Du côté opposé à son entrée il a la forme pentagonale, et cette partie est surmontée d'une coupole évasée : c'est ce que l'on appelle le Saint-Sépulcre (voy. p. 236). Il y a cinquante ans, il tombait en ruines. Un architecte peu connu a construit cet édifice aux frais des chrétiens grecs, en 1817. Comment les Grecs ne se croiraient-ils pas plus les maîtres ici que les Latins? Il semble que ces derniers ne soient en possession que d'une chapelle, d'une galerie et de quelques droits que par privilége. Les Grecs occupent exclusivement tout ce que nous appellerions la nef de l'église.

J'entre. Le Saint-Sépulcre est divisé en deux parties : la première, ornée de pilastres, sert de vestibule ; on l'appelle la chapelle de l'Ange (*m*) ; elle est percée au fond d'une porte basse, étroite, cintrée. Cette porte conduit à une chambre qui a un peu plus de deux mètres de long sur moins de deux en largeur (*n*, *o*).

PLAN DE L'ÉGLISE DU S^T SÉPULCRE

LÉGENDE DU PLAN DE L'ÉGLISE DU S^T SÉPULCRE

A Cour d'entrée
B Chapelle du Calvaire
CC Grande Coupole
D Chapelle du St Sépulcre
E Église Grecque
F Église des Franciscains latins
G Chapelle de Ste Hélène
H Chapelle de l'invention de la Croix
K Clocher ruiné
a Entrée de l'Église du St Sépulcre
a' Porte murée
b Divan des gardiens turcs
c Escalier des Latins conduisant au Calvaire
c' id des Grecs
d Endroit où le Christ fut crucifié
e Autel Grec où se trouve le trou de la Croix
f Fissure du rocher
gg Chapelles Grecques { g' Partage des vêtements / g' Couronnement d'épines
h Pierre de l'onction
i Position des trois Maries
kk Escalier et Chapelles Arméniennes
ll Chapelles Latines ou dépendances du Convent Latin
m Chapelle de l'Ange
n Arrière Chapelle
o Le St Sépulcre
p Chapelle des Coptes
q id. des Souverains Schismatiques
r Tombeaux de Joseph et de Nicodème d'Arimathie
ss Chapelles Grecques, Arméniennes et Coptes
t Escalier de l'Église Latine
u Endroit où demeurait Madeleine
v Endroit où le Christ lui apparut.
x Prison du Christ
y Escalier descendant à l'invention de la Croix
z Lieu où fut trouvée la Croix
α Centre du Monde
β Sancta Sanctorum des Grecs
γ Chapelle de Longinus
δ Lieu du Sacrifice d'Abraham
ε id où Melchisédech bénit le pain

Mètres 0 5 10 20 30

« C'est ici le tombeau du Christ, me dit mon guide

— Mais où est ce tombeau?

— A votre droite.

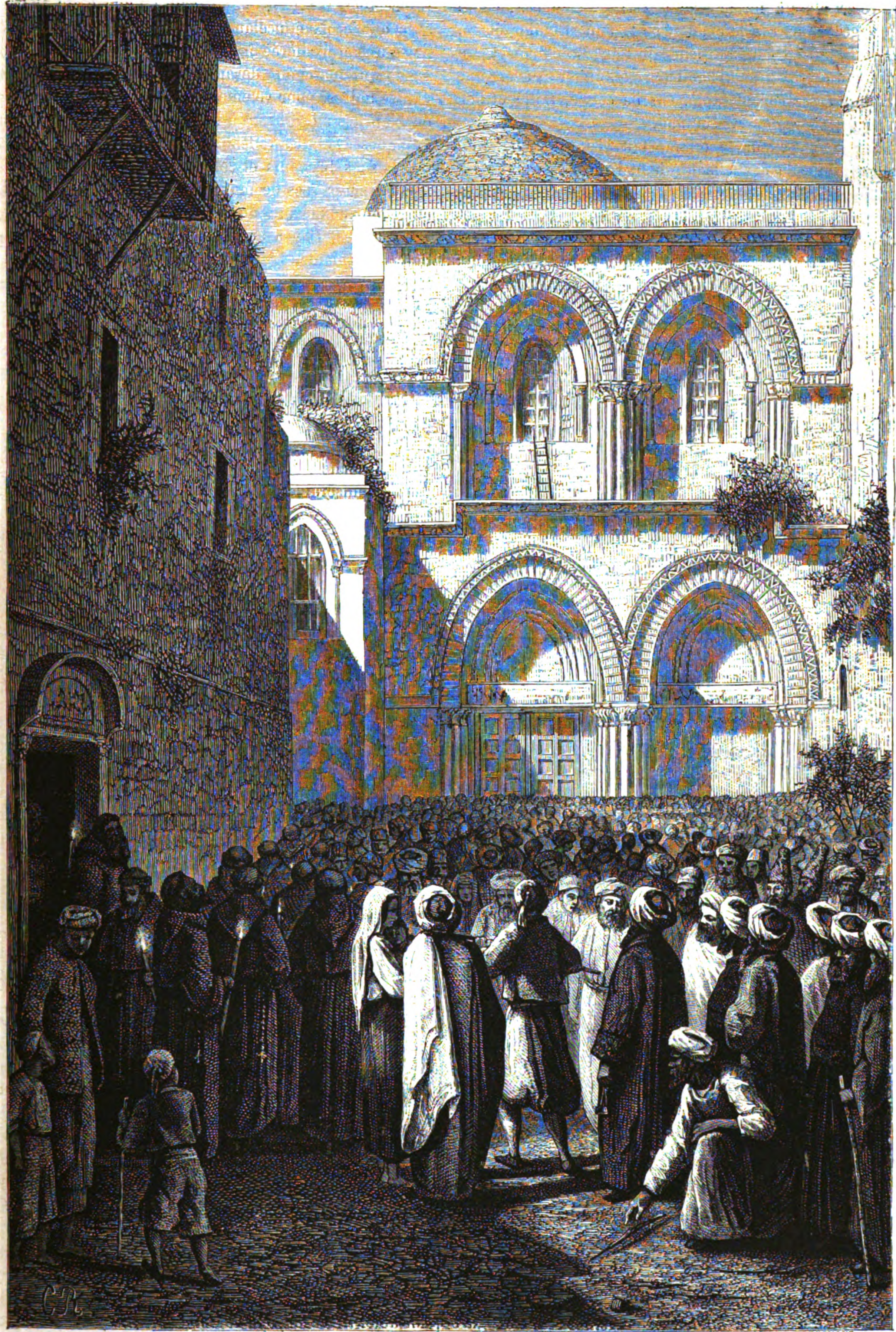
— Je ne vois qu'un coffre de beau marbre blanc dont la tablette supérieure est fendue. Il est impossible que ce soit la tombe du Christ, dis-je un peu fâché.

— Sans doute, on ne voit pas la vraie tombe ; elle est dessous. »

Je ressens du dépit, et mon émotion est comme refoulée. On ne voit jamais rien.

Plus tard on m'a expliqué que les pierres consacrées par la tradition auraient été depuis longtemps cassées, arrachées, et volées par les pèlerins, si l'on ne s'était déterminé à les cacher entièrement. D'abord on avait pratiqué trois trous dans le marbre de la fausse tombe afin qu'il fût possible de regarder par là le vrai sépulcre ; mais certains chrétiens avaient trouvé le moyen d'introduire même par ces trous de longues petites pinces de fer, de manière à briser quelques fragments du sarcophage et les tirer jusqu'à eux. Toujours est-il que, sauf à la porte intérieure du Saint-Sépulcre, où la roche antique est à nu, on ne voit tout autour de soi que du marbre.

Je me fais conduire au Calvaire. On me ramène dans la direction de la pierre de l'onction et du divan turc. Nous tournons la tête vers la porte d'entrée ; le Cal-



Le parvis et la façade de l'église du Saint-Sépulcre, à Jerusalem.

vaire est alors à ma gauche (B). Il se compose, chose étrange! d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. D'après la tradition, le rocher du Calvaire n'était pas en effet d'une très-grande hauteur, mais il devait avoir une largeur assez considérable. On l'a coupé, taillé et l'on n'en a conservé que le sommet.

Au rez-de-chaussée on me fait visiter deux petites salles : l'une la chapelle d'Adam, l'autre une petite sacristie qui se termine par un magasin. Des escaliers modernes (*c*, *c'*) de peu de degrés mènent à l'étage supérieur, divisé en deux chapelles, dont l'une appartient aux Grecs, l'autre aux Latins. Au fond est une élévation : c'est le sommet du Golgotha; mais là encore on ne voit comme ailleurs que du marbre. Un autel couvre le lieu même où s'élevait la croix; seulement, à un mètre et demi, une partie de la roche à découvert laisse voir une déchirure longue de moins de deux mètres, signe du tremblement de terre décrit dans l'Évangile (*f*) : « Voilà que le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent. »

J'ai ensuite visité le reste de l'église, mais rapidement. J'aurai plus de temps pour l'étudier pendant les cérémonies de la semaine sainte.

III

LES CÉRÉMONIES.

La veille du dimanche des rameaux.

Aujourd'hui, veille du dimanche des rameaux, les communions chrétiennes, divisées par phalanges, patriarches en tête, ont fait leur entrée solennelle dans l'église du Saint-Sépulcre.

On appelle cette première cérémonie la *prise de possession* des lieux saints.

D'après un ancien usage, qu'il est assez étrange de voir respecté par les schismatiques, c'est le très-petit cortége des Latins qui ouvre la marche.

On est parti du patriarcat. Le patriarche italien, le consul de France et son chancelier, le révérendissime supérieur des franciscains et les pèlerins, ont traversé les rues, précédés par trois gardes turcs ou cavas.

Entrés dans l'église, les pèlerins ont d'abord baisé la pierre de l'onction.

Le patriarche s'est ensuite dirigé vers le monument du saint sépulcre, a pénétré seul dans l'intérieur, et a prié.

Puis on l'a suivi à la chapelle de la Résurrection. Il a présenté successivement son anneau aux lèvres et au front de chaque pèlerin.

Ce n'est là qu'une préface modeste de la solennité. Une rumeur arrive jusqu'à nous. Les fusils des soldats turcs rangés en haie dans l'église retentissent sur le pavé. Nous nous hâtons de monter à une des galeries supérieures; refuge nécessaire, et qui heureusement nous appartient. Voici la foule des Grecs!

Le patriarche grec est un petit vieillard d'une figure respectable. Il est richement vêtu : d'une main il bénit avec une croix étincelante de diamants; de l'autre, il porte une croix dorée à double anneau. Les prêtres ou papas qui marchent devant lui ont pour coiffure des toques noires, pour vêtement des chapes rouges, dorées ou blanches : ils offrent à l'adoration des fidèles de magnifiques évangiles reliés en or ou en velours.

Les sons bruyants et confus des cloches à toute volée, les coups secs de marteaux sur des barres de bois, se mêlent aux chants du clergé grec qui ressemblent à des plaintes. Il y a aussi un grand tumulte de voix et de cris d'enfants. L'encens voile le saint sépulcre d'un nuage.

Mais voici des bannières où des images de saints se détachent sur l'or et la soie. Derrière marche un vieillard encapuchonné de noir et dont la chappe est d'or; c'est le patriarche arménien au milieu de quatre porte-torches et de diacres qui ont chacun à une main l'encensoir, à l'autre une petite cathédrale gothique en relief.

Ensuite viennent les cophtes ou chrétiens d'Égypte en robes blanches. Ils se sont bâti, avec quelques planches, un tout misérable petit autel contre la paroi extérieure du saint sépulcre, opposée à la porte d'entrée (*p*). Parmi eux, on me montre les chrétiens de Nubie, en manteaux blancs, les noirs chrétiens d'Abyssinie, en turbans; ils ne se distinguent pas seulement par leurs costumes, mais encore par leurs chants d'une mélodie bizarre, qu'ils accompagnent des éclats stridents de leurs cymbales de cuivre.

Tout ce spectacle me paraît presque incroyable. Que me voilà loin de notre liturgie si calme, si mesurée, si digne! Je ne sais où regarder. Sous mes yeux tout remue et se confond; mes oreilles assourdies, brisées, ne perçoivent plus qu'un bourdonnement immense. Est-ce ici le Saint-Sépulcre ou la tour de Babel?

Je descends et je m'échappe à grand'peine à travers la foule, trop heureux quand je parviens à respirer l'air libre des ruelles et des marchés.

Le dimanche des rameaux.

Les cérémonies du dimanche des rameaux, ou jour des palmes, étaient précédées autrefois d'une sorte de prologue scénique.

Les religieux latins se rendaient de grand matin au petit bourg de Bethphagé, où Jésus-Christ allait d'ordinaire passer la nuit avec ses disciples. Le révérendissime supérieur montait sur un âne couvert d'un riche tapis; deux catholiques notables de Jérusalem tenaient les brides; les religieux, le peuple, marchaient à la suite en chantant. Le chemin était jonché de fleurs et de verdure. La foule grossissait à la porte de Jérusalem, et le mot *hosanna* était poussé jusqu'aux nues par les Latins. On a supprimé cette procession.

Les Latins ont entendu la messe dès le lever du jour, afin de laisser de bonne heure la place libre aux Grecs. Sous la coupole, devant le saint sépulcre, on avait dressé un autel très-orné, splendidement éclairé, et à côté, pour

le patriarche latin, une estrade surmontée d'un dais. Un amas considérable de branches de palmier était enfermé dans le saint sépulcre, sur le marbre du tombeau. Le patriarche est entré dans la chambre funèbre et a béni les palmes qu'on a ensuite portées dehors. Ces palmes viennent, dit-on, du pays de Gaza; quelques-unes, celles des dignitaires ecclésiastiques et laïques, sont décorées de fleurs et ornées d'une triple couronne. Le patriarche, assis sous le dais, les a distribuées aux Latins, qui se sont inclinés tour à tour devant lui, tandis que dans une prière, il leur rappelait la branche d'olivier que la colombe apporta dans l'arche à Noé. On a fait ensuite une procession en portant les palmes autour du sépulcre, et jusqu'à la pierre de l'onction. De là on a été entendre la messe à la chapelle de Marie-Madeleine (*u*).

Il a fallu précipiter cette marche. Déjà le flot des schismatiques roulait vers nous avec une impétuosité presque effrayante. Mille cierges se sont éclairés sous la coupole et dans la partie de l'église qui forme la nef, où les Grecs ont seuls le droit de se réunir. Près de l'autel, il y a une petite colonne entourée d'un cercle de marbre blanc (α) : c'est, disent les Grecs, le centre de la terre, l'ombilic. Tout l'édifice est bientôt rempli de chants et de bruits comme la veille. On se félicite cette année de ce que l'ordre n'a presque pas été troublé pendant la distribution des palmes. Il paraît que la réserve et la paix sont choses rares. En 1831, par exemple, des chrétiens orthodoxes, surtout des Bethléemites, craignant de ne pas avoir de palmes, se précipitèrent vers la porte du saint tombeau; des musulmans se ruèrent au milieu d'eux pour avoir leur part de la distribution; il s'ensuivit des coups, des cris, une mêlée scandaleuse. Le célébrant se réfugia dans le sépulcre et ferma la porte derrière lui. Les Turcs gardiens du temple accoururent avec des bâtons et des fouets, et firent tomber une grêle de coups sur tout le monde. Si ce spectacle me fut épargné le jour des palmes, je n'en fus point privé les jours suivants soit à la porte du temple, soit au parvis.

De ma vie, je n'ai vu donner tant de coups de bâton que pendant la semaine sainte à Jérusalem. Bien entendu, ce sont toujours les chrétiens qui les reçoivent et les musulmans qui les donnent.

Le mercredi saint.

Du dimanche au mardi soir, il ne se passe rien de remarquable dans l'intérieur du Saint-Sépulcre. Les pèlerins vont prier aux stations de la voie douloureuse.

Le mercredi saint, les pèlerins se rendent de grand matin sur le mont Sion.

Un santon, vieux moine mulsulman, garde la salle où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres et où, suivant la tradition, David avait déposé l'arche d'alliance.

On s'est promené dans la vallée de Josaphat, et on a visité tour à tour les Oliviers, la grotte de l'Agonie, le rocher où dormirent les disciples, le lieu où Judas embrassa et livra son divin maître.

On est ensuite revenu à la ville pour entendre, vers trois heures de l'après-midi, l'office des ténèbres dans l'église du Saint-Sépulcre. Les religieux, assis devant des pupitres rangés près de la porte du tombeau, ont chanté avec un accent grave et triste les poésies sacrées de Jérémie et de David. Une oraison à voix basse a succédé : puis, à mon grand étonnement, les religieux se sont mis à frapper sur les livres, les pupitres et les bancs. Aussitôt, beaucoup d'enfants catholiques, qui attendaient avec impatience ce signal, agitèrent bruyamment des castagnettes et firent un tel vacarme autour du tombeau que les gardiens turcs, impatientés, sont accourus et les ont brutalement chassés du temple. La petite bande s'est alors promenée dans le quartier chrétien en s'arrêtant, pour répéter son vacarme, à la porte des riches catholiques[1].

Le jeudi saint.

Le jeudi saint est un jour privilégié pour les chrétiens soumis à l'autorité du saint-siége. Ils ont conservé le droit d'user seuls de l'église du Saint-Sépulcre tout entière, depuis le matin du jeudi jusqu'au milieu du vendredi. Mais c'est un privilége dont les schismatiques ne tiennent pas toujours compte.

En arrivant au Parvis, nous remarquons, sur une plate-forme, un autel élevé par les Grecs. Comme il leur est interdit d'entrer dans l'église, ils officient et prient dehors. Il n'est pas encore huit heures du matin, et déjà la foule des chrétiens grecs, arméniens, maronites, cophtes, etc., est immense : les rues voisines, les terrasses des maisons et des couvents sont couvertes d'hommes et de femmes qui murmurent des prières. La piété calme en ce moment de cette immense multitude fait une grande impression sur l'âme.

Grâce à nos cavas, nous traversons la foule et nous entrons dans l'église. Quel contraste avec les scènes des jours précédents! Tout y est solitude et silence. Nous sommes en si petit nombre que le temple me parait cette fois presque grand et majestueux. Nous nous groupons devant l'autel dressé vers la façade du saint sépulcre, et devant l'estrade, siége du patriarche. Quelques dames, parmi lesquelles est ma nièce, les religieuses et des femmes arabes assistent à la messe, que l'on ne célèbre pas avec la précipitation ordinaire. Ensuite vient la communion.

Après l'office, on recommence la procession ordinaire autour du tombeau et vers la pierre de l'onction.

De retour devant le saint sépulcre, on reçoit la bénédiction du patriarche.

A deux heures, le célébrant lave les pieds de douze pèlerins de différentes nations. Il est ceint d'une serviette de lin, et suivi d'un diacre et d'un sous-diacre qui portent les serviettes et l'eau dans un bassin. Sur chaque pied lavé, le célébrant trace un signe de croix avec le pouce et dépose un baiser.

1. Cet usage existe encore, le samedi saint, dans différentes parties de la France, et notamment en Normandie. (Voy. le *Calendrier normand*, par l'abbé Malais, 1860, p. 191.)



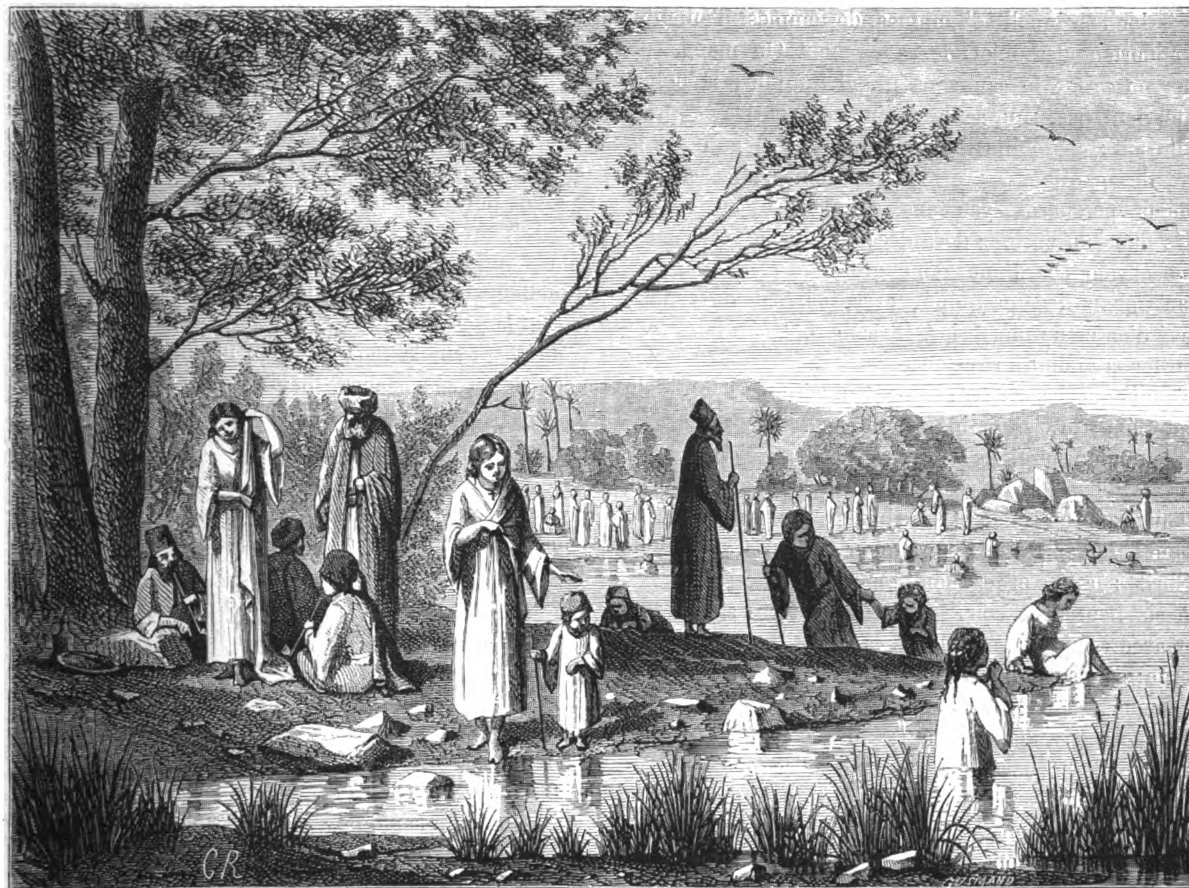
Intérieur de l'eglise du Saint-Sepulcre. La coupole. Le tombeau. Le miracle du feu sacre.

Parmi les pèlerins, plusieurs passent la nuit dans l'église du Saint-Sépulcre.

Le vendredi saint.

Les cérémonies et les scènes diverses du vendredi saint m'ont laissé un étrange souvenir. C'est au Calvaire que s'est fait l'office du matin. Aussitôt qu'il fut terminé, et bien que les Latins fussent en droit d'attendre jusqu'à midi, on a ouvert les portes de l'église. Rien ne peut donner une idée de ce que j'ai vu alors du haut d'une galerie. En moins d'une demi-heure le temple s'est trouvé transformé en une sorte de vaste hôtellerie, offrant aux yeux les spectacles les plus inimaginables pour un homme qui arrive en droite ligne de son village à Jérusalem.

Il faut savoir que le grand intérêt de la semaine sainte pour les Grecs n'est pas précisément d'assister à la représentation de la mort du Christ : c'est de recevoir le feu sacré de la journée du samedi saint. Toute cette multitude de pauvres pèlerins, qui m'avait inspiré tant de pitié lorsqu'ils avaient défilé en longues caravanes par la porte de Bethléem, attendait émue, haletante, sur le parvis et dans le quartier voisin (voy. p. 233). Je ne réussirai jamais à décrire assez bien à mon gré ce qui s'est passé en ce moment. J'essaye en vain. Définitivement je ne puis rien faire de mieux que de citer ces quelques lignes d'un de nos coreligionnaires, M. le docteur Juglar[1] :



Pèlerins grecs se baignant dans le Jourdain.

« Chaque famille (de l'Église grecque) apporte son mobilier et quelques ustensiles de ménage : il s'agit de passer vingt-quatre heures dans le Saint-Sépulcre pour assister à la cérémonie du feu sacré et en recevoir les premières étincelles. Les hommes portent des nattes, des matelas, des couvertures roulées dans les tapis. Les femmes, leurs enfants dans leurs bras ou les traînant après elles, portent des vases de terre avec de l'eau, quelques olives, des galettes, du lait caillé dans un sac de sparterie. Tout le monde se précipite, et en un clin d'œil envahit le temple.

« Les plus heureux, les premiers, ont déjà adossé, étendus leurs lits autour du petit monument du Saint-Sépulcre, d'où le feu sacré doit sortir ; d'autres se placent au pied des colonnes, laissant un étroit espace pour la circulation, qui ne se fait pas sans les fouler aux pieds. La coupole remplie, on se réfugie dans le chœur des Grecs, autour des bas-côtés, dans les galeries supérieures. Sur la paroi extérieure du chœur des Grecs se trouvent, dans l'épaisseur du mur, de grandes armoires

1. *Bulletin de l'œuvre des pèlerinages en terre sainte* t. Ier, p. 200 et suiv.

élevées de trois mètres au-dessus du sol; les volets en sont ouverts, et sur les rayons, comme les livres d'une bibliothèque, se rangent, se tiennent accroupies et immobiles un grand nombre de femmes; elles nous rappellent les idoles dans les temples de l'Inde.

« La surface entière de l'église occupée, on cherche encore à l'étendre pour y trouver une place si désirée, et pour laquelle, venu de si loin, on a bravé tant de dangers, tant de fatigues. On s'empare de toutes les saillies des colonnes, des corniches, et on y établit de petits échafauds, formant plate-forme, sur lesquels on peut encore, au-dessus de la foule, se loger. On est même plus libre, plus isolé : entre les colonnes, on se trouve comme dans une loge de spectacle. C'est une procession continuelle d'hommes, de femmes, d'enfants, qui apportent des objets de campement. On mange, on fume, on prend le café sans grand tumulte; la police n'intervient pas. Une seule mesure préventive est prise en entrant : on fouille les hommes et on dépose sur le divan des gardiens les armes apparentes ou cachées : pistolets, poignards, yatagans, simples couteaux sont là étalés dans un curieux désordre, depuis la lame commune enveloppée d'une gaîne grossière en peau, jusqu'au poignard damasquiné, avec fourreau de velours relevé d'or et de pierreries. Chacun se laisse faire sans apporter la moindre résistance. »

Tandis que les Grecs campent ainsi dans l'église du Saint-Sépulcre, les Latins prient encore aux stations de la voie douloureuse. Ils ne rentrent à l'église que le soir pour assister à une procession qui est, en quelque sorte, tout un drame en action et dure jusqu'au milieu de la nuit.

Une figure en relief, de grandeur naturelle, représente le Christ : la tête et les membres sont flexibles.

A six heures du soir, les pères de terre sainte sortent avec ce grand crucifix de la chapelle de la Sainte-Vierge; suivis des fidèles et portant tous des flambeaux, ils chantent tour à tour le *Stabat* et le *Miserere*. Ils s'arrêtent successivement aux autels de la *Division des vêtements* et de l'*Impropère* ou de l'opprobre (g, g^{b}), où l'on récite les premières scènes de la Passion; puis ils se dirigent vers le Calvaire. Un prêtre raconte alors, en montrant le crucifix, tout ce que le Fils de Dieu a souffert sur le Golgotha. Plusieurs religieux soulèvent la figure du Christ; ils l'attachent avec des clous sur une croix et l'élèvent au-dessus même du trou où jadis fut posé l'instrument du supplice divin. Le récit du drame continue. La voix du prêtre est couverte par les sanglots et les cris, non-seulement du petit nombre de ceux qui sont présents, mais de la foule de ceux qui se pressent en bas dans l'église. Pendant quelque temps on n'entend plus que ces bruissements de douleur qui montent ou descendent, s'affaiblissent ou croissent comme par rafales dans la vaste étendue du sanctuaire. Enfin un religieux s'approche de la croix : il tient d'une main un marteau, de l'autre une tenaille. Il arrache d'abord la couronne d'épines et la tête du Christ se penche; puis les clous des mains, et l'on voit tomber les bras le long du corps; enfin les clous des pieds, et tout le corps glisse dans des bandes de linge que portent d'autres religieux. On se prosterne : on prie. La procession se remet en mouvement; on transporte le corps jusqu'à la pierre de l'onction, et là se poursuit le drame imitatif. Un linge blanc couvre le marbre rouge : aux quatre coins sont des vases de parfums. Un prêtre en verse les essences sur le corps enveloppé d'un suaire, il brûle quelques aromates, en rappelant les paroles de l'Évangile. On s'avance avec des lamentations jusqu'au saint sépulcre et l'on dépose le Christ à l'intérieur sur le marbre qui couvre son tombeau.

Le samedi saint.

Le samedi saint, il n'est pas facile aux Latins de pénétrer dans l'église. Du reste, les cérémonies du culte orthodoxe n'y diffèrent point de celles qui se renouvellent chaque année le même jour dans nos édifices religieux. L'événement notable est la distribution du feu sacré aux Grecs. Encore ici, je ne saurais aussi bien dire que M. le docteur Juglar :

« Les portes sont closes; nous attendons sous un soleil brûlant, entourés de Grecs, un paquet de petits cierges réunis en faisceaux à la main. Une haie de soldats, continuellement rompue, s'efforce de maintenir un passage devant la porte. On n'épargne pas les coups : on frappe légèrement sur la tête, lourdement sur le dos, avec des bâtons, des courbaches, même avec les baïonnettes-sabres des fusils; quoique l'on nous respecte, il faut nous garer pour ne pas être confondus dans la mêlée. Enfin, après une heure d'attente, la porte s'ouvre, un double courant s'établit de l'intérieur et de l'extérieur également combles; les uns veulent sortir, les autres veulent entrer. Le consul de France, précédé de ses cavas, balançant leurs cannes et frappant à droite et à gauche pour se frayer un passage, est lancé au milieu de ce tumulte, protégeant de son bras les sœurs de Saint-Joseph. Les portes se referment, se rouvrent de nouveau; nous nous précipitons et pénétrons enfin, non sans contusions, avec une poignée d'Anglais. Nous montons rapidement aux galeries supérieures. Placés dans les tribunes de la galerie haute, dont la moitié seulement appartient aux Latins, nous dominons et plongeons dans le dôme, qui nous offre le plus singulier spectacle.

« La coupole est remplie d'hommes, de Grecs, d'Arméniens, de Cophtes, d'Abyssins, de nègres, d'Indiens, de tous les pays, de toutes les couleurs, des costumes les plus divers et les plus bizarres. Quelques-uns n'ont que leur chemise et leur caleçon, nu-jambes, nu-pieds, nu-bras; ils se cramponnent aux murailles ou à leurs voisins pour ne pas perdre leur place; d'autres se donnent le bras afin de ne pas laisser rompre les rangs, dans les oscillations violentes d'un flux et d'un reflux continuel, qu'on ne peut mieux comparer qu'à la houle de la mer. Plusieurs Arabes, plus hardis que les autres, se sont suspendus aux rebords des chapiteaux des colonnes, et se tiennent ainsi debout, accolés au fût, grâce à leur ceinture ou à leur turban jetés autour d'eux formant un anneau flexible, dans lequel ils se balancent.

« Enfin, à deux heures, le pacha vient d'arriver pour la cérémonie ; on entend les premiers chants nasillards des Grecs et des Arméniens; les soldats frappent pour faire place à la procession ; un vide se forme à grand'-peine au milieu de la foule compacte. Dans cette foule sinueuse, le clergé grec et arménien, bannières déployées, se glisse. On fait deux fois le tour du saint sépulcre, et l'évêque grec qui officie, nommé par suite l'évêque du feu, s'y enferme seul avec deux torches, après avoir été dépouillé de tous ses ornements. On assure qu'il ne conserve qu'un seul vêtement blanc, afin de supporter la chaleur brûlante du feu céleste.

« Quelques instants s'écoulent, et le feu sacré paraît aux deux ouvertures ovales percées dans l'épaisseur du mur, sur les parois latérales de la chapelle de l'Ange qui précède le saint sépulcre, à gauche pour les Arméniens, à droite pour les Grecs. Un homme courbé jusqu'à terre, portant une torche qu'il vient d'enflammer, à laquelle il fait un rempart de son corps, se précipite en rampant pour le déposer sur l'autel des Arméniens et le communiquer à la foule ; un autre s'engouffre dans un des petits réduits des Cophtes et des Syriens. En un instant le feu se propage aux galeries supérieures, au milieu des cris et du carillon des cloches. Les Arméniens ont ainsi obtenu la première étincelle; les Grecs la reçoivent au même moment, mais, dans leur empressement à se la communiquer, l'éteignent, quoique l'ayant reprise plusieurs fois à la source. Enfin, tout un côté de l'église, le côté arménien, étant en feu, le côté grec dans l'ombre, a commencé à s'illuminer au milieu des cris, du bruit des cloches et d'un nuage de fumée.

« Quant à l'évêque, il est sorti du tombeau effaré, l'œil hagard, couvert d'une simple chemise, armé de ses deux torches enflammées, sur lesquelles on se précipite avec tant de fureur, qu'abandonnant le tout, et à demi courbé vers le sol pour échapper aux coups et à la violence de la multitude, il se sauve dans le chœur.

« Une fois en possession du feu sacré, les Grecs, les Arméniens, hommes et femmes, se sont empressés de le faire passer sur toutes les parties du corps pour se purifier. Les hommes promènent rapidement la flamme des faisceaux de petits cierges, qui ont reçu le feu sacré sur la barbe, le col, la poitrine ; ils prétendent qu'il ne brûle pas. Les femmes les imitent avec plus d'entraînement encore et de passion ; on dirait des bacchantes sous l'influence du dieu ; nous assistons à une fête du paganisme, à une saturnale antique, dont les arts, la peinture et la sculpture nous ont conservé tant de souvenirs. »

Notre Église catholique ne croit pas à ce miracle du feu dont l'Église grecque s'attribue le privilége.

On raconte que vers 1825 il prit fantaisie au pacha de Damas de s'enfermer dans le saint sépulcre avec le patriarche grec, pour y voir de ses propres yeux le miracle. Grand fut l'embarras du patriarche : il tremblait, dit-on, de tous ses membres et cherchait à se tourner de manière à tromper les regards de l'infidèle. Mais le pacha déjouait tous ses efforts. Le temps s'écoulait; toute la foule grecque se mit à murmurer, puis à crier, à appeler le feu sacré avec une sorte de fureur. Le patriarche, couvert d'une sueur froide, se jeta enfin aux pieds du pacha et confessa qu'il était obligé de battre le briquet. Le pacha allait s'indigner et entrer en colère, lorsque le patriarche employa un argument qui l'apaisa tout à coup :

« Si nous supprimions le feu sacré, lui dit-il, le nombre des pèlerins grecs se réduirait bientôt à celui des pèlerins latins. Plus de pèlerins, plus d'argent, ni pour vous ni pour nous. Comment vivrait Jérusalem? »

Le dimanche saint.

Le dimanche saint, les Latins sont presque seuls à prier dans l'église du Saint-Sépulcre. On célèbre les matines à minuit, et l'office commencé dès huit heures est entièrement achevé à midi. Un seul détail de la solennité de ce jour a un caractère particulier. Les fidèles viennent jeter des palmes sur le saint tombeau et les reprennent lorsqu'elles sont bénies.

Les Grecs se dispersent dans la ville, la vallée de Josaphat, ou se mettent en route pour aller à Bethléem ou au Jourdain : pour eux, tout est fini dès qu'ils ont eu le feu sacré. Mais ils ne s'éloignent pas de la Palestine sans en emporter des preuves matérielles de leur pèlerinage. Ils se font délivrer par les religieux des certificats. Quelques-uns se font dessiner, avec des aiguilles et de la poudre à canon, sur les bras ou sur la poitrine, les figures de la croix, de la lance, le chiffre de Jésus et de Marie.

IV

Immersions dans le Jourdain. — La mer Morte. — Retour.

Ce sont là, monsieur, ceux de mes souvenirs qui me paraissent répondre le moins mal à ce que vous attendiez de moi. Je n'ai point fait un long séjour en Palestine, et notre excursion au Jourdain aurait certainement peu d'intérêt pour vos lecteurs après ce que vous leur avez déjà dit[1]. J'ajouterai seulement que nous avons rencontré de nouveau une des caravanes grecques aux bords du fleuve. De tout le cours du Jourdain, un seul point les attire : c'est l'endroit où saint Jean baptisa le Christ. Il est situé à trois heures de marche environ de la mer Morte, et le lit du fleuve y est presque aussi large que la Seine à trois ou quatre lieues au-dessus de Paris. De loin nous vîmes les pèlerins accourir en jetant des cris de joie. Ils se dépouillaient de leurs vêtements et avaient tant de hâte de se jeter dans le fleuve que quelques-uns faillirent s'y noyer. On assure que presque chaque année cet empressement extrême est la cause de plusieurs morts. Chaque pèlerin plongeait d'abord son visage trois fois en faisant le signe de la croix. Tous buvaient beaucoup d'eau, non pour apaiser leur soif, mais pour se purifier intérieurement, et ils se groupaient devant les prêtres qui leur en versaient sur la tête. Je remarquai que la plupart trempaient un linge blanc à plusieurs reprises dans le courant; ce linge, c'est celui qui est destiné à

1. Tome Ier, semestre Ier, p. 414.

leur servir un jour de linceul. Ils l'avaient apporté, les pauvres gens, de leur patrie. A Jérusalem, ils l'avaient déjà posé tour à tour sur le sépulcre et sur le Calvaire. Ils l'avaient aussi approché du feu sacré.

La mer Morte n'est guère un but de pèlerinage que pour les savants et les curieux. Ses rives mornes, arides, nues, lugubres presque dans toutes les parties, sont en quelques endroits couvertes de roseaux grands comme des arbustes. Personne apparemment ne sera tenté d'en célébrer les charmes et d'en faire un Éden ou une vallée de Tempé. On dit que parfois des bandes d'oiseaux, hirondelles ou canards sauvages, traversent ces eaux tristement calmes et limpides d'où ne s'élèvent point, comme on le croyait, des exhalaisons méphitiques. Je n'ai point vérifié si l'on y est repoussé à la surface lorsque l'on veut y nager. J'avoue que je n'ai pas voulu m'exposer à tous les petits supplices qui, dit-on, sont la punition inévitable de cette expérience : démangeaisons, irritations, adhérence à la peau de particules salines ou de taches gluantes. J'ai mieux aimé m'en rapporter à de plus curieux que moi. Chose singulière ! le docteur G.... est persuadé qu'on établira sur les bords de la mer Morte

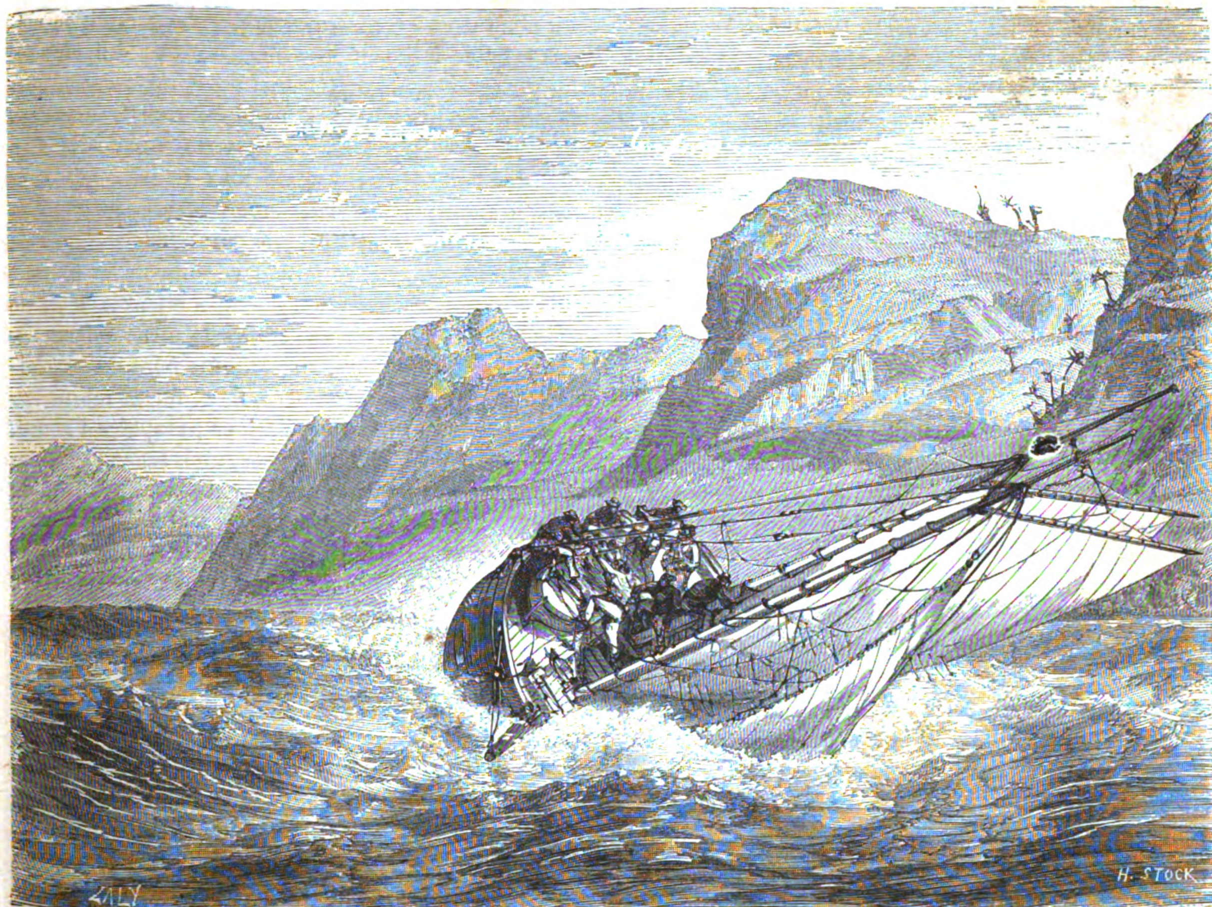


Une vue de la mer Morte.

les établissements thermaux de l'univers. « Un jour, dit-il, la mer Morte donnera la vie ! »

Et maintenant, voulez-vous me permettre de résumer en peu de mots ce que j'ai pensé depuis mon retour ? Je me sens véritablement plus calme et plus à l'aise pour bien prier dans l'humble église voisine de ma demeure que je ne l'étais à Jérusalem au milieu des tumultes de l'église du Saint-Sépulcre. Cependant ce voyage est et restera pour moi un des grands événements de ma vie. Sur cette terre, qu'on ne foulera jamais avec indifférence, j'ai éprouvé dans les plus intimes profondeurs de mon être des impressions que je n'avais jamais connues, et telle en est la puissance singulière que je ne sais si, malgré l'approche de la vieillesse et le charme de mes habitudes paisibles, je résisterai quelqu'un de ces jours au désir de braver de nouveau chemins de fer, paquebots, mer houleuse, mauvais gîtes, fanatisme grec, brutalité turque et le reste ; mais je déclare que la tentation serait plus forte encore si la Palestine devenait, de mon vivant, comme je le souhaite, un département français ou une colonie romaine !

Y.



Le naufrage de *la Belle*. — Dessin de Stock d'après M. Vigneaux.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. E. VIGNEAUX.

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

AVANT-PROPOS.

Le 26 mai 1854, à la pointe du jour, une chaloupe pontée, portant le nom de *la Belle*, qu'elle méritait bien par l'élégance de sa coupe et la légèreté de son gréement, débouchait de la rade de San Francisco, la proue tournée vers le sud. Jaugeant dix tonneaux, manœuvrée par sept marins de nationalités diverses, elle portait en outre trois Français qui, seuls, avaient le secret de sa destination. L'un de ces derniers, armateur et propriétaire de la petite embarcation, avait été poussé de bonne heure, en dépit de sa naissance aristocratique, dans les rangs de ces esprits aventureux, qui abondent aux époques de transition; pionniers insouciants de l'idée, enfants perdus du progrès, enivrés surtout de leurs propres rêves, et soutenus jusqu'à la mort par la conviction que rien n'est impossible là où tout est à refaire.

Or l'incurie de l'administration mexicaine, trop fidèle héritière des vieux errements espagnols, et les incursions des sauvages ayant fait table rase de la civilisation et presque de tous les liens sociaux dans l'État de la Sonora, le comte de Raousset-Boulbon, car c'est de lui qu'il s'agit, allait rejoindre dans cette contrée quatre cents Français enrôlés un mois auparavant par les autorités mexicaines, persuadé qu'avec l'appui de cette poignée d'hommes il pourrait réorganiser la Sonora et peut-être, par cette belle province, régénérer le Mexique tout entier. Le comte avait associé à ses plans un docteur de la Faculté de Paris, comme médecin, et, en qualité de secrétaire, un jeune homme d'une famille honorable de Bordeaux, M. Vigneaux, auteur de la relation que nous offrons aux lecteurs du *Tour du Monde*.

Dès ses débuts, la navigation de *la Belle* fut comme un pronostic de la fatale destinée qui attendait l'expédition. Pluies, brouillards, grains, grosse mer et tempêtes, aucune épreuve ne fut épargnée à la frêle embarcation pendant qu'elle longeait les côtes dangereuses et mal connues de la basse Californie. Ce ne fut qu'après avoir failli se perdre vingt fois sur les rochers qui entourent le mouillage de San Benito et après être restée échouée douze jours sur les brisants de la baie d'Alméjas, qu'elle put enfin doubler le cap Palmo, extrémité méridionale de la péninsule californienne, et pénétrer dans la mer Vermeille où nous n'avons plus qu'à suivre M. Vigneaux.

—

Les *Tetas de cabra*. -- Aspect de la côte morienne. — Guaymas. En prison. — Le Colabozo. — La caserne. — Soldats mexicains.

Le 25 mai, nous jetâmes enfin l'ancre sur la côte de la Sonora, dans une anse bien abritée du *Morro Colorado* (le Morne-Rouge), promontoire à falaises menaçantes, situé à quelque vingt lieues au nord de Guaymas. Deux grandes murailles de roches noires, dont le pied sombrait verticalement dans les flots endormis, nous enserraient; au-dessous de nous, à travers plusieurs brasses d'une eau limpide, nous distinguions parfaitement un fond de roches métalliques et moussues, de madrépores et de coraux. Devant nous s'étendait une plage de gravier et de coquilles assez roide, mais très-accessible; au delà régnait un petit plateau auquel venait aboutir, des flancs de la montagne aride et calcinée, une gorge profonde encombrée d'une végétation tropicale : c'était le lit d'un cours d'eau desséché.

La tempête nous avait poussés dans ces parages éloignés; elle nous y retint deux jours. Nous passâmes ce temps au milieu des rochers, dans une eau claire et dormante, occupés à tendre des lignes aux poissons, à poursuivre dans les anfractuosités du roc d'énormes langoustes, à jouir à la fois et du plaisir du bain et des splendeurs d'un paysage sous-marin, aussi riche et plus grandiose que celui du bassin de San Benito.

L'intention de M. de Raousset n'était point de se rendre directement à Guaymas, mais d'aller chercher dans le voisinage un mouillage discret; de là un émissaire devait se rendre mystérieusement à la ville, afin de s'assurer de la présence et des dispositions des enrôlés français; c'était à moi qu'incombait cette mission.

Rien de plus navrant que la côte montagneuse que nous longeons jusqu'à la baie de *los Algodones*, profonde échancrure au milieu de laquelle s'élève un groupe d'ilots du même nom. En face de nous se dessinent les *Tetas de Cabra*, deux mamelons jumeaux auxquels leur conformation bizarre a valu ce nom très-mérité de Mamelles de chèvre; ils sont un des points marquants de l'atterrage de Guaymas. La chaîne du littoral s'abaisse graduellement vers le fond de la baie et se détourne brusquement devant un plateau bas qui isole *las Tetas*.

Non loin de ces hauteurs, à l'abri des rochers de la *punta Tordilla*, nous trouvâmes le gîte sûr que nous cherchions; quelques lieues nous séparaient à peine de Guaymas, et je fis mes dispositions pour m'y rendre immédiatement, en compagnie du docteur. Il était quatre heures de l'après-midi environ.

Le plateau que nous traversâmes nous remit en mémoire celui de la presqu'île californienne; le lit encaissé d'une rivière absente dans lequel nous nous engageâmes nous écarta de notre route et nous conduisit, après deux heures de marche, dans une plaine rocailleuse d'un aspect désolatif, déserte comme tout le pays que nous avions parcouru déjà, maigrement parée de pieds de *mesquite*, de cactus cylindriques ou candélabres et de maguey sauvage, qui, se faisant repoussoir les uns aux autres, servaient à faire valoir d'autant mieux la navrante étendue du paysage sans en rompre la monotonie.

La boussole dont nous étions munis nous disant clairement que nous étions dévoyés, force fut de rebrousser chemin. Un sentier, que nous n'avions pas aperçu d'abord, nous fit franchir les collines basses, mais accores, placées à l'orient du ravin, et nous descendîmes, à la chute du jour, dans une plaine que bordait la mer à notre droite; le sentier se dirigeait vers la plage en serpentant à travers un triste *chaparral* émacié par la sécheresse, et ne rappelant à l'esprit, par ses teintes poudreuses, aucune idée de végétation.

Nous marchâmes tant qu'une clarté suffisante nous permit de reconnaître le sentier sur cette terre durcie jusqu'à la sonorité, où le pied de l'homme ne marquait pas. La nuit nous arrêta enfin au bord de la mer, au pied d'un mamelon pierreux, bizarrement posé là comme les ruines d'une pyramide, en face de la petite île *Chapatona*. Mourants de fatigue et de soif, nous songeâmes à prendre du repos, et nous nous étendîmes sur le sable de la rive, seul endroit où nous pensions être en sûreté du côté des reptiles. Nous nous étions dépouillés de nos vêtements de laine pour nous en faire une couche, et, malgré la légèreté de notre costume, nous n'éprouvâmes pas un seul instant, même au point du jour, cette sensation de fraîcheur qui accompagne dans nos climats les nuits les plus chaudes, et dont nous avions souffert même à l'île Santa Margarita par une latitude plus basse; la brise de la mer, s'échauffant en passant sur la péninsule, donne aux côtes de la Sonora une température beaucoup plus élevée; cette température varie de 30° à 40° centigr. à l'ombre, dans la saison sèche.

L'aube nous trouva en route; nous errâmes longtemps encore à travers un pays uniformément aride et désert; car tel est le caractère de toute la région du littoral sonorien. Nous marchions dans un silence qui tenait de l'hébétement, uniquement préoccupés des tortures de la soif. Tout à coup un murmure confus vint frapper nos oreilles, et bientôt nous pûmes distinguer le mugissement des taureaux, le bêlement plaintif des moutons et le chant du coq. Le *chaparral* s'éclaircit soudain, et devant nos yeux éblouis se déroula un spectacle magique. — Sur une vaste citerne, dont les parois blanchies reverbéraient les feux du soleil, se penchait un balancier gigantesque, supportant les seaux de cuir destinés à alimenter des abreuvoirs, autour duquel se pressaient les animaux.

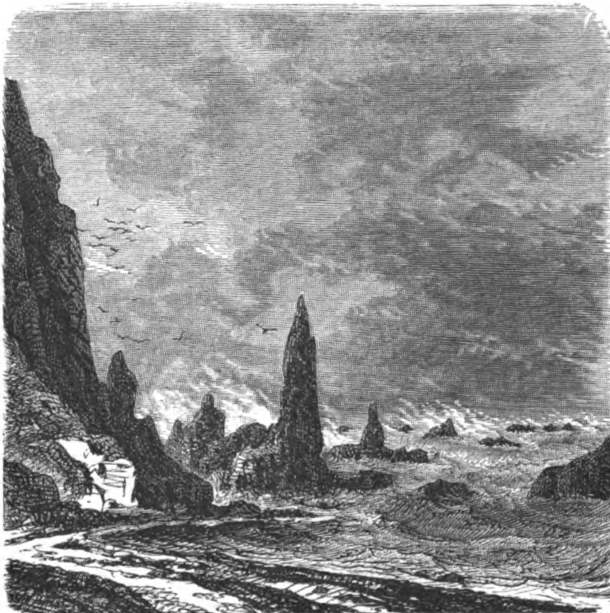
— Je ne sais comment cela se fit, mais je me trouvai agenouillé devant une auge de pierre, à côté de mon compagnon, disputant aux chèvres et aux brebis étonnées un liquide tiède et bourbeux.

Le maître de céans vint nous arracher à cette dégradante mais ineffable jouissance, en nous offrant une boisson plus digne de créatures humaines. Alors seulement nous apparut à peu de distance un bâtiment en construction, dont les murs en *adobes* attendaient la charpente ; devant nous s'élevait un *jacal*, vaste cabane en bambous et en feuillage, où nous entrâmes. Un déjeuner copieux et confortable nous y fut offert de la meilleure grâce du monde.



Arrivée à San Benito, côte de la basse Californie. — Dessin de E. de Bérard.

Notre hôte avait l'air d'un citadin sous son costume de campagnard ; il portait un fort beau chapeau de Panama, chemise fine, large *calzonera* de cuir jaune et souple, ouverte de la hanche jusqu'en bas, et retenue par de gros boutons d'argent bombés, ceinture de soie rouge et bottes de peau de daim. Il m'interrogea minutieusement, et je lui contai tout autre chose que la vérité. Il refusa la rétribution que nous crûmes devoir lui offrir en le quittant. Nous ne fûmes pas longtemps à nous apercevoir que nous étions suivis, et je me rappelai alors, non sans quelque inquiétude, que le digne *ranchero* avait, durant notre repas, expédié un homme à cheval dans la direction de Guaymas.



Les brisants de San Benito. — Dessin de E. de Bérard.

En approchant du massif de montagnes qui étreint cette ville et son port, le chemin s'élève graduellement. Entre les hauteurs *del Rancho* et celles de *Bacochivampu* s'ouvre un défilé étroit, dans lequel nous nous engageâmes, et bientôt les premières maisons ne tardèrent pas à s'offrir à nos regards. C'étaient des masures et des ruines, de même que dans toutes les missions que nous avions entrevues dans la presqu'île de Californie ; à l'exception toutefois de San Luis, mieux conservée que les autres. Sur le fond gris des *adobes* se détachait un groupe d'hommes vêtus de blanc ; en approchant, nous reconnûmes les quatre hommes et le caporal classique. L'individu qui nous suivait nous dépassa alors et se dirigea vers eux ; cinq minutes plus tard nous étions entourés, saisis, désarmés en route pour le *Calabozo*, où nous nous trouvâmes bientôt dûment incarcérés.

C'était une vaste pièce aux murs d'*adobes* non recrépis, détériorés par le temps et les locataires ; sous les pieds, la terre nue ; au plafond, des solives en troncs de palmier non équarris ; pour tout ameublement, une cruche ébréchée. Une porte étroite et basse, flanquée de deux petites fenêtres grillées, percées à cinq pieds du sol, ouvrait sur le *patio* ou cour intérieure. Dans ce taudis, où l'on ne pouvait établir de courant d'air vu la disposition des ouvertures, l'atmosphère était étouffante, bien que les fenêtres n'eussent pas de volets et que la porte fût ouverte tout le jour ; il y régnait en outre une odeur méphitique amplement justifiée par les habitudes des commensaux, qui, pour n'avoir pas à demander trop souvent la faveur de traverser le *patio*, avaient consacré un des coins de l'appartement aux usages d'une vespasienne. Ces messieurs étaient au nombre d'une quinzaine, vieux et jeunes, Indiens et métis, sales, dépenaillés et porteurs de mines plus que suspectes. Leur costume consistait en une chemise de cotonnade, blanche en principe et passant à l'état de charpie brute, et un large pantalon de même étoffe ; je remarquai même que la chemise n'était pas absolument de rigueur. Plusieurs avaient la tête et les pieds nus, d'autres portaient des sandales et de grossiers chapeaux de paille. Nonchalamment étendus sur le sol, autour d'un lambeau de *fresada*, couverture commune qui remplace pour eux la cape espagnole, ils manipulaient d'ignobles tarots et se disputaient quelques cigarettes au hasard du *monte*.

La cour était petite ; le *saguan*, allée cochère des

maisons mexicaines, fermées d'une grille à chaque extrémité, servait de corps de garde aux hommes du poste.

J'appris du sergent de garde que nous passions pour des déserteurs du bataillon français qui avaient commis un assassinat. L'arrivée du commandant et de plusieurs officier de ce bataillon, composé des passagers du *Challenge*, détruisit cette erreur ; néanmoins nous ne fûmes remis en liberté que le lendemain soir, mais on nous tira du Colabozo et l'on nous donna la caserne mexicaine pour prison. Je sus que le ranchero qui nous avait donné l'hospitalité était don Cayetano Navarro, commandant de la garde nationale de Guaymas et l'un des personnages influents du pays. C'était lui qui nous avait fait arrêter, et le prétexte était bien un assassinat, mais nous acquîmes bientôt la certitude que l'on soupçonnait en réalité notre connivence avec M. de Raousset.

Nous eûmes toute liberté de parcourir la caserne et d'observer les soldats. Ils sont tous Indiens ; leur uniforme consiste en une veste de toile blanche à petites basques ; le pantalon est de même étoffe. Un très-petit



Le comte de Raousset-Boulbon, fusillé au Mexique en 1854. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Vigneaux.

shako de cuir noir repose sur le sommet de la tête. Les sous-officiers seuls avaient des souliers ; les soldats portaient des sandales ou *guaraches*.

Ce costume collant fait admirablement valoir le musculeux développement du torse et les belles proportions de ces Indiens. Leur taille dépasse rarement la moyenne ; ils ont la tête forte, le cou court généralement, les extrémités fines. Le visage a du caractère ; les yeux sont beaux, mais le regard est dur, la pommette saillante et la mâchoire inférieure large. Ils portent obligatoirement les cheveux ras, sauf une longue mèche sur chaque tempe, et sont imberbes ; les exceptions à cette dernière règle, si insignifiantes qu'elles soient, donnent à la physionomie un cachet de sauvagerie marqué. Les officiers, au contraire, ayant tous, peu ou prou, du sang blanc dans les veines, sont généralement possesseurs de fortes moustaches.

Un fusil et sa baïonnette compose tout l'armement. Le soldat indien a le plus grand soin de cette arme, et tous ont en poche un morceau de cuir ou de peau avec lequel, à chaque instant du jour et en tout lieu, ils frottent soigneusement les parties ternies par le contact de



Arrestation de M. Vigneaux dans la Sonora. — Dessin de Riou.

la main souvent moite dans ce climat brûlant. Un ceinturon beaucoup trop lâche soutient le fourreau de la baïonnette et une giberne monstrueuse qui pend au-dessous des basques de la veste et doit considérablement gêner leurs mouvements.

Le costume des officiers était varié. Tous portaient une simple veste, sans épaulettes, avec une attente, ou seulement un bouton de métal sur chaque épaule; pantalon de fantaisie. Sur la tête une large casquette ronde et plate, galonnée, ou bien un shako réduit aux dimensions d'un képi français, ou bien encore le chapeau mexicain, aux vastes ailes horizontales, en feutre dur, blanc, gris ou roux. Les officiers supérieurs étaient en costume civil.

M. de Raousset s'introduisit en ville dans la soirée du 1er juillet.

Guaymas. — Aspect général. — Types. — L'aguador et son âne. Le port.

Guaymas est situé par 27° 53′ 50″ de latitude nord et 113° 9′ 36″ de longitude ouest du méridien de Paris. Cette ville ressemble à San Jose, avec un aspect un peu moins misérable toutefois. Les maisons, en *adobes* sans exception, n'ont aucun cachet; elles sont basses. Celles qui avoisinent les quais et la Plaza Mayor (la grande place) sont blanchies à la chaux; quelques-unes ont un étage; toutes occupent une vaste superficie. Les ouvertures extérieures sont rares et munies de fortes grilles faisant saillie en manière de cages. Pas de vitres, mais de grands volets de bois, avec un plus petit pratiqué au milieu. Chez les gens riches, le *patio* est transformé en jardin.

Bâtie sur un plateau resserré, entre la mer et des hauteurs escarpées, cette ville n'est susceptible que de peu d'extension. Je ne saurais préciser l'époque de sa fondation, mais elle doit à peine remonter à un siècle. L'établissement primitif se forma sous le nom de San Jose de Guaymas, à l'endroit où se trouve le rancho de San Jose, près du rio de ce nom, à deux lieues environ au nord-est du port. Cette partie de la baie n'étant pas accessible aux barques d'un certain tonnage, les besoins du commerce ont attiré peu à peu la population vers le mouillage actuel; la ville nouvelle a conservé le nom de Guaymas, emprunté à la tribu d'Indiens qui habitait ces parages. Les bords du rio San Jose sont abandonnés à la culture maraîchère et quelques habitants aisés y possèdent des *villas*.

La vue de Guaymas est navrante. Les montagnes qui l'étreignent sont de teinte roussâtre; leurs sommets dentelés ont des airs de ruines cyclopéennes; des gorges sombres, des précipices les déchirent; sur leurs flancs pelés quelques plantes grasses, quelques palmiers nains trouvent seuls un aliment. Le défilé par lequel nous étions arrivés est la seule voie de communication entre le port et l'intérieur du côté de la terre : c'est la route d'Hermosillo.

Il règne dans la ville un air d'abandon et de tristesse dont les vastes dimensions des maisons, le petit nombre des ouvertures extérieures, l'élévation de la température et l'absence de vie commerciale sont les principales causes. Les portes et les volets des fenêtres, fermés ou entre-bâillés le jour à cause de la chaleur, ne s'ouvrent que le soir; chacun se lève avant l'aube et se couche de bonne heure; beaucoup de gens transportent leurs lits dans les cours ou sur les *azoteas* (terrasses).

Les passants, quand on en voit dans les rues, errent comme des âmes en peine. Rarement on entend résonner le pas d'un cheval. De temps en temps seulement passe un personnage au cachet exotique; c'est un *cargador*, portefaix indien, demi-nu, courbé sous un fardeau que retient à son front une large sangle, mais trottant légèrement, un bâton d'une main, son chapeau de l'autre; — une *frutera*, marchande de fruits; — une *lavandera* portant au bout d'un bâton les cotillons qu'elle vient de blanchir; — un soldat en quête des faveurs de Cupidon ou de Bacchus, ou bien un *aguador* pressant son âne.

Dans toute l'Amérique espagnole l'*aguador* ou porteur d'eau est un type marqué, celui de Guaymas est particulièrement curieux. De même que le *cargador* et presque tous les artisans à Guaymas, c'est un Indien et, le plus souvent un Yaqui. Il est peu vêtu; une chemise dont les manches sont retroussées et le col ouvert, un caleçon très-ample et presque toujours relevé jusqu'au genou, quelquefois des sandales, généralement les pieds nus, voilà tout. Un mouchoir de couleur enveloppe négligemment une chevelure abondante, longue et rude, et contribue à donner un volume disproportionné à sa tête déjà forte; un chapeau de paille commune, trop étroit de forme, repose sur le front et ombrage la face. Son âne est petit, pelé, galeux, porte la tête basse et l'oreille pendante : qui sait de quoi le pauvre serviteur est nourri dans cet aride recoin du globe?

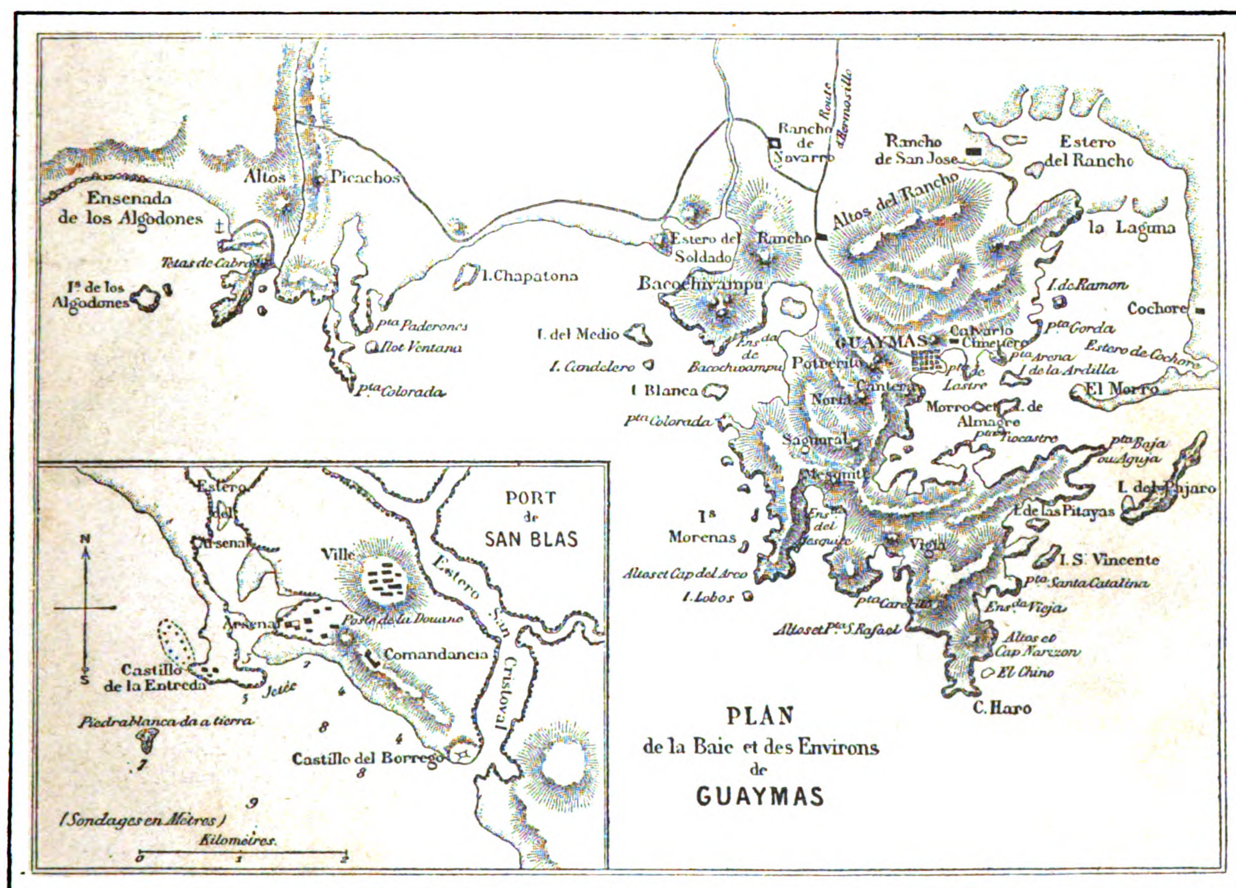
L'eau qu'il porte est contenue dans deux outres, deux longs sacs carrés, suspendus à ses flancs qu'ils oppressent. Rien de plus primitif et de moins engageant. Ces peaux, non tannées, conservent, de ci, de là, quelques échantillons du poil dont elles furent ornées, et semblent être un appendice naturel du pauvre aliboron comme le goître d'un crétin du Valais. Toujours humides, elles ont des tons d'un vert bleuâtre sur lesquels le suintement de l'eau jette un glacis étrange. Une ouverture pratiquée à l'angle inférieur le plus rapproché de la tête de l'âne, cerclée de bois et mal fermée d'une cheville qui laisse échapper un filet constant, sert à remplir et à vider l'incommode machine. Il sort de là un liquide chaud et trouble qu'on reçoit dans des jarres de terre poreuse où elle se rafraîchit plus qu'elle ne se clarifie. Les outres épuisées, l'aguador prend une cigarette cachée derrière son oreille ou dans son chapeau, l'allume, puis il s'installe sur sa bête, à chevauchons, le visage tourné vers la queue, qui lui sert de fouet et de point d'appui, et il se laisse emporter négligemment à la *noria*.

Il n'y a ni ruisseaux ni fontaines dans les environs de Guaymas, si ce n'est le rio San Jose qu'une région presque impraticable sépare de la ville. Des puits ou *norias*, situés dans le faubourg du côté de la route d'Hermosillo,

fournissent l'eau nécessaire à la consommation : ce nom de *noria* leur vient d'une roue à godets qui sert à la puiser. Plusieurs de ces puits se dessèchent pendant l'été, et des citernes analogues à celle du rancho de Navarro conservent l'indispensable élément, dans un état très-voisin de la corruption, il est vrai.

Du côté du port, auquel tournent le dos la plupart des maisons voisines, la quiétude n'est pas moindre. Un pauvre quai de pierres sèches soutenues par de grossiers pilotis, accessible aux chaloupes seulement, se développe modestement devant la *plaza del Muelle* (place du Môle) que sa ligne, brisée en retour d'équerre, ferme à l'est et au sud. Au sommet de l'angle, une petite jetée s'avance de quelques mètres dans la rade, c'est le môle. Au nord de la place se trouve la maison de M. Calvo, agent consulaire de la France à cette époque ; à l'ouest s'élève un monticule surmonté d'un triste fortin qui a l'air de réclamer l'indulgence des canons ennemis. Tout près de la jetée, un pavillon isolé sert de poste de douane. Au pied du monticule et le long du quai s'étend une double rangée de cabanes en bambous : c'est le marché. On y vend des légumes, des fruits et des fleurs qu'apportent les Indiens dans de longues pirogues d'une seule pièce, des liqueurs, du poisson parfois, et l'on y cuisine pour le peuple. Le soir, c'est un lieu de promenade et de rendez-vous.

Rues et places sont irrégulières ; quelques-unes sont bordées de trottoirs informes, mais aucune n'est pavée ni



éclairée la nuit. Trois de ces voies ont pris un développement plus grand que les autres, ce qui donne à la ville la forme d'une étoile. L'une est la rue principale ou route d'Hermosillo, dans laquelle se trouve le *cuartel*, la caserne mexicaine, et dans son prolongement étroit, vers le fort, la *carcel* ou *colabozo*. La seconde, partant de la *plaza Mayor*, s'éloigne dans une direction opposée ; c'est la rue de la douane, elle conduit au cimetière. La troisième, verticale aux deux autres, se dirige vers un mamelon surmonté de trois croix et décoré en conséquence du titre de *Calvario*.

Il y a un curé à Guaymas, mais pas d'église. Une chambre délabrée dans un bâtiment en ruine, au coin de la grande place et de la rue de la Douane, servait à la célébration du culte. La ville est pauvre, bien qu'il y ait quelques familles très-opulentes ; sa population ne doit pas dépasser quinze cents âmes, encore les chaleurs de l'été réduisent-elles beaucoup momentanément ce nombre sur lequel on compte, d'ailleurs, un tiers environ d'Indiens de race pure, gens essentiellement instables. Ils composent la classe des artisans et se recrutent, à peu d'exceptions près, dans la tribu des Yaquis. Leur caprice, bien plus que la nécessité, les amène à Guaymas, où ils pratiquent les métiers de charpentiers, maçons, forgerons, cordonniers, *aguadores*, portefaix, bateliers, domestiques et journaliers ; ils se montrent très-industrieux, mais

ils émigrent annuellement vers leurs villages, et pour peu qu'une difficulté s'élève entre la peuplade et les créoles, circonstance assez fréquente, l'émigration devient générale et Guaymas manque de bras.

Le port est vaste et sûr, abrité qu'il est de tous les vents par les hauteurs qui lui font ceinture ; c'est le meilleur de la côte occidentale du Mexique. La rade proprement dite, c'est-à-dire l'espace qui s'étend devant la ville à l'intérieur des îlots élevés d'Almagre et de la Ardilla, pourrait contenir aisément deux cents navires de tous tonnages. Le fond de la baie est partout de bonne tenue et le flot y dort dans une éternelle placidité qu'atteste la structure fantaisiste du môle et du quai. Devant l'étroit goulet qui donne accès du côté de la mer, s'étend comme un ouvrage avancé l'île escarpée *del Pajaro* (de l'Oiseau), gigantesque brise-lame contre lequel s'épuisent les fureurs de l'Océan.

Outre Guaymas, son port principal, la Sonora a pour principaux centres de population : Ures, le chef-lieu nominal ; Hermosillo, Alamos et Arispe. La première et la dernière de ces villes ne comptent que quinze cents habitants. Les deux autres en ont de six à huit mille. Les incursions des Apaches, fréquentes et régulières comme le retour des marées, ont dépeuplé cette riche et vaste contrée. Quelques tribus indiennes, comme les Pimas, les Papagos, les Opatas savent se faire respecter



Aguadors ou porteurs d'eau à Guaymas. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Vigneaux.

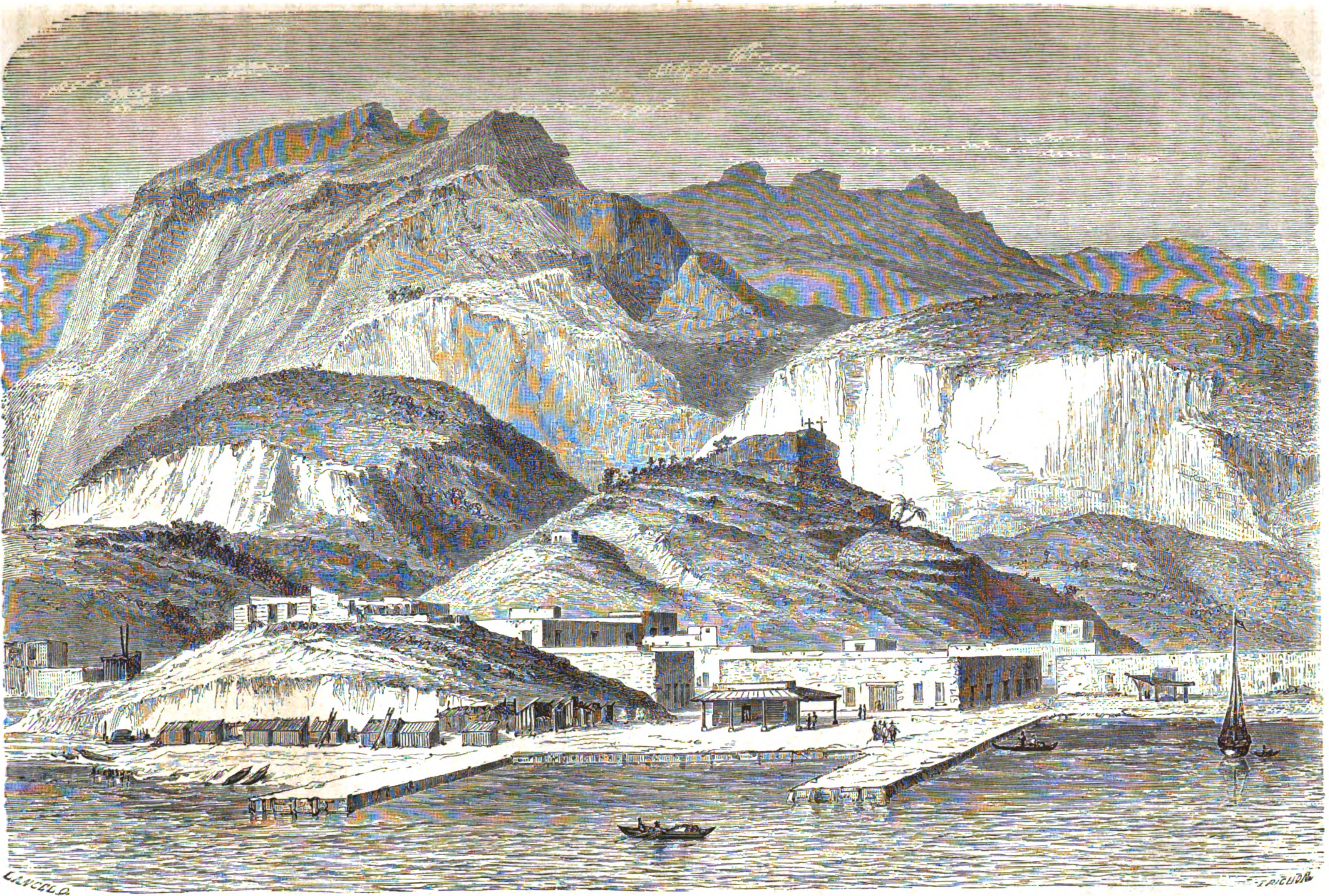
d'eux ; les créoles, peu nombreux et fort disséminés, ont trop souffert pour cela : la population s'est concentrée autour des villes et de quelques haciendas fortifiées, où l'on demeure sur un qui-vive perpétuel. Au delà du trentième parallèle, on ne rencontre que ranchos en ruine et troupeaux rendus à la vie sauvage. Sur chacune de ces ruines, il y a une histoire dramatique de meurtre, de viol, de pillage, d'incendie.

Les mines ne sont plus hantées que par quelques intrépides *gambusinos*, travailleurs indépendants et isolés, aussi leur renom est-il perdu, et cependant le sous-sol de la Sonora est riche en métaux de toute espèce, particulièrement en argent.

Combat entre les Français et les Mexicains. — Défaite et emprisonnement des premiers. — Départ pour San Blas. — Le cerro San Juan. — San Blas. — Esteros. — Paysage.

Le 13 juillet, les rues de Guaymas furent le théâtre d'un engagement sanglant entre les troupes mexicaines et le bataillon français. On sait quelle fut l'issue de ce combat ; les Français, après avoir perdu cent hommes environ, sur trois cent cinquante, enveloppés par des forces de beaucoup supérieures, demeurèrent prisonniers entre les mains de D. Jose Maria Yanez, gouverneur de l'État de Sonora.

On nous enferma dans une des deux casernes occupées précédemment par nos compatriotes, vaste bâtiment



Vue de Guaymas. — Dessin de Lancelot d'après un croquis de M. Vigneaux.

carré situé dans la rue de la Douane, à l'angle d'une petite rue qui conduit au rivage. Une soixantaine d'hommes seulement furent conduits au *Colabozo* et M. de Raousset fut emprisonné lui-même, séparément, dans un local qui en dépendait.

Nous fûmes traités avec assez de rigueur les premiers jours pour nous faire craindre que notre existence ne fût gravement compromise : le moins qui pût nous arriver était d'être décimés. Cependant la sévérité se relâcha bientôt, et avec elle disparurent les sombres appréhensions.

Le 26, on nous annonce notre départ pour San Blas. Le 28, soixante-sept hommes s'embarquent en effet sur la goëlette mexicaine *el Brillante*, et le lendemain, à six heures après midi, le brik *Inez* en reçoit cent vingt de plus, parmi lesquels je me trouve.

Nul incident remarquable ne vint diversifier ce voyage qui fut long et ennuyeux. La brume nous voilait la vue des côtes et nous essuyâmes quelques grains assez forts. Nous étions dans la saison des pluies, toujours signalée sur ces côtes par des orages et des coups de vents en tourbillons d'une violence redoutable ; ils sont fort expressivement désignés sous le nom de *cordonazos*, coups de cordons ou coups de fouet. Le dernier, et le plus terrible souvent, arrive généralement à l'époque de la fête de saint François, le 4 octobre, et porte à cause de cela le nom de cordonazo de San Francisco. Nous souffrîmes beaucoup de la chaleur, surtout la nuit.

Le 11 août, dans la soirée, on reconnaît les îles nues et escarpées de *las tres Marias* et l'îlot de *Juanico*. Ce groupe se trouve à trente lieues environ au large de la rade de San Blas. Un orage violent nous empêche d'atterrir et nous repousse au large pendant la nuit. Le lendemain, le temps nous permet de gagner le port. On reconnaît le *cerro San Juan*, pic de mille neuf cents mètres d'élévation, qui s'aperçoit de vingt lieues au large. En approchant du mouillage, on rencontre deux grands rochers blancs à une distance de douze milles l'un de l'autre ; le premier, celui qui est au large, porte, en raison de cela, le nom de *piedra blanca de a fuera*, l'autre est la *piedra de a tierra*. C'est au sud de ce dernier que nous venons jeter l'ancre.

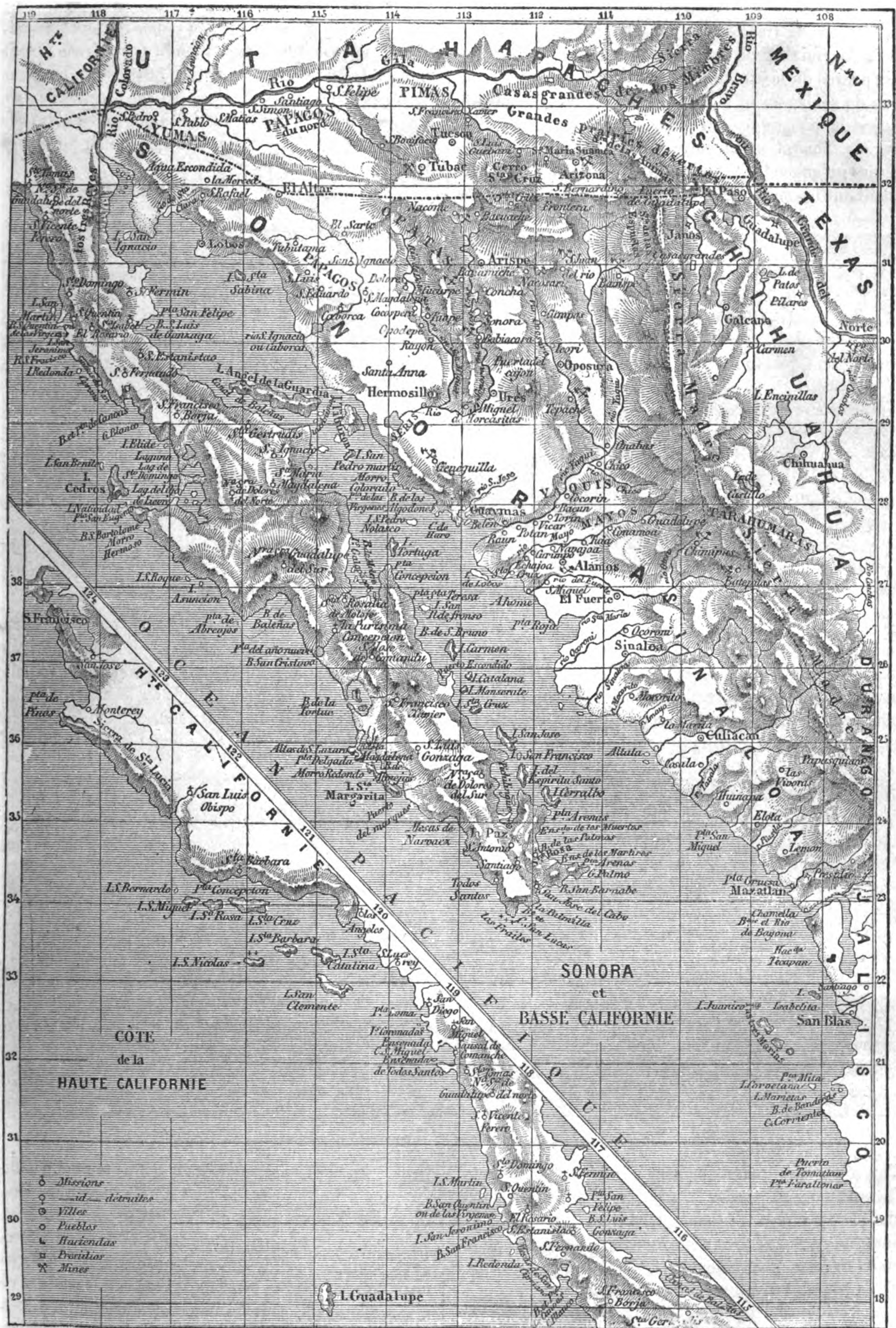
L'aspect de la côte est riant. Elle est basse et présente un long rideau de verdure au tissu serré ; un étroit ruban blanc qui trace la plage, le sépare de l'indigo des mers. En face de nous surgit comme du sein d'un nuage d'émeraude, un morne tout ruisselant de verdure lui-même et bizarrement drapé de festons ; il est couronné de murailles ébréchées sur lesquelles flotte le drapeau de la république : c'est l'ancienne commandance espagnole. Le torrent végétal semble rouler de ses arcades brisées, comme s'il y prenait sa source, et bouillonne bien loin vers le sud, jusqu'à un mamelon moins élevé qui supporte d'autres ruines, celles du *castillo del Borrego*. A ses pieds le ruban blanc se rompt, il y a brèche dans le massif de verdure. C'est l'entrée de l'estero de San Cristoval, canal qui enveloppe le plateau de San Blas. Au nord du morne de la *Commandancia*, la forêt s'éloigne du rivage, et dans la clairière s'élève un hameau, dont les cabanes irrégulièrement dispersées, sont construites en troncs de palmiers placés debout ; leur toiture aiguë est formée des feuilles du latanier.

Un mamelon de rochers qui fait promontoire, clôt le panorama de ce côté. Son aspect desséché rappelle les côtes de la Sonora et de la basse Californie et tranche bizarrement avec les luxueux décors de la rive ; quelques palmiers nains, des cactus, des aloès, s'y dressent comme des moulures frappées à l'emporte-pièce. Un brise-lame en pierres sèches prolonge vers le rivage l'extrémité méridionale de cette jetée naturelle, derrière laquelle se trouvent l'anse *del Pozo* et l'entrée de l'estero de l'Arsenal. Des pointes noires, fines comme des aiguilles, percent au-dessus des rochers, annonçant la présence de quelques barques dans ce port intérieur.

Ce morne de la *Commandancia* nous cache la ville qui s'élève à deux kilomètres de la mer environ, sur un plateau isolé de quelques mètres d'élévation. Le hameau pittoresque et riant de *la Playa* est un séjour brûlant, infesté de moustiques, abandonné aux pêcheurs, aux muletiers, aux matelots. On n'y voit qu'une seule maison de pierre, sise à mi-chemin de la ville ; c'est un corps de garde. Mais il y a quelques ruines dispersées depuis la Commandance jusqu'à l'anse *del Pozo ;* au temps des Espagnols, il y avait là un hôpital, des magasins, des ateliers, un arsenal près de l'estero qui a gardé ce nom, sur lequel se trouvaient également des chantiers de construction maritime ; car San Blas avait alors une importance que justifiait mal le peu de sûreté d'une rade bayant à tous les orages. Ouverte du sud au nord, cette baie, si tant est qu'on puisse donner ce nom à une échancrure insignifiante, sûre pendant l'été, quand les vents soufflent de la terre, est dangereuse dans la saison des pluies.

San Blas est situé dans le delta sablonneux que forme un bras du *rio Santiago* ou *rio grande de Tololotlan*, le cours d'eau le plus important du Mexique, du moins par la longueur de son parcours, en exceptant toutefois le *rio del Norte* et le *Gila*. A l'époque de la guerre de l'indépendance, un officier espagnol, gouverneur de ce port, fit couler un navire chargé de pierres dans l'embranchement principal, pour faire pièce aux insurgés. Cet obstacle n'a jamais été enlevé et l'estero de l'arsenal que ne balaye plus le courant du fleuve, se comblant peu à peu, n'est plus accessible aux navires d'un tonnage élevé.

Le 13, au point du jour, d'énormes chaloupes viennent accoster *l'Inez*, et nous transportent tous, avec armes et bagages, dans l'anse del Pozo. Le capitaine de port, escorté de quelques soldats, nous fait former les rangs sur la plage et nous nous mettons en marche immédiatement pour Tépic, sans prendre même le temps de manger. Le capitaine avait, nous dit-il, des ordres précis à notre égard : on redoutait pour nous le climat meurtrier de la côte. La chaleur est très-forte à San Blas, en effet ; le thermomètre y varie de trente-cinq à quarante-cinq degrés centigrades à l'ombre, et ne descend jamais



SONORA
et
BASSE CALIFORNIE
CÔTE
de la
HAUTE CALIFORNIE
Missions
— id — détruites
Villes
Pueblos
Haciendas
Presidios
Mines
MEXIQUE
TEXAS
CHIHUAHUA
DURANGO
JALISCO
SINALOA
OCEAN PACIFIQUE
Hermosillo
Guaymas
Alamos
El Fuerte
Sinaloa
Culiacan
Mazatlan
San Blas
Chihuahua
Tucson
Arispe
Ures
Oposura
La Paz
Monterey
S. Francisco
San Luis Obispo
Sta Barbara
San Diego
I. Cedros
I. Guadalupe
El Paso
Janos
Tubac
Todos Santos

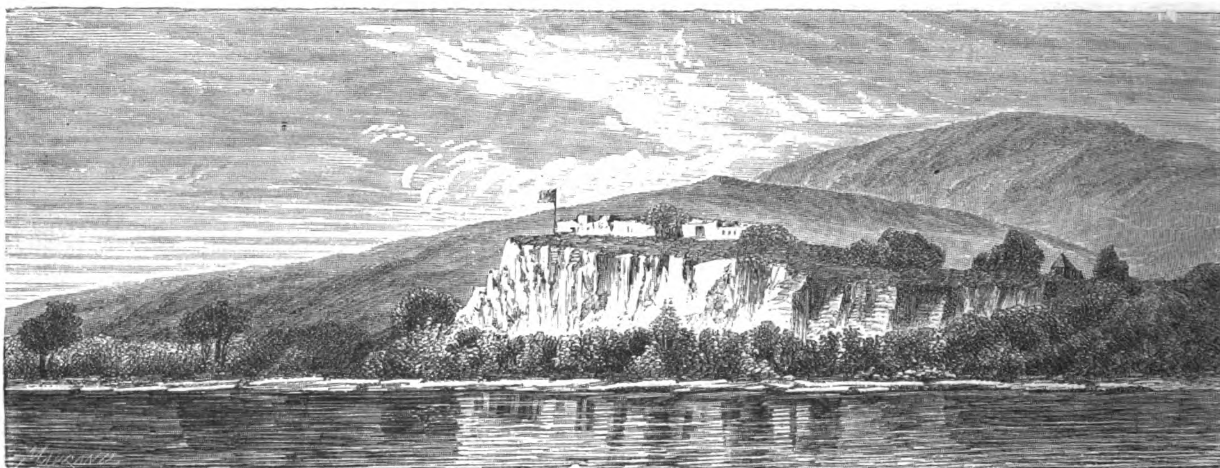
au-dessous de trente-deux dans les endroits les plus frais. La nuit il varie de vingt-huit à trente degrés. Vers dix heures du matin, une petite brise de mer apporte un peu de soulagement et dissipe pour le reste du jour les nuées de moustiques qui rendent les nuits si fâcheuses parfois. Nous étions en outre à l'époque des fièvres malignes qu'engendre, dans la saison pluvieuse, l'action du soleil sur les marécages voisins où pourrit un vaste détritus végétal. En dépit de ces considérations humanitaires, je pense que le capitaine du port, Arnau, aurait pu nous laisser déjeuner, mais il nous assura que nous trouverions des vivres disposés par ses ordres à l'entrée des montagnes, et qu'il était urgent de partir avant que la chaleur devînt plus forte. Un vieil Indien fut chargé de nous servir de guide.

Nous passons un petit pont de bois jeté sur un ruisseau, ou plutôt une crique, qui débouche dans l'estero de l'arsenal. Le sentier vient ensuite longer un monticule abrupt de vingt et quelques mètres d'élévation; il serpente au milieu de blocs de rochers tapissés de verdure, dont chaque interstice nourrit les racines d'un arbrisseau. La ville est située sur cette hauteur qui ne la met pas précisément à l'abri des miasmes délétères, mais où, cependant, la chaleur est un peu moins impitoyable que sur la plage. Les seuls puits qui fournissent l'eau potable à toute la population du delta sont situés au bas de ce morne.



Côte et port de San Blas, province des Jalisco. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Vigneaux.

Nous traversâmes un des faubourgs : la ville me parut triste et dépeuplée. Elle l'est en effet à cette époque où l'on n'y trouve guère que sept à huit cents habitants. Vers le mois de janvier, la sécheresse et l'abaissement de la température atténuant quelque peu la mal'aria, une foule de gens d'affaires qui s'étaient réfugiés à Tépic au mois de juin, y reviennent, et portent alors le chiffre de la population à deux mille âmes environ.



Côte de San Blas (partie sud). — Dessin de E. de Bérard.

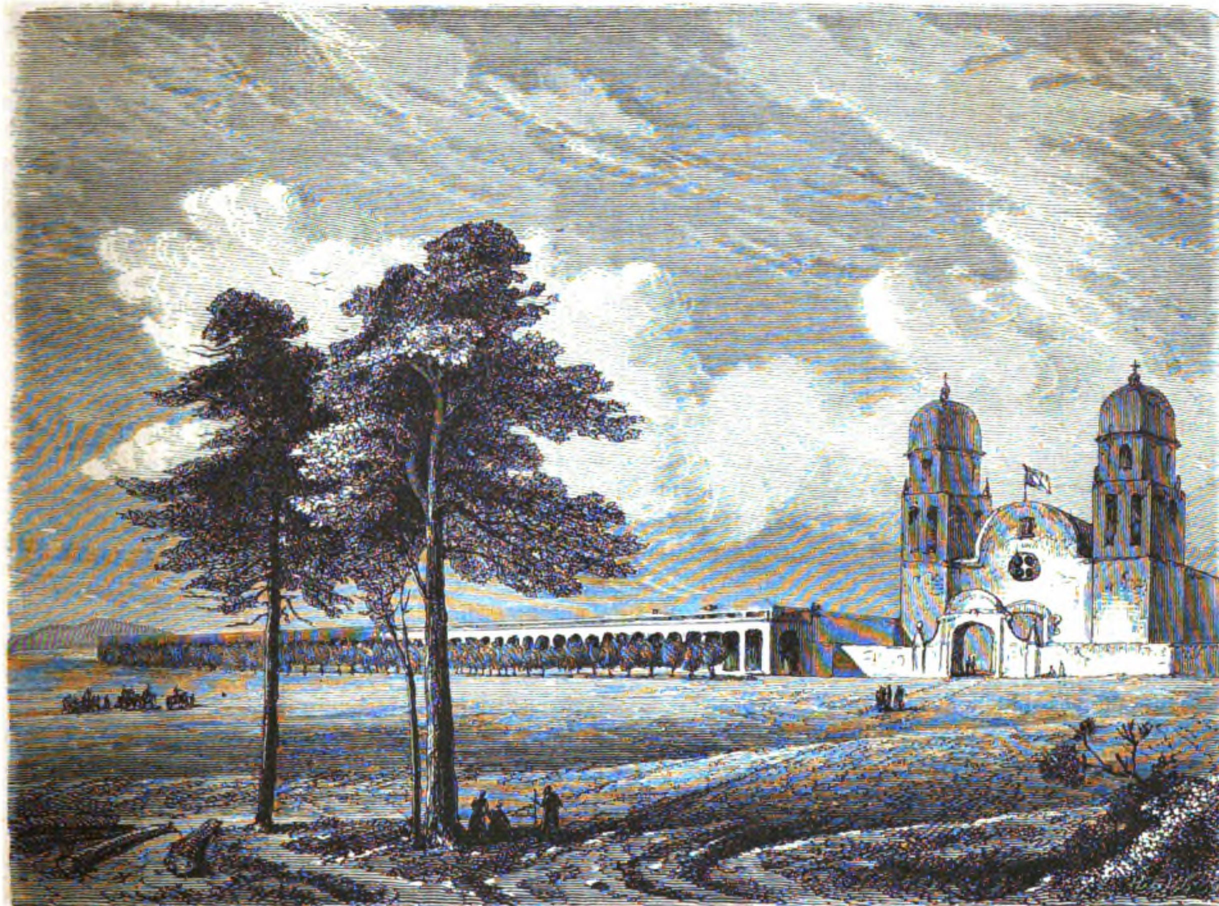
A quelque distance de la ville, on traverse l'estero vaseux de San Cristoval, qui isole le plateau de la terre ferme; ses bords sont couverts d'arbres touffus. Un bac des plus primitifs sert de trait d'union entre les deux rives. En face du point où l'on débarque s'ouvre une large mais courte avenue dans les bois. Au delà s'étendent, jusqu'au pied des montagnes, des marais maigrement boisés : c'est ce foyer de miasmes qui rend ces régions redoutables pour l'étranger et même pour le créole.

La route par laquelle on nous conduit est une traverse,

c'est celle des gens à cheval. De San Blas à Tépic, la distance à vol d'oiseau est de sept à huit lieues, mais la contrée est montagneuse, et la route carrossable n'a pas moins de vingt à vingt-deux lieues. On nous fait prendre un moyen terme, plus rapproché toutefois de la voie carrossable que des sentiers alpestres pratiqués par la gent indienne.

Une chaussée, souvenir de la domination espagnole, traverse le marais ; elle est en fort mauvais état, et de loin en loin nous franchissons des flaques d'eau en sautant de pierre en pierre.

Après une marche assez pénible de quelques kilomètres, nous atteignîmes le pied des montagnes et le couvert de la forêt. Le port et les feuilles des arbres ramèneraient facilement l'esprit aux scènes familières de la patrie, n'était l'exubérance de la végétation, n'étaient les riches festons de lianes, l'aspect oriental des palmiers et de lataniers, réunis çà et là en bouquets sur quelques revers plus exposés au soleil ; et puis les cactus, plantes sobres et vivaces, qui puisent l'aliment d'une robuste existence au milieu des pierres et ne semblent vivre que de soleil ; et les fougères, et les acanthacées gigantesques, et les clairières fourrées d'une inextricable végétation herbageuse, où le pied de l'homme et celui du cheval ont patiemment souillé le sentier étroit que nous suivions; capricieux zigzag qui joue dans les ondulations de la montagne, autour



Vue de la mission de San Luz (basse Californie), p. 243. — Dessin de E. de Bérard d'après M. de Mofras.

des rochers et des fourrés, comme les serpents que notre approche met en fuite.

Dans le courant de l'après-midi, nous rencontrâmes une *conducta de plata*, ou convoi d'argent, sous l'escorte de quelques soldats. Les négociants, au Mexique, font leurs remises en métal, particulièrement en argent. Une douzaine de mules défilèrent devant nous, chargées des *talegas* bourrées de piastres.

Les officiers m'apprirent que nous étions encore fort loin du village où nous devions enfin trouver à déjeuner, ce qui nous laissait l'espoir de réunir ce repas au souper. A mesure que nous avançons, la forêt devient plus épaisse, la montagne plus accidentée ; nous nous élevons toujours. La scène est sauvage, le pays désert, les ravines desséchées malgré la saison, et les tourments de la soif nous font presque oublier ceux de la faim.

Il était six heures après midi environ quand, au détour d'un sentier creux, je vis tout à coup se dérouler devant moi un magnifique spectacle : au pied du revers abrupt de la hauteur s'étendait une vaste plaine verdoyante, circonscrite par des montagnes boisées. Çà et là s'élevait un village indien, dont les cabanes à toit de chaume disparaissaient à demi dans le feuillage des bananiers, des *zapotes*, des calebassiers, des goyaviers, de tous les arbres à fruits des tropiques. Au-dessus de moi le pueblo de Tisontla où j'arrivai bientôt.

Tisontla. — Guaynamote. — Lodelamedo. — Arrivée à Tépic. — Tépic. — Aspect de la prison. — Notre condamnation. — Les voleurs de grands chemins.

Nous avions appris que nos camarades arrivés sur *el Brillante*, deux jours avant nous, nous attendaient au pueblo de *Guaynamote*, à une petite distance de là; on voulait nous y conduire le soir même, mais nous refusâmes. D'ailleurs il était nuit close quand nous achevâmes de souper et le temps menaçait. De moment en moment un éclair déchirait les gros nuages qui faisaient tache sur le ciel scintillant d'étoiles, un roulement lointain, plein de menaces, une bouffée de vent capricieuse et puissante qui faisait gémir le feuillage et craquer la charpente élastique des cabanes, annonçaient un de ces ouragans si fréquents à cette époque et qui ne tarda pas à se déchaîner.

Le tonnerre lança aux échos de la montagne de monstrueuses notes auxquelles répondirent les gémissements douloureux de la forêt et le craquement des arbres brisés par la tempête. Des torrents de poussière s'abattirent en tourbillons sur le village. L'obscurité était intense, surtout du côté de la montagne, seulement sur ce fond lugubre étincelaient par myriades les feux du *cocuyo* ou mouche lumineuse. Surexcités jusqu'à l'orgie par le trouble des éléments et l'électricité dont l'atmosphère était surchargée, ces fantastiques porte-lanternes s'agitaient avec frénésie, semblables aux étincelles d'un incendie lointain que le vent eût apporté là en se jouant. Puis, tout à coup, ce nuage se fendait; à la nuit sans clarté succédaient des clartés sans ombres, sous les torrents de cette clarté blafarde qui brûle les paupières de l'homme, les *cocuyos* disparaissaient et le paysage entier se dévoilait dans ses moindres détails, torturé par l'ouragan et semblable à un décor de l'autre monde. Puis c'étaient des ondées tropicales, c'est-à-dire éveillant dans l'esprit la notion du déluge.

S'il eût été possible de dormir au milieu de cette révolution de la nature, nous en eussions encore été empêchés par des soucis plus mesquins. Les moustiques aux longues pattes, les terribles *sancudos* du côté de l'air, les puces et autres insectes du côté de la terre, enivrés d'électricité, féroces jusqu'à la rage, aussi nombreux que les grains de poussière qui nous aveuglaient, nous livraient des attaques incessantes, furieuses, irrésistibles. Ainsi s'écoula la première nuit.

Le lendemain, nous nous rendîmes à *Guaynamote*. Deux lieues environ nous en séparaient seulement, et ce fut une promenade. Nous avions fait une dizaine de lieues depuis notre départ de San Blas, mais des lieues mexicaines, c'est-à-dire de cinq kilomètres et demi à peu près, détail à mentionner. Nous arrivâmes de bonne heure, mais comme il y avait une foule de traînards sur la route de San Blas à Tisontla, le commandant de l'escorte nous annonça que nous y passerions la journée. Nous eûmes la liberté de parcourir le village.

Guaynamote est pittoresquement situé sur un petit plateau entouré de bois, de vallons et de hauteurs. Les cabanes sont en bambous, à jour, de véritables cages à toits plats. Un hamac, ou le plus souvent un *pétate*, constitue avec quelques blocs de bois, servant de siéges, tout l'ameublement intérieur. Dans un coin, des harnais et des couvertures, dans un autre, trois grosses pierres formant le foyer où se consume, sans fumée ni flamme, quelques petits branchages bien secs; de la poterie rouge, ornée de dessins noirs, d'un style qui rappelle les Aztèques, *ollas*, représentant notre pot-au-feu, *jaros* ventrus, renfermant la provision d'eau ou celle de maïs, *cantaros*, petites cruches élégantes, à deux goulots généralement.

La population est indienne et d'un beau sang; j'ai vu là quelques jeunes filles d'un galbe merveilleux que la statuaire chercherait en vain à idéaliser.

A une des extrémités du village s'élève une vieille église abandonnée, construction en pierre, sans aucun caractère. On nous y confina pendant la nuit. Je demeurai seul, libre de mes actions, avec M. Guilhot : cette liberté, que nous conservâmes désormais, entraînait, avec le soin de veiller au bien-être et à l'alimentation de nos hommes, le droit d'accorder, à l'occasion, des sorties momentanées et partant une assez grande responsabilité.

Le 15, nous nous mettons en marche à l'aube; j'ai loué un cheval, quelques prisonniers éclopés sont également montés sur des animaux de réquisition, et l'on doit s'en procurer d'autres le long de la route, car le nombre de nos traînards est grand. L'officier mexicain en marche a toujours le droit de mettre ainsi en réquisition des animaux et, au besoin, des hommes; il est juge de la valeur du service et fixe la rétribution à sa convenance. Aussi, le passage d'une troupe est-elle toujours un fléau pour les gens de la campagne, qui expédient immédiatement dans un autre canton tous les animaux valides, ne gardant que ceux qui sont à peu près hors de service; encore n'est-ce que le sabre en main, en jurant, tempêtant, menaçant, que les officiers peuvent obtenir ces haridelles. Le propriétaire suit alors tristement ses bêtes, un jour, deux jours quelquefois, jusqu'à un relai obtenu par le même procédé; la perte de son temps ne lui est nullement rémunérée.

Le pays, au sortir de Guaynamote, est montagneux, abrupt, boisé, très-pittoresque; l'eau court de tous côtés au milieu des rochers. Çà et là nous rencontrons quelques plants de bananiers.

Nous rejoignons ici la route principale et la scène prend de l'animation; à chaque instant se montre un cavalier à mine étrange, un troupeau de mules chargées venant de Tépic ou y transportant au contraire les produits de l'Europe déposés à San Blas.

Une route belle et large, à travers un pays ondulé et sur un sol pierreux, nous conduisit à la ville de Tépic où nous fîmes notre entrée au milieu d'une population silencieuse, empressée, que la solennité du jour de l'Assomption avait, pour notre mortification, mis sur pied depuis le matin. Une curiosité bienveillante se peignait du reste sur tous les visages.

Tépic est une jolie ville, la seconde de l'État; ses

places et ses principales avenues sont plantées de beaux arbres; elle a des promenades agréables et de magnifiques jardins particuliers. Sa population est de huit à dix mille habitants, assure-t-on; il n'y paraît guère, car les rues sont désertes et les galets à pointes de diamant qui en forment le pavage, sont enchâssés dans le vert émail du gazon. C'est Versailles, le Versailles actuel, moins son château et sa garnison, mais riant sous les chaudes caresses d'un soleil de bon aloi qui n'a jamais visité le chef-lieu de Seine-et-Oise. L'absence de boutiques est pour beaucoup dans cet air d'abandon; le commerce de détail, dans les villes espagnoles d'Amérique, est ordinairement concentré sur un seul point, une rue ou une place, sous des *portales* ou arcades; en dehors de là, c'est rarement que l'on voit, à l'angle de deux rues, le mot de *vinoteria* ou celui de *tienda de abarrote*, tracé en grosses lettres au-dessus d'une porte, indiquant un cabaret ou un magasin d'épiceries.

De temps en temps, un coche du seizième siècle, tiré par des mules le plus souvent, trouble le silence de cette Thébaïde; pas de charrettes, point d'omnibus, très-peu de chiens errants, jamais de saltimbanques, marchands d'orviétan, musiciens ambulants et autres industriels de cette espèce, qui animent nos places et nos rues. Dans quelques carrefours, ou sur les degrés d'une église, une rangée de *tortilleras*, assises sur leurs talons et drapées dans leur rebozo, attendent, en caquetant entre elles sur un ton bas et rhythmique, que la pratique ait vidé le *chiquihuite* ou corbillon qui contient leur marchandise; la marchande de *tortillas* est un type commun au Mexique où la *tortilla* est un mets national qui remplace le pain. La tortilla est une crêpe de farine de maïs très-mince et très-sèche, d'un goût fade. Il y a pourtant des boulangers dans toutes les villes, mais ils ne fabriquent de pain ordinaire que pour les étrangers; aux gens du pays, ils fournissent une foule de petits pains de fantaisie, dont on ne compte pas moins de quatre-vingts espèces ayant chacune son nom, et qui pourraient se désigner sous le nom de gâteaux, puisque dans leur fabrication il entre toujours de la graisse et souvent du sucre; les Mexicains en font une grande consommation avec leurs tasses de chocolat plusieurs fois répétées dans le courant de la journée, à titre de collation ou de souper; mais la tortilla demeure l'accompagnement ordinaire des repas substantiels, et la basse classe n'en connaît pas d'autre.

Il y a quelque animation autour du marché où mes fonctions de pourvoyeur m'appelaient sans cesse; sous des halles en bois, assez semblables à celles qu'on vient de démolir en face de Saint-Eustache, à Paris, se trouvent réunis les produits des deux zones, fruits et légumes; volailles en abondance, peu ou point de marée car l'industrie de la pêche est très-négligée sur ces côtes poissonneuses; pas davantage de gibier, encore que les forêts et les montagnes voisines en soient abondamment pourvues, et que la chasse ne soit nullement interdite; veau, bœuf, mouton et porc, voilà pour la viande; le bœuf valait un réal. Les étaux des bouchers sont répugnants. L'animal a toujours été mal saigné; élevé en liberté, dans un état demi-sauvage, il est coriace, aussi les gens riches et les étrangers ne mangent-ils que le filet. Le reste est découpé en lanières sans distinction de catégories. Tépic fut fondée, en 1531, par Nuño de Guzman, un des capitaines de Cortez, qui venait de conquérir toute cette région. Il la baptisa *Villa del Espiritu Santo de Tepique*, ce qui laisse supposer que le lieu portait déjà ce dernier nom.

La position de Tépic est heureusement choisie au milieu d'une vallée fertile, entourée de montagnes, à huit cent quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. Le climat en est sain; c'est celui de la zone tempérée. Il est à propos de dire ici que le Mexique est divisé en trois zones distinctes désignées sous le nom de *tierra caliente* ou terre chaude, *tierra templada* ou terre tempérée, et *tierra fria*, terre froide. La latitude n'est pour rien, ainsi qu'on pourrait le supposer, dans cette division, mais bien le plus ou moins d'élévation des plateaux au-dessus du niveau de la mer.

La *tierra caliente* est réduite au littoral des deux océans, bande étroite qui s'étend jusqu'au pied des montagnes; elle comprend aussi une partie des bassins du Rio Gila et du Rio del Norte. La *tierra templada* comprend les revers des Cordillères, au-dessous de deux mille mètres, élévation moyenne du grand plateau qui forme la *tierra fria*.

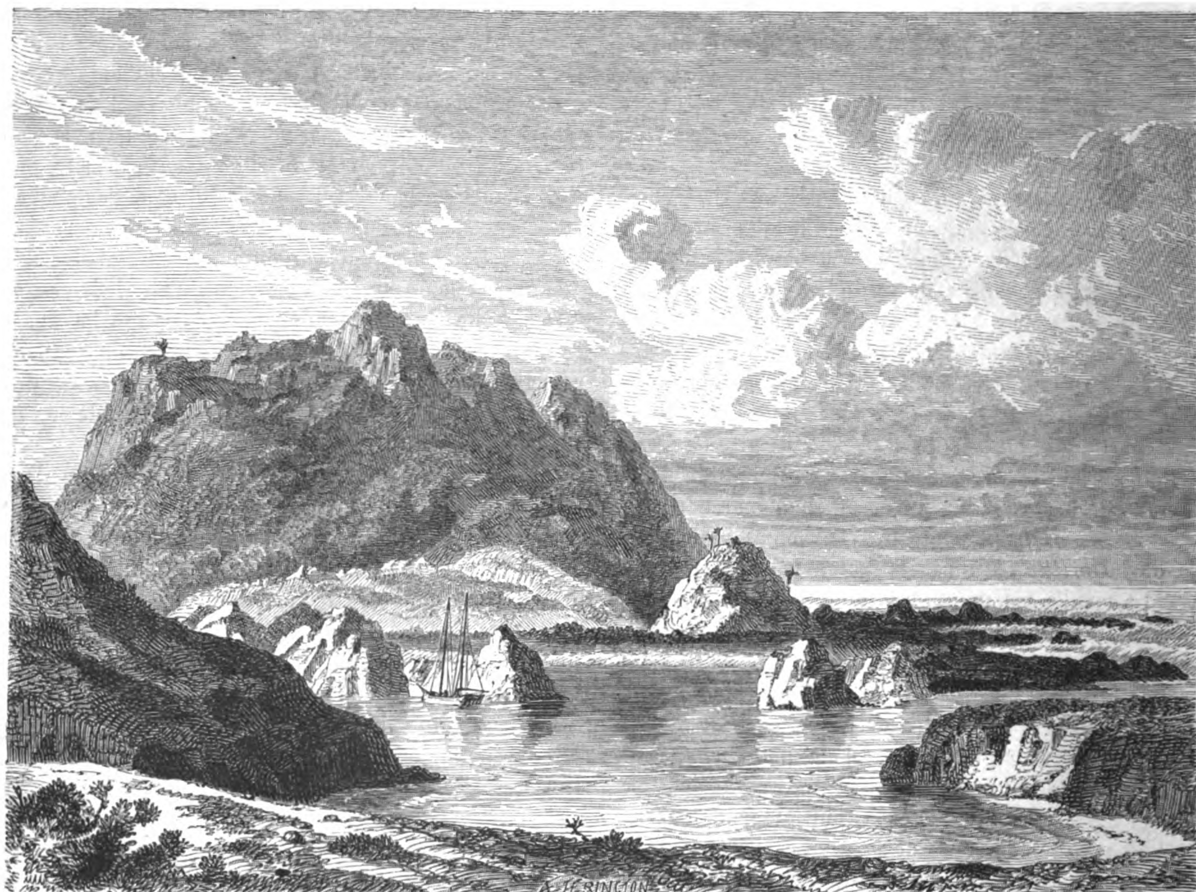
Cette région, qualifiée de froide, jouit encore d'une température analogue à la température moyenne de Lombardie, avec moins de variations toutefois, c'est-à-dire des étés moins chauds, des hivers moins froids. Cependant, quelques districts montagneux justifient assez bien l'épithète.

Cet heureux caprice de la nature favorise au Mexique la végétation des produits de toutes les zones.

Il y a quelques manufactures à Tépic; la plus importante est celle de Forbes, pour la filature des cotons et le tissage des toiles dites *mantas*, qui servent exclusivement à vêtir toute la basse classe au Mexique. On fabrique également beaucoup de cigares, et l'on en fabriquerait davantage encore n'était l'*estanco* ou la régie. Le tabac est originaire du Mexique; Montézuma le fumait mêlé à la résine odorante du liquidambar. Le *partido* de Tépic, de même que ceux d'Autlan, d'Aguacatlan et d'Acacaponeta, qui l'avoisinent, produit un tabac justement apprécié dont les cigares ne le cèdent en rien à ceux de la Havane. Malheureusement, l'estanco étouffe ce commerce, qui pourrait contribuer si puissamment à la richesse nationale. La culture de cette plante est restreinte à quelques districts et à la quantité nécessaire à la consommation locale par une loi qui en interdit l'exportation, sous quelle forme que ce soit, hors du district producteur. La fabrication des cigares est limitée, et, ce qui est plus fort, l'approvisionnement du consommateur l'est également. Personne ne peut avoir chez lui plus de cent cinquante à deux cents cigares; l'estanco fait faire des visites domiciliaires auxquelles l'aristocratie parvient seule à se soustraire en mettant les employés

à la porte ou en les corrompant. L'estanco est un fermage, et les fermiers, qui sont généralement des étrangers fort soigneux de leurs intérêts personnels, trouvent un profit plus immédiat et surtout plus de garanties contre la concurrence, à importer le tabac qu'à en favoriser la culture à l'intérieur. D'autres pensent de même à l'égard du coton, et ce malheureux pays est ainsi privé de deux branches d'industrie qui, à elles seules, suffiraient à l'enrichir.

Le bâtiment qui servait de prison à nos hommes était ce qu'on appelle au Mexique un *meson*, mot synonyme de celui de *posada*, plus usité en Espagne, et qui désigne comme lui une hôtellerie dans les traditions du moyen âge. C'était une vaste construction derrière laquelle s'étendait un *patio* immense, transformé le jour durant en un véritable marché d'où les liqueurs étaient seules proscrites. Les *sandias* ou pastèques, les *chirimoyas*, fruits de l'anone, les bananes, les limons, les oranges à trois pour un *tlaco*, les goyaves, les *aguacates*, mot que l'on a transformé, je ne sais comme, en celui d'*avocat* dans nos colonies, et une foule d'autres fruits y figuraient par monceaux; on y vendait aussi des tortillas, des gâteaux, et l'on y préparait des ragoûts de mouton et de volaille au *chile*, gros piment doux qui est le condiment obligé de toute la cuisine mexicaine.



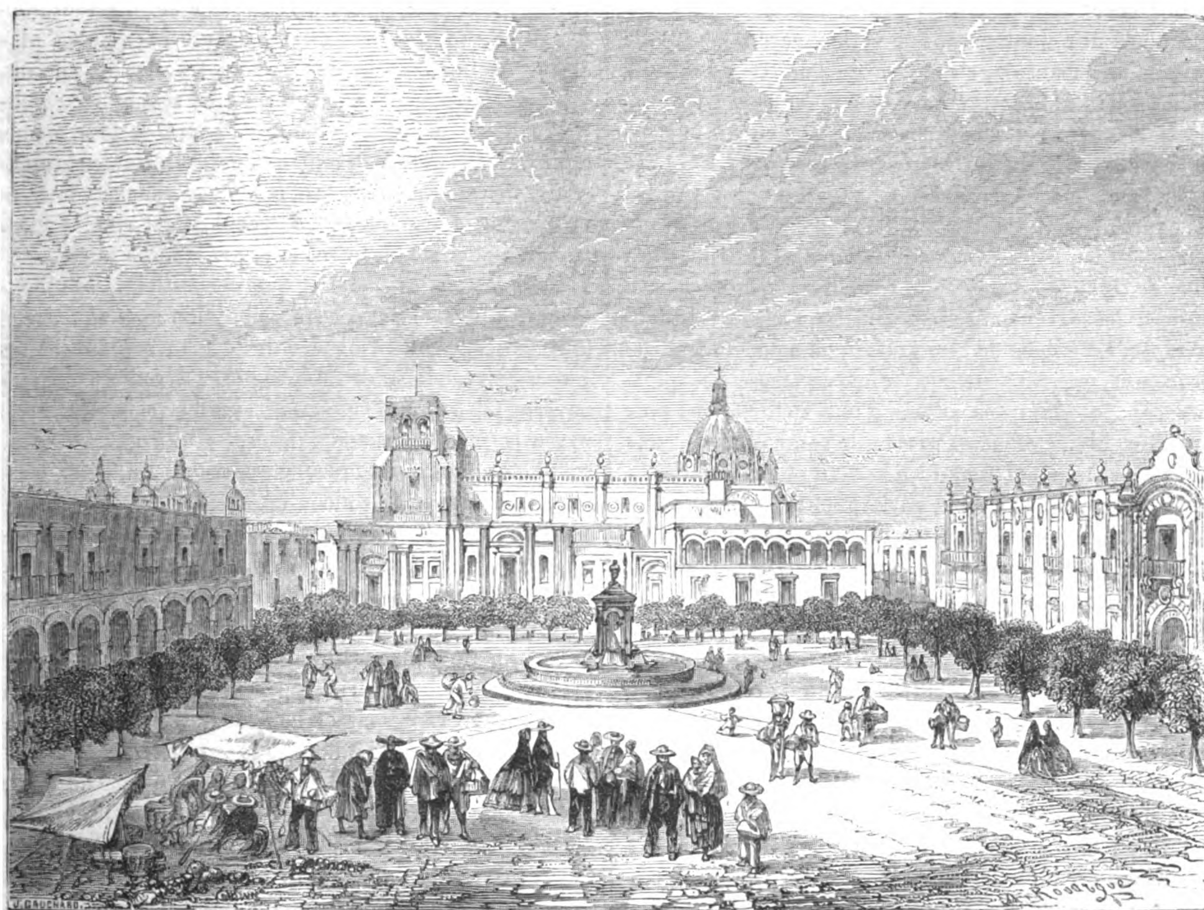
La Belle au mouillage de San Benito (p. 242). — Dessin de E. de Bérard d'après M. Vigneaux.

Les prisonniers dépensaient là, en dehors de la gamelle, le peu d'argent qui leur restait, et vivaient aussi heureux qu'on peut l'être en prison. Les officiers mexicains se montraient très-bienveillants et traitaient les détenus avec beaucoup plus d'égards que leurs propres soldats, auxquels ils prodiguaient volontiers les gourmades et les coups de plat de sabre.

Nous vivions du reste tous dans la plus grande insouciance, jouissant de cette belle nature, et attendant de jour en jour la liberté que chacun nous fait espérer. Je refusai plusieurs fois l'occasion de fuir que l'on m'offrit. Nous ignorions encore à cette époque qu'un arrêt du dictateur appliquait à toute notre troupe dix ans de *presidio*, et condamnait à mort particulièrement ceux qui, comme moi, étaient arrivés avec M. de Raousset.

Ern. Vigneaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Plaza de Armas, à Guadalajara (p. 268). — Dessin de Rouargue d'après Niebel.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. E. VIGNEAUX[1].

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

Départ de Tépic. — Atascaderos. — Jalisco. — San Leonel. — Le monte de Los Cuartos. — Santa Isabel. — Teticlan. — Indiens Pintos.

Au delà de Tépic le pays est accidenté; la route n'est tracée que par l'usage; défoncée en maints endroits par les pluies de la saison, elle présente des flaques d'eau bourbeuses appelées *atascaderos*, mot énergique qui désigne une place où on est absolument forcé de s'embourber, ce dont nous nous apercevons bien. Le petit village *del Platanar* se trouve sur notre route, caché dans les larges feuilles des bananiers (*platano*) auxquels il emprunte son nom. A quelque distance de là, nous débouchons dans une vallée d'un décor saisissant et nouveau. Ce sont des montagnes aux revers allongés qui viennent se fondre ensemble en une courbe douce; la teinte générale est d'un roux fauve, sans ombres ni nuances; il semble qu'Hercule ait étendu là, pour y faire son lit, la peau gigantesque du lion de Némée; pas un arbre, pas une pierre, pas un ravin, pas une barrière, pas une maison, rien, en un mot, pour faire valoir les vastes proportions de cet amphithéâtre dont les parois semblent être à la portée de la main. Cependant Pesquera, l'ayudante, me fait voir dans la vapeur dorée de l'éloignement un bouquet d'arbres que domine un clocher : c'est la ville de *Jalisco*. Ce simple repoussoir suffit pour rectifier mes notions d'optique et me faire comprendre que j'ai devant les yeux une scène immense dont l'étrangeté me poursuit encore de souvenir.

Jalisco ou *Xalisco*, du radical *xalli*, sable, était le nom donné par les Indiens, avant la conquête, à cette région aride. La ville de ce nom est réputée le point le plus sain des environs, et c'est un séjour de convalescence pour les malades de Tépic, dont elle n'est éloignée que de quatre

1. Suite. — Voy. page 241.

à cinq lieues. Sa population est de deux à trois mille âmes; il s'y tient annuellement une foire de quelque importance.

Au delà des montagnes, une plaine marécageuse, que traverse une chaussée, s'étend jusqu'à un lac qui miroite à l'horizon; des hauteurs boisées servent de cadre au tableau. Des deux côtés de la chaussée, sur toute la surface du marécage, le sol est bouleversé comme s'il eût été pioché, mais pioché par des Titans, car nul bras humain ne pourrait soulever ces énormes blocs anguleux de tourbe durcie, noire comme de la houille. Ce désert humide et sombre en dépit d'un soleil splendide dont il absorbe les rayons, produit une impression pénible, navrante. Le village de San Leonel, où nous devons passer la nuit, est situé sur une éminence pierreuse; quelques cabanes groupées autour d'une vieille église sans caractère, un *meson* assez propre, le composent tout entier. La petite population du lieu était en émoi; la cuadrilla de voleurs, dont j'ai parlé plus haut, avait passé par là la veille, et, entre autre butin, ces drôles avaient enlevé quelques jeunes filles bonnes à marier.

Le lendemain, je pars seul, à pied, avant la colonne; j'ai prêté mon cheval à un écloppé, les réquisitions n'ayant pas fourni un nombre suffisant d'animaux. M. Guilhot demeure avec la troupe afin de calmer quelques symptômes de mécontentement qui se sont manifestés la veille et le matin.

Je chemine accompagné d'un groupe de femmes attachées à notre escorte; la plupart des soldats sont mariés ou tout au moins vivent à l'état d'union illégitime, car le mariage est un luxe que le pauvre Indien ne se procure que difficilement. Il n'y a pas de mariage civil au Mexique, et la bénédiction religieuse y est chère; son prix varie de quinze à vingt-cinq piastres, selon les paroisses, ce qui représente deux à trois mois de travail au moins pour un de ces prolétaires. Aussi, la plupart d'entre eux attendent-ils, pour se présenter au curé, que leur union ait fait scandale, car alors le révérend *padre* est tenu de les marier gratuitement.

Les femmes qui s'attachent aux soldats les suivent partout comme cela se voyait en France avant 89; misérablement vêtues, quoique très-propres, les pauvres créatures que j'accompagne m'intéressent beaucoup; elles sont vaillantes et dévouées, et rendent de grands services autour d'elles, notamment en préparant le repas du soir du soldat qui, en campagne, ne mange qu'à la fin de la journée et fait des étapes de quinze et dix-huit lieues. Elles portent sur le dos un paquet de nippes enveloppées dans leur *rebozo*, dont les deux extrémités sont nouées sur leur front ou sur leur poitrine. Une ou deux ont un poupon à cheval sur le paquet.

Elles causent entre elles, mais dans un dialecte corrompu, mélange d'indien et d'espagnol auquel je ne comprends rien, avec cette gravité mélancolique qui caractérise la race indienne, souriant quelquefois, ne riant jamais : l'ivresse seule a le pouvoir d'exciter ces gens jusqu'au rire. J'ai de la peine à tirer d'elles quelques paroles fort révérencieuses, mais, en revanche, elles me comblent de prévenances sans en être priées. La contrée que nous traversions, sauvage et très-accidentée, boisée par moments, était coupée d'une foule de ruisseaux gonflés par les pluies; avec de grosses pierres qu'elles plaçaient de distance en distance en travers du courant, elles me facilitaient le passage à pied sec, et deux d'entre elles me prêtaient en outre l'appui de leur épaule pour m'éviter les chutes sur ces galets instables et glissants. Je me trouvais profondément ridicule dans ce rôle-là; mais, comme j'étais le seul de cet avis, la chose n'avait aucun inconvénient et je me laissais faire.

Le *monte de los Cuartos*, que nous atteignîmes bientôt, est une forêt qui couvre une région montagneuse et tourmentée, où les caprices de la nature prennent un caractère grandiose et pittoresque. La route a dû être ouverte ici à grand'peine au sein du rocher; elle est pavée et bien entretenue. A droite et à gauche ce ne sont que ruines granitiques, gorges sombres, précipices, talus menaçants couronnés de sapins, de chênes et de genévriers; à certain endroit, la chaussée est suspendue au bord d'une *baranca* profonde, crevasse gigantesque dont les parois sont tapissées de verdure et sillonnées de torrents. En plongeant mon regard dans cet abîme, je vois un aigle planer au-dessus de la cime des grands arbres, et sur les clairières gazonnées, quelques taches obscures me représentent des cabanes; c'est un panorama d'une hardiesse à donner le vertige.

Le hameau d'Olocote se trouve au débouché de la montagne, à l'entrée d'une belle vallée dont le sol fertile a des dépressions de niveau qui forment des talus verticaux; des montagnes abruptes et menaçantes servent de cadre au tableau. Sur leurs flancs noirâtres se dessinent d'étroites bandes d'argent, ce sont des chutes d'eau qui s'élancent de leur sommet et viennent se briser à leur base.

Près de Teticlan je fus rejoint par un cavalier qui m'offrit amicalement de me prendre en croupe, ce que je n'eus garde de refuser. Il était armé pour la pluie, selon l'expression locale qui qualifie de *armas de agua*, deux peaux énormes, de veau généralement, fixées au pommeau de la selle par un de leurs coins, et qui, venant se rattacher à la ceinture du cavalier par derrière, mettent ses jambes et ses pieds parfaitement à l'abri de l'humidité. Son sarape protégeait la partie supérieure de son corps. Le *sarape* est une couverture en fine laine, d'un tissu serré de couleurs voyantes, invariablement percée au centre d'une fente longitudinale destinée à recevoir la tête, et qui ne laisse passer l'eau qu'à la longue. Enfin une enveloppe de toile cirée recouvrait son chapeau à grandes ailes.

Mon conducteur se détourna quelque peu de sa route pour venir me déposer à la porte de Teticlan, hacienda sucrière dont la population appartient à la race des Indios Pintos. On désigne ainsi quelques tribus dont l'épiderme, d'une teinte moins foncée et tirant davantage vers le jaune, est moucheté de plaques irrégulières d'une nuance cuivrée obscure; ce caprice de la nature ne prévient nullement en faveur de ces pauvres

diables, qui sont du reste sains et bien constitués. Leurs cabanes sont pittoresquement dispersées sous une magnifique futaie en face de l'église.

En parcourant ces modestes demeures pour faire faire des *tortillas*, je lie connaissance avec un brave Indien du Michoacan, qui se rend pédestrement à Mazatlan pour y toucher trois piastres qui lui sont dues par un ami; c'était un voyage de quatre cents ou quatre cent cinquante lieues, aller et retour, qu'il comptait faire en un mois, à raison de quinze lieues par jour. L'idée de se jeter dans une pareille entreprise pour quinze francs devrait paraître insensée et burlesque, si elle n'était au contraire si caractéristique de la pauvreté en même temps que de la patience et aussi de la sobriété de cette race. Il faisait, chemin faisant, un petit trafic qui payait à peu près sa nourriture, transportant dans un village les produits d'un autre, tels que poteries, nattes, chapeaux de paille, etc. Quant au logement, il n'avait pas à s'en inquiéter. Il pensait rapporter chez lui deux piastres au moins sur les trois, et cela en mettant les choses au pire.



Istlan. — Le Plan de Baranca. — Venta de Mochitilte.
La Magdalena. — Tequila et le Mescal.

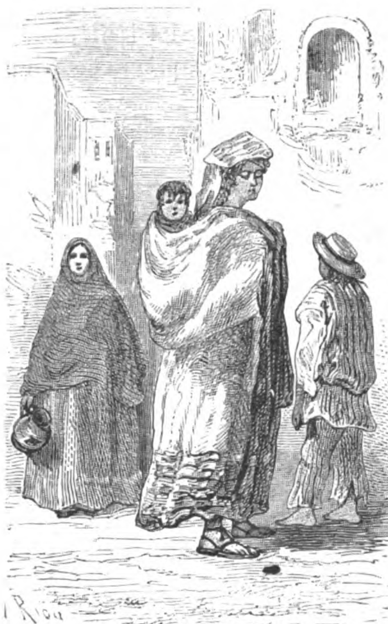
Le lendemain, 1er septembre, après avoir traversé Aguacatlan, petite ville de deux mille âmes environ, qui ne présente rien d'extraordinaire, nous arrivons à Istlan, notre étape du jour.

Le 2 septembre, à cinq ou six lieues d'Istlan, nous atteignons le Plan de Baranca; le mot *baranca* indique toujours, en espagnol, un ravin, crevasse ou fondrière, dont les parois sont escarpées; le mot *plan* indique ici qu'au fond du ravin il y a un plateau. Du sommet des hauteurs par lesquelles nous arrivons, un panorama splendide se déroule à nos yeux; une vaste plaine s'étend

au delà de cette crevasse gigantesque au fond de laquelle conduit une chaussée pavée qui contourne les sinuosités abruptes de la montagne, au milieu d'un chaos de roches granitiques. Le Plan est en effet un petit plateau encaissé dans ce gouffre comme au fond d'un entonnoir; sur les flancs de la baranca s'étagent en désordre des sapins, des chênes, des genévriers qui ont pris racine au milieu des éboulements; quelques ruisseaux torrentiels grondent et écument, en bondissant de roche en roche sous leur couvert.

Sur le plateau s'est formé un petit village indien; le voyageur y trouve des fruits et des rafraîchissements qui viennent fort à propos, car il règne dans cette excavation, où l'air est stagnant entre des parois échauffées par les feux du soleil, une température lourde et suffocante.

La rampe opposée est courte et roide; la plaine découverte et nue qui règne au sommet, pierreuse et volcanique d'abord, puis marécageuse, nous conduit à trois ou quatre lieues du Plan à la Venta de Mochitilte.



Femmes mexicaines.

Une *venta* est un lieu d'étape en pleine campagne. Dans ces vastes régions, où une faible population est très-largement dispersée, où le cheval est le mode usuel de locomotion, où les relais sont chose impraticable ou à peu près, la course que peut fournir un cheval en un jour devient la mesure moyenne des étapes; quand les centres de population sont trop éloignés, une venta s'élève au point où le voyageur ferait halte à la belle étoile par égard pour sa monture. La venta contient le meson ou *posada*, avec ses chambres et ses vastes écuries, la *fonda* ou le restaurant, et, le plus souvent, une *tienda*, magasin d'approvisionnement général. En somme, c'est le caravansérail des Orientaux.



Le parasol des marchés.

La Magdalena, où nous nous rendîmes le jour suivant, en franchissant huit à neuf lieues d'un pays assez peu intéressant, est une petite ville de quelques milliers d'âmes, assise au nord d'un petit lac, en partie environnée de montagnes et d'une assiette irrégulière; il y a une belle place plantée d'arbres et quelques maisons de proportions plus majestueuses. Au simple lavage à la chaux, commencent à se substituer aussi des teintes variées, jaune d'ocre, bleu ou vert pâles, sur lesquelles se détachent en blanc les bandeaux, corniches, chambranles, chaînes et étriers. Quelques vieilles serrureries massives ornent les fenêtres. Le bâtiment qui sert de logement à nos hommes, situé sur la plaza Mayor, est dans ce goût : il a un étage, et le patio, ombragé de quelques orangers magnifiques, est entouré d'une double rangée de portales superposés.

J'eus ici quelques difficultés de plus qu'à l'ordinaire à me procurer les quinze à dix-huit cents tortillas qu'il me fallait journellement pour le souper des prisonniers et leur déjeuner du lendemain. Les tortilleras se montraient toujours fort soupçonneuses au début. Quand j'avais acheté leur petite provision, je faisais des commandes si gigantesques à leurs yeux, qu'elles supposaient que je me moquais d'elles : j'allais leur laisser pour compte certainement leur marchandise, qui serait perdue alors, ou bien ne pas la leur payer peut-être, perspectives également tristes pour ces malheureuses, qui demandent généralement au crédit les fournitures premières. Le pauvre Indien a tellement été exploité depuis des siècles, on a tellement abusé de sa confiance, de son ingénuité, de tous ses sentiments enfin, que, dans l'infériorité d'ignorance où on l'a laissé, la vie ne peut se peindre à ses yeux que sous ses couleurs les plus malsaines. Il est voleur, non par nature, comme tant de gens se sont plu à le dire, mais par une sorte de droit de la guerre, puisqu'il a toujours été traité en ennemi vaincu. J'étais obligé de compter mes tortillas une à une, sous peine d'être frustré de plus de moitié sur le nombre. A force de patience, de loyauté, de douceur et de fermeté en même temps, je parvenais cependant à négocier sur des bases plus fraternelles; mais à la Magdalena, mes efforts demeurèrent vains, les tortilleras demandant à être payées d'avance pour exécuter mes commandes. Je savais trop bien, hélas! que je n'aurais revu ni mon argent, ni ma marchandise, pour souscrire à de pareilles conditions.

Heureusement pour moi, la vieille *fondera* du *meson* où j'étais descendu avec les officiers avait plusieurs filles et plusieurs *mozas* (servantes) qu'elle mit à l'œuvre immédiatement, et j'eus ma provision de tortillas. La fabrication de ce mets national est le complément indispensable de l'éducation féminine au Mexique, et le *metate* est le premier métier sur lequel s'exerce la jeune fille. C'est un bloc de granit ou de porphyre porté sur quatre



Les tortilleras. — Dessin de Riou d'après une photographie.

pieds très-courts, formant un parallélogramme allongé, légèrement concave et assez incliné, en tout semblable à la pierre sur laquelle on broie le cacao pour la fabrication du chocolat à la main. Agenouillée sur une natte et armée d'un rouleau de granit, la ménagère écrase le grain de maïs bouilli que contient une *olla* placée auprès d'elle, ainsi qu'un vase plein d'eau pour humecter la pâte à l'occasion; une sébile de bois reçoit cette pâte; de temps en temps, et pour reposer ses reins sans cesse courbés, l'ouvrière en prend un peu entre ses doigts, se redresse, s'assied sur ses talons et se met à pétrir. D'abord formée en boule, la pâte s'aplatit peu à peu et passe à l'état de crêpe d'une ténuité rare. Elle est alors placée sur le *comal*, large plateau de terre rouge qui se chauffe à un feu doux sur un petit fourneau de terre ou d'adobes, et peu d'instants suffisent pour le cuire.

Après le dîner, les officiers me conduisent chez le curé du lieu, que l'un d'eux connaît. C'est un jeune homme de mauvaise mine, qui ne se distingue en rien, par sa tournure et par sa mise, du premier artisan venu. Il nous reçoit avec une politesse dont son air froid prouve l'affectation, et nous offre des *refrescos* (rafraîchissements). Sa conversation ne dément pas son extérieur. Il y a un crucifix célèbre dans l'église de la Magdalena, qui a sué le sang miraculeusement, il y a de cela nombre d'années. Il ne sue plus du tout maintenant, mais la commémoration de cet événement est restée une grande fête pour le pays, le 26 septembre de chaque année; il s'y tient à cette occasion une foire de trois jours. J'aurais bien voulu faire causer le curé sur ce sujet, mais il se montra particulièrement réservé à mon égard, de même que tous ses pareils avec qui je me suis trouvé en relation. Aux yeux de ce clergé ignorant, corrompu, jaloux de ses priviléges et inquiet de l'avenir, un étranger est toujours une nouvelle incarnation de Voltaire ou de Luther, selon qu'il est de race gauloise ou saxonne.

Notre étape du 4 est de sept à huit lieues; la contrée est triste, le sol aride, semé de blocs d'obsidienne et de quartiers de roc. Des champs immenses de maguey annoncent l'approche de Tequila, la ville du mescal. L'aspect de ces plateaux desséchés et pierreux, hérissés à perte de vue des dards immobiles et menaçants de la gigantesque liliacée, a quelque chose de saisissant, et fait naître à l'esprit l'idée d'un cercle de l'enfer oublié par le Dante.

Ce n'est point cependant une région maudite que celle-ci. Après le bananier et le maïs, dont l'utilité est plus immédiate, le maguey (*agave americana*, variété de l'aloès) est le présent le plus précieux que la nature ait fait au Mexique. Robuste et vivace, cette plante de royal aspect puise très-démocratiquement le soutien de sa puissante existence dans les terrains les plus ingrats et les plus stériles. Sa racine fournit le mescal, le pulque et une espèce de mélasse qui tient lieu de sucre. De ses feuilles pulpeuses et coriaces, on extrait, en les broyant, le papier analogue au papyrus, sur lequel sont écrits les anciens manuscrits aztèques; la partie fibreuse donne un chaume de toiture excellent, ou bien, préparée comme le chanvre, elle fournit des cordes et des tissus grossiers, mais d'une solidité extraordinaire et dont les usages sont nombreux. Une variété du genre donne un fil très-fin, connu sous le nom de *fil de pita*, dont les Indiens ont, de tous temps, tissé leurs étoffes les plus belles. Enfin les dards, dont la piqûre est dangereuse, servent d'aiguilles et de clous.

Le maguey est dans toute sa gloire quand sa fleur s'épanouit. A un âge qui, suivant les terrains et les espèces diverses, varie de huit à quinze et jusqu'à vingt-cinq ans, une tige droite et fière s'élance du centre de ce faisceau de feuilles massives creusées en forme de gouttières, et dont le développement commun est de deux à trois mètres. La hampe atteint souvent cinq à six mètres de hauteur; elle se couronne d'une majestueuse girandole de fleurs jaunes, fasciculées, qui redressent leur corolle en forme de vase, comme pour recevoir et conserver la rosée que le voyageur altéré et l'oiseau du ciel y trouvent, dit-on, chaque matin. Après la floraison, la plante meurt, mais plusieurs rejetons naissent spontanément de la racine.

Ce n'est toutefois qu'à l'état sauvage ou comme ornement de jardins que l'on voit fleurir le maguey; à l'état de culture industrielle, il est mis en exploitation précisément au moment où la tige est sur le point de jaillir de la racine, alors arrivée à maturité.

Tequila est situé au pied d'une haute muraille de rochers du haut de laquelle on jouit d'un beau coup d'œil; une chaussée brisée à angles aigus, large et bien pavée, conduit au bas. Cette rampe est une sorte de *scala santa;* les Indiens et les gens de la basse classe achètent la paix du cœur et la rémission de leurs souillures en la parcourant à genoux. Je rencontrai deux pauvres hères ainsi occupés. Soit que la vertu du remède fût quelque peu éventée, soit qu'on en négligeât l'usage, la population de Tequila me parut pire que celle de la Magdalena. Il y avait aux alentours du marché une horde de gibiers de potence, demi-nus, en haillons, lacérés de cicatrices éloquentes qui racontaient toute une vie de crime, et dont les regards comme les paroles trahissaient un assez ferme propos de persévérer dans cette voie. Les tortilleras elles-mêmes se montrèrent ici très-ombrageuses.

Tequila donne son nom à l'aguardiente mescal, de même que Cognac a donné son nom aux eaux-de-vie françaises en général.

Notre présence procura une nuit de tranquillité aux habitants de cette ville, qui vivaient depuis quelques jours dans l'appréhension d'une bande de voleurs, réelle ou imaginaire; des hommes de garde, placés sur les clochers, scrutaient au loin la campagne, prêts à sonner le tocsin à la moindre apparence de danger.

La troupe mexicaine fut consignée dans ses quartiers dès sept heures du soir; mesure de prudence dictée par le penchant des Indiens à s'enivrer, et les facilités que présente Tequila à cet égard. Les prisonniers demeurèrent libres, au contraire, jusqu'à dix heures; anomalie bouffonne en apparence, mais justifiée par la conduite généralement paisible de nos hommes.

Amatitan. — Guadalajara. — San Pedro. — L'hospice de Belen.

Il y a à Amatitan, notre étape suivante, deux ou trois églises; j'allai en visiter une en compagnie des officiers, avec qui j'étais assez lié pour qu'ils m'empruntassent, de temps en temps, une piastre dont les intérêts courent encore; ils m'avaient assuré qu'elle était *muy bonita* (très-jolie), et, à part l'impropriété du mot joli, ils ne m'avaient pas menti, car elle était fort curieuse. Pans de murailles, dessus de portes et d'autels, étaient surchargés de ces lourds *retablos* espagnols, sortes de tableaux sculptés dans le bois ou la pierre, d'un haut relief, dont chaque détail, traité par le ciseau avec minutie, est non moins minutieusement relevé par le pinceau de teintes à l'huile d'une crudité impitoyable. Le tout est entouré d'un cadre fantastique, monstrueux enchevêtrement d'acantacées ébouriffantes et de chicorées d'un épanouissement encore plus extravagant, qui, sous une triste et sale couleur jaune, attend encore le luxe de la feuille d'or, réservé à l'autel. Tout cela est d'une saveur artistique assez étrange, mais d'un bon effet d'ensemble dans ces constructions bâtardes et massives elles-mêmes de la Renaissance.

Malheureusement quelques détails tout modernes viennent faire tache sur cette harmonie. Les nombreuses statues de bois et de pierre sont vêtues et parées avec une dépravation de goût que font valoir les cierges allumés devant elles : ce ne sont que robes de soie et de gaze, brodées et coupées à la dernière mode de 1830; passe encore pour la Vierge, mais les saints! Qu'on se figure Jésus-Christ recouvert d'une robe de poupée en satin blanc, à volants et à manches à gigot, avec une couronne de fleurs artificielles sur la tête, un bouquet pareil dans une main et un mouchoir brodé dans l'autre!

Guadalajara est à onze lieues de là environ; nous y parvînmes le surlendemain. La gorge de *la Ratonera* qui y conduit est sauvage, mais parée d'une riche végétation : elle vient déboucher dans la belle plaine découverte au milieu de laquelle s'élève Guadalajara, dont nous ne tardons pas à voir les clochers et les coupoles. Comme nous ne devions pas prendre nos cantonnements à Guadalajara même, mais au pueblo de San Pedro, situé sur la route de Mexico, nous suivîmes l'extrême lisière des faubourgs méridionaux, triste ceinture de constructions informes en adobes non recrépies, à peine percées de quelques trous en guise de portes et de fenêtres. Dans ces antres sordides grouille une population plus sordide encore. Beaucoup de maisons sont inhabitées; quelques-unes sont en ruine.

Chaque artère que nous croisons vomit du cœur de la cité des tourbillons de populace; ce sont les *pelados* de Guadalajara, célèbres entre tous leurs pareils par leur turbulence, leur corruption, l'énergie qu'ils apportent dans le vice. Ils se ruent là pêle-mêle, vieux et jeunes, hommes et femmes, étalant les plus glorieuses loques sur des corps demi-nus; c'est toute une épopée de gueuserie que Callot pourrait seul immortaliser.

Une splendide avenue de quatre à six kilomètres de long, bordée de plusieurs rangs de jeunes arbres, conduit à San Pedro.

C'est un joli village de quelques centaines d'âmes, rendez-vous de plaisir pour la population de Guadalajara les jours de fête. La place est immense, ombragée de jeunes arbres, et les maisons avoisinantes sont peintes de couleurs tendres avec encadrements blancs.

Nous reçûmes la visite de quelques négociants français établis à Guadalajara, notamment MM. Tarel, Lyon, Aguerre. Ils étaient accompagnés de don Manuel Llanoz, administrateur de la douane, Mexicain élevé en France, parlant admirablement notre langue et possédant en outre un cœur excellent; il nous manifesta beaucoup d'intérêt et employa tout son crédit et toute son influence à nous être utile. Malheureusement toute sa bonne volonté et celle de nos compatriotes ne pouvaient rien contre les arrêts du dictateur Santa Anna. Notre départ pour Mexico fut fixé au 11.

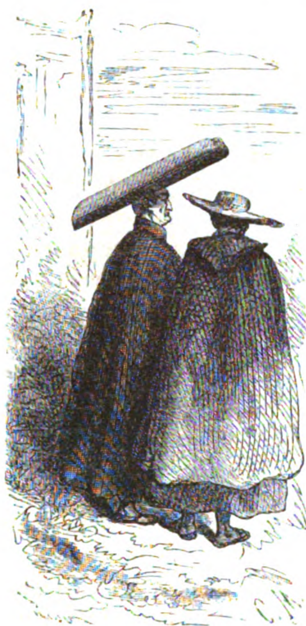
Ma santé, rudement ébranlée par des secousses violentes et répétées depuis près de quatre mois, m'inquiète depuis quelques jours et je suis obligé de me faire porter sur la liste des malades qui doivent rester à Guadalajara : nous sommes huit. Le 10, dans la matinée, nous faisons nos adieux à nos camarades et partons pour la ville. Mes sept compagnons sont montés chacun sur un petit âne et escortés d'un piquet d'infanterie. J'ai obtenu du colonel Esquero la permission d'aller à pied et seul. M. Llanoz, qui était venu à San Pedro le matin, me rencontre sur la route à son tour, me prend dans sa voiture et me dépose à la porte de l'hospice de Belen, où nous étions attendus. Chemin faisant, il m'engage à prendre patience et me promet de tout mettre en œuvre pour me faire rendre la liberté, à laquelle je vais dire adieu tout de bon.

L'officier qui commande le poste me reçoit en transit et me délivre au commissaire de l'hospice, qui me fait entrer dans son bureau en attendant l'arrivée des autres. C'est un homme de quarante ans, à mine de cuistre, qui m'entoure de soins obséquieux, me fait porter une collation, proteste de la joie qu'il éprouve de rencontrer en moi un *caballero*, m'assure de son dévouement et, voyant que j'ai encore après moi quelques restes de la poussière du collége, me parle latin. Sous le couvert de cette langue morte il me débita, au nez et à la barbe du pauvre officier ébahi, une foule de choses désagréables pour le dictateur Santa Anna et me promit même de m'aider à fuir.

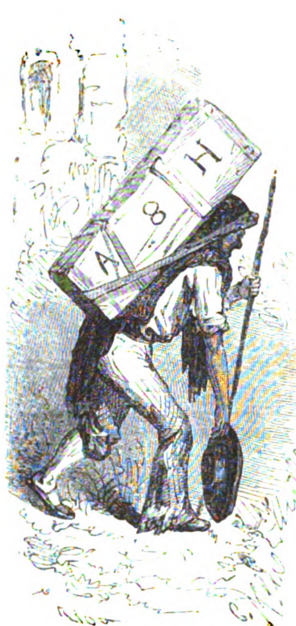
A l'arrivée de mes compagnons, il reprit son masque officiel pour nous inscrire sur ses registres; j'y figure sous le numéro 1731. En échange de nos noms et prénoms, il nous donna un numéro de lit et je devins le numéro 22. Après l'interrogatoire vint une inspection minutieuse de nos effets afin d'en dresser l'inventaire. Cette dernière formalité ne laissa pas que de m'être déplaisante, car j'avais une foule de papiers qui, à la rigueur, pouvaient passer pour compromettants; mais le digne homme, qui s'aperçut de mon mécontentement fort mal dissimulé, s'attacha à me rassurer par

des sentences à double entente, des coups d'œil dérobés, des mouvements d'épaules ou de tête expressifs.

Enfin, toutes choses étant en règle, nous fûmes remis au caporal de chambrée qui nous conduisit, par une



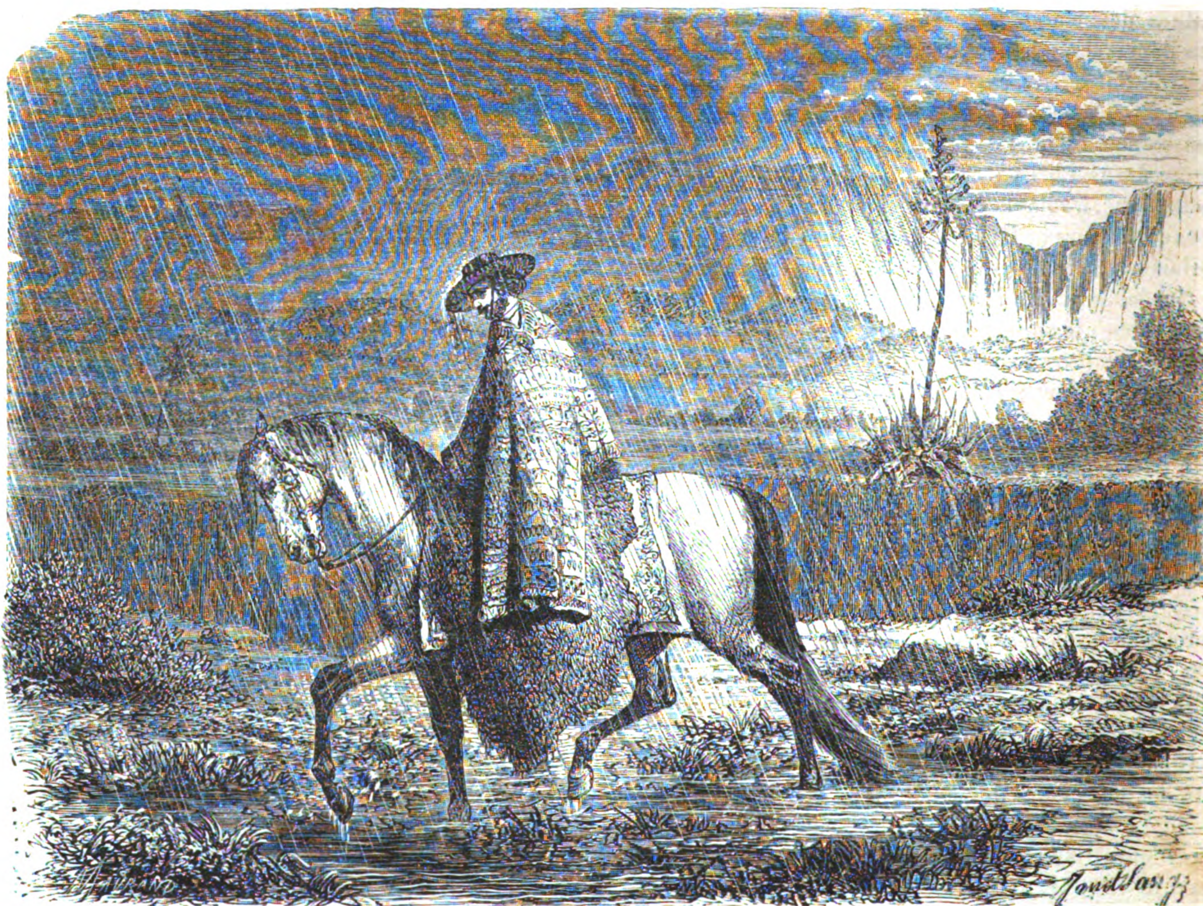
Religieux mexicains.



Cargador ou commissionnaire.



Soldats mexicains.



Costume de voyage pour la pluie. — Dessin de Janet-Lange d'après M. Vigneaux.

suite de vastes corridors voûtés, sombres, déserts, intersectés de grilles massives, jusqu'à une porte de fer à claire-voie, devant laquelle stationnait un factionnaire; en levant les yeux je vis ces mots en grosses lettres : *Departa-*

miento de presos (département des prisonniers), et au-dessous : *Sala de crurgia* (salle de chirurgie). On ouvrit la grille et j'entrai dans une galerie dallée de cent mètres de long sur dix de large approximativement, sans autre issue que la porte dont je venais de franchir le seuil. Elle est éclairée par des fenêtres cintrées, larges, mais basses, percées à cinq ou six mètres du sol, des murailles de deux mètres d'épaisseur, nues et assombries par la vétusté ; pas un ornement, pas un clou pour en varier la monotonie ; il n'y avait d'autres bois dans la salle que celui des solives du plafond, d'autre fer que celui des grilles, qui défendaient les fenêtres et la porte. Un plateau en maçonnerie d'un mètre de hauteur sur un mètre cinquante centimètres de largeur régnait tout autour de la salle; de deux en deux mètres s'élevaient de petites murailles formant une centaine de *boxes:* c'étaient autant de lits garnis d'une maigre paillasse, d'un oreiller en plume de beauce également et de deux draps de coton. Au pied de la couche se trouvaient deux vases grossiers en terre rouge qui n'avaient rien d'étrusque et dont je n'ai pas à définir l'usage.



Marchands en plein vent, au Mexique. — Dessin de Riou.



Mendiants indiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Les deux tiers des lits étaient occupés à partir de la porte, et nous fûmes relégués au fond de la salle. L'uniforme de céans étant d'être nu comme un ver entre ses deux draps, on nous enjoignit de l'adopter, ce à quoi nous nous opposâmes énergiquement. Cette mesure, convenable peut-être vis-à-vis des gens auxquels on nous accolait, ne pouvait s'appliquer à nous. Il est bon de dire que les soixante et quelques hôtes du lieu étaient tous bandits inculpés de vols, rixes, meurtres ou tentatives de meurtres, que des blessures mal acquises avaient conduits là en attendant la prison ou même l'échafaud.



Huttes d'Indios Pintos (p. 259). — Dessin de Riou.

La discussion traînant en longueur, j'eus l'idée de faire appeler l'aumônier : il se montra aussi froid et aussi réservé que le curé de la Magdalena, mais il trancha la difficulté en ordonnant qu'on nous laissât en paix, et

nous nous couchâmes tout vêtus, moins les chaussures, couvre-chefs et paletots. Nous lui confiâmes nos effets et surtout notre argent. Il reçut le dépôt et ne reparut que pour nous le rendre quelques jours plus tard.

Les infirmiers, qui nous traitaient du reste avec beaucoup d'égards, nous prévinrent de faire grande attention à nous, vu l'imprudence que nous commettions de conserver nos vêtements. Il y avait dans la salle une foule de gens capables de venir nous assassiner la nuit pour nous dépouiller, en dépit de la sentinelle et des infirmiers de garde; le fait n'était pas sans exemple, nous dit-on.

Il ne nous arriva pourtant rien; nos compagnons se tinrent sans cesse à distance respectueuse de nous, et nous, de notre côté, nous nous fîmes une règle de ne pas avoir le moindre rapport avec eux.

Notre existence n'était pas gaie. Le matin avait lieu d'abord la visite du médecin; don Pablo Gutierez est élève de la Faculté de Paris; il causait peu, mais nous soignait bien. Après lui venait le déjeuner, consistant en un bol d'*atole*, sorte de boisson épaisse ou d'aliment liquide, composée de farine de maïs délayée dans de l'eau avec du sucre et liée par la cuisson; c'est un mets favori des gens du pays; l'*atole de leche*, dans lequel le lait remplace l'eau, et que relève un peu de cannelle, est assez agréable au goût. A onze heures, distribution des médicaments prescrits; à midi, le dîner, une simple tasse de bouillon; après dîner, les visites, et le soir, une nouvelle tasse d'*atole* pour souper.

Vers huit heures, l'aumônier venait dire la prière, l'*oracion;* il se plaçait à la porte, devant une table transformée en autel, sur laquelle brûlaient quatre cierges. Leur rougeâtre lueur, s'infiltrant jusqu'aux profondeurs de la salle, rendait quelque peu diaphane l'obscurité dans laquelle nous étions ensevelis. Agenouillés sur leurs lits, les prisonniers répondaient aux litanies en hurlant comme des démoniaques; leurs silhouettes sauvages se dressaient fantastiquement au sein de cette atmosphère mystérieuse; d'étranges ombres vaguaient sur les murs; c'était une vision infernale. La prière finie, les cierges s'éteignaient, sauf un, et tout bruit cessait en même temps. Un silence de plomb semblait alors, par l'effet de la transition, envahir l'hospice, qui n'est bruyant et animé en aucun temps. Ces bâtiments immenses, que séparent de vastes cours, s'élèvent à l'extrémité d'un faubourg presque désert, et sont à peine peuplés eux-mêmes; on se croirait au fond de l'Escurial. Durant le jour, le murmure vague des conversations à voix basse se dissolvait à l'instant dans cette quiétude sépulcrale que troublaient seuls, par intervalles, les hurlements lugubres d'un fou furieux dont le cabanon donnait sur une cour voisine. La nuit, cette voix qui criait au meurtre et demandait du secours prenait des proportions étranges et désespérantes comme une fantaisie d'Anne Radcliffe.

L'événement le plus remarquable de notre séjour en ce lieu fut la mort d'un des prisonniers, un vieillard couturé de blessures. Dès que commença son agonie, on dressa un petit autel à côté de son lit : crucifix, fleurs artificielles, eau bénite et cierges allumés. Ces mesures pieuses, mais d'un effet exagéré, en usage dans tous les hôpitaux espagnols que j'ai visités, sembleraient vraiment calculées pour éviter que le patient n'en réchappât, dans le cas où la nature lui réserverait quelque crise favorable au dernier moment, ainsi que cela peut arriver. Il est évident qu'en revenant à lui, le malade ne peut manquer, à la vue de cet autel significatif, de recevoir un choc qui le remet à sa place. Le corps demeura exposé une nuit et fut emporté, sans pompe, sur une civière.

Le 13, nous reçûmes la visite de don Manuel Llanoz et de M. Lyon; ils parurent très-affectés de nous trouver en pareil lieu et nous ne leur cachâmes point le dégoût que nous en ressentions nous-mêmes. Aussi le général gouverneur de l'État consentant à nous mettre en liberté sous caution valable, le 15, à midi, j'étais libre et je recevais l'hospitalité chez MM. Tarel et Lyon qui s'étaient portés garants pour moi.

Guadalajara et ses promenades. — Notre-Dame de Zapopan.
Les recrues mexicaines. — Amnistie et départ.

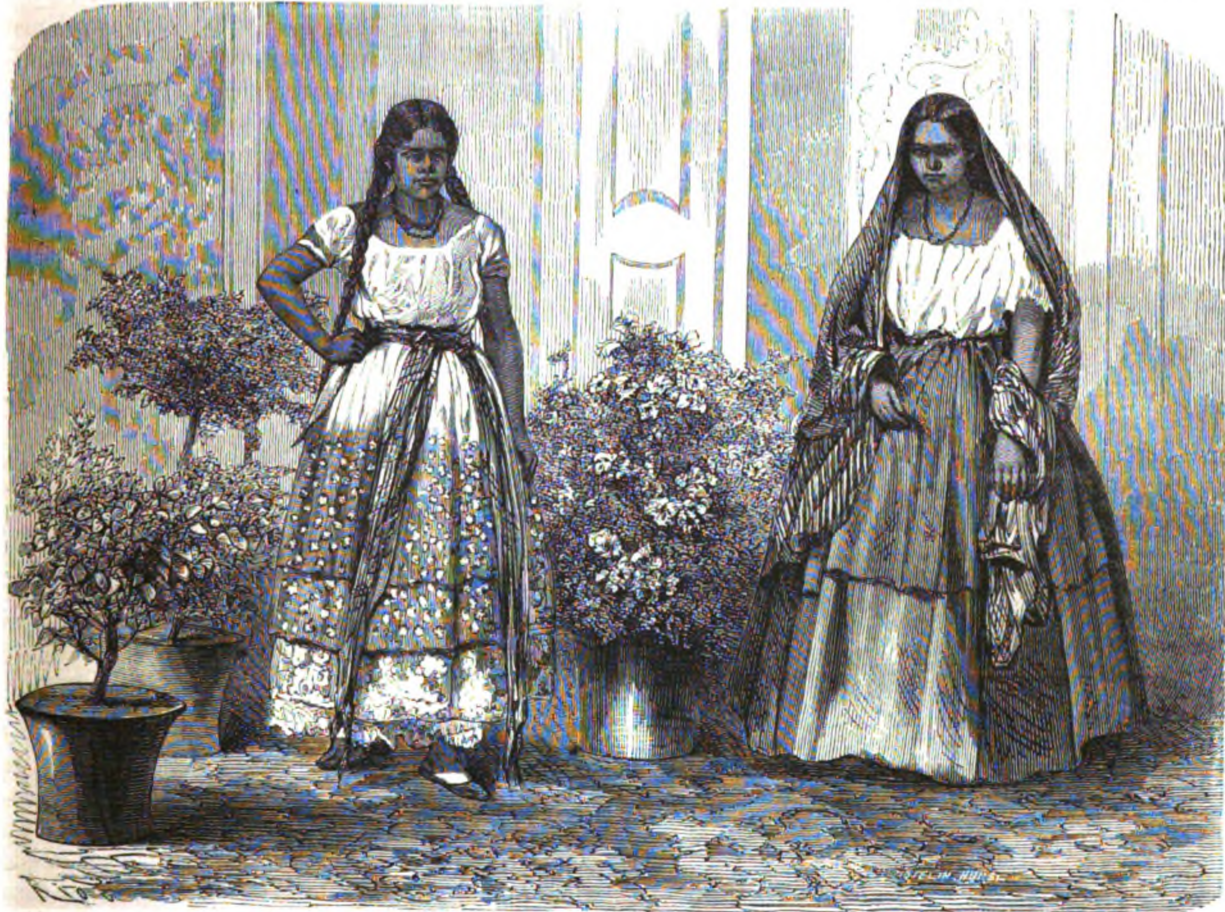
La maison de ces messieurs est située dans un des faubourgs, à l'orient de la ville, dont le sépare le ruisseau de Mexicalcingo; elle forme une *manzana* entière, c'est-à-dire le bloc compris entre quatre rues. L'habitation des maîtres et des ateliers, où se teignent la soie et le coton, où se tissent les *robozos*, n'occupent, il est vrai, qu'une faible portion du bâtiment; le reste est divisé en petits logements loués ou à louer. Ces constructions couvrent à peine elles-mêmes une moitié de l'énorme superficie de la manzana; au milieu règne un magnifique jardin que de hautes murailles, contre lesquelles le nopal grimpant dessine ses capricieux zigzags, isolent entièrement des cours et dépendances des habitations contiguës.

Les fenêtres de ma chambre donnaient sur le jardin, qui eût paru un Éden même aux yeux d'un homme qui, comme moi, ne serait pas sorti la veille des entrailles de pierre de Belen. Bien qu'une partie de sa surface fût consacrée à la culture des légumes! ce côté pratique de la scène était voilé de trop de splendeurs pour causer le moindre regret. C'était une mosaïque monochrome des plus variées, où se mêlaient toutes les nuances du vert, cette riante livrée de la nature. Le bananier balançait ses larges feuilles au-dessus de magnifiques orangers chargés de fruits, à côté du mûrier, du pêcher, du poirier. Les tiges flexibles de la canne se dressaient au milieu des rosiers et les petites baies rouges du caféier, brillaient comme des rubis dans cet émail. Les ombrages touffus de Paseo et de l'Alameda, dominés par les dômes et les clochers des temples de la ville, encadraient ce tableau, sur lequel les sombres pyramides de quelques nobles cyprès faisaient brusquement saillie.

Je n'ai point oublié ce jardin, cette atmosphère parfumée, cette chambre où ma rêverie m'emporte sans cesse, ces *portales* sous lesquels s'écoulait la moitié de notre existence; on y recevait les visites, on y jouait, on y causait, on y prenait le café après les repas en fumant lentement un *puro* (cigare) de Tépic. J'ai passé là quelques-uns des mois les plus heureux de ma vie au milieu

d'une famille qui s'attachait par ses soins à remplacer la mienne.

Je sortis fort peu pendant les premiers jours, bien que j'en eusse toute liberté; mais le grand besoin de repos que j'avais et les douces attractions de ma nouvelle demeure ne m'en donnaient guère la tentation. Le 27 septembre je mis le pied dehors pour la première fois en l'honneur d'une grande fête nationale : ce jour est l'anniversaire de l'entrée à Mexico, en 1824, de l'armée dite des trois garanties (*trigarante*), commandée par Iturbide, vainqueur des Espagnols. Les affaires sont suspendues ce jour-là; grande revue de la garnison dans l'après-midi. Pour la première fois je vis là les soldats en grande tenue, c'est-à-dire avec une tunique de drap bleu usée jusqu'à la corde, blanchie aux coutures, tachée partout, frangée au bas, pas d'épaulettes et un petit pompon au shako. Le soir, il y a foule sur la Plaza de Armas, où les bandes militaires font entendre d'excellente musique, car les Indiens sont admirablement doués pour les arts. Là se trouve toute la belle société; les éventails jouent, les œillades se croisent; là se rencontre à foison ce type que M. T. Gautier a vainement cherché en Espagne : « Un ovale allongé et pâle, de grands yeux noirs surmontés de sourcils de velours, un nez mince, un peu arqué, une bouche de grenade, et, sur tout cela un ton chaud et doré, justifiant le vers de la romance : *Elle est jaune comme une orange.* » C'est que le sang des guerriers de Montézuma coule encore dans leurs veines, mêlé, plus ou moins, au sang des compagnons de Cortez.


Mexicaines : Dame et soubrette. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Les hommes portent le costume européen, cependant on voit beaucoup de petits manteaux espagnols et de chapeaux à grands bords et à *toquillas*, qui suffisent pour donner un cachet original à l'ensemble. Les femmes ont le petit soulier de satin et le *vestido*, la robe de soie; les *enaguas*, c'est-à-dire le simple jupon sans corsage, sont abandonnés aux femmes de conditions inférieures, mais dans leur intérieur les dames mexicaines qui mènent un peu la vie de mollesse, de *farniente* et d'intimité avec les suivantes, ordinaire aux femmes de l'Orient, laissent volontiers tomber sur leurs hanches le corsage tyrannique du *vestido*. Le corset n'est guère en usage parmi elles. Elles vont nu-tête, sauf le *tapalo*, petit châle de soie brodé, qu'elles portent comme la mantille et qui remplace ce *rebozo* populaire réservé pour le négligé.

Pendant toute la saison sèche qui va commencer, il y a ainsi foule sur cette place de huit à dix heures du soir, le jeudi et le dimanche, pour ouïr la musique. Cette promenade ennuyeuse pour un étranger comme un bal de l'Opéra, a beaucoup de charmes pour celui qui rencontre des connaissances parmi ceux et celles qu'il coudoie; elle ne manque pas de caractère en tout cas, surtout par un beau clair de lune.

La *plaza de Armas* est fort belle; c'est un quadrilatère parfait, disposé, sur une plus vaste échelle toutefois, comme la place Saint-Sulpice. Une fontaine au milieu, une allée d'arbres autour. Au nord de la place, un portail latéral de la cathédrale et la chambre du congrès provincial (*casa del congreso*) contre laquelle s'adosse l'église; la façade principale regarde l'ouest et se trouve sur une rue adjacente, plusieurs degrés lui servent de soubassement et conduisent à ses trois portes. Le style de ce monument est bizarre et mal défini, plus capricieux qu'original, très-ornementé dans le mauvais goût de la Renaissance. Deux clochers à flèches hexagonales le surmontent. Le portail qui fait face à la place date de 1835 seulement. A côté de la cathédrale se trouvent le palais de l'Évêché et le *Sagrario*, annexe obligée de toute cathédrale espagnole, domaine exclusif du chapitre; les baptêmes, mariages, enterrements, etc., se font au *Sagrario*. A l'orient enfin se trouve le *Palacio del Gobierno*, un des plus beaux spécimens de l'architecture locale.

Le 5 octobre, une autre fête m'attira de nouveau au dehors. C'était celle de la Vierge miraculeuse de Zapopan. Le nombre des vierges miraculeuses au Mexique est effrayant; chaque ville a tenu à honneur d'avoir la sienne. Celle-ci est une petite statuette noire et grossière qui passe six mois de l'année au pueblo voisin de Zapopan et les six autres à Guadalajara où elle reçoit successivement une hospitalité de quelques jours dans chacune des églises. Elle ne voyage, de Zapopan à Guadalajara et réciproquement, qu'en grande pompe, processionnellement escortée de toute la population de la ville et des campagnes voisines. Là, je vis cette tourbe en haillons que notre arrivée avait soulevée quelques jours auparavant, mais le spectacle le plus curieux était celui que présentaient les Indiens de Zapopan et des pueblos voisins, pour lesquels cette fête est une saturnale durant laquelle ils donnent amplement carrière à leur penchant pour les liqueurs fortes. Coiffés et enguirlandés de fleurs, à demi nus, défigurés par des masques hideux, en proie à une surexcitation inquiétante, ils dansent autour de la statue, en souvenir de David devant l'arche,



Terrasse de maison et fabrique, à Guadalajara (p. 266). — Dessin de E. de Bérard d'après M. Vigneaux.

au son de leurs instruments : ils se contorsionnent comme des énergumènes, luttent de souplesse et d'agilité, brûlent des pétards, lancent des fusées; quelques-uns suivent péniblement la procession à genoux. Tout cela dégénère à la fin du jour en une orgie complète à laquelle l'épuisement et le sommeil mettent seuls un terme. Telles étaient les fêtes de leurs aïeux à l'époque de la conquête, les *Mitotes* dont les anciens historiens ont conservé la description. Cette race n'a rien oublié parce qu'on ne lui a rien appris; devant de nouveaux dieux, dont la valeur mystique lui échappe faute d'une culture intellectuelle suffisante, elle manifeste encore son adoration par des sacrifices aux forces vives de la nature. Ce sont des païens et, en outre, des ignorants.

Sur ces entrefaites je reçus avec bien du plaisir, peu après, des nouvelles de M. Guilhot et du gros de la troupe. Ils étaient partis en compagnie d'un *cuerda*, c'est-à-dire d'un convoi de recrues : mais ce mot de *cuerda* nécessite quelques explications.

La loi sur le recrutement, promulguée en 1853 par Santa Anna, exclut les Indiens du service militaire. Je ne sais qui devrait être soldat alors, ni comment devraient se faire les levées, mais je sais bien qu'il n'y a pas un soldat mexicain qui ne soit un Indien, et que le recrutement s'opère de la même manière que dans l'empire ottoman. Malheur à l'homme jeune et bien constitué qui, à l'époque où le contingent de la province est réclamé par la capitale, vient rôder autour des casernes, se fait ramasser ivre dans la rue, ou fait du tapage au cabaret! Il est pris et renfermé provisoirement; puis on le dresse, c'est-à-dire on l'amène à convenir qu'il est soldat et veut l'être, par le procédé qui fit de Sganarelle un médecin malgré lui. Si ce mode d'embauchage ne fournit pas le contingent, on le complète en glanant dans les prisons ce qu'il y a de moins taré. Alors on met les menottes à tous ces malheureux, on les attache deux à deux à une longue corde (*cuerda*), et on les expédie sous bonne escorte à Mexico. Chemin faisant, on ne leur épargne pas les mauvais traitements.

La plaine au milieu de laquelle s'élève Guadalajara



Vue générale de Guanajuato. — Dessin de E. de Bérard d'après Niebel.

est riante et assez bien cultivée. Malheureusement une partie de sa surface est dévorée par la lèpre du *tequesquite*, cette efflorescence saline si commune sur le haut plateau du Mexique. C'est un sel à base de soude dont on fait un grand emploi dans les mines pour la fonte des sulfates et muriates d'argent. Aussi est-il un objet de commerce, mais le profit qu'on en retire ne compense point le préjudice que sa présence cause à l'agriculture. Les Astèques ne connaissent pas d'autre sel.

Guadalajara est une belle ville, régulièrement percée; les rues sont pavées, bordées de trottoirs dallés, munies de réverbères qui s'éclipsent soigneusement quand paraît la lune, et font en général plus d'effet le jour que la nuit. Presque toutes les places sont ornées de fontaines, et de nombreuses *acequias* sillonnent les rues, portant la fertilité dans les *huertas* embaumées que renferment les murs des couvents et d'un grand nombre de maisons particulières. Ces jardins, qui couvrent une partie de la superficie de la ville, lui donnent un périmètre exagéré, d'où résulte un air de tristesse et d'abandon; c'est en vain qu'en parcourant les rues je cherchais ces flots de population que j'avais vus surgir aux jours de fêtes; tout cela est rentré sous terre sans doute, et les *barrios* eux-mêmes sont encore plus silencieux que la cité. Les Mexicains donnent quatre-vingt mille habitants à Guadalajara; je crois ce chiffre trop fort d'un quart environ.



Blanchisseuses. — Dessin de Riou.

Le climat de Guadalajara est agréable et sain; néanmoins les étrangers échappent rarement à une inflammation des paupières, causée probablement par la fine poussière du *tequesquite* qu'apportent certains vents. Au reste, on jouit d'un printemps perpétuel. Le jardin de la fabrique nous fournissait tous les jours au mois de janvier des bouquets de roses et de fleurs d'oranger. A cette époque de l'année, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, la température était celle des plus belles journées d'automne en France; à la chute du jour, on échangeait ses vêtements de toile contre du drap, et l'on fermait les fenêtres pour causer, jouer ou lire, mais on ne songeait pas seulement à la nécessité de faire du feu.

Les nuits étaient splendides, et j'en ai passé plus d'une à errer sous les orangers sans avoir le courage de regagner ma chambre, alors que la lune, radieuse dans un ciel pur, inondait le paysage de clartés puissantes, inconnues dans nos climats. Guadalajara est vraiment un séjour délicieux, malgré quelques inconvénients dont le principal, sans contredit, est l'abondance des puces. Ces folâtres insectes y sont à l'état de plaie d'Égypte, et bien que la maison fût tenue avec une propreté toute hollandaise, nous n'en étions pas moins dévorés. Les lits sont supportés par quatre pieds très-élevés à cause de cette engeance; on a soin de se déshabiller à l'autre extrémité de la chambre; on se brosse soigneusement les jambes, et quand on se trouve à peu près *inhabité*, on s'élance sur sa couche. Avec de la finesse on parvient ainsi à n'en avoir que trois ou quatre pour sa nuit. Les gens du peuple couchent à terre, sur des *petates*, et dorment très-bien; je ne les ai jamais vus s'inquiéter beaucoup non plus des punaises, qui prospèrent très-bien sur tout le territoire de la République, partout du moins où la propreté n'est pas excessive.

Vers le milieu de janvier 1855, nous apprîmes qu'un décret de Santa Anna, en date du 29 novembre, nous amnistiait, et que les prisonniers de Perote étaient déjà à la Vera-Cruz, attendant un navire français qui devait les transporter hors du territoire mexicain. Le 20 janvier seulement je fus mandé à la préfecture, où je reçus mon passeport pour Mexico et une indemnité de route. Le 23, je pris congé, le cœur gros, d'une famille qui m'était devenue chère, et, montant à cheval, je m'éloignai de cette oasis où ma bonne étoile m'avait guidé comme pour me récompenser de tous les maux passés et à venir.

Guanajuato et ses environs.

Le 27, après trois jours de marche à travers un pays accidenté, assez dénué d'ombre, j'arrivai sur le bord d'une falaise du haut de laquelle mes regards embrassèrent un splendide panorama. A mes pieds se trouvaient les pueblos del Rincon, noyés dans la verdure, entourés de champs fertiles qu'arrosaient de nombreux canaux sur lesquels se penchaient de beaux arbres. Au delà s'étendait le *Bajio*, la terre de Gessen du Mexique, riche vallée de trente et quelques lieues de long sur huit à dix de large, bornée par un horizon de montagnes au profil pittoresque, nues et fauves comme celles de Jalisco; la transparence de l'air faisait merveilleusement valoir leurs cimes altières chaudement éclairées; la franchise avec laquelle s'accusaient certains détails qu'aurait estompés sans rémission l'atmosphère brumeuse de nos climats trompait mon œil, et je me fis tout d'abord une très-fausse appréciation des distances. Je ne sortis de cette erreur qu'en ramenant mes regards vers leur base, pour y chercher des villes dont l'existence était un fait avéré pour moi. Je vis quelques points noirs : Lagos, Leon, Silao, villes de trois à quatre mille âmes, avec de

beaux édifices, de majestueuses cathédrales! Alors je compris l'immensité de la scène que j'avais sous les yeux.

Une rampe sinueuse me conduisit dans la plaine. Je n'ai rien vu de plus frais et de plus riant que le premier pueblo où j'arrivai; l'eau courait dans les rues protégées par de beaux ombrages. Les cases des Indiens, en jonc ou en adobes, étaient entourées de jardins, dont les longues colonnettes du cactus *organo* (tuyau d'orgue) formaient la culture. Chacun de ces jardins était une corbeille de fleurs et de fruits. Mais dans ce paradis je trouvai la population en émoi; une bande nombreuse de voleurs battait, disait-on, le pays environnant, et l'on parut étonné de ce que j'étais arrivé sans encombre.

Le lendemain, je traversai la plaine pour me rendre à Silao; elle est coupée de canaux qui en entretiennent la fécondité. C'est dans ces districts privilégiés que le froment donne de 40 à 60 pour un. Un caractère remarquable des campagnes mexicaines, c'est l'absence des habitations isolées et des barrières; à l'époque de la sécheresse et quand la moisson est faite, on se croirait dans un désert. De loin en loin, je rencontre quelques animaux, chevaux et bœufs, broutant le chaume desséché de la moisson dernière. Il n'est pas rare de voir quelques zopilotes perchés philosophiquement sur la croupe, le garot, et jusque sur la tête des paisibles quadrupèdes; ces petits vautours noirs avec leur gravité comique, donnent une couleur des plus originales au tableau.


Moine mexicain en costume de voyage. — Dessin de Riou.

Silao, pueblo *ranchero*, c'est-à-dire habité par les cultivateurs de ces terrains déserts que je viens de traverser, n'est qu'à cinq ou six lieues de Guanajuato. Le 29, à l'aube, je pris le chemin de cette ville célèbre.

Guanajuato est située au cœur d'un nœud de montagnes abruptes, à deux lieues environ de la plaine. Une gorge sinueuse, qui porte le nom de *Cañada de Marfil*, y conduit. A droite et à gauche des croupes abruptes et desséchées, intersectées de profondes ravines, dominent la Cañada. Des fragments d'obsidienne de toutes dimensions jonchent le chemin. Des aloès, des cactus et quelques plantes grasses, sont les seuls ornements de cette nature sévère mais grandiose.

La route est large et bien entretenue, quelquefois taillée dans le roc vif; on sent qu'on approche d'un centre d'opulence et d'activité. Une foule de gens, cavaliers et piétons, me croisent, me suivent ou me précèdent.

Je m'arrête au sommet d'une hauteur pour contempler le pays que je domine. C'est un spectacle merveilleux, mais qui n'échappe à la tristesse qu'à force de majesté. Le caractère général de cette région est celui-ci : des croupes à versants assez roides séparées par de profondes *cañadas*, qui toutes convergent vers le centre; au-dessus de ces croupes s'élèvent à 3 et 400 mètres de hauteur, de sombres masses de porphyre, de basalte ou de grès, dont quelques-unes affectent de loin des airs de ruines cyclopéennes. Ces pyramides se nomment *Buffas*.

A mes pieds est la petite ville de *Morfil;* plus loin, au fond d'une gorge, point central auquel viennent aboutir tous les ravins d'alentour, Guanajuato, à demi perdue dans la brume du matin comme sous un voile de gaze. Dans les replis et sur les croupes de ces montagnes se montrent de blancs villages, semblables à des forteresses; en haut, ces nids d'aigles sont les *reales* et les *tiros* ou puits de mines, la *Serena*, *Rayas*, *Mellado*, *Cata*, *Valenciana;* en bas, ce sont les *haciendas de beneficio*, les bâtiments où l'on exploite le minerai. A droite, le cerro San Miguel domine la ville; à gauche, le cerro de Santa Rosa forme l'horizon. Toutes ces pentes sont arides, desséchées; en quelques endroits cependant se montrent, vers leur pied, des bouquets de chênes rabougris, d'arbousiers, de sapins.

Au fond de la cañada de Marfil, coule un ruisseau qui devient un torrent furieux à certaines époques. La route le longe et le traverse en maint endroit, supportée aux flancs de la montagne, tantôt à droite, tantôt à gauche, par un mur élevé. Au delà de Marfil, on domine du haut de ce quai naturel quelques *haciendas de beneficio*. Dans de vastes *patios*, des troupeaux de mules, dont le poil humide décompose la lumière, piétinent dans d'immenses flaques d'une boue grise : c'est le précieux minerai.

On franchit encore plusieurs fois le ruisseau avant d'arriver à Guanajuato. Je fais halte dans un *meson;* il est dix heures à peine, je m'empresse de déjeuner et vais parcourir la ville.

Les rues de Guanajuato sont étroites, tortueuses, souvent en pente ou coupées d'une longue volée de degrés. Les maisons, échelonnées au pied des hauteurs, ont parfois un étage de plus d'un côté que de l'autre. Les places sont petites, irrégulières, mais assez jolies. Les Mexicains, qui ne comprennent une ville que largement étalée au milieu d'une plaine, se complaisent par trop à affirmer que Guanajuato est fort laide; c'est une erreur. J'y ai admiré de belles maisons en pierre de taille, à plusieurs étages, étalant tout

le luxe moderne de la serrurerie et de la menuiserie, et de mine vraiment princière; de très-jolis magasins, des églises monumentales, trop resserrées il est vrai, en général, pour qu'on puisse les admirer dans leur ensemble. Le monde se presse dans les rues, et beaucoup de gens ont l'air effaré, circonstance qui suffirait à elle seule pour donner un cachet d'originalité à cette ville, au centre du Mexique. Il y a un grand nombre de *Vinoterias*, de cabarets, où se débitent le mescal et le pulque; les mineurs sont partout très-altérés.

La fondation de Guanajuato remonte à l'an 1554; ce fut vers cette époque vraisemblablement que furent découverts les premiers minerais d'argent par des *arrieros*, dit-on. Jusque-là, et bien que les Indiens eussent ramassé quelques pépites d'or dans le Cañada de Marfil, avant la conquête, ces montagnes arides étaient demeurées un désert. En 1560 seulement, on attaqua le *Veta-madre*, ce merveilleux filon, le plus riche et le plus étendu peut-être du globe qui, depuis un siècle, a donné d'incalculables richesses sans que rien fasse prévoir encore son épuisement. En 1860, un certain Obregon commença à *Valenciana* une exploration sérieuse du grand filon qui n'avait été que très-superficiellement exploré jusqu'alors. Quelques années plus tard, cet homme, créé comte de Valenciana, était un des plus riches particuliers du monde entier, et la prospérité de Guanajuato était fondée Sa population s'élevait en 1803, d'après Humboldt, à quarante et un mille habitants dans la ville, et à vingt-neuf mille cinq cents dans les mines d'alentour. La révolution, qui a si durement pesé sur ce district riche, fertile, peuplé d'hommes rudes, indépendauts et actifs, a réduit sensiblement ces chiffres; les travaux ont été longtemps interrompus. Ils ont été repris depuis, sur une moindre échelle, il est vrai, et la population est aujourd'hui de trente mille âmes pour la ville, vingt mille pour les mines, approximativement. L'Etat compte sept cent mille habitants, dont cent cinquante mille Indiens, sur une superficie égale à celle d'Aguas Calientes à peu près, ce qui donne environ vingt-deux habitants par kilomètre carré; c'est le territoire le plus peuplé et le plus riche du Mexique.



Plaza Mayor de Guanajuato. — Dessin de Rouargue d'après Niebel.

Ern. VIGNEAUX.

(La suite à une autre livraison.)



Halte de voyageurs aux abords de Mexico. — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. VIGNEAUX[1].

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

Mines d'argent à Guanajuato. —Le pulque et les magueyales. — Le plateau de Mexico. — Los Organos de Actopan. — La Cañada. Rencontre suspecte. — Tepeje del rio. — Huehuetoca et le Desague. — Topographie de la vallée de Mexico.

Après une excursion à la mine de Rayas, je poursuivis ma route vers Mexico. Je traversai Salamanca, Celaya, Queretaro, capitale de l'État de ce nom, San-Juan del rio. Entre Celaya et Queretaro se trouve le pueblo d'Apaseo, autour duquel on cultive le maguey qui fournit le *pulque*.

Cette variété de l'agave est plus grande que celle du mescal ; le vert en est glauque. Le pulque n'est autre chose que la séve destinée à alimenter la tige qui porte les fleurs, si on la laissait se développer; mais c'est précisément au moment où la hampe est sur le point de jaillir du *corazon* qu'on creuse au centre de celui-ci un trou énorme, au-dessus duquel on réunit en faisceau les feuilles centrales. C'est à une certaine tendance à se rapprocher qui se manifeste dans ces feuilles que les cultivateurs indiens reconnaissent le moment où ce phénomène est sur le point de se produire. Il faut une observation intelligente et une habileté que donne seule une longue habitude pour ne pas porter prématurément le fer dans la plante et causer par là sa mort. L'âge de la maturité varie, selon les districts, de douze à vingt et même vingt-cinq ans; à Cholula, la plante est mûre à huit ans exceptionnellement.

Ce trou se remplit d'un liquide incolore qui prend le nom d'*aguamiel;* on le vide deux et trois fois par jour. et l'on y puise, en moyenne, de dix-huit à vingt *cuartillas* par vingt-quatre heures pendant cinq mois : la *cuartilla* représente un demi-litre environ. La plante meurt quand la séve est ainsi épuisée.

La récolte se fait de la manière la plus primitive. Les hommes qui en sont chargés portent sur leur dos, retenue à leur front par un filet de corde, une outre dont l'ouverture est fixée au-dessus de leur tête. A la main ils tiennent une longue calebasse légèrement recourbée et terminée à son extrémité la plus étroite par une corne de bœuf; cet instrument s'appelle *acojote*. Ils sont en outre munis d'une large cuiller à manche court qui leur sert à nettoyer et agrandir le trou.

L'opérateur plonge dans le liquide l'extrémité garnie de la corne, appuie ses lèvres à l'extrémité opposée, fait le vide, l'*acajote* se remplit et le contenu passe dans l'outre.

J'entrai dans l'État de Mexico par Arroyo Zarco, tout près du village d'Aculco qui a donné son nom à la célèbre bataille livrée le 7 novembre 1810 entre les insurgés commandés par le curé Hidalgo et les Espagnols sous les ordres de Calleja, dans laquelle ces derniers demeurèrent vainqueurs.

Les nuits sont fraîches à Arroyo Zarco ; on y sent l'influence de l'air subtil des montagnes. Le plateau est élevé ; depuis Salamanca j'avais monté sans cesse. Salamanca est à mille sept cent cinquante-sept mètres, Celaya, à mille huit cent trente-cinq, Queretaro à mille neuf cent quarante, San Juan del rio à mille neuf cent soixante-dix-huit, Arroyo Zarco à deux mille deux cents environ. La vallée de Mexico est plus élevée encore (deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres). On peut se faire une idée de ce que serait le séjour de ces plateaux sous nos latitudes, en songeant que le Plomb du Cantal, le point le plus élevé de l'Auvergne, n'a que mille huit cent cinquante-six mètres. Dans la zone torride, cette élévation est le gage d'un printemps perpétuel.

L'État de Mexico est un vaste territoire de cinquante et un mille kilomètres carrés environ, ce qui est approximativement la superficie de la presqu'île du Danemark. Sa population est de douze cent et quelques mille habitants. Sa capitale est Tescuco et non pas Mexico, qui, en sa qualité de capitale de l'Union, forme avec sa banlieue un district indépendant, jouissant d'une vie administrative particulière : c'est le *distrito* ou *partida federal*. L'État est divisé en huit districts, dont les chefs-lieux sont : Acapulco, Tasco, Cuernavaca, Toluca, Mexico, Tula, Tulancingo et Huejutla.

Cette province est excessivement montagneuse, aussi les différences de niveau des plateaux et des vallées y crée-t-elle de grandes différences de température, et l'on y rencontre successivement tous les climats et les produits des trois zones. De nombreux cours d'eau, grands et petits, sortent des flancs de ces hauteurs et portent la fertilité dans les vallées. Les principaux sont : le rio Zacatula ou de las Balsas, le rio Lerma et le rio Tula. Le premier prend sa source sur le revers méridional de la sierra de Ajusco, qui ferme au sud la vallée de Mexico, et va se jeter dans le Pacifique ; le second sort des marécages du milieu desquels s'élève la ville de Lerma, à l'ouest de la capitale, et va former le rio Santiago ; le troisième enfin sort du cœur même des montagnes qui séparent la vallée de Mexico de celle de Lerma, se dirige vers le nord et, sous le nom de rio Panuco, vient se joindre au rio Tampico, près de l'embouchure de ce dernier.

1. Suite. — Voy. pages 241 et 257.

Un grand nombre de volcans éteints, la configuration du sol, l'abondance des basaltes, de l'obsidienne et autres produits éruptifs, enfin les richesses métalliques répandues dans le sous-sol attestent que cette région a été particulièrement tourmentée jadis par l'action du feu intérieur. On ne compte pas moins de dix anciens cratères dans le périmètre de la vallée de Mexico seulement. Le Popocatepelt, la montagne qui fume, et l'Istaccihuatl, la femme blanche, sont, il va sans dire, les plus beaux fleurons de cette redoutable couronne. Le premier mesure cinq mille quatre cent vingt-deux mètres : c'est, jusqu'à présent du moins, le roi de la Cordillère mexicaine. Le second n'a que cinq mille quatre-vingt et un mètres, et cède le pas à l'Orizaba (province de Vera-Cruz) auquel Humboldt donne cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres. (V. t. IV, p. 161.)

En sortant d'Arroyo Zarco, on suit un chemin pierreux et malaisé qui traverse une région accidentée, couverte de bouquets de chênes rabougris et clair-semés. Ce doit être un lieu de prédilection pour les voleurs, et comme on m'avait prédit à la *fonda* une mauvaise rencontre dans la sierra de Calpulalpan — c'est le nom de cette petite chaîne, — je me tiens sur mes gardes; là aussi j'en fus aussi pour mes frais de vigilance.

D'Arroyo Zarco à Mexico la route carrossable fait un crochet vers la vallée de Tula; je pris le chemin plus direct des montagnes par *Tepeje del rio*. Une plaine assez sauvage succède à la sierra; de loin en loin on y rencontre un triste village entouré de quelques terres travaillées; les habitants ont l'air peu avenant. Enfin, je m'engage dans les montagnes au delà desquelles se trouve la vallée de Mexico.



Montagne des orgues. — Dessin de E. de Bérard d'après Niebel.

Ces montagnes sont nues et désertes, très-tourmentées, mais l'horizon est parfois grandiose, quand la route gravit quelque sommet; les lignes ont de la majesté et le pittoresque est poussé jusqu'à l'audace. Je fis halte malgré moi sur un de ces points élevés pour savourer un peu mon admiration : cette région pétrifiée au milieu d'efforts convulsifs, sur laquelle le soleil déjà penché vers l'horizon jetait une lumière oblique dont les splendeurs étaient relevées de grandes ombres, ces gorges où se formait l'obscurité et d'où s'exhalaient des vapeurs nacrées, ces sommets dorés, ce torrent qui lamait d'argent le flanc abrupt et sombre d'une coupe voisine, tout cela valait bien un acte muet d'adoration à la mère nature, si belle quand elle n'est pas fardée, si généreuse surtout pour qui ose aller l'admirer là où elle ne l'est pas.

La route s'engouffre dans un entonnoir profond à mes pieds, sans que je puisse voir encore par quels capricieux méandres elle va me conduire en bas. Dans le lointain, au nord-est, une cime bizarre se dresse brusquement comme un fer de lance au-dessus des lignes bleues de l'horizon. Un brave muletier, dont le troupeau me précède et qui se vante d'avoir parcouru en tous sens le vaste territoire de la république, me fait reconnaître dans cette fine pointe le cerro de *los Organos* ou de *Mamanchota*, une des curiosités de ce pays si curieux. C'est une aiguille de rochers qui n'a pas moins de cent mètres d'élévation, à laquelle sert de base une montagne de deux mille sept cent soixante-dix mètres environ : elle domine le pueblo d'Actopan.

L'hacienda de la Cañada est située au fond de la gorge; on suit pour y descendre une rampe en zigzag assez hardie, étayée çà et là par des muraillements. J'ai fait une douzaine de lieues depuis le matin; mon intention était de pousser jusqu'à Tepeje, à cinq ou six lieues de là, mais l'heure avancée m'arrête à l'hacienda. C'est un immense bâtiment carré qui renferme un meson et une fonda.

Le lendemain, 5 février, je me dirigeai vers Tepeje en suivant la ravine, au milieu d'une végétation touffue que favorise une grande humidité; quelques hameaux où tout dort encore, car il est jour à peine, se rencontrent sur ma route. Au milieu d'un fourré obscur où la voie se divise en dix sentiers qui s'entre-croisent, où le sol détrempé cède sans bruit sous le pied des chevaux, je me trouve tout à coup au milieu de cinq ou six cavaliers armés de lances, de sabres, de mousquetons, qui arrivaient à fond de train dans la direction opposée à celle que je suivais; ils passèrent comme les ombres d'une ballade allemande, sans s'arrêter, sans mot dire, enve-

loppés jusqu'au nez dans leurs *sarapes* et leurs grands chapeaux rabattus sur les yeux. Étaient-ce enfin les *ladrones* tant prédits, suivant une piste trop importante pour daigner faire attention à un pauvre voyageur comme moi, ou bien étaient-ce simplement des vaqueros d'une hacienda voisine? Je n'ai jamais éclairci la chose.

Je franchis le rio Tepeje sur un petit pont de pierre de quelques arches; la contrée environnante est un désert. La rivière coule entre deux collines rousses et pierreuses, relevées pour tout ornement de quelques cactus clair-semés. Dans le parapet du pont est une petite niche grillée; derrière la grille il y a une peinture, devant la grille un Indien agenouillé, d'où je conclus naturellement que la peinture a un caractère religieux. Cette petite scène, encadrée d'un décor de l'Arabie Pétrée, ne manque pas d'originalité. Le rio Tepeje est un affluent du rio Tula, peut-être même en est-il le principe.



Récolte du pulque (voy. p. 274). — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

Au delà de ces collines, la scène change et le pueblo de Tepeje m'apparaît entouré de verdure et d'eau courante. Je m'arrête pour y déjeuner. La fonda est desservie par un vieux couple que je trouve beaucoup plus préoccupé de ses affaires de famille que de celles du fourneau, et j'ai grand mal à obtenir mes œufs et mon chocolat. Ces bonnes gens, qui ont l'air d'être aussi unis que Philémon et Baucis, ont aussi l'air d'avoir perdu la tête. Ils rentrent, sortent, s'asseyent, se lèvent; négligent mon déjeuner ou bien s'en occupent tous deux en même temps, de manière à s'entraver réciproquement et à faire des malheurs; mais tout ce trouble réel, que je devine fort bien, est caché sous le flegme ou mieux l'apathie la plus grande. Il y a débordement

d'activité chez eux, mais cette activité est concentrée dans leur cerveau. Pourtant il s'agit de leur fille; je comprends que la *niña* est absente, qu'elle devrait être là, qu'elle a de seize à vingt ans, et qu'à leur place, le soin de sa conduite me rendrait un peu plus alerte.

De Tepeje à Huehuetoca la contrée est irrégulière, très-arrosée, verdoyante, ombragée. Toutefois, ce riant aspect s'arrête au pueblo de Santiago, au pied de la *loma* (colline) *Nochistongo;* la loma et le cerro voisin de *Sincogue*, sur le versant opposé duquel se trouve Huehuetoca, présentent des sommets désolés avec quelques *magueyales* sur leurs revers. La colline est un bloc de craie dont la blancheur n'a rien de récréatif; le petit plateau que forme le sommet, tourmenté comme une mer agitée, est un réchaud sur lequel le soleil réverbère cruellement. Au milieu de cette fournaise, que



L'arbre de la nuit triste, à Popotla (voy. p. 280). — Dessin de Guiaud d'après une photographie.

je franchis à la hâte, de peur de voir entrer en fusion les métaux que je porte, un vieil Indien est agenouillé tête nue. Son visage parcheminé, sur lequel les années ont amoncelé des rides, était tourné vers le soleil, et ses yeux, extatiquement renversés, ne montraient que le blanc de la conjonctive. Je le pris d'abord de loin pour un mendiant, mais Miguel m'apprit que c'était un pénitent en prières. Il priait, en effet, à haute voix, un rosaire à la main, un scapulaire sur la poitrine. La sueur ruisselait à flots de son front à ses pieds.

Le pueblo de Huehuetoca, où j'arrivai bientôt, est assis au pied du mont Sincogue, à l'extrémité nord-ouest de la vallée de Mexico, et à une dizaine de lieues de la capitale. Ce village est célèbre par un gigantesque travail hydraulique, connu sous le nom de *Desague de Huehuetoca*. Pour comprendre l'importance et même l'action du

Desague, il est nécessaire de se rendre compte de la topographie de ce beau bassin de Mexico.

La vallée au milieu de laquelle s'élève l'ancienne Venise astèque forme un ovale de dix-huit lieues de long sur douze de large environ, enveloppé d'une ceinture de montagnes porphyriques dont les sommets inégaux présentent une ligne d'horizon des plus pittoresques. La Femme blanche et la Montagne qui fume, avec leurs neiges éternelles, se dressent au sud-est et semblent les fermoirs de diamants de cette noble parure. Le second de ces volcans justifie encore son nom, bien qu'il y mette de la réserve. Du sein même de la vallée, s'élèvent en divers endroits quelques cones isolés, volcans éteints pour la plupart.

Six grands lacs, sans mentionner quelques étangs, occupent une large portion du plateau. En face de Huehuetoca se trouve le lac de Zumpango; au-dessous celui de Jaltocan; puis, toujours vers le sud, celui de San-Cristoval, le grand lac de Tescuco, près duquel est assise la capitale, jadis environnée de ses eaux, et enfin ceux de Jochimilco et de Chalco, qui n'en font à proprement parler qu'un, divisé par une chaussée. L'eau de ces lacs est douce sauf celle du Tescuco, qui est salée, phénomène dont la bizarrerie apparente s'explique par ce fait qu'étant le plus bas, il reçoit, avec le trop-plein des autres, les lavages de soude et de potasse que les affluents apportent des montagnes et dont ses eaux sont saturées.

Ces nappes se sont considérablement rétrécies depuis la conquête, les sources voisines ne suffisant pas à entretenir l'équilibre de leur niveau sous un climat où il pleut rarement, et à une hauteur barométrique où l'évaporation est grande. Le lac de Tescuco, peu profond généralement, a surtout laissé un vide immense, d'autant plus regrettable que les efflorescences salines inutilisent en partie le terrain que devraient occuper les eaux.

Mais cette inquiétante disparition de l'élément fertilisateur, ne prévient pas complétement les inquiétudes d'une nature opposée que font naître les crues subites de ces mêmes eaux. Dans ce dernier cas, le lac de Tescuco, enrichi du superflu des autres, se gonfle et cause parfois de graves dégâts. Les chroniques indiennes mentionnent une grande inondation sous le règne de Montezuma Ier, vers le milieu du quinzième siècle, et, depuis la conquête, il y en a eu plusieurs. Les digues ne remédiant à rien, on songea à une galerie d'écoulement qui eût jeté l'excédant des eaux de la vallée de Mexico dans celle de Tula, plus basse de deux cent vingt-deux mètres. Telle fut l'origine du *Desague*. Un canal de huit mille six cents mètres, creusé en grande partie au travers de la colline de Nochistongo, conduisit dans le rio Tula les eaux du rio Cuautitlan, principal affluent du lac Zumpango, et cause première de la plupart des débordements. Un second canal à écluses devait également porter dans le premier le trop-plein du Zumpango.

On fit d'abord un tunnel ou *socabon;* mais l'insuffisance des notions que possédaient les ingénieurs du temps sur le muraillement convenable à ces sortes d'ouvrages amena des dégâts incessants, et l'on se décida à transformer le socabon en une gigantesque tranchée à ciel ouvert.

Ces travaux, inaugurés en 1607, après la troisième inondation, par le vice-roi D. Luis de Velasco II, ne furent achevés qu'en 1789. Il va sans dire que grâce à la déplorable administration coloniale de l'Espagne, l'entreprise était devenue une bonne vache à lait. Des millions y furent engloutis, quinze mille Indiens, traités comme des nègres marrons, y furent presque constamment employés, et le résultat le plus net de ce déploiement de forces irrésistibles, fut, pendant bien des années, l'enrichissement d'une foule d'Espagnols, clercs ou laïques (les moines ne dédaignèrent pas de mettre la main à cette œuvre), et la mort d'une armée de travailleurs indiens ; ces pauvres diables, surchargés de travail et de coups, à peine nourris, décimés par les maladies, étaient en outre fréquemment ensevelis par des éboulements que l'on ne savait pas prévenir. Il en périt, dit-on, un million dans les vingt premières années seulement. Ce chiffre, que rapporte Thomas Gage, est exagéré peut-être, mais cette exagération même démontre à quel point l'opinion publique était émue du sort fait à ces malheureux.

Le Desague, qui ne détournait après tout que les eaux du rio Cuautitlan, ne pouvait être qu'un palliatif, et l'on comprit bientôt, en face de la triste réalité, que pour mettre Mexico complétement à l'abri du fléau, il fallait donner un écoulement direct au lac de Tescuco. En 1804, pendant le séjour de Humboldt à Mexico, et peut-être à son instigation, le vice-roi Iturrigaray ordonna la construction d'un canal destiné à conduire au Desague le trop-plein des lacs de Tescuco, San-Cristoval et Jaltocan. L'entreprise n'était pas sans difficultés, car l'inclinaison du sol de la vallée est précisément en sens inverse, et Huehuetoca est de vingt mètres plus élevé que Mexico; mais ce n'était là qu'une question de coups de pioche qui ne pouvait arrêter personne, et, moins que d'autres encore, des Espagnols à qui les Indiens coûtaient si peu. Ce canal fut commencé, mais ne fut pas mené à fin. On en voit un tronçon à l'ouest du Zumpango.

Le Desague est donc une œuvre colossale, mais incomplète à tous égards, comme toutes les œuvres des administrations irresponsables envers la nation dont elles tiennent les intérêts en main. Pour qu'elle fût parfaite, il faudrait non-seulement que tous les lacs eussent un écoulement au moment des crues extraordinaires, mais aussi qu'aux époques de pénurie ils pussent recevoir toutes les eaux que la nature leur destinait. Problème hydraulique qui est loin d'être insoluble et dont la solution serait d'une haute importance pour Mexico, menacé par la sécheresse. Le lac de Tescuco, notamment, se retire de plus en plus; il serait déjà à sec probablement si ceux de Jochimilco et de Chalco ne lui fournissaient régulièrement cent trente pieds cubes d'eau par seconde au moyen du canal de la Viga qui les réunit.

Cuautillan. — Tanepantla. — Aspect de la vallée. — La Vierge de la Guadalupe et celle de Los Remedios. — Mexico.

Je m'étais amusé sur les bords du Desague, aussi dus-je renoncer à me rendre le soir à Mexico. Le soleil allait disparaître derrière les montagnes, quand j'arrivai au petit pueblo de Cuautitlan. Je n'étais plus qu'à sept ou huit lieues de la capitale, mais j'en avais fait douze depuis le matin, sans compter les détours à Huehuetoca; je pris donc mes quartiers de nuitée à Cuautitlan, dans une posada de la plus noble apparence. Ce pueblo fut donné en *repartimiento*, en fief, après la conquête, au capitaine Alonzo de Avila, et cette auberge était peut-être le palais de sa descendance. Le *patio* est royal; de belles arcades de pierres et des constructions majestueuses l'environnent; tout cela est vaste, imposant, mais délabré, silencieux, désert; le bruit de mes pas résonne au loin sous les galeries et trouble seul le calme de cette solitude au milieu de laquelle Miguel et le *huesped* glissent comme des ombres avec leurs sandales.

J'eus la fantaisie de monter sur l'une des terrasses pour jouir du coup d'œil de la vallée. Les lacs de Jaltocan et de San-Cristobal miroitaient à l'horizon sous les derniers feux du couchant; sur leurs rives, quelques clochers entourés de touffes de verdure, disséminés à longues distances les uns des autres, me désignaient les pueblos de Tultepec, de San-Pablo, de San-Lorenzo, de Huacalco, de Teutitlan. Leur ombre s'allongeait sur des champs soigneusement cultivés, mais dépouillés à cette heure de leurs moissons, et dont nul accident, arbre, buisson ou barrière, figure ou fabrique, ne rompait l'uniformité. A mes pieds le village, muet aussi à l'heure du souper, et les cloîtres solitaires de la posada où le crépuscule jetait déjà du mystère. Cette scène était empreinte d'une mélancolie douce et pénétrante à laquelle je n'essayai pas de résister.

Le lendemain 6, je quittai Cuautitlan à trois heures du matin; un clair de lune magnifique prêtait au paysage de nouvelles splendeurs. Des bouquets d'ormeaux, de chênes, de sycomores et de frênes s'élèvent çà et là dans les champs voisins et sur les talus de la route, des peupliers, des ormes bordent les canaux d'irrigation qui divisent les cultures. Autour de l'hacienda Lecheria, ils forment avec les arbres fruitiers des *huertas* un véritable bocage.

Au pueblo de Tanepantla, où j'arrivai à l'aube, je pris le chocolat obligé dans une fonda où tout était sens dessus dessous; à la voix de la vieille fondera, un essaim de jeunes servantes au teint bronzé, aux grands yeux noirs, aux brunes tresses, aux formes bien accentuées, s'évertuait à laver, balayer, frotter, épousseter. Une chemise brodée leur tient lieu de corsage; la plupart portent un jupon coupé de deux couleurs éclatantes, jaune, bleu, rouge, la teinte la plus claire placée en haut, de la taille au bas de la hanche. Le bord du jupon est orné de dessins en soie dans le goût des ornements étrusques. Tout cela a sa couleur locale.

Plusieurs chaussées, bordées de nobles ombrages, se croisent à Tanepantla; j'en prends une qui longe le rio de ce nom. Réuni au rio Ascapusalco, ce cours d'eau va se jeter dans le lac de Tescuco, en passant par la ville de Guadalupe vers laquelle je me dirige. Quelques types originaux animent la scène : ce sont des Indiens qui portent à Mexico du charbon, du bois, de la volaille, des légumes, des fleurs; hommes et femmes, gens de tout âge, passent courbés sous leur fardeau; sacs de charbon, fagots, cages où gloussent les poules, paquets de *verduras*, et jusqu'aux marmots trop jeunes pour aller à pied, sont soutenus sur le dos par une lanière de cuir ou une pièce d'étoffe fixée sur le front ou sur la poitrine du porteur : la poitrine et le front, comme les bœufs, dont ces gens ont la force aussi bien que la placide indolence.

Chose étrange, à mesure qu'on approche de la capitale du Mexique, le mépris superbe des conquérants pour la race conquise éclate de mieux en mieux. Les Indiens de la vallée de Mexico ont d'autant moins profité de la civilisation nouvelle qu'ils étaient plus près du centre d'où elle devait émaner. Ils ont conservé à peu près intactes la physionomie et les mœurs de leurs ancêtres. Ils se drapent encore des mêmes étoffes tissées de leurs mains par les mêmes procédés primitifs, teintes des mêmes nuances, disposées en bandes alternées. Le bleu, le blanc et le marron paraissent être leurs couleurs favorites. Quelques-uns cependant adoptent les vêtements de la race créole, les *calzones* de cotonnade blanche ou de cuir, les *enaguas* (jupes) d'indienne; mais la chemise fait souvent défaut, et l'ampleur fantastique du pantalon et l'habitude de le relever fréquemment jusqu'au pli de la cuisse témoignent d'une prédisposition constante à la plus grande liberté d'allure.

Le soleil était déjà levé quand je gagnai le pied des montagnes de Tepeyacac, dont les flancs desséchés nourrissent à peine quelques plantes grasses. Au milieu de ce désert la tradition veut que la mère du Christ ait apparu, en l'an de grâce 1531, à un Indien converti nommé Juan Diego. Elle chargea le pauvre plébéien d'obtenir des puissants de la terre qu'un temple lui fût érigé en ce lieu, et, comme témoignage, après avoir fait sortir de terre une source d'eau thermale, elle lui donna des fleurs qu'elle fit naître sur place, et son portrait peint par elle-même, avec du jus de roses, sur un lambeau d'étoffe de fabrication indienne. Il n'en fallait pas tant pour convaincre des Espagnols, et cette image est aujourd'hui encore révérée dans le sanctuaire de Guadalupe.

On construisit sur le lieu de l'apparition un petit oratoire dont l'Indien Juan Diego, demeura le gardien jusqu'à sa mort. Quatre-vingt-dix ans plus tard, un temple magnifique s'éleva au pied de la colline; plus tard encore, une chapelle convenable remplaça l'oratoire *del Cerrito;* une autre fut construite sur la source miraculeuse. Une ville se forma alentour du grand temple, qui fut érigé en abbaye canonicale en 1750; un *sagrario* lui fut adjoint.

L'anniversaire de l'apparition donne lieu, le 12 décembre de chaque année, à une fête où les Indiens ac-

courent par milliers de plusieurs lieues à la ronde ; ils portent leurs costumes traditionnels, se couronnent de fleurs, et, comme ceux du Guadalajara à la fête de Notre-Dame de Zapopan, ils donnent le spectacle d'une saturnale antique.

La vierge de Guadalupe est la patronne du Mexique ; elle est beaucoup plus vénérée depuis la révolution que la *Gachupina*, la vierge espagnole de *los Remedios*. Le sanctuos de los Remedios s'élève à deux lieues environ à l'ouest de Mexico, près de Tacuba, sur les premières hauteurs qui enserrent la vallée ; cet endroit est celui où les Espagnols, chassés de Mexico après le désastre de la *Noche triste*, la triste nuit du 1er juillet 1520, trouvèrent un asile inespéré dans un *teocalli* ou temple indien. (Voy. p. 277.) La grossière petite statuette qu'on y adore serait, d'après eux, celle qu'ils avaient apportée et qui présida à la conquête, circonstance que l'on peut considérer comme plus que douteuse.

La ville de Guadelupe Hidalgo est assez jolie ; on y compte de dix à douze mille habitants. Le nom de Hidalgo lui fut donné après la Révolution en l'honneur du vieux curé de Dolores, ce premier soldat de l'indépendance, qui avait eu l'idée de mettre l'image vénérée sur son étendard. La cathédrale est un parallélogramme ayant un clocher à chacun de ses angles, et au centre une coupole octogonale ainsi que les tours. Tout cela



Évangéliste ou écrivain public, à Mexico. — Dessin de Riou d'après une photographie.

est d'un effet moscovite aussi original qu'imposant. A l'est, mais en retrait, se trouve le *sagrario*, et, derrière, les bâtiments du canonicat. Ce massif est adossé à la montagne et dominé par la chapelle del cerrito.

L'intérieur de la cathédrale est remarquable surtout par l'absence de cette lourde ornementation espagnole, surchargée de couleurs, que j'avais rencontrée jusqu'alors dans toutes les églises ; la maçonnerie disparaît ici sous un revêtement de stuc blanc liséré d'or. Le maître-autel est de marbre, la grille qui l'entoure d'argent, ainsi que le tabernacle. Peu d'églises sont aussi riches que celle-ci. Lors de l'inauguration, soixante lampes furent suspendues à la voûte, et le service, entier, qui était de même métal, pesait plus de cinq mille marcs. Il est douteux que toutes ces richesses s'y trouvent encore intégralement, mais les apparences d'un grand luxe y sont.

La chapelle édifiée sur la source bouillante est à peu près à mi-côte. On ne saurait rien en dire de plus que M. Ampère, et je le cite : « Ce que j'ai vu, en fait d'architecture, de plus ravissant pendant tout mon voyage en Amérique, c'est la chapelle construite au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame de Guadelupe. Cette architecture est très-originale ; elle ne ressemble à rien. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent des fenêtres en



Le marché du pont de Roldau (canal de la Viga), à Mexico. — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

étoile, autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie; la porte est moresque, il y a des fenêtres moresques. Tout cela semble devoir être très-incohérent et ne l'est point. La disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural un caprice harmonieux. »

L'eau de cette source passe pour avoir des vertus miraculeuses qui en font la panacée universelle. En réalité, elle a les mêmes propriétés que celle de la source voisine du *Peñon de los baños;* toutes deux contiennent avec du chlorure de sodium de l'acide carbonique et des sulfates de chaux et de soude.

La chapelle du Cerrito est lourde, carrée, sans caractère ni grâce; mais le panorama que l'on embrasse du haut de sa plate-forme vaut bien l'ascension. Une partie de la vallée se développe aux yeux étonnés et ravis avec ses lacs, ses villes aux toits plats hérissées de clochers et de coupoles, ses villages noyés dans la verdure, ses chaussées ombragées, ses mornes volcaniques, sa ceinture de montagnes bleues que dominent les cimes du Popocatepetl, de l'Istaccihuatl et du Cerro de Ajusco. Alors on se sent pris de cet enivrement sous l'empire duquel les soldats de Cortez descendirent de la sierra d'Ahualco vers ce paradis terrestre. L'émotion, mais une émotion expansive et douce, dilate le cœur. Pas un voyageur n'a échappé à ces impressions, pas un peut-être n'a échappé à un désir momentané, fugitif comme l'éclair, de planter là sa tente et d'achever ses jours dans les jouissances ineffables que procure la contemplation d'une belle nature.

Deux voies conduisent au bas de la montagne : l'une est une rampe douce à l'occident, l'autre, à l'orient, un escalier assez roide entre deux murailles à crêtes festonnées. Deux chaussées relient également Guadalupe à Mexico; elles sont parallèles et très-rapprochées. L'une est en pierre : c'est la plus ancienne et la plus étroite; l'autre est un remblai bordé d'allées d'arbres. A droite et à gauche s'étendent des *potreros*, pâturages inondés en partie pendant la saison pluvieuse.

Cette route que je suis est assez animée; il est dix heures, et les fournisseurs des marchés de la capitale s'en retournent aux champs. Un troupeau de mules chargées, une voiture un peu plus moderne et confortable que toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'à présent, un moine à cheval, un lancier dépêché quelque part en estafette, se croisent avec moi successivement. Le pauvre défenseur de la patrie est mal monté, mal équipé, tandis que derrière lui s'avancent, entourés des nuages de poussière que soulève le galop de leurs nobles montures, quelques jeunes rancheros étalant tout le faste du costume national; vestes et calzoneras de peau de daim ou de velours, ornées à profusion de broderies, galons, bouffettes et pendeloques en argent; le chapeau à grandes ailes, avec toquilla d'or ou d'argent, soutenue par des cordonnets qui viennent se fixer à de lourds ornements de même métal placés près de la couronne, sur les côtés. La *calzonera* ouverte laisse voir des *calzones* blancs, brodés ainsi que la chemise. La *bota vaquera* ou *campanera* protége la jambe; c'est une pièce de cuir richement estampée comme certaines parties de la selle, et que retient au-dessus du mollet un élégant cordon. Le manche du couteau caché dans la botte se présente à la hauteur du genou.

La têtière et les rênes de la bride sont de simples cordons de passementerie ornés de houpes et, sur les joues du cheval, de larges plaques d'argent ouvré.

J'arrive tout émerveillé de ce spectacle varié à la porte ou *garita* de Peralbillo : je suis à Mexico.

Le *lepero* mexicain. — Cathédrale et Sagrario. — Plaza de Armas. — Palacio. — Los *Evangelistas*.

De la garita de Peralbillo, une rue, qui change fréquemment de nom, conduit directement à la place d'Armes, autrement place de la Constitution; elle traverse les barrios de Santiago Tlatelolco et de Santa-Anna. Ces faubourgs ont triste mine, comme ceux de Guadalajara; la population n'en est pas plus attrayante. Je rencontre quelques types qui me rappellent ceux de la capitale de Jalisco, seulement les physionomies ont ici, en général, quelque chose de plus famélique et de plus accentué; la corruption y a laissé plus de traces. Le *lepero* de Mexico a sur ses congénères de la république la même supériorité que celle du lazzarone de Naples, auquel il ressemble tant, sur ses pareils des autres villes d'Italie. Il est plus malin, plus subtil, plus audacieux, plus effronté, plus narquois, plus spirituel, son intelligence et son imagination ont un rayon plus vaste, et les tangentes à sa circonférence sont en nombre immense : il est plus complet, en un mot. Il a au service de son humeur gouailleuse un répertoire aussi riche et aussi dessalé que celui du gamin de Paris lui-même. Au bout de vingt-quatre heures de séjour à Mexico, mon fidèle Miguel me parut à côté des bandits que je rencontrais un bien sot animal; lui-même, qui visitait pour la première fois sa capitale, demeura abasourdi pendant deux ou trois jours, non point du luxe qu'elle lui révélait, mais des études de mœurs populaires qu'il y fit.

La rue que je suivais me conduisit à la plazuela de Santo-Domingo, ornée d'une petite fontaine d'assez mauvais goût, surmontée d'un aigle de convention, et que l'on n'a pas réussi à mettre au centre de la place. Ce recoin de la capitale a le mérite d'être avoisiné par l'ancien palais de l'inquisition, le couvent des dominicains et la douane. Le premier de ces monuments est aujourd'hui une école de médecine. Le couvent de Santo-Domingo est un des plus beaux de la capitale; la façade de l'église, sobre et sévère, est cachée en partie par une muraille festonnée qui ferme le parvis. La douane est un vaste édifice fort laid et fort mal entretenu, mais à la porte duquel il y beaucoup de mouvement; des *recuas* de muletiers, des charrettes pesamment chargées, tirées par quatre, six et huit mules, en sortent ou y entrent à chaque instant. En face de la douane, il y a des *portales* bas, sombres, vieux et sales, occupés par quelques *evangelistas* ou écrivains publics. La naïveté castillane a

donné le nom d'évangélistes à ces hommes qui écrivent complaisamment tout ce qu'on leur dicte sans rien contrôler. Ils jouent un grand rôle dans ce pays où l'instruction primaire est négligée. Je m'adressai à l'un d'entre eux pour avoir des renseignements sur la route à suivre; c'était un vieux bonhomme à la mine ratatinée, au visage parcheminé, ayant en tout le physique de l'emploi. Il portait un pantalon de lasting vert, des bottes de daim, une veste de toile blanche, sans gilet ni cravate, des lunettes, une plume derrière l'oreille droite, une autre à la main, une cigarette derrière l'oreille gauche, une autre à la bouche; cet ensemble grêle et desséché servait de support à un chapeau prodigieux, dont les bords avaient certainement plus d'un mètre d'envergure.

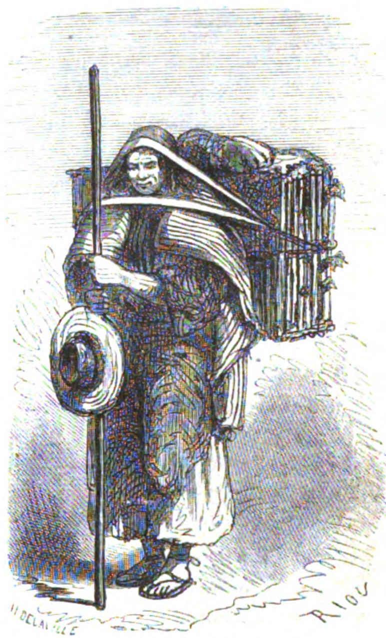
Il se dérangea fort complaisamment pour me mettre dans la bonne voie. Je me rendais sur la foi des officiers de la garnison de Guadalajara au *meson* du théâtre de Vergara. Mais cet hôtel me parut beaucoup trop important pour un homme qui désirait comme moi s'effacer modestement dans les rangs du peuple, et je pensai que mon ami l'officier avait voulu se donner des gants en me le recommandant. Je ne pris que le temps de jeter un coup d'œil sur le théâtre qui n'a, en vérité, rien de remarquable, et rebroussai chemin en quête d'un nouveau gîte.

Je trouvai ce qu'il me fallait au meson de San-Vicente, calle de Manrique; cette rue porte le nom d'un architecte mexicain d'un certain mérite. Là on me donna la clef d'un *cuarto* où se trouvaient un lit de camp, une table et un banc, une place pour mon cheval à l'écurie, une chandelle de suif, et personne ne s'inquiéta plus de moi.

Après d'indispensables ablutions et un déjeuner, à la


Marchand d'auges, à Mexico.


Marchand de chapeaux.


Marchand de coqs.

suite duquel je constatai à mon grand étonnement que la vie était moins chère dans la capitale que partout ailleurs, je pris la rue de Tacuba qui fait un angle droit avec celle de Manrique, et me trouvai bientôt à la cathédrale.

La cathédrale de Mexico est située au cœur même de la cité; sa façade regarde le midi et forme un des côtés de la place d'Armes ou place de la Constitution. Il me semble que personne n'a encore rendu à ce beau temple la justice qu'il mérite; ses grandes et belles dimensions, l'art avec lequel ses différentes parties sont agencées, l'habileté de l'ornementation, provoquent l'admiration. Le portail est divisé en trois parties par de gros contreforts surmontés de consoles renversées. Le corps du milieu est plus élevé que les autres et surmonté en outre d'une tourelle couronnée de statues. Cette habile disposition sauve très-heureusement le triste effet d'une ligne droite réunissant deux tours fort éloignées l'une de l'autre, effet dont on peut se rendre compte facilement en se plaçant en face de Saint-Sulpice et surtout de Saint-Vincent de Paul, à Paris. Le soubassement des tours est de construction massive en pierres de taille, soutenu par des contre-forts entre lesquels sont percées des ouvertures qui contribuent à lui donner une apparence de forteresse; mais les clochers sont fort beaux et très-agréablement terminés par une coupole en pierre en forme de cloche. Tout cela est relevé des ornements de la renaissance, oves et médaillons, écussons et cartouche environnés de guirlandes et de festons, volutes et astragales, balustres dont les massifs supportent des statues et des cassolettes gigantesques. Une sobriété qui n'a rien de mesquin ni de froid et une grande entente de l'harmonie ont présidé à la distribution de ces ornements, dont les belles proportions et le puissant relief donnent au monument un caractère vraiment grandiose.

La coupole rappelle, pour s'en faire valoir d'autant,

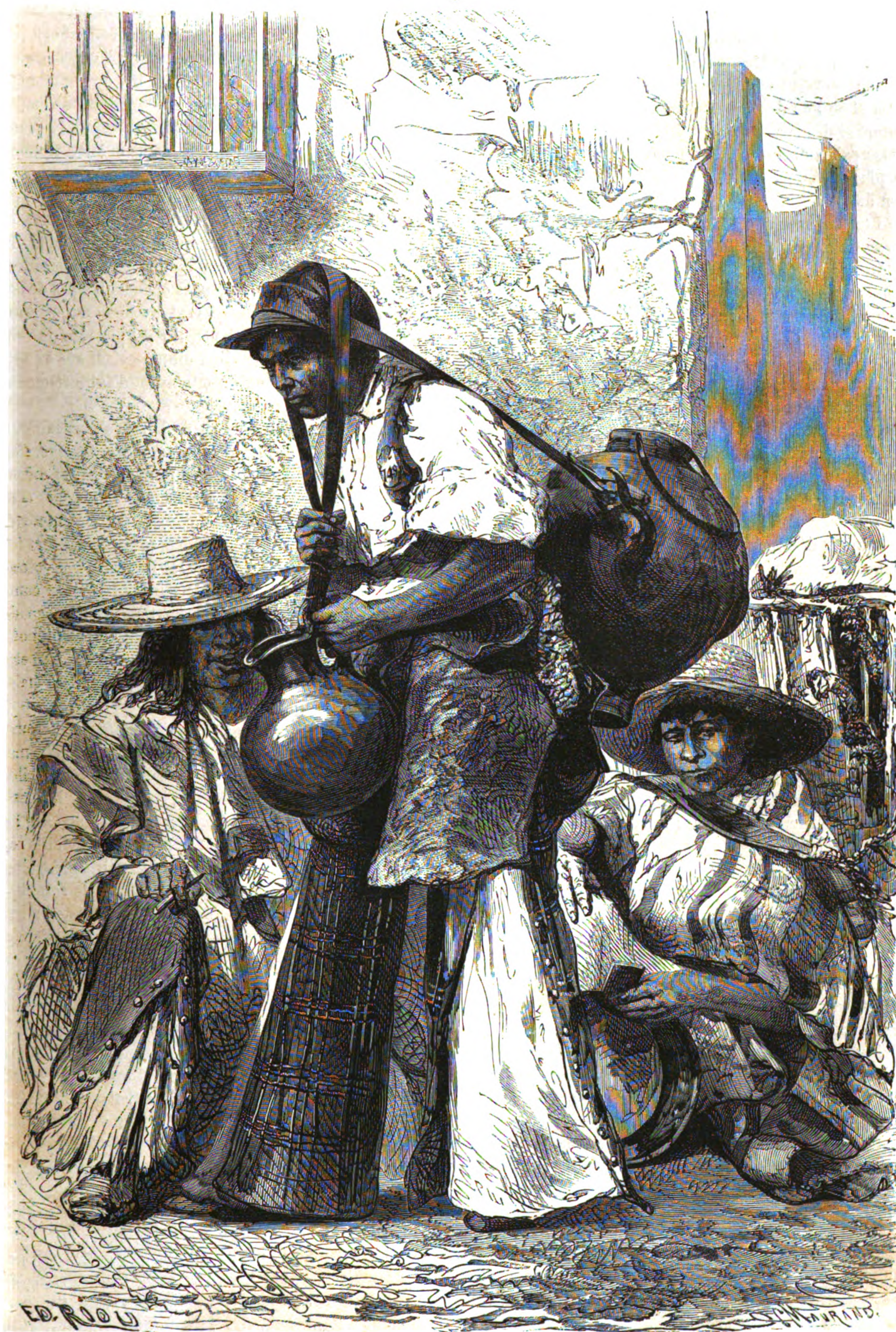
celle du Val-de-Grâce ; elle s'élève majestueusement au-dessus des terrasses entourées de balustrades qui forment des deux côtés un amphithéâtre magnifique.

Ce monument fut construit par ordre du roi Philippe II sur l'emplacement d'une église plus modeste, bâtie par Cortez après la conquête. Ce travail, commencé en 1578, ne fut achevé qu'en 1657. A l'orient de la cathédrale se trouve le *sagrario*, singulier bâtiment dont le plus grand tort, à mon avis, est d'être accolé au premier. Un incendie ayant dévoré l'ancienne église paroissiale dans le courant du dix-huitième siècle, la nouvelle fut reconstruite sur des données architecturales toutes



Bosquet de cyprès dit de Montezuma, à Chapultepec. — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

différentes, et, il faut l'avouer, d'un goût beaucoup moins pur. L'architecte espagnol Churriguerra a eu l'honneur de donner son nom à ce genre fantaisiste qui rappelle le Baroco et le Pompadour dont il était contemporain. Le churriguerresque est un style de décadence, une sorte de parti pris de bouleverser toutes les lois établies en architecture, un romantisme échevelé dont les principaux caractères sont l'absence presque complète des lignes droites, la bizarrerie et l'incohérence des ornements. Dans le sagrario, les parements sont construits en *tezontle,* amydoloïde poreuse et légère de teinte rouge, très-commune dans le bassin de Mexico, tandis



Aguador, à Mexico. — Dessin de Riou d'après une photographie.

que les chambranles, les contre-forts, les chaînes, les corniches, les statues, colonnes et moulures de tout genre, sont en pierre, et blanchis au lait de chaux. De ce débordement d'excentricité, il résulte un ensemble qui plaît à l'œil et où l'on découvre de grandes hardiesses d'imagination et des beautés de détail réelles.

Le palais du gouvernement occupe le côté oriental de la place d'Armes, c'est-à-dire deux cents mètres environ de façade. Il renferme, outre le logement du chef de État, les archives, les ministères, une prison, une caserne, la monnaie, etc.

Au sud de la place est située la *Casa de Cabildo* ou municipalité ; à l'ouest, les *Portales de Mercaderes*, sous lesquels se trouvent quelques cafés et restaurants et les plus beaux magasins de la capitale.

Cette place ainsi entourée est fort belle ; elle est en outre fort animée : soldats, prêtres, moines, mendiants, leperos, femmes de toutes conditions, cavaliers, voitures, charrettes, animaux de charge s'y croisent sans cesse ; des musiciens ambulants, harpistes et *guitareros*, parcourent les cafés et glorietãs. Sur la place même s'établissent des marchandes d'*aguas frescas* et de *helados*, de rafraîchissements et de glaces. Sur un tréteau garni de fleurs et de branches de verdure, recouvert d'un linge blanc, sont rangés des verres gigantesques, pleins de boissons teintées de bleu ou de rouge, et recouverts de calebasses aux vives couleurs.

Pordioseros et Presidarios. — Le sereno. — Chapultepec.
Les marchés de Mexico. — L'aguador.

Mexico est sans contredit la plus belle ville de la république. Les maisons ont en général deux étages, mais elles sont taillées en plein drap, et dans chaque étage un propriétaire parisien en trouverait deux, dans chaque pièce un appartement complet. Elles sont peintes de couleurs souvent assez crues ; le jaune m'a paru très en faveur. Les encadrements sont blancs invariablement. Les toits sont des *azoteas*, et la galerie qui couronne l'entablement est le plus souvent crénelée ou festonnée. Des gouttières en pierre, véritables gargouilles du moyen âge, allongent leur museau effilé au-dessus des corniches. De belles serrureries ouvrées ornent les balcons et les fenêtres des rez-de-chaussée.

Les rues sont bien pavées, bordées de trottoirs, percées à angles droits. Une population bizarrement mélangée s'y succède sans interruption, bien que sans tumulte. Suivant un dicton qui avait cours à Paris, il y a quelques cent ans, on ne pouvait s'arrêter un quart d'heure sur le Pont-Neuf sans voir passer un cheval blanc, un soldat, un moine et une jeune fille ; on peut en dire autant de chaque coin de rue à Mexico ; il faut y ajouter les *pordioseros*. Le *pordiosero* est le mendiant ; l'habitude de demander au nom de Dieu, *por Dios*, lui a valu ce nom que l'usage a consacré. Une des choses qui donna à Cortez une haute idée de la civilisation astèque à son arrivée à Mexico, ce fut le nombre des mendiants : il y en avait autant, dit-il, qu'en aucun pays civilisé. Cette observation était de bonne logique chez un homme qui ne pouvait pas concevoir la société autrement que divisée en clergé, noblesse et tiers état, et qui comprenait cependant que, pour qu'il y eût des gens très-riches avec une pareille organisation, il fallait qu'il y en eût de très-pauvres. Si Cortez revenait, il jugerait très-favorablement du développement moral du Mexique, en voyant la quantité de pordioseros de la capitale, sauf à aller rectifier ses idées aux États-Unis.

Jamais les Cours des miracles n'ont vu, je crois, de types plus vigoureusement accentués, plus sévères et plus navrants que ceux de quelques mendiants de Mexico, demi-nus sous des lambeaux de guenilles. L'opinion publique, dans les pays chauds, n'a pas de ces pudeurs qui s'effarouchent devant un torse nu, et, sans descendre jusqu'aux mendiants, il n'est pas rare de rencontrer un marchand de vieux oints portant sur sa tête sa dégoûtante marchandise, et n'ayant d'autre vêtement qu'un petit caleçon de cuir.

Parmi les figures attristantes de la scène mexicaine, il faut mentionner les *presidarios* ou galériens que l'on emploie au balayage des rues et promenades, et même à certains travaux de terrassements, nettoyage d'égouts, etc. Ils vont enchaînés deux à deux et escortés d'un piquet d'infanterie ; les soldats se montrent fort tolérants envers eux, du reste, et les laissent assez volontiers s'échapper, s'ils peuvent le faire sans trop se compromettre. J'assistai cependant un matin, au paseo de Bucareli, à un drame de ce genre qui eut un dénoûment tragique ; le fugitif reçut un coup de baïonnette dans les reins qui l'étendit roide mort. Peut-être était-ce une vengeance particulière.

Ce mélange de tolérance et d'arbitraire se retrouve dans toutes les branches de la police, qui est très-mal faite à Mexico ; au fond de tout cela, on démêle facilement une sorte de solidarité entre les agents et les bandits, un besoin de se ménager réciproquement. Le *sereno*, qui s'avance gravement le soir avec sa vieille capote bleue à petit collet, à parements et col jaunes, ainsi que la bande de son pantalon et le galon de son chapeau, armé de sa lanterne, de son porte-voix, de son coupe-chou, un sifflet pendu à son cou, est très-disposé à tourner le dos à tous les bruits suspects qu'il pourra entendre.

Je parcourus successivement, dans mon incognito, tous les quartiers de la capitale, je vis ses soixante églises et ses quarante couvents ; je n'entrai pas dans tous ces édifices, bien entendu, mais quand on a vu le grand San-Francisco avec ses cinq églises, la Cathédrale, le Sagrario, les églises du couvent de femmes de l'Encarnacion et de la maison jésuite de la Profesa, on peut se contenter de jeter un coup d'œil en passant sur les autres.

Cette tournée faite, je montai à cheval un jour dans l'intention de visiter les environs de la ville.

En sortant de Mexico par la garita de San-Cosme, après avoir franchi l'acequia *del salto de Alvarado*, au point où, dit-on, le blond capitaine de Cortez franchit, à la grande admiration des Astèques, la coupure alors

beaucoup plus large ; après avoir traversé l'aristocratique et silencieux faubourg de San-Cosme, on suit une chaussée ombragée par de beaux arbres. L'aqueduc qui porte à la capitale l'eau de Santa-Fé, la divise dans toute sa longueur ; il est en assez mauvais état. Non loin de la garita, une fontaine du churriguerresque le plus pur est encastrée dans le flanc même de l'ouvrage : c'est la *Fuente de la Tlaxpana.*

J'arrivai bientôt au petit pueblo de *Popotla*, où la tradition veut que Cortez ait mis pied à terre pour voir défiler son armée en déroute, à l'aube de l'effroyable *noche triste*. Dans la cour ou parvis de l'église, bâtie par le conquérant en souvenir de ce jour néfaste, s'élève un vénérable cyprès *ahuehuete*, dont le tronc noueux et colossal nourrit encore quelques-unes de ces branches qui couvrirent de leur ombre le guerrier espagnol brisé de lassitude et de douleur. L'église est très-simple, mais paraît en effet fort ancienne. Popotla était à cette époque situé sur la marge même du lac, à l'extrémité de la chaussée de Tlacopan ou Tacuba, et la route que je parcourais était celle que suivirent les Espagnols.

Je traversai Tacuba, petit village qui cache son délabrement sous des arbres séculaires, et laissant à ma droite le sanctuaire de Nuestra-Señora de los Remedios, que j'apercevais sur une colline voisine, je coupai dans la direction de Chapultepec, au milieu des champs fertiles et bien arrosés des haciendas de Joaquin et de Morales.

Chapultepec, le mont aux cigales, était le séjour favori de Montezuma avant la conquête et le lieu de repos des rois de sa dynastie qui l'avaient précédé. Il y possédait un palais magnifique sur le sommet de la colline, au pied de laquelle s'étendaient des jardins féeriques : « Leur emplacement, dit Prescott, est encore aujourd'hui ombragé par de gigantesques cyprès de plus de cinquante pieds de circonférence, déjà vieux de plusieurs siècles à l'époque de la conquête ; ce n'est plus qu'un informe désert, qu'un épais fourré d'arbustes sauvages, où le myrte mêle ses feuilles d'un vert sombre et lustré aux baies rouges et au feuillage délicat du poivrier. »

Sur le terrain qu'occupait le palais du monarque astèque, le jeune et ambitieux vice-roi Don Bernardo de Galvez fit construire, en 1785, le château actuel, auquel il donna l'apparence d'un séjour de plaisance, mais dont il fit en réalité une forteresse ; il mourut l'année suivante, trop tôt pour le voir achevé et pour laisser deviner auquel de ces deux usages il avait l'intention de le consacrer. C'est maintenant une école militaire. Du haut de sa plate-forme on découvre un panorama surprenant de majesté, de calme et de pittoresque.

Je passai de longues heures à l'ombre des *ahuehuetes* du bois de Montezuma. Ces nobles cyprès, qui ont vu surgir et disparaître plus d'une race et plus d'une dynastie, m'ont rappelé les étonnantes splendeurs des forêts de cèdre rouge du Klamat et du Redwoodcreek en Californie. Leurs branches robustes, bizarrement frangées des longues soies vert-pâle de la mousse espagnole, s'entrelacent et forment, à une grande hauteur, une coupole verdoyante d'un merveilleux travail et que les rayons du soleil ne peuvent percer. La voix humaine y résonne comme sous les voûtes d'un temple dont leurs troncs, droits et vigoureux, semblent être les colonnes. Mais quel chef-d'œuvre d'architecture, quel entassement de pierres, si audacieux qu'il soit, frapperait aussi vivement l'imagination? L'admiration légitime inspirée par les grandes œuvres de l'homme nuit toujours aux sensations douces ou graves que devrait provoquer l'œuvre elle-même ; en face des merveilles de la nature on n'admire pas, on jouit ; l'admiration viendra plus tard, avec le souvenir, et durera autant que lui.

Je revins à Mexico en longeant l'aqueduc de Chapultepec ; il est moins lourd, moins écrasé que celui de Santa-Fé, mais tout aussi décrépit. Il pénètre dans la ville par la garita de Belen et se termine dans le barrio San-Juan par la fontaine du *Salto de Agua*, petit monument à colonne torse, d'un chirruguerresque mitigé, qui n'est pas absolument dépourvu de grâce. A côté, s'élève la petite église paroissiale de la *Concepcion;* tout auprès, le marché de San-Juan et l'hospice de la Caridad, plus loin, le marché d'Iturbide, à côté du couvent de femmes de San-Juan de la Penitencia et de l'église de San-Jose.

Il y a de nombreux marchés à Mexico ; le principal est celui de Santa-Anna, construit sur la place *del Volador* qu'entourent le palacio, l'université, les couvents de Balvanera et de Porta-Cœli ; mais le plus curieux, sans contredit, est celui qui se tient le matin, dans la rue de Roldan, au pied du sombre couvent de la Merci, sur les quais qui bordent le canal de la Viga ; là, au moyen de ce canal, des bateaux chargés de fruits, de légumes, de volailles et de fleurs, arrivent de Tescuco, de Jochimilco et de Chalco, et les revendeurs viennent s'y pourvoir.

C'est dans le voisinage et au cœur même de ces centres gastronomiques qu'il faut venir étudier la vie populaire. Indiens, créoles et étrangers, porte-guenilles et riches bourgeois, redingotes noires, vestes de peau brodées, uniformes usés, cargadores, soldats, muletiers, *serenos*, moines de toutes nuances, franciscains, dominicains, mercedarios, augustins, carmes chaussés ou déchaux s'y coudoient fraternellement. Le fantastique chapeau de Basile allonge son ombre démesurée sur le mur de l'église voisine. De jolies marchandes de fruits ou de fleurs, de fraiches servantes de bonne maison, d'agaçantes *chinas*, l'œil petillant, l'oreille ouverte aux doux propos et la langue prompte à la riposte, passent et repassent, drapées dans leur reboso. Sur la paume de la main gauche renversée à la hauteur de l'épaule, elles portent, de la manière la plus académique, la corbeille pleine de verdure ou le gracieux cantaro de terre rouge, peint et vernissé, rempli d'eau.

L'*aguador*, vêtu de cuir, fend à petits pas cette foule turbulente. Ici comme à Guaymas, c'est un personnage original. Il porte sur son dos le *chochocol*, énorme jarre de terre rouge parfaitement ronde, qu'une large bande de cuir fixe, au moyen de deux anses, sur son front protégé par une petite casquette de cuir ; une autre lanière,

qui passe sur le sinciput, soutient une seconde cruche beaucoup plus petite. Celle-ci pend devant lui, à la hauteur de ses genoux. Elle est destinée à contre-balancer par son poids celui du chochocol et à conserver au porteur un centre de gravité normal. On raconte qu'un Anglais, désireux de vérifier ce problème d'équilibre, se donna le plaisir de briser d'un coup de canne le petit cantaro; le pauvre aguador de rouler par terre, sur le dos, ou plutôt sur les débris de son chochocol. L'Anglais satisfait paya la casse. On ne dit pas s'il donna quelque chose pour l'outrage fait à la dignité humaine.

Je ne songeai point à faire une pareille épreuve; mais j'en fis une autre, infiniment moins aristocratique il est vrai. Je m'assurai par expérience que l'eau



Serenos, gardiens de nuit, à Mexico. — Dessin de Riou d'après une photographie.

contenue dans le cantaro cassé par l'Anglais était charitablement à la disposition de tout homme altéré, et cela sans rétribution aucune; l'usage a fait une loi de cette habitude patriarcale. L'aguador auquel je m'adressai, voyant que je n'appartenais pas à sa clientèle ordinaire, qui est assez peu vêtue, se crut en droit de me demander, fort honnêtement du reste, une cigarette que je n'eus garde de lui refuser.

Ern. VIGNEAUX.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue de Jalapa. — Dessin de E. de Bérard d'après Nebel.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. E. VIGNEAUX[1].

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

Une excursion nocturne dans Mexico. — Un majordome voleur. — Promenade forcée. — Ayotla.

J'avais obtenu un passe-port de la légation française pour la Nouvelle-Orléans et l'heure du départ sonnait. Il me fallait être à la Vera-Cruz avant le 20, le steamer était attendu à cette date. On m'engagea instamment à ne pas continuer ma route à cheval, à cause de la rigueur du climat, et, puisque je voulais voyager économiquement, à prendre passage sur des chariots qui font le service de roulage accéléré entre Mexico et la Vera-Cruz. Ces voitures à quatre roues, construites aux États-Unis, sont couvertes et fort bien suspendues; comme elles s'en vont de la capitale à la côte à vide généralement, l'administration prend alors des voyageurs moyennant la somme modeste de quinze piastres. Le trajet se fait en huit jours, soit dix lieues par jour à peu près; on vit pendant ce temps à ses frais dans les posadas et fondas de halte, comme j'avais vécu jusqu'alors. La diligence ne met que trois jours et une nuit à franchir la même distance, mais un *asiento*, une place dans la diligence revient, avec les faux frais qu'elle entraîne inévitablement, à une vingtaine de piastres (cent francs environ) par jour.

J'eus la faiblesse de me laisser, sinon convaincre, du moins influencer, et je vendis mon pauvre cheval, ce dont je me repentis amèrement par la suite. Je congédiai Miguel, qui me demanda la permission de m'embrasser et me serra dans ses bras, les larmes aux yeux, avec une effusion des plus touchantes; malgré son désespoir et, surtout, malgré ma surveillance, le digne *lepero* trouva moyen d'emporter, comme fiche de consolation sans doute et faute de mieux, une couple de chandelles de suif d'un *tlaco* que je l'avais envoyé acheter le matin par provision.

Mon départ fut fixé au 14; je reçus avis du majordome de me trouver à trois heures du matin sans faute au *corral* des voitures. La crainte de manquer le coche me tint éveillé toute la nuit et, à deux heures, j'étais dans les rues, drapé dans mon sarape et ma valise à la main.

Le corral était situé dans une ruelle assez louche, dite le *callajon de la Vina*, à l'entrée du faubourg mal famé de Santa Anna; j'y arrivai en quelques minutes, la distance n'étant pas d'un demi-kilomètre. Le silence profond qui régnait aux alentours me parut de bon augure: on n'avait pas encore attelé. Je frappe, je frappe encore, j'appelle, je fais vacarme, les aboiements furieux d'un chien de garde sont la seule réponse que j'obtiens; enfin,

1. Suite et fin. — Voy. pages 241, 257 et 273.

au bout d'un quart d'heure, un homme à moitié endormi se décide à venir s'enquérir de ce que je veux. — « Les voitures, parbleu ! — Les voitures, señor ! elles sont parties. » J'entrai, comme bien on le pense, dans une noble colère. — « Il n'y a pas dix minutes de cela, ajouta le portier pour m'apaiser, et vous avez grande chance de les rejoindre à la garita de San Lazaro si vous faites force de jambes. En tous cas la première halte est à Ayotla, où l'on déjeune, et vous êtes toujours sûr de les rattraper là. »

Sur ce et me saluant d'un *vaya usted con Dios* (que Dieu vous accompagne) plein d'un intérêt hypocrite, le cerbère me ferma la porte au nez, me laissant le garçon le plus perplexe de toutes les Espagnes.

Je ne connaissais pas assez Mexico pour pouvoir gagner directement la porte de San Lazaro sans indications. L'obscurité trônait dans les rues dont les réverbères étaient éteints sous prétexte de clair de lune, bien que Phœbé ne fut pas encore levée. J'avais à craindre les voleurs, alléchés par la vue de mon bagage, et les *serenos* aux yeux desquels un paquet, entre les mains d'un homme aussi pressé, devait paraitre suspect à cette heure. Néanmoins je me mis en route, confiant à mon étoile le soin de me guider heureusement entre ces deux écueils : être pris par un voleur ou être pris pour un voleur.

Mexico était un annexe du palais de la Belle au bois dormant. Serenos et leperos dormaient au coin des bornes. Je trébuchai dans l'ombre au milieu d'une patrouille d'infanterie qui ronflait sur un trottoir avec un ensemble, une précision, qu'on eût cherchés en vain dans ses manœuvres militaires. Je n'en rencontrai pas moins de trois ainsi occupées. Dans la rue de l'Arsobispado, devant la prison du palais, un factionnaire, réveillé en sursaut sans doute par le bruit de mes pas, me lança un *quien vive* farouche, dont l'énergie me rappela les beaux jours de Guaymas; je ne l'avais pas aperçu, perdu qu'il était dans l'ombre de la porte, aussi me causa-t-il un véritable émoi. Le dialogue d'usage en pareil cas s'établit entre nous, et je pus continuer ma route. Enfin, après avoir questionné gardes de nuit, sergents de ronde et sentinelles, après avoir distribué un paquet de cigarettes corruptrices qui furent pour moi la meilleure de toutes les recommandations, je parvins à la Garita de San Lazaro.

Un bruit de voitures et de grelots frappe mon oreille; j'arrivais à temps. Je cours; un portail à claire-voie me barre le passage. J'appelle, le gardien se présente à la fenêtre d'un pavillon situé *extra muros;* nous entrons en pourparlers et, en somme, il me déclare qu'il ne peut pas m'ouvrir la porte. Le majordome des voitures après lesquelles je prétendais courir ne l'avait pas prévenu, me dit-il, ce qu'il ne manquait pas de faire quand il y avait un voyageur en arrière. J'eus beau lui parler de mon passe-port, de mon billet, qui étaient parfaitement en règle, le menacer de le rendre responsable du préjudice qu'il allait me causer, le gredin se renferma dans le *non possumus* de la consigne : « Je sortirai comme les autres quand les portes s'ouvriront au jour, et avec de bonnes jambes, je pourrai rattraper les chariots à Ayotla, etc., etc.... » — Même antienne que le premier. Le bruit des grelots se perdait insensiblement dans le silence de la campagne et ma fureur croissait en raison inverse. Le gardien referma sa fenêtre en me souhaitant une bonne nuit, non sans me menacer toutefois, si je faisais du bruit, de me lâcher son chien aux jambes; c'était un mâtin d'imposante stature, qui rôdait de l'autre côté de la claire-voie en grondant de la manière la moins caressante du monde.

La mauvaise volonté de cet employé était trop évidente pour ne pas m'éclairer sur l'état exact de la situation : le majordome lui avait graissé la patte afin qu'il ne me laissât pas passer, comptant spéculer chemin faisant sur ma place vide dans ses voitures, tandis que mon nom figurait sur sa feuille de route. L'administration ne recevant pas les plaintes des voyageurs qui se trouvent dans le même cas que moi, attendu que sous aucun prétexte elle ne leur rend leur argent ou ne leur reconnaît de droits postérieurs, il était parfaitement tranquille de ce côté-là. Il m'avait mal renseigné sur l'heure du départ on bien était parti plus tôt dans l'intention de me duper. Tout avait réussi à son gré et j'étais pris au piége. Le portail n'était point un obstacle sérieux et je pouvais facilement l'escalader, mais derrière il y avait Azor, et j'avoue que je renonçai sans hésitation à l'idée de le braver. Il me restait la ressource très-problématique de rejoindre le convoi à Ayotla. Ce pueblo est à vingt-six kilomètres au moins de la *Garita;* les voitures allaient prendre deux heures d'avance sur moi; néanmoins, comme il n'est rien qui me touche plus que d'être pris pour dupe, je résolus de tenter l'aventure, poussé bien moins par le désir de sauver mon argent que par celui de me venger de mon voleur de majordome.

En attendant le jour, je m'étendis sur le gazon et, me faisant un oreiller de ma valise, j'essayai de dormir; la fraîcheur du matin et, surtout, l'humidité du sol, m'en empêchèrent. Je me levai et me promenai pour me réchauffer. La lune vint m'égayer de sa douce clarté qui veloutait les grandes plaines salines ou marécageuses de San Lorenzo; devant moi se déroulait le canal de la Viga, qui sort à cet endroit de la ville pour aller se jeter dans le lac de Tezcuco; à quelque distance, les grandes murailles blanches et le dôme de l'hospice de *San Lazaro*, consacré spécialement aux lépreux, se dressaient mélancoliquement au milieu de cette solitude.

Sur les bords du canal, j'avisai un tas de sac de grains qui, recouverts d'une forte toile, semblaient m'offrir une hospitalité que je n'eus garde de refuser; je me glissai donc doucement entre la toile et les sacs et me disposais au sommeil, quand des grognements sourds et des grouillements indescriptibles m'apprirent que le lieu était déjà habité. Cette découverte ne laissa pas que de me causer une certaine sensation; mais l'ordre s'étant rétabli immédiatement, je m'endormis sans me préoccuper davantage de mes voisins quels qu'ils fussent, ce que j'ignore encore.

A cinq heures et demie la porte s'ouvrit enfin; j'enveloppai ma valise dans mon sarape, dont je nouai les

deux extrémités sur ma poitrine à la manière des Indiens, et me mis en marche. Une chaussée droite et fort bien entretenue conduit jusqu'au *Penon del marques* ou *Penon viejo*, morne volcanique qui s'élève dans la plaine à douze ou treize kilomètres de Mexico ; un bras du lac de Testuco, que traverse la chaussée, l'entoure encore en partie : c'était autrefois une île dont Cortez s'empara après un combat sanglant, au commencement du siége, avec l'aide de ses brigantins. Je m'arrêtai là dix minutes pour prendre haleine et manger un biscuit arrosé d'un verre de madère. La chaussée continue pendant quelques kilomètres, puis au pied du volcan d'Ayotla on rencontre un terrain sablonneux où la marche devient pénible. A neuf heures et demie j'étais à Ayotla ; j'avais fait mes vingt-six kilomètres en quatre heures, avec un poids d'une quarantaine de livres sur le dos.



Le coche de Puebla. — La forêt de Rio-Frio et les voleurs. San Martin de Tesmeluca. — Le sota.

Le *mesonero* chez lequel je pris langue m'apprit que les voitures ne s'étaient pas arrêtées ce jour-là au pueblo et qu'il y avait une heure environ qu'elles étaient passées. Il ne me restait d'espoir de les rejoindre qu'à l'étape, et la tentative dépassait la mesure de mes forces que je venais d'excéder. Je m'étais assis en arrivant ; quand je voulus me lever, je trouvai que mes jambes roidies refusaient le service ; il fallut les frictionner avec du mescal pour leur rendre un peu d'élasticité, après avoir coupé mes chaussures pour en extraire mes pieds gonflés.

Le majordome avait gagné la partie et je ne savais trop que faire de moi. Mon hôte me conseilla d'attendre au lendemain et de prendre le coche de Puebla : « dans cette ville j'en trouverai un autre qui me conduira à

Jalapa; là, je monterai, s'il le faut, dans la diligence. » Je me conchai après avoir déjeuné et dormi d'une traite jusqu'au dîner. Ayotla est un joli petit village assis sur les bords du lac de Chalco et encadré d'une riche verdure, mais il ne présente, au demeurant rien de curieux et je m'y ennuyai assez le reste de la soirée pour reprendre au plus tôt mon sommeil.

Le coche arriva le lendemain vers neuf heures. C'était une de ces vieilles calèches dont on ne retrouve l'échantillon en France qu'au fond de nos provinces méridionales, là où l'attrait du progrès n'a pas encore vaincu l'amour du gros sou; elle était doublée d'une perse en lambeaux, dont les ramages s'étaient depuis longtemps fondus dans la crasse; des vitres trapézoïdales, indépendantes des portières, s'ouvraient au dehors en tournant sur des gonds. En un mot, c'était le classique coche espagnol, moins l'élégance du *mayoral* et la fougue de ces mules que M. Théophile Gautier peint sortant de l'écurie, debout sur leurs pieds de derrière, avec une grappe de postillons pendus à leur licol. Les nôtres me parurent moins bouillantes quoique aussi maigres, différence qui s'explique par ce fait que les pauvres bêtes n'étant jamais relayées font un service très-pénible. Elles étaient au nombre de six en trois volées; leur harnachement répondait dignement aux splendeurs de la voiture : on y voyait plus de cordes que de cuir, plus de nœuds que de boucles. Le mayoral monte une des timonnières, un jeune homme, le *sota*, une des mules de tête; tous deux sont vêtus de calzoneras et de vestes de cuir sans autres ornements que des taches et des trous, aussi vieilles, en un mot, que le coche, les harnais et les mules.


Picador mexicain. — Dessin de Riou d'après une photographie.


Marchand de paniers. — Dessin de Riou.

Il n'y a qu'un voyageur dans la voiture; je prends place à ses côtés moyennant la faible somme de quatre piastres une fois payées, et nous partons au trot.

A quelques kilomètres d'Ayotla, la route gravit les revers de la montagne et s'engage dans des gorges boisées; c'est la forêt de Rio-Frio. De temps en temps, on gravit une croupe du haut de laquelle on domine le pays environnant, dont la physionomie générale rappelle beaucoup celle de la forêt de Fontainebleau; les accidents du sol et la végétation sont les mêmes. Ce lieu jouit de la réputation traditionnelle, aujourd'hui perdue, de la forêt de Bondy. Mon compagnon me paraît préoccupé et mal à son aise, il me lance à la dérobée des coups d'œil obliques et soupçonneux, se tient sur une grande réserve, et quand il ouvre la bouche après avoir promené un regard inquiet sur le paysage, ce n'est point pour en vanter les beautés, mais bien pour parler de voleurs. Sa méfiance me gagne peu à peu et, en prévision d'événements fâcheux, je juge à propos de cacher ma bourse, sans qu'il s'en aperçoive, dans une des nombreuses solutions de continuité que présente la doublure du coche, ne gardant sur moi qu'une somme suffisante pour détourner de ma tête la fureur des bandits désappointés.

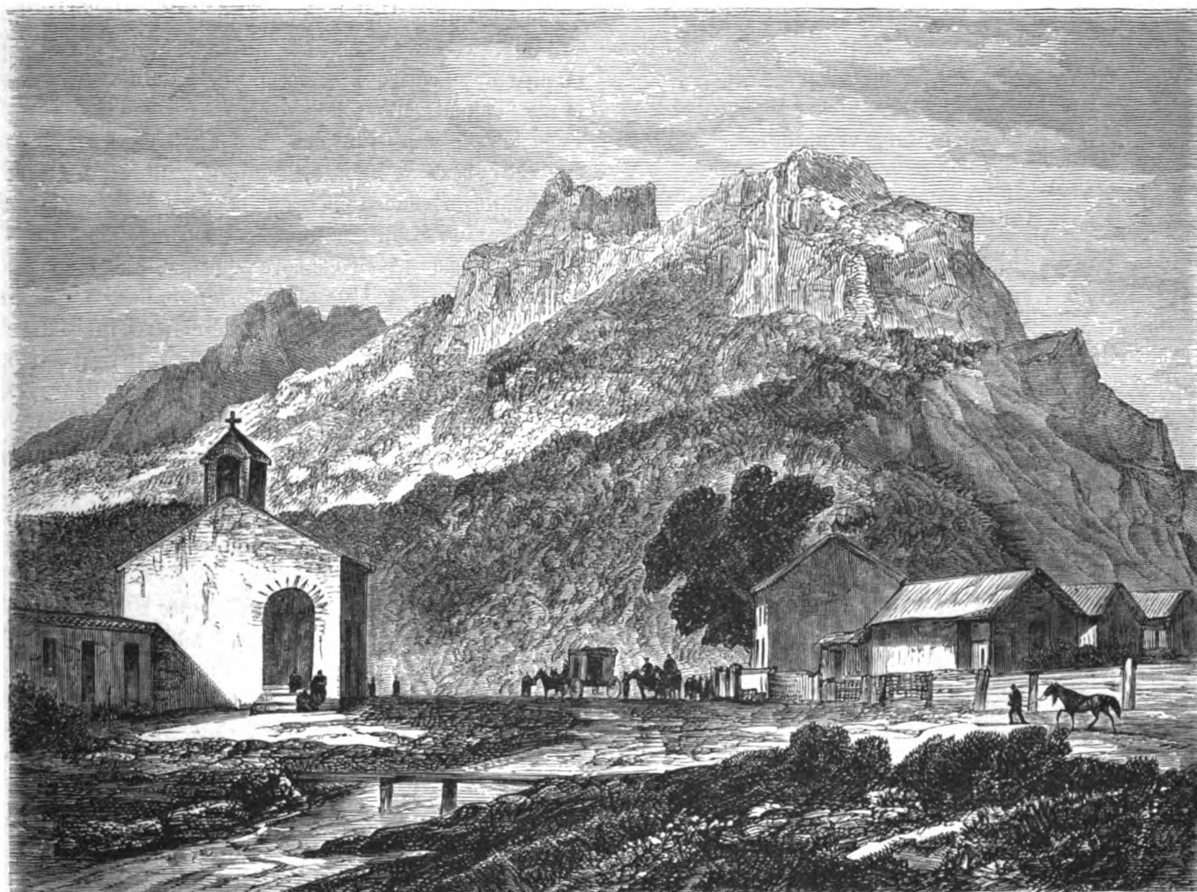
La rencontre d'un piquet de milice à cheval qui revenait d'escorter les diligences du sud rendit un peu de sérénité à mon voisin, mais ce ne fut qu'un feu de paille, et son trouble alla toujours croissant jusqu'au pueblo de Rio-Frio où nous arrivâmes vers trois heures après midi. Ce village, situé à peu près au sommet de la montagne, est pittoresque; un petit ruisseau limpide, bordé de gazon, traverse la grande place ou plutôt le vide autour duquel sont disséminées sans ordre quelques maisons de bois à soubassements de pierres sèches, et une vieille église d'un bon effet malgré sa simplicité; quelques hauteurs boisées, abruptes et sauvages, font cadre au tableau.

A partir de Rio-Frio, on redescend vers les plaines et

nous ne tardons pas à sortir de la forêt. Mon compagnon se redresse, il renaît, il s'épanouit, il devient expansif et m'embrasserait, je crois, si je le laissais faire. Il m'apprend qu'il s'appelle Don Jose Hermandez, qu'il est tailleur à Puebla, et de plus, loueur de costumes et travestissements. A l'occasion d'un bal masqué qui doit clore le carnaval, il est venu faire des emplettes à Mexico ; il rapporte une foule d'articles de valeur tels que masques et loups, gants, cravates, ceintures, foulards, rubans, etc.... et pas mal d'argent qu'il n'a pas employé; les voleurs pouvaient le ruiner en un instant.

Les belles plaines de San Martin de Tesmecula, que nous traversons, sont bien arrosées et d'une grande fertilité; elles s'étendent jusqu'à Cholula au sud, jusqu'à Puebla à l'est, et, bien loin au nord, jusqu'au pied des montagnes de Tlascala. A notre droite, les cimes altières du Popocatepelt et de l'Istaccihualt terminent l'horizon, tandis qu'à notre gauche, l'Orizaba ou Citlaltepelt, *la montagne de l'étoile*, découpe sur l'azur sa pâle silhouette.

Le coche fait étape à San Martin. Le meson est neuf et très-propre, ainsi que la fonda; on nous y sert un excellent souper, et Don Jose, pour célébrer notre délivrance, fait couler à flots le pulpe renommé de Cholula, ce qui ne tarda pas à faire de nous les meilleurs amis du monde. Nous eûmes encore le temps d'aller



Rio-Frio. — Dessin de E. de Bérard d'après Dauzats.

visiter avant la nuit l'église du lieu, cachée derrière de hautes murailles qui entourent le parvis, et ombragée d'une belle futaie. La façade est une page de la Renaissance ornée, dans le goût des *retablos* espagnols, de moulures et d'ornements relevés de couleurs vives, et de plaques de faïence peinte et vernie d'un effet fort original.

Nous quittâmes San Martin le 16, à six heures du matin. Le pays au delà est assez beau, mais la route est affreuse. Une poussière d'une ténuité rare, dans laquelle les roues s'embourbent jusqu'aux moyeux et les mules jusqu'aux jarrets, se soulève à notre passage en nuages épais, qui enveloppent l'équipage entier; en dépit d'une chaleur intense, il fallut tenir les vitres fermées; mais la clôture n'était rien moins qu'hermétique et nous pensâmes être suffoqués. Quant à nos conducteurs, ils avaient l'air de fantômes de quakers, uniformément gris de la tête aux pieds, à la seule exception des dents et de la cornée de l'œil. Cette poussière, délayée par une transpiration abondante et cuite par le soleil après, avait formé à la longue sur leurs mains, rarement ou négligemment lavées (si tant est qu'elles l'eussent jamais été), une croûte assez semblable au cuir des pachydermes les mieux protégés. Il y avait quinze ans que notre mayoral trottait ainsi sur cette route, dans ces conditions, et il ne s'en portait pas plus mal.

Ces désagréments, assez banals du reste, n'étaient pas les seuls. Ladite couche de poussière recouvrait et dissimulait parfaitement, comme une eau bourbeuse, les irrégularités d'une voie aussi primitive que possible; là éclatait dans toute sa gloire l'habileté du *sota*. Un bon sota doit connaître la carte d'une route comme un pilote connaît le chenal d'une rivière ou d'une baie hérissée de hauts-fonds, de manière à pouvoir louvoyer les yeux fermés entre les trous et les pierres. Le nôtre était fort expert, et son mérite me parut d'autant plus transcendant que la poussière l'aveuglait complétement et que, sous prétexte de plaines, nous allions un train d'enfer. C'était un voyage en zigzags. Mais la perspicacité et l'expérience du jeune postillon ne pouvaient aller néanmoins jusqu'à deviner les écueils nouvellement formés, et de cette éventualité assez fréquente il résultait des cahots à nous arracher l'âme.

Un pont sur une petite rivière nous annonça l'approche de Puebla, où nous entrâmes vers midi.

Puebla de los Angeles. — La cathédrale. — Intérieur d'une famille mexicaine. — La diligence. — Le coffre, la forteresse et la ville de Perote.

On compte vingt-huit lieues environ de Mexico à Puebla.

Cette ville fut fondée en 1530, sous les auspices du vice-roi, don Antonio de Mendoza, et du président de l'Audiencia, l'évêque don Sebastian Ramirez de Fuenleal, à quelque six ou sept lieues à l'est de la célèbre ville aztèque de Cholula; le lieu portait alors le nom de *Cuetlaxcoapan*, couleuvre dans l'eau. Le climat y est sain; le plateau, élevé de deux mille cent quatre-vingt-seize mètres, est très-fertile.

Cholula était la ville sainte de l'Anahuac; la tradition voulait que Quetzalcoatl s'y fût arrêté pour initier les Astèques à la civilisation.

La nouvelle ville espagnole hérita des mêmes priviléges religieux et prit bientôt le pas sur l'ancienne; le sanctuaire de Notre-Dame de los Remedios remplaça celui de Quetzalcoatl: sur la pyramide de Cholula, on combattit la foi par la foi, le miracle par le miracle. La cathédrale de Puebla s'élevait. Les anges, dit la tradition, y travaillèrent et continuèrent la nuit l'œuvre que les pauvres mortels préparaient le jour: de là le nom de *Puebla de los Angeles*. Un grand nombre d'églises et de couvents des deux sexes s'élevèrent autour du temple miraculeux; les fidèles y accoururent en foule les mains pleines d'offrandes et le cœur plein de foi; on conserva dans sa pureté primitive cette foi qui enrichissait l'église et faisait de la ville entière une propriété des corporations religieuses. Puebla devint la rivale de la Mecque. L'étranger, à quelque religion qu'il appartînt, y était en danger. Aujourd'hui les temps sont bien changés; l'étranger est en sûreté à Puebla. Toutefois, il est encore prudent à lui de se souvenir de ce proverbe des anciens que « l'on ne doit pas médire des loups à Lycopolis. »

La ville est belle; elle dispute le second rang à Guadalajara. Une centaine de dômes ou de clochers dominent majestueusement les azoteas en mosaïque des constructions particulières. Les rues sont larges et droites, propres, soigneusement pavées de cailloux ronds disposés symétriquement, et bordées de trottoirs. Les maisons sont élevées, bien bâties; beaucoup de façades, tant d'habitations particulières que de monuments publics ou religieux, sont ornées de plaques de faïence peinte et vernissée.

On fabrique beaucoup d'objets de terre cuite à Puebla ainsi que du verre et des savons. La population de la ville est de soixante-dix à soixante-quinze mille âmes.

Mon premier soin fut de m'enquérir du coche de Jalapa; il ne devait partir que le lundi suivant, 19, et je n'y songeai plus. J'allai en conséquence arrêter ma place au bureau des diligences nationales en maudissant l'heure où j'avais vendu mon cheval Ces mesures prises, je me dirigeai vers la cathédrale.

Ce temple occupe un des côtés de la plaza Mayor; en face est la *casa de cabildo*, la municipalité, à droite et à gauche, des portales sous lesquels il y a de beaux magasins. C'est un beau monument sans contredit, mais j'étais trop près de Mexico encore pour que mon admiration ne fût pas réservée. Une plate-forme de deux à trois mètres d'élévation lui sert de soubassement. L'intérieur est d'une richesse fabuleuse; la pierre y disparait partout sous un revêtement de marbres de diverses couleurs. Ses nombreuses chapelles latérales étalent un luxe inouï, qui s'éclipse devant les splendeurs du maître-autel, où les marbres, fouillés par le ciseau, l'or, l'argent et le cuivre repoussés, forment un ensemble surprenant, aux détails duquel le bon goût n'a pas toujours présidé, il est vrai. Le tabernacle est fermé d'une feuille de *tecali*, beau carbonate de chaux blanc et translucide que Humboldt assimile à l'albâtre gypseux connu des anciens sous le nom de phengite. Il est très-abondant aux environs de Puebla, et emprunte son nom aux carrières qui le fournissent. Dans plusieurs des riches couvents de Puebla, on voit des fenêtres fermées d'une seule lame de ce tecali, qui tamise une lumière suave.

Ma visite à la cathédrale et une promenade dans la ville me conduisirent à l'heure du souper; je m'étais engagé formellement à aller prendre ce repas chez mon compagnon de voyage et je m'y rendis. Je fus reçu comme un vieil ami par sa famille, qui était nombreuse. Le pauvre tailleur était si heureux d'avoir échappé aux salteadores, qu'il me faisait un mérite de n'avoir pas été leur complice. Chacun me fit fête, et l'on travailla à me persuader que je devais m'établir à Puebla.

Le repas fut simple. L'hospitalité mexicaine est pauvre comme ceux qui l'exercent, mais du moins est-elle sans réserves ni arrière-pensées. Le pot-au-feu ou *puchero*, le plat national de *frijoles* ou haricots, voilà le menu ordinaire de la bourgeoisie; quelquefois un ragoût de canard au piment *chile*. Pour se désaltérer, de l'eau dans un verre immense, de la contenance d'un litre et demi ou deux, placé au centre de la table; c'est le seul qui figure dans le service, d'où sont bannies en même temps

carafes et bouteilles, et, très-souvent aussi, cuillers et fourchettes. Chacun trempe les lèvres à son tour dans ce hanap et le remet à sa place ou le passe à son voisin, ce qui est assez patriarcal. Au reste les Mexicains ne boivent en général qu'à la fin du repas.

Le soir, notre cercle s'agrandit de quelques amis; les guitares furent décrochées de la muraille, et l'on chanta quelques romances naïves sur des airs dolents; on dansa même, mais sur le même rhythme et avec le calme de gens qui ont bu de l'eau à souper. On s'amuse très-discrètement dans les réunions mexicaines; ces natures ardentes ne connaissent pas de milieu entre des emportements sans réserve ou une réserve compassée, indispensable toutes les fois qu'il leur faut conserver de l'empire sur elles-mêmes.

Parmi les moyens que don Jose pensait mettre en œuvre pour me retenir dans le pays, un mariage devait entrer, je crois, en première ligne. Une petite belle-sœur de mon digne hôte, âgée de seize ans environ, et répondant au doux nom de Pepita, fut avec moi l'objet des attentions générales; on l'obligea à faire entendre souvent sa voix qui était jolie, et à chanter ce qu'il y avait de plus langoureux dans son romancero; on m'obligea aussi à danser avec elle, sinon aussi souvent que je l'aurais désiré, du moins plus souvent que je ne l'eusse fait, par convenance, si je n'y avais été invité : tout cela était significatif. J'échappai à cet écueil matrimonial, qui était, j'en conviens, aussi séduisant que brin de fleur d'oranger puisse l'être, et vers dix heures je pris congé avec regret de ces bonnes gens. Si l'on veut connaître le Mexique, c'est dans le peuple qu'il faut aller faire des études, ce peuple si bon malgré ses malheurs, si avide de savoir malgré son ignorance et ses préjugés, si plein de séve malgré son long servage, ce peuple en qui repose l'avenir du pays. Il serait bon, au contraire, de se méfier beaucoup des hautes classes, infime minorité où la même ignorance se trouve doublée d'une vanité insoutenable, de la haine du progrès et d'un égoïsme qui la porterait à vendre au premier enchérisseur étranger et sa patrie et ses institutions politiques, pour s'assurer le maintien d'odieux priviléges et l'impunité d'un passé qui crie vengeance.

Je me rendis à l'hôtel des diligences où je comptais passer la nuit : on m'installa dans une chambre des plus confortables, et, pour la première fois depuis vingt-cinq jours, je goûtai l'ineffable jouissance de m'étendre sur un bon lit, entre deux draps bien blancs, dans un négligé antique.

A trois heures du matin il fallut s'arracher à ces douceurs pour aller prendre le chocolat, dont la fourniture est comprise dans le prix de la nuitée; ceci fait, on monte en voiture. Les diligences mexicaines ne ressemblent en rien aux nôtres : construites aux États-Unis, elles sont taillées sur le modèle des *stages* anglais et américains. Ce sont de gros coffres ronds, peints de couleurs vives, suspendus entre quatre grandes roues rouges, et d'une solidité qui inspire parfois une véritable admiration. Les bagages sont entassés derrière, sur la plate-forme où se tiennent ordinairement les laquais. Il y a trois places sur l'impériale; à l'intérieur, on est neuf sur trois bancs; les voyageurs auxquels leur numéro d'inscription assigne celui du milieu, et j'étais dans ce cas, ont l'avantage d'être plus rapprochés des portières, mais ils ont le désagrément d'être sur un siége fort étroit, et de n'avoir d'autre soutien qu'une large bande de cuir qui traverse les reins; en somme, ils sont très-mal à leur aise.

Six beaux chevaux, fort bien harnachés, conduits par un cocher très-habile et surtout très-audacieux, un yankee généralement, emportent la voiture au milieu d'un tourbillon de poussière, à travers des chemins qui mettent l'élasticité des ressorts à de rudes épreuves.

Nous n'étions que huit, savoir : un Anglais, un Américain, deux Mexicains et quatre Français. Sur les deux Mexicains, il y en avait un qui ne disait rien; l'autre ne s'exprimait qu'en français et ne parlait que de Paris, où il avait habité longtemps. Nous étions donc tous étrangers en quelque sorte, et je n'étais plus au Mexique, que j'allais entrevoir de loin seulement désormais, par la portière d'un stage américain.

Nous traversons, comme dans un songe, les pueblos d'Amozoque et d'Acajete, la montagne del Pinal boisée de sapins, les champs de maguey de Nopaluca, et la plaine aride où s'élèvent les hameaux de las Ventillas et de Vireyes, entre la venta del Ojo de Agua, et le pueblo de Tepeacoalco.

En approchant de Perote ces plaines prennent un aspect désolé; les habitations deviennent aussi rares que les arbres; le cactus, l'aloès et le palmier nain hérissent des mornes pierreux de formation volcanique; des montagnes pelées, au profil sévère, forment un sombre horizon sur lequel se détachent bizarrement de pâles petites trombes de poussière, qui ressemblent à des colonnettes de fumée. Au loin, sur la plaine où le tequezquite se mêle au sable, le mirage nous fait voir un lac étincelant qui n'existe pas plus que les arbres qui paraissent se mirer dans ses eaux. Il fait une chaleur atroce.

A notre droite, et vers l'orient, se dresse le Coffre de Perote, montagne de porphyre basaltique, couronnée d'un rocher taillé par la nature en forme de coffre ou de tout autre objet qui y ressemble. Les Aztèques le nommaient *Nauhcampatepetl*, du mot *nauhcampa* qui désigne toute chose carrée, joint à celui de *tepetl*, montagne. Le Coffre mesure quatre mille quatre-vingt-neuf mètres, d'après Humboldt. Bien qu'il n'y ait pas trace de cratère à son sommet, on croit que c'est un ancien volcan. Le pays environnant est en général aride et couvert, en certains endroits, de fragments de laves et matières vitrifiées ou de scories volcaniques.

Nous nous arrêtâmes à Perote, où nous devions passer la nuit. Cette ville, située à peu de distance et au nord-ouest du Coffre, à deux mille trois cent cinquante-quatre mètres d'élévation, passe au Mexique pour jouir du climat de la Sibérie : le fait est que l'air y est piquant par moments et que la température moyenne est peu élevée.

L'hôtel des diligences est assez mal installé : c'est,

comme la plupart des maisons de la ville, une construction basse et massive. L'église, située sur la place qu'orne médiocrement une petite fontaine, est très-simple; le parvis est entouré d'un mur à faîte découpé, dont les dentelures supportent de loin en loin une grosse boule.

L'unique curiosité du lieu est le château, vers lequel je dirigeai mes pas avant le souper, en compagnie d'un des voyageurs de la diligence. Je tenais à voir le lieu où j'avais dû être enfermé. Malheureusement il est à un kilomètre et demi environ de la ville, et il était trop tard quand nous y arrivâmes pour songer à le visiter. C'est un vaste parallélogramme flanqué de quatre bastions et ceint d'un fossé, assis le plus maladroitement du monde au milieu d'une plaine entourée de hauteurs qui commandent la place. Cette citadelle sert de *presidio;* elle renferme en outre un arsenal, un dépôt de munitions, une fonderie de canons et une manufacture d'armes. Les prisonniers français étaient logés dans les casemates de même que les *presidarios*, dont ils étaient séparés du reste. La chapelle du château renferme les cendres de l'empereur Iturbide, fusillé le 19 juillet 1824, à Padilla ou Tamaulipas, à son retour d'Albion — j'allais dire de l'île d'Elbe, tellement il y a d'analogie dans le fait apparent, en dépit de la différence du résultat. *Non licit omnibus adire Corinthum.*



Jarocho ou cavalier de la Terre-Chaude. — Dessin de Stella d'après Nebel.

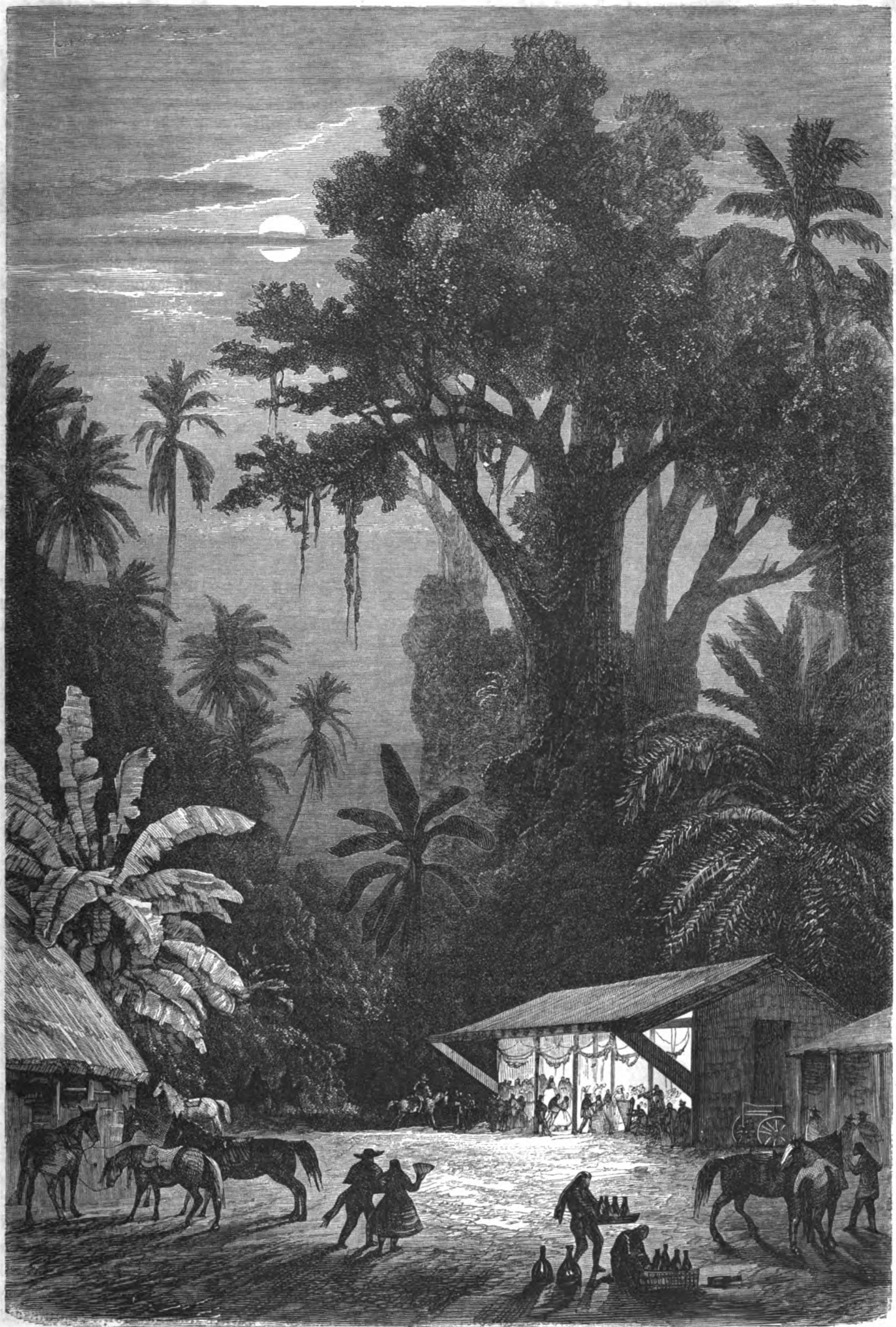
Las Vigas. — Une route mal entretenue. — Jalapa. — Indiens de la Terre-Chaude. — Jarochos.

18 *février*. — Nous partons à trois heures, Las Vigas est le premier relais, le jour commence à poindre quand nous y arrivons.

C'est un hameau très-pittoresque dont les maisons, construites en planches ou en madriers sur un soubassement en pierre, sont reliées par des chevilles de bois à grosses têtes, d'un effet inattendu et original. On se croirait transporté en Suisse, d'autant mieux que la contrée voisine est montagneuse, tourmentée, coupée de ravins et couverte de forêts où dominent le sapin et le chêne et, en outre, que la brise du matin est très-incisive sur ces hauteurs.

Une escorte de quelques miliciens à cheval nous suit depuis je ne sais où; la vue de ces Cosaques qui, drapés dans un sarape effiloqué, montés sur de maigres bidets, trottent aux portières, la lance attachée au bras droit, produit au crépuscule un effet saisissant. La contrée est déserte, mal famée, le bois clair-semé et tout à fait propre à un guet-apens.

Nous commençons à descendre le versant allongé qui conduit à la Terre-Chaude et aux rivages du golfe. Le chemin est exécrable; il a été pavé autrefois, en grande partie du moins, depuis le hameau de la Cruz



Fête de nuit dans la Terre-Chaude. — Dessin de E. de Bérard d'après un croquis de M. Vigneaux.

blanca, entre Perote et Las Vigas, jusqu'au pied du versant. Cet ouvrage fut exécuté au commencement de ce siècle aux frais du commerce de Vera-Cruz; mais en 1815, les insurgés le détruisirent partiellement pour embarrasser les mouvements des troupes espagnoles, et depuis le mal n'a jamais été réparé; de telle sorte que les meilleurs morceaux de la route aujourd'hui sont, sans contredit, ceux où il n'existe pas vestige de pavage. Partout ailleurs, c'est un véritable casse-cou.

A quelque distance de San Miguel el Soldado, l'escorte se débarrassa de nous. Un vieux chapeau de feutre noir galonné d'une bande de calicot blanc s'introduisit dans la voiture, une tête de Bachi-bozouk se présenta à la portière, une voix recommanda à notre générosité les anges gardiens des diligences nationales de la république. Quelques réaux tombèrent dans le chapeau : c'est là, pour ces pauvres diables, un revenu beaucoup plus clair que la paye du gouvernement.

Jalapa n'est qu'à douze lieues de Perote; nous y entrâmes à neuf heures du matin, pour n'en sortir de nouveau que vers la fin du jour. Par considération pour l'existence des voyageurs, la diligence ne marche que la nuit dans la Terre-Chaude.

Jalapa a conservé son nom indien en devenant espagnole; elle l'a donné en outre au beau liseron célèbre par ses vertus médicinales et originaire de ce district. Entourée de collines et d'une assiette irrégulière, au sein d'une région fertile et d'une zone de transition, à une hauteur (treize cent vingt et un mètres) qui la met à l'abri des miasmes délétères de la *Tierra-Caliente* et de la sécheresse atmosphérique du haut plateau central, cette ville a un caractère particulier. Les nuages qui se forment sur le golfe ne s'élèvent guère au-dessus de son niveau; ils y viennent faire élection de domicile et lui procurent transitoirement, avec une atmosphère brumeuse, une humidité qui tempère les ardeurs du soleil et favorisent richement la végétation. Les riches habitants des basses terres s'y réfugient pendant la saison sèche; les convalescents de la Terre-Froide viennent y chercher une température plus généreuse. L'oranger, le bananier, le palmier ombragent ses *heurtas;* le poivrier, l'olivier se mêlent au liquidambar et au chêne dans les bois voisins. La canne, le tabac, la cannelle, le jalap, la salsepareille y croissent à côté des légumineuses de l'Europe et du blé qui ne monte pas en épi, il est vrai, mais qu'on cultive pour son chaume et son fourrage.



Indienne de la Terre-Chaude. — Dessin de Stella d'après Nebel.

Ainsi encadrée, Jalapa présente du sommet des hauteurs voisines le plus charmant coup d'œil. A l'intérieur, la physionomie n'est pas moins typique. Cette petite ville, qui compte plus de huit à dix mille âmes en temps ordinaire, est une des plus jolies et surtout une des plus propres de la République. Les rues cependant ont peu de développement et sont étroites et parfois irrégulières; les maisons ont peu d'élévation, mais elles sont soigneusement peintes à l'intérieur comme à l'extérieur de couleurs fraîches et vives relevées d'encadrements blancs. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont gigantesques et descendent presque au niveau du trottoir, comme pour laisser passer, à travers leurs grillages de fer, le plus d'air possible, tandis que des stores intérieurs amortissent les rayons du soleil en adoucissant sa lumière. Il y a dans tout cela une saveur andalouse très-accentuée. Derrière le store, on voit briller dans l'ombre de pâles mais piquants minois. Les *Jalapeñas* ont une réputation de beauté et de grâce surtout, universellement reconnue au Mexique et qui ne m'a pas paru usurpée. Leur teint est mat, mais d'une grande blancheur, et cette absence d'éclat et de transparence dans la carnation a là-bas un charme inexprimable, de même que la crudité des tons dans la décoration des bâtiments emprunte à la chaude et généreuse lumière des tropiques une harmonie réjouissante

dont on ne saurait se rendre compte à la pâle clarté de notre soleil.

La *plaza Mayor* est peu remarquable et ne m'eût laissé, je crois que de tristes souvenirs, si elle n'avait été animée par un marché. Une petite fontaine des plus bourgeoises s'élève au centre ; d'un côté une église cruellement badigeonnée de jaune, de blanc, de chocolat, de lie de vin et autres teintes que revendique d'ordinaire la devanture des perruquiers de village; sur les autres faces des maisons à *portales* écrasés, dans la décoration desquelles l'ocre jaune domine.

Mais la vue du marché distrait et détache l'œil de ces aberrations de pinceau ; on y rencontre quelques types nouveaux. L'Indien de la Terre-Chaude vient y porter les fruits de son jardin ; il n'a d'autres vêtements qu'une chemise dont les pans flottent librement par-dessus un caleçon blanc ; quelques-uns portent le petit chapeau de paille à forme ronde des bergers d'Arcadie. Les femmes drapent leur beau torse bronzé dans une pièce d'étoffe, blanche souvent, ayant comme le sarape une ouverture au centre pour passer la tête, et dont les plis retombent sur une jupe bleue, rouge ou jaune; une bordure d'un dessin étrusque et d'une couleur éclatante orne le bord du manteau comme celui de la jupe. Leur chevelure noire et luxuriante est tressée avec des cordons rouges. Ce costume a du caractère, et quand il est porté par quelque jeune créature bien campée, fière et gracieuse à la fois dans son port et dans sa démarche, quand elle s'avance ayant sur sa tête une corbeille de fruits et de fleurs de serre chaude, ou bien une poterie de forme antique que maintient en équilibre son bras élégamment arrondi, on croirait voir s'animer une fresque de Pompéi.



Indiennes de la Terre-Chaude. — Dessin de Stella d'après Nebel.

Près de là passent quelques *Jarochos* en fine chemise de batiste brodée, calzoneras de velours, ceinture de soie rouge qui porte le *machete*, sorte de dague ou de long couteau de chasse, chapeau de paille sous lequel pend un foulard qui protége le cou des ardeurs du soleil. Le Jarocho est le campagnard de la province de Vera-Cruz; c'est le plus souvent le produit des trois races connues, la blanche, la rouge et la noire, et de ce croisement bizarre est résulté, sous les feux du Cancer, un sang de lave en ébullition dans un corps que soutiennent des muscles d'acier. Le Jarocho est pasteur et récolte en outre ce que dame nature veut bien faire venir sans trop d'aide dans l'enclos qui entoure sa cabane ; car le Jarocho n'est pas très-enclin au travail, mais cette indolence créole est doublée chez lui de l'énergie pour le plaisir qui appartient au sang nègre. Jouir avec fureur est le dernier mot de la vie pour lui : le jeu, la boisson, la musique, la danse, la toilette, l'amour absorbent ses loisirs. Indépendant et hardi, chatouilleux à l'extrême sur le point d'honneur, il est prompt à en appeler aux décisions de son *machete* dont il ne se sépare jamais. Franc et loyal du reste, hospitalier, probe, c'est un bon enfant, en somme. Il est de taille moyenne, bien pris, mais en général, maigre et d'une teinte plombée tirant sur le jaune.

État de Vera-Cruz. — El Lencero. — Le puente nacional. — Une fête de nuit en Terre-Chaude. — Le chemin de fer de Vera-Cruz. — Un *norte*. — La Vera-Cruz. — Départ.

Jalapa est un chef-lieu de district; l'État de Vera-Cruz en compte neuf en tout, les huit autres sont : Tampico, Papantla, Misantla, Vera-Cruz, Jalacingo, Orizaba, Cordova et Casamalhuapan. Les districts méridionaux de Tuxtla, Acayucan et Huimanguillo en faisaient autrefois partie; ils ont été séparés, quelques années après la Révolution, pour former l'État de Guerroro.

La population de la province est de deux cent soixante-quinze mille habitants, son area d'environ soixante-douze mille kilomètres carrés ; elle est plus grande que la Belgique et la Hollande réunies. Le littoral est malsain, le

noir vomito, les fièvres bilieuses planent au-dessus des lagunes et des marécages que de nombreux ruisseaux et petites rivières, ou même l'eau des pluies, forment dans des terrains trop bas pour se drainer naturellement. Bien qu'il ne pleuve que pendant quelques mois de l'année, la quantité d'eau qui tombe à cette époque est effrayante; Humboldt l'estime à un mètre soixante-deux centimètres; tandis que, en France, elle est à peine de quatre-vingts centimètres. D'immenses forêts vierges contribuent à entretenir cette humidité et donnent en outre un détritus énorme qui pourrit dans les marécages.

A quatre heures de l'après-midi, nous fûmes invités à monter en diligence; nous nous y trouvâmes au complet cette fois, ce qui ne constituait pas précisément un agrément sous un climat comme celui que nous allions affronter. Le premier relais en sortant de Jalapa se trouve à la venta *del Lencero*, établissement fondé peu de temps après la conquête par un aventurier espagnol connu sous ce sobriquet; Bernal Diaz nous apprend qu'il était bon soldat, et qu'il termina ses jours sous le froc de l'ordre de la Merci.

Non loin de la venta, on montre une maison de campagne qui appartient à Santa Anna. Cet homme d'État est devenu le marquis de Carabas de la province où il est né; de Jalapa à la Vera-Cruz, il est presque superflu de demander le nom du propriétaire des ranchos et



Grande place de Vera-Cruz. — Dessin de Rouargue d'après Nebel.

haciendas que l'on traverse : c'est Don Antonio, le *diable boiteux*.

La contrée est découverte et assez monotone ; à l'horizon de l'ouest, le blanc piton de l'Orizaba resplendit sous les feux du soleil. Ce roi de la Cordillère a cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres d'élévation ; à ses pieds, sur le versant qui regarde le golfe, se trouvent les villes d'Orizaba et de Cordowa, célèbres par leurs cultures de tabac.

Il était nuit quand nous passâmes à *Plan del Rio*. De là au *Puente nacional*, la route descend continuellement, et Dieu sait dans quel état elle est; mes souvenirs de voyage ne me représentent rien d'aussi fantastique que le traitement auquel nous fûmes soumis là pendant quelques heures; je ne sais quelle maladie il pourrait donner ou pourrait guérir à la longue, mais je sens qu'il devrait provoquer quelque grave révolution dans l'économie animale. Les exercices du malheureux Ragotin sur son cheval rétif ne donneraient qu'une intelligence bien imparfaite de la chose, et la meilleure image que je trouve pour peindre notre position, est de nous comparer aux grains de plombs dans une bouteille que l'on rince. La voiture allait prudemment au pas, et néanmoins, elle avait un mouvement oscillatoire constant, mais irrégulier, de haut en bas, à donner le mal de mer, le vertige, que sais-je? De temps en temps, souvent même, un écueil



Vue générale de la Vera-Cruz, prise de la route d'Orizaba. — Dessin de E. de Bérard.

plus sérieux détruisait cette funeste harmonie, et du coup chacun prenait son essor; celui-ci allait toucher de la tête le plafond de la voiture, celui-là se précipitait dans les bras d'un voisin. Si l'on joint à cela une chaleur insensée, une transpiration générale des plus consciencieuses et une soif sans mesure, on pourra se faire une idée des charmes de ce voyage. Nous nous fîmes un devoir de protester par des chants extravagants contre le ridicule de notre situation.

Je comprends, jusqu'à un certain point toutefois, que dans un pays où la dévotion est si coûteuse, on n'ait pas pu faire réparer ce malencontreux pavage, mais au moins aurait-on pu, ce me semble, le faire supprimer entièrement, et cela à peu de frais.

A minuit, nous fîmes un mauvais souper au Puente Nacional. Ce village est assis sur le bord d'une ravine sauvage, emprisonnée entre des hauteurs boisées, au fond de laquelle coule le rio de la Antigua. La *Villa rica de la Vera-Cruz*, fondée d'abord par Cortez à douze lieues au nord de la ville actuelle, près du port de *Quiabistlan*, fut transportée, quelques années après, à l'embouchure de cette rivière. Plus tard encore, on vit s'élever, en face de San Juan de Ulloa, la ville actuelle, qui prit le nom de Vera-Cruz-*Nueva* (nouvelle), laissant à l'ancien établissement déshérité celui de la *Antigua*, que porte la rivière; c'est le *rio de Canoas* des conquérants. Le pont est une œuvre hardie et bizarre, dont la ligne courbe relie les parois abruptes de la ravine.

Les cahots recommencèrent de plus belle au delà du *Puente*. La chaleur allait croissant, et le coche était une véritable étuve où nous nous dissolvions graduellement. Cependant le pavage s'étant quelque peu amendé aux environs de Paso de Ovejas, je profitai de cet instant de répit pour m'endormir. Les exclamations bruyantes de mes compagnons me réveillèrent bientôt. La voiture était arrêtée, et un spectacle merveilleux comme une féerie se déroulait à la portière. Nous étions en pleine forêt; les cimes touffues d'arbres gigantesques, les gracieux éventails des palmiers enguirlandés de lianes se découpaient sur le ciel étoilé, au-dessus de quelques cabanes en bambous et en bois, au toit pointu. L'une d'elles était illuminée; sous sa varangue, trois individus élevés sur une estrade raclaient énergiquement de la guitare en chantant, et quelques jeunes gens des deux sexes, à demi couverts de soie, de velours, de fine mousseline ou de batiste brodée, la chevelure en désordre, l'œil ardent, dansaient avec une passion vraiment entraînante. Une population enthousiasmée se pressait autour; les uns à pied, d'autres montés sur des mules ou des chevaux richement harnachés, piaffant et soufflant, comme si l'ivresse générale leur devînt communicative. A l'intérieur de la cabane, le *guarapo* et les *chichas*, eaux-de-vie de canne, de manioc et de maïs, coulaient pour entretenir le feu sacré. Il y a au musée du Luxembourg un tableau de M. Giraud, qui représente des paysans espagnols en fête; à cette pantomime ardente, si l'on ajoutait, en élargissant le cadre, un décor de forêt vierge et les effets prestigieux de la lumière rougeâtre des torches au milieu de la nuit, on aurait une esquisse précieuse d'une des scènes les plus animées et les plus chaudes dont j'aie été le témoin. Combien je regrettais alors d'avoir vendu ma bête et de me trouver dans cette galère! Monter en diligence dans ces régions neuves c'est dire adieu à tout ce qui, pour moi, constitue le charme du voyage, c'est renoncer à surprendre les secrets de la couleur locale, c'est s'endormir, comme je l'avais fait, en s'en remettant, pour s'éveiller à propos, à l'intelligence du hasard; et quand il vous aura envoyé, bien rarement, quelque rêve splendide tel que celui-là, le fouet du cocher le fera évanouir comme une illusion menteuse.

Le jour nous trouva près du relai de Paso de Zopilotes, au milieu des bois qu'anime le cri des perroquets. De loin en loin s'ouvre une clairière, champ de cannes ou pâturages; nous traversons quelques villages: Manantial, El Lagarto, composés d'un petit nombre de cabanes à jour ou *jacales*, au toit pointu en feuilles de palmier, entourées d'un jardin. A travers les interstices des bambous, le regard sonde sans peine le mystère du domicile privé; un hamac est suspendu aux poteaux angulaires, une femme est à sa toilette, une autre, courbée sur le *metrte*, prépare les tortillas de la journée. A la porte, des enfants jouent en costume du paradis terrestre; des Jarochos tournent vers nous leurs grands yeux noirs, étincelants dans un cercle de bistre. Plusieurs sont vêtus de peau de daim, fine, richement brodée et ornée de franges et de boutons de métal. Le pantalon, soutenu par la ceinture rouge, est large et fermé à la cheville comme celui des mameluks, pour prévenir les indiscrétions des moustiques et des insectes venimeux.

C'est dans ce canton que se trouve la célèbre hacienda de *Manga de Clavo*, résidence favorite du général Santa Anna quand il n'est pas exilé toutefois, dans lequel cas il se réfugie au port de Cartagena, sur la côte de la Nouvelle-Grenade.

A quatre lieues de Vera-Cruz on rencontre le chemin de fer. Un wagon plate-forme s'approcha, on y installa la diligence et deux mules nous emportèrent sans la moindre fougue. La vapeur n'a pas encore jeté aux échos de ces solitudes ses notes stridentes qui semblent proclamer le triomphe du progrès. Parmi les voyageurs pris par nous à Jalapa se trouvait un jeune ingénieur mexicain qui nous donna de curieux détails sur cet embryon de voie ferrée. On avait mis deux ans et dépensé huit cent mille piastres, plus de quatre millions de francs, pour venir à bout de ces quatre lieues, sur une plaine qui ne présente nul obstacle sérieux; cette affaire avait enrichi un ou deux administrateurs par mois depuis le début.

Duflot de Mofras rapporte que ce chemin de fer avait été projeté dès 1842, et qu'un traité avait même été passé pour les cinq premières lieues. Il devait traverser les terres de *Manga de Clavo*, et son principal objet était, en réalité, d'augmenter considérablement la valeur des propriétés de Santa-Anna, qui était monté au fauteuil présidentiel le 7 octobre 1841, après avoir renversé le général Bustamente.

Les blanches murailles, les dômes et les clochers de Vera-Cruz se dessinaient déjà au-dessus d'une ligne de collines sablonneuses connues sous le nom de *Medanos*. Çà et là quelques maisons blanches à toitures plates, ombragées de bananiers et de palmiers, marquaient une oasis au milieu de ce désert aride ou marécageux qui s'étend autour de la Vera-Cruz nueva. A l'horizon miroite la mer. Bientôt se développe devant nous la ligne des remparts avec leurs bastions et leurs redans; nous franchissons vers sept heures cette enceinte peu formidable en réalité malgré ses grands canons, et mettons pied à terre enfin devant la *casa de Diligencias*.

Cet hôtel est un véritable palais; une double rangée de cloîtres superposés, à colonnes de marbre, environnent la cour. Les appartements sont dallés, vastes et très-élevés; tout est d'une propreté exemplaire.

La ville est sous l'influence d'un *norte*, c'est-à-dire d'une bourrasque de vent du nord. Quand Borée se déchaîne, Vera-Cruz est en émoi; son souffle est un simoun humide et froid qui paralyse tout dans la place et rend le port dangereux. La mer frémit et moutonne sous le poids de la tempête. Cette crise retarde le départ du steamer; l'hôtel est encombré de voyageurs qui l'attendent comme moi, et l'on nous installe sans façon plusieurs dans la même chambre.

Je passai là trois jours, les plus tristes certainement de mon séjour au Mexique, en exceptant toutefois ceux de Guaymas. On déjeune entre neuf et dix heures à l'hôtel, on dîne entre quatre et cinq. Les us et coutumes du pays veulent qu'on fasse la sieste au milieu du jour, pendant la forte chaleur, et l'on ne rencontre guère à ce moment-là dans la rue que quelques portefaix nègres en chemise de batiste, pantalon blanc, chapeau de Panama, le tout d'une propreté éblouissante.

Heureusement pour moi j'étais recommandé à un de mes compatriotes, le docteur Castagné, dans la conversation duquel je trouvai les seules distractions que Vera-Cruz m'ait offertes. J'eus l'avantage de rencontrer chez lui une incarnation vivante, authentique, sérieuse d'Adrienne de Cardoville; le sexe seul était différent, il s'agissait d'un Adrien. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, Mexicain, de bonne éducation, qui me parut jouir de la plénitude de ses facultés intellectuelles, et qui n'en avait pas moins été conduit violemment de Guanajuato à la Vera-Cruz, par quelques Espagnols, en qualité de fou. Sa bonne étoile voulut qu'à son arrivée en cette ville, il fût rencontré par le docteur dont il était connu. Celui-ci, qui est un homme de cœur, avait été au fond de l'affaire et y trouvant les traces d'un guet-apens, s'était adressé aux autorités. En dépit d'influences secrètes, puissantes, il avait obtenu une enquête médicale à suite de laquelle la victime venait de recouvrer sa liberté.

Or, voici quel était le dessous des cartes. Cet homme était le tuteur d'un neveu mineur, garçon fort riche déjà du chef de son père mort et qui attendait encore de sa mère et de son oncle, dont il était l'unique héritier, des appoints qui devaient faire monter un jour sa fortune à plusieurs millions de piastres. Un jeune homme donnant de si belles espérances ne pouvait manquer d'être recherché, et il le fut par des gens qui prétendaient faire naître en lui une vocation irrésistible pour la vie claustrale. La mère était déjà persuadée, l'oncle seul s'opposait au développement de cette vocation. Il gênait, on l'enleva, un beau jour, on le fit passer pour fou, et, sans le bienheureux hasard qui conduisit le docteur sur sa route, il partait pour l'Espagne, d'où il serait revenu Dieu sait quand.

Emprisonnée dans son corsage bastionné et entourée d'un désert malsain, Vera-Cruz n'a pris que peu de développement, mais il y règne un certain air d'opulence qui contraste singulièrement, par parenthèse, avec le peu d'animation qu'on y remarque. Les maisons sont vastes, élégantes, bien alignées; j'en ai vu quelques-unes fort richement ornementées, balcons couverts de légères galeries cintrées, soutenues par de gracieuses colonnettes, gargouilles gigantesques, curieusement travaillées ainsi que les consoles, pendentifs et reliefs de toute espèce. Les rues sont larges et bien pavées, souvent bordées de *portales*. Le soin de leur propreté, qui ne laisse rien à désirer, est commis à ces petits vautours noirs et pattus nommés zopilotes. L'inviolabilité la plus complète et la tolérance la plus grande récompensent leur zèle. La nuit ils perchent le plus singulièrement du monde sur les corniches des maisons et des monuments publics. Des fenêtres de l'hôtel nous prenions plaisir chaque soir à les voir s'installer en foule, avec une gravité bouffonne, sur la coupole de la cathédrale et la tour du palais du gouvernement, deux vieux bâtiments à physionomie mauresque qui se trouvent sur la plaza Mayor.

La place du Môle n'est pas laide ; elle est surtout assez animée, la porte qui ouvre sur la jetée étant le seul défilé par lequel la ville communique avec la rade. Ce monument qui, vu de la mer, fait un certain effet au milieu de la ligne des fortifications, relie les bâtiments de la douane à ceux de la trésorerie. C'est une sorte d'arc de triomphe dont le portique principal est flanqué de quatre portes basses, rectangulaires, surmontées d'écussons ou bas-reliefs et séparées par des pilastres qui supportent l'entablement.

Vis-à-vis se trouvent l'hôtel San Carlos ou *gran sociedad*, le principal après celui des Diligences, la fonda del Commercio et quelques habitations particulières. La douane, la trésorerie et un entrepôt, constructions basses et uniformes, ornées de *portales* et exhibant quelques prétentions architecturales, forment les autres côtés de la place. A l'angle occidental s'élève le clocher du couvent des franciscains, le plus beau et le plus riche de la ville, ici comme partout ailleurs.

En face du môle, à huit cents mètres au large environ, s'élève le château de San Juan de Ulloa, sur un îlot à base de madrépores. C'est un parallélogramme irrégulier à quatre bastions, dont l'un supporte un phare, un autre les ruines d'une tour ou *cavalier*, que détruisit en partie l'explosion d'un magasin à poudre lors du bombardement du fort par les Français, en 1838. La porte regarde la mer; elle est défendue par une demi-lune au delà de la-

quelle se développent encore des batteries basses. Toutes ces défenses, de même que les murailles, les monuments et la plupart des maisons de Vera-Cruz, sont construites en pierre madréporique, dite de *mucara*, la seule que l'on rencontre aux environs. Seule la courtine de San Fernando, qui regarde la ville, est en pierre dure apportée d'Espagne peu à peu, assure-t-on, à l'époque de la construction du fort, par les navires de commerce auxquels le gouvernement en imposait un certain nombre à titre de lest.

Les Espagnols, chassés de la colonie en 1822, conservèrent néanmoins ce fort jusqu'en 1825, époque à laquelle l'indépendance du Mexique dut être officiellement reconnue. Mais pendant cette taquinerie d'enfant vindicatif, protestation mesquine des droits prétendus de la cour de Madrid, la garnison du château vivait en état de trêve permanente avec celle de la ville; les communications étaient libres durant le jour, et c'était à peine si la nuit on se tenait sur la défensive dans la crainte d'une surprise. La troupe royale se contentait d'extorquer un droit de huit et demi pour cent *ad valorem* sur les marchandises étrangères importées dans la ville. Ces petits détails peignent mieux que tous les raisonnements le caractère de la domination espagnole en Amérique.



Puente nacional. — Dessin de E. de Bérard d'après Dauzats.

La Vera-Cruz s'élève sur le lieu même où Cortez débarqua le 21 avril 1519, jour du vendredi saint; ce fut même en raison de cette coïncidence qu'il attacha le titre de Ville de la Vraie Croix au premier établissement espagnol formé sur la côte. La ville actuelle fut fondée par le vice-roi comte de Monterey, à la fin du seizième siècle; elle reçut son privilége de *villa* en 1615.

Le 22 février, dans la matinée, je me dirigeai vers la Porte de la Mer, et là je pris un canot qui me transporta à bord du vapeur *Orizaba*, mouillé au sud du fort de San Juan de Ulloa; j'allais enfin dire adieu à la Vera-Cruz. Nous ne tardâmes pas à lever l'ancre. Ce ne fut pas sans regret toutefois que je vis s'effacer peu à peu dans un lointain vaporeux les rivages du Mexique, et tant que la noble cime de Citlaltepelt fut visible à l'horizon, mon regard y demeura attaché et ma pensée s'envola vers cette belle terre astèque à laquelle je souhaitais de toute mon âme le repos et la prospérité dans l'indépendance.

Ern. VIGNEAUX.

NOTA. — Les dessins contenus dans les livraisons précédentes, pages 261, 265, 267, 277, 280, 285 et 288, reproduisent des photographies prises d'après nature par M. Charnay, dont nous donnerons incessamment le voyage dans le Yucatan.



Les muletiers.



Éruptions du Vésuve. — Laves de l'éruption de 1858. — Dessin de Riou d'après un croquis envoyé par M. Marc Monnier.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE NAPLES,

PAR M. MARC MONNIER[1].

ÉRUPTIONS DU VÉSUVE. — DESTRUCTION DE TORRE DEL GRECO.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'arrivée à Résine. — L'assaut des guides. — L'ermitage et l'ermite. — A quoi sert l'observatoire. — Côté des laves, côté des cendres. — Le bord et le fond du cratère. — Vues d'éruption : la rivière, la cataracte, le bombardement. — Un cadavre disputé au Vésuve. — La dégringolade. — Le voleur de cochons et l'ambassadeur d'Angleterre. — La boue tombant du ciel. — Une ville ruinée. — Curiosités : les mofettes, les cristallisations, la mer bouillante, etc., etc. — L'écharpe tricolore. — M. Clermont d'Amboise et saint Janvier. — La madone miraculeuse. — Prière aux jeunes femmes.

Vous me demandez, monsieur, de raconter à vos lecteurs quelques-unes de mes excursions aux environs de Naples : nous commencerons, si vous le voulez bien, par Torre del Greco, cette pauvre ville de vingt mille âmes, à trois lieues de Naples, qu'au mois de décembre dernier le Vésuve a méchamment détruite.

Mais d'abord, nous monterons au volcan. Par un singulier hasard, j'ai pu assister à toutes ses dernières éruptions. Enfant encore, j'ai vu celle de 1839, qui éleva si haut sa colonne de feu. En 1843, par un orage épouvantable, je me suis trouvé au sommet du cône, entre cratère et le ciel qui se battaient à coups de foudres En 1850, en 1855, en 1858 et au dernier mois de décembre, j'ai vu de près les colères et les ravages de la montagne enflammée. Je vais donc rassembler, si vous le voulez bien, mes souvenirs et recopier çà et là quelques notes prises sur place et sur le fait. Vous aurez ainsi, non pas un tableau, mais une idée du Vésuve.

1. Suite. — Voy. *Naples et les Napolitains*, tome IV, page 193.

Dans les excursions ordinaires, on part de Naples dans l'après-midi. Une voiture vous dépose à Resina, au pied de la montagne. Aussitôt une foule de plébéiens obligeants vous entoure et s'empare de vous. L'un vous offre un âne, un mulet ou un cheval, l'autre en a de meilleurs, celui-ci se charge des torches, celui-là des vivres, un cinquième arrive avec des cordes, dix autres avec des bâtons; surviennent d'autres âniers, puis vingt guides. Si vous descendez de voiture, des gamins vous débarrassent de votre manteau et de vos provisions et prennent les devants : tâchez de les suivre. Vous avez beau crier et vous démener, jouer des mains et des pieds, brandir votre canne, tout ce peuple ne se fâche pas et ne se décourage point. Vingt hommes font route avec vous avec leurs instruments et leurs bêtes. Il y en a d'autres que vous ramassez en chemin et qui se joignent à la caravane : ils ont des pierres du Vésuve, des sous enchâssés dans des morceaux de lave, ou des brancards pour vous soulever de terre en cas de besoin. Vous trouvez de ces parasites officieux à tous les coins de route. Ils vous attendent, ils vous connaissent, ils vous appellent chevalier. Dès votre arrivée à Résine, on vous guette jusqu'au sommet du cône. Impossible à vous de disperser ces factieux, la route est libre. Vous ne pouvez les écarter qu'en leur jetant des sous, et c'est ce que vous avez de mieux à faire : sinon, prenez garde ! après une cruelle ascension, vous n'aurez rien vu du Vésuve : vous aurez passé six heures à vous mettre en éruption vous-même et à vomir des injures entrecoupées de coups de bâton.

Croyez-moi, ne descendez pas de voiture, et, sans colère, de sang-froid, en arrivant à Résine, parmi la foule qui vous envahit, choisissez un guide officiel, patenté : ce sont de braves gens qui ont du courage et de la probité et qui vous épargneront bien des piastres. Le guide se charge de tout et il sait les jurons nécessaires pour écarter les mendiants qui vous guettent. En vous voyant avec lui, les plus entêtés se découragent; ils savent qu'ils n'auront rien. Laissez-vous conduire et montez bravement, sans vous inquiéter d'autre chose, que de vos bottes. Il y a cent à parier contre un qu'elles seront brûlées. Vous n'aurez rien à regretter, si cela vous est égal.

Le Vésuve, vu de Naples, est une montagne à deux têtes; celle de gauche est le sommet de Somma, celle de droite est le volcan lui-même, une vallée se creuse entre les deux. A l'entrée de cette vallée, s'élèvent l'ermitage et l'observatoire, sur un plateau qui forme un belvédère naturel. On monte d'abord à l'ermitage.

On y arrivait autrefois par une grande et belle route, chef-d'œuvre du roi Ferdinand. Il en part de Naples, dans toutes les directions, d'aussi grandes et d'aussi belles qui font l'admiration des voyageurs. Elles s'allongent ainsi majestueusement pendant quelques lieues. Alors elles se négligent un peu, gardent leur poussière ou leur boue, jusqu'à ce qu'elles arrivent aux montagnes; puis elles se rétrécissent en sentiers toujours plus mauvais qui deviennent bientôt impraticables et finissent par manquer tout à fait. Il y a encore des villages où l'on ne peut arriver qu'à pied, peut-être même des hameaux où l'on ne grimpe guère qu'au moyen d'échelles. Mais à l'ermitage du Vésuve, on se faisait voiturer tranquillement à deux chevaux : l'ermitage est à deux lieues de Naples.

Autrefois la route serpentait d'abord à travers des vergers chargés de fruits et des vignobles qui produisent d'excellent vin, quand on le boit pur, mais exécrable quand il est frelaté sous l'étiquette sacrilége de *lacryma Christi*. Plus haut, on commençait à trouver des rochers de lave et à côtoyer des ravins pierreux et noirâtres. On descendait de voiture à l'ermitage, avec des forces toutes fraîches pour l'ascension.

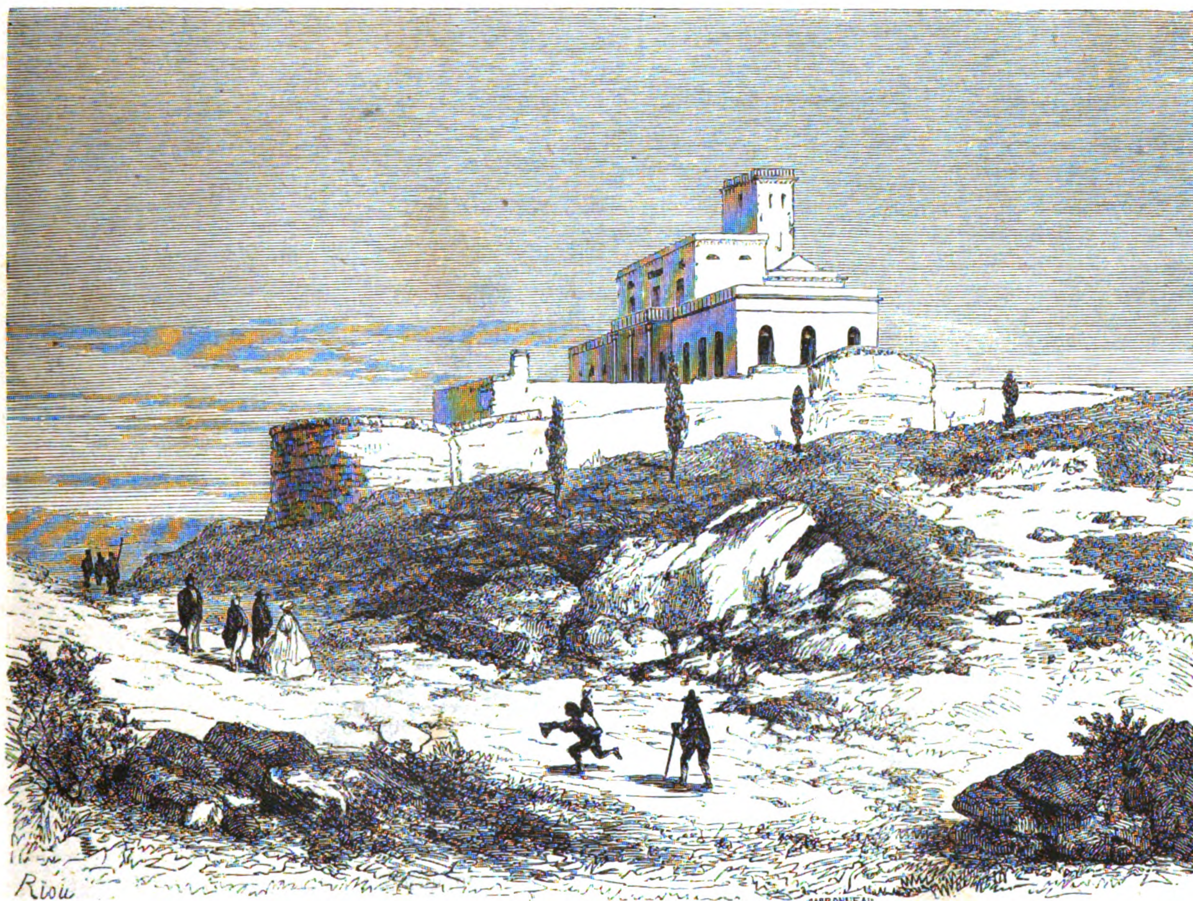
Par malheur, la lave de 1858 a coupé la grande route en deux endroits, et avant de la réparer, le royaume d'Italie a beaucoup d'autres choses à faire. Vous êtes donc forcé de prendre un cheval à Résine et de grimper plus vite et plus droit, par un chemin fort peu tracé, jusqu'à l'humble maison *où prie un prêtre à deux genoux*, d'après un hémistiche de Victor Hugo. L'ermite actuel ne prie pas, mais il bat des omelettes à l'huile qu'il vend fort cher. Il a aussi du lacryma-christi qui se fabrique à Naples. Il a enfin une collection de volumes assez curieux à feuilleter : ce sont les registres où les passants écrivent leurs noms et leurs phrases. Il y a là de précieuses signatures, parmi beaucoup d'autres qui le sont moins. Mais on se console de coudoyer tant d'inconnus quand on rencontre çà et là des noms comme Lamartine, Alexandre Dumas (1837), — Marie Malibran (1833), — Monti (18 avril 1812), — Biron, qui ne dédaignait pas de s'inscrire et même de se graver partout : j'ai vu au château de Chillon, incrustées dans le pilier de Bonnivard, ses cinq majuscules glorieuses. — Encore deux signatures et je m'arrête : celle Gœthe, à la date du 7 septembre 1792, — et celle d'Alfieri, dans cette phrase qui paraît sublime aux Italiens : *Qui Vittorio Alfieri, nel* 1782.

Quand vous avez feuilleté cet album et payé l'ermite en admirant, avec Chateaubriand, « le spectacle de l'hospitalité chrétienne placée dans une petite cellule au pied d'un volcan et au milieu d'une tempête, » vous vous asseyez sous les arbres qui s'élèvent en face de l'ermitage et vous regardez à vos pieds la côte nonchalante qui va de Misène à Sorrente et se recourbe en mille sinuosités comme pour tenir plus de place au bord de la mer. C'est splendide, surtout le soir quand le soleil s'arrête un instant sur Ischia, comme une roue de feu qui redescend ensuite et disparaît derrière le sommet qu'elle embrasse. Mais le tableau qui m'est resté dans les yeux est un clair de lune vu de l'ermitage, pendant l'éruption de 1855 : — une moitié de la montagne dans l'ombre, le reste blanc, puis la mer lumineuse ; les hauteurs de Sorrente bronzées aux flancs, argentées au front, Capri dans une voie lactée étincelante; plus loin, dans les brumes, Misène, Ischia, la mer lointaine et ce qu'on rêve au delà ; plus près, la ville, le fanal de son môle et les pâles réverbères de ses quais : une rangée de lucioles sous une lisière de maisons, — tout cela se déroulait

devant nous, à nos pieds, — et derrière nous, Jehovah flamboyait, et Dieu souriait sur nos têtes!

Mais marchons, nous avons tant à voir. Après l'ermitage, on ne va plus que sur un âne ou sur ses pieds. On passe devant l'observatoire d'où l'astronome, de Gasparis, découvrait, bon an mal an, une planète ou deux : son successeur, M. Luigi-Palmieri, s'occupe plus volontiers de tremblements de terre. L'observatoire est rempli d'instruments curieux qui n'empêchent point les commotions, mais qui les constatent; le moindre mouvement du sol agite l'extrême sensibilité de ces appareils. Grâce au sismographe du Vésuve et aux savants qui ne le quittent pas des yeux, nous avons appris que Torre del Greco s'était écroulée à la suite d'un éboulement du terrain. Et l'on nie la vanité de la science humaine.

Après l'observatoire, on s'engage dans la vallée qui sépare les deux montagnes, et on longe le cône du volcan jusqu'à ce qu'on trouve un point où l'ascension soit praticable. C'est alors que la fatigue commence réellement. Il n'y a plus ni chemins, ni sentiers, ni rien de pareil : ce n'est plus qu'un monceau de cendres et de scories. Ces scories figurent des éponges de fer : on ne peut dire autrement ni mieux; le mot est du président de Brosses. Il y a encore « des tas de pierres, de terre, de fer, de soufre, d'alun, de verre, de bitume, de nitre, de terre cuite, de cuivre, pétris ou fondus d'une manière écu-



Observatoire du Vésuve. — Dessin de Riou d'après un croquis envoyé par M. Marc Monnier.

meuse, en forme de marcassites ou de mâchefer. Les pluies ont délayé cela à la longue, par où l'on voit quels sont les plus anciens ou les nouveaux dégorgements. Il n'y a rien, en vérité, de si hideux à voir ni de si fatigant à traverser que ces amas d'*éponges de fer*, aussi dures que raboteuses. Vous ne pouvez rien vous figurer de plus dégoûtant que ces infâmes déjections ; on marche là-dessus avec une fatigue inconcevable. Toutes ces mottes de mâchefer roulent incessamment sous les pieds et vous font, grâce à la détestable rapidité du terrain, descendre deux toises quand vous croyez reculer d'un pas. » Ainsi parle très-exactement le président de Brosses.

Il peut se faire alors que vous ne soyez point fâché d'avoir commencé l'ascension en compagnie. Je me rappellerai toute ma vie un de mes amis qui, étant Suisse et ayant le pied montagnard, sourit de pitié en voyant le cône du Vésuve. « Quoi! s'écria-t-il, c'est tout cela? » Et il s'élança vers le cône. Au bout de cent pas, il s'arrêta essoufflé, puis il reprit sa course. Je marchais lentement derrière lui. Les scories roulaient sous ses pieds comme les pierres d'une maison qui s'effondre. Il fit cent pas encore et tomba tout de son long, s'écorchant aux mains et aux genoux. Il se releva sans rien dire, et courut de plus belle : seconde chute; il déchira cette fois ses vêtements du haut en bas. Alors seulement il daigna se rendre. Il prit d'abord le bras d'un

guide, puis la corde d'un autre, et consentit enfin à se laisser pousser par derrière, comme un simple bourgeois de Paris. Il atteignit enfin la cime et me fit jurer le secret : je tiens parole.

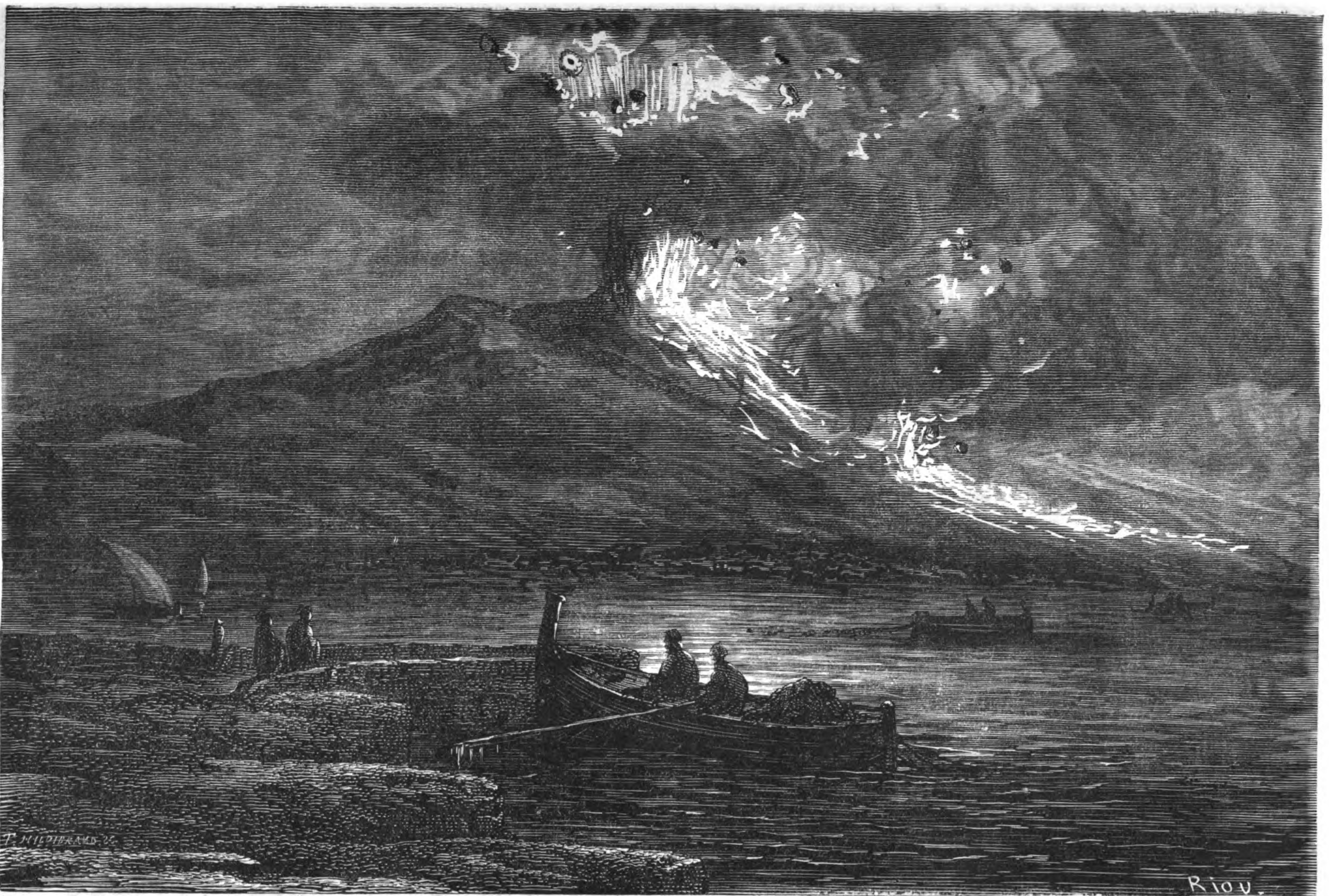
Mais ce n'est rien encore; on ne peut pas monter toujours par les scories. Il faut quelquefois escalader la pente douce, le côté des cendres, et c'est mille fois plus cruel. Ces cendres sont du sable très-fin, rougeâtre, et qu'on pourrait répandre sans inconvénient, au lieu de poudre d'or, sur la page fraîche qu'on vient d'écrire. En voyant ce talus uni, l'on se rassure, on s'y engage de grand cœur. Hélas! on ne tarde pas à regretter les scories. Ce ne sont plus des pierres qui dégringolent sous vos pieds, c'est de la poussière dure, serrée, où à chaque pas vous enfoncez jusqu'à mi-jambe. Vous retirez un de vos membres de cet étang solide, et vous faites des tours



Laves refroidies de la fosse de Pharaon. — Dessin de Riou d'après une photographie.

de force pour le porter en avant : peine perdue! l'autre jambe est prise, et vous n'avez pas de point d'appui. Vous voulez vous aider des mains : utopie! elles plongent aussi dans le terrain mouvant, elles y entraînent vos bras jusqu'aux épaules. Sortez de là, si vous pouvez?

Enfin l'on arrive. On commence par s'envelopper dans son manteau, car le froid est vif sur la montagne. Et puis on va jusqu'au bord du cratère : c'est un gouffre fumant, dont la forme change tous les jours. Je n'y ai jamais vu, pour ma part, quand il n'y avait pas d'éruption, que ce qu'on voit dans une chaudière : un gros nuage humide et blanc. Mais d'autres, plus heureux, et favorisés par le vent du nord, qui déblayait les bords du gouffre, ont découvert le sol, qui paraissait être de soufre et de mine de fer; les parois intérieures, « de rocher vif, scabreux, brûlé jusqu'à la calcination, comme de la



Le Vésuve (éruption du 8 décembre 1861). — Dessin de Riou.

chaux, blanc, citron, recouvert en mille endroits de soufre pur et de salpêtre ; en d'autres endroits tendant à la vitrification, en quelques-uns ferrugineux, presque partout fendu de longues crevasses, d'où sort une grande quantité de fumée mal odoriférante. » Quelques-uns sont même descendus, au moyen de cordes qui les empêchaient d'y rouler, jusqu'au fond du gouffre, entre autres notre poëte Chateaubriand, l'emphatique voyageur. Il y a vu des blocs de granit recourbés en feuilles d'acanthe, des rosaces, des girandoles et un cygne de lave blanche parfaitement modelé. Il en a conclu que les temps varient et que les destinées humaines ont la même inconstance. La vie, dit la chanson grecque, fuit comme la roue d'un char....

Pour ma part, quand il n'y a pas d'éruption, je tourne le dos au cratère et je plonge mes yeux dans la plaine.

C'est la vue qu'on a de l'ermitage, mais étendue, développée à l'infini. Je ne décris pas, j'ai trop à décrire encore, et je réserve mes esquisses de Naples pour d'autres excursions; je dis seulement qu'on découvre de là-haut trois golfes, trois îles, je ne sais combien de promontoires sur lesquels on plane, en voyant la mer au delà, jusqu'à l'extrême horizon où elle touche le ciel, une plaine immense, une grande ville et cinq petites, pour le moins, sans compter les villages, puis des montagnes à n'en plus finir, pelées ou boisées, vertes ou grises, blanches même en janvier, toutes les merveilles du monde : c'est le paradis vu de l'enfer, a dit un poëte, au temps où ces deux mots étaient jeunes, parce qu'on y croyait.

Mais quand il y a éruption, l'on oublie ce calme et radieux spectacle. On regarde alors le cratère qui vomit des flammes, des cendres, des quartiers de roche et une sorte de neige rouge et brûlante qui, retombant en flocons de feu sur les pentes du cône, s'amoncelle, s'écroule en avalanches formidables et couvre alors des terres, engloutit des maisons, ensevelit des villes, sans qu'aucune force humaine puisse l'arrêter jamais.

Le spectacle est dangereux quand on le contemple du grand cratère. Mais il est rare depuis douze ans que les éruptions jaillissent de là. Depuis 1850 il s'est formé des sources au pied du cône, dans le ravin qui sépare les deux montagnes, et l'on en voit sourdre la lave à peu près comme l'eau des fleuves sort des glaciers. On peut alors s'approcher sans péril de la rivière enflammée. En 1855 et en 1858, elle roulait lentement dans le ravin, comme une Tamise qui aurait pris feu. Les accidents du terrain la changeaient çà et là en cascade rouge, tombant comme du métal en fusion, rejaillissant en écume, en poussière ardente; ailleurs la surface de la rivière était parfaitement plate, on eût dit un lit de braises sur lesquelles auraient couru des charbons allumés. On voyait tout cela sans danger du bord du ravin; l'assistance était nombreuse et point effrayée; on venait là comme au feu d'artifice et les étrangers qui avaient un peu de lecture appelaient cela une belle horreur.

Mais le spectacle était fort ordinaire. Pour avoir vraiment peur, il ne faut pas dominer la lave. Il faut la voir venir à soi, comme je l'ai vue venir en 1855, au pied du Vésuve, entre Massa et San Sebastiano. Alors ce n'est plus une Seine quelconque, charriant du charbon de terre au lieu d'eau, c'est un rempart incendié qui marche. Ce mur avait au moins un mille de large et vingt pieds de haut. Il venait lentement, fatalement, obstruant les terrains, brûlant les arbres, enlaçant d'abord les maisons qu'il trouvait sur son passage, pour les envelopper ensuite et les couvrir. On pouvait marcher à reculons devant lui, comme un capitaine devant sa compagnie, et je voyais quelque chose comme des vagues de pierres, roulant jusqu'à trois pieds du haut de cette muraille qui marchait toujours, avec une irrésistible puissance et une implacable obstination. A chaque éboulement, les progrès de la lave paraissaient s'arrêter, mais venait ensuite une autre vague amoncelant à mes pieds d'autres pierres, puis d'autres encore, et, croulant toujours devant elle, cette lave comblait les ravins, envahissait la plaine et menaçait tous les villages qui sont au pied du volcan. C'était vraiment sinistre. Les curieux n'affluaient pas de ce côté-là de la montagne; mais les villageois effrayés, les laboureurs désolés poussaient des cris déchirants; quelques-uns se jetaient devant la lave, à plat ventre, comme pour s'en laisser couvrir, mais par sa chaleur insupportable, avant de les atteindre, le feu les relevait, les rejetait plus loin et consommait leur ruine en leur refusant la mort.

Mais un peu plus haut, dans la même éruption, j'ai vu quelque chose de plus beau que cette inondation incendiaire. J'en ai déjà parlé ailleurs, mais je suis forcé de me répéter pour être aussi complet que possible. Si donc quelque lecteur retrouve, par hasard, cette description égarée dans ses souvenirs, il ne m'en voudra pas.

Nous sommes au-dessus de San Sebastiano sur la pente occidentale du Vésuve. Un guide nous offre de nous conduire un ou deux milles plus loin, cent pieds plus haut; nous avons vu le fleuve et le torrent, il nous promet une cataracte. Nous allumons deux torches et nous partons. Nous escaladons d'abord, deux jeunes femmes et moi, un sentier presque perpendiculaire dans les broussailles. Il faut se retenir aux tiges pour avancer et les écarter pour se frayer un passage. Au haut du sentier s'ouvre une ravine; sans la torche, secouée à temps, nous y tombions tous. Nous courons à travers champs, sans pitié pour les haricots du pays. Nous longeons le fleuve de lave dans un chemin *étroit pour un*, comme dit Nadaud, mais non *large pour deux*, au bord du gouffre. Un faux pas nous eût fait rouler dans le feu. Nous traversons des défilés, des chemins creusés, bosselés, tordus, rocailleux, par une nuit noire, pendant une heure. Nous sommes trois, à la merci de deux éclaireurs qui nous ont déjà rançonnés et qui sont précédés de plusieurs coquins hideusement pittoresques. Eh bien! nos deux jeunes femmes marchent bravement, sans hésitation, avec une ardeur presque fiévreuse. Elles ne sont point Anglaises cependant, elles n'iraient point à pied dans les rues de Naples, elles craignent les araignées et la jettature, elles regardent sous leur lit avant de se coucher. Mais l'ivresse du feu les emporte.

Enfin nous arrivons au bord d'un fossé. Je demande au

plus jeune de nos guides ce que c'est, il me répond : « C'est la fosse de Farellone. » L'autre le reprend et l'appelle imbécile. « C'est la fosse de Pharaon, lui dit-il, et se tournant vers moi, il ajoute : De Pharaon, Excellence, l'empereur romain ! »

Nous sommes sur un plateau ; à nos pieds, à gauche, court la rivière de lave, rouge comme un brasier ardent : elle bouillonne. Sur l'autre rive, une grande masse noire cache un foyer d'où la fumée sort en tourbillons : on dirait des flammes qui poudroient. Devant nous, au delà du fossé, la cataracte. Comment décrire cela maintenant? Vous avez vu s'ébouler les maisons qui obstruaient les abords du Louvre ? Vous avez vu rouler l'avalanche du haut des Alpes? Vous avez vu le Rhin se précipiter à Lauffen dans un gouffre écumant? Eh bien ! résumez en un tableau toutes ces images, réunissez, confondez devant vous la cascade, l'avalanche, l'éboulement, et faites-en un immense incendie. Le flanc du Vésuve, rouge du haut en bas, dans la nuit, est un seul éclair. Des quartiers de rocs embrasés bondissent, éclatent et crèvent. En face de nous, des vagues amoncelées, vomies par le cratère invisible, se dressent à chaque instant et, d'une hauteur de cent pieds, retombent dans la fosse, entraînant, balayant tout. Un buisson est emporté par le torrent : son feu pâlit dans les flots de lave. Là-haut, d'autres arbres s'allument, d'énormes châtaigniers, à ce qu'on nous dit : ils dessinent leurs squelettes enflammés en lueurs blanches. Toutes les nuances du feu diaprent cette nuit d'horreur. Des grenats s'égrènent dans la fosse, des rubis étincellent dans le torrent, des charbons ardents roulent sur le flanc du mont, des draperies de pourpre flottent sur d'autres cimes, des éclairs permanents embrasent les ténèbres, des traînées de sang ruissellent à nos pieds. Un mamelon qui surplombe là-haut, envahi peu à peu par la houle, redresse un instant sa base vers le ciel et retombe broyé; nous reculons tous d'épouvante et d'admiration. Cette fois, ce n'est plus un torrent débordé, c'est la montagne en feu qui croule.

Encore une réminiscence et j'arrive à la dernière éruption. En 1855 et en 1858, nous avons eu de beaux tableaux, mais non le spectacle effrayant des catastrophes précédentes. Le feu, je vous l'ai dit, ne jaillissait pas du grand cône en colonne rouge montant jusqu'à six mille pieds dans l'air et crachant des pierres, des fusées, des quartiers de roches avec un bruit de tempête et de bombardement. Je n'ai vu cela de près qu'en 1850.

Je me trouvai alors à l'ermitage avec une bande d'Allemands, dont un Polonais qui goûtait fort le lacryma-christi de l'ermite. Il annonça qu'il irait en boire une bouteille dans la gueule du volcan, et nous pria de lui préparer le chemin. Nous entrâmes dans la vallée, et non contents d'avoir vu le nouveau gouffre qui s'était formé entre les deux montagnes, nous voulûmes aller attendre le Polonais au bord du grand cratère qui flambait et tonnait au-dessus de nous. Notre guide s'y opposa, nous le trouvâmes ridicule. Ce n'était pas du courage, c'était, je vous l'ai dit, l'ivresse du feu. Un gendarme nous barra le chemin avec sa baïonnette, mais barrez donc un chemin qui a un mill de largeur. D'ailleurs son fusil ne nous effrayait point : il ne pouvait raisonnablement nous tuer pour nous sauver la vie. « Mais il y a du danger, fit le guide. — Dis que tu veux une piastre de plus, tu l'auras, grand lâche ! » Et nous voilà partis.

Au bout de quelques pas, nous rencontrons un brancard, c'est un Anglais qu'on ramène. Il a voulu tenter l'assaut et une pierre lui a cassé le bras. « Qu'est-ce que je vous disais? » reprend le guide. Nous lui donnons raison, mais cette raison ne lui suffit pas. Il réclame sa piastre.

Pour tout concilier, nous allons nous asseoir au milieu du cône, sur la cendre, entre les deux cratères ; nous pouvons lever nos yeux vers l'un ou les plonger dans l'autre, à notre choix. A deux pas de nous, un ruisseau de lave descend dans le gouffre, et ce gouffre, ouvert depuis la veille, est une vraie mer qui se perd à l'horizon dans des nuages de fumée : une mer liquide qui tourbillonne et mugit, brisant contre des écueils amoncelés ses vagues de flamme, entre-choquant ses flots qui jaillissent brisés dans l'air et qui retombent, écume de feu, sur de hauts rochers qu'ils allument. — Et en même temps, sur nos têtes, le grand cratère vomit du fer, du soufre, des flocons de lave, des boulets rouges, des bombes qui pèsent trois quintaux. — Je vous ai montré un incendie qui marche, une montagne qui croule; figurez-vous maintenant le volcan qui éclate et saute, miné par un assiégeant souterrain ; figurez-vous un combat de titans, l'embrasement de Sodome, ou plutôt Sodome foudroyant le ciel. Le Vésuve entier s'ébranle, un tremblement de terre secoue la croûte de cendre sur laquelle nous sommes assis, nous entendons sous nos pieds le marteau du cyclope et autour de nous quelque chose comme un rugissement de houle, un roulement entrecoupé d'éclats, un grondement de tonnerre qui a duré huit jours !

Cependant le Polonais, malgré guides et gendarmes, avait escaladé le cône avec sa bouteille de lacryma-christi. Il a devancé toute sa troupe et gravi des escarpements qui auraient fait peur à un muletier de Schwytz. Il atteignit ainsi le sommet du volcan; alors il se retourna pour narguer les prudents qui le suivaient en se tenant sur leurs gardes. Il brandit sa bouteille et tomba comme foudroyé. Une bombe lui avait broyé la jambe. Ce mot de bombe que j'emploie souvent ici n'est pas une figure, c'est le mot consacré à Naples; la bombe est une pierre énorme, dure et lourde comme le granit. Un flocon de lave est tombé un jour sur mon chapeau et n'a guère fait que le brûler au bord. Mais une bombe vous écrase.

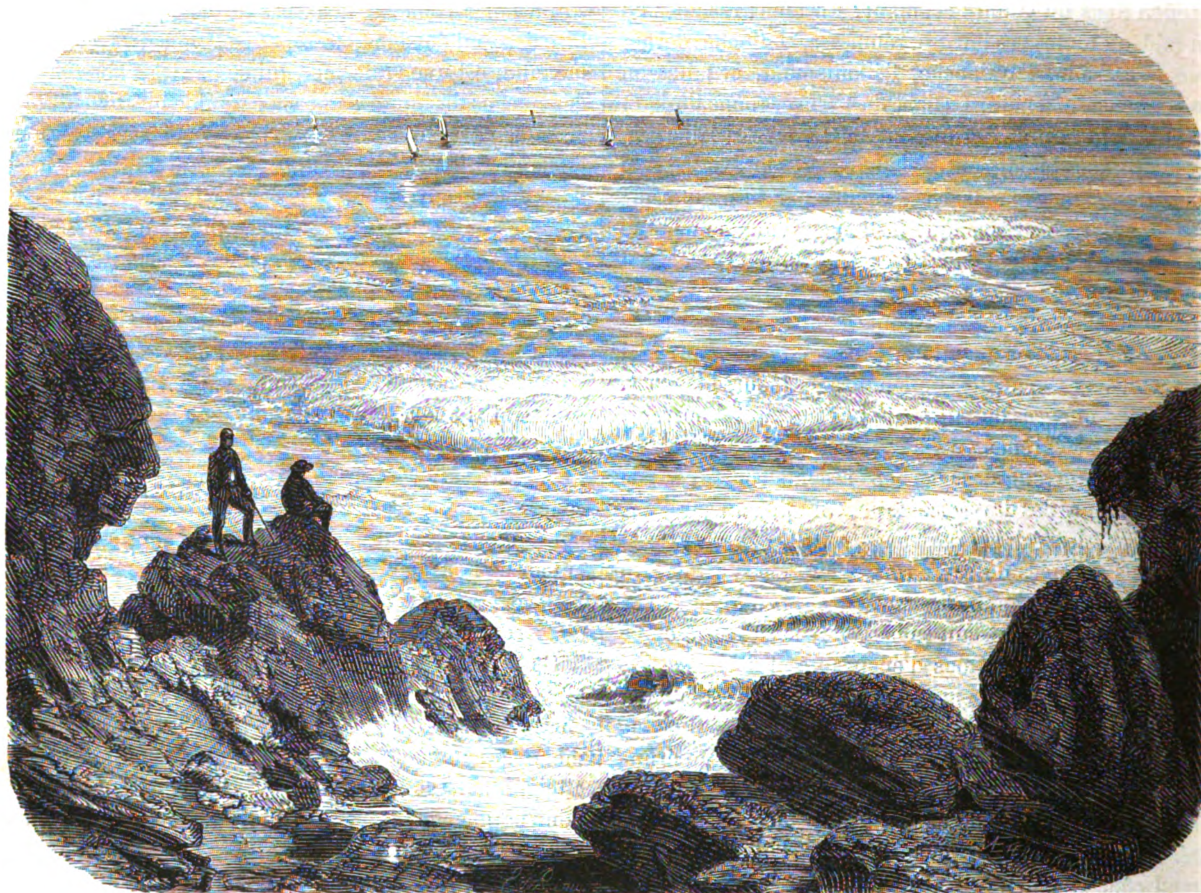
Le Polonais était couché sur les cendres du cratère, et une grêle de pierres ardentes pleuvait autour de lui. Un de ses amis, qui l'avait vu tomber, se hâta de le rejoindre. Il l'atteignit et, à travers le feu, le transporta derrière un rocher de lave; puis il se coucha sur lui pour l'abriter, et tâcha de bander la plaie. — Le reste de la troupe s'était sauvé jusqu'à l'ermitage et jusqu'à Résine pour chercher du secours. Mais l'ermitage était à une lieue de là, Résine à deux lieues. Les deux amis restè-

rent seuls, sur la pointe du volcan, dans la nuit, sous le feu, sous les bombes. Tous les vêtements qu'ils avaient sur eux ne suffirent point pour sauver le moribond, qui expirait, exténué par le sang perdu. — Son ami ne le quitta point cependant; il voulut disputer ce corps sans vie au cratère qui l'avait tué. Seul, épuisé lui-même, il ne pouvait descendre ce fardeau sanglant dans la vallée, sur des pentes roides et des éponges de fer. Il resta couché sur le mort pendant plusieurs heures.

Je n'invente rien; le fait s'est passé comme je le dis, à cent pieds au-dessus de ma tête; il m'a été raconté le lendemain par tous les guides et par un Allemand de la bande. Or, cet Allemand, l'un de ceux qui étaient allés chercher des secours, n'a pu mentir pour se faire honneur.

Durant cette nuit solitaire, autour de cet homme de bien, abri vivant d'un mort, le Vésuve a vomi de quoi bombarder une ville. Patient et immobile, l'héroïque ami n'en est pas moins resté là, ne pouvant crier, car sa voix était étouffée par le tonnerre, et affrontant mille morts pour sauver un cadavre, avec une obstination de dévouement qui n'était certes pas l'ivresse du feu. Quand on peut citer de pareils traits, on n'en conclut certes pas que l'homme soit un Dieu, mais on se console un peu de n'être qu'un homme.

De pareils accidents sont rares heureusement, et ils



Les soulèvements de la mer pendant l'éruption du 8 décembre 1861[1]. — Dessin de Riou d'après une photographie.

châtient ordinairement des imprudences. Dans l'éruption du mois dernier, on n'a compté qu'une victime, un pauvre guide qui s'était trop approché des bouches à feu. En 1858, un Anglais se précipite dans la fosse de Pharaon; mais ce fut peut-être un suicide. On compte ce genre de malheurs, qui n'arrivent guère aux hommes cauteleux. Les éruptions n'éclatent que rarement tout à coup; elles s'annoncent par des menaces qui laissent aux locataires et aux voisins du Vésuve le temps de prendre leurs précautions. Les puits se dessèchent et le sol tremble aux environs de la montagne. Il est vrai que ces pronostics ne sont pas infaillibles, et que le cratère ouvre quelquefois le feu sans tirer d'abord un coup de canon d'avertissement; mais il ne bombarde guère que son cône. Quant à la rivière de lave, elle a du chemin à faire avant d'atteindre les terres cultivées et les maisons; elle marche d'ailleurs si lentement, qu'elle ne prend personne à l'improviste. Ainsi les éruptions, par elles-

1. « ... Ordinairement, les eaux sont bleu d'azur et si limpides qu'on peut voir, à une profondeur de plusieurs brasses, les poissons se jouant à travers les rochers. Pendant et après l'éruption, la mer avait la couleur d'une rivière chargée de limon. — Nous avons senti la mer vibrer pendant toute la nuit à chaque mouvement que faisait la montagne, disait un habitant de Torre del Greco ... La mer s'était retirée à une distance qu'on pouvait évaluer à une vingtaine de palmes, et, du rivage, on la voyait bouillonner avec violence. » (*La Presse scientifique.*)



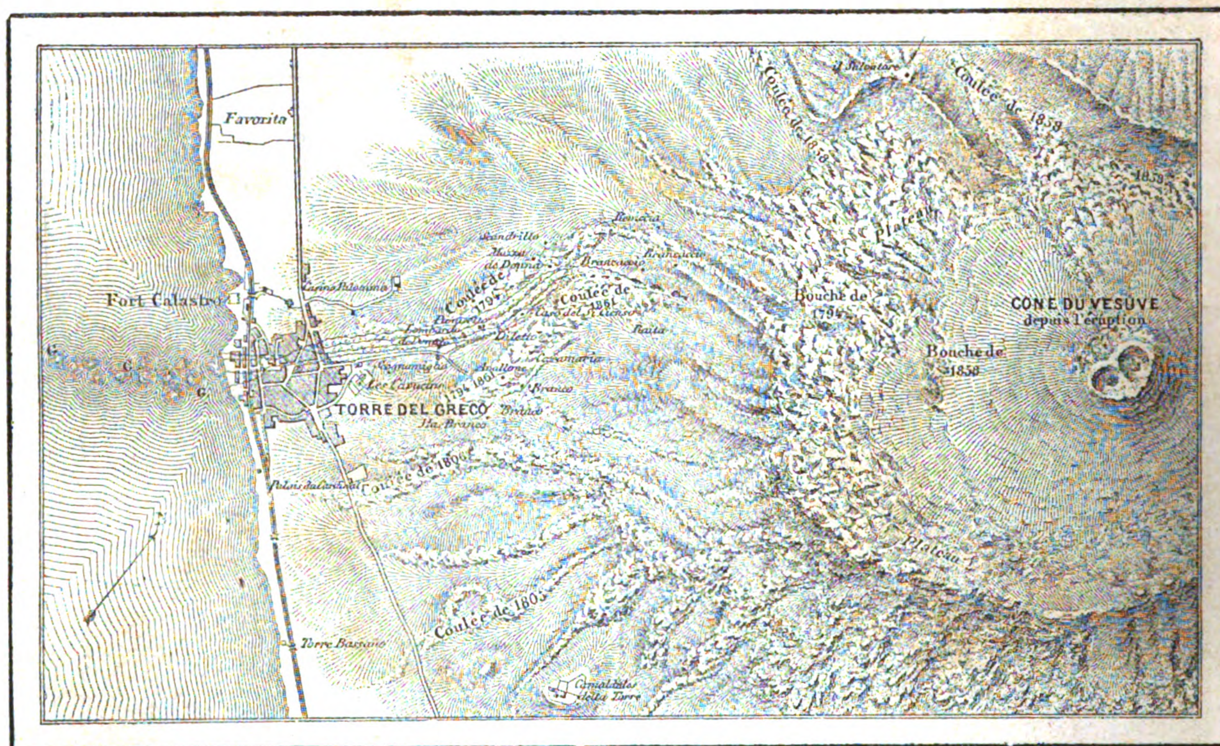
Place de Torre del Greco pendant l'éruption du Vésuve, le 8 décembre 1861. — Dessin de Riou d'après une photographie.

mêmes, sont plus ruineuses que meurtrières, et le paysan qui dort au pied de la montagne serait bien heureux s'il craignait pour sa vigne aussi peu que pour sa peau.

Par malheur, ces beaux spectacles que je vous ai décrits fort incomplétement sont souvent accompagnés de tremblement de terre. Les secousses ébranlent toutes les pentes du Vésuve jusqu'à la mer, et détruisent quelquefois d'un seul coup des villes florissantes, dont elles balayent au loin les populations. Il nous reste à voir le plus récent de ces terribles désastres.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, dégringoler du cône que je vous ai fait si péniblement gravir. Il faut une heure au moins pour y monter, dix minutes au plus pour en descendre. On n'a qu'à se laisser dévaler sur la pente sablonneuse et à bien tenir son corps en arrière, de peur que le poids de la tête ne vous fasse culbuter dangereusement. A chaque pas, vous glissez de vingt pieds si vous le voulez, sur cette cendre qui s'éboule avec vous et, sans vous porter, vous entraîne. Vous surnagez ainsi sur un Niagara de poussière, rarement debout, presque toujours assis ou couché sur le dos, quand vous ne roulez pas de côté comme les paillasses de la foire. Je ne vous conseille pas d'avoir sur vous des objets ou des muscles fragiles, car on rencontre beaucoup de pierres cachées dans ce sable où vous cascadez si bravement; plus d'un, je vous en avertis, y a laissé un membre ou deux qui lui ont manqué toute sa vie.

Enfin, sans accident, je l'espère, nous arrivons au pied du cône. Nous commençons par ôter et par vider nos bottes, où toute une collection de minéralogie s'est



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

Carte de la région du Vésuve bouleversée par les phénomènes volcaniques de décembre 1861 à février 1862.
G, G, G. Bouillonnements de la mer le 8 décembre 1860.

insinuée frauduleusement; puis nous remontons sur nos chevaux, bonnes vieilles bêtes qui feraient mauvaise figure au bois de Boulogne, mais qui marchent hardiment sur les scories et se frayent, sans trébucher à travers les roches, des sentiers où vous n'iriez pas sur vos deux pieds. Au bout d'une heure vous êtes à Résine, et de Résine à Torre del Greco dans un temps de galop.

C'était, il y a quelques mois, la ville la plus propre, la mieux peuplée de la province de Naples; elle fabriquait des coraux dont elle fournissait l'univers. Vingt mille âmes environ y vivaient tranquillement au pied du terrible voisin qui avait déjà détruit plusieurs fois leur commune. Sans remonter à plus d'un siècle en arrière, le 21 avril 1737, « un courant de lave, dit le président de Brosses, qui écrivait le fait deux ans après, vint aboutir à Torre del Greco, heurta la muraille du couvent des Carmes qu'il eut bientôt renversée, entra dans la sacristie et dans le réfectoire, où il ne fit qu'un fort léger repas de tout ce qu'il y trouva; de là il traversa le grand chemin, et vint s'arrêter sur le bord de la mer à six heures du soir. »

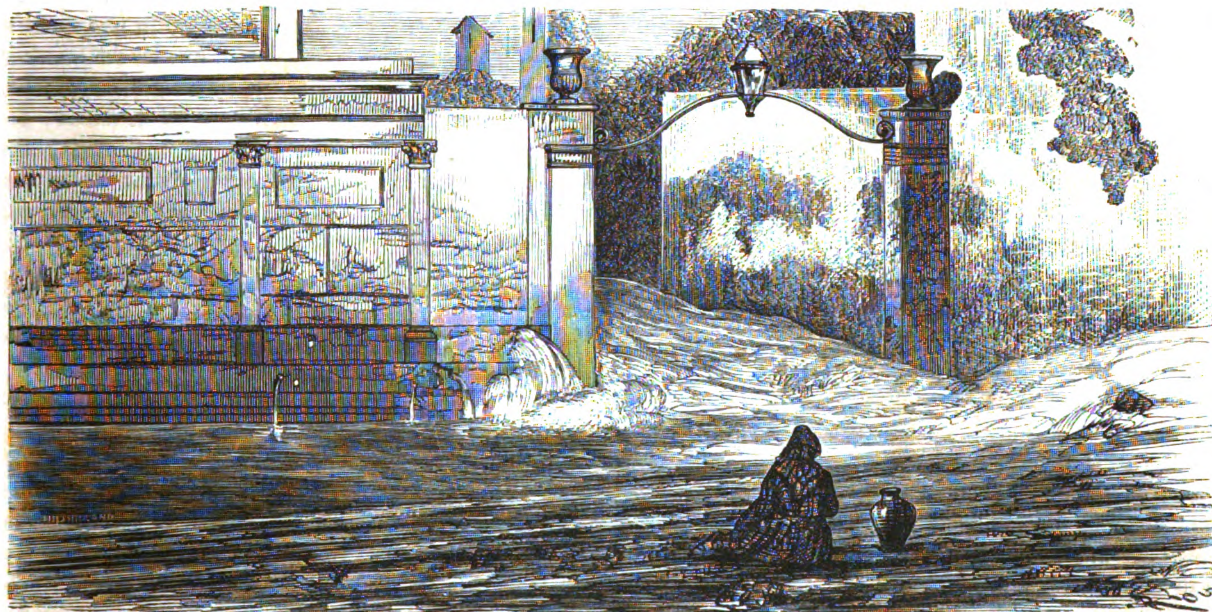
Un demi-siècle après, en 1794, l'éruption fut terrible. La rivière de lave, large de quinze cents pieds, haute de quatorze, courut trois milles et demi, puis s'avança six cents pieds dans la mer. L'ambassadeur anglais, sir William Hamilton, monta dans une barque, le troisième jour de l'éruption, pour voir cette muraille ardente; à trois cents pieds à la ronde, la lave faisait fumer et bouillonner l'eau, qui montait à une hauteur étrange, sur un point surtout, où se rencontraient deux courants. Jusqu'à deux milles de là les poissons périrent, même les fruits de la mer (on nomme ainsi

les coquillages). Sir William Hamilton dut regagner la rive en toute hâte, car sa barque prenait l'eau de tous côtés. Le goudron avait fondu dans la mer bouillante.

La cendre que vomit le cratère, en cette année malheureuse, fut si épaisse, qu'une seule branche d'un figuier en porta trente et une onces, et la branche n'en pesait que cinq. Je ne vous ai rien dit encore de ces éruptions de cendres. Elles accompagnent souvent les autres, et sont quelquefois plus terribles : ce fut la cendre du volcan qui couvrit Pompeï. Je vous en reparlerai sans doute un jour, si nous allons ensemble visiter cette ville morte. Je me contente pour aujourd'hui de vous rappeler que la poussière du Vésuve fut plus d'une fois poussée par le vent jusqu'à Rome et même jusqu'en Égypte, si Dion Cassius n'est pas un affreux menteur. — En tout cas, l'éruption du mois dernier a couvert toutes les campagnes environnantes et sablé Naples d'une poudre noire et rousse qui, mêlée à l'eau de pluie, crottait nos chapeaux d'une boue tombant du ciel.

Cela dit, retournons en 1794. La lave de cette année descendit sur Résine, puis se détourna si vite et si brusquement sur Torre del Greco, que la population eut à peine le temps de se sauver. Quinze retardataires, faibles et vieux, périrent. Un moine sauva la vie à sept vieilles nonnes qui ne voulaient pas quitter leur couvent. L'une d'elles, âgée de quatre-vingt-dix ans, se chauffait les mains à la lave qui courait sous sa fenêtre, et trouvait cela charmant. Il fallut presque les emmener de force : elles demandaient des dispenses au pape, et craignaient moins le Vésuve que l'enfer. On leur dit d'emporter ce qu'elles avaient de précieux ; elles laissèrent leur argent, et prirent avec elles des sucreries.

On vit des choses curieuses dans ce désastre : un filou s'insinua dans une maison enveloppée par la lave



L'inondation à Torre del Greco. — Dessin de Riou d'après une photographie.

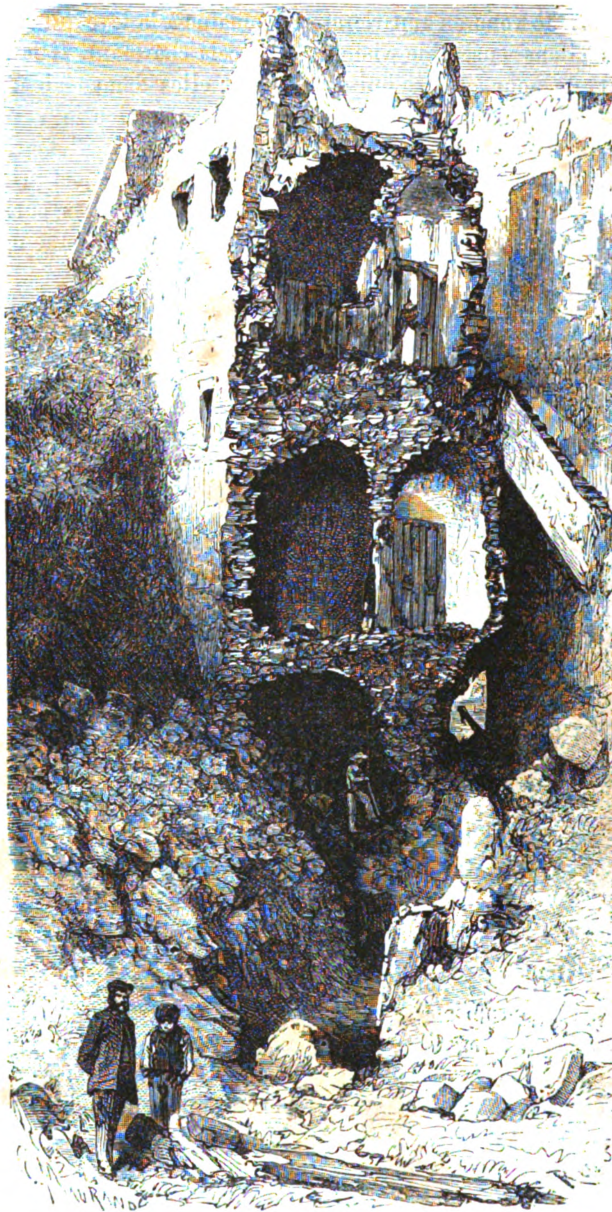
pour voler un cochon. C'est sir William Hamilton qui raconte la scène. Poursuivi par le propriétaire de la bête noire, le voleur alla se cacher derrière l'ambassadeur d'Angleterre et tourna longtemps autour de lui, le cochon dans ses bras, pour échapper à l'homme volé, qui tournait également de l'autre côté de sir William. Jamais diplomate, je crois, ne s'est trouvé dans une situation pareille.

Après l'éruption, les *Torresi* (habitants de la Torre) rebâtirent tout tranquillement leur ville au-dessus de la lave. Les anciennes maisons englouties devinrent les caves des nouvelles ; on élargit les fenêtres supérieures, on en fit des portes, et au bout de quelques mois on n'y pensait plus. Les Torresi vécurent encore soixante-sept ans, sans la moindre peur, sur ce plateau de scories.

Mais tout à coup, le 8 décembre dernier, une forte secousse de tremblement de terre les réveilla brusquement de cette sécurité. Et aussitôt, avec d'épouvantables détonations, à un mille au-dessus de la ville, quatre ou cinq bouches s'ouvrirent brusquement, lançant des pierres et des bombes, vomissant des cendres et des flammes, et dardant çà et là des éclairs bleus. Vous pouvez vous figurer l'épouvante. Aussitôt la population, effarée, éperdue, quitta la ville en se sauvant vers Résine et jusqu'à Naples. La grande route fut peuplée de familles dispersées qui hurlaient et se roulaient sur la terre avec ces explosions et des convulsions de douleur qui éclatent toujours au premier moment dans ce pays. Les enfants cherchaient leurs mères, les femmes s'arrachaient les cheveux, appelaient à grands cris les hommes de la maison ; les vieillards oubliés gémissaient à l'arrière-garde ; les voitures, déjà chargées d'objets précieux, roulaient au galop dans cette foule ; les trains de chemin de fer ne suffisaient point pour emmener les fuyards. Pendant plusieurs jours, ce fut un immense déménagement.

Je n'ai pas besoin d'insister sur la description ; représentez-vous ce fait : vingt mille âmes en déroute.

Cependant la première secousse n'avait fait qu'ébranler la ville ; il y en eut d'autres qui l'achevèrent. Quelques savants nient les secousses ou du moins leur effet désastreux ; ils attribuent ce grand malheur à un exhaussement du sol et à une sorte de dislocation souterraine. Les laves qui servaient de base à la ville se sont disjointes, ouvrant partout des crevasses et écartelant les maisons. J'ignore ce qu'il en est, j'ai vu seulement un tableau d'une tristesse poignante. J'ai parcouru des rues mornes, que j'avais vues autrefois pleines de vie, de travail et de gaieté. Les pavés disjoints ouvraient entre eux de larges fentes ; sur la grand'-place, une sorte de puits s'était creusé tout à coup, au fond duquel apparaissaient des blocs de lave, et même, à ce qu'on m'a dit (mais je n'ai pu le voir), le pavé de l'ancienne ville. Les maisons étaient presque toutes lézardées, ouvertes çà et là du haut en bas, les balcons arrachés des murs et suspendus sur la rue, les planchers effondrés dans les caves, peut-être dans les maisons anciennes, qui s'ouvraient comme de larges fosses dont on ne sondait pas le fond. Ailleurs, les façades mêmes avaient croulé, laissant voir les murs intérieurs où des tableaux oubliés pendaient encore : je reconnus une copie de la Vénus du Titien Sur beaucoup de balcons, je vis des plantes abandonnées dans leurs pots qu'on n'osait pas aller prendre ; elles fleurissaient dans ces ruines et ne demandaient qu'un peu de soleil. L'entrée de certaines rues était prohibée, de nouvelles maisons s'affaissaient chaque jour et auraient pu tuer les passants. Et au milieu de tout cela, le désert, le silence ; pas un vestige de la vie d'autrefois, pas une bâtisse habitée, pas une boutique ouverte : un abandon cruel et fatal, quelques curieux, quelques prêtres des pauvres qui marchaient tristement, une vieille qui pleurait son beau pays, et un marchand de pommes qui vendait philosophiquement des fruits sur la place. C'est le seul habitant que j'aie retrouvé à son poste. Il n'avait point quitté le taudis où il dormait. « Tu n'as donc point peur? lui demandai-je. — Ah, bah! je suis né ici, j y veux bien mourir. »



Ruine à Torre del Greco (8 décembre 1861). — Dessin de Riou d'après une photographie.

Voilà ce qui m'a frappé le plus : la solitude et le silence. Les curieux et les savants ont admiré d'autres phénomènes dont on a beaucoup parlé, particulièrement l'apparition de mofettes (émanations de gaz) sur presque tout le littoral entre Torre del Greco et Résine. Une de ces mofettes s'est manifestée dans une petite église de ce dernier village, et a répandu une odeur si forte, que les fidèles n'ont pu s'y tenir à genoux. Plus près de Torre, des chiens, des chats, des porcs, on dit même une vache, ont été asphyxiés par ces exhalaisons malsaines. Maintenant encore, il se répand dans toute la ville détruite une puanteur insupportable : les voyageurs qui viennent de Castellamare ou de Victri, et qui ne s'arrêtent qu'une minute ou deux à la station pestiférée, en sont incommodés si fort, qu'on hâte le départ du train. Pauvre ville tuée! C'est comme la puanteur de son cadavre.

Les savants admiraient encore les particularités des pierres vomies par cette éruption[1]. Ils causaient entre eux fer et plomb, soufre et muriate ; ils notaient les diverses espèces de chaux dont les artisans de Naples font des tabatières, des broches, des pendants d'oreilles ou des presse-papier l'idocrase qui se taille de mille manières, la sodalithe.

1. Les éruptions changent la forme du cratère et du cône, mais n'en ont guère modifié la hauteur depuis 1749. Mesuré alors par Nollet, le volcan s'élevait à 593 toises au-dessus du niveau de la mer. Polo, en 1794, compta 606 toises (1181^{m}), le colonel Visconti, en 1816, 1216 mètres. Monticelli et Covelli, avant l'éruption de 1822, mesurèrent 648 toises. Après l'éruption, Humboldt n'en trouva plus que 607, et un peu plus tard 625 toises (1218^{m}).

la maionite qu'on a poétiquement nommée jacinthe de Somma, la sarcolithe qui travaillée forme un rubis rose de chair, la breislatate, la humboldtilithe et toutes les *lithes* possibles, précédées d'un nom de savant. Avec tous les matériaux qu'il jette pour ruiner les laboureurs, le Vésuve enrichit du moins les dictionnaires de minéralogie.

D'autres s'étonnaient et s affligeaient du déluge de cendres. Et en effet, elles sortaient en tourbillons, non-seulement des nouvelles bouches, mais encore du nouveau cratère. Je vous ai dit qu'elles venaient jusqu'à Naples; mais elles couvraient surtout les campagnes et la mer d'un épais nuage noir. Le chemin de fer se ralentissait en traversant ce brouillard palpable; un vapeur qui venait de Palerme fut obligé de s'arrêter à la hauteur de Capri; le pilote ne pouvait plus gouverner.



Ruines à Torre del Greco (8 décembre 1861). — Dessin de Riou d'après une photographie.

On craignait que ces vapeurs ne fissent du mal aux terres: mais les savants ont prédit qu'elles ne brûleraient que les cimes tendres et les fleurs. Ils assurent qu'après l'éruption de 1794, les vignes donnèrent tant de raisins, qu'on ne sut où le mettre, et l'on ne prit les vendanges qu'à moitié, faute de récipients. Ce phénomène, plus d'une fois observé, rassure les vignerons pauvres. D'ailleurs, toutes les pentes du Vésuve sont d'une richesse incroyable. Plus on se rapproche du cône, plus les fruits et les raisins sont exquis. A Somma surtout, exposées au nord, les figues gardent leur vigueur jusqu'au mois de novembre.

D'autres allaient examiner la petite rivière de lave qui, après être descendue droit sur la ville, s'était arrêtée à sept cents palmes des maisons. Un des deux bras de cette rivière marchait vers la villa du cardinal Riario Sforza,

mais elle ne l'atteignit point; encore un miracle. Nous en apprendrons bien d'autres tout à l'heure. Ces ruisseaux ne ressemblaient en rien aux torrents que j'ai décrits; ils n'avaient pas, comme ceux de 1822, quinze pieds de haut et un mille de large. Rien ne rappelait du reste les conflagrations de 1858, de 1855, de 1850, encore moins celles de 1834 et de 1822. Le cratère supérieur (éteint ou du moins tranquille depuis longtemps) vomissait bien des cendres qui ressemblaient, la nuit, à la fumée d'un incendie, mais ce n'était point ces énormes panaches, ces colonnes hautes de trois mille mètres, et s'évasant au sommet en pins-parasols, ces spectacles merveilleux que les vieux de la Torre avaient vus dans leur jeunesse. Que devaient donc être les éruptions des autres siècles; celle de 1631, par exemple, qui, au dire de l'abbé Braccini, fit trois mille morts — d'autres disent dix mille. Le volcan s'était tu depuis longtemps, le cratère était comblé, des arbres poussaient sur le cône. Au fond du gouffre, dont la circonférence était de cinq milles, et d'où jaillissaient trois sources d'eau chaude, paissaient tranquillement les bestiaux de la montagne : représentez-vous le désastre, quand ces pâturages éclatèrent, soulevés et lancés au ciel par un embrasement souterrain !

Et que dire de l'éruption de 70, celle qui engloutit à la fois Strabies, Pompéi, Herculanum et d'autres villages dont on a oublié les noms, et qui nous est décrite si tragiquement dans une lettre de Pline ! Avant cette catastrophe, on ignorait que le Vésuve fût un volcan, ou du moins on n'en parlait que comme d'une vieille tradition ou d'un conte de nourrice. Du temps d'Auguste, le sommet, beaucoup moins élevé qu'il ne l'est maintenant, était couvert de vignes et traversé par une caverne. Quatre-vingt-quatre gladiateurs de Spartacus y pénétrèrent un jour pour échapper au préteur Claudius, qui les tenait bloqués sur la montagne. Ils passèrent ainsi sous l'armée romaine, et ressortant par l'extrémité de la caverne, ils mirent le préteur en fuite et sauvèrent leur maître Spartacus.

Quelques années après, éclata l'éruption de Pline. Ce fut un cataclysme épouvantable qui brûla tout, couvrit des villes encore ensevelies, asphyxia des populations dont on retrouve encore les ossements et les cadavres pulvérisés. Il enveloppa jusqu'à Misène le golfe et le pays entier dans une obscurité sinistre. Ce n'était pas seulement un jet de lave, une pluie de cendres; c'étaient des tourbillons de ténèbres d'où pleuvaient de l'eau bouillante et du feu.

Je vous demande pardon de rappeler ces souvenirs déjà si vieux; il est impossible de ne point penser aux ruines passées au milieu de ruines récentes. Ce terrible et implacable ennemi des environs de Naples a mille façons de tuer les gens et de détruire les villes : Torre del Greco en est un exemple frappant. Depuis 1731, elle a été frappée sept ou huit fois par le feu : en fouillant profondément sous le sol, on y trouve des débris de villas romaines; plus haut, plusieurs couches de ruines superposées. Les laves qui les ont faites et couvertes tremblent sans cesse aux secousses et aux éruptions du volcan. Cette fois, sur la marine, le sol s'est exhaussé d'un mètre douze centimètres, et ce n'est pas le phénomène le moins étrange à observer. La mer s'est retirée d'autant, comme à Pouzzoles. Cet exhaussement du sol a commencé le désastre; on craint maintenant un affaissement qui l'achèvera. Aussi est-il défendu aux habitants de relever leurs maisons abattues.

Les curieux admiraient encore le bouillonnement de la mer, même à deux cents palmes du rivage. Sur deux ou trois points, et dans la même direction, l'eau gargouillait à la surface comme gonflée par un souffle ou chauffée par un feu souterrain. On remarquait enfin l'abondance extraordinaire d'une source dont le volume d'eau décuplé changeait en torrent une petite rue (voy. p. 315). Toutes ces curiosités me gâtaient le spectacle; elles attiraient trop de monde. J'aimais mieux la grand'-place crevassée, dépeuplée, descendant vers la mer entre deux files de maisons en ruines, et cette vieille femme qui marchait seule, tout en larmes, en criant à plusieurs reprises : « O mon beau pays ! »

Et cependant j'ai dû sourire, en cet endroit désolé, aux paroles de mon guide. Il me montrait l'église intacte et me racontait les causes de l'éruption. Le pauvre homme en parlait avec plus d'assurance que n'ont fait les savants de l'Observatoire. Il avait la foi que la science nous ôte — pour nous la rendre après, grâce à Dieu !

Il me dit que le dimanche de la catastrophe, pendant le prêche, des jeunes gens entrèrent dans l'église avec une écharpe tricolore et qu'ils voulurent en décorer la madone. Le curé s'écria que c'était une profanation : « Mettez-moi l'écharpe, dit-il, si vous voulez, mais ne touchez pas à la sainte Vierge.

— Elle est de bois, répondirent les sacriléges.

— Elle est de bourre et vous tuera. »

Les jeunes gens ne voulurent point écouter le prêtre, qui dut les laisser faire pour n'être point massacré. Je parle toujours d'après mon guide. Aussitôt éclata le tremblement de terre, et la foule éperdue sortit de l'église avec le curé, qui murmurait : « Je vous l'avais bien dit ! »

J'ai appris depuis qu'il n'y avait pas un seul mot vrai dans toute cette histoire. Je ne sais comment elle s'est répandue, je sais que le curé lui-même l'a démentie, mais les gens de Torre del Greco la croient tous : « Étais-tu dans l'église, demandais-je à l'un d'eux?

— Sans aucun doute.

— As-tu vu le fait?

— Je n'ai rien vu du tout.

— Comment donc le sais-tu?

— Parce qu'on me l'a raconté.

— Qui te l'a raconté?

— Nicole.

— Nicole était-elle dans l'église?

— Elle y était avec moi, à ma gauche.

— Alors elle a vu la chose?

— Pas plus que moi, demandez-lui!

— Mais si l'histoire était vraie, il y a des gens qui l'auraient vue !

— Mais si elle était fausse, Torre del Greco serait toujours debout! »

Je n'ajoute rien, ces traits-là disent assez par eux-mêmes. La superstition se faufile partout dans ce pays. Les éruptions en donnent mille exemples. A chaque catastrophe, il y a toujours un redoublement de piété, à moins que le désespoir ne gagne la foule. Alors elle devient enragée; elle se livre à tous les excès. En 1707, par exemple, les Napolitains se crurent tous morts, et ils firent des orgies épouvantables. Il fallut leur envoyer des missionnaires pour les rassurer. C'est le seul cas pareil qui me soit connu dans l'histoire de Naples; mais il est plein d'enseignements et vaut la peine d'être médité.

Dans les malheurs ordinaires, je le répète, on s'adresse à tous les saints, et quand l'éruption cesse, on l'attribue toujours à quelque protection surnaturelle. Vous savez peut-être, ne vous l'ai-je pas écrit? que jusqu'à présent la ville de Naples a été sauvée du volcan par saint Janvier. La statue du martyr était un soir, la tête baissée et les bras pendants à l'entrée de la ville. On la trouva le lendemain matin la tête tournée et la main tendue vers le Vésuve, comme pour dire à la lave qui venait vers Naples : « Tu n'iras pas plus loin. » La lave s'était effectivement arrêtée.

Depuis cette vieille histoire, la statue du saint a toujours gardé la même attitude. Pendant l'éruption de 1779, l'ambassadeur français, M. Clermont d'Amboise, se sauva de Portici et vint à Naples au grand galop. Sur le pont de la Madeleine, sa voiture s'engagea dans une foule épaisse et tumultueuse. Le peuple voulut forcer le diplomate à se mettre à genoux devant saint Janvier. Par malheur, M. Clermont d'Amboise ne comprenait pas un mot à ces vociférations en dialecte. Son ignorance aurait pu lui coûter cher, si les Français n'avaient pas l'art exquis de se tirer d'embarras. Il jeta des piastres au pied de la statue; le peuple détourné se jeta sur cette proie et ne réclama point d'autre satisfaction.

Et ne croyez pas que ce patronage de l'illustre martyr ne soit qu'une superstition populaire. Le gouvernement y croyait, du temps des Bourbons. J'ai vu transporter, durant les éruptions, les reliques du saint au fort Saint-Elme, illuminé pour la circonstance. On a négligé cette précaution au mois de décembre dernier : voilà pourquoi, selon quelques-uns, Torre del Greco a tant souffert.

Mais selon d'autres, saint Janvier ne protége que Naples. Aussi les gens des villages voisins montrent-ils peu de vénération pour lui. Ils ont plus volontiers recours à saint Antoine, qui est le patron du feu. Saint-Antoine fut cependant sans pouvoir en 1850. Les gens d'Ottajano, particulièrement menacés alors, s'adressèrent à Pie IX, qui était à Gaëte. Le saint-père répondit qu'il ne faisait pas de miracles et qu'il ne pouvait offrir que des prières. Mais on ne croit pas aux prières dans ce singulier pays; on ne croit qu'aux miracles. Les gens d'Ottajano se retournèrent donc vers les mariniers de Torre Annunziata. Ces pêcheurs de corail ont une madone à eux qu'ils ont trouvée au fond de la mer. Plusieurs bateliers des côtes voisines avaient essayé d'enlever ce trésor, mais aucun n'y avait pu parvenir. Dans les mains des marins de Castellamare ou de Naples, l'image miraculeuse pesait des quintaux, même sans cadre. Mais dans celle des pêcheurs de corail, c'était une plume, moins encore, un tissu d'air. Ils prirent la madone et la placèrent dans leur église.

Les gens d'Ottajano vinrent donc prier ceux de Torre Annunziata de leur prêter l'image vénérée. Prenez-la, dirent ceux-ci, mais les autres n'en purent rien faire. Ils auraient soulevé plus facilement l'église entière pour la transporter dans leur pays. Il fallut que les pêcheurs de corail allassent eux-mêmes au feu avec leur madone. Ils la placèrent devant la lave, qui s'arrêta sur-le-champ.

Telle est l'histoire qu'on m'a racontée. Malheureusement, les hommes de Torre Annunziata n'ont pas eu l'idée d'apporter leur madone à leurs voisins de Torre del Greco.

Jeunes femmes qui lisez cette page, songez que les belles pierres ciselées, les riches colliers en boules roses ou rouges qui vous parent si bien, furent travaillés dans la pauvre ville abattue. Songez que ceux qui les ont faits ont perdu leur maison et leur gagne-pain, et que la moindre obole sera bienvenue dans leurs mains, si tard et de si loin qu'elle vienne. Ils vous rendent un peu plus jolies, rendez-les un peu moins malheureux!

MARC-MONNIER.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. P. DE TCHIHATCHEF[1] A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

Naples, 9 décembre 1861.

Hier, 8 décembre, à une heure trente minutes après midi, on sentit à Naples une très-légère secousse que je n'avais point remarquée, étant en ce moment dans la rue de Tolède; mais, à trois heures environ, vers la riviera de la Chiaja, je fus surpris de voir l'horizon du côté du Vésuve enveloppé dans une épaisse fumée que l'on me dit provenir du pied même du versant sud-sud-ouest de la montagne.

A la tombée de la nuit, vers sept heures du soir, les hauteurs de Torre del Greco apparurent éclairées par des colonnes de feu (environ quatre à cinq) échelonnées sur une ligne dont la direction paraissait être du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Ces colonnes s'unissaient par des nuances moins lumineuses et formaient en quelque sorte un seul rideau de flammes.

Ce matin, 9 décembre, je me suis empressé de me transporter à Torre del Greco. L'atmosphère à Naples était sereine, la mer parfaitement calme; mais à mesure que je me rapprochais du village, le ciel devenait terne à cause de la fumée et des cendres qui tombaient à Portici comme une pluie très-fine.

Je trouvai les habitants de Torre del Greco livrés à la

1. Voyageur russe qui a publié, entre autres ouvrages : *Voyage scientifique dans l'Altaï* (1846); *l'Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée* (1853-1856).

plus vive agitation et occupés à émigrer en masse avec les effets qu'ils pouvaient emporter.

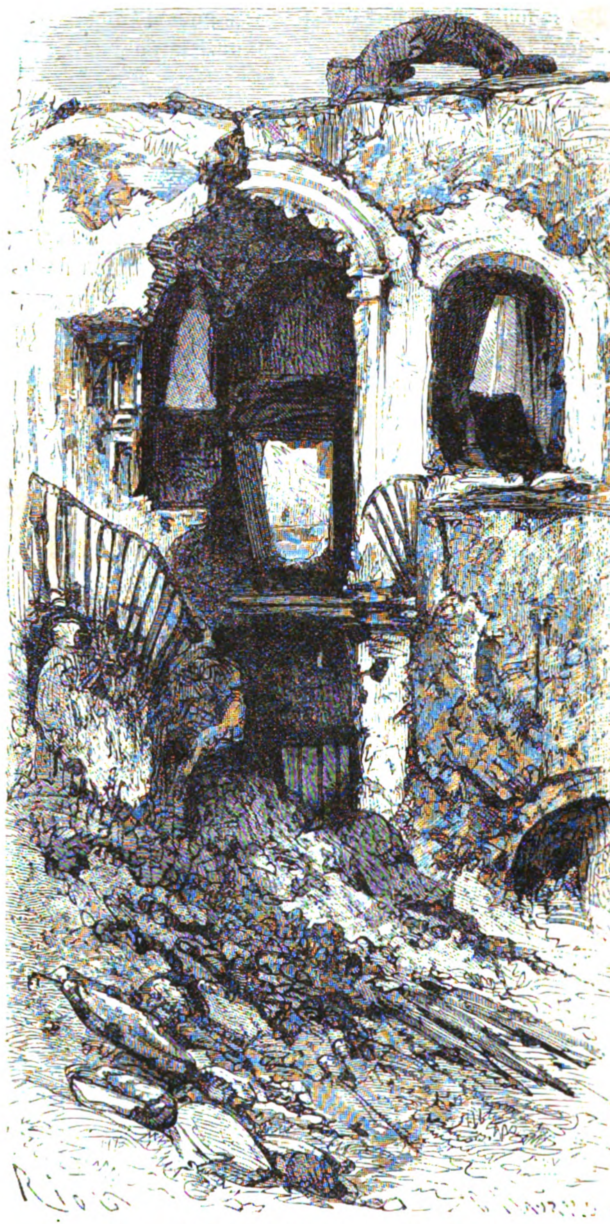
Ils m'apprirent qu'ils avaient éprouvé, dans la journée du 8 décembre, plus de vingt et une secousses qui se sont succédé à différents intervalles, depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, et que, vers trois heures, de fortes détonations souterraines furent suivies par d'épaisses colonnes de fumée et de cendres qui se sont élevées à peu de distance au nord du village sur le versant sud-sud-ouest de la montagne.

Je me suis empressé de remonter le village, et j'ai pu voir les murs de plusieurs maisons profondément lézardés.

A peine eus-je dépassé les derniers enclos du village, que je me trouvai au milieu d'une immense agglomération de scories des interstices desquelles s'échappaient des milliers de petits jets de fumée.

Les habitants de Torre del Greco m'assurèrent positivement que non-seulement toutes ces matières étaient le produit de la veille, mais encore deux monticules coniques que je voyais un peu plus haut (à six cents mètres environ au nord-nord-est de Torre del Greco, à deux kilomètres environ au nord-ouest du couvent des Camaldules). Ces deux monticules coniques, dont les sommets vomissent d'épaisses colonnes de fumée, étaient inaccessibles à cause de la grêle de pierres et de cendres incandescentes qu'elles lançaient et qui, vues de Naples au milieu des ténèbres, ont pu paraître comme autant de colonnes de flammes.

A peu de distance au sud des monticules, se trouvaient, échelonnées sur une ligne dirigée d'est-nord-est à ouest-sud-ouest, trois cavités creusées dans le sol même, consistant en sables volcaniques préexistants; elles étaient séparées les unes des autres par des parois ou cloisons irrégulières. Quant aux cavités elles-mêmes, elles avaient une forme très-régulière d'entonnoirs, dont la profondeur n'était probablement pas au delà d'une vingtaine de mètres, et la circonférence peut-être d'une quarantaine de mètres. Le fond était plat.



Ruines à Torre del Greco (8 décembre 1861). — Dessin de Riou d'après une photographie.

Des colonnes de fumée semblables à celles qui s'élançaient des sommets des deux monticules coniques sortaient également du fond des entonnoirs, probablement par des fissures imperceptibles. L'émission de la fumée avait lieu par saccades, et se trouvait précédée par un roulement sourd semblable à une décharge lointaine d'artillerie.

Après chaque détonation, la fumée s'élançait en gerbes gigantesques et se déroulait en masses blanches ou grisâtres, de forme globulaire, ce qui offrait un spectacle vraiment grandiose. Une odeur de soufre se faisait sentir d'une manière très-appréciable....

Pendant deux heures que je me suis trouvé sur ces surfaces imprégnées de feu, j'ai observé une curieuse oscillation dans une masse déchiquetée de scorie qui se souleva et s'abaissa à deux reprises, mais sans déranger les fragments presque incolores qui la composaient; on eût dit un mouvement passager et local de gonflement ou de boursouflures.

En retournant à Naples, j'ai vu la pluie de cendres diminuer graduellement, puis disparaître. Un nuage blanc sale masquait le Vésuve. A Naples, le ciel était d'un azur foncé et le soleil dans toute sa splendeur.

P. DE TCHIHATCHEF.



M. Victor Langlois et son compagnon Bothros Rok.

VOYAGE DANS LA CILICIE ET DANS LES MONTAGNES DU TAURUS,

PAR VICTOR LANGLOIS[1].

1852-1853. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Court avant-propos géographique et historique.

La Cilicie est entourée de tous côtés par les montagnes du Taurus, sauf dans sa partie méridionale, qui est baignée par les flots de la Méditerranée. C'est une vaste plaine envahie par de nombreux marécages et où l'on trouve rarement quelques collines peu élevées. Dans l'antiquité, les Grecs y avaient fondé des colonies, et tout le littoral, depuis le cap Cavalier à l'ouest jusqu'au golfe d'Alexandrette à l'est, était semé de cités et de bourgades dont les traces sont encore visibles sur une étendue de plus de deux cents kilomètres. Cette contrée renfermait alors une population importante et industrieuse; elle est aujourd'hui complétement ruinée et n'offre plus aux yeux du voyageur que les décombres de sa splendeur évanouie.

Il ne reste dans toute la Cilicie que deux villes qui aient quelque importance, Tarsous et Adana, et la population actuelle de toute la contrée n'atteint pas le chiffre de cent mille habitants. Les Turcs dominent dans le pays, mais les Turkomans nomades y constituent la partie la plus importante de la population. Cependant dans les villes et dans quelques villages on trouve les descendants des anciens habitants du pays, des Grecs, des Arméniens, des Syriens, mêlés à des Arabes, à des Yourouks et à des Bohémiens (Tziganes).

A l'époque où Alexandre, ayant traversé l'Asie Mi-

1. Suite. — Voy. tome III, page 401. — Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par Grandsire d'après les croquis ou les photographies de M. V. Langlois.

neure, franchit les défilés du Taurus avec son armée, la Cilicie était en grande partie peuplée de Grecs. Plus tard, les Romains s'établirent en maîtres dans le pays, y bâtirent des villes et y fondèrent d'importants établissements. Les Byzantins, qui succédèrent aux Romains, formèrent par leur mélange avec les autochthones, dont la race s'était perpétuée dans la contrée, la partie la plus notable de la population de la Cilicie. Au onzième siècle, une émigration chrétienne, partie des régions voisines de l'Ararat, déboucha dans les plaines de la Cilicie; c'étaient les Arméniens. A la suite de luttes longues et sanglantes, les Arméniens s'emparèrent de la Cilicie et des forteresses byzantines du Taurus, et dominèrent dans toute la contrée jusqu'à la fin du quatorzième siècle, époque à laquelle les musulmans, ayant envahi la Cilicie et dévasté le pays par le fer et par le feu, s'y établirent définitivement. A partir de ce moment, la Cilicie est devenue une province de l'empire ottoman, dont le gouvernement fut confié d'abord à des dérebeys, puis enfin à des pachas, dont l'odieuse oppression a achevé la ruine complète de cette contrée jadis célèbre et aujourd'hui désolée par des maladies pestilentielles et par les incursions incessantes des tribus turkomanes et kurdes qui campent dans les plaines d'Adana et de Tarsous.

Arrivée à Mersine. — Le lazaret. — La ville de Tarse.
Son aspect. — Ses ruines.

Au mois de septembre de l'année 1852, les vapeurs de la compagnie des Messageries impériales faisaient, pour la première fois, le périple de la Méditerranée. Partant de Marseille, ils touchaient successivement à Syra, à Constantinople, à Smyrne, à Rhodes, à Mersine (port de Tarsous), faisaient échelle en Syrie et en Égypte, et revenaient ensuite à leur point de départ en visitant les mêmes stations. Je pris passage à Constantinople sur *le Mentor*, et après avoir visité d'abord Smyrne, la ville des infidèles, comme l'appellent les Turcs, puis Rhodes, l'ancienne résidence des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, je débarquai en rade à Mersine.

Mersine, dont le nom en turc, veut dire *myrthes*, est une petite bourgade turkomane peuplée de *fellahs* dépendant de la tribu de Thor-oglou. Cette bourgade a pris quelque importance depuis ces dernières années; à côté des cabanes des Turkomans, s'élèvent aujourd'hui des maisons d'aspect européen, des magasins, une douane, un lazaret, et un *palais*. Cette dernière construction, qui sert à la fois de caserne et de résidence au gouverneur de la ville et au capitaine du port, n'est qu'une simple maison à un étage et a été construite avec les matériaux provenant des ruines de Pompeïopolis. Les consuls européens y ont tous des maisons et font flotter leurs pavillons chaque dimanche au haut d'un mât, qui sert à indiquer aux navires de commerce que là ils trouveront aide et protection.

Quand j'arrivai à Mersine, un vice de forme dans notre patente sanitaire me valut cinq jours de quarantaine dans une bicoque construite en terre et en boue, et qu'on aurait plutôt prise pour une étable à pourceaux que pour l'édifice sanitaire et fiscal auquel on donne généralement le nom de lazaret. Les cellules étaient sombres et infectes; les murailles en terre n'avaient pas même été blanchies à la chaux; un sol humide et détrempé par l'eau qui tombait de la toiture servait de parquet, et les fenêtres, dépourvues de leurs vitres, battaient à tous les vents. En outre, pas la plus petite trace d'un ameublement quel qu'il fût, et, chose incroyable, l'administration de la santé n'avait pas prévu le cas assez naturel où les gens enfermés au lazaret auraient eu besoin de satisfaire aux exigences de la faim. Malheur à qui n'avait pas eu le soin de se munir de provisions de literie et de bouche. Le lazaret de Mersine est si confortable que mon drogman y fut pris de la fièvre pernicieuse et mourut peu de jours après notre arrivée, et j'aurais succombé aussi sans aucun doute, si je n'avais déserté brusquement pendant une nuit où mes gardiens, oubliant le règlement, s'étaient endormis dans leur poste de garde.

Il était environ minuit quand je sortis du lazaret, et, grâce à des intelligences que je m'étais créées dans la place et au dehors, je pus gagner la maison d'un brave fellah, qui me fit cacher dans une jarre immense destinée à renfermer sa provision de riz de l'année. Au point du jour, je sortis de ma cachette et je gagnai à cheval, sans être inquiété par les agents de la santé, le campement du consul français, qui s'était établi avec sa famille et quelques amis à Ichmé, pour passer la saison des chaleurs.

Quand j'eus goûté pendant quelques jours un repos qui m'était nécessaire et que j'eus essayé mes forces en faisant une chasse meurtrière aux porcs-épics qui ravagent les prairies et les champs de pastèques aux alentours d'Ichmé, je me dirigeai avec le consul français vers Tarsous, qui n'est éloignée que de quelques heures de Mersine.

Notre cavalcade était précédée par les janissaires du consulat vêtus de leur riche costume oriental et montés sur de magnifiques chevaux arabes. Dès que nous fûmes arrivés près de la ville, la colonie européenne précédée de *cawas* (gendarmes) vint nous recevoir. C'étaient les consuls des différentes puissances suivis de leurs nationaux, tous portant le costume turc, qui est le seul en usage dans la contrée.

Les Européens qui sont établis dans la Cilicie ont tellement pris les habitudes du pays qu'au premier abord on a peine à les distinguer des indigènes. Aussi c'est une chose digne de remarque que cette tendance des hommes civilisés à retourner à la vie patriarcale, cette facilité avec laquelle les voyageurs, pour la plupart nés dans de grands centres de population, oublient les habitudes de la ville, abandonnent les coutumes du pays où ils ont vécu, et renoncent aux usages suivant lesquels ils se sont gouvernés pendant la première partie de leur vie, pour adopter les mœurs, les usages, le costume et jusqu'au caractère des Orientaux. Il y a même des voyageurs qui se sont tellement familiarisés avec les habitudes des peuples au milieu desquels ils ont vécu quelque temps, qu'ils finissent par n'être plus reconnaissables pour leurs

compatriotes. J'ai connu un vieux Français, ancien clairon d'une demi-brigade qui avait fait partie de l'expédition de Bonaparte en Égypte, et s'était fixé en Syrie à la fin du siècle dernier, qui, sans y prendre garde, avait fini par se transformer d'une façon si complète en Turkoman, qu'il avait même oublié en grande partie sa langue maternelle. Il est vrai qu'à l'époque où je fis sa connaissance, ce bon vieillard était plus que septuagénaire et il n'avait pas vu la France depuis plus de cinquante ans.

La cavalcade ayant pris place aux côtés du consul, nous fîmes notre entrée dans la ville en nous dirigeant vers la maison de France, où des chambres avaient été préparées pour nous recevoir.

Tarsous, l'ancienne Tarse, s'élève au milieu de la vaste plaine qu'arrose le Cydnus (Mésarlyk-tschai). C'est une des plus anciennes villes de l'Asie, puisque les traditions en font remonter la fondation à Persée l'Argien et à Sardanapale l'Assyrien. De tous côtés Tarsous est entouré de jardins plantés d'arbres, parmi lesquels dominent les peupliers, les palmiers, les platanes et les orangers. Vu de loin, Tarsous ressemble à une oasis perdue au milieu d'un vaste désert. On compte aujourd'hui sept mille habitants dans la ville, la plupart Turcs et Turkomans, Grecs et Arméniens, Arabes et fellahs. On n'y rencontre que fort peu d'Européens, si l'on en excepte les consuls, qui habitent d'assez pauvres maisons dans le quartier nord de la ville.

Le consul de France est établi dans une assez grande maison à un étage; sur la façade règne une galerie couverte, dont les fenêtres à ogives sont envahies par des pampres et des plantes grimpantes qui retombent en guirlandes, et dont les fleurs s'épanouissent au soleil en répandant d'agréables senteurs. Un escalier en bois, dont la rampe se couvre d'une végétation luxuriante, conduit dans la galerie et dans les chambres; mais pour gagner la terrasse de la maison, on est obligé de se servir d'une échelle. C'est sur cette terrasse, qui sert de toiture à toute la construction, que la famille se réunit le soir pour respirer l'air pur venant de la montagne. Quand le temps est beau, de là on aperçoit la mer, et la vue embrasse toute la contrée d'alentour, enveloppée de tous côtés par un immense rideau de montagnes couvertes de neige.

Toutes les maisons de la ville se ressemblent à peu de chose près, et comme tous les toits se touchent et sont à terrasses, on pourrait croire que les rues sont suspendues comme l'étaient les jardins de Babylone. Tarsous renferme très-peu d'édifices; quelques mosquées, des khans, un bazar et des fontaines publiques d'une architecture très-primitive, sont les seules constructions qui valent la peine d'être mentionnées. Les rues sont étroites, sales et encombrées. Les caravanes de chameaux ont peine à s'y frayer un chemin, et la circulation est presque toujours interrompue par le passage des bêtes de somme qui vont et viennent, se croisent et s'embarrassent. Si la moderne Tarsous est dépourvue de monuments de quelque valeur, en revanche elle possède de belles ruines. C'est près de cette ville que se trouvent le tombeau de Sardanapale, l'aqueduc romain et la nécropole. La nécropole n'est autre chose qu'un *tumulus* fort riche en antiquités et principalement en figurines de terre cuite. Pendant mon séjour à Tarsous, je pratiquai des fouilles qui amenèrent la découverte d'une quantité considérable de fragments de statuettes et de poteries, dont le lecteur pourra voir des échantillons curieux au Musée du Louvre, où ils sont exposés sous le cristal d'une vitrine.

Population de Tarsous. — Un mariage grec.

La population chrétienne de Tarsous, je veux parler des Grecs et des Arméniens, est la plus riche de la ville; car les Turcs se livrent peu au commerce, se contentent de faire cultiver leurs terres par des *fellahs*, et vivent du produit de leurs fermes, sans se préoccuper trop des moyens d'augmenter leur fortune ou même leurs revenus. C'est donc chez les Grecs et les Arméniens que l'on trouve l'aisance, et même un certain confort; et c'est dans l'intérieur de leurs familles qu'il faut aller chercher des distractions, si l'on ne veut pas être condamné à mourir d'ennui dans la ville où Antoine et Cléopatre se donnaient ces fêtes somptueuses dont l'histoire a conservé le souvenir.

Quelques jours après mon arrivée à Tarsous, j'étais admis chez les principaux habitants de la ville, et je fus invité à prendre part à des fêtes de famille dont bien peu d'Européens ont été les témoins, et auxquelles les Turcs n'ont jamais été conviés. Leur présence chez les chrétiens exclurait celle des dames, dont la beauté a été tant de fois célébrée, et qui méritent bien la réputation qu'on leur a faite. Ce fut surtout aux fêtes données par un riche négociant grec de Tarsous, pour le mariage de sa fille, que l'occasion s'offrit à moi de voir les plus séduisants exemples de la beauté orientale. J'avais été invité aux noces que l'on devait célébrer, et le frère de la future était venu lui-même m'apporter le cierge traditionnel qui devait me servir de carte d'entrée dans la maison nuptiale. Le jour fixé pour la cérémonie, toute la population franque et grecque de la ville était sur pied et dans ses plus beaux atours; les hommes portaient des vêtements neufs; les femmes avaient mis sur leurs turbans et leurs corsages des bijoux d'un grand prix. Depuis le lever du soleil, des serviteurs tiraient des coups de fusil sous les fenêtres de la future.

Je me rendis d'abord à la demeure du fiancé, que ses amis venaient d'habiller au grand complet, et qui attendait que le père de la future vînt le chercher pour le conduire chez lui. Chaque arrivant adressait à l'heureux fiancé les compliments d'usage, entremêlés de propos grivois; puis il lui faisait un cadeau qui consistait soit en foulards, fez de Stamboul, souliers brodés, bouquins d'ambre, soit en poules, fruits, voire même en argent comptant.

Quand le père de la future fut venu, le cortége se mit en marche vers la maison nuptiale. Une fois arrivé devant la porte, on s'arrêta, et le père entra seul. Bientôt après il parut à une fenêtre, d'où il adressa ces questions au fiancé:

« Qui es-tu et que veux-tu ?

— Mon maître, je suis ton esclave, et je viens te demander humblement ta fille en mariage.

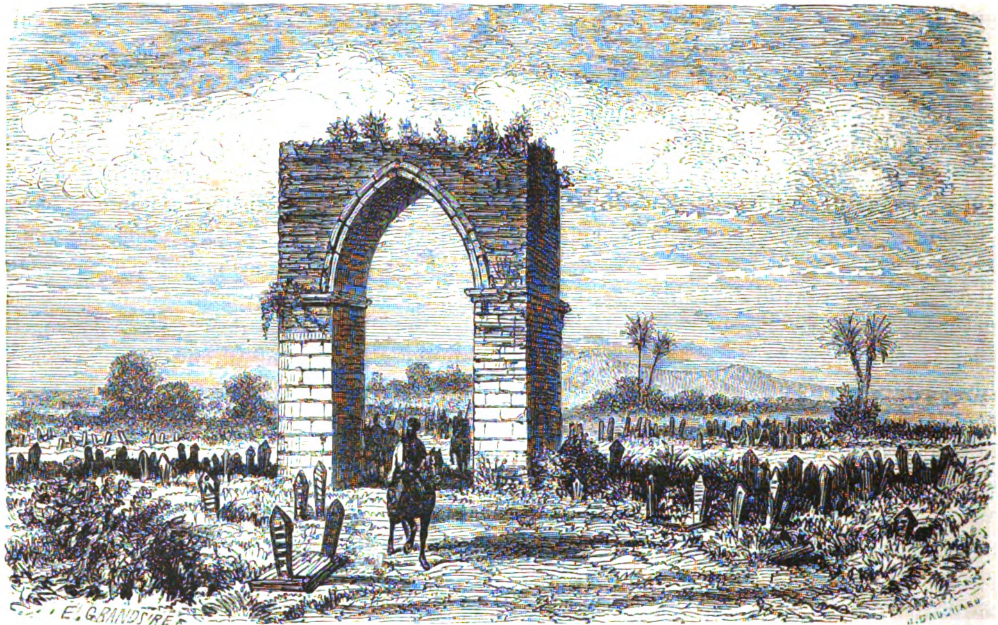
— Quelle dot apportes-tu ?

— Dix robes de brocart d'Alep, des étoffes de Damas, des colliers, des bracelets d'or, etc.

— Entre avec tes amis. »

A ce moment la porte s'ouvre et chacun se précipite dans la maison. Un orchestre oriental, très-peu harmonieux du reste, fait entendre ses accords, tandis que des chants partent de l'appartement des femmes, et que la fusillade éclate de tous les côtés. J'entrai dans la maison avec tout le cortége, et bientôt nous nous trouvâmes devant d'immenses tables chargées d'un butin considérable ; c'étaient les brocarts d'Alep et les soieries de Damas dont le fiancé avait fait la nomenclature. On voyait aussi des narguilehs montés en argent, des tasses du Japon supportées par des coquetiers en filigrane, des aiguières, des vases à parfums, des tapis, enfin tout l'attirail du plus riche ameublement asiatique.

Pendant cette inspection, qui donnait lieu à des appréciations fort controversées sur la valeur des objets, — appréciations qui me paraissaient assez peu convenables, — des esclaves servaient dans une vaste salle un festin somptueux, qui se composait de moutons rôtis et fumants dans de grands plateaux, des pyramides de riz d'un volume très-respectable, et d'assiettes de sucreries et de pâtisseries. En quelques instants les invités, qui s'étaient accroupis autour des plateaux, dépeçaient les moutons, et chacun tirait à soi le morceau qu'il parvenait à détacher du tout. Une sébile en argent, qu'un serviteur tenait toujours à la disposition des convives, servait à désaltérer tout ce peuple d'invités. Quand le repas fut terminé, on apporta les pipes et le café. La nuit vint peu à



La porte de Fer (Démir-Capoue), à Tarsous.

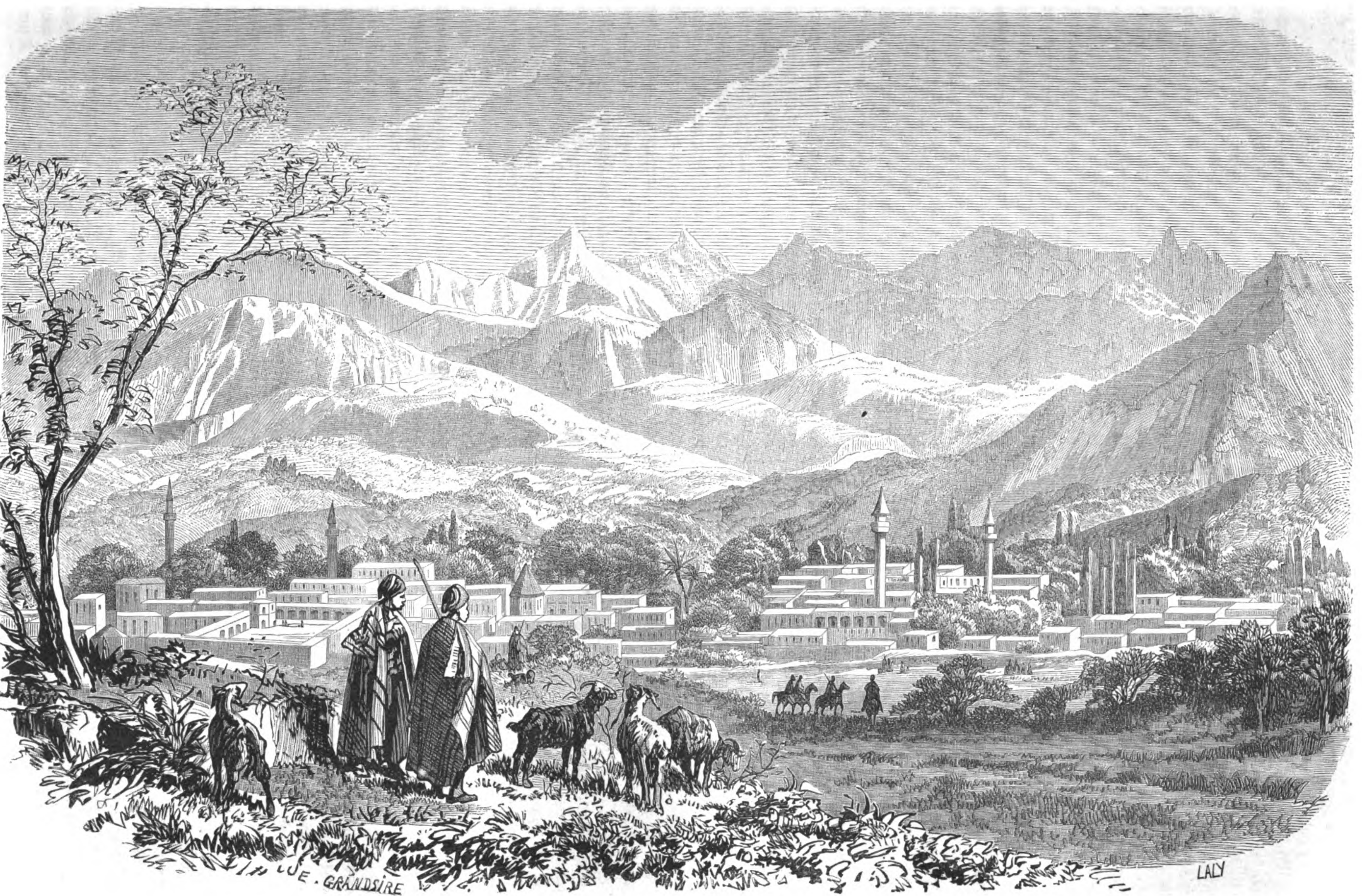
peu, et le signal du départ pour l'église fut donné par un officieux qui remplissait le rôle de maître des cérémonies.

C'est à ce moment que la mariée, jusqu'alors invisible, devait se montrer à son futur époux comme à tous les convives : on entendait des sanglots partant de la pièce voisine, dont la porte, dissimulée par un cachemire, s'ouvrit pour livrer passage à une forme humaine, couverte d'un long voile blanc et soutenue par deux femmes. C'était la mariée.

Un vivat prolongé accueillit l'apparition, et le cortége se mit en marche pour l'église grecque, toujours précédé de la musique et au bruit inévitable des coups de fusil. Dès qu'il fut arrivé à l'entrée du sanctuaire, illuminé pour la cérémonie tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'évêque renouvela les questions faites au futur par le père de la jeune fille, et la noce pénétra dans l'église. On fit placer les époux devant l'autel et les cérémonies de mariage commencèrent.

L'évêque prit le pain, qu'il rompit en plusieurs parties, en offrit aux jeunes époux et jeta le reste sur les assistants. Au calme qui régnait dans le sanctuaire succéda un brouhaha effroyable. Les invités s'étant précipités en même temps pour ramasser un morceau de ce pain, il en résulta une véritable mêlée, un assaut de force et de dextérité où les poussées, voire même les coups, pleuvaient comme les bénédictions que le prélat dispensait en ce moment. Ne comprenant rien à cette scène scandaleuse, je voulus m'interposer, mais on me fit observer que se jeter sur le pain bénit était une coutume fort ancienne en Orient, et on m'en expliqua la cause : tout célibataire qui peut manger un morceau de pain consacré est sûr de se marier dans l'année.

La cérémonie religieuse terminée, la jeune fille, toujours enveloppée dans son voile, prit avec ses compagnes le chemin de la maison, suivie du cortége des invités. A peine arrivée dans la chambre nuptiale, on la fit as-



Vue générale de Tarsous et des premiers contre-forts du Taurus.

seoir sur un siége élevé et les chants recommencèrent. L'époux fut alors introduit. Il tenait à la main un sabre courbe avec lequel il souleva le voile de sa jeune femme. Aussitôt un tonnerre d'applaudissements éclate dans la salle, et l'épouse, confuse et en pleurs, s'évanouit ; — la défaillance est dans le programme de la cérémonie. — Un repas splendide nous fut encore offert. On préluda par des chansons louangeuses de l'union qui venait de s'accomplir ; puis on s'accroupit autour des mets et chacun fit honneur au souper. Quelques invités banquetèrent même jusqu'à l'ivresse, et la fête dégénéra en une orgie tapageuse qui permit à l'époux de rejoindre sa femme et à moi de m'esquiver.

Les ruines de Pompeïopolis, de Corycus, d'Anamour et de Celenderis. Les Turkomans et le pacha gouverneur.

Malgré tous les charmes des fêtes du même genre qui se célèbrèrent à Tarsous, il fallut me mettre en voyage pour explorer la contrée et continuer les recherches archéologiques et géographiques que j'avais entreprises. La première de mes excursions fut consacrée à une visite aux ruines de Pompeïopolis. Cette ville est située au bord de la mer, à deux heures de Mersine et à six heures de Tarsous, à l'ouest ; on y remarque les restes d'un théâtre bien conservé. Les murailles que Pompée avait fait élever autour de la ville, où il avait enfermé les pirates qu'il avait vaincus et faits prisonniers, sont encore debout. Au centre de la cité antique, dont le sol est couvert de broussailles et de décombres, se dressent quarante colonnes surmontées de leurs chapiteaux et disposées sur deux rangs. Ces colonnes bordaient une rue (*dromos*) qui menait de la principale porte de la ville au port, aujourd'hui comblé par les sables.

Je fis dresser ma tente sur le sommet d'une colline contre laquelle est adossé le théâtre, et à petite distance du tombeau d'Aratus. Le jour, je dessinais et je copiais les inscriptions grecques des colonnes et de la nécropole ; le soir, pendant que notre Vatel préparait le repas et que Bothros, mon inséparable compagnon, fumait nonchalamment son narguileh, Ali le Chaouch, chef de mon escorte, récitait des fragments d'Antar ou aiguisait la pointe de son yatagan sur un quartier de roc en fredonnant d'un ton nasillard une ballade amoureuse ou une chanson guerrière. Quand notre repas en commun était terminé, chacun allait s'étendre sur des peaux de moutons et dormait en attendant le jour.

De Pompeïopolis, deux routes conduisent dans le Taurus et à Sélefké, en passant par Lamas et Corycus. Une troisième, qui passe par Mersine, mène à Tarsous et de cette ville à celle d'Adana.

En suivant la première de ces routes, on arrive après une marche de deux journées à Corycus, dont les ruines ont un aspect imposant. Deux châteaux, construits en magnifiques pierres de taille, sont élevés, l'un au bord de la mer, l'autre dans un îlot proche du rivage. Ces châteaux, qui étaient autrefois possédés par de grands barons feudataires de la couronne d'Arménie, sont complétement abandonnés aujourd'hui. Parmi les titres que porte le prince Léon d'Arménie, qui a fixé, dans ces derniers temps, sa résidence à Milan, figure celui de comte de Gôrigos ou Corycus.

Depuis les ruines de Corycus jusqu'à Séleucie, la route que nous suivîmes était indiquée par le littoral de la mer ; seulement de temps à autre nous dûmes gravir des rochers d'un difficile accès ; enfin, en arrivant à Kalo-Coracésium, la plaine reparut et nous pûmes gagner assez vite la ville de Séleucie. Mon intention, en traversant rapidement toute cette contrée, complétement déserte aujourd'hui, était d'explorer avec soin au retour toutes les localités que je n'avais fait qu'entrevoir. Cette manière de prendre connaissance des lieux m'avait paru nécessaire, d'autant plus que durant huit jours de marche nous ne rencontrâmes d'habitants qu'à Lamas. Après avoir posé des jalons sur divers points, pour marquer les différentes étapes que je ferais au retour, nous gagnâmes Sélefké. Poursuivant toujours notre course en suivant la ligne des rochers qui bordent la mer, nous parvînmes au cap Anamour, le plus méridional de l'Asie Mineure et qui est formé par un massif avancé du Taurus. Ce point paraît avoir été la limite extrême du royaume d'Arménie, à l'ouest. Le jour de notre arrivée au cap Anamour, la chaleur était devenue insupportable. Le thermomètre marquait à deux heures quarante-deux degrés centigrades au soleil, et je dois dire qu'à l'ombre, la différence était presque insensible, trente-huit à quarante degrés. Si j'ai noté ce détail, c'est pour donner une idée des chaleurs de l'automne en Cilicie, surtout au bord de la mer, où les vents du nord ne se font jamais sentir, puisqu'ils sont arrêtés par l'immense chaîne de montagnes qui s'étend sur une grande longueur de l'est à l'ouest. Aussi la Cilicie appartient-elle à la catégorie des climats dits excessifs ; les étés y sont brûlants et les hivers froids. La température diffère en raison de la division du terrain en pays bas et plat et en pays haut ou de montagnes. Ainsi la chaleur n'est pas la même à Tarsous qu'au centre du Taurus, dont les plus hautes cimes, couvertes de neiges éternelles, ne sont distantes de la mer que de dix-huit à vingt heures à cheval. En hiver la neige, qui s'élève quelquefois à dix et quinze pieds au-dessus des rochers, ne s'étend jamais jusqu'aux terrains inférieurs.

La ville d'Anamour (Anemurium), que beaucoup de géographes ont placée à l'extrémité du cap de ce nom, est située à quarante milles de la pente la plus méridionale de la côte de Karamanie. On voit à Anamour les ruines d'un aqueduc, des murailles antiques à demi écroulées, des réservoirs et deux théâtres, dont l'un, assez bien conservé, paraît avoir été recouvert d'un toit ; une nécropole, composée de petits édifices séparés et divisés chacun en deux chambres, dont l'une, à l'intérieur, est subdivisée en cellules ou caveaux funéraires, tandis que l'autre était destinée à recevoir les offrandes. Aucun de ces tombeaux ne porte d'inscription. Les ruines d'Anamour attestent l'existence d'une ville importante, et en effet, Scylax et Pline nous affirment qu'elle était autrefois considérable. La ville actuelle, dont les habitants sont presque tous des Turkomans, est relativement d'une

étendue inférieure à l'ancienne. Elle est bâtie sur une colline d'où elle domine le port. Au sommet de cette colline est une forteresse byzantine, et l'emplacement de cette construction militaire correspond assez exactement à celle du port Siguinum ou Sequin, mentionné par Sanuto, et dans les lettres adressées par Jean XXII aux Hospitaliers de la Cilicie. Au pied de la colline serpente une rivière assez large et qui pourrait bien être l'Arymagdus de Ptolémée.

Les ruines que l'on rencontre en allant d'Anamour à Celenderis, ville maritime située à douze heures de la première, sont celles de Nagidus et d'Arsinoé : elles n'offrent rien de particulier. Un peu à l'est, d'autres ruines marquent l'emplacement de Melania, d'après Strabon.

Mais les ruines de Celenderis, où nous fîmes halte et où la caravane resta campée pendant quelques jours, ont une véritable importance. Celenderis était dans l'antiquité une localité célèbre par ses origines mythologiques. Ses ruines bordent une petite baie sur un mille de longueur. On y voit un aqueduc, un château ruiné, vraisemblablement construit sur l'emplacement de celui dont Pison s'était emparé au temps de Germanicus, et dans lequel il soutint un siége contre Sentius. Les autres restes consistent en petits édifices cintrés d'une grande solidité qui renferment chacun un beau sarcophage, dont deux seulement portent des inscriptions grecques rappelant les noms des personnages qui y furent ensevelis. Au centre de la ville on remarque un petit édifice dans lequel on pénètre par quatre portes qui font face aux quatre points cardinaux. Ce monument affecte la forme d'un cône dont l'extrémité supérieure est ornée d'une belle corniche.

Toute la contrée qu'on traverse depuis les environs d'Anamour jusqu'à Tarsous, et même jusqu'à Adana, est aride et désolée, et la route est souvent coupée par des marécages dangereux où l'on est exposé de s'enfoncer.



Tombeau de Sardanapale, près de Tarsous (voy. p. 94).

A partir de Tarsous, pas un cours d'eau, pas une source n'arrose cette terre brûlée par le soleil et où les Turkomans ont peine à trouver aux bords des marécages quelques pâturages pour nourrir leurs troupeaux. De grands roseaux, dont les Yoursuks font les cages en osier de leurs demeures, et qu'ils couvrent ensuite de larges pièces de feutres, entretiennent un peu de fraîcheur autour des campements des Turkomans, qui quittent de bonne heure cette plaine malsaine, pour se retirer dans les vallées de la montagne, où l'air est pur et où les malades atteints de la fièvre parviennent à se débarraser du fléau en buvant les eaux salutaires des sources du Taurus. Les Turkomans croient que ces eaux ont la propriété de guérir toutes les maladies.

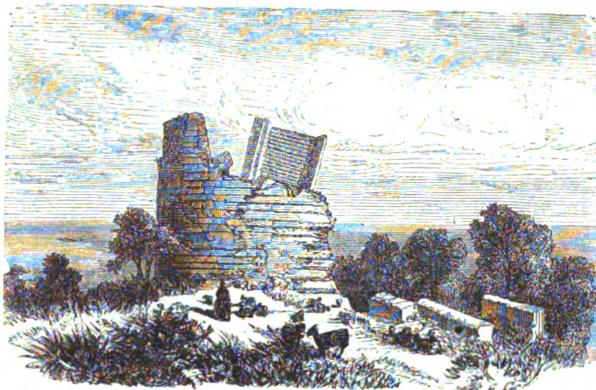
Adana est une ville de dix-huit à vingt mille habitants.

Elle est arrosée par les eaux du Sarus (Séhoun-tchai), qui prend sa source dans le Taurus et se jette dans la mer, non loin de l'embouchure du Cydnus. En passant à Adana, le fleuve alimente les fontaines publiques et les bains de la ville au moyen de conduits et de canaux couverts. Un pont magnifique, élevé par les Romains, est jeté sur le Sarus, en face de la ville. Adana renferme un grand nombre de mosquées, des bains, des khans, un bazar et un palais, si toutefois on peut donner ce nom à la grande bâtisse où réside le gouverneur.

Pendant mon séjour dans cette ville, j'assistai à un petit événement politique qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour la tranquillité du pays, si le pacha gouverneur, dont la prudence est la principale vertu, n'eût cédé de bonne grâce aux exigences des beys turkomans du Taurus. Les Turkomans de la Cilicie sont nombreux et reconnaissent pour chefs des agas turbulents, dont la vie se passe à combattre les uns contre les autres et à défendre leur indépendance contre les sourdes menées de la Porte. Le gouvernement turc emploie tous les moyens pour amoindrir l'autorité de ces agas, qui n'ont

jamais cédé aux exigences des pachas ottomans et refusent absolument de se fixer sur le sol qui leur est assigné et d'y construire des demeures.

L'un d'eux, Hussein-Bey Dedeler-oglou, qui se montrait le plus hostile à la Porte, ayant envoyé son fils à Adana pour une affaire particulière, apprit que le pacha gouverneur l'avait fait arrêter et le gardait en prison. Hussein résolut de tirer vengeance du pacha, et, ayant rassemblé les cavaliers de plusieurs tribus, il marcha sur Adana, qui n'était défendue que par une faible garnison.



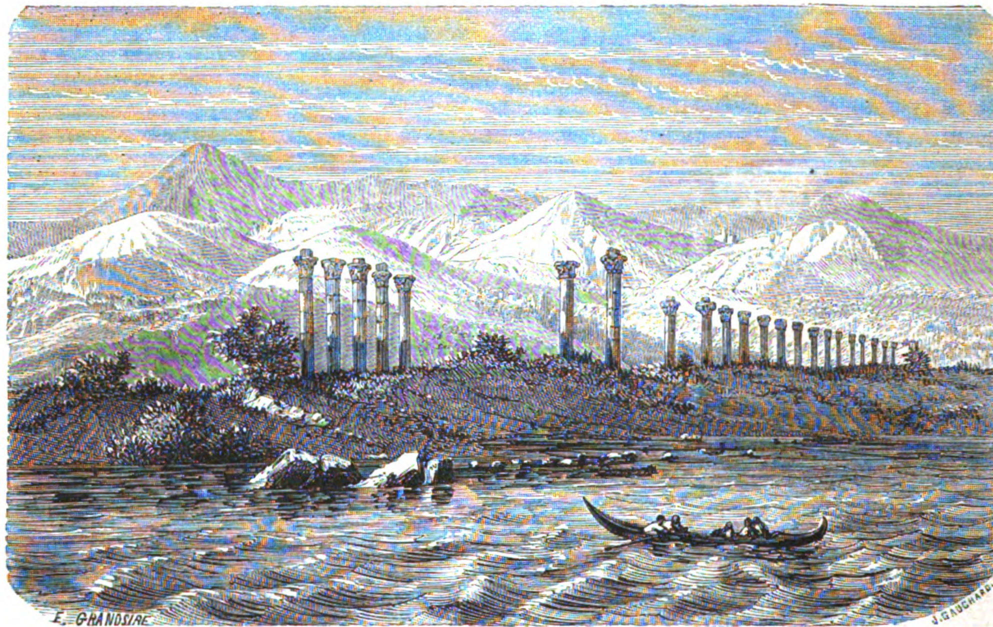
Tombeau d'Aratus, à Pompeïopolis.

Mehemet-Zia-Pacha, maréchal de l'empire, gouverneur général des provinces de Marach et d'Adana, vizir de la Porte, assembla son conseil, et, voyant que la résistance était impossible, il renvoya le fils d'Hussein comblé de présents. Hussein consentit à se retirer, sur les instances de l'agent consulaire français, M. B. Pieri, et fit dire au pacha qu'il brûlerait la ville si jamais il cherchait à troubler de nouveau le repos des Turkomans. Le pacha se le tint pour dit, et depuis lors, chaque année on peut lire dans le rapport officiel adressé par le gouverneur général à la Porte cette formule invariable :

« Les Turkomans ont enfin cédé à nos instances et ils obéissent aveuglément aux ordres du sultan. Installés dans des demeures fixes, les Yourouks, qui jetaient l'effroi dans toute la contrée, sont devenus de paisibles laboureurs, désireux de mériter un regard bienveillant de l'autorité impériale. »

Les Farsak-oglou. — La danse du sabre. — Missis. — Tumlo-Kalessi. — Aïas. — Chasse au buffle dans les marécages de la plaine Aléienne.

Il faut quatre heures pour se rendre d'Adana à Missis, l'ancienne Mopsueste, fondée par le héros Mopsus, l'un des athlètes de la guerre de Troie. En suivant la route des caravanes, qui est la moins déserte, notre cavalcade passa près du campement des Farsak-oglou, qui avaient dressé leurs tentes de chaque côté de la route. La tribu des Farsak est nombreuse et ses cavaliers sont renommés dans toute la contrée par leur adresse à manier le sabre et le djérid. Nous demandâmes l'hospitalité au chef de la tribu, et



Pompeïopolis : La colonnade.

le soir, pendant que nous étions assis à la porte de sa tente, il voulut nous donner le spectacle d'une danse du sabre, exécutée par les principaux cavaliers de son *ourdou*. La danse du sabre est tout à la fois une récréation et un exercice ; ce serait un assaut d'armes si les danseurs, au lieu de se tenir à distance, fondaient les uns sur les autres, comme dans un champ clos.

Je n'ai rien vu de plus grave que cette danse guerrière exécutée devant tous les membres d'une tribu et à laquelle les femmes prennent part quelquefois, lorsque, entraînées par leur ardeur, elles quittent leurs tentes, entrent dans l'arène et luttent en face de leurs époux, qu'elles semblent provoquer au combat. Il faisait presque nuit ; un feu de broussailles éclairait seul l'endroit laissé

vacant devant la tente de l'aga et où les guerriers étaient réunis.

Un Turkoman armé en guerre sortit des rangs, s'avança près de nous et exécuta d'abord quelques pas en cadence, tandis qu'un tambourin battait la mesure en s'accompagnant d'une flûte sur laquelle il modulait quelques sons monotones. Peu après, la musique précipite ses accords, le guerrier s'anime; il semble apercevoir un ennemi invisible, le provoque du geste et de la voix, fond sur lui en brandissant son cimeterre, recule de quelques pas, l'attaque encore, et pousse encore un cri de victoire. Un second danseur survient et salue avec son sabre le premier guerrier; à celui-ci succède un troisième, et alors commence une danse terrible. Ces trois hommes, très-rapprochés l'un de l'autre et faisant siffler continuellement l'air avec leur damas, semblent vouloir s'entre-tuer. Le moindre faux pas pourrait causer leur mort, et cependant ils s'animent davantage au son de la flûte et du tambour; les lames de leurs sabres étincellent; les cris d'encouragement redoublent leur animation; bientôt ils rugissent et bondissent comme des tigres, puis s'arrêtent tout à coup et viennent comme des vaincus, s'agenouiller devant leur aga, en posant, en signe de soumission, leurs lames de damas sur leur tête courbée jusqu'à terre. L'aga les félicite, les invite à se relever, et tandis qu'ils regagnent leurs places, d'autres danseurs leur succèdent et cherchent, comme les premiers, à provoquer les applaudissements des spectateurs, ivres d'enthousiasme et de bonheur.



Les habitants du Taurus : Un chef turkoman, un évêque arménien; habitants chrétiens de la Cilicie.

Le lendemain matin nous fîmes nos adieux au chef des Farsak-oglou et nous reprîmes le chemin de Missis, qui n'était éloigné que d'une heure du campement. Missis est une pauvre bourgade dont les maisons sont en partie désertes et ruinées. Les mosquées, abandonnées depuis longues années, se sont écroulées, et les minarets sont totalement renversés. Le Pyrame coule à l'est de Missis; on le passe sur un pont de construction romaine, en face duquel s'élevait jadis un château byzantin qui est détruit aujourd'hui, et dont il ne reste que quelques pans de murailles. Tout près du château se trouve une nécropole riche en inscriptions tumulaires des époques grecques et romaines, qui m'a fourni des textes importants que j'ai publiés dans mon volume d'exploration[1].

A peu de distance de Missis, au nord, on voit deux châteaux bâtis sur le sommet de deux monticules qui sont séparés l'un de l'autre par la vallée de Pyrame. L'un de ces châteaux, appelé aujourd'hui le Tumlo-Kalessi, est célèbre dans l'histoire de la Cilicie, à l'époque

1. *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus*, Paris, 1861, Benj. Duprat, in-8°.

de la domination arménienne. Les documents diplomatiques nous font connaître son véritable nom, Amoud, que Willebrand a transcrit sous la forme Adamodana. En 1212, le roi Léon II, de la race de Roupèn, avait donné ce château aux chevaliers de l'ordre Teutonique, avec plusieurs domaines d'alentour. Un chrysobulle, déposé aux archives de Berlin, nous a conservé le souvenir de cette donation. Lorsque je visitai le Tumlo-Kalessi, j'eus le plaisir d'y rencontrer Mme la princesse T. de Belgiojoso, qui avait fait halte au pied de la forteresse et qui se disposait à traverser toute l'Asie Mineure, afin de gagner une ferme qu'elle possède dans le pachalik de Trébisonde.

La route de Missis à Aïas n'est pas sûre; elle est hantée habituellement par un bandit célèbre, Stépan-oglou, dit le Bossu, qui, à la tête de vingt ou trente bandits du Giawour-Dagh, pille les caravanes et détrousse les passants. Stépan-oglou a son repaire dans les gorges de l'Amanus, mais il va souvent à Aïas pour renouveler ses provisions et acheter de la poudre. Il avait quitté ce village la veille de mon arrivée.

Aïas, l'ancienne Ægée, est une bourgade composée seulement de douze à quinze familles de Turkomans et de fellahs qui habitent des cabanes élevées dans la cour intérieure du château bâti au bord de la mer. Au moyen âge, ce château protégeait la ville de Lajazzo, entrepôt principal du commerce de l'Asie et port célèbre que fréquentaient les navires marchands de Gênes et de Venise, à l'époque des croisades. En face du château de Lajazzo, on voit un îlot sur lequel sont amoncelées les ruines d'une forteresse abandonnée. Il ne reste aucune trace d'antiquités à Aïas, et c'est à peine si l'on reconnaît la place de cette ville célèbre que Marco-Polo et Sanuto ont décrite dans leurs relations de voyage.

Quand nous sortîmes d'Aïas, nous prîmes la résolution de revenir à Tarsous par une contrée complétement inconnue et inexplorée, et que les anciens désignaient sous le nom de plaine Aléienne. C'est dans cette plaine, que couvrent aujourd'hui d'immenses marécages, et dans laquelle on trouve plusieurs lacs salés, que se sont réfugiés ces troupeaux de buffles sauvages qui ont donné leur nom à la Cilicie (κιλιξ). Jadis cette contrée était florissante, et là s'élevaient Mégarse et Mallus, la première, ville grecque autrefois fameuse, la seconde, cité satrapale où les lieutenants des rois de Perse en Cilicie avaient leur résidence. Sur les ruines de Mallus, on trouve un petit village turkoman construit avec les débris de la ville antique, dans une baie formée par la pointe du cap de Karatasch. Tous les habitants de ce village sont d'intrépides chasseurs de buffles. Je profitai de ma visite aux ruines de Mallus pour assister à une grande chasse aux buffles à laquelle les Turkomans s'étaient préparés depuis longtemps, et qui devait être très-fructueuse.

Les chasseurs auxquels je m'étais joint quittèrent Karatasch vers le milieu de la nuit, emportant avec eux des provisions pour plusieurs jours et des armes fraîchement réparées. Ils marchaient tous à pied et avaient, outre leur besace, un laçc en corde graissée, dont l'extrémité se terminait par un nœud coulant. Le matin nous arrivâmes au bord des marais, où l'on fit halte. Des éclaireurs partirent dans différentes directions, afin de reconnaître les sentiers que fréquentaient les troupeaux et de chercher des emplacements favorables pour attendre leur passage sans être découverts. Le soir, les chasseurs devaient se placer sur différents points et par groupes, afin de commencer l'attaque. Au coucher du soleil, chacun était à son poste; les éclaireurs avaient signalé un fort troupeau qui se dirigeaient du côté de notre cachette, et déjà on entendait les beuglements des buffles qui venaient se désaltérer à l'eau d'une source voisine. Les buffles marchaient par file, attentifs au moindre bruit, et étaient déjà près de nous, quand un des Turkomans, prenant son élan, fit cingler son laço à la tête de l'animal qui marchait le premier, et tirant vivement la corde, il l'enroula plusieurs fois autour d'un tronc d'arbre qui était à sa portée. Le buffle, saisi à l'improviste, fit un bond qui faillit renverser son ennemi, puis baissant tout à coup la tête, il bondit en faisant des efforts violents pour se débarrasser de ses liens. Pendant que ceci se passait sous mes yeux, d'autres Turkomans, postés dans des lieux sûrs, s'emparaient de la même façon et avec une adresse merveilleuse de plusieurs buffles. Le reste du troupeau ainsi attaqué avait pris la fuite dans toutes les directions, et le bruit de leurs pas sur le sol cessa bientôt de se faire entendre. Lorsqu'un buffle a été pris, les Turkomans s'éloignent pendant plusieurs jours, en ayant soin d'enlever les roseaux qui sont à sa portée, afin qu'il ne puisse trouver que des herbes insuffisantes pour se nourrir. Dès qu'ils pensent que l'animal est suffisamment affaibli par le manque de nourriture, ils reviennent sans bruit, lui jettent un second laço et l'entraînent facilement au village de Karatasch, où on achève de le dompter. Le buffle pris jeune est un animal docile, patient et sobre. Il rend à l'agriculture de grands services, et les voituriers turkomans lui font traîner des chariots chargés de lourds fardeaux. Quand on attelle ensemble plusieurs paires de buffles à un chariot, on est étonné de voir ces animaux transporter à d'énormes distances et par des routes souvent impraticables, des pièces de canon de siége que vingt chevaux auraient peine à traîner sur une route ordinaire. Ce sont des buffles qui ont transporté les pièces d'artillerie qu'Ibrahim-Pacha avait fait placer au Kulek-Boghaz, lors de son expédition contre le sultan Mahmoud; et quand le gouvernement turc résolut de désarmer cette forteresse et d'en faire partir l'artillerie pour Constantinople, en 1856, ce furent encore des chariots traînés par des buffles qui transportèrent toutes les batteries, depuis les *Portes* de Cilicie jusqu'au port de Mersine, où elles furent embarquées.

Un baptême arménien à Tarsous.

Au retour de mon voyage dans la Cilicie des plaines, et au moment où je songeais déjà à faire mes préparatifs de départ, je fus convié aux fêtes d'un baptême. Un de mes amis de Tarsous, le khavadja Mapheli, riche Ar-

ménien qui avait un enfant nouveau-né, vint me prier, avec force supplications émaillées de fleurs les plus brillantes de la rhétorique orientale, d'être le parrain du fils que le ciel lui avait donné. Pour vaincre ma résistance, il finit par me dire que la marraine était une jeune dame d'une incomparable beauté et veuve depuis quelques mois seulement. J'eus beau alléguer les prétextes les plus plausibles, mon départ prochain, la différence de religion, mon peu de penchant pour une exhibition officielle de ma personne, je dus céder enfin pour ne pas blesser la susceptibilité de mon ami l'Arménien.

« Comment appellerons-nous votre filleul? me dit Mapheli.

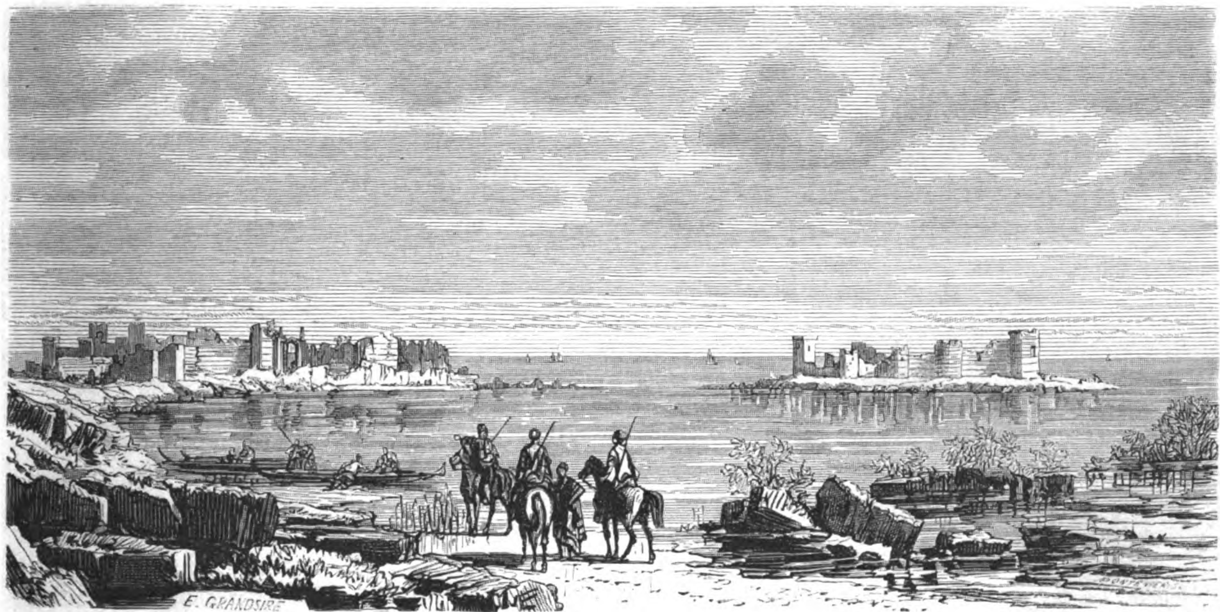
— Mais c'est à vous, qui êtes le père, à m'indiquer les noms qui vous conviennent.

— Nullement, c'est au parrain à nommer son filleul. »

Peu familiarisé avec les noms du calendrier arménien, je fis part de mon embarras à quelques amis, et il fut décidé que le jeune Mapheli-oglou s'appellerait *Martyros Garabed Asdouadzadour*, ce qui signifie *Martyr, Précurseur, Dieudonné.*

Dès que le jour de la cérémonie fut fixé, j'envoyai, selon l'usage, à la commère qui m'était assignée, non pas des gants Jouvin et des bonbons de Boissier, qu'il m'eût été fort difficile de me procurer, mais une ceinture de Perse et une alliance. Ensuite je me dirigeai avec quelques invités chez khavadja Mapheli où devait avoir lieu la cérémonie du baptême.

Lorsque j'entrai dans la maison, des serviteurs m'inondèrent d'une pluie de parfums et firent brûler de la myrrhe dans une cassolette qu'on me présenta à respirer, pendant que d'autres me versaient dans une coupe de vermeil un grog que je dus absorber. Le reste fut pré-



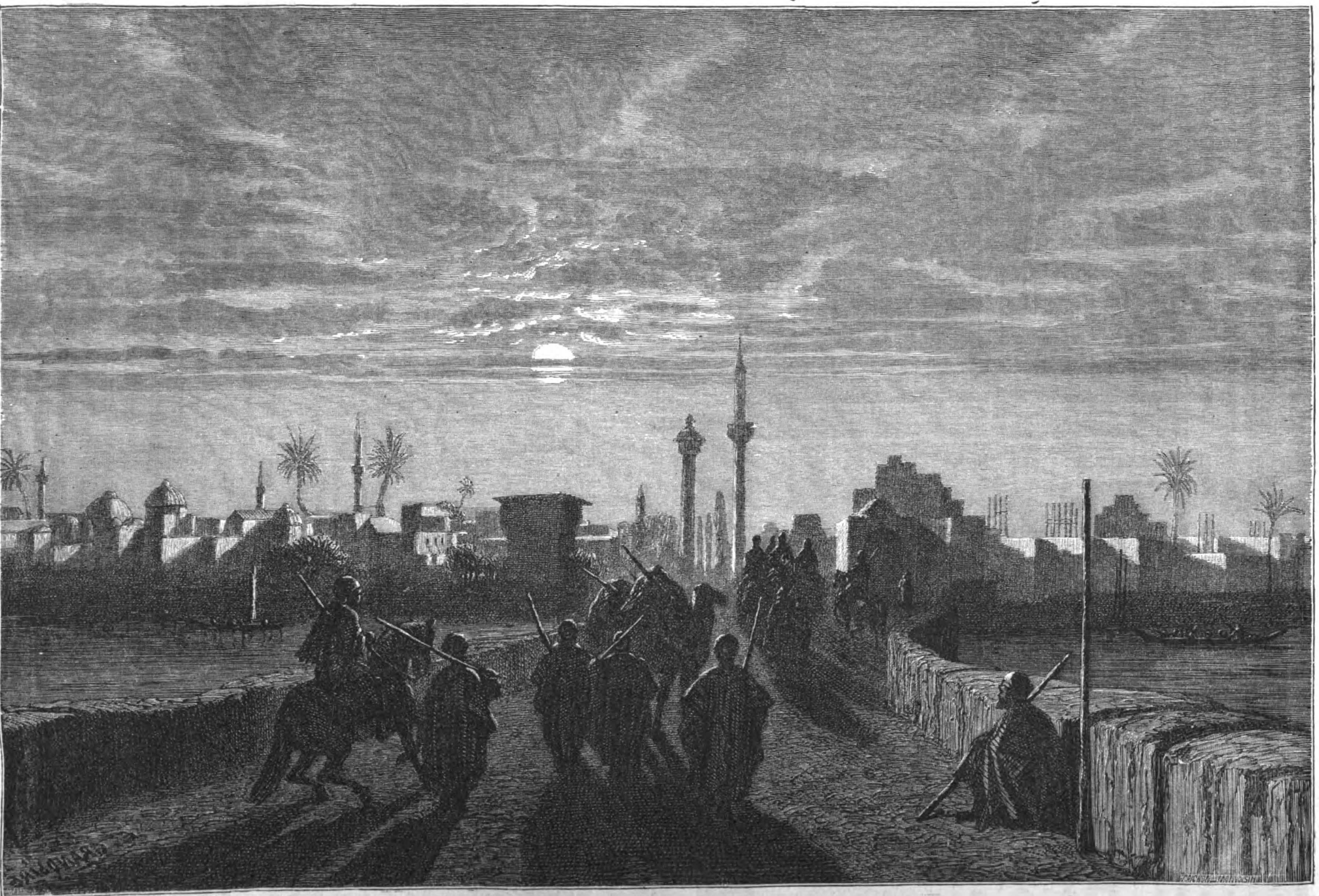
Vue de Górigos (Corycus).

cipité à mes pieds au risque de m'éclabousser; mais comment se plaindre d'un tel honneur réservé aux hôtes de distinction, les jours de grande fête! Dès que j'eus pénétré dans les appartements, où était déjà réunie une nombreuse assistance, Mapheli vint à moi, et, se précipitant dans mes bras, il m'embrassa avec une véritable effusion; il me présenta aussi l'enfant, que je dus embrasser. Je venais de subir ces petites misères inhérentes à la qualité de parrain, lorsque la marraine, précédée de ses compagnes, entra dans la chambre où la famille et les amis étaient réunis. J'aurais dû l'embrasser aussi, ne fût-ce qu'à titre de compensation; mais les usages du pays s'opposaient à cette marque de sympathie, et le programme de la fête ne semblait pas devoir subir la plus légère modification en ma faveur.

Les invités prirent bientôt place sur les divans rangés tout autour de la pièce, et des serviteurs apportèrent une table sur laquelle on plaça un bassin en métal, qui fut rempli du vin de la Commanderie. L'évêque arménien, Mgr Obannès et son clergé arrivèrent bientôt après, et chaque invité, ayant pris un cierge, vint baiser respectueusement la main du prélat, qui commença aussitôt les prières.

J'étais placé à la droite de l'évêque, et Sitti-Mériam, ma commère, était à sa gauche. Le prélat, en me remettant un cierge, me dit à voix basse que chaque fois que je sentirais la pression de son coude, je devrais prononcer le mot *amen!*

On apporta l'enfant, que l'évêque déshabilla complétement, en bénissant chacun des vêtements très-compliqués qu'il lui enlevait avec assez de dextérité, et le plongea ensuite par trois fois dans le bassin : cérémonie que je comparai à l'immersion du brillant Achille dans les eaux du Styx, et qui peut-être lui doit son origine. Le bain pris, l'Éminence me demanda si mon intention était de faire élever mon filleul dans la religion chré-



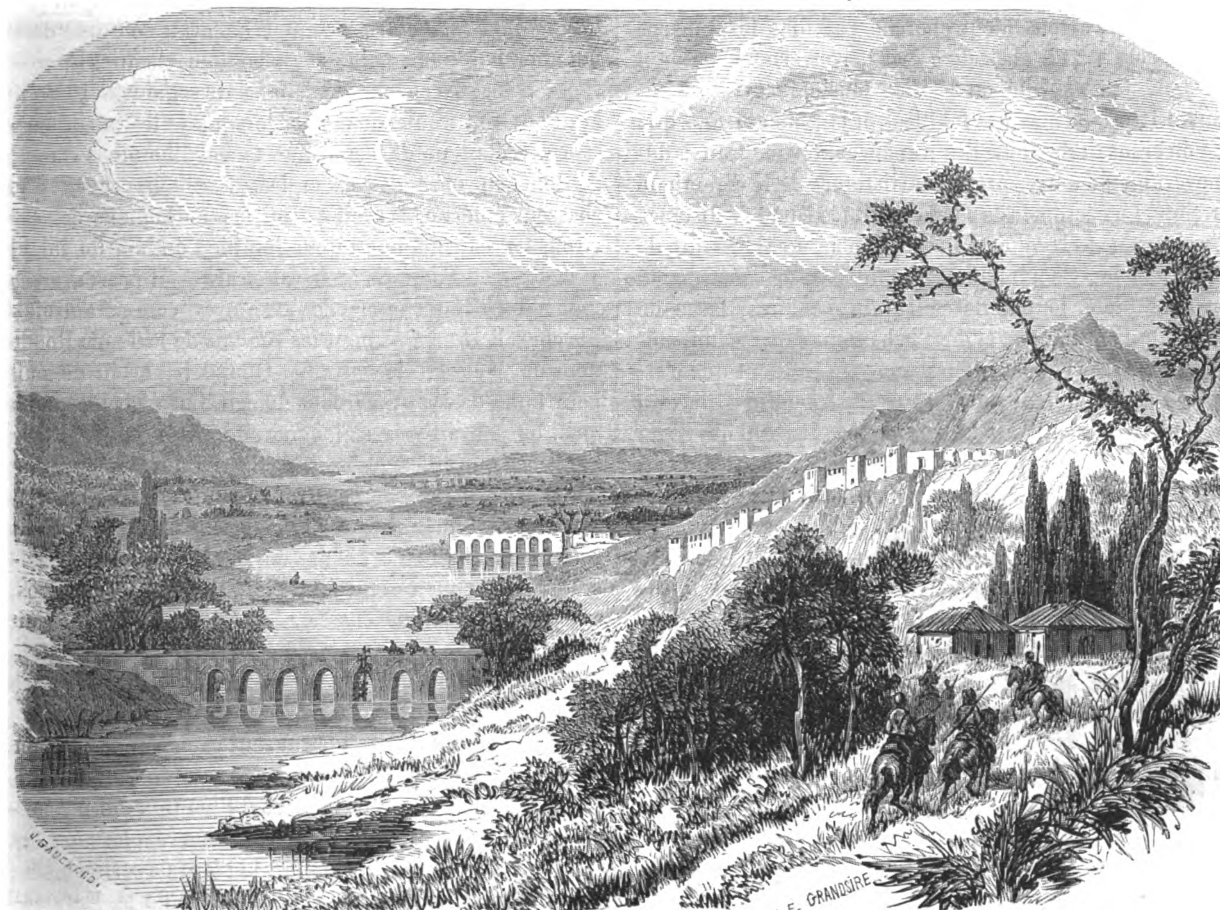
Vue d'Adana. — D'après une photographie.

tienne et dans l'obéissance due aux canons de la foi grégorienne. Cette question à laquelle j'étais peu préparé fit sourire les assistants et me causa quelque embarras; cependant j'observai qu'étant catholique romain, il devait modifier sa demande de telle sorte que ma réponse ne pût engager ma conscience; qu'au surplus, j'approuvais d'avance tout ce qu'il croirait convenable de faire quant à la religion de l'enfant que je lui présentais.

« C'est une simple formalité, reprit le prélat, qui me parut fort coulant en matière religieuse; dites *oui*, et la responsabilité tombera sur la marraine. »

La difficulté ainsi tranchée, l'Éminence prit son bâton pastoral, et, s'étant portée successivement aux quatre points cardinaux, elle prononça à haute voix les noms de l'enfant et proclama chrétien mon filleul, qui depuis ce jour appartient à la grande communion de l'Église nationale arménienne.

Après que la cérémonie religieuse fut accomplie et que la salle fut débarrassée de la table et du bassin où le nouvel Achille avait été immergé, on apporta sur de grands plateaux des agneaux rôtis, des pyramides de riz, des pâtisseries et de grandes jarres remplies de ce même vin de la Commanderie dont j'ai parlé. Tous les invités furent conviés à prendre part au festin, et tous entonnèrent des chants d'allégresse. Les femmes, qui attendaient que les hommes eussent terminé leur



Cours du Pyrame, à Missis.

repas pour prendre le leur, nous regardaient d'un air d'envie et dissimulaient peu leur impatience. Enfin leur tour arriva, et je quittai la maison de Mapheli, enchanté d'avoir procuré à mon ami l'Arménien la satisfaction d'être le parrain de son fils.

Antiquités de Tarsous. — Le tumulus et le tombeau de Sardanapale.

L'ancienne ville de Tarse est une mine inépuisable de recherches pour l'archéologue, et les découvertes qu'on peut encore faire dans l'antique *tumulus*, appelé Gueuzluk-Kalak, devraient encourager de jeunes voyageurs à tenter de nouvelles fouilles sur ce point. En archéologie, c'est toujours le hasard qui procure les trouvailles les plus inattendues; j'étais loin de penser qu'en allant en Cilicie pour étudier la marche de la conquête arménienne dans ce pays à l'époque des croisades, je serais obligé de faire des fouilles dans un *tumulus* de l'époque romaine, qui m'a fourni une ample moisson de figurines en terre cuite et des médailles précieuses pour l'histoire religieuse et politique des contrées du Taurus. Voici comment je fis la découverte de la nécropole de Tarse. Un enfant, auquel j'avais acheté quelques monnaies antiques, vint un jour me trouver et me montra plusieurs fragments de statuettes en argile d'un beau style qu'il venait de recueillir sur le chemin qui mène

du tumulus au village de Giawour-Koi et à la porte de la *Kandji* (femelle). Mon étonnement fut grand quand, arrivé à l'endroit que l'enfant m'avait désigné, je vis poindre sur l'escarpement du talus une assez grande quantité de fragments identiques aux échantillons qu'il m'avait présentés. Je croyais rêver, j'avais là sous les yeux une mine d'antiques! un ossuaire d'argile à fleur de terre! J'achetai pour quelques piastres le silence de l'enfant, et après avoir acquis le terrain du propriétaire, qui n'en tirait nul profit, je commençai des fouilles immédiatement. Les résultats de ces fouilles dépassèrent mon attente; chaque jour la pioche amenait des quantités prodigieuses de figurines et de fragments de poteries, et j'aurais pu en charger un navire de commerce, si le gouverneur de Tarsous n'eût cherché par tous les moyens possibles à mettre obstacle à mes découvertes. Quoi qu'il en soit, j'ai expédié en France plusieurs caisses contenant le produit de mes fouilles, et je puis affirmer que si l'on creusait de nouvelles tranchées, on mettrait à découvert bien d'autres produits artistiques de la céramique tarsiote. La nécropole de Tarse est située à peu de distance d'un jardin de la ville qui renferme le tombeau dit de Sardanapale. Ce monument est une vaste construction en poudingue, longue de cent quinze mètres, large de quarante-cinq mètres, et dont la hauteur dépasse huit mètres (voy. p. 87). Les auteurs anciens racontent que c'est devant ce monument que l'armée d'Alexandre défila peu de jours avant de livrer la bataille d'Issus, qui ouvrit au héros macédonien les portes de l'Asie. La construction affecte la forme d'un parallélogramme, à l'intérieur duquel se voient deux cubes massifs en poudingue dont le marteau ne peut détacher le plus petit fragment. J'ai voulu me rendre compte de ce que pouvait renfermer l'un de ces cubes, et je ne trouvai d'autre moyen que d'en faire sauter une partie avec une mine. A cet effet, je fis pratiquer un trou avec une aiguille de mineur, et après l'avoir bourré de poudre je mis le feu à la mèche à une heure assez avancée de la nuit, pour éviter les accidents. La mine éclata au milieu de la nuit comme je l'avais prévu, et le bruit de l'explosion fut tel que le minaret d'une mosquée fut renversé. Tout le monde crut à un tremblement de terre, à un orage surnaturel, et les femmes disaient que la fin du monde approchait, parce que les cigognes avaient déserté la ville quelques jours auparavant. Quand j'arrivai au tombeau de Sardanapale, je fus très-étonné de voir que tout était dans le même état que la veille; pas une pierre n'avait bougé, et les herbes de la plate-forme avaient seules été brûlées par l'effet de la mine. Personne à Tarsous n'eut vent de mon stratagème, et grâce à leur insouciance habituelle, les Turcs oublièrent bien vite le petit événement qui la veille avait mis toute la ville en émoi. Il fallait renoncer à pénétrer le mystère que renferme le monument de Sardanapale, et maintenant je me demande si je n'aurais pas mieux fait de ne pas brûler tant de poudre et de ne point chercher à tirer de son sommeil le vieux monarque assyrien qui dort depuis des siècles sous l'épaisse couche de poudingue amoncelée sur sa royale dépouille.

Biographie de Bothros Rok, mon compagnon de voyage.

Pendant tout le temps de mon séjour dans la Cilicie, j'avais pour compagnon de voyage un Arabe né en Syrie, et dont le nom se trouve déjà plusieurs fois cité dans mon récit. Cet homme, dont je fis la connaissance à Ichmé, remplissait les fonctions de drogman du consulat de France; il parlait très-bien le turc, l'arabe et la langue franque, et descendait de ces vieux Français des croisades, qui firent avec Godefroy de Bouillon et Tancrède la conquête de la cité sainte. Son nom de famille était Rok; il savait par tradition que ses aïeux étaient d'origine française; du reste, il professait la religion catholique et appartenait au rite latin. Bothros Rok, ou plutôt le *khavadja Bothros*, comme on avait coutume de le nommer habituellement, avait eu une vie très-aventureuse et fort décousue. Né à Jaffa vers l'année 1820, il avait environ trente-deux ans, lorsque je fis sa connaissance. C'était un de ces beaux types d'hommes comme l'Orient en offre des exemples. Excellent cavalier et chasseur émérite, il avait parmi les Turkomans des environs de Tarsous une réputation bien établie de valeur et d'adresse. Toujours à cheval et armé, il parcourait la montagne à la recherche des aventures, comme autrefois ces chevaliers errants dont les romans de la Table Ronde nous ont conservé le souvenir. Quand il partait de nuit pour l'une de ces expéditions dont le but était inconnu à tous, on pouvait voir sa longue silhouette se profiler le long des murailles désertes de la ville, et entendre le héros des grands chemins fredonner un air monotone en aspirant la fumée de son tchibouk. Plusieurs fois, je vis Bothros partir ainsi à l'heure de minuit, pour des destinations inconnues, et revenir le lendemain frais et dispos, après avoir fait une chasse abondante, dont le produit était accroché comme un trophée à l'arçon de sa selle.

La vie de Bothros, que la chronique locale ne retrace pas comme un exemple à suivre, est cependant fort curieuse, et mes lecteurs me sauront gré de leur raconter quelques traits caractéristiques de cette singulière existence. Du reste, Bothros était bien l'homme qui me convenait pour m'accompagner dans mon exploration, et certes je dois dire que, sans lui, je n'aurais certainement pu parcourir le Taurus et les steppes de la Karamanie comme je l'ai fait. Mon compagnon avait des amis dans toutes les tribus, dans tous les villages; ici, il retrouvait un filleul, là, un homme qu'il avait tiré d'un mauvais pas; partout où nous passions, Bothros me conduisait chez ses *frères*, comme il les appelait, et me présentait moi-même comme un frère, si bien que, grâce à lui, j'ai pour parents ou pour alliés tous les habitants de la Cilicie. Un tel homme est un guide précieux, et je me hâte d'ajouter aussi qu'il vaut mieux l'avoir pour ami que pour ennemi.

Dans sa tendre jeunesse, Bothros habitait Jaffa et vivait de ses rentes; c'était un *gentleman*, comme on dit à Londres. Sa mère avait un autre fils et une fille d'une remarquable beauté. Les demoiselles de bonne famille, en Orient, ne reçoivent pas comme en Europe une édu-

cation très-soignée, et la principale occupation des vierges de Joppé consiste à veiller aux soins intérieurs de maison et à remplir l'humble office attribué par Homère à la fille d'Alcinoüs.

En 1839, Jaffa avait pour gouverneur un certain Abdallah-Bey, dont le fils, jeune *dandy* appartenant à la grande corporation abâtardie des cadets osmanlis, s'éprit d'une vive passion pour la sœur de Bothros. Il l'avait vue un soir à la fontaine, au milieu de ses compagnes, et il l'avait distinguée. Le jeune désœuvré donna aussitôt l'ordre à ses gens de suivre la fille chrétienne en témoignant le désir de la voir le soir même dans son harem. Un désir de ce genre équivalait à un ordre : sous un prétexte quelconque, les sicaires du bey attirèrent la jeune fille au palais du gouverneur, et la livrèrent à leur maître.

Bothros était absent de la ville quand on enleva sa sœur. Lorsqu'il rentra au logis, il trouva sa mère en pleurs et son frère, les yeux en feu, écumant de rage et de colère. Aussitôt que la terrible nouvelle lui fut annoncée, Bothros sentit bouillonner dans son cœur ce même sang qui coule dans les veines du lion et de l'Arabe. Il bondit comme un tigre qu'un chasseur a mortellement blessé, et, saisissant ses pistolets, il sort de la maison, enfourche son cheval et se dirige d'un air calme en apparence vers la demeure du gouverneur. Dès qu'il a franchi le seuil du palais, il demande aux gardes à être introduit près du fils du bey pour lui révéler les auteurs d'un crime commis la veille. On le laisse passer. Arrivé devant le ravisseur de sa sœur, l'Arabe, dont la colère éclate, s'écrie :

« Qu'as-tu fait de ma sœur ? »

Et il lui appuie en même temps les deux canons de ses pistolets albanais sur la poitrine.

« Ta sœur, je ne l'ai pas vue ; m'en avais-tu confié la garde ? »

A ces mots, deux coups de feu éclatent, et l'Osmanli roule sur son divan en rendant des flots de sang. Prenant alors son poignard, Bothros coupe à sa victime une oreille, et, renversant tout sur son passage, il vient fixer avec ce même poignard l'oreille du fils à la porte du gouverneur, devant les gardes stupéfiés par tant d'audace.

Prenant ensuite sa course, il revient vers son cheval ; d'un bond il est en selle, et, lui labourant les flancs avec ses éperons, il arrive à la maison de sa mère et lui crie :

« Ta fille est vengée, adieu ! »

Puis, s'élançant de nouveau, Bothros sort de la ville et gagne la montagne, poursuivi par les cavaliers qu'Abdallah avait envoyés à sa poursuite.



Tumlo-Kalessi.

Le vengeur de sa sœur outragée atteignit en peu de jours la montagne du Liban et vint demander asile aux Maronites, chez lesquels il resta quelque temps caché. Mais, sachant que sa tête était mise à prix, Bothros prit le parti de quitter la Syrie, et alla se fixer dans les montagnes du Taurus. Adopté par les Turkomans, dont il partageait la vie aventureuse, Bothros ne vint que plus tard à Tarsous, où M. L..., consul de France, l'attacha à sa personne, et depuis lors il est toujours resté au service de la France.

Bothros m'a souvent raconté son histoire ; mais il ne m'a jamais parlé de l'aventure terrible arrivée à sa sœur, et toutes les fois que le nom de Jaffa, sa patrie, venait sur ses lèvres, il changeait de couleur. J'ai appris le drame qu'on vient de lire d'un Français qui habitait depuis longtemps le pays, et qui me l'avait raconté bien bas un jour que Bothros pâlit en entendant prononcer par hasard le nom d'Abdallah-Bey qu'un étranger avait nommé devant lui.

Sans doute, l'homme capable d'un acte aussi sauvage peut paraître criminel chez nous, aux yeux de bien des gens ; mais pour quiconque a vu l'Orient et a fréquenté les hommes de ces contrées, dont le cerveau est sans cesse exposé aux rayons d'un soleil brûlant, le drame qu'on vient de lire semblera moins extraordinaire, et aucun d'eux ne blâmera l'acte de Bothros. Je dirai plus : si Bothros eût agi autrement, il aurait dû fuir sa ville natale, non point comme un homme de cœur, mais comme un lâche et un infâme. J'ai souvent entendu Bothros, dans nos longues pérégrinations, charmer la monotonie de la route en chantant le *Makamât*, où le bandit *Schanfarah* célèbre ses exploits meurtriers, et ajouter comme refrain cette strophe de sa composition : « Pleure encore, pleure toujours, Abdallah-Bey, le fils de ma mère s'est bien vengé. »

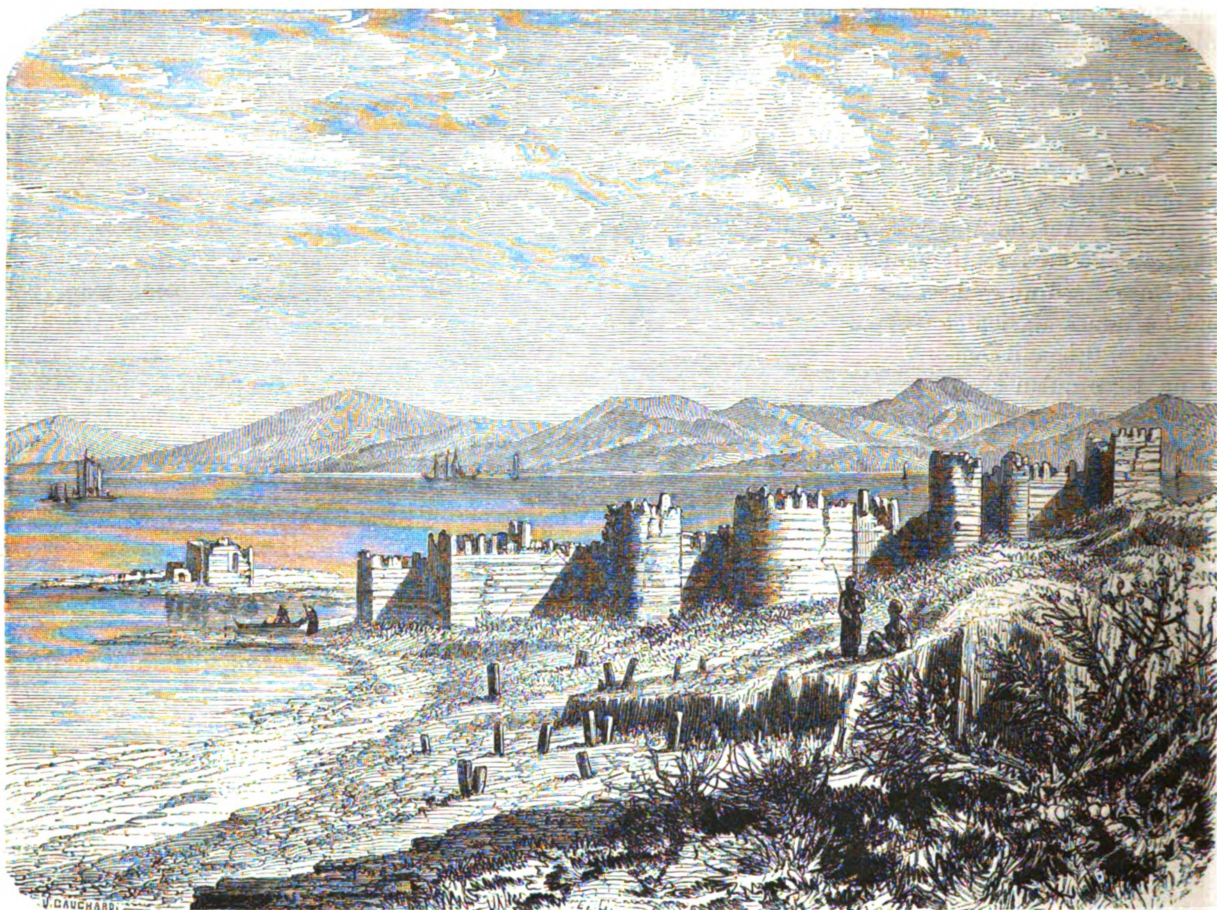
Puisque j'ai raconté ces traits de la vie de mon fidèle compagnon, j'en ferai connaître encore un dont je fus témoin, et qui donnera une idée bien exacte du caractère énergique de Bothros.

Il y avait, à Tarsous, une pauvre femme aveugle qui vivait des secours de la charité publique ; sa maison était voisine de celle qu'habitait Bothros. Pendant une nuit, des malfaiteurs s'introduisirent chez elle et lui enlevèrent le peu d'argent qu'elle possédait. Bothros, à qui l'affaire fut racontée, se mit de suite en campagne, et apprit que les voleurs étaient deux Turkomans de la tribu de Thor-oglou et qui vivaient dans un village voisin. Il partit de suite et se rendit à l'endroit où il savait trouver les malfaiteurs ; puis, sans autre forme de procès, il les attacha tous deux fortement à la

queue de son cheval et les amena garrottés à la ville. Il fit venir la vieille aveugle et instruisit lui-même l'affaire. Dès qu'il fut convaincu que les gens qu'il avait arrêtés de sa propre autorité étaient bien les coupables, il leur enjoignit de rendre l'argent qu'ils avaient enlevé à l'aveugle, et les congédia en leur disant : « Si pareil fait se renouvelle, les balles de mes pistolets vous apprendront le nom de l'armurier. Partez, et rappelez-vous que Bothros n'a jamais rien promis qu'il n'ait tenu. »

Tel était l'homme que le hasard avait jeté sur ma route lors de mon aventureuse exploration en Cilicie, et dont je conserverai toujours le souvenir. En me voyant monter sur le navire qui devait me ramener en France, Bothros me prit à part et me témoigna le désir de m'accompagner à Paris, afin de voir par lui-même si ce qu'on racontait des merveilles de notre grande Babylone répondait bien à l'idée qu'il s'en faisait Je consentis à l'amener en France.

L'homme du désert parut d'abord un peu surpris de se voir transporté sur un navire à hélice plus rapide que le meilleur cheval de course ; mais son étonnement



Vue d'Aïas (Lajazzo), l'ancienne Ægée, sur le golfe d'Alexandrette.

cessa quand il aperçut, à Marseille, une locomotive lancée à toute vapeur et entraînant derrière elle, avec une prodigieuse rapidité, tout un convoi de voyageurs et de marchandises. Puis, quand Bothros se vit emporté par la *terrible machine invention du diable*, il perdit toute contenance, et, pour la première fois de sa vie, Bothros pâlit, Bothros eut peur ! Blotti dans un coin du wagon, il n'osait plus faire un mouvement, et il resta silencieux pendant plusieurs heures.

Peu de jours avant notre arrivée en France, Bothros avait déjà grande hâte de revoir ses montagnes. L'Arabe du Taurus était à la gêne entre nos maisons de cinq étages ; à toutes les magnificences de Paris, il préférait le plus chétif village de la Karamanie, et il fut heureux de partir. Rentré à Tarsous, il continue à y redresser les torts de ses compatriotes. Le bruit court que Bothros s'est marié, qu'il rend sa femme très-heureuse, et qu'il sait lui éviter les persécutions auxquelles fut exposée Pénélope pendant la longue absence du père de Télémaque.

Victor LANGLOIS.



Bas-reliefs des Tigres, faisant partie du Cirque ou Gymnase à Chichen Itza (voy. p. 3[illegible]1). — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay [1].

UN VOYAGE AU YUCATAN [2]

(MEXIQUE),

TEXTE INÉDIT ET PHOTOGRAPHIES DE M. CHARNAY.

1860

Départ de Vera-Cruz. — Le vapeur *Mexico*. — Sisal. — Yucatan. — Les Indiens prisonniers. — Mérida. — La semaine sainte à Mérida; Les costumes. — Les types. — Les coutumes.

C'était la seconde fois que, depuis mon arrivée au Mexique, je faisais mon apparition à Vera-Cruz. Je débarquai le 25 mars 1860, venant d'Alvarado, après avoir traversé toute la sierra d'Oajaca, et descendu le Papaloapam. Miramon, alors général en chef et président de la république, arrivait par Orizaba et Cordova. Ce rap-

1. Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après les précieuses photographies rapportées du Yucatan par M. Charnay.

2. Le pays du Yucatan, abordé pour la première fois par Cordova en 1517, puis exploré par Grijalva, ne tarda pas à être con-

prochement, sans prétention de ma part, je vous prie de le croire, n'est pas sans importance. Je venais à Vera-Cruz avec l'intention de m'embarquer pour Sisal; Miramon venait simplement assiéger la ville, l'*eroïca*, comme disent les libéraux, quoique Vera-Cruz, plus de vingt fois prise et reprise, ne paraisse pas avoir de titre bien incontestable à ce glorieux surnom. Mais ces métaphores sont le fait de la langue et du caractère espagnols. Le siége de la ville me causa un mois de retard et faillit me coûter la vie. Mon lit fut coupé par une bombe. Il y aurait de la naïveté à affirmer que je n'étais point dedans. Néanmoins, le même projectile me priva de la queue de mon ara, superbe animal qui avait fait avec moi cinq cents lieues de pérégrination, et auquel j'étais très-attaché; la pauvre bête eut plus de peur que de mal, et quelques jours après se trouvait parfaitement remise de son accident, mais privée pour six mois de son plus bel ornement. Le mal fut grand, pour les pauvres surtout, dont les petites maisons tombaient sous les bombes comme des châteaux de cartes.

Le 30 avril, je m'embarquai sur *le Mexico*, petit bateau à vapeur sale, lent, lourd; nourriture rance; service détestable.

Le 3 mai, nous étions en vue des terres yucatèques et de Sisal, notre port de débarquement.

Le Yucatan est le pays des ruines le plus riche sans contredit en monuments américains; il en est couvert du nord au sud, et nous y trouverons les plus vastes, les plus importants et les plus merveilleux ouvrages de ces civilisations originales.

Placé à l'extrémité sud de la confédération mexicaine, le Yucatan en fait partie nominalement, car je n'ai jamais bien compris quelle espèce de lien l'attachait à la république; indépendant par le fait, il appartient aujourd'hui à l'opinion avancée dite libérale, représentée à Mexico par le président Juarez, le premier Indien pur sang qui arriva jamais au pouvoir; demain, au moment où j'écris, peut-être s'est-il rallié au parti réactionnaire. Les révolutions sont permanentes en ce curieux pays, et les changements à vue n'y surprennent personne.

Le Yucatan n'a guère qu'une seule voie de communication avec le monde. Le vapeur *Mexico* dessert le petit port de Sisal, venant et retournant de la Havane à Vera-Cruz. Ce trajet a lieu une fois par mois, quand le vapeur n'a point à réparer ses avaries ou nettoyer sa coque, ce qui lui arrive de temps à autre. Le commerce, presque nul, n'emploie que quelques goëlettes de petit tonnage et des bâtiments côtiers d'un mince format. Sisal et Campêche, cette dernière ville surtout, se trouvent le centre du commerce yucatèque. Placé au sud-ouest de Cuba, entre le vingt-deuxième et le dix-septième degré de latitude nord, le quatre-vingt-huitième et le quatre-vingt-quatorzième de longitude ouest, le Yucatan n'est qu'un immense banc calcaire, de quelques pieds à peine élevé au-dessus du niveau de la mer, et dont les côtes n'offrent ni port ni abri; aussi les vaisseaux d'un fort tonnage sont-ils forcés de stationner au loin, à trois milles à peu près, ce qui rend le débarquement fort pénible en toute saison, fort périlleux par la brise, et impossible lorsque le vent du nord souffle dans ces parages.

Placé sous la zone torride, doué d'une température des plus brûlantes, le Yucatan, sauf les parties avoisinant Tabasco et Belize, jouit d'un climat relativement sain, et cela, grâce à la sécheresse de l'atmosphère. Les côtes y sont, comme toutes celles du golfe, tributaires du Vomito, lequel y règne en été, mais doux et rarement mortel: l'épidémie réserve ses fureurs pour les centres d'émigration. Le Yucatan, qui n'a pas un cours d'eau, on peut même dire pas une goutte d'eau, n'est ombragé que d'un immense bois taillis, semé sur sa plaine monotone; aussi le paysage n'existe-t-il pas, et vous aurez beau monter sur les pyramides, vous aurez toujours cette même ligne d'horizon, droite, continue, désolante. Mais, terre de prédilection pour le voyageur, le Yucatan est riche en souvenirs : monuments prodigieux, femmes ravissantes, costumes pittoresques, il a tout pour impressionner, il parle au cœur, à l'âme, à l'imagination, à l'esprit, et quiconque le peut quitter avec indifférence, ne fut jamais un artiste et ne sera jamais un savant.

Je surveillai le débarquement de mes bagages avec une sollicitude toute paternelle; les marins mettaient du reste à leur besogne une brutalité pleine de dangers pour mes instruments et mes fioles de produits chimiques : aussi ce fut avec plaisir que nous quittâmes les flancs du vapeur. Il s'agissait de toucher la terre; trois heures de bordées nous permirent d'atteindre le petit môle en bois qui fait de Sisal un port de mer : ce ne fut pas sans une certaine joie, tout séjour en mer de quelque durée qu'il soit m'étant particulièrement désagréable.

L'arrivée du vapeur avait jeté quelque animation sur la plage, et deux ou trois dames attendaient à l'abri d'un hangar le passage des voyageurs. Nous fûmes soumis à l'inspection de ces señoras, qui n'ont probablement de tout le mois d'autre distraction que celle-là. Je me fis indiquer la *fonda* (hôtel). Quand je me fus assuré du bon état de toutes choses, je pus me livrer sans remords à une réfection des plus copieuses, n'ayant, pendant les trois jours de traversée, rien pu avaler sur ce déplorable vapeur.

Sisal est un bourg de douze cents âmes environ, défendu par un fortin en ruines où dorment quelques vieilles pièces de canon rouillées et silencieuses. La rade est parsemée de coques brisées ou enterrées dans le sable, tristes témoins des violences du nord. Les maisons, abritées par quelques cocotiers, meublées de hamacs, offrent le confort des climats chauds : de l'ombre et des courants d'air.

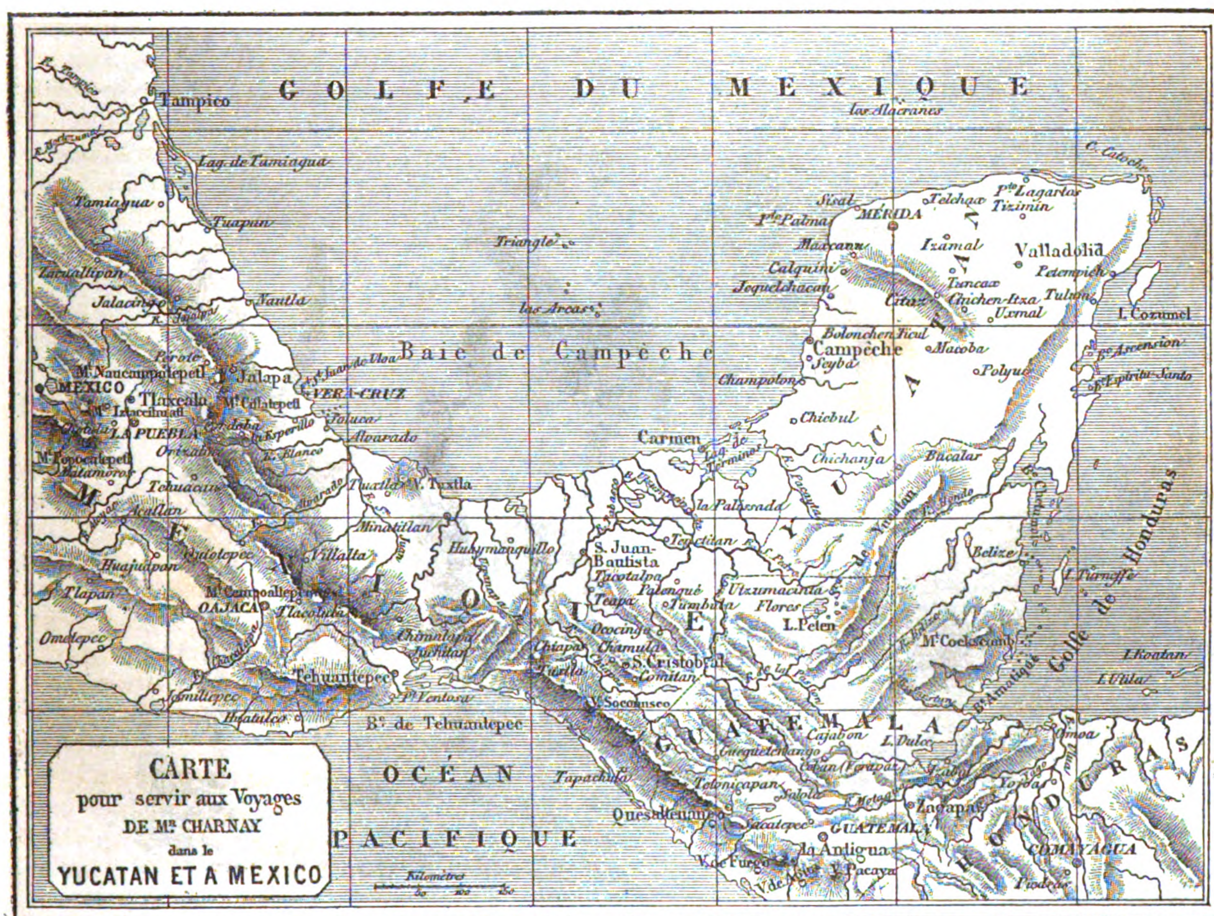
On me parla d'un compatriote, et je m'empressai de lui rendre visite : c'était le docteur Delaunay. Il habitait depuis nombre d'années cette terre brûlante et il portait

quis par D. Francisco de Montejo, qui rassembla à ses frais une petite armée de quinze cents hommes dès 1527, pour soumettre ce vaste territoire. La civilisation maya, qui dominait dans le Yucatan, était fort différente de celle des Aztèques, vaincus par Cortez. C'était peut-être à elle, mais dans un âge que la science ne peut encore fixer, que l'on devait plusieurs des merveilleux monuments qui excitent aujourd'hui si vivement notre curiosité.

encore le deuil de sa jeune et charmante compagne. Le docteur rêvait à la France; l'isolement lui rendait la patrie plus chère, et il n'attendait pour partir que le remboursement d'avances considérables et d'appointements oubliés que devait lui payer le gouvernement. Pauvre docteur! il attend toujours, il attendra longtemps.

Groupés dans la cour de la fonda, quelques Indiens attirèrent mon attention. Ils étaient pour la plupart presque nus; les femmes portaient un simple jupon, les petits ne portaient rien : tous étaient maigres, mais bien bâtis : ils avaient un air de fierté sauvage que je n'avais point remarqué parmi les quelques individus de l'espèce que j'avais rencontrés dans le village. On me dit que c'étaient des Indiens *bravos* faits prisonniers dans une dernière expédition et qu'on les envoyait à la Havane; là ils sont vendus à des planteurs, au prix de 2500 à 3000 fr., et ils leur doivent, pendant dix ans, leurs services soit à la ville, soit à la campagne, comme les Chinois ou les coolies; après quoi, ils sont libres; mais on a toujours soin de prolonger cette espèce d'esclavage, et ils restent à Cuba ou meurent à la peine. De toutes manières le Yucatan s'en débarrasse; ils n'y reviennent jamais.

A quatre heures du soir, la diligence nous emportait vers Mérida au galop de ses cinq mules. Une plaine couverte d'efflorescences salines s'étendait autour de nous; la couche épaisse et continue était d'un blanc de neige; et



Gravé chez Erhard, R Bonaparte 42

sans la chaleur torride qui nous accablait, on se serait volontiers cru sur quelque lande antarctique. Le mois de mai est un vilain mois pour visiter le Yucatan : la terre est sans verdure, le taillis sans feuillage; tout est sec et laid; les pluies de juillet lui donnent à coup sûr un air de fête que je n'ai point vu et que je ne peux décrire. Pour le moment, le taillis s'étendait au loin, monotone, couleur de cendre; quelques arbres à vert feuillage faisaient tache sur ce triste tableau; les ronces et les lianes pendaient desséchées d'un arbre à l'autre, et l'on voyait le rocher calcaire percer le sol à chaque pas comme le squelette d'un cadavre momifié.

Au travers du bois passaient quelques bestiaux exténués cherchant vainement un brin de verdure dans les ronces du taillis. Plus loin, le cadavre de l'un d'eux entouré de *zopilotes* dévorants (espèce de vautours), témoignait de l'inflexible stérilité du sol jusqu'à la saison des pluies. On arrive ainsi au premier relais, sous un ciel de feu, au milieu d'une nature désolée, aveuglé de poussière.

Mais le soleil baisse, l'ombre s'étend, le crépuscule commence, quelques souffles de la mer parviennent jusqu'à nous; à ce moment, le corps accablé se réveille, le paysage prend une teinte mystérieuse, l'âme s'abandonne à des rêveries bizarres que vient compléter l'apparition de blancs fantômes. C'est l'Indienne *yucatèque*;

son *fustan*, jupon lâche et empesé, est orné de broderies bleues, jaunes ou rouges; sa *uipile*, tunique très-ample, laisse les bras et les épaules nus, et tombe sans ceinture jusqu'à mi-jambe ; puis, son écharpe, blanche aussi, couvrant la tête, s'enroule autour du bras ou flotte au gré du vent. Plus la nuit s'avance, et plus le chemin s'anime ; de lourdes voitures font entendre au loin le grincement de leurs essieux criards, les mules se saluent de hennissements prolongés. Puis des groupes d'Indiens paraissent; une courroie d'écorce enveloppe leurs fardeaux, pesant sur leurs épaules, mais portés par la tête ; ils vont tristes, rapides et sans bruit : trois siècles d'oppression pèsent sur leur âme éteinte. A notre approche, ces silencieux passants s'inclinent ou se rangent respectueusement sur le bord du chemin. Je fus naturellement amené à établir un parallèle entre ces hommes sombres et les nègres. J'avais vécu avec les Indiens de plusieurs contrées et les esclaves de l'Amérique.

L'Indien, en quelque part du Mexique qu'on le prenne, libre ou opprimé, est triste, silencieux, fatal; il semble porter le deuil d'une race détruite et de sa grandeur déchue; c'est un peuple qui meurt.

Le nègre, au milieu des chaînes de l'esclavage, rit et danse encore ; il a l'insouciance de l'enfant, l'ingénuité d'un peuple qui naît.

La danse de l'Indien a tout le cachet de son caractère : il glisse en mesure, piétine à peine, sa figure reste impassible, et le chant d'amour qui l'accompagne ne semble qu'une longue complainte.



Types du Yucatan. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Charnay.

Le nègre, au contraire, s'élance en bonds désordonnés, en postures lascives ; sa cadence est une tempête et son chant un violent éclat de rire.

Au deuxième relais, nous nous arrêtâmes ; il était entre sept heures et demie et huit heures, et le Yucatèque ne peut vivre sans prendre le chocolat trois fois par jour au moins ; chacun de nous but donc une tasse, suivie du classique verre d'eau. La besogne achevée, je me hâtais de courir dans la rue du village, où, malgré la nuit, j'espérais saisir quelque trait original de la physionomie du pays. Je n'y trouvai rien de particulier, sinon un air de mystérieuse tristesse répandue sur les maisons délabrées, sur les animaux et sur les gens. La rue, presque déserte, était silencieuse; on n'entendait pas un cri, et les enfants enx-mêmes semblaient porter le joug de cette mélancolie profonde. Aucun symptôme de curiosité ne les attirait ; ils me regardaient passer, craintifs ou indifférents, sans intérêt comme sans passion.

Une seule personne s'approcha de moi, vrai fantôme sous son vêtement blanc : c'était une pauvre mendiante affligée d'une affreuse lèpre ; son corps décharné, sa figure hideuse me firent une impression pénible. Je me hâtai de lui jeter un réal et je regagnai en courant la diligence : on repartait.



Une rue de Mérida le vendredi saint. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

Nous arrivâmes à Mérida vers dix heures du soir. Mérida, nom magique, dont je conserverai toujours le plus charmant souvenir[1]. A notre premier voyage, Mérida possédait une *fonda*, chose rare dans ces parages; à ma seconde expédition la fonda n'existait plus, et le voyageur n'avait de ressource que dans l'hospitalité payante d'une maison particulière. A mon premier séjour chez doña Rafaela, je m'étais lié d'amitié avec l'excellent docteur D. Macario Morandini, Italien, spirituel polyglotte, grand voyageur, qui avait plusieurs fois fait le tour du monde, et était l'un des plus intéressants conteurs que j'eusse rencontrés. J'appris à la descente de la voiture que M. Morandini exerçait encore à Mérida, et que la fonda n'existant plus, il vivait dans la maison du señor D. Joaquim Trugillo. Je m'empressai de me faire conduire chez cet excellent homme, que j'avais aussi connu l'année précédente. D. Joaquim m'accueillit avec plaisir et mit à ma disposition une fort belle chambre, munie de son hamac. C'est, en fait de mobilier, tout ce qu'il est nécessaire d'avoir. Il s'était passé bien des événements depuis mon premier voyage. Le gouverneur de l'État, Erigojen, avait quitté le fauteuil de la présidence pour la paille du cabanon. D. Agustin Acereto l'avait remplacé. Guerre civile sur guerre civile; les Indiens avaient anéanti une forte expédition organisée contre eux, et tout faisait craindre une attaque de leur part. Voilà le sommaire des nouvelles que me donna le docteur. Je me retirai vivement contrarié : cette victoire des Indiens bravos rendait mes expéditions fort dangereuses, principalement celle qui devait me mener à Chichen-Itza, enclavé dans leur territoire. Néanmoins je m'endormis bientôt, grâce au balancement de mon hamac, et ne me réveillai que fort tard avec un affreux torticolis. C'est l'effet ordinaire du hamac pour quiconque ne s'est point familiarisé avec son usage; comme depuis longtemps j'avais rompu avec cette coutume, il me fallait un nouvel apprentissage.

Mérida, autrefois capitale de tout le Yucatan, partage aujourd'hui la suprématie avec Campêche, qui, depuis 1847 ou 1848, forme un État séparé. Ce fut en 1847 qu'éclata cette effroyable révolte des Indiens qui a ruiné le Yucatan et qui menace chaque jour de le rayer du nombre des États policés.

Parmi les églises de Mérida, la cathédrale est la plus remarquable. C'est un assez grand édifice de style jésuite; le portail fort simple est flanqué de deux statues, œuvre d'un artiste du cru, et qui passent pour fort belles aux yeux des habitants[2]. Les maisons n'ont qu'un étage, la plupart qu'un rez-de-chaussée; les toits sont plats, les cours à colonnades et plantées de palmiers sont fort gracieuses, et les vastes corridors sont tendus de hamacs pour la sieste.

1. Mérida fut fondée sur les ruines de l'antique cité indienne, qu'on désignait sous le nom de Tihoo; on la construisit en 1540 par les ordres du petit-fils de Francisco de Montejo; elle réclamait déjà des privilèges comme capitale du Yucatan dès l'année 1543. (Voy. Lopez Cogolludo, ***Historia de Yucatan***, in-fol.)

2. La cathédrale de Mérida fut achevée en 1598. La ville avait été érigée en cité épiscopale dès l'année 1561.

La grande place faisant face à la cathédrale est plantée de ceibas, ornée de fleurs et entourée de maisons à portiques; elle est charmante, mais on n'y vient guère que le soir : le jour, la chaleur est trop intense, et chacun reste enfermé chez soi. Le théâtre, petite salle enfumée, s'ouvre de temps à autre à quelque troupe espagnole, et la principale distraction consiste en promenade en calezas[1] où les jeunes filles étalent la fraîcheur de leurs toilettes et jettent de tous côtés les éclairs de leurs yeux noirs.

Le marché abonde en fruits du tropique : ce sont les ciruelas, espèce de prunes; les ananas et les bananes de plusieurs espèces; la chérimoia, le roi des fruits tropicaux; la guanavana, variété du précédent, mais d'un développement énorme et qui ne sert qu'aux *dulces*, confitures; l'aguacate, fruit à beurre; les dattes et le coco, l'orange, la pastèque, le melon, le mango, la papaya, toute la famille des *sapote*, *chico*, *prieto*, *blanco*, *mamey*, *de santo domingo*, petit, rouge, blanc, etc.; les patates, le camoté, etc.

L'exportation fait peu de chose; le principal revenu des haciendas consiste dans la vente du jenequen, fil tiré d'une espèce d'agave, plante textile dont on fait d'excellents cordages et avec laquelle les naturels confectionnent leurs hamacs. Le Yucatan produit la canne dans les lieux humides; le tabac, le maïs et le frijol, haricots qui composent, comme dans toute la république, la nourriture exclusive des Indiens.

Mérida contient près de vingt-cinq mille habitants, et on m'a dit qu'il y avait plus de vingt mille femmes pour environ quatre mille hommes.

J'arrivais à Mérida le mercredi de la semaine sainte de l'année 1860, et je voulus voir les cérémonies religieuses, dont on m'avait beaucoup parlé, avant d'entreprendre mon voyage dans l'intérieur. On travaillait avec ardeur dans l'église à tout disposer pour cette auguste cérémonie; de tous côtés on édifiait des chapelles ardentes; c'était un luxe de verroteries de toutes couleurs, une dépense inouïe de fleurs. Le jeudi, les processions commencent pour continuer jusqu'au samedi. Les colonies espagnoles, comme la métropole, sont folles d'images et de statues de saints. Chaque église se montre fière de telle ou telle statue, représentant saint Joseph, ou la Vierge, ou saint Antoine; et Mexico, de ce côté, peut en revendre à toutes les parties du monde. Le culte des images a toujours été le bienvenu chez les Indiens qui ont besoin, dans la simplicité de leur nature, de matérialiser l'objet de leur adoration; aussi ne voit-on pas une église indienne dans les districts même les plus éloignés qui ne soit munie d'un petit musée de saints. Je ne fus pas aussi surpris que je pensais l'être à la vue de toutes ces cérémonies religieuses que j'avais déjà admirées à Mexico.

Tantôt la foule promenait le Christ entre quatre soldats romains, suivis de la Vierge aux Sept-Douleurs, et

1. Espèce de *volante* (voy. t. II, p. 363), avec arrière-train pour les bagages quand on s'en sert en voyage.

plus loin de sainte Élisabeth, agitant un mouchoir trempé de larmes; le lendemain, une Cène copiée de Léonard de Vinci, un Crucifiement d'après Rubens, ou la Sainte Trinité avec tous ses attributs; chaque sujet était revêtu de costumes précieux, et la Vierge étalait des parures de perles et de diamants d'un grand prix. Une musique des plus primitives précédait chaque procession, et dans les églises des orgues de Barbarie déployaient, en l'absence de tout autre orchestre, le luxe de leur répertoire. Je me rappelle avoir entendu le vendredi saint, dans une chapelle faisant face à la cathédrale, l'un de ces instruments vraiment barbares entonner la monaco pour déplorer la mort du Sauveur. Le soir, la ville, de nouveau sillonnée par les processions, offrait à l'œil une illumination des plus splendides. Chaque maison, tendue de tapis aux riches couleurs et de rideaux de mousseline brodée, jetait la lumière de milliers de cierges sur le passage des saintes reliques, et la foule immense, dont chaque individu portait un cierge, la masse bigarrée, les señoras aux riches costumes et les vêtements gracieux des métis formaient un tableau extraordinaire et présentaient un aspect des plus fériques.

Les fêtes terminées, il me fallut penser à mes expéditions; j'étais arrivé muni de lettres du président Juarez, gros Indien, honnête homme au dire de tous, mais de peu d'énergie autant que j'en pus juger durant les trois années de sa présidence. Il avait mis à me recommander au gouverneur du Yucatan une bienveillance empressée : je lui adresse de loin mes remercîments bien sincères. J'ai pareillement des actions de grâces à rendre à don Manuel Donde, qui me donna des lettres pour le juge de Citaz, et des recommandations à Tikul, à l'homme d'affaires de don Felipe et de don Simon, péon, propriétaire d'Uxmal, qui plus tard mit généreusement à ma disposition toute une escouade de ses Indiens. Partout enfin je n'ai trouvé que bon accueil, des mains tendues pour serrer les miennes et des sourires de bienvenue.

Première expédition à Izamal. — Les pyramides. — L'antique voie indienne.

Le lundi de Pâques, je traitai avec un entrepreneur de voitures qui devait me fournir une caleza de voyage à trois mules. Il fut convenu que nous partirions le mardi matin de deux heures et demie à trois heures; autant que possible on a soin de voyager la nuit pour éviter aux mules les terribles chaleurs du jour. Je dormais profondément quand le domestique vint frapper à ma porte; il s'empara aussitôt de mon bagage, qui fut attaché à l'arrière-train, ainsi que la chambre noire et les produits chimiques; j'avais près de moi, et le plus souvent sur mes genoux, les deux boîtes à glaces, afin que les violents cahots de la route ne les brisassent point. Je me rendais à Izamal, ce qui n'est qu'une simple excursion de seize lieues, avec route carrossable; je n'avais point à m'éloigner des lieux habités.

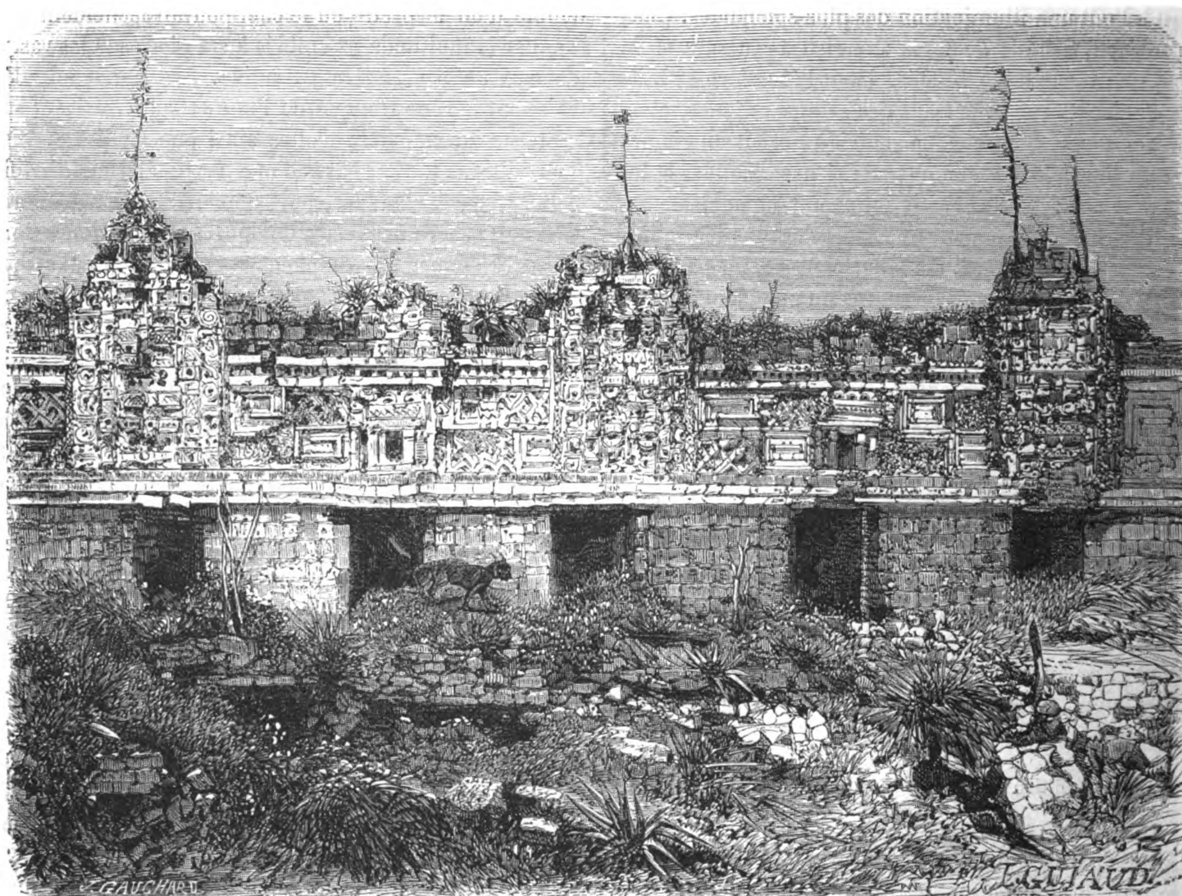
Partis le matin, nous arrivâmes le soir vers les trois heures, et je m'empressai de rendre ma visite au gouverneur, don Agustin Acereto, auquel je remis la lettre de Juarez. Don Agustin mit immédiatement à ma disposition ce qui m'était nécessaire, me promettant une escorte, pour ma prochaine expédition à Chichen-Itza.

Izamal, à en juger par l'importance de ses ruines, dut être autrefois un grand centre de population[1]. Les alentours sont parsemés de pyramides artificielles, et deux, entre autres, sont les plus considérables de la péninsule. Placées face à face, au centre de la petite ville moderne, et à un kilomètre l'une de l'autre, elles étaient composées d'une première pyramide de deux cent cinquante mètres de côté sur quinze de hauteur, servant de base à une seconde beaucoup plus petite et adossée au côté nord de la première. Sur cette seconde pyramide se trouvait le temple d'où le prêtre ou le chef pouvait facilement haranguer la multitude assemblée à ses pieds sur les vastes plateaux de la première pyramide. Les Espagnols détruisirent le cône tronqué de l'une et construisirent sur le plateau un immense cloître ainsi que l'église paroissiale d'Izamal. La base d'une autre élévation artificielle, enclavée dans les cours d'un maison particulière, contenait encore des restes de figures gigantesques, dont l'une fut donnée par Stephens et Catherwood dans leur album lithographique; et c'est ici le cas de rappeler « de quelle manière on écrit l'histoire. » Ces messieurs placent les figures ci-dessus dans un désert; au pied de la pyramide se trouve un tigre en fureur, tandis que des Indiens sauvages l'ajustent avec leurs flèches. A force de vouloir faire de la couleur locale, on fausse l'histoire et on déroute la science. Ces figures se trouvent au milieu même de la petite ville d'Izamal. Combien d'erreurs on relève chaque jour en voyage dans les relations des littérateurs (voire les plus illustres, à commencer par Chateaubriand)! Que d'idées fausses répandues dans le peuple par les enthousiastes qui s'extasient devant un brin d'herbe éclairé par un autre soleil et quelque peu différent de ceux que nous foulons aux pieds; que de déclamations sur les forêts vierges, le soleil africain, le ciel mexicain, sur la majesté de telle nature rabougrie, et quelle rage éprouve-t-on de tout vouloir changer! Je ne suis point poëte, on a dû le voir, mais j'ai la prétention de dire la vérité.

On me fit remarquer une figure du même style, mais plus gigantesque, nouvellement découverte. Ce fut en enlevant les pierres éboulées depuis des siècles et qui encombraient le pied de la pyramide, qu'on aperçut tout à coup une tête de douze pieds de hauteur, entourée d'ornements bizarres d'un genre cyclopéen. Ce sont de vastes entailles, espèces de modelages en ciment, dont il est difficile de donner une idée; la tête elle-même est modelée de la même manière; deux énormes cailloux forment la prunelle des yeux : au moyen du ciment, on modelait la paupière, on obtenait les ailes du nez et les lèvres par le même procédé, et nous retrouvâmes plus

1. Selon un moderne historien, les ruines d'Izamal appartiendraient à la même période que celles de Mazapan et de Palenqué; c'est dire qu'elles remonteraient à la plus haute antiquité. La tradition en fait le lieu de sépulture du prophète Zamná.

tard quelque chose de semblable dans les bas-reliefs de Palenque, qui sont (je parle de ceux qui ornent les piliers du palais), comme à Izamal, de simples modelages en ciment. Izamal, du reste, nous semble la première étape de la civilisation au Yutacan et pourrait bien être contemporaine de Palenque, dont les ruines portent un si grand cachet d'antiquité. L'une des choses qui excita le plus mon admiration fut une route, dont il n'est, autant que je sache, fait mention nulle part, et qui se dirige d'Izamal vers Mérida. Elle longe pendant un mille ou deux la route moderne; et, en la suivant dans les bois, en soulevant la couche de débris et d'humus qui la cache, on découvre une voie magnifique de sept à huit mètres de largeur, dont les assises sont en dalles énormes surmontées d'un mortier de pierre parfaitement conservé, lequel est couvert d'une couche de ciment de deux pouces d'épaisseur. Cette route est partout élevée à un mètre et demi environ au-dessus du sol, de telle sorte que, pendant les grandes pluies, le voyageur était toujours à l'abri de l'inondation. La couche de ciment semble posée d'hier. Il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on songe que les véhicules à roues ne devaient pas exister chez ces peuples manquant d'animaux de traits; tout se faisant à dos d'homme, une route aussi solidement établie devait difficilement se détériorer. Ce qui surprend, c'est l'épaisse couche d'humus qui recouvre cette voie ancienne.



Façade de l'aile nord du palais des Nonnes[1], à Uxmal. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M Charnay.

Dans une contrée aussi sèche, où la végétation est si rachitique, on se demande quelle série de siècles il a fallu pour produire quarante centimètres environ de détritus. En somme, je ne rapportai d'Izamal que trois clichés, regrettant que mes moyens ne me permissent point de faire des fouilles qui, je le crois, auraient été fort productives.

1. Dans plusieurs antiques cités du Yutacan, notamment à Uxmal et à Chichen-Itza, la tradition a fait choix d'un édifice pour le baptiser du nom de *palais des Nonnes*. Est-il nécessaire de dire que rien n'est plus arbitraire qu'une dénomination pareille? Il paraît hors de doute néanmoins que dans la religion des peuples mayas, certaines institutions rappelaient celles qui régissaient les Vestales. On les retrouvait également dans l'empire plus récent du Mexique.

Seconde expédition. — Citaz. — Piste. — Le Christ de Piste. — Chichen-Itza. — Les ruines. — Le musicien indien. — Le retour. — Le médecin malgré lui.

Izamal n'avait été qu'une excursion; ce fut ma sortie d'essai, et j'éprouvai à combien de vicissitudes les collodions seraient sujets par la suite. La chaleur au Yucatan est toujours fort élevée, le thermomètre variant dans cette saison (nous sommes en avril) de trente-trois à quarante degrés; quarante-deux furent le maximum; il s'y maintint pendant deux jours. Nous dirons pourquoi. La culture au Yucatan comme dans Tabasco et les montagnes de Chiapas se pratique de la manière suivante. Travailler la *milpa*, veut dire préparer la terre à recevoir



Façade principale du palais des Nonnes, à Chichen-Itza. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

le grain; on a fait aussi le verbe *milpear*, récolter la *milpa*, la moisson. Chaque propriétaire, *hacendado*, désigne dans ses terres la partie de bois qui doit être abattue pour faire place à la semaille du maïs. Toute la presqu'île est couverte de bois. Les Indiens se rendent donc au lieu indiqué, coupent, abattent bois et taillis, puis laissent sécher sur place. Ceci se passe généralement au mois de septembre ou octobre; six mois de soleil calcinent ces branchages; au mois d'avril qui précède les pluies, on dispose les bois de manière que, le feu une fois allumé, l'incendie se propage facilement à toute la masse abattue. Dans le même mois, vers le midi, se lève régulièrement un vent impétueux qui pousse les flammes en tourbillons et facilite l'incendie, *quemason*. Si tout brûle bien, c'est une chance de bonne récolte, les cendres fument la terre; sinon l'on perd une masse de terrain préparé qui, restant embarrassé par les cadavres des arbres, ne donne plus qu'une maigre récolte. Une fois ceci fait et les premières pluies tombées, l'on pique le maïs et l'on attend.

Cette manière de cultiver s'explique par la difficulté de labourer une terre dont l'arête calcaire écorche de toutes parts la couche végétale, et aussi par le défaut d'animaux domestiques et d'instruments de fer. Les Indiens durent chercher une méthode plus expéditive de préparer le sol à la culture. Ce vent régulier, s'élevant chaque jour à la même heure, leur donna probablement l'idée de recourir à l'incendie afin de débarrasser la terre; n'ayant pas de bestiaux, et par conséquent d'engrais, la cendre parut pouvoir les remplacer, et comme dans une contrée où la chaleur est intense les bois sont de peu de valeur, on n'eut aucun sacrifice à faire pour suivre ce qui s'offrait si naturellement à l'esprit.

Je reviens au thermomètre. Tout le monde sait que, d'après un principe physique, la chaleur se concentre et s'accumule sans cesse dans une serre et que par la superposition de plusieurs vitrages on peut arriver à l'ébullition; or, la quemason, au Yucatan, opère en grand le même phénomène. Quand, dans toute la péninsule à la fois, on brûle la milpa, l'atmosphère se couvre d'épais nuages de fumée; on ne voit plus le soleil qu'au travers d'un brouillard qui rappelle le verre noirci dont on se sert pour observer les éclipses; si le vent tombe, la fumée reste suspendue et forme serre. Là, le calorique se concentre, s'amasse, et le thermomètre monte quelquefois au delà de quarante-deux degrés. La chaleur devient alors intolérable.

Mon premier soin en rentrant à Mérida fut de préparer mon expédition pour Chichen-Itza. Je nettoyais donc mes glaces afin de les retrouver toutes prêtes en arrivant, m'évitant ainsi une besogne difficile dans les ruines et désagréable. Je remplis un litre de collodion normal prêt à être sensibilisé, et comme j'avais remarqué lors de ma première expérience que sur des plaques de trente-six centimètres sur quarante-cinq, le collodion était sec dans le haut avant d'arriver au bas du verre, je le composai de cent dix parties d'alcool contre quatre-vingt-dix d'éther et un pour cent d'iodure; encore étais-je obligé de le verser en toute hâte et de précipiter immédiatement la glace dans le bain.

Le collodion ainsi composé est fort léger, très-délicat, et j'éprouve aujourd'hui combien il adhère peu à la glace; mais c'était la seule manière de réussir pour d'aussi grandes dimensions, et je fus obligé d'employer la même recette dans mes expéditions successives. Tout étant prêt, je fixai le jour du départ. Cette fois, je l'avoue, je ne partais pas sans émotion : les ruines étaient loin, j'allais seul, ces légendes d'Indiens barbares, les actes de férocité commis par eux, leur dernière victoire qui grandissait encore la terreur de leur nom, tout cela me troublait et m'impressionnait vivement. Suivant la coutume, la caleza fut vers ma porte à deux heures, et, le tout emballé le mieux possible, les mules m'entraînèrent avec rapidité sur la route d'Izamal.

La matinée était fraîche et délicieuse, la nuit sombre et le bois plein de mystère. Quelques lucioles jetaient au vent leurs dernières étincelles; de temps à autre, de lourdes charrettes s'arrêtaient au bruit de la caleza, lancée au galop, et, aux cris de mon domestique, se rangeaient sur le bord de la route, afin d'éviter tout accident. Plus tard, une bande orangée annonça le jour, et, au moment où le premier rayon de soleil dorait la cime des arbres, le bois retentit des cris perçants des chachalacas, du babillage infernal des perruches et des sifflements aigus du geai bleu, en même temps que les lapins fuyaient sous les épines et que des volées de cailles croisaient la route. Tout ce gracieux petit monde saluait le jour et lui souhaitait la bienvenue. La chachalaca, dont j'ignore le nom savant et dont l'appellation indienne n'est qu'une heureuse onomatopée, est une espèce de gallinacée à chair dure et coriace. J'en tuai deux, mais elles étaient immangeables. N'étaient-elles plus de la première jeunesse, *qiuen sabe?* dirait un Mexicain. J'eus cependant occasion d'en manger d'autres par la suite et toujours avec le même insuccès.

A quelques lieues de Mérida, je vis passer une once, mais j'eus à peine le temps de mettre en joue, elle avait disparu; le domestique, pas plus que les mules, n'avait paru effrayé.

Le bruit cessa comme il avait commencé; tout ce charmant tapage s'envola avec la fraîcheur. Le soleil se montra, et bientôt un silence absolu régna dans le *monte*, le bois. Après un repos de quelques heures donné aux mules, nous reprîmes la route d'Izamal; il était cinq heures quand nous y arrivâmes.

Le correspondant de la poste fut assez aimable pour m'offrir l'hospitalité, et le matin, de bonne heure, je me rendis chez D. Agustin Acereto, afin de lui demander les lettres qu'il m'avait promises. Il me les fit donner de suite, me recommandant de me hâter et de ne rester à Chichen-Itza que le moins longtemps que je pourrais, les circonstances ne lui permettant de répondre de rien. Je lui fis mes adieux et je partis. Mais au moment de monter en caleza, je m'aperçus avec épouvante que le devant de ma chambre noire était entièrement défoncé; je m'empressai de délier les bagages afin de mieux

constater le désastre : il me parut irréparable, et je m'abandonnais à un dépit bien naturel en pensant qu'il me faudrait retourner à Mérida pour faire réparer ma caisse. Mon hôte, heureusement, vint adoucir mes regrets, en m'assurant qu'un de ses amis, menuisier à Izamal, se ferait fort de réparer le précieux objet. La glace dépolie, fort heureusement, n'était point cassée, et je n'ai jamais compris comment elle a pu résister pendant tous mes voyages.

Je fis immédiatement porter la chambre noire chez l'individu en question, qui me la promit pour le soir même. Il tint parole. La caisse était tant bien que mal réparée, en somme elle pouvait servir. Je me réservais de la faire mettre complétement à neuf à mon retour à Mérida.

Ce ne fut après tout qu'une journée de perdue. Je la passai en visitant la petite ville, les pyramides qu'elle renferme; je causai avec les habitants, et je cherchai des légendes et des traditions. Ce fut une peine inutile; je les trouvai d'une ignorance crasse, et malgré toute ma bonne volonté, je n'en pus rien tirer; absorbés dans leur admiration de clocher, chacun me demandait avec un air de satisfaction profonde quel était le pays qui, dans mes longues pérégrinations, m'avait séduit le plus et quelle ville la plus charmante. J'étais obligé de convenir qu'Izamal était certainement le lieu le plus privilégié que j'eusse admiré sous le soleil, et ces bonnes gens de sourire doucement, sûrs qu'ils étaient de ma réponse. Ce sentiment d'admiration, cet amour pour la patrie se retrouve partout, mais plus violent à mesure que l'on descend la chaîne civilisée. J'ai rencontré de ces malheureux me demandant si l'on savait manger du pain dans mon pays, si l'on y buvait de l'anizado, espèce d'alcool, et m'ébahissant d'autres bourdes et naïvetés de ce genre.

Izamal fut la dernière ville brûlée par les Indiens sur la route de Valladolid et du côté de Mérida; mais les habitants ont depuis quatorze ans réparé leurs maisons en ruines et dissimulé leurs pertes. Au delà d'Izamal, tout fut dévasté; aussi la campagne prend-elle, à mesure qu'on s'éloigne, des teintes plus mélancoliques et des airs de solitude; les rencontres sur les routes deviennent rares et l'on n'aperçoit plus que de loin en loin la tête de quelques palmiers dénonçant l'existence d'un rancho isolé ou d'une chétive hacienda. Quant aux villages, ils apparaissent noirs, brûlés, en ruines; on dirait que la vie s'est retirée de ces lieux désolés; les rues sont désertes, nul être vivant ne les anime, le grognement de quelques pourceaux étiques est le seul bruit qui se fasse entendre, et les vautours, silencieusement posés sur le chaume des toits, semblent veiller un cadavre.

A Tuncax, la nuit fut triste pour moi. Je m'endormis plein d'idées sombres et n'eus point de songes couleur de rose; je pensais à ma patrie si lointaine, à ma mère, si triste à mon départ, à toute cette famille que j'avais laissée, unie et heureuse, pour courir seul les sentiers du grand univers; quelques regrets me faisaient penser au retour, et j'eus de la peine à surmonter ce premier mouvement de faiblesse.

Le lendemain, nous arrivâmes à Citaz, petite bourgade où devaient s'arrêter les mules. Les ruines se trouvent à six lieues de là, dans le bois, et l'on y arrive, à cheval, par de petits sentiers d'Indiens.

Citaz avait une physionomie plus sombre encore que ce que j'avais vu jusqu'alors. Toutes les maisons étaient brûlées ou ruinées, et les anciens habitants, chassés par les Indiens, étaient revenus bâtir un misérable abri dans l'intérieur même de la ruine, préférant cet imminent danger de mort à la douleur d'abandonner leur foyer dévasté.

Vers le soir, j'eus la visite du juge, du curé et du commandant. Je priai ces messieurs de vouloir bien me procurer les chevaux nécessaires à ma personne et des Indiens pour transporter mes bagages; on mit à me satisfaire une obligeance charmante; l'alcade fut mandé, le juge lui traduisit ma demande; je lui donnai l'argent nécessaire, car on paye toujours d'avance, et il promit que le lendemain à la première heure les Indiens seraient à ma porte.

Le capitaine voulut m'accompagner à Chichen : il me recommanda un sergent qui parlait très-bien l'espagnol et qui devait me servir d'interprète pour les ordres que j'aurais à donner aux Indiens, ceux-ci ne parlant que le maya. J'engageai donc le sergent.

Le curé de la Cruz Montforte voulut aussi venir avec nous; son grand âge faisait de cette excursion un voyage très-fatigant, mais sa curiosité, au sujet de ces ruines qu'il n'avait jamais vues, était trop éveillée pour qu'il y renonçât. Il avait un cheval fort doux, disait-il, et douze lieues n'étaient pas une affaire. Mon arrivée l'intriguait au plus haut point. Ce brave homme ne pouvait comprendre qu'un simple motif d'art ou de science m'eût poussé à quitter ma patrie, à traverser l'Océan, *el mar* (cette idée le faisait frémir !), pour venir simplement dessiner des ruines que les habitants du pays ne connaissaient même pas.

« Il y a quelque chose là-dessous, me disait le padre; il est probable que votre nation a autrefois habité ces palais, et l'on vous envoie pour les visiter, étudier les lieux et voir s'il serait possible de les réparer afin qu'un jour elle revienne les occuper. »

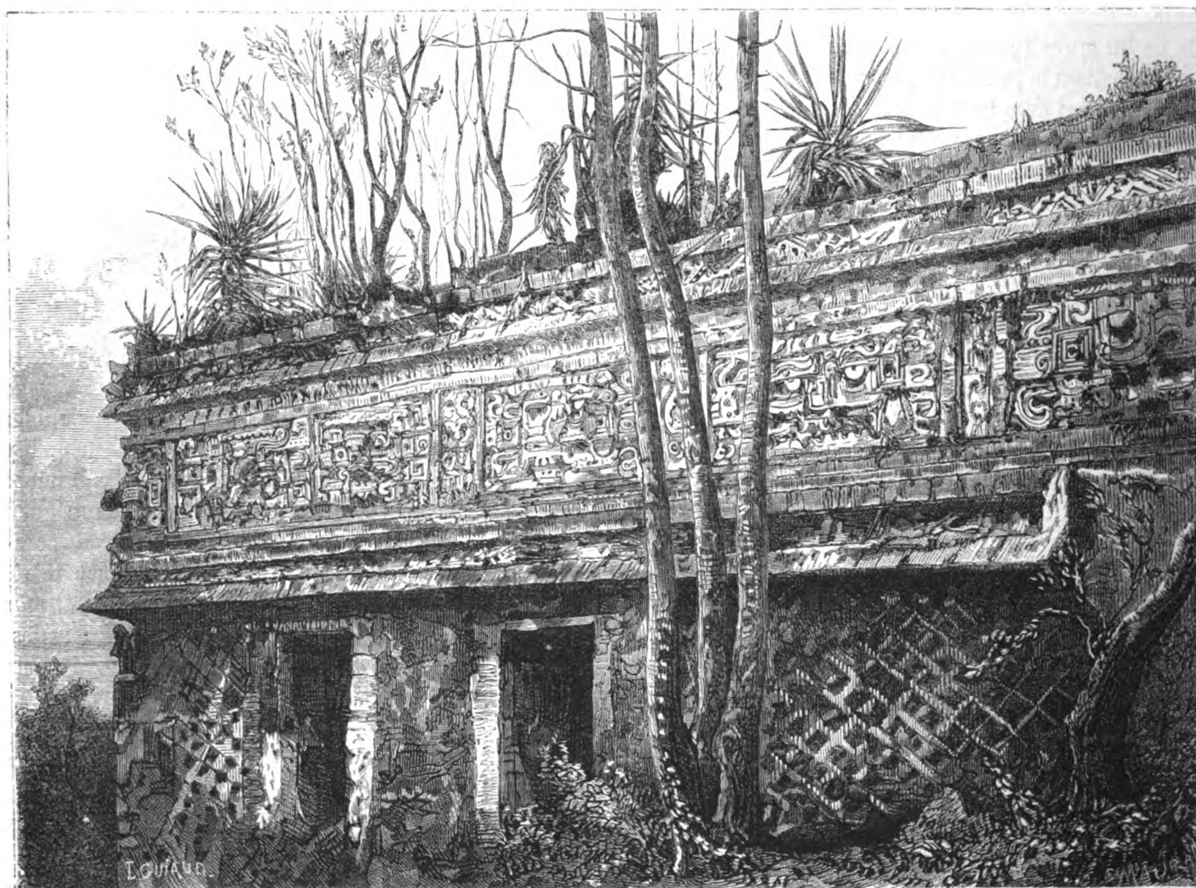
Le padre n'en savait mais et son système de probabilité n'avait certainement pas le sens commun. D'autres prêtres me firent des questions tout aussi saugrenues. « La France, me disait l'un d'eux, n'est-ce point un port de mer comme Vera-Cruz? »

Vers les huit heures, ces messieurs eurent la bonté de me faire servir à souper : quelques tortillas, du frijol et un petit poulet en composaient le menu; le tout fut couronné d'une tasse de chocolat que mes hôtes voulurent bien partager avec moi. Après une causerie de quelques heures et des plus étranges, je vous assure, nous nous séparâmes.

« Nous ne savons jamais en nous couchant si nous reverrons la lumière, » me dit le juge en me quittant. Cet aimable bonsoir était peu fait pour rassurer mes esprits. Néanmoins je dormis d'un profond sommeil et me

réveillai au moment du départ, rempli de courage et sous le coup d'une émotion toute nouvelle. J'allais entrer sur le territoire ennemi; j'allais voir enfin ces ruines magnifiques dont j'avais lu de si merveilleuses descriptions : il n'y avait plus aucun danger à mes yeux, ou plutôt le danger ne faisait qu'ajouter un nouveau charme à cette expédition moitié artistique et moitié militaire. Ma troupe se composait de vingt-cinq soldats et Indiens, et devait se grossir à Piste. C'était une faible escorte; cependant je jetais des yeux satisfaits sur cette troupe bariolée, je me voyais à la tête d'une expédition originale et je pensais avec quelque fierté, je l'avoue, qu'on avait rarement fait de la photographie dans ces conditions.

A partir d'Izamal, en se dirigeant sur Citaz et Valladolid[1], le pays, de complétement plat qu'il était, commence à légèrement onduler. Ces ondulations se dirigent du nord au sud, rappelant les vagues de la mer; elles vont croissant en hauteur quand on s'approche de Valladolid, jusqu'à atteindre une hauteur moyenne de quinze à vingt pieds. A partir de Citaz, en se dirigeant sur Piste, c'est-à-dire au sud-ouest, le sol devient brisé, hérissé de petits monticules; aussi quand nous partîmes au petit jour, perchés sur des selles détraquées, le cheval retenu par un simple bridon, je fus quelque temps à prendre mon assiette, craignant à tout moment de voir ma monture se couronner sur les roches du sentier.



Façade nord du palais des Nonnes, à Chichen-Itza. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

Les jambes pendantes, la figure battue par les branches des arbres, quelquefois enlacé par les lianes, il fallait une attention soutenue pour garder son équilibre; il y avait loin de là aux belles cavalcades du paseo de Mexico.

Le cheval, cependant, accoutumé aux difficultés de la route, trébuchait sans tomber, et nous arrivâmes sans encombre à un rancho, distant de trois lieues de Citaz, où nous entrâmes nous reposer. Le soleil était haut, la chaleur suffocante, la route monotone, et la tristesse qui chargeait l'atmosphère semblait croître à mesure que nous nous éloignions des centres habités.

Ce rancho, ou petite habitation, était le seul reste d'un village autrefois florissant, maintenant désert. Autour de nous l'on n'apercevait que des ruines noircies par le feu, et l'ancienne église effondrée ne laissait voir que son clocher ruiné et ses murailles déjà couvertes d'une végétation parasite.

L'habitant de cette cabane isolée écrasait au moyen d'un *trapiche*, moulin primitif, manœuvré par une mule, des cannes à sucre, dont le rendement mis en énormes pains faisait toute sa fortune; trois ou quatre femmes métis composaient le personnel de l'habitation. Le propriétaire nous offrit immédiatement un *jicara* de *po-*

1. Vainqueur des Kupules; le neveu de l'adelantado Montejo fonda Valladolid en 1543, sur le territoire de Chauachaá.



La prison (carcel), à Chichen-Itza. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

sole. La jicara est une tasse faite avec l'écorce d'un fruit, et le posole est une pâte de maïs cru délayée dans de l'eau. C'est une boisson assez insipide, mais rafraîchissante ; j'en consommai d'énormes quantités par la suite : elle possède le double avantage de nourrir et de désaltérer.

Après une halte d'une demi-heure, le vénérable curé se sentant mieux, nous reprîmes le sentier ; deux heures après nous arrivions à Piste, village frontière à une lieue des ruines, qu'on distinguait dans l'éloignement. Nous avions une soif ardente et une faim canine, et malgré l'envoi d'un Indien qui devait mettre le village en réquisition, nous ne trouvâmes rien de disposé pour nous recevoir. Je m'en étonnai peu du reste en voyant la misère du pauvre pueblo, composé de quelques huttes indiennes et portant comme aux alentours la trace indélébile du passage des Indiens révoltés.

Pendant que le sergent, institué le majordome de l'expédition, s'empressait de réparer la négligence de notre émissaire, je montai sur la voûte de l'église, encore debout, afin de jeter un coup d'œil sur les alentours et prendre vue des ruines qu'on apercevait au loin. De là je distinguai fort bien ce que je sus plus tard s'appeler le château, le palais des Nonnes; sur la gauche, le *Caracol*, l'Escargot, dont je donnerai la définition plus tard, et la prison, dont nous donnons le dessin. J'examinai l'église, entièrement composée de pierres enlevées aux temples et aux palais dont j'allais étudier les ruines. Il y avait là de fort jolies choses : de petits bas-reliefs représentant des guerriers dans toutes les positions, la tête ornée de plumes et de coiffures bizarres, le nez percé d'une pierre ou d'un morceau de bois. On remarquait aussi beaucoup de fragments de cette ornementation formée de pierres dentelées, distribuées en carrés, avec une rosace au milieu, genre affectionné par les artistes indiens et que l'on retrouve dans tout le Yucatan.

J'entrai aussi dans l'église, un sentiment pieux m'entraînait vers le pauvre sanctuaire : j'avais besoin de prier le Seigneur qu'il me donnât la force et qu'il me permît de secouer cette effroyable tristesse qui m'avait envahi à l'aspect de ces lieux désolés. J'avais aussi à remercier la Providence de la protection toute spéciale qui, depuis deux ans de voyage, m'avait garanti contre les maladies dangereuses et contre les accidents si fréquents dans ces contrées à demi sauvages.

J'entrai : mon vénérable compagnon m'avait précédé ; cette église était de sa juridiction, et c'était la première fois qu'il venait à Piste : il voulut néanmoins m'en faire les honneurs. L'église était nue, les platras des murailles tombaient par larges plaques, et quelques bancs vermoulus attestaient l'abandon du saint lieu. Le chœur, comme dans toutes les églises du Mexique, était composé de colonnes torses, droites, cannelées, superposées, avec chapiteaux composites s'élevant jusqu'à la voûte ; mais les dorures étaient ternies par le temps ou noircies par la fumée. L'autel se dressait sans nappe, dans une désolante nudité, et la porte du tabernacle gisait au loin dans la poussière. Deux candélabres en bois, dénués de cierges, et puis, au pied des premières marches de l'autel, un christ courbé sous sa croix complétaient ce tableau de désolation. Le jour venait de gauche par la porte ouverte et l'église était pleine de tristesse sombre qui ajoutait à l'effet. Jamais émotion plus poignante ne s'empara de moi à la vue de ce Dieu misérable. Je me jetai à genoux et les larmes me vinrent aux yeux. Une tunique ignoble, jadis bleue, incolore et en lambeaux couvrait à peine ses membres décharnés ; ses cheveux, souillés de boue, s'échappaient en mèches collées de sa couronne d'épines ; le sang ruisselait en gouttes noirâtres sur sa divine figure, et toutes les insultes de l'humanité semblaient avoir profané sa face endolorie. C'était bien le Dieu des Indiens, de ces pauvres opprimés ; l'expression de souffrance et de misère était atroce. Oh ! c'était bien là le crucifié à l'agonie, la personnification de toutes les douleurs, et celui-là était un grand artiste qui sculpta le christ de Piste !

Les Indiens avaient-ils respecté leur ancien Dieu, ou s'étaient-ils enfuis épouvantés devant cette immense infortune ?

Comme nous sortions, on vint nous avertir que le dîner nous attendait ; il était servi dans la sacristie et se composait de tortillas, de haricots et d'œufs ; j'avais quelques bouteilles de *slaventun*, liqueur exclusivement yucatèque, miel distillé avec de l'anis, qui nous servit de dessert. — Quelques petits garçons nous apportèrent d'énormes ciruelas.

Je me mis immédiatement à l'ouvrage, préparant des produits pour le lendemain, examinant la chambre noire, mes développants et les fixateurs. La nuit vint ensuite ; elle fut ravissante, nous dormîmes la porte ouverte, doucement bercés dans nos hamacs.

A cinq heures j'étais sur pied ; les Indiens, chargés, n'attendaient plus que l'ordre de partir. Une douzaine d'entre eux, armés de haches, nous suivaient aussi pour couper les bois et dégager les monuments ; quelques soldats, de station au village, se joignirent à notre petite troupe, qui s'ébranla tout entière, formant un total de quarante-cinq personnes.

Le guide nous conduisit directement au palais des Nonnes, le plus considérable des monuments de Chichen-Itza[1], dont nous reproduisons les façades (voy. p. 345 et 348). On fut obligé d'ouvrir un passage au *machete*. Ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes, déchirés par les ronces et le corps couvert de garrapatas, espèce de gros pou de bois qui s'enfonce dans les chairs comme ses confrères, et dont on a toutes les peines du monde à se débarrasser. Je m'installai dans l'une des pièces parfaitement conservées du palais ; on posa des sentinelles au loin, afin de prévenir toute surprise, et les Indiens se mirent au travail. Une fois mon cabinet noir

1. Cette ville, qui obtient aujourd'hui une si grande célébrité au point de vue archéologique, faisait partie de l'antique empire de Mayapan, détruit vers l'année 1420 de notre ère. Chichen-Itza était parvenu à conserver son indépendance jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Elle tomba entre les mains des Espagnols le 13 mars 1697. Pendant plusieurs heures, ses temples furent livrés au pillage. (Voy. Juarros, t. II, p. 146.)

organisé, je fis un cliché d'essai; toutes ces braves gens étaient émerveillés de la nature de l'instrument et du phénomène de la chambre noire. Le point obtenu, ils voulurent tous admirer sur la glace dépolie la reproduction renversée de l'image, et semblèrent frappés de stupeur; le vieux curé surtout ne pouvait s'en rassasier.

Je laissai les Indiens à leur besogne, et, guidé par le sergent, accompagné par quelques soldats, j'allai visiter le cirque, que les naturels appellent la iglesia (l'église); les habitants avaient pris pour un temple inachevé ce qui n'était qu'un gymnase. Le doute à cet égard n'est point permis, et l'accord des voyageurs à lui donner cette destination en a fait une certitude. Les emblèmes qu'on y rencontre à chaque pas disent assez que les jeunes hommes de cette nation disparue venaient y lutter de vigueur, d'adresse et d'agilité : on y voit l'aigle, le serpent, le tigre, le renard, le hibou; c'est dire le courage, la force, la prudence, la sagesse, etc.; il ne reste de ce monument que le bas-relief des tigres, représentant des tigres deux à deux, séparés par un ornement de formes rondes meublé de petits cercles à l'intérieur (voy. p. 337). Le monument se composait autrefois de deux pyramides perpendiculaires et parallèles, d'un développement de cent dix mètres environ, avec plate-forme disposée pour les spectateurs. Aux extrémités, deux petits édifices semblables, sur une esplanade de six mètres, devaient servir aux juges, ou d'habitation aux gardiens du gymnase. Sur la pyramide de droite (regardant le nord), se trouvaient deux chambres dont la première est détruite; elle devait avoir un portique soutenu par deux énormes colonnes dont les piédestaux existent encore.

La seconde, entière aujourd'hui, est couverte de peintures. Ce sont des guerriers et des prêtres, quelques-uns avec barbe noire et drapés dans de vastes tuniques, la tête ornée de coiffures diverses. Les couleurs employées sont le noir, le jaune, le rouge et le blanc. Ces deux salles forment l'intérieur du bas-relief des tigres. Dans le bas et en dehors du monument, se trouve la salle ruinée dont nous donnons les bas-reliefs, qui sont certainement ce qu'il y a de plus curieux à Chichen-Itza.

N'oublions pas que la pyramide de droite possède à l'intérieur, et enchâssé dans le mur, le fameux anneau qui servait au jeu de paume, et qu'a reproduit M. l'abbé Brasseur sur la couverture du remarquable ouvrage le *Popol Vuh*, qu'il a récemment publié. Le palais des Nonnes est bien le monument le plus important de Chichen. Considérable dans son ensemble, sa façade n'a qu'une médiocre étendue, mais travaillée comme un coffret chinois, c'est le bijou de Chichen pour la richesse des sculptures. Nous la donnons page 345. La porte, surmontée de l'inscription du palais, offre en outre une ornementation de clochetons de pierres qui rappellent, comme ceux des coins de plusieurs édifices, la manière chinoise ou japonaise. Au-dessus, se trouve un magnifique médaillon représentant un chef la tête ceinte d'un diadème de plumes. Quant à la vaste frise qui entoure le palais, elle est composée d'une foule de têtes énormes représentant des idoles dont le nez est lui-même enrichi d'une figure parfaitement dessinée. Ces têtes sont séparées par des panneaux de mosaïque en croix, assez communs dans le Yucatan.

L'intérieur de l'édifice se compose de cinq pièces de grandeur égale dont la forme, commune à Palenque, ne varie jamais; on la désigne en espagnol par le mot *boveda*, qui n'exprime aucunement cette architecture toute particulière; boveda veut dire voûte, et ces intérieurs n'y ressemblent nullement; ce sont deux murs parallèles jusqu'à une hauteur de trois mètres, obliquant alors l'un vers l'autre, et terminés par une dalle de trente centimètres.

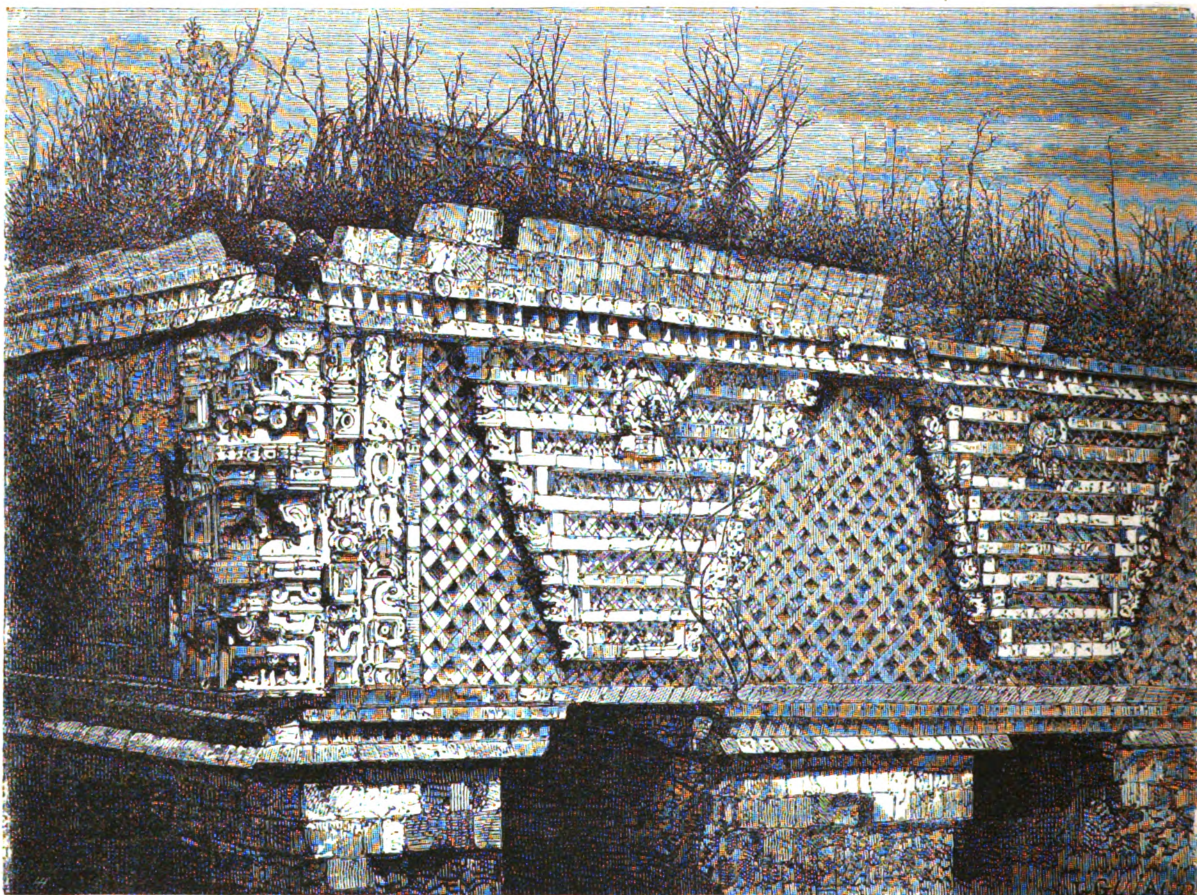
Les linteaux des portes sont en pierre. Chichen n'offre que quelques rares échantillons de linteaux de bois, qu'on trouve partout à Uxmal. Le corps principal du palais des Nonnes, flanqué de deux ailes placées à distances inégales (nous donnons le dessin de l'aile gauche p. 344), s'appuie à une pyramide perpendiculaire, sur la plate-forme de laquelle se trouve un édifice très-étudié, percé de petites pièces avec deux niches faisant face à la porte et traversé par un couloir qui, s'ouvrant à l'orient, va donner sur l'extrémité occidentale du palais. Ce second édifice est lui-même surmonté d'un autre plus petit, le total formant un palais de trois étages. On arrive à la première plate-forme par un escalier gigantesque fort rapide, composé de quarante à quarante-cinq marches. Il y avait là, quand j'y montai, tout un monde d'oiseaux, de serpents et d'iguanes, des cailles entre autres, dont l'une fut prise à la main, de beaux oiseaux verts et bleus, au cri plaintif s'harmoniant parfaitement à la solitude des ruines. Les iguanes couraient, sautant de branches en branches, et je ne pus en attraper aucune.

Le développement du palais et de la pyramide est d'environ soixante-quinze mètres. La pyramide avait été fouillée par Stephens, je suppose, mais il n'avait trouvé qu'une masse de mortier, de pierre, qu'il renonça à percer d'outre en outre, laissant béante une énorme excavation qui montre suffisamment l'excellence des matériaux et la solidité de l'ouvrage. Le bâtiment appelé *la Carcel* (la prison) par les indigènes, on n'a jamais su pourquoi, est un édifice parfaitement conservé, ainsi que le montre notre gravure (p. 349). Placé sur une pyramide peu élevée (de trois mètres environ), il se compose d'un seul corps de logis, avec trois portes au couchant, éclairant une galerie de la longueur du palais. Cette galerie est percée de trois salles qui ne prennent jour que par des portes intérieures correspondant aux portes du dehors; nous n'avons jamais remarqué, dans les ruines du Yucatan, pas plus que dans celles de Mitla et de Palenque, un seul édifice à fenêtre. D'autres ruines s'offrent encore de tous côtés à la vue du voyageur. Ce sont le Caracol ou l'Escargot, bâti en manière de mur à limaçon, le château qui surmonte une pyramide de cent pieds au moins, puis un énorme bâtiment près des Nonnes, mais totalement dénué de sculptures; des amoncellements de pierres taillées indiquent encore la place d'autres édifices; le sol au loin en est couvert. Quant à l'hacienda de Chichen-Itza, ses bâtiments et ses chapelles, perdus dans le bois, attendent que les Indiens

soient soumis, et que le maître revienne leur donner le mouvement et la vie qui les ont abandonnés.

Le degré de civilisation de Chichen doit avoir été plus élevé qu'à Izamal, où les pyramides et les figures énormes dénotent plus d'antiquité avec moins de perfection dans les détails ; à Chichen, la masse des ruines forme ville; les édifices, les temples et les monuments qui, par leur simplicité, rappelleraient des habitations particulières, les places publiques même, font songer à un état civil plus avancé, et où de la théocratie absolue on aurait passé, par exemple, à une théocratie militaire.

Huit jours s'étaient écoulés, et chaque matin on m'engageait à me hâter : il tardait à ces messieurs de revoir leurs pénates et les ruines étaient muettes pour eux. Depuis longtemps déjà le vieux curé avait repris la route de Citaz, bien fatigué de son excursion ; je ne le revis plus, et je sus par la suite qu'il était mort des suites de sa visite à Chichen. Pauvre padre ! — Pour moi le temps passait rapide ; j'étais pourtant accablé de fatigue, le visage brûlé, les bras couverts de coups de soleil ; je ne puis me rendre compte de l'insensibilité de ma machine à l'endroit de ce climat dévorant. Chaque soir, je m'étendais



Détails de la façade dite Égyptienne, dans un des palais d'Uxmal (Yucatan). — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

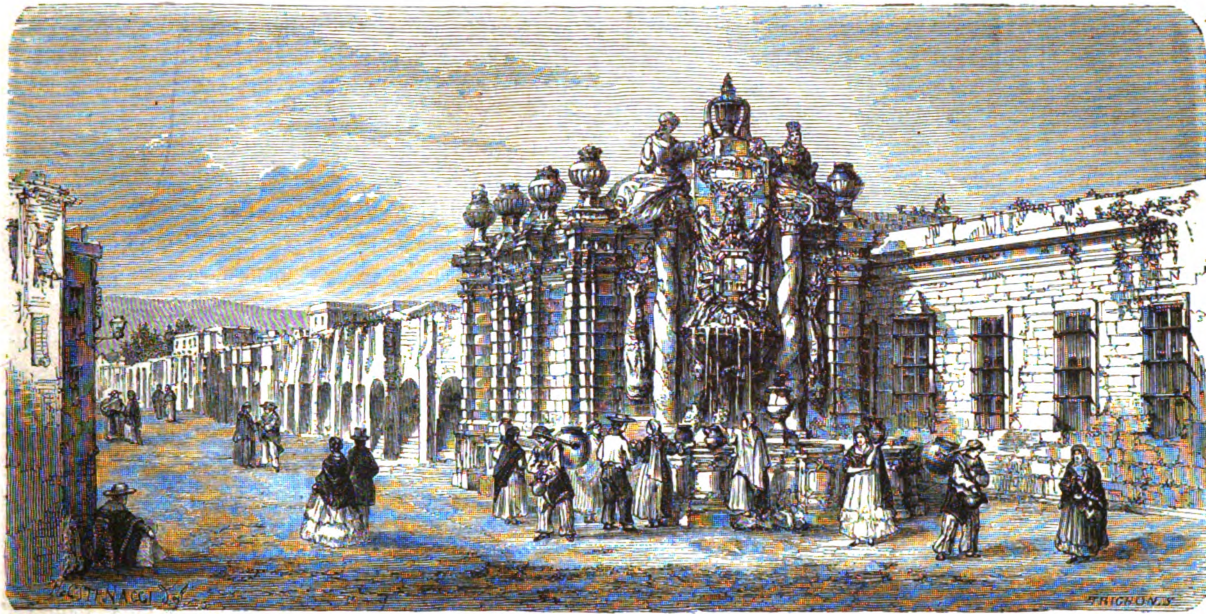
avec délice sur mon hamac suspendu aux arbres des ruines ; on allumait un feu pour éloigner les tigres et l'on soupait. Quelquefois les Indiens entonnaient un chant monotone, mélopée plaintive qui précipitait le sommeil.

J'avais distingué parmi les travailleurs indiens un jeune homme à figure fine et intelligente ; un soir il se composa une sorte de violon avec une racine en guise de corde et une branche en forme d'arc, puis se servant à la fois d'un archet et de sa bouche qu'il collait contre une des extrémités de l'instrument, il produisait des sons d'une douceur infinie.

Le neuvième jour, j'avais terminé mon travail et je précipitai le départ. Arrivé à Citaz, il fallut montrer aux autorités du petit village les vues dont le padre leur avait conté des merveilles. Je m'exécutai aussitôt ; mais ce fut pour eux une désillusion profonde : ces clichés négatifs ne parlaient point à leurs yeux, ignorant les mystères de la photographie ; ils me remercièrent néanmoins, mais bien convaincus de la nullité artistique des trésors que j'emportais.

Trois jours après, j'étais à Mérida.

CHARNAY.



Le Salto del Agua (fontaine), à Mexico (voy. p. 364). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

MEXICO[1],

PAR M. D. CHARNAY.

1861. — TEXTE INÉDIT.

La vallée de Mexico. — La ville. — Le Mexicain. — Aspect général. — Le saint sacrement. — Le tremblement de terre.

En quittant le *Rio Frio*, passage culminant de la chaîne qui sépare Puebla de Mexico, le voyageur ne voit pas sans appréhension la diligence s'engager au triple galop dans la terrible descente qui le mène au grand plateau de l'Anahuac. Au milieu de cahots effroyables, lancés de l'arrière à l'avant et de l'avant à l'arrière, les malheureux *passagers* ne franchissent ce dangereux défilé, endroit chéri sans doute des *Salteadores*, que grâce à des prodiges d'équilibre, à la protection toute spéciale de la Providence, et du reste brisés, moulus, prêts à rendre l'âme.

Mais la première éclaircie dans les noirs sapins de la route dédommage amplement le touriste des souffrances passées : la diligence, abandonnant la forêt, se trouve tout à coup au milieu de landes arides, parsemées de pommiers sauvages et de quelques champs cultivés.

De là, l'œil embrasse toute la vallée, et c'est, je vous assure, un magnifique spectacle.

A gauche, sur le second plan, par-dessus les sapins de la montagne, *Ixtaccihualt* (la femme de neige) vous éblouit de l'éclat de sa réverbération. Le pic est à quatre lieues au moins, et pourtant il semblerait, grâce à la pureté de l'atmosphère, qu'on le puisse toucher de la main.

1. Voy. pages 241, 257, 273, 289.

Plus loin, sur la même ligne, le *Popocatepetl*[1], la plus haute cime du Mexique et le volcan le plus élégant du globe, élève à près de dix-huit mille pieds sa tête orgueilleuse. Au pied de ces deux rois de la Cordillère s'étend la magnifique plaine d'Amecameca, semée de moissons toujours vertes; çà et là surgissent, rompant la monotonie des lignes, ces pitons extraordinaires, produits volcaniques à la tête couronnée de sapins, isolés dans la plaine de Mexico et sans rapport avec la Cordillère.

Voilà le *Sacro Monte* d'Ameca, les monticules de Halmanalco, village abandonné, mais riche en ruines.

Plus bas, vous voyez Chalco se mirant au soleil dans les eaux de sa lagune; à vos pieds, *Cordova*, *Buena Vista*; — Ayotla que la politique a rendu célèbre; — au loin, le *Peñon*, la grande chaussée qui sépare la lagune d'Ayotla du lac de Texcoco; puis enfin la reine des colonies espagnoles, Mexico, dont les murailles blanchissent au soleil et les dômes étincellent.

Au-dessus, le regard se perd sur les coteaux où s'épanouissent San Agustin, San Angel et Tacubaya; un peu sur la gauche, le voile de Nuestra Senora de Guadelupe se détache sur le fond noir de la montagne, et traversant

1. Voy. tome IV, page 161.

le lac, l'ombre de la grande Texcoco vous arrache un dernier coup d'œil.

Ce n'est partout que villages, villes, lagunes; un panorama splendide, un miroitement incroyable, une richesse de ligne inouïe; sur le tout un soleil éclatant jette à profusion des teintes à désespérer un peintre; en un mot, c'est une débauche de couleurs qui éblouit l'œil et ravit l'âme; ajoutez à cela qu'on arrive.

Mais hélas! vous descendez, et l'illusion tombe; vous approchez, les couleurs s'effacent et le mirage s'évanouit.

Au lieu de la plaine fertile, des palmiers verts qu'on attend, des lacs délicieux chargés de *chinampas* fleuris (îles flottantes), le voyageur harassé ne traverse que plaines brûlées et stériles; le paysage devient morne et triste; à chaque pas en avant la féerie disparait. Le village est ruiné, le palmier n'est qu'un nain rabougri, le lac un marais fangeux aux exhalaisons fétides, couvert de nuages de mouches empoisonnées.

L'entrée de Mexico n'est que celle d'un bouge, et rien ne fait encore présager la grande ville; les rues sont sales, les maisons basses, le peuple est déguenillé; mais bientôt la diligence débouche sur la place d'Armes, bordée d'un côté par le palais, de l'autre par la cathédrale. Vous devinez alors une capitale; vous passez rapidement, et l'ancien palais de l'empereur Iturbide vous prête, sous ses lambris autrefois dorés, l'hospitalité banale de l'hôtel.

Mexico perd tous les jours quelque chose de sa physionomie étrangère : les colonies allemandes, anglaises et françaises ont européanisé la cité; l'on ne trouve plus guère de couleur locale que dans les *barrios* (faubourgs).

Qu'on me pardonne ici une digression :

Les géographes prêtent à Mexico deux cent mille habitants : c'est beaucoup trop; nous croyons être plus près de la vérité en ne lui en donnant que cent cinquante mille. Nous avons du reste, en fait de géographie, de graves erreurs à nous reprocher, et nous manquons totalement de géographie commerciale.

En admettant les deux cent mille habitants de Mexico, ne serait-il pas utile de dire comment se compose cette population? Ne serait-il pas nécessaire d'avertir l'émigrant ou l'homme d'affaires, que sur ce chiffre de deux cent mille, qui constitue en Europe une grande ville pour ce qui regarde la consommation, vous n'avez pas à Mexico plus de vingt-cinq à trente mille individus qui consomment? Le surplus se compose de leperos, mendiants, portefaix, voleurs, et autres sans profession aucune, sans moyens d'existence et vivant au jour le jour. Cette classe, loin de rien apporter à la circulation, tend à l'arrêter chaque jour, et ne vit qu'aux dépens de la communauté.

Combien de gens, en Europe, croient n'avoir affaire, au Mexique, qu'à des sauvages à l'état de nature, et s'imaginent encore voir un peuple vivant sous des palmiers, la tête et la ceinture ornées de plumes! Les mauvaises gravures font plus de mal qu'on ne pense; elles parlent plus vivement à l'esprit du peuple que des livres qu'il ne lit guère, et perpétuent dans la population des erreurs déplorables. On cite, à Mexico, l'histoire d'un malheureux qui vint à Vera-Cruz avec une pacotille de verroterie, de miroirs et de petits couteaux : naturellement il fut ruiné.

Mais reprenons notre récit.

Je voudrais dépeindre le Mexicain, et je ne sais comment m'y prendre; on peut le considérer sous tant d'aspects que c'est toute une étude à faire.

Je n'ai reçu de lui que des services faciles; je l'ai toujours trouvé d'une politesse parfaite, souvent même trop poli, car il devient obséquieux; il est obligeant comme on ne l'est guère en Europe, mais il oublie volontiers; ses promesses s'envolent, sa parole passe, sa politesse, jamais.

Il a conservé de l'Espagnol cette naïve locution qu'il vous débite sans cesse : *Es tambien de V^d Señor*, « cela est à vous, monsieur; » ou bien : *à la disposicion de V^d*, « à votre disposition. » — « La belle montre! dites-vous en admirant un bijou remarquable. — Elle est à vous, répond-il immédiatement. — Le beau cheval! — A votre disposition. »

Ils appliquent à tout cette malheureuse formule, mais honny soit qui les prendrait au mot.

Me trouvant au bal dans la ville d'Oaxaye, j'admirais une jeune fille délicieusement jolie : « Ah! la belle enfant! m'écriai-je; quelle est donc cette charmante personne? — C'est ma sœur, » me répondit mon voisin; et par la force de l'habitude, sans songer au sens de ses paroles, il ajouta l'une de ces deux formules banales. Je rougis, et je me tus.

Sans souci du lendemain, le Mexicain dépense l'argent qui lui vient du jeu avec la même facilité que celui de son travail; il semble qu'à ses yeux l'un n'ait pas plus de valeur que l'autre : preuve évidente de démoralisation! Habitué, en matière de gouvernements, aux changements à vue, le fait accompli lui devient loi; témoin jaloux des fortunes scandaleuses de quelques traitants, faussaire éhonté des monnaies publiques, la politique le perd, la paresse le corrompt, le jeu le déprave. N'ayant reçu qu'une éducation toute superficielle (je ne parle pas des jeunes gens élevés en France), gardant de l'Espagnol une fierté malheureuse, il méprise généralement le commerce pour vivre de misère dans quelque administration. Il est volontiers soldat, et l'affaire est bonne quand on le paye, ce qui est très-rare par le temps qui court : j'ai vu de malheureux colonels me demander 2 fr. 50 c. pour dîner.

Mais, en toute extrémité, il reste à l'employé, comme au soldat, une ressource : le *pronunciamento*.

Nous avons tous une idée du pronunciamento.

Je perds ma place, et naturellement le gouvernement ne me convient plus : je me *prononce;*

Je suis mis en demi-solde : je me prononce;

Colonel mécontent, général à la retraite, ministre dépossédé du portefeuille, président en expectative : je me *prononce*, je me prononce, je me prononce;

J'émets un plan, je groupe autour de moi quelques mécontents désœuvrés, je réunis quelques déguenillés, je forme noyau : j'arrête une diligence. j'impose un mal-

heureux village, je dépouille une hacienda : je suis *prononcé;*

J'agis pour le plus grand bien de la république. Qu'avez-vous à dire?

Je fais boule, la paresse grossit mes rangs, le hasard me protége, je me bats bien, la fortune arrive, et je me trouve, un peu surpris je l'avoue, sur le siége de la présidence.

Hier j'étais valet dans un consulat, je suis général aujourd'hui; je faisais, il y a cinq ans, le saut de carpe dans un cirque, je commande la place de Mexico; il y a deux ans, j'étais simple lieutenant, me voilà substitut-président; je n'ai rien, les ressources manquent, mes troupes désertent; j'enfonce les caisses du consulat d'Angleterre. Que voulez-vous de mieux?

C'est ce qu'on voit tous les jours.

Mais le portrait du Mexicain a été tracé par notre honorable ami le docteur Jourdanet dans son remarquable ouvrage : *les Altitudes de l'Amérique tropicale, comparées au niveau des mers*[1]. Qu'on nous permette de le citer :

« Le Mexicain est de taille moyenne; sa physionomie porte l'empreinte de la douceur et de la timidité; il a le pied mignon, la main parfaite. Son œil est noir; le dessin en est dur, et cependant sous les longs cils qui le voilent, et par l'habitude de l'affabilité, l'expression en est d'une douceur extrême; la bouche est un peu grande et le trait en est mal défini; mais sous ces lèvres toujours prêtes à vous accueillir d'un sourire, les dents sont blanches et bien rangées. Le nez est presque toujours droit, quelquefois un peu aplati, rarement aquilin. Les cheveux sont noirs, souvent plats, et couvrent trop amplement un front qu'on regrette de voir si déprimé. Ce n'est pas là un modèle académique, et pourtant, quand la suave expression féminine vous présente cette forme américaine que l'école traiterait peut-être d'incorrecte, vous imposez silence aux exigences du dessin, et vos sympathies approuvent le nouveau modèle.

« Le Mexicain des hauteurs a l'aspect calme d'un homme maître de lui; il a la démarche aisée, les manières polies, l'œil attentif à vous plaire. Il pourra vous haïr, mais il ne saurait vous manquer d'égards en vous parlant. Quoi que vous ayez fait contre lui, quoi qu'il médite contre vous, son habitude de l'urbanité vous assure toujours une politesse exquise en dehors du cercle de ses ressentiments.

« Beaucoup de gens appellent cela de la fausseté de caractère; je les laisse dire et je ne m'en plais pas moins à vivre parmi des hommes qui, par la douceur de leur sourire, l'aménité de leurs manières et leur obstination à me plaire, m'entourent de tous les dehors de l'amitié et de la plus cordiale bienveillance.

« Le Mexicain aime à jouir, mais il jouit sans calcul; il prépare sa ruine sans inquiétude et se soumet avec calme au malheur. Ce désir du bien-être et cette indifférence dans la souffrance sont deux nuances du caractère mexicain bien dignes de remarque; ces hommes craignent la mort, mais ils se résignent facilement quand elle approche : mélange étrange de stoïcisme et de timidité.

« Dans la basse classe le mépris de la mort est de bon ton, et, comme les gladiateurs romains, ils aiment à poser en mourant. C'est pour cela qu'ils font échange de coups de poignard comme nous donnerions des chiquenaudes. Et puis à l'hôpital, ils vous disent avec calme, au milieu de leurs mortelles souffrances : « Bien « touché! » rendant hommage avant d'expirer à l'adresse de leurs adversaires. »

Dans le fond, cet élégant portrait n'est pas aussi doux qu'il en a l'air.

Quoi qu'il en soit, on ne peut, en voyant l'état des choses au Mexique, s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la république américaine sa voisine, dont le gouvernement, au dire d'un écrivain célèbre (M. de Toqueville), n'est qu'une heureuse anarchie, et qui, néanmoins, marche à pas de géant dans les voies les plus avancées du progrès matériel, soutenue par cette seule force : le travail.

Le Mexique est mieux doué; il a tous les climats, toutes les productions, toutes les richesses : il dépérit; je n'accuse point son organisation, je n'accuse que l'homme : il a le travail en horreur.

Ce qui surprend dans toutes les villes mexicaines, c'est le nombre prodigieux des églises, signe incontestable de la toute-puissance du clergé. Ce ne sont partout que moines gris, noirs, blancs et bleus, couvents de femmes, établissements religieux, chapelles miraculeuses. A toute heure du jour, on voit s'ouvrir les portes du *sagrario;* un prêtre en sort tenant à la main le saint viatique : une voiture dorée attelée de deux mules pie l'attend au dehors, il y monte; une espèce de *lepero* le précède portant sur sa tête une petite table, à la main une cloche qu'il agite à chaque instant; aussitôt le poste du palais court aux armes, les tambours battent aux champs, la circulation s'arrête, les âmes pieuses s'agenouillent, l'étranger se découvre, le nouvel arrivé s'étonne, interroge, hésite, jusqu'à ce qu'une voix du peuple vienne le rappeler au respect de la coutume. Ce ne serait point sans danger pour sa personne qu'il se hasarderait à la braver.

Quelquefois ce n'est pas seulement une voiture simplement dorée, la voiture de tous les jours, et qui ne porte qu'aux prolétaires les derniers secours de la religion. Le riche, comme partout, demande à l'Église le luxe de ses pompes; vivant ou mort, il réclame également l'hommage, ou tout au moins l'étonnement de la multitude.

Alors le prêtre en habits sacerdotaux, flanqué de deux diacres, monte en un superbe carrosse de gala rappelant les équipages de Louis XIV; une foule bigarrée l'accompagne, divisée en deux longues files. Chaque individu portant un cierge allumé psalmodie d'une voix traînarde des prières, des psaumes ou l'office des agonisants.

1. Baillière et fils, 1861.

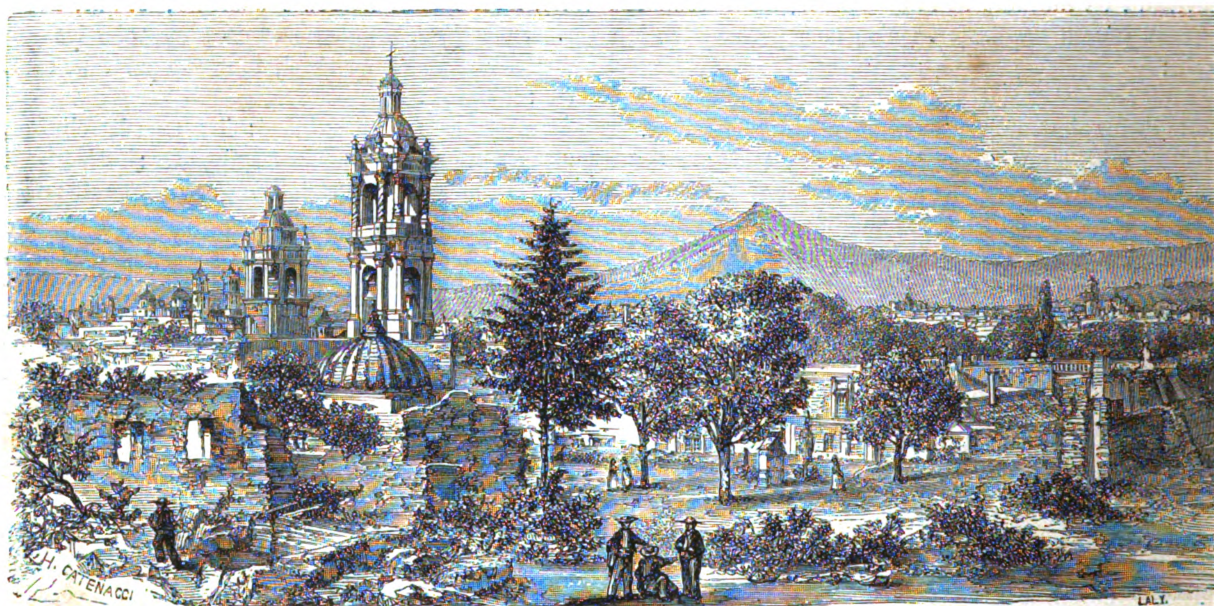
Le prix de semblables cérémonies monte quelquefois à des sommes énormes ; tout le monde y perd, sauf l'Église.

Le Mexicain conserve encore une coutume charmante, tout imprégnée du parfum des vieux âges. A six heures sonne la *Oracion*, l'Angelus : tous les habitants s'arrêtent, se découvrent et se souhaitent mutuellement *la buena noche*. Dans l'intérieur de chaque maison la même scène se répète, et dans les champs aussi les nombreux serviteurs de l'hacienda viennent humblement baiser la main de leur maître.

A Mexico, les maisons sont à terrasse et admirablement construites; les murs sont épais et généralement surmontés d'une large corniche. Les encoignures sont ornées de niches enjolivées d'arabesques et meublées d'une statue de saint ou de la Vierge. Le toit chargé d'une épaisse et lourde couche de terre glaise, prête à la bâtisse un appui contre les tremblements de terre si fréquents sur les hauteurs. On en compte en moyenne deux par année.

Je fus témoin pendant mon séjour d'un de ces effroyables phénomènes. Le tremblement de terre du 12 au 15 juillet 1858 fut l'un des plus terribles qu'on ait jamais ressentis. Les Mexicains en garderont le souvenir.

Un bruit souterrain l'annonce, bruit sourd, grondant, indescriptible; l'oscillation commence lente d'abord, puis bientôt longue, précipitée, terrible; l'épouvante vous prend à la gorge et vous assistez, sans le bien analyser, à un cataclysme épouvantable; il semble qu'un vertige affreux fasse danser à vos yeux les édifices, se briser les arbres et s'écrouler les maisons. Dans la rue, le peuple à genoux se tord dans les convulsions de la peur, l'air se remplit de clameurs lugubres, de cris désespérés, de prières et de formules pieuses arrachées par l'épouvante; une minute (un siècle!) passe, et vous vous étonnez de vivre, de voir les palais debout et les temples résister à l'effroyable ébranlement de ces ouragans souterrains !



Vue de Puebla, prise d'El Alto (voy. p. 367). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

Cette année-là néanmoins, le dommage fut grand, et l'on a estimé à plus de dix millions les désastres de la journée.

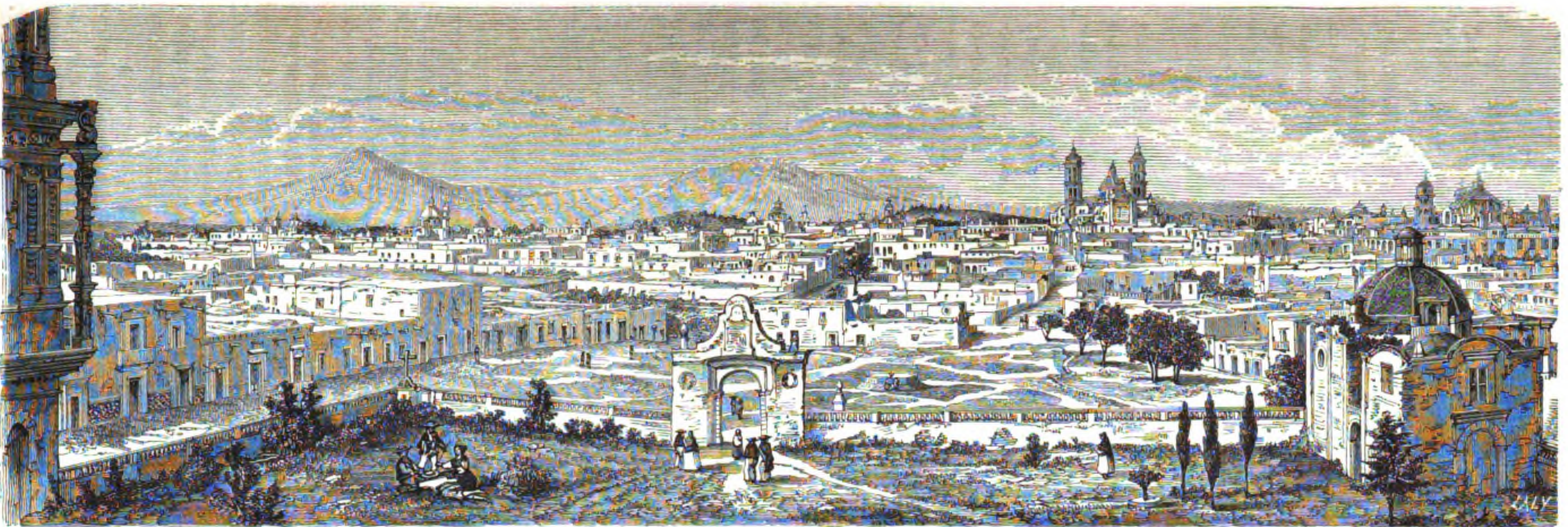
La vie à Mexico. — Les coutumes. — Le Paseo. — L'Alameda.
Les toros. — Le théâtre. — Les chaînes.

Nous avons dit qu'à Mexico le centre de la ville était européen, presque français. Dans les rues *Plateros*, San Francisco, de la Professa, del Espiritu Santo, etc., on entend aussi souvent le français que l'espagnol; presque tous les gens bien élevés parlent notre langue.

Dans ces quartiers, le paletot et la redingote dominent, le chapeau noir est bien porté; les jeunes gens y sont mis à la dernière mode. Chaque mois le packet anglais les éclaire à ce sujet; aussi les tailleurs font-ils fortune.

Le Mexicain d'un accès si facile dans la rue, point trop poseur, est liant, mais jusqu'à la porte de sa maison. Il laisse difficilement l'étranger pénétrer dans l'intérieur de sa famille. La table qui chez nous est l'instrument social par excellence, la salle à manger, le lieu où se déclarent le plus volontiers les vives sympathies, où les coudes appuyés, se prolongent les longues causeries, n'existent pas pour les Mexicains. La table semble chose honteuse qu'ils cachent au besoin. Il s'y assoit solitaire.

La femme, demi-nue jusqu'à une heure avancée, laisse flotter sur ses épaules une chevelure généralement abondante, mais grossière, qu'elle lave tous les jours. Dans bien des maisons, la Mexicaine riche même s'accroupit plus volontiers sur son *petate* (paillasson), devant quelque fricot pimenté, un plat de *frigoles* (haricots) et la tortille à la main, qu'elle ne s'assoit à une table élégamment servie. Le matin la Mexicaine est chrysalide, le soir



Panorama de la ville de Puebla : côté de l'ouest (voy. p. 367). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.



Panorama de la ville de Puebla : côte de l'est (voy. p. 367). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

c'est un papillon; elle en a les ailes légères, les riches couleurs et la grâce. Alors la créature que vous avez regardée sans la voir dans le désordre de son intérieur, est le soir une femme élégante dont vous admirez les fraîches toilettes et le luxe éblouissant.

L'heure du *paseo* approche, et comment vivre sans *paseo?* qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il tonne, elle part, son carrosse l'attend; elle court étaler ses grâces, sourire à son amant, saluer de la main l'amie qui passe, écraser une rivale.

Comme elle, le Mexicain n'est plus le soir l'homme du matin; vous avez rencontré sur le trottoir un dandy du boulevard de Gand, vous le retrouvez à cheval; cavalier remarquable, il monte une bête de prix, couverte d'une selle de luxe.

Pour lui, ses jambes sont emprisonnées dans des calzoneras, dont chaque bouton d'argent est un petit chef-d'œuvre, et lorsque le temps n'est pas sûr, des chaparreras de peau de tigre lui descendent du genou au cou-de-pied. Une veste bien coupée fait valoir sa taille gracieuse que ceint un filet de soie rouge. Le vaste sombrero aux ailes galonnées, à la toquille d'or, a remplacé l'ignoble chapeau noir. Quand il pleut, le zarape aux mille couleurs est négligemment jeté sur ses épaules, et quand il fait beau, fixé sur l'arrière de la selle.

Puis il va, faisant caracoler sa monture, alternant du pas au galop, distribuant des poignées de main à droite, un salut à gauche, et jetant, comme le tambour-major de la fable, un regard satisfait à quelque fenêtre privilégiée.

Deux heures environ, il va, vient, passe et repasse, repart, s'arrête et voit défiler devant lui les équipages de la cité. Mais sept heures sonnent, la nuit tombe, les visiteurs deviennent rares; alors, abandonnant à regret son exercice favori, il rentre, et la journée du lendemain sera celle de la veille.

L'hiver, le théâtre, dont tout Mexicain à son aise est l'abonné, lui dépense trois soirées par semaine : quant à la Mexicaine, elle y vient toujours élégante et parée comme les ladies de Hay-Market ou de Drury-Lane. Chaque représentation exige une toilette nouvelle, et elle se soumet à l'exigence, vous le pensez, avec bonheur.

L'été, c'est le cirque, les combats de taureaux, combats anodins, où la victime, toujours la même, vient régulièrement s'enferrer sur la lame de l'espada.

Le jeu des taureaux n'a véritablement d'attrait que la première fois qu'on y assiste. L'œil s'amuse de cette mise en scène brillante, des costumes élégants et légers des *banderilleras*, de leurs voiles multicolores, de la tenue matamoresque des picadores et des chamarrures de l'espada.

L'entrée du taureau vous émeut; il semble que rien ne doive résister à l'élan de la bête furieuse, et le picador imprudent qui l'oserait affronter serait culbuté sans merci; mais tourmenté par les banderilleras, aveuglé par leurs voiles trompeurs, il épuise en vain sa rage contre d'insaisissables ennemis; le picador n'arrive que lorsque, écumant, essoufflé, à demi vaincu, il ne se précipite plus qu'en un choc souvent impuissant sur la rosse qu'on lui sacrifie d'avance. Souvent aussi le directeur du cirque ne lance sur l'arène que des taureaux en bas âge, roquets de taureaux dont le peuple hue l'entrée (*fuera la vacca!* à la porte la vache!), et qu'on remplace quelquefois pour le satisfaire.

L'Alameda est un joli parc situé au centre de Mexico; de beaux ombrages, des fleurs malgré l'incurie des gardiens, de l'eau vive, une fontaine assez remarquable, en font un lieu de promenade assez agréable, mais presque uniquement à l'usage des enfants et des gens paisibles. Là, l'homme studieux arrive avec son livre, la *china* (grisette) y donne ses rendez-vous, quelques dames aussi parfois. Le Français y domine. Ceci me rappelle que je ne dois pas oublier mes compatriotes.

La société française à Mexico est composée de gens énergiques qui, partis de bas, sont arrivés à la fortune grâce à un travail obstiné et à des facultés incontestables. Presque tous libéraux, ils infusent au Mexique des principes qui ne sont point du goût des conservateurs : aussi ont-ils les vives sympathies des uns et la haine envenimée des autres. La colonie française a grandement souffert sous la présidence de Miramon, dont les emprunts forcés se renouvelaient chaque jour. Comme partout à l'étranger, les Français de Mexico se dénigrent entre eux, les femmes s'y jalousent avec fureur, et la colonie n'y est guère qu'un immense foyer de cancans.

La promenade des « Chaînes » qui s'étend au pied de la cathédrale n'est fréquentée que le soir; la société s'y rend au clair de lune, si brillante en ces climats; les toilettes y sont belles, le châle porté sur la tête y abrite les belles señoras contre la fraîcheur de la nuit. Les accroche-cœurs y font quelques captifs, et le *caballero* quelques conquêtes.

Le peuple à Mexico. — Les Indiens. — Les pulquerias. — Les enterrements d'enfants. — Le clergé. — Les voleurs de grands chemins. — Utilité d'un rabat.

Le peuple de Mexico est composé de métis de toutes les teintes, et de quelques Indiens fournissant au commerce les domestiques mâles ou femelles, les cargadores et les porteurs d'eau. Dans les faubourgs, c'est une fourmilière de femmes et d'enfants en guenilles, d'ignobles bouges d'où s'échappent des odeurs méphitiques. Tous ces êtres rongés de vermine, les cheveux épars, ne présentent que l'aspect d'une population étiolée par le mauvais air, la mauvaise nourriture et la débauche. Souvent, sur la porte des masures une femme accroupie tient entre ses genoux la tête d'un enfant; elle semble s'efforcer, mais en vain, d'arrêter la fécondité de la population parasite qui le dévore; quelquefois c'est un heureux soldat qui jouit de ce doux privilége. En vérité, cela rappelle les singes du Jardin des Plantes.

Les *barrios* ou faubourgs sont des quartiers qu'un étranger, la nuit venue, ne peut parcourir sans danger. Les habitants nous portent une haine étrange, en grande partie inspirée, il faut bien le dire, par les prédications du clergé.

A leurs yeux, nous ne sommes que des *hereges*, hérétiques sans foi ni loi : notre présence n'est pour la république qu'un sujet de troubles, de discordes et de malheurs mérités : nous modifions leurs habitudes, nous rions de leurs cérémonies religieuses, nous bafouons leurs ministres; c'en est assez, malgré la fausseté d'une accusation si absolue et si générale, pour attirer sur nous les poignards.

Le jour, les *pulquerias* ou débits de *pulqué*, liqueur tirée du muguet, espèce de boisson épaisse, blanchâtre et fort vineuse, ne cessent de verser au métis comme à l'Indien une ivresse abrutissante. Vous les voyez alors se traîner l'œil mort, la bouche bavante, murmurant des paroles incompréhensibles ; d'autres se précipitent sous l'impulsion d'une folie furieuse, et d'autres roulés dans la fange offrent au passant le plus déplorable des spectacles.

Cette population des faubourgs est en même temps le réservoir où vient puiser chaque parti pour s'en faire de vaillants soldats. C'est la chair à pâté de l'armée, et telle est la soumission ou l'abrutissement de ces malheureux, que deux recruteurs cernant une pulqueria, ou pénétrant dans une de ces cours populeuses, ramènent avec la plus grande facilité tout un troupeau de ces pauvres créatures. On les conduit au palais, et là, mettant entre les mains de chacun un sabre ébréché et quelque carabine impossible, le malheureux est fait soldat par la grâce du commandant de place et pour le plus grand malheur de la république. Chaque nouvel engagement de l'armée demandant des contingents nouveaux, *la leva*, la levée recommence.

La campagne ouverte, la femme suit l'homme et le nourrit en campagne ; aussi rien de plus original qu'une armée mexicaine : les femmes, les enfants, les chiens la font ressembler à une émigration; c'est l'armée de Xerxès en guenille. Il est facile de comprendre qu'au premier tournant de la route, au premier bois qui peut déguiser sa fuite, le soldat improvisé reprend le chemin de son faubourg ou de son jacal; il lui arrive ainsi d'un moment à l'autre de servir coup sur coup les deux partis contraires.

Quelquefois il vend son équipage, fusil, sabre et giberne, le tout pour une piastre ; le gouvernement le rachète pour dix ou quinze. C'est un commerce assez heureusement pratiqué, et dont le bénéfice pour la république est des plus clairs. Malgré la beauté de son climat, l'inaltérable sérénité de son ciel et l'état de fainéantise dans lequel il semble croupir avec délices, le lepero de Mexico considère la vie comme une terrible épreuve, puisqu'il se réjouit de la mort des siens. Il rappelle alors ces tribus des Thraces qui jetaient des cris de désespoir à la naissance de leurs enfants, et chantaient à leur mort des actions de grâce. A Mexico, la basse classe semble avoir hérité de cette barbarie.

Un enfant meurt, on le couche dans une bière ouverte, puis on l'ensevelit sous les fleurs ; sa pauvre petite figure livide est seule visible au milieu des héliotropes, des jasmins et des roses. Un parent, quelquefois le père lui-même, charge le cadavre sur sa tête ; puis il part suivi des siens qui causent gaiement et se promettent une belle journée. L'on arrive à quelque logis où la fête funèbre doit avoir lieu ; les libations commencent, les jeux s'organisent, la partie s'échauffe, les danses enivrent; l'orgie est si douce, qu'on oublie parfois le petit mort sur une table, ou qu'on trouve au matin le cadavre profané loin de sa bière, au milieu des débris de toutes sortes. Pauvres mères ! Combien doivent hurler de désespoir, écrasées par la tyrannie des coutumes !

Gabriel Ferry, dans ses études sur le Mexique, nous a conté ces enterrements scandaleux, en même temps qu'il nous laissait de magnifiques types de moines qui disparaissent chaque jour. On ne saurait faire rien de mieux ni de plus exact.

Les moines et les padres forment avec les *leperos* une alliance indissoluble. Ils se traitent de père à fils, et ces derniers habitent presque tous des maisons appelées *de vecindad* et qui appartiennent aux corporations religieuses ou au clergé. L'un est toujours le débiteur de l'autre ; mais celui qui reçoit le plus n'est pas celui qu'on pense : aussi le padre peut-il impunément traverser des routes infestées de voleurs ; on les dépouille rarement, et quelques esprits forts se hasardent seuls à leur demander la bourse ou la vie. On appelle ordinairement les voleurs du nom familier de compères, *compadres*.

En revenant de Tehuacan de las Granadas, nous fûmes arrêtés contre toute vraisemblance aux portes de la ville même par un monsieur fort bien vêtu, accompagné de son domestique. C'était, je crois, un colonel de la brigade Cobos qui, sachant qu'il y avait deux étrangers dans la diligence, crut à une bonne aubaine. Cet aimable officier nous demanda cinquante piastres d'une voix terrible. Je fis la quête, et nous ne pûmes, malgré toute notre bonne volonté, en réunir plus de dix à onze.

Je les lui offris le plus gracieusement du monde, fort désolé de ne pouvoir mieux faire, et sur son refus de les prendre, alléguant que nous voulions le tromper, je les remis tranquillement dans ma poche. Il visita la diligence, et voyant qu'en somme il se pourrait bien que nous n'eussions pas davantage, il se décida, maugréant et jurant, à les accepter.

Ce vol insolite était une véritable surprise : on n'avait jamais arrêté la diligence en cet endroit, les compadres ayant marqué la route par étape comme une chose réglée d'avance.

De Tehuacan à Puebla, il fallut se résigner trois fois à l'aimable invitation de retourner ses poches.

Nous avions parmi nos compagnons de route un homme grand et sec, porteur d'une figure entièrement rasée, auquel il ne manquait que la tonsure pour laisser croire à un curé de village. Le lecteur doit être averti que les prêtres au Mexique, surtout à la campagne, portent rarement le costume ecclésiastique. Un simple rabat nommé *cuello*, garni de perles ou simplement bordé d'un liséré blanc, suffit pour distinguer un membre du clergé.

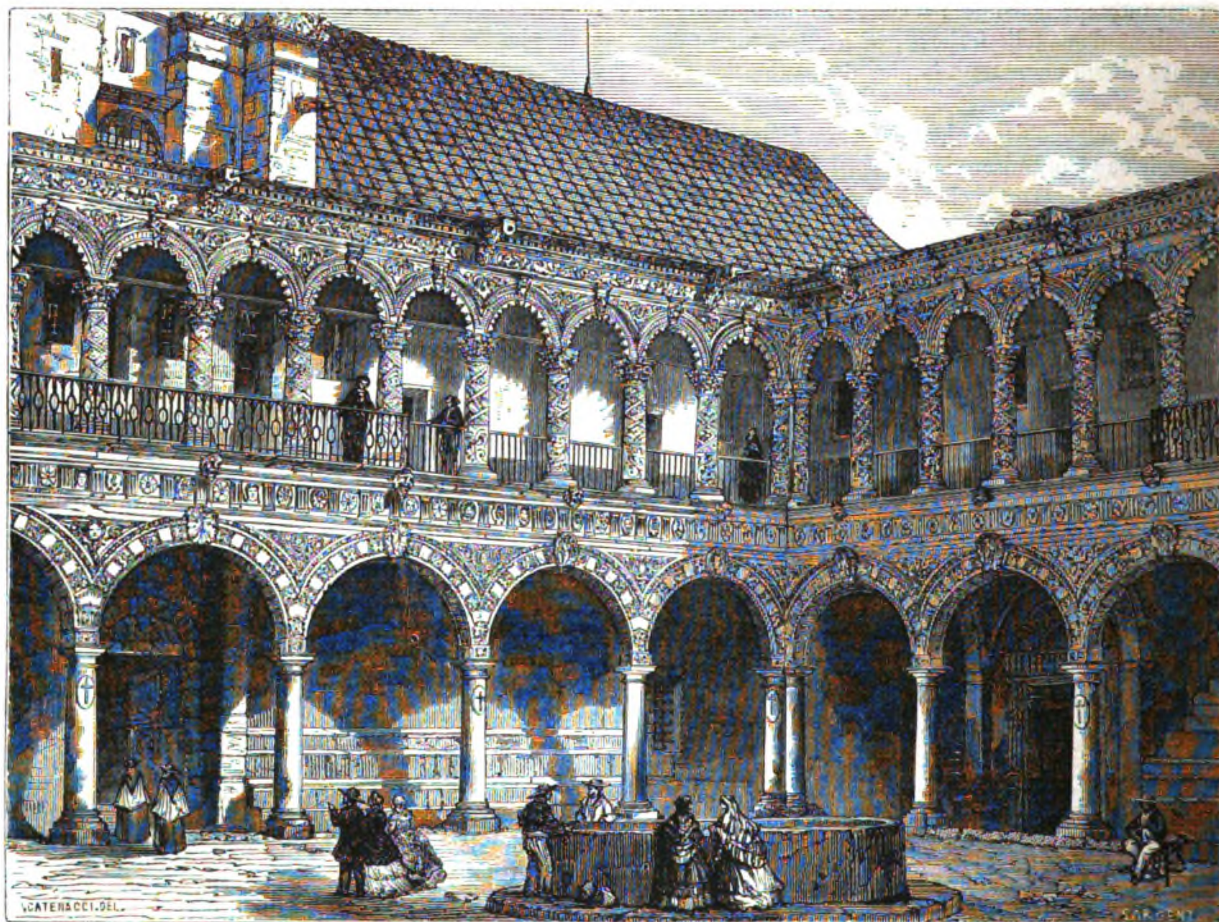
A peine remis de notre mésaventure, mon voisin, c'était l'homme en question, se tourna vers moi, et tirant

de sa poche un rabat assez sale, me dit en me le montrant : « Amigo, voici mon arme, et vous verrez qu'elle en vaut bien une autre. » Il m'expliqua son stratagème, mit son rabat et attendit.

Je m'inquiétais peu des voleurs pour mon compte. Je n'avais rien à perdre. En sortant de Tecamachalco, deux ou trois milles au delà, nous vîmes un petit berger dans un champ, qui de loin nous faisait signe, en nous désignant le lit encaissé d'une rivière à sec. En effet, deux compères à cheval, la figure voilée par des mouchoirs à carreaux, enjoignirent au postillon d'arrêter, et aux voyageurs de descendre. Le respect de l'autorité me paraît être, en principe, une vertu; aussi nous hâtâmes-nous d'obéir. Mais en voyant nos poches vides, ces gentilshommes de grande route jetèrent des cris de paon; jamais l'indignation vertueuse d'un galant homme, arrêté dans la plus louable entreprise, n'égala celle de ces délicieux détrousseurs.

« On nous avait déjà volés! » C'était indigne, cela ne s'était jamais fait; ils n'en voulaient rien croire, et le conducteur lui-même fut obligé de donner sa parole d'honneur que le fait, tout extraordinaire qu'il fût, était exact. Il fallut se rejeter sur les bagages, chose assurément fort désagréable : le volume est gros, la valeur problématique, la vente difficile, enfin!

En ce moment l'un d'eux aperçut la cuello, le rabat



Couvent de la Mercie, à Mexico (voy. p. 363). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

de notre ami : sa figure rébarbative s'adoucit aussitôt d'un sourire. Je vois encore la scène. L'autre voleur était fourré sous la bâche de la voiture, se faisant ouvrir et visitant en toute sécurité les coffres qu'elle abritait.

« Ah! *padrecito* (petit père), s'écria celui d'en bas, avez-vous aussi des bagages? » Et comme son acolyte demandait en montrant une malette : « A qui cela? — La mienne, répondit l'homme au rabat. — La vôtre, petit père? répond le voleur. Hé! là-haut! laisse cette malle, mon ami : c'est celle du padrecito. »

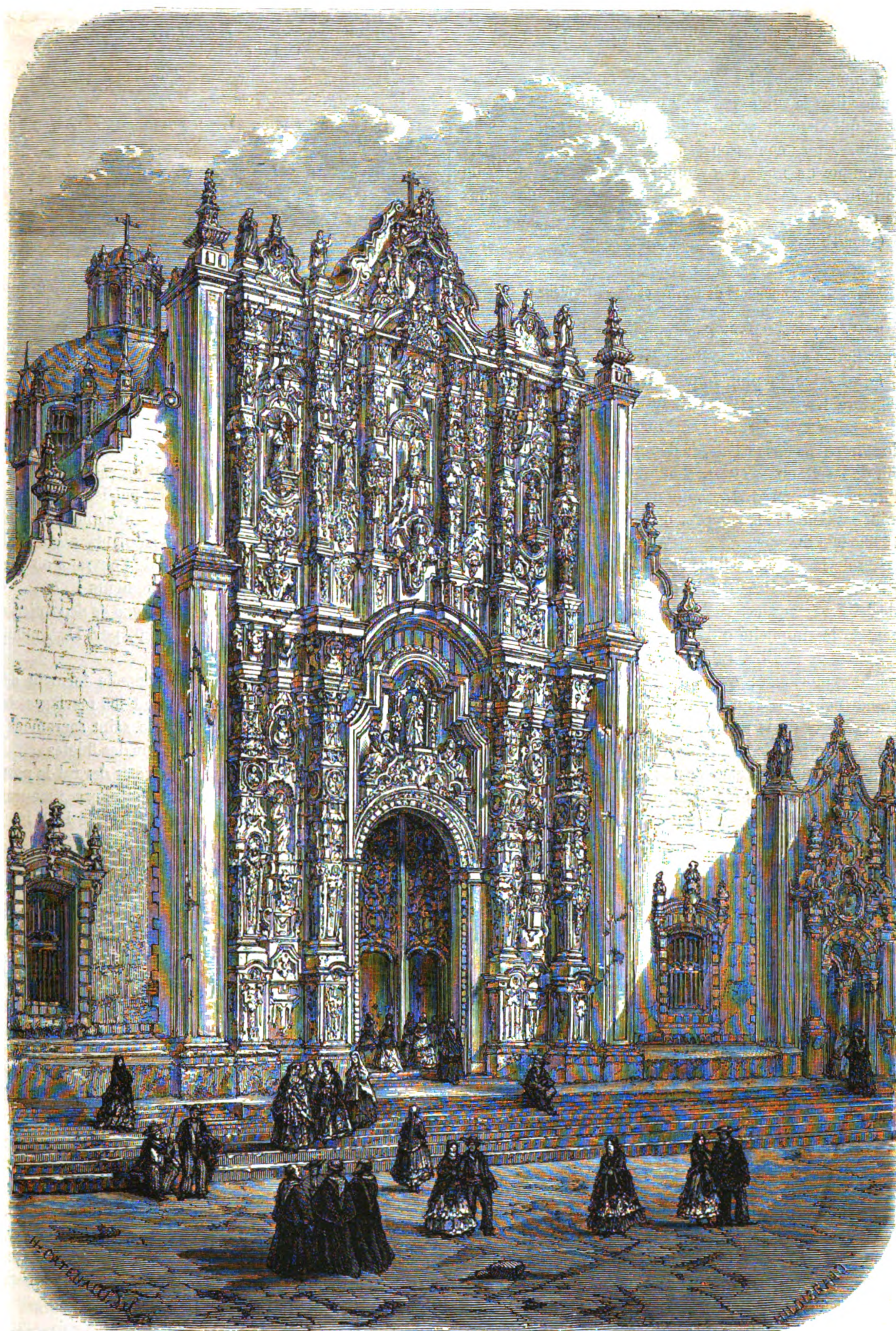
Puis se retournant vers le padre de circonstance :

« Ah! padrecito, lui dit-il, nous ne sommes point des voleurs; vous n'en croyez rien, n'est-ce pas? Mais les temps sont si durs! Nous avons des enfants à nourrir. Cher père, donnez-moi votre bénédiction, nous sommes d'honnêtes gens, je vous le jure. »

L'homme au rabat s'empressa de lui octroyer une faveur si humblement demandée et qui lui coutait si peu.

La diligence repartit. « Le tour est joué, » me dit mon vis-à-vis. Pour moi, je ne pus qu'éclater de rire.

Ce respect du peuple et de la classe moyenne pour les padres est si tenace que, quoi que beaucoup de ces derniers fassent pour l'éloigner d'eux, par leur conduite et la publicité d'une vie scandaleuse, ils ne peuvent y parvenir. Chacun sait aussi bien que moi que le clergé mexicain n'offre pas le modèle de toutes les vertus.



Portail de la cathédrale de Mexico. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

Malgré tout, rien ne peut dessiller des yeux si aveuglément prévenus. Aussi quand, par suite d'une révolution quelconque, les moines sont en masse expulsés d'une ville, la route de l'exil est semée de femmes à genoux qui viennent accompagner de leurs larmes le départ de leurs chers confesseurs. Elles s'empressent à baiser la tunique du martyr et remplissent à l'envi la main du cordelier de pièces de monnaie, ou, à défaut, de bijoux de toute valeur.

Quand ils reviennent, c'est un triomphe.

Les monuments de Mexico et de sa banlieue.

Mais laissons l'étude des hommes et consacrons quelques lignes aux monuments de Mexico et de ses environs.

Le premier, le plus important, sans contredit, est la cathédrale.

La cathédrale forme le côté nord de la place d'Armes, dont le palais forme l'est, la députation le sud, et le portail de las Damas l'ouest. Commencée sous le règne de Philippe II, en 1573, elle ne fut véritablement terminée qu'en 1791, au prix de 2446000 piastres, soit 12330000 fr.

Vu de la place, l'édifice se présente sous l'aspect majestueux des églises de la seconde moitié du seizième siècle. La façade est remarquable par le contraste frappant de la simplicité qui la distingue des autres édifices religieux de la ville. Elle a trois portes placées entre des colonnes doriques; ces portes communiquent avec la grande nef et les deux nefs latérales.

Au-dessus de la porte principale, deux étages superposés et ornés de colonnes doriques et corinthiennes supportent un petit clocher de forme élégante, couronné de trois statues, représentant les vertus théologales. De chaque côté s'élèvent les tours, d'un style sévère, terminées en coupole, et dont la hauteur est de 78 mètres.

L'intérieur est tout or. Un chœur immense remplit toute la grande nef et se relie par une galerie de composition précieuse au maître autel, imité, m'a-t-on dit, de celui de Saint-Pierre de Rome.

Les deux nefs latérales sont destinées aux fidèles, et l'on n'y voit ni chaises ni bancs d'aucune sorte. Les Mexicaines qui s'empressent à l'office divin s'agenouillent ou s'asseyent sur les dalles humides, la ferveur leur défendant probablement une position moins humiliée qu'exigerait pourtant leur santé délicate. Les hommes ont le loisir de se tenir debout; ils sont rares, du reste, à l'intérieur de l'église; ils s'arrêtent plutôt à la porte où ils attendent en causant l'arrivée des dames et la fin du service, se trouvant récompensés au delà de leur patience par une œillade discrète ou par un gracieux salut.

Parmi les objets d'art que renferme la cathédrale, il faut rappeler une petite toile de Murillo, connue sous le nom de *Vierge de Belen*, et qui n'est pas une des meilleures du grand peintre. L'église la considère comme son joyau le plus précieux. La toile est en assez mauvais état et le tableau demanderait un rentoilement immédiat.

Il faut citer encore une Assomption de la Vierge en or massif, du poids de 1116 onces.

La lampe en argent massif suspendue devant le sanctuaire a coûté 350 000 francs.

Le tabernacle également en argent massif est estimé 800 000 francs.

Citons encore des monceaux de diamants, d'émeraudes, de rubis, d'améthystes, de perles et de saphirs, une quantité prodigieuse de vases sacrés en or et en argent, pour une somme inimaginable.

La cathédrale renferme le tombeau d'Iturbide, le plus terrible ennemi de l'indépendance, son soutien plus tard.

Contre le mur de la tour gauche et regardant l'ouest, se trouve le fameux calendrier aztèque, découvert le 17 décembre 1790 tandis qu'on travaillait à la nouvelle esplanade de l'Impedradillo. Il fut enchâssé dans les murs de la cathédrale par ordre du vice-roi, qui en fit prendre soin comme du monument le plus précieux de l'antiquité indienne. Nous pourrions donner ici un résumé de l'œuvre de Gama en ce qui concerne le calendrier; mais faute de place, nous sommes forcé de nous abstenir, nous réservant de publier plus tard des documents aussi intéressants. En tout cas, voici le titre de l'ouvrage où chacun pourra puiser d'amples renseignements :

Description historique et chronologique de deux pierres indiennes trouvées à Mexico en 1790, par D. Antonio de Leon y Gama. — Mexico, 1832.

Le Sagrario est une immense chapelle formant dépendance de la cathédrale. Là se font les mariages, les enterrements et les baptêmes, et le saint sacrement y reste sans cesse exposé à la vénération des fidèles.

Il est impossible de ne point s'arrêter devant la porte du Sagrario, et quoique l'ensemble soit d'assez mauvais goût, on ne saurait s'empêcher d'admirer le luxe inouï de ses sculptures et de son ornementation.

Nous avons parlé de la coutume religieuse qui impose encore aujourd'hui à chaque piéton de s'agenouiller dans la rue, ou tout au moins de s'arrêter et de se découvrir au passage du saint sacrement; nous trouvons dans certaines chroniques de l'époque qu'il fallait jadis se joindre à la procession et accompagner le saint viatique jusqu'à la demeure du malade, si bien que la foule grossissant à chaque pas, finissait par constituer une masse énorme. Le vice-roi lui-même n'en était pas exempt, et plusieurs fois il se vit obligé de prendre la tête de la colonne [1].

En sortant de Mexico par la porte de Belen, et suivant l'aqueduc qui se dirige du côté de Tacubaya, on arrive au château de Chapultepec (voy. p. 364).

Véritable oasis dans la vallée, Chapultepec s'élève sur un monticule volcanique d'environ deux cents pieds; il est entouré d'eau vive et couvert d'une végétation splendide, d'où le voyageur peut admirer à son gré une vue panoramique des plus délicieuses. On y remarque de magnifiques sabinos, espèces de cyprès, dont quelques-uns

1. Ces renseignements nous sont fournis par un savant travail de M. Jules Laverrière.

atteignent soixante-quinze et quatre-vingts pieds de circonférence, et dont la vieillesse vigoureuse brave les ravages des siècles.

Chapultepec est un des plus anciens souvenirs du Mexique. Au huitième siècle, suivant de vieilles chroniques, la colline était déjà le siége d'une colonie d'habitants industrieux et remarquables par leur civilisation.

Pendant une longue période, les peuples nomades venant du Nord, se pressent, se succèdent et se mêlent sur ce terrain si souvent disputé, jusqu'à ce que l'avant-garde des hordes mexicaines accueillies par *Jolotl*, roi des Chichimèques, obtint la permission de s'établir à Chapultepec.

Depuis la fondation définitive de Mexico, Chapultepec s'est converti en un lieu de pèlerinage. Plus tard, la dévotion populaire se refroidissant, les rois aztèques en firent un musée historique, et ses rocs furent destinés à transmettre à la postérité la physionomie des grands souverains du Mexique.

Axayacatl, suivant Tezozomoc, fit placer sa statue sur un rocher de la colline, et le P. Acosta prétend avoir vu de beaux portraits, en bas-relief, de Montézuma II et de ses fils, sur pierre vive.

Au temps de Montézuma II, Chapultepec devint résidence impériale.

Le château moderne élevé par les soins du vice-roi Matias de Galvez, s'est transformé, en 1841, en école militaire, et dernièrement Miramon, après l'avoir restauré, en avait fait sa résidence.

Mais revenons à Mexico.

Sur la place de la Douane, place toujours encombrée d'attelages de mules et de chariots vides, se trouve le couvent de Santo Domingo, bien déchu de son ancienne splendeur. Il sert, en temps de guerre civile, de forteresse aux prononcés qui, du haut des clochers, fusillent à leur aise leurs ennemis logés sur les azoteas des maisons, ou sur les tours des couvents voisins. A défaut, l'on choisit pour point de mire le piéton hasardeux que la nécessité chasse de son logis, l'étranger surtout, quand on le reconnaît au loin.

Aussi le cloître de Santo Domingo ne présente plus que l'aspect de la désolation. Les tableaux qui ornaient les galeries sont à moitié crevés, et les murailles sont noires de la fumée des camps. Les beaux jours de Santo Domingo remontent à l'Inquisition, dont il fut le siége. Les annales font remonter à l'an 1646 les fêtes qui célébrèrent le premier auto-da-fé de Mexico. Quarante-huit personnes succombèrent à l'inauguration du terrible tribunal dont les décrets s'exécutèrent jusqu'au commencement du siècle.

Autre chose est le couvent de San Francisco. Placé entre la rue du même nom, celle San Juan de Letran et Zuletta, il couvrait une superficie de près de soixante mille mètres carrés. Coupé de cloîtres magnifiques, de cours et de jardins, c'était à notre avis le plus considérable et le plus riche de Mexico.

Deux églises, dont les intérieurs sont couverts de gigantesques autels de bois sculpté et doré, trois chapelles délicieuses, des cloîtres couverts de tableaux, en faisaient un monument des plus remarquables; mais la politique a renversé le couvent, percé des rues au travers des cloîtres et vendu les jardins. Les garnisons qui occupèrent l'édifice aux jours de lutte ont, comme à Santo Domingo, laissé les tristes marques de leur passage; le couvent est dans un état déplorable.

La façade qui regarde la rue de San Francisco présente un portail magnifique.

Cette porte est un composé bizarre de pilastres renaissance, couverts de figures en bas-relief, surmontés de chapiteaux composites, et séparés par des niches ornées de statues. Le tout est d'une richesse d'ornementation extraordinaire, d'un goût peut-être douteux, mais d'un remarquable fini de détail, et l'on admire d'autant plus ces sculptures, qu'au dire de la chronique, elles ne sont point dues au ciseau de l'artiste, mais au pic granier du tailleur de pierre.

Aujourd'hui, m'a-t-on dit, la porte de San Francisco n'existe plus; le couvent est démoli, les matériaux dispersés, le terrain vendu.

On regrette que le gouvernement libéral, dans sa hâte de détruire les couvents, n'ait point su conserver ce magnifique échantillon de l'art mexicain.

Le couvent de la Mercie n'est qu'une immense bâtisse dont rien, ni l'église, ni la façade, ne peut attirer l'attention du passant; mais son cloître est le plus admirable de Mexico (voy. p. 360).

De blanches colonnes aux arceaux dentelés forment d'immenses galeries encerclant une cour dallée, dont une fontaine bien modeste orne le centre. Ces colonnes légères et les dentelures finement découpées rappellent le style grenadin qu'on voit se développer avec tant de splendeur dans la cour de l'Alhambra.

Placé au centre d'un faubourg des plus populeux, le cloître, par sa solitude et son silence, forme un contraste frappant avec le tumulte et l'agitation du dehors. Rien ne peut se comparer à la tristesse qui règne dans ses murs. De temps à autre un aguador vient remplir à la fontaine ses *cantaros* et ses *chochocoles* (urnes et pots qui lui servent à transporter l'eau). Quelquefois la tunique blanche d'un religieux vient animer une seconde le désert des galeries pour disparaître aussitôt dans l'ombre des vastes corridors, peuplés de cellules désertes pour la plupart.

Aux murailles des galeries sont suspendus de nombreux cadres avec personnages, grandeur nature, représentant des scènes religieuses, les martyrs de l'ordre, et les saints qui l'ont rendu célèbre. Toutes ces physionomies muettes, dans l'extase de la prière ou de la douleur, n'offrent aux yeux que poses violentes et tableaux d'horreur. Ce ne sont que dislocations, bûchers, supplices de tous genres.

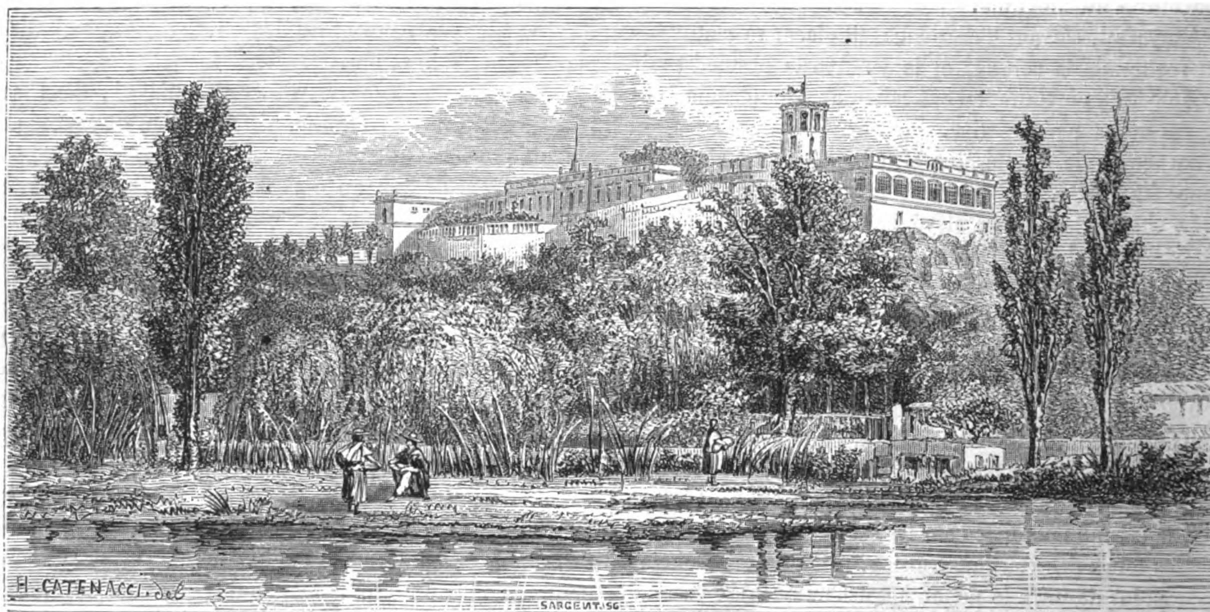
Parmi ces personnages, les uns lèvent au ciel leur tête coupée dont le sang les inonde, d'autres vous tendent à l'envi leurs moignons sanglants ou leurs membres calcinés. Un dégoût invincible envahit tout votre être; vous vous reportez à ces temps, d'une part de persécution monstrueuse, d'autre part d'exagération pieuse, où l'on croyait

se faire aimer de Dieu en provoquant contre soi jusqu'au crime, où, détestant la vie, l'on avait soif de supplices, et vous abandonnez le cloître remerciant le ciel d'avoir dissipé toutes ces ténèbres d'un fanatisme qui recherchait le martyre dans un sentiment beaucoup plutôt égoïste que charitable.

La Mercie possède encore une belle bibliothèque où l'amateur pourrait découvrir des trésors; et le chœur de l'église, composé d'une centaine de siéges en chêne sculpté, est un des plus beaux que je connaisse.

Le Salto del Agua est la seule fontaine monumentale que possède Mexico (voy. p. 353). Placé en dehors des grandes voies de circulation et dans le centre d'un faubourg, il termine l'aqueduc qui, partant de Chapultepec, amène à Mexico les eaux de ses sources. C'est une construction oblongue, ornée d'une façade fort médiocre. Au centre un aigle aux ailes déployées soutient un écu meublé des armes de la ville. De chaque côté des colonnes torses avec chapiteaux corinthiens supportent deux figures symboliques de l'Amérique et de l'Europe, qu'accompagnent huit vases à moitié brisés. Suivant les historiens de la conquête et les anciens auteurs mexicains, le Salto del Agua et l'aqueduc qu'il termine avaient remplacé l'ancien aqueduc de Montézuma, bâti par Netzahualcoyotl, roi de Texcoco, sous le règne de Izcoatl, c'est-à-dire de 1427 à 1440. Nous lisons aussi dans Clavijero, que deux aqueducs amenaient l'eau de Chapultepec à la capitale. La bâtisse était un mélange de pierre et de mortier, la hauteur des aqueducs de cinq pieds, la largeur de deux pas. Ces aqueducs occupaient une chaussée qui leur était exclusivement réservée, et amenaient l'eau jusqu'à la ville et de là dans les palais impériaux.

Quoique double, l'eau n'arrivait que par un seul aqueduc à la fois, facilitant ainsi la réparation de l'autre afin que l'eau arrivât toujours pure. Il faut avouer que les Mexicains d'autrefois avaient plus de prudence et



Le château de Chapultepec (voy. p. 362). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

plus de soin de leurs monuments que ceux de nos jours, qui laissent tomber les leurs en ruine.

En parcourant les environs de Mexico, on trouve à Popotlan, à deux lieues environ de la ville, l'un des plus poétiques souvenirs de la conquête. Ce fut à l'ombre du vieil *Ahuahuete* (cyprès) que Cortez vint reposer ses membres endoloris et pleurer son effroyable défaite du 1er juillet. L'arbre fut appelé depuis : Arbre de la nuit triste. Il a été représenté à la page 277.

Rappelons rapidement les causes qui amenèrent ce déplorable événement.

Montézuma était prisonnier des Espagnols, et la noblesse mexicaine voulant encore fêter son roi dans les fers, offrit au monarque malheureux un bal au palais même qui lui servait de prison. Alvarado commandait en l'absence de Cortez, mais il ne voulut permettre la réunion qu'à la condition expresse que les Mexicains s'y rendraient sans armes. Le palais se remplit à l'heure fixée des nobles mexicains vêtus de leurs plus riches parures et de leurs joyaux les plus précieux. C'était un océan de plumes aux vives couleurs, une richesse incroyable de plaques d'or, un amas prodigieux de perles, de diamants et de pierres précieuses. A l'aspect de tant de richesses, les Espagnols furent éblouis, leur convoitise s'éveilla terrible, leurs regards s'allumèrent, la soif de l'or les enivra, et l'assurance de l'impunité leur fit commettre la plus infâme des trahisons. D'un commun accord ils se précipitèrent comme des tigres sur la noblesse sans défense, et se gorgèrent à l'envi de carnage et d'or.

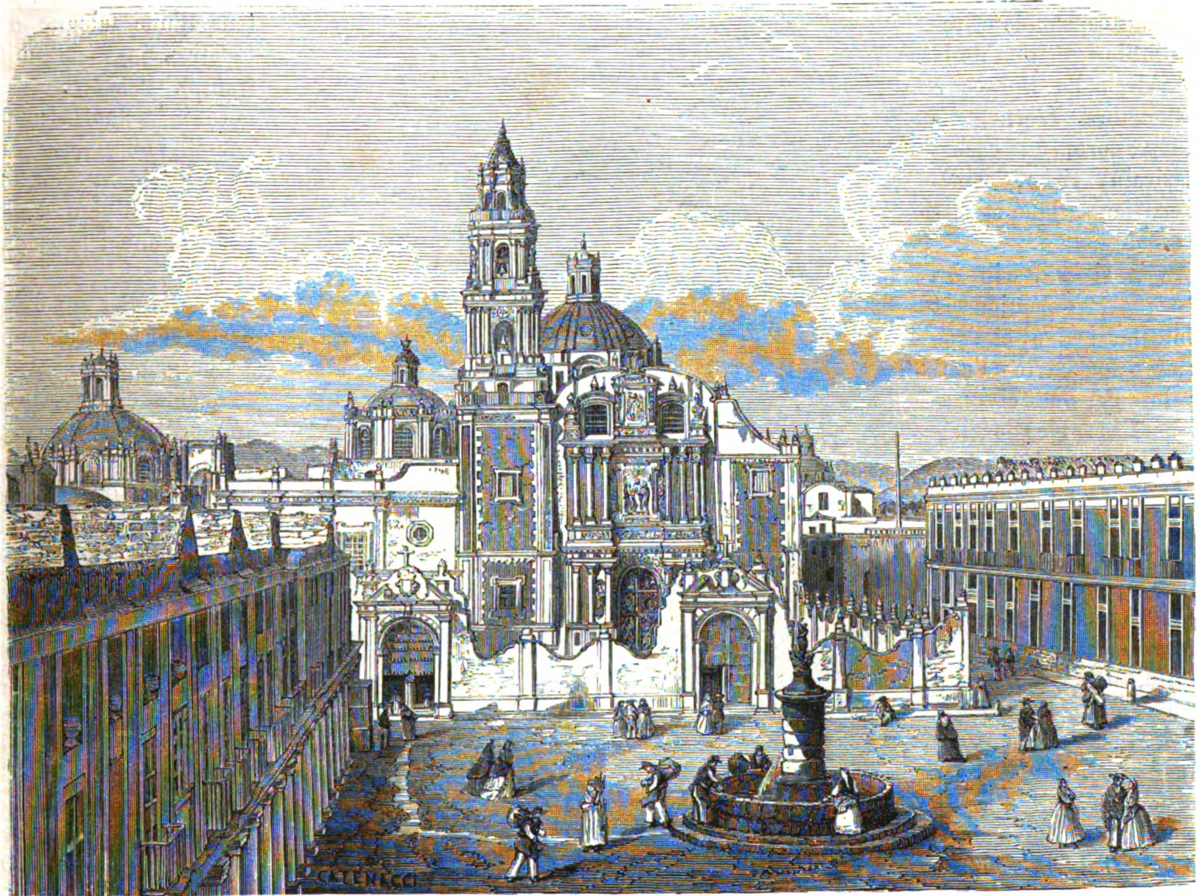
La nation frémit à la nouvelle de cet attentat sans nom, mais le respect inspiré par le roi prisonnier la maintint encore. Cortez, du reste, était absent, et l'on comptait sur sa justice et le châtiment des coupables.

Cependant, il arrivait vainqueur de Narvaez et son entrée fut triomphale. Aveuglé par le succès, Cortez se

borna à quelques réprimandes, espérant que le temps apaiserait l'indignation populaire.

Mais le désespoir et la colère des Mexicains arrivèrent à leur paroxysme, et la mort de Montézuma ne permit plus l'espérance d'aucun arrangement. Ce fut alors une guerre à mort, sans trêve ni merci. Les arquebuses et les coulevrines furent impuissantes contre ce flot toujours renouvelé d'assaillants désespérés. Les Espagnols indécis, troublés, durent songer à la retraite. Cortez luimême perdit en cette circonstance la présence d'esprit qui ne l'avait jamais abandonné. Devant l'énormité du péril, son courage chancela; il voulut fuir et crut déguiser sa retraite à la faveur d'une nuit pluvieuse.

La troupe espagnole, suivie des Tlascastlecas ses alliés, abandonna donc cette ville témoin de tant de triomphes. Chaque soldat chargé d'or suivait péniblement la route obscure; nul danger apparent n'arrêtait sa marche, la ville était silencieuse. Quelques heures encore tout était sauvé. Mais au moment de franchir les ponts de la rue de Tlacopan, des milliers de guerriers surgirent de tous côtés. Ce fut une mêlée horrible, un mélange épouvantable de cris de douleur et des hurlements de rage, un combat sans nom, où l'élite de la troupe espagnole périt sans gloire dans les eaux bourbeuses des fossés et sous la hache impitoyable des Mexicains. Cortez, Ordaz, Alvarado, Olid et Sandoval échappent avec peine suivis d'une poignée des leurs. Ils fuient et s'éloignent désespérés, n'osant rappeler cette nuit sanglante.



Place de Santo Domingo, à Mexico. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Popotlan où Cortez, pleurant, dit-on, vint s'étendre sous les vieux cyprès.

« O Cortez ! s'écrie un de nos compatriotes[1], Alvarado et vous tous valeureux comme Thésée, mais insatiables comme Cacus, vous ne méritez pas des statues de marbre, mais d'argile. Loin d'être les apôtres de la civilisation, votre valeur n'a servi qu'à l'abrutissement du peuple dont vous deviez améliorer le sort en l'initiant aux mystères d'une destinée supérieure.

« Que reste-t-il de vos actions héroïques? Un peuple déchu de son ancienne splendeur, d'un christianisme douteux et s'enfonçant chaque jour dans une abjecte barbarie : quelques pages glorieuses, mais impures, une rue du nom d'Alvarado, un vieil arbre décrépit et solitaire, devant bientôt mêler ses cendres à celles des malheureux dont il rappelle le souvenir funèbre. »

1. M. Jules Laverrière

Les ruines de Tlalmanalco. — Les deux routes conduisant du plateau de Mexico au rivage du golfe.

C'est encore à notre savant ami, M. Jules Laverrière, que le voyageur de la vallée de Mexico doit la découverte des ruines de Tlalmanalco et quelques renseignements sur leur origine (voy. p. 368). Du reste, nul mieux que lui ne connaît le plateau, et personne n'est plus

capable de le mieux dépeindre. A une lieue et demie de Chalco, le touriste se dirigeant vers les volcans monte une petite côte, passe devant la magnifique filature de Miraflores, et se trouve à quelques milles au delà, devant le village à demi ruiné de Tlalmanalco. Au milieu du cimetière, près de l'église moderne, s'élèvent les superbes arceaux dont la création remonte aux premiers temps de la conquête. Ces ruines, selon M. Laverrière, sont les restes d'un couvent de franciscains, dont les travaux restèrent inachevés.

L'architecture de ces arceaux est vraiment extraordinaire, et la forme des colonnes, les chapiteaux et les sculptures tiennent du mauresque, du gothique et de la renaissance. La création est tout espagnole et reporte l'imagination de la cathédrale de Burgos à l'Alhambra. L'ornementation porte un cachet mexicain, riche, capricieux, fantastique et mi-symbolique.

Mais si le dessin est espagnol, l'exécution est toute mexicaine, et l'ensemble de l'œuvre a l'empreinte des deux civilisations. Les ruines de Tlalmanalco sont uniques dans leur genre au Mexique, et l'on ne retrouve nulle part rien qui leur puisse être comparé.

Il reste au voyageur, pour bien connaître la vallée, une excursion à San Agustin, à Tacubaya et à Nuestra Senora de Guadelupe. San Agustin est un assez joli village à quatre lieues au sud de Mexico. Toute sa célébrité lui vient du jeu qui, à la fête patronale, attire les Mexicains et les étrangers qui viennent y tenter la fortune. Il faut avoir, au moins une fois dans sa vie, assisté à cette réunion extraordinaire où la dignité la plus exquise préside aux arrêts de l'aveugle déesse.


Portrait de M. D. Charnay. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

Dans une salle immense s'étend un vaste tapis vert, disparaissant sous des amas d'or. On y joue au *monte*, espèce de lansquenet. Le banquier n'a qu'une chance raisonnable, et les probabilités sont bien partagées, à l'opposé des jeux de Hombourg, qui sont une véritable duperie.

L'enjeu est considérable, rien ne vient contrarier la chance du joueur, la ponte étant illimitée.

Vous pouvez, en principe, si vous en avez les moyens, ponter le total de la banque sur table, c'est-à-dire de quatre à cinq cent mille francs. Cela s'appelle *tapar et monte*. Il faut ajouter que ce cas est rare, mais un bonheur quelque peu suivi arrive à ce résultat.

Entrons. La salle est pleine. L'or seul est admis. Les cartes s'étalent et s'appellent. Perdants ou gagnants reçoivent ou repontent sans qu'un geste malheureux ou qu'une parole déplacée vienne interrompre la partie qui se continue. Au milieu de cette assemblée où se déroulent à chaque instant les péripéties de la plus terrible des passions humaines, on entendrait voler une mouche, le silence est absolu. Combien cependant s'éloignent désespérés!

On parle d'un padre riche, qui quelquefois arrive suivi d'un domestique porteur d'une talegue d'or (quatre-vingt-cinq mille francs). Il s'arrête, regarde un instant les coups, combine, observe, calcule, et se décidant pour une carte qui lui plaît, dépose comme enjeu la somme entière.

Le croupier appelle, il écoute sans émotion apparente, gagne ou perd avec le même calme, allume tranquillement une cigarette et se retire.

Les fêtes de Tacubaya n'ont point la même célébrité; on y joue comme partout au Mexique. Mais la merveille de Tacubaya, c'est la propriété de don Manoel Escandon, résidence délicieuse, entourée d'eau, coupée de lacs et de cascades, et contenant toutes les flores du globe. Un horticulteur émérite en dirige l'entretien, et nous rendons hommage à l'urbanité charmante du propriétaire de la villa et de son neveu don Pepe Amor, qui en font les honneurs avec tant de grâce.

Guadelupe est un village à deux lieues au nord de Mexico. Un chemin de fer vous y mène en quelques minutes.

Guadelupe est le grand pèlerinage du Mexique. La Vierge y possède une chapelle privilégiée où les miracles se succèdent sans relâche. Placée au sommet d'une pointe de rocher relié à la chaîne principale, et qui fait promontoire dans la plaine, la chapelle regarde Mexico et permet au voyageur de parcourir de l'œil tout le panorama de la vallée.

Au pied du rocher une fontaine merveilleuse, cou-

verte d'un dôme magnifique, prodigue, moyennant redevance, à tous les infirmes du globe, les vertus curatives de ses eaux sacrées.

Chaque jour, l'Indien crédule y vient renouveler sa provision épuisée, réciter ses humbles prières aux pieds de la Vierge, et s'en retourne satisfait d'avoir un instant contemplé la divine image. Les jours de fête, c'est une masse énorme de population accourue de tous les points du Mexique ; tous les costumes y sont réunis, tous les types s'y confondent : ce ne sont partout que cris de joie et bruit de cloches. Les marchands de toute espèce étalent aux yeux des promeneurs des fruits de tous les climats ; l'Indienne y fabrique des tortilles et de grandes galettes à la graisse rance, dont l'odeur vous prend à la gorge. Le pulqué coule à plein bord. Vous vous retirez fatigué de ces bruits, la tête embarrassée par ces parfums de rôtisseur, couverts de poussière, et vous rentrez avec une vague réminiscence de la foire aux jambons de Paris.

Deux routes conduisent de Mexico à la Vera-Cruz ; toutes deux sont jalonnées de grands souvenirs historiques. La plus courte, celle qui se dirige au sud-est par Puebla de los Angeles, traverse, à une vingtaine de lieues de la capitale, le territoire de l'antique Cholula, une des cités les plus populeuses et les plus florissantes de l'Amérique avant l'arrivée des Européens, et dont la fondation était attribuée aux races primitives qui précédèrent les Aztèques sur le sol mexicain. Comptant plusieurs centaines de temples, Cholula était pour les anciens habitants du pays ce qu'est la Mecque pour les musulmans, Jérusalem pour les chrétiens : c'était la ville sainte de l'Anahuac. Là, selon la tradition, avait résidé vingt ans Quetzalcoalt, réformateur déifié des aborigènes, et c'est de là qu'il partit pour les contrées de l'Orient, en annonçant le retour de ses descendants après une période de plusieurs siècles : prédiction qui fut le plus puissant auxiliaire des conquérants espagnols.

Le principal sanctuaire de Quetzalcoalt surmontait une pyramide immense, qui, envahie aujourd'hui par une luxuriante et sauvage végétation, semble due au jeu de la nature plutôt qu'au travail de l'homme. Cette masse de briques, dont la base quadrangulaire couvre près de dix-huit hectares de terrain, s'élève encore à soixante mètres de hauteur.

« On ne saurait imaginer rien de plus grandiose que le tableau qui se présentait jadis aux yeux du haut de la plate-forme formant le sommet de la pyramide. Du côté du nord, s'étendait cette haute barrière de roches porphyroïdes dont la nature a entouré la vallée de Mexico, et au-dessus de laquelle se dressent les grands pics de Popocatepetl et d'Iztaccihuatl, comme deux géants placés en sentinelle à l'entrée de cette région enchantée. Bien loin au sud, on apercevait la cime conique de l'Orizaba, qui se perdait dans les nuages, et sur un plan plus rapproché, la sierra de Malinche, chaîne aride, mais aux formes pittoresques, qui jetait ses grandes ombres sur les plaines de Tlascala. Trois de ces montagnes sont des volcans, plus élevés qu'aucune des montagnes de l'Europe, et enveloppés de neiges éternelles qui résistent aux ardeurs du soleil des tropiques. Aux pieds du spectateur s'étalait la ville sainte de Cholula, avec ses tours et ses flèches étincelant au soleil, au milieu des jardins et des ombrages verdoyants qui ornaient à cette époque les environs cultivés de la capitale. Tel était le magnifique tableau qui frappa les regards des conquérants et qui s'offre encore, avec quelques légers changements, au voyageur moderne qui, du haut de la grande pyramide, promène ses yeux sur la plus belle portion du beau plateau de Puebla[1]. »

La ville de Puebla de los Angeles fut fondée par les Espagnols, peu de temps après la conquête, sur l'emplacement d'un village insignifiant du territoire de Cholula, à quelques milles à l'est de cette capitale. C'est peut-être, après Mexico, avec laquelle elle rivalise de beauté, la ville la plus considérable de la Nouvelle-Espagne. Elle paraît avoir hérité de la prééminence religieuse de l'ancienne Cholula, et se distingue, comme celle-ci, par le nombre et la splendeur de ses églises, par la multitude de prêtres qu'on y rencontre, par le luxe de ses cérémonies et de ses fêtes. On peut consulter à cet égard les relations des voyageurs qui ont traversé cette ville en se rendant, par cette voie, de Vera-Cruz à la capitale[2].

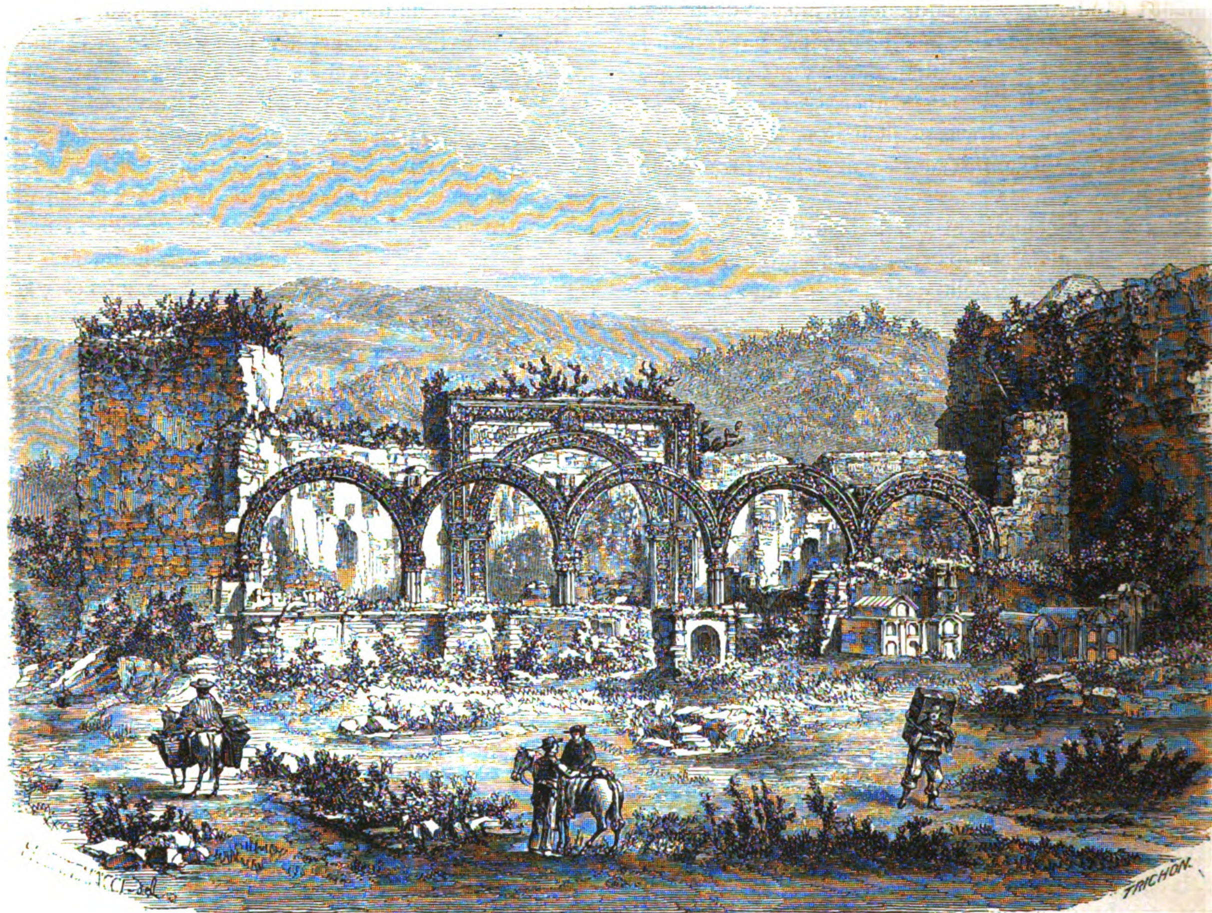
La deuxième route, contournant par le nord le lac de Tescuco, passe par cette vallée d'Otumba où le 8 juillet 1520 Cortez termina par une sanglante victoire la désastreuse retraite commencée pendant la *nuit triste*. Un peu au delà on atteint les hauteurs qui dominent la vallée de Tlascala, en vue des vénérables pyramides de Teotihuacan, qui sont probablement, sans en excepter le temple de Cholula, les plus anciennes ruines qui existent sur le sol mexicain. Les Aztèques, si l'on en croit leurs traditions, trouvèrent ces monuments à leur arrivée dans le pays. Teotihuacan, « l'habitation des dieux, » qui n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade, était alors une cité florissante, rivale de Tula, la grande capitale toltèque. Les deux principales pyramides étaient dédiées à *Tonatiuh*, le soleil, et à *Metzli*, la lune. Il résulte de mesurages récents que la première, beaucoup plus grande que l'autre, a six cent quatre-vingt-deux pieds de longueur à sa base et cent quatre-vingts pieds de haut, dimensions qui ne sont point inférieures à celles de quelques-uns des monuments analogues de l'Égypte. Ces pyramides se composaient de quatre assises, dont trois sont encore aujourd'hui reconnaissables, quoique les traces des gradations intermédiaires soient presque effacées. Le temps, en effet, les a

1. Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique*, liv. III, chap. VI.

2. Bullock, *Mexico*, vol. I, chap. VI. — Ward. t. II, p. 270. — Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, vol. II et IV. Enfin M. E. Vigneaux, dans un livre qui, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître, attribue à Puebla soixante églises, une trentaine de couvents et plus de cent clochers ou dômes. Parmi les localités du voisinage il cite le village d'Attixco, où l'on voit encore le vénérable cyprès *Alhuahuete*, beaucoup plus vieux certainement que ceux du bois de Chapultepec, et que Humboldt proclame le roi du règne végétal ; sa circonférence est de vingt-trois mètres. Il est creux ; et le diamètre intérieur de la cavité est d'environ cinq mètres.

tellement maltraitées, elles ont été tellement envahies et défigurées par la végétation perfide des tropiques, qui recouvre ses propres dégradations de son manteau de fleurs, qu'il n'est pas facile de distinguer, au premier abord, la forme primitive de ces monuments. La ressemblance de ces masses énormes avec les *tumuli* de l'Amérique du Nord a fait croire à quelques personnes qu'elles n'étaient que des éminences naturelles, auxquelles la main de l'homme avait donné une forme régulière, et qu'elle avait ensuite ornées de terrasses et de temples, dont les ruines couvrent encore leurs flancs. D'autres, ne voyant pas d'élévations semblables dans la vaste plaine où elles se trouvent, en ont conclu, avec plus de vraisemblance, qu'elles étaient d'une construction entièrement artificielle.

Autour de ces pyramides principales s'élèvent un grand nombre de monuments du même genre, mais de moindre dimension, et dont bien peu dépassent dix mètres en hauteur. La tradition locale veut qu'ils aient été dédiés aux étoiles et qu'ils aient servi de tombeaux aux grands chefs des anciennes peuplades. La plaine qu'ils dominent s'appelait *Micoatl* ou *chemin des morts*. Souvent encore, l'humble laboureur d'aujourd'hui, en retournant la terre pour lui confier la semence de la moisson prochaine, met à jour des pointes de flèches et des lances d'obsidienne, qui attestent le caractère belliqueux des anciens habitants du pays.

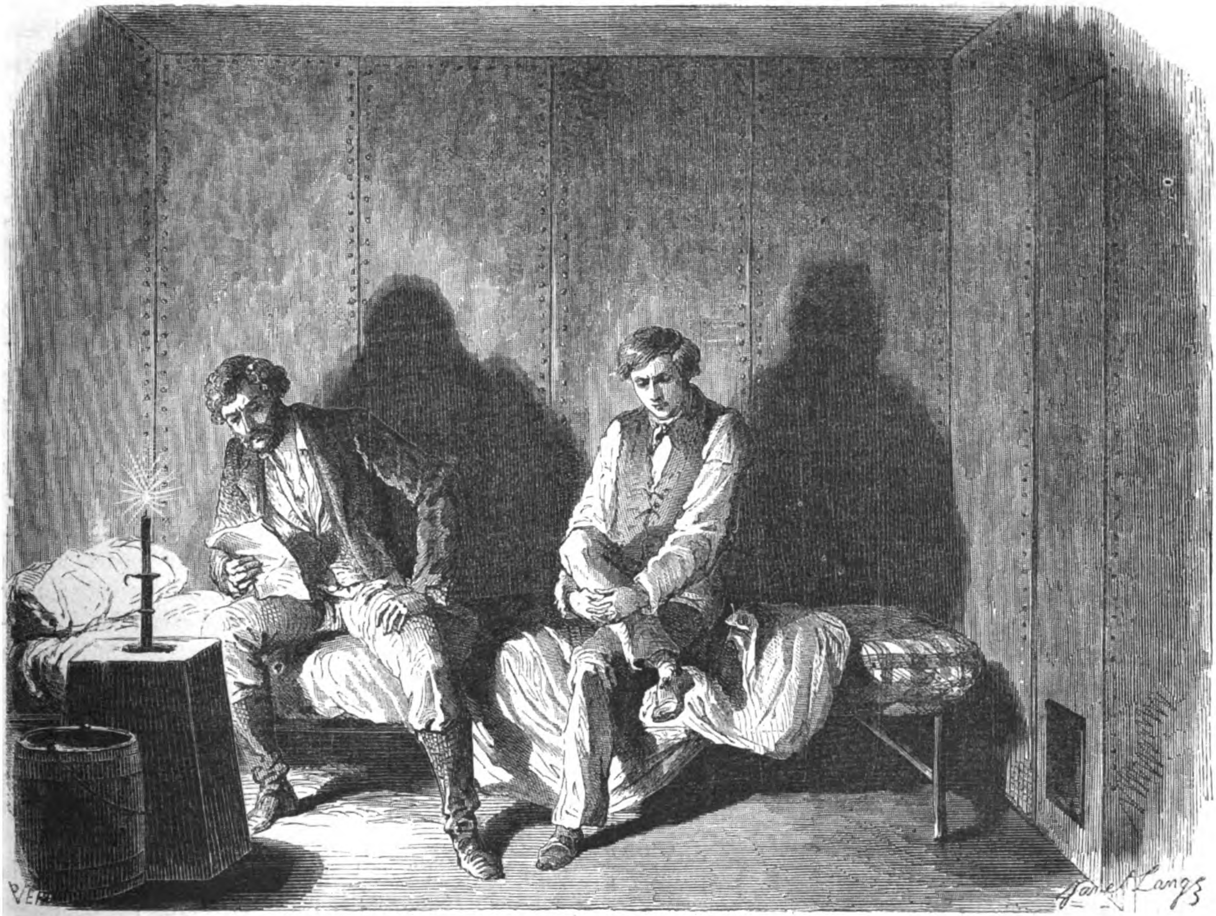


Ruines de Tlalmanalco (voy. p. 365). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

Le voyageur qui gravit un sommet de la pyramide du Soleil est bien dédommagé de sa fatigue par la vue magnifique qui se déroule devant lui : — vers le sud-est, se dressent les monts de Tlascala, entourés de leurs vertes plantations et de champs cultivés, au milieu desquels on distingue un petit village, jadis fière capitale de cette république; un peu plus au sud, l'œil traverse les belles plaines qui s'étendent autour de Puebla de los Angeles; loin dans l'ouest, c'est la vallée de Mexico, qui s'étale comme une carte, avec ses lacs rapetissés, sa noble capitale, sortie plus glorieuse de ses ruines, et ses montagnes accidentées, qui l'entourent de leur sombre rideau comme au temps de Montézuma.

D. Charnay.

Nota. Les dessins originaux de deux planches reproduites dans la livraison 23, pages 293 et 304, ont été par erreur attribués à M. Dauzats; ils sont de notre collaborateur, M. Blanchard.



Le docteur Doy et son fils en prison à Platte-City (voy. p. 374). — Dessin de Janet-Lange.

AVENTURES D'UN ABOLITIONNISTE DU KANSAS DANS LE MISSOURI

(ÉTATS-UNIS),

RÉCIT DU DOCTEUR JOHN DOY[1].

1855

I

Fondation d'un Etat. — Abolitionnistes et esclavagistes. — Guerre civile.

Le docteur John Doy n'est pas un grand voyageur. Il n'a pas fait le tour du monde. Citoyen des États-Unis, domicilié au Kansas[2], il a seulement visité, et même fort contre son gré, l'État voisin du Missouri ; encore ne lui a-t-il guère été permis par les esclavagistes que d'en visiter les prisons. Toutefois son récit, dramatique et curieux, intéresse la géographie, au moins la partie de cette science qu'on appelle ethnographique. Il peint vivement des mœurs que, surtout dans les circonstances actuelles, on doit désirer de bien connaître.

En 1821, lors de l'annexion du Missouri à la Confédération américaine, le Congrès avait décrété que l'esclavage ne serait pas autorisé dans les États situés au nord du trente-sixième degré de latitude : le territoire du Kansas, acheté en 1854 à des peuplades indiennes, devait donc être un État libre. Mais l'influence du parti de l'esclavage fit révoquer cette mesure par le Congrès de 1854, et cette dérogation au principe établi excita une vive indignation dans les États du Nord, surtout dans ceux de New-York et de Massachusets.

Aussitôt des meetings s'assemblèrent pour combattre

1. Ce récit n'est qu'un extrait de l'ouvrage du docteur John Doy, dont la traduction entière est achevée et doit, nous dit-on, être publiée prochainement en un volume.

2. Le Kansas est borné au nord par le Nebraska, au sud par le territoire indien, à l'est par l'Utah, à l'ouest par le Missouri.

l'introduction des esclaves sur le nouveau territoire, et on ouvrit des souscriptions destinées à y envoyer des colonies composées exclusivement d'abolitionnistes dévoués. La première troupe partit immédiatement du Massachusets sous la direction du docteur Doy. Elle parvint sans encombre à destination, et prit possession du pays le 1er août 1854.

De nouveaux émigrants ne tardèrent pas à arriver. Bientôt après on fonda la ville de Lawrence, la *Cité de refuge*.

Ces colons, on le voit, étaient en quelque sorte les apôtres armés de l'abolition : on comprend donc facilement qu'ils aient provoqué la haine de leurs voisins du Missouri, propriétaires et marchands d'esclaves.

Les hostilités se manifestèrent d'abord à l'occasion des délimitations de terrains. Plusieurs colons du Kansas furent dépossédés par des moyens déloyaux et à l'aide de violences, toujours faciles dans une société naissante, qui n'a guère d'autre législation que la raison du plus fort. Mais ces persécutions partielles étant insuffisantes pour chasser les abolitionnistes du nouvel État, les Missouriens eurent recours à des mesures plus vigoureuses.

Pendant l'hiver de 1855, une bande de quinze cents d'entre eux vint camper à six milles de Lawrence, et annonça l'intention de détruire la ville. Cette menace n'eut pcint l'effet qu'ils en attendaient. L'attitude résolue des habitants les contraignit à la retraite. Malheureusement ils réussirent mieux au mois de mai de l'année suivante. Lawrence fut succagée et en partie brûlée. Les femmes et les enfants furent outragés : un certain nombre d'hommes furent massacrés; les *border ruffians* (brigands des frontières), commandés par les colonels Titus et Buford, et secondés par deux compagnies de Virginiens, détruisirent les presses d'imprimerie, foulèrent aux pieds les récoltes et volèrent les animaux ainsi que tous les objets dont ils pouvaient espérer de tirer parti.

Pour prévenir le retour de semblables désastres, les abolitionnistes du Kansas se formèrent en compagnies, s'exercèrent au maniement des armes, et, dès le 12 août suivant, remportèrent un premier avantage à Frankling sur les maraudeurs. Pendant plusieurs jours, ils poursuivirent leurs succès et firent même prisonnier le colonel Titus, qu'ils échangèrent contre un canon.

Tout à coup, le 29 août on apprit à Lawrence que le général Reed, de Missouri, était arrivé à Ossawatomie avec trois cents hommes. Trente hommes, sous les ordres de John Brown et du docteur Doy, leur tinrent tête le lendemain pendant plusieurs heures et ne battirent en retraite qu'après avoir épuisé leurs munitions. Enfin, le 14 septembre, une nouvelle troupe de deux mille huit cents Missouriens se présenta encore devant Lawrence, mais se retira sur l'injonction du gouverneur Geary.

A la suite de ces événements, le pays jouit pendant quelque temps d'une sorte de calme, qui permit aux colons de réparer un peu les désastres passés. Les Missouriens semblèrent avoir renoncé à la guerre, soit qu'ils fussent effrayés de l'énergique résistance des abolitionnistes, soit qu'ils comptassent sur le temps pour arriver à leur but d'une autre manière. Ils se bornèrent à des attentats contre les personnes de couleur, qu'ils enlevaient de vive force, pour les vendre ensuite dans le Sud. Beaucoup de ces hommes de couleur étaient libres et pouvaient le prouver, mais les ravisseurs n'en tenaient aucun compte, et ils brûlaient les papiers qui établissaient les droits de leurs victimes au titre de citoyen.

II

Un convoi d'hommes de couleur. — Attaque. — Mauvais traitements. — Incidents de voyage. — Comment les abolitionnistes sont accueillis à Weston.

A la fin de 1858 et au commencement de 1859, ces criminelles violences prirent un tel caractère, que les citoyens de Lawrence, se reconnaissant impuissants à protéger les hommes de couleur qui s'étaient réfugiés chez eux, se décidèrent à les transporter dans l'Iowa, pour les mettre en sûreté. On fit une collecte pour subvenir aux frais du voyage, et le docteur Doy fut prié d'accompagner un de ces convois jusqu'à Holton, dans le comté de Cahoun.

On prépara deux fourgons, dont l'un appartenait au docteur et était traîné par ses propres chevaux : on y emballa des couvertures, des lits, des ustensiles de campement, des armes et des provisions. L'expédition se composait du docteur, de son fils aîné, Charles, âgé de vingt-cinq ans, d'un jeune homme nommé Clough, chargé de la conduite d'un des fourgons, enfin de treize personnes de couleur, dont huit hommes, trois femmes et deux enfants. On partit le 25 janvier 1859, au point du jour, et on se dirigea vers Oscaloosa.

On n'était qu'à huit milles de cette ville, lorsque le docteur, ne soupçonnant point de danger, engagea les hommes, qui jusque-là avaient marché, à monter dans les fourgons. Un peu plus loin, la route, faisant un détour, passait au pied d'une colline devant un bouquet d'arbres. Parvenus à cet endroit, les voyageurs furent soudain arrêtés par une bande de vingt cavaliers armés, qui, braquant sur eux leurs carabines, leur ordonnèrent de s'arrêter. Charles Doy voulait se défendre, mais le docteur, voyant l'impossibilité de la résistance, mit pied à terre et s'approcha des assaillants pour parlementer.

Au premier coup d'œil il reconnut parmi eux cinq individus d'une réputation détestable, et ne put conserver de doutes sur le sort qu'on lui réservait. Il resta calme pourtant, malgré les fusils braqués sur lui et les menaces de mort que l'on proférait; il se contenta de demander aux agresseurs s'ils avaient quelque ordre pour justifier une arrestation si arbitraire. Pour toute réponse, les Missouriens redoublèrent leurs injures et lui frappèrent le visage de leurs revolvers. Cependant l'un d'entre eux lui offrit cinq cents dollars s'il voulait conduire sa troupe d'hommes de couleur à Rialto-Ferry, sur le fleuve du Missouri, vis-à-vis de Weston, proposition que Doy repoussa avec énergie.

NOTA. — La carte que nous publions ci-contre, p. 371, très-exacte, représente, en même temps que les deux États où se passent les aventures du docteur Doy, une notable partie du théâtre de la guerre actuelle entre les États du Nord et du Sud.



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

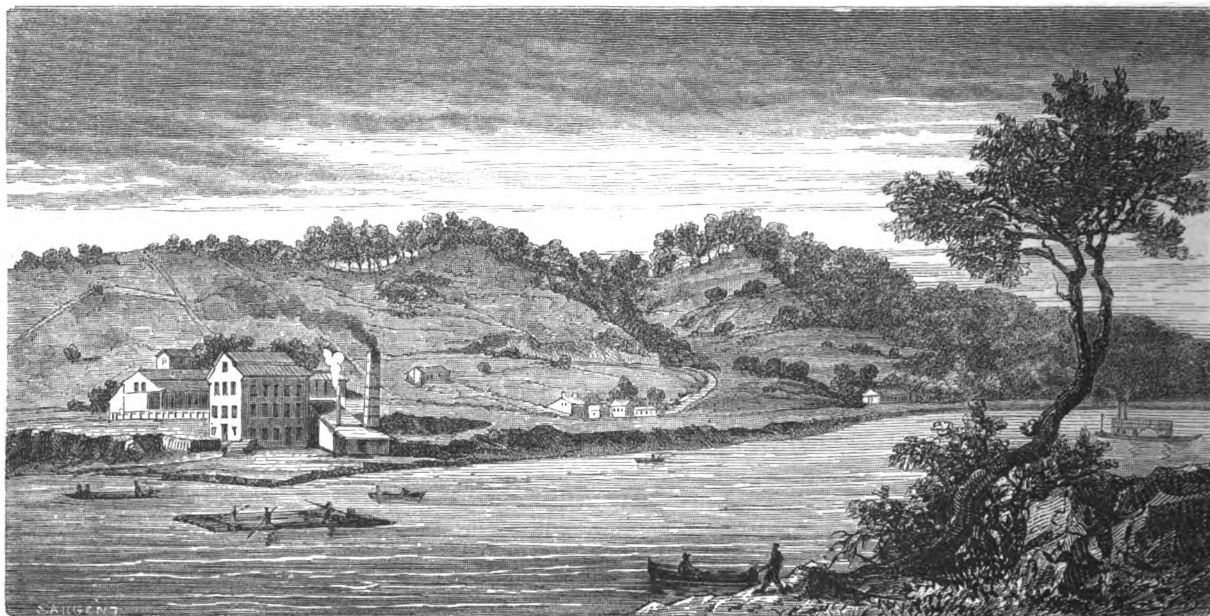
Une partie de la bande s'avança ensuite vers les fourgons, fit descendre les voyageurs et les enchaîna. On voulut lier aussi Doy et son fils; mais, devant leur ferme attitude, on y renonça. Seulement les ravisseurs déclarèrent que, pour n'être pas dénoncés et poursuivis, ils allaient les emmener avec eux jusqu'à Rialto-Ferry, et que là on les relâcherait, en leur restituant ce qui leur appartenait, et même en leur donnant de l'argent, s'ils voulaient l'accepter. Toute résistance était inutile : il fallut marcher.

Après quelque temps, Doy ayant détaché les liens de deux des hommes de couleur, en soutenant qu'ils étaient libres, ce nouvel acte d'énergie irrita les ravisseurs. Les uns déclarèrent qu'il fallait en finir et le tuer; les autres, désireux seulement de se mettre à l'abri de toute poursuite, le firent remonter à cheval, et ayant réintégré des hommes de couleur dans les fourgons, se dirigèrent en toute hâte vers Leavemouth.

Bientôt la roue d'un des fourgons se brisa : on entassa tous les voyageurs dans l'autre, qui était celui de Doy, après avoir jeté à terre les vêtements et les provisions qu'il contenait. Doy réclama en vain contre l'abandon de tous ces objets qui lui appartenaient : on lui promit seulement d'envoyer quelqu'un pour les chercher, et tous les chevaux ayant été attelés au dernier fourgon, on repartit précipitamment.

A la nuit tombante, le timon de ce fourgon se cassa. On était encore à deux milles de Leavemouth. Il fallut aller à la ville chercher une autre voiture. En l'attendant, les ravisseurs conduisirent les prisonniers dans des buissons voisins de la route, les entourèrent, et menacèrent de tuer celui qui parlerait de manière à donner l'éveil aux passants. La nuit était très-froide; ils restèrent dans cette situation jusqu'à minuit.

Un fourgon de louage étant enfin arrivé, on laissa sur la prairie celui de Doy, qui fut perdu pour lui avec



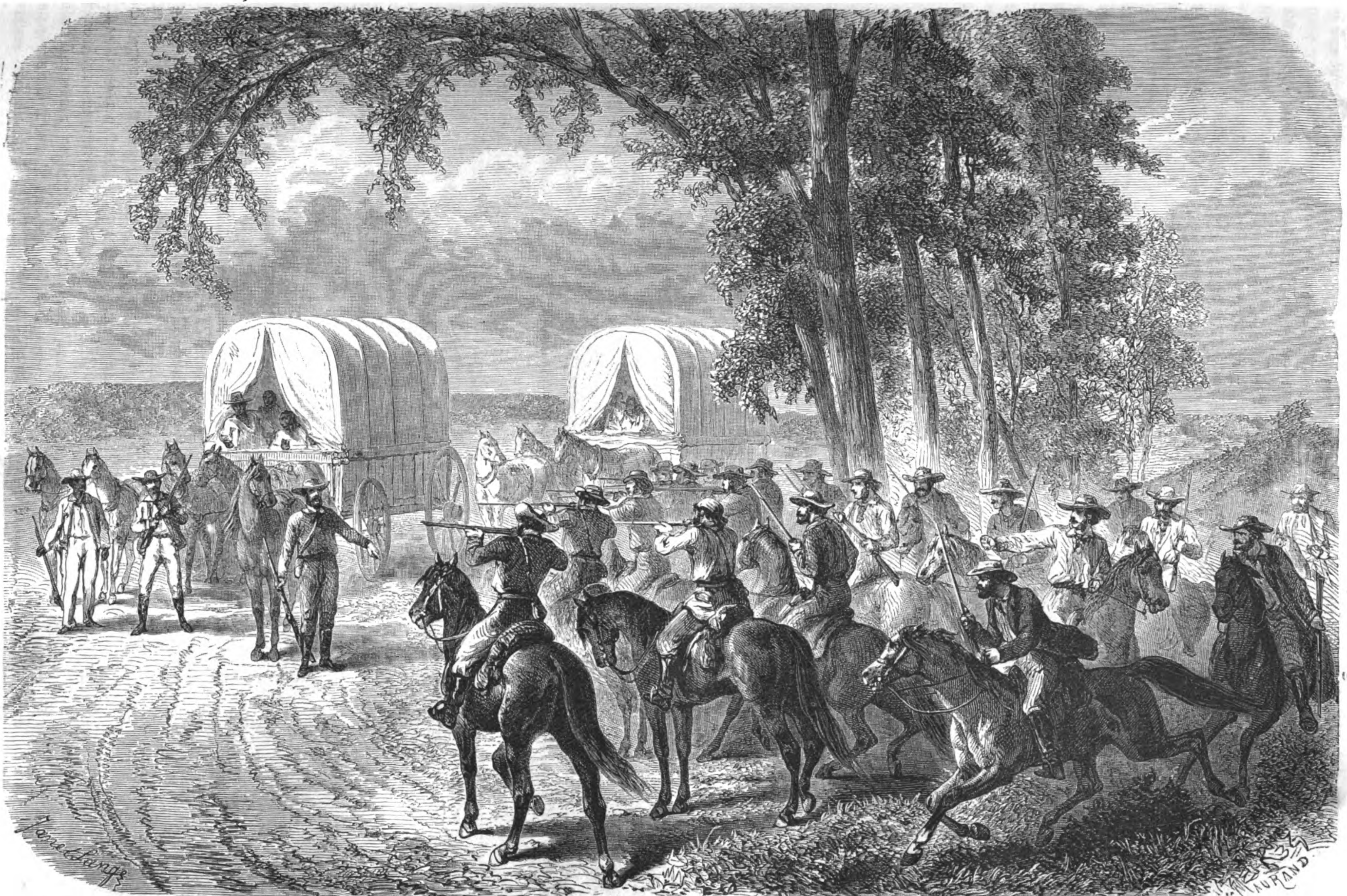
Une vue des environs de Weston, dans le Missouri. — Dessin de Guiaud d'après *the geological Survey of Missouri.*

tout ce qu'il contenait. On atteignit Rialto-Ferry sans nouvel incident. Un feu de joie brûlait sur le rivage. Une troupe de Missouriens armés et à cheval semblait attendre le retour de l'expédition. Comme on avait promis aux trois blancs de ne pas les emmener plus loin, Doy refusa nettement de monter sur le bateau. On voulut l'y contraindre, et la scène aurait certainement pris un caractère extrême de violence, sans l'intervention de celui qui, au moment de l'arrestation, avait déjà offert cinq cents dollars au docteur, s'il consentait à les suivre de bonne volonté.

Ce personnage déclara qu'il était Benjamin Wood, maire de Weston, ce qui fut confirmé par plusieurs passagers; il engagea Doy à céder, et lui promit, sur sa parole et sur son honneur, de lui donner une bonne chambre, de le bien traiter, et de lui rendre le lendemain matin sa liberté et tous ses effets. Cette assurance décida le docteur à s'embarquer avec son fils et Clough.

L'accueil qui l'attendait à Weston ne tarda pas à le désabuser. Une populace exaltée couvrait les quais; le son des cloches, les coups de fusil et de pistolet se mêlaient aux cris et aux imprécations contre les hommes de couleur et les abolitionnistes. On entassa tous les prisonniers dans le fourgon, à l'exception du docteur, qu'on fit remonter à cheval; puis les ravisseurs, escortant leur capture, parcoururent pendant une heure les rues de la ville.

« Sur nos pas, dit le docteur, les cris s'élevaient immenses, furieux; la foule se pressait contre mon cheval et contre moi; elle déchira l'habit que je portais; les pans et les manches en furent mis en pièces, et les morceaux distribués dans la populace comme autant de reliques d'un *abolitionniste vivant*. Ainsi poussés, meurtris,



Attaque des fourgons du docteur Doy par les esclavagistes. — Dessin de Janet-Lange.

frappés, insultés, accablés de toutes les indignités que l'on puisse imaginer, au milieu des cris de : « Pendez-le! pendez-le! pendez le damné voleur de nègres! brûlez le maudit abolitionniste! etc., » il nous fallut subir le rôle de vaincus dans cette ovation en faveur du démon cruel et sanguinaire de l'*esclavage*, ovation bien digne de lui. »

III

En prison. — Le palais de justice. — Le cachot de fer. Souffrances. — Une émeute.

On enferma le docteur et ses compagnons dans un grand bâtiment encombré de malfaiteurs; mais leur incarcération ne les délivra ni des injures ni des violences. Jusqu'au soir la populace continua de venir les poursuivre de ses témoignages de haine et de colère. Bien qu'ils n'eussent rien mangé depuis le matin du jour précédent, ils ne purent obtenir aucune nourriture, on leur accorda seulement un peu d'eau, et il était déjà tard lorsqu'ils purent enfin espérer, non pas le sommeil, mais du moins quelque repos sur la terre nue.

Le lendemain, au point du jour, on vint fouiller les prisonniers; on leur enleva leurs papiers et leurs valeurs, puis on les conduisit à l'hôtel International, où un déjeuner leur fut servi, et de là au palais de justice.

« La réception qu'on nous fit dans les rues, comme nous sortions de l'hôtel après déjeuner, fut plus diabolique encore, s'il est possible, que celle de la nuit précédente. La ville entière semblait réunie, et les jurons, les hurlements, les insultes, les cris de : « Donnez-leur du chanvre! la corde est prête! etc., etc., » nous furent prodigués jusqu'au palais de justice, où l'on nous menait pour subir un interrogatoire.

« On nous fit entrer dans une vaste chambre, à moitié achevée, remplie jusqu'au comble de la foule des démocrates de Weston, inaccessibles à la crainte comme à la propreté. C'était une chambre grossièrement bâtie, en murs de briques tout nus, auxquels étaient suspendues, juste au-dessus de nos têtes, trois cordes neuves avec un nœud coulant au bout.... Ces figures dures, féroces, sales, les deux coins de la bouche portant la trace du jus de tabac ou l'empreinte de la pipe, les yeux ardents fixés sur nous; ces cordes trop significatives qui se balançaient au-dessus de nos têtes, les menaces sauvages qui faisaient retentir la salle et se mêlaient aux jurons les plus étranges que jamais oreille ait entendus, tout nous offrait la perspective peu réjouissante des cruautés dont est capable la fureur populaire. »

Le premier mouvement de Doy, en voyant les cordes fatales, fut d'aller droit au juge et de réclamer, en cas de violences, la protection due à tout citoyen américain.

« Je ferai ce que je pourrai, répondit le juge, mais vous savez que je ne puis rien.

— Je le pensais, » répondit le docteur en regagnant sa place.

L'instruction criminelle commença. Doy demanda d'abord un défenseur; mais, comme on lui avait enlevé son argent et qu'il ne pouvait offrir en payement que sa reconnaissance, aucun avocat ne voulut travailler pour de pareils honoraires. Le juge s'enquit ensuite du rôle joué par Clough dans cette affaire, et le docteur ayant déclaré que ce garçon n'avait fait autre chose que de conduire un des fourgons, il fut remis en liberté. Quelques jours plus tard, il était de retour à Lawrence, ramenant ses chevaux et ceux du docteur, et ce fut par lui qu'on apprit l'arrestation des voyageurs.

Mais on n'avait garde de relâcher ainsi Doy et son fils : le père surtout était trop connu comme un ardent ennemi des esclavagistes. Aussi, après avoir entendu quelques témoins qui rendirent compte de leur capture, après avoir permis aux deux prisonniers de signer une protestation contre les rigueurs dont ils étaient l'objet, le juge ordonna de les déposer dans la prison de Platte-City, en attendant qu'on instruisît leur procès pour détournement d'esclaves.

Toutefois l'attitude de la foule qui remplissait la rue et les couloirs était tellement hostile, que, pour la seconde fois, Doy réclama la protection des juges. Ceux-ci, qui craignaient en effet quelques violences, firent sortir les accusés par un escalier dérobé, et on les déposa, pour la nuit, dans une mansarde, où ils restèrent garrottés et gardés à vue. Mais, pour être délivrés des insultes de la rue, ils n'étaient pas à l'abri de tout danger. A chaque instant des ruffians entraient dans la prison où ils gisaient enchaînés, et leur frappaient à coups de pied le corps et même la figure. Ces scènes se prolongèrent jusqu'à ce que Charles Doy, exaspéré, le visage inondé de sang, se leva, agitant au-dessus de sa tête ses bras chargés de chaînes, poursuivit la populace jusqu'à la porte, et la força de sortir.

Spectacle curieux, de voir deux citoyens de l'Amérique enlevés de leur pays sans aucune accusation contre eux, leurs habits déchirés en lambeaux, le sang coulant des blessures que, sans juste motif, leur faisaient des hommes qui s'honoraient également du titre de citoyens de l'Amérique!

Le lendemain, l'arrêt du juge reçut son exécution, et on transféra Doy et son fils à Platte-City sous bonne escorte. On les fouilla de nouveau, on les débarrassa de leurs chaînes, puis on les enferma dans une cellule obscure communiquant avec une grande salle que chauffait un poêle.

« Nous nous trouvâmes dans une espèce de boîte en fer, de huit pieds carrés au juste (car je l'ai mesurée cent fois), — et de sept pieds de haut. Pour tout meuble, il y avait un lit en fer garni d'un matelas, d'une couverture de cheval et d'un vieux morceau de tapis en coton... Les murs, le plancher, le plafond, tout était en métal; il n'y avait d'autre ouverture que la porte, également en fer, bien verrouillée, et percée d'un trou, à six pouces de terre, par lequel on nous passait notre nourriture....

« C'est le 28 janvier 1859 que nous sommes entrés dans la prison de Platte-City, et nous sommes restés enfermés dans ce cercueil de fer jusqu'au 24 mars. Il ne nous a pas été permis de quitter cette cellule un seul instant

jusqu'à notre comparution devant le grand juge, quelques jours avant notre départ. Pendant cette longue captivité, nous n'avons eu à notre disposition aucun autre meuble que ceux dont l'énumération précède : pour être juste, je dois y ajouter un seau en fer et une Bible qu'une amère dérision semblait avoir placée là. On nous avait jetés dans cette affreuse prison tels que nous étions en sortant des mains de la populace de Weston. Pendant plus de dix jours, nous n'avons pas eu assez d'eau pour boire, à plus forte raison pour les premiers besoins de la toilette. Nous étions obligés de nettoyer, tant bien que mal, le sang figé sur notre figure, avec une vieille couverture et notre salive. Jusqu'à l'arrivée de ma femme, qui parvint, après trois semaines, à découvrir notre prison, nous n'avons pu changer de linge.... Chaque soir, deux hommes arrivaient régulièrement à huit heures pour monter la garde dans la grande salle pendant la nuit. De plus, le geôlier venait de temps à autre jeter sur nous un coup d'œil. Pendant la première semaine, les border ruffians, au nombre d'environ trois cents, stationnaient autour de la prison et formaient un véritable camp. Ils étaient armés de mousquetons et de rifles, et tenaient braqué sur la porte un canon en cuivre. La première nuit, ils tirèrent ce canon en signe de triomphe, et le geôlier nous dit qu'ils avaient cassé presque toutes les vitres de la *court house*... (palais de justice). Nous entendions au dehors ces forcenés qui ne cessaient de jeter des cris perçants, de pousser des hurlements, de tirer des coups de fusil et de menacer les Yankees, Jim Lane et tous les abolitionnistes du Kansas, de tirer d'eux les plus horribles vengeances. »

Quelques jours après, un meeting se réunit dans la ville, et l'on y prit la résolution d'aller pendre et brûler Doy et son fils, ces *damnés voleurs de nègres*. Deux individus vinrent successivement apporter cette nouvelle aux prisonniers, et leur annoncer que vingt-cinq hommes avaient juré de forcer la prison, et qu'ils allaient arriver. Le docteur barricada sa porte intérieurement avec le lit de fer, écrivit à sa famille une lettre où il annonçait sa situation, et, armé de bâtons que les prisonniers de la grande salle avaient tirés du bois à brûler pour les lui donner, il attendit l'émeute avec son fils, décidé à vendre chèrement sa vie. Il n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité : les ruffians furent détournés de leur projet par le juge Morton, qui menaça de décharger son fusil sur le premier d'entre eux qui avancerait, et leur promit toute satisfaction par les voies légales.

IV

Pouvoir d'un journal. — Un curieux dialogue. — La femme et la fille du docteur.

Doy était depuis dix jours incarcéré à Platte-City, quand on amena dans la grande salle un Irlandais arrêté pour ivresse, et qui devait être relâché le lendemain. Par le grillage de sa porte, le docteur pouvait non-seulement voir l'intérieur de cette salle, mais encore converser quelquefois avec ceux qui y étaient détenus. Quand il jugea l'Irlandais plus en état de le comprendre, il lui proposa de porter une lettre à Leavenworth, au citoyen Vaughan, l'assurant qu'il recevrait une bonne récompense. La proposition ayant été agréée, Doy emprunta un crayon à un autre prisonnier, et, sur une page blanche détachée de la Bible, raconta les détails de son enlèvement et les mauvais traitements qu'il avait à souffrir en prison. L'Irlandais, remis en effet le lendemain en liberté, emporta cette lettre.

« Deux ou trois jours après, à onze heures du soir, le shériff, suivi du geôlier, du député Marshal, fédéral de Leavenworth-City, et d'un homme, clerc à Liberty (Missouri), tous assez saturés de whiskey, entra dans la prison, et me tendit, avec une colère concentrée, une copie du *Leavenworth-Times*, en me demandant si cette lettre était bien écrite par moi. A la lumière de sa chandelle, je reconnus ma lettre à Vaughan, qui avait été publiée, et je répondis affirmativement. J'ajoutai même que, s'ils s'étaient donné la peine de venir dans la journée, ils auraient pu s'assurer que tout était conforme à ce que j'avais décrit.

« Pourquoi avez-vous écrit de tels mensonges ?

— Je n'ai écrit que la vérité.

— Vous ne pouvez pas dire qu'il soit vrai qu'on ne vous donne pas d'eau pour vous laver.

— Si, je le dirai.

— De Bard, dit le shériff s'adressant au geôlier, ils prétendent n'avoir pas d'eau pour se laver.

— C'est un *sacré* mensonge.

— Oh ! dis-je, vous n'en pouvez rien savoir, mais appelez votre fils. (Celui-ci était chargé de nous fournir le nécessaire.) John, continuai-je en le voyant entrer, dites au shériff Bryant si nous ne vous avons pas prié tous les jours de nous apporter de l'eau pour nous laver ?

— Eh bien ! je suppose que vous l'avez fait ?

— Combien de temps y a-t-il que vous ne nous en avez apporté ?

— Je ne sais pas.

— Nous en avez-vous donné depuis huit ou dix jours ? Dites vrai, car si vous ne le dites pas, il y a assez de personnes ici pour vous démentir.

— Eh bien ! je ne sache pas vous en avoir donné.

— Ainsi donc, monsieur Bryant, vous pouvez considérer ce point-là comme prouvé, et si je voulais continuer, je vous prouverais tous les autres. Le fait est que nous n'avons même pas eu assez d'eau pour boire, et, grâce à ce poêle placé à quatre pieds de nous, que le gardien, en dépit de nos observations, s'obstine à chauffer tout rouge, nous avons failli plus d'une fois être suffoqués, et nous avons souffert le martyre de la soif. Vous ne traiteriez pas de la sorte un animal à vous, et pourtant nous sommes de libres citoyens de l'Amérique, enlevés de force à notre pays, sans avoir commis le moindre délit, et simplement mis en dépôt pour être interrogés. »

Le shériff, craignant que de nouvelles plaintes des prisonniers fussent livrées à la publicité, ordonna de leur donner l'eau dont ils auraient besoin, mais ils ne purent obtenir ni habits, ni lit meilleur, ni la permission

d'habiter une autre cellule que le réduit noir et infect où ils étaient renfermés. De plus, un de leurs ravisseurs, Jake Third, représenté dans la lettre comme un être diabolique et mal famé, vint à son tour les accabler de reproches et d'injures, et ne les quitta qu'après avoir exhalé sa colère dans les termes les plus menaçants.

« Le 18 février, le fils du geôlier s'élança dans la salle en criant : « Docteur Doy! docteur Doy! votre femme et votre fille viennent d'arriver.

— Ce n'est pas possible; je n'y crois pas. Ne venez pas me mystifier.

— Si fait, si fait; je les ai vues : elles sont allées à l'hôtel de Moore et vont arriver ici.

— Eh bien! s'il en est ainsi, je vous prie d'aller vers ma femme pour lui dire que, malgré le désir que j'aurais de la voir, je n'ai pas besoin qu'elle vienne ici pleurer et se lamenter; mais apportez-nous de l'eau d'abord. »



L'interrogatoire du docteur Doy et de son fils. — Dessin de Janet-Lange.

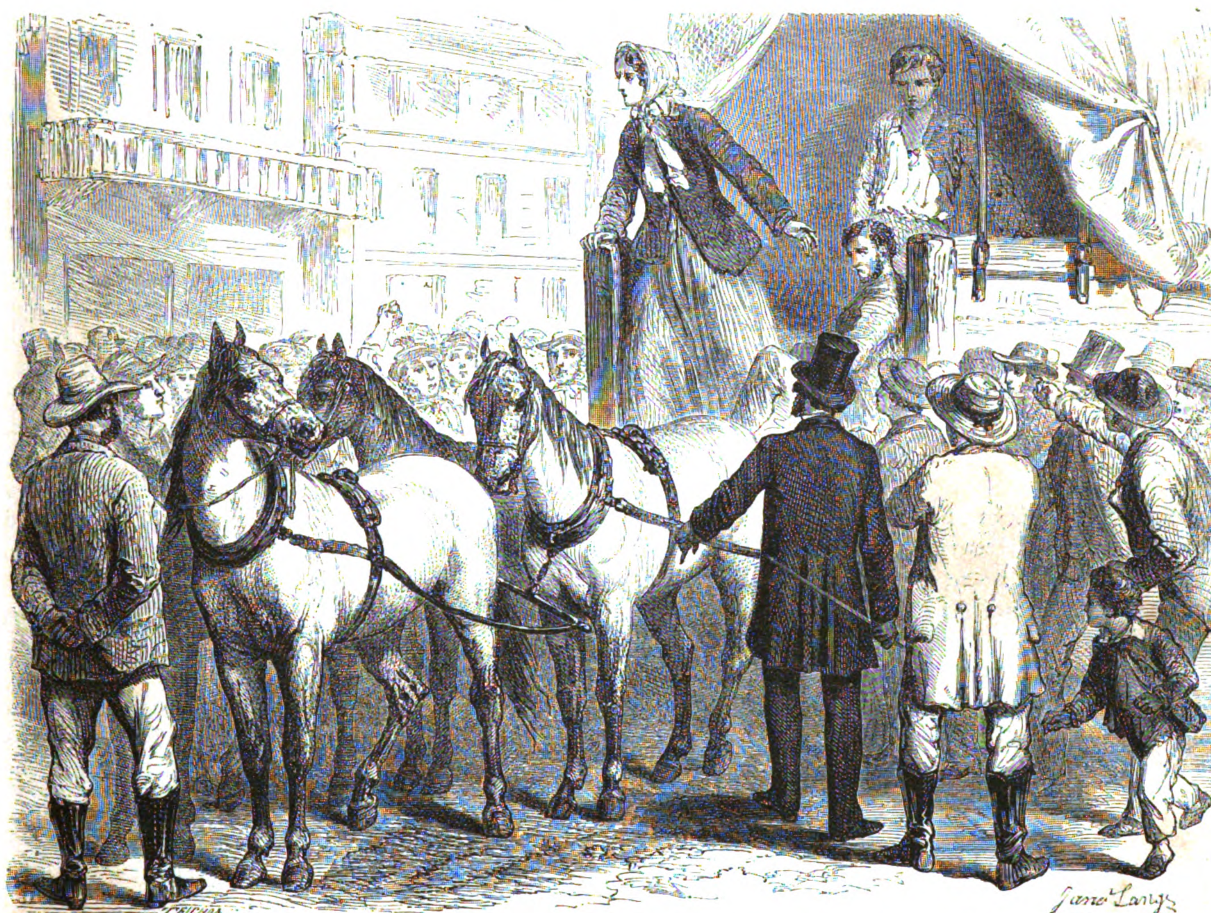
« Mon fils et moi, nous commençâmes aussitôt à nous faire aussi propres que nous le permettaient nos misérables ressources. Nous étions tout en émoi à l'idée de revoir ces êtres qui nous étaient si chers. Nous savions bien qu'elles entreraient, et nous aurions été très-fâchés qu'elles consentissent à s'en retourner sans nous voir; mais nous affections le stoïcisme devant les autres, parce que nous les savions disposés à nous tourner en ridicule si nous laissions voir nos sentiments.

« Après un quart d'heure, qui nous sembla un siècle, ma femme et ma fille aînée parurent à la porte de la prison, suivies de la foule des ruffians de Platte-City, qui, non contents de nous insulter, nous autres hommes, en toute occasion, les avaient également poursuivies de leurs cris et de leurs huées.

« On apporta des lumières ; la porte de notre cellule s'ouvrit ; mais, en même temps que ma femme et ma fille, la populace s'élança et remplit notre étroite chambre, ne voulant pas nous laisser un instant à nous-mêmes. Dans la salle, les curieux se pressaient également pour nous contempler. En nous revoyant, ma femme et ma fille, qui nous avaient crus perdus pour toujours, pleurèrent à chaudes larmes. Pendant ce temps, la populace nous pressait de toutes parts, menaçait toujours de pendre les damnés abolitionnistes, riant et se moquant avec des gestes odieux de notre émotion.

« Le geôlier refusa obstinément de chasser les intrus, quoique mon fils lui demandât si nous devions être exhibés comme des bêtes féroces dans une ménagerie. J'eus recours au shériff : il me répondit froidement qu'il était tout naturel à la foule d'aimer à voir des abolitionnistes aussi célèbres que nous. La populace resta donc dans notre cellule et autour de la prison jusqu'au départ de ma femme et de ma fille, et elle les escorta au retour avec de nouvelles clameurs et de nouvelles insultes.

« L'attorney général Davis et le gouverneur Shannon, du Kansas, entrèrent à leur tour. Ils nous exprimèrent, en même temps que leur sympathie pour notre malheur, l'indignation qu'excitaient en eux le traitement subi par ma femme et par ma fille, et la situation à laquelle nous étions réduits dans la prison. Ils ajoutèrent que la législature du territoire avait, à l'unanimité, voté mille dollars pour subvenir aux frais de notre procès, et qu'eux-mêmes avaient été désignés par le gouverneur pour nous servir de défenseurs. Ils étaient venus exprès pour concourir à l'instruction du procès, qui devait avoir lieu dans un mois, et je les autorisai, d'après leurs vues d'ailleurs, à se servir du juge Spratt, de Platte-City, s'il était nécessaire d'être défendu par un avocat du pays.



La femme du docteur Doy harangue le peuple de Platte-City. — Dessin de Janet-Lange.

« Le lendemain, ma femme et ma fille renouvelèrent leur visite ; la foule était aussi animée, mais moins nombreuse que la veille. Le shériff, qui les accompagnait, leur défendit de rester plus de quelques instants avec nous, et voulut même assister à notre entretien, de sorte qu'il nous fut impossible de les entretenir de nos affaires privées. On leur permit seulement de nous remettre du linge et des chandelles qu'elles avaient apportés : ce fut pour nous un léger soulagement.

V

Devant le jury. — Incendie de la prison. — Translation à Saint-Joseph. — Intrépidité de Mme Doy.

« Ma fille retourna au Kansas avec l'ex-gouverneur Shannon et le procureur général ; mais ma femme resta à Platte-City jusqu'à l'époque où l'on nous transféra dans une autre prison.

« Nos avocats firent signifier au ministère public que,

tel jour, on recevrait à Leavenworth les dépositions de divers citoyens du Kansas, comme témoins à notre décharge, ces témoins ne pouvant venir à Platte-City, à cause de l'exaltation du peuple.

« Le ministère public ne tint aucun compte de cet avis. Nos avocats et nos témoins se rendirent tous à grands frais à Leavenworth le jour fixé, mais la partie adverse ne s'y présenta pas, et ce fut pour nous une dépense inutile de temps et d'argent.

« Nos avocats revinrent à Platte-City pour se préparer au procès qui devait commencer le 20 mars. Par suite du mauvais vouloir des accusateurs, je n'avais pas de témoins; cependant, le 19 mars, à onze heures, on vint nous donner l'ordre de comparaître à la *court house.*

« La porte de notre cellule s'ouvrit et nous livra passage pour la première fois. J'éprouvais une grande difficulté à marcher, car j'avais les chevilles très-enflées. Mes yeux s'étaient tellement habitués à l'obscurité que je pouvais bien distinguer tous les objets dans mon cachot; mais, dès que la porte fut ouverte, le soleil brillant, réfléchi par la neige, vint me frapper les yeux et me rendit momentanément tout à fait aveugle. « Mon Dieu! j'ai perdu la vue! » m'écriai-je; je fis un faux pas et me donnai un grand coup.

« Mon fils me releva et me soutint pour m'aider à marcher jusqu'à la court house, où nous devions comparaître pour récuser le grand jury. De chaque côté de la route se tenait une rangée d'hommes hurlant comme des démons. Une voix cria : « Eh bien! docteur, nous arrivons au fait!... »

« .... On nous désigna des siéges en face de la foule. A l'abri du soleil, je recouvrai graduellement la vue, mais j'étais dans un piteux état, estropié et couvert de haillons, puisque mon habit avait été mis en pièces par la populace de Weston.

« Le jury étant composé de personnes complétement étrangères, il nous fut impossible d'exercer aucune récusation. Du reste, l'exercice de ce droit n'aurait probablement pas amélioré notre situation, car les habitants de Platte-City avaient, en général, une telle animosité contre nous, qu'ils étaient décidés à nous pendre, s'ils le pouvaient. Après le tirage du jury, on nous ramena à la prison.

« Nos avocats, consultés par nous, nous engagèrent alors à demander notre translation à Saint-Joseph, si cela était possible. On parvint à décider un magistrat à se présenter le lendemain de très-bonne heure à la prison, et, devant lui, nous rédigeâmes une protestation avec serment, dans laquelle nous déclarions que, vu l'effervescence populaire, nous ne croyions pas pouvoir être jugés équitablement à Platte-City.

« Peu d'instants après, on nous conduisit de nouveau à la court house, pour y voir continuer la procédure. Le juge Norton, assis dans le fauteuil, fumait sa pipe. A sa droite se tenait le jury, formé spécialement pour cette occasion, et quel jury! Je voudrais pouvoir le décrire et dépeindre les yeux pleins de haine qui s'attachaient sur nous.

« A l'ouverture de l'audience, notre défenseur présenta notre protestation : cette démarche parut prendre la cour et le jury au dépourvu. Elle fut discutée et adoptée enfin par le juge, au grand désappointement de la foule, qui fit entendre un murmure de mécontentement. Les jurés nous lancèrent des regards foudroyants, et la plupart grinçaient des dents comme le pourraient faire des animaux sauvages qui se voient enlever leur proie.

« Aussitôt après cette décision, l'ordre fut donné de nous reconduire à la prison, où nous rentrâmes, toujours escortés par la foule hostile.

« .... Cette même nuit, le feu, qui avait déjà pris quelque temps auparavant, se mit aux tuyaux du poêle et s'étendit bientôt à la prison elle-même. Les flammes avaient déjà fait assez de progrès avant que le peuple s'en aperçût au dehors et pût crier au feu. On mit en branle les cloches de la ville. Le geôlier avait emporté les clefs et nous étions tous enfermés. Un de nos gardiens, pour l'avertir, tira un coup de fusil dans la maison en face. Il arriva enfin, suivi de ma femme et de la sienne, et ouvrit la porte de la rue, ce qui permit de faire entrer l'eau. Mais il se passa assez de temps encore avant qu'on fût parvenu, non sans beaucoup de peine, à se rendre maître de l'incendie. Le plancher de la chambre située au-dessus de la nôtre était composé de deux couches de planches superposées, séparées par un espace vide de deux pieds et demi. Les flammes s'étaient engouffrées dans cet espace et avaient brûlé la première couche de bois. Notre cellule était devenue si brûlante que l'eau frissonnait au contact du fer, et tombait bouillante sur nous par les trous du plafond. Il nous était impossible de nous mettre à l'abri de cette pluie dangereuse, et, pour retirer du moins nos pieds de l'eau, il nous fallut monter sur le lit. Le geôlier, néanmoins, ne voulut point consentir à nous laisser sortir. En vain ma femme lui faisait des représentations et lui reprochait son inhumanité; il ne savait que répondre : « Mais, madame! mais, madame! » et se refusait à toute concession. Ainsi nous avons couru cette nuit-là le danger d'être à la fois noyés et brûlés.

« Le 23 mars au soir, le shériff, le geôlier et les gardiens vinrent nous avertir que le départ pour Saint-Joseph était fixé au lendemain matin.... A la pensée de sortir le jour suivant de cette horrible cellule, dans laquelle nous étions renfermés depuis le 28 janvier, nous rendîmes grâce à Dieu. Nous nous trouvions dans un état misérable, aussi misérable qu'il est possible de se l'imaginer, moi surtout, car la captivité a eu sur moi des effets bien plus funestes que sur mon fils. Sa jeunesse, son activité, la vivacité de son tempérament l'ont préservé des souffrances que j'endurais moi-même. Pâli par le manque d'exercice et de lumière, pareil à un cadavre, amaigri, couvert de vermine (nous n'avions pu nous débarrasser de ce fléau malgré le linge propre dont nous étions pourvus depuis l'arrivée de ma femme), mes articulations enflées, les chevilles tellement endolories que je pouvais à peine supporter le poids de mon corps, j'étais entièrement affaibli au moral comme au physique.

« Aujourd'hui même je ne suis pas rétabli ; je marche encore avec peine, l'enflure n'est pas diminuée. Mes os sont, pour ainsi dire, devenus spongieux, ma mémoire a été longtemps ébranlée, et ce n'est que graduellement que mes facultés intellectuelles ont repris leur état normal.

« Le lendemain à huit heures, plusieurs citoyens, curieux de nous voir changer de fers, vinrent assister aux apprêts du départ. On nous lia ensemble, le général Dorris [1] ayant eu l'obligeance de prêter au shériff ses plus fortes chaînes à notre intention. Ensuite on nous conduisit à une voiture attelée de quatre chevaux.

« Ma femme se trouvait déjà à côté de la voiture ; elle nous aida à y monter et y entra d'un bond après nous. Le geôlier, qui n'avait pas eu la présence d'esprit de la retenir, lui dit qu'elle ne pouvait pas rester dans cette voiture. Elle répondit :

« Je crois bien le pouvoir ; je ne vois rien qui m'en empêche, et je m'accommode parfaitement de tout ce dont mon mari et mon fils s'accommodent. D'ailleurs quatre chevaux peuvent facilement traîner trois voyageurs.

— Mais vous ne devez pas rester dans cette voiture : elle est exclusivement réservée aux prisonniers.

— Figurez-vous donc, jusqu'à Saint-Joseph, que je suis une de vos prisonnières. »

« Le shériff vint à son tour l'inviter à descendre ; elle refusa. Alors, se tournant vers moi, il me dit :

« Docteur, Mme Doy ne peut pas vous accompagner dans cette voiture, et nous n'avons pas envie de porter la main sur elle. Ne voulez-vous pas lui dire de descendre?

— Monsieur Bryant, répliquai-je, pour ma part je préfère de beaucoup que ma femme nous accompagne, et j'ai toujours éprouvé que, lorsqu'elle veut faire quelque chose, elle le fait. »

« Pendant ce temps, une foule considérable s'était ameutée autour de nous. Le shériff, ayant formellement intimé à ma femme l'ordre de descendre, elle se leva, et, du haut de la voiture, adressa ces paroles à la foule :

« Hommes de Platte-City, le jour où je me suis mariée, il y a de cela vingt-six ans, j'ai promis de me tenir attachée à mon mari aussi longtemps qu'il lui resterait un bouton à son habit, et j'ai l'intention d'accomplir ma promesse. Croyez-vous que je veuille l'abandonner en cette extrémité? Si vous le croyez, vous vous trompez tout à fait, je vous assure. »

Les hommes se mirent à rire ; Berge, l'apostat de New-York, lui cria qu'elle était une vraie pierre d'abolition. Je vis le shériff consulter le geôlier, et je dis à ma femme :

« Jeanne, ils te laisseront aller, tu ferais bien de t'entendre avec le conducteur. »

Elle suivit mon conseil et lui glissa trois dollars. Un instant après, le shériff s'avança :

« Eh bien, madame Doy, puisque vous paraissez ne pas connaître les convenances, je vois qu'il faudra bien vous laisser partir, mais cela vous coûtera dix dollars. (C'était probablement la somme qu'ils venaient de fixer entre eux.)

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle, j'ai déjà payé le conducteur. »

La foule se mit à rire de nouveau, mais aux dépens du shériff cette fois.

Les prisonniers partirent, accompagnés du shériff, du général Dorris et d'une escorte de huit hommes à cheval, bien armés, parce qu'on craignait que les Free-soilers du Kansas ne tentassent quelque coup de main pour délivrer le docteur et son fils.

V

La prison de Saint-Joseph. — Le procès. — Nouvelle captivité. Condamnation.

A Weston, on s'arrêta une demi-heure ; la foule vint, selon son habitude, insulter les abolitionnistes, et finit par leur offrir un verre de grog qu'ils refusèrent. Le long de la route, les cavaliers de l'escorte, qui marchaient en avant, avertissaient de leur passage, et les habitants sortaient pour les voir. Les chemins étaient presque impraticables, et on n'atteignit Saint-Joseph qu'à la nuit.

La prison, vieux bâtiment en briques élevé d'un étage, est située au centre de la ville, et une palissade, haute de douze pieds, entoure la cour dans laquelle se trouve l'édifice destiné aux prisonniers. Pendant que Mme Doy se faisait conduire à un hôtel voisin, le shériff du comté de Buchanan reçut les prisonniers et les remit aux mains du geôlier, un nommé Brocon, natif du Kentucky. Le docteur, qui souffrait beaucoup de l'enflure de ses chevilles et de ses poignets, demanda la faveur d'être débarrassé de ses fers pour la nuit. Mais il ne put l'obtenir, car le shériff, craignant toujours quelque tentative pour la délivrance des prisonniers, avait ordonné qu'on ne leur ôtât pas leurs chaînes.

Quand il fit jour, le docteur et son fils reconnurent qu'ils étaient enfermés avec neuf autres individus, accusés les uns de meurtre, les autres de vol ; un autre était un faussaire. Les deux abolitionnistes étaient seuls enchaînés.

« Nos avocats, MM. Shannon, Davis et Spiatt, dit le docteur, arrivèrent pour délibérer, et, aussitôt que le geôlier eut détaché nos chaînes, on nous mena au palais de justice. Les rues et la salle d'audience elle-même étaient remplies d'une foule de curieux.

« Notre cause était inscrite en premier sur le bulletin d'audience, mais elle fut remise à la séance du lendemain par suite de l'absence du maire de Weston, Wood, que nos avocats considéraient comme un témoin indispensable. Ce Wood était le même gentleman qui m'avait si positivement engagé sa parole et son honneur sur une fausse promesse pour me décider à monter dans le bateau, et je ne l'avais pas revu depuis. Il prétendait être propriétaire de l'esclave Dick, trouvé dans mon fourgon, et qu'on nous accusait d'avoir fait disparaître.

1. Célèbre marchand d'esclaves du Missouri.

« Le lendemain, quoique Wood fût encore absent, le procès suivit son cours. On commença par ma cause, qu'on avait séparée de celle de mon fils. On procéda à la nomination des jurés, hommes assez loyaux en apparence, presque tous de Saint-Joseph. Le juge Norton présidait. Je me déclarai innocent.

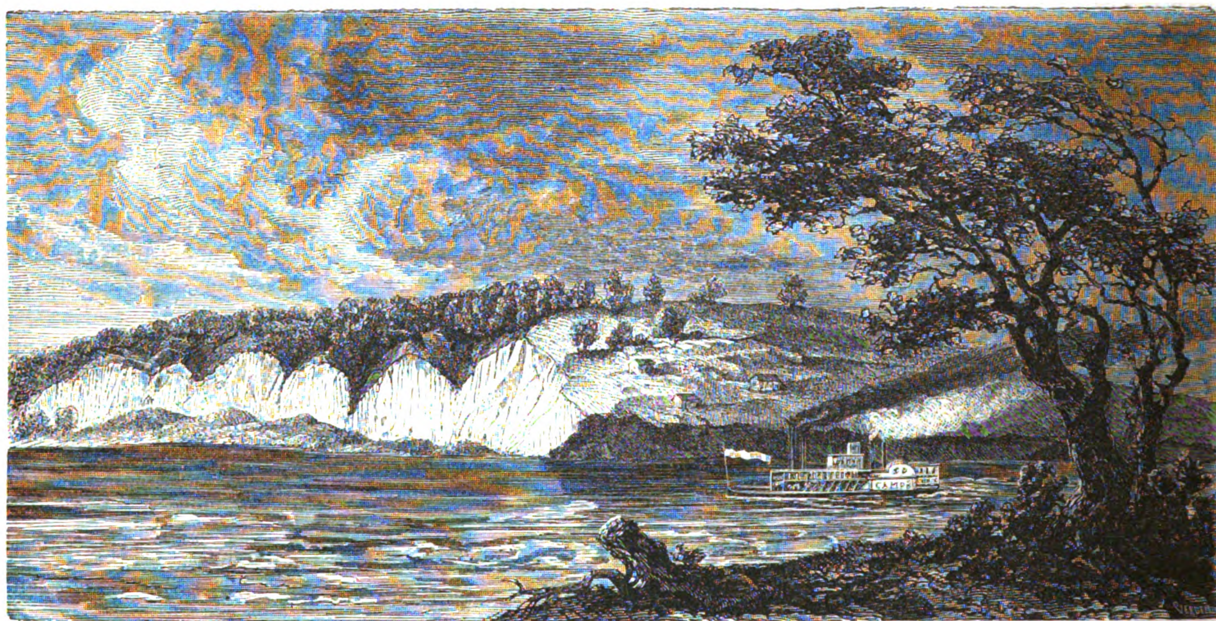
« Les témoins à charge confirmèrent les détails de notre arrestation; relativement à Dick, ils attestèrent que cet esclave, après avoir disparu pendant quelques jours de chez son maître Wood, avait été retrouvé dans mon fourgon, d'où on l'avait enlevé sans autre forme de procès. Le ministère public produisit une déposition écrite de Wood, affirmant que Dick avait reçu de lui la permission d'aller au Kansas avec son violon pour en tirer parti, qu'il n'était pas revenu avant l'époque convenue, et qu'on l'avait arrêté avec moi.

« De notre côté, nous opposions un *alibi* prouvant que je n'étais point venu dans le Missouri avant d'avoir été enlevé par les border ruffians, et qu'à l'époque où j'étais accusé d'avoir provoqué la fuite de Dick, j'étais à Lawrence, dans ma ferme, occupé de mes affaires.

« Mes défenseurs firent des merveilles et prononcèrent des discours que je trouvai fort beaux. L'accusation fut soutenue avec énergie par les quatre avocats du gouvernement, parmi lesquels se trouvaient un général et deux colonels : déploiement formidable de forces militaires contre un seul et malheureux prisonnier.

«.... Le juge Norton se montra parfaitement juste et impartial.

« Quant au jury, il ne put se mettre d'accord. Il n'avait pas été composé spécialement pour ma cause, et on n'avait pu l'engager d'avance à nous juger selon les vœux des propriétaires et des chasseurs d'esclaves. J'ai su depuis, que sur douze jurés, onze, sans s'inquiéter des


Paysage près de Saint-Joseph, dans l'État du Missouri. — Dessin de Guiaud d'après *the geological Survey of Missouri.*

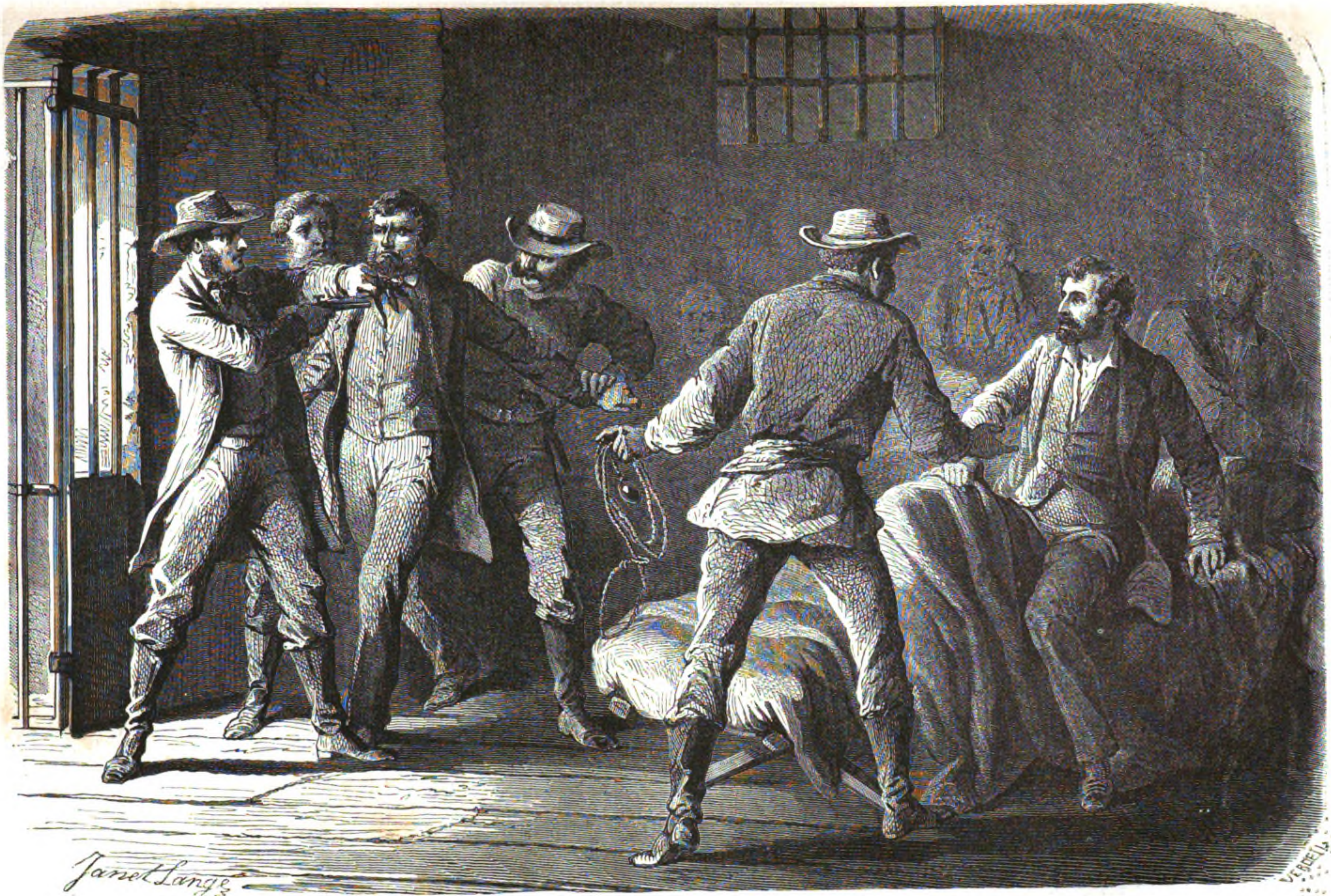
conséquences que devait entraîner mon acquittement, avaient osé peser le pour et le contre, et conclure enfin à l'insuffisance de preuves pour me condamner.

« Le procès dura depuis le jeudi jusqu'au samedi soir. Ce jour-là, à neuf heures, le jugement fut remis à la délibération des jurés. Ceux-ci, après des efforts réitérés pour se mettre d'accord, ne purent s'entendre et furent enfin congédiés le dimanche à deux heures.

« Le lundi, l'avocat du ministère public, qui ne pouvait prononcer de condamnation contre moi, déclara qu'en l'absence de motifs de poursuites, mon fils allait être rendu à la liberté. Quant à moi, je fus tenu de donner, comme cautionnement, une somme de cinq mille dollars, ou de rester en prison jusqu'au 20 juin, délai fixé par la cour pour la reprise de mon procès. J'avais peu de chances de trouver un répondant, car je ne connaissais personne dans le Missouri. Mes amis offrirent deux mille dollars en biens immeubles au Kansas, comme garantie à celui qui voudrait me cautionner. Personne ne se présenta, car chacun craignait, en me venant en aide, de paraître favorable à un abolitionniste. Je me décidai donc à attendre patiemment en prison le délai fixé, bien que ce nouveau procès ne pût être qu'une simple formalité, et que tout dût être décidé auparavant.

« Mon fils retourna à Lawrence avec sa mère et plusieurs membres de ma famille, qui étaient venus pour me servir de témoins. Il alla chercher l'argent nécessaire pour subvenir aux frais énormes de mon procès.

« Pour moi, ma position dans cette nouvelle prison était tolérable. Ma chambre avait seize pieds carrés, et une petite fenêtre grillée de chaque côté : l'une, plus élevée que la palissade, donnait sur la rue; par l'autre, on pouvait apercevoir au loin le territoire du Kansas, dont la rivière nous séparait. Ma cellule était un paradis en comparaison de celle que j'occupais à Platte-City. Nous ne



Prison de Saint-Joseph dans le Missouri. Délivrance du docteur Doy. — Dessin de Janet-Lange.

manquions pas d'espace ; nous avions des matelas et des couvertures : malheureusement tout cela était couvert de vermine, malgré les soins incessants du geôlier et de sa femme.

« .... Je fus presque constamment malade pendant mon séjour à Saint-Joseph, si malade même qu'on jugea nécessaire de m'amener deux médecins, car on craignait, si je succombais, que ma mort ne fût regardée comme un assassinat et imputée aux gens du Missouri. Dans cette occasion, comme dans toutes les autres, le geôlier Brocon et sa femme furent très-bons pour moi ; ils me procurèrent un lit de sangle et bien d'autres soulagements ; ils ont beaucoup contribué à mon rétablissement.

« .... Le 24 avril, la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer un mulâtre qui marcha droit à moi, et me dit en me tendant la main :

« Comment vous portez-vous, docteur Doy ? »

« Il y avait à la porte des gens armés de revolvers, et, soupçonnant quelque piége, je répondis à cet homme en le regardant en face :

« Étranger, je crois que vous vous trompez ?

— Oh ! non, reprit-il, je vous ai bien connu à Lawrence. »

« Persuadé que cette démarche était une ruse pour me mêler de quelque façon à une fuite d'esclave, je m'adressai aux gens qui se tenaient à la porte et les sommai de venir me questionner eux-mêmes, comme il convenait à des hommes, s'ils avaient quelque chose à me demander, au lieu de se servir d'un malheureux esclave brisé, avili, contraint par eux de jouer un rôle.

« A cet appel, un individu nommé Hutchinson, grand, bouffi, roux, qui prétendait être le maître de ce malheureux mulâtre, se présenta. Il me reprocha d'avoir fait le plus grand mal à son esclave, d'avoir réveillé en lui le mécontentement, et de lui avoir enseigné le chemin du Kansas par mes tentatives en faveur de l'émancipation des nègres. Comme il me traitait, selon l'habitude de ses compatriotes, de damné voleur de nègres, une altercation assez vive s'ensuivit. Je lui demandai si ce n'était pas assez de m'avoir enlevé de chez moi, de m'avoir désarmé, volé, emprisonné en pays étranger, sans venir ainsi insulter dans sa prison un homme malade et sans défense. Ils me quittèrent enfin sans avoir atteint leur but, et enfermèrent le mulâtre dans la chambre du rez-de-chaussée.

« Mon attitude dans cette circonstance n'était qu'une feinte ; je connaissais en effet ce mulâtre. C'était Charles Fisher, homme libre, qui avait exercé à Lawrence la profession de barbier, et que les chasseurs d'esclaves avaient enlevé par trahison. Dès que tout bruit eut cessé, je fis passer à Fisher un billet au crayon pour lui demander l'explication de sa conduite. Il me répondit qu'il était fâché de ce qu'il avait fait, mais qu'il n'avait pu refuser d'obéir, Hutchinson lui ayant dicté son rôle. Il me donna en même temps quelques détails sur son enlèvement.

« .... Enfin, le 20 juin, s'ouvrit la session de la cour d'assises du comté de Buchanan : le juge Norton présidait. Ma cause fut appelée le second jour. Mes défenseurs étaient les mêmes qu'auparavant. Le colonel Domphan, qui avait déjà parlé contre moi la première fois, était le seul avocat du ministère public, car je ne compte pas un accusateur volontaire dont il sera question plus loin.

« Le maire Wood, présent cette fois, ne put que répéter de vive voix sa déposition écrite relative à l'esclave Dick. Comme j'avais fait, quelque temps avant mon arrestation, un voyage à Holton, l'accusation chercha à prouver que, dans cette excursion, je m'étais proposé de jeter le mécontentement dans l'esprit des esclaves. Mes avocats me défendirent fort bien : du reste, ils n'avaient qu'à exposer la vérité. Mais le juge, en résumant son appréciation, trouva que le jury pouvait conclure à la culpabilité d'après les faits énoncés ; autrement, il se montra juste et impartial dans ses décisions et ses instructions.

« L'accusateur volontaire auquel j'ai fait allusion était l'honorable James Creugh, membre de l'assemblée fédérale, représentant pour le Missouri de l'ouest. Par un motif que j'ignore, peut-être pour se rendre populaire, il se montrait très-affairé dans mon procès, agissant comme intermédiaire entre l'avocat du gouvernement et le jury. Il allait sans cesse de l'un à l'autre, exposant sans nul doute à chacun les raisons qu'il jugeait propres à exercer quelque influence sur les décisions. Si sa physionomie n'eût pas dénoté sa malveillance, il eût été amusant de le voir, d'un air empressé, parler à un des jurés, passer à un autre, et, dans la chaleur de ses arguments, lever le doigt qu'il secouait à la hauteur de leur figure. Dans nul État du Nord on n'aurait toléré une pareille intervention.

« Peut-être les raisons émises par l'honorable membre du Congrès eurent-elles leur effet, car, après avoir délibéré un jour et une nuit, et avoir été pendant ce temps accessibles, à l'heure des repas, à tous ceux qui voulaient leur parler, les jurés me déclarèrent coupable, malgré la loi et l'évidence, et me condamnèrent à cinq années d'emprisonnement et de travaux forcés au pénitencier. Mes défenseurs signèrent une liste d'objections, et demandèrent à en appeler à la cour suprême, ce qui fut accepté. La sentence fut donc prononcée, mais l'exécution en fut ajournée jusqu'à ce que le résultat de notre appel fût connu.

VI

Délivrance.

« Le ministère public avait dressé contre moi douze autres actes d'accusation : un pour chacun des hommes de couleur trouvés avec moi lors de mon enlèvement. On voulait un verdict pour chacun : l'affaire de Dick n'était qu'un ballon d'essai, et l'on espérait en fin de compte me faire condamner à soixante-cinq ans de travaux forcés, c'est-à-dire à perpétuité.

« Heureusement mes amis, qui avaient appris ma condamnation, ne restaient pas inactifs. Le 23 juillet, en regardant dans la rue par la fenêtre de ma cellule, je vis

passer rapidement un homme en manches de chemise qui ressemblait à un ouvrier. Un coup d'œil, prompt comme l'éclair, qu'il me lança à la dérobée, suffit pour me faire reconnaître une figure amie. Peu de temps après, je vis un autre homme flâner autour de la prison, et, de temps à autre, lever furtivement les yeux vers moi. Il avait l'air d'un marchand, et me fit un signe bien connu des Free State-Men du Kansas. Il y avait séance au palais de justice ce jour-là, et, les fenêtres étant ouvertes, je pouvais voir ce qui se passait dans la salle. Tout à coup, je reconnus au nombre des témoins une troisième personne qui ne m'était pas étrangère et qui parlait de la prison avec un des citoyens.

« Je dis à mes compagnons de captivité que je venais de voir des anges se promener autour de la prison. Ils se moquèrent de moi. Je me mis à faire un paquet de mes vêtements, et, prétextant la fraîcheur des soirées, je fis demander à Mme Brocon les chemises qu'elle avait dû laver pour moi. Alors seulement mes compagnons commencèrent à me prendre au sérieux et à vouloir aussi faire leurs paquets.

« Vers le soir, la porte s'ouvrit, et à la grille parut un jeune homme qui portait un sac de nuit et semblait être très-pressé. Il me dit qu'il avait vu récemment ma femme et mon fils, que tous deux se portaient bien et comptaient me revoir dans quinze jours. En même temps, il examinait la prison tout en parlant au geôlier. Il venait d'attirer l'attention de celui-ci sur un moyen particulier de ventilation, lorsque, me doutant de quelque chose, je l'observai et je vis un petit morceau de papier dans la main qu'il tenait derrière le dos. Je pris ce billet, et le jeune homme se retira presque aussitôt sans affectation.

« Quand la porte fut fermée, les prisonniers, dont l'attention était déjà mise en éveil, et qui avaient surveillé les moindres gestes du visiteur, voulurent voir le papier. Je lus tout haut ces mots : « Soyez prêt, à minuit. » Mes compagnons me représentèrent alors la folie d'un projet de fuite et l'impossibilité du succès, mais ma confiance inébranlable les gagna, et quelques-uns se préparèrent à profiter de toutes les éventualités.

« A neuf heures, un orage furieux éclata. La pluie tombait à torrents; nous étions tous à la fenêtre à regarder les éclairs, tandis que de formidables éclats de tonnerre et les mugissements d'un vent impétueux semblaient ébranler la terre. Vers minuit, on entendit frapper un grand coup à la porte de la prison.

« Qui est là ? Que voulez-vous? demanda le geôlier.

— Nous venons du comté d'Andrew, et nous avons un prisonnier que nous voudrions faire enfermer pour plus de sûreté. Ouvrez vite.

— Quel est ce prisonnier?

— C'est un fameux voleur de chevaux.

— Avez-vous un mandat d'arrêt?

— Non, mais tout est en règle.

— Je ne puis pas admettre un prisonnier sans mandat.

— Si vous ne voulez pas, vous serez cause d'un malheur; c'est un furieux, et nous avons eu bien du mal à le prendre. Nous vous apporterons, au matin, tous les certificats nécessaires. »

« Le geôlier descendit et les laissa entrer, tout en maugréant; puis se tournant vers le prisonnier :

« Qu'en dites-vous? Croyez-vous qu'on puisse vous convaincre du délit?

— Non; on a bien trouvé le cheval en ma possession, mais on ne pourra pas prouver qu'il a été volé.

— Eh bien ! s'ils ont trouvé le cheval en votre possession, je crois deviner qu'ils n'ont pas tort, et je vais vous enfermer. »

« Nous les entendîmes bientôt s'approcher, et nous nous cachâmes tout habillés sous nos couvertures. La porte s'ouvrit et je vis le geôlier, le voleur qui avait les mains liées et trois hommes, dont deux tenaient le prisonnier. Celui-ci, arrivé à la grille, refusait d'avancer.

« Je ne veux pas, dit-il, être enfermé avec des nègres.

— Oh ! répliqua le geôlier, nos nègres sont enfermés en bas.

— Avez-vous ici Doy, le vieil abolitionniste? demanda un des hommes.

— Oui, le docteur Doy est ici.

— Eh bien ! c'est lui que nous venons chercher, dit aussitôt le questionneur.

— Oui, ajouta un de ses camarades, nous sommes venus non pour te livrer un prisonnier, mais pour en délivrer un qui est injustement enfermé. »

« Au même instant, le faux voleur dégagea ses mains des liens qui paraissaient l'enchaîner, et qui se trouvèrent transformés en un nœud coulant dont il tenait la boucle cachée dans sa main. Le geôlier voulut s'élancer pour fermer la porte, mais un des hommes lui mit un pistolet sur la poitrine :

« Il est trop tard, monsieur Brocon. Si vous résistez, si vous faites le moindre bruit, vous êtes mort. La porte d'en bas est gardée, la prison est entourée de gens armés. Nous avons pris toutes nos mesures: ainsi restez tranquille. »

« Pendant que le faux voleur m'aidait à me lever, le geôlier prit la parole.

« Messieurs, dit-il, je suis en votre pouvoir et forcé de me soumettre, mais que le docteur décide. Docteur, ne pensez-vous pas que vous ferez mieux de rester jusqu'à ce que vous soyez légalement acquitté par la cour suprême? En vous enfuyant ainsi, vous courez le risque d'être repris.

— Monsieur Brocon, répondis-je, j'ai été enlevé sans raison de chez moi, et je crois être parfaitement dans mon droit en reprenant ma liberté comme je le puis. Quant à la cour suprême, je ne me fie à aucune cour du Missouri. Mes papiers d'ailleurs n'y parviendront jamais. Je vais donc partir avec mes amis et courir le risque d'être repris. »

« J'étais prêt : je serrai la main du geôlier en le remerciant des soins qu'il avait eus pour moi. Mes amis lui rappelèrent que la prison était cernée, et qu'on ferait feu sur lui ou sur tout autre qui essayerait de donner l'alarme ou de sortir avant le jour. Comme les autres pri-

sonniers voulaient nous suivre, mes amis s'y opposèrent formellement en leur disant qu'ils étaient venus seulement pour réparer une injustice, et non pour soustraire aux lois ceux qui les avaient violées.

« Au bas de l'escalier, nous rencontrâmes M. Slayback, qui, arrivé trop tard par le chemin de fer, venait demander au geôlier un asile pour la nuit. A la demande de M. Brocon, et pour dégager sa responsabilité, mes amis exposèrent à M. Slayback ce qui arrivait, et l'invitèrent à attester que le geôlier n'avait fait que céder à la force.

« A la sortie de la prison, nous trouvâmes d'autres amis qui nous attendaient. Je m'évanouis de faiblesse, et deux de mes camarades furent obligés de m'emporter en me soutenant par les bras. Nous eûmes beaucoup de peine à nous diriger dans les ténèbres; mais enfin nous atteignîmes la rivière. Là nous eûmes un autre embarras : nous ne pouvions retrouver nos bateaux. Cependant, deux hommes de la police s'étant approchés de nous avec leurs grandes lanternes, nous aperçûmes ce que nous cherchions, et nous nous hâtâmes de nous embarquer; puis les uns firent force de rames pendant que les autres vidaient avec leurs chapeaux l'eau qui remplissait les embarcations.

« Nous atteignîmes enfin la rive du Kansas. On me fit monter dans un fourgon couvert, et on tira deux coups de pistolet pour annoncer notre succès aux amis qui



Paysage dans le bassin du Missouri. — Dessin de Guiaud d'après *the geological Survey of Missouri.*

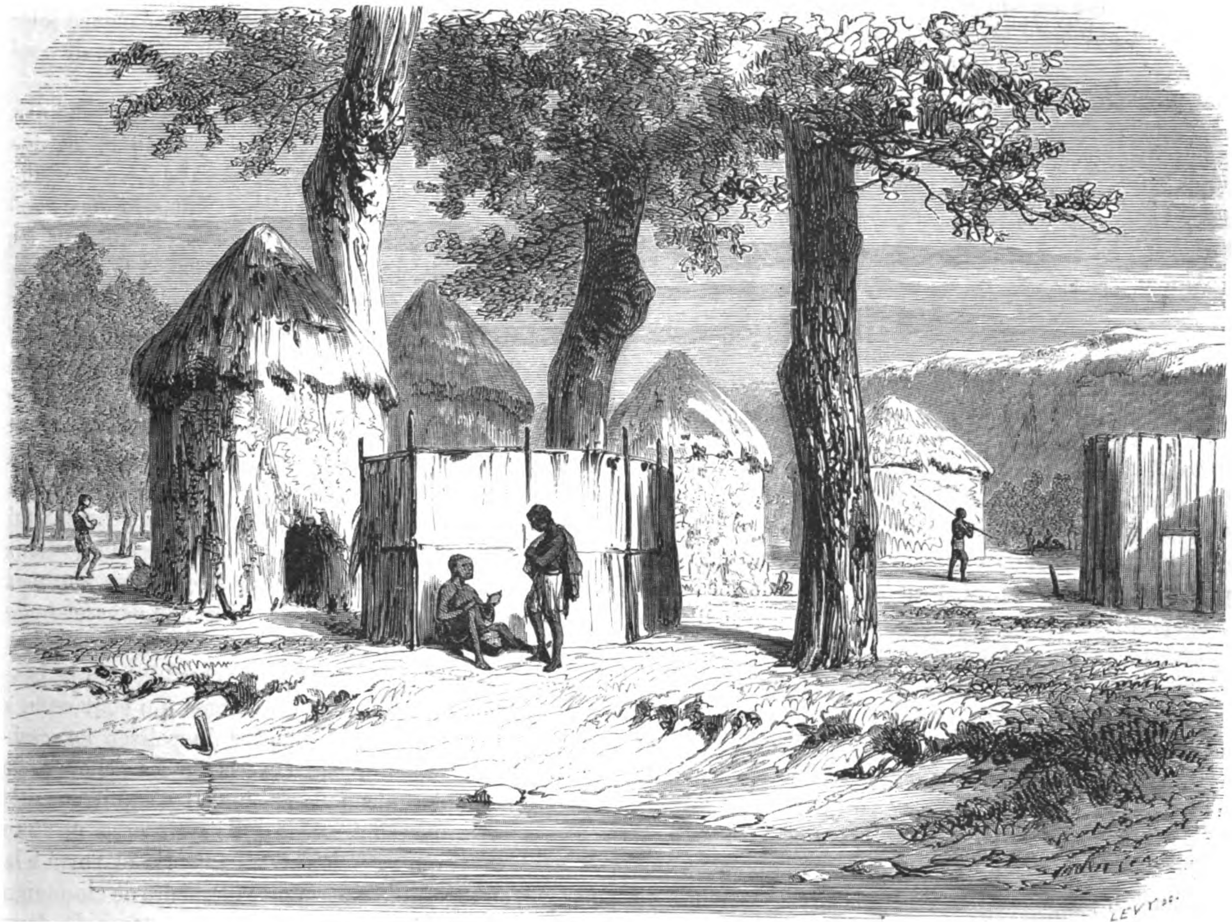
étaient restés à faire le guet autour de la prison. Je partis ensuite avec mes libérateurs. Ils étaient dix, les uns à pied, les autres à cheval. Nous ne nous arrêtâmes pour déjeuner qu'après avoir fait vingt milles, et notre hôte nous conduisit ensuite avec son propre attelage, à douze milles plus loin. Tout le long de la route, une foule de gens venaient nous féliciter; évidemment ils avaient été prévenus de cette expédition.

« Le matin, quelques Missouriens nous avaient suivis de loin, mais sans nous effrayer. Mes dix compagnons suffisaient pour leur tenir tête; d'ailleurs d'autres amis avaient été placés en embuscade sur divers points, et nous auraient prêté main-forte au besoin. Toutefois, pour en finir, quatre de mes libérateurs se détachèrent de la troupe vers trois heures de l'après-midi, et chassèrent les Missouriens, qu'on ne revit plus.

« Ce premier jour, nous voyageâmes jusqu'à minuit. Le lendemain lundi, à cinq heures de l'après-midi, nous avions parcouru quatre-vingt-dix milles, et nous arrivions à Lawrence, la *Cité de refuge*.

« Une triple salve d'artillerie célébra notre retour, et mes dix valeureux libérateurs, accueillis par de chaleureuses acclamations, reçurent les félicitations que méritait le succès de leur aventureuse entreprise. Grâce à leur courage et à leur persévérance, j'ai été rendu au pays que j'aime tant, à ma famille, à mes amis et à la liberté. »

Extrait du récit de John Doy.



Village de Nouen. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

VOYAGE AU FLEUVE DES GAZELLES

(NIL BLANC),

PAR M. A. BOLOGNESI.

1856-1857. — TEXTE (TRADUIT DE L'ITALIEN) ET DESSINS INÉDITS [1].

A M. ÉDOUARD CHARTON.

Paris, 22 mai 1862.

Mon cher ami,

Dans mes notes de voyage datées de Khartoum (3 septembre 1860), je vous parlais rapidement d'un jeune négociant ferrarais, M. Angelo Cartel-Bolognesi, établi depuis quelques années à Khartoum et qui m'y avait offert une hospitalité cordiale. M. Bolognesi, venu très-jeune en Égypte, avait débuté par faire le commerce du fleuve Blanc comme employé de M. Petherick, aujourd'hui consul anglais au Soudan : plus tard, il s'était adonné à l'important commerce des cires d'Abyssinie pour le compte d'une grande maison du Caire. Notre amitié s'était fortifiée d'une entière conformité de pensée et de conduite dans la question la plus brûlante de l'Afrique centrale, celle de la traite des esclaves, et l'on verra, par le récit qui suit, que M. Bolognesi ne s'est pas contenté, en face des malheureux qui vivent de ce *négoce*, d'une stérile abstention.

Je savais que, comme tous les commerçants européens de Khartoum, M. Bolognesi tenait un journal méthodique de ses voyages. Je dirai par parenthèse que si ces journaux venaient à être publiés, la source de nos connaissances sur le pays du Nil Blanc doublerait du premier coup. J'ai donné deux fragments du journal de M. Debono, dont un dans *le Tour du Monde :* un employé de

1. Tous les dessins de cette livraison ont été faits, d'après les croquis de M. Bolognesi, par Karl Girardet.

M. Debono, Terranovra, a publié le sien en italien : M. Petherick, les missionnaires Kauffmann et Beltrame, ont donné leurs souvenirs du Nil Blanc, et le docteur Petermann a publié le journal posthume de Brun-Rollet. Les frères Panot nous promettent leur journal de chasseurs d'éléphants dans un an ou deux : je vous donne aujourd'hui les notes que j'ai obtenues de M. Bolognesi sur le fleuve des Gazelles, et je ne puis que souhaiter, dans l'intérêt de votre publication, qu'il veuille les faire suivre de souvenirs de ses voyages en Abyssinie. Il a, du moins, bien voulu me les promettre.

Agréez,

G. Lejean.

—

Départ de Khartoum. — Entrée du fleuve. — Le lac Nô. — Tribu des Ghikena : mœurs. — Lacs et marais. — Hippopotames.

Le 27 novembre 1856, à huit heures du soir, je quittais Khartoum dans une barque lourdement chargée, avec douze soldats, huit marins, deux drogmans, deux esclaves cuisinières de l'équipage, deux vieux serviteurs particuliers, et après avoir reçu les adieux de mes amis réunis à l'embarcadère, je descendais le fleuve Bleu et m'arrêtais pour la nuit à la pointe de Mandjara, où se réunissent les deux grands fleuves qui forment le Nil.

Le lendemain, de bon matin, j'entrais dans le fleuve Blanc par un bon vent du nord, au son du *tarabouka* des marins, joyeux de partir après une longue attente. Je n'ai point ici à raconter jour par jour les détails de mon voyage sur un fleuve déjà assez connu : je dirai seulement que, passant successivement le fameux gué d'Abou-Zeït, la montagne des Dinkas, l'embouchure du Saubat, où je trouvai un camp égyptien commandé par un de mes bons amis, l'adjudant-major Salek-effendi, j'entrais le 20 décembre, à cinq heures de l'après-midi, dans le lac Nô, où le Bahr-el-Gazal se joint au fleuve Blanc.

Je fis jeter l'ancre à l'entrée du lac pour jouir à mon aise d'une vue qui, bien qu'elle ne fût pas nouvelle pour moi (j'avais déjà fait le même voyage au mois de mars précédent), avait un charme qui m'invitait à bien augurer du nouveau pays que j'allais voir. Qu'on se figure une nappe d'eau d'une lieue de tour, entourant une île couverte d'une végétation toute tropicale; l'eau, calme, d'un azur limpide, et au milieu de laquelle le fleuve Blanc dessinait sa ligne blanchâtre, était si transparente que de la barque on voyait parfaitement les poissons glisser parmi les plantes aquatiques qui tapissent le fond du lac. Le silence qui ajoute tant à la majesté de ces scènes du désert n'était troublé ici que par les hippopotames, qui, sortant en foule du fond de ce vaste bassin, venaient en nageant entre deux eaux tourner autour de la barque, dont la vue semblait les plonger dans une stupéfaction hébétée; puis s'enfonçant pour reparaître encore à la surface, ils suivaient la barque pendant plusieurs minutes.

Le vent se leva et je repartis, me dirigeant au sud-ouest, et un petit canal me conduisit dans un second lac plus grand, où j'arrivai à huit heures du soir. Force me fut de m'y arrêter, parce que devant moi se présentait un fouillis de roseaux, parmi lesquels s'ouvraient quelques passages où il eût été difficile de trouver, la nuit, une direction quelconque. Je dus en conséquence jeter l'ancre et passer la nuit en cet endroit, après avoir posé des sentinelles.

Le 21 au matin une légère brise du nord me conduisit dans un petit canal fort étroit, à tel point qu'en certains endroits deux *dahabiés* (grandes barques du Nil) ne peuvent passer de front. D'épaisses et hautes forêts de roseaux rétrécissaient encore ce canal et par instants les deux rives semblaient se toucher. Le fleuve faisait d'innombrables détours, et nous arrivâmes ainsi chez les Nouers-Ghikena, sauvages très-rusés, qui ont bâti sur la rive gauche une énorme bourgade, devant laquelle je m'arrêtai pour renouveler mes provisions. Il y avait plusieurs jours que nos vivres étaient réduits à des proportions inquiétantes, car depuis l'embouchure du Saubat je n'avais pas rencontré le plus petit établissement d'indigènes. Je fis divers achats, notamment un bœuf, qui me coûta quinze *œufs de pigeon* (verroteries d'une valeur d'environ vingt-six centimes pièce) et que mes hommes s'empressèrent d'abattre, de dépouiller, de dépecer et de transporter à la barque.

J'eus en cet endroit un curieux échantillon de la passion des noirs pour le vol. Un homme qui était venu à la barque sous prétexte d'apporter du poisson ne craignit pas, malgré tant d'yeux ouverts sur les visiteurs, de voler un grand couteau de cuisine. Il s'enfuit aussitôt avec sa prise, mais un soldat qui l'avait vu se mit à sa poursuite avec quelques soldats; il fut pris et porté à la barque, où il reçut la correction exemplaire de cinquante coups d'un courbach en peau d'hippopotame de deux centimètres d'épaisseur. Ses compatriotes, effrayés et n'ayant peut-être pas la conscience bien nette, disparurent comme par enchantement, et nous-mêmes ne tardâmes pas à ouvrir notre voile à un léger vent du nord. Ce jour-là, comme la veille, une forêt de cannes ne cessa d'embarrasser notre marche, et nous filâmes toute la nuit et le jour suivant avec un vent léger dans la direction de l'ouest.

Quelquefois j'étais obligé de faire descendre les mariniers pour remorquer la barque et la sortir des écueils avancés que nous rencontrions dans les détours que nous devions faire au milieu de ces marais. Je n'ai trouvé aucun village ni aucun indigène depuis mon départ de *Nouers-Ghikena;* leurs feux de nuit se voyaient seulement sur les deux rives du fleuve, à peu de distance l'un de l'autre.

Le 23, de bonne heure, un bon vent de nord nous pousse en avant; le passage s'élargit de plus en plus, si bien qu'à huit heures du matin j'entrai dans un lac si immense d'aspect qu'il me sembla aborder la haute mer. — J'en mesurai la profondeur en plusieurs endroits, et je ne la trouvai jamais moindre de douze pieds, tandis qu'elle était souvent de dix-huit et de vingt. L'eau en est beaucoup meilleure que celle du fleuve Blanc, et plus limpide que celle du fleuve Bleu.

La quantité d'hippopotames rencontrés ce jour-là est incroyable pour qui ne l'a pas vu par soi-même. Il suffit de dire qu'en certains endroits ils sortaient par centaines au point de nous faire craindre une attaque. Quelques-uns s'approchant par derrière donnaient de temps en temps contre la barque des coups de tête si violents que je me crus un moment perdu. Heureusement la barque était solide et le vent était assez fort : nous pûmes nous éloigner de ces monstres, avec une rame seulement rompue. — A la nuit, je jetai l'ancre, toujours dans le grand lac, mais à un endroit peu profond, où je pus m'arrêter. Le lendemain, 24, avant le lever du soleil, je partis et continuai à explorer le lac jusqu'à une heure de l'après-midi. J'entrai alors dans un canal tracé à travers le marais qui me conduisit, vers les cinq heures dans un nouveau lac, au milieu duquel se trouve une belle et grande île, abandonnée pour le moment par ses habitants; mais où se montraient à l'ancre trois barques de négociants de Khartoum. — Ayant amarré la mienne, je pris une petite felouque et me mis à la recherche d'un bon lieu de débarquement, et l'ayant trouvé dans un canal étroit que je jugeai devoir être d'un ancrage commode, je m'en retournai à la nuit déjà obscure. — Le 25, de bonne heure, je retournai examiner le passage découvert par moi la veille; mais je dus me convaincre de l'impossibilité de sortir par là, à cause des marais qui s'y trouvent et où l'on ne peut pénétrer à pied. En conséquence, je repartis de nouveau et j'entrai dans un canal étroit qui aboutit au bout de peu de temps dans un autre et dernier lac où j'aperçus à une grande distance les mâtures d'une vingtaine de barques échouées et ancrées dans une anse qui se creusait vers le nord-nord-ouest. — Le vent étant tombé vers le soir, je dus jeter l'ancre au milieu du lac, à deux lieues environ des autres barques. — Le 26, deux heures avant le lever du soleil, je pars par un faible vent de nord-est qui pourtant nous pousse en avant, et, vers les huit heures du matin, j'atteins les autres barques, salué par de nombreux coups de fusil auxquels je réponds, en hissant aussi mon pavillon, selon l'usage de ces pays. — Après m'être informé près des hommes des équipages, des routes de l'intérieur, je passai le reste de la journée à faire les préparatifs que nécessite un long voyage en terre ferme.

Excursion dans l'intérieur. — Les Dinkas; leur vrai nom; détails sur cette tribu. — Physionomie de la contrée. — Moyens de transport. — Un phénomène végétal. — Négociation orageuse. — Sociabilité des noirs.

Dès le matin du 27, j'envoyai donc à la recherche de moyens de transport pour des marchandises et les provisions nécessaires à un voyage qui pouvait être de longue durée, et je réussis non sans peine à me procurer une quarantaine de noirs, les bêtes de somme n'étant pas connues dans ces pays. Ayant donc mis ordre à toute chose, bien approvisionné de munitions, accompagné des soldats et de sept mariniers armés, ainsi que de deux drogmans, après avoir fait mes adieux dans toutes les barques, je partis à cinq heures de l'après-midi, me dirigeant à l'ouest. Mais je fus bientôt forcé de traverser à gué avec toute ma caravane un petit lac dont l'eau, à certains endroits, m'arrivait jusqu'au cou. Poursuivant notre marche, nous arrivâmes vers les neuf heures à un village appartenant aux Reeks, tribu dinka où nous passâmes la nuit. — Je dois faire observer ici que la grande famille des Dinkas n'habite pas seulement la rive droite du fleuve Blanc et l'intérieur de l'*île* de Khartoum en s'étendant à plusieurs journées de marche dans l'intérieur du Saubat, mais encore l'intérieur du Bahr-el-Gazal où règnent les mêmes usages et de plus la même langue, à quelques exceptions dues peut-être à la transmigration. Une preuve en est le nom de *Mondjan* qu'on s'y donne. Leur langue est en effet équivalent à celui des Dinkas de l'intérieur de l'île; mais quelques questions que nous leur ayons faites pour savoir s'ils se connaissaient réciproquement, ils affectaient la plus grande ignorance à cet égard, quoique je sois très-persuadé du contraire, malgré la grande différence physique qui existe entre eux, et quoique ceux du fleuve Blanc soient très-subtils et très-voleurs, tandis que ceux du Bahr-el-Gazal sont d'une complexion meilleure et, si l'on peut dire ainsi, plus appropriée, moins les nomades que l'on appelle *Baggaras* (nom donné aussi aux Arabes nomades, voy. p. 188) parce qu'ils sont constamment au milieu de la cendre des feux que l'on allume dans les parcs des bœufs pour les préserver des importunités des insectes.

Nous partîmes le 28, de bonne heure, traversant sans cesse des bois dont le plus petit n'exigeait pas moins d'une heure de marche, et nous entrâmes dans le pays des *Adjak*, le peuple le plus sauvage de tous les Dinkas. Ils nous en donnèrent une preuve en voulant m'empêcher de m'arrêter près de quelques arbres *egligh* (arbre de l'éléphant), sous prétexte qu'à l'ombre de l'un d'eux était enterré un de leurs saints. Mais voyant que nous nous disposions à prendre les armes pour leur donner une leçon, ils jugèrent prudent de se retirer, et ils nous laissèrent nous reposer en toute paix, pendant les heures accablantes de chaleur du milieu de la journée. — A trois heures, nous nous remîmes en route, sous les egligh, les tamarins, les *kakamout*, les *gimeseh*, les *djorran* et toutes sortes d'autres arbres énormes, et à la nuit nous arrivâmes en vue d'un village, d'Adjak probablement, où nous campâmes.

29. Je repartis de bonne heure et continuai mon voyage, à travers des champs de roseaux secs et de paille de la hauteur d'un homme et plus, et ce fut à peine si nous rencontrâmes vers les neuf heures un puits où nous arrêter quelques minutes, pour faire reposer nos gens et étancher la soif qui commençait vraiment à m'inquiéter. Après quoi nous nous remîmes en marche, pour atteindre à onze heures un grand village des Reeks épuisés de fatigue par une course de plus de six heures sur une route exécrable. Nous repartons à deux heures de l'après-midi, et, par de petits bois si voisins l'un de l'autre qu'ils n'en formaient en réalité qu'un seul, nous arrivâmes à la chute du jour au premier village des Awan (Dinkas) où nous fîmes halte pour la nuit. — J'ai oublié de noter que

pour s'approvisionner des choses nécessaires, surtout dans de semblables pays où l'on ne connaît d'autres moyens de transport que les noirs à chacun desquels on peut imposer une charge de 50 ou 60 livres de *couteries* (verroteries) ou d'autres choses, dans des paniers cousus, il convient, à chaque village, d'acheter du grain, du bois, de l'eau, et quelquefois de la viande, en échange de verroteries, et attendu que ces transactions font perdre beaucoup de temps, on est forcé de s'arrêter avant la nuit, les noirs ne sortant jamais de leurs cases après le crépuscule.

Le 30, une heure avant le lever du soleil, nous partîmes, et par une route bien meilleure que celles des premiers jours, tantôt traversant de magnifiques forêts, tantôt passant de très-grandes bourgades ombragées de tamarins, de gimeseh et d'autres arbres colossaux, bourgades qui, par leur disposition et la belle forme conique de leurs *tukuls* (cases de paille), ont un aspect réellement panoramique, nous arrivâmes à onze heures du matin à un grand et beau village des Awan. M'étant porté en avant pour choisir une place convenable, j'eus le bonheur de trouver un immense figuier sauvage (gimeseh) dans l'intérieur duquel croissait un *duleb* (espèce de palmier), une des rares merveilles de ce genre trouvées par moi dans les divers voyages que j'ai faits en ces régions. J'avouerai pourtant avoir vu quelques autres plantes semblables, mais de dimensions bien moins importantes. — Une fois notre campement installé, j'envoyai le drogman vers les indigènes les plus rapprochés de nous, pour les engager à nous fournir, moyennant échange, comme à l'ordinaire, les choses dont nous avions besoin. Mais ils s'y refusèrent et ajoutèrent même que nous eussions à nous éloigner si nous ne voulions pas qu'ils vinssent nous y forcer. Le petit nombre de gens armés dont je pouvais disposer me conseilla d'éviter autant que possible toute contestation ; mais songeant, malgré les difficultés de la position, que dans ces pays neufs la trop grande prudence, que l'on prend pour la crainte, a encore plus d'inconvénients que l'audace, je fis former un groupe des marchandises et des noirs, et, les confiant à la garde de cinq de mes soldats, je m'avançai avec les autres vers le village et je fis intimer par mon drogman l'ordre aux habitants d'avoir à me fournir ce que je leur demandais, moyennant payement, et les menaçant, en cas de refus, de brûler leurs habitations. Par bonheur leur chef, soit qu'il craignît les effets de cette menace, soit qu'il n'eût pas été d'abord consulté, répondit qu'ils n'avaient nullement refusé notre demande, et que si nous voulions retourner à notre camp, on nous y porterait ce dont nous avions besoin. Ils le firent en effet ; et, bien mieux, quand je leur eus acheté un beau bœuf, au prix de dix *œufs de pigeon* (verroterie de la valeur de 2 fr. 50), ils s'empressèrent de venir avec leurs femmes préparer le dîner de mes gens. Ils nous offrirent de l'*asida*, espèce de polenta faite de farine de dokn, grain excessivement fin, assez semblable à notre *panico*, mais beaucoup plus blanc et plus doux. Enfin, ils se trouvèrent bientôt si bien traités par nous que non-seulement les hommes venaient sans armes nous porter des fèves, des haricots, du lait, des poulets et des œufs, mais que les femmes et les enfants ne craignaient pas de rester parmi nous, nous observant avec stupéfaction. Ce qui les étonnait surtout c'était de nous voir abattre, au vol, les oiseaux qui sautillaient par bandes d'arbre en arbre, et ils ne comprenaient pas comment d'un bâton (c'est ainsi qu'ils appelaient les fusils) pouvait sortir du feu, de manière à abattre une dizaine de bestioles à chaque coup.



Le fleuve des Gazelles. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

Comme la place était agréable et que nous étions fatigués des marches précédentes, je me décidai à y aller passer la nuit.

Je partis le lendemain, 31, de grand matin, et notre caravane fut pendant plus d'une heure escortée par un

grand nombre d'indigènes. Ce fait me confirme dans l'opinion que si l'on avait, dans le principe, agi avec douceur avec eux, ces malheureux ne seraient pas devenus si hostiles aux blancs et à leurs adhérents, comme ne les y ont que trop forcés les mauvais procédés des négociants en général qui ont fait, à peu d'exceptions, du commerce dans ces contrées, un véritable brigandage. Pauvre humanité !

Le 1[er] janvier 1857, je poursuivis mon voyage à travers le territoire des *Adjak*. Des routes, des cultures, des villages rendaient désormais le pays plus agréable, et malgré la chaleur qui montant à 31 degrés Réaumur ne descend jamais au-dessous de 28, nos fatigues étaient beaucoup moindres, grâce aux puits qui se trouvaient à des distances peu éloignées et, en nous permettant de nombreux repos, rendaient nos marches moins pénibles que les premiers jours. Le 2, à l'aube, nous quittâmes le village où nous avions passé la nuit. Nous traversâmes une série de ces petits bois qui abondent dans tout le Bahr-el-Gazal, et qu'une végétation vraiment tropicale et la beauté des arbres qui les composent rendent si agréables, et vers onze heures du matin nous atteignîmes l'établissement de M. John Petherick, esquire, agent consulaire britannique, dont j'étais alors le représentant. Notre arrivée fut saluée de nombreux coups de fusil par ses gens, qui, se trouvant là depuis un an, avaient pour nous accueillir avec plaisir, plusieurs raisons, dont la moindre n'était pas de se voir renforcés d'un certain nombre d'hommes armés et dispos.



Figuier surmonté d'un palmier, chez les Awan (Dinkas). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

Cet établissement est situé juste au milieu d'un grand village des *Djur* ou *Djour*. Nous avions à l'ouest la route qui conduit chez les *Dôor* (race rouge) dont je parlerai plus loin ; au nord, le grand territoire des *Djour;* à l'est, le pays des *Dinkas*, déjà traversé, et au sud et au sud-ouest, les *Rôol* qui s'étendent jusqu'au fleuve Blanc, où sont situés les établissements de M. de Malzac, négociant français. D'après les renseignements que nous fournirent les noirs, il fallait douze jours de voyage au plus pour les atteindre.

J'étais donc arrivé dans l'intérieur du Bahr-el-Gazal, dans une contrée tout à fait sauvage dont je ne connaissais ni la langue ni les usages. Qui m'eût dit, en avril 1855, quand je quittai l'Italie, que non-seulement je serais venu dans le Soudan, mais encore que j'aurais pénétré plus loin, et dans quel pays, bon Dieu ! Je dois rendre grâce au ciel d'avoir trouvé dans mon ami Petherick le meilleur guide qu'il soit possible de rencontrer. C'est à lui et à ses conseils que je dois d'avoir pu retourner sain et sauf dans ce pays, puisqu'ils m'ont guéri d'une suite de fièvres des plus violentes qui avaient toutes les dispositions du monde à devenir cérébrales.

Dès notre arrivée à l'établissement, et après un jour de repos à peine, nous dûmes nous occuper de faire partir, dans diverses directions, des expéditions de nos gens, à

la recherche de l'ivoire. M. Petherick me trouvant peut-être trop nouveau encore dans le pays, ne me permit pas d'être de la partie. Mais me chargeant d'expédier par les barques l'ivoire existant à notre arrivée dans l'établissement et me laissant avec huit soldats à la garde de celui-ci, il partit avec le reste de notre monde divisé en plusieurs groupes dirigés sur divers points.

A vrai dire, pour mon premier voyage, j'aurais préféré faire partie de l'expédition que de rester seul à l'établissement, avec huit soldats, deux drogmans et deux domestiques au beau milieu du Bahr-el-Gazal. J'avoue donc franchement que mes premières journées furent peu de mon goût. Mais elles suffirent, en me forçant à observer les choses, à me faire comprendre clairement la situation nouvelle où je me trouvais placé. Je profitai de l'occasion, et voici comment.

Je commençai par me renseigner près des drogmans de l'allure des choses qui m'embarrassaient le plus, et tout bien pesé, je crus utile d'établir les règles suivantes tant pour le bon ordre intérieur de l'établissement que pour les relations pacifiques que je désirais maintenir avec les indigènes.

1° Il était sévèrement interdit à tout noir de pénétrer dans l'intérieur de l'établissement avec des armes ou des bâtons ferrés;

2° Les ventes ou échanges devaient se faire en dehors de l'établissement, sous quelques tamarins qui ombrageaient d'ailleurs délicieusement une place située à quelques pas de l'entrée;

3° Chaque soldat devait se tenir constamment prêt, en cas d'attaque, et deux sentinelles, placées chaque nuit à la porte, étaient obligées, afin qu'il leur fût impossible de dormir, d'entretenir un feu continuellement allumé;

4° Le chef du village, *Akondit*, était chargé de pourvoir à tous les besoins de l'établissement; et il faut avouer qu'il se montrait toujours prêt à tout. C'est bien le meilleur chef auquel nous ayons eu affaire, et il donnait, quand il s'absentait, les ordres les plus sévères à ses fils, pour l'exécution de toutes les conventions faites entre nous.

Ces dispositions prises, et voyant que tout marchait à souhait, je songeai à faire charger l'ivoire dans les barques, ainsi que me l'avait recommandé M. Petherick.

Notre *zériba* (établissement) était une enceinte carrée de plus de cent pas de côté, formée d'épines et de troncs d'arbres de la grosseur des deux bras au plus. Elle se composait de vingt-deux cases, y compris le grand magasin de dépôt. Devant la porte, croissaient quelques tamarins sous lesquels se faisaient les transactions avec les indigènes. L'établissement lui-même était entouré par les *tukuls* (cases) des noirs, mais à une distance de vingt pas, à l'exception de celles du chef qui étaient très-voisines des nôtres, mais toujours en dehors de notre enceinte.

Les indigènes sont de la tribu des *Djour* (ou schelouk) qui est une des plus grandes qui habitent l'intérieur du Bahr-el-Gazal. Elle est en guerre continuelle avec les *Dóor* dont je parlerai plus tard. Ceux-ci sont en effet privés de bestiaux et doivent s'en approvisionner chez les *Mondjan* (Dinkas) qui en possèdent beaucoup, surtout à cornes, et avec lesquels ils guerroient pourtant sans cesse.

Les *Djour*, comme la plupart des noirs, ne chassent pas volontiers l'éléphant. Mais ils creusent d'énormes fosses, couvertes de petits bâtons cachés eux-mêmes par de la paille. Presque toujours ces fosses sont situées sous quelque *egligh* ou *arbre de l'éléphant*, cet animal étant en effet très-friand de son feuillage. Quand un éléphant passe par ce labyrinthe de fosses, il est bien rare qu'il en puisse sortir.

A deux heures de marche de la *zériba*, en se dirigeant vers l'ouest, le terrain commence à devenir d'un rouge brique, et un peu au delà se trouve le village appelé *Medjadama* où finit la race noire, et où commence la race rouge des *Dóor*.

Les *Dóor*, peuple cuivré. — Leurs guerres : coutumes féroces. Mines de cuivre de Hofrat-el-Nahas.

Le pays des *Dóor* est distant de six heures, vers l'ouest, de notre établissement, et le village des *Adjau* est le premier de cette sauvage tribu que l'on rencontre. C'est une de leurs plus grandes bourgades, la plus connue et la mieux située, grâce à la disposition des nombreux *tukuls* dispersés çà et là sous les arbres qui les couvrent de leurs ombres et de leurs feuillages. Ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent, le pays des *Dóor* diffère beaucoup, à première vue, des autres régions que nous avons traversées. La plus grande dissemblance est surtout dans le changement de couleur du terrain et des indigènes eux-mêmes, celui-là devenant d'un rouge brique tandis que ceux-ci tournent au cuivre poli. Il est curieux de voir des arbres immenses dont les troncs sont entourés de monticules de terre rouge élevés par les fourmis blanches qui abondent dans ce pays, et il est aussi très-intéressant de suivre la ligne de démarcation que semble tracer entre les deux tribus des *Djour* et des *Dóor*, un peu au delà de notre établissement, la différence si tranchée de couleur des terrains. — Pas n'est besoin de dire que ces deux tribus sont constamment en guerre, puisque les *Dóor* eux-mêmes dans leur propre village se battent continuellement, famille contre famille, et pour les causes les plus futiles. — Il semble vraiment que cette passion de la guerre soit innée chez ces derniers, puisque l'on y voit des enfants de dix ans à peine armés d'arcs et de flèches se retrancher dans les bois pour s'exercer au maniement et au tir de ces armes où ils deviennent très-habiles, sans compter que leurs flèches sont toujours empoisonnées.

Sans avoir jamais assisté à leurs guerres, j'ai pu juger, par quelques trophées que j'ai vus dans quelques-uns de leurs villages, des horreurs qui s'y commettent; les ossements humains entassés sous un arbre du village même ne le prouvaient que trop. — C'est leur usage de s'emparer des cadavres de leurs ennemis et de les transporter en triomphe dans leurs bourgades. Après trois jours de continuelles orgies, on en jette certaines parties à quelque distance et le reste est attaché aux arbres, jusqu'à ce que parfaitement desséchés les osse-

ments puissent être rapportés sous l'arbre destiné à cet usage, autour duquel se font de nouvelles fêtes. J'ai vu de mes yeux sous un de ces arbres une telle quantité de crânes, de bras, de jambes et d'autres ossements, que le tas atteignait à la moitié de la hauteur du tronc. Si j'étais resté dans ce pays, j'aurais certainement fini par être malade en voyant se reproduire si souvent ces spectacles dégoûtants qui n'étaient rien encore pourtant, en comparaison des scènes horribles auxquelles assista mon compagnon de voyage. Tout cela était pour nous d'autant plus douloureux que nous ne pouvions rien empêcher et qu'il nous fallait en être les spectateurs impassibles.

Le pays des *Dóor* est très-riche en dents d'éléphants, en fer, et, dans certaines parties, en cuivre rouge, surtout dans le voisinage de *Hofrat-el-Nahas*, distant de *Dóor* de vingt journées à l'O. N. O. du village d'*Adjau*, et d'après ce que l'on a pu apprendre de quelques habitants de Khartoum qui, se trouvant dans le *Dar-four* pour leurs affaires, furent forcés de s'enfuir devant les continuelles escroqueries des habitants. Après être restés environ un an au *Hofrat* où ils étaient presque prisonniers, entendant dire qu'il y avait des blancs à *Dóor*, ils s'enfuirent et, après avoir supporté d'innombrables et indescriptibles fatigues, ils y arrivèrent et y furent rencontrés par les gens d'*Ali-Abu-Murri*, négociant de Khartoum. On a su par eux que l'on trouve beaucoup de cuivre dans l'Hofrat-el-Nahas, que la plupart des habitants y sont musulmans, et que, sans être moins sauvages que les autres noirs, ils portent au moins des chemises de toile bleue, appelées en arabe *Terka*, et provenant d'Égypte par la voie du *Dar-four*.

Les Gnamgnam (Niam-Niam) ou prétendus hommes à queue anthropophages. — Coutumes singulières.

Les *Dóor* sont voisins d'un autre peuple nommé *Gnamgnam* sur lequel plusieurs voyageurs ont beaucoup discouru de loin, et spécialement Brun-Rollet qui a prétendu que les *Gnamgnam* étaient anthropophages et avaient une queue[1]. Par ceux que j'ai vus pendant mon séjour parmi les *Dóor* et par les nombreuses informations que j'ai pu recueillir, voici tout ce que je puis consciencieusement dire de ce peuple d'ailleurs assez sauvage. L'habitude généralement répandue dans cette contrée de porter une queue d'animal quelconque attachée autour des reins, aura fait croire à quelques-uns que cet appendice faisait partie de l'individu, et sans se donner la peine de vérifier le fait, ils ont affirmé « avoir vu de leurs yeux » des hommes à queue. Quant à l'anthropophagie, je n'ai jamais rien remarqué chez eux qui pût me le faire seulement supposer, malgré les préventions que les dires de plusieurs personnes m'y faisaient apporter. Aussi, quelles que soient les affirmations de celles qui en reviennent encore chaque jour, je persiste à croire à une erreur ou à une fable de voyageurs. Les *Gnamgnam* sont de la même couleur que les *Dóor*; mais ils parlent une autre langue.

1. Voy. une de ces queues, t. III, p. 187.

Les *Dóor* diffèrent aussi des autres tribus par le costume, et voici ce que j'ai observé à cet égard. Parmi les noirs en général, la plupart des hommes, à l'exception des chefs, sont absolument nus; les femmes se couvrent de la ceinture en bas au moyen des peaux d'animaux; les jeunes filles ceignent le *rakad* comme dans le Soudan. C'est tout le contraire chez les *Dóor*. Les hommes voilent en partie leur nudité au moyen d'un sac de peau qui, s'élargissant par l'extrémité, vient par-dessous les jambes et au moyen d'un cordon noué aux flancs couvrir le bas des reins. Les femmes sont nues; seulement elles se couvrent de feuilles d'arbre, lesquelles sont fixées dans les trous que l'on pratique dans la chair vive beaucoup au-dessous du nombril et où l'on fait entrer les pieds de ces feuilles; la première occupation des femmes, chaque matin, est de remplacer les vieilles par des nouvelles. Quant aux jeunes filles, elles restent absolument nues jusqu'à leur mariage; mais elles sont, à ce qu'il me semble, impatientes d'une semblable parure, puisqu'elles se font bien à l'avance les trous nécessaires pour la maintenir. Je signalerai une autre coutume barbare en usage parmi elles. Non contentes de se limer les dents, jusqu'à les réduire à rien, ces demoiselles, dès qu'elles commencent à se développer, se percent la lèvre inférieure et y font pénétrer un morceau de bois d'ébène ou de pierre blanche de la longueur de quatre centimètres et de la grosseur d'un centimètre et demi, de sorte qu'elle reste pendante comme celle du chameau, et qu'il faut la soutenir pour manger ou boire.

Outre qu'ils sont tatoués comme presque tous les noirs, les hommes ont la poitrine et le ventre couverts de verroteries et de petits anneaux de cuivre fixés dans des centaines de trous pratiqués dans la peau au moyen de crins de girafe garnis de petites perles de verre de diverses couleurs. C'est là un travail qui demande une grande patience, car outre la difficulté de percer la peau selon les dessins que l'on désire obtenir, ces dessins sont eux-mêmes si compliqués et si variés qu'à les voir de loin ils semblent réellement peints avec des couleurs; je puis affirmer que c'est là un des plus beaux ornements des *Dóor*.

Épisode de la traite des esclaves. — Périls et heureuse issue. Reconnaissance des indigènes.

Me trouvant au comptoir des *Djour*, tandis que M. John Petherick était allé chez les *Dóor* pour former un nouvel établissement au village d'*Adjak*, je passais mon temps en parties de chasse avec les noirs du pays qui à cette époque étaient réellement nos amis. Nos relations avec ceux des villages voisins s'amélioraient même de jour en jour, quoique je n'eusse avec moi que huit hommes dont une partie malades. Un fait me prouva à quel degré de sympathie et de confiance en étaient arrivés les indigènes à notre égard. Un jour de grand matin, avant que je fusse sorti de ma cabane, j'entendis à une certaine distance éclater quelques coups de fusil, et aussitôt presque toutes les femmes et les enfants du

village se précipitèrent dans la direction de l'établissement, avec des cris d'épouvante, et y pénétrèrent. Ayant saisi mes armes et m'étant avancé au dehors, j'appris de mon drogman qu'il venait d'arriver trois compagnies des hommes de divers négociants de Khartoum, revenant du pays des *Rôol* où ils avaient brûlé plusieurs villages, et qu'ils descendaient le fleuve avec une soixantaine d'esclaves, digne trophée de leurs brigandages. Il paraît que les noirs de notre bourgade, qui depuis plusieurs jours étaient avertis de leur passage et qui s'étaient, en conséquence, préparés à se défendre, avaient supposé d'abord qu'à l'arrivée des blancs je me serais entendu avec eux, pour leur ravir à eux-mêmes leurs enfants et leurs jeunes filles. Mais rassurés par les observations de leur chef, et tranquilles désormais sur mes intentions, les femmes et les enfants, à la vue de ces hommes armés, au nombre de quatre-vingt-quatre, qui débarquaient à une centaine de pas du village, se réfugièrent comme je l'ai dit dans notre établissement, pensant avec raison que c'était le seul moyen de salut. Les hommes, de leur côté, armés de pied en cap et commandés par *Akondit*, s'arrêtèrent à une vingtaine de pas en dehors du village, pour observer les nouveaux venus et être prêts à les recevoir en cas d'attaque.

M'étant rendu compte de l'état des choses, je laissai trois hommes à la garde de l'établissement que je fis



Village djour. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

fermer après avoir hissé le drapeau anglais, et sortant avec cinq hommes, le drogman et notre suite, je m'arrêtai sous les tamarins voisins. J'y fis appeler le chef Akondit, qui s'empressa d'accourir avec quelques noirs, et je leur fis dire que dans mon opinion les Turcs (c'est ainsi qu'ils appellent les négociants de Khartoum et d'Égypte) ne se risqueraient pas d'attaquer leur village en ma présence, mais que s'ils le faisaient, je le défendrais par tous les moyens dont je disposais. Pour les rassurer encore davantage, j'expédiai deux courriers à mon compagnon, M. John Petherick, pour l'informer de ce qui se passait, et que, si par impossible notre village était attaqué, je me mettrais à la tête des noirs qui étaient d'autant plus nombreux qu'il en était arrivé pendant la nuit de tous les villages environnants et les aiderais à se défendre, ainsi que c'était mon devoir et notre intérêt.

Peu après arriva un des négociants suivi de quelques hommes, tous armés; et après m'avoir fait les salutations d'usage, il me pria de panser un des siens, blessé par une balle à l'avant-bras. Ne me jugeant pas capable d'une pareille besogne, je lui conseillai de s'en aller chercher aux environs du fleuve M. Brun-Rollet, qui, plus expérimenté que moi, ne se refuserait certainement pas à se charger de l'opération. Le négociant me dit alors qu'il ne comprenait pas quel motif m'avait poussé à interdire aux noirs de lui porter de quoi manger. Je lui répondis avec

énergie que les noirs indigènes indignés de la conduite de ses compagnons envers leurs voisins se refusaient à leur porter quoi que ce soit, et qu'après leurs procédés déloyaux et rapaces à l'égard de ces malheureux, ils ne devaient pas trouver mauvais qu'on ne voulût avoir aucun rapport avec eux. Après ces paroles, ma discussion avec le négociant turc s'échauffant de plus en plus, les noirs se rapprochèrent peu à peu. Je les fis éloigner, et au risque de tout ce qui pouvait arriver, je conclus en ce sens : d'abord que si mes forces s'étaient trouvées suffisantes, j'aurais essayé de leur reprendre leurs prisonniers pour les renvoyer dans leurs pays, mais que je me réservais d'en faire un rapport à qui de droit; en second lieu que je ne souffrirais pas qu'il fût causé le moindre dommage au village où se trouvait notre établissement; qu'enfin ils eussent à rester campés là où ils étaient en ce moment, et à partir absolument dans l'après-midi, parce que je ne supporterais pas, à mes risques et périls, qu'ils y passassent la nuit. J'ajoutai que je penserais à leur faire porter ce qui leur était nécessaire, et je donnai des ordres en conséquence à Akondit. Quoiqu'il eût peu d'envie, je crois, de se soumettre à mes conditions, voyant le grand nombre des noirs qui m'entouraient et pensant avec raison que je me joindrais à eux pour les défendre, il finit par se retirer dans son camp avec ses gens. J'y fis envoyer aussitôt par le cheik Akondit et mon drogman,



Arbre de la guerre, dans un village djour. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

deux bœufs, du grain et de l'eau, qui furent payés, cet homme ne voulant pas probablement avoir l'air d'un mendiant à mes yeux.

Nous passâmes le reste de la journée dans nos camps respectifs, et vers deux heures de l'après-midi, le négociant revint pour me saluer et surtout pour me prier de ne pas les ruiner en faisant un rapport contre lui. Il m'assura que les noirs l'avaient attaqué et qu'il avait été forcé de se défendre ; mais qu'il s'abstiendrait à l'avenir d'emmener des esclaves. Je lui répliquai que le meilleur conseil que je pusse lui donner, c'était de renvoyer immédiatement ces malheureux dans leurs pays. Il m'objecta que la chose était impossible, puisqu'ils étaient désormais la propriété de ses gens. Me levant alors, je lui déclarai que mon devoir était d'en faire mon rapport à Khartoum, et que mon seul regret était de ne pouvoir lui reprendre ses prisonniers.

S'apercevant que sa compagnie et sa conversation me plaisaient médiocrement, il se retira et partit presque aussitôt avec son monde, emmenant une soixantaine de noirs attachés à la suite l'un de l'autre au moyen de courroies de peau de bœuf desséchée qui leur entouraient le cou, en sorte que ces infortunés se trouvaient dans un état de malaise et de malpropreté repoussante. C'était réellement un navrant spectacle que de les voir partir péniblement ainsi et de penser que si l'un d'eux, n'en

pouvant plus après un long trajet, venait à s'arrêter, il serait forcé de reprendre sa course sous les coups de corbach que lui distribuerait avec indifférence son barbare patron. Je ne puis que répéter : pauvre humanité!

Le 8 février, M. John Petherick revint de chez les *Dóor* avec une assez grande quantité d'ivoire. Il me témoigna sa satisfaction de la prudence avec laquelle, tout en faisant respecter notre village, j'avais réussi à éviter tout conflit avec le négociant turc et ses gens, dont il fallait toujours craindre les représailles. Il me promit d'en faire son rapport à son consul général, me laissant le soin d'en référer moi-même de vive voix au gouverneur Arakel-Nubar-Bey, à mon arrivée à Khartoum. Le lendemain il me dit qu'il était nécessaire que j'emmenasse le reste de l'ivoire qui se trouvait alors à l'établissement, et une fois arrivé au fleuve, que prenant la *daabia* (grande barque à quatorze avirons) je partisse pour Khartoum, d'où, poursuivant mon voyage, j'irais jusqu'au Caire, vendre l'ivoire et en rapporter les marchandises nécessaires à notre nouvelle campagne.

Retour. — Souffrances et manque d'eau. — Arrivée au fleuve : embarquement. — Rencontre de M. Brun-Rollet.

Après plusieurs jours de préparatifs, le 17 février 1857, deux heures avant le lever du soleil, je quittai l'établissement avec une caravane composée de quatre-vingt-dix noirs chargés d'ivoire et armés de piques, de vingt-six soldats, de quatre domestiques et de deux drogmans. Je fus accompagné pendant un bon bout de chemin par des habitants du village qui pleuraient en me voyant les quitter. M. John Petherick lui-même, quoiqu'il fût malade, voulut se joindre à eux. Mais remarquant ses souffrances, je laissai filer la caravane, et m'arrêtai pour lui faire mes derniers adieux, en le suppliant de s'en retourner. Avant de nous quitter, nous nous embrassâmes en pleurant, à la perspective d'une séparation qui pouvait être longue et le fut en effet.

Il serait trop long de raconter dans tous ses détails notre voyage de l'établissement au fleuve. Je dirai seulement que dès le lendemain du jour où j'avais quitté M. John Petherick, outre que je fus pris par les fièvres, il me fut impossible de continuer à marcher, mes pieds s'étant gonflés au point que je ne pouvais les poser à terre. Force me fut donc de m'arrêter chez les *Adjak* où je pris quatre noirs qui, moyennant quelques dons en verroteries, se chargèrent de me porter jusqu'au fleuve sur un brancard construit tant bien que mal. J'ai trop souffert, dans ce voyage, pour ne m'en pas rappeler les plus petits incidents. Il était très-désagréable pour moi, en arrivant dans quelque village, de n'y trouver rien à manger ni à boire, les habitants s'en étant tous enfuis à la nouvelle des faits survenus chez les *Róol* sans oublier de combler les puits selon leur usage. Si nous n'avions pas eu deux bons guides qui s'en allaient en avant à la recherche de tous les réservoirs d'eau pluviale, nous serions certainement tous morts de soif. Un peu de grains et de fèves, abandonnés par les noirs, étaient bien insuffisants pour apaiser la faim de tant de gens harassés, et ce me fut une fortune inespérée de trouver, tous les deux jours, des bœufs que je fis sans remords abattre, afin de donner au moins un peu de viande à mes compagnons. Mais tout cela n'était rien auprès des souffrances terribles du dernier jour, où nous restâmes tous une vingtaine d'heures sans boire, si bien qu'en arrivant au fleuve, soldats et noirs jetant armes et bagages s'y précipitèrent.

Le lendemain de mon arrivée à l'endroit où était la barque, je commençai immédiatement les préparatifs de notre voyage à Khartoum, et, les ordres nécessaires étant donnés à cet égard, je chargeai le chef de mes hommes armés des provisions dont avait besoin M. John Petherick pour ses expéditions chez les *Dóor*, et je le fis partir vers midi avec les noirs qui s'en retournaient. Au *Mouchra* (où embarcadère) je trouvai la barque d'un négociant européen, un certain Andrea De Bono, du Saubat (voy. t. II, p. 348), qui était déja parti pour l'intérieur, en compagnie de plusieurs hommes et d'un de ses employés, Européen aussi, nommé Felippo Terranova, qui avait déjà écrit et publié dans le *Spectateur-Égyptien* une relation de son voyage au Saubat. Enfin, le 26 février, à huit heures du matin, je partis de l'échelle, sur la *daabia* à trois voiles de M. Petherick, salué par les fusillades des barques que j'y avais trouvées ancrées.

Dans la nuit du 27 au 28, je rencontrai M. Brun-Rollet qui s'en revenait d'une excursion aux grands lacs, à la recherche du véritable fleuve qu'il n'avait pas trouvé, quoiqu'il ait essayé de faire croire le contraire. Il me dit à moi-même qu'il était impossible de pénétrer dans les forêts de roseaux dont sont parsemés les lacs, et que ses fatigues étaient restées absolument infructueuses. Il est vraiment fâcheux qu'un homme de la valeur de M. Brun-Rollet se soit ainsi trompé après tant de recherches, et ait abandonné l'honneur d'une semblable découverte à deux négociants barbarins qui trouvèrent, en 1859, un passage vers le nord-ouest, qu'ils appelèrent Bahr-Djur, et qui vraisemblablement conduit jusque chez les Gnamgnam.

Suite du retour. — Lac plein d'éléphants. — Explosion de la poudrière du Saubat. — Escarmouche avec les noirs. — Arrivée à Khartoum.

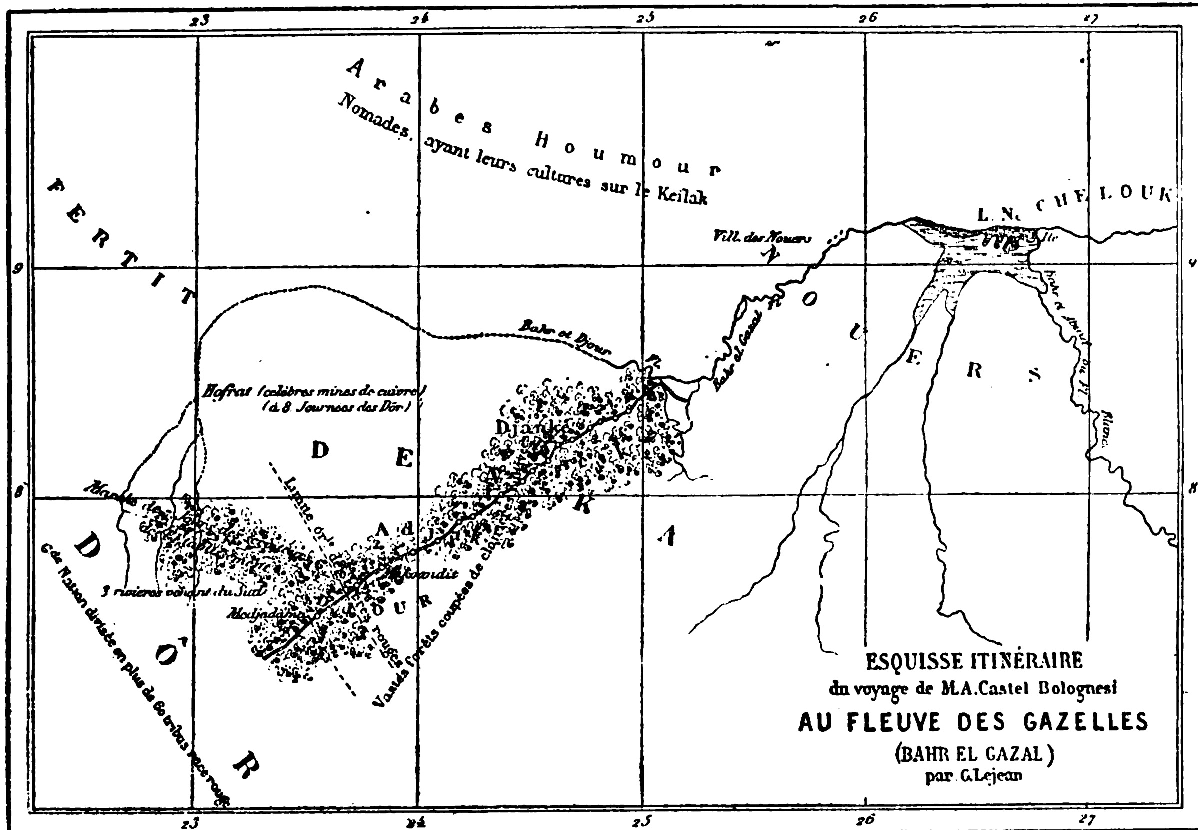
Le 3 mars, je pénétrai dans le canal très-étroit qu'habitaient les Nouers-Ghikena; mais je n'atteignis leur village que le 4, à cause des vents violents du nord qui entravèrent notre marche. Après quelques échanges avec ces sauvages, nous pûmes poursuivre notre voyage et, vers le soir, nous entrâmes dans le lac où nous attendait un spectacle vraiment extraordinaire. Il était littéralement plein d'éléphants de toutes dimensions qui le traversaient tranquillement à la nage. A notre vue, ils prirent la fuite avec des cris épouvantables et en faisant dans l'eau un clapotement terrible. Il y en avait un si grand nombre qu'il est inappréciable et que nous dûmes nous trouver heureux de nous en tirer sans encombre, puisqu'il eût suffi de deux d'entre eux pour nous faire repentir de l'imprudence que nous avions commise en nous en ap-

prochant autant. En revanche, nous fûmes pendant la nuit attaqués par des hippopotames qui donnaient de furieux coups de tête dans la barque, et notre seul moyen de salut fut de nous laisser dériver vers une langue de terre où nous réussîmes à faire quelques feux, très-utiles au moins pour nous voir, tant la nuit était obscure.

Le 5, vers le soir, nous entrâmes dans le lac Nô, et peu après nous descendions entre deux rives pleines de roseaux le fleuve Blanc, qui nous conduisit jusqu'à l'embarcadère de Saubat, où nous trouvâmes le camp des troupes égyptiennes en bien piteux état, à cause de l'explosion de la poudrière qui en avait fait sauter la moitié, et des continuelles attaques qu'ils devaient subir de la part des Schelouck, sans pouvoir s'en venger, par le manque d'ordre de leur gouvernement.

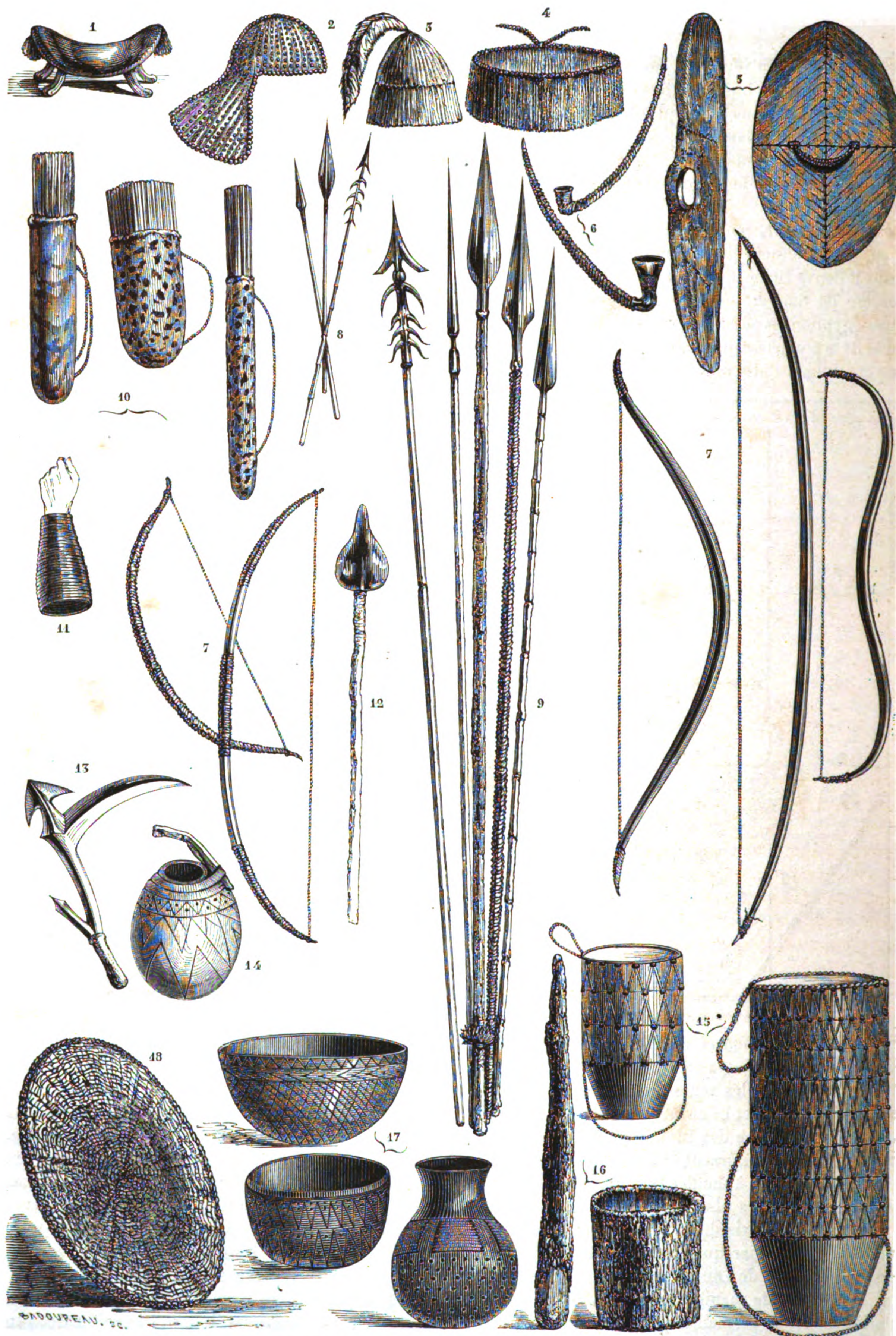
Parti du *Saubat*, j'arrivai le 8 mars en vue d'un village nommé *Duleb*. Mais quand je voulus m'en approcher pour y faire quelques provisions, je fus averti par un Arabe qui y était établi, de me tenir sur mes gardes parce que les Schelouck avaient le projet de m'attaquer. Cela me contraria; mais le petit nombre d'hommes armés dont je disposais ne me permettait pas de risquer une escarmouche.

Le 10, vers le soir, après avoir doublé, sans m'y arrêter, la grande bourgade de *Denab*, capitale des Schelouck, je trouvai à l'ancre la barque des frères Poncet, négociants savoyards qui s'en allaient à leur établissement, au *Marja* des *Noheri*. Je mis ma barque bord à bord avec la leur, et je passai là une belle soirée.



Du 11 au 20 mars, les vents furent si contraires que nous avançâmes peu, et ce ne fut que le 21 que j'arrivai en vue de la montagne des Dinkas où force me fut de jeter l'ancre, devant l'impossibilité absolue de surmonter le vent qui s'obstinait à souffler furieux, et nous jetait à terre. Quelques heures plus tard, étant mouillé au milieu du fleuve, vis-à-vis de la même montagne, je fus appelé par le timonier qui observait depuis quelque temps des groupes de Dinkas s'avançant en rampant parmi les herbes, de manière à faire craindre une attaque. Pour comble de malheur, un coup de ven trompant le câble de notre ancre nous poussait à terre, sans qu'il nous fût possible de nous arrêter encore. Les Dinkas s'apercevant de notre embarras, s'approchèrent sur la rive, en grand nombre, et nous montrèrent par leurs cris et leurs menaces qu'ils ne tarderaient pas à nous attaquer. Alors, ordonnant aux dix-huit mariniers de se mettre aux avirons, je me tins debout avec les seuls huit hommes armés que j'eusse sur la cabine de la *daabia*, et tout en faisant faire force de rames, j'ordonnai, bien qu'à contre-cœur, de tirer contre ces avides sauvages quelques coups de fusils chargés seulement de chevrotines qui heureusement, sans leur causer grand mal, suffirent à les éloigner jusqu'à ce que j'eusse réussi à reprendre mon ancrage au milieu du fleuve.

Le 22, je passai, vers le coucher du soleil, le fameux gué que l'on appelle *Mohata-Abuzet*. Le lendemain, j'en traversai un autre connu sous le nom de *Mohata-Anz;* mais ce dernier nous arrêta quelque temps, à cause des bancs de coquillages et du manque d'eau qui en rendent,



ARMES, PARURES, USTENSILES DIVERS DES NOIRS, SUR LES RIVES DU BARH-EL-GAZAL. — D'apres les dessins de M. Bolognesi.

1. Siége portatif. — 2. Bonnet en *cauris* (cypræa). — 3. Bonnet en paille. — 4. *Rahad*, pagne des jeunes filles. — 5. Boucliers, l'un en bois, l'autre en peau. — 6, 7. Pipes, Arcs, quelques-uns recouverts de fines et fortes lanières de cuir. — 8. Flèches. — 9. Lances, manche en bambou. — 10. Carquois dont deux en peau de panthère. — 11. Bracelet. — 12. *Molod*, sorte de bêche. — 13. Trombach ou sabre à plusieurs pointes et à deux tranchants. — 14. Calebasse. — 15. *Nongaza*, tambours de guerre. — 16. Pilon et mortier pour le maïs. — 17. *Gazas*, calebasse, et *bourmua*, cruche en terre noire ou rouge. — 18. Sorte de *tabaka*, couverture en paille pour garder le grain, le lait, etc.

à cette époque, le passage très-difficile. Il fallut faire descendre dans l'eau tous les hommes de l'équipage qui, tantôt soulevant, tantôt tirant la barque, réussirent, non sans peine, à nous faire franchir heureusement ce pas difficile.

Le 25, après avoir dépassé le pays des *Baggara-Selem*[1] et des *Lekaouin*, je rencontrai vers le soir la barque de la Mission apostolique de l'Afrique centrale, où se trouvait le P. Knoblecher, pro-vicaire qui s'en allait à *Gondokoro*, une des stations de cette Mission au fleuve Blanc.

Le 27, je m'arrêtai à *Duem* où je descendis à terre pour rendre visite à Boulouk-Bachir, Turc de ma connaissance, de qui j'appris l'arrivée de Saïd-Pacha à Khartoum, et les conséquences de sa politique dans le Soudan. Peu après, ayant fait quelques provisions, je poursuivis mon voyage. Il me semblait que je serais un siècle à arriver à Khartoum où je devrais trouver certainement des lettres d'Europe.

Le 30, à midi, j'atteignis *Wood-Chelaï* où je fus forcé de m'arrêter, mes mariniers, à peine la barque amarrée, s'étant dispersés dans le village pour boire de la *merizza* (bière) sans qu'il me fût possible de les rassembler. Je dus les faire chercher par quelques soldats turcs du détachement de Mohammed-Cachef-Bereglidaas, officier de mes amis, et faire même, à mon grand regret, donner la bastonnade à quelques-uns des plus rétifs.

Le 31, je passai devant *Ghetena* sans m'y arrêter, et ce ne fut qu'après d'immenses efforts et d'égales fatigues que, le 3 avril, à sept heures du matin, j'arrivai sain et sauf à Khartoum, après en être resté absent cent vingt-sept jours.

J'avais, comme on le voit, éprouvé bien des contrariétés et beaucoup souffert; mais j'en suis bien récompensé par la satisfaction d'avoir vu un pays si intéressant, avant l'époque où des faits déplorables ont rendu de jour en jour plus difficile un voyage chez ces pauvres peuples qui, mieux traités, seraient restés nos amis et auraient contribué à rendre sans doute plus facile et plus prochaine la solution du problème scientifique :

Où sont les sources du Nil?

ANGELO CASTEL-BOLOGNESI.

1. Voyez notre livraison 116 pour les gravures représentant un Baggara, un Dinka, Wood-Chelaï ou Ouad-Tchelaye, et le confluent du Nil à la pointe Manjara.

GONDOKORO,

ESQUISSE D'UN VOYAGE AU NIL BLANC.

PAR M. G. LEJEAN[1].

1861. — TEXTE INÉDIT.

Le 22 janvier 1861, vers une heure après midi, comme je regardais avec un peu d'ennui les berges presque nues du Nil Blanc, chez les Bary, un de mes Nubiens cria : *El kenisè!* (l'église!) Je sortis vivement de ma cabine, et, à travers une pluie fine qui couvrait d'une gaze légère les savanes du sud, je distinguai au delà d'une riche plantation un grand bâtiment à toiture rouge, qui ressemblait assez à une usine ou à une belle ferme des environs de Nantes. C'était la mission autrichienne de Gondokoro.

Ce nom parlait à mon imagination avec une force inexplicable. Dans dix ans d'ici, sans doute, ce sera un nom vulgaire comme tel village de la Nubie ou de la Guinée; mais aujourd'hui, comme il y a deux ans, il représente la limite du monde connu de ce côté : au delà, tout était inconnu, sauvage et formidable. J'eus un serrement de cœur violent. Jusque-là, j'avais voyagé dans des conditions normales et prévues, comme un homme qui va à Odessa ou à Singapore; dans deux heures, j'allais me trouver en face du problème que je venais aborder au prix de tant de luttes et de dangers. C'était avec une sorte de fièvre que mes regards cherchaient à percer l'horizon noyé de brumes par delà Gondokoro, à découvrir la cime quasi-fabuleuse du mont Redjef.

Cependant la barque avançait. Ulibo montrait sur la gauche ses cabanes groupées sur un petit tertre découvert. Un nègre vint à mon bord : c'était un Bary de près de six pieds, fait comme tous ses compatriotes, un véritable Apollon. Le drogman, qui le connaissait, me dit : « C'est homme très-comme il faut, et il ne ressemble pas aux autres nègres qui sont devenus mendiants depuis qu'ils fréquentent les blancs. Vous serez content de lui. C'est le chef des forgerons d'Ulibo; la moitié du village est à lui. »

L'homme entra dans ma cabine et sans façon demanda un verre d'eau-de-vie. Je lui en fis servir un grand verre, qu'il avala d'un trait. Je crus qu'il allait tomber à la renverse, car la liqueur était très-forte et aurait grisé deux des plus forts ivrognes de France; mais le nègre ne sourcilla pas. Je lui demandai des nouvelles du fameux Nikla, que la plupart des voyageurs ont appelé Niguelo, et qui est bien connu par le livre de Brun-Rollet; il était devenu l'intermédiaire entre les Bary et les blancs qui

1. Voy. t. III, p. 97; t. III, 139; p. 139; t. V, p. 177.

remontaient le fleuve. Mon nègre, dont j'ai oublié le nom (un nom en *a*, qui me parut harmonieux), aspira une énorme bouffée de son calumet, et sans me regarder me dit à peu près ceci :

« Ah ! vous connaissiez Nikla ? Nikla était un homme d'esprit, mais décidément il ne savait pas son métier de sorcier. Voilà cinq ans que la pluie ne tombe pas chez nous ; nous mourons de faim. On a demandé de la pluie à Nikla : il en a promis, il s'est fait donner des bœufs, et malgré ses sortiléges la pluie n'est pas venue. On s'est fâché ; alors Nikla a pris son fusil, a menacé de tuer tout le monde ; il a fallu le laisser tranquille. Cela est arrivé l'an dernier pour la troisième fois ; alors on a perdu patience ; on a fendu le ventre à Nikla, et on l'a jeté au fleuve. Il ne se moquera plus de nous. C'est mon père qui a fait le coup, et alors il a pris tout à fait sa place, il est *koudjour* (sorcier) et chef de Belegnân.

— Et il ne craint pas qu'on ne lui fende le ventre quelque jour

— Oh ! il n'y pas de danger. Mon père est un habile homme, un vrai sorcier, et moi aussi. Voulez-vous me voir avaler du feu ? Passez-moi des charbons ardents. »

Et il exécuta devant moi ce tour assez vulgaire, visiblement mortifié de mon peu d'admiration. Je me débarrassai de lui le plus tôt que je pus, et je dis au drogman :

« Voilà donc votre *galantuomo ?*

— Ah ! monsieur, me dit le drogman penaud, il n'était pas comme cela il y a cinq ans. Comme ces messieurs l'ont changé ! »

Ces messieurs, c'étaient les nouveaux seigneurs de Gondokoro, les hauts et puissants négriers de toute race et de toute langue, réunis là par le besoin commun de mal faire.

Mon petit negher, tiré à la corde, continuait à raser la rive orientale, couverte de villages élevés à la hâte, bordée de canges de tout tonnage sous pavillon égyptien, anglais, français. Dans cette forêt de mâts, deux groupes principaux attiraient le regard : l'un voisin de la mission, l'autre à un grand kilomètre plus loin, autour d'une belle dahabié facile à reconnaître pour être la maison flottante d'Alfred Peney.

Je pris terre juste à l'angle du jardin d'acclimatation, et je passe rapidement sur les détails d'établissement. En un clin d'œil, mes hommes m'eurent construit une fort jolie cabane en paille, aérée et abritée, où j'installai mes caisses, ma table et mon angareb ; puis ils bâtirent leur village à dix pas de là. Mon premier soin fut de prendre langue et d'aller visiter mes voisins européens. Peney était parti pour une excursion chez les Nyamnyam ou Gnamgnam, et l'absence de ce savant et aimable voyageur était pour moi un rude contre-temps ; à la place je trouvai le Maltais Andrea Debono, dont l'accueil à peine poli ne fut pas de nature à me faire oublier ma déception.

Je laisse de côté les griefs personnels dont je ne veux pas ennuyer le public, et je dirai seulement que M. Debono, comme la plupart de ses confrères, mettait par trop de maladresse à me prouver qu'un témoin impartial et humain était à Gondokoro un *gêneur* et un ennemi public. Il essaya pourtant de me donner le change, parla avec feu (et il parlait fort bien) de son intention de faire la police du fleuve avec ses quatre cents hommes, et de déclarer la guerre aux enleveurs d'esclaves, parce que toute violence troublait le commerce honnête, etc. Il me raconta qu'il avait pris pour quartier général provisoire les bâtiments abandonnés de la mission, mais qu'il était en train de faire bâtir un village à près d'un mille au sud, avec magasin, arsenal en briques, etc. ; que cette dernière construction portait grand ombrage aux nègres, parce qu'ils attribuaient à celle de Gondokoro, toute en briques cuites, la famine qui ne cessait de les décimer depuis cinq ans.

Nous visitâmes ensemble la mission en ruines. C'était un carré dont la grande entrée était tournée vers le sud ; les trois autres côtés étaient formés par l'église, les logements des missionnaires et ceux des employés et ouvriers. L'ensemble avait dû, dans des temps plus prospères, rappeler une jolie ferme de la Souabe ; mais quand je la vis, la mission abandonnée n'était plus qu'une ruine. Les missionnaires avaient emporté toutes les ferrures, tous les objets mobiliers, et n'avaient laissé qu' une grande croix dorée qu'ils eussent bien dû emporter aussi, car pendant deux ans elle n'a guère vu passer sous son ombre que l'écume des bandits musulmans de Khartoum, ou des Européens au niveau de ces musulmans.

Le jardin d'acclimatation, semé de fleurs, de plantes et de légumes d'Égypte et d'Europe, était aussi abandonné ; mais la nature, plus persistante que les hommes, triomphait en face des ruines, et les belles plantes des tropiques, croissant au hasard sur la pente assez rapide du coteau, miraient dans l'eau calme et jaunâtre du fleuve le vert sombre de leurs rameaux vigoureux. En avant de la mission se prolongeaient deux haies vives et touffues d'euphorbe, l'euphorbe candélabre de Trémaux, si je ne me trompe. Ce nom peint bien la forme de ce magnifique arbuste aux branches quadrangulaires, dont la séve est un suc laiteux, poison dangereux bien connu des nègres. En longeant la haie, j'y cueillis quelques baies vertes, et j'allais, par distraction, les porter à ma bouche, quand mon cuisinier Heissein, qui me suivait, se précipita vers moi : *Haouaga ! haouaga ! cheder es sin !* (« monsieur ! monsieur ! c'est l'arbre à poison ! ») Je me hâtai de jeter ces petits fruits meurtriers, en réfléchissant aux bizarreries du sort qui avait failli, après que j'avais échappé aux fièvres du Kordofan, me réserver la mort vulgaire que jadis la police municipale infligeait aux caniches en contravention.

Je consacrai le lendemain à deux excursions. Je pus me traîner à pied jusqu'au village de Debono, suivi de mon drogman noir Bilâh, qui causait chemin faisant avec deux colosses indigènes. Je leur demandai le nom du Nil ; ils me répondirent *karè* (le fleuve). « J'entends bien, lui dis-je, que c'est le grand fleuve ; mais les Bary ne lui donnent-ils pas un autre nom ? » Ils répondirent : *Tchoudiri.* C'est évidemment le nom que les explorateurs de

1840 ont écrit *Tubirih*, et M. Debono, dans son journal de 1856, *Tchouper* (avec l'orthographe italienne *Ciuper*). M. D. Barthelemy m'avait dit à Khartoum que cela signifiait *canal* dans la langue bary; mais il m'a bien semblé que mon informateur me le donnait comme le nom propre du fleuve.

A quinze minutes de la mission, le petit plateau qui domine le fleuve d'une hauteur d'une vingtaine de pieds s'abaisse presque à pic, et fait place à une plaine marécageuse qui doit être inondée aux hautes eaux. Une sorte de marigot peu profond vient là aboutir au fleuve, et son embouchure forme une crique, un petit port en miniature où la dahabié de Peney était ancrée. Je m'arrêtai au bord du plateau, et avisant un nègre qui flânait, je me fis nommer par lui tous les sommets qui formaient une sorte de ceinture brisée autour de l'horizon, depuis la chaîne boisée de Belegnân, à ma gauche, jusqu'aux dentelures du Konobi, sur la droite. Au milieu de cet arc de douze à quinze lieues de développement, un point isolé attirait obstinément mon regard : c'était un cône abrupt que le nègre m'avait nommé *Logwek*. Je savais que les indigènes donnaient ce nom à la montagne que les Arabes appelaient *Redjef* (la tremblante), et sur laquelle les contours du fleuve avaient brodé tant d'histoires fantastiques. Ce qui ajoutait à ce prestige, c'est que généralement les expéditions les plus hardies n'avaient pas dépassé ce point, arrêtées court par des rapides et plus encore par l'attitude hostile et la réputation guerrière des Makedo, tribu riveraine de ces cataractes. Le Redjef était donc le bout du monde ; et, de plus, quelques savants prenant les hâbleries arabes au pied de la lettre, avaient écrit que le Redjef devait être un volcan ou du moins l'avoir été. Mon *vekil* Mohammed fut celui qui me parla des merveilles du Redjef avec le plus de sincérité. « On assure, dit-il, que c'est une montagne qui tremble quand un musulman met le pied dessus. Pourtant j'y ai monté une fois par curiosité, et je n'ai senti aucun tremblement. » Sur quoi j'observai, sans vouloir humilier ce brave homme : « Il y a longtemps que les musulmans ne font plus rien trembler du tout. »

Les dix ou douze massifs qui cernent au sud l'horizon de Gondokoro m'ont semblé isolés les uns des autres, et ils ont semblé tels à Werne, si j'en juge par sa carte. Cependant, je n'oserais rien affirmer, car si d'une part le Soudan m'a accoutumé, en fait de reliefs orographiques, à des dislocations dont aucune autre partie du globe ne peut offrir d'exemple, j'ai su par expérience que rien n'est trompeur comme la ligne d'horizon de ses steppes et de ses déserts, et qu'une *sierra* interrompue n'offre souvent, à huit heures de distance, que des sommets dont rien n'accuse la continuité. Cette réserve faite, je dirai que dans tout cet ensemble deux groupes seulement m'ont paru hors de discussion : le Korek, au couchant, et le Lokaïa-Belegnân, à l'est du fleuve.

J'ai dit que je fis ce jour-là une autre excursion : ce fut celle d'Ulibo, village assez important par la circonstance qu'il se trouve porté sur presque toutes les cartes, et peut servir à les coordonne?. Il est vrai que les orthographes diffèrent : Ulibo, Libo, Ulibari. Il est bâti sur une faible élévation dominant à pic le fleuve à l'ouest, s'abaissant au nord vers un bras du Nil, qui coule rapidement en rongeant quelques îles basses et verdoyantes, et finissant en pente douce du côté d'un assez joli lac et d'une plaine aujourd'hui inculte, mais qui ne l'était pas, m'a-t-on dit, avant l'arrivée des négriers. Je demandai à voir la tombe d'Angelo Vinco, ce courageux missionnaire italien qui avait été le premier pionnier des missions chrétiennes au Nil Blanc, et qui, éloigné de Gondokoro par des contrariétés sur lesquelles je ne dois pas insister ici, était venu mourir à sa résidence favorite d'Ulibo, parmi les noirs dont il était adoré. La *chanson d'Angelo* est encore aujourd'hui la ronde favorite des danseurs du fleuve Blanc. J'ai vu à Khartoum des enfants barys de six ou sept ans marquer la mesure du pied en entendant fredonner cette vive et alerte mélodie, l'une des nombreuses preuves de la supériorité musicale des noirs sur les Arabes :

Adjilo ! Adjilo !
Iti Belegnân....

Voici la traduction des premières strophes :

Angelo ! Angelo ! — Va-t'en à Belegnân (Belenia).
Il n'y a ici que maladies. — Non, non, je suis bien ici !
Va-t'en à Belegnân. — Là il n'y a pas de moustiques.
Non, non, je suis bien ici ! — Vive, vive Angelo !

Je demandai donc à voir la tombe de cet homme de cœur. Les nègres me menèrent hors du village, sur un petit terrain couvert d'une plantureuse végétation de chardons; ils en firent le tour, examinèrent divers endroits avec un visible embarras, et finirent par me dire : « Il est enterré là quelque part, mais nous ne savons pas au juste où. » Je sortis de là le cœur oppressé. C'était pourtant pour l'amélioration matérielle et morale de ces gens-là que le jeune apôtre était venu de Venise mourir dans les steppes du fleuve Blanc ! La plaine que je traversai à mon retour était loin, par les souvenirs qu'elle me rappelait, de dissiper cette impression. C'est là que six ans auparavant le malheureux Vaudey avait péri avec tout son monde dans une lutte meurtrière occasionnée par le plus déplorable malentendu, et où le hasard seul fut le coupable. La famine effroyable qui a décimé depuis cette époque les tribus des Barys leur a semblé un châtiment céleste de la mort du *grand chef blanc ;* et cette famine a dépassé tout ce qu'on peut imaginer. Les mères mourantes, ne pouvant plus nourrir leurs enfants, venaient les jeter dans le Nil pour leur épargner les tortures de la faim. M. Jules Poncet rencontra une de ces femmes qui allait noyer son enfant âgé de cinq ans, et emmena le négrillon en faisant à la mère l'aumône d'une écuelle de maïs. L'enfant élevé à Khartoum chez M. Peney, où je le vis, devait être ramené l'année suivante à sa famille, dont il me semblait du reste ne plus guère s'inquiéter.

Je revins à mon quartier que je trouvai un peu en émoi. Un nègre était venu essayer ses flèches sur la senti-

nelle de Debono à la porte de la mission, et l'ayant manqué deux fois de très-près, s'en allait comme un homme qui vient de remplir un devoir, quand il fut *happé* par les gens du Maltais et reçut cinquante coups de bâton. Il n'y avait rien à dire, et certes M. Debono se montrait bon prince en ne faisant pas fusiller ce maladroit.

Je reçus pour ma part une visite plus pacifique. Un grand nègre entra dans ma case, posa à terre son tabouret peint en rouge, complément obligé du costume bary, s'assit dessus et se mit à fumer.

« C'est Medi, » me dit le drogman. L'homme me regarda de ses yeux mi-clos, comme pour étudier l'effet de ce nom sur le maître du logis.

« Bien, dis-je. Mais qu'est-ce donc que Medi?

— Medi, c'est le roi du pays, un grand guerrier; c'est lui qui a tué Vaudey de sa main. Recevez-le poliment, car sans sa protection vous ne pourrez pas vous procurer seulement une poule ici.

— Et que veut-il ?

— De l'eau-de-vie.

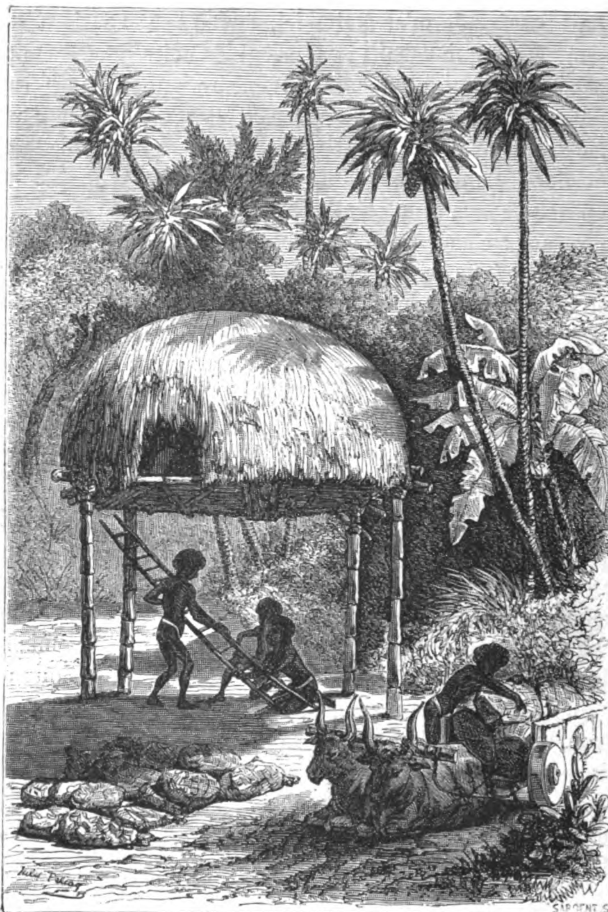
— Dites-lui que je n'ai que faire des écornifleurs. J'ai besoin d'un mouton, et s'il m'en procure un, je le payerai, et Medi aura un plein verre d'eau-de-vie pour sa peine; sinon, non.»

Medi reçut le compliment sans s'émouvoir, promit le mouton et continua à fumer. Un visiteur m'arriva, et j'oubliai complétement Sa Majesté qui, au bout d'une demi-heure, voulut reprendre l'entretien : « Et l'eau-de-vie ?

— Tu n'es qu'un ivrogne; je n'ai rien pour toi.

— C'est ainsi qu'on traite *mata* Medi? Bonsoir. »

En sortant, il demanda encore de l'eau-de-vie au drogman, qui, voulant le ménager, lui répondit que moi seul je pouvais en disposer, sans quoi il eût été heureux de lui en donner. Medi rejoignit les siens et résuma ainsi son opinion : « Le drogman est un homme comme il faut, mais le *monsieur* ne sait pas vivre. » Le soir, mon drogman ayant rencontré un Italien de ses amis, se grisa comme un pacha à mes frais et proposa d'aller fusiller Medi pour venger Vaudey : propos d'ivrogne qui ne m'inquiéta point.



Grenier aérien sur les bords du Nil Blanc. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

Medi était un franc coquin, passant les journées à courir d'une barque à l'autre, suivi de ses deux femmes dont la plus jeune était assez jolie, et il la faisait remarquer avec complaisance à ses bons amis, les fatiguant de ses prières et de ses menaces, et leur extorquant de l'eau-de-vie pour lui et des verroteries pour sa favorite. Il est vrai que son peuple ne valait pas mieux que lui. Quand on a lu le portrait certainement véridique que font de ce peuple brave et fier les visiteurs de 1840 et des années suivantes, on croit rêver en tombant à Gondokoro au milieu de ce troupeau de mendiants, d'ivrognes et de femmes dépravées.

J'insiste sur ce dernier point, car il constitue l'un de mes principaux griefs contre les négriers qui ont laissé des souvenirs si néfastes au fleuve Blanc; ils ont encore plus dépravé peut-être que volé, tué et mendié. La négresse, à défaut d'éducation morale, m'a semblé avoir une certaine fierté personnelle capable de neutraliser un peu même de mauvais instincts. Je la crois supérieure sous ce rapport à la femme arabe et surtout à la Nubienne, femme libre s'il en fut au monde. Du moins, il y a sept ou huit ans, il en était ainsi; mais depuis, les marchands d'hommes y ont mis bon ordre. Ils ont largement exploité la hideuse misère qui décime les Barys, et quand j'arrivai à Gondokoro j'y fus le témoin forcé des plus lamentables spectacles. La barque de Debono, appelée, je crois, *Zeit eu Nil* (la crue du Nil), me fut signalée comme le théâtre de scènes honteuses à éviter. Je suivis le conseil; mais malgré moi, le soir, je dus subir le voisinage d'une orgie soudanienne, car une *bamboula* effrénée vint rugir et bondir devant la porte de la mission, à trente pas de ma case.

Tels sont les enseignements que les fils de Cham reçoivent des enfants réunis de Sem et de Japhet.

G. Lejean.

(La suite à une autre livraison.)



M. Théodore de Heuglin. — Dessin de Hadamard d'après une gravure allemande.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE,

1862

(PREMIER SEMESTRE).

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

I

LES EXPLORATIONS AFRICAINES.

L'expédition de MM. Speke et Grant à la région des sources du Nil par le Zanguebar et le Nyanza.

C'est toujours vers l'Afrique que se porte l'intérêt dominant des explorations actuelles, tout à la fois par les nouvelles qu'on en reçoit et par celles qu'en en attend. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger jusqu'à présent la grande expédition anglaise du capitaine. Speke au lac Nyanza et à la région des sources du Nil. La dernière lettre que l'on ait reçue du capitaine est du 12 décembre 1860 (dix-sept mois!); elle était datée

d'un lieu appelé Khoko, situé sur le plateau central du sud de l'Afrique, à quatre cents milles anglais de Zanzibar, presque à mi-chemin entre la côte et le grand lac Tanganyika exploré en 1858 par M. Speke lui-même, en compagnie du capitaine Burton. L'expédition souffrait beaucoup de la famine et de la violence des pluies; cependant on gardait bon courage, et l'on continuait d'avancer (mais à très-petites journées) vers Kazèh. Ce nom de la capitale de l'Ouniamoëzi est familier à ceux qui ont lu la relation que le capitaine Burton a donnée de la mémorable expédition de 1858; à ceux qui ne le connaîtraient pas encore, nous signalerons l'élégante traduction que vient d'en publier Mme H. Loreau[1], déjà connue dans le monde géographique par son excellente traduction du voyage de Livingstone. Le capitaine Speke a repris, pour gagner le Nyanza et pénétrer de là dans la région inconnue située sous l'équateur, la route même déjà reconnue jusqu'au Nyanza par l'expédition de 1858; de sorte que la relation de ce dernier voyage devient en quelque sorte la préface de l'exploration actuelle.

M. Lejean, que des fonctions officielles dans une de nos stations consulaires de la mer Rouge ont obligé de quitter de nouveau la France, n'a pu voir, avant son départ, la publication dont son premier voyage doit être l'objet. Si notre savant et courageux explorateur, dans son expédition de 1860, n'a pu accomplir jusqu'au bout la mission qu'il espérait conduire vers la région des sources du Nil Blanc, ses études personnelles sur la géographie et les populations de la haute Nubie, aussi bien que les informations qu'il y a pu recueillir, n'en promettent pas moins un de ces ouvrages aussi attachants qu'instructifs, qui s'adressent à la fois à la généralité des lecteurs par l'attrait des tableaux, et aux hommes plus spéciaux par la solidité des recherches.

Voyage du baron de Decken de Mombaz à la montagne neigeuse de Kilima-ndjaro.

Il existe partout, dans les sciences comme dans le monde, des esprits chagrins et systématiques qui croient se montrer supérieurs en affichant un scepticisme exagéré. La critique est fort bonne, assurément, et la prudence aussi; mais au delà d'une certaine limite, la prudence et la critique prennent un autre nom. Il s'est trouvé en Angleterre un critique de cette nature, pour s'inscrire en faux contre les découvertes des deux missionnaires de Mombaz, MM. Krapf et Rebmann, dans l'Afrique orientale, les premiers, on le sait, qui aient révélé l'existence des montagnes neigeuses de Kilima-ndjaro et de Kénia. On a tout contesté de ces découvertes, et les distances, et l'existence même des neiges sur ces montagnes équatoriales; et tout récemment encore on a pu lire une polémique à ce sujet dans le plus répandu des journaux littéraires de la Grande-Bretagne[1]. Or, voici qu'un voyageur allemand, M. le baron de Decken, habitué aux observations scientifiques et pourvu des instruments nécessaires, vient de faire le voyage de Mombaz au Kilima-ndjaro, accompagné d'un géologue anglais, M. Thornton, et tous deux ont constaté la parfaite exactitude du révérend Rebmann. La lettre de M. de Decken, communiquée par le docteur Barth à la Société de géographie de Berlin, est datée de Zanzibar le 13 novembre 1861. Le voyageur était de retour depuis l'avant-veille seulement, et il se hâte de rédiger un peu en gros un premier aperçu de son excursion, les lettres devant être emportées par un navire en partance pour Bombay. Il avait quitté Mombaz avec M. Thornton le 28 juin, accompagné d'une escorte formant une caravane de cinquante-cinq hommes. Une marche d'une vingtaine de jours, coupée de nombreux repos, les avait conduits au Kilima-ndjaro, où l'on stationna dix-neuf jours. L'ascension de la montagne n'avait pu être effectuée que jusqu'à une hauteur de huit mille pieds, la désertion des guides, jointe aux pluies qui survinrent, n'ayant pas permis de pousser plus avant. Malgré ce contre-temps, les résultats acquis ont beaucoup d'importance. L'existence des neiges perpétuelles qui couronnent le sommet de la montagne a été constatée. On a été témoin de deux avalanches. La hauteur de la montagne, trigonométriquement mesurée, dépasse vingt mille pieds (six mille cinq cents mètres), dont trois mille, à sa partie supérieure, sont couverts de neige permanente. Le Kilima-ndjaro est une montagne volcanique; les laves et la nature des roches mettent le fait hors de doute. D'autres résultats géographiques ont été obtenus. On a constaté l'existence d'un grand lac au sud de la montagne, et déterminé les sources de plusieurs cours d'eau qui vont former la rivière Pangani, dont l'embouchure fait face à l'île de Pemba, au nord de Zanzibar. On a constaté dans la même région, au nord-ouest et à l'ouest du Kilima-ndjaro l'existence de plusieurs pics de dix-sept à dix-huit mille pieds, qui constituent une véritable région alpine. Les voyageurs ont construit la carte du pays parcouru, au moyen d'une suite de triangulations opérées au théodolite, ou, quand on était pressé par le temps, avec le compas azimutal, triangulations qui s'appuient sur une série de hauteurs méridiennes des étoiles; on a une observation de longitude pour le Kilima-ndjaro. M. de Decken se proposait de consacrer deux ou trois mois à se reposer à Zanzibar, et d'employer ce temps à mettre au net le journal, à calculer les observations et à construire la carte; puis d'entreprendre une autre excursion au mont Kénia, afin de compléter la reconnaissance de cette région alpine remarquable à plus d'un titre.

Le voyage de M. de Decken, eu égard à son étendue, n'est qu'un épisode des grandes explorations africaines; mais cet épisode n'en sera pas moins une des pages les plus intéressantes de l'histoire géographique du continent.

1. *Voyage aux Grands-Lacs de l'Afrique orientale*, par le capitaine Burton; ouvrage traduit de l'anglais par Mme H. Loreau, et illustré de trente-sept vignettes. Paris, Hachette, 1862; un vol. grand in-8. Le texte original est : The Lake Regions of *Central Africa*.

1. Deux lettres de M. Aug. Petermann, l'éminent géographe de Gotha, au sujet des singulières théories de M. Desboroug Cooley Voir l'*Athenæum*, nos 1789 à 1792.

L'expédition allemande au Soudan oriental. M. de Heuglin.

Un intérêt d'un ordre plus général s'attache à la grande expédition organisée l'année dernière en Allemagne au moyen d'une souscription nationale, non-seulement pour aller recueillir dans le Soudan oriental des informations certaines sur le sort de Vogel, dont on n'a maintenant que trop de raisons de regarder la mort comme certaine après son entrée dans le Ouadây en 1856, mais aussi pour reprendre et compléter les explorations si tristement interrompues de l'infortuné compagnon de Barth. Malheureusement, un incident aussi fâcheux qu'inattendu vient de se produire dans l'expédition, et l'on peut craindre qu'il n'en compromette l'avenir.

Débarquée le 17 juin à Massâoua, après un délai de trois mois et demi consumés à Alexandrie, au Caire, dans les environs de Suez et dans la traversée de la mer Rouge, l'expédition était enfin entrée dans la partie sérieuse de ses travaux. A son arrivée sur le sol nubien, elle s'était adjoint M. Werner Munzinger, jeune Suisse instruit, actif, énergique, qu'un séjour de huit années à Massâoua et à Kérèn, dans un but tout à la fois de commerce et d'étude, a parfaitement aguerri au climat africain, et qui s'est déjà fait connaître par plusieurs publications fort remarquables sur les territoires et les tribus des parties de la Nubie maritime qui confinent à l'Abyssinie. Kérèn, où résidait depuis longtemps M. Munzinger, est une localité intérieure du pays Bogo, à quatre-vingts milles géographiques de Massâoua vers l'ouest-nord-ouest[1], et à trois cent soixante milles (cent cinquante lieues de France) à l'ouest de Khartoûm. C'est là que la mission s'est établie pour ses premières investigations. Ce coin de la Nubie est curieux à étudier ; les inscriptions des premiers siècles de notre ère lui donnent un intérêt historique, et ses tribus appartiennent, de même que le fond de la population abyssine, à cette vieille race éthiopienne ou kouschite (c'est tout un) que l'on confond trop souvent avec la race nègre.

D'après les instructions formelles du comité de Gotha (qui a reçu les souscriptions et préparé l'expédition), la mission devait se rendre à Khartoûm par la voie la plus directe et la plus prompte, afin d'entrer immédiatement dans les contrées du Soudan en se portant vers le Ouadây, but principal de l'entreprise. Mais M. de Heuglin, le chef de l'expédition, conçut à Kérèn la pensée d'une excursion en Abyssinie, et, s'il était possible, jusqu'aux pays, encore si peu connus, de Kâfa et d'Enaréa, au sud des frontières sud-ouest de l'Abyssinie, se proposant, à ce qu'il semble, de gagner le fleuve Blanc en descendant la vallée encore inexplorée du Sobat. Un tel voyage, auquel M. de Heuglin est mieux préparé que personne, aurait certainement un grand et sérieux intérêt; il pourrait donner le mot de plus d'une question géographique encore débattue. Mais il dérangeait toutes les combinaisons du comité, qui s'en est montré, ainsi que l'opinion publique en Allemagne, très-sérieusement ému. Une dépêche fut immédiatement expédiée à Kérèn, afin de prévenir, s'il en était temps encore, l'accomplissement du projet de M. de Heuglin. La lettre arriva trop tard; le chef de l'expédition était déjà parti pour son excursion d'Abyssinie. Deux des membres de la mission l'avaient seuls accompagné, le docteur Steudner et M. Schubert; les autres étaient encore à Kérèn. Sur cette nouvelle, on a pris sur-le-champ à Gotha une résolution dont nous concevons les motifs, en présence de la responsabilité morale qui pèse sur le comité, mais que nous ne pouvons nous empêcher de trouver bien sévère, dans le fond et dans la forme, vis-à-vis d'un homme comme M. de Heuglin. La conduite de l'expédition lui a été retirée ; elle est transférée à M. Munzinger. M. de Heuglin apprendra cette mesure à son arrivée à Khartoûm, où il aura, naturellement, à rendre compte des fonds qui avaient été mis à sa disposition pour le voyage. Nous avons pleine confiance dans la capacité de M. Munzinger; mais reste à savoir quelle influence les mesures qui viennent d'être prises auront sur les autres membres de la mission. Nous souhaitons bien sincèrement que l'avenir d'une entreprise sur laquelle reposent tant d'espérances scientifiques n'en soit pas compromis.

Jusqu'à présent, les travaux des membres de la mission, depuis son arrivée en Afrique, sont connus par un certain nombre de lettres et de mémoires dont on a eu communication par les deux principaux organes géographiques de l'Allemagne, les *Mittheilungen* de Gotha, et la *Zeitschrift* de Berlin; ce sont des chapitres fragmentaires dont on aura plus tard l'ensemble et le développement. Une étude sur l'histoire naturelle de la basse Égypte, une relation des sources de Moïse, à l'entrée du désert sinaïtique, une description de l'archipel de Dahlak, dans la mer Rouge, et enfin plusieurs excursions sur les frontières nord-est de l'Abyssinie, en sont les morceaux les plus notables. On a aussi reçu à Gotha une lettre de M. de Heuglin depuis son entrée en Abyssinie (lettre qui a dû se croiser avec les dépêches du comité), dans laquelle on trouve d'intéressants détails archéologiques sur Axoum et son territoire.

A l'expédition du Soudan se rattache une tentative isolée faite dans une autre direction. M. de Beurmann, qui a voyagé dans la haute Nubie en 1860 et 61, offrit au comité, il y a six mois, d'essayer de pénétrer dans le Ouadây par le nord, en partant de la Cyrénaïque, pendant que M. de Heuglin ferait la même tentative par l'est en partant de Khartoûm. Son offre acceptée, M. de Beurmann se rendit immédiatement à la côte d'Afrique. Il écrit de Benghazi à la date du 13 février. Sa lettre, toutefois, n'est pas de nature à donner beaucoup d'espoir. Il avait tenté inutilement de se procurer un guide pour l'intérieur. Depuis qu'une caravane du Ouadây a été, en 1855, attaquée et dépouillée près d'Audjélah, et

1. On sait que le mille géographique est de soixante au degré. C'est une mesure *neutre*, si l'on peut ainsi parler, facile à convertir, par son rapport naturel avec les soixante minutes du degré terrestre, en mesures françaises, anglaises, allemandes, etc., et que les voyageurs de toutes les nations devraient employer pour l'estime des distances, dans les pays, tels que l'Afrique, qui n'ont pas de mesures itinéraires indigènes.

que le sultan a juré dans sa colère d'immoler tout chrétien qui lui tomberait entre les mains (c'est par là que s'explique le sort de Vogel, arrivé au Ouadây en 1856), nul n'oserait aller dans ce pays en compagnie d'un Européen. M. de Beurmann ne voyait plus d'autre voie à tenter que celle de la caravane de Mourzouk ou de Gh'ât.

Quelques autres voyages en Afrique. — David Livingstone dans le bassin inférieur du Zambézi. — Le dernier voyage de Mme Ida Pfeiffer. — Madagascar. — Henry Duveyrier chez les Touâreg et dans le Sahara algérien. — La relation de M. Duchaillu.

A côté de ces grandes expéditions qui s'étendent à de vastes parties du continent, d'autres voyages se poursui-



Gravée chez Erhard rue Bonaparte 42.

vent et quelques relations se publient, qui tiendront une place honorable, bien qu'en de moindres proportions, dans l'histoire des explorations actuelles. M. David Livingstone, le missionnaire anglais qui a marqué sa place au premier rang par son voyage de 1852 au cœur de l'Afrique australe, est retourné sur le théâtre de ses premiers travaux, se proposant cette fois d'étudier le bassin inférieur du grand fleuve Zambézi, dont il avait reconnu, dans son précédent voyage, tout le bassin supérieur. Mais on n'a jusqu'à présent sur ses courses que des rensei-

gnements fort incomplets. Il y a, au nord du bas Zambézi, à deux ou trois cents milles de la côte de Mozambique, une suite de grands lacs qui furent autrefois connus des Portugais, et qui figurent snr nos anciennes cartes sous le nom collectif de Maravi; M. Livingstone a remonté jusqu'à un de ces lacs appelé Chirva, dans une contrée riche et fertile. Il a aussi navigué sur la Rovouma, grande rivière qui débouche à la côte non loin du cap Delgado, entre le dixième et le onzième degré de latitude australe. Ses dernières lettres sont datées d'Anjouan (ou plus correctement Johanna), une des îles Comores situées entre la côte nord-ouest de Madagascar et de Delgado.

Madagascar, dont nous venons de prononcer le nom, occupe depuis quelques mois l'attention publique. La mort de la vieille reine Ranavalo, persécutrice acharnée



Mme Ida Pfeiffer voy. sa biographie, t. IV, p. 289). — Dessin de Mettais d'après une photographie.

des chrétiens, et l'avénement du nouveau prince Radama, qui se montre disposé à renouer d'intimes relations avec l'Europe, font présager de prochains et fructueux rapports avec cette grande île africaine, dont le pourtour maritime nous appartient en vertu d'anciens traités. Ces circonstances donnent un intérêt d'actualité à la relation du dernier voyage de Mme Ida Pfeiffer, qui se publie en ce moment. Ce voyage de la célèbre Viennoise, qui a terminé sa longue carrière de touriste, tire une importance particulière de l'Introduction historique dont il est précédé.

A l'autre extrémité de l'Afrique, un jeune et savant explorateur, M. Henry Duveyrier, a terminé à la fin de 1861 une belle exploration des oasis situées au midi de nos provinces algériennes et de la contrée des Touâreg d'Azgâr, qui occupent des cantons montagneux à l'ouest

du Fezzan. Les études de M. Duveyrier sont tout à la fois ethnographiques et physiques. Il a fixé par une série d'observations astronomiques la position précise des principaux points du Sahara algérien et tunisien; il a déterminé le relief du sol par une suite d'observations barométriques; il a réuni sur les tribus berbères qui peuplent çà et là ces vastes solitudes, des notions qui compléteront utilement les informations antérieures. Quoique l'on ne connaisse encore que par des communications accidentelles cette suite de travaux et de recherches, on en peut apprécier déjà la très-grande valeur; la relation que le voyageur prépare en ce moment, ainsi que la carte qui doit l'accompagner, seront certainement au nombre des morceaux les plus précieux dont les voyages contemporains aient enrichi la géographie de l'Afrique[1].

Une autre publication qui se prépare sera accueillie avec curiosité par la généralité des lecteurs, et avec un sérieux intérêt par les hommes d'étude : c'est une édition française des voyages de notre compatriote Paul Duchaillu dans la partie de l'Afrique équatoriale qui avoisine le Gabon.

Le Gabon est un large estuaire où se déversent plusieurs cours d'eau de médiocre étendue, et qui débouche sur la côte occidentale d'Afrique à un demi-degré au nord de l'équateur. La relation de Duchaillu, publiée en Angleterre il y a huit à neuf mois, y est devenue, de la part de quelques critiques, l'objet d'attaques plus que passionnées; une certaine confusion, que l'absence de dates régulières jette dans les premiers chapitres, a été le point de départ d'imputations excessives. Il suffisait cependant d'un peu d'attention pour apercevoir l'origine de cette confusion, et la circonscrire dans ses véritables limites. C'est ce qu'a fait le premier, dans un de nos journaux quotidiens, celui qui trace ces lignes[2]; et nous sommes heureux de voir notre opinion à cet égard partagée par une des premières autorités géographiques de l'Europe, M. Augustus Petermann de Gotha. Le savant directeur des *Mittheilungen* a tracé, avec l'habileté magistrale qu'on lui connaît, une carte rectifiée du théâtre des courses du jeune voyageur; carte qu'il a bien voulu mettre à la disposition du *Tour du Monde* (p. 404). Duchaillu, quand il se rendit au Gabon en 1856, n'y allait ni comme observateur savant ni même comme voyageur dans le sens élevé du mot; il venait là armé du fusil, pour faire des collections d'histoire naturelle et poursuivre le redoutable gorille dans les sombres forêts qui servent de repaire au monstrueux quadrumane. Mais en présence de cette nature vierge, au milieu de ces tribus à peine connues de nom, il sentit poindre en lui les instincts de l'explorateur. Il recueillit des informations, et, en définitive, il réunit les éléments d'un livre qui nous donne, outre ses curieuses aventures de chasseur, un bon aperçu général d'une grande région jusqu'alors complétement inexplorée.

1. Le *Tour du Monde* a déjà donné le portrait du jeune et savant voyageur, au t. IV de la série, livraison 90 (*a.* 1861), p. 177.

2. Dans le *Temps* du 23 septembre et du 14 octobre derniers.

II

EXPLORATIONS DES PARTIES CENTRALES DE L'AUSTRALIE.

Expédition de Burke.—Traversée du continent.—Catastrophe.

Beaucoup de bruit s'est fait aussi depuis quelques semaines, dans les journaux de Londres et au sein des société savantes, autour d'un nom jusque-là inconnu, le nom d'O'hara Burke; si les critiques anglais ne sont pas toujours justes vis-à-vis des voyageurs étrangers, l'Angleterre n'est jamais ingrate pour ses propres explorateurs. Burke, du reste, n'a que trop chèrement conquis d'incontestables droits à une prompte célébrité ; la traversée complète du continent australien accomplie pour la première fois après un grand nombre de tentatives infructueuses, puis, au retour, le voyage terminé par une des catastrophes les plus navrantes qu'aient jamais enregistrées les fastes des explorations géographiques, c'est plus qu'il n'en fallait pour justifier la grande notoriété qui s'est attachée à ce voyage.

Nous allons en retracer les principaux incidents[1].

Quelques mots d'abord sur les antécédents auxquels le voyage se rattache.

Si l'Australie était une terre historique, si elle avait, comme les contrées de notre continent, l'illustration que donnent les vieux souvenirs, les entreprises ininterrompues que depuis vingt ans et plus les Anglais y poursuivent, auraient eu dans le monde un grand retentissement. Mais l'isolement de cette île immense, située dans l'hémisphère austral à six cents lieues des extrémités sud-est de l'Asie, l'affreuse stérilité de ses parties intérieures, la barbarie profonde de ses rares habitants, et, par suite, l'absence de tout rapport de curiosité ou de commerce avec les nations civilisées ne permettent guère que l'attention générale se porte de ce côté d'une manière un peu suivie.

Cette terre sauvage est devenue, néanmoins, une colonie anglaise, et elle pèse d'un poids chaque jour plus considérable dans la balance coloniale de la Grande-Bretagne; ses zones littorales, particulièrement à l'est et au sud-est, dominées par des montagnes élevées et sillonnées de nombreux courants, se détachent de l'ensemble par une fertilité exceptionnelle; des pâturages aux horizons infinis nourrissent déjà d'innombrables troupeaux de chevaux et de bêtes à laine, et les produits de ces troupeaux alimentent, dans une proportion chaque jour croissante, les manufactures de la métropole. Les efforts de la population coloniale tendent de plus en plus à étendre vers l'intérieur ses établissements, auxquels il faut de vastes espaces : de là ces explorations incessantes dont le rayon a toujours été s'agrandissant.

Et puis, peu à peu, le génie investigateur de la race

1. Nous avons sous les yeux le recueil officiel des notes et des dépêches de l'expédition, publié en Australie à la fin de l'année dernière. Ce recueil est intitulé : *The Burke and Wills exploring expedition; an Account of the Crossing the continent of Australia, from Cooper's Creek to Carpentaria.* Melbourne, 1861, un cahier in-8 de 40 pages, avec des portraits et une carte itinéraire.

saxonne a joint ses incitations à celles de la colonisation. On a voulu connaître pour elles-mêmes ces parties tout à fait intérieures du continent dont les abords se présentent sous d'effrayants aspects. Des théories se sont formées sur la nature et la conformation de la région centrale ; on a voulu vérifier ces théories. Y avait-il là une caspienne, une mer sans écoulement, ou bien n'y devait-on rencontrer que d'immenses saharas, des déserts de sable, sans végétation et sans eau?

On se trouvait ainsi en présence d'une question de physique terrestre; et les tentatives d'explorations intérieures, si elles avaient cessé de toucher aux intérêts pratiques de la colonie, seraient restées des problèmes pour la science. Accomplir la traversée du continent en le coupant par ses parties centrales est ainsi devenu la préoccupation dominante des explorateurs australiens.

Ces explorateurs, pour la plupart, appartiennent à la colonie même. C'est sous l'inspiration et aux frais des administrations locales qu'ont eu lieu les tentatives renouvelées coup sur coup depuis vingt ans, et en particulier celle de M. Burke.

Irlandais d'origine, comme son nom l'indique, O'hara Burke était depuis plusieurs années au service de la colonie. La détermination dont il avait fait preuve en plusieurs circonstances, et son intelligence reconnue, le firent désigner pour conduire l'expédition que vers le milieu de 1860 la société Royale de Victoria — une association qui s'est formée à Melbourne pour activer et patronner les explorations de l'Australie — avait résolu d'envoyer dans l'intérieur. Les préparatifs en furent faits sur une large échelle. L'expédition se composait d'une vingtaine de personnes, dont un astronome-ingénieur (M. J. Wills), un naturaliste-géologue, un médecin, etc. Il est vrai que bien avant qu'on ne fût arrivé au désert, la discorde se mit dans la troupe et qu'une partie se sépara ou fut congédiée; de sorte que finalement Burke ne garda avec lui que sept de ses hommes les plus résolus. On avait pour un an de provisions, qu'on devait à peine entamer tant qu'on serait dans les limites de la civilisation. Les provisions étaient portées à dos de chameau, cet animal ayant paru mieux convenir que le cheval pour traverser de longs déserts. La fatalité devait, hélas! déjouer toutes les prévisions.

Le point que Burke se proposait d'atteindre était le fond du golfe de Carpentaria, presque directement au nord de Melbourne; l'intervalle à franchir était de vingt degrés à vol d'oiseau, c'est-à-dire au moins six cents lieues ou quatorze cents milles géographiques sur le terrain. L'explorateur qui jusque-là était allé le plus loin dans cette direction était le capitaine Sturt, en 1845. Parti d'Adélaïde, sur la côte du Sud, il avait accompli à peu près les deux tiers du trajet; mais il avait dû revenir sur ses pas en proclamant impossible de franchir la région aride et pierreuse devant laquelle il lui avait fallu s'arrêter. Plusieurs tentatives renouvelées depuis Sturt n'avaient fait que confirmer ce jugement.

Il y avait là comme un charme fatal qu'il fallait rompre à force de volonté et d'énergie.

C'est à cette tâche que Burke et ses compagnons fidèles se sont dévoués.

On quitta Melbourne le 20 août 1860. L'expédition, dans la première partie de sa route, traversa un pays déjà connu et en partie colonisé, dont les eaux vont aboutir au Murray, ou au Darling son affluent. A la fin de septembre, on traversa le Darling, et le 11 novembre, après un court séjour à Ménindie, dernière station coloniale au delà de cette rivière, on atteignit un cours d'eau déjà marqué sur les cartes sous le nom de Cooper's-Creek. On avait accompli en quatre mois la moitié du voyage, mais la moitié la plus facile; six cents milles restaient à faire pour atteindre le golfe de Carpentaria. Ici Burke divisa sa petite troupe. Un de ses hommes, Brahe, en qui il avait toute confiance, fut laissé à Cooper's-Creek avec trois autres assistants pour y recevoir les provisions restées en arrière, et y attendre son retour au moins pendant trois mois.

Ces dispositions prises, Burke se remit en route le 16 décembre accompagné de ses trois compagnons de choix, MM. Wills, King et Gray, avec six chameaux, un cheval, et pour trois mois environ de provisions. En quittant Cooper's-Creek, la petite troupe fut accostée par une bande d'indigènes. Voici ce qu'en dit M. Wills dans son journal : « Une nombreuse tribu de noirs voulait absolument nous conduire à leur camp, où nous assisterions à une danse, ce que nous refusâmes. Ils étaient fort importuns, et il ne fallut rien moins que la menace de tirer sur eux pour nous en débarrasser. On les effraye, du reste, aisément, et quoique ce soient des hommes de bonne apparence, leur disposition n'est décidément pas belliqueuse. Ils se montrent très-enclins à dérober tout ce qu'ils peuvent, pourvu que ce soit sans risques. Ils portent rarement des armes, sauf un bouclier, et une sorte de grande barbacane dont je crois qu'ils se servent pour tuer des rats et d'autres animaux de même sorte. Quelquefois, mais très-rarement, ils ont une grande lance; les lances en roseau paraissent leur être tout à fait inconnues. C'est sans aucun doute une race d'hommes plus belle et de meilleure mine que les noirs de la Murray et du Darling, et aussi plus pacifique; mais à d'autres égards je les crois inférieurs, car d'après le peu que nous avons vu d'eux, ils nous ont paru d'un caractère singulièrement bas et pusillanime. »

Les premières journées, à partir de Cooper's-Creek se firent dans la direction du nord-ouest. On gardait à peu près la ligne de route qu'avait suivie Sturt en 1845; mais bientôt on inclina de nouveau à l'est jusqu'au cent quarantième méridien est de Greenwich, et la route dès lors ne s'écarte plus sensiblement de ce méridien (plus oriental d'une centaine de milles que le point où s'arrêta Sturt) jusqu'aux approches du Carpentaria.

Le journal de Wills, qui nous donne, malgré sa sécheresse, une idée suffisante de la partie du voyage comprise entre Cooper's-Creek et le fond du golfe, manifeste fréquemment la surprise agréable que cause aux voyageurs la vue d'un pays infiniment moins aride qu'ils ne s'attendaient à le trouver. Le commencement de la sai-

son des pluies y était pour beaucoup sans doute; mais il semble aussi que cette région se rattache encore à la zone littoralede l'est de l'Australie; et que c'est seulement un peu au delà de l'intérieur que commencent les plaines arides et pierreuses du vrai désert. On en peut juger par de nombreux passages du journal; il suffira de citer les plus marquants.

A six ou sept journées au nord-ouest du dépôt de Cooper's-Creek, un peu avant d'atteindre le vingt-septième parallèle, M. Wills remarque que jusque-là « le pays que l'on avait traversé était le plus beau que l'on pût trouver pour l'élève des troupeaux. » Il ajoute que l'herbe était partout à foison, que l'eau était abondante, et que selon toute apparence elle était pérennale. A trois marches de là plus au nord, aux approches du vingt-sixième degré de latitude, comme on était au 24 décembre, on s'arrêta vingt-quatre heures pour solenniser le jour de Noel. Ici encore nouvelle exclamation sur la nature du pays environnant. « Notre station fut doublement agréable, car dans nos heures de plus grande confiance nous n'avions jamais espéré rencontrer dans le désert une aussi délicieuse oasis. Notre camp était dans une position véritablement heureuse; nous avions tous les avantages de vivre et d'eau que l'on peut trouver sur une creek ou une rivière considérable, et nous n'avions pas à souffrir de ces innombrables essaims de fourmis, de mouches et de mosquites que l'on rencontre invariablement dans les bois et les djungles. »



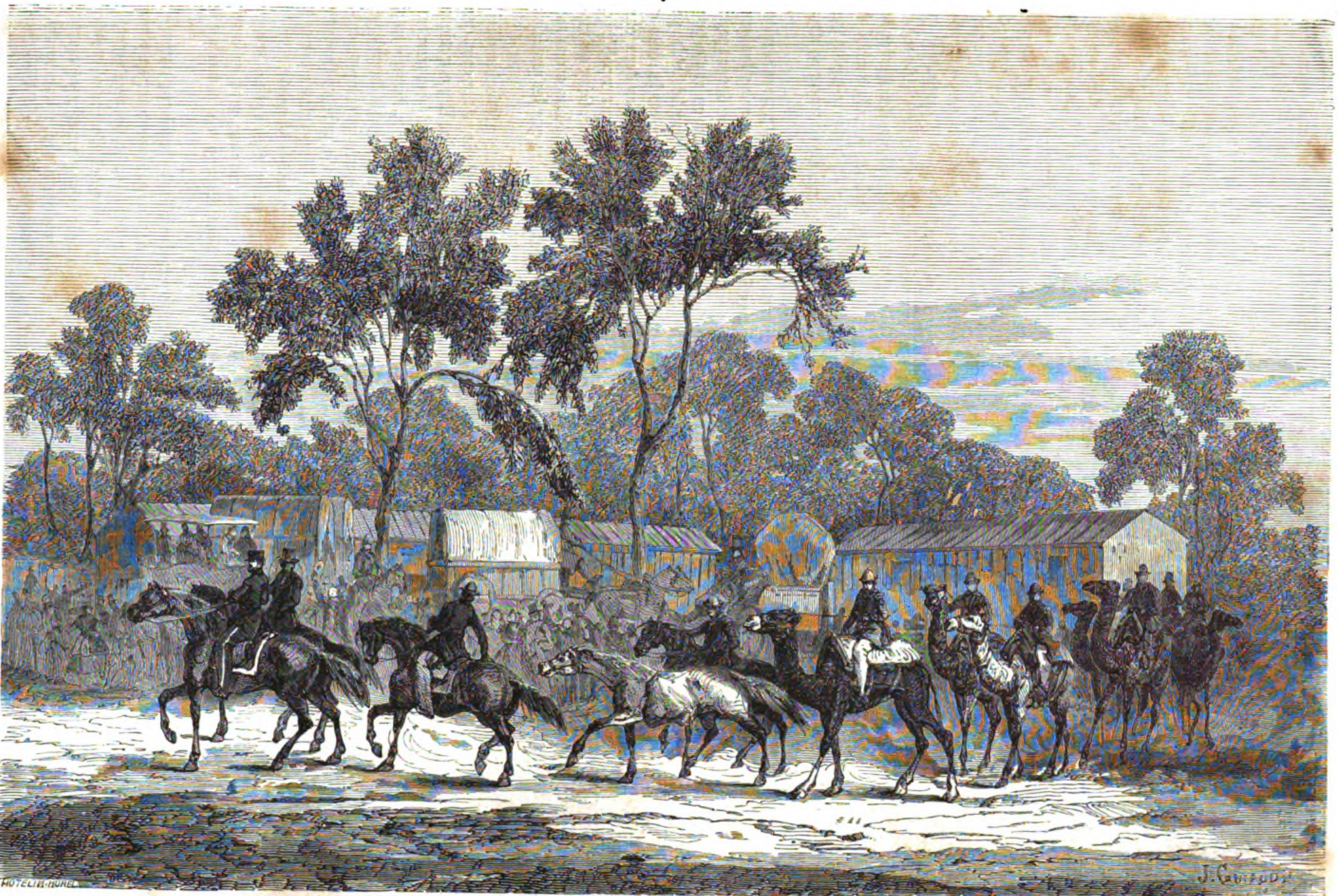
Burke (mort en Australie). (Dessin de Mettais.) Wills (mort en Australie).

Voici encore une note écrite le 11 janvier, entre le vingt-troisième et le vingt-deuxième parallèle :

« La contrée que nous traversons offre l'aspect le plus réjouissant à la vue et de la plus belle verdure. Partout abondance de gibier et d'eau. Le pays semble devenir meilleur de mille en mille. Une grande quantité de pluie a tombé ici et dans le sud, et quelques parties basses seraient propres à la culture, dans le cas où la régularité des saisons le comporterait. »

Aux approches du vingtième parallèle (on était encore à cent cinquante milles du fond du Carpentaria, on rencontra le premier spécimen de ce grand et bel arbre de l'Australie que les botanistes ont nommé eucalyptus, et dont quelques espèces exsudent une substance gommeuse comme les acacias. Un peu plus loin on trouva les premiers bouquets de palmiers, qui donnaient à cette terre sauvage quelque chose du charme de l'Orient.

A partir de ce point, on suivit les bords d'une rivière qui coule vers le nord dans la direction du golfe, mais en inclinant sensiblement à l'est. On n'avait pas cessé, durant tout le trajet, de rencontrer des indices de la proximité des indigènes, et même çà et là on en avait aperçu quelques-uns; mais, loin de se montrer inquiétants, ils s'étaient constamment enfuis en manifestant les signes



Expédition de Burke (1860-1861). — Départ de Melbourne. — Dessin de Guiaud d'après une gravure australienne.

d'une grande frayeur. Ils ne se sentaient sûrement pas en force, quoique nos voyageurs ne fussent, nous le savons, qu'au nombre de quatre. Enfin, le 11 février, la petite caravane arriva au voisinage du golfe. Du moins la carte itinéraire de M. Wills marque la dernière station à une très-petite distance de la côte ; et cependant, chose assez étrange, dans ce que l'on a retrouvé des fragments du journal de Burke, on lit ceci : « On peut dire que nous étions arrivés au golfe ; cependant nous ne pûmes avoir la vue de la pleine mer, quoique nous y ayons fait tous nos efforts. » Le nom de la rivière non plus n'est pas donné. D'après les estimes de longitude de M. Wills, ce ne peut être le Prince-Albert's-River, comme on l'a supposé, mais bien un cours d'eau notablement plus oriental. En géographie, l'exactitude a toujours son importance.

Le journal de Wills ne peut nous donner d'éclaircissements sur ce qu'il peut y avoir d'obscur dans ces diverses circonstances de l'approche du golfe ; précisément ici il y a une lacune de plusieurs jours, dont la cause n'est pas expliquée. On voit seulement que le 16 février, Burke et ses trois compagnons jugèrent nécessaire de revenir au sud. Ici nous retrouvons la suite du journal de Wills.

L'expédition suit au retour exactement la route qu'elle avait prise en venant vers le golfe ; souvent on fait halte aux lieux mêmes où l'on avait campé le mois précédent. La seule différence entre les deux marches, c'est que la seconde a lieu au fort de la saison des pluies, qui noie les bas-fonds, détrempe le sol, et rend les marches beaucoup plus pénibles. Une extrême lassitude commence à se faire sentir, et les voyageurs, ainsi que leurs montures, en ressentent d'autant plus les atteintes que les vivres, qui s'épuisent rapidement, sont devenus pour eux une autre cause de souci. Le 3 mars, on tue un énorme serpent dont on mange la chair, ce qui amène un commencement de dyssenterie. Le 10 avril, on abat l'unique cheval que l'on eût conservé, pour s'en faire un supplément de provisions. « Le pauvre Billy (c'est le nom du cheval) était tellement réduit et à bout de forces par le manque de nourriture, qu'il paraissait avoir bien peu de chances d'atteindre l'autre côté du désert ; et comme nous nous trouvions nous-mêmes très à court de provisions, nous pensâmes que le mieux était de nous assurer tout d'un coup de sa chair. Nous le trouvâmes sain et tendre, mais sans la moindre trace de graisse sur aucune partie du corps. »

Le 17, un des trois compagnons de Burke, Gray, tombe épuisé et ne se relève plus. « Mercredi, 17 avril. Ce matin, au lever du soleil, Gray est mort. Il n'avait pas prononcé une parole distincte depuis sa première attaque, qui avait eu lieu au moment du départ. » Voilà toute l'oraison funèbre que lui consacre le journal. Chacun commençait à être tellement absorbé dans sa propre souffrance, qu'on n'avait plus guère le temps de s'arrêter beaucoup à celle des autres.

On n'était plus cependant qu'à quatre marches du dépôt de Cooper's-Creek, où Brahe avait été laissé avec ses hommes et où Burke comptait trouver une abondante réserve de provisions fraîches ; mais là devait commencer pour les voyageurs une suite de cruelles déceptions.

Que s'était-il passé durant leur absence ?

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que Burke avait quitté Cooper's-Creek ; on était, nous venons de le voir, au milieu d'avril. On conçoit qu'une pareille station avait dû paraître longue aux quatre hommes laissés dans ce poste, bien que cet espace de quatre mois n'eût rien d'excessif, eu égard aux conditions d'un voyage australien. Malheureusement, le petit poste avait été attaqué du scorbut, et Brahe, selon les termes de son rapport, craignit d'être réduit aux dernières extrémités. Il se détermina donc à se replier avec ses trois hommes vers les établissements de la rivière Darling, à mi-chemin entre Cooper's-Creek et Melbourne. Il enterra au pied d'un arbre, avec un signe de reconnaissance, une partie des provisions qui lui restaient, et il partit.

C'était dans la matinée du 21 avril ; le soir du même jour, Burke, King et Wills arrivaient au poste abandonné !

Le lendemain 22, Burke écrivait pour la société de Melbourne cette dépêche, qui a été retrouvée plus tard parmi ses papiers, la dernière que devait tracer sa main déjà défaillante :

« Wills, King et moi (Gray est mort), nous sommes arrivés ici hier au soir, venant de Carpentaria ; les hommes que nous avions laissés ici au dépôt en étaient partis le matin. Demain nous nous remettons en route pour descendre le creek à petites journées vers Adélaïde, par le mont Hopeless ; nous tâcherons de suivre la route de Gregory, mais nous sommes très-faibles. Les deux chameaux sont rendus, et nous ne serons pas capables de faire plus de quatre à cinq milles par jour. Gray est mort en route d'épuisement et de fatigue. Nous avons tous beaucoup souffert de la faim. J'espère que les provisions laissées ici nous rendront nos forces.

« Nous avons découvert une route praticable d'ici à Carpentaria, dont la plus grande partie suit le cent quarantième degré de longitude orientale. Il y a quelques parties de bon pays entre cette route et le désert pierreux ; d'ici au tropique le pays est sec et pierreux. Entre le tropique et Carpentaria, une partie considérable du pays est montueuse, mais elle est bien arrosée et couverte de riches herbages. Nous avons atteint le golfe de Carpentaria le 11 février 1861. Notre désappointement a été grand en trouvant les hommes laissés ici partis.

« *P. S.* Les chameaux ne peuvent plus aller, et nous-mêmes nous ne pouvons plus marcher, sans quoi nous suivrions l'autre parti. Nous descendrons le creek très-lentement. »

Ce qui avait fait prendre à Burke la détermination que son message annonce, c'est que désespérant de pouvoir faire, dans leur état de faiblesse et de dénûment, les quatre cents milles qui séparent Cooper's-Creek des postes du Darling, les trois explorateurs comptaient arriver à des établissements beaucoup plus rapprochés en se portant au sud dans la direction d'Adélaïde (la capitale de la province de South-Australia). Le mont


CARTE
de
L'AUSTRALIE
donnant les itinéraires
de Burke et de M. Stuart.
1861.
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN INDIEN
GOLFE DE CARPENTARIE
QUEENSLAND
NEW SOUTH WALLES
SOUTH AUSTRALIA
WEST AUSTRALIA
SWAN RIVER
Port Essington
D. de Torres
D. d'Endeavour
C. Arnhem
Arnhem B.
Cambridge Gulf
Admiralty Gulf
Collier B.
C. Levesque
Roebuck B.
Dampier Arch.
Exmouth G.
N. W. Cape
Shark Bay
Pen. Peron
Perth
C. du Naturaliste
C. Leeuwin
King George Sound
Archip. de la Recherche
C. Pasley
Mt. Dundas
Mt. Bremer
L. Moore
Mt. Wilson
Mt. Murchison
Mt. Reynolds
Plaines de Sturt
Plaines de promesses
Bois et taillis épais
Stuart 20 Mai 1861
Stuart 1860
Sturt 8 Sept. 1845
Streaky Bay
L. Gardner
Mt. Arden
Adelaide
C. Spencer
I. des Kangarous
Encounter Bay
C. Bridgewater
Portland B.
C. Otway
Melbourne
Port Phillip
C. Wilson
Dt. de Bass
Gipps Land
Guy's Station
Sidney
Port Hunter
Port Stephens
Jervis Bay
Brisbane
Moreton Bay
C. Byron
Hervey Bay
C. Townshend
Broad Sound
C. Palmerston
C. Cleveland
Halifax Bay
Trinity Bay
Pr. Charlotte Bay
Kennedy
Gilbert tué 1848
Mt. Lyell
Fort Grey
Cooper Creek
Mt. Eyell
R. Darling
L. Eyre
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

Hopeless — nom de sinistre augure — est à cent cinquante milles environ au sud du cap de Cooper's-Creek.

On quitta cette dernière station le 23 avril, après deux jours donnés au repos. Ici nous suivons le journal de King, le dernier survivant de l'expédition. Les pénibles incidents de cette dernière tentative, les efforts désespérés des voyageurs, la double catastrophe qui les termine et la résignation des victimes au moment suprême, y sont rapportés avec une simplicité qui ajoute encore à l'impression de ce triste récit[1].

Les provisions que l'on emportait de Cooper's-Creek étaient loin de pouvoir les conduire jusqu'au terme présumé de leur course; on comptait sur les hasards de la route. La saison, malheureusement, était déjà avancée; on allait entrer dans l'hiver de ces provinces australes. De fâcheux accidents marquèrent le début du voyage. Un des deux chameaux s'embourba dans un terrain fangeux, à tel point qu'il fut impossible de l'en tirer et qu'il fallut l'abattre. Ce fut du moins pour quelques jours un supplément de provende. Bientôt après il fallut aussi se défaire du second chameau, qui refusait d'avancer davantage et allait rester sur la route. Ce fut un grand surcroît de fatigue pour les trois voyageurs, obligés désormais de se charger eux-mêmes des objets indispensables qu'ils portaient avec eux. Ils avançaient bien lentement dans un désert sans chemins et sans ressources; plus d'une fois, acculés dans des impasses où les creeks allaient aboutir, il leur avait fallu revenir sur leurs pas. Leurs forces et leur courage se consumaient ainsi. Ils avaient rencontré de temps à autre de petites troupes d'Australiens qui leur avaient donné quelques poissons et un peu de nardou (la graine d'une plante qui végète sur le sol, une espèce de *marcillea*, que les sauvages réduisent en pâte); mais c'étaient là des ressources bien précaires. Réduits eux-mêmes à chercher péniblement une nourriture toujours incertaine, les indigènes ne sauraient être ni sociables ni hospitaliers.



M. King. — Dessin de Meltais d'après une gravure anglaise.

Un mois s'écoula ainsi, et rien n'annonçait que l'on approchât des établissements européens. Prévoyant qu'on pourrait leur envoyer du secours de Melbourne, en n'entrevoyant pas d'issue prochaine à ces courses sans but auxquelles ils semblaient condamnés, Burke chargea M. Wills de retourner au camp de Cooper's-Creek pour y laisser une note écrite qui ferait connaître leur situation. Cette commission remplie (du 27 mai au 6 juin), Wills vint retrouver ses deux compagnons dont la position ne s'était pas améliorée. Trois semaines se passèrent encore en recherches infructueuses, — trois semaines dont chaque heure était une lutte horrible contre les angoisses de la maladie et les tortures de la faim. A ce degré de misère, la mort était une délivrance. Elle ne se fit pas longtemps attendre. Le 28 juin, M. Wills se sentit hors d'état de marcher davantage; il se coucha sur la terre humide, et eut encore la force de tracer ces lignes dans son journal, dernière et faible plainte contre ceux qui à Cooper's-Creek avaient abandonné leur poste : « C'est du moins une grande consolation, dans la position où nous sommes, de savoir que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, et que notre mort devra être imputée à d'autres plutôt qu'à nous-mêmes. Si nous avions souffert ailleurs, nous n'aurions pu en blâmer que nous; mais nous étions revenus à Cooper's-Creek, où nous devions nous attendre à trouver des provisions et des vêtements. Et nous allons mourir de faim, malgré les instructions expresses données par M. Burke à ceux qu'il avait laissés au dépôt pour y attendre notre retour, et aussi contre nos pressantes recommandations au comité (de Melbourne), d'envoyer derrière nous un parti de Ménindie. »

Nous laissons maintenant la parole à M. King :

« M. Wills, voyant qu'il n'avait plus la force d'aller à la recherche du nardou (depuis longtemps à peu près leur seule ressource), nous demanda d'aller, M. Burke et moi, à la piste des indigènes, en lui laissant autant de provisions que j'en pourrais recueillir pour lui. Et de fait, c'est ce que nous avions de mieux à faire. Je laissai à M. Wills pour huit jours de farine, je plaçai à sa por-

1. On a aussi retrouvé le journal de Wills. Il nous a particulièrement servi pour fixer les dates.

tée de l'eau et du bois sec, et nous partîmes emportant pour nous-mêmes une provision de deux jours. Avant de nous éloigner, cependant, M. Burke lui demanda encore s'il désirait toujours de nous voir partir, attendu qu'en aucune autre circonstance il ne l'aurait laissé ainsi; M. Wills nous répéta qu'il regardait ce parti comme notre seule chance. Puis il donna à M. Burke une lettre et sa montre pour son père, et nous enterrâmes les journaux de route. M. Wills me dit que dans le cas où je survivrais à M. Burke, il espérait que j'accomplirais ses dernières volontés en remettant la lettre et la montre à son père.

« Durant notre marche du premier jour, M. Burke paraissait très-faible, et se plaignait de grandes douleurs dans les jambes et dans le dos. Le second jour, il parut mieux, et il dit qu'il croyait que les forces lui revenaient; mais nous n'eûmes pas fait deux milles qu'il déclara ne pouvoir aller plus loin. J'insistai pour qu'il essayât encore, et je m'efforçai plusieurs fois de le soutenir. Je vis bien à la fin qu'il était à bout de forces; et, de fait, il jeta à terre son sac et le reste, en disant qu'il ne pouvait plus rien porter. J'allégeai aussi le mien, ne gardant rien autre chose que mon fusil, ma poudre et des balles, un petit sac et des allumettes. Nous nous remîmes à marcher; mais nous n'avions pas fait grand chemin quand M. Burke me dit qu'il fallait nous arrêter



Cooper's-Creek. — Dessin de Guiaud d'après une gravure australienne.

pour la nuit. Cependant comme l'endroit était près d'une nappe d'eau et exposé au vent, je le décidai à aller camper un peu plus loin. Nous nous mîmes à chercher du nardou, et nous en trouvâmes un peu que je pilai; avec une corneille que je tuai, cela nous fit un assez bon souper. M. Burke en prit sa part, quoique depuis notre halte il parût aller plus mal. « Je sens bien, me dit-il, « que je n'ai plus que peu d'heures à vivre; » sur quoi il me donna sa montre, qu'il me dit appartenir au comité, ainsi qu'un calepin où il écrivit quelques notes et qu'il me chargea de remettre à sir William Stawell. Il me dit alors : « J'espère que vous resterez ici, près de moi, jus« qu'à ce que je sois tout à fait mort. C'est un soulage« ment que de savoir qu'on a quelqu'un près de soi. « Mais, quand je serai mort, je désire que vous placiez « le pistolet dans ma main droite, et que vous me laissiez « tel que je serai, sans me mettre en terre. » Le reste de la soirée, il parla très-peu, et le lendemain matin il avait à peu près perdu la parole. Il expira vers les huit heures. Je me tins encore là quelques heures; mais comme je vis qu'il était inutile que je restasse plus longtemps, je partis pour remonter le creek à la recherche des natifs. Je me sentis bien isolé.... »

Après avoir erré pendant deux jours, un peu réconforté par la trouvaille qu'il fit d'un sac de nardou déposé par les indigènes dans un de leurs campements, il se dé-

cida à revenir vers l'endroit où il avait laissé M. Wills. « Je lui apportais trois corneilles, continue-t-il ; mais je le trouvai mort là où il s'était couché. Les natifs y étaient venus, et avaient emporté une partie de ses habits. Je recouvris le corps de sable et restai là plusieurs jours; mais voyant que ma provision de nardou tirait à sa fin, et que je n'en trouvais pas d'autre dans les environs, je me mis sur la trace des indigènes qui étaient venus au camp, en suivant leurs empreintes sur le sable.... » Je n'ai rien voulu changer à ce simple récit, qui nous fait assister en quelque sorte, heure par heure, à l'agonie des deux patients.

Le journal de M. Wills s'arrêtait au 28 juin, six jours avant le retour de King.

Ces tristes scènes se passaient dans la partie supérieure du Cooper's-Creek, à une trentaine de milles vers l'ouest du camp où Brahe avait séjourné pendant trois mois.

Le reste de la tragédie peut se raconter brièvement. King rejoignit la tribu australienne dont il suivait la piste. Accueilli d'abord, puis averti par des signes non équivoques qu'il eût à prendre d'un côté pendant que la tribu irait de l'autre, il réussit pourtant à rester l'hôte de ces pauvres sauvages, dont il était alors heureux de partager la misérable vie plutôt que d'errer seul au milieu du désert, en leur faisant comprendre qu'avant deux lunes les hommes blancs viendraient le secourir, et que ceux qui l'auraient recueilli recevraient de bons présents pour leur hospitalité.

Il eut à mener cette vie pendant deux mois entiers. Brahe, après son départ de Cooper's-Creek, avait rencontré, à cent cinquante milles de Melbourne, une petite troupe conduite par M. Howitt, que le comité, ainsi que l'avait recommandé M. Burke, envoyait sur les traces de l'expédition pour le cas où elle aurait besoin de secours. Cette rencontre de Brahe et de M. Howitt eut lieu le 28 juin, le jour même où Wills expirait abandonné au milieu du désert. Instruit de l'état des choses, et trop justement alarmé, le comité envoya en toute hâte à M. Howitt la recommandation pressante de gagner au plus vite Cooper's-Creek et de chercher par tous les moyens à s'assurer du sort de M. Burke et de ses compagnons.

M. Howitt arriva le 13 septembre au camp de Cooper's-Creek; et continuant de remonter le lit du ravin, il se trouva le surlendemain au lieu où campait la tribu qui avait recueilli King. Celui-ci, à l'arrivée du secours depuis si longtemps attendu, était assis dans la hutte que les indigènes lui avaient construite. « Il offrait une triste apparence, dit le journal de M. Howitt; les traits dévastés comme ceux d'un cadavre, et n'ayant plus guère de l'être civilisé que les restes de vêtements dont il était couvert. Il paraissait excessivement faible; à peine si parfois je pouvais entendre ce qu'il disait. Les indigènes étaient tous groupés en rond, accroupis sur le sol, leur physionomie rayonnant d'une expression de plaisir. »

Un triste devoir restait à remplir. Les restes de Wills et ceux de Burke furent retrouvés aux lieux où la mort les avait frappés. Une double fosse creusée dans le sable reçut les ossements des deux victimes, dont une double inscription rappela les noms, l'âge et la fin. Burke avait quarante ans; Wills n'était encore que dans sa vingt-septième année.

Tel a été le sort des deux premiers explorateurs qui aient réussi à traverser l'Australie dans sa largeur du sud au nord; telle a été la prise de possession de ces tristes solitudes, où pourront se propager les troupeaux de la colonie, mais où d'immenses espaces ne seront jamais fécondés par la civilisation.

Les deux voyages de MacDouall Stuart pour la traversée de l'Australie, 1860, 1861. — Troisième voyage entrepris, 1862.

Un autre nom avait devancé dans ces derniers temps la renommée du nom de Burke, et lui restera associé dans les fastes géographiques de l'Australie : c'est celui de l'Écossais MacDouall Stuart. Fixé depuis longtemps dans la colonie, Stuart avait fait partie de la troupe qui accompagnait le capitaine John Sturt dans son voyage de 1845, le premier où l'on ait tenté sérieusement d'entamer la région centrale du continent australien. On sait que dans cette expédition de 1845, Sturt s'avança, sans pouvoir le dépasser, jusqu'à un point à peu près également éloigné du golfe Spencer et du fond du golfe de Carpentaria. L'intelligence de MacDouall, son énergie, ses dispositions actives et son esprit entreprenant, l'avaient fait remarquer de Sturt; et depuis lors, notamment en 1858, il eut occasion de déployer ces qualités naturelles dans plusieurs reconnaissances qu'il fut chargé de conduire aux environs du lac Torrens et des autres lagunes salines de la province de South-Australia. Une mission plus importante lui fut confiée à la fin de 1859. Les diverses provinces, où, comme on dit, les colonies australiennes, rivalisent d'efforts pour étendre, au profit de leurs exploitations pastorales, les explorations intérieures. Dans le même temps que la province de Victoria, représentée par la Victoria Society de Melbourne, songeait à organiser la grande expédition qui devait être dirigée par O'Hara Burke, une association de colons de la province de South-Australia faisait de son côté les fonds d'une expédition analogue qui devait essayer d'atteindre soit le Carpentaria, soit le golfe de Cambridge, sur la côte nord du continent. Ce fut Stuart qui en fut chargé. Il partit au commencement de mars, non d'Adélaïde même, mais d'une station de la colonie située à une centaine de milles au delà du lac Torrens, s'avança au nord en suivant une ligne plus occidentale de deux cent cinquante milles que la route de Sturt en 1845, se trouva, le 23 avril, à un point que, d'après les observations, on jugea être le centre même, l'ombilic de l'Australie, et qui reçut le nom de Mount-Stuart, et continuant d'avancer dans la direction du Carpentaria, arriva, le 20 juin, au 18e degré 40' de latitude australe, à deux cents milles du fond du golfe. Les démonstrations hostiles des indigènes ne lui permirent pas d'aller plus loin; Stuart dut revenir vers le sud. Il était de retour à son point départ dans les derniers jours du mois

d'août, au moment même où Burke quittait Melbourne et prenait le chemin de Cooper's-Creek pour se porter vers le fond du Carpentaria par un méridien plus oriental de quatre cents milles que celui de la route de Stuart.

Une seconde expédition fut immédiatement résolue par ceux qui avaient patronné la première. Stuart se remit en route le 1er janvier 1861, avec onze hommes et quarante-neuf chevaux. Il reprit la trace de son voyage de l'année précédente, dont il ne voulait pas s'écarter. La première partie de la route fut pénible[1]. Le 3 mars, il écrivait de Finke's-Springs (sous le vingt-sixième parallèle) : « J'attends maintenant de jour en jour les pluies d'équinoxe, et alors j'espère être à même d'aller de l'avant sans plus de perte de temps. Nos marches du mois dernier ont été terriblement lentes ; mais elles nous ont montré que le pays est passable en toute saison. » La première eau tomba le 16 mars, par vingt-quatre degrés cinquante minutes de latitude, et dès le 20, l'expédition avait à souffrir de la violence des pluies qui détrempaient le sol et le transformaient en boue. Il toucha au mont Stuart (appelé aussi *Mount-Centre*, montagne du Centre) le 6 avril, et le 24 il atteignait le point extrême où l'hostilité des indigènes l'avait contraint, l'année précédente, de revenir sur ses pas. C'était près d'un ruisseau que pour cette raison il avait nommé Attack-Creek. C'est de là seulement que commence la partie sérieuse de la seconde relation.

Le 29 avril il arrivait à un creek herbeux d'une belle apparence. Quatre marches de plus, toujours la face au nord, l'amenèrent à l'entrée de vastes plaines toutes fissurées de crevasses recouvertes d'une herbe épaisse qui en rendait l'approche très-dangereuse pour les chevaux. L'entrée de ces solitudes, auxquelles MacDouall donna le nom de plaines de Sturt, est à environ deux degrés au nord d'Attack-Creek, vers le dix-septième parallèle de latitude australe. C'est là qu'ont commencé pour le voyageur les difficultés imprévues qui, pour la seconde fois, l'ont arrêté au moment où il croyait toucher au but.

Si l'on jette les yeux sur la carte, on voit que le point où était arrivé Stuart se trouve à l'entrée de la large péninsule nommée jadis par les Hollandais Terre d'Arnheim, et qui couvre à l'ouest le golfe de Carpentaria. L'isthme de cette péninsule, entre ce dernier golfe et le golfe de Cambridge où débouche la rivière Victoria, n'a pas moins de six degrés de largeur sous le quinzième parallèle, lesquels, à cette latitude, représentent trois cent cinquante milles géographiques; mais à deux degrés plus au sud, là où se trouvait l'expédition, l'intervalle est représenté par un arc de cinq cents milles de développement.

Stuart hésita s'il tournerait à l'ouest vers la rivière Victoria, ou s'il prendrait à l'est la route du Carpentaria. Ce fut celle-ci qu'il essaya d'abord.

Il ne s'y maintint pas longtemps. Du haut d'une chaîne de collines qui domine la plaine, il vit devant lui une solitude unie comme les horizons du Sahara, sans un seul arbre, sans la moindre apparence qui annonçât la présence de l'eau. Il pousse au nord, puis au nord-ouest, partout le même aspect. Vers le sud-ouest, le pays sembla présenter d'abord une apparence plus encourageante. Un lac de neuf milles d'étendue, et au loin une végétation abondante, annonçaient une plus riche nature. Mais cette végétation lui présenta bientôt un obstacle non moins formidable. C'était un enchevêtrement d'arbustes et de plantes épineuses tellement épais, qu'il n'y avait pas à songer à s'y frayer un chemin. Un mur d'airain ou une mer profonde, selon les expressions du voyageur, n'auraient pas été plus infranchissables.

Trois ou quatre autres tentatives en diverses directions n'ont pas plus de succès; partout Stuart et ses hommes viennent se heurter aux mêmes difficultés. Des plaines arides et sans eau, ou des djungles impénétrables. Vaincu, épuisé de corps et d'esprit, les habits en lambeaux, le visage et les mains lacérés par de redoutables arêtes, ses provisions, d'ailleurs, étant maintenant réduites à quatre livres de farine et une livre de viande fumée par homme et par semaine, MacDouall dut renoncer à la lutte, non plus contre les hommes, cette fois, mais contre les difficultés de cette affreuse nature[1]. L'expédition reprit, le 12 juillet, la route du sud, et elle a regagné la province de South-Australia sans avoir à regretter la perte d'un seul homme, malgré les fatigues inouïes que l'on avait éprouvées. Le point le plus septentrional que l'expédition ait atteint est par dix-sept degrés sept minutes de latitude, sous le cent trente-troisième degré quarante et une minutes de longitude orientale de Greenwich.

Mais Stuart a juré qu'il accomplirait sa tâche ou qu'il y périrait. Dès la fin de novembre 1861, au départ de la malle qui a apporté en Europe la relation sommaire dont nous venons de faire connaître les faits principaux, une troisième expédition s'était formée à la demande de l'indomptable explorateur, et venait de repartir pour le nord. On y a joint cette fois un géologue et les appareils nécessaires pour forer le sol, Stuart étant convaincu que s'il avait eu les moyens de creuser des puits artificiels, il aurait pu se frayer sa route jusqu'à la côte.

Amérique. — Quelques mots sur le Mexique.

Les événements actuels, en tournant l'attention vers le Mexique, ont pu donner lieu de remarquer que depuis longtemps il n'a paru en Europe aucune publication sérieuse où l'on puisse aller chercher avec confiance des renseignements positifs, non sur la géographie et la conformation physique de la contrée, — les écrits d'Alexandre de Humboldt sont toujours, sous ce rapport, une source précieuse, et l'on peut dire classique, — mais sur l'état actuel des choses et des esprits à Mexico et dans les pro-

1. Qu'on n'oublie pas que le 1er janvier du continent austral répond à notre 1er juillet, c'est-à-dire au plus fort de l'été.

1. Le temps où Stuart se consumait en efforts infructueux dans l'isthme d'Arnheim, est précisément celui où Burke et Wills expiraient dans le désert de Cooper's-Creek.

vinces. L'état de désorganisation profonde de ce malheureux pays, où les désordres, l'incapacité et l'incurie d'une suite de déplorables gouvernements paralysent ou dilapident les dons d'une riche nature, explique assez pourquoi les voyageurs européens ne peuvent guère se hasarder maintenant dans l'intérieur. Les lecteurs du *Tour du Monde* ont pu d'ailleurs apprécier cet état de choses dans les pages si vives et si chaudement colorées où M. Vigneaux, un des compagnons du comte de Raousset-Boulbon et de son aventureuse entreprise, a raconté sa pittoresque odyssée de 1854 depuis les côtes de la province de Sonora jusqu'au port de la Vera-Cruz[1]. Il est probable que notre expédition, quel qu'en soit le but encore inconnu, nous vaudra quelque relation nouvelle : instructive, nous en jugerons plus tard. En attendant, il faut nous contenter d'un petit nombre de morceaux partiels sur quelques-unes des provinces frontières ou des régions littorales.

La nouvelle ère qui va peut-être s'ouvrir pour le Mexique aura d'autant plus d'importance au seul point de vue d'où nous puissions l'envisager, le point de vue de la science, que depuis quelques années l'investigation



Ménindie, ferme au delà du Darling. — Dessin de Guiaud d'après une gravure australienne.

des origines, ou, pour nous tenir dans des termes moins ambitieux, des antiquités américaines, tend de plus en plus à se faire une place marquée dans les études européennes. Les récentes publications de M. Brasseur de Bourbourg, celles d'un linguiste allemand, M. Buschmann, les curieuses relations de plusieurs explorateurs américains sur le Yucatan, les recherches récemment provoquées par une de nos sociétés savantes, et enfin ce que l'on peut espérer de notre compatriote M. Aubin, l'homme d'Europe le mieux préparé, peut-être, par la richesse de ses collections et la spécialité de ses études, à nous révéler le dernier mot des hiéroglyphes qui renferment les fastes plus ou moins anciens des nations aztèques avant la conquête européenne, cet ensemble d'investigations, toutes récentes encore et déjà si riches, annonce assez le développement prochain auquel elles sont appelées. Le Mexique doit être nécessairement un des principaux foyers de ces études américaines.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1. Voir le *Tour du Monde* n°s 120 à 123, p. 241 à 304 du présent volume.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

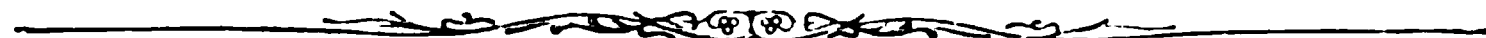
GRAVURES.



CARTES ET PLANS.



TABLE DES MATIÈRES.



ERRATA.

Page 240, 2e colonne, ligne 11, au lieu de : *établissements thérapeutiques*, lisez : *hospices thérapeutiques*.
Page 385, sous la gravure, au lieu de : *Nouen*, lisez : *Nouers*.
Page 400, 2e colonne, au lieu de : *mendié*, lisez : *incendié*.

PAGE NOT AVAILABLE